
U d'/of OTTAWA
39003000584127

INSTRUCTION

POUR LE TEMPS DE L'AVENT.

Le dessein de l'Église, dans l'institution de l'Avent, a été d'honorer le Verbe incarné dans le chaste sein de la Vierge, et de nous disposer ainsi à la glorieuse nativité de cet Homme-Dieu. Nous ne pouvons donc mieux nous occuper pendant tout ce saint temps, que du grand mystère de l'incarnation; et quoique le Fils de Dieu s'y soit si profondément humilié et comme anéanti, nous le devons néanmoins considérer comme un mystère de gloire pour Dieu même, selon qu'il nous est marqué dans ce sacré cantique que chantèrent les anges à la naissance de Jésus-Christ : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux*. En effet, c'est en se revêtant d'une nature semblable à la nôtre, et en se faisant homme, que le Verbe divin est venu sur la terre, 1° découvrir sensiblement aux hommes la gloire de Dieu; 2° combattre parmi les hommes, et y détruire tous les ennemis de la gloire de Dieu; 3° allumer dans le cœur des hommes un zèle ardent pour la gloire de Dieu. Appliquons-nous à méditer et à bien pénétrer ces trois vérités. Ce sera pour nous un fonds inépuisable de réflexions et de sentiments les plus propres à nous édifier.

§ 1. *Comment Jésus-Christ vient découvrir sensiblement aux hommes la gloire de Dieu.*

1. Que le Verbe éternel, en s'incarnant, soit venu découvrir aux hommes la gloire de Dieu, c'est l'expresse doctrine de l'évangéliste saint Jean : *Le Verbe,* dit-il, *s'est fait chair ; il a demeuré et conversé parmi nous, et nous avons vu sa gloire* (JOAN., 1). Quelle conséquence! et le saint évangéliste ne devoit-il pas, ce semble, conclure tout autrement, et dire : Le Verbe s'est fait chair, et sous cette chair mortelle dont il est revêtu, il nous a caché la gloire de sa divinité? S'il disoit, Le Verbe s'est fait chair, et nous avons été témoins de ses infirmités volontaires, de ses abaissements et de ses anéantissements, nous n'aurions pas de peine à comprendre la pensée de ce disciple bien aimé, et elle nous paroîtroit très naturelle; mais que le Verbe se soit fait chair, qu'en se faisant chair comme nous, il se soit assujetti à toutes nos misères, et qu'en cela néanmoins il ait fait éclater sa gloire, c'est ce qui paroît se contredire, et de quoi nous ne voyons pas d'abord la liaison. Rien toutefois n'est plus juste que ce raisonnement, dit saint Augustin, et il ne faut qu'un peu d'attention pour en voir toute la solidité et toute

la vérité. Car si la gloire de Dieu devoit être révélée aux hommes d'une manière sensible, c'étoit justement par les humiliations du Verbe; et il n'y avoit que ce Verbe humilié qui pût nous faire connoître l'excellence d'un Dieu glorifié: tellement, conclut saint Augustin, que si saint Jean n'avoit pas dit, Le Verbe s'est fait chair, nous n'aurions pu dire que nous avons vu sa gloire. Qu'est-ce que la gloire de Dieu dont il est ici question, et en quoi consiste-t-elle? Cette gloire de Dieu telle que nous la devons maintenant entendre, c'est-à-dire cette gloire qui est dans Dieu, et que nous desirons de connoître, n'est autre chose que les perfections de Dieu. Par conséquent, découvrir aux hommes les perfections de Dieu, c'est leur découvrir la gloire de Dieu. Or n'est-ce pas ce que nous découvre admirablement et sensiblement le Fils de Dieu dans son adorable incarnation?

II. Et d'abord, la miséricorde de Dieu pouvoit-elle se produire avec plus d'éclat que dans ce mystère? pouvoit-elle nous donner une idée de ce qu'elle est, comparable à celle-ci? a-t-elle jamais rien fait dans le monde qui en ait approché? O prodige! s'écrie Zénon de Vérone, un Dieu réduit à la petitesse d'un enfant; et cela pour qui? par amour pour son image, et pour des créatures formées de sa main. Reconnoissons l'excellence de notre religion dans les vues excellentes qu'elle nous donne du maître que nous adorons, et de sa bonté sans mesure. Toutes les religions païennes, dans la vanité de leurs fables, ont-elles jamais rien imaginé de pareil? Nous avons des dieux, disoit un des sages du paganisme; mais ces dieux passeroient pour des monstres s'ils vivoient parmi nous, tant ils ont été vicieux et corrompus. Nous, dit saint Augustin, nous servons un Dieu en qui tout est merveilleux; mais de toutes les merveilles qu'il renferme dans son être divin, ce qu'il y a de plus merveilleux et de plus incompréhensible, c'est son amour. Il ne faudroit donc que le mystère de l'incarnation pour confondre toute l'idolâtrie et toute la superstition païenne. Car, selon la belle remarque de saint Grégoire de Nysse, la vraie religion est d'avoir des sentiments de Dieu conformes à la nature et à la grandeur de Dieu: or ce grand mystère nous fait concevoir une estime de la miséricorde de Dieu si relevée, qu'il n'est pas possible à l'esprit de l'homme de la porter plus haut.

III. Il en est de même de la sagesse de Dieu. Que la prudence aveugle du siècle en juge comme il lui plaira, on peut dire, et il est vrai, qu'un Homme-Dieu est le chef-d'œuvre d'une sagesse toute divine, parceque c'est ainsi que Dieu a pris le moyen le plus convenable de réparer sa propre gloire et d'opérer le salut des hommes. Il avoit été offensé, ce Dieu de majesté; il lui falloit une satisfaction digne de lui, et nul autre qu'un Dieu ne pouvoit dignement satisfaire à un Dieu. L'homme s'étoit perdu: Dieu vouloit le sauver en le délivrant de la mort éternelle; et comme il n'y avoit qu'un Dieu qui, par ses mérites infinis, pût le délivrer de cette mort, il n'y avoit conséquemment qu'un

Dieu qui pût le sauver. Il falloit que ce Sauveur fût tout ensemble vrai Dieu et vrai homme. S'il eût seulement été Dieu, il n'eût pu souffrir; s'il eût été seulement homme, ses humiliations ni ses souffrances n'eussent pas été des réparations suffisantes. De plus, s'il eût seulement été Dieu, il eût été invisible, et n'eût pu nous donner l'exemple; et s'il eût seulement été homme, son exemple n'eût pas été pour nous une règle tout-à-fait sûre et à couvert de tout égarement. Mais étant Dieu et homme, comme homme il a pu s'abaisser, et comme Dieu il a donné à ses abaissements une valeur inestimable et sans mesure; comme homme il s'est montré à nos yeux pour nous servir de guide, et comme Dieu il nous a rassurés pour nous faire prendre avec confiance la voie où il est entré, et où il a voulu nous conduire. Ainsi, dans ces jours de grace et de salut, nous n'avons point de sentiment plus ordinaire à prendre que de nous écrier avec l'Apôtre : *O richesses! ô abîme de la sagesse et des jugements de Dieu* (*Rom.*, 11)!

IV. Mais quelle vertu et quel pouvoir dans Dieu ne demandoit pas l'accomplissement de ce grand ouvrage? Quel effort et quel miracle de la droite du Très-Haut! un Dieu-Homme, conçu par une mère vierge; c'est-à-dire, dans la même personne, dans le même Jésus-Christ, la divinité jointe avec notre humanité, l'immortalité avec notre infirmité, la grandeur avec notre bassesse, l'infini avec le fini, l'être avec le néant; et, dans la même mère, la maternité avec la virginité! Voilà proprement l'œuvre de Dieu. Tout ce qu'il avoit fait jusqu'à présent dans l'univers, n'étoit pour lui, selon l'expression même de l'Écriture, que comme un jeu; mais c'est ici que sa toute-puissance se déploie dans toute son étendue, et c'est dans la foiblesse d'un Enfant-Dieu qu'il fait éclater toute sa force.

V. Il n'y a que la justice de Dieu qui semble demeurer inconnue, et n'avoir nulle part dans ce mystère de grace. Mais nous nous trompons, si nous le pensons de la sorte; et l'on peut même ajouter que de toutes les perfections divines qui reluisent dans la personne du Sauveur, la justice est celle dont les effets y sont plus sensibles, et dont les droits inviolables et souverains y paroissent avec plus d'évidence : jusque là que saint Chrysostome n'a pas fait difficulté d'avancer cette étrange proposition, mais qui n'a rien que de solide, toute surprenante qu'elle est, savoir : que dans l'enfer, où Dieu exerce ses plus rigoureux châtiments, il ne fait pas néanmoins autant connoître sa justice, que dans le sein virginal de Marie, où le Verbe s'est incarné. La preuve en est incontestable. C'est que dans l'enfer ce ne sont que des hommes réprouvés qui se trouvent soumis à cette justice; au lieu que dans le sein de Marie, c'est un Homme-Dieu qui commence à en devenir la victime et à lui être immolé. Or qu'est-ce qu'une justice à laquelle il faut une telle hostie et un tel hommage? d'où vient que le Prophète royal, parfaitement éclairé dans la science et le discernement des attributs divins, après avoir dit que *Dieu a montré aux hommes l'auteur*

de leur salut, ajoute ensuite *qu'il a révélé sa justice à toutes les nations* (*Psalm.* 97).

VI. De tout ceci, concluons que le Sauveur du monde, en prenant un corps humain et visible, et nous découvrant ainsi les plus hautes perfections de Dieu, nous donne donc par-là même la plus grande idée de la gloire de Dieu. De sorte que sans attendre sa passion et la fin de sa vie mortelle, il peut dire à son Père, dès le moment de sa sainte incarnation : Mon Père, j'ai déja commencé l'office pour lequel vous m'avez envoyé, qui est de vous faire connoître dans le monde. Je n'y entre que pour cela, et je n'en sortirai qu'après avoir consommé cette importante affaire. Car il est d'une nécessité absolue que vous soyez connu des hommes, puisque l'ignorance où ils vivent à l'égard de leur créateur, et du premier de tous les êtres, est un désordre essentiel dans la nature, et la source de tous les autres désordres. C'est pourquoi je viens en ce jour, afin que les hommes, en me contemplant, contemplent dans moi votre gloire, et que la lumière que j'apporte se répande dans toute la terre, et dissipe les ténèbres où elle est ensevelie.

VII. Cependant, après une telle manifestation de la gloire de Dieu, n'est-il pas étrange qu'il soit si peu connu dans le monde? Car ce qu'on appelle le monde, les sectateurs du monde, les esclaves du monde, ces hommes et ces femmes remplis de l'esprit du monde connoissent-ils Dieu? ne font-ils pas profession de l'ignorer, ou du moins de l'oublier? ne vivent-ils pas comme s'il n'y en avoit point? leur grand principe n'est-il pas de l'effacer autant qu'ils peuvent de leur souvenir, et de n'y penser presque jamais? C'est la plainte que faisoit le disciple saint Jean, expliquant la génération éternelle et temporelle du Fils de Dieu : *Dieu étoit au milieu du monde,* comme le maître et l'arbitre du monde, *et le monde n'en avoit nulle connoissance* (Joan., 1). C'est la plainte que Jésus-Christ lui-même faisoit à son Père : *Père saint, le monde ne vous connoît point* (Joan., 17). Quoi que j'aie fait pour lui annoncer vos grandeurs, son aveuglement a prévalu, et il y demeure toujours plongé. Déplorable aveuglement, s'écrie Salvien ; aveuglement qui va jusqu'à mettre Dieu dans notre estime au-dessous de tout! On le perd sans regret, on se tient éloigné de lui sans inquiétude, on lui préfère le moindre avantage, le moindre plaisir, et on ne lui donne la préférence sur rien. Sa grace et sa haine nous sont également indifférentes : tout cela pourquoi? toujours par la même raison : c'est que le monde ne l'a jamais bien connu. Car si le monde le connoissoit, ce Dieu si miséricordieux, ce Dieu si sage, ce Dieu si puissant, ce Dieu si juste et si saint, on ne vivroit pas dans le déréglement où l'on vit, on ne s'abandonneroit pas à une telle corruption de mœurs, on ne viendroit pas l'outrager au pied de ses autels, on honoreroit son culte, on respecteroit ses temples, on pratiqueroit sa loi, on redouteroit ses vengeances. Mais parceque le monde affecte de le méconnoître, il n'y a point d'excès où l'on ne se porte.

VIII. Quoi donc! le dessein de Jésus-Christ est-il absolument ruiné? Il est descendu parmi nous, et il a voulu vivre au milieu de nous, pour publier dans le monde la gloire de son Père : mais dans la suite des siècles, a-t-il été frustré de son attente? Non, sans doute; mais, outre ce monde perverti qui ferme les yeux à la lumière que le Sauveur des hommes est venu nous présenter, il y a un autre monde, un monde fidèle, un monde prédestiné, le petit monde des Justes et des élus. Ce sont ceux-là que Jésus-Christ s'est réservés, et qu'il se réserve encore; c'est à ceux-là qu'il est donné de connoître les mystères de Dieu, et en particulier le mystère d'un Dieu fait homme. Oui, c'est à vous, dit saint Bernard, à vous qui êtes humbles, à vous qui êtes soumis et obéissants, à vous qui êtes modestes dans votre condition, et qui ne cherchez point à vous élever au-dessus de vous-mêmes par un orgueil présomptueux; à vous qui veillez sur toute votre conduite et sur toutes vos démarches pour les régler; à vous enfin qui vous appliquez à méditer les perfections de votre Dieu et à pratiquer sa loi.

IX. Plaise au ciel que nous soyons de ce monde chrétien! Ouvrons les yeux de la foi, et dans le cours de cet Avent, admirons les merveilles du Seigneur. Rendons-nous attentifs à la voix de cet enfant, qui, du sein de sa mère où il est encore caché, nous invite à louer Dieu, à le bénir, et à lui dire avec toute l'Église : *J'ai considéré vos œuvres, Seigneur, et j'en ai été saisi d'étonnement* (Offic. Eccles.). Car voilà votre ouvrage, ô mon Dieu! voilà l'ouvrage de votre bras tout puissant. A en juger par les dehors, je n'y vois rien que de commun, rien même que de bas et de rebutant; mais c'est en cela même qu'est le prodige. Où votre gloire devroit être ensevelie et anéantie, c'est là que vous la faites paroître dans toute sa splendeur; et plus vous semblez l'obscurcir dans de profondes ténèbres, plus vous lui donnez de lustre et en rehaussez l'éclat. Heureux que vous en fassiez rejaillir sur moi les rayons, et que vous m'ayez dessillé les yeux pour me la faire apercevoir à travers les ombres qui la couvrent! Que le monde envisage vos abaissements avec mépris, et qu'il s'en scandalise : pour moi, malgré le scandale du monde et ses fausses idées, je redirai mille fois, et je ne cesserai point de chanter avec toute la cour céleste : *Gloire à Dieu dans toute l'étendue de la terre et jusqu'au plus haut des cieux* (Luc., 2)!

§ II. *Comment Jésus-Christ vient combattre parmi les hommes, et y détruire tous les ennemis de la gloire de Dieu.*

I. Jésus-Christ fait plus encore. Pour mieux établir parmi les hommes la gloire de Dieu, il vient détruire tous les ennemis qui la combattoient. Dieu avoit trois grands ennemis de sa gloire : le démon, le péché et les biens de la terre, ou plutôt l'amour déréglé des biens de la terre. Le démon avoit usurpé un empire si absolu sur les ames, que, de l'aveu même de Jésus-Christ, il passoit pour le prince du

monde, et l'étoit en effet, non par une puissance légitime, mais par une possession tyrannique. Le péché, dit saint Paul, régnoit depuis Adam jusqu'à Moïse, et depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ, causant partout de tristes ravages, désolant le royaume de Dieu, et suscitant contre lui ses propres créatures. Enfin, l'amour déréglé des biens de la terre dominoit presque dans tous les cœurs, où les hommes l'avoient placé comme leur idole, et auquel ils sacrifioient leur conscience et leur salut. Voilà, dis-je, les trois ennemis que le Fils de Dieu est venu attaquer, et sur lesquels il a remporté de signalés avantages pour la gloire de son Père.

II. Cela est si vrai, que le démon n'attend pas même le jour où ce Messie devoit naître, pour lui céder la place. Si nous en croyons les auteurs païens, qui ne peuvent être suspects lorsqu'ils rendent témoignage à notre religion, peu de temps avant la naissance de Jésus-Christ, on vit tomber les idoles des faux dieux, où l'esprit de mensonge se faisoit adorer. Tous les oracles se turent, hors ceux qui annonçoient la venue de ce Dieu-Homme; et plus d'une fois les puissances infernales furent forcées d'avouer que leur règne étoit fini, et qu'un maître au-dessus de tous les maîtres approchoit pour gouverner le monde et le soumettre à la loi du vrai Dieu. En quoi s'accomplit par avance cette parole de l'Évangile : *C'est maintenant que le monde va être jugé, et que le prince de ce monde en sera banni* (JOAN., 12).

III. Ce n'étoit là néanmoins que des présages de ce que Jésus-Christ devoit faire pour détruire le péché : autre ennemi non moins difficile à vaincre, ni moins opposé à la gloire de Dieu. Afin de bien entendre ce point, il faut supposer d'abord une vérité que la foi nous enseigne, et qui est indubitable, savoir, que tout ce qui s'est passé, et dans l'incarnation, et dans la naissance du Sauveur qui l'a suivie, n'a rien eu de fortuit à son égard; mais que tout a été de son choix, et qu'il n'y a pas une circonstance qu'il n'ait prévue en particulier, et qu'il n'ait lui-même déterminée. Les autres enfants, dit saint Bernard, ne choisissent ni le temps où ils naissent, ni le lieu de leur patrie, ni les personnes dont ils reçoivent le jour, parcequ'ils n'ont pas la raison pour en délibérer, ni le pouvoir pour en ordonner; mais le Fils de Dieu avoit l'un et l'autre; et comme dans la suite des années il devoit mourir, parcequ'il le voudroit et de la manière qu'il le voudroit, aussi il s'est incarné, et il est né dans le monde, parcequ'il l'a voulu, et de la manière qu'il l'a voulu. Si bien que tout ce que les évangélistes nous ont appris, soit de son incarnation, soit de sa nativité; la pauvreté de Marie sa mère, l'obscurité de Joseph réputé son père, la rigueur de la saison où il a pris naissance, le plein dénuement et l'abandonnement général où il s'est trouvé, sont autant de moyens dont il a prétendu se servir pour la fin qu'il s'étoit proposée.

IV. De là il nous est aisé de voir comment tout cela en effet tend à la ruine du péché. Car le Sauveur du monde vient travailler à dé-

truire le péché, parceque, ainsi que nous l'avons déja remarqué, il vient satisfaire pour les péchés des hommes, et présenter à Dieu le sacrifice de notre salut. Que lui manque-t-il dès maintenant pour être la victime de ce sacrifice, et une victime parfaite? La victime, disent les théologiens, doit être changée et comme transformée : or quel changement qu'un Dieu *sous la forme d'un homme* (*Philip.*, 2)! La victime doit être humiliée; et quelle humiliation qu'un Dieu réduit à l'état d'un enfant, et à l'état même d'un esclave! La victime doit être dépouillée; et est-il un dépouillement semblable à celui d'un Dieu, qui ne doit avoir en naissant, pour retraite, qu'une étable, et pour berceau qu'une crèche? La victime doit mourir, et il est vrai que Jésus-Christ n'a pas même encore paru au monde; mais naître comme bientôt il naîtra, et comme il s'y prépare, dans la souffrance et la douleur, exposé à toutes les injures de l'air, n'est-ce pas une espèce de mort? Voilà donc le sacrifice commencé, quoiqu'il ne soit pas achevé; et par conséquent saint Bernard a raison de dire que le péché reçoit ici une rude et violente atteinte. Si ce Dieu Sauveur ne l'efface pas déja par son sang, au lieu de sang il va verser des larmes; et ces larmes, dit saint Ambroise, ce sont des eaux salutaires qui laveront les crimes de ma vie. Larmes d'autant plus précieuses, qu'elles seront plus glorieuses à Dieu, et qu'elles le vengeront de l'ennemi le plus mortel et le plus irréconciliable.

V. Il faut après tout convenir que la destruction du péché ne seroit pas encore complète, si le même Sauveur n'en coupoit la racine la plus féconde et la plus contagieuse, qui est la cupidité, ou l'amour déréglé des biens de la terre. Or, il vient attaquer ce puissant ennemi en deux manières, l'une à l'égard des élus, et l'autre à l'égard des réprouvés; l'une à l'égard des Justes et des vrais fidèles, et l'autre à l'égard des impies et des mondains. Dans les Justes et les ames fidèles, il triomphera de cette affection désordonnée aux richesses du monde, aux honneurs du monde, aux plaisirs du monde, en la leur arrachant du cœur : et dans les mondains et les impies, il la combattra au moins en la condamnant, en la frappant d'anathème, en la rendant moins excusable et plus criminelle devant Dieu.

VI. Sommes-nous chrétiens, c'est-à-dire sommes-nous de ces ames dociles, de ces ames heureusement disposées à recevoir les impressions de la grace de Jésus-Christ et à profiter de ses exemples; la vue de ce Dieu-Homme doit faire immanquablement mourir dans nos cœurs toute convoitise, et nous détacher de tout ce qui s'appelle biens temporels. Car le moyen alors de le voir pauvre, et de vouloir vivre dans l'opulence; de le voir abaissé, et de vouloir vivre dans l'élévation; de le voir souffrant et mortifié, et de vouloir jouir de toutes les commodités et vivre dans les délices? Voilà ce qui a formé dans le christianisme tant de pauvres volontaires et tant de pénitents. Voilà ce qui a rempli, dans les premiers siècles de l'Église, les déserts de solitaires. Voilà ce

qui remplit encore de nos jours les monastères de religieux, et ce qui leur fait quitter tout avec joie, mépriser tout, renoncer pour jamais à tout. Mais sommes-nous de ce monde réprouvé, de ce monde avare et intéressé, de ce monde ambitieux et vain, de ce monde sensuel et voluptueux, de ce monde insensible à tous les enseignements que vient nous donner cet Enfant-Dieu : quels arrêts de condamnation ne va-t-il pas porter contre nous? quels foudres ne fera-t-il pas gronder sur nos têtes? de quels malheurs ne nous menacera-t-il pas, et quel témoignage ne rendra-t-il pas devant son Père pour notre conviction et pour notre perte éternelle?

VII. Il n'y a point de cœur si endurci qui ne doive être ému de tout cela, et c'est ce qui a touché un grand nombre de mondains. Mais quoi qu'il en soit des autres, faisons-y toute la réflexion que demande l'importance de la chose. N'attirons pas sur nous un jugement aussi formidable que celui des humiliations et des souffrances d'un Dieu incarné. Que le fruit de cet Avent soit de nous mettre en état de le faire naître en nous d'une naissance toute spirituelle et toute sainte. Or nous nous mettrons dans cette heureuse disposition en nous conformant à lui d'esprit, de cœur et de conduite. Voilà quel doit être le principal sujet de nos entretiens intérieurs, de nos méditations, de nos oraisons, de nos résolutions. Ajoutons au triomphe de Jésus-Christ, vainqueur de tous les ennemis de la gloire de Dieu, la victoire qu'il remportera sur nous-mêmes, et que nous lui céderons. Pa-rlà nous pourrons entrer au rang des Justes et des prédestinés; par-là nous mériterons de célébrer avec eux les grandeurs de Dieu, et de le glorifier éternellement dans le ciel, après l'avoir glorifié sur la terre.

§ III. *Comment Jésus-Christ vient allumer dans le cœur des hommes un zèle ardent pour la gloire de Dieu.*

I. Enfin Jésus-Christ vient allumer dans le cœur des hommes un saint zèle pour la gloire de Dieu : comment cela? Premièrement, par la haute estime qu'il nous donne de cette gloire de Dieu ; et secondement, par l'intérêt propre et essentiel qu'il nous fait trouver dans cette gloire de Dieu.

II. Car quand nous nous appliquons à considérer le mystère de l'incarnation divine, et que voyant Jésus-Christ dans l'état où la foi nous le propose, nous venons à faire ces réflexions, que c'est pour réparer la gloire de Dieu, qu'un Dieu est descendu du trône de sa majesté, et qu'il n'a pas cru que ce fût une condition trop onéreuse, de s'avilir de la sorte et de s'anéantir ; qu'il n'a point connu de moyen plus propre que celui-là, ni d'autre prix qui pût égaler le bien qu'il avoit à rétablir; que malgré tout ce qu'il lui en devoit coûter, il a mieux aimé s'assujettir aux dernières extrémités de la misère humaine, que de ne pas rendre à son Père toute la gloire qui lui avoit été ravie, et de lui en laisser perdre le moindre degré : pour peu que

nous raisonnions et que nous comprenions ces principes, voici les conséquences qui se présentent d'elles-mêmes et que nous sommes obligés d'en tirer. Que la gloire de Dieu est donc un bien au-dessus de tous les biens, puisqu'il n'y a point, hors Dieu, d'autre bien à quoi le Fils de Dieu n'ait renoncé pour le rétablissement de cette gloire. Qu'il n'y a donc rien que nous ne devions sacrifier à la gloire de Dieu, puisque le Fils de Dieu s'y est sacrifié lui-même. Que de procurer de la gloire à Dieu, c'est donc ce qu'il y a de plus grand et de plus digne d'un homme raisonnable, à plus forte raison d'un homme chrétien, puisque c'a été une œuvre digne même d'un Homme-Dieu. Au contraire, que de blesser la gloire de Dieu, c'est donc le souverain mal, parceque c'est l'offense de Dieu, et une telle offense qu'elle n'a pu être expiée que par les mérites d'un Dieu, c'est-à-dire, en particulier, que par toutes les douleurs et tous les mépris qu'il a eu à souffrir, et à quoi il s'est exposé. Par conséquent, que rien ne nous doit donc être plus précieux, plus sacré, plus cher que la gloire de Dieu, et que nous ne pouvons mieux employer notre zèle qu'à la répandre, autant qu'il dépend de nous, et à l'amplifier.

III. Une autre considération nous y doit encore exciter très fortement : c'est notre intérêt, et de tous nos intérêts le plus important, qui s'y trouve lié, et qui est notre salut. Car la gloire de Dieu et notre salut sont ici comme inséparables. Et en effet, cette gloire de Dieu dans l'incarnation du Verbe divin, consiste à sauver les hommes et à opérer l'ouvrage de notre rédemption : tellement que dans ce mystère, Dieu glorifié et l'homme sauvé, c'est proprement une même chose. Combien donc devons-nous prendre part à une gloire où nous sommes si intéressés ! A parler en général, plus nous contribuons volontairement et par zèle à la gloire de Dieu, plus nous nous avançons auprès de Dieu, et plus nous méritons ses récompenses.

IV. Mais par où pouvons-nous glorifier Dieu ? Par les moyens que le Sauveur des hommes est venu le glorifier. Jésus-Christ fait connoître la gloire de Dieu, en faisant connoître ses infinies perfections : adorons ces perfections divines, reconnoissons-les dans la sainte humanité du Fils de Dieu, et rendons-lui chaque jour de cet Avent, et même, s'il se peut, à toutes les heures, de fréquents et de pieux hommages. Jésus-Christ vient rétablir la gloire de Dieu en renversant l'empire du démon : chassons nous-mêmes de notre cœur ce damnable ennemi, dont nous n'avons que trop écouté en tant de rencontres les suggestions ; et pour nous dégager entièrement de sa tyrannie, chassons avec lui bien d'autres démons domestiques qui lui ont ouvert l'entrée, et qui ont secondé ses pernicieux desseins : ce sont nos passions et nos inclinations vicieuses. Jésus-Christ vient réparer la gloire de Dieu par la destruction et l'expiation du péché : pleurons nos péchés, effaçons-les par nos larmes et par notre pénitence ; prenons toutes les précautions nécessaires pour nous garantir des rechutes

où le monde pourroit nous entraîner, et conservons pour jamais à Dieu nos ames pures et sans tache. Jésus-Christ vient assurer la gloire de Dieu contre les nouvelles insultes du péché, par le renoncement aux biens de la terre, dont l'amour déréglé corrompoit le monde : renonçons à ces faux biens, au moins de cœur, si nous ne nous sentons pas appelés à y renoncer en effet. Quand Dieu permet que nous tombions dans le besoin, dans l'humiliation, dans la souffrance, souvenons-nous que ce sont là les moyens les plus efficaces dont a usé le Fils de Dieu, et qu'il nous a enseignés pour honorer son Père, et pour le dédommager en quelque manière de tous les outrages qu'il a reçus de nous ; consolons-nous dans cette pensée ; acceptons ce que Dieu nous envoie, et faisons-nous-en un mérite auprès de lui. S'il ne nous traite pas en apparence avec tant de rigueur, et qu'il nous laisse dans une condition aisée, commode, honorable, gardons-nous de toute attache aux commodités que notre condition nous fournit, aux honneurs qu'elle nous procure, aux richesses dont elle nous accorde la possession et l'usage. Dans l'opulence, ayons l'esprit de pauvreté ; dans la grandeur, l'esprit d'humilité ; et parmi tout ce qui peut contribuer à la douceur de la vie, l'esprit de mortification. Ne nous en tenons pas précisément à l'esprit ; mais selon que notre état le comporte, passons à la pratique. La pratique sans l'esprit ne seroit qu'un vain extérieur ; mais aussi l'esprit sans la pratique ne seroit qu'une illusion.

V. Voilà, Sauveur adorable, les excellentes règles que vous venez nous tracer, et que nous devons suivre ; mais pour les pratiquer et pour les suivre, il nous faut une grace, et une grace puissante. Or en est-il une plus puissante que celle même que vous apportez avec vous? Car en nous apportant une nouvelle loi, vous nous apportez une grace toute nouvelle, qui est la grace du Rédempteur. Avec le secours de cette grace, de quoi ne viendrons-nous point à bout pour la gloire de votre Père et pour la vôtre? nous ne cesserons point de vous la demander avec confiance, et vous ne cesserez point de la répandre sur nous avec abondance. Elle nous éclairera, elle nous conduira, elle nous soutiendra. Mais que sera-ce quand à cette grace intérieure vous ajouterez la force de votre exemple, et que, sortant du bienheureux sein où vous êtes enfermé comme dans un sanctuaire, vous vous montrerez au monde, et nous servirez de modèle? Hâtez-vous de paroître : nous vous attendons et nous vous desirons. *Que la terre s'ouvre, et qu'elle germe le Sauveur* (Isaï., 45) ; qu'il vienne nous remplir de son esprit, nous animer de ses sentiments, nous marquer ses voies, et nous conduire enfin à cette béatitude céleste, où, après avoir glorifié Dieu sur la terre, nous devons être nous-mêmes éternellement comblés de gloire.

INSTRUCTION

POUR LE TEMPS DU CARÊME[1].

I. Représentez-vous bien que le carême est un temps consacré à la pénitence, et qu'on peut par conséquent lui appliquer ce que saint Paul disoit aux Corinthiens : *Voici maintenant le temps favorable : voici les jours de salut* (2. *Cor.*, 6)*;* parcequ'il n'y a point de temps dans l'année plus favorable pour nous que celui où nous travaillons à apaiser la colère de Dieu, ni de jours plus précieux pour le salut que ceux qui sont employés à expier nos péchés. C'est donc à vous d'entrer dans ce sentiment de l'Apôtre. Quoique toute votre vie doive être une pénitence continuelle, eu égard aux fautes dont vous vous reconnoissez coupable devant Dieu, c'est particulièrement dans le carême que vous devez vous attacher à la pratique et aux exercices d'une vertu si importante et si nécessaire ; en sorte que vous puissiez dire : *Voici maintenant le temps favorable pour moi*, et qu'en effet ce soit pour vous un temps de pénitence. Car quel reproche auriez-vous à soutenir de la part de Dieu, si, pendant que toute l'Église est en pénitence, vous n'y étiez pas; et si par le malheur et le désordre ou d'une vie lâche et dissipée, ou d'une vie molle et sensuelle, vous passiez ce temps du carême sans participer en aucune manière à la pénitence publique des chrétiens! puisqu'alors, bien loin qu'il fût pour vous ce temps de grace et de salut dont parle saint Paul, il ne serviroit qu'à votre condamnation, et qu'il s'ensuivroit de là que votre impénitence, criminelle en tout autre temps, le seroit doublement en celui-ci.

II. Il n'y a nulle raison qui puisse vous dispenser de la pénitence, parceque la loi de la pénitence est une loi générale, dont personne n'est excepté; une loi qui dans tous les états de la vie se peut accomplir, et contre laquelle la prudence de la chair ne peut jamais rien alléguer que de vain et de frivole. Plus il vous paroît difficile, dans la place où vous êtes, d'observer exactement cette loi, plus vous devez faire d'efforts pour vous y assujettir, parceque c'est justement pour cela que vous avez encore plus besoin de pénitence. Vos infirmités mêmes, au lieu de vous rendre impossible l'observation de cette loi, sont au contraire, dans les desseins de Dieu, de puissants secours pour vous aider à y satisfaire, soit en vous tenant lieu de pénitence, lorsqu'elles vont jusqu'à l'accablement des forces, comme il arrive dans les maladies; soit en vous servant de sujets pour remporter sur vous de saintes victoires, quand ce ne sont que des incommodités ordinaires que vous devez alors surmonter par la ferveur de l'esprit, afin que vous fassiez de votre corps, selon l'expression du maître des Gentils, une hostie vivante et agréable aux yeux de Dieu. La pratique tout opposée où vous avez vécu doit non seulement vous confondre,

[1] Cette instruction fut faite pour une dame de qualité.

mais vous animer contre vous-même, et vous exciter fortement à réparer tout ce que l'amour-propre vous a fait commettre au préjudice de cette divine loi de la pénitence; car voilà les sentiments avec lesquels vous devez commencer le carême : résolue, d'une façon ou d'autre, de subir cette loi, que vous ne devez point regarder comme un joug pesant, ni comme une loi onéreuse, mais plutôt comme une loi de grace d'où dépend tout votre bonheur.

III. Toute la pénitence du carême, comme l'a très bien remarqué saint Léon pape, ne se réduit pas à jeûner, ni à s'abstenir des viandes défendues ; c'en est bien une partie, mais ce n'est pas la principale ni la plus essentielle. Quoique le précepte de l'abstinence et du jeûne cesse en certaines conjonctures, celui de la pénitence subsiste toujours; et comme il y a dans le monde des chrétiens relâchés, qui, par une espèce d'hypocrisie, jeûnent sans faire pénitence, ou parcequ'ils jeûnent sans renoncer à leur péché, ou parcequ'ils trouvent le moyen, par mille adoucissements, de jeûner sans se mortifier, ce qu'on peut appeler l'hypocrisie du jeûne, si souvent condamnée dans l'Écriture : aussi, par une conduite toute contraire, les ames fidèles à Dieu, quand le jeûne leur devient impossible, savent bien faire pénitence sans jeûner, parceque sans jeûner elles savent se vaincre elles-mêmes, s'interdire les délices de la vie, marcher dans les voies étroites du salut, et pratiquer en tout le reste la sévérité de l'Évangile. Suivez cette règle, et tenez-vous d'autant plus obligée à la pénitence, que vous vous sentez moins capable de garder à la lettre et dans la rigueur le commandement du jeûne. Car il est certain que la dispense de l'un ne vous peut être qu'un surcroît d'engagement pour l'autre. Si vous raisonnez en chrétienne, c'est ainsi que vous en devez user, afin que Dieu ne perde rien de ses droits, et que la délicatesse de votre santé ne vous empêche point de remplir la mesure de votre pénitence.

IV. En conséquence de ces principes, la première chose que Dieu demande de vous, et que vous devez vous-même demander à Dieu pour tout ce saint temps, c'est l'esprit d'une salutaire componction, cet esprit de pénitence dont David étoit pénétré, et dont il faut qu'à son exemple vous vous mettiez en état de ressentir l'impression et l'efficace. C'est-à-dire que votre plus solide occupation pendant le carême doit être de repasser tous les jours devant Dieu, dans l'amertume de votre ame, les désordres de votre vie, d'en reconnoître avec douleur la grièveté et la multitude, de vous en humilier, de vous en affliger, de ne les perdre jamais de vue; tellement que vous puissiez dire comme ce saint roi : *Seigneur, mon péché m'est toujours présent (Psal. 50)*. Car, selon l'Écriture, voilà en quoi consiste l'esprit de la pénitence. Or une excellente pratique pour cela même, c'est que pendant le carême vous fassiez toutes vos actions dans cet esprit, et par le mouvement de cet esprit; allant, par exemple, à la messe comme au sacrifice que vous allez offrir vous-même pour la réparation de vos

péchés; priant comme le publicain, et ne vous présentant jamais devant Dieu qu'en qualité de pénitente accablée du poids de vos péchés; vous assujettissant de bon cœur aux devoirs pénibles de votre état, comme à des moyens d'effacer vos péchés; vous proposant pour motif dans chaque bonne œuvre de racheter vos péchés; vous levant et vous couchant avec cette pensée : Je suis une infidèle, et Dieu ne me souffre sur la terre qu'afin que je fasse pénitence de mes péchés. Cette vue continuelle de vos péchés vous entretiendra dans l'esprit de la pénitence, et rien ne vous aidera plus à l'acquérir et à le conserver, que de vous accoutumer à agir de la sorte.

V. Cet esprit de pénitence, si vous êtes assez heureuse pour en être touchée, doit produire en vous un effet qui le suit naturellement, et qui en est la plus infaillible marque ; savoir, la pénitence de l'esprit, c'est-à-dire une ferme et constante disposition où vous devez être de mortifier votre esprit, votre humeur, vos passions, vos inclinations, vos mauvaises habitudes, mais par-dessus tout votre orgueil, qui est peut-être dans vous le plus grand obstacle à la pénitence chrétienne : car le fond de la pénitence chrétienne, c'est l'humilité; et tandis qu'un orgueil secret vous dominera, ne comptez point sur votre pénitence. Il faut donc, pour répondre aux desseins de Dieu, qu'en même temps que vous célébrez le carême avec l'Église, animée de l'esprit de la pénitence, vous vous appliquiez à être plus humble, plus douce, plus patiente, plus compatissante aux foiblesses d'autrui, plus vide de l'estime de vous-même; que vous parliez moins librement des défauts de votre prochain, que vous soyez moins prompte à le condamner; que si, malgré vous, vous en avez du mépris, vous n'y ajoutiez pas la maligne joie de le témoigner; car si vous ne prenez sur tout cela nul soin de vous contraindre, quelque pénitence que vous puissiez faire, vous ne commencez pas par celle qui doit justifier devant Dieu toutes les autres, et sans laquelle toutes les autres pénitences sont inutiles. En vain, disoit un prophète, déchirons-nous nos vêtements, si nous ne déchirons nos cœurs : c'est le changement du cœur et de l'esprit qui fait la vraie pénitence; autrement, ce que nous croyons être pénitence n'en est que l'ombre et le fantôme. Du reste, il n'y a personne à qui convienne plus qu'à vous cette pénitence de l'esprit, puisque vous confessez vous-même que c'est principalement par l'esprit que vous avez péché.

VI. La pénitence purement intérieure ne suffit pas, et tous les oracles de la foi nous apprennent qu'il y faut joindre l'extérieure, parceque la corruption du péché s'étant également répandue sur l'homme extérieur et sur l'homme intérieur, Dieu, dit saint Augustin, exige de nous, selon l'un et l'autre, le témoignage de notre contrition. Conformément à cette maxime, vous devez être durant le carême plus fidèle que jamais aux petites mortifications que Dieu vous a inspiré de vous prescrire à vous-même, afin qu'au moins en quelque

chose vous ayez la consolation, suivant la parole de saint Paul, *de porter sur votre corps la mortification du Seigneur Jésus, et qu'elle paroisse dans votre chair mortelle* (2 *Cor.*, 4). Par la même raison, le temps du carême doit encore allumer votre ferveur, pour rendre aux malades que Dieu confie à vos soins les visites de charité, et même les services humiliants qu'ils attendent de vous : car ces services et ces visites sont pour vous des œuvres de pénitence; et vous devez vous souvenir que comme la foi est morte sans les œuvres, ainsi l'esprit de pénitence s'éteint peu à peu, quand il n'est pas entretenu par les œuvres de la pénitence. Vous ne devez pas non plus négliger, autant qu'il dépend de vous, d'être plus modeste dans vos habits pendant le carême, qu'en tout autre temps de l'année, puisque le Saint-Esprit, en mille endroits de l'Écriture, fait consister dans cette modestie un des devoirs de la pénitence des pécheurs : d'où vient que les pénitents de la primitive Eglise se revêtoient du cilice et se couvroient de cendres. Vous ne professez pas une autre religion qu'eux ; et tout votre zèle, à proportion et dans l'étendue de votre condition, doit être de vous conformer à eux.

VII. L'aumône, selon la doctrine des Pères, ayant toujours été considérée comme inséparable du jeûne, parceque les pauvres, disoient-ils, doivent profiter de la pénitence des riches, il est évident que cette obligation des riches devient encore bien plus grande à leur égard, quand par des raisons légitimes ils sont dispensés de jeûner. L'aumône n'est plus alors un simple accompagnement, mais un supplément du jeûne, dont elle doit tenir la place. Il faut donc qu'elle soit plus abondante, comme étant due à double titre, et du jeûne et de l'aumône même. C'est par-là que vous devez mesurer et régler vos aumônes pendant ce saint temps, ne vous contentant pas des aumônes que la loi commune de la charité vous engage à faire en toute sorte de temps ; mais en faisant d'extraordinaires que la loi de la pénitence y doit ajouter, parcequ'il est constant qu'une pécheresse doit bien plus à Dieu sur ce point, qu'une chrétienne qui auroit conservé la grace de son innocence. Vos aumônes, pour être le supplément de votre jeûne, et pour faire partie de votre pénitence, doivent être des aumônes qui vous coûtent; je veux dire que vous les devez faire de ce que vous vous serez refusé à vous-même, et qu'une de vos dévotions du carême doit être de sacrifier à Dieu certaines choses dont vous voudrez bien vous priver pour avoir de quoi secourir votre prochain, préférant le soulagement de ses misères à votre sensualité, à votre curiosité, à votre vanité. C'est par de semblables victimes, dit le saint apôtre, qu'on se rend Dieu favorable.

VIII. Ce n'est pas assez : mais pour sanctifier le carême, il faut de plus retrancher les plaisirs et les vaines joies du monde; rien n'étant plus opposé à l'esprit de la religion, beaucoup plus à l'esprit de la pénitence, que ce qui s'appelle plaisir, surtout dans un temps dédié

à la pénitence solennelle de l'Église. Ainsi une ame chrétienne doit alors, non seulement abandonner tous les divertissements profanes qui ne sont permis en nul autre temps, comme les spectacles, les comédies, les danses ; mais même les jeux innocents, les conversations mondaines, les assemblées, les promenades, tout ce qui peut faire perdre l'esprit de recueillement et de componction. Il n'y a pas jusques aux personnes les plus séparées du monde par leur état de vie, qui ne doivent entrer dans cette pratique, ayant un soin particulier, pendant le temps du carême, de s'abstenir de certaines récréations, et d'en faire à Dieu le sacrifice. Ce qui doit néanmoins s'entendre des choses qui ne sont ni nécessaires, ni utiles, et dont on se peut passer sans préjudice d'un plus grand bien. Ce qu'on accorde même pour lors ou à la santé, ou à une honnête relâche de l'esprit, doit être accompagné d'une secrète douleur de se voir réduit à la nécessité de prendre ces petits soulagements, et à l'impuissance de faire une pénitence parfaite, telle qu'on voudroit la pouvoir faire pour s'acquitter pleinement auprès de Dieu.

IX. Jésus-Christ, durant son jeûne de quarante jours, se retira au désert, et quitta même ses disciples : d'où vous devez conclure que le carême des chrétiens doit être pour eux un temps de retraite et de séparation du monde, puisque le Fils de Dieu n'en usa de la sorte que pour notre instruction, et non pas pour sa propre sanctification ; et que le jeûne qu'il observa ne fut que pour servir de modèle au nôtre. Car c'est ce que tous les Pères de l'Église nous ont enseigné. Formez-vous sur ce grand exemple. Faites-vous une règle de vous séparer du monde, non par l'amour de votre repos, mais par le desir et le zèle de votre perfection. A l'exemple de votre Sauveur, et conduite comme lui par l'esprit de Dieu, allez passer certains jours dans votre solitude, pour y vaquer à Dieu et à vous-mêmes. Ne vous contentez pas de cela : mais sans changer de lieu, ni en faire dépendre votre dévotion, établissez-vous au milieu de vous-même une solitude intérieure, où, dans le silence et hors du tumulte, vous communiquiez avec Dieu, donnant tous les jours du carême plus de temps à l'oraison et à la prière. Est-il personne au monde, sans exception, à qui cet exercice de retraite, joint à l'oraison et à une sainte communication avec Dieu, soit si nécessaire qu'à vous ? Disposez-vous donc à en tirer tous les avantages que Dieu par sa miséricorde y a attachés pour votre salut. Car c'est à vous-même et de vous-même que Dieu dit, par le prophète Osée : *Je la conduirai dans la solitude, et là je lui parlerai au cœur* (Osée, 2).

X. La parole de Dieu a été, dès les premiers siècles du christianisme, la nourriture spirituelle dont l'Église, pendant le jeûne du carême, a pourvu ses enfants, et l'usage en est encore aujourd'hui très commun. Vous devez là-dessus, non seulement accomplir votre devoir, mais l'accomplir exemplairement : vous affectionnant à la di-

vine parole qui vous est prêchée, vous y rendant assidue, l'estimant, la goûtant, la méditant, craignant d'en abuser ou de la négliger, portant les autres à l'entendre comme vous, et lui donnant du crédit, quand ce ne seroit que pour empêcher l'avilissement où elle tombe. Par-là vous aurez part à la béatitude de ceux qui l'honorent : car c'est Jésus-Christ lui-même qui les a déclarés bienheureux. Au défaut de la prédication, lorsque vous serez hors d'état d'y assister, et même quand vous y assisterez, vous devez aller à la source de cette parole toute sainte, lisant chaque jour du carême l'évangile qui lui est propre; mais le lisant avec respect, avec attention, avec foi, parceque c'est la parole pure et immédiate du Saint-Esprit, et qu'en ce sens cette parole est encore plus vénérable que celle qui vous est annoncée par le ministère des hommes.

XI. Ajoutez qu'une des fins du carême et de son institution est de préparer les fidèles à la communion pascale, et que c'est à quoi vous devez singulièrement penser, travaillant plus que jamais à purifier votre conscience, faisant vos confessions avec plus d'exactitude, rentrant plus souvent en vous-même pour vous éprouver, afin que dans la solennité de Pâques Jésus-Christ vous trouve plus digne d'approcher de lui et de ses divins mystères. Il seroit bon que vous fissiez pour cela, d'année en année, une espèce de revue durant le carême, pour remédier à vos relâchements et à vos tiédeurs. Par cette confession générale depuis la dernière, vous vous renouvelleriez et vous disposeriez à la fête qui approche, et qui doit être le renouvellement universel de toutes les ames chrétiennes. Du reste, la plus excellente préparation pour bien communier est, selon saint Chrysostome, la communion même. Vous ne pouvez mieux vous disposer à celle de Pâques, que par les communions fréquentes et ferventes du carême. Car voilà pourquoi dans la plupart des Églises d'Occident, comme nous l'apprenons des anciens conciles, la coutume étoit, pendant le carême, de communier tous les jours. Coutume que saint Charles souhaita si ardemment de rétablir dans l'Église de Milan, n'ayant point trouvé de moyen plus efficace pour préparer les peuples au devoir pascal, que d'ordonner dans le temps du carême la fréquentation des sacrements. Pourquoi donc ne vous conseillerois-je pas la même pratique, puisque j'en ai les mêmes raisons, et que je suppose de votre part les mêmes dispositions?

XII. Enfin le carême, de la manière qu'il est institué dans le christianisme, se rapportant tout entier au grand mystère de la passion de Jésus-Christ, qui en est le terme, c'est surtout dans cette sainte quarantaine que vous devez être occupée du souvenir des souffrances du Sauveur. Souvenir que Jésus-Christ attend de vous, et auquel vous ne pouvez manquer sans vous rendre coupable de la plus énorme ingratitude. Souvenir qui vous doit être infiniment avantageux, et que vous ne pouvez perdre sans renoncer aux plus solides intérêts de votre

salut. C'est, dis-je, dans le temps du carême que vous devez vous l'imprimer profondément, ce souvenir, afin qu'il ne s'efface jamais de votre ame, et qu'à tous les moments de votre vie vous puissiez vous écrier : Ah! Seigneur, j'oublierois plutôt ma main droite que je n'oublierois ce que vous avez souffert pour moi. Il est donc important que vous ne passiez aucun jour de carême sans lire dans les évangélistes quelque chose de la passion du Fils de Dieu et de sa mort. Quels miracles de vertu, pour peu que vous y soyez attentive, n'y découvrirez-vous pas? Le souvenir des souffrances d'un Dieu vous rendra tous les exercices de la pénitence non seulement supportables, mais aimables; et l'une des plus douces pensées pour vous, et des pratiques les plus consolantes dans la suite du carême, sera d'unir votre pénitence à la pénitence de Jésus-Christ. Telle étoit la dévotion de saint Paul, quand il disoit : *Je suis attaché à la croix avec Jésus-Christ* (*Galat.*, 2); ne séparant point la croix de Jésus-Christ d'avec la sienne, et n'en faisant qu'une des deux. Mais pour parvenir à cette dévotion du grand apôtre, il faut que le mystère de la passion soit le sujet le plus ordinaire de vos considérations et de vos réflexions.

XIII. Voilà les avis que j'ai à vous donner pour un temps qui vous doit être si précieux. Vous ne pouvez trop reconnoître la bonté de Dieu qui vous l'accorde, et qui veut bien accepter le bon emploi que vous en ferez pour la rémission de vos fautes. Car il y a dans cette conduite de Dieu envers vous une double miséricorde, dont vous ne sauriez assez le bénir, ni lui témoigner assez votre reconnoissance. Hé! Seigneur, devez-vous lui dire, qu'ai-je fait, et par où ai-je mérité que vous m'ayez ainsi attendue, et que vous m'ayez fourni un moyen si facile de payer à votre justice tant de dettes dont je me trouve chargée? Vous n'avez pas voulu me perdre comme des millions d'autres; et bien loin de me traiter comme eux dans toute la rigueur de vos jugements, vous vous relâchez en quelque sorte pour moi de tous vos droits. A combien de pécheurs et de pécheresses, moins coupables que moi, avez-vous refusé ce temps de pénitence, et quelle proportion y a-t-il entre cette pénitence que votre Église m'impose, et toutes les infidélités de ma vie? Mais plus vous m'épargnez, mon Dieu, moins je m'épargnerai moi-même; et plus vous usez d'indulgence envers une misérable créature pour lui faciliter la juste réparation qu'elle vous doit, plus j'userai de sévérité pour vous rendre, non pas toute la gloire que je vous ai ravie, et qui vous est due, mais toute celle au moins que je suis en état de vous procurer. Que n'ai-je été toujours animée de ce sentiment! je n'aurois point tant écouté mille prétextes, que l'esprit du monde, que la nature corrompue, que ma foiblesse et mon amour-propre me suggéroient. Mais si je n'ai pas profité du passé, vous voyez, Seigneur, la résolution où je suis de ne laisser rien échapper du présent, ni de l'avenir, autant qu'il vous plaira de me donner encore de jours. Daignez, mon Dieu, me confirmer dans cette heureuse

disposition; et comme votre grace me l'inspire, qu'elle m'aide à la soutenir. Ainsi soit-il.

INSTRUCTION

POUR LA SECONDE FETE DE PAQUES.

Sur les deux disciples qui allèrent à Emmaüs.

L'Évangile nous parle de deux disciples qui s'en allèrent à un bourg nommé Emmaüs (Luc., 24), et il nous les représente en trois dispositions dangereuses. Ils ne croyoient plus que foiblement en Jésus-Christ, ils n'espéroient presque plus en lui, et, par une suite nécessaire, ils ne lui étoient plus guère attachés. Mais ce Dieu Sauveur se joignant à eux sur le chemin d'Emmaüs, et s'entretenant avec eux, raffermit leur foi, ranime leur espérance, et rallume enfin toute l'ardeur de leur charité. Nous pouvons tirer de là de très solides leçons pour nous-mêmes, et nous en faire une juste application.

§ I. *Comment Jésus-Christ raffermit la foi des deux disciples.*

La foi de ces disciples n'étoit plus qu'une foi chancelante et foible, depuis qu'ils avoient vu leur maître condamné à la mort, et livré au supplice honteux de la croix. Ils avoient de la peine à se persuader qu'un homme traité de la sorte, et mort si ignominieusement, pût être ce Messie qu'ils attendoient, ce Messie qui devoit sauver Israël, ce Messie dont ils s'étoient formé de si hautes idées. Voilà ce que nous pouvons appeler le désordre ou le scandale de leur foi. Car c'est, au contraire, pour cela qu'ils devoient croire en Jésus-Christ : c'est, dis-je, parcequ'ils l'avoient vu mourir dans l'opprobre et crucifié. Ainsi, de ce qui devoit être pour eux un motif de créance et de foi, ils se faisoient un obstacle à la foi même. Ils commençoient à douter et à ne plus croire, par la même raison qui eût dû les déterminer à croire; et le mystère de la croix leur devenoit, comme aux Juifs incrédules, un sujet de trouble : au lieu que s'ils eussent bien raisonné, c'étoit le mystère de la croix qui devoit les rassurer et les confirmer.

Que fait donc le Fils de Dieu? Il leur reproche leur aveuglement, et les convainc par trois arguments invincibles, capables de confondre leur incrédulité et la nôtre.

I. Il leur montre que tous les prophètes qui avoient parlé du Messie, après l'avoir si hautement exalté, et l'avoir annoncé comme le libérateur d'Israël, avoient en même temps déclaré qu'il souffriroit tout ce qu'en effet il avoit souffert. Il leur fait le dénombrement de toutes ces prophéties où se trouvoient marquées si distinctement et en détail les différentes circonstances de son supplice, le jour de sa mort, le prix donné à celui qui l'avoit vendu, l'emploi qu'on avoit fait de cet argent, le partage de ses habits, le fiel et le vinaigre qu'on lui avoit

présenté à boire, et le reste. D'où il les oblige à conclure que leur incrédulité est non seulement mal fondée, mais absolument insensée et déraisonnable, puisqu'il s'ensuivoit de là que s'il n'avoit pas été trahi et livré, s'il n'avoit pas été comblé et rassasié d'opprobres, s'il n'avoit pas été condamné et attaché à la croix, il ne seroit pas celui qu'avoient prédit les prophètes, ou que ces prophètes se seroient trompés à son égard, leurs prophéties n'ayant pas été accomplies dans sa personne. Contradiction dont leur foi eût dû être ébranlée et scandalisée. Mais parceque ce Dieu Sauveur avoit enduré la mort et le tourment de la croix, tout s'accordoit parfaitement et se concilioit. Les oracles étoient vérifiés; il ne manquoit rien à l'accomplissement des Écritures; on voyoit dans lui ce Messie, d'une part victorieux et triomphant, et de l'autre sacrifié et immolé ; d'une part le plus beau des enfants des hommes, et de l'autre meurtri et défiguré; d'une part le Dieu de gloire, et de l'autre l'homme de douleurs : preuve convaincante et sans réplique.

II. Il les fait souvenir que lui-même, qui avoit mis fin à la loi et aux prophètes, il leur avoit parlé plus d'une fois de son crucifiement et de sa mort; qu'il les en avoit avertis par avance, et qu'il les y avoit ainsi préparés, afin que dans le temps ils n'en fussent point surpris, et qu'ils rappelassent la mémoire de tout ce qu'il leur avoit dit. Rien donc ne devoit plus les fortifier que de voir toutes ces prédictions si ponctuellement exécutées : comme, au contraire, rien n'eût dû les jeter dans une plus grande incertitude, ni ne les eût fait douter avec plus de fondement, que s'il étoit mort d'une autre manière, et qu'il n'eût pas été exposé à une pareille persécution, ni à tant d'indignités. Et, en effet, après leur avoir dit expressément : *Nous allons à Jérusalem, et tout ce que les prophètes ont écrit du Fils de l'Homme s'accomplira ; on le livrera aux Gentils, on le couvrira d'ignominie, on lui crachera au visage, il sera flagellé, et ensuite on le mettra en croix* (Luc, 18); après, dis-je, leur avoir tenu ce langage, si l'événement n'y eût pas répondu, qu'eussent-ils pu penser de lui? et, bien loin de le reconnoître pour le Messie, n'eussent-ils pas eu sujet de juger qu'il n'étoit pas même prophète? Mais, par une règle tout opposée, ayant été eux-mêmes témoins de ce qui s'étoit passé, ayant su la prédiction, l'ayant entendue de sa bouche, et la comparant avec le succès où rien n'étoit omis de tout ce qu'elle contenoit, n'avoient-ils pas en cela de quoi les soutenir, de quoi les consoler, et ne devoient-ils pas dire : Voilà justement ce que notre maître nous avoit marqué; toutes ces paroles étoient véritables, et c'est sans doute l'envoyé de Dieu? Tellement que c'étoit dans eux une extrême folie et l'aveuglement le plus grossier, de prendre de là même un scandale directement contraire non seulement à la foi, mais au bon sens et à la raison.

III. Indépendamment des anciennes prophéties et de ses propres prédictions, il leur fait entendre et leur explique *comment il étoit*

nécessaire que le Christ souffrît, et que par ses souffrances il entrât dans sa gloire (Luc., 24). Nécessaire qu'il souffrît, parcequ'il devoit satisfaire à Dieu, parcequ'il devoit réformer le monde, parcequ'il devoit nous donner l'exemple, parcequ'il devoit être, en nous servant de modèle, notre règle, notre soutien, notre consolation. Nécessaire que par ses souffrances il entrât dans sa gloire, parcequ'une des marques de sa divinité devoit être de parvenir, par l'humiliation de la croix, à la possession de toute la gloire dont un Dieu est capable. Ce moyen si singulier et si disproportionné ne convenoit qu'à Dieu, et surpassoit toutes les vues et toutes les forces de l'homme. Démonstration encore plus sensible pour nous et plus touchante que pour les disciples d'Emmaüs, puisque nous voyons dans l'effet ce qu'ils ne faisoient que prévoir dans l'avenir. Jésus-Christ est monté au plus haut des cieux, et, par la voie de la tribulation et de la confusion, il est arrivé au comble de la félicité et de la gloire. Si tout cela ne sert pas à rendre notre foi plus ferme, ne peut-on pas nous dire à nous-mêmes : *O hommes aveugles et incrédules* (Luc., 24) !

Quoi qu'il en soit, voilà le caractère de l'incrédulité, qui a été le vice de tous les siècles, et qui n'est encore que trop commune dans ces derniers âges. Combien sur le fait de la religion, y a-t-il, jusqu'au milieu du christianisme, de gens incertains et indéterminés? combien y en a-t-il de lents et de tardifs à croire? combien d'ignorants et de grossiers dans les choses de Dieu? combien même d'absolument impies et libertins? Or, à bien examiner les principes les plus ordinaires qui les font penser, juger, douter, décider, parler, on trouvera souvent que ce qui altère leur foi, c'est cela même qui devroit l'augmenter ; que ce qui trouble leur foi, c'est cela même qui devroit la calmer; que ce qui les détache de la foi, c'est cela même qui devroit les y attacher. Une simple explication des choses, s'ils vouloient l'écouter avec docilité, et déposer pour quelques moments leurs vains préjugés, leur ouvriroit les yeux, et leur feroit apercevoir l'erreur qui les séduit.

Demandons à Dieu le don de la foi : car c'est un don de Dieu, et l'un des plus grands dons. Conservons-le avec tout le soin possible, et ne nous le laissons pas enlever par des opinions tout humaines, qui n'ont d'autre fondement ni d'autre attrait que leur nouveauté, pour engager les esprits frivoles et remplis d'eux-mêmes. Tenons-nous-en aux prophètes et à l'ancienne doctrine de l'Église. Afin d'exciter souvent notre foi et de la réveiller, formons-en de fréquents actes ; et s'il nous vient des difficultés, faisons-nous instruire; mais pour l'être, écoutons avec attention, avec soumission, sans obstination. Au contraire, ne prêtons jamais l'oreille à tout ce qui pourroit blesser la foi. Ces sortes de discours sont toujours pernicieux et très nuisibles à ceux mêmes qui n'y veulent pas déférer. Il est rare que les ames les plus fidèles n'en remportent pas certaines impressions, qu'elles ont de la

peine à effacer, et dont il est aussi difficile de se défaire, qu'il est aisé de les prendre.

Entre tous les articles de notre foi, tâchons surtout à nous bien pénétrer de cette vérité essentielle, qu'il a fallu que Jésus-Christ endurât toutes les ignominies et toutes les douleurs de sa passion, avant que de recevoir la gloire de sa résurrection. Cette pensée nous préservera d'un double scandale. Car le monde naturellement se révolte contre une religion qui nous propose pour objet de notre culte un Dieu crucifié : mais plus nous comprendrons ce mystère des souffrances et des humiliations de notre Dieu, plus nous le trouverons adorable. Il y a encore un autre scandale qui n'est que trop commun : c'est d'être surpris de voir sur la terre la plupart des gens de bien dans l'affliction, et en particulier de nous y voir nous-mêmes; mais du moment que nous aurons une foi vive de l'obligation où étoit Jésus-Christ même de subir la mort, et la mort de la croix, pour entrer dans une vie éternellement glorieuse, nous nous estimerons heureux d'avoir part à son calice, nous reconnoîtrons en cela une providence et une miséricorde toute spéciale sur nous; nous nous confondrons des plaintes et des murmures où nous nous sommes portés; et nous appliquant les paroles du Fils de Dieu, nous nous écrierons : *O infidèles et insensés ! ne falloit-il pas que le Christ lui-même souffrît, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire* (Ibid.) ?

§ II. *Comment Jésus-Christ ranime l'espérance des deux disciples.*

La foi des deux disciples étant devenue si foible et si chancelante, c'étoit une conséquence nécessaire que leur espérance s'affoiblît à proportion. Ils avoient espéré en Jésus-Christ; mais on peut dire qu'ils n'espéroient plus, ou qu'ils n'espéroient qu'imparfaitement. Ils avoient espéré, comme ils le témoignent eux-mêmes : *Nous espérions* (Luc., 24); mais ils n'espéroient plus, ou ils n'espéroient qu'imparfaitement; car si leur espérance eût toujours été la même, ils n'eussent pas dit seulement : Nous espérions ; mais ils auroient ajouté : Nous espérons encore, et nous sommes sûrs que notre attente ne sera point trompée. Ce n'est plus là leur disposition : pourquoi ? parcequ'il y avoit deux erreurs dans leur espérance, l'une par rapport au fond, et l'autre par rapport au temps.

I. Erreur par rapport au fond. Ils espéroient que Jésus-Christ rétabliroit le royaume temporel d'Israël, qu'il délivreroit les Juifs de la servitude où ils étoient réduits ; qu'il remettroit toute la nation dans la gloire et dans l'éclat où ils avoient été ; qu'il les combleroit de prospérités, et les rendroit puissants dans le monde : voilà ce qu'ils avoient conçu, et ce qu'ils s'étoient promis de lui. Or en cela leur espérance étoit une espérance mondaine et toute terrestre. Espérance qui n'avoit point Dieu pour objet, qui ne s'élevoit point au-dessus de l'homme, qui n'alloit point au solide bonheur ; mais qui s'attachoit à des biens

périssables, au lieu de chercher avant toutes choses le royaume de Dieu et sa justice. Espérance qui tenoit encore du judaïsme, et n'avoit rien de la loi de grace. De sorte qu'ils étoient par-là semblables à ces Israélites qui avoient soupiré après les oignons d'Égypte, qui avoient méprisé la manne du ciel, et s'étoient dégoûtés des viandes délicates que Dieu leur préparoit dans le désert. Espérance qui les rendoit tout charnels, comme ces anciens Juifs, au goût desquels Dieu s'étoit accommodé, ne leur promettant que la fertilité de leurs moissons, que l'abondance du blé et du vin, que la défaite de leurs ennemis, en un mot, que des avantages humains. Mais par-dessus tout, espérance fausse et erronée : car Jésus-Christ leur avoit fait expressément entendre que son royaume ne seroit pas de ce monde. Il devoit les délivrer, mais de leurs péchés, et non point de la servitude des hommes. Il ne s'étoit point engagé à les rendre heureux dans la vie, puisque au contraire il leur avoit dit : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il porte sa croix, et qu'il me suive* (MATTH., 16). Bien loin de leur promettre des prospérités sur la terre, il ne leur avoit annoncé que des souffrances. En quoi donc consistoit leur erreur ? En ce qu'ils confondoient les choses, interprétant d'un royaume temporel et visible ce qui n'étoit vrai que d'un royaume spirituel et intérieur, et ne comprenant pas la nature des biens que la venue de Jésus-Christ et sa mission leur devoient procurer.

N'est-ce pas là ce qui nous arrive à nous-mêmes ? Nous espérons en Dieu, mais si nous nous consultons bien, et si nous démêlons bien les vrais sentiments de notre cœur, nous trouverons que nous n'espérons en Dieu que dans la vue des biens de cette vie, que dans la vue d'une fortune passagère, que dans la vue de mille choses que nous attendons de lui, mais qui n'ont nul rapport à lui. Nous espérons en Dieu : mais nous ne l'espérons pas lui-même, ou du moins nous ne l'espérons pas lui-même préférablement à tout ; et loin d'espérer en lui de la sorte, nous le faisons servir indignement à nos espérances mondaines, n'espérant en lui que pour satisfaire nos desirs corrompus, et pour venir à bout de nos plus injustes prétentions.

De là vient que, quand nous voyons ces espérances frustrées, nous commençons à perdre confiance en Dieu, et que nous disons comme les disciples d'Emmaüs : *Nous espérions*. J'espérois que servant Dieu avec quelque fidélité, il auroit soin de moi, qu'il m'assisteroit, qu'il me protégeroit, qu'il me délivreroit de la persécution de mes ennemis. J'espérois qu'ayant recours à lui, il écouteroit mes prières, il seconderoit mes desseins, il béniroit mes entreprises : mais rien de tout cela ; et après tant de vœux, je me trouve encore dans le même état. Au lieu de dire : J'espérois que, m'attachant à Dieu, je recevrois de lui de puissants secours pour opérer mon salut et pour acquérir les vertus ; j'espérois, ou qu'il écarteroit de moi les tentations qui m'attaquent, ou qu'il m'aideroit à les surmonter (espérances solides, espé-

rances infaillibles, puisqu'elles sont fondées sur la parole de Jésus-Christ); au lieu, dis-je, de parler ainsi, on tient dans le secret du cœur un langage tout contraire : J'espérois qu'en prenant le parti de la piété, je passerois des jours tranquilles, et à couvert des orages du siècle; j'espérois y avoir plus de douceurs et plus d'agréments. *Nous espérions :* marque donc que nous n'espérons plus : et pourquoi? parceque nous espérions mal, c'est-à-dire que nous n'avions qu'une espérance trompeuse et mal conçue.

Non, mes Frères, dit saint Augustin, qu'aucun de nous ne se promette une félicité temporelle, parcequ'il est chrétien. Jésus-Christ ne nous a point admis parmi ses disciples à cette condition. Quand un soldat s'enrôle dans une milice, on ne lui dit point qu'il vivra bien à son aise, qu'il sera bien traité, bien logé, bien couché; mais on l'avertit qu'il faut agir, fatiguer, s'exposer; et comme il s'y attend, il n'est point étonné des marches pénibles qu'on lui fait faire, ni des périls où on l'engage. Nous sommes les soldats de Jésus-Christ : ce divin conquérant des ames nous a enrôlés dans sa sainte milice, non pas pour amasser des richesses, non pas pour parvenir à de hauts rangs ni pour être grands selon le monde, non pas pour jouir de toutes nos commodités, mais pour nous sanctifier, mais pour détruire dans nous le péché, mais pour combattre nos vices et nos passions, mais pour avoir part à ses souffrances et à ses humiliations. Il est vrai qu'il nous a en même temps promis un bonheur et une récompense; mais ce bonheur et cette récompense, non plus que son royaume, ne sont pas de ce monde. Voilà ce qu'il nous a cent fois répété dans son Évangile, et sur quoi nous avons dû compter. Par conséquent, quoi que nous ayons à soutenir de fâcheux selon la nature et dans la vie présente, nous n'en devons point être surpris ni déconcertés; et c'est même ce qui doit donner à notre espérance un nouvel accroissement et un nouveau degré de fermeté.

II. Une autre erreur des deux disciples fut à l'égard du temps. Le Fils de Dieu leur avoit prédit qu'il ressusciteroit le troisième jour; ce troisième jour n'étoit pas encore passé, et ils ne laissent pas de témoigner déja leur impatience : *Nous voici,* disent-ils, *au troisième jour que toutes ces choses sont arrivées, sans que nous ayons rien vu* (Luc., 24). Ce n'est pas, ajoutent-ils, que quelques femmes n'aient été avant le jour au sépulcre, et qu'elles ne nous aient rapporté que le corps n'y étoit plus. Quelques uns de nous y sont aussi allés, et ont en effet trouvé les choses comme les femmes les avoient dites. Tout cela devoit relever leur espérance, et les conforter : mais leur empressement l'emporte sur tout cela, et au lieu d'attendre en paix et avec persévérance, ils s'inquiètent et se découragent.

Telle est encore la disposition de la plupart des chrétiens. Nous espérons en Dieu; mais nous ne savons ce que c'est que d'attendre avec tranquillité et en repos l'accomplissement des promesses de Dieu.

Nous voulons que Dieu nous exauce tout d'un coup. Nous nous lassons de lui demander si souvent et si long-temps, et le moindre délai nous rebute : comme si la persévérance n'étoit pas une condition nécessaire de la prière pour obtenir les graces du ciel, comme si ces graces divines ne valoient pas bien celles que nous attendons de la part du monde, et que nous sommes si constants à poursuivre et à rechercher ; comme si Dieu n'étoit pas le maître de ses dons, et que ce ne fût pas à lui de juger en quel temps et en quelles conjonctures il est à propos de les répandre sur nous.

Confions-nous en la bonté de notre Dieu, et laissons agir sa providence, sans entreprendre de lui prescrire aucun terme. S'il tarde à nous répondre, demeurons en patience, et réprimons les mouvements précipités de notre cœur. Voilà le grand principe, et en quoi nous devons au moins imiter la conduite de Dieu même à notre égard. Nous nous plaignons qu'il y a tant d'années que nous lui demandons telle grace, et que nous ne l'avons pu encore obtenir ; mais lui-même, combien y a-t-il d'années qu'il nous sollicite, qu'il nous appelle, qu'il nous presse intérieurement de renoncer à cette passion, de lui sacrifier cette inclination, de nous défaire de cette habitude, de changer de vie, et de travailler à une sainte réformation de nos mœurs ? combien de fois s'est-il fait entendre là-dessus au fond de notre ame, et combien de fois nous a-t-il fait entendre la voix et les exhortations de ses ministres? Lui avons-nous accordé ce qu'il vouloit de nous ? n'avons-nous point différé ? ne différons-nous pas tous les jours ? et néanmoins se rebute-t-il ? cesse-t-il ses poursuites ? nous abandonne-t-il à nous-mêmes ? ne devroit-il pas être plus fatigué de nos retardements, que nous des siens ? Car enfin les siens ne tendent, selon les vues de sa sagesse, qu'à notre bien et à notre salut ; mais les nôtres, par une obstination opiniâtre et presque insurmontable, ne vont qu'à le déshonorer et à nous perdre. Réglons-nous sur ce modèle. Soyons patients envers Dieu, comme il l'est envers nous. Dès que nous persévérerons, il n'y a rien que nous ne puissions espérer de sa miséricorde.

§ III. *Comment Jésus-Christ rallume la charité des deux disciples.*

De l'affoiblissement de la foi et de l'espérance, suit enfin le relâchement de la charité. Ces deux disciples avoient aimé Jésus-Christ ; c'étoit à eux, comme aux autres, que cet Homme-Dieu avoit dit : *Mon Père vous aime, parceque vous m'aimez* (JOAN., 16). Ils avoient dans les rencontres montré du zèle pour ce Dieu Sauveur : mais ce zèle, autrefois si ardent, paroissoit tout refroidi. Ils étoient tristes : cette tristesse n'étoit qu'un dégoût qui leur avoit pris de son service, qu'un chagrin secret de s'être engagés à le suivre, qu'une sécheresse de cœur, qu'un abattement d'esprit ; et rien de plus opposé qu'une pareille désolation à la ferveur de l'amour de Dieu et de la piété chrétienne. État malheureux, quand on ne prend pas soin de s'en relever,

qu'on ne fait nul effort pour cela. L'on y succombe lâchement, et l'on quitte tout. État dangereux pour les ames foibles, et peu expérimentées dans les choses de Dieu : c'est la tentation la plus commune et la plus forte dont se sert le démon pour attaquer les personnes qui commencent à marcher dans la voie du salut, et pour les renverser. État pénible pour une ame fidèle qui veut s'y soutenir ; mais aussi état d'un très grand mérite pour elle, lorsque, l'envisageant comme une épreuve, et s'estimant heureuse d'avoir cette occasion de marquer à Dieu son attachement inviolable, elle porte avec courage toutes les aridités, tous les ennuis, et avance toujours du même pas et avec la même résolution.

Comment le Fils de Dieu ranime-t-il ces disciples affligés et tout abattus? comment rallume-t-il dans leur cœur le feu de son amour? En trois manières et par trois moyens.

I. Par ses discours. Il se joint à eux, il se mêle dans leur conversation, il s'accommode à leur disposition présente, il se fait voyageur comme eux, et marche au milieu d'eux ; il leur parle, il les interroge, il leur répond. Cependant sa grace agit secrètement, il s'insinue peu à peu dans leurs esprits. Autant de paroles qu'il prononce, ce sont autant de traits enflammés qui les touchent, qui les percent, qui les brûlent d'une ardeur toute nouvelle. C'est ce qu'ils témoignèrent bien dans la suite, quand ils vinrent à le reconnoître : *Que ne sentions-nous pas*? se disoient-ils l'un à l'autre; *et dans quels transports étions-nous, pendant qu'il nous entretenoit* (Luc., 24)*?* Ainsi se vérifia ce qu'avoit dit à Dieu le Prophète royal : *Votre parole, Seigneur, est une parole de feu, et du feu le plus vif et le plus pénétrant* (*Psalm.* 118). Ainsi ces deux disciples éprouvèrent-ils par avance ce que tous les Saints depuis eux ont éprouvé, et ce que nous a si bien marqué l'un des hommes les plus versés dans la vie intérieure (Gerson), lorsqu'il nous représente les douceurs que goûte une ame en s'entretenant avec Dieu. Il n'y a point de peine si amère qui ne s'adoucisse dans ces communications divines, ni d'ennui qui n'y trouve son soulagement et sa consolation.

II. Par la pratique des bonnes œuvres. Quand ils sont arrivés au bourg d'Emmaüs, Jésus-Christ fait semblant de vouloir passer outre et aller plus loin, et par-là il leur présente une occasion d'exercer envers lui l'hospitalité. Ils l'exercent en effet : ils le pressent de demeurer avec eux ; ils lui remontrent qu'il est déja tard, et que le jour commence à tomber. Parcequ'il ne se rend pas d'abord, ils lui font de nouvelles instances, et ils vont même jusqu'à lui faire une espèce de violence, tant ils souhaitent de le retenir. Il ne s'étoit pas encore fait connoître à eux ; ils ne le regardoient que comme un voyageur, et ce ne fut pas sans une providence particulière de cet Homme-Dieu, qui vouloit épurer leur charité, et qu'elle en devînt plus méritoire. Car s'ils l'eussent connu pour leur maître, ce n'eût pas été

proprement une charité de l'arrêter ; leur seul intérêt les y eût portés. S'il se fût invité lui-même, ou que sans nulle résistance il eût accepté leur première invitation, leur charité eût encore moins paru. Mais elle éclate tout entière dans l'empressement qu'ils lui témoignent, jusqu'à l'obliger, en quelque sorte malgré lui, de rester. Aussi ne fut-elle pas sans récompense. Lorsqu'il marchoit avec eux, remarque saint Grégoire pape, et qu'il leur expliquoit les divines Écritures, ils ne purent découvrir qui il étoit ; mais dans le repas qu'ils lui avoient offert, et qu'ils firent ensemble, il se déclara enfin, et les combla de joie en se faisant reconnoître.

III. Par l'usage de la divine Eucharistie. Car ce fut *dans la fraction du pain*, c'est-à-dire, selon le langage de l'Écriture, dans la communion, *qu'ils reconnurent Jésus-Christ* (Luc., 24). Ils le reconnurent, dis-je, dans cette sainte action, et en le reconnoissant ils se souvinrent de l'amour qui l'avoit engagé à instituer pour eux et pour tous les fidèles l'adorable sacrement de son corps. Ce souvenir les toucha, et réveilla dans leurs cœurs les sentiments d'un amour tendre et affectueux. Mais, de plus, ils sentirent dans leurs ames les opérations salutaires de ce sacrement de vie et ses admirables effets, dont le premier est le renouvellement de la charité de Dieu, la ferveur de ce divin amour, l'union avec Jésus-Christ. Car il est certain que c'est surtout dans la communion que s'accomplit ce que disoit le Sauveur du monde parlant de lui-même : *Je suis venu sur la terre pour y répandre le feu* (Luc., 12). Son intention, et le principal dessein qu'il se propose en se donnant à nous dans le sacré mystère, est de nous embraser de son amour, d'entretenir dans nous le feu de son amour, de nous attacher éternellement à lui par l'amour. De là ce zèle et cette sainte précipitation des deux disciples, qui tout-à-coup se lèvent, retournent à Jérusalem, annoncent aux autres disciples la résurrection de leur maître, protestent hautement qu'ils l'ont vu eux-mêmes, et sont prêts, au péril de leur vie, à en rendre partout témoignage. Or ce sont ces trois mêmes moyens dont nous devons nous servir pour renouveler en nous la ferveur de notre dévotion et de notre amour envers Dieu. Pourquoi y a-t-il parmi nous tant de chrétiens lâches, tièdes et indifférents, n'ayant nul goût pour le service de Dieu, et ne s'affectionnant à aucun exercice de religion ? En voici les trois raisons les plus communes.

1. De quoi s'entretient-on communément, de quoi parle-t-on? Nos conversations ont-elles ce caractère que demandoit saint Paul, c'est-à-dire ressentent-elles la piété? montrent-elles que nous sommes chrétiens? A nous entendre raisonner et discourir pendant les heures entières, pourroit-on distinguer quelle foi nous professons? Sont-elles, encore une fois, ces conversations mondaines, telles que les vouloit l'Apôtre, quand il disoit aux premiers chrétiens : Qu'on n'entende point entre vous des paroles libres, et capables de blesser les

oreilles chastes, car ces sortes de discours ne conviennent point à la sainteté de votre vocation; mais que vos paroles soient des paroles d'actions de grace. Comme si l'Apôtre leur eût dit : Entretenez-vous souvent des obligations que vous avez à Dieu, des graces que vous avez reçues de Dieu, des miséricordes dont il vous a prévenus, de la patience avec laquelle il vous a supportés; car voilà de quoi doivent parler les Saints. Est-ce ainsi que l'on converse dans le monde? est-ce sur cela que roulent ces longs et fréquents discours où l'on consume les journées et où l'on perd le temps? Encore si l'on n'y perdoit que le temps; mais on y offense le prochain par des railleries piquantes, par des médisances pleines de malignité, quelquefois par de vraies calomnies; mais du moins on s'y dissipe, et l'on s'y remplit l'imagination de mille idées vaines et toutes profanes, de mille bagatelles et de mille maximes d'autant plus contraires à la religion et au culte de Dieu, qu'elles sont plus conformes à l'esprit du siècle.

Après cela faut-il s'étonner si nous vivons dans une si grande indifférence et une si grande froideur pour Dieu? Comment l'aimerions-nous de cet amour sensible qu'ont eu les Saints, quand on ne pense jamais à lui, qu'on ne parle jamais de lui, qu'on n'en entend jamais parler, qu'on évite même ces sortes d'entretiens comme ennuyeux et importuns? Il y auroit bien plus lieu d'être surpris que la ferveur de notre dévotion pût avec cela subsister et ne pas s'éteindre. Car voici l'ordre: comme les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs, aussi les pieux entretiens réforment les mœurs les plus corrompues, et raniment les ames les plus languissantes. Si donc nous nous trouvons dans cet état de langueur où Dieu, par une juste punition, permet que nous tombions, au lieu de nous épancher là-dessus en des plaintes inutiles, allons au remède, cherchons quelqu'un avec qui nous puissions nous entretenir de Dieu; formons de saintes liaisons avec les personnes que nous savons être plus attachées à Dieu, et plus disposées à nous parler de Dieu; rendons-nous assidus à entendre la parole de Dieu, et alors nous sentirons dans le cœur ce que sentirent les disciples d'Emmaüs, et nous nous écrierons comme eux : De quelle ardeur mon ame est-elle embrasée? C'est par-là que l'esprit de Dieu se communique; c'est par-là que saint Augustin, selon qu'il le rapporte lui-même dans ses Confessions, fut intérieurement ému et changé. De l'abondance du cœur la bouche parle; et à mesure que la bouche parle, le cœur se remplit du sujet qui l'occupe, et sur quoi il s'explique.

2. Outre qu'on ne s'entretient point assez de Dieu, on ne pratique point assez les bonnes œuvres du christianisme et propres de la condition où l'on est engagé. Car de même que la foi est morte sans les œuvres, et que les œuvres, pour ainsi dire, sont l'ame de la foi, de même la charité séparée des œuvres s'amortit, et c'est une illusion de

croire qu'on la puisse conserver sans en faire aucun acte. Les bonnes œuvres en sont l'aliment; et comme le feu s'éteint dès qu'il n'a plus de matière, et qu'il lui en faut sans cesse fournir, si l'on ne donne à la charité sa nourriture, et qu'on la laisse oisive et dépourvue de saintes pratiques, elle se ralentit, et perd bientôt toute sa vertu. On entend dire à tant de personnes qu'ils voudroient avoir plus de dévotion qu'ils n'en ont; mais comment en auroient-ils, ne faisant rien de tout ce qui est nécessaire pour l'exciter? Qu'ils s'adonnent, selon que leur état le permet, aux œuvres de la miséricorde chrétienne; qu'ils soulagent les pauvres, qu'ils consolent les malades, qu'ils visitent les prisonniers, qu'ils soient bienfaisants envers tout le monde, et ils verront si Dieu, touché de leurs aumônes et de leurs soins officieux à l'égard du prochain, ne répandra pas dans leur esprit de nouvelles lumières qui les éclaireront, et dans leur cœur de nouvelles graces qui les retireront de l'assoupissement où ils étoient. Mais en vain espérons-nous de telles faveurs de la part de Dieu, tandis que nous mènerons une vie paresseuse et inutile, tandis que nous aurons un cœur dur et insensible aux misères d'autrui, tandis que nous manquerons aux devoirs les plus essentiels de la société humaine.

3. Enfin, on n'approche point assez du sacrement de Jésus-Christ et de sa sainte table, et c'est la dernière cause du refroidissement de la piété et de la charité dans les ames. Ce divin sacrement est le pain qui doit réparer nos forces et nous soutenir; c'est le remède qui doit guérir nos maladies spirituelles et nous rétablir; c'est la source de toutes les graces, et par conséquent de la dévotion. Pourquoi les premiers chrétiens étoient-ils si fervents, et d'où leur venoit cette intrépidité, cette joie même et cette allégresse avec laquelle ils couroient au martyre et versoient leur sang pour Dieu? C'est qu'ils avoient le bonheur de communier tous les jours. Dans la suite des siècles, ce fréquent usage de la communion a été négligé: par cette négligence si pernicieuse, l'iniquité peu à peu a prévalu dans le monde; et plus l'iniquité s'est accrue, plus la charité s'est relâchée. Il n'y a rien en cette triste décadence que de très naturel. Si vous refusez au corps les viandes dont il se nourrit, faute de soutien il n'a plus de vigueur, et tombe dans une mortelle défaillance; et dès que vous ôtez à l'ame cette viande céleste que Jésus-Christ lui a préparée, elle doit devenir, pour m'exprimer de la sorte, toute sèche et tout aride. Voilà de quoi nous n'avons que trop de témoignages. On se contente de communier une fois dans l'année; du moins on pense en avoir beaucoup fait, si l'on ajoute à cette communion pascale quelques autres communions très rares et en très petit nombre. On est bien aise d'avoir des prétextes pour s'éloigner de l'autel du Seigneur, et l'on porte même l'illusion jusqu'à s'en faire un mérite et une vertu. De là dans l'Église de Dieu cette désolation presque universelle que nous déplorons, et qui est en effet si déplorable.

Profitons de l'exemple des deux disciples en qui la présence du Fils de Dieu produisit de si heureux changements. Prions ce Dieu Sauveur qu'il nous ressuscite avec lui, en ressuscitant notre foi, notre espérance, notre charité; car c'est en cela que consiste présentement notre résurrection selon l'esprit; et c'est cela même qui nous mettra en état d'obtenir un jour cette résurrection glorieuse selon le corps, laquelle doit être la consommation de la béatitude éternelle des élus. Ainsi soit-il.

INSTRUCTION

POUR L'OCTAVE DU TRÈS SAINT-SACREMENT.

I. Entrons dans l'esprit de l'Église, et comprenons bien ce qu'elle se propose dans la fête du Saint-Sacrement. Elle veut rendre au corps de Jésus-Christ un culte particulier, et c'est aussi la fin que nous devons nous-mêmes avoir en vue dans cette grande solennité. Appliquons-nous sérieusement et saintement aux moyens que nous fournit pour cela notre religion. Car rien ne nous doit être plus vénérable que le corps de Jésus-Christ, de quelque manière que nous le considérions, soit par rapport à lui-même, puisqu'il est uni au Verbe divin; soit par rapport à nous, puisqu'il est la victime de notre salut, et qu'il doit être jusqu'à la fin des siècles la nourriture de nos ames.

II. Nous avons une obligation de l'honorer d'autant plus étroite, qu'outre les traitements indignes qu'il reçut pour nous dans sa passion, il en reçoit encore tous les jours de plus humiliants dans l'Eucharistie, par l'abus que les hommes font de ce redoutable mystère. Comprenons donc bien que le dessein de l'Église, dans cette octave, est de faire à Jésus-Christ une réparation publique de tous ces outrages : et concevons en même temps que c'est à nous en particulier de nous acquitter d'un devoir si important, puisqu'ayant eu le malheur d'être du nombre de ces ames infidèles qui ont souvent abusé de l'adorable Eucharistie, nous devons nous reconnoître devant Dieu comme personnellement coupables de ce que saint Paul appelle la profanation du corps du Seigneur.

III. Les hérétiques et les mauvais catholiques, quoique par différentes impiétés, déshonorent ce sacré corps dans le mystère même où il est continuellement immolé pour eux, et par conséquent où il devroit être l'objet de leur culte. Mais s'il est de notre zèle de réparer, autant qu'il nous est possible, les outrages faits au corps de Jésus-Christ par d'autres que nous, il est encore bien plus juste que nous travaillions à réparer ceux dont nous avons été spécialement les auteurs, et que nous devons éternellement nous reprocher. Car telle est la disposition où il faut que nous soyons : c'est-à-dire que nous devons être dans une disposition de pénitence et de zèle pour rendre au corps de Jésus-

Christ tout l'honneur que nous lui avons refusé jusqu'à présent, et qui lui étoit dû par tant de titres. Pensée solide et touchante; pensée qui répond parfaitement aux vues de l'Église, et qui nous doit être toujours présente, si nous voulons célébrer cette fête en esprit et en vérité.

IV. Cependant il ne suffit pas que nous ayons ce zèle en général; mais pour en venir à la pratique et aux réparations particulières que Jésus-Christ attend de nous, elles se réduisent à deux chefs : l'un, qui regarde l'Eucharistie comme sacrement; l'autre, qui la regarde comme sacrifice : le premier, fondé sur le mauvais usage que nous avons fait de la communion; le second, sur la manière peu chrétienne avec laquelle nous avons tant de fois assisté au sacrifice de la messe. Car c'est à ce sacrifice et à ce sacrement que se rapportent tous les péchés dont nous nous sommes rendus coupables envers le corps de Jésus-Christ; et par une miséricorde infinie de Dieu, c'est dans ce même sacrement et ce même sacrifice que nous trouvons de quoi lui en faire une pleine satisfaction. Toute autre satisfaction que nous pourrions imaginer ne seroit ni égale à l'offense que nous avons commise, ni conforme aux inclinations de ce Dieu Sauveur, dont la gloire est inséparable de notre salut. Et voilà l'excellent secret que la religion nous enseigne. Voilà ce que nous devons désormais pratiquer avec toute la ferveur dont nous sommes capables. Secret qui consiste à honorer le corps de Jésus-Christ, par où nous l'avons si long-temps peut-être et si souvent profané.

§ I. *Comment nous devons réparer les outrages que nous avons faits à la divine Eucharistie, considérée comme sacrement.*

I. Souvenons-nous d'abord, mais avec une extrême douleur, de tant de communions peut-être sacriléges, lorsqu'emportés par le torrent du monde nous vivions dans le désordre de nos passions, approchant des sacrements dans l'état d'une conscience déréglée, et avec de secrètes attaches au péché. Quel outrage, ou, comme parle saint Cyprien, quelle violence ne faisions-nous pas au Fils de Dieu, en le recevant ainsi pour notre condamnation, lui qui vouloit être notre vie? Souvenons-nous au moins de tant de communions lâches, c'est-à-dire de tant de communions faites avec négligence et sans préparation : communions tièdes, auxquelles nous n'avons apporté qu'un esprit dissipé, qu'un cœur froid et indifférent; communions inutiles, qui n'ont produit nul changement en nous, parcequ'elles n'avoient été précédées de nulle épreuve de nous-mêmes; communions en vertu desquelles nous n'avons été ni plus réguliers, ni plus humbles, ni plus charitables envers le prochain. Pouvons-nous compter sur de telles communions, et avons-nous pu nous en faire un merite auprès de Jésus-Christ? Enfin souvenons-nous de ces éloignements de la communion où nous nous sommes entretenus, et qui ont été si injurieux à

Jésus-Christ; quand par indévotion, par insensibilité, par un attachement opiniâtre aux créatures, nous n'avons pas voulu faire le moindre effort pour surmonter les obstacles qui nous empêchoient de communier. N'étoit-ce pas mépriser ouvertement le corps de notre Dieu, quoique d'ailleurs l'esprit d'erreur, pour justifier notre conduite, nous suggérât assez de prétextes, surtout celui d'un faux respect, qui ne servoit qu'à nous endurcir davantage dans nos déréglements?

II. Il s'agit de faire à Jésus-Christ une réparation authentique de tout cela, et nous ne le pouvons que par la communion même. Car, suivant trois belles maximes de saint Chrysostome, la communion sacrilége ne peut être réparée que par de saintes communions; la communion lâche, que par des communions ferventes; et les omissions volontaires de la communion, que par la fréquentation du divin sacrement, accompagnée de toutes les dispositions requises. Il faut donc que désormais notre plus grand desir soit d'en approcher; notre plus grand soin, de nous y préparer; et notre plus grande douleur, de tomber dans un état qui nous oblige à nous en éloigner. Il faut que nous ayons un exercice de préparation, auquel nous nous attachions inviolablement, et que l'un des motifs qui nous y engagent soit de réparer toutes nos profanations et toutes nos négligences passées. Chacun peut se prescrire à soi-même cet exercice, en le soumettant néanmoins à l'examen et au jugement d'un directeur. Quand nous nous le serons ainsi tracé nous-mêmes, nous y trouverons plus de goût, et nous y deviendrons plus fidèles. Quoi qu'il en soit, on ne doit point communément approcher de la sainte table, sans avoir pris quelque temps pour rentrer dans l'intérieur de son ame, sans avoir fait quelque réflexion ou quelque lecture sur le sujet de cette importante action, sans s'y être disposé par quelqu'œuvre de charité et de pénitence. L'intérêt de Jésus-Christ, dont nous nous sentirons touchés, nous rendra tout facile.

III. Mais de quelque méthode que nous usions, nous devons toujours communier avec humilité et avec amour, avec crainte et avec confiance, avec un profond respect, et un desir ardent de nous unir à Jésus-Christ. Car c'est là, c'est dans le juste tempérament de ces mouvements du cœur, contraires en apparence, mais en effet d'un merveilleux accord, que doit consister pour nous la sainteté de la communion. Ne séparons jamais l'un de l'autre. Que la crainte de communier indignement soit toujours comme le contre-poids du desir que nous avons de communier; et que la confiance et l'amour soient toujours soutenus de l'humilité et du respect. Voilà en substance toute la perfection de la communion chrétienne. Mais, pour commencer à en faire l'épreuve, ne communions point dans cette octave que nous n'ayons fait auparavant à Jésus-Christ une amende honorable de toutes nos irrévérences, de toutes nos dissipations, de toutes

nos tiédeurs, de tous nos scandales, de toutes les injures qu'il a eu à essuyer de nous; et que, dans ce dessein, nous ne nous soyons prosternés devant son autel.

IV. Allons à lui comme l'enfant prodigue alla à son père, contrits et pénitents, la tête baissée, et n'osant même lever vers lui les yeux pour le contempler. Disons-lui, dans les mêmes sentiments de douleur et de confusion que ce fils ingrat et rebelle, mais enfin suppliant et soumis : Ah ! Seigneur, puis-je encore paroître en votre présence ? et par quel prodige de votre infinie bonté, souffrez-vous à vos pieds une ame criminelle, et lui permettez-vous d'approcher de votre sanctuaire ? J'ai péché, mon Dieu, j'ai tant de fois péché contre le ciel, contre vous, devant vous ! Oui, Seigneur, j'ai péché contre le ciel, puisque je ne pouvois pécher contre vous sans pécher contre votre Père, contre votre divin Esprit, contre tout ce qu'il y a de bienheureux dans le ciel, qui s'intéressent à votre gloire. J'ai péché contre vous, et n'est-ce pas directement à vous que je me suis attaqué, en déshonorant votre corps, en ne lui rendant pas les hommages que je lui devois, en le profanant ? Mais surtout, Seigneur, j'ai péché devant vous, sous vos yeux, à votre autel, à votre table.

V. Ajoutons : Dans le repentir qui me touche et le regret que me cause la vue de tant d'infidélités, je ne demande point, ô mon Dieu, que vous me mettiez encore au nombre de vos fidèles adorateurs. Je ne suis pas digne que vous me comptiez parmi vos enfants, ni que dans votre sacré banquet vous me communiquiez les mêmes graces et me fassiez part des mêmes faveurs qu'à tant d'ames pures et ferventes. Je ne le méritai jamais; jamais il n'y eut rien en moi qui pût m'élever à ces entretiens si doux, si tendres, si intimes, et même si familiers, dont il vous plaît de les gratifier. Mais, Seigneur, vous avez plus d'une bénédiction. Il y a dans votre royaume plusieurs places, et au même autel vous parlez et vous agissez différemment. Si cette différence n'est pas sensible aux yeux, elle l'est au cœur. Traitez-moi donc, mon Dieu, j'y consens, traitez-moi comme un esclave, et le dernier de vos esclaves. Mais souvenez-vous aussi que tout méprisable et tout vil qu'est un esclave, le maître lui accorde le pain nécessaire pour le nourrir. Voilà ce que j'attends de vous, et ce que je cherche auprès de vous. De quelque manière que vous vous comportiez du reste envers moi, je m'estimerai toujours heureux, et je regarderai comme un avantage inestimable, si vous daignez m'admettre à la participation de votre corps et de votre sang. Qu'oserai-je prétendre au-delà ; et si même je ne savois combien vous êtes libéral et bienfaisant, oserai-je me flatter d'un tel retour de votre part, et concevoir en votre miséricorde une telle confiance ?

VI. Disons encore : Que n'est-il, Seigneur, que n'est-il présentement en mon pouvoir de vous rendre tout l'honneur que je vous ai ravi ! que ne puis-je autant relever votre culte que je l'ai profané et

avili ! que ne puis-je le répandre par toute la terre, et vous faire connoître, vous faire adorer, vous faire aimer dans tout l'univers ! Que dis-je, Seigneur? c'est beaucoup pour moi si j'apprends bien moi-même à vous connoître, et si, dans la vive connoissance de vos grandeurs et de vos innombrables perfections, je commence à vous adorer comme vous devez l'être, et à vous aimer. Agréez du moins, mon Dieu, agréez sur cela les vœux de mon cœur. Agréez les vœux de tant de fidèles, avec qui je vais me présenter pour vous recevoir, et à qui je m'unis d'intention. Tout ce qu'ils vous diront, je vous le dis, ou je veux vous le dire comme eux. Seigneur, que je puisse aussi comme eux l'éprouver au fond de mon ame, et le sentir !

N'en doutons point, Dieu écoutera cette prière. Il nous traitera de même que le père du prodigue traita son fils, dès qu'il le vit humilié devant lui et repentant. Il nous embrassera, il nous fera asseoir à son festin, il se réjouira de notre retour avec ses anges et ses élus. Nous aurons part à cette joie ; nous nous trouverons remplis d'une tendre dévotion, souvent même de la plus douce consolation. L'Église en sera édifiée, et voilà d'abord comment nous entrerons dans ses vues, et nous accomplirons le dessein qu'elle s'est proposé.

§ II. *Comment nous devons réparer les outrages que nous avons faits à la divine Eucharistie, considérée comme sacrifice.*

I. Après avoir considéré la divine Eucharistie comme sacrement, nous la devons considérer comme sacrifice. Sacrifice véritable, puisque c'est dans cet adorable mystère, et par cet adorable mystère, que la vraie chair et le vrai sang de Jésus-Christ sont présentés à Dieu, en qualité de victimes : et c'est en ce même sens que saint Augustin appelle l'Eucharistie la victime sainte et le sacrifice du médiateur. Sacrifice d'une valeur inestimable et d'un prix infini, puisque c'est un Dieu qui y est offert, et le même Dieu qui s'offrit sur la croix. Sacrifice de la loi nouvelle, dont tous les sacrifices de l'ancienne loi ne furent que les ombres et que les figures. Sacrifice unique dans cette loi de grace où nous sommes. Tous les autres sacrifices sont abolis, et celui-ci en est la consommation. Car comme le Fils de Dieu disoit à son Père, par la bouche de David : Vous n'avez plus voulu, ô mon Père, du sang des animaux. Il vous falloit une hostie plus pure et plus noble : c'est moi-même. Ainsi moi-même je suis venu, et moi-même je me suis sacrifié. Sacrifice non sanglant, puisque le sang de Jésus-Christ n'y est plus répandu comme dans sa passion ; mais sacrifice néanmoins qui renferme toutes les graces et tous les mérites de cette passion sanglante, puisqu'il s'y fait la même oblation. Sacrifice universel et perpétuel : universel, pour tous les lieux du monde ; perpétuel, pour tous les temps jusques à la fin des siècles. Sacrifice de louange, qui honore Dieu de la manière la plus parfaite dont il puisse être honoré ; d'impétration, qui attire sur nous les bénédic-

tions de Dieu et ses dons les plus précieux ; de propitiation, qui nous rend Dieu favorable, et qui apaise sa colère : d'expiation, qui nous acquitte auprès de Dieu, et communique pour cela sa vertu aux vivants et aux morts. Voilà ce que nous appelons dans l'Église catholique le sacrifice de la messe.

II. Or, par rapport à ce sacrifice, combien est-on coupable, soit en n'y assistant pas, soit en y assistant mal? En n'y assistant pas : tant de chrétiens et de catholiques font profession d'en reconnoître la vérité, la sainteté, la dignité, et cependant n'y assistent presque jamais! Plusieurs n'y assistent pas, même aux jours ordonnés par l'Église, ou s'en dispensent pour la plus légère incommodité. Mais du moins est-il rien de plus commun dans le monde que de voir des personnes se faire une habitude de n'entendre jamais la messe aux jours non commandés? comme s'ils n'avoient ces jours-là nul devoir de religion à remplir; comme s'ils étoient moins catholiques, ou qu'ils dussent moins honorer Dieu ; comme si Jésus-Christ avoit moins de quoi les attirer par amour, par piété, par intérêt, à un sacrifice où ce Dieu Sauveur s'immole pour nous, où il agit si efficacement pour nous auprès de son Père, et où il verse si libéralement sur nous ses graces.

III. Telle est néanmoins la conduite d'une infinité de mondains. La moindre affaire, et souvent, sans nulle affaire, une molle oisiveté les arrête. Telle est surtout la conduite d'une infinité de femmes. Une délicatesse outrée, un mauvais temps, quelques pas qu'il leur en coûteroit, quelques moments qu'il y auroit à retrancher de leur sommeil, le soin de s'ajuster et de se parer, en voilà plus qu'il ne faut pour les retenir. L'Église a beau faire donner le signal pour appeler les fidèles : les temples sont déserts, et le plus auguste sacrifice est abandonné. Si c'étoit le signal d'une partie de plaisir, d'une partie de jeu, on s'y rendroit bientôt. Si c'étoit le signal d'une heure marquée pour paroître devant un roi de la terre, ou pour solliciter un juge, on y seroit attentif, et l'on ne manqueroit pas de diligence. Mais dès qu'il n'est question que d'un exercice chrétien, et en particulier de la messe, on n'y pense pas, et tout sert d'excuse pour s'en exempter. En vérité, n'est-ce pas là un mépris formel de la plus grande action du christianisme, et n'est-ce pas ainsi qu'en jugeroit un idolâtre, s'il en étoit témoin ?

IV. D'autres sont plus assidus au sacrifice de la messe : ils y assistent ; mais ils n'en sont guère moins criminels, parcequ'ils y assistent mal. Rappelons dans notre mémoire combien de fois nous y avons assisté sans application, sans réflexion, sans dévotion, avec une imagination distraite, tout occupés des pensées du monde, et n'y donnant aucune marque de religion. Combien de fois une femme volage et sans retenue a-t-elle fait de ce sacrifice le sujet de ses scandales; y tenant des postures indécentes, y parlant et s'y entretenant avec la même liberté que dans une assemblée toute mondaine, y satisfaisant sa va-

nité et son amour-propre par un pompeux étalage de son luxe et de ses parures, y servant peut-être et y voulant servir d'objet à la passion d'autrui? C'est l'usage du monde, je dis du monde impie et libertin, dont on suit les pernicieuses maximes : mais en même temps, c'est le sacrifice du vrai Dieu, le sacrifice du corps de Jésus-Christ que l'on profane. Quoi donc! le corps de Jésus-Christ est sacrifié pour nous sur l'autel, et nous lui insultons en quelque sorte par nos impiétés! Nous devons honorer ce corps vénérable partout où il est présent, mais encore plus dans les sacrés mystères où il achève de consommer l'œuvre de notre rédemption.

V. A tous ces désordres, quel remède et quelle réparation? Comme les contraires se guérissent et se réparent par leurs contraires, après avoir conçu un repentir sincère du passé, et l'avoir témoigné à Dieu, voici les promesses que nous devons lui faire pour l'avenir, et les résolutions où nous devons nous confirmer pendant cette octave. Elles se réduisent à quatre.

1. D'assister tous les jours au sacrifice de la messe, de s'imposer cette loi, de la garder inviolablement, et de s'y assujettir en satisfaction de nos négligences. Mais, dit-on, je n'ai pas le temps : si vous le voulez bien, le temps ne vous manquera pas. Des personnes plus occupées que vous le savent trouver. Jugez-vous vous-même de bonne foi, et voyez si vous ne pourriez pas remettre à une autre heure certaines affaires, si vous ne pourriez pas prendre un peu sur votre repos, qui n'est que trop long et que trop paresseux. Dès que vous entrerez là-dessus dans une sérieuse discussion, et que vous vous donnerez le soin d'arranger l'ordre de votre journée, vous verrez qu'il est très rare que vous n'ayez pas absolument le loisir d'entendre une messe. Mais ma santé ne me le permet pas : je conviens qu'il y a telle infirmité qui peut être une excuse légitime; mais il est vrai aussi que bien des infirmités, dont on se prévaut, ne sont que de vains prétextes, parceque ce ne sont que de pures délicatesses. Avec cette prétendue infirmité, combien faites-vous d'autres choses plus difficiles? Mais c'est une gêne et une peine : je le veux, et c'est justement par-là que vous vous en ferez une pénitence, et que ce sera pour vous devant Dieu une espèce de réparation. Étrange mollesse, que celle de la plupart des femmes du siècle! elles ont auprès d'elles dans un quartier plusieurs églises où elles peuvent en un moment se transporter ; et elles ne daignent pas pour cela sortir de leur maison.

2. D'assister au sacrifice de la messe, non seulement avec assiduité, mais avec révérence, avec attention, avec dévotion. Avec révérence, pour réparer tant d'immodesties commises durant cet adorable sacrifice. Avec attention, pour réparer tant de dissipations volontaires et de pensées inutiles, peut-être criminelles, où l'on s'est arrêté pendant ce même sacrifice. Avec dévotion, pour réparer tant de lâchetés, tant de froideur et d'indifférence qu'on a apporté à ce sacrifice. Révérence,

soit par rapport à l'habillement, qui ne doit être ni trop négligé, ni trop orné (car on tombe sur cela en deux excès condamnables); soit par rapport à la vue, qui doit être communément ou abaissée vers la terre, ou appliquée sur un livre de prières, ou attachée à l'autel; soit par rapport à la contenance, qui doit toujours être décente, humble, sortable à l'état et aux sentiments d'une ame suppliante. Attention qui recueille l'esprit, qui en bannisse toutes les idées et toutes les affaires du monde, qui le rappelle de ses égarements et de ses évagations, dès qu'il commence à s'en apercevoir; qui l'applique aux cérémonies et aux différentes parties du sacrifice; qui le porte continuellement à Dieu, ou pour honorer sa souveraine majesté, ou pour implorer sa miséricorde et lui rendre des actions de graces. Dévotion, laquelle excite sans cesse le cœur à de tendres et pieuses affections, aux actes de toutes les vertus. Il y aura des soins pour cela à prendre, il y aura des obstacles à vaincre, des respects humains à surmonter. Il faudra mortifier la curiosité naturelle, qui nous fait observer tout ce qui se passe autour de nous. Il faudra captiver le corps, en le tenant dans une situation qui le contraint et qui l'incommode. Il faudra réprimer sa langue et l'envie de parler, en se condamnant à un silence inviolable. Il faudra, pour s'éloigner de l'occasion et de la tentation, se retirer de certains lieux, de certaines places, de certaines personnes. Il faudra éviter certaines messes, qui sont comme les rendez-vous d'un certain monde, et où l'on cherchoit auparavant à se faire voir et à se distinguer. Des gens viendront vous aborder et vous saluer, ils resteront auprès de vous, ils voudront lier entretien avec vous, et il faudra ne leur point répondre, ou ne le faire qu'en peu de paroles, et couper tout-à-coup le discours. Peut-être en seront-ils surpris, en riront-ils, et il faudra les laisser dans leur surprise, et ne tenir nul compte de leurs railleries. Mais tout cela, tous ces soins que vous prendrez, toutes ces victoires que vous remporterez, seront autant de satisfactions que Dieu acceptera, et dont le mérite pourra compenser en quelque sorte tant de fautes, qui vous rendent également redevable, soit à sa justice, puisque ce sont de vrais péchés; soit à sa suprême grandeur, puisqu'elles regardent le mystère même où vous devez plus la reconnoître, et où il doit recevoir de plus profonds hommages.

3. D'offrir avec le prêtre le sacrifice de la messe, toutes les fois que nous y assisterons; de l'offrir en esprit de pénitence pour tous les péchés du monde, et en particulier pour les nôtres; mais surtout de l'offrir en esprit de réparation, pour toutes les messes que nous n'avons pas entendues par notre négligence, ou que nous avons mal entendues. Car tout fidèle peut et doit s'unir ainsi au prêtre, en assistant à la messe, pour offrir avec lui le sacrifice, puisque nous en sommes tous les ministres, quoique d'une manière différente. Et comme ce sacrifice est le même que celui qui s'accomplit sur la croix, et qui y

fut offert par le Sauveur des hommes pour la rémission des péchés, une des principales vues que nous devons avoir en l'offrant est d'obtenir de Dieu le pardon de tous les péchés que notre conscience nous reproche, et d'acquitter par une offrande si sainte et d'un si grand prix toutes les dettes dont nous nous sentons chargés. Mais entre les autres péchés nous pouvons nous proposer d'abord ceux que nous avons commis à l'égard du sacrifice que nous offrons, et par-là nous tirerons de ce qui a été le sujet et l'occasion du mal, le moyen le plus efficace et le remède le plus puissant pour le guérir.

4. De communier spirituellement à chaque messe, et de participer ainsi au sacrifice, témoignant à ce Dieu Sauveur, caché sous les apparences du pain et du vin, un desir sincère de le recevoir réellement et en effet, tâchant de se mettre dans les mêmes dispositions que si l'on approchoit de la sainte table, et de concevoir les mêmes sentiments. Saint Augustin disoit : Croyez, et votre foi sera une espèce de communion, qui honorera Jésus-Christ, qui l'attirera dans vous, qui vous rendra participants de ses mérites : et que sera-ce quand à cette foi nous ajouterons l'humilité, la reconnoissance, l'amour, tout ce qui compose cet exercice que nous appelons communion spirituelle?

Voilà de quoi nous devons nous occuper dans ces jours spécialement consacrés à l'honneur du plus auguste de tous les sacrements et du plus grand de tous les sacrifices. Voilà sur quoi nous devons prendre de justes mesures et former de bons propos pour tous les jours de notre vie. C'est avec Jésus-Christ même que nous en pouvons conférer au pied de son autel; c'est avec lui que nous pouvons traiter de la manière dont il doit être satisfait, et dont il le veut être. Car à quel autre m'adresserai-je, Seigneur, et qui peut mieux m'éclairer que vous, m'instruire que vous, me faire connoître ce que vous voulez de moi, et me donner les secours nécessaires pour en soutenir la pratique? Je viens donc à vous avec confiance, et j'ose me promettre que vous serez touché du dessein qui m'y amène et de la droiture de mon cœur, aussi bien que de la vivacité de mes regrets. Vous êtes témoin de mes résolutions, vous les voyez; car c'est vous-même qui me les avez inspirées. N'est-ce pas encore assez, et demandez-vous, Seigneur, d'autres réparations? Parlez : que voulez-vous que je fasse? Je n'en ferai jamais trop, et il n'y a rien à quoi je ne me sente disposé. Daignez seulement seconder les desirs de mon ame, daignez les agréer. Hélas! Seigneur, ma foiblesse est telle, que je ne puis guère vous offrir autre chose que des desirs. Mais je me trompe : je puis tout vous offrir, puisque je puis vous offrir vous-même à vous-même; puisque je puis vous offrir votre corps, votre sang, toute votre adorable personne. Vous ne refuserez point ce sacrifice; et par les mérites infinis de ce sacrifice, j'obtiendrai la grace de l'honorer toujours et d'en profiter.

INSTRUCTION

POUR L'OCTAVE DE L'ASSOMPTION DE LA VIERGE.

Cette fête, dans son institution et dans le dessein de l'Église, comprend trois choses auxquelles le jour de l'Assomption est particulièrement consacré, savoir : la mort de la sainte Vierge, sa gloire dans le ciel, et le culte qu'on lui rend sur la terre. Sa mort, qui doit être pour nous le modèle d'une mort précieuse devant Dieu ; sa gloire, que nous devons envisager pour nous former une juste idée de ce qui fait la véritable gloire des élus de Dieu; et le culte que lui rend l'Église, qui doit nous servir de règle pour lui en rendre un raisonnable , c'est-à-dire pour l'honorer saintement et utilement, en qualité de mère de Dieu. Voilà les trois fruits que nous devons retirer de cette octave : Apprendre de l'exemple de Marie à mourir de la mort des Saints. Apprendre de la personne de Marie à bien discerner en quoi consiste et sur quoi est fondé le bonheur des Saints. Apprendre de la pratique et de l'usage de l'Église envers Marie, à avoir une dévotion pure et solide pour celle qui a été la mère du Saint des saints. Ce sont les effets salutaires que ce mystère bien médité doit produire en nous , et par où nous reconnoîtrons si nous célébrons cette fête en esprit et en vérité.

§ I. *Comment l'exemple de Marie nous apprend à mourir de la mort des Saints.*

1. Il n'y a jamais eu de mort plus précieuse devant Dieu que celle de la Vierge, parcequ'il n'y a jamais eu de vie plus remplie de mérites que la sienne. Tirons la conséquence de ce principe; et puisque nous convenons qu'une mort sagement prévue et précédée d'une bonne vie est la voie la plus droite et la plus sûre pour arriver au terme du salut, concluons de là que toute notre application doit donc être à amasser ce trésor de mérites, qui doit sanctifier selon Dieu notre mort et la rendre heureuse. Et en effet, tout nous quitte à la mort : il n'y aura que nos bonnes œuvres qui nous suivront. Ces bonnes œuvres faites pour Dieu (car il n'y en a point d'autres de méritoires), ce sont les seuls biens qui nous resteront, et que nous emporterons avec nous. Ainsi il s'agit maintenant de nous enrichir de ces sortes de biens, et nous devons user là-dessus d'une diligence d'autant plus grande, que nous avons peut-être le malheur d'être du nombre de ceux qui sont venus des derniers, et qui n'ont commencé que tard à travailler. Faire un fonds de mérite pour la mort, voilà à quoi doivent se rapporter toutes les actions de notre vie ; voilà ce qui doit nous animer à n'en pas négliger une seule, puisqu'il n'y en a aucune dont le prix et la sainteté de notre mort ne dépendent. Si toutes nos pensées n'aboutissent là, c'est à nous, bien plus justement qu'à Marthe, que s'adresse aujourd'hui ce reproche du Sauveur : *Vous vous empressez , et vous vous troublez*

du soin de plusieurs choses ; cependant il n'y en a qu'une de nécessaire (Luc., 10).

II. La mort de la sainte Vierge n'a pas été seulement précieuse devant Dieu par les mérites qui l'ont précédée, mais par les graces et les faveurs divines qui l'ont accompagnée. L'une de ces graces est que la sainte Vierge en mourant n'éprouva point les douleurs de la mort, qui sont les inquiétudes et les regrets que nous ressentons communément à la vue d'une mort prochaine. La parole de l'Écriture s'accomplit singulièrement en elle : *Les ames justes sont dans la main de Dieu, et les douleurs de la mort ne les affligeront point* (*Sap.*, 3). Or cette grace fut donnée à Marie, et parcequ'elle étoit juste par excellence, et parcequ'elle étoit parfaitement détachée de toutes les choses de la terre. Car le péché, dit saint Paul, est l'aiguillon de la mort ; et ce qui redouble encore la peine et les douleurs de la mort, c'est l'amour du monde. Voilà les deux causes qui sont capables de nous rendre un jour la mort affreuse : le péché, parceque c'est particulièrement à la mort qu'il se fait sentir ; et l'amour du monde, parcequ'on ne peut quitter qu'avec douleur ce qu'on possède avec attachement. Retranchons l'un et l'autre, si nous voulons participer au privilége de la mère de Dieu, et mourir comme elle dans le calme et dans l'assurance. Travaillons à détruire dans nous le péché par la pénitence. Dès-là, quelque terrible que soit la mort, elle ne le sera plus pour nous, et nous pourrons avec une humble confiance nous écrier : *O mort! où est ton aiguillon* (1. *Cor.*, 15)? De même, détachons notre cœur de toutes les choses dont il faudra bientôt nous séparer : par-là nous nous épargnerons les amertumes de la mort ; *car la mort n'est amère*, selon le Sage, *qu'à celui qui a mis ou voulu mettre son repos dans la jouissance des biens de ce monde* (*Eccles.*, 14).

III. Mais ce qui a rendu par-dessus tout la mort de Marie précieuse devant Dieu, c'est la disposition d'esprit et de cœur avec laquelle elle la reçut. Disposition d'esprit : elle envisagea la mort dans les vues les plus pures de la foi, je veux dire comme l'accomplissement de ses vœux, comme le moyen d'être promptement réunie à son Fils et à son Dieu, dont elle gémissoit depuis si longtemps de se voir séparée. Disposition de cœur : regardant ainsi la mort, elle la desira avec toutes les ardeurs de la plus fervente charité, et elle souhaita bien plus vivement que saint Paul, *d'être enfin dégagée des liens du corps, pour vivre avec Jésus-Christ* (*Philip.*, 1) ; car ces paroles de l'Apôtre ne convinrent jamais mieux à personne qu'à Marie. C'est de cette sorte que devroient mourir tous les vrais chrétiens ; mais, à la honte de la vraie religion, la plupart meurent comme des païens qui n'ont ni foi, ni espérance, ou du moins comme des hommes en qui l'espérance des biens éternels est infiniment affoiblie et presque entièrement étouffée par l'amour des biens visibles et présents. Désordre que nous déplorons tous les jours dans les autres, mais dont peut-être nous ne pensons

pas à nous garantir nous-mêmes. Faisons-nous donc un capital de nous disposer par de fréquents desirs à cette mort sainte, après laquelle les Justes et les amis de Dieu ont soupiré; et que ce ne soit pas seulement de bouche, mais sincèrement et de cœur, que nous disions chaque jour à Dieu : *Que votre règne arrive pour nous* (MATTH., 6)! Car il n'y a que la mort par où nous puissions parvenir au royaume de Dieu, et nous sommes incapables de faire à Dieu cette prière, si nous ne regardons la mort comme l'a regardée la mère de Dieu.

§ II. *Comment Marie nous apprend sur quoi doit être fondé le bonheur des Saints.*

I. La sainte Vierge, immédiatement après sa mort, est entrée en possession de sa béatitude et de sa gloire : c'est le mystère que nous célébrons, et c'est proprement ce que nous appelons son Assomption. Mais pourquoi pensons-nous qu'elle ait été élevée au plus haut des cieux, et comment croyons-nous qu'elle soit montée à un degré si éminent ? Dieu, en la couronnant, n'a-t-il eu en vue que sa maternité divine ? Reconnoissons plutôt que ce n'est point précisément sa maternité divine qu'il a prétendu couronner, mais sa sainteté et ses bonnes œuvres. Combien d'ancêtres de Jésus-Christ ont été réprouvés de Dieu, parcequ'avec cette qualité d'ancêtres de Jésus-Christ, ils n'ont pas laissé d'être des impies et des infidèles ?

II. Importante leçon qui doit tout à la fois nous instruire, nous confondre, nous consoler. Nous instruire : car il est donc vrai, et si nous ne l'avons pas assez bien compris jusques à présent, l'exemple de Marie doit achever de nous en convaincre : il est, dis-je, certain et indubitable que nous ne serons glorifiés dans le ciel qu'autant que nous aurons travaillé sur la terre. Quoiqu'on ne parvienne communément à rien dans le monde sans travail, et que le monde même nous vende bien cher les vains avantages que nous y obtenons, cette règle n'est pas néanmoins si universelle qu'elle n'ait ses exceptions ; et nous avons souvent la douleur de voir au-dessus de nos têtes, et dans les premières places, des gens qui n'ont pas fait à beaucoup près ce que nous faisons, et sur qui nous devrions l'emporter, si les récompenses étoient partagées et mesurées selon les services. Mais quel est ce serviteur fidèle qui entrera dans la joie du Seigneur, et que le Seigneur placera dans le séjour des bienheureux et des élus? C'est celui qui aura fait valoir le talent qu'on lui avoit confié; c'est celui qui se sera conservé dans une sainte innocence, ou qui aura réparé ses désordres passés, et satisfait à Dieu par la pénitence. Ce Juste vigilant, appliqué, laborieux, qui, sans se contenter d'éviter le mal, aura pratiqué le bien, et l'aura pratiqué chrétiennement, l'aura pratiqué pleinement, l'aura pratiqué constamment ; c'est à celui-là que les bénédictions divines sont réservées, et que l'héritage céleste est promis. Tout autre en est exclu, c'est-à-dire que quiconque n'auroit pas ce

fonds de richesses spirituelles et de bonnes œuvres ne pourroit espérer d'y être admis; et cela par une loi si absolue et si générale, que la mère de Dieu n'en a pas elle-même été dispensée.

III. Cette vérité, en nous instruisant, doit en même temps nous confondre. Le monde, frappé d'un certain éclat qui nous environne et qui nous éblouit, nous honore peut-être, et nous rend de faux hommages. Une grande naissance, un grand nom, une grande réputation, de grands biens, et une grande fortune; autorité, crédit, dignités, titres d'honneur, qualités éminentes de l'esprit, habileté, savoir, tout cela nous attire de la part des hommes des respects et des adorations qui flattent notre vanité, et qui nous enflent le cœur. Il semble qu'il n'y ait rien au-dessus de nous, et que nous soyons des divinités. Mais si nous sommes encore assez heureux pour ne nous être pas laissé aveugler jusques à perdre la foi, et qu'il nous en reste quelque rayon, que faut-il pour rabattre ces hautes idées, et pour nous faire rentrer dans notre néant? Une seule pensée suffit: c'est que tout cela pris en soi-même ne nous donne pas devant Dieu le moindre degré de mérite, ni ne peut par conséquent nous être de la moindre valeur dans l'estime de Dieu. C'est que bien loin que Dieu, dans le choix qu'il fera de ses prédestinés, en les séparant et les recueillant dans son royaume, ait égard à tout cela, il ne les y recevra au contraire, et ne les y élèvera, qu'autant qu'ils auront méprisé tout cela, qu'ils se seront détachés de tout cela, qu'ils auront renoncé d'affection et de volonté à tout cela. C'est qu'avec tout cela nous pouvons encourir la disgrace de Dieu, la malédiction de Dieu, la réprobation éternelle de Dieu; et qu'en effet des millions d'autres avec tout cela, et même avec des avantages encore plus éclatants, selon l'opinion humaine, ont été rejetés de Dieu, et seront à jamais l'objet de sa haine et de ses vengeances.

IV. Mais cette même vérité doit aussi nous consoler; et en est-il un sujet plus solide que cette réflexion: Il ne tient qu'à moi de gagner le ciel, parcequ'il ne tient qu'à moi de me sanctifier par l'observation de mes devoirs, et que c'est là l'unique voie qui conduit à cette souveraine béatitude? La différence des conditions, des dons naturels, des conjonctures et des événements, peut bien faire les heureux du siècle et les malheureux; mais elle ne fait rien auprès de Dieu; et devant lui tout est renfermé dans ce seul point, qui dépend de moi avec le secours de la grace, et qui est de répondre, selon mon état, quel qu'il soit, aux desseins de Dieu, de lui obéir en toutes choses, et d'accomplir exactement ses saintes et adorables volontés. Je n'ai donc qu'à laisser le monde juger, parler, agir, distribuer ses faveurs comme il lui plaira. Il aura beau me dire qu'heureux sont les riches et les grands de la terre, je n'aurai qu'une maxime à lui opposer, mais une maxime fondamentale et inébranlable; c'est celle de Jésus-Christ: Plus heureux mille fois, et même heureux uniquement ceux qui sont

soumis à Dieu, et qui dans leur condition exécutent fidèlement les ordres de Dieu, puisque ce n'est qu'à ceux-là que Dieu destine une gloire immortelle!

V. Entre les vertus de Marie, il y en a trois principales qui l'ont sanctifiée, et que Dieu a aussi singulièrement glorifiées dans cette sainte mère, savoir : sa pureté, son humilité, sa charité. Son inviolable pureté a sanctifié son corps, sa profonde humilité a sanctifié son esprit, et son ardente charité a sanctifié son cœur. Or cette pureté virginale est glorifiée par l'incorruptibilité de ce même corps, qui jamais ne fut flétri de la moindre tache. Au lieu que nous sommes tous condamnés par l'arrêt de Dieu à retourner en poussière. Marie, par un privilége particulier de sa mort, fut exempte de la corruption du tombeau, de même que, par une prérogative extraordinaire de sa conception, elle avoit été exempte de la corruption du péché. Cette humilité est glorifiée par le plus haut point d'élévation où puisse atteindre une créature auprès du trône de Dieu. Différence admirable qui se rencontre entre la gloire du monde et celle des élus du Seigneur. L'orgueil est pour l'ordinaire le fondement de la gloire du monde, et la gloire du monde ne manque guère d'inspirer l'orgueil; mais la gloire des élus de Dieu n'est fondée que sur l'humilité, n'inspire que l'humilité, est d'un merveilleux accord avec l'humilité, en est même inséparable, et ne peut subsister sans l'humilité. Enfin, cette charité ardente est glorifiée par la plus intime union avec Dieu et la plus parfaite possession de Dieu. Tant que Marie a vécu sur la terre, elle a toujours aimé Dieu, et elle en a toujours été aimée : mais on peut dire du reste que son amour faisoit en quelque sorte son martyre. Elle étoit, surtout depuis l'ascension de Jésus-Christ, comme cette Épouse des Cantiques, qui, saintement passionnée pour son époux, mais ne le voyant pas et ne le possédant pas selon toute l'étendue de ses desirs, le cherchoit avec des empressements extrêmes, et ne cessoit point de gémir qu'elle ne l'eût trouvé. Le moment fortuné qu'elle attendoit est venu, et c'est celui de cette assomption glorieuse qui la met en état de goûter éternellement la présence de son bien-aimé, et de pouvoir, comme la même Épouse des Cantiques, s'écrier, dans le ravissement de son ame : *J'ai trouvé celui que j'aime; je le tiens, et jamais rien ne sera capable de me l'enlever* (*Cant.*, 3).

VI. Voilà sur quoi il est d'une extrême conséquence pour nous de nous examiner à fond pour connoître nos véritables dispositions, et pour y remédier, supposé qu'elles ne soient pas telles qu'elles doivent être. Souvenons-nous que rien de souillé et d'impur n'entrera dans le royaume de Dieu, qui est la pureté même, et ne pensons pas qu'il suffise de nous préserver de certaines taches grossières; mais défions-nous des plus légers sentiments de notre cœur, et ne craignons point d'avoir là-dessus trop de délicatesse. Marie se trouble à la seule vue d'un ange, et l'Écriture nous témoigne que les cieux mêmes ne

sont pas purs aux yeux de Dieu : que sera-ce de nous ? Si Dieu nous a donné quelque distinction dans le monde, soyons persuadés que ce qui nous élève et nous distingue dans le monde, non seulement n'est rien devant Dieu, mais qu'il est réprouvé de Dieu, quoi que ce puisse être, s'il n'est sanctifié par l'humilité. Ce n'est point assez que nous ayons de la modestie : les païens en ont eu, et souvent cette modestie n'est pas même une vertu. Il faut, pour nous garantir de la contagion du monde, que nous ayons l'humilité chrétienne dans le cœur. Car Dieu n'a de récompenses que pour les humbles de cœur ; et si l'humilité de cœur n'a part dans notre modestie, il réprouve notre modestie comme une vertu chimérique, qui, sous les apparences de l'humilité, cache peut-être tous les désordres de la plus subtile vanité. Être humble à proportion des avantages que nous avons reçus de Dieu, c'est la perfection où Dieu nous appelle. Cela demande une grande fidélité et une grande attention sur nous-mêmes, il est vrai ; mais la chose le mérite bien. Car à quoi nous rendrons-nous donc attentifs, si ce n'est à nous défendre du poison le plus dangereux et le plus mortel, qui est l'orgueil du monde ? Marie, avec la dignité de mère de Dieu, a bien su conserver un cœur et un esprit humble : pourquoi, parmi de vaines grandeurs, ne conserverions-nous pas l'un et l'autre ? Quoi qu'il en soit, nous ne trouverons jamais grace auprès de Dieu, si nous ne sommes humbles, et qu'autant que nous serons humbles. Ajoutons à cette sincère humilité une charité toute divine. Cet amour de Dieu est la consommation de toutes les vertus et de tous les mérites ; et comme il doit faire dans la vie future notre bonheur, il faut qu'il fasse dans la vie présente notre sanctification.

§ III. *En quoi consiste la vraie dévotion envers Marie.*

I. Le vrai culte de la sainte Vierge est celui qui nous porte, avant toutes choses, à la prendre pour notre modèle, et à régler toute la conduite de notre vie sur ses exemples. Car en vain, dit saint Bernard, faisons-nous profession de l'honorer, si nous ne sommes touchés en même temps du desir de nous y conformer. Cette obligation regarde tous les chrétiens, à qui la vie de Marie doit être un tableau raccourci de tous leurs devoirs et de toutes leurs perfections. Ils doivent continuellement apprendre de cette Vierge ce qu'ils ont à éviter, à retrancher, à réformer, et ce qu'ils ont à observer et à pratiquer. En un mot, le dessein de Dieu a été de leur proposer dans la personne de Marie une image sensible et vivante, dont ils étudiassent tous les traits pour les exprimer en eux et se les appliquer. Or nous n'avons qu'à lire les divers endroits de l'Évangile où il est parlé de la mère de Dieu. Car sans chercher ailleurs un plus grand détail de l'histoire de Marie, nous trouverons dans ce que l'Évangile en a rapporté les exemples les plus touchants des plus héroïques vertus ; et il ne nous en faudra pas davantage pour avoir le précis et l'abrégé de toute la sainteté de

notre état. Faisons-nous, s'il est nécessaire, un recueil de ses principales actions; méditons souvent ce qu'elle a fait, et la manière dont elle l'a fait; retraçons-nous-en le souvenir dans les occasions : nous éprouverons combien son exemple est efficace et engageant. Non seulement il nous servira d'une règle sûre pour nous bien conduire, mais il nous fortifiera et nous animera par une certaine onction de grace qui lui est propre.

II. Ce que nous pourrons particulièrement remarquer dans l'Évangile au sujet de la sainte Vierge, c'est, outre sa pureté, outre son humilité et son amour, la reconnoissance envers Dieu, le zèle pour l'honneur de Dieu, la foi et la confiance en Dieu, la préparation aux souffrances qui sont les épreuves de Dieu. La reconnoissance envers Dieu : jusqu'à quel point n'en fut-elle pas pénétrée, quand elle chanta dans la maison d'Élisabeth ce merveilleux cantique : *Mon ame, glorifie le Seigneur* (Luc., 1)! Récitons-le tous les jours comme elle, et dans le même esprit qu'elle. Il y a des sentiments fort affectueux et fort tendres, et il est difficile que nous n'en ressentions pas l'impression. Le zèle pour Dieu : avec quelle ferveur n'offrit-elle pas à Dieu le sacrifice de son Fils, dans le temple de Jérusalem! Est-ce ainsi que nous sommes résolus de sacrifier tout à Dieu, et même ce que nous avons de plus cher? La foi et la confiance en Dieu : c'est par-là qu'elle obtint de Jésus-Christ tout ce qu'elle lui demanda. Pourquoi désespérons-nous de mille choses à quoi Dieu veut que nous travaillions, et qu'il accordera peut-être à la persévérance de nos prières et de notre foi? La préparation aux souffrances : avec quel courage n'entendit-elle pas la prédiction de Siméon, qui lui annonçoit que son ame seroit transpercée d'un glaive de douleur! Sommes-nous disposés de la sorte aux afflictions et aux adversités? Quand Dieu nous enverra des croix, représentons-nous Marie au pied de la croix de son Fils; car elle ne l'abandonna pas comme les disciples. Voilà l'usage que nous pouvons faire de ses exemples : il en est de même de toutes les autres vertus.

III. Une autre partie du culte que nous devons à la sainte Vierge est de nous adresser à elle dans nos besoins, et de la reconnoître pour notre protectrice et notre avocate. Après la médiation de Jésus-Christ, nous n'en pouvons avoir de plus puissante que celle de Marie. Aussi toute l'Église a-t-elle sans cesse recours à cette mère du Sauveur. Prions-la comme l'Église la prie. Recommandons-lui nos intérêts auprès de Dieu, comme l'Église lui recommande les siens. N'employons pas seulement son intercession pour nous-mêmes, mais pour tous ceux dont le salut nous est cher. Si nous sommes à la tête d'une maison, d'une famille, mettons sous sa protection toute cette famille, toute cette maison. Ne nous déterminons à aucun parti sans la consulter, ne nous engageons dans aucune affaire sans l'y appeler. Excellente pratique, dont les effets ont été si salutaires à une infinité de pères

chrétiens et de mères chrétiennes. Ils ont vu par-là toutes leurs entreprises réussir, leurs vœux accomplis, et leurs familles comblées de toutes les bénédictions temporelles et spirituelles. Aimons au reste toutes les dévotions instituées en l'honneur de Marie. Du moment que l'Église les a établies, ou qu'elle les approuve, elles nous doivent être vénérables. Autorisons-les par notre exemple, et soutenons-les par notre piété. Pratiquons celles qui sont plus utiles, et qui nous paroissent plus solides. Honorons au moins celles que nous ne pratiquons pas. Ne condamnons pas aisément celles qui ne sont pas de notre goût. Quoique ce soient des dévotions populaires, respectons-les, puisqu'en sanctifiant les peuples elles contribuent à la gloire de Dieu. Par esprit d'opposition à l'hérésie, déclarons-nous pour ce culte public et solennel, qui est rendu à la mère de Dieu dans toute la terre. Joignons-y le nôtre en particulier. Gardons-nous de tomber dans la froideur et l'indifférence qu'ont sur cela de lâches chrétiens, ou de prétendus esprits forts, dont la foi est tiède et languissante. Pleins de la foi de l'Église, glorifions-nous de notre zèle pour Marie; et comme Jésus-Christ lui-même n'a pas dédaigné d'être son Fils, tenons à honneur d'être du nombre de ses fidèles serviteurs.

IV. Vous nous recevrez, Vierge sainte; vous agréerez la résolution que nous formons en ce jour, de nous dévouer plus que jamais à vous et à votre culte. L'éclat de votre gloire ne vous éblouira point jusqu'à nous oublier; et dans votre souveraine béatitude, vous vous souviendrez de nos misères: elles sont grandes, elles sont innombrables, et vous les connoissez mieux que nous ne pouvons vous les représenter. Or voilà, mère de miséricorde, ce qui vous intéressera en notre faveur, et ce qui excitera toute votre compassion. Tandis que nous ferons monter vers vous nos vœux, vous ferez descendre sur nous les graces du ciel, et vous userez de tout votre pouvoir pour relever et pour fortifier notre foiblesse. Vous n'en pouvez faire, j'ose le dire, sainte Vierge, vous n'en pouvez faire un usage plus digne de vous, ni plus conforme aux desseins de Dieu sur vous, puisque c'est par vous qu'il a voulu nous donner le Rédempteur qui s'est revêtu de nos infirmités pour les guérir et pour être le salut du monde. En agissant pour nous, vous seconderez les vues de ce Fils adorable que vous avez porté dans votre sein, que vous avez accompagné au Calvaire, et qu'aujourd'hui vous revoyez au milieu de la cour céleste, tout rayonnant de gloire et couronné de toutes les splendeurs des Saints. Que dis-je, ô mère secourable! vous suivrez vos propres sentiments, et vous agirez selon les inclinations de votre cœur. C'est donc de vous, ou plutôt c'est par votre entremise que nous attendons des graces en quelque sorte semblables à celles que vous avez reçues, et qui vous ont conduite à ce bienheureux terme où vous aspiriez, et où nous devons adresser nous-mêmes toutes nos prétentions et toutes nos actions. Oui, Vierge sainte, ce que nous attendons et ce que nous demandons par

votre secours, c'est la grace d'une vie innocente et fervente, la grace d'une mort chrétienne et d'une heureuse persévérance, la grace d'une pureté inaltérable et de l'ame et du corps, la grace d'une humilité sincère et d'un vrai mépris de nous-mêmes, la grace d'un amour solide pour Dieu, d'un amour sensible, d'un amour libéral, généreux, constant; toutes les autres graces qui vous ont sanctifiée, celle d'un vif ressentiment des bienfaits de Dieu, celle d'une ardeur empressée pour la gloire de Dieu, celle d'une foi pure, simple, soumise, et d'un plein abandonnement au bon plaisir de Dieu; celle d'une patience invincible en tout ce qui nous peut arriver de plus fâcheux, par la volonté ou par la permission de Dieu. Ce sont là les moyens qui ont servi à votre élévation, en servant à votre perfection; et ce sont aussi les puissants moyens qui nous serviront à suivre vos traces et à marcher dans la même voie que vous, pour parvenir, sinon au même rang, du moins à la même terre des vivants et au même royaume. Ainsi soit-il.

INSTRUCTION

SUR LA MORT [1].

I. Vous devez établir pour principe, que la pensée qui vous est venue de vous préparer à la mort, et de faire désormais de cet exercice votre occupation principale, est non seulement une grace, mais la plus précieuse de toutes les graces que vous pouviez recevoir de Dieu, et que Dieu, qui veille sur vous, par un effet de sa miséricorde vous a inspiré cette pensée pour vous engager plus que jamais à le servir en esprit et en vérité, et pour vous préserver par-là de la corruption du monde, et en particulier des dangers de votre état; car il est évident que le souvenir et la vue de la mort est le moyen le plus efficace et le plus infaillible dont vous puissiez user pour conserver dans votre état, et au milieu du monde, l'esprit de votre religion. Il est donc maintenant question que vous soyez fidèle à cette grace, et que, répondant aux desseins de Dieu, vous en tiriez tout le fruit que vous en devez tirer pour la sanctification de votre vie, et pour l'accomplissement du grand ouvrage de votre conversion.

II. La première impression que doit faire en vous cette grace ou cette pensée de vous préparer à la mort, est un solide et parfait détachement de toutes les choses du monde. Peut-être, dans les sentiments que Dieu vous donne, vous y croyez-vous déja parvenue; et si cela étoit ainsi, j'en remercierois Dieu pour vous: mais quand vous aurez bien considéré ce que c'est qu'un détachement parfait et solide, peut-être aussi avouerez-vous que vous en êtes encore bien éloignée. Quoi qu'il en soit, il faut que vous en commenciez la pratique par la méditation fréquente de ces admirables paroles de saint Paul: *Voici donc, mes Frères, ce que je vous dis: Le temps est court; ainsi, que ceux qui possèdent des biens vivent comme ne les possédant pas; ceux*

[1] Cette instruction fut faite pour une dame de qualité.

qui sont dans les honneurs, comme n'y étant pas; ceux qui usent de ce monde, comme n'en usant pas; car la figure de ce monde passe (1. *Cor.*, 7). Ces paroles ont quelque chose de divin qui se fait sentir. En effet, être élevé, honoré, heureux dans le monde, et devoir bientôt mourir, c'est comme être élevé et ne l'être pas, comme être honoré et ne l'être pas, comme être heureux et ne l'être pas. Ce terme de *mourir* efface, détruit tous les autres; et malgré nous-mêmes, pour peu que nous soyons raisonnables, il anéantit dans notre idée et dans notre estime ces prétendus biens et ces prétendus honneurs que nous sommes à la veille de quitter.

III. Soyez bien persuadée que ce détachement du monde ne peut être en vous ni solide ni parfait, s'il ne renferme le détachement de vous-même; et que c'est particulièrement dans vous-même qu'est ce monde corrompu, dont la pensée de la mort doit vous détacher; que hors de là, le détachement de tout le reste ne coûte rien; qu'il n'y a que le détachement de soi-même qui soit difficile, et qui soit une vertu chrétienne, puisque tout autre détachement que celui-là s'est trouvé dans les païens; qu'il ne s'agit donc pas de vous détacher des richesses ni des plaisirs du monde, dont peut-être vous vous souciez peu, mais de vous-même : c'est-à-dire, par exemple, qu'il s'agit que vous soyez sincèrement préparée à tout ce qui pourroit vous arriver de plus mortifiant et de plus humiliant; à voir paisiblement et sans trouble vos sentiments contredits, vos desseins traversés, vos inclinations choquées; en un mot, à vous voir vous-même, si Dieu le permettoit ainsi, méprisée, rebutée, déchue de l'état de prospérité où il lui a plu de vous élever : car voilà ce que j'appelle le bienheureux détachement où vous devez aspirer, et que la vue de la mort doit opérer en vous. Sans cela, quelque détachée que vous soyez du monde, ou que vous paroissiez l'être, vous ne devez jamais compter d'être parfaite selon Dieu. Cette réflexion pourra vous être d'une grande utilité pour le discernement de vos dispositions intérieures.

IV. Prenez bien garde que ce détachement du monde, causé par la vue de la mort, ne se tourne en ennui, et n'aille quelquefois jusqu'au dégoût des choses à quoi Dieu veut que vous soyez appliquée, et qui sont pour vous des devoirs dans l'ordre de la Providence : car, à force d'envisager la mort, de la voir présente, on peut tomber dans ce dégoût, et dans une certaine indifférence pour toutes les choses du monde, qui fait qu'on se ralentit dans ses devoirs mêmes, parcequ'on ne voit plus rien dans le monde qui vaille la peine, pour ainsi dire, de s'y affectionner. Il faut donc alors monter plus haut, et regarder les choses du monde, non plus dans la simple vue de la mort, mais dans la vue de ce qui la suit; c'est-à-dire, du jugement de Dieu, où nos actions doivent être pesées selon la mesure de nos obligations. La pensée de la mort ne doit pas, sous prétexte de détachement, nous abattre le courage, et beaucoup moins doit-elle

nous porter au relâchement; elle doit retrancher l'excès, l'empressement, l'impatience et l'inquiétude de nos desirs trop impétueux et trop ardents; mais elle ne doit pas refroidir les desirs louables et honnêtes, que le zèle de notre condition et de notre religion nous oblige d'avoir. Retenez bien ces deux maximes, qui, jointes ensemble, font un merveilleux tempérament dans l'ame chrétienne. Il faut vivre détaché de tout, parcequ'il faut être prêt à mourir bientôt; mais en même temps il faut s'appliquer, vaquer, pourvoir et satisfaire à tout, parcequ'il faut rendre compte à Dieu de notre vie. Si vous sépariez l'un de l'autre, le détachement même du monde ne seroit plus une préparation à la mort, parceque ce seroit un détachement mal entendu et mal réglé.

V. Vous appliquant ces paroles de saint Paul, *Le temps est court*, tirez-en une autre conséquence, qui n'est pas moins essentielle que ce détachement du monde, savoir : combien il est donc nécessaire que vous vous hâtiez de faire le bien que Dieu demande de vous et qu'il attend de vous; car le plus grand de tous les malheurs qui pourroit vous arriver seroit que vous fussiez prévenue de la mort, en laissant l'ouvrage de Dieu imparfait. Il faut, s'il est possible, que vous puissiez dire à Dieu, par proportion, ce que Jésus-Christ disoit à son Père : *J'ai achevé, Seigneur, l'ouvrage dont vous m'aviez chargé* (JOAN., 17). Dans la condition où Dieu vous a appelée, vous savez à quoi cela s'étend, non seulement par rapport à vous-même, mais peut-être encore davantage par rapport aux autres. Quelle consolation, si vous pouviez, en mourant, vous rendre le témoignage que Jésus-Christ se rendit sur la croix, en disant : *Tout est accompli* (JOAN., 19)! Mais pour cela, encore une fois, il faut vous hâter et profiter du temps, dont tous les moments sont précieux; ne remettant point au lendemain ce que vous pouvez faire aujourd'hui, ne couvrant point votre paresse du voile d'une fausse prudence, exécutant ponctuellement ce que Dieu vous inspire, et faisant le bien, comme dit saint Paul, pendant que vous le pouvez et que Dieu vous donne le temps de le faire. Agir de la sorte, c'est se préparer solidement à la mort.

VI. Considérez bien que Notre Seigneur, instruisant ses disciples sur cette importante matière, ne leur disoit pas, Préparez-vous; mais, *Soyez prêts* (MATTH., 24); car il arrive tous les jours aux enfants du siècle ce qui arriva aux vierges folles. Elles se préparoient, et même avec empressement, pour aller au-devant de l'Époux : cependant on leur ferma la porte. Combien ai-je connu dans le monde de personnes qui ont été surprises de la mort, dans le temps qu'elles formoient des desseins, qu'elles prenoient des mesures, qu'elles faisoient même déja quelques démarches pour leur salut? Tout cela étoit un commencement de préparation : mais parcequ'une préparation commencée ne suffit pas, et qu'il en faut une complète; par un terrible jugement de Dieu, qui étoit peut-être le châtiment de leurs infi-

délités passées, malgré leur préparation même, Dieu les rejetoit, parcequ'elles n'étoient pas entièrement préparées. Examinez donc les plis et les replis de votre cœur, pour vous rendre cette vérité salutaire. Voyez s'il y a encore quelque chose en vous qui soit un obstacle à cette préparation consommée où vous devez être pour trouver grace auprès de Dieu, quand il faudra paroître devant lui ; car ce seroit assez d'un seul point pour vous faire éprouver le malheureux sort de ces vierges folles de l'Évangile.

VII. Mais le principal usage que vous devez faire de la pensée de la mort et de l'obligation de vous y préparer, est que cela même vous soit un remède contre le désordre que vous avez le plus à craindre, qui est la tiédeur et la lâcheté dans les exercices de la religion. Or ce remède est non seulement souverain, mais facile : car vous n'avez pour cela qu'à vous mettre dans la disposition où vous voudriez être si vous étiez sur le point de mourir : par exemple, ne vous approcher jamais du sacrement de pénitence qu'avec la même contrition que vous voudriez avoir à la mort ; ne communier jamais qu'avec la même foi et le même zèle que vous communieriez à la mort. Et cela n'est-il pas juste, et même dans le bon sens? Cette vue de la mort répandra dans vos actions un esprit de ferveur qui vous deviendra même sensible ; ces actions ainsi faites sanctifieront votre vie, et vous ne serez point exposée à la malédiction des ames lâches qui font l'œuvre de Dieu négligemment; une de ces actions vous attirera plus de graces que cent autres : et voilà comment votre vie sera une préparation continuelle à une heureuse et précieuse mort.

VIII. Servez-vous de la pensée de la mort pour vous déterminer et pour vous résoudre sur toutes les difficultés que vous pourrez avoir dans la conduite de votre vie. Il n'y a point de règle plus sûre que celle-là : Que penserai-je à la mort de ce que j'entreprends aujourd'hui? Cette vue de la mort vous servira de conseil et de lumière pour ne prendre jamais un mauvais parti, et pour ne vous repentir jamais de ce que vous aurez fait; rien ne décidera mieux vos doutes, ni n'éclairera mieux les choses où il vous paroîtra de l'obscurité; et, au défaut de celui que vous avez choisi pour votre guide dans la voie du salut éternel, vous aurez toujours dans vous-même un conseiller fidèle, qui ne vous trompera point et qui ne vous flattera point. De cette manière vous vous préparerez encore efficacement à la mort, puisqu'à la mort votre conscience ne vous reprochera rien et ne vous objectera rien à quoi vous n'ayez déja pourvu par une anticipation de la mort même : heureux état pour s'assurer tout à la fois, autant qu'on le peut, une vie sainte et une mort tranquille !

INSTRUCTION

SUR LA PAIX AVEC LE PROCHAIN[1].

Je ne puis trop vous exhorter de contribuer, autant que vous le pourrez, à établir la paix dans votre maison, et à l'y conserver. J'ai cru même devoir vous marquer sur cela quelques pensées; et quoique je l'aie fait sans beaucoup d'ordre, vous verrez néanmoins aisément qu'elles se rapportent à trois points, qui sont l'importance de cette paix dont je vous parle, les obstacles les plus ordinaires qui la troublent dans une communauté, et les moyens enfin les plus propres à l'y maintenir.

§ I. *Importance de la paix avec le prochain.*

I. Jésus-Christ, en quittant ses disciples et les laissant sur la terre, ne leur recommanda rien plus expressément ni plus fortement que la paix. Dans un seul entretien qu'il eut avec eux, il leur répéta jusqu'à trois fois : *Que la paix soit avec vous* (Joan., 20). Il ne se contenta pas même de la leur souhaiter, ni de la leur recommander, mais il la leur donna en effet : *Je vous donne ma paix* (Joan., 14). Pourquoi l'appela-t-il sa paix? Pour la leur faire estimer davantage, et pour la distinguer de la fausse paix du monde : car la paix du monde n'est communément qu'une paix apparente, et n'a pour principe que l'intérêt propre, que le déguisement et l'artifice; au lieu que la paix de Jésus-Christ est toute sainte, toute divine, et n'est fondée que sur une charité sincère et une parfaite union des cœurs. Voilà quels ont été les sentiments de notre adorable maître; et puisque nous faisons une profession particulière de l'écouter et de le suivre, avec quel respect devons-nous recevoir ses enseignements sur un point qu'il a eu si fort à cœur, et avec quelle fidélité devons-nous accomplir ses ordres?

II. Cette paix où nous devons vivre les uns avec les autres est un des plus grands biens que nous puissions desirer. C'est le plus précieux trésor de la vie, et sans elle tous les autres biens ne nous peuvent rendre heureux en ce monde. Ainsi raisonneroit un philosophe et un païen. Mais nous qui sommes chrétiens, et qui avons de plus embrassé l'état religieux, nous devons surtout envisager cette paix comme un des plus grands biens par rapport à notre perfection et à notre salut. Car, sans cette paix, il n'est pas possible que nous travaillions solidement à nous avancer dans les voies de Dieu. Et le moyen qu'ayant sans cesse l'esprit agité et le cœur ému contre le prochain, nous puissions avoir toute la vigilance nécessaire sur nous-mêmes, et toute l'attention que demandent nos exercices spirituels, pour nous en bien acquitter? A quoi pense-t-on alors? de quoi s'occupe-t-on?

[1] Cette instruction regarde surtout les communautés religieuses.

D'une parole qu'on a entendue et qu'on ne peut digérer ; de la réponse qu'on y a faite, ou qu'on devoit y faire, et qu'on y fera à la première occasion qui se pourra présenter ; de la manière d'agir de celle-ci, d'un soupçon qu'on a conçu de celle-là, de telle injustice qu'on prétend avoir reçue, de telle affaire dont on veut venir à bout, malgré toutes les oppositions qu'on y rencontre ; de mille choses de cette nature, qui jettent dans une dissipation perpétuelle, et qui ôtent presque à une ame toute vue de Dieu. En de pareilles dispositions, quel recueillement, quelle dévotion, quel goût peut-on trouver à la prière et à toutes les observances religieuses? Et Dieu, d'ailleurs, qui est le Dieu de la paix, comment répandroit-il son esprit au milieu de ce trouble, et comment y feroit-il sentir son onction?

III. Il y a plus ; car dès que la paix ne règne plus dans une communauté, et que les esprits y sont divisés, combien de péchés s'y commettent tous les jours? combien de plaintes et de murmures, combien de médisances y fait-on? combien d'aigreurs et d'animosités nourrit-on au fond de son cœur? quels desseins quelquefois y forme-t-on, et même à quelles vengeances secrètes se porte-t-on? Péchés d'autant plus fréquents, que les sujets en deviennent plus ordinaires par le commerce journalier et continuel qu'on a ensemble ; péchés d'autant plus dangereux, qu'ils n'ont point l'apparence de certains péchés grossiers, dont la honte en est comme le préservatif et le remède ; péchés où l'on se laisse aller avec d'autant plus de facilité, qu'on y est poussé par la passion, et que d'ailleurs on en voit moins la malice et la grièveté. Car chacun, au contraire, se croit très justement et très solidement autorisé en tout ce qu'il dit et en tout ce qu'il fait ; et si dans les discordes et les dissensions on veut entendre les deux partis, on trouvera, à les croire, qu'ils ont de part et d'autre les meilleures raisons du monde, et que leur conduite est droite et irréprochable. Mais quoi qu'ils en puissent penser, péchés néanmoins réels, péchés souvent griefs et très griefs : tellement qu'au lieu de se sanctifier dans la religion, on s'y rend par-là devant Dieu très criminel, et l'on se charge d'une multitude infinie de dettes dont il nous demandera un compte exact et rigoureux.

IV. Il ne faut point s'étonner après cela que peu à peu toute la discipline régulière vienne à se renverser ; car, suivant la parole de Jésus-Christ : *Tout royaume où il y a de la division sera désolé, et l'on verra tomber maison sur maison* (Luc., 11). Les personnes qui gouvernent, ou qui devroient gouverner et tenir toutes choses dans l'ordre, ne sont plus obéies. On les fait entrer elles-mêmes dons les différends qui naissent. Pour peu qu'elles semblent pencher d'un côté, l'autre se tourne contre elles. D'où il arrive qu'elles n'osent presque parler ni agir, et que, pour ne pas allumer le feu davantage, elles sont obligées de dissimuler, et de tolérer les abus qui demanderoient toute leur fermeté. Ainsi le relâchement s'introduit, les fautes demeurent impunies ;

chaque jour ce sont de nouvelles brèches qu'on fait à la règle : plus d'unanimité, plus de concert. Une maison est alors comme un vaisseau abandonné aux vents, et prêt à donner dans tous les écueils où il sera emporté.

V. Avec la paix ce seroit un paradis, et voilà ce que Dieu en vouloit faire pour nous, lorsqu'il nous y a assemblés. Il vouloit, en nous retirant du tumulte et des embarras du monde, nous faire éprouver la vérité de ce qu'avoit dit le Prophète : *Qu'il est doux et qu'il est agréable à des frères* ou à des sœurs en Jésus-Christ, *de se voir renfermés dans un même lieu, d'y être parfaitement unis par le lien d'une charité mutuelle* (*Psalm.* 132). Mais sans la paix, cette Jérusalem, ce séjour de la tranquillité et du repos, n'est plus qu'un lieu de confusion. De là naissent les chagrins, les dégoûts de la vie religieuse. On n'y trouve pas ce qu'on y avoit cherché. On s'étoit proposé d'y passer ses jours dans un saint calme et dans la pratique de la vertu : on s'étoit promis d'y être content, et l'on avoit sujet de l'espérer ; mais comment le seroit-on parmi des personnes avec qui l'on ne peut compatir, et au milieu d'une guerre domestique, où l'on n'a presque point de relâche par les divers incidents qui se succèdent sans cesse, et qui excitent les querelles et les combats? Ce qu'il y a encore de bien déplorable et de bien pernicieux pour la religion, c'est qu'on intéresse les gens du monde dans des dissensions, qu'il faudroit au moins cacher aux yeux du public et dérober à sa connoissance. Mais soit par indiscrétion, soit pour se donner une vaine consolation, soit pour se procurer de l'appui et de la protection, on s'explique de sa peine avec des amis, on en fait part à des parents, on émeute toute une famille. Le scandale se répand au-dehors, et une communauté tombe dans le décri. Le monde, naturellement enclin à juger mal, se persuade, quoique très injustement et très faussement, qu'il en est de même de toutes les autres maisons religieuses ; et voilà par où l'état religieux a beaucoup perdu de son lustre et de son crédit dans une infinité d'esprits, prévenus et trompés par certains exemples dont ils ont tiré des conséquences trop générales.

VI. L'Apôtre conjuroit les premiers chrétiens qu'il n'y eût point entre eux de schismes ni de partialités. Il en prévoyoit les suites funestes pour le christianisme, et c'est pour cela qu'il s'appliquoit avec tant de soin à en garantir l'Église de Dieu. Il représentoit aux fidèles qu'ils avoient reçu le même baptême, qu'ils avoient été instruits dans la même foi, qu'ils servoient le même Dieu : d'où il concluoit qu'ils ne devoient donc avoir, pour ainsi dire, qu'un même cœur et qu'une même ame. Mais outre ces raisons communes et universelles, il y en a encore de particulières qui doivent nous lier plus étroitement dans la profession religieuse. Nous avons fait à Dieu les mêmes vœux, nous nous sommes soumis à la même règle, nous gardons depuis le matin jusques au soir les mêmes observances, nous dépendons des mêmes supé-

rieurs, nous demeurons dans la même maison, nous portons le même habit, nous sommes membres de la même société et du même ordre. L'unité en tout cela est parfaite : n'y auroit-il que nos cœurs entre lesquels elle ne se trouvera pas, lorsqu'elle y est néanmoins si nécessaire?

§ II. *Les obstacles les plus ordinaires qui troublent la paix avec le prochain.*

Malgré toutes les remontrances de saint Paul et ses plus fortes exhortations, la paix, du temps même de ce grand apôtre, ne laissa pas d'être troublée parmi les chrétiens. Ainsi, nous ne devons point être surpris qu'elle le soit encore aujourd'hui dans les communautés religieuses. Elles ne sont pas plus saintes que l'étoit cette Église naissante, que le Saint-Esprit venoit de former, et qu'il avoit comblée de ses dons les plus excellents. Mais c'est justement ce qui nous doit engager à prendre plus sur nous-mêmes, et à faire plus d'efforts pour nous préserver d'un malheur où il est si aisé de tomber, et dont toute la ferveur de la primitive Église n'a pas défendu des ames si pures d'ailleurs, et comme toutes célestes. Voilà, dis-je, pourquoi nous devons redoubler nos soins, et apporter une extrême vigilance à prévenir et à écarter les moindres obstacles qui pourroient altérer la paix et la détruire. Or, entre ces obstacles, les plus communs sont : 1° la diversité des tempéraments et des humeurs ; 2° la diversité des intérêts et des prétentions ; 3° la diversité des opinions et des sentiments ; 4° la diversité des directions et des conduites ; 5° enfin, les liaisons et les amitiés particulières. Il y en a d'autres, mais qui la plupart sont compris dans ceux-ci et en dépendent. Je vais m'expliquer davantage sur chacun de ces cinq articles.

1. Les tempéraments ne sont pas les mêmes, et rien n'est plus différent que les humeurs. Il y a des humeurs douces et paisibles, et il y en a de violentes et d'impétueuses ; il y a des humeurs agréables et enjouées, et il y en a de chagrines et de bizarres ; il y a des humeurs faciles et condescendantes, et il y en a d'opiniâtres et d'inflexibles. Dans une même communauté, les unes aiment à contredire, et les autres ne peuvent souffrir la plus légère contradiction ; les unes prennent plaisir à railler et à médire, et les autres sont délicates jusques à l'excès, et sensibles à la plus petite parole qui les touche. De tout cela, et de bien d'autres caractères tout opposés, naît une contrariété naturelle qui demande une attention infinie pour en arrêter les fâcheux effets. Si l'on ne vivoit pas ensemble, ou qu'on ne se vît que très rarement, cette contrariété seroit moins à craindre ; mais quand des personnes ont tous les jours à se parler, à converser, à traiter les unes avec les autres ; quand tous les jours elles se rencontrent dans les mêmes offices, les mêmes fonctions, et à côté l'une de l'autre, n'est-ce pas un miracle de la grace, si elles se tiennent toujours dans un

parfait accord, et s'il ne leur échappe rien qui les puisse déconcerter? Et certes, s'il y a quelque chose en quoi paroissent plus sensiblement la sagesse et la force de l'esprit de Dieu, c'est de savoir assortir et concilier des cœurs à qui la nature avoit donné des inclinations et des qualités qui sembloient les plus incompatibles.

II. La diversité des intérêts et des prétentions ne cause pas moins de troubles que la diversité des humeurs et des tempéraments. Tous les sujets qui composent une communauté ne devroient proprement avoir qu'un seul intérêt : c'est celui de la communauté même. Si cela étoit, on y verroit une pleine correspondance et un concours général à s'aider mutuellement et à se prêter la main, parcequ'on n'auroit en vue que le bien commun. Mais ce bien commun n'est pas toujours ce qu'on se propose; et il y a un bien particulier et personnel qui nous occupe beaucoup plus, et sur quoi l'on n'a souvent que trop de vivacité. Car quoiqu'on ait renoncé au monde, on ne laisse pas dans la profession religieuse de se faire mille intérêts propres, qui, pour être d'un autre genre, n'en attachent pas moins le cœur ; et si l'on n'y prend garde, on nourrit dans le cloître les mêmes passions qu'on auroit eues dans le siècle, et il n'y a de différence que dans les objets. On se met en tête d'avoir une telle charge, on veut obtenir une telle permission, on prétend que telle préférence nous est due, et l'on s'obstine à l'emporter. Il faut pour cela des patrons, il faut des suffrages. De là les intrigues pour réussir ; de là les jalousies et les dépits si l'on ne réussit pas ; de là les vains triomphes qui piquent les autres et qui les aigrissent, si l'on a l'avantage sur elles. C'est assez pour partager toute la maison. Les uns approuvent, les autres condamnent : les esprits s'échauffent, et de cette sorte l'on n'a que trop vu de fois des bagatelles et des affaires de néant devenir des affaires sérieuses et bouleverser des communautés entières.

III. Un autre obstacle à la paix, encore plus dangereux et plus pernicieux, c'est la diversité des sentiments et des opinions en matière de doctrine. Il n'est rien de plus étrange, ni rien de plus déplorable, que de voir des filles religieuses, et souvent de jeunes filles sans expérience et sans connoissances, vouloir entrer dans des questions que non seulement elles n'entendent pas, mais qu'elles n'entendront jamais et qu'elles ne peuvent entendre, parcequ'elles n'ont pas là-dessus les principes nécessaires. Cependant un esprit de présomption, un esprit de curiosité, un esprit de vanité et de singularité les préoccupe tellement, qu'elles veulent connoître de tout, parler de tout, juger de tout. S'élève-t-il des disputes dans l'Église sur des matières très subtiles et très abstraites, il faut qu'elles en soient instruites : et à peine en ont-elles la teinture la plus foible et la plus superficielle, qu'elles se croient aussi éclairées que les plus habiles théologiens. Du moins s'expliquent-elles d'un ton plus assuré et plus décisif que les docteurs mêmes : et parceque tout ce qui est extraordinaire et nou-

veau donne un certain air de distinction, c'est là communément ce qui leur plaît, et à quoi elles s'attachent, se flattant en secret et se glorifiant de n'être pas de ces génies bornés qui ne pénètrent rien, et qui s'en tiennent purement et simplement aux premières idées dont on les a prévenus. Encore si elles en restoient là, et qu'elles se contentassent de ne pas penser comme les autres : mais elles vont plus loin, et voilà le plus grand désordre. Elles se mettent en tête de faire penser les autres comme elles pensent : elles étalent leur science ; elles dogmatisent, à propos ou mal à propos. Qu'arrive-t-il de là ? c'est que toute une communauté ne se trouvant pas assez docile pour recevoir leurs leçons, il y en a une partie qui se tourne contre elles, et une partie qui se joint à elles. Or, du moment qu'il commence à y avoir de la division entre les esprits, il est immanquable qu'il y en aura bientôt entre les cœurs. Qu'a-t-il fallu davantage pour allumer les guerres intestines dans les empires mêmes et dans les royaumes ?

IV. De cet obstacle précédent, il en suit un de même espèce et tout semblable : c'est la diversité des directions et des conduites. Car chacune veut avoir un directeur qui soit dans les mêmes sentiments qu'elle, et qui l'y confirme. Souvent c'est ce directeur qui les lui a d'abord inspirés, et qui par-là se l'est attachée. Comme donc parmi les premiers chrétiens, les uns étoient pour Apollo, les autres pour Pierre, d'autres pour Paul, et que c'étoit là ce qui les divisoit : de même entre les personnes religieuses, les unes sont pour celui-ci, les autres pour celui-là ; et il n'est pas moralement possible que cette variété ne soit la source de mille discordes. Hé ! mes Frères, disoit saint Paul aux Corinthiens, n'est-ce pas un seul Dieu que nous servons, et un seul Jésus-Christ ? est-ce au nom de Pierre que vous avez été baptisés ? est-ce Paul qui a été crucifié pour vous ? voilà l'exemple qu'on devroit s'appliquer, et ce qu'il faudroit se dire à soi-même. Pourquoi tant se mettre en peine d'un homme, quoique ministre de l'Église, et quelque saint qu'il paroisse, si la paix en est endommagée ? Et quel malheur, si ceux qui devroient nous sanctifier par leur ministère, et être pour nous des anges de paix, servoient à nous désunir, et par-là même à nous dérégler !

V. Un dernier obstacle, ce sont les liaisons et les amitiés particulières que forment quelquefois certains esprits qui aiment à dominer, et à se faire dans une maison comme chefs de parti. Amitiés dont tout le fruit est de s'assembler en particulier, et cela pourquoi ? pour s'entretenir de la communauté ; pour se rapporter de part et d'autre tout ce qui se passe, tout ce qui se fait, tout ce qui se dit ; pour s'épancher en de vaines railleries, en des plaintes amères, en des discours remplis de fiel ; pour tenir conseil contre des supérieurs, ou contre d'autres, de qui l'on n'est pas content et dont on se croit maltraité. Amitiés que tous les saints instituteurs ont toujours étroitement défendues, parcequ'elles dégénèrent très aisément en cabales, et qu'elles font

dans une même communauté autant de communautés différentes qu'il y a de ces sortes d'unions et de ligues.

VI. Anathème sur ceux qui sèment ainsi la zizanie dans le champ du père de famille et dans la maison de Dieu ! Car ce sont des enfants d'iniquité. Saint Paul souhaitoit qu'on les retranchât du corps des fidèles ; mais sans porter la chose si loin, il est bien à souhaiter que, dans la juste crainte d'un si terrible anathème, ils prennent une conduite toute nouvelle, et qu'ils réparent tous les désordres dont ils ont été jusqu'à présent les auteurs. Bienheureux au contraire les pacifiques, ces enfants de Dieu qui gardent la paix avec tout le monde, qui du moins la desirent, qui y travaillent de tout leur pouvoir, et n'omettent pour cela aucun des moyens qu'ils jugent les plus convenables et les plus assurés, quelque gênants d'ailleurs et quelque mortifiants qu'ils puissent être. En voici quelques uns.

§ III. *Les moyens les plus propres à maintenir la paix avec le prochain.*

I. S'accoutumer de bonne heure à vaincre son humeur. Ce n'est pas l'affaire d'un jour : mais si dès les premières années qu'on est entré dans la religion, on s'étoit fait certaines violences, on se seroit peu à peu rendu plus maître de soi-même, et l'on auroit appris à se posséder davantage, et à mieux réprimer les saillies de son naturel. Or cette victoire sur soi-même consiste en deux choses : l'une intérieure, et l'autre extérieure. La première et la plus parfaite, c'est de corriger tellement en soi le fond de l'humeur, et d'acquérir un tel empire sur son tempérament, qu'on n'en ressente plus même dans l'ame les atteintes secrètes, et que le cœur n'en reçoive aucune altération. Cela demande une souveraine vertu ; et ce degré est si rare, qu'on ne le peut guère proposer pour règle. Les Saints néanmoins y sont parvenus, et nous pourrions, aidés de la grace, y parvenir comme eux, si nous voulions l'entreprendre avec la même résolution et le même courage. Mais avant que nous soyons arrivés à ce point de perfection, l'autre chose à quoi nous devons nous étudier, et qu'il faut au mois gagner sur nous, regarde l'extérieur. C'est de savoir si bien renfermer au-dedans tout ce qu'il s'élève de troubles et de mouvements involontaires dans le cœur, qu'il n'en paroisse rien au-dehors ; et qu'on ne laisse pas échapper le moindre geste, le moindre signe, la moindre parole qui fasse connoître l'agitation où l'on est, et qui puisse choquer personne. Ce n'est là ni dissimulation, ni hypocrisie, quand on n'y a en vue que le bien de la paix ; et l'effort qu'on est alors obligé de faire n'est pas devant Dieu d'un petit mérite. Ainsi, malgré l'orage dont l'ame est assaillie, la paix avec le prochain se maintient et ne court aucun danger, parcequ'on se comporte comme si l'on ne sentoit rien, et qu'on fût dans l'assiette la plus tranquille. O que cela coûte dans la pratique ! mais que cela même attire aussi de bénédictions de la part du ciel, et qu'on en est bien récompensé dès cette vie,

par la consolation qu'on a de pouvoir présenter à Dieu un sacrifice qui lui est si agréable !

II. Se désister volontairement de toutes ses prétentions, dès qu'il y va de la paix, et abandonner sans résistance tous ses droits, qui du reste sont si peu de chose dans l'état religieux. Car de quoi pour l'ordinaire s'agit-il dans les contestations qu'ont entre elles les épouses mêmes de Jésus-Christ? d'un léger intérêt qu'on s'est fait, et sur lequel, ou par opiniâtreté, ou par une fausse gloire, on ne veut point se relâcher. En vérité, ne doit-on pas rougir de honte, quand on vient à considérer d'un sens rassis de quoi l'on s'inquiète tant et à quoi l'on s'arrête avec tant d'obstination; et comment peut-on soutenir les reproches de sa conscience, lorsque malgré soi on se dit intérieurement: Si j'avois assez de vertu pour reculer d'un pas, et que je voulusse ne plus penser à cela, qui dans le fond n'est rien, la paix aussitôt seroit rétablie? Il ne tient donc qu'à moi de pacifier tout, d'éteindre le feu de la division, qui n'est déja que trop enflammé, et de calmer les esprits. Si je ne le fais pas, lorsque je le puis si aisément et à si peu de frais, ne serai-je pas bien condamnable, et qui me disculpera auprès de Dieu? Jésus-Christ a versé son sang pour la paix : à quoi ne dois-je pas préférer un bien que mon Sauveur a tant estimé, et qu'il a acheté si cher?

III. Ne s'attacher point trop à son propre sens. Car on ne se brouille souvent dans les communautés que parcequ'on s'entête, que parcequ'on suit certains préjugés dont on ne veut point revenir, que parcequ'on ne consulte que soi-même et qu'on ne s'en rapporte qu'à soi-même, ne prenant aucun conseil et ne déférant à aucun avis. Dans les affaires les plus importantes, les gens du monde choisissent un tiers, sage et désintéressé, et consentent, en vue de la paix, d'en passer par son jugement. Dans les communautés divisées, on écoute qui que ce soit. On se prévient contre ceux qui par zèle et par charité voudroient s'entremettre et ménager quelque accommodement. On se persuade que ce sont des gens gagnés, et dont on doit se défier. On les prend à partie eux-mêmes, à moins qu'ils n'entrent aveuglément dans nos pensées, et qu'ils ne se déclarent pour nous. Que la docilité seroit alors d'un grand usage, et qu'elle épargneroit à toute une maison de démêlés et d'embarras !

IV. Sacrifier même, s'il est nécessaire, sa propre raison. Il est vrai, vous n'avez pas tort, et la raison est certainement de votre côté; mais si vous ne cédez, vous n'aurez jamais la paix, et la guerre sera éternelle. Or il vaut mieux, en de pareilles conjonctures, renoncer, pour parler de la sorte, à la raison, et retourner en arrière, que de tenir ferme et de vouloir aller plus avant. En mille rencontres, il est de la souveraine raison de condescendre, contre la raison même, aux foiblesses et aux imaginations de quelques esprits qui ne sont pas raisonnables. Mais, dites-vous, on agira mal à propos : il n'importe,

le mal qui en pourra arriver sera moindre que le bruit et les ruptures où la maison se trouveroit exposée par une inflexible fermeté. Cette règle, au reste, n'est pas générale ; mais elle demande beaucoup de discernement, et ne peut être appliquée qu'aux choses qui ne blessent point la conscience, et où il n'y a point d'offense de Dieu.

V. Préférer une sage et religieuse simplicité à une envie dangereuse et immodérée de savoir. On n'a que trop éprouvé dans les monastères de filles les pernicieux effets de cette malheureuse démangeaison d'apprendre, et de vouloir passer pour savante. Désordre plus commun dans ces derniers temps qu'il ne l'étoit autrefois. Les premières religieuses se contentoient d'être bien instruites des points les plus essentiels de l'Évangile et de la foi ; de bien étudier leur règle, leurs observances, leurs devoirs, et de les bien remplir. De là, soumises à l'Église, elles s'en tenoient à ses décisions, sans raisonner, sans contester, et sans prétendre prononcer sur ce qu'elles voyoient assez n'être pas de leur compétence et de leur ressort. Elles montroient en cela leur humilité, leur prudence, leur droiture d'esprit et de cœur, et elles en goûtoient le fruit solide, qui étoit une sainte paix. D'où vient que les supérieures de communautés les plus habiles dans le gouvernement ont soin encore, autant qu'il leur est possible, d'écarter de leur maison livres, écrits, directions, tout ce qui pourroit y faire naître des questions très nuisibles, ou du moins très inutiles.

VI. Mais de tous les moyens, le plus efficace et le plus puissant est la sainte et fréquente communion ; car le sacrement de nos autels est le sacrement de l'unité, le mystère de la charité, et par conséquent le nœud de la paix. Dans la communion, nous sommes tous nourris du même pain céleste, nous sommes assis à la même table de Jésus-Christ, nous lui sommes tous unis comme à notre chef : que de raisons pour nous lier étroitement ensemble ! Comment cet adorable sacrement sera-t-il pour nous le sacrement de l'unité, si nous nous séparons les uns des autres ? comment sera-t-il le sacrement de la charité, si nous nous soulevons les uns contre les autres ? et comment ne ferons-nous qu'un même corps avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ, si nous ne demeurons attachés les uns aux autres ?

VII. Une des dispositions les plus essentielles à la communion est donc que nous conservions la paix entre nous. C'est pourquoi le Fils de Dieu, avant que d'instituer ce grand mystère et d'y admetre les apôtres, leur donna la paix. Sans cela, quoique purs d'ailleurs, il ne les eût pas jugés dignes de son sacrement : ainsi toutes les autres préparations que nous pouvons et que nous devons y apporter supposent celle-là, et c'est aussi par-là que nous nous mettons en état d'accomplir le dessein du Sauveur du monde, qui a été, en nous incorporant avec lui, d'établir parmi nous la plus parfaite société, et de faire de nous un même troupeau et une même Église.

VIII. Au contraire, un des plus grands obstacles à la communion,

est que nous ne soyons pas en paix avec nos frères, ni nos frères avec nous : car alors Jésus-Christ veut que nous quittions l'autel et le sacrifice, beaucoup plus la communion, puisqu'il faut bien plus pour approcher de la communion que pour offrir simplement le sacrifice. Un pécheur, même en état de péché, peut assister à la messe, et, dans la vue d'apaiser Dieu, lui offrir le sacrifice ; mais il ne peut communier, s'il ne s'est réconcilié et avec Dieu et avec le prochain. C'est donc à nous de nous éprouver là-dessus nous-mêmes avant que de recevoir le Saint des saints, et d'écouter notre cœur pour savoir s'il n'a rien à nous reprocher sur un point de cette conséquence.

IX. Daigne le Seigneur, dans la participation de son corps et de son précieux sang, nous réunir tous ! C'est lui, selon le mot de l'Apôtre, *qui est notre paix* (*Ephes.*, 2), et c'est dans la communion que cette parole se vérifie à la lettre, puisque c'est là qu'il veut être lui-même le médiateur de toutes nos réconciliations. Il a bien eu le pouvoir de réconcilier le ciel et la terre : notre réunion est-elle plus difficile ? Dans les siècles passés, on a vu plus d'une fois des ennemis irréconciliables, à ce qu'il sembloit, déposer toute leur haine à la sainte table, et en sortir dans une sincère et pleine intelligence. Aujourd'hui, et quelquefois dans les maisons religieuses, on voit des personnes divisées sortir de cette table de Jésus-Christ avec la même aigreur, et en remporter les mêmes animosités. Puissions-nous éviter ce malheur, et nous préserver d'une telle malédiction !

INSTRUCTION

SUR LA CHARITÉ.

Ce que vous avez particulièrement à considérer touchant la charité est compris dans son précepte et dans sa pratique. En vous expliquant ce qui regarde le précepte de la charité, je vous ferai voir la nécessité indispensable de cette vertu, et vous pourrez tirer de là de puissants motifs pour vous exciter à l'acquérir. Et en vous apprenant quelle en doit être la pratique, je vous en marquerai les divers caractères, qui pourront vous servir de règles pour vous juger vous-même, et pour connoître comment vous avez accompli jusques à présent un des devoirs les plus essentiels de la vie chrétienne.

§ I. *Le précepte et l'obligation de la charité.*

I. La charité n'est point seulement un conseil évangélique, mais un précepte ; et le Sauveur du monde l'a eu tellement à cœur, qu'il en a fait son précepte particulier. Car *voici mon commandement*, disoit-il à ses apôtres : *c'est que vous vous aimiez les uns les autres* (Joan., 15). Motif admirable dont se servoit saint Jean, le bien-aimé de Jésus-Christ et l'apôtre de la charité, lorsque, parcourant les Églises d'Asie, dont il étoit le patriarche et le fondateur, il répétoit sans cesse dans

les assemblées des fidèles ces paroles : *Mes chers enfants, aimez-vous les uns les autres* (Hieron.) Sur quoi ses disciples lui ayant représenté qu'il leur prêchoit toujours la même chose, en lui demandant par quelle raison il réduisoit toutes ses instructions et toutes ses exhortations à ce seul devoir, il leur fit cette réponse si remarquable : *Parceque c'est le précepte de notre maître; et que si vous le gardez, il suffit pour vous rendre parfaits selon Dieu* (Idem). Voilà, à l'exemple de ce grand apôtre, ce qu'on ne devroit jamais cesser de dire, non seulement dans les assemblées chrétiennes, mais dans les communautés religieuses ; je dis même dans les communautés les plus régulières, les plus austères, les plus éloignées du monde ; et si vous vous lassiez d'entendre toujours cette leçon, je vous répondrois : Plaignez-vous plutôt de ne l'entendre pas assez : pourquoi? *parceque c'est le commandement du Seigneur* (Idem), qui vous doit être plus cher que tout le reste ; parceque c'est un commandement pour lequel vous devez avoir une vénération, une soumission toute singulière, puisque Jésus-Christ a voulu lui-même se l'adapter et en être spécialement le législateur.

II. Aussi l'observation de ce précepte est-elle la marque spécifique et certaine des vrais chrétiens. Car c'est à cela, ajoutoit le Fils de Dieu, *que vous vous ferez reconnoître mes disciples* (Joan., 13). Ce ne sera point précisément par les dons sublimes d'oraison et de contemplation : sans ces faveurs extraordinaires, on peut être chrétien, et solidement chrétien. Ce ne sera point non plus par de rudes pénitences et de rigoureuses austérités du corps : elles sont bonnes, elles sont louables, elles sont saintes; mais ce n'est point après tout ce qui nous discerne de ces sectes d'infidèles, où l'on voit pratiquer des macérations et des mortifications de la chair beaucoup plus étonnantes que dans le christianisme. Ce n'est donc point par-là que nous serons avoués de Jésus-Christ dans le jugement dernier, mais par la charité. Et n'est-ce pas par la charité que les païens eux-mêmes, ennemis déclarés de la religion chrétienne, distinguoient ceux qui la professoient? N'est-ce pas encore par la charité que nous jugeons si l'esprit de Dieu règne dans une famille, dans une maison religieuse? Tout autre signe est équivoque; mais quand nous y voyons la charité bien établie, et que nous n'y apercevons rien qui la puisse blesser, nous disons avec assurance que c'est une maison de Dieu. Et en cela nous ne nous trompons pas : car il n'y a que Dieu et que l'esprit de Jésus-Christ qui puissent former dans les cœurs une charité parfaite et l'y entretenir.

III. C'est dans le commandement de la charité que sont contenus tous les autres, et c'est à celui-là qu'ils se rapportent tous : tellement que saint Paul l'appelle *la plénitude de la loi* (*Rom.*, 13). En vain donc je prétendrois garder tous les autres préceptes, si je manquois à celui de la charité. Sans cette charité envers le prochain, je ne puis pas même avoir l'amour de Dieu, qui est néanmoins le premier et le

plus grand de tous les commandements. Car aimer Dieu et aimer son prochain sont deux commandements inséparables, ou plutôt ce n'est qu'un même commandement qui nous oblige à aimer le prochain dans Dieu, et Dieu dans le prochain. Et en effet, c'est proprement dans le prochain que nous aimons Dieu d'un amour solide et pratique : hors de là, tout notre amour pour Dieu n'est qu'en spéculation et qu'en idée. Théologie divine que tout l'Évangile, que tous les écrits des apôtres, que tous les saints livres nous enseignent, et qui est comme le précis de tous nos devoirs.

IV. Si je n'ai pas pour mon prochain la charité que Jésus-Christ me commande, quand je parlerois le langage des anges et des plus éclairés d'entre les hommes, je ne serois, selon les expressions figurées de saint Paul, qu'un airain sonnant et qu'une cymbale retentissante. Quoi que je pusse dire à Dieu pour lui témoigner les sentiments de mon cœur, il ne m'entendroit pas, et il ne voudroit pas même m'entendre. Quand je ferois des miracles, que je transporterois les montagnes, que je ressusciterois les morts, ou ce seroient de faux miracles, ou, malgré ces miracles, quoique vrais, je ne laisserois pas d'être réprouvé de Dieu : car Dieu peut, par le ministère même d'un réprouvé, opérer des miracles; mais ces miracles n'empêchent pas que celui par qui il les opère ne puisse absolument devenir et être actuellement à ses yeux un sujet de damnation. Quand je livrerois mon corps au fer et au feu, c'est-à-dire quand je m'exposerois au martyre le plus rigoureux, tout ce que je pourrois endurer de supplices et de tourments seroit perdu pour moi, et ne me serviroit de rien auprès de Dieu. Je serois, comme martyr, confesseur de la foi, mais indigne confesseur, parceque je serois en même temps apostat de la charité. Car, dans une telle supposition, on peut être l'un et l'autre, et l'on en a vu des exemples. Témoin celui dont parle Eusèbe dans son Histoire de l'Église, qui, allant souffrir la mort à laquelle il avoit été condamné pour la foi, ne voulut jamais pardonner à un autre chrétien son ennemi, quoique prosterné à ses pieds il lui demandât grace, et le conjurât de vouloir bien se réconcilier avec lui. Mais sans remonter si haut, ne voit-on pas tous les jours des ames religieuses martyres de leur règle, pour ainsi parler, n'avoir avec cela nulle charité pour ceux ou pour celles qui ont eu le malheur de s'attirer leur disgrace et leur aversion? Ne voit-on pas dans le monde tant de personnes dévotes, martyres de la pénitence et de la mortification, être néanmoins les plus vives dans leurs ressentiments et leurs animosités? Appliquons-nous ceci, et disons-nous à nous-mêmes : Quand je m'immolerois comme une victime, et que je pratiquerois toutes sortes d'austérités; quand je passerois toute ma vie ou en oraisons, ou en d'autres saints exercices, tous mes exercices, toutes mes oraisons, toutes mes austérités, sans la charité, me deviendroient inutiles. Grande leçon pour nous, et capable de faire trembler une infinité

de gens, soit dans le siècle, soit dans le cloître, qui, sévères à l'excès sur les autres points de la morale chrétienne, vivent dans un relâchement, ou, pour mieux dire, dans une licence extrême à l'égard de la charité.

V. Si je n'aime pas mon prochain aussi parfaitement que Jésus-Christ me l'ordonne, il est de la foi que je n'ai pas la vie de la grace : *Celui qui n'aime pas son frère est dans un état de mort* (1. JOAN., 3). Il est de la foi que je suis dans le plus déplorable aveuglement : *Celui qui n'aime pas son frère marche dans les ténèbres* (1. JOAN., 2). Il est de la foi que je me rends coupable d'une espèce de meurtre : *Celui qui n'aime pas son frère est homicide* (1. JOAN., 3). Trois malédictions marquées par saint Jean, et d'autant plus à craindre qu'elles sont plus communes. En voici le sens et l'explication.

VI. Si je n'aime pas mon frère, je suis dans un état de mort, c'est-à-dire dans l'état du péché mortel; car il n'y a que le péché mortel qui puisse causer la mort à mon ame. Or le péché mortel où tombent plus aisément les personnes mêmes qui font profession de piété, et les ames religieuses, c'est celui qui attaque et qui blesse la charité, puisque, pour pécher grièvement en ce point, il ne faut qu'un secret sentiment de haine ou de vengeance, volontairement conçu et entretenu. Péché qui se forme si promptement dans le cœur, que sans une grande précaution il est très difficile de l'arrêter. Péché qui se tourne très aisément en habitude, et où l'on demeure quelquefois des années entières. Il y a certaines conditions qui par elles-mêmes nous mettent assez à couvert des autres péchés, de l'ambition, de l'avarice, de l'impureté : mais il n'y a point de condition où l'on ne soit exposé à celui-ci. C'est souvent dans les plus saints états qu'il règne avec plus d'empire et plus d'impunité.

VII. Si je n'aime pas mon frère, je marche dans les ténèbres. Mais pourquoi en commettant ce péché suis-je plutôt dans les ténèbres, qu'en commettant les autres? En voici la raison, qui est évidente : c'est que les péchés contre la charité sont ceux où il est plus ordinaire et plus facile de se faire une fausse conscience, une conscience peu exacte, une conscience selon ses vues, selon ses desseins, selon ses inclinations, selon ses antipathies : or rien n'est plus sujet à l'illusion que nos vues et nos idées particulières, que nos antipathies et nos inclinations naturelles. C'est que l'article de la charité est celui où l'on se flatte davantage, et où l'on trouve plus de spécieuses excuses pour se justifier, quelque criminel que l'on soit. C'est qu'il arrive même tous les jours qu'on érige en vertus les actions, les sentiments, les discours où la charité est le plus visiblement offensée. On appelle zèle de la gloire de Dieu, zèle du salut des ames, zèle de la vérité et de la pure doctrine, ce qu'il y a dans la médisance de plus outrageux et de plus calomnieux. Bien loin d'en avoir quelque peine, on s'en fait un mérite devant Dieu, et l'on s'en glorifie devant les hommes.

VIII. Si je n'aime pas mon frère, je suis homicide : et de qui ? de moi-même, de la charité et du prochain. De moi-même, puisque je tue mon ame par une des blessures les plus mortelles qu'elle puisse recevoir. De la charité, puisque j'éteins, autant qu'il est en moi, ce principe de toute société : de la société humaine, de la société chrétienne, et surtout de la société religieuse. Du prochain, puisque je le fais mourir en quelque sorte dans mon cœur, où il devroit vivre, et où je devrois le porter. Quiconque saura bien pénétrer toutes ces vérités, qu'il se trouvera redevable à la justice de Dieu, qui est l'auteur de la charité, et qui doit prendre un jour sa cause en main, et venger si hautement ses intérêts !

IX. Ce qui doit encore sur cela redoubler notre crainte, c'est de voir combien cette charité, qui nous est si expressément commandée, court néanmoins de risques partout et dans tous les états. Rien de plus difficile à conserver, rien de plus rare que de la maintenir pure et entière. C'est un trésor que nous portons dans des vases fragiles : si nous venons à la perdre, tout est perdu pour nous. Y a-t-il donc attention que nous ne devions avoir, y a-t-il circonspection dont nous ne devions user, y a-t-il mesures que nous ne devions prendre ? Et là-dessus ne pensons point à nous prévaloir de la sainteté de notre profession. La retraite religieuse peut nous préserver de tous les autres dangers du monde ; mais la charité n'y est pas toujours plus en assurance qu'ailleurs, et combien y a-t-elle fait de tristes naufrages ?

X. Rien de plus exposé que la charité à de violentes tentations. Comme c'est l'ame du christianisme et le nœud qui soutient toutes les sociétés, il n'y a point d'efforts que le démon ne fasse pour l'arracher de nos cœurs, et c'est contre elle qu'il emploie tout ce qu'il a d'artifice et de pouvoir. En quoi il n'est que trop secondé par nos dispositions intérieures, par notre amour-propre, par notre orgueil, par notre sensibilité et notre extrême délicatesse, par les contradictions des autres, par tous les événements qui allument nos passions et qui sont contraires à nos desirs. Il nous faut donc une charité assez solide et assez ferme pour n'être point ébranlés de tous ces assauts, pour réprimer les mouvements les plus vifs, pour nous endurcir contre les traits les plus perçants, pour triompher de tout ce qui pourroit lui donner quelque atteinte et l'affoiblir.

§ II. *La pratique et les caractères de la charité.*

I. Afin que notre charité soit aussi solide et aussi parfaite qu'elle doit l'être, il faut qu'elle ait tous les caractères que saint Paul nous a si bien décrits, et dont il nous a fait un détail si exact et si instructif. *La charité*, dit ce grand apôtre, *est patiente, elle est pleine de bonté. La charité n'est point jalouse, elle ne s'enfle point, elle n'est point ambitieuse, elle ne cherche point ses propres intérêts, elle ne s'emporte point, elle ne pense mal de personne ; elle n'a point de joie de l'injus-*

tice, mais elle en a de la vérité; elle endure tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout (1. *Cor.* 13). Excellentes qualités de la charité qui en comprennent toute la pratique, et qui lui sont tellement nécessaires, que si une seule lui manque, non seulement ce n'est plus une charité complète, mais elle n'est pas même suffisante pour satisfaire à l'obligation absolue que Jésus-Christ nous a imposée. Reprenons donc par ordre ces différents caractères, et considérons-les chacun en particulier, pour nous les bien imprimer dans l'esprit et dans le cœur.

II. *La charité est patiente.* C'est par-là qu'elle se soutient et qu'elle se purifie. Car de la manière que nous sommes tous faits, il n'est pas possible qu'il ne se rencontre mille choses dans la vie qui nous déplaisent, qui nous piquent, qui nous choquent, dont nous nous sentons rebutés, et qui nous porteroient naturellement aux révoltes et aux éclats. Si nous nous modérons et que nous prenions patience, dans un moment tout est étouffé, tout tombe, et l'on n'en parle plus. Mais si nous suivons le premier mouvement qui s'élève, et que la chaleur nous emporte, combien les suites en sont-elles fâcheuses, et que n'en coûte-t-il pas à la charité? De plus, c'est par la patience que notre charité se purifie : comment cela? parceque dans les occasions où nous avons besoin de patience et où nous la pratiquons, il n'y a que la pure charité qui nous retienne. Ce n'est point la nature, ce n'est point l'inclination, ce n'est point le goût, mais la seule vue de Dieu, dont nous voulons garder le précepte, et le seul zèle de la charité que nous ne voulons pas détruire.

III. *La charité est pleine de bonté.* Elle est honnête, prévenante, complaisante, obligeante. Ce qu'elle a de plus merveilleux, c'est qu'elle rend tels des gens qui d'eux-mêmes sont des esprits rudes, aigres, sauvages, impraticables. D'où vient que, selon le monde même, il n'y a point de personnes plus sociables, plus civiles, plus accommodantes, autant qu'il est permis par la loi de Dieu, que les personnes vraiment dévotes et vertueuses: et si au contraire l'on en voit de chagrines, de farouches, d'inaccessibles, et, pour ainsi dire, de barbares dans toutes leurs manières, c'est à elles-mêmes, et non point à la dévotion, qu'il faut s'en prendre. Car la vraie dévotion est charitable; et ce que fait le monde par un esprit profane, la charité le fait par un esprit chrétien, qui est d'adoucir les mœurs et de les polir.

IV. *La charité n'est point jalouse.* En voici la raison : c'est que la charité consiste dans une bonne volonté et dans une sincère affection pour le prochain. Or, dès qu'on est touché de cette affection sincère et qu'on a cette bonne volonté, on souhaite au prochain le bien qu'il n'a pas, et l'on n'a garde, par conséquent, de lui envier celui qu'il possède. Mais du reste, on peut dire et il est certain que la charité n'a pas d'ennemi plus puissant et plus à craindre que cette malheureuse jalousie qui nous infecte de son poison, et dont il n'y a que les esprits

fermes et les ames droites qui sachent bien se défendre. Jalousie des avantages d'autrui, des talents d'autrui, des vertus d'autrui, et des éloges qu'on leur donne. C'est assez pour rompre des amitiés qui sembloient devoir durer jusqu'à la mort. Deux hommes avoient entre eux la liaison la plus étroite ; mais que dans une même profession où la Providence les emploie, l'un vienne à l'emporter sur l'autre, que l'un réussisse et soit applaudi, tandis que l'autre demeure en arrière et qu'il n'en est fait nulle mention, cela suffit pour les diviser, et pour les réduire à ne se plus connoître : pourquoi? parceque la jalousie s'empare du cœur de celui-ci, et qu'elle lui inspire des sentiments avec lesquels une véritable union ne peut subsister. On ne peut comprendre combien de ravages cette passion si lâche et si honteuse a causés jusque dans les états les plus saints et les plus consacrés à Dieu.

V. *La charité n'agit point mal à propos.* C'est-à-dire qu'elle nous rend vigilants, circonspects, attentifs sur nous-mêmes et sur les autres : sur nous-mêmes, pour prendre garde à tout ce que nous disons et à tout ce que nous faisons ; sur les autres, pour connoître ce qui les offense et pour s'en abstenir. Et en effet, puisqu'il faut si peu de chose pour blesser la charité, et qu'une parole indiscrète, qu'une plaisanterie mal placée, qu'un ton de voix trop élevé est capable d'aigrir certaines personnes, avec quelle précaution ne devons-nous pas ménager leur foiblesse ? C'est une erreur de croire qu'il n'y a que ce qui attaque la réputation qui puisse être contre la charité. Ce n'est pas une moindre erreur de penser que la charité ne soit violée, que lorsqu'on parle ou qu'on agit avec réflexion et de dessein prémédité. Ce sont souvent les indiscrétions, les imprudences, les légèretés qui excitent les plus grands troubles. Il est vrai, ce n'est point par malice que vous dites ceci ou cela ; les choses vous échappent avant que vous les ayez bien considérées, et sans que vous y entendiez aucun mal ; mais après tout, avec votre ingénuité prétendue, ou plutôt avec cette ingénuité trop précipitée et trop aveugle, vous faites sur ceux qui vous écoutent de très vives impressions, et vous leur portez des coups très douloureux. Votre inconsidération vous excuse-t-elle ? non sans doute. Que n'avez-vous plus de retenue ? que ne réprimez-vous votre impétuosité ? pourquoi vous donnez-vous une telle liberté de déclarer si aisément toutes vos pensées, et que ne mettez-vous un frein à votre langue pour la régler ?

VI. *La charité ne s'enfle point.* Tous ne sont pas dans les mêmes rangs, n'ont pas les mêmes prérogatives, ne vivent pas dans la même distinction ni les mêmes honneurs : mais quiconque se trouve au-dessus des autres n'a pas droit pour cela de les mépriser, ni de les traiter avec hauteur. Outre que ces airs hautains et dédaigneux ne conviennent qu'à des esprits vains et frivoles, rien ne leur attire plus l'envie et ne leur suscite plus d'affaires. Qu'on voie dans l'élévation un homme sans faste, sans orgueil, en usant bien avec tout le monde

et ne se laissant point éblouir de sa fortune : on ne cherche point à l'humilier, on ne forme point d'intrigues contre lui, il ne se fait point d'ennemis, et chacun, au contraire, est disposé à se déclarer en sa faveur. Mais si l'on y remarque de la fierté et de l'ostentation, et qu'on lui voie prendre un ascendant impérieux, voilà ce qui engage à le butter en toutes rencontres, à le chagriner, à le déchirer dans les conversations, à renverser toutes ses entreprises, et à l'abattre lui-même si l'on peut. Plus de charité à son égard, comme il témoigne n'en avoir à l'égard de personne.

VII. *La charité n'est point ambitieuse.* Prétendre accorder ensemble la charité et l'ambition, c'est une chimère. Un ambitieux veut toujours monter, il veut être plus considéré que les autres, avoir en tout la préférence, occuper partout les premières places ; et voilà justement ce qui ruine la charité dans son cœur. Car il ne manque point de compétiteurs et de concurrents. De quel œil les regarde-t-il, et de quel œil en est-il regardé? Ne sont-ce pas ces fatales concurrences qui entretiennent entre les familles des défiances, des haines, des inimitiés éternelles ? Concurrences, non seulement entre maisons et maisons, mais entre particuliers et particuliers ; non seulement entre les grands, mais entre les petits ; non seulement entre les séculiers, mais entre les religieux. Il ne faut pas beaucoup d'expérience, soit du monde, soit de la vie religieuse, pour savoir quels désordres sont venus de là, et pour prévoir quels désordres dans la suite il en doit encore venir.

VIII. *La charité ne cherche point ses intérêts.* Voilà de toutes les épreuves la plus sûre, pour démêler la vraie charité de celle qui n'en a que l'apparence et que le nom. Car il n'en faut pas juger par les démonstrations extérieures, même les plus vives et les plus empressées. On voit des personnes donner toutes les marques du plus parfait dévouement et d'une charité sans réserve. A s'en tenir aux dehors, on ne peut rien, ce semble, ajouter à leur zèle, et l'on ne doute point qu'ils n'agissent dans les vues les plus pures d'une affection toute chrétienne. Mais si l'on pouvoit pénétrer le fond de leur cœur, on se détromperoit bientôt, et l'on y apercevroit un intérêt caché qui les conduit. Aussi, que cet intérêt vienne à cesser, et qu'il ne se trouve plus dans ces services qu'on rendoit, dans ces assiduités qu'on avoit, dans cette ardeur qu'on témoignoit, c'est là que le mystère tout-à-coup se dévoile. Ces gens si serviables et si officieux ne vous connoissent plus, à ce qu'il paroît, et tournent ailleurs leurs soins, parcequ'ils y espèrent un meilleur compte. L'intérêt même est si subtil, que quelquefois on ne le remarque pas soi-même, et qu'on y est trompé comme les autres ; mais l'occasion est, pour ainsi parler, la pierre de touche ; c'est elle qui découvre l'ame , et qui en révèle tout le secret.

IX. *La charité ne s'emporte point.* Elle peut reprendre, elle peut corriger, elle peut, selon les besoins, s'expliquer avec force et avec fermeté ; mais tout cela se fait ou se doit faire sans violence et sans

emportement. Illusion de dire : C'est pour le bien que je m'intéresse, et c'est ce qui m'anime; votre intention est bonne, mais elle n'est pas assez mesurée ; et si vous n'y prenez garde, de ce bon principe suit un mauvais effet, qui est la passion. Car on a beau se flatter, il y a presque toujours de la passion dans ce feu et cette chaleur qui vous agite, et dont vous n'êtes plus maître dès qu'une fois vous vous y abandonnez. La charité, lors même qu'elle est obligée de se montrer plus sévère et d'user de rigueur, ne perd jamais une certaine onction qui tempère toutes choses, et qui en est comme l'assaisonnement. Si cette onction n'y est pas, la charité ne peut y être, ou n'y peut longtemps demeurer.

X. *La charité ne pense point de mal.* Elle n'est point défiante, point soupçonneuse. C'est des soupçons et des défiances que naissent les jugements téméraires et les aversions; et il n'y a guère d'esprits plus dangereux dans la société et le commerce de la vie, que ces imaginations fortes et ombrageuses qui se tourmentent beaucoup elles-mêmes, et qui ne tourmentent pas moins les autres. Un esprit de cette trempe envisage toujours les choses par un mauvais côté, et les interprète toujours ou à son propre désavantage, ou à celui du prochain. Ce ne sont communément que des chimères et des fantômes qu'il se forme; mais ces fantômes et ces chimères, c'est ce qui le prévient, ce qui l'envenime, ce qui l'irrite, ce qui le nourrit dans les ressentiments les plus injustes et les plus mal fondés. Une ame bien faite, et surtout une ame chrétienne et charitable, est au contraire disposée à prendre tout en bonne part. Ce n'est pas qu'elle approuve le mal, mais elle ne le croit pas aisément. Elle se feroit même, et avec raison, une peine de conscience et un scrupule d'écouter d'abord toutes les idées qui se présentent, et de les suivre, avant que de s'être donné le temps de les approfondir. Cependant elle se tient en paix, et elle aime mieux être trompée par une trop grande facilité à bien juger, que de l'être par une trop grande rigueur à condamner.

XI. *La charité n'a point de joie de l'injustice, mais elle en a de la vérité.* Si je me réjouis du mal de mon prochain, si je suis bien aise qu'on le blâme, qu'on le mortifie, qu'on le persécute, qu'on se tourne contre lui parcequ'il s'est tourné contre moi, non seulement c'est une joie basse et indigne d'un cœur généreux, mais c'est une vengeance absolument incompatible avec cette loi d'amour qui nous impose une obligation rigoureuse de pardonner à nos ennemis et de les aimer. De même, si je n'ai pas une sainte joie de la justice qu'on rend à mes frères, et que je leur dois rendre aussi bien que les autres; si je ne bénis pas Dieu de leur avancement, de leur progrès, du bien qu'ils font, du crédit qu'ils acquièrent dans le public, c'est une preuve certaine qu'il y a peu de charité en moi, pour ne pas dire qu'il n'y en a point du tout, puisqu'il n'y a pas même de bonne foi, de droiture, ni d'équité. Y en a-t-il plus ailleurs? et suivant ces deux seules règles, où

trouverons-nous de la charité parmi les hommes, et n'aurons-nous pas lieu de nous plaindre qu'il n'y en a presque nulle part?

XII. Enfin, l'Apôtre conclut par ces paroles: *La charité endure tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout.* Qu'elle supporte et qu'elle endure tout, c'est ce que fait la patience, dont nous avons déja parlé. Mais comment croit-elle tout? Cela ne se doit entendre que de ce qui est à l'avantage du prochain; car pour le mal, ainsi que nous l'avons dit, elle est extrêmement réservée et difficile à se le persuader. Tout ce qui va donc à la justification d'autrui, elle le reçoit avec une prévention favorable, et une certaine simplicité, qui, sans être tout-à-fait aveugle, évite aussi de se rendre trop pointilleuse et trop pénétrante. Mais comme il y a néanmoins des sujets et des occasions où l'évidence des choses ne permet pas de les justifier par aucun endroit, ce que fait du moins la charité, c'est d'espérer tout. Elle espère, par exemple, que cet homme changera de conduite, qu'il reviendra de ses égarements, qu'il se comportera mieux en d'autres rencontres, qu'il reconnoîtra son erreur, qu'il se détrompera de ses préjugés, qu'il réparera le passé, et qu'il en fera une pleine satisfaction. Or cette espérance, dont on ne doit jamais se départir, est une raison de le cultiver, de l'épargner, d'avoir pour lui des égards: et voilà ce qui faisoit dire à saint Augustin que nous devons aimer les libertins mêmes et les impies, parcequ'ils peuvent devenir un jour des élus de Dieu et des Saints. Ayons la charité dans le cœur, et il ne sera point nécessaire de nous fournir de bons tours et de bonnes pensées en faveur du prochain; nous les trouverons d'abord nous-mêmes.

XIII. Notre charité ne sera pas sans récompense: et saint Paul lui-même nous la promet, lorsqu'il ajoute que la charité *ne doit jamais finir* (1. *Cor.,* 13.) Elle nous conduira au ciel, et nous l'y conserverons éternellement. Tous les autres dons cesseront, celui de prophétie, celui de science, celui des langues, celui des miracles; mais dans la félicité éternelle, bien loin que la charité soit détruite, elle n'y sera que plus abondante et que plus parfaite. Commençons dès ce monde à nous mettre dans l'heureux état où nous espérons être pendant toute l'éternité.

INSTRUCTION

SUR L'HUMILITÉ DE LA FOI[1].

Comme je ne vous dissimule point mes sentiments, et que d'ailleurs vous me faites l'honneur de m'écouter et de bien prendre ce que je vous dis, je ne vous célerai point que je vous trouve un peu trop portée à vous élever contre les décisions de l'Église, touchant des matières qui depuis long-temps ont été agitées avec toute la réflexion

[1] Cette instruction regarde une personne peu soumise aux décisions de l'Église.

nécessaire, et sur lesquelles le Saint-Siége a prononcé. Vous en raisonnez, vous en disputez, vous vous échauffez même quelquefois; et il vous paroît étrange que, pour couper court à des contestations qui n'auroient point de fin, on se contente de vous répondre, en un mot, qu'il n'est plus temps d'examiner, mais de se soumettre. Cependant cette réponse n'est pas moins solide ni moins vraie, qu'elle est courte et décisive; et vous la goûteriez davantage si vous aviez ce que j'appelle l'humilité de la foi. Avec cette humilité de la foi, que de raisonnements tomberoient tout-à-coup! que de difficultés s'évanouiroient! que de disputes cesseroient! Car, sans prétendre parler de vous en particulier, on a toujours remarqué que, dans ces sortes de divisions au regard de la doctrine, il se mêloit un orgueil secret qui servoit infiniment à les entretenir. Je m'estimerois heureux si je contribuois à vous préserver de cet écueil, et j'espère que ce qu'il m'est venu en pensée de vous écrire n'y sera pas inutile. Du moins vous fera-t-il voir la nécessité d'une foi humble : je veux dire que, sans une solide humilité, il n'est pas possible de conserver une foi bien pure.

I. Vous devez remarquer d'abord qu'il y a deux choses à considérer dans la foi : ce que nous croyons, et la manière dont nous le croyons: l'un est comme la matière de notre foi, et l'autre en est comme la forme. Or l'un et l'autre a une connexion essentielle avec l'humilité, et ne subsiste que sur le fondement de l'humilité. Car ce que nous croyons, c'est-à-dire les humiliations d'un Dieu et les maximes humiliantes de son Évangile, qui sont les principaux objets de notre foi, pour être crues, demandent nécessairement de notre part une préparation de cœur et une pieuse affection à l'humilité; et la manière dont nous les croyons n'est rien autre chose qu'un exercice continuel d'humilité. D'où je conclus que c'est donc particulièrement l'humilité qui entretient ce divin commerce qu'il y a entre Dieu et nous, par le moyen de la foi, lorsque Dieu nous parle et que nous croyons à sa parole. Vous pourrez mieux entendre ceci par l'éclaircissement que j'y vais donner.

II. Ce que nous croyons se réduit surtout à des mystères et à des maximes : or ces mystères et ces maximes ne sont la plupart que des mystères et des maximes d'humilité. Un Dieu fait homme, et par-là un Dieu humilié jusqu'à l'anéantissement; un Dieu incarné dans le sein d'une vierge, comme dans le sein de l'humilité; un Dieu né dans une étable et couché dans une crèche, comme dans le berceau de l'humilité; un Dieu inconnu, méprisé sur la terre, et y vivant comme dans le séjour de l'humilité; un Dieu mourant sur la croix, comme sur le théâtre de l'humilité; un Dieu présent sur nos autels, mais caché sous de viles espèces, comme dans le sacrement de l'humilité : voilà les grands mystères que notre foi nous propose. De plus, un Dieu ne nous prêchant que l'humilité, ne promettant presque ses récompenses qu'à l'humilité, n'agréant nos services et n'acceptant tous

nos mérites qu'autant qu'ils sont fondés sur l'humilité; nous donnant pour règles de nous abaisser, de fuir la grandeur et l'élévation, de prendre partout les dernières places, de préférer aux honneurs les mépris, les outrages, les calomnies : voilà les plus communes maximes de notre foi. Or comment sera-t-il possible que notre esprit se persuade bien tout cela, et qu'il croie tout cela d'une foi bien vive, à moins qu'il n'y ait dans notre cœur quelques principes d'humilité, et que par l'humilité il ne surmonte sur tout cela ses répugnances naturelles? d'autant plus que c'est du cœur et de la volonté que la foi dépend. Car notre foi doit être libre, et nous ne croyons par une foi divine que ce que nous voulons croire. Il faut donc un acte du cœur et de la volonté, qui détermine l'esprit à croire. Et si c'est un cœur vain, un cœur orgueilleux et présomptueux, sera-t-il en état de faire les efforts nécessaires pour obliger l'esprit de croire des vérités qui toutes condamnent son orgueil et sa présomption? C'est pourquoi le Fils de Dieu reprochant aux Juifs leur incrédulité, au lieu de leur dire qu'ils ne vouloient pas croire en lui, leur disoit, en termes plus forts, qu'ils ne pouvoient pas même croire en lui, et cela, parcequ'ils étoient remplis d'orgueil, et qu'ils ne cherchoient que l'honneur du monde. Ce n'est pas, remarque saint Chrysostome, qu'ils manquassent de lumières, ni qu'absolument ils ne pussent avoir la foi; car Jésus-Christ alors ne leur eût pas fait ce reproche; mais c'est que l'orgueil qui les possédoit, et dont ils ne vouloient pas se défaire, les mettoit dans une espèce d'impuissance de croire, et que cette impuissance étant volontaire dans sa cause, elle devenoit criminelle dans son effet. Combien y a-t-il de prétendus chrétiens à qui je pourrois adresser ces mêmes paroles du Sauveur : *Le moyen que vous puissiez croire, vous qui vous laissez aveugler par la passion de l'honneur* (Joan., 5)? Ce n'est pas qu'ils ne croient les mystères de la religion et les maximes de l'Évangile d'une certaine foi vague et superficielle, du moins font-ils profession de les croire, puisqu'ils se disent chrétiens; mais en vérité, quand on les voit si entêtés des vanités du siècle, de l'estime du siècle, des pompes du siècle; si entêtés d'eux-mêmes et de leur propre mérite, peut-on penser qu'ils croient réellement, qu'ils croient solidement, qu'ils croient fermement des mystères et des maximes qui ne les portent qu'à s'avilir dans l'opinion des hommes, et qu'à s'anéantir?

III. Je n'insiste pas davantage sur cet article; mais je m'attache à l'autre, où l'humilité me paroît encore tout autrement nécessaire : c'est la manière dont nous croyons. Car qu'est-ce que la foi, et en quoi consiste la foi? Elle consiste à croire sans voir : *Heureux ceux qui n'ont point vu, et qui ont cru* (Joan., 20). Elle consiste à croire ce qui nous est révélé, et non pas de Dieu même immédiatement, mais par le ministère des hommes et par l'organe de l'Église : *Quiconque refuse d'écouter l'Église, regardez-le comme un païen et un publicain*

(MATTH., 18). Voilà l'idée que les apôtres, après Jésus-Christ, que tous les théologiens nous donnent de cette vertu; en voilà l'essence et la nature. Or ne sont-ce pas là les actes d'humilité les plus excellents et les plus parfaits dont soit capable une créature raisonnable, aidée de la grace de Dieu? Croire ce qu'on ne voit pas, ce qu'on ne comprend pas, ce qui contredit tous nos sens, tous nos préjugés, toutes nos connoissances naturelles. Ce n'est pas assez: le croire, à la vérité, parcequ'il est révélé de Dieu; mais, du reste, sans autre évidence de cette révélation, sinon que des hommes comme nous nous le déclarent ainsi. Je dis des hommes comme nous: non pas qu'ils ne soient d'ailleurs et qu'ils ne doivent être distingués de nous par l'autorité divine dont ils sont revêtus, et que nous sommes obligés de reconnoître et de respecter dans eux; mais, après tout, à n'en juger que par les apparences, que par les dehors, que par les yeux, nous n'y apercevons rien qui nous représente autre chose que des hommes semblables à nous. Ce sont là ceux qui composent avec le reste des fidèles l'Église de Jésus-Christ; ce sont ceux qui la gouvernent au nom de Jésus-Christ, et c'est à leurs décisions que nous devons nous soumettre purement et simplement; je veux dire, sans autre preuve, sinon que ce sont des décisions émanées de leur tribunal. Une pareille soumission, dis-je, un tel sacrifice de toutes nos lumières et de toutes nos vues, n'est-ce pas la plus grande humiliation de l'esprit humain?

IV. C'est en ce sens que le Fils de Dieu nous a dit dans l'Évangile: *Si vous ne devenez semblables à des enfants, vous n'entrerez jamais dans le royaume des cieux* (Ibid.). Car, selon les interprètes, ce royaume des cieux, c'est l'Église militante sur la terre, et triomphante dans le ciel. Afin donc que nous soyons de cette Église, il faut nous rendre enfants: et par où enfants? demande saint Augustin. Par la foi. En effet, poursuit ce saint docteur, un enfant n'est différent d'un homme que parcequ'il n'a encore aucun exercice de sa raison, ou qu'il n'en a que très peu d'usage. Il croit, mais il ne raisonne point; et c'est justement ce que la foi opère dans nous. Quand Dieu a une fois parlé, ou par lui-même directement, ou plus communément par son Église, la foi nous défend de douter, d'examiner, d'user d'aucunes recherches; mais elle nous fait un commandement de croire. Ainsi elle nous réduit à une espèce d'enfance: et le moyen que nous nous y réduisions nous-mêmes par une obéissance chrétienne, si nous ne sommes vraiment humbles!

V. C'est encore en ce même sens et selon cette même idée de la foi, que l'apôtre saint Paul nous la dépeint comme une sainte servitude, où nous tenons notre entendement lié, pour ainsi dire, et enchaîné. Que veut-il par-là nous faire entendre? Saint Chrysostome l'explique d'une manière très ingénieuse et très littérale. Voyez, dit ce Père, la condition et l'état d'un prisonnier : il n'est plus en pouvoir d'aller

où bon lui semble, ni où il lui plaît : il se trouve resserré dans un lieu obscur et ténébreux, sans qu'il lui soit permis de faire un pas pour en sortir ; et s'il fait le moindre effort pour se tirer de cette captivité, on le traite de rebelle. Tel est l'assujettissement de la foi : notre esprit a une faculté naturelle de se répandre sur toutes sortes d'objets, de s'élever à ce qui est au-dessus de lui, d'aller rechercher les choses les plus cachées, de passer d'une connoissance à l'autre, et de faire toujours de nouvelles découvertes. C'est là, si j'ose m'exprimer de la sorte, un de ses plus beaux apanages ; c'est là qu'il met sa principale gloire, et c'est de quoi il est le plus jaloux. De vouloir le gêner là-dessus, de vouloir le priver d'un droit qu'il se croit propre et qui flatte sa vanité, c'est étrangement le rabaisser et le dégrader. Voilà néanmoins ce que la foi entreprend. Elle lui interdit toute curiosité, toute liberté de discourir sur le fond des vérités que Dieu nous révèle, et par-là elle le tient captif et sous le joug. Que l'humilité vienne à lui manquer, demeurera-t-il dans cette sujétion, et ne cherchera-t-il pas à s'affranchir d'un empire dont son orgueil est blessé ?

VI. Il est certain, et l'expérience nous le fait bien voir, que c'est en cela que la soumission nous paroît plus difficile et moins supportable. Dans tout le reste, nous nous assujettissons et nous nous captivons. Dans nos affaires, dans nos emplois, jusque dans nos divertissements et dans nos inclinations, même les plus fortes, nous nous faisons tous les jours violence. Mais s'agit-il de nos sentiments, et des opinions particulières dont nous nous sommes laissé prévenir ; nous ordonne-t-on de les déposer et de les renoncer par le seul respect d'une autorité supérieure, c'est alors qu'il se forme en nous mille contradictions et mille révoltes d'esprit ; et ces contradictions intérieures, ces révoltes sont telles, que souvent ni la raison, ni le devoir, ni la crainte, ni l'espérance, ni la nécessité, ni la force, ne sont pas capables de les surmonter. D'où vient cette différence, et d'où arrive-t-il que nous soyons si dociles sur toutes les autres choses, et si peu sur ce qui est opposé à nos idées et à nos préjugés ? C'est que la docilité et la condescendance sur toutes les autres choses ne porte point ordinairement avec soi un caractère d'humiliation, et qu'au contraire elle passe pour honnêteté, pour civilité, pour bonté : au lieu que de désavouer ses pensées et de les quitter, pour s'attacher à d'autres qu'on nous oblige de prendre et pour s'y conformer, c'est reconnoître qu'on se trompoit, qu'on s'égaroit, qu'on n'étoit point assez éclairé, ni assez bien instruit pour se conduire soi-même : et voilà ce que notre présomption ne peut soutenir, de quoi elle ne peut convenir, à quoi l'on a toutes les peines imaginables de la résoudre et de la faire consentir.

VII. Prenez garde, s'il vous plaît ; je dis, pour s'attacher à d'autres sentiments et à d'autres pensées, qu'on nous oblige de prendre. Car si c'est de soi-même qu'on vient à changer d'opinion, si c'est avec une

pleine liberté de choisir celle qu'on veut, et qu'on retienne toujours sa première indépendance ; il n'y a rien là qui choque notre orgueil, et c'est pourquoi notre esprit n'y répugne plus. On se fait même une gloire d'être revenu de son erreur, d'avoir mieux approfondi tel point qu'on n'avoit pas assez pénétré, d'avoir eu des vues plus justes, et d'avoir enfin découvert la vérité. Mais, encore une fois, il faut que tout cela soit de nous-mêmes, c'est-à-dire que ce soit nous-mêmes qui jugions, nous-mêmes qui décidions, nous-mêmes qui nous détrompions. Si c'est un autre qui veut là-dessus nous diriger et nous entraîner dans son sentiment, surtout si c'est une puissance même légitime et à laquelle nous sommes subordonnés, qui exige de nous ce témoignage de dépendance et d'obéissance, ce sera assez pour nous obstiner plus que jamais dans nos préventions; et sans le secours d'une humilité sincère et religieuse, on ne peut guère se promettre de nous que nous nous démettions de la possession où nous nous croyons bien établis, de nous en rapporter à nous-mêmes, et d'être maîtres de nos jugements.

VIII. Fausse et malheureuse possession, qui a fait dans les siècles passés, et qui fait encore de nos jours, tant de libertins en matière de créance. Ne croire que ce que l'on voit, ou que ce que l'on connoît par l'évidence naturelle; ne consulter là-dessus que soi-même, et ne déférer à nul autre que soi-même, voilà le premier principe de l'orgueil de l'homme. On veut comprendre les choses de Dieu avant que d'y ajouter foi; et Dieu nous dit par son prophète : Je veux que vous les croyiez avant que vous les compreniez. Pourquoi cela? c'est, remarque saint Augustin, que l'intelligence des choses de Dieu est un don de grace, qui doit être mérité par l'humilité de la foi, et qui est la récompense de la foi. Les prétendus esprits forts du monde voudroient que Dieu les gouvernât par la raison : et Dieu leur répond : Je veux que ce soit la foi qui vous gouverne, ou plutôt je veux moi-même vous gouverner par la foi. Toutes sortes de considérations l'y engagent, mais en particulier celle-ci : qu'étant d'aussi foibles et d'aussi petites créatures que nous le sommes, il n'est pas juste que nous soyons les juges et les arbitres de ce qui concerne ses adorables mystères et ses impénétrables conseils; que si c'étoit par la raison que nous fussions conduits, ce ne seroit point précisément à sa divine parole que nous nous soumettrions ; mais qu'avec cette raison, qui nous serviroit de guide, nous jugerions de sa parole même, et nous nous érigerions un tribunal au-dessus de lui: ce qui sans doute ne nous appartient pas, ni ne nous peut jamais appartenir.

IX. Quoi donc! dit un sage du monde, n'ai-je pas droit de demander la raison des choses que Dieu me déclare, ou qu'on me déclare de sa part, et qu'on m'ordonne de croire? Eh! qui vous auroit donné ce droit, et pourquoi voudriez-vous vous l'attribuer à l'égard de Dieu et

de l'Église de Dieu, lorsque tous les jours et en mille sujets vous croyez de simples hommes, sans caractère et sans autorité, sur leur seule parole? Combien y a-t-il de choses dans l'univers qui vous sont inconnues, et dont néanmoins vous ne doutez pas, parceque vous vous en rapportez au témoignage des savants? Il est étrange, dit saint Hilaire, que nous soyons si humbles dans la profession que nous faisons de ne pas savoir la plupart des secrets de la nature, et qu'il n'y ait qu'à l'égard des mystères de Dieu et des points de la religion, que nous fassions paroître une ignorance présomptueuse et pleine d'orgueil.

X. Nous savons en quels abîmes cette dangereuse présomption et cet orgueil a précipité tant d'hérésiarques et leurs sectateurs; nous savons à quelles extrémités et à quels excès ils se sont portés. Ils ont mieux aimé abandonner la religion de leurs pères, déchirer le sein de leur mère, qui est l'Église; être séparés de la communion de leurs frères, qui sont les fidèles; passer pour des anathèmes dans le monde, voir le trouble et la confusion qu'ils y causoient, que de se relâcher d'un sentiment erroné et nouveau, dont ils étoient préoccupés. S'ils avoient pu dire une fois : Je me suis trompé, je me suis trop laissé remplir de mes pensées, et je ne devois pas m'y attacher avec tant d'opiniâtreté; s'ils avoient pu, dis-je, parler de la sorte, et agir ensuite conformément à cet aveu, combien de maux cette humble confession eût-elle arrêtés? Dieu en eût tiré sa gloire, l'Église en eût été édifiée, la foi en eût triomphé, et eux-mêmes ils s'en seroient fait devant tout le peuple chrétien une couronne de mérite et d'honneur. Mais il eût fallu pour cela s'humilier et se soumettre; et l'esprit d'orgueil qui les dominoit n'a pu supporter la moindre sujétion ni la moindre humiliation. Il ne leur est donc plus resté, dit Vincent de Lérins, d'autre parti à prendre que celui de l'apostasie et de l'infidélité.

XI. C'est celui qu'ont pris Luther et Calvin. Ils n'ont pu se résoudre à reconnoître cette loi trop humiliante pour eux, de recevoir les révélations de Dieu par l'entremise des hommes; et, afin de secouer ce joug, ils ont substitué à l'Église un esprit particulier, par qui ils prétendoient être instruits de tout, et sans lequel ils ne vouloient rien croire. Au lieu que les Israélites dans le désert demandoient à Moïse que Dieu ne leur parlât point, mais que Moïse, son ministre et son interprète, leur parlât lui-même et lui seul : ceux-ci, par une infidélité tout opposée, ont voulu que Dieu vînt leur parler, et ont protesté qu'ils n'écouteroient nul autre que lui. Bien loin de faire l'Église juge de leur foi, ils se sont faits eux-mêmes les juges de la foi de l'Église; ils lui ont disputé son pouvoir, ils ont blâmé sa conduite, ils ont rejeté ses arrêts et ses définitions, ils ont cherché à la détruire, et employé tous leurs artifices et tous leurs efforts à l'exterminer.

XII. Ce n'est pas qu'ils n'aient d'abord affecté une certaine déférence et un certain respect pour ses oracles. Tant qu'ils ont cru qu'il

étoit de leur intérêt de ne se pas encore soulever ouvertement contre elle et d'y paroître toujours unis, ils lui ont fait les plus belles protestations d'un attachement inviolable et d'une pleine soumission; tant qu'ils ont espéré de la disposer en leur faveur, et de lui faire approuver ou du moins tolérer leurs erreurs, ils l'ont en quelque sorte ménagée, et n'ont point refusé d'être cités devant elle pour y rendre compte de leur doctrine. Mais dès qu'éclairée du Saint-Esprit, et ennemie du mensonge, elle a entrepris de censurer et de noter leurs dogmes corrompus, c'est alors que tout l'orgueil qu'ils cachoient dans le cœur a éclaté : elle a jugé, et ils se sont récriés contre les jugements qu'elle portoit; elle les a menacés de ses anathèmes, et ils ont méprisé ses menaces; elle les a frappés, et ils ont laissé tomber sur eux ses foudres sans les craindre, ni en être nullement en peine. Voyez ce que fit Luther : les prélats de l'Église le condamnoient, et il les traitoit d'ignorants; le chef de l'Église prononçoit contre lui, et il répondoit que c'étoit un juge mal informé : on assembloit un concile où il étoit appelé, et où tout le corps de l'Église étoit réuni; mais parceque ce concile n'entroit pas dans ses sentiments, il lui sembloit pitoyable, et lui seul il se tenoit plus habile que tous les pasteurs et que tous les docteurs. Falloit-il donc, pour le convaincre, qu'un ange vînt du ciel? Un ange descendu du ciel ne convaincroit pas un esprit opiniâtre et enflé d'orgueil.

XIII. Ce qu'il y a de bizarre dans la conduite de ces hérétiques, c'est qu'en même temps qu'ils renonçoient à la vraie Église, et qu'ils la traitoient avec le dernier mépris, ils se faisoient un fantôme d'Église, pour lequel ils marquoient de la vénération. Je dis un fantôme d'Église : car quel fantôme qu'une Église qui ne leur parloit point, qui ne les reprenoit point, qui ne les gênoit en rien, et qui leur laissoit la liberté de tout croire et de tout dire? quel fantôme qu'une Église invisible, qu'on ne connoissoit point, à qui par conséquent on ne pouvoit avoir recours, et qui demeuroit renfermée dans le cœur des prétendus fidèles, sans se produire au-dehors? Idées chimériques, où, par un orgueil insupportable, ils ont mieux aimé se retrancher, que d'admettre dans le monde chrétien une Église visible qui les tînt sous sa domination, et qui fût la règle de leur foi.

XIV. Tel est le châtiment de Dieu. Il permet que les esprits vains et orgueilleux, en s'éloignant du centre de la vérité et de l'unité, s'égarent presque en autant d'erreurs qu'ils font de pas. Pour justifier une proposition sur laquelle on les presse, et qu'une gloire mal entendue les empêche de rétracter, ils avancent une autre proposition aussi fausse et aussi insoutenable que la première. Pour soutenir cette seconde proposition, sur quoi l'on forme de nouvelles difficultés, ils en imaginent une troisième, aussi mauvaise que les deux autres. Ainsi, par un enchaînement d'erreurs, qui se trouvent liées nécessairement ensemble, ils s'engagent dans une espèce de labyrinthe où ils demeu-

rent : on les y poursuit; mais à force de contester, de répliquer, de se défendre par toutes les subtilités et tous les subterfuges que l'esprit de mensonge leur suggère, ils viennent enfin à se persuader absolument qu'ils ont raison, que leurs adversaires n'ont rien de solide ni de convaincant à leur opposer, qu'ils ont bien su leur répondre, et qu'ils en ont remporté une entière victoire. On les renverseroit mille fois, on les accableroit de preuves, on leur mettroit devant les yeux les témoignages les plus irréprochables, que jamais leur orgueil ne se rendroit. Dieu, de sa part, les abandonne à leur aveuglement et à leur endurcissement : ils y vivent et ils y meurent.

XV. En voilà, ce me semble, assez pour vous faire voir la nécessité d'une foi humble. Le grand moyen, et souvent même l'unique moyen, de réduire une infinité d'esprits, ce n'est pas d'entrer en dispute ni en raisonnement avec eux, mais ce seroit de leur inspirer plus d'humilité. Un degré d'humilité qu'on leur feroit acquérir seroit plus efficace que les plus longues et les plus savantes controverses. Quoi qu'il en soit, tâchez de l'avoir cette humilité de la foi; et si vous l'avez, conservez-la bien; ne vous laissez point surprendre à une tentation si ordinaire, de se figurer qu'il est du bel-esprit de parler des matières de la religion, et de faire voir qu'on en a plus de connoissance que le commun des chrétiens; jugez-vous vous-même, et demandez-vous de bonne foi à vous-même : Ai-je sujet de penser que je sois en état de donner là-dessus de justes décisions; et où aurois-je puisé les lumières pour cela nécessaires? ai-je bien approfondi les points sur lesquels je m'explique avec tant de chaleur? et dans le parti que je prends n'y a-t-il pas plus d'orgueil et de vanité, que de raison et de solidité?

XVI. Souffrez que je vous déclare toute ma pensée, et que je déplore un abus qui croît tous les jours, et qui se répand partout : c'est l'extrême liberté que chacun se donne, de discourir comme il lui plaît sur tout ce qui a rapport à la foi. Si saint Paul, qui a pris soin de nous marquer les caractères de notre foi, en avoit parlé comme d'une foi subtile, d'une foi curieuse, d'une foi savante, d'une foi de dispute et de contention, alors nous aurions de quoi bénir Dieu et de quoi nous féliciter, puisque jamais la foi des chrétiens n'eut toutes ces qualités plus avantageusement qu'elle ne les a dans notre siècle. Mais quand je viens à considérer que ce grand apôtre ne nous fait mention que d'une foi humble, d'une foi simple, d'une foi sans artifice, d'une foi qui n'a de raisonnement que pour apprendre à obéir, je tremble pour la foi d'une multitude infinie de personnes qui portent néanmoins le nom de fidèles, et qui se disent enfants de l'Église. Jamais peut-être n'y eut-il plus de raffinements, ni plus de contestations sur la foi, et jamais aussi n'y eut-il moins d'humilité dans la foi.

XVII. Ne perdons pas l'avantage que nous avons toujours eu jusques à présent sur les hérétiques; ils nous ont égalés en tout le reste,

et quelquefois même en certaines choses ils nous ont surpassés; ils ont eu l'érudition et la science, ils ont eu la finesse et la pénétration de l'esprit, ils ont eu la grace et la politesse du langage, ils ont été charitables envers les pauvres, sévères dans leur morale, et plusieurs ont passé parmi eux pour des saints; mais ce qu'ils n'ont jamais eu, c'est l'humilité de la foi. A cet écueil, ils ont tous échoué; à cette pierre de touche, on a distingué l'or pur du faux or; avec toute leur science, ils se sont évanouis dans leurs pensées; leur pénétration et leur finesse d'esprit n'a servi qu'à les rendre plus artificieux, qu'à leur fournir sans cesse de nouvelles lueurs pour éblouir les ames crédules, à qui ils imposoient; leur langage poli et affecté n'a été que déguisement, leur morale sévère qu'apparence fastueuse, et leur sainteté qu'hypocrisie. Je vous renvoie à leurs histoires; lisez-les, et vous y trouverez de quoi vérifier tout ce que je dis.

XVIII. Voulez-vous donc un bon préservatif contre tout ce qui pourroit endommager votre foi? Soyez humble dans votre foi même. Non, mon Dieu, devez-vous dire, ce n'est point à moi de m'ingérer en tant de questions qui sont au-dessus de moi. *J'ai Moïse et les prophètes* (Luc., 16); c'est-à-dire, Seigneur, que j'ai votre Église pour me conduire, et qu'elle me suffit. Je sais où elle est, cette Eglise; je sais par quelle succession, depuis saint Pierre, ou plutôt depuis Jésus-Christ, elle s'est perpétuée jusqu'à nous; je sais où nos pères l'ont reconnue, où ils l'ont consultée, comment elle leur a parlé, et avec quel respect et quelle obéissance ils l'ont écoutée : je m'en tiens là, et c'est assez pour moi. Quel repos intérieur et quelle paix de l'ame ne se procure-t-on point par une telle soumission? c'est même alors que Dieu, content de nous voir soumis et dociles, nous découvre plus clairement ses vérités. Quoi qu'il en soit, je me souviens de l'avis que donnoit saint Jérôme à une vierge dont il étoit le père en Jésus-Christ et le directeur. Pensez-y vous-même, et souvenez-vous-en, pour en faire l'application que vous croirez convenir. Voici les paroles de ce saint docteur, par lesquelles je finis : *Attachez-vous à la foi du saint pape Innocent, qui, dans la chaire apostolique, est le successeur du bienheureux Anastase; et quelque spirituelle, quelque intelligente que vous puissiez être, regardez toute autre doctrine comme une doctrine étrangère, et rejetez-la* (Hieron.).

INSTRUCTION

SUR LA PRUDENCE DU SALUT[1].

I. L'affaire du salut est d'une telle conséquence, qu'elle mérite toutes vos réflexions; et la sagesse chrétienne consiste à bien conduire cette grande affaire, à ne la risquer jamais volontairement, pour quoi que ce soit, ni en quoi que ce soit; à juger de toutes les autres

[1] Cette instruction regarde un homme du monde employé dans un ministère important.

affaires, à les mesurer et à les régler selon le rapport qu'elles ont avec celle-ci : à ne négliger enfin aucun moyen de la faire réussir ; mais à y employer toujours, autant qu'il est possible, les plus propres, les plus assurés, les plus efficaces. Voilà ce que j'appelle la prudence du salut ; et si cette expression n'est pas tout-à-fait juste, ce que je veux vous faire entendre n'en est ni moins vrai, ni moins important. Car je prétends vous faire ici reconnoître et déplorer votre aveuglement, et celui de tant d'autres qui, comme vous, ne vérifient que trop, par leur conduite, ce que le Fils de Dieu nous dit dans l'évangile de cette semaine, savoir : *Que les enfants du siècle sont plus sages à l'égard de leurs affaires temporelles, que ne le sont les enfants de lumière* à l'égard de leur salut éternel [1].

II. N'est-ce pas ce que la plupart des chrétiens ont à se reprocher ? Mais ce qui doit encore bien plus vous confondre devant Dieu, c'est que, vous comparant avec vous-même, vous trouverez que vous avez en effet été jusqu'à ce jour mille fois plus habile, mille fois plus circonspect, mille fois plus prudent sur ce qui concernoit les affaires du monde, où vous envisagiez un intérêt périssable et tout humain, que vous ne l'avez été sur ce qui regardoit l'intérêt de votre ame et de votre éternité, qui de tous les intérêts est néanmoins pour vous le plus essentiel. Disons mieux : le sujet de votre confusion, c'est qu'ayant eu jusqu'à présent de la sagesse pour les affaires du monde, où vous avez presque toujours réussi, cette sagesse ne vous a manqué que dans l'affaire du salut. De sorte (pardonnez la liberté avec laquelle je vous parle : vous savez quel zèle m'anime, et je sais comment vous me faites l'honneur de recevoir tout ce qui vient de ma part) ; de sorte que vous pourriez dire de vous que vous êtes tout à la fois et un sage mondain, et un insensé chrétien. Comment vous justifierez-vous auprès du Seigneur sur une si énorme contrariété ; et quand Dieu, vous opposant à vous-même, vous demandera compte de votre vie, qu'aurez-vous à lui répondre ?

III. Il me semble que je vous traite encore trop doucement, et que n'ayant point eu la prudence du salut, je devrois conclure que vous avez été absolument dépourvu de toute prudence, puisque, sans la prudence du salut, il n'y a point proprement de vraie prudence. C'est un langage qui n'est que trop ordinaire, et que la corruption du siècle a rendu commun, quand on voit un homme qui s'avance dans le monde et qui conduit heureusement à bout toutes ses entreprises, mais qui du reste vit dans une négligence entière des devoirs du christianisme, et semble avoir abandonné l'affaire de son salut, de dire de lui, quoiqu'en plaignant son sort : Il est vrai, cet homme a de l'esprit, il a d'excellentes qualités ; mais il n'a point de piété. Il est judicieux, éclairé, plein de bon sens ; mais, pour tout ce qui regarde les choses de Dieu, il y est insensible. Hors ce seul point, c'est un homme

[1] Évangile du huitième dimanche après la Pentecôte. *Luc*, 16.

d'une prudence consommée, c'est de toute sa compagnie la meilleure tête, c'est un génie rare. Voilà comment on parle, comment on en juge; et moi je prétends que de parler ainsi, c'est abuser des termes, et que d'en juger de la sorte, c'est pécher contre les premiers principes de la véritable sagesse. Je prétends que du moment qu'un homme, chrétien d'ailleurs comme vous l'êtes, et comme vous faites profession de l'être, a quitté le soin de son salut, dès-là il n'a plus, à le bien prendre, ni conduite, ni jugement, ni force d'esprit, ni conseil. Voilà des expressions bien fortes; mais, avec un peu de réflexion, vous en verrez d'abord la vérité.

IV. En effet, y a-t-il du sens et de la conduite à reconnoître, en qualité de chrétien, un bonheur éternel, qui est le salut; un bonheur pour lequel vous avez été créé, et que Dieu vous a marqué comme votre fin dernière; un bonheur au-dessus de tout autre bien imaginable, ou qui seul est le souverain bien et l'assemblage de tous les biens; y a-t-il, dis-je, le moindre rayon de sagesse et de prudence à croire par la foi ce royaume céleste où Dieu vous appelle, et cette infinie béatitude qu'il vous promet, et à ne l'envisager jamais en tout ce que vous faites, à ne prendre aucunes mesures pour vous l'assurer, à vivre tranquillement et habituellement dans un danger prochain d'en être exclu sans ressource? Qu'est-ce que la prudence, selon tous les maîtres de la morale? c'est l'ordre des moyens à la fin : c'est-à-dire que la prudence consiste à nous proposer une fin digne de nous, et à chercher ensuite les moyens les plus propres pour y parvenir. Or vous ne faites rien de cela dans la vie que vous menez, et dans le profond oubli de votre salut, où vous avez déja passé la plus grande partie de vos années. Vous agissez donc au hasard; et agir ainsi est-ce être sage?

V. Vous me direz que dans toutes vos démarches et dans tous les soins qui vous occupent, vous avez une fin : que c'est, par exemple, de vous enrichir, que c'est de vous élever et de vous agrandir, que c'est d'établir dans le monde votre fortune, votre réputation, votre nom. Mais prenez garde, je n'ai pas dit seulement que la prudence consistoit à nous proposer une fin : j'ai ajouté, une fin digne de nous, une fin qui nous convienne, une fin qui puisse être notre fin, et qui doive l'être. Or de devenir riche, de devenir grand, de vous distinguer dans le monde, ce ne peut être là votre fin, et ce ne doit point l'être, puisqu'il y en a une autre plus noble, quoique plus éloignée, où vous êtes destiné. Que diriez-vous d'un prince qui, par le droit de sa naissance, pourroit aspirer à la plus belle couronne, et qui, sans se mettre en peine de l'acquérir, borneroit toutes ses prétentions à posséder un petit coin de terre, et se consumeroit pour cela de veilles et de travaux? Quoique dans ces travaux et dans tous les mouvements qu'il se donneroit, il eût une fin, qui seroit la possession de ce misérable domaine; et quoique par sa vigilance et son adresse il arrivât à cette fin et

se procurât l'avantage qu'il souhaitoit, le compteriez-vous pour un homme sage? loueriez-vous son habileté et son savoir-faire, et ne traiteriez-vous pas au contraire ses frivoles desseins et ses prétendus succès, de folies et d'extravagances? Appliquez cette figure à un chrétien qui, dans tout ce qu'il entreprend et dans tout ce qu'il exécute, n'a en vue que la vie présente, sans penser à son salut: vous trouverez que le parallèle n'est que trop juste.

VI. Ce n'est pas qu'il vous soit précisément défendu, ni qu'il soit absolument contre la prudence, d'avoir pour fin les biens présents, de veiller à vos affaires temporelles, de travailler à vous établir dans le monde, à vous y maintenir, et même à vous y avancer, autant qu'il vous peut être convenable selon votre naissance et votre condition; d'avoir en vue l'honneur de votre maison, la prospérité de votre famille, la fortune de vos enfants, l'exécution de vos projets. Tout cela n'a rien de soi-même qui soit contraire à la véritable sagesse, pourvu que vous fassiez bien la différence de deux sortes de fins, et que vous mettiez entre l'une et l'autre toute la subordination requise. Il y a une fin prochaine et particulière, et il y a une fin dernière et générale. La fin prochaine et particulière, c'est, si vous voulez, le gain de ce procès, l'acquisition de cette terre, l'entretien de cet héritage, le bon emploi de cet argent, tel dessein à bien conduire, telle place à obtenir, tel mariage à ménager, tel profit à faire, en un mot, tout ce qu'on se propose par rapport à cette vie, et tout ce qui en partage les divers exercices. Mais la fin dernière et générale, c'est une autre vie que celle-ci, une vie éternelle: c'est le salut. Voilà ce que vous devez regarder et ce que vous regardez comme un point essentiel de votre religion. Or n'est-il pas visible et incontestable que la fin dernière et générale doit l'emporter sur toutes les fins prochaines et particulières, et même que toutes ces fins particulières et prochaines ne doivent être considérées que comme des moyens d'atteindre à la fin générale, qui est la fin dernière? La raison est que toutes les fins particulières n'ont qu'un temps, et même bien court, et qu'elles ne sont que passagères; au lieu que la fin dernière est le terme qui ne passe point, et après lequel il n'y a plus rien à prétendre ni à desirer. D'où vous devez tirer cette grande règle dans le soin des affaires humaines, d'y faire toujours présider la prudence du salut, c'est-à-dire d'y faire toujours entrer cette prudence du salut, pour y examiner deux points d'une extrême importance: premièrement, s'il n'y a rien dans ces affaires humaines, et dans la manière dont vous y agissez, qui soit contraire au salut; secondement, en quoi et comment ces affaires humaines peuvent même servir au salut, et y être rapportées. En user autrement, c'est renverser l'ordre qu'il doit y avoir entre la fin prochaine et la fin dernière, entre la fin particulière et la fin générale: par conséquent, c'est pécher contre la sagesse, et en détruire le principe fondamental.

VII. Donnons à ceci quelque éclaircissement, et appliquez-vous, je vous prie, à le bien comprendre. Tout y est d'une conséquence infinie. Je pose pour première maxime de la prudence du salut, de la faire entrer partout, mais particulièrement dans toutes les affaires humaines, pour prendre garde à ne rien entreprendre, à ne rien rechercher, à ne vous engager dans rien qui puisse être nuisible au salut. Peut-être serez-vous surpris de la distinction que je fais, et que je vous porte à consulter la prudence du salut, et à l'appeler surtout dans les affaires humaines, comme si elle y étoit plus nécessaire que dans les autres. Elle y est en effet d'une plus grande nécessité, et la preuve en est évidente. C'est que dans les affaires humaines il y a, à l'égard de la fin dernière et du salut, beaucoup plus de dangers à craindre et à éviter. Pour les affaires spirituelles, pour la prière, l'aumône, les œuvres de charité et de pénitence, pour toutes les dévotions et toutes les pratiques chrétiennes, quoiqu'on ait besoin de conseil, le besoin toutefois est moins pressant. Comme ce sont des œuvres saintes d'elles-mêmes, il y a moins de risque à courir, et par-là moins de précaution à y apporter. Mais où le salut est plus exposé, et où il se trouve des écueils sans nombre par rapport à la conscience et à l'éternité, c'est dans les affaires du monde, dans les sociétés du monde, dans les engagements du monde, dans les traités, les commerces, les emplois, les ministères du monde. C'est donc là même aussi qu'on doit plus avoir recours à la prudence du salut : de sorte que plus les affaires sont humaines, plus cette prudence y est nécessaire ; parceque plus les affaires sont humaines, plus elles participent à la corruption du monde, plus elles tiennent de cet esprit du monde, qui est opposé à l'esprit de Dieu, plus elles sont sujettes aux désordres du monde, et qu'elles y conduisent plus directement. Désordres dont il n'est pas possible de se préserver, sans un guide qui nous dirige et qui nous montre les voies où nous pouvons marcher avec assurance, et celles d'où nous devons nous éloigner. Or ce guide, c'est la prudence du salut.

VIII. A parler en général, de quelque nature que soient les affaires, cette prudence du salut y doit toujours être écoutée et mise en usage. Car il est constant, quelles que soient les affaires où nous nous employons, qu'il n'y en a aucune où nous ne devions agir en chrétiens, c'est-à-dire en hommes qui croient un salut éternel, où ils doivent aspirer sans cesse, et qu'il ne leur est jamais permis de hasarder pour quelque chose que ce soit, et en quelque état et quelque condition qu'ils puissent être. De là vous voyez aisément qu'il n'y a donc point d'état ni de condition, et en chaque état et chaque condition point d'occupations ni d'affaires où la prudence évangélique, qui n'est autre que la prudence du salut, ne doive avoir lieu, pour régler toutes nos pensées, toutes nos vues, tous nos sentiments, toutes nos paroles, toutes nos actions, et pour n'y laisser rien glisser qui soit capable de préjudicier le moins du monde à l'affaire du salut. Aussi cette qualité de

chrétien, dont nous sommes revêtus, n'est point limitée : mais, comme elle est répandue dans tous les états, elle doit l'être dans toutes nos fonctions. Un juge doit juger en chrétien, un marchand doit négocier en chrétien, un artisan doit travailler en chrétien. Ainsi des autres professions, depuis les plus relevées et les plus distinguées, jusqu'aux plus viles et aux plus obscures. Tellement que ce ne sont point deux choses qu'on soit en pouvoir de séparer, le chrétien d'avec le négociant, le chrétien d'avec l'ouvrier et l'artisan, le chrétien même d'avec l'officier de guerre, le chrétien d'avec le prince et le monarque; parceque tout cela et tout autre état, si j'ose m'exprimer de la sorte, doit être christianisé dans nos personnes. Quand donc l'un exerce sa charge, que l'autre s'acquitte de sa commission; quand l'un vend ou achète, que l'autre s'applique à son ouvrage; quand l'officier sert son prince dans le métier des armes, ou que le prince sur le trône gouverne ses sujets; disons absolument en tout et quoi qu'on ait à faire, ce n'est point assez de mettre en œuvre cette prudenee humaine dont nous pouvons être pourvus, ni de suivre ce bon sens naturel que Dieu peut nous avoir donné, ni de se conformer aux lois et aux coutumes du monde, ni de s'appuyer de l'autorité et des avis d'un ami, d'un parent, d'une famille; ni de s'adresser aux maîtres de l'art et aux gens les plus versés dans les affaires du siècle; ni précisément de se conduire, comme on parle, en homme de probité et d'honneur : autant en feroit un païen, et toutes ces règles ne s'accordent pas toujours avec le christianisme ni avec le salut. Notre raison se laisse prévenir de mille faux principes et de mille erreurs; les maximes du monde et ses coutumes sont souvent très corrompues; des amis, des parents s'aveuglent sur nos intérêts, et la complaisance, en bien des rencontres, la chair et le sang, les engagent à nous flatter; les maîtres de l'art et les plus habiles dans le maniement des affaires du siècle, ne considèrent point les choses, et ne les décident point, par rapport à la conscience; cet honneur, cette probité mondaine dont on se pique est communément plus spécieuse que réelle; et n'étant fondée que sur les sentiments de la nature, il y a une infinité de sujets où elle ne convient guère avec l'Évangile. La seule prudence de la foi, cette prudence surnaturelle et divine, peut nous fournir des lumières pures, qui nous découvrent les routes du salut et les égarements dont nous avons à nous garantir.

IX. Que fait cette prudence supérieure et toute céleste? elle nous met à la main la balance du sanctuaire, ou plutôt elle attache continuellement nos regards sur la loi de Dieu, et ne nous laisse rien conclure que nous ne nous soyons auparavant demandé à nous-mêmes : Mais cela se peut-il selon la religion que je professe? mais cela est-il dans l'ordre de la charité? mais n'y a-t-il point là de vengeance, de mauvaise foi, d'injustice? Le conseillerois-je à un autre; ou si quelque autre se comportoit de même envers moi, le trouverois-je bon? n'aurai-je point de peine à la mort de l'avoir fait? Si dans un moment il

falloit paroître au jugement de Dieu, le voudrois-je faire; et en le faisant, ne craindrois-je point pour mon salut? Ces demandes et ces réflexions salutaires nous ouvrent les yeux, et nous font apercevoir bien des précipices où nous allions nous jeter en aveugles, et où nous étions sur le point de tomber. Car la prudence du salut nous répond sur tous ces articles, et nous donne de sûres et de justes décisions.

X. Souffrez que je me serve ici d'une comparaison, ou que je vous fasse part d'une pensée de saint Chrysostome, que vous trouverez comme moi très solide et très judicieuse. Voyez, dit-il, ce qui se passe dans les diètes générales et dans les assemblées des états. Aussitôt qu'elles sont convoquées, les princes voisins y envoient des ambassadeurs; les princes, même les plus éloignés, et ceux qui semblent devoir moins s'y intéresser, y ont des agents et des députés qu'ils chargent de leurs négociations, et du soin de les avertir de toutes les résolutions qui s'y prennent. Et, quoique la diète se tienne souvent pour toute autre fin que pour ce qui les concerne, ils ne manquent pas toutefois d'y entretenir leurs intelligences, parcequ'il peut arriver que, dans le cours des délibérations, il naisse quelque incident qui les regarde, et où leur intérêt soit mêlé. Voilà justement ce que Dieu fait à notre égard. C'est un grand monarque, lequel a partout des intérêts à maintenir. Dans toutes les affaires du monde qui se traitent, ces intérêts de Dieu sont en péril. Il y peut recevoir du dommage, et il y en reçoit tous les jours; son honneur peut y être engagé, on y peut donner atteinte à ses commandements; et c'est pour cela, reprend saint Chrysostome, qu'il veut avoir dans chacun de nous comme un agent et un solliciteur, qui ménage ses droits et qui les défende. Mais qu'est-ce que cet agent? c'est la conscience, c'est le don d'entendement et de conseil pour discerner le bien et le mal, c'est la prudence du salut. Oui, c'est elle qui, de la part de Dieu et au nom de Dieu, intervient à tout ce que nous nous proposons et à tout ce que nous délibérons, pour le ratifier ou pour s'y opposer, autant qu'il y va de la cause de Dieu et du salut de notre ame. C'est elle qui nous crie intérieurement, et sur mille points que le monde approuve : *Non licet* (MATTH., 14): Ne le fais pas, Dieu le condamne : c'est ambition, c'est avarice, c'est envie, c'est animosité, c'est déguisement et supercherie, c'est une molle et criminelle sensualité. Dès que tu le feras, j'en appelle contre toi, et je te cite au tribunal du maître tout puissant, qui s'en tient offensé. Je te le déclare, et je t'annonce par avance les suites malheureuses du péché que tu commettras, qui sont la perte de ton salut et une réprobation éternelle. Voilà comment elle nous parle dans le secret du cœur; d'autant plus à croire qu'elle est plus fidèle, et qu'elle ne tend qu'à notre souverain bien.

XI. Tout ceci doit vous détromper de deux grandes erreurs qui règnent dans la plupart des esprits, et qu'il est bon de vous découvrir pour votre instruction. L'une est de certaines personnes accommodantes

qui font une espèce de partage dans la vie des hommes, et s'imaginent avoir par-là trouvé l'art de concilier toutes choses; qui, dans les affaires de Dieu et du salut, disent qu'il faut agir selon les maximes du salut et de la sagesse de Dieu; mais que dans les affaires du monde il n'y a point d'autres règles à prendre que les maximes et les principes du monde. Erreur également injurieuse au domaine de Dieu, et pernicieuse au salut de l'homme. Toutes les affaires de Dieu et du salut ne sont pas les affaires du monde, mais toutes les affaires du monde sont les affaires du salut et les affaires de Dieu; et puisqu'elles sont toutes les affaires de Dieu et les affaires du salut, je suis obligé de les ordonner toutes selon la prudence du salut et selon les vues de Dieu. Dire le contraire, ce ne seroit pas moins qu'une impiété. Et pourquoi voudrions-nous que la prudence du salut n'entrât point dans les affaires du monde, puisque nous voulons bien que la prudence du monde entre dans les affaires de Dieu et du salut? On veut qu'un homme, qu'une femme pratiquent la vertu d'une manière conforme à leur état dans le monde; on veut que dans leur dévotion ils aient égard aux engagements, aux devoirs, aux bienséances du monde, et qu'ils règlent ainsi leur piété selon une certaine sagesse du monde. On le veut, et en cela l'on n'est pas tout-à-fait injuste, pourvu qu'on ne passe point les bornes : mais ne seroit-il pas étrange qu'en même temps on ne voulût pas admettre la prudence du salut dans la conduite et le réglement des affaires du monde? L'extrême difficulté est de savoir bien allier ensemble ces deux prudences, celle du salut et celle du monde. Un homme du siècle a besoin tout à la fois de l'une et de l'autre, étant obligé, par sa condition, de vivre dans le commerce du monde, et ayant d'ailleurs, comme chrétien, une religion selon laquelle il doit être jugé de Dieu. La prudence du monde lui est nécessaire pour accomplir une infinité d'obligations où le monde l'assujettit; et la prudence du salut lui est encore plus nécessaire pour être en état de rendre compte à Dieu de la manière dont il s'en sera acquitté. La peine, encore une fois, est de les unir toutes deux et de les bien assortir, de les tenir dans un juste tempérament, de ne les point confondre dans leur action, et d'observer, dans l'usage qu'on en fait, tout ce que demande la différence de leur nature, de leur objet et de leur fin. C'est à quoi les Saints se sont appliqués sans relâche, et ce qui leur faisoit chaque jour redoubler leur vigilance et leur attention sur eux-mêmes.

XII. L'autre erreur qui suit de la première consiste dans la fausse opinion de bien des gens, lesquels trouvent mauvais que les ministres établis de Dieu dans l'Église, pour être juges des consciences et directeurs du salut des ames, prennent connoissance de plusieurs affaires qui ont rapport au monde et qui sont des affaires du monde. Pourquoi, dit-on, s'ingèrent-ils en de telles recherches, et que n'en demeurent-ils à ce qui est de leur ressort? Mais moi, je prétends qu'il

n'y a aucune affaire du monde qui ne se réduise au tribunal des ministres de Jésus-Christ, parcequ'il n'y en a aucune qui ne puisse avoir quelque liaison avec la conscience et le salut. Un mari s'offense de ce que l'état de sa maison et de sa famille est connu d'un homme étranger, qu'une femme vertueuse a choisi pour son conducteur dans les voies de Dieu, et à qui elle confie ce qui se passe dans son domestique, afin d'apprendre comment elle doit s'y gouverner, et y mettre son salut à couvert. Quel sujet y a-t-il de s'en offenser? Cet homme, tout étranger qu'il est, n'est-il pas le lieutenant de Jésus-Christ? n'est-ce pas en cette qualité qu'il juge, et par conséquent qu'il a droit de connoître de tout? Il doit être sage, mais souvent une partie de sa sagesse est d'entrer dans la discussion de ce qu'il y a de plus intérieur et de plus particulier dans un ménage. Il le doit faire avec discrétion; mais enfin il le doit faire. S'il le fait en homme, je veux dire par une indigne curiosité, il sera lui-même jugé de Dieu; mais s'il ne le fait point du tout, il trahira son ministère. Et à quoi se termineroit donc le sacrement de la pénitence? Pourquoi les lèvres du prêtre seroient-elles appelées dans l'Écriture le trésor public et le dépôt de la science du salut, s'il n'étoit permis de le consulter sur toutes sortes d'affaires, dès qu'elles peuvent ou nuire au salut, ou y contribuer? Mais un directeur, dites-vous, un confesseur ne se doit mêler que de ce qui appartient à la direction et à la confession. Cela est vrai; mais quelles sont les matières les plus ordinaires de la confession pour les personnes du monde, sinon les affaires du monde? D'où naissent les doutes, les scrupules, les peines de conscience, dans une femme qui craint Dieu et qui veut se sauver? n'est-ce pas de tout ce qui compose sa vie la plus commune? Si le directeur doit ignorer tout cela, quels renseignements pourra-t-il lui donner? comment pourra-t-il lui marquer ce qu'elle peut et ce qu'elle ne peut pas, ce qu'elle doit et ce qu'elle ne doit pas? Si nous avions deux ames, comme le pensoient certains hérétiques, l'une pour les choses du monde et l'autre pour les choses de Dieu, et qu'il n'y eût que celle-ci qui fût peccable, alors, je l'avoue, les choses du monde ne devroient plus être soumises, ni à la confession, ni à la direction; mais n'ayant qu'une même ame, et pour le monde et pour Dieu, il est nécessaire que celui qui préside à sa conduite et à son jugement soit informé de tout ce qu'elle est selon l'un et l'autre, parcequ'elle peut pécher selon l'un et l'autre, et se damner. J'insiste sur ce point, dans la vue de vous inspirer une pensée bien utile pour vous, et que je voudrois que vous missiez en pratique. Ce seroit, dans la multitude d'affaires toutes mondaines dont vous êtes chargé et qui se multiplient tous les jours, que vous eussiez quelque homme de Dieu, pour en conférer avec lui et pour les examiner ensemble, non point par rapport à la politique du siècle, où vous n'êtes que trop expérimenté, mais par rapport à Dieu, à la conscience, au salut. Car toutes les mesures que vous prenez pour l'heureux succès de vos

desseins, peuvent être admirablement bien concertées selon le monde, et très mal selon Dieu. Et je vous confesserai ingénument que j'ai mille fois entendu vanter des actions de gens du monde et des traits de sagesse qui me faisoient pitié, et si je l'ose dire, horreur, quand je venois à en pénétrer le fond et à en démêler les ressorts, parceque je n'y voyois ni bonne foi, ni droiture, ni équité, ni humanité, ni crainte de Dieu, ni religion. Je voudrois donc, encore une fois, que vous suivissiez le conseil que je prends la liberté de vous donner, et que vous fissiez choix de quelqu'un qui raisonnât avec vous sur quantité d'articles où l'innocence de l'ame peut être blessée, et qui, sans être ni trop lâche, ni trop sévère, vous en déclarât ses sentiments. Éprouvez-le, cet homme de confiance, connoissez-le par vous-même, faites-en le discernement entre mille; mais dès que Dieu vous l'aura adressé, et que vous vous y serez arrêté, ouvrez-lui votre cœur, soumettez à son examen toutes vos entreprises et toutes vos démarches, proposez-lui vos raisons, écoutez les siennes, pesez tout dans une juste balance, et ne vous obstinez point contre la vérité, du moment qu'il vous la fera apercevoir. En matière de salut, c'est une souveraine prudence de ne se point appuyer sur sa propre prudence.

XIII. La prudence du salut n'est pas encore toute renfermée dans cette première règle de la faire entrer partout, pour voir s'il n'y a rien qui soit opposé au salut; mais une seconde maxime également importante est de l'employer dans toutes vos affaires, et en particulier dans toutes les affaires humaines, pour les rendre même utiles au salut et profitables devant Dieu. Car ce qui doit être pour vous d'une grande consolation, et ce que vous ne pouvez trop vous imprimer dans l'esprit comme un principe fondamental de votre conduite, c'est que les affaires les plus humaines en elles-mêmes peuvent être sanctifiées, et vous profiter pour le salut, autant que vous aurez soin de les y rapporter. Mais vous me demandez quel rapport elles peuvent avoir avec le salut. Vous concevez assez que des œuvres de piété, telles que sont l'oraison, la confession, la communion, les exercices de mortification, sont des œuvres salutaires, parcequ'elles ont immédiatement Dieu pour objet, et qu'elles tendent vers lui directement; mais il vous semble qu'au regard du salut, toutes les affaires du monde sont tout au plus des soins indifférents, et que c'est beaucoup si elles ne vous détournent pas de votre fin dernière, bien loin d'être capables de vous en approcher et de vous y élever. Voilà l'illusion dont se laissent ordinairement prévenir les chrétiens du siècle, et en quoi ils se trompent. Si vous êtes dans la même erreur, je puis vous en faire aisément revenir. Il y a différentes vocations; et toutes les vocations, si ce sont de vraies vocations, sont vocations de Dieu, puisque c'est à lui de nous placer tous comme il lui plaît, et d'arranger toutes choses selon son gré dans la société des hommes. Dieu veut que nous travaillions tous, et que nous agissions, mais les uns d'une façon et les au-

tres d'une autre; ceux-là dans le monde, ceux-ci dans l'état ecclésiastique, et plusieurs dans la profession religieuse. Cela posé, les affaires humaines, et même les plus humaines, sont donc de l'ordre de Dieu pour ceux qu'il y a destinés; étant de l'ordre de Dieu, elles sont donc de la volonté de Dieu; étant de la volonté de Dieu, elles sont donc agréables à Dieu, en tant qu'elles sont dépendantes de cette divine volonté, et qu'elles y sont unies par la pureté de notre intention; enfin, étant agréables à Dieu, elles sont donc méritoires devant Dieu, elles sont donc dignes des récompenses de Dieu, elles sont donc saintes alors, puisque Dieu n'agrée ni ne récompense dans l'éternité que ce qui est saint. Ainsi vous comprenez comment vous pouvez les référer à Dieu, en y reconnoissant la volonté de Dieu, et vous y appliquant par ce motif et en cette vue.

XIV. Ce n'est pas tout. Dans le soin des affaires humaines, combien y a-t-il de fatigues à essuyer? combien de chagrins à dévorer? combien d'incidents fâcheux et de contre-temps, combien de traverses à supporter? En combien de rencontres faut-il se faire violence, se gêner, se surmonter, prendre sur soi? Tel, dans un ministère tout profane en apparence, a néanmoins mille fois plus d'occasions de pratiquer la patience, la douceur, la modération, la charité, la soumission aux ordres du ciel, la mortification de ses desirs et la mortification même de ses sens, que n'en ont les religieux les plus austères. Ce n'est point là un paradoxe, et peut-être n'êtes-vous que trop instruit par vous-même de ce que je dis: or tout cela, ce sont des moyens de salut que vous avez dans les mains, et que vous fournissent les affaires dont vous êtes occupé; car tout cela dirigé, purifié, relevé par un motif surnaturel et chrétien, peut être, au jugement de Dieu, d'un très grand prix. Combien d'autres, par la même voie, non seulement se sont sauvés, mais sont parvenus à la plus sublime sainteté?

XV. Voilà quelle est la principale attention de la prudence du salut; elle cherche à profiter de tout pour le salut, parcequ'elle sait que toutes choses, hors le péché, peuvent servir au salut. Au lieu que les mondains, plongés et comme abîmés dans les affaires du monde, s'y emploient d'une manière toute naturelle, et par-là laissent échapper des trésors de graces et de mérites dont ils pourroient s'enrichir; un chrétien, éclairé de la prudence évangélique, prend des idées supérieures, s'élève au-dessus de la nature, ne perd point Dieu de vue, et, travaillant dans le temps et aux affaires du temps présent, porte tous ses regards vers l'éternité. De cette sorte, ce qui demeure inutile dans les mains des autres lui vaut au centuple; et dans sa condition, quelque éloignée qu'elle paroisse du royaume de Dieu, il trouve abondamment de quoi l'acquérir et de quoi s'y avancer. L'ambitieux fait consister toute sa sagesse à ne pas manquer une occasion de se pousser aux honneurs du monde; le riche intéressé met toute la sienne

à grossir ses revenus et à amplifier ses domaines; mais ce parfait chrétien, tel que vous devez être, et que mon zèle pour vous me fait souhaiter avec ardeur que vous soyez, ne connoît point d'autre sagesse que d'aspirer, par toutes les voies qui se présentent, à une gloire immortelle, et d'amasser chaque jour des richesses qui ne périront jamais.

XVI. Je ne cesserai donc point, et par le devoir de ma profession, et par l'attachement très respectueux que j'ai pour votre personne, de vous faire la même exhortation que faisoit un prophète au peuple d'Israël : *Apprenez où est la prudence, où est le conseil, où est la force de l'entendement* (Bar., 2). Je serois bien téméraire si j'entreprenois de vous apprendre où est la prudence du monde; vous me feriez là-dessus des leçons, et ce seroit à moi de vous consulter comme un maître. Mais les plus grands maîtres dans la sagesse humaine et dans la science du monde, sont communément les moins habiles dans la science du salut : or vous ne pouvez plus douter que cette science du salut ne soit néanmoins la véritable prudence. Ainsi j'ose vous redire : Faites une étude sérieuse de cette solide et droite prudence. Mais où la trouverez-vous? elle n'est guère connue dans les cours des princes, ni dans les plus hauts rangs, et je me souviens sur cela d'un beau trait de l'Écriture : il est remarquable. Le Roi-prophète, parlant du patriarche Joseph, dit que Pharaon lui donna un pouvoir absolu et une intendance générale dans tout son empire (*Psalm.* 104); et pourquoi l'éleva-t-il à ce rang d'honneur? plusieurs considérations l'y engagèrent; mais entre les autres, ce fut afin que Joseph donnât des règles de prudence aux grands de sa cour, et qu'il enseignât la sagesse à ses ministres d'état : *Ut erudiret principes ejus, et senes ejus prudentiam doceret.* Le moyen que cela pût être, demande saint Chrysostome? à peine Joseph avoit-il atteint l'âge de vingt-cinq ans; c'étoit un jeune homme sans expérience des choses du monde, qui n'avoit eu jusque là d'autre emploi que de garder des troupeaux; qui, tiré par violence de la maison de son père, s'étoit vu réduit à la condition d'esclave; qui, tout récemment, avoit été confiné dans une prison, et ne faisoit encore que d'en sortir; qui se trouvoit tout nouveau en Égypte, et n'en savoit ni les mœurs, ni les coutumes. Au contraire, les ministres de Pharaon étoient des vieillards consommés dans les affaires, et formés par un long usage : cependant il faut qu'ils deviennent les disciples de Joseph, et que ce soit lui qui les dresse et qui les instruise. Qu'est-ce que cela veut dire? Il est aisé, répond saint Chrysostome, de découvrir ce mystère : c'est que les princes et les ministres de la cour de Pharaon étoient des idolâtres, et n'avoient point encore adoré ni servi le vrai Dieu; c'étoient de grands hommes selon le monde, il est vrai; ils entendoient parfaitement l'art de gouverner les peuples, j'en conviens; ils maintenoient dans tout son lustre et faisoient fleurir l'autorité royale, je le veux; ils mettoient dans les fi-

nances et dans le commerce un ordre admirable, j'y consens ; et qu'on leur attribue mille autres qualités, je n'en contesterai pas sur une seule, et je les reconnoîtrai toutes. Mais que leur manquoit-il ? L'esprit de religion, le culte de Dieu, la connoissance du salut et le zèle d'y parvenir; sans cela toute leur prudence portoit à faux, et étoit aussi vaine que les principes sur lesquels ils l'établissoient : il n'y avoit que Joseph qui fût en état de les ramener de leurs voies égarées ; et plût au ciel qu'il y eût dans toutes les cours des rois de pareils docteurs, et qu'on voulût les écouter !

XVII. Le désordre qui perd tout, c'est qu'on n'écoute que la prudence du monde : désordre plus ordinaire dans la grandeur et l'éclat des premières conditions ; mais, du reste, désordre presque universel. A bien juger des choses, quelque apparence qu'on ait de religion, et quelque profession qu'on en fasse, on n'a point dans le fond d'autre prudence que celle du monde. Par une malheureuse fatalité, à force de pratiquer le monde, on réduit à la seule prudence du monde les affaires mêmes où le salut est engagé. Dans toutes les délibérations, c'est presque toujours la prudence du monde qui décide ; et si la prudence du salut forme quelque difficulté, on la traite de scrupule et de foiblesse : car voici jusqu'où va le désordre. Qu'un homme de bien et sage, selon l'Évangile, témoigne de la répugnance à telle résolution qu'on prend, à tel moyen qu'on lui suggère, à tel avis qu'on lui donne, à tel avantage qu'on lui fait espérer ; qu'il balance là-dessus par une raison de conscience, et qu'il craigne d'y exposer son salut, on en rit, on en plaisante, on le regarde comme un petit génie, et l'on conclut qu'il n'est bon à rien. S'il avoit à raisonner et à délibérer avec des païens et des infidèles, je ne m'étonnerois pas qu'on tournât ainsi en raillerie tous ses remords et toutes ses précautions ; mais ce que je ne puis assez déplorer, c'est qu'il ait à soutenir les mêmes mépris parmi des chrétiens, et que des gens qui professent la même foi que lui, et qui prétendent au même salut, soient surpris de lui entendre alléguer ce salut et cette foi contre les principes de la politique humaine et contre les manières du monde. De là vient que, pour s'attacher régulièrement dans le monde à la prudence du salut, on a besoin d'une grande fermeté d'ame et d'un grand désintéressement.

XVIII. Je sais que vous avez l'un et l'autre. Vous êtes ferme dans ce que vous avez une fois résolu ; et comme vous ne faites rien à quoi vous n'ayez mûrement pensé, et où vos vues ne soient très désintéressées, les discours du public vous touchent peu, et ses jugements ne sont guère capables de vous détourner de tout ce que vous croyez être de votre devoir ; mais cette fermeté inflexible au sujet des devoirs du monde, prenez garde qu'elle ne vous abandonne lorsqu'il s'agit du salut. Laissez parler ces esprits forts, à qui vous entendez dire quelquefois, par dérision et en se réjouissant, qu'un tel a peur de

l'enfer, qu'il est dévot, qu'il a des visions : attendez la fin, c'est la décision de tout. O que ces grands esprits, que ces ames si élevées au-dessus du vulgaire, que ces sages du siècle trouvent bien à rabattre de cette sagesse dont ils se paroient et dont ils étoient si fiers, quand la mort arrive, et qu'elle les avertit qu'il faut passer dans un autre monde, où toute la prudence de celui-ci n'est de nulle valeur, et n'est comptée pour rien! Leur prudence mondaine leur a servi à se démêler habilement et honorablement de toutes les affaires qu'ils ont eu à traiter avec les hommes; mais de quel usage leur sera-t-elle pour se démêler heureusement et avantageusement de l'importante affaire qu'ils auront à traiter avec Dieu? Il s'agira de lui rendre compte, il s'agira de justifier devant son tribunal toute la conduite de leur vie; il s'agira de recevoir de lui une sentence de salut ou de damnation; il n'y aura point là d'intrigues à imaginer, de ressorts secrets à faire jouer, d'esprits à ménager. D'un seul rayon, la lumière divine dissipera toutes ces fausses lueurs d'une raison bornée et d'une sagesse qui les aveugloit et les égaroit, plutôt qu'elle ne les éclairoit et les conduisoit. A ce grand jour, à cette révélation qui tout-à-coup leur découvrira toute leur folie passée et toute leur misère présente, que penseront ces philosophes, ces intrépides, ces braves en fait de religion? c'est ce que je voudrois, mais ce que je ne puis maintenant leur faire concevoir : si même je me hasardois à vouloir leur en donner quelques idées, ils ne m'en croiroient pas. Quand donc le concevront-ils? Quand ils l'éprouveront. Mais quand ils l'éprouveront, y aura-t-il du remède, y aura-t-il pour eux quelque ressource?

XIX. Ces réflexions sont terribles, et méritent assurément qu'on s'y rende attentif. Peut-être me direz-vous ce qu'on nous dit tous les jours : que la dissipation du monde et ses mouvements effacent ces sortes de pensées, et empêchent que la plupart ne s'en occupent; mais, vous répondrai-je, c'est donc à dire que la dissipation du monde et que ses mouvements renversent l'esprit à la plupart des gens du monde : car, en vérité, qu'appelez-vous renversement d'esprit, si ce n'en est pas un de savoir qu'on doit mourir, qu'après la mort tout sera comme anéanti pour nous sur la terre, qu'il ne nous restera qu'un seul bien à posséder, qui est le salut; que la possession de ce bien unique et souverain dépendra du soin que nous aurons eu de le rechercher dans la vie, et de nous y préparer; que la perte de ce bien infini nous exposera à un malheur infini et nous y précipitera? que peut-on, dis-je, appeler égarement et même extravagance, si ce n'est d'être instruit de tout cela, et de le négliger, et de n'en être aucunement en peine, et de l'abandonner au hasard, et de n'y tourner jamais ses vues, et de n'examiner jamais ce qui en sera et ce qui n'en sera pas, comme si c'étoit une chose à quoi l'on n'eût nul intérêt, ou qu'un intérêt très léger? N'est-ce pas en cela que s'accomplit la parole de Dieu, et cette menace qu'il nous fait par son apôtre : *Je per-*

drai toute la sagesse des sages, et je détruirai toute la prudence des prudents? Il permet que des hommes d'ailleurs pleins de raison, et du meilleur conseil en toutes les autres affaires, cessent d'être raisonnables et deviennent incapables de tout conseil dans l'affaire de leur salut.

XX. Vous ne serez pas de ce nombre, ainsi que je l'espère, et que je le demande souvent à Dieu pour vous. Vous rentrerez en vous-même, et vous considérerez sérieusement tout ce que je viens de vous marquer. Vous serez toujours, comme vous l'avez été jusqu'à ce jour, sage pour les affaires publiques dont vous êtes chargé, sage pour les affaires domestiques de votre maison; mais vous le serez encore plus pour votre ame et pour l'affaire de votre salut. Vous me faites l'honneur de me mettre au rang de vos amis, et de m'en donner la qualité. Je la reçois avec tout le respect et toute la reconnoissance possible; mais il me seroit bien douloureux qu'un homme que j'honore, en qui je remarque les plus beaux talents, et à qui je dois autant qu'à vous, s'oubliât lui-même dans son affaire capitale, lorsqu'il a tant de vigilance et de circonspection dans des affaires ou qui ne le touchent en aucune sorte, ou qui ne sont pour lui que d'une très petite conséquence, en comparaison de celle qu'il laisse perdre. Mon ministère m'engage à m'employer au salut des ames. Je dois être sensible à leur perte par le sentiment d'une charité commune; et fût-ce l'ame du dernier des hommes, et même l'ame de mon plus mortel ennemi, je ne devrois rien épargner pour la sauver. Concluez de là ce que me causeroit de regrets et de sensibilité la perte d'une ame qui, par tant d'endroits et tant de raisons particulières, me doit être aussi chère que la vôtre. Je vous conjure donc, par l'amitié ou plutôt par la bonté que vous me témoignez en toutes rencontres, de me donner la consolation d'avoir travaillé efficacement à votre plus grand bien et à votre intérêt le plus précieux, qui est le salut. Vous avez sans cesse autour de vous une foule de gens qui vous sollicitent pour d'autres graces qu'ils veulent obtenir : ce ne sont point là celles que je vous demande. Dispensez-les comme il vous plaira, et à qui il vous plaira : mais accordez-moi ce que je desire si ardemment, et sur quoi je ne craindrai point de vous presser jusqu'à l'importunité, savoir, que votre premier soin soit votre salut. Dans ces autres graces pour lesquelles on s'empresse tant auprès de vous, chacun ne pense qu'à soi-même et ne cherche que soi-même : mais dans la grace que je souhaite et que j'attends de votre religion, je ne pense qu'à vous, ni je ne cherche que vous.

INSTRUCTION

SUR LE CHOIX D'UN ÉTAT DE VIE [1].

Dans l'âge où vous êtes, vous devez penser à faire choix d'un état de vie; et rien n'est plus nécessaire pour vous que de bien connoître l'importance de ce choix, et les règles qu'il y faut garder. Vous me demandez là-dessus quelque instruction, et je satisfais volontiers à une demande aussi raisonnable que celle-là, et aussi digne de votre piété et de votre sagesse.

I. Imprimez-vous bien dans l'esprit cette grande maxime, qu'il n'y a rien dont le salut dépende davantage que de bien choisir l'état où l'on doit vivre, parcequ'il est certain que presque tous les péchés des hommes viennent de l'engagement de leur état. Combien Dieu voit-il de réprouvés dans l'enfer, qui seroient maintenant des Saints s'ils avoient embrassé, par exemple, l'état religieux? et combien y a-t-il de Saints dans le ciel qui seroient éternellement réprouvés, s'ils avoient vécu dans le monde? Voilà ce qui s'appelle le secret de la prédestination, lequel roule principalement sur le choix de l'état. Tâchez donc de bien comprendre cette vérité, afin de vous bien conduire dans une affaire si importante. Car que seroit-ce si vous veniez à vous y tromper, et à prendre une autre voie que celle où Dieu vous a préparé des graces pour faire votre salut?

II. Ce qu'il y a de plus essentiel dans le choix d'un état, est de n'y entrer jamais sans vocation, c'est-à-dire sans y être appelé de Dieu. Car il ne vous appartient pas de disposer de vous-même pour choisir selon votre gré tel état qu'il vous plaira. Étant à Dieu comme nous y sommes, c'est à lui de nous placer selon les vues et selon les desseins de sa providence; et si, au préjudice d'une obligation si sainte, nous nous engageons témérairement dans une condition où il ne nous appelle pas, dès-là il est en droit de nous y délaisser, et de ne nous plus accorder cette protection spéciale dont il favorise les Justes. Or quel malheur si cela vous arrivoit jamais, et si vous pouviez un jour vous reprocher que vous êtes dans un état où Dieu ne vous avoit pas destinée! Quand vous seriez alors sur le premier trône du monde, quand vous seriez reine et souveraine, vous devriez plaindre votre sort, et le regarder comme l'état le plus déplorable.

III. Cependant voilà le désordre et tout ensemble la misère des conditions du monde. On n'y entre que par intérêt, que par ambition, que par passion, que pour y chercher des établissements de fortune. Jamais, ou presque jamais, on n'y envisage Dieu; et la dernière chose à laquelle on pense, c'est d'examiner si l'état qu'on prend est de sa volonté, et si le salut y peut être en assurance. Cela ne se voit que trop. Par exemple, dans une alliance qu'on veut faire, et où deux

[1] Cette instruction regarde une jeune personne de qualité.

jeunes personnes doivent s'engager par le lien du mariage, à quoi s'applique-t-on? à considérer s'il y a de part et d'autre un bien convenable, s'il y a de la naissance et de la qualité, si l'entrée en telle famille fera honneur, si elle sera de quelque utilité selon le monde. Dès qu'on y trouve là-dessus tout ce qu'on prétend, on ne se met guère en peine de la vocation divine, ou plutôt on la suppose, comme si elle étoit infailliblement attachée à de pareils avantages.

IV. Ce n'est pas qu'il soit absolument mauvais d'avoir égard à tout cela. Il y a une prudence humaine qui n'est point contraire à la sagesse évangélique, pourvu qu'elle lui soit subordonnée. Mais l'abus est de n'écouter que cette prudence du siècle, de ne se conduire que par les principes du siècle, de ne regarder les choses que par rapport au siècle, et de ne s'y déterminer qu'autant que les considérations du siècle nous y portent. Car c'est faire à Dieu le même outrage et la même injustice que feroit à son maître un serviteur qui voudroit se rendre indépendant, ou qui n'agiroit que sous les ordres et sous l'autorité d'un autre.

V. De là vient qu'il y a très peu de gens du monde qui puissent raisonnablement se flatter d'être dans l'état où Dieu les veut. Je ne prétends point vous faire entendre par-là que les divers états qui composent ce que nous appelons le monde ne soient pas en général de la vocation de Dieu. C est lui qui les a établis, lui qui les a partagés, lui qui, par son infinie sagesse, les a disposés et arrangés. Or il ne les a pas établis, ni partagés, ni arrangés de la sorte, pour vouloir qu'ils demeurent vides et sans sujets qui les remplissent. D'où il faut nécessairement conclure qu'entre les hommes il y en a, et un grand nombre, qu'il a fait naître pour ces états, et qu'il y a appelés. Tellement que ce seroit une erreur grossière de croire que d'être engagé dans le monde, ce fût être hors des voies de Dieu : comme si Dieu réprouvoit tous les états du monde, et qu'on n'en pût embrasser aucun avec une vocation légitime et sainte. Le monde, par l'opération du Saint-Esprit et de sa grace, a produit dans toutes les conditions de parfaits chrétiens, et fourni au ciel une multitude innombrable de bienheureux. Mais tout ceci supposé, la proposition que j'ai avancée et que je reprends n'en est pas moins vraie; savoir, qu'il y a très peu de gens du monde qui puissent raisonnablement et prudemment s'assurer qu'ils soient dans l'état où Dieu les demandoit. Car, pour avoir cette assurance raisonnable et prudente, il ne me suffit pas en général qu'il n'y ait point d'état dans le monde où je n'aie pu être appelé de Dieu : il faut de plus que je sache en particulier, et autant que j'en puis avoir de connoissance, que Dieu en effet, dans sa prédestination éternelle, m'avoit marqué tel état plutôt que tel autre. Je n'en puis être instruit ou que par une révélation expresse de la part de Dieu, ce que certainement les personnes dont je parle n'ont pas; ou que par les soins que j'ai pris pour découvrir, selon qu'il m'étoit possible, ce que Dieu vouloit de moi. Or il est évident que les gens du monde ne prennent communément pour cela nul soin, nul moyen. D'où il

s'ensuit qu'ils n'ont donc nulle raison de juger que l'état auquel ils se trouvent attachés soit réellement celui que Dieu, dans ses décrets adorables, leur avoit assigné. Car de se répondre que Dieu, malgré leur négligence, les aura conduits dans une affaire si périlleuse; que sans qu'ils se soient mis en peine d'apprendre ses volontés, il aura bien voulu lui-même les leur inspirer; qu'il ne les aura pas laissés là-dessus dans l'ignorance, ni livrés à leur aveuglement, ce seroit une présomption mille fois condamnée par la parole de Dieu même et par les sacrés oracles de l'Écriture. Ainsi ils n'ont rien de solide sur quoi ils puissent appuyer leur confiance; et je dis de plus qu'ils ont, au contraire, tout sujet de craindre l'accomplissement des menaces du Seigneur, qui nous a si hautement et si souvent avertis qu'il confondroit la fausse sagesse du monde, et qu'il l'abandonneroit à ses vues trompeuses et à son sens perverti.

VI. Vous voulez présentement savoir ce que vous devez faire pour connoître les vues de Dieu sur vous, et quelle est votre vocation. C'est ce que je vais vous expliquer, et ce que je comprends en trois articles, qui vous serviront de règles, et que je vous prie d'observer avec une entière fidélité. Le premier est d'avoir recours à Dieu; le second, de vous adresser ensuite aux ministres de Dieu; et le troisième, de vous consulter vous-même. Tout ce qu'il y a de plus solide par rapport au choix de votre état, je dis à un bon choix, à un choix sage et chrétien, se trouve renfermé dans ces trois devoirs, dont voici la pratique.

VII. Comme Dieu ne s'explique immédiatement à nous que par ses inspirations intérieures, vous devez d'abord l'écouter dans le fond de votre cœur, et vous rendre attentive à cette voix secrète par laquelle il a coutume de parler à ses élus. Mais afin de l'engager davantage à vous communiquer ses lumières et à se déclarer, vous n'avez point de moyen plus efficace ni plus assuré que la prière. Allez donc aussi souvent que vous le pourrez vous prosterner devant lui, et lui dire comme Samuel : Parlez, Seigneur, et découvrez-moi vous-même quel dessein vous avez formé sur ma personne : car me voilà prête à vous entendre, à vous obéir, et à exécuter toutes vos volontés. Quelque difficulté qui se présente en tout ce que vous me prescrirez, et quelque opposé qu'il soit à mes inclinations, du moment que je comprendrai que c'est ce que vous voulez de moi, je ne balancerai pas; et, sans différer, je me mettrai en devoir de l'accomplir. Telle est, mon Dieu, ma résolution, et j'espère de votre grace que rien ne sera capable de l'ébranler, ni de la changer. A cette prière vous pourrez encore ajouter celle de David : *Montrez-moi, Seigneur, le chemin où je dois marcher, parceque j'ai élevé vers vous mon ame* (*Psalm.* 142). Le prophète se sert là d'une puissante raison pour toucher le cœur de Dieu, et il ne pouvoit plus sûrement obtenir d'en être éclairé : *Parceque j'ai élevé vers vous mon ame*. En effet, si Dieu ne souhaite rien plus ardemment que de nous voir seconder sa providence et embrasser ses voies, nous

les laissera-t-il ignorer, et n'aura-t-il nul égard au desir que nous lui marquons, et à la droite intention que nous avons de les suivre? Ce qui achèvera enfin de l'intéresser en votre faveur, et de le disposer à vous accorder votre demande, ce sera d'y joindre quelques dévotions particulières et quelques bonnes œuvres, surtout l'usage de la communion, et même quelques pratiques de la pénitence chrétienne. Car voilà, selon saint Paul, les victimes et les sacrifices par où l'on fléchit le Seigneur.

VIII. Après vous être acquittée de ce premier devoir envers Dieu, vous devez ensuite vous adresser aux ministres de Dieu. Ce sont nos guides, nos conducteurs, et ils ont été établis pour nous donner des conseils salutaires. C'est pour cela que Dieu les éclaire spécialement eux-mêmes; et souvent il arrive que ce qu'il n'a pas voulu par lui-même nous révéler, c'est par leur bouche qu'il nous l'enseigne. Ainsi, dans l'ancienne loi, les prophètes étoient-ils appelés *voyants,* et c'étoit à eux que Dieu envoyoit son peuple pour en recevoir toutes les décisions et tous les éclaircissements nécessaires. Or, par les ministres de Dieu, j'entends deux sortes de personnes. Premièrement, et dans le sens le plus ordinaire et le plus propre, ce sont les prêtres du Seigneur, ce sont nos confesseurs et les directeurs de notre conscience. Ayez un directeur sage, un homme de Dieu en qui vous preniez confiance, et à qui vous exposiez avec simplicité et avec candeur toutes vos vues, toutes vos pensées, toutes les bonnes et mauvaises dispositions de votre ame. Proposez-lui vos doutes; marquez-lui à quoi vous vous sentez attirée, ou à quoi vous avez de la répugnance. Ne lui dissimulez rien; et quand vous croirez lui avoir dit toutes choses, priez-le qu'il vous examine encore lui-même, et répondez-lui avec l'humilité d'un enfant. Surtout faites-lui voir qu'il peut vous parler avec une pleine liberté, et demandez-lui qu'il vous détermine précisément au parti qu'il jugera le meilleur selon Dieu, et non point à celui qui pourroit vous être plus agréable selon la nature et selon le monde. Dès que vous agirez avec cette droiture et cette bonne foi, vous aurez tout sujet de vous promettre que Dieu présidera au jugement de son ministre, et que l'esprit de vérité lui suggérera pour vous une décision juste, et où vous pourrez vous en tenir. Mais en second lieu, vous devez de plus compter parmi les ministres de Dieu, le père et la mère dont vous avez reçu la vie. Les pères et les mères sont, après Dieu et selon l'ordre de Dieu, les premiers supérieurs de leurs enfants; et ce seroit une indépendance condamnable plutôt qu'une liberté évangélique, de vouloir, dans le choix qu'on fait d'un état, se soustraire absolument à l'autorité paternelle. Il est vrai qu'on n'est pas toujours obligé de se conformer aux desirs d'un père et d'une mère trop préoccupés de l'esprit du monde, et qu'il y a des occasions où l'on peut leur répondre ce que disoient les apôtres: *Est-il de la justice que nous vous obéissions préférablement à Dieu* (*Act.*, 4)? Mais au moins faut-

il les écouter, peser leurs raisons, y déférer même, lorsqu'on n'en a point de plus fortes à y opposer ; enfin, soit que l'on condescende à leurs volontés, ou que pour l'intérêt de son salut on s'en écarte, leur donner toujours tous les témoignages d'une soumission filiale, et du respect qu'on reconnoît leur devoir.

IX. Il vous reste de vous consulter, et, selon le mot de saint Paul, de vous éprouver vous-même. Car Dieu ne nous a donné le discernement et la raison, qu'afin que nous nous en servions dans toutes les affaires qui nous regardent, mais particulièrement en celles qui nous sont d'une aussi grande conséquence que l'est le choix de notre état. Examinez donc, sans vous flatter, quel est de tous les états de la vie celui où vous pouvez plus glorifier Dieu, celui où vous pouvez faire plus aisément votre salut, celui auquel vous êtes plus propre, eu égard aux qualités de votre esprit et de votre cœur. Car il se peut faire qu'avec le naturel que Dieu vous a donné, vous vous perdrez où un autre se sauveroit, et qu'au contraire vous vous sauverez où un autre se perdroit. Quoi qu'il en soit, souvenez-vous toujours que toute votre délibération doit se rapporter au salut, comme à votre unique fin ; que vous ne devez juger d'un état, ni l'estimer plus que l'autre, qu'autant qu'il pourra vous conduire plus sûrement au salut; que tout ce que vous avez à considérer en vous-même, se réduit à la seule question que fit ce jeune homme de l'Évangile à Jésus-Christ : *Que faut-il que je fasse pour obtenir la vie éternelle* (Luc., 10)? Car voilà le grand principe que vous devez poser, et d'où vous devez tirer toutes vos conséquences; comme si vous raisonniez de la sorte : Je veux faire mon salut, et je le veux à quelque prix que ce soit. Ce n'est donc point là-dessus qu'il s'agit de délibérer, puisque je suis déja toute déterminée, et que je le dois être. Mais pour me sauver, il y a plusieurs moyens; et un des plus puissants, c'est la condition et l'état. Ainsi, de tous les états qu'on me propose, ou qui se présentent à mon esprit, j'ai à voir devant Dieu quel est celui qui me paroîtra le plus avantageux pour arriver à mon terme, qui est toujours le salut. Si je n'avois en vue que de m'élever dans le monde, que de briller dans le monde, que de mener une vie douce et agréable dans le monde, c'est ce que je trouverois en telle condition. Mais, encore une fois, tout cela n'est point ma fin, et par conséquent je ne dois avoir nul égard à tout cela. Ma fin, c'est de *parvenir à la vie éternelle*. Or je connois, ou je crois de bonne foi connoître, que je ne pourrai dans nul état l'acquérir plus sûrement que dans celui-ci : je conclus donc que c'est à celui-ci qu'il faut me fixer.

X. Quand vous aurez délibéré de cette manière avec vous-même, si vous ne vous sentez pas encore dans une parfaite détermination, voici deux règles dont vous devez vous servir, et qui sont de saint Ignace, dans le livre de ses Exercices. 1° Que voudrois-je conseiller à une autre, si elle étoit en ma place, et qu'elle me demandât mon avis;

à une autre qui auroit les mêmes inclinations ou les mêmes défauts que moi? Que lui répondrois-je, et à quel genre de vie la porterois-je? Car quand il s'agit des autres, nous sommes ordinairement bien plus désintéressés, et par-là même bien plus capables de prendre le bon parti. Or pourquoi n'aurois-je pas pour moi la même charité et le même zèle que j'aurois pour autrui ? Si c'étoit une de mes amies qui délibérât, ne cherchant que son salut, je sais ce que je lui dirois : pourquoi ne me le dirois-je pas à moi-même? O mon Dieu! dégagez-moi de toutes ces illusions de l'amour-propre, qui m'aveuglent, et qui m'empêchent de penser aussi sainement sur ce qui me touche, que sur ce qui concerne le prochain. 2° Entre ces différents états, lequel voudrois-je avoir pris, lorsque je serai à l'article de la mort ? car c'est alors que j'envisagerai solidement les choses, et que mes passions, ni les préjugés du monde, n'obscurciront plus ma raison. Ce que je voudrois donc avoir fait à ce dernier moment, c'est ce que je dois faire aujourd'hui ; et voilà sans doute la règle la moins trompeuse et la plus infaillible que je puisse suivre. Si j'en use autrement, je dois m'attendre qu'un jour j'en aurai une vraie douleur. Or ne seroit-ce pas une extrême folie, d'embrasser un état dont je prévois que j'aurai à me repentir? O mon Dieu ! je vous rends graces de la vue que vous me donnez. Faites, Seigneur, que j'en profite comme du plus excellent moyen pour me déterminer chrétiennement. Oui, mon Dieu, c'est par-là que je veux décider avec vous de ma destinée. Je veux vivre dans l'état où je serai bien aise de mourir. Malheur à moi si je venois à m'engager dans une condition qui ne me dût produire à la mort que des sujets de crainte et que des regrets !

XI. Sans prétendre vous marquer formellement ma pensée sur l'état qui vous peut le mieux convenir, je finis en vous disant, au regard de l'état religieux, ce que saint Paul disoit aux premiers fidèles touchant le célibat. Ce passage est admirable, et plein de sens et de religion : *Pour ce qui est de l'état des vierges* (1. *Cor.*, 7), écrivoit cet apôtre aux Corinthiens, *je n'ai point là-dessus de précepte du Seigneur à vous intimer; mais je ne fais que donner conseil, comme ayant reçu du Seigneur la grace d'être fidèle. Je pense donc qu'eu égard aux misères qui nous environnent, et aux dangers continuels où nous sommes exposés, c'est un état avantageux. Ce que je desire,* poursuivoit le même docteur des Gentils, *c'est que vous n'ayez point de soins qui vous inquiètent. Or une femme, dans l'état du mariage est occupée des choses qui regardent le monde, et du soin de plaire à son époux : au lieu qu'une vierge ne s'occupe que des choses qui regardent le Seigneur, pour être sainte de corps et d'esprit.* Il vous sera aisé de faire l'application de ces paroles à la profession religieuse. Je ne vous en dis pas davantage : c'est au Seigneur à s'expliquer, et vous serez toujours bien partout où vous serez sous sa conduite et par sa vocation.

INSTRUCTION

SUR LA COMMUNION.

Il y a trois temps à distinguer par rapport à la communion : celui qui la précède, celui de la communion même, et celui qui la suit. Selon cette différence, voici les différents avis que vous devez suivre, et qui vous serviront de règle pour un saint usage de la divine Eucharistie.

§ I. *Avis pour le temps qui précède la communion.*

I. Bien comprendre que la plus grande, la plus sainte et la plus importante action de votre vie, c'est de communier; et par conséquent, qu'il n'y en a aucune où il soit plus dangereux pour vous d'agir par coutume et par habitude, où vos négligences soient moins excusables, et où vous puissiez moins espérer de Dieu qu'il ne s'offense pas de vos froideurs et de vos relâchements.

II. Bien concevoir que le plus grand crime que vous puissiez commettre, c'est d'abuser de ce qu'il y a de plus auguste et de plus divin dans votre religion; de vous rendre coupable de la profanation du corps du Seigneur, et de vous faire un poison mortel de ce que Jésus-Christ a établi pour être la nourriture spirituelle de votre ame.

III. Être bien persuadé que le plus essentiel de tous vos devoirs, en qualité de chrétien, est de vous mettre en état de communier dignement et de travailler à purifier votre ame, afin qu'elle puisse servir de demeure à Jésus-Christ, en vous disant à vous-même, mais avec bien plus de raison que Salomon : *Il ne s'agit pas de préparer une demeure aux hommes, mais à Dieu, le Roi des rois.*

IV. Bien méditer ces paroles de saint Paul : *Que l'homme s'éprouve donc soi-même, avant que de manger ce pain céleste ; car celui qui le mange indignement mange sa propre condamnation, parcequ'il ne fait pas le discernement qu'il doit faire du corps du Seigneur* (1. *Cor.*, 11). Accomplir, dis-je, mais sincèrement et de bonne foi, ce précepte de l'Apôtre, en sorte que toutes les fois que vous communiez, vous puissiez vous rendre témoignage que vous vous êtes éprouvé, et que sans présumer, non plus que saint Paul, d'être justifié pour cela, votre conscience ne vous reproche rien qui vous puisse être un obstacle, du moins essentiel à ce sacrement, c'est-à-dire, que vous ne la sentiez chargée d'aucun péché mortel; car c'est en quoi le concile de Trente fait principalement consister cette épreuve que vous devez faire de vous, avant que d'approcher de la communion.

V. Faire une confession aussi exacte, aussi fervente et aussi parfaite pour communier que vous la voudriez faire pour mourir, étant bien convaincu qu'il ne faut pas une moindre pureté de cœur pour aller recevoir Jésus-Christ que pour paroître devant Dieu, et pour subir la

rigueur de son jugement. Cette pensée seule suffiroit pour ne tomber jamais dans le désordre des communions sacriléges, et même pour n'en faire jamais de tièdes, ni d'imparfaites, celle-ci servant bien souvent de disposition aux autres.

VI. Bien entendre que l'épreuve que chacun doit faire de soi-même, avant que de communier, ne consiste pas seulement à confesser son péché, à s'en accuser et à le détester, mais à sortir de l'occasion où l'on pourroit être de le commettre, à en retrancher la cause, à en réparer le scandale, et que, tandis que le scandale d'un péché dure, ou qu'on est dans l'occasion de ce péché sans la vouloir quitter, on n'a pas encore satisfait à l'obligation indispensable que saint Paul nous impose par cette règle : *Que l'homme s'éprouve.*

VII. Vous souvenir que comme la disposition la plus naturelle, c'est-à-dire la plus conforme et aux inclinations de Jésus-Christ et à la dignité de son sacrement, c'est la pureté : aussi, de tous les péchés qui se commettent dans le monde, n'y en a-t-il point qui ait une opposition plus spéciale à la communion, et qui vous en rende plus indigne que le péché d'impureté, parcequ'en déshonorant votre chair, il déshonore la chair de Jésus-Christ même. L'avoir en abomination dans cette vue, et faire souvent réflexion à ces paroles étonnantes de saint Ambroise, qu'il adressoit à Jésus-Christ : *Quelle bonté, Seigneur, que pour sauver l'homme, vous n'ayez pas eu horreur de vous incarner dans le sein d'une vierge* (AMBR.)! Car si toute pure qu'a été Marie, saint Ambroise n'a point cru lui faire tort de parler ainsi, qu'auroit-il dit d'une impudique qui, dans l'engagement et dans le désordre de son péché, approche de la communion, laquelle n'est rien autre chose, selon les Pères, qu'une extension ou une suite de l'incarnation?

VIII. N'attendre pas jusqu'au jour de la communion même pour vous y préparer; mais prendre pour cela un temps raisonnable, et y penser d'autant plus tôt, que vos communions seroient plus éloignées les unes des autres; surtout la veille d'un si saint jour, ou même deux ou trois jours auparavant, vous séparer de toutes les choses qui pourroient vous dissiper l'esprit, comme de certains divertissements et de certaines conversations dont l'inutilité et la vanité, sans parler du reste, sont plus opposées à la sainteté de l'action que vous devez faire.

IX. Employer les trois ou quatre jours qui précèdent votre communion à faire de saintes lectures, qui vous remplissent l'esprit et le cœur des sentiments dont vous devez être pénétré sur un si grand sujet. Le livre du Mémorial de Grenade sera très propre pour cela. Y ajouter de bonnes œuvres, particulièrement des aumônes, qui vous attirent les graces nécessaires pour communier saintement et utilement. Y joindre une petite revue que vous ferez de votre conduite, pour reconnoître si depuis votre communion vous avez été plus fidèle à Dieu, et si vous avez avancé dans la voie de votre salut, et marquer

en particulier les choses où vous vous apercevrez qu'il y a eu en vous du relâchement; cela même étant la matière des principaux actes intérieurs qui doivent entrer dans la communion suivante.

X. Ménager, s'il est possible, quelques jours avant la communion, un entretien avec votre confesseur, afin qu'il vous aide, par ses conseils, à bien faire une action si sainte; rien n'étant plus capable de vous engager à remplir sur ce point tous vos devoirs, que d'en conférer avec celui qui vous tient la place de Dieu, et en qui vous avez pris confiance. Cet avis est de la dernière conséquence, particulièrement aux personnes de la cour, et à ceux qui vivent dans le commerce du grand monde.

§ II. *Avis pour le temps même de la communion.*

I. Considérer le jour de votre communion comme un jour que vous devez entièrement et uniquement consacrer à Jésus-Christ; en sorte que vous accomplissiez à la lettre le précepte du Saint-Esprit: *Ne laissez rien échapper d'un bon jour sans en profiter* (*Eccles.*, 14). C'est-à-dire, qu'aucune partie d'un jour si heureux ne soit perdue pour vous, et que tout ce que vous ferez ce jour-là se rapporte à l'action principale dont vous devez être occupé, qui est la communion même; vous levant, par exemple, dans cette pensée : *Voici le jour que le Seigneur a fait pour moi* (Matth., 25); allant à l'église dans ce sentiment : *Voici l'Époux qui vient, allons au-devant de lui;* mais par-dessus tout ne faisant aucune action ni profane, ni frivole, qui puisse marquer un esprit âche, et peu touché des choses de Dieu.

II. Assister à la messe où vous devez communier, avec le même esprit que vous auriez voulu assister avec les apôtres à la dernière cène, où Jésus-Christ les communia de sa propre main, puisqu'en effet ce qui se passa pour lors dans la personne des apôtres va se renouveler dans vous, et que, par le ministère du prêtre qui vous représente Jésus-Christ, vous allez être participant de la même grace et recevoir le même honneur qu'eux. Pour cela, vous entretenir pendant la messe, et jusqu'au temps de la communion, dans les affections ou dans les pensées suivantes.

III. D'une vive foi de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie; faisant intérieurement la profession de cette foi, et disant avec l'aveugle-né de l'Évangile : *Oui, Seigneur, je crois* (Joan., 9). Je crois que c'est vous-même que je vais recevoir dans ce sacrement, vous-même qui, étant né pour moi dans une crèche, avez voulu mourir pour moi sur la croix, et qui, glorieux dans le ciel, ne laissez pas d'être caché sous ces espèces adorables : je le crois, mon Dieu, et je m'en tiens plus assuré que si je le voyois de mes yeux, parceque mes yeux me pourroient tromper, et que votre parole est infaillible. Quoique mes sens et ma raison me disent le contraire, je renonce à mes sens et à ma raison, pour me captiver

sous l'obéissance de la foi; et s'il falloit souffrir mille morts pour la confession de cette vérité, aidé de votre grace, Seigneur, je les souffrirois, plutôt que de démentir sur ce point ma créance et ma religion.

IV. D'une adoration respectueuse, qui est comme la suite naturelle de cet acte de foi : car, puisque c'est Jésus-Christ même que vous allez recevoir, il est juste que vous lui rendiez auparavant l'hommage que vous lui devez, comme à votre souverain et à votre Dieu; à l'exemple des premiers chrétiens, qui, selon le témoignage de saint Augustin, ne recevoient jamais la chair du Sauveur dans les sacrés mystères, sans l'avoir premièrement adorée. Ainsi, pendant que le prêtre célèbre, mais particulièrement à l'élévation de l'hostie, vous répéterez souvent d'esprit et de cœur ces paroles de saint Thomas : *Mon Seigneur et mon Dieu* (JOAN., 20); adorant Jésus-Christ sur l'autel, comme les Mages l'adorèrent dans l'étable de Bethléem, et lui protestant, avec saint Bernard, que plus il a voulu se faire petit pour se donner à vous, plus vous voulez avoir de respect, de zèle et de vénération pour lui.

V. D'un profond anéantissement de vous-même, vous étonnant qu'un Dieu d'une si haute majesté daigne bien descendre du ciel pour vous visiter; disant, avec bien plus de sujet que la mère de saint Jean-Baptiste, lorsqu'elle reçut la visite de la sainte Vierge : *Et d'où me vient cet excès de bonheur* (LUC., 1), que mon Seigneur et mon Dieu veuille venir à moi? ou, comme le centenier : *Ah! Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison* (MATTH., 8); ou, comme le saint homme Job : *Et qu'est-ce que l'homme, Seigneur, pour être élevé à une telle gloire* (JOB, 7)? Et qui suis-je, moi pécheur, moi ver de terre, pour approcher d'un Dieu aussi saint que vous; pour être assis à votre table, pour y manger le pain des anges, et pour y être nourri de votre chair divine?

VI. D'une humble confiance : car si Jésus-Christ se plaît et se tient même honoré que l'on se confie en lui, c'est particulièrement dans ce mystère, où lui-même, sans réserve, se communique à nous. Or s'il se donne lui-même, dit admirablement saint Paul, comment ne nous donnera-t-il pas tout le reste? pourroit-il nous refuser quelque chose, en même temps qu'il se livre à nous? Vous devez donc considérer l'Eucharistie comme le trône de la miséricorde de Jésus-Christ, où vous avez droit de vous présenter, pour lui exposer vos misères, vos foiblesses, vos aveuglements, vos erreurs, sûr que vous devez être de lui que par la vertu de ce sacrement, si vous n'y apportez point d'obstacle, il vous fortifiera, il vous éclairera, il apaisera la violence de vos passions, il vous délivrera de vos mauvaises habitudes : d'emporté que vous étiez, il vous fera paroître modéré; de tiède, il vous rendra fervent; de charnel et de mondain, il vous changera en homme spirituel et chrétien. Vous approcher, dis-je, de Jésus-Christ avec cette espérance, fondée sur sa puissance infinie et sur son infinie bonté : car n'êtes-vous pas, lui direz-vous, ô mon Dieu! le maître de mon cœur?

et quand mon cœur sera-t-il plus absolument dans votre disposition, que quand vous y serez entré par votre adorable sacrement?

VII. D'une crainte filiale, dont il faut que cette confiance soit accompagnée, comme si vous disiez à Jésus-Christ : Mais ne serois-je point, ô mon Sauveur, assez malheureux pour avoir dans moi un péché secret qui fût un empêchement à toutes les graces que vous me voulez faire? ne serois-je point un Judas, pour vous donner aujourd'hui le baiser de paix, et pour vous trahir demain? ne vous recevrois-je point comme lui dans l'état d'une conscience criminelle? et au lieu de venir à moi, comme à un disciple fidèle, n'y venez-vous point avec horreur et avec indignation, comme à un ennemi caché? Si cela étoit, ah! je vous dirois, comme saint Pierre : *Retirez-vous de moi, Seigneur* (Luc., 5), parceque je suis un sacrilége et un impie; mais la même confiance que j'ai en vous me fait espérer, Seigneur, que vous m'avez remis mon péché, et qu'ensuite, tout indigne que je suis, vous ne me rejetterez pas de votre présence.

VIII. D'un desir ardent de recevoir Jésus-Christ : car l'une des dispositions les plus nécessaires pour bien communier, c'est de le desirer; comme l'une des meilleures dispositions pour profiter d'une viande, c'est de la manger avec appétit. Vous témoignerez donc à Notre Seigneur, non seulement le desir, mais, s'il est possible, l'impatience et l'empressement que vous avez de vous unir à lui dans ce sacrement, en lui disant, comme les patriarches de l'ancienne loi qui attendoient sa venue : *Venez. Seigneur, et ne tardez pas davantage* (*Psalm.* 39); venez prendre possession de mon cœur, il est tout prêt, et il ne peut être rempli que de vous : ou, comme le Prophète royal, dans ce Psaume qui convient si bien à une ame chrétienne, au moment qu'elle approche de la communion : *De même que le cerf soupire avec ardeur après les sources des eaux, mon ame soupire après vous, mon Dieu* (*Psalm.* 41).

IX. D'une fervente contrition qui achève de sanctifier votre ame, et qui la mette dans ce degré de pureté où elle doit être pour devenir digne de Jésus-Christ; vous servant pour cela des paroles affectueuses de ce saint roi pénitent : J'espère, Seigneur, que vous m'avez déja lavé par le sacrement de pénitence; mais *lavez-moi encore davantage, et purifiez-moi de nouveau de toutes les souillures de mon péché* (*Psalm.* 50), afin que je sois en état de me présenter à vous. *Créez dans moi un cœur pur, et renouvelez jusqu'au fond de mes entrailles cet esprit de droiture et de justice* (Ibid.), sans lequel toute la dévotion dont je me sens touché en communiant ne seroit que mensonge et illusion. Comme le péché, ô mon Dieu, est l'unique chose qui puisse vous déplaire en moi, je le déteste et l'abhorre, parcequ'il vous déplaît. Quand il ne me rendroit point d'ailleurs sujet aux châtiments terribles et effroyables dont votre justice le punit, et quand il ne mériteroit point l'enfer, il me suffit, pour l'avoir en exécration, qu'il

m'éloigne de vous, et qu'il empêche que vous ne vous unissiez à moi par le sacrement de votre corps.

X. D'un parfait amour : car si vous êtes obligé d'aimer Jésus-Christ de tout votre cœur, et de cet amour de préférence qui vous est commandé par la loi divine, beaucoup plus devez-vous lui en donner des marques dans ce sacrement, qui est singulièrement et par excellence le sacrement de son amour et de sa charité envers les hommes. Il faut donc vous imaginer que, dans le moment de la communion, Jésus-Christ vous demande, comme à saint Pierre : *M'aimez-vous* (Joan., 21)? et ensuite lui répondre avec la même ferveur que cet apôtre : *Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime* (Ibid). Mais la protestation sincère que je vous fais aujourd'hui est que je veux vous aimer d'un amour solide et effectif, qui ne consiste pas simplement dans les paroles, mais dans l'accomplissement de mes devoirs, dans l'observation exacte de vos commandements, dans un attachement inviolable à votre loi, dans la crainte de vous offenser, dans la fuite de tout ce qui vous déplaît, dans un renoncement éternel aux fausses maximes du monde, et à tout ce qui est contraire au christianisme que je professe.

XI. D'une attention particulière aux paroles du prêtre, lorsqu'il vous présentera le corps de Jésus-Christ, et qu'il vous dira : *Que le corps de Notre Seigneur Jésus-Christ garde votre ame jusque dans la vie éternelle* (Ibid.)! paroles qui doivent faire sur vous une vive impression, en vous faisant comprendre la fin pour laquelle vous communiez, qui est de persévérer dans la grace; c'est-à-dire de ne pas communier simplement pour observer pendant quelques jours une certaine régularité de vie, mais pour être constamment fidèle à Dieu, et vous maintenir dans l'état où vous a mis le sacrement de Jésus-Christ, en sorte qu'il soit maintenant pour vous un gage de la vie éternelle.

XII. D'une prière courte, mais affectueuse, que vous ferez à Jésus-Christ, le conjurant de suppléer par sa grace à tous vos défauts, et de mettre lui-même dans votre cœur les dispositions nécessaires pour le bien recevoir; reconnoissant avec humilité que, quoi que vous ayez fait pour cela, vous êtes toujours infiniment indigne de ce sacrement.

§ III. *Avis pour le temps qui suit la communion.*

I. Sortir de la sainte table avec un profond respect de la présence de Jésus-Christ, qui est au milieu de votre cœur, et dont il est vrai de dire dans ce moment-là que la plénitude de sa divinité habite en vous corporellement. Être quelque temps dans le silence, comme saisi d'admiration des choses qui viennent de s'accomplir en vous, et vous considérant vous-même comme le tabernacle vivant où réside alors le Saint des saints : pensée admirablement propre pour vous tenir dans un parfait recueillement, et pour arrêter toutes les distractions de votre esprit, qui ne pourroient être alors que criminelles ; comme si Jésus-Christ vous disoit : *Appliquez-vous à me contempler, et reconnoissez*

que je suis votre Dieu (*Psalm.* 45), puisqu'en vertu de ce mystère vous en avez une expérience si sensible.

II. Goûter le bonheur et l'avantage que vous avez de posséder Jésus-Christ, qui est votre souverain, et qui, par la communion, se fait le gage de votre béatitude, comme il en doit être l'objet pendant toute l'éternité, vous appliquant ces paroles du Psaume : *Goûtez, et voyez combien le Seigneur est doux* (*Psalm.* 33). Il est glorieux dans le ciel, il est tout-puissant sur la terre, il est terrible dans les enfers ; mais il est doux dans ce sacrement, et la douceur dont il y remplit les ames justes est le caractère de sa divine présence. Ah ! mon Dieu, lui direz-vous, que le goût des saintes délices que vous me faites maintenant sentir m'ôte pour jamais le goût des douceurs criminelles et des plaisirs du monde, qui ne font qu'empoisonner mon cœur et corrompre ma raison ! Que cet avant-goût que vous me donnez de votre paradis, dans l'adorable Eucharistie, corrige en moi tous les goûts dépravés de mes passions, qui me font aimer ce que je devrois souverainement haïr, et qui me font préférer, aussi bien que l'enfant prodigue, la nourriture des pourceaux, c'est-à-dire ce qui contente ma sensualité, aux véritables biens que vous communiquez à ceux qui s'attachent à vous. Entrez dans le sentiment du saint vieillard Siméon, lorsque, pour comble de ses desirs, il vit Jésus-Christ entre ses bras : *C'est maintenant, Seigneur, que j'aurai la consolation de mourir en paix* (Luc., 2), puisque non seulement mes yeux vous ont vu, mais que mon ame vous possède, et que ma chair est pénétrée de vous, qui êtes la source de la vie.

III. Faire après la communion ce que David pratiquoit si saintement : *J'écouterai ce que le Seigneur dira au-dedans de moi* (*Psalm.* 84). Car c'est proprement alors qu'il est dans vous ; et si vous vous rendez attentif, il ne manquera pas de parler secrètement à votre cœur pour vous dire bien des choses auxquelles vous ne pensez pas, et que vous vous dissimulez à vous-même, mais dont il vous fera convenir. Par exemple, il vous reprochera certaines infidélités où vous tombez, certains désordres dans lesquels vous vivez, certaines lâchetés que vous ne vous efforcez pas de vaincre ; il vous dira en quoi il veut que vous changiez de conduite, ce qu'il veut que vous lui sacrifiiez, à quoi il veut que vous renonciez. En un mot, lui-même s'expliquant immédiatement à vous, et remuant tous les ressorts de votre conscience, il vous déclarera ses volontés, mais d'une manière dont il sera impossible que vous ne soyez touché, aussi bien que convaincu. Dites-lui donc alors, comme Samuel : *Parlez, Seigneur, parceque votre serviteur écoute* (1. *Reg.*, 3).

IV. Vous acquitter du principal devoir que Jésus-Christ attend de vous après la communion, qui est de lui témoigner votre reconnoissance pour le bienfait inestimable que vous venez de recevoir de lui. Car quelle ingratitude ne seroit-ce pas, si, rempli de ses dons et de

lui-même, vous n'en aviez aucun sentiment? et ne mériteriez-vous pas d'être regardé comme un monstre de la nature, si un amour aussi parfait que le sien ne trouvoit dans votre ame aucun retour? *Ah! Seigneur*, devez-vous lui dire, *que ma main droite s'oublie elle-même, si je vous oublie jamais; et que ma langue demeure attachée à mon palais, si je ne me souviens éternellement de vous* (*Psalm.* 136). J'ai été un infidèle, j'ai été un lâche, j'ai été un prévaricateur; mais je ne veux pas être un ingrat; et puisque le sacrement de votre corps est une véritable Eucharistie, c'est-à-dire un sacrement d'action de graces, non seulement je veux vous marquer, par toute la suite de ma vie, combien je vous suis redevable de l'avoir reçu; mais je veux même qu'il me serve pour vous remercier de tous les autres biens que vous m'avez faits et que vous continuez à me faire. Car que vous rendrai-je, ô mon Dieu, pour avoir usé envers moi de tant de miséricorde; et par où puis-je reconnoître les obligations excessives que je vous ai, les graces dont vous m'avez comblé, les marques singulières de protection par où vous m'avez distingué, sinon en participant à ce calice mystérieux de votre passion? M'avez-vous enseigné un autre moyen que celui-là pour répondre avec quelque sorte d'égalité à votre charité infinie? Si je suis assez heureux pour avoir communié en état de grace, ne puis-je pas me consoler dans la pensée que, vous offrant vous-même à vous-même, puisque vous êtes maintenant à moi, je satisfais pleinement à tout ce que je vous dois?

V. Faire à Jésus-Christ une oblation entière de votre personne, lui protestant qu'après l'avoir reçu dans la communion, vous ne voulez plus vivre que pour lui, afin de vérifier sa parole: *Celui qui mange ma chair vivra pour moi* (Joan. 6,); que vous ne voulez plus avoir de pensées, former de desseins, exécuter d'entreprises, que dans l'ordre de la parfaite soumission que vous lui devez; que vous ne voulez plus employer votre santé, vos forces, les talents de votre esprit, votre autorité, votre crédit, vos biens, enfin tout ce qui dépend de vous, que pour les intérêts de sa gloire: lui assujettissant toutes les puissances de votre ame, en sorte qu'il en soit le maître, et qu'il y règne absolument; et afin que cette oblation ne soit pas vaine et d'une pure spéculation, la réduisant en pratique par l'examen que vous ferez de vous-même: c'est-à-dire que si vous étiez assez malheureux pour avoir quelque attache dans le monde, vous en fassiez le sacrifice à Jésus-Christ dans ce moment-là, en lui disant: Non, Seigneur, après la faveur singulière dont vous venez de m'honorer, je ne souffrirai pas qu'il y ait rien dans moi qui puisse partager mon cœur entre vous et aucun être créé.

VI. Demander à Jésus-Christ, tandis qu'il est encore au milieu de vous, toutes les graces dont vous avez besoin; le forçant par une aimable et sainte violence à vous les accorder, et lui disant, comme Jacob disoit à l'ange: *Non, je ne vous laisserai point aller que vous ne*

m'ayez donné votre bénédiction (*Genes.*, 32). Je ne vous demande point, Seigneur, lui ajouterez-vous, des graces temporelles, de la réputation, des honneurs, des prospérités, des richesses : tout cela ne serviroit peut-être qu'à me perdre. Je vous demande les graces de mon salut, un esprit humble et un cœur chrétien; je vous demande la haine du péché, une horreur éternelle de l'impiété et du libertinage, la crainte de vos jugements, et par-dessus tout votre saint amour. Je vous demande la force et la solidité de l'esprit, qui m'est nécessaire pour me préserver de la corruption du monde, pour ne me pas laisser emporter au torrent de la coutume, pour résister à la tentation et au scandale du mauvais exemple, pour me mettre au-dessus du respect humain, pour me défendre du poison de la flatterie, pour n'être pas esclave de l'ambition, pour ne point succomber à l'intérêt, pour éviter les piéges funestes que le démon de la chair me tend de tous côtés, pour conserver, au milieu des dangers auxquels ma condition m'expose, la liberté et la pureté de ma religion; enfin, pour pouvoir tout à la fois être ce que je suis et ce que votre providence m'a fait naître, et être chrétien. Voilà, mon Dieu, les graces qui me sont nécessaires. J'ai droit en tout temps de vous les demander; mais quand vous les demanderai-je avec plus de foi et plus d'assurance de les obtenir, que maintenant que je vous possède, vous qui en êtes l'auteur?

VII. Former de saintes résolutions sur les points particuliers où vous aurez reconnu que Dieu demande de vous quelque changement et quelque réforme de vie : par exemple, sur le défaut le plus notable que vous avez à corriger, sur l'habitude la plus vicieuse que vous devez combattre, sur l'occasion la plus prochaine du péché dont vous voulez sortir. Et afin que ces résolutions soient plus solides, les concevoir en présence de Jésus-Christ, qui, dans le fond de votre cœur, les ratifie et les accepte, comme si vous lui disiez : Oui, Seigneur, c'est à vous-même que je m'engage; et je veux bien que vous vous éleviez contre moi, si les promesses que je vous fais ne sont sincères et véritables. *J'ai juré, ô mon Dieu, de garder les ordonnances de votre divine loi* (*Psalm.* 118). J'ai juré d'être plus régulier et plus exact dans mes devoirs de chrétien, d'avoir plus de charité pour mon prochain, de retrancher en moi la liberté que je me donne de parler d'autrui, etc. J'en ai juré, et c'est vous-même que je prends à témoin de ce serment, afin que vous le confirmiez, et que votre sacrement adorable que je viens de recevoir en soit comme le sceau qu'il ne me soit jamais permis de violer, à moins de passer devant vous pour un parjure et pour un anathème.

VIII. Vous exciter à la persévérance chrétienne, qui doit être l'un des principaux fruits de votre communion, en vous demandant à vous-même, comme saint Paul : *Qui est-ce qui pourra désormais me séparer de Jésus-Christ* (*Rom.*, 8), après m'être uni à lui si étroitement? Puis vous répondant avec les paroles du même apôtre : *Non,*

je suis sûr que ni la mort, ni la vie, ni la prospérité, ni l'adversité, ni la grandeur, ni l'abaissement, ni quelque autre créature que ce soit, ne me séparera jamais de lui (*Rom.*, 8). Ce n'est point, mon Dieu, par un esprit de présomption que je parle ainsi; je connois ma misère et mon néant, et je sais que si vous m'abandonniez à moi-même, je retomberois dans l'abîme de tous mes désordres. Mais, uni à vous comme je le suis par votre sacrement, j'ai droit de m'élever au-dessus de moi, et de me promettre que, tout inconstant et tout fragile que je puis être, je persévérerai dans votre amour et dans la possession de votre grace.

IX. Accomplir réellement, dans la suite de votre vie, ce que vous vous êtes proposé dans la communion, vous comportant de telle sorte qu'après avoir communié, vous puissiez encore dire, comme saint Paul : *Je vis; mais non, ce n'est plus moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (*Galat.*, 2) ; vous souvenant que le plus grand de tous les scandales, selon le jugement même du monde, est de voir un chrétien qui communie, mais dont la conduite n'en est pas pour cela plus chrétienne ni plus édifiante. Il faut donc, puisque Jésus-Christ vit en vous par la communion, que ce soit lui qui désormais agisse en vous ; c'est-à-dire qui vous fasse penser, agir et parler, et qu'il n'y ait rien dans toute votre conduite qui ne soit digne de lui. Car si après la communion vous viviez, comme auparavant, dans le désordre d'une vie lâche ou libertine; si vos pensées étoient aussi mondaines, vos paroles aussi dissolues, vos actions aussi déréglées qu'elles étoient avant que vous eussiez communié ; ce que Salvien disoit autrefois se vérifieroit dans vous à la lettre, savoir, que Jésus-Christ recevroit en vous de la confusion et de la honte, puisqu'il lui seroit honteux qu'une langue, par exemple, qui a été sanctifiée par le sacrement de son corps, proférât encore des paroles lascives et impures; qu'un cœur dont il a fait sa demeure fût encore rempli de mauvais desirs.

X. Remarquer, et, s'il est possible, mettre par écrit, après la communion, certains sentiments plus tendres et plus affectueux dont vous avez été touché à la sainte table : afin que, s'il vous arrive ensuite de tomber dans la sécheresse, ou même dans le relâchement et dans la tiédeur, vous puissiez vous ranimer par le souvenir des choses qui ont fait alors impression sur votre esprit. Car vous profiterez ainsi de l'avis salutaire de David, conçu dans ces paroles du Psaume : *Les saintes pensées* dont votre cœur a été rempli dans la communion, étant recueillies et conservées, comme autant *de précieuses reliques, vous feront un nouveau jour de fête*, autant de fois que vous y aurez recours et que vous les rappellerez.

FIN DES EXHORTATIONS.

PENSÉES

SUR DIVERS SUJETS

DE RELIGION ET DE MORALE.

AVERTISSEMENT.

Je m'acquitte de la parole que je donnai il y a quelques années, lorsque je fis paroître les Exhortations et les Instructions du Père Bourdaloue. Dans l'avertissement qui est à la tête de ces Instructions et Exhortations, je m'engageai à un nouveau travail, sans savoir bien où il me conduiroit, ni si j'aurois de quoi remplir le dessein que je m'étois proposé. Quoi qu'il en soit, je promis de faire une nouvelle révision des manuscrits du père Bourdaloue, et de recueillir tout ce que j'y trouverois de pensées détachées, de réflexions, de fragments qui seroient demeurés imparfaits, et qu'il n'auroit point employés dans ses sermons.

Car avant que de composer un sermon, le Père Bourdaloue faisoit ce que font communément les prédicateurs : il jetoit d'abord sur le papier les différentes idées qui se présentoient à lui touchant la matière qu'il avoit en vue de traiter. Il marquoit tout confusément et sans aucune liaison. Mais s'étant ensuite tracé le plan de son discours, il choisissoit ce qui lui pouvoit convenir, et laissoit le reste. Ce reste néanmoins, qu'il laissoit comme superflu, avoit son prix, et c'est de quoi il m'a paru que je pouvois former un recueil, sous le titre général de *Pensées sur divers sujets de religion et de morale*.

Cependant il y falloit mettre quelque ordre, et tellement distribuer ces pensées, que celles qui ont rapport à un même sujet fussent toutes réunies sous un titre particulier. Cela même ne suffisoit point encore : mais de ces pensées les unes étant bien plus étendues que les autres, il a fallu faire des premières comme autant d'articles ou de paragraphes, et ranger les autres indifféremment et sans suite, sous le simple titre de *Pensées diverses*. Tout cela, comme on le juge assez, demandoit que l'éditeur mît un peu la main à l'œuvre, pour disposer les matières, pour les lier ou les développer, pour les finir et leur donner une certaine forme : mais je n'ai rien fait à l'égard de ce recueil de *Pensées*, que je n'eusse déja fait à l'égard des Sermons, Exhortations, Instructions, et de la Retraite spirituelle, du même auteur.

Voilà tout le compte que j'ai à rendre de ces opuscules, qui commencent à voir le jour. Car ce ne sont ici proprement que des opuscules, mais où il me semble que l'illustre auteur dont ils portent le nom ne sera point méconnoissable. Les hommes d'un génie supérieur se font partout reconnoître, et jusque dans les moindres choses ils gardent toujours leur caractère. Le public en jugera, et peut-être me saura-t-il gré de la constance avec laquelle je me suis appliqué depuis près de trente ans à lui donner une édition complète des OEuvres du Père Bourdaloue. Il n'y avoit rien à perdre d'un si riche fonds, et

c'est beaucoup pour moi, si je puis penser qu'il n'ait point dépéri dans mes mains.

DU SALUT.

NÉCESSITÉ DU SALUT, ET L'USAGE QUE NOUS EN DEVONS FAIRE CONTRE LES PLUS DANGEREUSES TENTATIONS DE LA VIE.

On parle du salut comme d'une affaire souverainement importante, et on a raison d'en parler de la sorte. Mais c'est trop peu dire : il faut ajouter que c'est une affaire absolument nécessaire ; et ce fut l'idée que le Sauveur des hommes en voulut donner à Marthe, dans cette grande leçon qu'il lui fit : *Marthe, vous vous inquiétez et vous vous embarrassez de bien des choses; mais une seule chose est nécessaire* (Luc., 10).

Ce n'est donc point seulement une affaire d'une importance extrême que le salut, mais une affaire d'une absolue nécessité. Entre l'un et l'autre la différence est essentielle. Qu'on me fasse entendre qu'une affaire m'est importante et très importante, je conçois précisément par-là que je perdrai beaucoup en la perdant, sans qu'il s'ensuive néanmoins que dès-lors tout sera perdu pour moi, et qu'il ne me restera plus rien. Mais que ce soit une affaire absolument nécessaire, et seule nécessaire, je conclus et je dois conclure que si je venois à la perdre, tout me seroit enlevé, et que ma perte seroit entière et sans ressource : or tel est le salut.

Affaire nécessaire, et seule nécessaire : nécessaire, puisque je ne puis me passer du salut; seule nécessaire, puisque, hors le salut, il n'y a rien dont je ne puisse me passer. Je dis nécessaire, puisque je ne puis me passer du salut : car c'est dans le salut que Dieu a renfermé toutes mes espérances, en me le proposant comme fin dernière; et c'est de là que dépend mon bonheur pendant toute l'éternité. Je dis seule nécessaire, puisqu'il n'y a rien, hors le salut, dont je ne me puisse passer : car je puis me passer de tout ce que je vois dans le monde; je puis me passer des richesses du monde, je puis me passer des honneurs et des grandeurs du monde, je puis me passer des aises et des récréations du monde. Tout cela, il est vrai, ou une partie de tout cela, peut m'être utile, par rapport à la vie présente, suivant l'état et la condition où je me trouve; mais enfin je puis me passer de cette vie présente et mortelle, et il faudra bien, tôt ou tard, que je la perde. Par conséquent, je n'ai de fond à faire que sur le salut : c'est là que je dois tendre incessamment, uniquement, nécessairement, à moins que, par un affreux désespoir, je ne consente à être immanquablement, pleinement, éternellement malheureux.

Terrible alternative; ou un malheur éternel, qui est la damnation,

ou une éternelle béatitude, qui est le salut! Voilà sur quoi je suis obligé de me déterminer, sans qu'il y ait aucun tempérament à prendre. Le ciel ou l'enfer, point d'autre destinée. Si je me sauve, le ciel est à moi, et il ne me sera jamais ravi; si je me damne, l'enfer devient irrémissiblement mon partage, et jamais je ne cesserai d'y souffrir; car la mort n'est point pour nous un anéantissement: ce n'est point, comme pour la bête, une destruction totale; au contraire, l'homme en mourant ne fait que changer de vie: d'une vie courte et fragile, il passe à une vie immortelle et permanente; vie qui doit être pour les élus le comble de la félicité et le souverain bien, et vie qui sera pour les réprouvés la souveraine misère et l'assemblage de tous les maux. Ainsi Dieu, dans le conseil de sa sagesse, l'a-t-il arrêté, et ses décrets sont irrévocables. Voilà ma créance, voilà ma religion.

De là même, affaire tellement nécessaire, qu'il ne m'est jamais permis, en quelque rencontre que ce soit, ni pour qui que ce soit, de l'abandonner. Un père peut sacrifier son repos et sa santé pour ses enfants; un ami peut renoncer à sa fortune, et se dépouiller de tous ses biens pour son ami; bien plus, il peut, en faveur de cet ami, sacrifier jusqu'à sa vie. Mais s'agit-il du salut, il n'y a ni lien du sang et de la nature, ni tendresse paternelle, ni amitié si étroite qui puisse nous autoriser à faire le sacrifice d'un bien supérieur à toute liaison humaine et à toute considération.

Plutôt que de consentir à la perte de mon ame, je devrois, s'il dépendoit de moi, laisser tomber les royaumes et les empires; je devrois laisser périr le monde entier. Et ce n'est point encore assez: car, selon les principes de la morale évangélique, et selon la loi de la charité que je me dois indispensablement à moi-même, non seulement il ne m'est point libre de sacrifier, en quelque manière que ce puisse être, mon salut, mais il ne m'est pas même permis de le hasarder et de l'exposer. Le seul danger volontaire, si c'est un danger prochain, est un crime pour moi; et quoi qu'il m'en pût coûter, ou pour le prévenir, ou pour en sortir, je ne devrois rien ménager ni rien épargner, fallût-il en venir à toutes les extrémités; fallût-il quitter père, mère, frères, sœurs; fallût-il m'arracher l'œil ou me couper le bras: pourquoi cela? toujours par cette grande raison de la nécessité du salut, qui prévaut à tout et l'emporte sur tout.

Allons plus loin, et, pour nous faire mieux entendre, réduisons ceci à quelques points plus marqués et plus ordinaires dans la pratique. Je prétends donc que cette nécessité du salut, bien méditée et bien comprise, est, avec le secours de la grace, le plus prompt et le plus puissant préservatif contre toutes les tentations dont nous pouvons être assaillis, chacun dans notre état. Mais sans embrasser trop de choses, et sans nous engager dans un détail infini, bornons-nous à certaines tentations particulières, plus communes, plus spécieuses, plus violentes, qui naissent de la nécessité et du besoin où l'on peut se

trouver en mille occasions, par rapport aux biens temporels et aux avantages du siècle : je m'explique.

Il y a des extrémités fâcheuses où se trouvent réduits une infinité de personnes : et que fait alors l'ennemi de notre salut, ou pour mieux dire, que fait la nature corrompue? que fait la passion et l'amour-propre, plus à craindre mille fois pour nous que tous les démons? C'est dans des conjonctures si critiques et si périlleuses que tout concourt à nous séduire et à nous corrompre. Le prétexte de la nécessité nous devient une prétendue raison dont il est difficile de se défendre, et la conscience n'a point de barrières si fortes que cette nécessité ne puisse nous faire franchir. Par exemple, on manque de toutes choses, et pourvu qu'on voulût s'écarter des voies de l'équité et de la bonne foi, on ne manqueroit de rien : on auroit non seulement le nécessaire, mais le commode, et on l'auroit abondamment. On voit déchoir sa famille de jour en jour, elle est sur le point de sa ruine ; et pourvu qu'on voulût entrer dans les intrigues criminelles d'un grand et seconder ses injustes desseins, on s'en feroit un patron qui la soutiendroit et l'élèveroit. On est embarqué dans une affaire de conséquence : c'est un procès dont la perte doit causer un dommage irréparable ; il est entre les mains d'un juge accrédité dans sa compagnie ; et au lieu de solliciter ce juge assez inutilement, si l'on vouloit, aux dépens de la vertu, écouter de sa part d'autres sollicitations et y condescendre, on pourroit ainsi se procurer un arrêt favorable et un gain assuré. On a un ennemi dont on reçoit mille chagrins ; c'est un homme sans raison et sans modération, qui nous butte en tout, qui nous persécute ; et si l'on vouloit user contre lui de certains moyens qu'on a en main, on seroit bientôt à couvert de ses atteintes. Quel empire ne faut-il pas prendre sur soi et sur les mouvements de son cœur, pour ne pas succomber à de pareilles tentations, et pour demeurer ferme dans son devoir ?

Car, encore une fois, de quoi n'est-on pas capable quand la nécessité presse, et à quoi n'a-t-elle pas porté des millions de gens qui du reste avoient d'assez bonnes dispositions, et n'étoient de leur fonds ni vicieux ni méchants ? De combien d'iniquités la pauvreté et l'indigence n'est-elle pas tous les jours le principe ? combien a-t-elle fait de scélérats, de traîtres, de parjures, d'impies, d'impudiques, de ravisseurs du bien d'autrui, et de meurtriers qui sans cela ne l'auroient jamais été, qui ne l'ont été en quelque manière que malgré eux et qu'avec toutes les répugnances possibles ; mais enfin qui l'ont été, parcequ'ils ont cru y être forcés ? Non seulement ils l'ont cru, mais de là souvent ils se sont persuadés que jusque dans leurs crimes ils étoient excusables ; et voilà ce qui rend encore la nécessité plus dangereuse. On se fait aisément de fausses consciences, on étouffe tous les remords du péché, on se dit à soi-même que, dans la situation où l'on est et dans toutes les circonstances qui l'accompagnent, il n'y a

point de loi, et que tout est permis ; on exagère cet état, dont on veut se prévaloir, et l'on prend pour dernière extrémité et pour nécessité absolue ce qui n'est que difficulté, qu'incommodité, que l'effet d'une imagination vive et d'une excessive timidité. Quoi qu'il en soit, tout cela mène à d'étranges conséquences, et les suites en sont affreuses.

Or quel est pour nous, en de semblables attaques, le plus solide appui et le soutien le plus inébranlable? le voici. C'est de se retracer fortement le souvenir de cette maxime fondamentale : *Il n'y a qu'une chose nécessaire* (Luc., 10) ; c'est de s'armer de cette pensée, selon la figure de l'Apôtre, comme *d'une cuirasse,* comme *d'un casque,* comme *d'un bouclier qui résiste aux traits les plus enflammés* (*Ephes.,* 6), de l'esprit tentateur, et que rien ne peut pénétrer. C'est, dis-je, d'opposer nécessité à nécessité, la nécessité de sauver son ame, qui est une nécessité capitale et souveraine, à la nécessité de sauver sa fortune, de sauver ses biens, de sauver sa vie.

Car je dois ainsi raisonner : Il est vrai, je pourrois rétablir mes affaires, si je voulois relâcher quelque chose de cette intégrité si exacte et si sévère, qui n'est guère de saison dans le temps où nous sommes, et qui m'empêche de faire les mêmes profits que tant d'autres : mais en me rétablissant ainsi selon le monde je me perdrois selon Dieu, je perdrois mon ame : or il la faut sauver. Il est vrai, si je ne me rends pas à telle proposition qu'on me fait, je choquerai le maître qui m'emploie ; j'aliénerai de moi le protecteur qui m'a placé, et qui peut dans la suite me faire encore monter plus haut ; je serai obligé de me retirer, et n'ayant plus personne qui s'intéresse pour moi, ni qui m'avance, je resterai en arrière ; et que deviendrai-je ? Il n'importe : en acquiesçant à ce qu'on me demande, j'offenserois un maître bien plus puissant que tous les maîtres et tous les potentats de la terre, et pour conserver de vaines espérances, je sacrifierois un héritage éternel, je sacrifierois mon ame, et je la damnerois : or il la faut sauver. Il est vrai, l'occasion est belle de me tirer de l'oppression où je suis, et d'abattre cet homme qui ne cesse de me nuire et de me traverser ; mais, en me délivrant des poursuites d'un ennemi qui, malgré toutes ses violences, et quoi qu'il entreprenne contre moi, ne peut après tout me faire qu'un mal passager, je me ferois un autre ennemi bien plus redoutable, qui est mon Dieu, et qui, de son bras vengeur, peut également et pour toujours porter ses coups sur les ames comme sur les corps. A quoi donc exposerois-je mon ame? or il la faut sauver. Il est vrai, ma condition est dure, et je mène une vie bien triste; je n'ai rien, et je ne vois point pour moi de ressources. On me fait les offres les plus engageantes, et si je les rejette, me voilà dans le dernier abandonnement et dans la dernière misère; mais d'ailleurs je ne les puis accepter qu'au préjudice de l'honneur, et surtout qu'au préjudice de mon ame : or il la faut sauver. Oui, il le faut,

et à quelque prix que ce soit, et quelque peine qu'il y ait à subir. Il le faut, et quelque infortune, quelque décadence, quelque malheur qui en doive suivre par rapport aux intérêts humains. Il le faut, car c'est là le seul nécessaire, le pur nécessaire. Encore une fois, je dis le pur, le seul nécessaire, parcequ'en comparaison de ce nécessaire, rien n'est proprement ni ne doit être censé nécessaire, parceque dès qu'il s'agit de ce nécessaire, toute autre chose qui s'y trouve en quelque sorte opposée cesse dès-lors d'être nécessaire; parceque c'est à ce nécessaire que doivent se rapporter, comme à la règle primitive et invariable, toutes mes délibérations, toutes mes résolutions, toutes mes actions.

Ce fut ainsi que raisonna la chaste Susanne, lorsqu'elle se vit attaquée de ces deux vieillards qui voulurent la séduire, et qui la menaçoient de la faire périr, si elle ne consentoit à leur passion. Que ferois-je, dit-elle, dans le cruel embarras où je suis? quelque parti que je prenne, je ne puis éviter la mort: mais il vaut mieux que je périsse par vos mains que de pécher en la présence de mon Dieu, et de périr éternellement par l'arrêt de sa justice. Ce fut ainsi que raisonna le généreux Éléazar, lorsque de faux amis le sollicitoient de manger des viandes défendues selon la loi, et de se garantir par-là de la colère du prince. Ah! répondit ce zélé défenseur de la religion de ses pères, en obéissant au prince et en suivant le conseil que vous me donnez, je pourrois, pour le temps présent, me sauver du supplice où je suis condamné, et prolonger ma vie de quelques années; mais, vif ou mort, je ne me sauverai pas des jugements formidables du Tout-Puissant; et qu'y a-t-il de si rigoureux que je ne doive endurer, plutôt que d'encourir sa haine et de renoncer à ses promesses? C'est ainsi que raisonnoit saint Paul, ce vaisseau d'élection, et ce docteur des nations. Il se représentoit tout ce qu'il y a de plus effrayant, de plus affligeant, de plus désolant. Il supposoit que la tribulation vînt fondre sur lui de toutes parts; qu'il fût accablé d'ennuis, pressé de la faim, tourmenté de la soif, environné de périls, comblé de malheurs; qu'il fût abandonné aux persécutions, aux croix, aux glaives tranchants; que, dans un déchaînement général, tout l'univers se soulevât contre lui, la terre, la mer, toutes les puissances célestes, toutes les puissances infernales, toutes les puissances humaines: il le supposoit, et à la vue de tout cela il s'écrioit: *Qui me séparera de la charité de Jésus-Christ?* Il alloit plus loin; et, par la force de la grace qui le transportoit, s'élevant au-dessus de tous les événements, il osoit se répondre de lui-même, et ajoutoit: *Je le sais, et j'en suis certain, que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni le présent, ni l'avenir, ni ce qu'il y a de plus haut, ni ce qu'il y a de plus bas, ni quelque créature que ce soit, ne pourra me détacher de l'amour de Dieu, mon Seigneur et mon Sauveur* (*Rom.*, 8). Voilà comme en parloit ce grand apôtre. Et d'où lui venoit cette constance et cette fermeté insurmontable? c'est

qu'il concevoit de quel intérêt et de quelle nécessité il étoit pour lui de sauver son ame, en se tenant toujours étroitement et inséparablement attaché au Dieu de son salut.

Ce sont là, dit-on, de beaux sentiments, ce sont de belles réflexions; mais, après tout, on ne vit pas de ces sentiments ni de ces réflexions; et cependant il faut vivre. Avec ces réflexions, on ne fait rien; et toutefois, il faut avoir quelque chose, il faut faire quelque chose, il faut parvenir à quelque chose. J'en conviens, on ne vit pas de ces réflexions; mais de ces réflexions on apprend à mourir si l'on ne peut vivre sans risquer le salut de son ame. Je l'avoue, avec ces réflexions on ne fait rien dans le monde, on n'amasse rien, on ne parvient à rien; mais de ces réflexions on apprend à se passer de tout, si l'on ne peut rien faire, ni rien amasser, ni parvenir à rien, sans exposer le salut de son ame. Disons mieux, on apprend de ces réflexions que c'est tout faire que de faire son salut, que c'est tout gagner que d'amasser un trésor de mérites pour le salut, que c'est parvenir à tout que de parvenir au terme du salut. Voilà ce que ces réflexions ont appris à tant de chrétiens de l'un et de l'autre sexe: car, malgré la corruption dont tous les états du monde ont été infectés, il y a toujours eu dans chaque état des fidèles de ce caractère prêts à quitter toutes choses pour mettre en sûreté leur salut; il y en a eu, dis-je, et plaise au ciel qu'il y en ait toujours! La nécessité du salut étoit-elle autre chose pour eux que pour nous? y étoient-ils plus intéressés que nous? Non, sans doute; c'étoit pour eux et pour nous la même nécessité : mais ils y pensoient beaucoup plus que nous; et en y pensant plus que nous, ils la comprenoient aussi beaucoup mieux que nous. Pensons-y comme eux, méditons-la comme eux, nous la comprendrons comme eux; et en la comprenant comme ils l'ont comprise, nous en ferons comme eux notre affaire essentielle, et nous y adresserons toutes nos prétentions et toutes nos vues.

Mais, hélas! où les portons-nous? Quand je vois les divers mouvements dont le monde est agité, et qui sont ce qu'on appelle le commerce du monde; quand je vois cette multitude confuse de gens qui vont et qui viennent, qui s'empressent et qui se tourmentent, toujours occupés de leurs desseins, et toujours en action pour y réussir et les conduire à bout; n'ayant que cela dans l'esprit, ne travaillant que pour cela, n'aspirant qu'à cela : au milieu de ce tumulte, j'irois volontiers leur crier avec le Sage : *Hommes dépourvus de sens, et aussi peu raisonnables que des enfants à peine formés et sortis du sein de leur mère* (*Sap.*, 12), à quoi pensez-vous? que faites-vous? Hors une seule chose, tout le reste *n'est que vanité* (*Eccles.*, 1); et, par une espèce d'ensorcellement, cette vanité vous charme, cette vanité vous entraîne, cette vanité vous possède aux dépens de l'unique nécessaire! Je le dirois aux grands et aux petits, aux riches et aux pauvres, aux savants et aux ignorants. Malheur à quiconque ne m'écouteroit pas; et dès à pré-

sent, malheur à quiconque demeure là-dessus dans une indifférence et un oubli qu'on ne peut assez déplorer!

ESTIME DU SALUT ET DE LA GLOIRE DU CIEL, PAR LA VUE DES GRANDEURS HUMAINES.

C'est une morale ordinaire aux prédicateurs, d'inspirer du mépris pour toutes les pompes et toutes les grandeurs du monde. Ils en font les peintures les plus propres à les rabaisser dans notre estime et à les dégrader. De la manière qu'ils en parlent et dans les termes qu'ils s'en expliquent, ce ne sont que de vaines apparences, que des fantômes et des illusions qui nous séduisent, et dont nous devons, autant qu'il est possible, détourner nos regards. A Dieu ne plaise que je prétende en aucune sorte déroger à la vérité et à la sainteté de cette morale! Je l'ai prêchée comme les autres en plus d'une rencontre, et je suis bien éloigné de la contredire, puisque ce seroit me contredire moi-même. Mais après tout, quoi que nous en puissions dire, il faut toujours convenir que ces grandeurs et ces pompes humaines, si méprisables d'ailleurs, ne laissent pas d'avoir quelque chose en effet de pompeux et de brillant, quelque chose de grand et de magnifique; et c'est par où il me semble non seulement qu'il est permis, mais qu'il peut être très utile à un chrétien de les envisager, pourvu qu'on les envisage chrétiennement. Donnons jour à cette pensée.

Les cieux, dit le Prophète royal (*Psalm.* 18), nous *annoncent la gloire de Dieu, et le firmament,* dont il est l'auteur, *nous fait connoître l'excellence de l'ouvrier qui l'a formé.* Aussi est-ce en conséquence de ce principe, et conformément à cette parole du Prophète, que l'apôtre saint Paul reprochoit aux sages de l'antiquité de n'avoir pas glorifié Dieu selon la connoissance qu'ils en avoient par ses ouvrages. Car toutes les choses visibles, ajoutoit ce docteur des Gentils, tous les êtres dont nos sens sont frappés, et qui se présentent à nos yeux avec leurs perfections, nous découvrent les perfections invisibles du souverain maître qui les a créés : tellement que les philosophes mêmes du paganisme ont été inexcusables de ne pas rendre à ces perfections divines, qu'ils ne pouvoient ignorer, le juste tribut de louanges qui leur étoit dû. Or voilà, par proportion et suivant la même règle, à quoi nous peut servir la vue de ce que nous appelons grandeurs et pompes du monde. Ce sont des images, quoiqu'imparfaites, des grandeurs célestes, et de cette gloire qui nous est promise sous le terme de salut. Ce sont des ébauches où nous est représenté, quoique très légèrement, ce que Dieu prépare à ses élus dans le séjour de la béatitude. Ce sont, pour ainsi parler, comme des essais de la magnificence du Seigneur, qui nous donne à juger quelles richesses immenses il versera dans le sein de ses prédestinés, de quel éclat il les couronnera, de quelles délices et de *quels torrents de joie il les enivrera* (*Psalm.* 35), quand il lui plaira de les retirer de cette région des morts où nous sommes, et

de les introduire dans la terre des vivants ; quand il les fera sortir de ce désert où nous passons, et qu'il les recevra dans la bienheureuse Jérusalem ; quand il fera finir pour eux cet exil où nous languissons, et qu'il les établira dans leur glorieuse patrie; quand il leur ouvrira ses tabernacles éternels, qu'il en étalera à leurs yeux toutes les beautés, tous les trésors, qu'il les revêtira de sa divine clarté et les élèvera dans les splendeurs des Saints; enfin, quand il les mettra en possession de ce salut qu'ils ne voyoient auparavant que *sous des figures énigmatiques et comme dans un miroir* (1. *Cor.*, 13), mais dont ils connoîtront alors le prix, parcequ'ils le verront et qu'ils commenceront à en jouir.

Voilà, dis-je, de quoi les pompes et les grandeurs du siècle nous tracent quelque idée, et une idée assez forte pour exciter tout notre zèle à la poursuite du salut, et à la conquête du royaume de Dieu. Car, d'une part, considérant ces grandeurs mortelles, et y en ajoutant même encore de nouvelles, autant que j'en puis imaginer; et, d'autre part, consultant la foi et méditant ces paroles du grand Apôtre, que *l'œil n'a jamais rien vu, que l'oreille n'a jamais rien entendu, que le cœur de l'homme n'a jamais rien pensé ni rien compris, qui égale ce que Dieu destine à ceux qu'il aime, et dont il sera éternellement aimé* (1. *Cor.*, 9), quelle conséquence dois-je tirer de l'un et de l'autre? Je m'attache au raisonnement de saint Chrysostome, et je dis : Quelque mépris que je fasse de la terre et que j'en doive faire, il m'est toutefois évident que j'y vois des choses merveilleuses ; il ne m'est pas moins évident qu'on m'en rapporte encore d'autres plus suprenantes et plus admirables ; et si je veux laisser agir mon imagination et lui donner l'essor, que n'est-elle pas capable de se figurer au-dessus même et de tout ce que je vois, et de tout ce que j'entends? Cependant ni tout ce que je vois, ni tout ce que j'entends, ni tout ce que je puis me figurer, non seulement selon les idées naturelles et raisonnables, mais par les fictions les plus excessives et les plus outrées, n'approche point de ce que j'espère après cette vie, et de ce que Dieu a fait pour moi dans un autre monde que celui-ci. Quand je vois tout cela, quand je l'entends, que je me le figure, j'en suis charmé : mais tout cela néanmoins n'est point la gloire que j'attends; tout cela ne peut être mis en comparaison avec la gloire que j'attends, tout cela n'est rien auprès de la gloire que j'attends; et si je multipliois tout cela, si je le redoublois, si je l'accumulois sans mesure, après y avoir épuisé toutes les puissances de mon ame et toutes les forces de mon esprit, tout cela seroit toujours infiniment au-dessous de la gloire que j'attends. Qu'est-ce donc, mon Dieu, que cette gloire? qu'est-ce que ce salut? mais en même temps, Seigneur, qu'est-ce que l'homme? et à qui appartient-il qu'à un Dieu aussi libéral et aussi bon, aussi puissant et aussi grand que vous l'êtes, de nous récompenser de la sorte, et de nous glorifier, non-seulement au-delà de tous nos mérites, mais au-delà de toutes nos connoissances et de toutes nos vues?

C'est ainsi que raisonnoit saint Chrysostome, et c'est ainsi que, par la vue des pompes humaines et des grandeurs du monde, j'acquiers la connoissance la plus sensible et la plus parfaite que je puisse maintenant avoir du salut où j'aspire et de la gloire qui m'est réservée dans le ciel, si je suis assez heureux pour y parvenir. Ne pouvant connoître présentement cette gloire par ce qu'elle est, je la connois par ce qu'elle n'est pas; et la connoissance que j'en ai par ce qu'elle n'est pas me dispose mieux que toute autre à la connoissance de ce qu'elle est.

Il ne s'agit donc point ici de déployer son éloquence en de vagues et de longues déclamations sur le néant de tout ce que nous voyons en ce monde, et de toutes les grandeurs dont nos yeux sont frappés. Avouons que ces grandeurs, quoique passagères, ont du reste en elles-mêmes de quoi toucher nos sens, de quoi attirer nos regards, de quoi piquer notre envie, de quoi exciter nos desirs, de quoi allumer nos passions; avouons-le, encore une fois, et reconnoissons-le; mais pourquoi? afin qu'ensuite, montant plus haut, et nous disant à nous-mêmes, Ce n'est point encore là le bonheur qui m'est proposé, ce n'est point encore le saint héritage où je prétends, nous concevions de cet héritage céleste et de ce bonheur souverain une idée plus noble et plus excellente. Quand saint Augustin voyoit la cour des empereurs de Rome, si superbe et si florissante; quand il assistoit à certaines cérémonies où ils se montroient avec plus d'appareil et plus de splendeur, il ne disoit pas avec dédain, ni d'un air de mépris : Qu'est-ce que ce faste et cette abondance? qu'est-ce que ce luxe et cette somptuosité? qu'est-ce que cet amas prodigieux de biens et de richesses? A s'en tenir au premier aspect, ce spectacle lui remplissoit l'esprit, le surprenoit et l'attachoit; mais de là bientôt passant plus avant et s'élevant à Dieu : Si tout ceci, mon Dieu, s'écrioit-il, est si auguste, qu'est-ce de vous-même? et si toute cette pompe se voit hors de vous, que verra-t-on dans vous? Telle devroit être la méditation des grands. Il n'y a personne à qui elle ne convienne; mais c'est aux grands que ce sujet est spécialement propre, parcequ'il leur est plus présent. Ils sont beaucoup plus souvent témoins et spectateurs de la grandeur et de la majesté royale; ils la voient de plus près que les autres, et ils la voient dans tout son lustre. Or il leur seroit si utile et si facile tout ensemble de faire ce que faisoit Moïse au milieu de la cour de Pharaon! Le tumulte et le bruit du monde, les grandes et différentes scènes qui lui passoient continuellement devant les yeux, ne lui firent jamais perdre de vue l'Invisible, selon l'expression de saint Paul; mais il en conserva toujours l'image aussi vivement empreinte dans son esprit que s'il l'eût vu en effet ce Dieu d'Israël, qu'il adoroit au fond de son cœur, et vers qui il tournoit tous ses desirs, comme vers la source de tous les biens et le dispensateur de tous les dons.

O qu'un grand, instruit des vérités du christianisme, et jugeant

des choses selon les principes de la religion, feroit de salutaires et de solides réflexions, quand dans une cour, comme sur un théâtre ouvert de toutes parts, il voit paroître tant de personnages et de toutes les sortes; quand il voit tant de mondains et de mondaines que l'ambition rassemble, et qui, tous à l'envi, cherchent à se montrer, à se signaler par la somptuosité et la dépense, à tenir les plus hauts rangs, à jouer les plus beaux rôles; quand il voit certaines fortunes, et tout ce qui les accompagne, tout ce qui les décore; surtout quand, après mille intrigues dont il ne lui est pas difficile de suivre les traces, et dont les ressorts ne peuvent être si secrets qu'il ne les aperçoive bien, il voit l'iniquité dominante, l'iniquité triomphante, l'iniquité honorée, accréditée, toute puissante! S'il avoit alors une étincelle de foi, ou s'il la consultoit, cette foi où il a été élevé, et qu'il n'a peut-être pas perdue, que penseroit-il? que diroit-il? Il entreroit dans le sentiment de saint Augustin; il admireroit la libéralité de Dieu jusques envers ses ennemis les plus déclarés. Mais, mon Dieu, concluroit-il, si c'est là sur la terre le partage des pécheurs, lors même qu'ils se tournent contre vous, qu'avez-vous donc préparé dans votre royaume pour ces bons et fidèles serviteurs qui ne s'attachent qu'à vous? Cette affluence, ce crédit, cette autorité, ces titres, ces dignités, ces trésors, voilà ce que vous abandonnez indifféremment au vice et au libertinage; voilà ce que vous accordez plus souvent qu'aux autres, et plus abondamment, à des réprouvés et à des vases de colère; voilà, pour m'exprimer ainsi, ce que vous livrez en proie à toutes leurs convoitises et à toutes leurs injustices : ah! mon Dieu, que reste-t-il donc pour la vertu? que reste-t-il, ou plutôt, Seigneur, que ne reste-t-il point pour ces prédestinés en qui vous avez mis vos complaisances, et que vous avez choisis comme des vases de miséricorde?

Heureux qui sait envisager de la sorte les grandeurs du siècle présent, et qui de là apprend à estimer les espérances et la gloire du siècle futur! Il n'est point à craindre que ce présent l'attache, puisque c'est même de ce présent qu'il tire de puissants motifs pour porter tous ses vœux vers l'avenir. Quelque sensation que ce présent fasse d'abord sur son cœur, elle ne lui peut être nuisible, puisqu'au contraire elle ne sert qu'à lui donner une plus grande idée de l'avenir où il aspire, et où il ne peut arriver que par un détachement véritable et volontaire de ce présent. Ainsi, tout ce que ce présent étale à sa vue d'éclat, de charmes, d'attraits, bien loin de le détourner du salut, ne contribue qu'à l'affermir davantage dans cette maxime capitale : *Que sert-il à l'homme de gagner tout le monde, s'il vient à se perdre lui-même; et quel échange pourra le dédommager de la perte de son ame* (MATTH., 16)?

Maxime sortie de la bouche de Jésus-Christ même, qui est la vérité éternelle; maxime assez connue dans une certaine spéculation, mais bien peu suivie dans la pratique. Car voici l'énorme renversement dont nous n'avons que trop d'exemples devant les yeux, et qui croît

de jour en jour dans tous les états du christianisme. Parce que les sens, tout matériels et tout grossiers, ne sont susceptibles que des objets qu'ils aperçoivent et qui leur sont présents, c'est à ce présent que nous nous arrêtons. Au lieu de dire, comme saint Paul, *Nous n'avons point ici une demeure stable et permanente, mais nous en attendons une autre dans l'avenir* (*Hebr.*, 13), à peine concevons-nous qu'il y ait un avenir au-delà de ce cours d'années que nous passons sur la terre, et dont la mort est le terme ; à peine nous laissons-nous persuader qu'il y ait un autre bonheur, qu'il y ait d'autres biens et d'autres grandeurs que ces grandeurs et ces biens visibles dont nous pouvons jouir dans le temps : d'où il arrive que nous avons si peu de goût pour les choses du ciel, et pour tout ce qui a rapport au salut. On nous en parle, nous en parlons nous-mêmes : mais ce qu'on nous en dit, comment l'écoutons-nous, et nous-mêmes comment en parlons-nous? avec le même froid que si nous n'y prenions nul intérêt. Et il n'y a rien en cela de surprenant, *puisque l'homme sensuel et animal ne peut s'élever au-dessus de lui-même, ni pénétrer avec des yeux de chair dans les mystères de Dieu* (1 *Cor.*, 4).

C'est pour cela que la vue du monde nous devient si dangereuse et si pernicieuse. Non seulement elle pourroit nous être salutaire, mais elle devroit l'être dans la manière que je l'ai fait entendre. Elle l'a été et elle l'est encore pour un petit nombre de chrétiens, accoutumés à juger de tout par les pures lumières de la foi, et non par l'aveugle penchant de la nature. Ils voient la figure de ce monde, ils la considèrent, mais comme une figure, et non point autrement. Car ce n'est dans leur estime qu'une figure ; mais de cette figure ils passent à la vérité qu'elle leur annonce, au bien réel et solide qu'elle leur découvre, à la suprême béatitude, dont elle leur trace comme un léger crayon. Que ne regardons-nous ainsi le monde ! que ne nous attachons-nous à contempler dans ce miroir ce qu'il nous représente des beautés inestimables et ineffables d'un autre monde, où sont renfermées toutes nos espérances ! C'est l'occupation la plus ordinaire de ces ames fidèles et intérieures que l'esprit de Dieu conduit, et qui, sans se laisser prendre à des dehors trompeurs, tournent à bien pour leur perfection et leur sanctification ce qui pervertit le commun des hommes. Car voilà quel est le principe de ce mortel assoupissement, et, si je l'ose dire, de cette stupide insensibilité où nous vivons à l'égard du salut.

Le prophète reprochoit aux Juifs qu'ils n'avoient tenu nul compte de cette terre promise que le Seigneur leur destinoit, parceque, dans le désert où ils marchoient, ils n'étoient attentifs qu'à ce qu'ils rencontroient sur leur route, et à ce qui pouvoit satisfaire leur sensualité. N'est-ce pas là notre état, et surtout n'est-ce pas là l'état d'une infinité de grands et d'opulents, qui semblent, à les voir agir, n'avoir été faits que pour cette vie, et y avoir établi leur dernière fin? Ce qui

les occupe, ce n'est guère leur destinée éternelle ; et pourvu que, dans la voie qui leur est ouverte, rien ne leur manque de tout ce qu'ils y souhaitent, soit richesses, soit honneurs, soit douceurs et commodités, ils se mettent peu en peine du terme où ils doivent adresser tous leurs pas. Mais quel est-il donc ce terme, et sommes-nous excusables de ne le pas savoir, quand nous le pouvons apprendre de tout ce qui se présente à nous, et qui nous environne? Il ne faudroit que quelques réflexions; mais l'enchantement de la bagatelle dissipe tellement nos pensées, que, dans une distraction habituelle et perpétuelle, nous oublions sans cesse le seul bien digne de notre souvenir. L'heure viendra, prenons-y garde, l'heure viendra, où nous en connoîtrons l'excellence et la valeur infinie, non plus par des conjectures ni des comparaisons, mais par une connoissance expresse et directe. Cette connoissance, claire et dégagée des illusions qui nous trompoient, réformera dans un moment toutes nos idées, mais peut-être, hélas! pour exciter en même temps tous nos regrets. Regrets d'autant plus vifs, que nous commencerons à concevoir une plus haute estime du salut, et que cette estime n'aura d'autre effet que de nous en faire ressentir plus vivement la perte.

DESIR DU SALUT, ET LA PRÉFÉRENCE QUE NOUS LUI DEVONS DONNER AU-DESSUS DE TOUS LES AUTRES BIENS.

De l'estime naît le desir, et ce desir doit croître selon le prix du bien qui nous est proposé, et selon la mesure de l'estime que nous en devons faire.

Je dois donc, par proportion, desirer le salut, comme je dois aimer Dieu. Parceque Dieu est le souverain bien, je dois l'aimer souverainement; et parceque le salut est la souveraine béatitude, je le dois souverainement desirer. Si, dans toute l'étendue de l'univers, il y a quelque chose que j'aime plus que Dieu, dès-là je suis coupable devant Dieu, parceque je déroge à la souveraineté de son être, en lui préférant un être créé : et si, dans tous les biens de la terre, il y a quelque chose que je desire plus que le salut, dès-là je manque à la charité que je me dois, et je me rends coupable envers moi-même, parceque je me dégrade moi-même, et que je préfère au souverain bonheur de mon ame une félicité trompeuse et passagère. Ce n'est pas assez : si dans tout l'univers il y a même quelque chose que j'aime autant que Dieu, je l'offense, je lui fais outrage, et je n'accomplis pas le précepte de l'amour de Dieu, parceque Dieu étant par sa nature au-dessus de tout, rien ne peut entrer en comparaison, ni ne doit être mis dans un degré d'égalité avec ce premier Être, cet Être suprême; et si dans toute la terre il y a quelque chose que je desire autant que le salut, c'est un renversement, c'est un désordre, parceque, dans mon estime et dans mon cœur, j'ôte au plus grand de tous les biens ce caractère de supériorité et d'excellence qui lui est essen-

tiel, et qui ne se trouve ni ne peut se trouver dans aucun bien mortel et périssable.

Ce n'est pas tout encore ; et quand je n'aimerois rien plus que Dieu, rien autant que Dieu, si j'aime avec Dieu quelque chose que je n'aime pas pour Dieu, je n'ai pas cette plénitude d'amour qui est due à Dieu, puisque mon amour est partagé ; et d'ailleurs, en ce que j'aime avec Dieu, sans l'aimer pour Dieu, je n'honore pas Dieu comme fin dernière à qui tout doit être rapporté. De même, quand je ne desirerois rien plus que le salut, rien autant que le salut, si je desire avec le salut quelque chose que je ne desire pas pour le salut et en vue du salut, je n'ai pas ce desir pur, ce plein desir que mérite un bien tel que le salut, c'est-à-dire un bien que je dois proprement regarder comme mon unique bien, puisque tout autre bien que je pourrois prétendre en ce monde n'est un vrai bien pour moi que selon qu'il pourroit m'aider à parvenir au salut, comme au seul terme de mon espérance et au seul comble de tous les biens.

Mais quoi! n'est-ce pas un bien qu'un établissement honnête et une fortune convenable à ma condition ? n'est-ce pas un bien que tout ce qui est nécessaire à l'entretien de la vie, et ne puis-je pas desirer tout cela ? Oui, ce sont là des biens, et je puis les desirer ; mais ce ne sont que des biens subordonnés au premier bien, qui est le salut ; d'où il s'ensuit que je ne dois les desirer qu'avec cette subordination, et que suivant le rapport qu'ils peuvent avoir à ce bien supérieur. Or, en les desirant de la sorte, ce ne sont point absolument ces biens que je desire, mais c'est le salut que je desire dans ces biens et par ces biens, conformément au bon usage que je suis résolu d'en faire ; tellement qu'il est toujours vrai de dire alors que je ne desire que le salut, et que je ne veux rien que le salut.

Ainsi, il n'y a que le salut que je doive desirer directement, que je doive desirer formellement et expressément, que je doive desirer en lui-même et pour lui-même. Quand je demande à Dieu tout le reste, je ne dois le lui demander que sous condition, et qu'avec une véritable indifférence sur ce qu'il lui plaira d'en ordonner, lui témoignant mon desir ; mais, du reste, me soumettant à sa sagesse et à sa providence pour juger si c'est un bon desir, si c'est un desir selon ses intentions et selon ses vues, s'il m'est utile que ce desir s'accomplisse, et s'il en tirera sa gloire ; renonçant à ce desir si tout cela ne s'y rencontre pas, le désavouant de cœur, et même priant Dieu que, bien loin de l'exaucer, il fasse tout le contraire, supposé que sa gloire et mon avantage spirituel y soient intéressés. Mais quand je lui demande mon salut, je le lui demande, ou je dois le lui demander, de toute une autre manière : car je le dois demander déterminément, nommément, sans toutes ces conditions, puisqu'elles s'y trouvent déja, et sans nulle indifférence sur le succès de ma prière. Expliquons-nous.

Quand je demande à Dieu mon salut, je ne lui dis pas simplement,

ni ne dois pas lui dire : Seigneur, donnez-moi votre royaume, et daignez écouter là-dessus mon desir, si c'est un bon desir ; mais je lui dis, et je lui dois dire : Donnez-moi, Seigneur, votre royaume, et rendez-vous là-dessus favorable à mon desir, parceque je sais que c'est un bon desir. Je ne lui dis pas ni ne dois pas lui dire : Seigneur, donnez-moi votre royaume, et daignez écouter là-dessus mon desir, si c'est un desir selon vos intentions et selon vos vues ; mais je lui dis, et je dois lui dire : Donnez-moi, Seigneur, votre royaume, et rendez-vous là-dessus favorable à mon desir, parceque je sais que c'est un desir selon vos vues et selon vos intentions. Je ne lui dis pas, ni ne dois pas lui dire : Seigneur, donnez-moi votre royaume, et daignez écouter là-dessus mon desir, s'il m'est utile que ce desir s'accomplisse, et si vous en devez tirer votre gloire ; mais je lui dis et je dois lui dire : Donnez-moi, Seigneur, votre royaume, et rendez-vous là-dessus favorable à mon desir, parceque je sais qu'il m'est souverainement utile que ce desir s'accomplisse ; que c'est dans l'accomplissement de ce desir qu'est renfermée toute mon espérance ; que sans l'accomplissement de ce desir, il n'y a point pour moi d'autre bonheur ; et parceque je sais encore que vous y trouverez votre gloire, puisque c'est dans le salut de l'homme que vous la faites particulièrement consister. Enfin, je ne lui dis pas, ni ne dois pas lui dire seulement : Seigneur, sauvez-moi, si c'est votre volonté ; mais je lui dis, et je dois lui dire : Sauvez-moi, Seigneur ! et je vous conjure, ô mon Dieu, que ce soit là votre volonté, une volonté spéciale, une volonté efficace. Si bien qu'il ne m'est jamais permis de renoncer à ce desir du salut, comme il ne m'est jamais permis de renoncer au salut même ; mais, bien loin de laisser ce desir s'éteindre dans mon cœur, je dois sans cesse l'y entretenir et l'y rallumer.

Conséquemment à ce desir, Dieu veut donc que j'aie recours à lui. Il veut que je frappe continuellement à la porte, et que, par des vœux redoublés, je lui fasse une espèce de violence pour l'engager à m'ouvrir et à me recevoir. Il veut que ce soit là le sujet de mes prières les plus fréquentes et les plus ardentes. Il ne me défend pas de lui demander d'autres biens ; mais il veut que je ne les lui demande qu'autant qu'ils ne peuvent préjudicier à mon salut, qu'autant qu'ils peuvent concourir avec mon salut, qu'autant que ce sont des moyens pour opérer mon salut. Sans cela il rejette toutes mes demandes, parcequ'elles ne sont ni dignes de lui, qui a tout fait pour le salut de ses élus, ni dignes de moi, qu'il n'a créé et placé dans cette région des morts, que pour tendre à la terre des vivants et pour obtenir le salut.

C'est par le sentiment et l'impression de ce desir du salut, que le saint roi David s'écrioit si souvent, et disoit si affectueusement à Dieu : *Hé! Seigneur, quand sera-ce? quand viendra le moment que j'irai à vous, que je vous verrai, je vous posséderai, et je goûterai dans votre sein les pures délices de la béatitude céleste* (*Psalm.* 41)*?* Tout roi qu'il étoit,

assis sur le trône de Juda, comblé de gloire, et ne manquant d'aucun des avantages qui peuvent le plus contribuer au bonheur humain, il se regardoit en ce monde comme dans un lieu d'exil. Il n'en pouvoit soutenir l'ennui, et il en témoignoit à Dieu sa peine : *Hélas! que cet exil est long! ne finira-t il point, Seigneur? et combien de temps languirai-je encore, avant que mon attente et mes souhaits soient remplis* (*Psalm.* 119)*?* Et de là aussi ces transports de joie qui le ravissoient, dans la pensée que son heure approchoit, et que bientôt il sortiroit des misères de cette vie, pour passer à l'heureux séjour après lequel il soupiroit : *On me l'a annoncé, et ma joie en est extrême: j'irai dans la maison de mon Seigneur et de mon Dieu* (*Psalm.* 121).

C'est de la même impression et du même sentiment de ce desir du salut, qu'étoient si vivement touchés ces anciens et fameux patriarches que saint Paul nous représente plutôt comme des anges habitants du ciel, que des hommes vivant sur la terre. Ils y étoient comme des étrangers et des voyageurs; tous leurs regards se portoient vers leur patrie et leur éternelle demeure; ils la saluoient de loin, ils s'y élançoient par tous les mouvements de leur cœur, et rien n'en détournoit leurs yeux ni leur attention.

Desir du salut qui, dans les Saints de la loi nouvelle, n'a pas été moins vif ni moins empressé, que dans ceux de l'ancienne loi. Le grand Apôtre en est un exemple bien mémorable et bien touchant : la vie n'étoit pour lui qu'un esclavage et une triste captivité; et sans en accuser la Providence ni s'en plaindre, il ne laissoit pas de déplorer son sort et d'en gémir : *Malheureux que je suis!* Quel étoit le sujet de ces gémissements si amers et tant de fois réitérés? c'est que son ame, retenue dans un corps mortel, ne pouvoit jouir encore de sa béatitude. *Qui me délivrera de ce corps de mort* (*Rom.*, 7)? Qui détruira cette prison et qui brisera mes liens, afin que je prenne mon vol vers l'objet de tous mes vœux et le centre de mon repos? Dans une semblable disposition, il n'avoit garde de s'abandonner aux horreurs naturelles de la mort; mais, par la force du desir dont il étoit transporté, il savoit bien les réprimer et les surmonter. Bien loin que la mort l'étonnât, il l'envisageoit avec une sorte de complaisance; et, bien loin de la fuir, il s'y présentoit lui-même, et la demandoit. *Mourir,* c'étoit *un gain* (*Philipp.*, 1), selon son estime, parceque c'étoit passer dans le sein de Dieu et arriver au terme du salut.

Si nous comprenions comme ce Docteur des nations, et comme tant d'autres après lui, ce que c'est que le salut; si Dieu, pour un moment, daignoit faire luire à nos yeux un rayon de sa gloire, et de cette gloire qu'il nous prépare à nous-mêmes, qui peut exprimer quelle sainte ardeur, quel feu s'allumeroit dans nos cœurs? Du reste, sans avoir encore cette vue claire et immédiate qui n'est réservée qu'aux bienheureux dans le ciel, nous avons la foi pour y suppléer. Il ne tient qu'à moi de me rendre, avec cette lumière divine qui m'é-

claire, plus attentif aux grandes espérances que la religion me donne, et dont je devrois uniquement m'occuper.

Je le devrois; mais comment est-ce que je satisfais à ce devoir? comment est-ce qu'on y satisfait dans tous les états du monde, et du monde même chrétien? Rien de plus rare que le desir du salut : pourquoi? parceque ce desir est étouffé presque dans tous les cœurs par mille autres desirs qui n'ont pour fin que la vie présente et que ses biens. Non seulement on desire les biens de la vie avec le salut, sans les desirer pour le salut; non seulement on les desire autant que le salut, non seulement même on les desire plus que le salut; mais le dernier degré de l'aveuglement et du désordre, c'est que la plupart ne desirent que les biens de la vie, ne soupirent qu'après les biens de la vie, et ne pensent pas plus au salut que s'ils n'en croyoient point, ou n'en espéroient point. Est-ce en effet par un libertinage de créance qu'ils vivent dans une telle insensibilité à l'égard du salut? est-ce par une espèce d'enchantement et d'ensorcellement? Quoi qu'il en soit, si je considère toute la face du christianisme, qu'est-ce que j'y aperçois? j'y vois des gens affamés de richesses, des gens affamés d'honneurs, des gens affamés de plaisirs, et des plaisirs les plus grossiers. Voilà où s'étend toute la sphère de leurs desirs ; voilà les bornes où ils les tiennent renfermés sans les porter plus loin, ni les élever plus haut.

Ce n'est pas que quelquefois dans les discours on ne reconnoisse l'importance du salut, ce n'est pas qu'on ne s'en explique en certains termes, et qu'on ne convienne qu'il n'est rien de plus desirable ni même de si desirable. Les plus mondains savent en parler comme les autres, et souvent mieux que les autres. Mais qu'est-ce que cela? un langage, des paroles affectés, et rien de plus : car sans nous en tenir aux paroles et aux expressions, mais examinant la chose dans la vérité, peut-on dire que nous desirons le salut, lorsque de tous les sentiments et de tous les mouvements de notre cœur, il n'y en a pas un qui tende vers le salut? Nous aimons, mais quoi? est-ce ce qui nous conduit au salut? nous haïssons, mais quoi? est-ce ce qui nous détourne du salut? nous nous réjouissons, mais de quoi? est-ce des mérites que nous acquérons pour le salut? nous nous affligeons, mais pourquoi? est-ce parceque nous avons souffert quelque dommage et fait quelque perte qui intéresse le salut? Parcourons ainsi de l'une à l'autre toutes nos passions et toutes nos affections : laquelle pourrons-nous marquer, quelle qu'elle soit, qui ait pour terme le salut, et où il ait aucune part? Je ne veux pas faire entendre par-là que nous vivions dans une indolence qui ne s'affectionne à rien et que rien n'émeut : au contraire, toute notre vie se passe en desirs, et en desirs qui nous agitent, qui nous troublent, qui nous dévorent, qui nous consument : car telle est la vie de l'homme dans le monde, et telle est souvent même la vie de bien des hommes jusque dans la retraite; vie de desirs, mais de quels desirs? de desirs frivoles, de desirs terrestres, de desirs

insensés, de desirs pernicieux, de ces desirs que formoient les Juifs, et que Dieu sembloit écouter, quand il vouloit punir cette nation indocile, en les abandonnant à eux-mêmes et à la perversité de leur cœur.

Puissions-nous amortir tous ces desirs qui nous entraînent dans la voie de perdition ! Car voilà, dit l'Apôtre, où ils nous conduisent, et à quoi ils se terminent. Ils nous amusent pendant la vie, ils nous tourmentent, ils nous trompent, et par une suite immanquable ils nous damnent : effets trop ordinaires, et que mille gens éprouvent, sans apprendre de là à se détromper; desirs qui nous amusent par les vains objets auxquels nous nous attachons, et les vaines espérances dont nous nous flattons; ou ce sont des biens qui nous sont refusés et que nous n'obtenons jamais, malgré tous les soins que nous y apportons; ou, si nous sommes plus favorisés de la fortune, ce sont des biens dont nous découvrons bientôt, comme Salomon, la fausseté et la vanité : desirs qui nous tourmentent par les inquiétudes, les craintes, les soupçons, les impatiences, les dépits, les mélancolies et les chagrins où ils nous exposent. Interrogeons là-dessus une multitude innombrable de mondains ambitieux, de mondains intéressés, de mondains voluptueux; s'ils sont de bonne foi, ils conviendront que ce qui leur ronge plus cruellement l'ame, et ce qui fait leur plus grand supplice dans la vie, ce sont les violents desirs que leur inspirent l'ambition, la cupidité, l'amour du plaisir, qui les dominent; desirs qui nous corrompent par les crimes où ils nous précipitent et qu'ils nous font commettre; car on veut les contenter, ces desirs déréglés; et si l'on ne le peut par les voies droites, on prend les voies détournées, qui sont les voies de l'iniquité et de l'injustice; de là même enfin, desirs qui nous damnent : au lieu que, par des avantages tout opposés, un vrai desir du salut sert à nous occuper solidement, à nous tranquilliser dans les événements les plus fâcheux et dans toutes les adversités humaines, à nous sanctifier et à nous sauver.

Ce desir du salut est, pour une ame fidèle, l'occupation la plus solide. Elle s'entretient de sa fin dernière; elle y fixe toutes ses pensées, comme à son unique bien; elle en goûte par avance les douceurs toutes pures, et c'est comme un pain de chaque jour, qui la nourrit. Ce même desir du salut, en dégageant l'ame de tous les desirs du siècle, l'établit dans un repos presque inaltérable. A peine s'aperçoit-elle de tout ce qui se passe dans le monde, tant elle y prend peu d'intérêt, et tant elle est au-dessus de tous les accidents et de toutes les révolutions. Elle n'a qu'un point de vue, qui est le ciel : hors de là rien ne l'inquiète, parceque hors de là elle ne tient à rien, ni ne veut rien. Par une conséquence très naturelle, autant que ce desir du salut contribue au repos de l'ame chrétienne, autant contribue-t-il à sa sanctification : car si c'est un desir véritable, et tel qu'il doit être, c'est un desir efficace qui, dans la pratique, nous fait éviter avec un soin extrême tout ce qui peut nuire, en quelque sorte

que ce soit, à notre salut, et nous applique sans relâche à toutes les œuvres capables de l'assurer et de le consommer. Or ces œuvres, ce sont des œuvres saintes et sanctifiantes : et voilà comment le desir du salut nous sauve.

Renouvelons-le dans nous, ce desir si salutaire; ne cessons point de le réveiller, de le ranimer par la fréquente méditation del'importance infinie du salut. Que desirons-nous autre chose, et où devons-nous aspirer avec plus d'empressement et plus de zèle, qu'à un bien qui seul nous suffit, et sans quoi nul autre bien ne nous peut suffire?

Incertitude du salut, et les sentiments qu'elle doit nous inspirer, opposés a une fausse sécurité.

Affreuse incertitude, Seigneur, où vous me laissez sur mon affaire capitale, sur la plus essentielle et même la seule affaire qui doive m'intéresser, sur l'affaire de mon salut! Je suis certain que vous voulez me sauver, je suis certain que je puis me sauver : mais me sauverai-je en effet, mais serai-je un jour dans votre royaume, au nombre de vos prédestinés; mais parviendrai-je à cette éternité bienheureuse pour laquelle vous m'avez créé, et qui est mon unique fin? Voilà, mon Dieu, ce qui passe toute mon intelligence; voilà ce que toute la subtilité de l'esprit humain, ce que tous mes raisonnements ne peuvent découvrir : car de tous les hommes vivant sur la terre, en est-il un qui sache s'il est digne de haine ou d'amour; et par conséquent, en est-il un qui sache s'il est dans une voie de salut ou dans une voie de damnation?

Je ne puis douter, Seigneur, que je n'aie péché contre vous, et péché bien des fois, et péché en bien des manières, et péché jusqu'à perdre votre grace : mais puis-je me répondre que j'y suis rentré dans cette grace, que j'ai fait une vraie pénitence, et que vous m'avez pardonné? en suis-je assuré? Quand même il en seroit ainsi que je le desire, et quand je pourrois me flatter de l'avantage d'être actuellement et parfaitement réconcilié avec vous, suis-je assuré de persévérer dans cet état? et si je m'y soutiens quelque temps, suis-je assuré d'y persévérer jusqu'au dernier moment de ma vie? suis-je assuré d'y mourir?

Tout cela, mon Dieu, ce sont pour moi d'épaisses ténèbres, ce sont des abîmes impénétrables. Dès que je veux entreprendre de les sonder, l'horreur me saisit, et je demeure sans parole. Et qui n'en seroit pas effrayé comme moi, pour peu qu'on vienne à considérer l'importance de cette affaire, dont le succès est si incertain? Car de quoi s'agit-il? de tout l'homme, c'est-à-dire du souverain bonheur de l'homme ou de son souverain malheur. Il s'agit, par rapport à moi, d'être mis un jour en possession d'une félicité éternelle, ou d'être condamné à un tourment éternel. Quelle sera la décision de ce jugement formidable? quel sera le terme de ma course? sera-ce une

gloire sans mesure, ou une réprobation sans ressource? sera-ce le ciel ou l'enfer? Encore une fois, dans ces pensées mon esprit se trouble, mon cœur se resserre, toute ma force m'abandonne, et je reste interdit et consterné.

Ce ne sont point là, Seigneur, de ces craintes scrupuleuses, dont les ames timorées se tourmentent sans raison; ce ne sont point de vaines terreurs : combien y a-t-il de réprouvés qui, pendant un long espace de temps, avoient mieux vécu que moi, et paroissoient être plus en sûreté que moi? Qui l'eût cru, qu'éloignés du monde et retirés dans les cloîtres et dans les déserts, ils y dussent jamais faire ces chutes déplorables qui les ont damnés? Suis-je moins en danger qu'ils n'y étoient, et ne seroit-ce pas la plus aveugle présomption, si j'osois me promettre que ce qui leur est arrivé ne m'arrivera pas à moi-même? Une telle témérité suffiroit pour arrêter le cours de vos graces, et mon salut alors se trouveroit d'autant plus exposé, que j'en serois moins en peine, et que je le croirois plus à couvert.

Je ne vous demande point, ô mon Dieu, qu'il vous plaise de me révéler l'avenir; je ne vous prie point de me faire voir quel doit être mon sort, et de tirer le voile qui me cache cet adorable, mais redoutable mystère de votre providence. C'est un secret où il ne m'appartient pas de m'ingérer, et qui n'est réservé qu'à votre sagesse. En le dérobant à ma connoissance, et le tenant enseveli dans une si profonde obscurité, vous avez vos vues toujours saintes et toujours salutaires, si j'apprends à en profiter. Vous voulez me préserver de la négligence où je tomberois, si j'avois une certitude absolue de ma prédestination ou de ma réprobation. Car l'un et l'autre, ou plutôt l'assurance de l'un et de l'autre, me porteroit à un relâchement entier. Que dis-je? l'assurance même de ma réprobation me précipiteroit dans le désespoir et dans les plus grands désordres. Vous voulez que *par de bonnes œuvres*, suivant l'avis du prince des apôtres, *je m'étudie de plus en plus à rendre sûre ma vocation et mon élection; de sorte que je sois pourvu abondamment de ce qui peut me donner entrée au royaume de Jésus-Christ* (2. PETR., 1). Vous voulez *que je m'humilie sans cesse sous votre main toute-puissante*, comme un criminel qui attend une sentence d'absolution ou de mort, et qui, prosterné aux pieds de son juge, n'omet rien pour le toucher en sa faveur, et pour obtenir grace. Vous voulez que je vive dans un tremblement continuel, et dans une défiance de moi-même qui m'accompagne partout, et qui me fasse prendre garde à tout. Vous le voulez, Seigneur, et c'est cela même aussi que je vous demande. Par-là, l'incertitude où je suis, tout effrayante qu'elle est, bien loin de m'être nuisible et dommageable, me deviendra utile et profitable.

Cependant, mon Dieu, je ne perdrai rien de ma confiance, et je n'oublierai jamais que *vous êtes le Dieu de mon salut* (*Psalm.* 17). Dieu de mon salut, parceque je ne puis me sauver sans vous et que

par vous; Dieu de mon salut, parceque vous voulez que je me sauve, et que vous-même vous voulez me sauver; Dieu de mon salut, parceque pour me sauver vous ne me refusez aucun des secours nécessaires, et que vous me mettez dans un plein pouvoir d'en user. Voilà, Seigneur, ce qui me rassure, et ce qui calme mes inquiétudes. Vous m'ordonnez de les jeter toutes dans votre sein, et de m'y retirer moi-même comme dans un asile toujours ouvert pour me recevoir. De là, sans présumer de vos miséricordes, je défierai tous les ennemis de mon ame, et je ne cesserai point de dire avec votre prophète : *Le Seigneur est ma lumière, il est ma défense* (*Psalm.* 26); de quoi dois-je m'alarmer? Quand je marcherois au milieu des ombres de la mort, mon cœur n'en seroit point ébranlé, parceque mon espérance étant dans le Seigneur, il est auprès de moi. Je ne veux de lui qu'une seule chose, et je la chercherai, je tâcherai de la mériter : c'est d'être avec lui pendant tous les siècles des siècles dans sa sainte maison et dans le séjour de sa gloire. C'est là que se portent tous mes desirs : tout le reste ne m'est rien.

Confiance chrétienne, mais qui, pour être chrétienne, doit avoir ses règles, et n'aller point au-delà des bornes. Car il est certain d'ailleurs qu'il y a des gens d'une sécurité merveilleuse, ou plutôt d'une présomption énorme touchant le salut. Ce ne sont point, il est vrai, des libertins et des impies; ce ne sont point des pécheurs scandaleux et plongés dans la débauche; ils n'enlèvent point le bien d'autrui, et ne font tort à personne; enfin, je le veux, ce sont de fort honnêtes gens selon le monde. Mais sont-ce des apôtres? Bien loin de s'employer au salut et à la sanctification du prochain en qualité d'apôtres, à peine pensent-ils à leur propre sanctification, et à leur propre salut en qualité de chrétiens. Sont-ce des hommes d'oraison, accoutumés aux ravissements et aux extases? jamais ils n'eurent nulle connoissance ni le moindre usage de ces exercices intérieurs où l'ame s'élève à Dieu, et s'entretient affectueusement avec Dieu. Quelques pratiques communes dont ils s'acquittent avec beaucoup de négligence et de tiédeur, voilà où se réduit tout leur christianisme. Sont-ce des pénitents ennemis de leur chair, et exténués d'austérités et de jeûnes? ils ont toutes leurs commodités, ou du moins ils les cherchent; ils mènent une vie douce, tranquille et agréable; ils écartent tout ce qui pourroit leur être pénible et onéreux, et ils ne se refusent aucun des divertissements qui se présentent, et qui leur semblent propres de leur état. Avec cela ils vivent en paix, sans crainte, sans inquiétude sur l'affaire du salut; et parcequ'ils ne s'abandonnent pas à certains désordres, ils ne doutent point que Dieu, selon leur expression, ne leur fasse miséricorde. Or qu'ils écoutent un apôtre, et un des plus grands apôtres, un prédicateur de l'Évangile et le docteur des nations. Qu'ils écoutent un saint ravi jusqu'au troisième ciel, et qui, dans la plus sublime contemplation, avoit appris *des secrets*

dont il n'est permis à nul homme de parler. Qu'ils écoutent un pénitent consumé de travaux, crucifié au monde, et à qui le monde étoit crucifié : c'est saint Paul. Que dit-il de lui-même? *Je châtie mon corps, je le réduis en servitude :* pourquoi? *de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois réprouvé moi-même* (1. *Cor.*, 9).

J'avoue que je ne lis point, ou n'entends point ces paroles sans frayeur. Quel langage! quel sentiment! cet apôtre, ce maître des Gentils, ce vaisseau d'élection, ce pénitent, Paul tremble; et mille gens dans le monde, tout au plus chrétiens, et chrétiens encore très imparfaits, se tiennent en assurance! Il tremble, et que craint-il? Est-ce seulement de déchoir en quelque chose de la perfection apostolique, et de ne parvenir pas dans le ciel à toute la gloire où il aspire? Ce n'est point là de quoi il est question : mais il craint pour son salut, il craint pour son ame, il craint d'être condamné et rejeté parmi les réprouvés : et tant de gens dans le monde, n'observant qu'à demi les commandements de la loi, bien loin de tendre à sa perfection, n'ont pas le moindre trouble sur leur disposition devant Dieu, et se mettent comme de plein droit au rang des prédestinés! Il tremble, et où? et en quelles conjonctures? en quel ministère? c'est en prêchant la parole de Dieu ; c'est en répandant la foi dans les provinces et dans les empires ; c'est en s'exposant à toutes sortes de périls et de souffrances pour le nom de Jésus-Christ. Au milieu de tout cela et malgré tout cela, il est en peine de son sort éternel; et une infinité de gens dans le monde, tout occupés des affaires du monde, engagés dans toutes les occasions du monde, jouissant de toutes les douceurs du monde, sont au regard de leur éternité dans un repos que rien n'altère! Il faut, ou que saint Paul ait été dans l'erreur, ou que nous y soyons : c'est-à-dire il faut, ou que saint Paul, par une timidité scrupuleuse, et par l'effet d'une imagination trop vive, portât la crainte à un excès hors de mesure, ou que, par une aveugle témérité, nous nous laissions flatter d'une espérance ruineuse et mal fondée. Or, de soupçonner le grand Apôtre, inspiré de l'esprit de Dieu, d'avoir donné dans une pareille illusion, ce seroit un crime. C'est donc nous-mêmes qui nous abusons, et qu'est-ce de se tromper dans une affaire d'une telle conséquence?

A Dieu ne plaise que je tombe dans un si terrible égarement! Pour m'en garantir, il n'y a point de vigilance que je ne doive apporter, ni de précaution que je ne doive prendre. Car ce n'est point là de ces erreurs qu'on peut aisément réparer, ou dont les suites ne peuvent causer qu'un léger dommage. La perte pour moi seroit sans ressource; et pendant l'éternité tout entière, il ne me resteroit nul moyen de m'en relever. C'est donc à moi d'être incessamment sur mes gardes, et d'observer tous mes pas, comme un homme qui, dans une nuit obscure, marcheroit à travers les écueils et les précipices, et se trouveroit à chaque moment en danger de faire une chute mor-

telle et sans retour. Toute mon attention ne suffira pas pour me mettre dans une pleine assurance, et, quoi que je fasse, j'aurai toujours sujet de craindre : car il sera toujours vrai, mon Dieu, que vos voies sont incompréhensibles, et vos jugements impénétrables. Mais, après tout, vous aurez égard aux mesures que je prendrai, aux vœux que je vous présenterai, aux œuvres que je pratiquerai, à tout ce que pourra me suggérer le zèle de mon salut, que vous avez confié à mes soins, et que vous avez fait dépendre, après votre grace, de ma fidélité. Si ce n'est pas assez pour m'ôter toute défiance de moi-même, c'est assez pour affermir mon espérance en votre miséricorde, et pour la soutenir. Ce sage tempérament de défiance et d'espérance me servira de sauvegarde, et me préservera de deux extrémités que je dois également éviter : l'une est une défiance pusillanime, et l'autre une espérance présomptueuse. Par-là j'attirerai sur moi la double bénédiction que le Prophète a promise au Juste qui, tout ensemble, craint le Seigneur et se confie dans le Seigneur.

VOLONTÉ GÉNÉRALE DE DIEU, TOUCHANT LE SALUT DE TOUS LES HOMMES.

Dieu veut-il me sauver? ne le veut-il pas? Si je m'attache à la vraie créance, qui est celle de l'Église, je décide sans hésiter que Dieu veut mon salut, et qu'il le veut sincèrement, parcequ'il veut sincèrement le salut de tous les hommes.

Est-il rien qui nous ait été marqué en des termes plus exprès dans les divines Écritures? et qui en croirons-nous, si nous n'en croyons pas Dieu même, lequel s'en est expliqué tant de fois par ses sacrés organes, et en tant de manières différentes? Il n'y a qu'à parcourir ces saintes lettres et qu'à les lire, mais sans préjugé et sans obstination, mais avec une certaine bonne foi et une certaine simplicité de cœur, mais dans la vue de s'instruire, et non point dans un esprit de contradiction et de dispute; voici les idées que nous en rapporterons, et que tout d'un coup nous nous formerons : *Que Dieu ne veut pas qu'aucun homme périsse* (2. Petr., 3); mais qu'il veut au contraire que tous se sauvent. Que c'est pour cela même qu'il use de patience envers les pécheurs qui s'égarent de la voie du salut, et que, pour les y faire rentrer, *il les appelle tous à la pénitence.* Qu'à la vérité il y aura peu d'élus, c'est-à-dire qu'il y en aura peu qui parviennent au salut; mais que le nombre n'en sera si petit que parceque les autres n'auront pas bien usé, comme ils le pouvoient et comme ils le devoient, des graces que Dieu, de toute éternité, leur avoit préparées, et des moyens qu'il leur avoit fournis dans le temps. Qu'entre les réprouvés il n'y en aura donc pas un seul qui puisse imputer à Dieu sa perte ; mais qu'ils seront forcés de se l'imputer à eux-mêmes, en reconnoissant qu'il ne tenoit qu'à eux de se sauver, et que Dieu ne les a point laissé manquer des secours nécessaires pour arriver au bien-

heureux terme où il vouloit les conduire. Qu'il a envoyé son Fils pour être le Médiateur, le Rédempteur, le Sauveur de tout ce qu'il y a eu d'hommes dans le monde, et de tout ce qu'il y en aura jusqu'à la fin du monde : si bien que, de même qu'il fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants, ou de même qu'il fait tomber la rosée du ciel sur les uns et sur les autres, de même il a voulu que le sang de Jésus-Christ se répandît, sans exception de personne, sur tout le genre humain, et qu'il effaçât toutes les iniquités de la terre.

Voilà, dis-je, ce que nous comprendrons à la simple lecture des divins oracles du Seigneur, et des saints livres où ils sont exprimés. Voilà ce qu'ils nous feront clairement entendre quand nous les consulterons, et que nous les prendrons dans le sens naturel qui se présente de lui-même. Il est bien étrange qu'il se trouve des gens qui, sur cela, deviennent ingénieux contre leur propre intérêt, et qui, par de vaines subtilités, cherchent à obscurcir des témoignages si formels et d'ailleurs si favorables.

Ne raisonnons point tant, ne soyons point si curieux d'innover, ni si jaloux de soutenir à nos dépens des doctrines particulières. La foi de nos pères nous suffit. Ce qu'ils ont cru de tout temps, nous devons le croire avec la même certitude. Car le moins que nous puissions penser d'eux et en dire, c'est assurément qu'ils avoient des lumières aussi relevées que les nôtres; qu'ils étoient aussi pénétrants que nous, aussi instruits que nous, aussi versés dans la connoissance des mystères de Dieu et dans la science du salut. Or voyant dans l'Écriture, surtout dans l'Évangile et dans les Épîtres des apôtres, des termes si précis et si marqués touchant la prédestination divine, et le dessein que Dieu a de sauver tout le monde, ils se sont soumis sans résistance à une vérité qui leur étoit si authentiquement notifiée. Ils n'ont point eu recours, pour en éluder la force, à de frivoles distinctions. Ils n'ont point partagé le monde en deux ordres : l'un de ceux que Dieu a choisis et favorisés, l'autre de ceux qu'il a rejetés et entièrement délaissés. Ils auroient cru, par ce partage, faire injure à cette miséricorde infinie qui remplit tout l'univers, et en mal juger; ils auroient cru offenser le Dieu, le Créateur, le Père commun de tous les hommes; ils auroient cru se rendre homicides de leurs frères, en leur fermant ce sein paternel qui nous est ouvert, et d'où personne n'est exclu, si lui-même il ne s'en sépare. Suivons des guides si sûrs, et entrons dans leurs sentiments. Au lieu de nous arrêter à des contestations et à des questions sans fin, ne pensons comme eux qu'à profiter du don de Dieu. Goûtons-le dans le silence de la méditation; nous y trouverons non seulement l'appui le plus ferme et la ressource la plus solide, mais encore une des plus douces et des plus sensibles consolations.

Car, dans la vive persuasion où je suis que Dieu a voulu et qu'il

veut le salut de tout le monde, m'appliquant à moi-même ce grand principe, j'en tire les plus heureuses conséquences.

J'adore la bonté de Dieu, je l'admire, j'y mets ma confiance; je me jette, ou pour mieux dire, je m'abîme dans le sein de cette providence universelle qui embrasse toutes les nations, toutes les conditions, tous les états. Je vais à Dieu, et, dans un sentiment d'amour et de reconnoissance, je lui dis avec le Prophète : O mon Dieu ! ô ma miséricorde ! Je mesure sa charité, tout immense qu'elle est, ou je tâche de la mesurer. J'en prends, pour parler de la sorte après l'Apôtre, toutes les dimensions; j'en considère la hauteur, la profondeur, la largeur, la longueur. Toutes ces idées me confondent, et je ne puis assez m'étonner de voir que cette charité divine s'étend jusqu'à moi; jusqu'à moi vile poussière, jusqu'à moi créature ingrate et rebelle, jusqu'à moi pécheur de tant d'années, et digne des plus rigoureux châtiments du ciel.

Si je me sens assailli de la tentation, et que je tombe dans la défiance et en certains doutes qui me troublent au sujet de ma prédestination éternelle, je me retrace fortement dans l'esprit ce souvenir si consolant, que Dieu veut me sauver : *Et pourquoi vous affligez-vous, mon ame,* me dis-je à moi-même, comme David ? *Pourquoi vous alarmez-vous? Espérez en Dieu, vous le pouvez; car c'est votre Dieu*, et il n'a pour vous que des pensées de paix (*Psalm.* 42). Si le zèle de ma perfection s'allume dans moi, et que par la pratique des bonnes œuvres je travaille à m'enrichir pour le ciel, ce qui redouble ma ferveur, c'est de savoir, ainsi que s'exprime saint Paul, que je n'agis, *que je ne combats point à l'aventure;* mais que Dieu, qui desire mon salut plus que moi-même, accepte tout ce que je fais, qu'il l'agrée, qu'il l'écrit dans le livre de vie, et qu'il est disposé à m'en tenir un compte exact et fidèle.

Si les remords de ma conscience me reprochent les désordres de ma vie, et que la multitude, la grièveté de mes péchés m'inspirent un secret désespoir d'en obtenir le pardon; pour me rassurer, je repasse cette parole de Jésus-Christ même : *Ce ne sont point les Justes que je suis venu appeler, mais les pécheurs* (MATTH., 9). Touché de cette promesse, je m'anime; je m'encourage à entreprendre l'œuvre de ma conversion. Quelque difficile qu'elle me paroisse, nul obstacle ne m'effraie, rien ne m'arrête, parceque je me réponds de l'assistance de Dieu, qui, voulant me sauver, veut par conséquent m'aider de sa grace, et me soutenir dans mon retour et dans toutes les rigueurs de ma pénitence. Tels sont, encore une fois, les effets salutaires de l'assurance où je dois être d'une volonté réelle et véritable dans Dieu de ma sanctification et de mon salut.

Mais, par une règle toute contraire, du moment que ma foi viendra à chanceler sur ce principe incontestable; du moment que cette volonté de Dieu touchant mon salut, et touchant le salut de tout au-

tre homme, me deviendra douteuse et incertaine, où en serai-je? Tout mon zèle s'amortira, toute ma ferveur s'éteindra; plus de pénitence, plus de bonnes œuvres : et pourquoi? parceque je ne saurai si ma pénitence et toutes mes bonnes œuvres me pourront être de quelque avantage et de quelque fruit devant Dieu.

Est-il rien en effet qui doive plus déconcerter tout le système d'une vie chrétienne, que cette pensée : Dieu peut-être veut me sauver, mais peut-être aussi ne le veut-il pas. On m'exhortera à servir Dieu, à m'acquitter fidèlement des devoirs de la religion; mais moi je dirai : Que sais-je si tous les soins que je me donnerai pour cela, si toutes les violences que je me ferai, si toute ma fidélité et mon exactitude ne me seront point inutiles, puisque je ne sais si Dieu veut me sauver? On me représentera la gloire du ciel, le bonheur des Saints, leur récompense éternelle; mais moi je dirai : Que sais-je si je suis appelé à cette récompense, puisque je ne sais si Dieu veut me sauver? On me fera une peinture terrible des jugements de Dieu, de ses arrêts, de ses vengeances, de tous les tourments de l'enfer; mais moi je dirai : Que sais-je s'il est en mon pouvoir de l'éviter, cet enfer, et si mon mon sort n'est pas déja décidé, puisque je ne sais si Dieu veut me sauver? A l'heure de ma mort, on me montrera le crucifix, et l'on me criera : Voilà, mon cher Frère, voilà votre Sauveur, confiez-vous en ses mérites et dans la vertu de son sang; mais moi je dirai : Que sais-je si ce sang divin, ce précieux sang, a été répandu pour moi? que sais-je si c'est le prix de ma rançon, puisque je ne sais si Dieu veut me sauver?

Je le dirai, ou du moins je le penserai. Or quel goût peut-on alors trouver dans toutes les pratiques du christianisme? avec quelle ardeur peut-on s'y porter? à quelle tentation n'est-on pas exposé de quitter tout, d'abandonner tout au hasard, et de se laisser aller à sa bonne ou à sa mauvaise destinée! Hélas! de ceux-là mêmes qui croient, comme l'Église, la vocation générale de tous les hommes au salut, il y en a tant néanmoins qu'on ne sauroit déterminer à en prendre le chemin et à y persévérer! que sera-ce de ceux qui ne voudront pas reconnoître cette vocation, et qui douteront si Dieu s'est souvenu d'eux, ou s'il ne les a point oubliés?

Non, dit le Seigneur, *je n'ai point oublié mon peuple, non plus qu'une mère n'oublie point l'enfant qu'elle a mis au monde, et à qui elle a donné la vie* (Isai., 49). Dieu ne dit pas en particulier qu'il n'a point oublié celui-ci, ni celui-là, parmi son peuple; mais il marque son peuple en général. Or, tout indigne que j'en puisse être, je suis de ce peuple de Dieu; je dis même de ce peuple choisi dont Dieu autrefois, et dans un sens plus étroit, disoit : *Vous serez mon propre peuple.* Les Juifs en étoient la figure; et comme entre toutes les nations ils furent la nation spécialement chérie du Seigneur, et appelée à la terre promise par une préférence de prédilection, c'est ainsi

que Dieu, par une faveur singulière, a formé de nous un peuple chrétien, c'est-à-dire un peuple qu'il a distingué de tous les autres peuples, et sur qui il paroît avoir des vues de salut plus efficaces et plus expresses. Quand donc, ce qui n'est pas, et ce que je ne pourrois penser que par une erreur grossière; quand, dis-je, il y auroit quelque lieu de douter que Dieu voulût le salut de tant d'infidèles qui n'ont jamais reçu les mêmes lumières ni les mêmes dons que moi, dès-là qu'il a plu à la Providence de me faire naître de parents chrétiens, et comme dans le sein de la foi; dès-là qu'au moment de ma naissance j'ai eu l'avantage, par la grace du baptême, d'être régénéré en Jésus-Christ, et que je suis devenu, par un droit spécial, l'héritier de son royaume; dès-là même que, par une prérogative qui me sépare de tant d'hérétiques sortis de la voie droite et engagés dans une voie de séduction, je me trouve au milieu de l'Église, en qui seule est la vérité, la vie, le salut : tout cela ne sont-ce pas, de la part de Dieu, des témoignages certains d'une volonté bien sincère de me sauver?

Il le veut; mais ce salut si important pour moi, le veux-je? Il est bien étrange que, dans une affaire qui me touche de si près, et qui m'est si essentielle, on puisse être en doute si je la veux véritablement, ou si je n'y suis pas insensible. Quoi qu'il en soit, parceque Dieu veut mon salut et le salut de tous les hommes, que n'a-t-il pas fait pour cela? S'est-il contenté d'une volonté de simple complaisance, sans agir et sans en venir aux moyens nécessaires? Du ciel même, et du trône de sa gloire, il nous a envoyé un Rédempteur; ce Fils unique, ce Dieu-Homme, il l'a livré à la mort, et à la mort de la croix. Où n'a-t-il pas communiqué les mérites infinis de cette rédemption surabondante? à qui a-t-il refusé le sang de Jésus-Christ? et pour descendre encore à quelque chose de moins commun et de personnel par rapport à moi, dans son Église où il m'a adopté et dont je suis membre, quels secours ne me fournit-il pas? que d'enseignements pour m'instruire, que de ministres pour me diriger, que de sacrements pour me fortifier, que de graces intérieures, que de pieuses pratiques pour me sanctifier! Voilà comment Dieu m'a aimé, voilà par où il me fait évidemment connoître qu'il veut mon salut, et qu'il le veut sincèrement. Or, encore une fois, est-ce ainsi que je le veux? je n'en puis mieux juger que par les effets : car si je le veux comme Dieu le veut, je dois par proportion y travailler comme Dieu y travaille; c'est-à-dire que je dois user de tous les moyens qu'il me présente, et n'en omettre aucun; que je dois éviter tout le mal qu'il me défend, et pratiquer tout le bien qu'il me commande; que je dois être dans une vigilance et dans une action continuelle, pour profiter de toutes ses graces, et pour mériter le saint héritage qu'il me destine, non point seulement comme un don de sa pure libéralité, mais encore comme la récompense de mes œuvres. Dire sans cela que je veux

mon salut, c'est une contradiction; car vouloir le salut, et ne vouloir rien faire de tout ce qu'on sait indispensablement requis pour parvenir au salut, ne sont-ce pas dans une même volonté deux sentiments incompatibles, et qui se détruisent l'un l'autre? Hé! nous tromperons-nous toujours nous-mêmes, chercherons-nous toujours à rejeter sur Dieu ce que nous ne devons imputer qu'à nous-mêmes, et qu'à la plus lâche et la plus profonde négligence?

POSSIBILITÉ DU SALUT DANS TOUTES LES CONDITIONS DU MONDE.

Quand un homme du monde dit qu'il ne peut se sauver dans son état, c'est une mauvaise marque: car un des premiers principes pour s'y sauver est de croire qu'on le peut. Mais c'est encore pis, quand persuadé, quoique faussement, que dans sa condition il ne peut faire son salut, il y demeure néanmoins: car un autre principe non moins incontestable, c'est que dès qu'on ne croit pas pouvoir se sauver dans un état, il le faut quitter. J'ai, dites-vous, des engagements indispensables qui m'y retiennent; et moi je réponds que si ce sont des engagements indispensables, ils peuvent dès-lors s'accorder avec le salut, puisqu'étant indispensables pour vous, ils sont pour vous de la volonté de Dieu, et que Dieu, qui nous veut tous sauver, n'a point prétendu vous engager dans une condition où votre salut vous devînt impossible. Développons cette pensée; elle est solide.

C'est un langage mille fois rebattu dans le monde, de dire qu'on ne s'y peut sauver: et pourquoi? parcequ'on est, dit-on, dans un état qui détourne absolument du salut. Mais comment en détourne-t-il? Est-ce par lui-même? cela ne peut être, puisque c'est un état établi de Dieu; puisque c'est un état de la vocation de Dieu; puisque c'est un état où Dieu veut qu'on se sanctifie; puisque c'est un état où Dieu, par une suite immanquable, donne à chacun des graces de salut et de sanctification, et non seulement des graces communes, mais des graces propres et particulières que nous appelons pour cela graces de l'état: enfin, puisque c'est un état où un nombre infini d'autres avant nous ont vécu très régulièrement, très chrétiennement, très saintement, et où ils ont consommé, par une heureuse fin, leur prédestination éternelle. Reprenons, et de tous ces points, comme d'autant de vérités connues, tirons, pour notre conviction, les preuves les plus certaines et les plus sensibles.

Un état que Dieu a établi. Car le premier instituteur de tous les états qui partagent le monde et qui composent la société humaine, c'est Dieu même, c'est sa providence. Il a été de la divine sagesse, en les instituant, d'y attacher des fonctions toutes différentes; et de là vient cette diversité de conditions, qui sert à entretenir parmi les hommes la subordination, l'assistance mutuelle, la règle et le bon ordre. Or Dieu, qui, dans toutes ses œuvres, envisage sa gloire, n'a point assurément été ni voulu être l'auteur d'une condition où l'on ne

pût garder sa loi, où l'on ne pût s'acquitter envers lui des devoirs de la religion, où l'on ne pût lui rendre, par une pratique fidèle de toutes ses volontés, l'hommage et le culte qu'il mérite. Et comme c'est par-là qu'on opère son salut, il faut donc conclure qu'il n'y a point d'état qui, de lui-même, y soit opposé, ni qui empêche d'y travailler efficacement.

Un état qui, établi de Dieu, est de la vocation de Dieu. C'est-à-dire qu'il y en a plusieurs que Dieu destine à cet état, puisqu'il veut, et qu'il est du bien public, que chaque état soit rempli. Que serviroit-il, en effet, d'avoir institué des professions, des ministères, des emplois, s'ils devoient demeurer vides, et qu'il ne se trouvât personne pour y vaquer? Mais d'ailleurs, comment pourrions-nous accorder, avec l'infinie bonté de Dieu notre créateur et notre père, de nous avoir appelés à un état où il ne nous fût pas possible d'obtenir la souveraine béatitude pour laquelle il nous a formés, ni de mettre notre ame à couvert d'une éternelle damnation?

Un état où Dieu veut qu'on se sanctifie et qu'on se sauve. C'est le même commandement pour toutes les conditions, et c'étoit à des chrétiens de toutes les conditions que saint Paul disoit sans exception, *La volonté de Dieu est que vous deveniez saints* (*Thess.*, 4). Voilà pourquoi il leur recommandoit à tous d'acquérir la perfection de leur état, et leur promettoit, au nom de Dieu, le salut comme la récompense de leur fidélité. D'où il est évident que Dieu nous ordonnant ainsi de nous sanctifier dans notre état, quel qu'il soit, et voulant que par la sainteté de nos œuvres nous nous y sauvions, la chose est en notre pouvoir, suivant cette grande maxime, que Dieu ne nous ordonne jamais rien qui soit au-dessus de nos forces.

Un état aussi où Dieu ne manque point de nous donner des graces de salut et de sanctification. Graces communes et graces particulières; graces communes à tous les états, graces particulières, et conformes à l'état que Dieu, par sa vocation, nous a spécialement destiné: les unes et les autres capables de nous soutenir dans une pratique constante des obligations de notre état; capables de nous assurer contre toutes les occasions, toutes les tentations, tous les dangers où peut nous exposer notre état; capables de nous avancer, de nous élever, de nous perfectionner selon notre état. De sorte que, partout et en toutes conjonctures, nous pouvons dire, avec l'humble et ferme confiance de l'Apôtre: *Je puis tout par le secours de celui qui me fortifie* (*Philipp.*, 4).

Un état enfin où mille autres avant nous se sont sanctifiés et se sont sauvés. Les histoires saintes nous l'apprennent; nous en avons encore des témoignages présents: et quoique dans ces derniers siècles le déréglement des mœurs soit plus général que jamais, et qu'il croisse tous les jours, il est certain néanmoins que si Dieu nous faisoit connoître tout ce qu'il y a de personnes qui vivent actuellement dans la

même condition que nous, nous y trouverions un assez grand nombre de gens de bien, dont la vue nous confondroit. Il est difficile que nous n'en connoissions pas quelques uns, ou que nous n'en ayons pas entendu parler. Que ne faisons-nous ce qu'ils font? que n'agissons-nous comme ils agissent? que ne nous sauvons-nous comme ils se sauvent? Sommes-nous d'autres hommes qu'eux, ou sont-ils d'autres hommes que nous? Avons-nous plus d'obstacles à vaincre, ou les moyens du salut nous manquent-ils? Reconnoissons-le de bonne foi: l'essentielle et la plus grande différence qu'il y a entre eux et nous n'est ni dans l'état, ni dans les obstacles, ni dans les moyens, mais dans la volonté. Ils veulent se sauver, et nous ne le voulons pas.

De là qu'arrive-t-il? parcequ'ils veulent se sauver, et qu'ils le veulent bien, ils se font des peines et des engagements de leur état autant de sujets de mérite pour le salut; et parceque nous ne voulons pas nous sauver ou que nous ne le voulons qu'imparfaitement, nous nous faisons, de ces mêmes engagements et de ces mêmes peines, autant de prétextes pour abandonner le soin du salut. Je sais que pour se conduire en chrétien dans son état, que pour n'y pas échouer, et pour se préserver de certains écueils qui s'y rencontrent par rapport au salut, on a besoin de réflexion, d'attention sur soi-même, de fermeté et de constance: or c'est ce qui gêne, et ce qu'on voudroit s'épargner. Au lieu donc de tout cela, on pense avoir plus tôt fait de dire qu'on ne peut se sauver dans son état: on tâche de se le persuader, et peut-être en vient-on à bout. Mais trompe-t-on Dieu? et quand un jour nous paroîtrons devant son tribunal, et que nous lui rendrons compte de notre ame, que lui répondrons-nous, lorsqu'il nous fera voir que cette prétendue impossibilité qui nous arrêtoit n'étoit qu'une impossibilité supposée, qu'une impossibilité volontaire, qu'une lâcheté criminelle de notre part, qu'une foiblesse qui, dès le premier choc, se laissoit abattre, et qui, bien loin de nous justifier en ce jugement redoutable, ne doit servir qu'à nous condamner?

Mais, pour mieux pénétrer le fond de la chose, je demande pourquoi nous ne pourrions pas allier ensemble les devoirs de notre état et ceux de la religion? Notre état, je le veux, nous engage au service du monde; mais ce service du monde, autant qu'il convient à notre condition, n'est point contraire au service de Dieu. Car, quoi que nous puissions alléguer, trois vérités sont indubitables: 1° Que les devoirs du monde et ceux de la religion ne sont point incompatibles. 2° Qu'on ne s'acquitte jamais mieux des devoirs du monde, qu'en s'acquittant bien des devoirs de la religion. 3° Qu'on ne peut même satisfaire à ceux de la religion, sans s'acquitter des devoirs du monde: et voilà de quelle manière nous pouvons et nous devons pratiquer cette excellente leçon du Sauveur des hommes: *Rendez à César,* c'est-à-dire au monde, *ce qui est à César, et rendez à Dieu ce qui appartient à Dieu* (MATTH., 22). L'un n'est point ici séparé de l'autre. Par où

nous voyons, selon la pensée et l'oracle de notre divin maître, qu'il n'est donc point impossible de servir tout à la fois, et conformément à notre état, Dieu et le monde; Dieu pour lui-même, et le monde en vue de Dieu.

J'ai ajouté, et c'est une vérité fondée sur la raison et sur l'expérience, qu'on ne s'acquitte jamais mieux de ce qu'on doit à son état et au monde, qu'en s'acquittant bien de ce qu'on doit à Dieu, parce-qu'alors tout ce qu'on fait pour son état et pour le monde, on le fait pour Dieu et dans l'esprit de Dieu : or, le faisant dans l'esprit de Dieu et pour Dieu, on le fait avec une conscience beaucoup plus droite, avec un zèle plus pur et plus ardent, avec plus d'assiduité, de régularité, de probité. Un troisième et dernier principe, non moins vrai que les deux autres, c'est qu'on ne peut même s'acquitter pleinement de ce qu'on doit à Dieu, si l'on ne s'acquitte de ce qu'on doit à son état et au monde, puisque, dès qu'on le doit au monde et à son état, Dieu veut qu'on y satisfasse, et que c'est là une partie de la religion.

De tout ceci concluons que si notre état nous détourne du salut, ce n'est point par lui-même, mais par notre faute : car, bien loin que de lui-même ce soit un obstacle au salut, c'est au contraire la voie du salut que Dieu nous a marquée. Nous devons tous aspirer au même terme, mais nous n'y devons pas tous arriver par la même voie. Chacun a la sienne : or la nôtre, c'est l'état que Dieu nous a choisi; et en nous y appelant, il nous dit : *Voilà votre chemin, c'est par-là que vous marcherez* (Isaï., 30). Tout autre ne seroit point si sûr pour nous, dès qu'il seroit de notre choix, sans être du choix de Dieu.

Comment donc et en quel sens est-il vrai qu'on ne peut se sauver dans son état? C'est par la vie qu'on y mène et qu'on y veut mener, laquelle ne peut compatir avec le salut : mais on y peut vivre autrement, mais on doit y vivre autrement, mais on peut et on doit autrement s'y comporter.

Cet état expose à une grande dissipation par la multitude d'affaires qu'il attire, et cette dissipation fait aisément oublier les vérités éternelles, les pratiques du christianisme, le soin du salut. Le remède, ce seroit de ménager chaque année, chaque mois, chaque semaine, et même chaque jour, quelque temps pour se recueillir et pour rentrer en soi-même. Ce temps ne manqueroit pas, et on sauroit assez le trouver, si l'on y étoit bien résolu; mais pour cela, il faudroit prendre un peu sur soi, et c'est à quoi on ne s'est jamais formé. On se livre à des occupations tout humaines, on s'en laisse obséder et posséder, on en a sans cesse la tête remplie; le souvenir de Dieu s'efface, et on pense à tout, hors à se sauver.

Cet état donne des rapports qui obligent de voir le monde, de converser avec le monde, d'entretenir certaines habitudes, certaines liaisons parmi le monde : et personne n'ignore combien pour le salut il y a de risques à courir dans le commerce du monde. Le préservatif né-

cessaire, ce seroit d'abord de retrancher de ces liaisons et de ce commerce du monde ce qui est de trop; ensuite, de se renouveler souvent, et de se fortifier par l'usage de la prière, de la confession, de la communion, de la lecture des bons livres : mais on ne veut point de toutes ces précautions, et on ne s'en accommode point. On se porte partout indifféremment et sans discernement : tout foible et tout désarmé, pour ainsi dire, qu'on est, on va affronter l'ennemi le plus puissant et le plus artificieux; on suit le train du monde, on est de toutes ses compagnies, on en prend toutes les manières : et est-il surprenant alors que dans un air si corrompu l'on s'empoisonne, et qu'au milieu de tant de scandales, on fasse des chutes griéves et mortelles? Je passe bien d'autres exemples, et j'avoue qu'en se conduisant de la sorte dans son état, il n'est pas possible de s'y sauver; mais consultons-nous nous-mêmes, et rendons-nous justice. Qui nous empêche d'user des moyens que nous avons en main pour mieux régler nos démarches et mieux assurer notre salut? ne le pouvons-nous pas? Or, de ne l'avoir pas fait lorsqu'on le pouvoit, lorsqu'on le devoit, lorsqu'il s'agissoit d'un si grand intérêt que le salut, quel titre de réprobation!

Il n'est donc point question, pour nous sauver, de changer d'état; et souvent même, comme nous l'avons déja observé, ce changement pourroit préjudicier au salut, parceque le nouvel état qu'on embrasseroit ne seroit point proprement, ni selon Dieu, notre état : c'est-à-dire que ce ne seroit point l'état qu'il auroit plu à Dieu de nous assigner dans le conseil de sa sagesse.

Il n'est point question de renoncer absolument au monde, et de nous ensevelir tout vivants dans des solitudes, pour n'être occupés que des choses éternelles, et pour ne vaquer qu'aux exercices intérieurs de l'ame. Cela est bon pour un petit nombre à qui Dieu inspire cette résolution, et à qui il donne la force de l'exécuter : mais, après tout, que seroit-ce de la société humaine, si chacun prenoit ce parti? à quoi se réduiroit le commerce des hommes entre eux : et sans ce commerce, comment pourroit subsister l'ordre et la subordination du monde? Ainsi, rien de plus sage ni de plus raisonnable que la règle de saint Paul, lorsqu'écrivant aux premiers fidèles nouvellement convertis, il leur disoit : *Mes Frères, demeurez dans les mêmes conditions où vous étiez quand il a plu à Dieu de vous appeler* (1. *Cor.*, 7); comme s'il leur eût dit : Dans ces conditions, vous pouvez être chrétiens, et vivre en chrétiens; car ce n'est point précisément à la condition que la qualité de chrétien est attachée. Or, vivant en chrétiens et pratiquant dans vos conditions l'Évangile de Jésus-Christ, vous vous sauverez, puisque c'est de cette vie chrétienne et de cette fidèle observation de la loi que le salut dépend.

Voilà ce qu'une infinité de mondains ne veulent point entendre, parcequ'ils veulent avoir toujours de quoi s'autoriser dans leur vie mondaine, et que pour cela ils ne veulent jamais se persuader qu'ils puis-

sent vivre chrétiennement dans leurs conditions. Ils sont merveilleux dans les idées qu'ils se forment et dans les discours qu'ils tiennent en certaines rencontres. Il semble qu'ils aient leur salut extrêmement à cœur, et qu'ils soient dans la meilleure volonté de s'y employer; mais bien entendu que ce sera toujours dans un autre état que celui où ils se trouvent. O si je vivois, disent-ils, dans la retraite, et que je n'eusse à penser qu'à moi-même! O si je ne voyois plus tant le monde, et que je pusse ne m'occuper que de Dieu ! Mais le moyen d'être, au milieu même du monde, continuellement en guerre avec le monde, pour se défendre de ses attraits, pour agir contre ses maximes, pour se soutenir contre ses exemples, pour ne se laisser pas surprendre à ses illusions, ni emporter par le torrent qui en entraîne tant d'autres? Quel moyen? Si l'on me le demande, je répondrai que la chose est difficile; mais j'ajouterai qu'en matière de salut, à raison de son importance, il n'y a point de difficulté qui puisse nous servir de légitime excuse. Je dirai plus : car ces difficultés à vaincre et ces efforts à faire, ce sont les moyens de salut propres de notre état. Chaque condition a ses peines, et la Providence l'a ainsi réglé, afin que dans notre condition nous eussions chacun des sujets de mérite, par la pratique de cette abnégation évangélique en quoi consiste le vrai christianisme, et par conséquent le salut.

VOIE ÉTROITE DU SALUT, ET CE QUI PEUT NOUS ENGAGER PLUS FORTEMENT A LA PRENDRE.

L'Évangile de Jésus-Christ est au-dessus de la raison; mais on peut dire en même temps qu'il n'est rien de plus raisonnable : c'est la droiture et la vérité même. Il ne déguise point, il ne flatte point. Ce qui se peut faire sans peine, il le représente tout aussi aisé qu'il l'est; et ce qui porte avec soi quelque difficulté, il le propose comme difficile, et ne cherche point à l'adoucir par de faux tempéraments.

C'est ce que nous voyons au regard du salut : car au lieu que, dans la conduite ordinaire, on ne découvre pas d'abord à un homme tous les obstacles qui pourroient le détourner d'une entreprise, et qu'au contraire on lui en cache une partie, afin de ne le pas étonner dès l'entrée de la carrière, et de ne lui pas abattre le cœur, l'Évangile n'use point de ces réserves touchant le salut; il s'explique sans ménagement, et tout d'un coup il nous déclare que c'est une affaire qui demande les plus grands efforts.

Le Sauveur des hommes n'a rien omis pour nous le faire entendre. Il a mille fois insisté sur ce point; et de toutes les vérités évangéliques, il semble que ce soit là celle dont il ait eu plus à cœur que nous fussions instruits, tant il l'a souvent répétée, et tant il a employé de termes, de figures, de tours différents à l'exprimer dans toute sa force. S'il parle de la voie du salut, il ne se contente pas de dire qu'elle est étroite; mais, par une exclamation qui marque jusque dans ce Dieu-

Homme une espèce d'étonnement, il s'écrie : *Que cette voie est étroite!* S'il parle du royaume que son Père nous a préparé, et dont la possession n'est autre chose que le salut, il nous avertit qu'*on ne l'emporte point par violence.*

Si, pour nous donner de ce salut des idées sensibles, il use de comparaisons, il nous le fait concevoir comme un somptueux édifice, mais qui coûte des frais immenses à bâtir; comme un trésor caché, mais qu'on ne trouve qu'à force de remuer la terre et de creuser; comme une pierre précieuse, mais qu'on n'achète qu'en se défaisant de tout le reste et le vendant; comme une moisson abondante, mais qu'on ne recueille que dans la saison des fruits, et lorsque, par un travail assidu, on a cultivé le champ du père de famille; comme un riche salaire, mais qu'on ne reçoit que le soir, et qu'après avoir porté tout le poids de la chaleur et du jour; comme une ample récompense, mais de quoi? d'une ferveur dans la pratique de la justice chrétienne, et d'un zèle semblable à une soif et à une faim dévorante; d'un détachement au-dessus de tout intérêt temporel et humain; d'une pureté d'ame et d'une innocence de mœurs exempte des moindres taches; d'une pénitence austère, et d'une mortification ennemie de toutes les commodités et de tous les plaisirs des sens; d'une douceur que rien n'émeut ni n'aigrit, dont rien ne trouble la paix, et qui s'applique partout à la maintenir; d'une charité bienfaisante et toute miséricordieuse, toujours prête à prévenir le prochain, à le soulager et à l'aider; d'une patience inaltérable dans les maux de la vie, et même au milieu des persécutions et des malédictions : car voilà le précis des enseignements que Jésus-Christ, notre guide et notre maître, nous a tracés, autant par ses exemples que par ses paroles, sur l'affaire du salut : voilà le chemin qu'il nous a ouvert. Il n'y en a point d'autre, ni jamais il n'y en aura.

Or nous ne sentons que trop de combien d'épines ce chemin est semé, et combien il est rude à tenir, surtout dans l'extrême foiblesse où nous sommes. C'est pourquoi le même Fils de Dieu ne nous a pas dit simplement, Entrez dans ce chemin, mais, *Efforcez-vous d'y entrer*, mais excitez-vous, animez-vous, et prenez à chaque pas un courage tout nouveau pour y avancer et y persévérer. Les apôtres n'en ont point autrement parlé. Dans toutes leurs Épîtres, ils ne nous prêchent que la fuite du monde, que la retraite, que le recueillement intérieur, que la défiance de nous-mêmes, que la pénitence, que l'abnégation, qu'une guerre continuelle de l'esprit contre la chair, que la mort de tous les appétits déréglés et de tous les desirs du siècle. La nature a beau se plaindre et murmurer, les élus de Dieu ne se sont jamais flattés là-dessus, et n'ont point imaginé de voie plus douce par où ils crussent pouvoir atteindre au port du salut.

On me dira que cette morale est bien sévère : eh! qui en doute? nous en convenons; nous ne prenons point, en l'annonçant, de circuits

ni de détours; nous sommes prêts, ainsi qu'il nous est ordonné, de la publier sur les toits. Mais du reste, avec toute sa sévérité, cette morale subsiste toujours telle que nous l'avons reçue, et toujours elle subsistera. Tout cela est rigoureux, il est vrai; mais il n'est pas moins vrai, quelque rigoureux que tout cela soit, qu'il ne nous est pas permis d'en rien retrancher; il n'est pas moins vrai que quiconque refuse de s'assujettir à tout cela est dans la voie de perdition, et qu'il n'y a point de salut pour lui; il n'est pas moins vrai que de prétendre modérer tout cela, expliquer tout cela par des interprétations favorables à la cupidité de l'homme et à nos inclinations sensuelles, c'est se tromper soi-même, et tromper ceux qu'on entraîne dans la même erreur; et qu'en se trompant ainsi soi-même et trompant les autres, on se damne et on les damne avec soi. Voilà ce qui ne peut être contesté, dès qu'on a quelque teinture de la morale chrétienne; et comme les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre l'Église de Jésus-Christ, je puis ajouter que jamais tous les artifices ni tous les prétextes de notre amour-propre ne prévaudront contre ces principes évangéliques, et contre les obligations étroites qu'ils nous imposent. Le ciel et la terre passeront, mais la parole du Seigneur ne passera point. Or il nous a dit en venant parmi nous: *Ce n'est point la paix ni un repos oisif que je vous apporte; mais je viens vous mettre le glaive à la main* (Matth., 10)*;* je viens vous apprendre à vaincre tous les ennemis de votre salut, et surtout à vous vaincre vous-mêmes. N'espérons pas de changer cet ordre de la divine sagesse; mais ne pensons, pour nous y conformer, qu'à nous changer nous-mêmes.

On me demandera: Qui pourra donc se sauver? Qui le pourra? ceux qui pratiqueront l'Évangile. On ira plus loin, et on me demandera: Qui le pourra pratiquer, cet Évangile dont la morale est si pure et la perfection si relevée? Qui le pourra? ceux qui, par une volonté ferme et inébranlable, aidée de la grace, s'y trouveront fortement déterminés. Mais on ne s'en tiendra pas encore là, et l'on me demandera enfin: Qui pourra se déterminer à une vie aussi régulière et aussi laborieuse que l'Évangile nous la prescrit? Qui le pourra? ceux qui, par une solide et fréquente réflexion, se seront bien rempli l'esprit et bien convaincus de l'importance du salut. Car quoique je l'aie déja remarqué plus d'une fois, je le redis et je ne puis trop le redire, c'est de là que tout dépend; c'est-à-dire de cette vive persuasion, de cette vue toujours présente, de cette idée du salut comme de l'affaire capitale, comme de l'unique affaire, comme d'une affaire qui seule, ou par son succès, doit faire notre bonheur souverain, ou par sa perte, notre souverain malheur. Voilà le ressort qui remuera toutes les puissances de notre ame; voilà, après la grace du Seigneur, le premier mobile d'où nous recevrons ces grandes impressions auxquelles rien ne résiste. Tellement que, quelque combat qu'il y ait à soutenir et quelques nœuds qu'il y ait à rompre, quelques charmes que le monde présente à nos

yeux pour nous attirer et nous attacher, rien désormais ne nous touchera, ne nous ébranlera, ne nous retiendra : pourquoi? parceque, dans notre estime, nous ne mettrons rien en parallèle avec le salut.

Expliquons ceci par un exemple familier : la comparaison est très naturelle. Le feu prend dans une maison, il s'allume de toutes parts, il se communique, il croît, l'embrasement est général ; chacun pense à soi, tous prennent la fuite, on se sauve par où l'on peut et comme l'on peut. Cependant un homme profondément endormi ne sent pas le péril où il est d'être consumé par les flammes et d'y périr ; on court à lui, on l'éveille, il ouvre les yeux, il voit tout en feu. A ce moment que fait-il? délibère-t-il à se sauver? prend-il garde s'il lui sera facile de s'échapper? Un premier mouvement l'emporte, et ne lui donne pas le loisir de rien examiner. S'il faut grimper sur un mur, s'il faut se précipiter d'un lieu élevé, s'il faut passer à travers la flamme, point de moyen qu'il ne tente. Pour éviter un danger, il se jette dans un autre, et pour se garantir de la mort qui le menace, il s'expose sans hésiter à mille morts. D'où lui vient cette ardeur, cette agitation, cette résolution? c'est qu'il y va de la vie, et que de tous les biens de ce monde nul ne lui est si cher que la vie, parcequ'il sait que le fondement de tous les biens de cette vie, c'est la vie même.

Belle image d'un chrétien qui revient de l'assoupissement où il étoit à l'égard du salut, et qui commence à bien connoître la conséquence infinie d'une telle affaire, après en avoir mûrement considéré le fond, le danger, les obstacles, toutes les suites. Il se voit au milieu du monde comme au milieu du feu : passions ardentes qui dévorent les cœurs, fausses maximes qui corrompent les esprits, objets flatteurs qui fascinent les yeux, sales plaisirs qui amollissent les sens, exemples qui entraînent, occasions qui surprennent, discours libertins, scandales publics, intérêts sordides, injustices criantes, engagements de la coutume, esclavage du respect humain, excès de la débauche, profanation des plus saints lieux, abus, sacriléges et impiétés : que dirai-je? et peut-on avoir assez peu de connoissance pour ne pas savoir combien le monde est perverti, et combien il est capable de nous pervertir nous-mêmes?

Comment se défendre de cette contagion répandue partout, et comment se mettre à couvert de ses atteintes? comment, assailli de tous côtés, et assiégé de tant d'ennemis, leur faire face et en triompher? comment repousser leurs attaques, éviter leurs surprises, parer à tous leurs traits? en un mot, sur le penchant d'une ruine toujours prochaine, comment assurer tous ses pas, et sauver son ame? Comment? laissez agir ce chrétien éclairé de la lumière de Dieu et fortifié de sa grace. C'est assez qu'il se soit bien imprimé dans le souvenir l'excellence du salut; c'est assez qu'il en ait connu le prix : tant que cette pensée l'occupera, qu'elle le frappera, et que, pour la conserver, il la renouvellera souvent et la rappellera, j'ose dire qu'alors il sera comme

invulnérable et comme invincible. Il réprimera les passions les plus violentes, il détruira les habitudes les plus enracinées, il se roidira contre toute considération humaine, contre le torrent de la coutume, contre la chair et le sang, contre les objets les plus corrupteurs et les attraits des plaisirs les plus séduisants; il s'adonnera aux exercices de la religion, sans en négliger aucun, ni par mépris, ni par délicatesse, ni par une vaine crainte des raisonnements du public; il les pratiquera fidèlement, exactement, constamment; et parceque cette assiduité est un joug, et pour plusieurs même, en mille conjonctures, un joug très pesant, il se captivera, il se surmontera, il s'élèvera au-dessus de lui-même; jamais la peine ne l'étonnera.

A-t-elle étonné tant de solitaires, quand ils se sont confinés dans les déserts et retirés dans les plus sombres cavernes? A-t-elle étonné tant de religieux, quand ils se sont cachés dans l'obscurité du cloître et soumis à toutes ses austérités? A-t-elle étonné tant de vierges chrétiennes, quand elles ont sacrifié tous les agréments de leur sexe, et qu'elles ont porté sur leurs corps toutes les mortifications de Jésus-Christ? a-t-elle étonné tant de martyrs, quand ils se sont immolés comme des victimes, et livrés aux plus cruels tourments? Il s'agit pour nous du même salut, dont l'espérance leur donnoit cette force supérieure et victorieuse. Fallût-il donc l'acheter par les mêmes supplices, par les mêmes sacrifices, nous y devons être disposés. Mais le sommes-nous en effet? et, quoi que nous en disions, peut-on nous en croire, lorsqu'on nous voit céder honteusement et si vite aux moindres difficultés? Car le christianisme, aussi bien que le monde, est plein de ces faux braves qui, loin du péril, témoignent une assurance merveilleuse, et à qui tout fait peur dans l'occasion.

Bizarre contradiction de notre siècle! jamais dans les entretiens, dans les paroles, dans les leçons de morale, on n'a plus rétréci le chemin du salut, parceque les leçons et les paroles n'engagent à rien; et jamais en même temps on ne l'a plus élargi dans la pratique et dans les œuvres, parceque ce sont les œuvres qui coûtent, et que c'est la pratique qui mortifie. Ne cherchons, ni par une rigueur outrée, à le retrécir jusqu'à le rendre impraticable, ni par un relâchement trop facile, à l'aplanir et à l'élargir jusqu'à lui ôter toute sa sévérité et tout son mérite: l'un nous conduiroit au désespoir, et l'autre nous perdroit par une trompeuse confiance.

Prenons le juste milieu de l'Évangile, et, sans donner dans aucune extrémité, souvenons-nous que la voie du ciel n'est point si étroite qu'on n'y puisse marcher; mais aussi qu'elle l'est assez pour demander toute notre constance, et pour exercer toute notre vertu.

Cependant, pour la consolation de ceux à qui le zèle de leur salut inspire de suivre cette voie et d'y avancer, voici ce que j'ajoute, et ce que je puis appeler le miracle de la grace. Car une expérience de tous les siècles depuis Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de notre

foi, a fait connoître que cette voie, tout épineuse qu'elle est, devient d'autant plus douce qu'on y cherche moins de douceurs, et qu'on s'assujettit avec moins de ménagements et moins de réserve à ses austérités les plus mortifiantes. Comment cela se fait-il? c'est aux ames qui l'éprouvent à nous en instruire, ou plutôt c'est un de ces secrets dont saint Paul disoit qu'il n'est permis à nul homme de les expliquer. Mais, tout impénétrable qu'est ce mystère, il n'en est pas moins réel ni moins véritable. Car, de quelque manière que ce puisse être, et en quelque sens que nous puissions l'entendre, il faut que la parole de Jésus-Christ s'accomplisse: c'est une parole divine; et par conséquent infaillible. Or cet adorable maître nous a dit que son joug est doux et son fardeau léger; et en nous invitant à le prendre, il nous a promis que nous y trouverons la paix. Ces termes de joug et de fardeau marquent de la difficulté et de la pesanteur; mais avec toute sa pesanteur, ce fardeau devient léger, et ce joug devient doux, dès que c'est le joug et le fardeau du Seigneur: pourquoi? parceque la grace y répand toute son onction, et qu'il n'est rien de si pesant ou de si amer dont cette onction céleste n'adoucisse l'amertume, et qu'elle ne fasse porter avec une sainte allégresse.

On en est surpris, et, pour ainsi dire, on ne se comprend pas soi-même, tant on se trouve différent de soi-même. Au premier aspect de la voie étroite du salut, tous les sens s'étoient révoltés, et à peine se persuadoit-on qu'on y pût faire quelques pas; mais du moment qu'on y est entré avec une ferme confiance, les épines, si j'ose user de ces figures, se changent en fleurs, et les chemins les plus raboteux s'aplanissent: *Ah! Seigneur,* s'écrioit un grand saint, *vous m'avez heureusement trompé.* En m'enrôlant dans votre milice, je m'attendois, selon les principes de votre Évangile, à des assauts et à une guerre où je craignois que ma foiblesse ne succombât. Je me figurois une vie triste, pénible, ennuyeuse, sans repos, sans goût; et jamais mon cœur ne fut plus content, ni mon esprit plus calme et plus libre. Combien d'autres ont rendu le même témoignage? mais le mal est qu'on ne les en croit pas, et qu'on ne veut pas se convaincre par une épreuve personnelle et par son propre sentiment.

SOIN DU SALUT, ET L'EXTRÊME NÉGLIGENCE AVEC LAQUELLE ON Y TRAVAILLE DANS LE MONDE.

Cherchez *premièrement le royaume de Dieu et sa justice* (Luc., 12). En ce peu de paroles, le Sauveur du monde nous donne une juste idée de la conduite que nous devons tenir à l'égard du salut. Ce salut, ce royaume de Dieu, c'est dans l'éternité que nous le devons posséder, c'est à la mort que nous le devons trouver; mais c'est dans la vie que nous le devons chercher. Si donc je ne le cherche pas dans la vie, je ne le trouverai pas à la mort; et si j'ai le malheur de ne le pas trouver

à la mort, je ne le trouverai jamais; et dans l'éternité j'aurai l'affreux désespoir d'avoir pu le posséder, et de ne le pouvoir plus.

C'est, dis-je, dans la vie qu'il le faut chercher : car l'unique voie pour y arriver et pour le trouver, ce sont les bonnes œuvres, c'est la sainteté. Or ces bonnes œuvres, où les peut-on pratiquer? en cette vie, et non en l'autre. Cette sainteté, où la peut-on acquérir? dans le temps présent, et non dans l'éternité; sur la terre, et non dans le ciel. En effet, il y a cette différence à remarquer entre le ciel et la terre : la terre fait les Saints, mais elle ne fait pas les bienheureux; et au contraire, le ciel fait les bienheureux, mais il ne fait pas les Saints. Supposez de tous les Saints celui que Dieu aura élevé au plus haut point de gloire dans le ciel, tout l'éclat de sa gloire n'ajoutera pas un seul degré à sa sainteté : cet état de gloire couronnera sa sainteté, confirmera sa sainteté, consommera sa sainteté ; mais il ne l'augmentera pas : il la rendra plus durable, puisqu'il la rendra éternelle; mais il ne la rendra ni plus méritoire, ni plus parfaite.

C'est donc dès maintenant, et sans différer, que nous devons donner nos soins à chercher le royaume de Dieu : mais encore comment le faut-il chercher? *Premièrement;* c'est-à-dire que nous devons faire du salut notre première affaire; pourquoi? parceque c'est notre plus grande affaire. Règle divine, puisque c'est le Fils même de Dieu qui nous l'a tracée; règle la plus droite, la plus équitable, puisqu'elle est fondée sur la nature des choses, et qu'il est bien juste que le principal l'emporte sur l'accessoire; règle fixe et inviolable, puisque c'est une loi émanée d'en haut, et un ordre que Dieu a établi, et qu'il ne changera jamais. Mais nous, toutefois, nous prétendons renverser cet ordre, nous entreprenons de contredire cette loi, nous voulons substituer à cette règle une règle tout opposée. Car Jésus-Christ nous dit : Cherchez d'abord le royaume de Dieu ; et pour ce qui est du vêtement, de la nourriture, des biens de la vie, n'en soyez point en peine. Vous pouvez vous en reposer sur votre Père céleste, qui vous aime, *et qui vous donnera toutes ces choses par surcroît* (Luc., 12). Mais nous, au contraire, nous disons : Cherchons d'abord les biens de la vie ; et pour ce qui regarde les biens de l'éternité, le royaume de Dieu, le salut, n'en soyons point en peine, mais confions-nous en la miséricorde du Seigneur : il est bon, il ne nous abandonnera pas.

Nous le disons, sinon de bouche, du moins en pratique; et c'est ainsi que raisonnèrent les conviés de l'Évangile. Ils étoient invités à un grand repas; il falloit, pour y assister, certains habits de cérémonie, certains préparatifs; mais eux, tout occupés de leurs affaires temporelles, ils crurent qu'ils y devoient vaquer préférablement à l'invitation qu'on leur avoit faite. Ils ne doutèrent point qu'ils n'eussent sur cela de bonnes raisons pour s'excuser; et, pleins de confiance, l'un dit : Je me marie, et il faut que j'aille célébrer les noces; l'autre dit : J'ai acheté une terre, et je ne puis me dispenser de l'aller voir ; un autre

dit : J'ai à faire l'essai de cinq paires de bœufs qu'on m'a vendues. Tous conclurent enfin qu'ils avoient des choses plus pressées que ce repas dont il s'agissoit, et répondirent que ce seroit pour une autre fois. Or qu'est-ce que ce grand repas? Dans le langage de l'Écriture, c'est le salut. Dieu nous y appelle, et nous y appelle tous. Il ne se contente pas, pour nous y convier, de nous envoyer ses ministres et ses serviteurs, mais il nous a même envoyé son Fils unique. On nous avertit que de la part du maître tout est prêt, et qu'il ne reste plus que de nous préparer nous-mêmes, et de nous mettre en état d'être rebus au festin. Mais que répondons-nous? J'ai d'autres affaires présentement, dit un mondain; et quelles sont-elles, ces autres affaires? L'affaire de mon établissement, ajoute-t-il, l'affaire de mon agrandissement, les affaires de ma maison; en un mot, tout ce qui regarde ma fortune temporelle.

Pour ces affaires humaines, que ne fait-on pas? et cette fortune temporelle, à quel prix ne l'achète-t-on pas? Est-il moyen qu'on n'imagine? est-il moyen, quelque pénible et quelque fatigant qu'il soit, qu'on ne mette en œuvre pour se pousser, pour s'avancer, pour se distinguer, pour s'enrichir, pour se maintenir, soit à la cour, soit à la ville? Il semble que le monde ait alors la vertu de faire des miracles, et de rendre possible ce qui, de soi-même, paroîtroit avoir des difficultés insurmontables, et être au-dessus des forces de l'homme. Il donne de la santé aux foibles, et leur fait soutenir des travaux, des veilles, des contentions d'esprit, capables de ruiner les tempéraments les plus robustes. Il donne de l'activité aux paresseux, et leur inspire un feu et une vivacité qui les porte partout, et que rien ne ralentit. Il donne du courage aux lâches, et malgré les horreurs naturelles de la mort, il les expose à tous les orages de la mer et à tous les périls de la guerre. Il donne de l'industrie aux simples, et leur suggère les tours, les artifices, les intrigues, les mesures les plus efficaces pour parvenir à leurs fins et pour réussir dans leurs entreprises. Voilà comment on cherche les biens du monde, et comment on croit les devoir chercher. De sorte que si l'on vient à bout de ses desseins, quoi qu'il en ait coûté, on s'estime heureux, et l'on ne pense point à se plaindre de tous les pas qu'il a fallu faire; et que si les desseins qu'on avoit formés échouent, ce n'est point de toutes les fatigues qu'on a essuyées que l'on gémit, mais du mauvais succès où elles se sont terminées. Tant on est persuadé de cette fausse et dangereuse maxime, que pour les affaires du monde on ne doit rien épargner, et qu'elles demandent toute notre application.

Cependant que fait-on pour le salut; et quand il s'agit du royaume de Dieu, à quoi se tient-on obligé, et quelle diligence y apporte-t-on? Les uns en laissent tout-à-fait le soin, et tout le soin que les autres en prennent se réduit à quelque extérieur de religion, pratiqué fort à la hâte, et très imparfaitement. On ne s'en inquiète pas davantage;

comme si cela suffisoit, et que Dieu dût suppléer au reste. En vérité, est-ce ainsi que le Sauveur des hommes nous a avertis de chercher ce royaume fermé depuis tant de siècles, et dont il est venu nous tracer le chemin et nous ouvrir l'entrée? Il veut que nous le cherchions comme un trésor; or avec quelle ardeur agit un homme qui se propose d'amasser un trésor? on est attentif à la moindre espérance du gain, sensible à la plus petite perte, prudent pour discerner tout ce qui peut nous servir ou nous nuire, courageux pour supporter tout le travail qui se présente, tempérant pour s'interdire tout divertisssement, toute dépense qui pourroit arrêter nos projets et diminuer nos profits. Il veut que nous le cherchions comme une perle précieuse: or cet homme de l'Évangile qui a découvert une belle perle ne perd point de temps, court dans sa maison, vend tout ce qu'il a, se défait de tout pour acheter cette perle dont il connoît le prix, et qu'il craint de manquer. Il veut que nous le cherchions comme notre conquête : or à quels frais, à quels hasards, à quels efforts n'engage pas la poursuite et la conquête d'un royaume? Il veut que nous le cherchions comme notre fin et notre dernière fin : or en toutes choses la fin, et surtout la fin dernière, doit toujours être la première dans l'intention; on ne doit viser que là, aspirer que là, agir que pour arriver là.

Et voilà pourquoi notre adorable maître ne nous a pas seulement dit : *Cherchez le royaume de Dieu;* mais il ajoute : *Et sa justice.* Qu'est-ce que cette justice, sinon ces œuvres chrétiennes, cette sainteté de vie sans quoi l'on ne peut prétendre au royaume éternel? Car je viens de le dire, et je ne puis trop le répéter, ce royaume n'est que pour les Saints. Il n'est ni pour les grands, ni pour les nobles, ni pour les riches, ni pour les savants : disons mieux, il est et pour les grands, et pour les nobles, et pour les riches, et pour les savants, et pour tous les autres, pourvu qu'à la grandeur, qu'à la noblesse, qu'à l'opulence, qu'à la science, qu'à tous les avantages qu'ils possèdent, ils joignent la sainteté. Tous ces avantages sans la sainteté seront réprouvés de Dieu, et la sainteté sans aucun de ces avantages sera couronnée de Dieu.

Mais cette justice, cette sainteté de vie, ce mérite des œuvres, c'est ce qui ne nous accommode pas, et ce que nous mettons, dans le plan de notre conduite, au dernier rang. Du moment qu'on veut nous en parler, une foule de prétextes se présentent pour nous tenir lieu d'excuses, ou de prétendues excuses : on est trop occupé, on n'a pas le temps, on a des engagements indispensables, et à quoi l'on peut à peine suffire; on est incommodé, on est d'une complexion délicate, on est dans le feu de la jeunesse, on est dans le déclin de l'âge; en un mot, on a mille raisons, toutes aussi spécieuses, mais en même temps toutes aussi fausses les unes que les autres.

Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'on se croit par-là bien justifié devant Dieu, lorsqu'on ne l'est pas. Ces conviés qui s'excusèrent

ne doutèrent point que le maître qui les avoit invités ne fût très content d'eux, et de ce qu'ils lui alléguoient pour ne se pas trouver à son repas. Mais il en jugea tout autrement, il en fut indigné, et déclara sur l'heure *que jamais aucun de ces gens-là ne paraîtroit à sa table* (Luc., 12). Tel est, de la part de Dieu, le jugement qui nous attend. Dès que nous refusons de travailler à notre salut, et d'y travailler solidement, il nous rejette par une réprobation anticipée, et nous exclut de son royaume. Quel arrêt! quelle condamnation! Malheur à l'homme qui s'y expose! Ah! nous avons des affaires : mais du moins, pour ne rien dire de plus, comptons le salut au nombre de ces affaires, et regardons-le comme une occupation digne de nous.

Non seulement elle en est digne, mais, par comparaison avec celle-là, nulle ne mérite nos soins; et tout ce que nous donnons de temps à toute autre affaire, au préjudice de celle-là ou indépendamment de celle-là, ne peut être qu'un temps perdu. Je ne dis pas que c'est toujours un temps perdu pour le monde, mais pour le salut : or étant perdu pour le salut, tout autre emploi que nous en faisons n'est plus qu'un amusement frivole, et tout autre fruit que nous en retirons n'est que vanité et illusion.

SUBSTITUTION DES GRACES DU SALUT; LES VUES QUE DIEU S'Y PROPOSE, ET COMMENT IL Y EXERCE SA JUSTICE ET SA MISÉRICORDE.

Dans l'ordre du salut, il y a de la part de Dieu des substitutions terribles; c'est-à-dire que Dieu abandonne les uns, et qu'il appelle les autres; que Dieu dépouille les uns, et qu'il enrichit les autres; que Dieu ôte aux uns les graces du salut, et qu'il les transporte aux autres. Mystère de prédestination certain et incontestable. Mystère qui, tout rigoureux qu'il paroît et qu'il est en effet, ne s'accomplit néanmoins que selon les lois de la plus droite justice, et que par le jugement de Dieu le plus équitable. Enfin, mystère où Dieu fait tellement éclater la sévérité de sa justice, qu'il nous découvre en même temps tous les trésors de sa miséricorde, et les ressources inépuisables de sa providence : de sorte qu'à la vue de ce grand mystère, je puis bien dire comme le Prophète : *Le Seigneur a parlé, et voici deux choses que j'ai entendues tout à la fois* (*Psalm.* 61), *savoir :* que le Dieu que j'adore est également redoutable par son infinie puissance, et aimable par sa souveraine bonté.

I. Mystère certain et incontestable, mystère de foi. Toute l'Écriture, surtout l'Évangile, les Épîtres des apôtres, nous annoncent cette vérité, et les exemples les plus mémorables l'ont confirmée jusque dans ces derniers siècles : *Le royaume de Dieu vous sera enlevé,* disoit le Sauveur du monde aux Juifs, *et il sera donné à un peuple qui en produira les fruits* (Matth., 21). Le même Sauveur, et au même endroit, en proposant la parabole de la vigne, ajoutoit : *Que fera le maître à ces vignerons qui se sont révoltés contre lui? Il fera périr*

misérablement ces misérables, et il louera sa vigne à d'autres, qui la cultiveront et prendront soin de la faire valoir (Matt., 40). N'est-ce pas aussi selon cette conduite de Dieu que saint Paul et saint Barnabé eurent l'ordre d'aller prêcher l'Évangle aux Gentils, et qu'ils se retirèrent de la Judée en prononçant cette espèce de malédiction : *Puisque vous rejetez la parole du salut, et que vous vous jugez indignes de la vie éternelle, voilà que nous nous tournons vers les nations; car le Seigneur nous l'a ainsi ordonné* (*Act.*, 13).

Il y auroit cent autres témoignages à produire les plus évidents, et qui nous marquent deux sortes de substitutions : substitutions générales, et substitutions particulières. Substitutions générales d'une nation à une autre nation. Les Gentils ont pris la place des Juifs : *Ceux qui étoient enveloppés des plus épaisses ténèbres, et assis à l'ombre de la mort, ont vu s'élever sur eux le plus grand jour, et ont été éclairés de la plus brillante lumière* (Isaï., 9); tandis que le peuple choisi de Dieu, que les enfants de la promesse sont tombés dans l'aveuglement le plus profond, et dans un abandonnement qui s'est perpétué de génération en génération, et d'où ils ne sont jamais revenus. Vengeance divine dont nous n'avons pas seulement la preuve dans cette nation réprouvée, mais ailleurs. On a vu des provinces, des royaumes, des empires, où la vraie Église de Jésus-Christ dominoit, et où la plus pure et la plus fervente catholicité formoit des milliers de Saints, perdre tout-à-coup la foi de leurs pères, et se précipiter dans tous les abîmes où l'esprit de mensonge les a conduits, pendant que cette même foi, proscrite et bannie, passoit au-delà des mers, et portoit le salut à des sauvages et à des infidèles. Voilà, dis-je, ce que l'on a vu, et de quoi nous avons encore devant les yeux les tristes monuments. Plaise au ciel de ne nous pas enlever un si riche talent, et que nous ne servions pas d'exemple à ceux qui viendront après nous, comme nous en servent ceux qui nous ont précédés. Le danger est plus à craindre et plus pressant que nous ne le croyons : puissions-nous y prendre garde ! Substitutions particulières, d'un homme à un autre homme. Dans l'ancienne loi, Jacob eut la bénédiction qui, par le droit d'aînesse, appartenoit à son frère Ésaü : figure si familière à l'apôtre saint Paul, et qu'il met si souvent en œuvre. Dans la loi nouvelle, saint Mathias succéda à Judas, déchu de l'apostolat; entre quarante martyrs sur le point de consommer leur sacrifice, un fut vaincu et manqua de constance; mais dans le moment même un autre fit le quarantième, et emporta la couronne. Ce n'est pas pour une fois que des solitaires, que des pénitents, que des Justes se sont pervertis, et qu'en même temps des mondains, des pécheurs scandaleux, des impies ont été touchés, ont ouvert les yeux, non seulement sont revenus à Dieu, mais se sont élevés à la plus haute sainteté. On est encore quelquefois témoin de certaines chutes qui étonnent, et d'autre part on entend aussi parler de certaines conversions qui ne parois-

sent pas moins surprenantes. Chacun en juge selon sa pensée, et chacun prétend en connoître les véritables causes ; mais si nous pouvions approfondir les secrets de Dieu, nous trouverions souvent que cela s'est fait par un transport de graces que celui-là a rejetées, et dont celui-ci a profité.

Quoi qu'il en soit, n'oublions jamais l'avis que donnoit saint Paul aux Romains, de ne se laisser point enfler des dons qu'ils avoient reçus, mais de se tenir toujours dans une crainte humble et salutaire. Si nous pouvons croire avec quelque confiance que nous marchons dans le chemin du salut et de la perfection chrétienne, humilions-nous à la vue de tant d'autres qui, après y avoir passé de longues années, et y avoir fait incomparablement plus de progrès que nous, ont eu le malheur d'en sortir, et de s'engager dans la voie de perdition, où ils ont péri. Et si nous voyons un pécheur plongé dans toutes les abominations du vice et du libertinage, ne pensons point avoir droit de le mépriser; mais humilions-nous encore à la vue de tant d'autres aussi corrompus, et pour ainsi dire aussi perdus que lui, qui ont eu le bonheur de se reconnoître, de se relever, d'acquérir, par la ferveur de leur pénitence, un fonds de mérites que nous n'avons pas, et de parvenir dans le ciel à un point de gloire où nous ne pouvons guère espérer d'atteindre. Voilà le grand sentiment que nous avons à prendre, et dont nous ne devons point nous départir. Mais avançons.

II. Mystère qui, tout rigoureux qu'il paroît, et qu'il est en effet, ne s'accomplit néanmoins que selon les lois de la plus droite justice, et que par le jugement de Dieu le plus équitable. Quand dans une cour on voit la décadence d'un grand que le prince éloigne de sa personne, qu'il bannit de sa présence, qu'il dégrade de tous les titres d'honneur qui l'illustroient et le distinguoient, ce renversement de fortune, cette disgrace répand dans les cœurs une terreur secrète. On se regarde l'un et l'autre ; et, dans la surprise où l'on se trouve, on mesure toutes ses paroles, et l'on n'ose d'abord s'expliquer. Mais si l'on apprend ensuite les justes sujets qu'a eus le maître de frapper de son indignation ce favori, ce courtisan, et de retirer de lui ses dons, on revient alors de l'étonnement où l'on étoit, on impute à la personne son propre malheur, et l'on traite la conduite du prince, non point de sévérité, mais de punition légitime et raisonnable.

Image parfaite de ce qui se passe entre Dieu et l'homme. Quand on nous dit que Dieu délaisse une ame, et qu'il ne lui donne plus, comme autrefois, ses soins paternels; qu'il ne fait plus descendre sur cette terre stérile et déserte, ni la rosée du ciel pour l'amollir, ni les rayons du soleil pour l'éclairer ; qu'il n'y croît plus que des ronces et des épines; quand nous entendons cette affreuse malédiction que Dieu lance contre son peuple : *Vous ne serez plus mon peuple, et je ne serai plus votre Dieu* (OSÉE, 1); quand nous lisons au livre des Rois cette

triste parole de Samuel à Saül, *Le Seigneur vous a renoncé* (1. *Reg.*, 15), et que là même nous voyons comment l'esprit de Dieu sort de ce prince malheureux, et va susciter David pour occuper le trône d'Israël ; quand nous pensons à cette menace prononcée par le Fils de Dieu : *Plusieurs viendront de l'orient et de l'occident*, et, tout étrangers qu'ils sont, *ils auront place au festin avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume des cieux ; mais les enfants du royaume seront jetés dehors dans les ténèbres* (MATTH., 8.) ; et quand enfin tout cela se vérifie à nos yeux, c'est-à-dire quand nous sommes témoins de la corruption et du débordement de mœurs où se sont précipités des gens dont la vie, il y a quelques années, étoit très régulière, très chrétienne, très édifiante, et que nous faisons cette réflexion qu'il a fallu, pour en venir à de telles extrémités, qu'ils aient été étrangement abandonnés de Dieu, ces idées nous effraient. Nous nous figurons Dieu comme un juge formidable, nous tremblons sous sa main toute puissante, nous adorons ses jugements ; mais autant que nous les révérons, autant nous les redoutons. On ne peut disconvenir qu'ils ne soient à craindre, et il est bon même que nous soyons touchés de cette crainte salutaire dont le Prophète royal souhaitoit d'être pénétré jusque dans la moelle de ses os. Mais après tout nous avons d'ailleurs de quoi nous rassurer ; et voici comment. Car, suivant les principes de la religion, cette soustraction de graces ne vient pas de Dieu primitivement, pour m'exprimer de la sorte, mais de nous-mêmes. Que veut dire cela? c'est que Dieu ne soustrait à l'homme la grace qu'après que l'homme, par sa résistance, s'en est rendu formellement indigne ; c'est que Dieu ne cesse de communiquer à l'homme son esprit qu'après que l'homme, par une obstination volontaire et libre, lui a fermé l'entrée de son cœur ; c'est que Dieu n'abandonne l'homme, et ne le retranche du nombre des Justes, qu'après que l'homme a lui-même abandonné Dieu, et qu'il s'est livré à son sens réprouvé et aux ennemis de son salut.

Il ne tenoit qu'à cet homme d'écouter la voix de Dieu, de suivre la grace de Dieu, d'être fidèle aux inspirations de l'esprit de Dieu, de demeurer, avec l'assistance d'en haut, inviolablement attaché à Dieu : et Dieu alors l'eût toujours soutenu, lui eût toujours été présent par une protection constante, lui eût toujours fourni de nouveaux secours ; car ne plaise au ciel que jamais nous donnions dans cette erreur si hautement condamnée par l'Église, savoir : qu'il y ait des Justes que Dieu laisse manquer de graces nécessaires, lors même qu'ils veulent agir, et qu'ils s'efforcent d'obéir à ses divines volontés, selon l'état et le pouvoir actuel où ils se trouvent ! Si donc Dieu interrompt, à notre égard, le cours de sa providence spirituelle, et laisse tarir pour nous les sources du salut, nous n'en pouvons accuser que nous-mêmes. Il a abandonné les Juifs ; mais n'avoit-il pas auparavant recherché mille fois cette ingrate nation, et n'avoit-il pas employé mille moyens pour vaincre leur opiniâtreté, et pour amollir la dureté de

leur cœur? *Jérusalem, Jérusalem, toi qui verses le sang des prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassemblé tes enfants comme sous mes ailes, et tu ne l'as pas voulu! Voilà que votre maison va être déserte* (Luc., 23). Sans insister sur bien d'autres exemples assez connus, quoique éloignés de nous, il abandonne tous les jours une infinité de pécheurs; mais si nous pouvions pénétrer dans le secret de leurs ames, nous verrions combien, avant que d'en venir là, il fait d'efforts pour les attirer à lui et pour les gagner: *Je vous ai appelés, et vous vous êtes rendus sourds à ma parole; je vous ai tendu les bras, et vous avez négligé de vous rendre à mes invitations; vous avez méprisé mes conseils, et vous n'avez tenu nul compte de mes avertissements ni de mes menaces: c'est pourquoi je vous méprise moi-même* (*Prov.* 1). Or qu'y a-t-il en cela de la part de Dieu que de raisonnable? La conséquence que nous en devons tirer, c'est de prendre bien garde à nous, de redoubler chaque jour notre attention, de conserver chèrement le don de Dieu, si nous l'avons; de ne nous mettre jamais au hasard de perdre un talent si précieux; de nous souvenir que nous le portons dans des vases très fragiles, et que c'est néanmoins toute notre richesse et tout notre salut. Allons encore plus loin, et achevons.

III. Mystère où Dieu fait tellement éclater la sévérité de sa justice, qu'il nous découvre en même temps tous les trésors de sa miséricorde, et les ressources inépuisables de sa providence. Car (je l'ai déja dit, et c'est à quoi nous devons faire présentement une réflexion toute nouvelle), il n'en est pas de notre Dieu comme de ces maîtres intéressés qui reprennent leurs dons pour les avoir et pour les garder. Ce qu'il enlève d'une part, il le rend de l'autre; mais à qui le rend-il? à ceux que sa miséricorde choisit pour faire valoir ce que d'autres possédoient inutilement, et ce qu'ils dissipoient. De sorte que les dons de Dieu, si je l'ose dire ainsi, ne font que changer de mains. Substitution où nous ne pouvons assez admirer, ni les adorables conseils de sa sagesse, ni les soins paternels de son amour. Et d'abord, c'est par de telles substitutions qu'il remplit le nombre de ses élus; car il veut que ce nombre soit complet: *Et faudra-t-il donc*, disoit l'Apôtre, *parceque quelques uns ont été incrédules, que par leur obstination la parole de Dieu demeure sans effet* (*Rom.*, 3)? Faudra-t-il que les favorables desseins qu'il a plu à son infinie bonté de former sur le salut des hommes soient arrêtés et renversés? non, sans doute: mais au défaut de l'un, il appellera l'autre; l'étranger deviendra l'héritier, et l'esclave succédera au fils, lequel étoit né libre. Quand le père de famille apprend que ceux qu'il avoit invités à son festin ont refusé d'y venir, il ne veut pas pour cela que tous les apprêts qu'il a faits soient perdus; mais il ordonne sur l'heure, à son serviteur, d'aller dans toutes les rues de la ville, et de lui amener les pauvres, les paralytiques, les aveugles, les boiteux; et quand, malgré tout ce qu'on a pu ramasser de monde, on

lui rapporte encore qu'il y a des places qui restent, il donne un nouvel ordre qu'on cherche hors de la ville, dans les chemins et le long des haies, et qu'on presse les gens d'entrer : pourquoi? *afin*, dit-il, *que ma maison se remplisse* (Luc., 5). C'est ainsi que les anges rebelles ayant laissé, par leur chute, comme un grand vide dans le ciel, Dieu leur a substitué les hommes, ne voulant pas que la damnation de ces esprits réprouvés interrompît le cours de ses largesses, ni qu'elle mît des bornes à sa miséricorde. Or ce qui est vrai des anges à l'égard des hommes, l'est pareillement d'un homme à l'égard d'un autre homme.

De plus, c'est par ces mêmes substitutions que Dieu tourne le mal à bien, et que le péché sert au salut des pécheurs et à leur sanctification. Ce pécheur abusoit de telle grace, et Dieu l'a transportée à cet autre aussi pécheur, peut-être même plus pécheur que lui, mais qui, dans l'heureux moment où la grace vient tout de nouveau le solliciter, cède enfin à l'attrait, et le suit, se reconnoît, se convertit, comble de consolation toutes les personnes qui s'intéressent à son salut. Cet olivier sauvage, enté sur l'olivier franc dont les branches ont été rompues, produit des fruits au centuple, et d'excellents fruits. Ce pénitent efface tout le passé par la ferveur de sa pénitence ; il s'avance, il se perfectionne, il se fait un saint : voilà l'œuvre du Seigneur, voilà le miracle de sa droite, voilà ce qui répand l'édification sur la terre, et la joie dans toute la cour céleste. Ajoutez que souvent dans ces substitutions la perte d'un petit nombre de pécheurs est plus que suffisamment, et même plus qu'abondamment compensée par le grand nombre des autres que Dieu prend de là occasion de sauver. Qu'étoit-ce que le peuple juif, en comparaison de toutes les nations du monde? Or parceque cette petite contrée n'a pas reçu la loi évangélique, à quelles nations et en quels lieux les apôtres ne l'ont-ils pas prêchée? ils se sont dispersés dans le monde entier ; ils y ont fait retentir le nom de Jésus-Christ ; ils y ont procuré le salut d'une multitude innombrable d'élus. Maison d'Israël, ouvre les yeux, et vois en quelle solitude tu es restée ; il n'y a plus pour toi ni temple, ni autel, ni prophète : mais du levant au couchant, du midi au septentrion, que de prédicateurs ont été envoyés, que de ministres ont été consacrés, que d'autels ont été érigés, que de temples ont été construits en l'honneur du Dieu immortel ! Quelle moisson, quelle récolte, que tant d'ames qui l'ont connu, qui l'ont glorifié, qui se sont dévouées à lui et à son Fils unique, leur Messie et leur Sauveur ! tant il est vrai, et tant le Prophète a eu sujet de dire, que *les miséricordes du Seigneur sont au-dessus de ses jugements* (*Ps.* 144).

Mais ce n'est pas encore tout, il me semble que dans les substitutions dont je parle, et dont je tâche, autant qu'il m'est permis, de développer le profond mystère, je découvre quelques traits de la miséricorde divine à l'égard même du pécheur que Dieu prive de certaines graces, pour les répandre ailleurs. Car ces graces, par l'abus que

ce pécheur en faisoit, ne servoient qu'à le rendre plus criminel et plus redevable à la justice de Dieu; si bien que, dans un sens, il vaut mieux pour lui de ne les point avoir, que de les tourner à sa ruine et à sa condamnation. Donnons à Dieu la gloire qui lui est due, reconnoissons en toutes choses la droiture et la sainteté de ses voies. Si, dans la vue des déréglements de notre vie, nous craignons qu'il ne nous ait abandonnés, ne nous abandonnons point nous-mêmes; c'est-à-dire ne nous persuadons point qu'il n'y ait plus de retour à espérer, ni de Dieu à nous, ni de nous à Dieu. Tant que nous vivons en ce monde, il y a toujours un fonds de graces dont nous pouvons user. Avec ce fonds de graces, tout petit qu'il est, nous pouvons gémir, prier, réclamer la bonté divine; et pourquoi le Seigneur ne nous écouteroit-il pas? Heureux le fidèle qui met toute son étude et toute son application à se pourvoir pour le salut; qui ne peut souffrir sur cela le moindre déchet; qui, bien loin de se laisser ravir ce qu'il possède, le fait croître chaque jour, et ajoute mérites sur mérites! Il doit souhaiter le salut de tous les hommes, il le doit demander à Dieu, et c'est ce que la charité nous inspire; mais avant le salut des autres, il doit demander le sien, et le souhaiter par préférence : car, en matière de salut, voilà le premier objet de notre charité.

Ah! quel sera le mortel dépit, quelle sera la consternation de tant de réprouvés au jugement de Dieu, quand il leur montrera les places qu'il leur destinoit, et dont ils seront éternellement exclus! quand, dis-je, un ecclésiastique verra en sa place un laïque; quand un religieux verra en sa place un homme du siècle; quand un chrétien verra en sa place un infidèle! Nous sommes si jaloux de garder chacun nos droits et nos rangs dans le monde; soyons-le mille fois encore plus de les pouvoir garder un jour dans le ciel.

PETIT NOMBRE DES ÉLUS; DE QUELLE MANIÈRE IL FAUT L'ENTENDRE, ET LE FRUIT QU'ON PEUT RETIRER DE CETTE CONSIDÉRATION.

Il est constant que le nombre des élus sera le plus petit, et qu'il y aura incomparablement plus de réprouvés. Or c'est une question que font les prédicateurs; savoir, s'il est à propos d'expliquer aux peuples cette vérité, et de la traiter dans la chaire, parcequ'elle est capable de troubler les ames, et de les jeter dans le découragement. J'aimerois autant qu'on me demandât s'il est bon d'expliquer aux peuples l'Évangile, et de le prêcher dans la chaire. Hé! qu'y a-t-il en effet de plus marqué dans l'Évangile, que ce petit nombre des élus? qu'y a-t-il que le Sauveur du monde, dans ses divines instructions, nous ait déclaré plus authentiquement, nous ait répété plus souvent, nous ait fait plus formellement et plus clairement entendre? *Beaucoup sont appelés, mais peu sont élus* (Matt., 2) : c'est ainsi qu'il conclut quelques unes de ses paraboles : *Le chemin qui mène à la perdition est large et spacieux*, dit-il ailleurs : *le grand nombre va là. Mais que la*

voie qui conduit à la vie est étroite! il y en a peu qui y marchent. Faites effort pour y entrer (MATT., 7). Est-il rien de plus précis que ces paroles? Voilà ce que le Fils de Dieu enseignoit publiquement; voilà ce qu'il inculquoit à ses disciples, ce qu'il représentoit sous différentes figures, qu'il seroit trop long de rapporter. Sommes-nous mieux instruits que lui de ce qu'il convient ou ne convient pas d'annoncer aux fidèles? Prêchons l'Évangile, et prêchons-le sans en rien retrancher ni en rien adoucir; prêchons-le dans toute son étendue, dans toute sa pureté, dans toute sa sévérité, dans toute sa force. Malheur à quiconque s'en scandalisera! il portera lui-même, et lui seul, la peine de son scandale.

On dit : Ce petit nombre d'élus, cette vérité fait trembler; mais aussi l'apôtre veut-il que nous opérions notre salut avec crainte et avec tremblement. On dit : C'est une matière qui trouble les consciences; mais aussi est-il bon de les troubler quelquefois, et il vaut mieux les réveiller en les troublant, que de les laisser s'endormir dans un repos oisif et trompeur. Enfin, dit-on, l'idée d'un si petit nombre d'élus décourage et désespère : oui, cette idée peut décourager et peut même désespérer quand elle est mal conçue, quand elle est mal proposée, quand elle est portée trop loin, et surtout quand elle est établie sur de faux principes et sur des opinions erronées. Mais qu'on la conçoive selon la vérité de la chose; qu'on la propose telle qu'elle est dans son fond, et non point telle que nous l'imaginons; qu'on la renferme en de justes bornes, hors desquelles un zèle outré et une sévérité mal réglée peuvent la porter; qu'on l'établisse sur de bons principes, sur des maximes constantes, sur des vérités connues dans le christianisme : bien loin alors qu'elle jette dans le découragement, rien n'est plus capable de nous émouvoir, de nous exciter, d'allumer toute notre ardeur, et de nous engager à faire les derniers efforts pour assurer notre salut, et pour avoir place parmi la troupe bienheureuse des prédestinés. Il s'agit donc présentement de voir comment ce sujet doit être touché, quels écueils il y faut éviter, et selon quels principes il y faut raisonner, afin de le rendre utile et profitable.

Je l'avoue d'abord, et je m'en suis assez expliqué ailleurs, il y a certaines doctrines suivant lesquelles on ne peut prêcher le petit nombre des élus sans ruiner l'espérance chrétienne, et sans mettre ses auditeurs au désespoir. Par exemple, dire qu'il y aura peu d'élus, parceque Dieu ne veut pas le salut de tous les hommes; parceque Jésus-Christ, Fils de Dieu, n'a pas répandu son sang ni offert sa mort pour le salut de tous les hommes; parcequ'il ne donne pas sa grace, ni ne fournit pas les moyens de salut à tous les hommes; parcequ'il réserve à quelques uns ses bénédictions, qu'il épanche sur eux avec profusion toutes ses richesses et toutes ses miséricordes, tandis qu'il laisse tomber sur les autres toute la malédiction attachée à ce péché d'ori-

gine qu'ils ont apporté en naissant : je le sais, encore une fois, et j'en conviens, débiter dans une chaire chrétienne de pareilles propositions, et s'appuyer sur de semblables preuves pour conclure précisément de là que très peu entreront dans l'héritage céleste et parviendront à la vie éternelle, c'est scandaliser tout un auditoire, et ralentir toute sa ferveur, en renversant toutes ses prétentions au royaume de Dieu. Chacun dira ce que les apôtres dirent au Sauveur du monde, et le dira avec bien plus de sujet qu'eux : *Si cela est de la sorte, qui est-ce qui pourra être sauvé?* (Matth., 19). Aussi l'Église a-t-elle foudroyé de si pernicieuses erreurs, et a-t-elle cru devoir prévenir par ses anathèmes de si funestes conséquences.

Pour ne pas donner dans ces extrémités, et pour prendre le point juste où l'on doit s'en tenir, si j'entreprenois de faire un discours sur le petit nombre des élus, voici, ce me semble, quel en devroit être le fond. Je poserois avant toutes choses les principes suivants :

1. Que nous avons tous droit d'espérer que nous serons du nombre des élus. Droit fondé sur la bonté et sur la miséricorde de Dieu, qui nous aime tous comme son ouvrage, et dont la providence prend soin de tous les êtres que sa puissance a créés; droit fondé sur les promesses de Dieu, qui nous regardent tous, surtout comme chrétiens : car c'est à nous, aussi bien qu'aux fidèles de Corinthe, que saint Paul disoit : *Ayant donc, mes très chers frères, de telles promesses de la part du Seigneur, purifions-nous de toute souillure, et achevons de nous sanctifier dans la crainte de Dieu* (*Cor.*, 12). Droit fondé sur les mérites infinis de Jésus-Christ, auxquels nous participons tous, et en vertu desquels nous pouvons et nous devons tous le reconnoître comme notre Sauveur; droit fondé sur la grace de notre adoption, puisque nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, *nous avons acquis un pouvoir spécial de devenir enfants de Dieu* (Joan., 1). Or tous les enfants ont droit à l'héritage du père, et par conséquent, en qualité d'enfants de Dieu, nous avons tous droit à l'héritage de Dieu.

2. Que non seulement nous sommes tous en droit, mais dans une obligation indispensable d'espérer que nous serons du nombre des élus. Comment cela? c'est que Dieu nous commande à tous d'espérer en lui, de même qu'il nous commande à tous de croire en lui et de l'aimer. L'espérance en Dieu est donc pour nous d'une obligation aussi étroite que la foi et que l'amour de Dieu. Or être obligé d'espérer en Dieu, c'est être obligé d'espérer le royaume de Dieu, la possession éternelle de Dieu, la gloire et le bonheur des élus de Dieu; de sorte qu'il ne nous est jamais permis, tant que nous vivons sur la terre, de nous entretenir volontairement dans la pensée et la créance formelle que nous serons du nombre des réprouvés : pourquoi? parceque dès lors nous ne pourrions plus pratiquer la vertu d'espérance, ni en accomplir le commandement.

3. Qu'il n'y a point même de pécheur qui ne doive conserver cette

espérance, qui ne commette un nouveau péché quand il vient à perdre cette espérance, qui ne se rende coupable du péché le plus énorme, ou plutôt qui ne mette le comble à tous ses péchés, quand il renonce tout-à-fait à cette espérance, et qu'il l'abandonne. Car, comme je l'ai déja fait remarquer, on peut être actuellement pécheur, et être un jour au nombre des élus : témoin saint Pierre, témoin saint Paul, témoin Madeleine. Ce n'est pas, à Dieu ne plaise, en demeurant toujours pécheur, mais en se convertissant. Or il n'y a point de pécheur dont Dieu ne veuille la conversion : *Ce n'est point la mort des pécheurs que je demande; mais je veux qu'ils se convertissent et qu'ils vivent* (Ezech., 33). Il n'y a point de pécheur que Jésus-Christ ne soit venu chercher et racheter : *Lorsque nous étions encore pécheurs et ennemis de Dieu, nous avons été réconciliés par son Fils* (*Rom.*, 5). Il n'y a point de pécheur qui ne doive réparer ses péchés par une vie pénitente : *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous* (Luc., 13). Donc, tout cela étant essentiellement lié avec l'espérance en Dieu, il n'y a point de pécheur qui ne la doive toujours garder dans son cœur, quelque pécheur qu'il soit du reste, et en quelque abîme qu'il se trouve plongé.

Ces principes supposés comme autant de maximes incontestables, j'examinerois ensuite, non point s'il y aura peu d'élus, puisque Jésus-Christ nous l'a lui-même marqué expressément dans son Évangile, mais pourquoi il y en aura peu; et il ne me seroit pas difficile d'en donner la raison, savoir, qu'il y en a peu et fort peu qui marchent dans la voie du salut, et qui veuillent y marcher. Je ne dis pas qu'il y en a peu qui puissent y marcher; car une autre vérité fondamentale que j'établirois, c'est que nous le pouvons tous avec la grace divine, qui ne nous est point pour cela refusée ; que tous, dis-je, nous pouvons, chacun dans notre état, accomplir ce qui nous est prescrit de la part de Dieu pour mériter la couronne et pour assurer notre salut. Sur quoi je reprendrois et je conclurois que si le nombre des élus sera petit, même dans le christianisme, c'est par la faute et la négligence du grand nombre des chrétiens; que c'est par leur conduite toute mondaine, toute païenne, toute contraire à la loi qu'ils ont embrassée, et à la religion qu'ils professent.

De là, prenant l'Évangile et entrant dans le détail, je dirois : A qui est-ce que le salut est promis? à ceux qui se font violence : *Depuis le temps de Jean-Baptiste jusques à présent, le royaume des cieux se prend par force, et ceux qui y emploient la force le ravissent* (Matth., 11); à ceux qui se renoncent eux-mêmes, qui portent leur croix, qui la portent chaque jour et qui consentent à la porter : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix, qu'il la porte tous les jours, et qu'il me suive* (Matth., 16); à ceux qui observent les commandements, surtout les deux commandements les plus essentiels,

qui sont l'amour de Dieu et la charité du prochain : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, et votre prochain comme vous-même; faites cela, et vous vivrez* (Luc., 10); à ceux qui travaillent pour Dieu, qui agissent selon Dieu, qui pratiquent les bonnes œuvres, et font en toutes choses la volonté de Dieu : *Ceux qui me disent, Seigneur, Seigneur, n'entreront pas tous dans le royaume des cieux; mais celui qui fera la volonté de mon Père céleste, celui-là entrera dans le royaume des cieux* (Matth., 7); à ceux qui mortifient leurs passions, qui surmontent les tentations, qui s'éloignent des voies du monde et de ses scandales, qui se préservent du péché, qui se maintiennent dans l'ordre, dans la règle, dans l'innocence, ou qui se relèvent au moins par la pénitence, et y persévèrent jusqu'à la mort. Voilà le caractère des élus; mais sans cela ce seroit immanquablement des réprouvés. Or y en a-t-il beaucoup, parmi les chrétiens mêmes, à qui ces caractères conviennent? Là-dessus je renverrois à l'expérience : c'est la preuve la plus sensible et la plus convaincante. Sans juger mal de personne en particulier, ni damner personne, il suffit de jeter les yeux autour de nous, et de parcourir toutes les conditions du monde, pour voir combien il y en a peu qui fassent quelque chose pour gagner le ciel; peu qui sachent profiter des croix de la vie, et qui les reçoivent avec soumission; peu qui donnent à Dieu ce qui lui est dû, qui l'aiment véritablement, qui le servent fidèlement, qui cherchent à lui plaire en accomplissant ses saintes volontés; peu qui s'acquittent envers le prochain des devoirs de la charité, qui en aient dans le cœur les sentiments, et qui dans la pratique en exercent les œuvres; peu qui veillent sur eux-mêmes, qui fuient les occasions dangereuses, qui combattent leurs passions, qui résistent à la tentation de l'intérêt, à la tentation de l'ambition, à la tentation du plaisir, à la tentation de la vengeance, à la tentation de l'envie, à toutes les autres, et qui ne tombent, en y succombant, dans mille péchés; peu qui reviennent de leurs égarements, qui se dégagent de leurs habitudes vicieuses, qui fassent, après leurs désordres passés, une pénitence solide, efficace, durable. Et quel est aussi le langage ordinaire sur la corruption des mœurs? ce ne sont point seulement les gens de bien, mais les plus libertins, qui en parlent hautement. N'entend-on pas dire sans cesse que tout est renversé dans le monde, que le déréglement y est général, qu'il n'y a ni âge, ni sexe, ni état, qui en soit exempt; qu'on ne trouve presque nulle part ni religion, ni crainte de Dieu, ni probité, ni droiture, ni bonne foi, ni justice, ni charité, ni honnêteté, ni pudeur; que ce n'est partout, ou presque partout, que libertinage, que dissolution, que mensonge, que tromperies, qu'envie de s'agrandir et de dominer, qu'avarice, qu'usure, que concussions, que médisances, qu'un monstrueux assemblage de toutes les iniquités? Voilà comment on nous représente le monde, voilà quelle peinture on en fait, et comment on s'en explique. Or

parler de la sorte, n'est-ce pas rendre un témoignage évident du petit nombre des élus?

Et si l'on se retranchoit à me dire que c'est la mort, après tout, qui décide du sort éternel des hommes, que ce n'est ni du commencement, ni même du cours de la vie que dépend absolument le salut, mais de la fin, et que tout consiste à mourir dans des dispositions chrétiennes : il est vrai, répondrois-je; mais on ne peut guère espérer de mourir dans ces dispositions chrétiennes, qu'après y avoir vécu; et puisqu'il y en a très peu qui y vivent, je conclurois qu'il y en a très peu qui y meurent. Car il me seroit aisé de détruire la fausse opinion des mondains, qui se persuadent que pour bien finir et pour mourir chrétiennement, il n'est question que de recevoir dans l'extrémité de la maladie les derniers sacrements de l'Église, et de donner certains signes de repentir. Ah! qu'il y a là-dessus d'illusions! A peine oserois-je déclarer tout ce que j'en pense.

Non, certes, il ne s'agit point seulement de les recevoir, ces sacrements si saints en eux-mêmes et si salutaires, mais il faut les recevoir saintement, c'est-à-dire qu'il faut les recevoir avec une véritable conversion de cœur, et voilà le point de la difficulté. Je n'entreprendrois pas d'approfondir ce terrible mystère, et j'en laisserois à Dieu le jugement. Mais, du reste, n'ignorant pas à quoi se réduisent la plupart de ces conversions de la mort, de ces conversions précipitées, de ces conversions commencées, exécutées, consommées dans l'espace de quelques moments où l'on ne connoît plus guère ce que l'on fait; de ces conversions, qui seroient autant de miracles, si c'étoient de bonnes et de vraies conversions; et sachant combien il y entre souvent de politique, de sagesse mondaine, de cérémonie, de respect humain, de complaisance pour des amis ou des parents, de crainte servile et toute naturelle, de demi-christianisme, je m'en tiendrois au sentiment de saint Augustin, ou plutôt à celui de tous les Pères, et je dirois en général qu'*il est bien à craindre que la pénitence d'un mourant qui n'est pénitent qu'à la mort ne meure avec lui, et que ce ne soit une pénitence réprouvée.* A ce nombre presque infini de faux pénitents à la mort, j'ajouterois encore le nombre très considérable de tant d'autres que la mort surprend, qu'elle enlève tout d'un coup, qui meurent sans sacrements, sans secours, sans connoissance, sans aucune vue ni aucun sentiment de Dieu. Et de tout cela, je viendrois, sans hésiter, après le Sauveur du monde, à cette affreuse conséquence : *Beaucoup d'appelés et peu d'élus* (MATTH., 22).

Cette importante matière, traitée de la sorte, ne doit produire aucun mauvais effet, et en peut produire de très bons. Elle ne doit désespérer personne, puisqu'il n'y a personne qui ne puisse être du petit nombre des élus. Je dis plus, et quand il y en auroit quelques uns que ce sujet désespérât, qui sont-ils? ceux qui ne veulent pas bien leur salut, ceux qui ne sont pas déterminés, comme il le faut

être, à tout entreprendre et à tout faire pour leur salut, ceux qui prétendent concilier ensemble et accorder une vie molle, sensuelle, commode, et le salut; une vie sans œuvres, sans gêne, sans pénitence, et le salut; l'amour du monde, et le salut; les passions, les inclinations naturelles, et le salut; ceux qui cherchent à élargir, autant qu'ils peuvent, le chemin du salut, et qui ne sauroient souffrir qu'on le leur proposât aussi étroit qu'il l'est, parcequ'ils ne sauroient se résoudre à tenir une route si difficile. Ceux-là, j'en conviens, à l'exemple de ce jeune homme qui vint consulter le Fils de Dieu, s'en retourneront tout tristes et tout abattus : mais cette tristesse, cet abattement, ils ne pourront l'attribuer qu'à eux-mêmes, qu'à leur foiblesse volontaire, qu'à leur lâcheté: et, tout bien examiné, il vaudroit mieux, si je l'ose dire, les désespérer ainsi pour quelque temps, que de les laisser dans leur aveuglement et leurs fausses préventions sur l'affaire la plus essentielle, qui est le salut.

Quoi qu'il en soit, tout auditeur sage et chrétien profitera de cette pensée du petit nombre des élus, et, saisi d'une juste frayeur, il apprendra : 1° à redoubler sa vigilance, et à se prémunir plus que jamais contre tous les dangers où peut l'exposer le commerce de la vie; 2° à ne pas demeurer un seul jour dans l'état du péché mortel, s'il lui arrive quelquefois d'y tomber, mais à courir incessamment au remède et à se relever par un prompt retour; 3° à se séparer de la multitude, et par conséquent du monde, à s'en séparer, dis-je, sinon d'effet, car tous ne le peuvent pas, au moins d'esprit, de cœur, de maximes, de sentiments, de pratiques; 4° à suivre le petit nombre des chrétiens vraiment chrétiens, c'est-à-dire des chrétiens réglés dans toute leur conduite, fidèles à tous leurs devoirs, assidus au service de Dieu, charitables envers le prochain, soigneux de se perfectionner et de s'avancer par un continuel exercice des vertus, dégagés de tout intérêt humain, de toute ambition, de tout attachement profane, de tout ressentiment, de toute fraude, de toute injustice, de tout ce qui peut blesser la conscience et la corrompre; 5° à prendre résolument et généreusement la voie étroite, puisque c'est l'unique voie que Jésus-Christ est venu nous enseigner; à s'efforcer, selon la parole du même Sauveur, et à se roidir contre tous les obstacles, soit du dedans, soit du dehors, contre le penchant de la nature, contre l'empire des sens, contre le torrent de la coutume, contre l'attrait des compagnies, contre les impressions de l'exemple, contre les discours et les jugements du public, n'ayant en vue que de se sauver, ne voulant que cela, ne cherchant que cela, n'étant en peine que de cela; 6° enfin, à réclamer sans cesse la grace du ciel, à recommander sans cesse son ame à Dieu, et à lui faire chaque jour l'excellente prière de Salomon : *Dieu de miséricorde, Seigneur, donnez-moi la vraie sagesse,* qui est la science du salut, *et ne me rejetez jamais du nombre de vos enfants* (*Sap.* 9), qui sont vos élus. Oui, mon Dieu, souvenez-vous de mon ame, souvenez-

vous du sang qu'elle a coûté. Elle vous doit être précieuse par-là. Sauvez-la, Seigneur, ne la perdez pas, ou ne permettez pas que je la perde moi-même : car si jamais elle étoit perdue, c'est de moi-même que viendroit sa perte. Je la mets, mon Dieu, sous votre protection toute puissante, mais en même temps je veux, à quelque prix que ce soit, la conserver : je redoublerai pour cela tous mes efforts, je n'y épargnerai rien. Telle est ma résolution, Seigneur; et puisque c'est vous qui me l'inspirez, c'est par vous que je l'accomplirai.

Heureux le prédicateur qui renvoie ses auditeurs en de si saintes dispositions! Son travail est bien employé, et tout sujet qui fait naître de pareils sentiments ne peut être que très solide et très utile.

PENSÉES DIVERSES SUR LE SALUT.

J'entends dire assez communément dans le monde, au sujet d'un homme qui, après avoir passé toute sa vie dans les affaires humaines, quitte une charge, se démet d'un emploi et se retire : *Il n'a plus rien maintenant qui l'occupe; il va penser à son salut.* Il y va penser? Hé quoi! il n'y a donc point encore pensé? il a donc attendu jusqu'à présent à y penser? il a donc vécu depuis tant d'années dans un danger continuel de mourir sans avoir pris soin d'y penser? le salut étoit donc pour lui une de ces affaires auxquelles on ne pense que lorsqu'il ne reste plus rien autre chose à quoi penser? Quel aveuglement! quel renversement!

Il fera bien néanmoins d'y penser; car il vaut mieux, après tout, y penser tard, que de n'y penser jamais : mais en y pensant, qu'il commence par se confondre devant Dieu de n'y avoir pas pensé plus tôt. Qu'il tienne pour perdu le temps où il n'y a pas pensé, l'eût-il employé dans les plus grands ministères, et eût-il paru dans le plus grand éclat. Qu'il comprenne que si les autres affaires ont leur temps particulier, l'affaire du salut est de tous les temps, et que tout âge est mûr pour le ciel. Qu'il admire la patience de Dieu, qui ne s'est point lassée de ses retardements. Surtout qu'il agisse désormais, qu'il redouble le pas, et qu'il se souvienne que *la nuit approche* (Joan., 9), et que plus le jour baisse, plus il doit hâter sa marche. Ce ne sera pas en vain : le Juste dont parle le Sage, dans l'étroit espace d'une première jeunesse, *fournit une ample carrière et anticipe un long avenir* (*Sapient.*, 4) : pourquoi le mondain revenu du monde, en reprenant la voie du salut, quoique dans une vieillesse déja avancée, ne pourroit-il pas, selon le même sens, rappeler tout le chemin qu'il n'a pas fait?

Il est de la foi que nous ne serons jamais damnés que pour n'avoir pas voulu notre salut, et que pour ne l'avoir pas voulu de la manière dont nous pouvions le vouloir; tellement que Dieu aura le plus juste sujet de nous reprocher ce défaut de volonté, et d'en faire contre nous un titre de condamnation. N'est-ce pas, en effet, se rendre digne de

toutes les vengeances divines, que de perdre un si grand bien, lorsqu'il n'y a qu'à le vouloir pour se l'assurer? Mais est-il donc possible qu'il y ait un homme assez ennemi de lui-même et assez perdu de sens, pour ne vouloir pas être sauvé? Il est vrai, nous voulons être sauvés, mais nous ne voulons pas nous sauver. Or Dieu, qui veut notre salut, et qui nous ordonne de le vouloir, ne veut pas simplement que par sa grace nous soyons sauvés, mais qu'avec sa grace nous nous sauvions.

Fausse ressource du mondain : *Dieu ne m'a pas fait pour me damner*. Non, sans doute; mais aussi Dieu ne vous a pas fait pour l'offenser. Vous renversez toutes ses vues : de quoi vous plaignez-vous, s'il change à votre égard tout l'ordre de sa providence? Quoiqu'il ne vous ait pas fait pour l'offenser, vous l'offensez ; ne vous étonnez plus que quoiqu'il ne vous ait pas fait pour vous damner, il vous damne.

Ce n'est point un paradoxe, mais une vérité certaine, que nous n'avons point, après Dieu, d'ennemi plus à craindre que nous-mêmes : comment cela? parceque nul ennemi, quel qu'il soit, ne nous peut faire autant de mal, ni causer autant de dommage, que nous le pouvons nous-mêmes. Que toutes les puissances des ténèbres se liguent contre moi, que tous les potentats de la terre conjurent ma ruine, ils pourront me ravir mes biens, ils pourront tourmenter mon corps, ils pourront m'enlever la vie, et là-dessus je ne serai pas en état de leur résister ; mais jamais ils ne m'enlèveront malgré moi ce que j'ai de plus précieux, qui est mon ame. Ils auront beau s'armer, m'attaquer, fondre sur moi de toutes parts et m'accabler, je la conserverai, si je veux : et, indépendamment de toutes leurs violences, aidé du secours de Dieu, je la sauverai. Car il n'y a que moi qui puisse la perdre ; d'où il s'ensuit que je suis donc plus redoutable pour moi que tout le reste du monde, puisqu'il ne tient qu'à moi de donner la mort à mon ame, et de l'exclure du royaume de Dieu.

D'autant plus redoutable que je me suis toujours présent à moi-même, parceque je me porte partout moi-même, et avec moi toutes mes passions, toutes mes convoitises, toutes mes habitudes et mes mauvaises inclinations. Aussi, quand je demande à Dieu qu'il me défende de mes ennemis, je lui demande, ou je dois surtout lui demander, qu'il me défende de moi-même. Et de ma part, pour me mettre moi-même en défense, autant qu'il m'est possible, je dois me comporter envers moi comme je me comporterois envers un ennemi que j'aurois sans cesse à mes côtés, et dont je ne détournerois jamais la vue ; dont j'observerois jusqu'aux moindres mouvements; sur qui je tâcherois de prendre toujours l'avantage, sachant qu'il n'attend que le moment de me frapper d'un coup mortel. *Celui qui hait son ame dans la vie présente*, disoit en ce sens le Fils de Dieu, *la gardera pour la vie éternelle* (JOAN., 12). Triste, mais salutaire condition de l'homme, d'être ainsi obligé de se tourner

contre soi-même, et de ne pouvoir se sauver que par une guerre perpétuelle avec soi-même, que par la haine de soi-même!

Nous disons quelquefois à Dieu, dans l'ardeur de la prière : *Seigneur, ayez pitié de mon ame.* Les plus grands pécheurs le disent à certains moments où les pensées et les sentiments de la religion se réveillent dans eux, et où ils voient le danger et l'horreur de leur état : Ah! Seigneur, ayez pitié de mon ame. Mais Dieu, par la parole du Saint-Esprit et par la bouche du Sage, nous répond : *Ayez-en pitié vous-même de cette ame* que j'ai confiée à vos soins, *et qui est votre ame*[1]. Je l'ai formée à mon image, je l'ai rachetée de mon sang, je l'ai enrichie des dons de ma grace, je l'ai appelée à ma gloire, je veux la sauver; et si elle s'écarte de mes voies, des voies de ce salut éternel que je lui ai proposé comme sa fin dernière et le terme de ses espérances, je n'omets rien pour la ramener de ses égarements, pour la relever de ses chutes, pour la purifier de ses taches, pour la guérir de ses blessures, pour la ressusciter par la pénitence, et pour lui rendre la vie. N'est-ce pas là l'aimer? n'est-ce pas en avoir pitié? Mais vous, vous la défigurez, vous la profanez, vous la sacrifiez à vos passions, vous la perdez, et tout cela par le péché. N'est-ce donc pas à vous-même qu'on doit dire : *Ayez pitié de votre ame.* Ayez-en pitié, d'autant plus que c'est la vôtre. Quand ce seroit l'ame d'un étranger, l'ame d'un infidèle et d'un païen, l'ame de votre ennemi, vous devriez être sensible à sa perte, et vous souvenir que c'est une ame pour qui Jésus-Christ est mort. Mais outre cette raison générale, il y en a une beaucoup plus particulière à votre égard, dès que c'est de votre ame, que c'est de vous-même qu'il s'agit. *Est-il rien de plus misérable qu'un misérable qui n'est pas touché de sa misère, et qui n'a nulle pitié de lui-même*[2]*?*

Un courtisan veut s'avancer, faire son chemin, s'élever à une fortune après laquelle il court et où il a porté ses vues; il ne s'embarrasse guère si les autres se poussent et s'ils réussissent dans leurs projets. C'est leur affaire, dit-il, et non la mienne; *chacun y est pour soi.* Voilà comment on parle au regard de mille affaires, comment on pense, et ce n'est pas toujours sans raison : car dans une infinité de choses, c'est à chacun en effet de penser à soi, et les intérêts sont personnels. Or si cela est vrai dans les affaires humaines, combien l'est-il plus dans l'affaire du salut? *Chacun y est pour soi.* C'est-à-dire qu'à l'égard du salut chacun gagne ou perd pour soi-même, et ne gagne ou ne perd que pour soi-même, indépendamment de tous les autres. Si je me sauve, quand tout le monde hors moi se damneroit, je n'en serois pas moins heureux; et si je me damne, quand tout le monde

[1] *Miserere animæ tuæ.* Eccl. 30.
[2] *Quid miserius misero non miserante seipsum?* Aug.

hors moi se sauveroit, je n'en serois pas moins malheureux. Non pas que nous ne puissions et que nous ne devions, par une charité et des secours mutuels, contribuer au salut les uns des autres; mais dans le fond ce qui nous sauvera, ce ne sont ni les prières, ni les soins, ni les mérites d'autrui, mais nos propres mérites unis aux mérites de Jésus-Christ. Qu'on m'oppose donc tant qu'on voudra la multitude, la coutume, l'exemple; qu'on me dise : C'est là l'usage du monde, c'est ainsi que le monde vit et qu'il agit; ne pouvant réformer le monde, je le laisserai vivre comme il vit, et agir comme il agit; mais moi j'agirai et je vivrai comme il me semblera plus convenable au salut de mon ame; et, sans égard à tous les discours, je me contenterai de répondre en deux mots : *Chacun y est pour soi.*

Nous sommes admirables, quand nous prétendons rendre un grand service à Dieu de nous appliquer à l'affaire de notre salut, et d'y donner nos soins. Il semble que Dieu nous en soit bien redevable : comme si c'étoit son intérêt, et non pas le nôtre. Eh! mon Dieu, pour qui donc est-ce que je travaille, en travaillant à me sauver? n'est-ce pas pour moi-même? et à qui en revient tout l'avantage? n'est-ce pas à moi-même? Car qu'est-ce devant vous, Seigneur, et pour vous, qu'une aussi vile créature que moi? qu'est-ce que tout l'univers avec moi? Depuis que vous avez précipité du ciel des légions d'anges, et qu'ils sont devenus des démons; depuis que vous avez frappé de vos anathèmes tant de pécheurs qui brûlent actuellement dans l'enfer, et qui doivent y brûler éternellement, en êtes-vous moins grand, ô mon Dieu? en êtes-vous moins glorieux et moins puissant? Et quand le monde entier seroit détruit, et que je me trouverois enseveli dans ses ruines; quand, par un juste jugement, vous lanceriez sur tout ce qu'il y a d'hommes, et sur moi comme sur les autres, toutes vos malédictions, l'éclat qui vous environne en recevroit-il la plus légère atteinte, et en seriez-vous moins riche, moins heureux? O bonté souveraine! sans avoir nul besoin de moi, vous ne voulez pas que je me perde, et vous me faites de la charité que je me dois à moi-même un commandement exprès; vous m'en faites un mérite et un sujet de récompense.

On est si jaloux dans la vie, surtout à la cour, de certaines distinctions! On veut être du petit nombre, du nombre des favoris, du nombre des élus du monde; et moins il y a de gens qui s'élèvent à certains rangs et à certaines places, plus on ambitionne ces degrés d'élévation, et plus on fait d'efforts pour y atteindre. Si le grand nombre y parvenoit, on n'y trouveroit plus rien qui distinguât; et cet attrait manquant, on n'auroit plus tant d'ardeur pour les obtenir, et l'on rabattroit infiniment de l'idée qu'on en avoit conçue. Il faut du choix, de la singularité, pour attirer notre estime et pour exciter

notre envie. Chose étrange ! il n'y a que l'affaire du salut où nous pensions et où nous agissions tout autrement. Car à l'égard du salut, il y a le grand nombre et le petit nombre. Le grand nombre, exprimé par ces paroles du Fils de Dieu, *Plusieurs sont appelés ;* le petit nombre, marqué dans ces autres paroles du même Sauveur, *Peu sont élus.* Le grand nombre, c'est-à-dire tous les hommes en général, que Dieu appelle au salut, et à qui il fournit pour cela les moyens nécessaires, mais dont la plupart ne répondent pas à cette vocation divine et ne cherchent que les biens visibles et présents. Le petit nombre, c'est-à-dire en particulier les vrais chrétiens et les gens de bien, qui se séparent de la multitude, renoncent aux pompes et aux vanités du siècle, et, par l'innocence de leurs mœurs, par la sainteté de leur vie, tendent sans cesse vers le souverain bonheur, et travaillent à le mériter. En deux mots, le grand nombre, qui sont les pécheurs et les réprouvés ; le petit nombre, qui sont les Justes et les prédestinés. Mais voici le désordre : au lieu d'aspirer continuellement à être de ce petit nombre des amis de Dieu, de ses élus et de ses Saints, nous vivons sans peine, et nous demeurons de plein gré parmi le grand nombre des pécheurs et des réprouvés de Dieu. Nous pensons comme le grand nombre, nous parlons comme le grand nombre, nous agissons comme le grand nombre ; et la seule chose où il nous est non seulement permis, mais expressément enjoint de travailler à nous distinguer, est justement celle où nous voulons être confondus dans la troupe et suivre le train ordinaire.

O hommes, si jaloux des vains honneurs du siècle, apprenez à mieux connoître le véritable honneur, et à chercher une distinction digne de vous ! Le salut, le rang de prédestiné, voilà pour vous le seul objet d'une solide et sainte ambition.

DE LA FOI, ET DES VICES QUI LUI SONT OPPOSÉS.

ACCORD DE LA RAISON ET DE LA FOI.

I. Un homme du monde qui fait profession de christianisme, et à qui l'on demande compte de sa foi, dit : Je ne raisonne point, mais je veux croire. Ce langage bien entendu peut être bon ; mais dans un sens assez ordinaire il marque peu de foi, et même une secrète disposition à l'incrédulité ; car qu'est-ce à dire, Je ne raisonne point ? Si ce prétendu chrétien savoit bien là-dessus démêler les véritables sentiments de son cœur, ou s'il les vouloit nettement déclarer, il reconnoîtroit que souvent cela signifie : Je ne raisonne point, parceque si je raisonnois, je ne croirois rien ; je ne raisonne point, parceque si je raisonnois, ma raison ne trouveroit rien qui la déterminât à croire ; je ne raisonne point, parceque si je raisonnois, ma raison même m'opposeroit des difficultés qui me détourneroient absolument de croire. Or penser de la sorte et être ainsi disposé, c'est manquer de foi : car

la foi, je dis la foi chrétienne, n'est point un pur acquiescement à croire, ni une simple soumission de l'esprit, mais un acquiescement et une soumission raisonnable; et si cette soumission, si cet acquiescement n'étoit pas raisonnable, ce ne seroit plus une vertu. Mais comment sera-ce un acquiescement, une soumission raisonnable, si la raison n'y a point de part [1] ?

Il faut donc raisonner, mais jusqu'à certain point et non au-delà. Il faut examiner, mais sans passer les bornes que l'Apôtre marquoit aux premiers fidèles quand il leur disoit : *Mes Frères, en vertu de la grace qui m'a été donnée, je vous avertis tous, sans exception, de ne porter point trop loin vos recherches dans les matières de la foi; mais d'user sur cela d'une grande retenue, et de n'y toucher que très sobrement* (*Rom.*, 13). Quelles preuves, quels motifs me rendent la religion que je professe, et conséquemment tous les mystères qu'elle m'enseigne, évidemment croyables? Voilà ce que je dois tâcher d'approfondir, voilà ce que je dois étudier avec soin et bien pénétrer, voilà où je dois faire usage de ma raison, et sur quoi il ne m'est pas permis de dire : Je ne raisonne point. Car, sans cet examen et cette discussion exacte, je ne puis avoir qu'une foi incertaine et chancelante, qu'une foi vague, sans principes et sans consistance. Aussi est-ce pourquoi le Prince des apôtres, saint Pierre, *nous ordonne de nous tenir toujours prêts à satisfaire ceux qui nous demanderont raison de ce que nous croyons et de ce que nous espérons* (1. Petr., 3). Il veut que nous soyons toujours là-dessus en état de répondre, de justifier le sage parti que nous suivons, de faire voir qu'il n'en est point de mieux établi, et de produire les titres légitimes qui nous y autorisent et nous y attachent inviolablement.

Mais quel est le fond de ces grands mystères que la religion me révèle, et qui nous sont annoncés dans l'Évangile? en quoi consistent-ils? comment s'accomplissent-ils? C'est là que la raison doit s'arrêter, qu'elle doit réprimer sa curiosité naturelle, et qu'il ne m'est plus seulement permis, mais expressément enjoint de dire : Je ne raisonne point, je crois. En effet, il me suffit de savoir que je dois croire tout cela, que je crois prudemment tout cela, que je serois déraisonnable et criminel de ne pas croire tout cela, m'étant enseigné par une religion dont les plus forts raisonnements et les arguments les plus sensibles me font connoître l'incontestable vérité. C'est là, dis-je, tout ce qu'il me faut; et si je voulois aller plus avant, si par une présomption semblable à celle de saint Thomas, dans le temps de son incrédulité, je disois comme lui : *A moins que je ne voie, je ne croirai point* (Joan., 20), dès-lors je perdrois la foi, je l'anéantirois, et j'en détruirois tout le mérite. Je l'anéantirois : pourquoi? parcequ'il est essentiel à la foi de ne pas voir, et de croire ce qu'on ne voit pas. J'en détruirois tout le mérite : pourquoi? parcequ'il n'y a point de mérite

[1] *Rationabile obsequium vestrum.* Rom., 12.

à croire ce qu'on a sous les yeux, ce qui nous est présent et qui nous frappe les sens, ce qu'on voit clairement et distinctement : on n'est point libre sur cela, on n'est point maître de sa créance pour la donner ou pour la refuser; on est persuadé malgré soi; on est convaincu, sans qu'il en coûte ni effort, ni sacrifice. Et c'est en ce sens que le Sauveur des hommes a dit : *Heureux ceux qui n'ont point vu, et qui ont cru* (Joan., 20)!

Tel est donc l'accord que nous devons faire de la raison et de la religion. La raison éclairée d'en haut fait comme les premiers pas, ou met comme les préliminaires, en nous convaincant que la religion vient de Dieu ; que de tous les articles qu'elle contient, il n'y en a pas un qui n'ait été révélé de Dieu, soit dans l'Écriture, soit dans la tradition expliquée et proposée par l'Église; que Dieu étant absolument incapable d'erreur ou de mensonge, il s'ensuit que tout ce qu'il a prononcé est souverainement vrai ; enfin, que la religion ne nous annonçant que la parole de Dieu, et ne nous l'annonçant qu'au nom de Dieu, elle est par conséquent également vraie, et demande une adhésion parfaite de notre esprit et de notre cœur. Voilà où la raison agit, et ce que nous découvrons à la faveur de ses lumières. Mais ce principe posé en général, la religion prend ensuite le dessus; elle propose ses vérités particulières ; et, toutes cachées qu'elles sont, elle y soumet la raison, sans lui laisser la liberté d'en percer les ombres mystérieuses. Si, par son indocilité naturelle et par son orgueil, la raison y répugne, la religion, par le poids de son autorité et par un commandement exprès, la réduit sous le joug et la tient captive. Si la raison ose dire : Comment ceci, ou, comment cela ? C'est assez, lui répond la religion, d'être instruit que ceci ou cela est, et de n'en pouvoir douter selon les règles de la prudence. Or on n'en peut douter prudemment, puisque, selon les règles de la prudence, on ne peut douter que Dieu ne l'ait ainsi déclaré. Cette réponse, ce silence imposé à la raison, l'humilie; mais c'est une humiliation salutaire, qui empêche la raison de s'égarer, de s'émanciper, de tourner, suivant l'expression de saint Paul, à tout vent de doctrine, et qui la contient dans les justes limites où elle doit être resserrée, et d'où elle ne doit jamais sortir. De cette sorte, notre foi est ferme, sans rien perdre néanmoins de son obscurité; et elle est obscure, sans rien perdre non plus de sa fermeté.

II. Développons encore la chose; et, pour la rendre plus intelligible et lui donner un nouveau jour, mettons-la dans une espèce de pratique. Je suppose un chrétien surpris d'une de ces tentations qui attaquent la foi, et dont les ames les plus religieuses et les plus fidèles ne sont pas exemptes elles-mêmes à certains moments. Car il y a des moments où une ame, quoique chrétienne, est intérieurement aussi agitée par rapport à la foi, que le fut saint Pierre sur les eaux de la mer, quand Jésus-Christ lui dit : *Homme de peu de foi, pourquoi avez*

vous douté (Matth., 14)? Cependant on ne doute pas, on croit, mais d'une foi troublée, d'une foi presque chancelante; et l'impression est si vive en quelques rencontres, qu'il semble qu'on ne croit rien et qu'on ne tient à rien. Épreuve difficile à soutenir, mais que Dieu permet pour épurer notre foi même, et pour la perfectionner. Il a ses vues en cela, et, bien qu'il paroisse nous délaisser, ce sont pour nous des vues de salut, parcequ'il sait que tout contribue à la sanctification de ses élus, et qu'au lieu de dégénérer et de tomber, c'est dans une foiblesse apparente que la vertu se déploie avec plus de force, et qu'elle s'avance.

Or, en de pareilles conjonctures, dans lesquelles je puis me trouver aussi bien que les autres, que fais-je, ou que dois-je faire? Après avoir imploré l'assistance divine, après m'être écrié comme le Prince des apôtres, en levant les mains au ciel : *Seigneur, sauvez-nous, autrement nous allons périr* (Matt., 30), je fais un retour sur moi-même, et, pour me fortifier, j'appelle tout ensemble à mon secours, et ma raison et ma religion. L'une et l'autre me prêtent, pour ainsi dire, la main, et concourent à calmer mes inquiétudes et à me rassurer.

Ma raison me rappelle ces grands motifs qui m'ont toujours déterminé à croire, et m'ont paru jusqu'à présent les plus propres à m'affermir dans la foi où j'ai été élevé. Par exemple, elle me représente ce vaste univers et cette multitude innombrable d'êtres visibles qui le composent. Elle m'en fait admirer la diversité, la beauté, l'immense étendue, l'arrangement, l'ordre, la liaison, la dépendance mutuelle, l'utilité, la durée depuis tant de siècles et leur perpétuité. Elle me fait contempler les cieux qui roulent sur nos têtes, et dont les mouvements si rapides sont toujours si réglés; ces astres qui nous éclairent, ce nombre prodigieux d'étoiles qui brillent dans le firmament, cette variété de saisons qui, par des révolutions si constantes et si merveilleuses, se succèdent tour à tour et partagent le cours des temps. Elle me fait parcourir de la pensée, plutôt que de la vue, ces longs espaces de terres et de mers, qui sont comme le monde inférieur au-dessous du monde céleste. Que de richesses j'y aperçois! que de productions différentes, et de toutes les espèces! quelle fécondité! quelle abondance! Y manque-t-il rien de tout ce qui peut servir, non seulement à l'entretien nécessaire ou commode, mais à la splendeur et à l'éclat, mais à la somptuosité et à la magnificence, mais aux douceurs et aux délices de la vie? Sans égard à bien d'autres preuves que je passe, et sur lesquelles ma raison pourroit insister, en voilà d'abord autant qu'il faut pour m'attacher à la foi d'un Dieu toujours existant et toujours vivant, l'Être souverain, le principe de toutes choses, et l'auteur de tant de merveilles. Car discourant en moi-même, et jugeant selon les règles d'une droite raison et selon le sens ordinaire et le plus universel, j'observe d'un premier coup d'œil qu'un ouvrage si bien entendu, si bien assorti dans toutes ses

parties, et d'une structure au-dessus de tout l'artifice humain, ne peut être le pur effet du hasard. Que ce firmament, ces cieux, ces astres, cette terre, ces mers, que tout cela et tout ce que nous voyons ne s'est point fait de soi-même, ne s'est point arrangé de soi-même, ne se remue point de soi-même, ne subsiste point par soi-même, sans qu'aucune intelligence supérieure y préside, ni jamais y ait présidé. Le sentiment qui me vient donc là-dessus et qui me touche, pour peu que j'y fasse attention, est de reconnoître une première cause et un premier moteur, un ouvrier par excellence, une puissance suprême, de qui tout est émané et qui ordonne tout, qui dispose tout, qui donne à tout l'impression, qui anime et soutient tout. Or cet excellent ouvrier, cette puissance primitive, essentielle, indépendante, toujours subsistante, c'est ce que nous appelons Dieu, et ce que nous devons honorer comme Dieu.

Je dis honorer comme Dieu; et de degré en degré, la même raison qui me guide me porte plus avant, et me fait passer de la connoissance de Dieu à la connoissance du culte que je lui dois rendre, et qu'il a droit d'exiger de moi. Culte religieux : et qu'y a-t-il de plus raisonnable, soit dans le Créateur, que d'attendre de ses créatures les justes hommages qui lui appartiennent, et de les leur demander; soit dans les créatures, que de glorifier, selon qu'elles en sont capables, le Créateur de qui elles ont reçu l'être, que d'ajouter foi à ses oracles, de se conformer à ses volontés, de pratiquer sa loi, de lui offrir leur encens, et de se dévouer pleinement à son service? En cela consiste la religion : mais parceque dans la multiplicité des religions qui, par l'égarement des esprits, se sont introduites parmi les hommes, il y en a nécessairement de fausses et que Dieu réprouve, puisqu'elles se contredisent les unes les autres, il est question d'en chercher une véritable, et d'examiner de plus si celle-là même n'est pas l'unique véritable. Or, entre celles qui régnent actuellement dans le monde, je trouve la religion chrétienne, et à la lueur de ma seule raison, j'y découvre des caractères de vérité si marqués, qu'ils doivent convaincre tout esprit sensé, solide, docile qui ne s'obstine point à imaginer des difficultés, ni à faire naître de vaines disputes.

Quand il n'y auroit point d'autre témoignage que celui des miracles de Jésus-Christ, ce seroit une preuve plus que suffisante. Ce nouveau législateur paroît sur la terre; il y prêche son Évangile, qui est la loi chrétienne; et, pour autoriser sa prédication, il se dit envoyé de Dieu. Il est évident que si c'est Dieu qui l'envoie, et que ce soit au nom de Dieu qu'il parle, tout ce qu'il enseigne est vrai, et que nous sommes obligés de souscrire à sa doctrine. Car il faudroit ne pas avoir la plus légère notion de Dieu, pour se persuader qu'il pût attester le mensonge et le confirmer. Ce qui reste donc à Jésus-Christ, c'est de prouver sa mission; mais comment l'entreprend-il? par les miracles qu'il opère. *Les choses que je fais*, dit-il, *rendent témoignage de moi;*

si vous ne m'en croyez pas sur ma parole, croyez-en mes œuvres (Joan., 10). Et il est encore certain que ces œuvres miraculeuses étant au-dessus des forces de la nature, et ne pouvant procéder que de la vertu d'en haut, si Jésus-Christ a fait réellement des miracles, surtout certains miracles, et qu'il les ait faits pour affirmer qu'il est le Messie, on ne peut plus lui contester cette qualité, ni douter qu'il ne soit venu de la part de Dieu. Autrement Dieu seroit l'auteur de l'imposture, en lui communiquant un pouvoir dont il se seroit prévalu pour tromper les peuples et abuser de leur crédulité.

Or que Jésus-Christ ait fait des miracles, et des miracles du premier ordre, et des miracles en très grand nombre, et des miracles des plus éclatants, et des miracles dont la fin principale étoit de se faire connoître comme l'envoyé de Dieu ; qu'il ait chassé des corps les démons et délivré les possédés ; qu'il ait exercé sur les éléments un empire absolu, et qu'ils aient obéi à sa voix ; qu'il ait commandé à la mer, apaisé les flots, calmé les tempêtes; qu'il ait guéri toutes sortes de maladies, rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, l'usage de la langue aux muets, le sentiment et le mouvement aux paralytiques, la vie aux morts ; enfin que, par le prodige le plus singulier et le plus inouï, il se soit ressuscité lui-même après avoir été mis à mort et enfermé dans le tombeau, c'est de quoi une raison éclairée et dégagée de tout préjugé ne peut refuser de convenir. Il n'y a qu'à considérer mûrement et par ordre toutes les circonstances dont ces faits se trouvent revêtus, leur variété, leur éclat, le temps, les occasions, les lieux, les campagnes, les places publiques où ils se sont passés, la multitude de gens qui en ont été spectateurs, ou qui, sur le récit qu'ils en entendoient, comme de miracles avérés et tout récents, embrassoient la foi et formoient ces troupes de chrétiens si célèbres par leur zèle et leur sainteté; les qualités irréprochables des témoins qui les ont vus, qui les ont rapportés, qui les ont publiés jusqu'aux extrémités de la terre, qui les ont transmis à la postérité dans leurs évangiles, qui les ont soutenus sans se démentir jamais, et en ont défendu la vérité aux dépens de leur fortune, de leur repos, de leur vie : il n'y a, dis-je, qu'à faire une discussion exacte de chacun de ces points, et d'autres que je n'ajoute pas ; il n'y a qu'à les bien peser; et on avouera que, de tous les faits historiques, nuls ne sont plus solidement appuyés, ni plus à couvert de la censure. Mais, encore une fois, cette perquisition, à qui doit-elle appartenir, et du ressort de qui est-elle, si ce n'est du ressort de la raison? C'est à la raison d'éclairer d'abord tout cela, de le vérifier, et d'en tirer des preuves authentiques en faveur de la religion.

III. Cependant, après m'être convaincu par-là, et par cent autres motifs, que je dois m'en tenir à la loi de Jésus-Christ; après m'être, pour ainsi dire, démontré à moi-même, par la voie du raisonnement, que c'est une loi divine, une loi que l'esprit de vérité, qui est l'esprit

de Dieu, a dictée; après avoir conclu en général et par une conséquence nécessaire, que cette loi ne peut donc me tromper, et que je ne puis m'égarer en la suivant; que tout ce que cette loi m'enseigne est donc tel en effet qu'elle me l'enseigne, et que tout ce qu'elle me propose de dogmes à croire sont autant d'articles de foi auxquels je suis indispensablement obligé d'adhérer; que de vaciller là-dessus et de demeurer un moment dans une suspension volontaire, ce seroit donc un crime et une infidélité digne de la damnation éternelle; enfin, après avoir bien compris le grand oracle du prince des apôtres, que cette loi ayant été donnée aux hommes pour être la seule règle et de notre créance et de nos mœurs, *il n'est point sous le ciel d'autre nom en vertu duquel nous puissions être sauvés, que le nom de Jésus-Christ* (*Act.*, 4); du reste, si ma raison veut aller plus loin, et qu'elle prétende percer l'abîme des impénétrables mystères que la religion nous a révélés, mais dont elle nous a caché le fond, c'est là que la foi prend le dessus, qu'elle s'élève, qu'elle défend ses droits, qu'elle me met un voile sur les yeux, et me condamne à ne plus marcher que dans les ténèbres.

La raison a beau se récrier, cette raison également curieuse et présomptueuse; elle a beau demander : Mais qu'est-ce que le mystère d'un Dieu en trois personnes, et de trois personnes dans un seul Dieu? mais qu'est-ce que le mystère d'un Dieu fait homme sans cesser d'être Dieu, mortel et immortel tout ensemble, passible et impassible, réunissant dans une même personne toute la gloire de la divinité et toutes les misères de notre humanité? mais qu'est-ce que le mystère d'un Dieu-Homme, réellement présent sous les espèces du pain et du vin dans le sacrement de nos autels? qu'est-ce que tout le reste? Là-dessus la foi lui dit ce que Dieu dit à la mer : *Tu viendras jusque là, mais c'est là même que tu t'arrêteras; c'est là que tu briseras tes flots, et que tu abaisseras les enflures de ton orgueil* (Job, 38). Arrêt absolu, contre lequel une raison chrétienne n'a rien à opposer ni à répliquer. Elle y trouve même des avantages infinis : car c'est ainsi que l'homme, en faisant à Dieu le sacrifice de son corps par la pénitence, le sacrifice de son cœur par l'amour, lui fait encore le sacrifice de son esprit par la foi. En sacrifiant à Dieu son corps par la pénitence, il honore Dieu comme souverainement équitable; en sacrifiant à Dieu son cœur par l'amour, il honore Dieu comme souverainement aimable; et en sacrifiant à Dieu son esprit par la foi, il honore Dieu comme souverainement infaillible et véritable.

Avantages par rapport à Dieu; mais de plus, à prendre la chose par rapport à l'homme et à sa tranquillité, il ne lui doit pas être moins avantageux d'avoir une règle qui seule arrête les vicissitudes perpétuelles de sa raison, lorsqu'elle est abandonnée à elle-même. Or cette règle, c'est la foi. En effet, sans une foi soumise, toutes les lumières de ma raison, au lieu de me rassurer dans le choix d'un parti et de me

mettre l'esprit en repos, ne serviront au contraire qu'à me jeter chaque jour dans de nouveaux embarras, et à me causer de nouvelles agitations. Car on sait combien la raison humaine, dès qu'on lui donne l'essor, est variable dans ses vues, et combien elle est féconde en idées toujours nouvelles que l'imagination lui suggère. De sorte qu'aujourd'hui nous pensons d'une façon et demain d'une autre, qu'aujourd'hui un sentiment nous plaît, et que demain nous le rejetons, qu'aujourd'hui une difficulté nous fait de la peine, et qu'elle n'est pas plutôt résolue, qu'un autre doute vient bientôt après nous troubler : ce qui est surtout vrai en matière de religion, et ce qui est encore plus commun aux esprits vifs et pénétrants, aux prétendus sages et aux savants du siècle, qu'à des esprits simples et bornés. D'où il arrive que nous demeurons dans une perplexité où l'on se prête à tout ce qui se présente, et l'on ne tient à rien. Saint Augustin nous le témoigne assez en parlant de lui-même. Il cherchoit la vérité, il en faisoit son étude, il y employoit toute sa philosophie : mais après bien des recherches, et après être tombé dans les erreurs les plus grossières, il étoit toujours flottant et incertain, et ne trouvoit rien où il crût pouvoir se reposer : pourquoi? parcequ'il ne prenoit point d'autre guide que sa raison, et qu'elle ne lui suffisoit pas pour tenir son esprit en arrêt, et pour le guérir de ses inquiétudes. De là tant de changements, tant de mouvements inutiles, tant de systèmes différents dont il se laissa préoccuper, et dont il ne revint que lorsqu'il pensa sérieusement à se convertir et à embrasser la foi. En quels termes s'explique-t-il là-dessus dans ses Confessions, et déplore-t-il l'aveuglement où il avoit vécu pendant plusieurs années! Quelles actions de graces rend-il à Dieu, d'avoir rompu le charme d'une science profane qui lui fascinoit les yeux, et de l'avoir réduit à la sainte ignorance d'une foi souple et docile!

Car si la raison se soumet à la foi, si, dans une parfaite intelligence, elles se donnent mutuellement le secours qu'elles doivent recevoir l'une de l'autre, voilà le moyen prompt et immanquable de pacifier mon ame, et de me prémunir contre toutes les attaques dont je puis être assailli au sujet de la religion. De quelque doute que je sois combattu malgré moi, soit par la malice de l'esprit tentateur, soit par les discours d'une troupe de libertins, soit par les révoltes involontaires de ma raison et de son indocilité naturelle, je n'ai point de réplique plus courte ni plus décisive à faire, que celle de Jésus-Christ même au démon qui le vint tenter dans le désert : *Il est écrit*. Oui, il est écrit qu'il y a un premier Être, et qu'il n'y en a qu'un, éternel, invisible, tout puissant, par qui le monde a été créé, et par qui il est conservé et gouverné. Il est écrit que, dans cet être adorable et cette suprême divinité, il y a tout à la fois, et sans confusion, une unité de substance et une trinité de personnes. Il est écrit que de cette trinité de personnes, Père, Fils et Saint-Esprit, le Fils, égal à son Père et envoyé de son Père, est venu sur la terre pour la rédemption des

hommes; que, tout Dieu qu'il est et qu'il n'a jamais cessé d'être, il s'est fait homme lui-même, il a vécu parmi nous, il est mort sur une croix, il est ressuscité et monté au ciel. Il est écrit que ce nouveau législateur et ce sauveur, voulant demeurer avec nous jusqu'à la consommation des siècles, nous a laissé sa chair sacrée et son précieux sang sous les apparences du pain et du vin; que nous offrons l'un et l'autre en sacrifice, et que l'un et l'autre, pour le soutien de nos ames, nous sert, comme sacrement, de nourriture et de breuvage. Il est écrit qu'il y aura un jugement où nous serons tous appelés, et que, dès maintenant, il y a une béatitude céleste, où les bons seront à jamais récompensés, et un enfer, où les pécheurs seront condamnés à un tourment sans mesure et sans fin : ainsi des autres articles qui me sont proposés comme des points de créance. Or, du moment que tout cela est écrit, c'est-à-dire que tout cela m'est révélé de Dieu ou de la part de Dieu, et que cette révélation m'est tellement notifiée par des motifs de crédibilité, qu'il seroit contre le bon sens de n'en vouloir pas convenir, je ne demande rien de plus. Je rends à la foi, par mon obéissance, l'hommage qui lui est dû; je lui laisse prendre l'ascendant et exercer son empire. Dès qu'elle parle, je l'écoute, je me tais, je crois, parceque je me sens assuré de tout ce qu'elle me dit. Autant qu'il me vient à l'esprit de questions, d'objections, de raisonnements où je me perds et que je ne puis démêler, autant de fois j'ai recours au sentiment de l'Apôtre, et je me contente avec lui de m'écrier : *O profondeur de la sagesse et de la science de Dieu! que ses jugements sont incompréhensibles, et que ses voies sont au-dessus de ce qu'on en peut découvrir! car qui a pénétré dans les pensées du Seigneur et qui est entré dans son conseil* (*Rom.*, 11)? Suivant ces principes et y demeurant ferme, je résous dans un mot toutes les difficultés, je dissipe tous les doutes, je me débarrasse de mille réflexions dangereuses et pernicieuses, du moins très importunes et inutiles; j'agis en paix, et n'ai d'autre soin que de vivre chrétiennement selon les maximes, et sous la direction de la foi.

Mais comment croire ce que l'on ne comprend pas? Esprit humain, ne te feras-tu point justice? ne connoîtras-tu point ta foiblesse, et pour la connoître, ne te consulteras-tu point toi-même et ta propre raison? Car, à ne consulter même que la raison, qui ne voit pas, à moins qu'on ne soit dépourvu de toute lumière, combien il est déraisonnable et peu soutenable de ne vouloir pas croire une chose parcequ'elle est au-dessus de nos connoissances, et qu'on ne la peut comprendre? Hé! combien de choses existent dans toute l'étendue de l'univers, combien se passent sous nos yeux et nous sont certaines, sans que nous les comprenions? Parceque nous ne les comprenons pas, en sont-elles moins vraies? Parcequ'on n'a pas compris jusqu'à présent comme se fait le flux et le reflux de la mer, est-il un homme assez insensé pour douter de ce mouvement des eaux si régulier et si con-

stant? Comprenons-nous bien les ouvrages de la nature, et combien y en a-t-il qui échappent à nos prétendues découvertes et à toute notre pénétration? Jugeons de là si nous devons être surpris que les mystères de Dieu soient hors de notre portée, et que nous ne puissions y atteindre, et jugeons encore de là même si c'est une juste conséquence de dire : Je ne dois point croire que cela soit, puisque je n'y conçois rien.

A Dieu ne plaise que je pense de la sorte, ni que j'ose, Seigneur, m'ingérer dans des secrets qui me sont présentement inconnus! Ce seroit une présomption; et, selon la menace de votre Saint-Esprit, en voulant contempler de trop près votre majesté, je m'exposerois à être accablé de votre gloire. Le jour viendra, je l'espère ainsi de votre miséricorde, il viendra cet heureux jour où j'entrerai dans votre sanctuaire éternel, où vous vous montrerez à moi dans tout votre éclat, où je vous verrai face à face. D'une foi ténébreuse, vous me ferez passer à une clarté sans nuage et toute lumineuse. Mais jusque là, jusqu'à ce jour de la grande révélation, vous me mettez à l'épreuve, et vous voulez que je vous cherche dans la nuit et par des voies sombres. Ce n'est pas, Seigneur, que vous réprouviez les lumières de ma raison; au contraire, vous me l'avez donnée comme un flambeau pour me guider : mais après en avoir fait l'usage convenable, vous m'ordonnez de lui fermer les yeux, de la réprimer, de l'assujettir, et de l'accorder par cette sujétion même avec la foi, qui doit avoir toujours la supériorité sur elle et la dominer. Vous l'avez ainsi réglé, Seigneur, et pour l'honneur de votre parole, et pour mon salut. De bon cœur, j'y consens. Je crois ce qu'il vous a plu de me faire annoncer, et je le crois précisément parceque vous me l'avez dit : *Je crois, mon Dieu;* mais en même temps j'ajoute, comme ce père de l'Évangile, *Fortifiez mon peu de foi* (Marc., 9); car il me semble, en certaines conjonctures, qu'elle est bien foible cette foi, pour laquelle néanmoins je dois être en disposition de répandre mon sang. Vous la soutiendrez, ou vous me soutiendrez moi-même contre les plus violents assauts, et vous ne permettrez pas qu'un fonds si nécessaire et si précieux me soit enlevé.

LA FOI SANS LES ŒUVRES : FOI STÉRILE ET SANS FRUIT.

I. Sommes-nous chrétiens? ne le sommes-nous pas? Si nous ne le sommes pas, pourquoi affectons-nous de le paroître, pourquoi en portons-nous le nom? c'est une hypocrisie et un mensonge. Mais si nous le sommes, que n'en pratiquons-nous les œuvres? et n'est-ce pas une contradiction énorme d'être chrétien dans la créance, et païen ou plus que païen dans les mœurs?

Voilà le triste état du christianisme : en voilà le désordre le plus universel. Je dis le plus universel; et pour en venir à la preuve, toute fondée sur l'expérience, nous devons distinguer trois sortes de chré-

tiens : des chrétiens seulement de nom, des chrétiens de pure spéculation, et des chrétiens tout à la fois de créance et d'action. Chrétiens seulement de nom, et rien de plus : c'est un certain nombre de libertins qui, dans le sein même de la religion, vivent sans religion, renonçant au baptême où ils ont été régénérés, et à la foi qu'ils y ont reçue. Non pas qu'ils s'en déclarent hautement, ni qu'ils fassent une profession ouverte d'impiété : ils gardent toujours quelques dehors; ils ne produisent leurs sentiments qu'en termes équivoques, ou qu'en présence de quelques libertins comme eux : leur apostasie est secrète ; mais enfin, par la corruption de leur cœur, ils en sont venus à douter de tout et à ne rien croire : *Ils ont encore l'apparence d'hommes vivants, et ils sont morts* (*Apoc.*, 3). Chrétiens de pure spéculation, autre caractère : c'est-à-dire qu'ils n'ont pas perdu l'habitude et le don de la foi; ils ne contestent aucune de ses vérités, et ils les respectent toutes; ils pensent bien : mais s'il faut passer à la pratique, c'est là que leur foi se dément, ou qu'ils la démentent eux-mêmes par l'inutilité de leur vie, et souvent même par les plus honteux déréglements. Enfin, chrétiens de créance et d'action : ce sont les vrais chrétiens, d'autant plus chrétiens que l'esprit de la foi, dont ils sont remplis, les porte à une pratique plus excellente et plus constante de tous leurs devoirs; et par un heureux retour, d'autant plus animés et plus touchés de cet esprit de foi, qu'ils le mettent plus constamment et plus excellemment en œuvre, et qu'ils s'adonnent avec plus de soin à tous les exercices d'une piété agissante et fervente : car de même que la foi vivifie les œuvres, on peut dire que les œuvres vivifient la foi. Ils croient, et pour cela ils agissent; et parcequ'ils agissent, leur foi croît à mesure, et devient toujours plus ferme et plus vive.

Or, de ces trois espèces de chrétiens, il est évident que le plus grand nombre est de ceux que j'ai appelés chrétiens de spéculation, et qui tiennent le milieu entre les premiers et les derniers. Il est vrai qu'il y a dans le monde et parmi nous des impies en qui la foi est absolument éteinte. Bien loin d'avoir aucun sentiment de Dieu, ils ne reconnoissent ni Dieu ni loi; ou si l'aveuglement dans lequel ils sont plongés n'a pu effacer de leur esprit toute idée d'un Dieu, premier moteur de l'univers, du moins, à l'exemple de ces philosophes dont parle saint Paul, ne le glorifient-ils pas comme Dieu, et traitent-ils de superstition populaire l'obéissance et le sacré culte que nous lui rendons selon l'Évangile, et les enseignements de Jésus-Christ. Mais il faut, après tout, convenir que ce n'est point là l'état le plus commun. Il n'y en a toujours que trop, je le sais, hélas! et j'en gémis; mais du reste, ce libertinage entier et complet n'est répandu que dans une petite troupe de gens qui n'osent même le découvrir, ou qui tombent dans le mépris, et se diffament en le laissant apercevoir. Il est vrai, d'ailleurs, que la foi n'est point non plus tellement affoiblie ni altérée dans tout le christianisme, qu'il n'y ait encore, jus-

qu'au milieu du siècle, de parfaits chrétiens qui, par la divine miséricorde et le secours de la grace, soutiennent dignement la sainteté de leur profession, aussi fidèles et aussi religieux dans la conduite, qu'ils le sont dans la doctrine; remplissant avec une régularité édifiante toutes leurs obligations, et confessant Jésus-Christ par leur bonne vie et leurs exemples, comme ils le confessent de cœur par leurs sentiments, et de bouche par leurs paroles. Nous en devons bénir Dieu; mais ce qu'on ne sauroit en même temps assez déplorer, c'est que les chrétiens de ce caractère soient si rares, et qu'à peine nous en puissions compter un entre mille. Ce n'est pas d'aujourd'hui que cette décadence a commencé dans l'Église; mais pour peu qu'on ait de zèle, on ne peut voir sans une amère douleur combien le mal augmente tous les jours, et combien la charité de ces derniers siècles se refroidit d'un temps à l'autre.

Reste donc de conclure que la foi de la plus grande partie des chrétiens se réduit toute à un simple acquiescement de l'esprit, sans effets, sans fruits, et que c'est là le renversement le plus général. Car quelques plaintes que forment, au sujet de la foi, les personnes zélées, et de quelque manière que s'énoncent les prédicateurs dans leurs discours, quand ils s'écrient qu'il n'y a plus de foi sur la terre et qu'elle y est abolie; quand ils s'adressent à Dieu comme le Prophète, et qu'ils lui demandent : Seigneur, qui est-ce qui croit à la parole que nous annonçons, et où trouve-t-on de la foi? quand à la vue de ce déluge de vices qui se sont débordés de toutes parts, et qui infectent tant d'âmes, du moins à la vue de l'extrême tiédeur et de l'affreuse inutilité où s'écoulent, jusqu'à la mort, toutes nos années, ils en attribuent la cause à un défaut absolu de foi : ces expressions, qu'une sainte ardeur inspire, ne doivent point être prises à la lettre, ni dans toute la rigueur de leur sens. Ce seroit outrer la chose; et pour ne rien exagérer, il me semble que tout ce qu'il y a de réel en tout cela, c'est que la foi subsistant encore, dans le fond, ce n'est plus par la dépravation et le malheur des temps, qu'une racine infructueuse, et que ce sacré germe, dont les productions autrefois étoient si merveilleuses, si promptes, si abondantes, n'opère plus ou presque plus : pourquoi? parceque ce n'est plus qu'une foi languissante ou comme endormie; parceque nous ne la faisons entrer, ni dans nos délibérations, ni dans nos résolutions, ni dans nos actions; parceque, sans l'effacer de notre cœur, nous l'effaçons de notre souvenir, et que ces vérités, quelque importantes et quelque touchantes qu'elles soient, ne nous étant jamais présentes à la pensée, elles ne doivent faire sur nous nulle impression. D'où il arrive que, dans le plan de notre vie, elles ne servent ni à nous détourner du mal, ni à nous porter au bien, quoiqu'elles nous aient été surtout révélées pour l'un et pour l'autre.

II. Je dis que c'est pour nous détourner du mal et pour nous porter au bien, que nous ont été révélées les vérités de la foi. Car si Dieu

nous a donné la foi, ce n'est point seulement afin que notre foi soit pour nous une règle de créance, mais une règle de conduite. *Avant même la création du monde*, dit l'Apôtre, *Dieu nous a choisis en Jésus-Christ, et il nous a appelés, afin que nous fussions saints et sans tache devant ses yeux* (*Ephes.*, 1). Voilà *ce peuple parfait* que le divin précurseur vint d'abord, selon la parole de Zacharie, *préparer au Seigneur*, et à qui le Seigneur lui-même a voulu mettre ensuite les derniers traits. De là ces grandes maximes et ces principes de morale dont toute la loi évangélique est composée. Notre adorable maître ne s'est pas contenté de les enseigner aux hommes et de nous les expliquer, mais il a voulu, pour notre exemple, les pratiquer. Que dis-je? il a plus fait; et pour nous montrer combien il avoit à cœur cette pratique, et combien il la jugeoit essentielle dans la religion, avant que d'enseigner, il a commencé par pratiquer. De là même ces leçons si fréquentes, ces exhortations des apôtres, lorsqu'ils instruisoient les fidèles, et qu'ils les formoient au christianisme. De quoi leur parloient-ils plus souvent? des bonnes œuvres. Que leur recommandoient-ils plus fortement? les bonnes œuvres. Que leur reprochoient-ils plus vivement? leurs négligences et leurs relâchements dans les bonnes œuvres : c'étoit là presque l'unique sujet de leurs épîtres et de leurs prédications. Car sans rapporter en particulier tous les points dont ils leur enjoignoient une pratique journalière et assidue, voilà, dans une vue générale, ce qu'ils prétendoient leur marquer en les conjurant de se comporter toujours d'une manière digne de leur vocation, de chercher en toutes choses le bon plaisir de Dieu, d'achever l'ouvrage que la grace avoit commencé dans eux, et de faire en sorte que rien ne manquât à leur perfection et à leur sanctification, afin que rien ne manquât à leur salut éternel et à leur gloire. Tels étoient les enseignements de ces premiers prédicateurs de la foi : pleinement instruits des intentions du Fils de Dieu, et suivant le même esprit, ils réprouvoient une foi lâche et nonchalante, et ne canonisoient qu'une foi vigilante, entreprenante, édifiante.

Et certes, comment l'entendons-nous, si nous nous flattons d'obtenir la vie bienheureuse par la foi, sans les œuvres de la foi? Est-ce à la foi seule que Jésus-Christ a promis son royaume? Est-ce la foi seule qui nous justifie? La foi est le fondement de la sainteté chrétienne, et les œuvres en doivent être le complément : ôtez donc les œuvres, je suis en droit de vous dire, comme l'apôtre saint Jacques : *Si quelqu'un a la foi et qu'il n'ait point les œuvres, de quoi cela lui servira-t-il? est-ce que la foi le pourra sauver* (Jac., 2)?

On m'opposera la parole de saint Paul, et l'exemple d'Abraham tiré du quinzième chapitre de la Genèse, où il est dit qu'Abraham crut, et que sa foi lui fut imputée à justice. Il est vrai, Abraham et tant d'autres, soit patriarches, soit prophètes de l'ancienne loi, se sont rendus par la foi recommandables auprès de Dieu; mais par

quelle foi? consultons le même saint Paul, et il nous l'apprendra : c'est au chapitre onzième de son Épître aux Hébreux, où il décrit avec une éloquence toute divine ce que la foi inspira de plus héroïque et de plus grand à ces hommes incomparables.

En effet, sans vouloir ici les nommer tous, et sans en faire un dénombrement trop étendu, quelle fut la foi d'Abraham? il crut, mais il ne se borna pas à croire; ou plutôt, parcequ'il crut, et qu'il crut efficacement et d'une foi parfaite, il quitta sa patrie ainsi qu'il lui étoit ordonné, il s'éloigna de ses proches, il offrit son fils unique, il se mit en devoir de l'immoler, et ne ménagea rien pour rendre hommage à Dieu et lui témoigner son obéissance. Quelle fut la foi de Moïse? il crut, mais il ne se contenta pas de croire; ou plutôt, parcequ'il crut, et qu'il crut vivement et d'une foi pratique, il renonça à toutes les espérances humaines, il sacrifia dans une cour étrangère les titres les plus pompeux et la plus riche fortune, il se réduisit dans une condition humble et dans un état de souffrances, s'estimant plus heureux d'être affligé avec le peuple de Dieu, que de goûter les fausses douceurs du péché parmi les idolâtres. Quelle fut la foi d'un Gédéon, d'un Jephté, d'un David, de tant de glorieux combattants et de zélés Israélites? Ils crurent; mais ils ne s'estimèrent pas quittes de tout en croyant; ou plutôt, parcequ'ils crurent, et qu'ils crurent bien et d'une foi courageuse, les uns s'exposèrent à mille périls pour la cause du Seigneur, lui soumirent les nations ennemies, et subjuguèrent les royaumes; les autres passèrent par les plus rudes épreuves, endurèrent pour le Dieu de leurs pères et pour sa loi les plus rigoureux traitements, et périrent par le tranchant de l'épée; d'autres, séparés du monde, confinés dans des déserts, cachés dans de sombres cavernes, menèrent la vie la plus austère, et ressentirent toutes les misères de la pauvreté et de l'indigence : tous se regardant sur la terre comme des étrangers, et n'ayant nulle prétention, nul intérêt temporel qui les attachât, ne s'employèrent qu'à chercher sans cesse, et par les vœux de leur cœur et par le mérite de leurs œuvres, cette cité céleste que la foi leur faisoit entrevoir de loin et où elle les appeloit; car telle est en abrégé la peinture que l'Apôtre nous a tracée de ces Saints de la première alliance. C'est ainsi que la foi agissoit dans eux, ou qu'ils agissoient par la foi, persuadés qu'ils ne pouvoient sans cela espérer l'accomplissement des promesses qui leur avoient été faites, ni entrer en possession de l'héritage qui leur étoit destiné.

Les Saints de la loi nouvelle en ont-ils jugé autrement à l'égard d'eux-mêmes? ont-ils pensé que cette loi de grace leur donnât un privilége particulier, et qu'indépendamment des œuvres, la qualité de chrétien leur fût un titre suffisant pour être admis au rang des élus? Si c'étoit là leur morale, et s'ils ne comptoient que sur la foi, pourquoi se consumoient-ils de veilles et de travaux? pourquoi s'exténuoient-ils d'abstinences, de jeûnes, de mortifications? pourquoi se

refusoient-ils tous les plaisirs des sens, et faisoient-ils à leur corps une guerre si cruelle? qu'étoit-il nécessaire qu'ils s'exerçassent continuellement en des pratiques d'humilité, de patience, de charité? que leur importoit-il d'être si assidus à la prière et à l'oraison, et d'y passer presque les journées entières et les nuits? que ne sortoient-ils de leurs retraites? que ne se répandoient-ils dans le monde? que ne se donnoient-ils plus de relâche et plus de repos? Mais encore après tant d'œuvres saintes, après s'être épuisés pour la gloire de Dieu, pour le service du prochain, pour leur propre sanctification et leur progrès personnel; après avoir amassé d'immenses trésors, comment ne se qualifioient-ils que de serviteurs inutiles? comment, à les en croire, se trouvoient-ils les mains vides, et déploroient-ils avec autant de confusion que d'amertume de cœur leurs besoins spirituels et leur dénûment extrême? d'où leur venoit ce tremblement dont ils étoient saisis au sujet de leur salut, et au souvenir des arrêts du ciel? Ils avoient tout entrepris, tout exécuté, tout soutenu, et il sembloit néanmoins qu'ils n'eussent rien fait. Ne nous en étonnons pas : c'est qu'ils étoient convaincus de l'indispensable nécessité des œuvres pour rendre leur foi salutaire, et qu'ils craignoient de ne pas remplir sur cela toute la mesure qui leur étoit prescrite.

Avons-nous moins à craindre qu'eux, et sommes-nous moins exposés à cette malédiction dont le Fils de Dieu frappa le figuier stérile? Il s'approcha de ce figuier, il y chercha des fruits; mais n'y voyant que des feuilles : *Que jamais*, dit-il, *tu ne portes de fruit, et que personne jamais ne mange rien qui vienne de toi* (MATTH., 21). L'effet suivit de près l'anathème : le figuier dans l'instant même perdit tout son suc, et sécha jusque dans ses racines; ce ne fut plus qu'un bois mort et propre à brûler. Figure terrible! Quand le souverain juge viendra, ou qu'il nous appellera à lui pour décider de notre éternité, ce qu'il examinera dans nous, ce qu'il y cherchera, ce ne sera pas seulement la foi que nous aurons conservée, mais les œuvres qui l'auront accompagnée : ainsi nous le déclare le grand Apôtre dans les termes les plus exprès : *Nous paroîtrons tous devant le tribunal de Jésus-Christ, afin que chacun reçoive selon le bien qu'il aura pratiqué, ou selon le mal qu'il aura commis* (2. *Cor.*, 5). L'Apôtre ne dit pas précisément que nous recevrons selon que nous aurons cru ou que nous n'aurons pas cru, mais selon que nous aurons agi, ou que nous n'aurons pas agi conformément à notre croyance.

Et n'est-ce pas aussi ce que nous voyons clairement exprimé dans la sentence ou de salut ou de damnation que prononcera le Fils de Dieu, soit à l'avantage des Justes en les glorifiant, soit à la ruine des pécheurs en les réprouvant? Que dira-t-il aux uns? *Venez, vous qui êtes bénis de mon Père; possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde : car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger*, et le reste. Que dira-t-il aux autres? *Retirez-vous, maudits,*

et allez au feu éternel, parceque j'ai été pressé de la faim, et que vous n'avez pas eu soin de me nourrir (Matth., 25). Il n'est point là parlé de la foi, non pas qu'elle ne soit supposée, et que dans le jugement qui sera porté, ou en notre faveur ou contre nous, elle ne doive avoir toute la part qu'elle mérite; mais enfin il n'en est point fait mention. Il n'est point dit aux prédestinés, *Vous êtes bénis de mon Père*, parceque vous avez été soumis aux vérités de mon Évangile; comme il n'est point dit aux réprouvés, *Allez, maudits, au feu éternel*, parceque vous avez été incrédules; mais il semble que tous les motifs de ce double jugement ne soient pris que de la pratique ou de l'omission des œuvres chrétiennes. *J'ai eu soif, et vous m'avez donné ou ne m'avez pas donné à boire; je n'avois point de logement, et vous m'avez recueilli ou ne m'avez pas recueilli chez vous; j'étois malade, et vous m'avez ou ne m'avez pas assisté* (Ibid.). Tout cela ne regarde en apparence que les œuvres de miséricorde, mais comprend en général toutes les autres, qui y sont sous-entendues.

En vain donc je pourrai dire alors à Dieu : Seigneur, j'étois chrétien et j'avois la foi; si je ne puis ajouter que j'ai mis en œuvre cette foi, que j'ai profité de cette foi, que cette foi m'a servi à exciter et à entretenir ma ferveur dans l'exercice de toutes les vertus; qu'avec cette foi, et par les grandes considérations que cette foi présentoit continuellement à mon esprit, je me suis détaché du monde, j'ai combattu mes passions, j'ai mortifié mes sens, j'ai jeûné, j'ai prié, j'ai fait l'aumône, je n'ai rien omis de tous mes devoirs; si, dis-je, ces mérites de l'action me manquent, Dieu produisant contre moi cette foi même que j'ai reçue sur les sacrés fonts, et que j'ai professée, n'aura de sa part point d'autre réponse à me faire, que celle de ce maître de l'Évangile au serviteur paresseux : Méchant serviteur, pourquoi n'avez-vous pas employé votre talent? pourquoi l'avez-vous gardé inutilement dans vos mains, au lieu de le mettre à profit, afin qu'à mon tour j'en retirasse quelque intérêt?

Qu'est-ce que ce talent, sinon la foi? et qu'est-ce que ce serviteur paresseux, sinon un de ces chrétiens oisifs et négligents, qui tiennent leur foi comme ensevelie, et en qui elle paroît morte? Ce serviteur paresseux, quoique seulement paresseux et sans avoir dissipé son talent, fut traité de méchant serviteur, et par cette raison seule il fut condamné et rejeté du maître; et ce chrétien négligent et oisif, quoique seulement oisif et négligent, sans s'être écarté de la foi, sera traité de mauvais chrétien, et par ce titre seul Dieu le jugera coupable et le renoncera. Coupable, parceque la foi, dans les vérités qu'elle nous révèle, lui fournissant les plus puissants motifs pour allumer tout son zèle et pour l'engager à une vie toute sainte, il y aura été insensible, et n'y aura pas fait l'attention la plus légère. Coupable, parceque la foi lui dictant elle-même qu'exclusivement aux œuvres elle n'étoit pas suffisante pour lui assurer un droit à l'héritage

céleste, il ne l'aura point écoutée sur un article aussi important que celui-là, et n'en aura tenu nul compte. Coupable, parceque la foi étant une grace, et l'une des graces les plus précieuses, il en falloit user, puisque les graces divines ne nous sont point données à d'autre fin; et que n'en ayant fait aucun emploi, il ne se sera pas conformé aux vues de Dieu sur lui, et n'aura pas rempli ses desseins. Coupable, parcequ'ayant eu la foi dans le cœur, et l'ayant même confessée de bouche, il l'aura démentie dans la pratique; qu'il l'aura contredite et tenue dans une espèce de servitude; qu'il aura résisté à ses connoissances et à ses lumières; qu'il l'aura déshonorée, en la dépouillant de sa plus belle gloire, qui est la sainteté des œuvres; qu'il l'aura scandalisée devant les libertins, en leur faisant dire que, pour être chrétien, on n'en est pas plus homme de bien. Enfin coupable par comparaison avec tout ce qu'il y aura eu avant lui et après lui de chrétiens fervents, appliqués, laborieux, qui n'avoient pas pourtant une autre foi que la sienne; et même coupable par comparaison avec une multitude innombrable d'infidèles et d'idolâtres, en qui la foi eût fructifié au centuple et dont elle eût fait autant de saints, s'ils eussent été éclairés comme lui de l'Évangile.

Voilà pourquoi Dieu le réprouvera, et lui fera entendre cette désolante parole : *Je ne vous connois point.* Non pas qu'à l'égard des chrétiens il en soit tout-à-fait de même qu'à l'égard du serviteur paresseux. Le maître, en condamnant ce serviteur inutile, lui fit enlever le talent qu'il lui avoit confié; mais en réprouvant ce lâche chrétien, Dieu lui laissera l'excellent caractère dont il l'avoit honoré. Jusque dans l'enfer, ce sera toujours un chrétien; mais il ne le sera plus que pour sa honte, que pour son supplice, que pour son désespoir. Cette glorieuse qualité de chrétien, qu'il aura si long-temps oubliée, quand il étoit pour lui d'un souverain intérêt d'y penser, il ne l'oubliera jamais, lorsqu'il en voudroit perdre l'idée, et que le souvenir qu'il en conservera ne pourra plus servir qu'à le tourmenter. Quels regrets fera-t-elle naître dans son cœur, quand elle lui remettra les prétentions qu'elle lui donnoit au royaume de Dieu, et que, par une indolence molle où il se sera endormi, il se verra déchu de toutes ses espérances? A quels reproches l'exposera-t-elle de la part de tant de Gentils réprouvés comme lui, mais sans avoir été revêtus du même caractère, ni avoir eu le même avantage que lui? Hé quoi! vous êtes devenu semblable à nous! vous avez encouru le même sort! Que vous demandoit-on de si difficile? et comment avez-vous perdu un bien dont votre foi vous découvroit le prix inestimable, et que vous pouviez acquérir à si peu de frais?

III. Que peuvent dire à cela ces honnêtes gens du siècle, qui passent pour chrétiens et qui le sont en effet, mais dont la foi, toute renfermée au-dedans, ne se produit presque jamais au-dehors par aucun acte de christianisme, ni aucune des œuvres les plus ordinaires

dans la religion? Car voilà où la foi en est réduite, même parmi ceux qui, dans le monde, ont une réputation mieux établie, et font voir dans leur conduite plus de régularité et plus de probité. Telle est la vie de tant de femmes, en qui je conviens qu'il n'y a rien à reprendre par rapport à la sagesse et à l'honneur de leur sexe. Telle est la vie de tant d'hommes qui, dans l'estime publique, sont réputés hommes d'ordre et de raison, droits, intègres, ennemis du vice, et ne se portant à nul excès. Je veux bien là-dessus leur rendre toute la justice qu'ils méritent; je ne formerai point contre eux des accusations fausses et mal fondées; je ne leur imputerai ni libertinage, ni débauche, ni passions honteuses, ni commerces défendus, ni colères, ni emportements, ni fraudes, ni usurpations, ni concussions. Que sur tous ces sujets et sur d'autres ils soient hors d'atteinte, j'y consens; mais je ne les tiens pas dès-lors assurés de leur salut. Si d'une part j'ai de quoi espérer pour eux, je ne vois d'ailleurs que trop à craindre, et en voici la raison : car ne nous laissons point abuser d'une erreur d'autant plus dangereuse qu'elle est plus apparente et plus spécieuse, et ne pensons point que tout le mérite absolument requis pour le salut consiste à éviter certains péchés. Dieu, dans sa loi, ne nous a pas dit seulement : Abstenez-vous de ceci et de cela; mais il nous a dit de plus, Faites ceci et faites cela. Le père de famille ne reprit d'aucune action mauvaise ces ouvriers qu'il trouva dans la place publique; mais il les blâma de perdre leur temps et de demeurer là sans occupation. *Allez*, leur dit-il, *dans ma vigne* (Matth., 20), et travaillez-y; car sans travail vous ne gagnerez rien, et vous ne devez être récompensés que selon la mesure de votre ouvrage. Tellement que nous ne serons pas moins responsables à Dieu du bien que nous aurons omis, que du mal que nous aurons commis.

Or qu'on me dise quel bien pratiquent la plupart des chrétiens, et même de ces chrétiens que je reconnois volontiers pour gens d'honneur, et à qui j'accorde sans peine la louange qui leur appartient. Ils sont de bonnes mœurs, ils s'en félicitent, ils en font gloire; mais ces bonnes mœurs, à quoi vont-elles, et où se réduisent-elles? Sont-ce des gens pieux et religieux, qui s'adonnent, autant que leur état le permet, à la prière, qui assistent aux offices divins, qui se rendent assidus au sacrifice de nos autels, qui fréquentent les sacrements, qui se nourrissent de saintes lectures, qui écoutent la parole de Dieu, qui chaque jour se rendent compte à eux-mêmes de la disposition de leur conscience, et qui, après certaines distractions indipensables et certaines affaires où leur condition les engage, aient leur temps marqué pour se recueillir et pour vaquer au soin de leur ame? Sont-ce des gens charitables, qui par un esprit de religion s'intéressent aux misères et aux besoins d'autrui, et soient même pour cela disposés à relâcher tout ce qu'ils peuvent de leurs intérêts propres; qui, suivant la maxime de l'Apôtre, *pleurent avec ceux qui pleurent*, et, sans se pi-

quer d'une maligne jalousie, *se réjouissent avec ceux qui ont sujet de se réjouir* (*Rom.*, 12) ; qui selon leurs facultés contribuent au soulagement des pauvres et à la consolation des affligés, s'appliquant à les connoître, se faisant instruire de ce qu'ils souffrent et de ce qui leur manque, les visitant eux-mêmes autant qu'il convient, et ne dédaignant pas dans les rencontres de leur porter les secours nécessaires; qui, dans toutes leurs paroles et dans toutes leurs manières d'agir, prennent soigneusement garde à n'offenser personne, et du reste ne pensent aux injures qu'on leur fait que pour les pardonner : doux, humbles, patients, affables à tout le monde, et ne cherchant, à l'égard de tout le monde, que les sujets de faire plaisir et d'obliger? Sont-ce des gens mortifiés et détachés d'eux-mêmes, qui répriment leurs desirs, qui captivent leurs sens, qui crucifient leur chair, qui, par un sentiment de pénitence, et en vue de cette abnégation évangélique dont le Fils de Dieu a fait le point capital et comme le fondement de sa loi, renoncent aux commodités et aux aises de la vie, se retranchent tout superflu, et se bornent précisément au nécessaire?

Hé! que dis-je? connoissent-ils cette morale? la comprennent-ils? en ont-ils même quelque teinture? Que je la leur propose, et que j'entreprenne de les y assujettir, ils me prendront pour un homme outré, pour un zélé indiscret, pour un sauvage venu du désert. C'est néanmoins la morale de Jésus-Christ, et c'est à cette morale que le salut est promis : il n'est point promis à une vie douce et tout humaine, quelque innocente au-dehors qu'elle paroisse. Je consulte l'Évangile, et voici ce que je lis : *Entrez par la porte étroite, faites effort. Le royaume de Dieu ne s'emporte que par violence; il n'y a que ceux qui emploient la force qui le ravissent. Marchez*, c'est-à-dire agissez, *tandis que le jour vous éclaire. L'arbre qui ne produit point de bons fruits sera coupé et jeté au feu.* Enfin, *celui qui ne porte pas sa croix, et ne la porte pas tous les jours, ne peut être mon disciple, ni digne de moi.* Tout cela est court, précis, décisif : c'est Jésus-Christ qui parle, et qui nous donne des règles infaillibles pour juger si nous serons sauvés ou réprouvés. Toute vie conforme à ces principes est une vie de salut, mais toute vie aussi qui leur est opposée doit être une vie de réprobation.

Et qu'on ne me demande point en quoi cette vie est criminelle, et pourquoi, sans être une vie licencieuse et vicieuse, c'est toutefois une vie réprouvée de Dieu. Je ne m'engagerai point ici dans un long détail, ni en des questions subtiles et abstraites : je n'ai en général autre chose à répondre, sinon que cette vie, dont on fait consister la prétendue innocence à s'abstenir de certains excès et de certains désordres scandaleux, n'a point précisément par-là les caractères de prédestination marqués dans les textes incontestables et irréprochables que je viens de rapporter. Vivre de la sorte, ce n'est certainement point entrer par la porte étroite, ni tenir un chemin rude et difficile.

Ce n'est point avoir de grands efforts à faire pour gagner le ciel, ni à user de grandes violences. Ce n'est point profiter du temps que Dieu nous donne, ni faire de nos années un emploi tel que Dieu le veut pour notre avancement dans ses voies et notre perfection. Ce n'est point être de ces bons arbres qui s'enrichissent de fruits, et remplissent par leur fertilité les espérances du maître. En un mot, ce n'est point vivre selon l'Évangile, puisque ce n'est ni se renoncer soi-même, ni porter sa croix, ni suivre Jésus-Christ. Or quiconque ne vit pas selon l'Évangile ne peut arriver au terme où l'Évangile nous appelle; et je conclus, sans hésiter, qu'il est hors de la route, qu'il s'égare, qu'il se damne. Ce raisonnement me suffit, et je n'en dis pas davantage. Malgré toutes les justifications qu'on peut imaginer, je ne me départirai jamais de ce principe fondamental et inébranlable. Si tant de chrétiens du siècle et de chrétiennes n'en sont point troublés, leur fausse confiance ne m'empêche point de trembler pour eux, et de trembler pour moi-même. Qu'ils raisonnent comme il leur plaira : s'ils n'ouvrent pas les yeux, et qu'ils s'obstinent à ne vouloir pas reconnoître la fatale illusion qui les séduit, j'aurai pitié de leur aveuglement; mais je ne cesserai point de prier en même temps le Seigneur qu'il me garde bien d'y tomber.

LES ŒUVRES SANS LA FOI, ŒUVRES INFRUCTUEUSES ET SANS MÉRITE POUR LA VIE ÉTERNELLE.

I. L'apôtre saint Jacques a dit : Faites-moi voir vos œuvres, et je jugerai par-là de votre foi ; mais, sans blesser le respect dû à la parole du saint apôtre, ne pourroit-on pas en quelque manière renverser la proposition, et dire aussi : Faites-moi voir votre foi, et je jugerai par-là de vos œuvres; c'est-à-dire que je connoîtrai par le caractère de votre foi si les œuvres que vous pratiquez sont véritablement de bonnes œuvres, si ce sont des œuvres chrétiennes, des œuvres saintes devant Dieu, des œuvres que vous puissiez présenter à Dieu, et qui vous tiennent lieu de mérites auprès de Dieu.

Car il ne faut point considérer nos œuvres précisément en elles-mêmes, pour savoir si elles sont bonnes ou mauvaises, si elles sont utiles ou infructueuses, si Dieu les accepte, ou s'il les méprise et les rejette; mais, pour faire cette distinction, on en doit examiner le principe. Or le principe de toutes bonnes œuvres, de toutes œuvres méritoires et recevables au tribunal de Dieu, c'est la foi, puisque la foi, selon l'expresse décision du concile de Trente, est la racine de toute justice; d'où il s'ensuit que cette racine étant altérée et gâtée, les fruits qu'elle produit doivent s'en ressentir, et que ce ne peuvent être de bons fruits.

Gardons-nous toutefois de donner dans une erreur condamnée par l'Église, et en effet très condamnable, qui est de traiter de péché tout ce qui ne vient pas de la foi. Ce seroit outrer la matière, et s'engager dans des conséquences hors de raison. Non seulement les œuvres des

infidèles n'ont pas toutes été des péchés, mais plusieurs ont été de vrais actes de vertu, et ont mérité même de la part de Dieu quelque récompense. Leurs vertus n'étoient que des vertus morales; mais, après tout, c'étoient des vertus. Dieu ne les récompensoit que par des graces temporelles, mais enfin ces graces temporelles étoient des récompenses, et Dieu ne récompense point le péché. Leurs œuvres pouvoient donc être moralement bonnes sans la foi; mais elles ne l'étoient ni ne pouvoient l'être de cette bonté surnaturelle qui nous rend héritiers du royaume de Dieu et cohéritiers de Jésus-Christ. Or c'est de ce genre de mérite que je parle, quand je dis que sans la foi il n'y a point de bonnes œuvres.

Ainsi, comme les œuvres sont d'une part les preuves les plus sensibles de la foi, de même est-il vrai d'autre part que c'est la foi qui fait le discernement des œuvres : tellement que, toutes bonnes qu'elles peuvent être de leur fond et devant les hommes, elles ne le sont auprès de Dieu, et par rapport à la vie éternelle qu'il nous a promise, qu'autant qu'elles procèdent d'une foi pure, simple et entière. Car, selon le témoignage de l'Apôtre, il n'est pas possible de plaire à Dieu sans la foi; et la disposition nécessaire pour approcher de Dieu est, avant toutes choses, de croire qu'il y a un Dieu, et de se soumettre à tout ce qu'il nous a révélé, ou par lui-même, ou par son Église.

De là il est aisé de juger si c'est toujours raisonner juste que de dire : Ces gens-là sont gens de bonnes œuvres, réglés dans leurs mœurs, irréprochables dans leur conduite, de la morale la plus sévère, n'ayant autre chose dans la bouche et ne prêchant autre chose : par conséquent, ce sont des hommes de Dieu, ce sont des gens parfaits selon Dieu. Tout cela est beau, ou plutôt tout cela est spécieux et apparent; mais, après tout, les hérétiques ont été tout cela, ou ont affecté de le paroître : témoin un Arius, témoin un Pélage, et tant d'autres. On relevoit leur sainteté, on canonisoit leurs actions, on les proposoit comme de grands modèles; mais, avec tout cela, ce n'étoient certainement pas des hommes de Dieu, parcequ'avec tout cela c'étoient des gens révoltés contre l'Église, attachés à leurs sens, entêtés de leurs opinions; en un mot, des gens corrompus dans leur foi.

On a néanmoins de la peine à se persuader que des hommes qui vivent bien ne pensent pas bien, et qu'étant si réguliers dans toute leur manière d'agir, ils s'égarent dans leurs créances : mais voilà justement un des piéges les plus ordinaires et les plus dangereux dont les hérésiarques et leurs fauteurs se soient servis, pour inspirer le venin de leurs hérésies et pour s'attirer des sectateurs ; piége que saint Bernard, sans remonter plus haut, nous a si naturellement et si vivement représenté dans la personne de quelques hérétiques de son temps. Que disoit-il d'Abeilard? *C'est un homme tout ambigu, et dont la vie est une contradiction perpétuelle. Au-dehors c'est un Jean-Baptiste, mais au-de-*

dans c'est un Hérode[1]. Que disoit-il d'Arnaud de Bresse? *Plût à Dieu que sa doctrine fût aussi saine que sa vie est austère! Il ne mange ni ne boit, et il est de ces gens que l'Apôtre nous a marqués, lesquels ont tout l'extérieur de la piété, mais qui n'en ont pas le fond ni les sentiments*[2]. *Ses paroles,* ajoutoit le même saint docteur en parlant du même Arnaud, *ses paroles coulent comme l'huile, et en ont, ce semble, l'onction; mais ce sont des traits empoisonnés: car ce qu'il prétend par des discours si polis et de si belles apparences de vertu, c'est de s'insinuer dans les esprits et de les gagner à son parti.* Que disoit-il de Henri, écrivant à un homme de qualité? *Ne vous étonnez pas qu'il vous ait surpris. C'est un serpent adroit et subtil. A le voir, il ne paroît rien en lui que d'édifiant; mais ce n'est là qu'une vaine montre, et dans l'intérieur il n'y a point de religion*[3].

Ces exemples suffisent pour nous faire comprendre combien on doit peu compter sur certaines œuvres d'éclat et sur certaine réputation de sainteté, qui souvent ne sont que des signes équivoques, et d'où l'on ne peut conclure avec assurance qu'un homme marche dans la voie droite, ni que ce soit un bon guide en matière de foi. Aussi est-ce encore l'avis que donnoit saint Bernard aux peuples de Toulouse. C'étoit un temps de ténèbres, où l'hérésie cherchoit à se répandre; mais, pour les préserver d'une peste si contagieuse, il leur enjoignoit de ne pas recevoir indifféremment toute sorte de prédicateurs, et de n'en admettre chez eux aucun qu'ils ne connussent. Car ne vous y fiez pas: *Ne vous en tenez précisément ni à ce qu'ils vous diront, ni au zèle qu'ils vous témoigneront, ni à la haute perfection de la morale qu'ils vous prêcheront. Ils vous tiendront un langage tout divin, et ils vous parleront comme des anges venus du ciel: mais de même qu'on mêle secrètement le poison dans les plus douces liqueurs, avec les expressions les plus chrétiennes, ils feront couler leurs nouveautés, et ils vous les présenteront sous des termes enveloppés et pleins d'artifice. Faux prophètes, loups ravissants déguisés en brebis*[4].

Cependant les simples se laissent surprendre. Ils voient des hommes, quant à l'extérieur, recueillis, modestes, zélés, laborieux, charitables, fidèles à leurs devoirs, et rigides observateurs de la discipline la plus étroite. Cette régularité les charme, et ils se feroient scrupule d'entrer là-dessus en quelque défiance, et de former le moindre soupçon désavantageux. On a beau leur dire que ce n'est pas là l'essentiel; que c'est la foi qui en doit décider; que si la foi manque, ou qu'elle ne soit pas telle qu'elle doit être, tout le reste n'est rien; ils prennent ce qu'on leur dit pour des calomnies, pour des jalousies de parti, pour des préventions et de faux jugements. Ainsi le Sauveur du monde s'élevoit contre les pharisiens et démasquoit leur hypocrisie; mais en vain: le

[1] Bern., *Epist. ad magistrum.*
[2] Idem, *Epist. ad episcopum Constantiensem.*
[3] Idem, *Epist. ad Hidefonsum.*
[4] Idem, *Epist. ad Tolosanos.*

peuple, touché de leur air pénitent et dévot, de leurs longues prières, de leurs abstinences, de leur exactitude aux plus légères pratiques de la loi, s'attachoit à eux, les admiroit, les révéroit, les combloit d'éloges, et, malgré tous les avertissements du Fils de Dieu, ne vouloit point d'autres maîtres ni d'autres conducteurs.

Mais, après tout, cette vie exemplaire ne fait-elle pas honneur à la religion, et ce zèle des bonnes œuvres n'est-il pas utile à l'Église ? A cela, je fais une réponse qui paroîtra d'abord avoir quelque chose de paradoxe, mais dont on reconnoîtra bientôt la solidité et l'incontestable vérité, pour peu qu'on entende ma pensée. Car je soutiens qu'il y a des personnes, et en assez grand nombre, qui dans un sens feroient beaucoup moins de mal à la religion, et s'en feroient beaucoup moins à eux-mêmes par une vie licencieuse et scandaleuse, que par leur sainteté prétendue et par l'éclat de leur zèle. Beaucoup moins de mal à la religion : pourquoi ? parceque dès qu'on les verroit sujets à des désordres grossiers, on perdroit en eux toute confiance, et qu'ils se trouveroient par-là moins en état de séduire les esprits, et d'établir leurs dogmes erronés. Au lieu de les suivre, on s'éloigneroit d'eux, et le mépris où ils tomberoient les décréditeroit absolument, et leur ôteroit toute autorité pour appuyer le mensonge. Beaucoup moins de mal à eux-mêmes : comment ? parceque, tôt ou tard, l'horreur de leurs désordres pourroit les toucher, les réveiller, leur inspirer des sentiments de repentir et les ramener. Les exemples en sont assez communs. De grands pécheurs ouvrent les yeux, écoutent les remontrances qu'on leur fait, reviennent de leurs égarements; et plus même ils sont grands pécheurs, plus il est quelquefois aisé de les émouvoir, en leur représentant les excès où ils se sont abandonnés, et les abîmes où la passion les a emportés.

Mais des gens au contraire dont la vie est exempte de certains vices, et qui d'ailleurs s'adonnent à mille pratiques très chrétiennes en elles-mêmes et très pieuses, voilà ceux auxquels il est plus difficile de se détromper, et d'apercevoir l'illusion qui les aveugle et qui les perd. A force de s'entendre canoniser, ils se persuadent sans peine qu'ils sont tels en effet qu'on les vante de tous côtés. Cette bonne idée qu'ils conçoivent d'eux-mêmes les entretient dans la fausse idée dont ils se sont laissé prévenir, que sur la doctrine ils ont les vues les plus justes, et qu'ils sont les défenseurs de la vérité. Ils se regardent comme les appuis de la foi, et ils croient rendre service à Dieu en tenant ferme contre l'Église même de Dieu, contre toute autorité et toute puissance supérieure, soit laïque, soit ecclésiastique. De cette sorte, ils s'obstinent dans un schisme dont ils sont les principaux agents, ils y vivent en paix, et ils meurent dans une opiniâtreté insurmontable; d'autant plus malheureux qu'il leur en coûte plus pour se perdre, et qu'ils se damnent à plus grands frais. Ce qui leur manque, ce ne sont pas les œuvres, mais la foi. Ils font tout ce qu'il faut faire pour se sanctifier;

mais n'ayant pas le fondement de toute la sainteté, qui est la foi, je veux dire l'obéissance, la docilité, la pureté de la foi, avec tout ce qu'ils font, ils ne se sanctifient pas. Ils ne bâtissent que sur le sable, ou, selon la figure de saint Paul, l'édifice qu'ils construisent n'est qu'un édifice de paille. De sorte qu'au jour du Seigneur ils seront de ces prophètes dont il est parlé dans l'Évangile, et qui, se présentant à Dieu pour être jugés, lui diront : *Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom? n'avons-nous pas en votre nom chassé les démons? n'avons-nous pas fait des miracles?* mais à qui Dieu répondra : *Je ne vous connois point; retirez-vous de moi, mauvais ouvriers, ouvriers d'iniquité* (MATTH., 7).

II. Il y a encore d'autres œuvres faites sans la foi, quoique faites avec la foi : je m'explique. Œuvres faites avec la foi : car dans le fond on est chrétien, on est catholique, on est uni de croyance avec l'Église, on ne rejette aucune de ses décisions, et on les reçoit toutes purement et simplement. Mais d'ailleurs, œuvres faites sans la foi, parceque la foi n'y a point de part, que la foi n'y entre point, que ce n'est point la foi qui les inspire, qui les dirige, qui les anime. Tout chrétien qu'on est, on agit en païen, je ne dis pas en païen sujet aux vices et au déréglement des mœurs où conduisoit de lui-même le paganisme; mais je dis en honnête et sage païen. C'est-à-dire qu'on agit, non point par la foi, ni par des vues de religion, mais par la seule raison, mais par une probité naturelle, mais par un respect tout humain, mais par la coutume, l'habitude, l'éducation, mais par le tempérament, l'inclination, le penchant.

On rend la justice, parcequ'on est droit naturellement et équitable; on sert le prochain, parcequ'on est naturellement officieux et bienfaisant; on assiste les pauvres, parceque naturellement on est sensible aux misères d'autrui, et qu'on a le cœur tendre et affectueux; on prend soin d'un ménage, et on s'applique à bien conduire une maison, parceque naturellement on est rangé et qu'on aime l'ordre; on remplit toutes les fonctions de son ministère, de son emploi, de sa charge, parceque l'honneur le demande, parceque la réputation y est engagée, parcequ'on veut toujours se maintenir en crédit et sur un certain pied; on s'occupe d'une étude, on passe les journées et souvent même les nuits dans un travail continuel, parcequ'on veut s'instruire et savoir, qu'on veut réussir et paroître, qu'on veut s'avancer et parvenir : ainsi du reste, dont le détail seroit infini.

Tout cela est bon en soi; mais, dans le motif, tout cela est défectueux. Il est bon de rendre à chacun ce qui lui est dû, de protéger l'innocence, et de garder en toutes choses une parfaite équité. Il est bon de se prêter la main les uns aux autres, de se prévenir par des offices mutuels, et d'obliger autant qu'on peut tout le monde. Il est bon de consoler les affligés, de compatir à leurs peines et de les secourir dans leurs besoins. Il est bon de veiller sur des enfants, sur des domes-

tiques, sur toute une famille, d'en administrer les biens et d'en ménager les intérêts. Il est bon, dans une dignité, dans une magistrature, dans un négoce, de vaquer à ses devoirs, et de s'y adonner avec une assiduité infatigable. Que dirai-je de plus? il est bon de cultiver ses talents, de devenir habile dans sa profession, de travailler à enrichir son esprit de nouvelles connoissances : encore une fois, il n'y a rien là que de louable; mais voici le défaut capital : c'est qu'il n'y a rien là qui soit marqué du sceau de la foi, ni par conséquent du sceau de Dieu. Or le sceau de Dieu, le sceau de la foi ne s'y trouvant point, ce ne peut être, pour m'exprimer ainsi, qu'une monnoie fausse dans l'estime de Dieu, et de nulle valeur par rapport à l'éternité. Car on peut nous dire alors ce que disoit le Sauveur des hommes : Qu'attendez-vous dans le royaume du ciel, et quelle récompense méritez-vous? *Eh! les païens ne faisoient-ils pas tout ce que vous faites* (MATTH., 5)? Et qu'avez-vous au-dessus d'eux, puisque vous n'agissez point autrement qu'eux, ni par des principes plus relevés?

En effet, il y a eu dans le paganisme, comme parmi nous, des juges intègres, déclarés, sans acception de personne, en faveur du bon droit, et assez généreux pour le défendre aux dépens de leur fortune et même au péril de leur vie. Il y a eu d'heureux naturels, toujours disposés à faire plaisir, et ne refusant jamais leurs services. Il y a eu des ames compatissantes, qui, par un sentiment de miséricorde, s'attendrissoient sur toutes les calamités, ou publiques ou particulières, et pour y subvenir répandoient leurs dons avec abondance. Il y a eu des hommes d'une droiture inflexible, d'une fermeté inébranlable, d'un désintéressement à toute épreuve, d'un courage que rien n'étonnoit, d'une patience que rien n'altéroit, d'une application que rien ne lassoit, d'une attention et d'une vigilance à qui rien n'échappoit. Il y a eu des femmes d'une régularité parfaite et d'une conduite irrépréhensible. Que de vertus! mais quelles vertus? vertus morales, et rien au-delà. Elles méritoient les louanges du public, elles méritoient même de la part de Dieu quelques récompenses temporelles, et les obtenoient; elles étoient bonnes pour cette vie, mais sans être d'aucun prix pour l'autre, parceque la foi ne les vivifioit pas, ne les sanctifioit pas, ne les consacroit pas.

Telles sont les vertus d'une infinité de chrétiens, telles sont leurs œuvres. Leur voix est la voix de Jacob, mais leurs mains sont les mains d'Esaü; c'est-à-dire qu'ils ont la foi, mais comme s'ils ne l'avoient point, puisque dans toutes leurs actions ils ne font nul usage de leur foi. A considérer dans la substance les œuvres qu'ils pratiquent, ce sont des œuvres dignes de la foi qu'ils professent, et ce seroient des œuvres dignes de Dieu, si la foi les rapportoit à Dieu; mais c'est à quoi ils ne pensent en aucune sorte. Ils consultent, ils délibèrent, ils forment des desseins, ils prennent des résolutions, ils les exécutent; dans le plan de vie où leur condition les engage, ils se

trouvent chargés d'une multitude d'affaires, et pour y suffire ils se donnent mille mouvements, mille soins, mille peines; ils ont, selon le cours des choses humaines et selon les conjonctures, leurs contradictions, leurs traverses à essuyer; ils ont leurs chagrins, leurs ennuis, leurs dégoûts, leurs adversités, leurs souffrances à porter. Ample matière, riche fonds de mérites auprès de Dieu, si la foi, comme un bon levain, y répandoit sa vertu; si, dis-je, toutes ces délibérations et tous ces desseins étoient dirigés par des maximes de foi; si toutes ces fatigues et tous ces mouvements étoient soutenus par des considérations divines et de foi; si toutes ces souffrances et toutes ces afflictions étoient prises, acceptées, offertes en sacrifice et présentées par un esprit de foi; tout profiteroit alors pour la vie éternelle, et rien ne seroit perdu.

Je dis rien, quelque peu de chose que ce soit : car voilà quel est le propre et l'efficace de la foi, quand elle opère par la charité et par une intention pure et chrétienne. On ne peut mieux la comparer qu'à ce grain évangélique qui de tous les légumes est le plus petit, mais qui, semé dans une bonne terre, croît, s'élève, pousse des branches, se couvre de feuilles et devient arbre. Partout où la foi se communique étant accompagnée de la grace, et partout où elle agit, elle y imprime un caractère de sainteté, et attache aux moindres effets qu'elle produit un droit spécial à l'héritage céleste. Ne fût-ce qu'un verre d'eau donné au nom de Jésus-Christ, c'est assez pour obtenir dans l'éternité une couronne de gloire. Les apôtres passèrent toute une nuit à pêcher, et ils ne prirent rien : pourquoi? parceque Jésus-Christ n'étoit pas avec eux; mais du moment que cet Homme-Dieu parut sur le rivage, et que par son ordre et en sa présence ils se remirent au travail, la pêche qu'ils firent fut si abondante, que leurs filets se rompoient de toutes parts, et qu'ils eurent beaucoup de peine à la recueillir. Image sensible où nous devons également reconnoître, et l'inutilité de toutes nos œuvres pour le salut, si la foi, animée de la charité et de la grace, n'en est pas le principe et comme le premier moteur; et leur excellence, si ce sont les fruits d'une foi vive et agissante, et si c'est par l'impression de la foi que nous sommes excités à les pratiquer.

Étrange aveuglement que le nôtre, quand nous suivons d'autres règles en agissant, et que nous nous conduisons uniquement par la politique du siècle et par la prudence de la chair! Combien vois-je tous les jours de personnes de l'un et de l'autre sexe, de tout âge et de tout état, qui, dans les occupations et les embarras dont ils sont sans cesse agités, ne se donnent ni repos ni relâche; qui, du matin au soir, obligés d'aller, de venir, de parler, d'écouter, de répondre, de veiller à tout ce qui est de leur intérêt propre ou de leur devoir, mènent une vie très fatigante; qui, dans le commerce du monde, sont exposés à des déboires très amers, à des contre-temps très désagréables, à des revers très fâcheux, à des coups et à des événements capables de

déconcerter toute la fermeté de leur ame; qui, par la délicatesse de leur complexion ou le dérangement de leur santé, sont affligés de fréquentes maladies, d'infirmités habituelles, souvent même de douleurs très aiguës? Or en quoi ils me paroissent tous plus à plaindre, et ce qu'il y a pour eux sans contredit de plus déplorable, c'est que tant de pas, de courses, de veilles, d'inquiétudes, de tourments d'esprit; que tant d'exercices du corps très pénibles, et quelquefois accablants; que tant d'accidents, d'infortunes, de mauvais succès, de pertes, de contrariétés, de tribulations, d'humiliations, de désolations, de foiblesses et de langueurs; que tout cela, dis-je, et mille autres choses qui leur deviendroient salutaires avec le secours de la foi, ne leur soient, au regard du salut, d'aucun profit, parceque, tout abîmés dans les sens, ils ne savent point user de leur foi, et qu'ils ne la mettent jamais en œuvre. Sans rien faire plus qu'ils ne font, et sans rien souffrir au-delà de ce qu'ils souffrent, ils pourroient, par le moyen de cette foi bien épurée et bien employée, amasser d'immenses richesses pour un autre monde que celui-ci, et grossir chaque jour leur trésor; au lieu que, se bornant aux vues profanes d'une nature aveugle et aux vains raisonnements d'une sèche philosophie, toutes leurs années s'écoulent sans fruit, et qu'à la fin de leurs jours ils n'ont rien dans les mains dont ils puissent tirer devant Dieu quelque avantage. Heureux donc le chrétien qui fait toujours la sainte alliance, et des œuvres avec la foi, et de la foi avec les œuvres!

LA FOI VICTORIEUSE DU MONDE.

Ne craignez point, disoit Jésus-Christ à ses apôtres; *j'ai vaincu le monde* (JOAN., 16). Il l'a en effet vaincu: et par où? par la foi qu'il est venu nous enseigner, et par la sainte religion qu'il a établie sur la terre. *Aussi*, écrivoit saint Jean aux premiers fidèles, *quelle est, mes Frères, cette victoire qui nous a fait triompher du monde? c'est notre foi* (1. JOAN., 5). Pour bien entendre ceci, il faut, selon la belle observation de saint Augustin, distinguer dans le monde trois choses qui nous perdent: ses erreurs, ses douceurs et ses rigueurs. Les erreurs du monde nous séduisent, ses douceurs nous corrompent; et ses rigueurs ou ses persécutions nous inspirent une crainte lâche, et nous tyrannisent par un respect humain dont nous ne pouvons presque nous défendre. Or la religion, je dis la vraie religion, qui est la religion chrétienne, nous élève au-dessus de tout cela, et nous en rend victorieux. Elle nous détrompe des erreurs du monde, elle nous dégoûte des douceurs du monde, elle nous fortifie contre les rigueurs du monde.

I. Le monde est rempli d'erreurs, et même d'erreurs les plus sensibles et les plus grossières. Ce sont mille fausses maximes, dont il se fait autant de vérités prétendues et autant de principes incontestables. Quelles sont, par exemple, les maximes de tant de mondains ambitieux, qui mettent la fortune à la tête de tout, et qui, se la proposant

comme leur fin, concluent qu'il y faut parvenir à quelque prix que ce puisse être? Quelles sont les maximes de tant de mondains intéressés, qui se font de leurs richesses une divinité, et qui, pensant ne valoir dans la vie qu'à proportion de ce qu'ils possèdent, regardent le soin d'amasser et de grossir leurs revenus comme une affaire capitale à laquelle toutes les autres doivent céder? Quelles sont les maximes de tant de mondains abandonnés à leurs plaisirs, qui s'imaginent n'être sur la terre que pour se divertir et pour flatter leurs sens, et qui, livrés à des passions honteuses, ne connoissent point de plus grand bonheur que de les contenter en toutes les manières, et de vivre au gré de leurs desirs? Mais surtout à quelles maximes la prudence humaine et la politique n'a-t-elle pas donné cours? Voilà les règles de conduite que suit le monde, et où il se croit bien fondé. Qui voudroit en appeler et les contredire passeroit pour un esprit foible, sans connoissance, et, si je l'ose dire, pour un imbécile qui n'est bon à rien, pour un insensé. Ce sont néanmoins des règles, ce sont des maximes où l'on ne voit, à les bien examiner, ni saine raison, ni humanité, ni charité, ni honnêteté, ni probité, ni bonne foi, ni justice, ni équité. Or la religion nous détrompe de toutes ces erreurs : comment cela? parceque, raisonnant sur des principes tout opposés à ceux dont le monde se laisse prévenir et aveugler, elle en tire des conséquences et des maximes toutes contraires.

Car sur quels principes sont établies tant de maximes erronées et absolument fausses, dont le monde est infatué? sur l'amour de soi-même, sur l'attachement aux plaisirs, sur la cupidité, la sensualité, sur l'intérêt, l'ambition, la politique; sur toutes les inclinations de la nature corrompue et toutes les passions du cœur. De telles racines, il n'est pas surprenant qu'il vienne des fruits infectés et gâtés; et du mensonge, que peut-il naître autre chose que le mensonge? Mais la religion a des vues bien différentes, et appuie ses raisonnements et ses décisions sur des principes bien plus solides et plus relevés, qui sont : un attachement inviolable à Dieu et à la loi de Dieu, l'amour du prochain et même des ennemis, le renoncement à soi-même et au monde, le désintéressement, la fidélité, la droiture de cœur, la mortification des sens, la sanctification de son ame et le zèle de son salut. De cette opposition de principes suit une opposition entière de maximes et de règles de vie. Ainsi un chrétien, c'est un homme qui juge des choses et qui en pense tout autrement que le monde; et voilà la première victoire que la religion a remportée et qu'elle remporte tous les jours, en faisant revenir une infinité de mondains des opinions du monde, et leur en découvrant l'illusion et le danger. Le monde se récrie contre ces vérités, et les rejette comme de vaines imaginations; mais un chrétien instruit de sa religion s'en tient à l'oracle de saint Paul : *Qu'il a plu à Dieu de sauver les hommes par cela même qui paroît au monde égarement et folie* (1. *Cor.*, 1).

Je dis par cela même qui paroît égarement d'esprit, mais qui, bien loin de l'être, est plutôt la souveraine sagesse. Car, à bien examiner tous les principes et toutes les maximes de l'Évangile, on n'y trouvera rien que de conforme à la raison la plus éclairée et la plus juste dans ses vues. Aussi voyons-nous que dès que le feu de la passion commence à s'amortir dans un homme, et qu'il est plus en état de discerner le bien et le mal, le vrai et le faux, parcequ'il a les yeux plus ouverts et qu'il considère les objets d'un sens plus rassis, c'est alors que ces maximes et ces principes évangéliques, contre lesquels il se récrioit tant, lui semblent beaucoup mieux fondés qu'il ne vouloit se le persuader. La foi qui se réveille dans son cœur les lui représente dans un jour tout nouveau pour lui. Plus il s'applique à en rechercher les motifs, à en suivre les conséquences, à en observer les salutaires effets, plus il y découvre de solidité et de vérité. Il est surpris de l'aveuglement où il étoit; du moins il commence à se défier de ses anciens préjugés; et la lumière dont il aperçoit les premiers rayons, perçant peu à peu au travers des nuages qui l'obscurcissoient, et se répandant avec plus de clarté, cet homme enfin, par un changement qu'on ne peut attribuer qu'à la vertu de la foi et de la grace qui l'accompagne, se déclare, comme saint Paul, un des plus zélés défenseurs des vérités mêmes qu'il attaquoit auparavant, et qu'il combattoit avec plus d'obstination. Triomphe qui honore la religion, et dont elle profite pour faire d'autres conquêtes, et pour convaincre les plus incrédules et les soumettre. Ainsi l'exemple de Saul élevé dans le judaïsme et l'un des plus ardents persécuteurs de l'Église, mais devenu, par une conversion éclatante, apôtre de Jésus-Christ, et le docteur des Gentils, étoit un argument sensible contre les Juifs, et leur faisoit admirer malgré eux l'efficace et le pouvoir de la foi chrétienne.

II. Comme le monde par ses erreurs aveugle l'esprit, c'est par ses douceurs qu'il gagne et qu'il pervertit le cœur. Dans l'un il agit par voie de séduction, et dans l'autre par voie d'attrait et de corruption. Ce que nous appelons douceurs du monde, c'est ce que saint Jean appelle concupiscence des yeux, concupiscence de la chair, et orgueil de la vie; c'est-à-dire que sous ce terme nous comprenons tout ce qu'il y a dans le monde qui peut éblouir les yeux, charmer les sens, piquer la curiosité, nourrir l'amour-propre, rendre la vie aisée, commode, agréable, molle et délicieuse. Voilà par où le monde, dans tous les temps, s'est acquis un empire si absolu sur les cœurs des hommes; voilà par où il nous attire, ou plutôt par où il nous enchante et nous entraîne. Ce n'est pas que souvent on ne connoisse la bagatelle et le néant de tout cela : on en est détrompé selon les vues de l'esprit; mais par une espèce d'ensorcellement, tout détrompé qu'on est de ces fausses douceurs du monde, on y trouve toujours un certain goût dont on a toutes les peines imaginables à se déprendre. En vain la raison veut-elle venir au secours : nous avons beau raisonner et

faire les plus belles réflexions, toutes nos réflexions et tous nos raisonnements n'empêchent pas que ce goût ne se fasse sentir, et qu'il ne nous emporte par une espèce de violence.

Il n'y a que la religion à qui il soit réservé de le bannir de notre cœur, ou de l'y étouffer. Comment cela? 1. Par l'esprit de pénitence qu'elle nous inspire. Car elle nous fait souvenir sans cesse que nous sommes pécheurs, et cette vue fréquente de nos péchés, et des justes châtiments qui leur sont dus, nous remplit d'une sainte haine de nous-mêmes, et nous donne ainsi du dégoût pour tout ce qui flatte notre sensualité, comme étant peu convenable à des pénitents. 2. Par l'estime des biens éternels, où elle nous fait porter toutes nos prétentions et tous nos desirs. Le cœur occupé de la haute idée que nous concevons de cette béatitude qui nous est promise se dégage peu à peu de tous les objets mortels, et devient comme insensible à tout ce que le monde peut lui offrir de plus attrayant. *Que tout ce que je vois sur la terre me paroît méprisable et insipide*, s'écrioit un grand saint, *quand je lève les yeux au ciel* (Ignace)! Bien d'autres avant lui l'avoient pensé de même, et bien d'autres l'ont pensé après lui. 3. Par les consolations divines que l'esprit de religion répand dans les ames vraiment chrétiennes. Consolations cachées aux mondains, parceque l'homme sensuel, dit le grand Apôtre, ne peut comprendre ce qui est de Dieu. Consolations spirituelles d'autant plus relevées au-dessus de tous les plaisirs des sens, que l'esprit est plus noble que le corps. Consolations si douces et si abondantes, que le cœur en est quelquefois comme inondé et enivré. A peine les Saints les pouvoient-ils soutenir, tant ils en étoient comblés et transportés. Saint François-Xavier s'écrioit en s'adressant à Dieu : *C'est assez, Seigneur, c'est assez.* Sainte Thérèse tenoit le même langage, et demandoit que Dieu interrompît pour quelque temps le cours de ces douceurs célestes dont elle étoit toute pénétrée. D'autres en tomboient dans des extases et des défaillances où ils demeuroient les heures entières, et qui les ravissoient hors d'eux-mêmes. Le monde en jugera tout ce qu'il lui plaira. Ce qui est de certain, c'est qu'avec tous ses agréments et tous ses charmes, il n'a rien de comparable à ces saintes délices et à ces joies secrètes que la religion nous fait goûter. Une ame qui les a une fois ressenties ne sent plus rien de tout le reste.

C'est la merveille qu'on a vue dans tous les temps, et dont nous sommes encore témoins. On a vu une multitude innombrable de personnes de tout sexe, de tout âge, de tout état, renoncer aux plaisirs du monde les plus engageants et les plus touchants. C'étoient de jeunes vierges à qui le monde présentoit dans un long cours d'années la fortune la plus riante. C'étoient des riches du siècle, des hommes opulents, des grands qui, dans leur grandeur et leur opulence, jouissoient ou pouvoient jouir de toutes les aises de la vie. Mais par quel prodige ont-ils méprisé tout cela, ont-ils quitté tout cela, se sont-ils

volontairement dépouillés de tout cela? A ces richesses dont le monde est si avide, et où il fait presque consister tout son bonheur, parcequ'il y trouve de quoi satisfaire toutes ses convoitises, ils ont préféré une pauvreté qui leur accordoit à peine le nécessaire, ou pour la nourriture, ou pour le vêtement, ou pour la demeure. A cet éclat et à ces honneurs dont le monde est si jaloux, et dont il cherche à repaître si agréablement son orgueil, ils ont préféré l'obscurité de la retraite, si opposée à l'ambition naturelle, et se sont condamnés à vivre inconnus et dans l'oubli. A toutes les délicatesses et toutes les commodités du monde, ils ont préféré la pénitence du cloître et les plus dures pratiques de la mortification religieuse, aussi ennemis d'eux-mêmes et de leur chair, qu'on en est communément esclave et idolâtre. Qui leur a inspiré ce renoncement, ce détachement, et qui les a soutenus dans un genre de vie si contraire au penchant de la nature et à l'esprit du monde? c'est la foi dont ils étoient remplis, et dont ils suivoient les divines impressions. En vain le monde étaloit-il devant eux ses pompes les plus brillantes, et en vain pour les attirer leur faisoit-il voir une carrière semée de fleurs: la foi dissipoit tous ces prestiges, et rien ne les touchoit que le grand sentiment de l'Apôtre: *Pour moi, Dieu me garde de me glorifier jamais en aucune autre chose que dans la croix de notre Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde m'est crucifié et je suis crucifié au monde* (*Galat.*, 6)!

III. Outre ses erreurs et ses douceurs, le monde a encore ses rigueurs. Ce sont ces persécutions qu'il suscite à la vertu, et où elle a besoin d'une force supérieure. Car l'Apôtre a bien eu raison de dire que ceux qui veulent vivre saintement selon Jésus-Christ doivent s'attendre à de rudes combats. On a des railleries à essuyer, et mille respects humains à surmonter. On refroidit un ami et on l'indispose, en refusant d'entrer dans ses intrigues, et de s'engager dans ses entreprises criminelles. On devient un objet de contradiction pour toute une famille, pour toute une société, pour tout un pays, parcequ'on veut y établir la règle, y maintenir l'ordre, y rendre la justice: ainsi de tant d'autres sujets. Voilà ce qui fait un des plus grands dangers du monde, et ce qui cause dans la vie humaine tant de désordres.

Car il est difficile de tenir ferme en de pareilles rencontres, et nous voyons aussi qu'on y succombe tous les jours et presque malgré soi. Un homme gémit de l'esclavage où il est, et un fonds d'équité, de droiture, de conscience, qu'il a dans l'ame, lui fait desirer cent fois de secouer le joug et de s'affranchir d'une telle tyrannie; mais le courage lui manque, et quand il en faut venir à l'exécution, toutes ses résolutions l'abandonnent. Or qui peut le déterminer, l'affermir, le mettre à toute épreuve? c'est la religion. Avec les armes de la foi, il pare à tous les coups, il résiste à toutes les attaques, il est invincible. Il n'y a ni amitié qu'il ne rompe, ni société dont il ne s'éloigne,

ni menaces qu'il ne méprise, ni espérances, ni intérêts, ni avantages qu'il ne sacrifie à Dieu et à son devoir.

Telles sont, dis-je, les dispositions d'un homme animé de l'esprit du christianisme et soutenu de là foi qu'il professe. C'est ainsi qu'il pense, et c'est ainsi qu'il agit. La raison est qu'étant chrétien, il ne reconnoît point, à proprement parler, d'autre maître que Dieu, ou que, reconnoissant d'autres puissances, il ne les regarde que comme des puissances subordonnées au Tout-Puissant, lequel doit être mis au-dessus de tout sans exception. Ce sentiment sans doute est généreux; mais il ne faut pas se persuader que ce soit un pur sentiment, ni une spéculation sans conséquence et sans effet. Il n'y a rien là à quoi la pratique n'ait répondu, et dont elle n'ait confirmé mille fois la vérité. Combien de discours et de jugements, combien de mépris et d'outrages ont essuyés tant de vrais serviteurs et de vraies servantes de Dieu, plutôt que de se départir de la vie régulière qu'ils avoient embrassée, et des saintes observances qu'ils s'y étoient prescrites? Combien d'efforts, de reproches, d'oppositions, ont surmonté de tendres enfants, et avec quelle constance ont-ils résisté à des pères et à des mères qui leur tendoient les bras pour les retenir dans le monde, et les détourner de l'état religieux? A combien de disgraces, de haines, d'animosités, de revers, se sont exposés, ou de sages vierges qu'on n'a pu gagner par les plus pressantes sollicitations, ou des juges intègres qu'on n'a pu résoudre par les plus fortes instances à vendre le bon droit, ou de vertueux officiers, des subalternes, des domestiques que nulle autorité n'a pu corrompre, ni retirer des voies d'une exacte probité? Quels tourments ont endurés des millions de martyrs? Rien ne les a étonnés: ni les arrêts des magistrats, ni la fureur des tyrans, ni la rage des bourreaux, ni l'obscurité des prisons, ni les roues, ni les chevalets, ni le fer, ni le feu. Que l'antiquité nous vante ses héros, jamais ces héros que le paganisme a tant exaltés, et dont il a consacré la mémoire, firent-ils voir une telle force? Or d'où venoit-elle? d'où venoit, dis-je, à ces glorieux soldats de Jésus-Christ cette fermeté inébranlable, si ce n'est de la religion, qu'ils portoient vivement empreinte dans le cœur? Elle les accompagnoit partout, partout elle leur servoit de bouclier et de sauvegarde: miracle dont les ennemis mêmes de la foi chrétienne et ses persécuteurs étoient frappés. Mais nous, de tout ceci, que devons-nous conclure à notre confusion? La conséquence, hélas! n'est que trop évidente, et que trop aisée à tirer. C'est qu'étant si préoccupés des erreurs du monde, si épris des douceurs du monde, si timides et si foibles contre les respects et les considérations du monde, il faut, ou que nous ayons bien peu de foi, ou que notre foi même soit tout-à-fait morte?

Car le moyen d'allier ensemble, dans un même sujet, deux choses aussi peu compatibles entre elles que le sont une foi vive qui nous détrompe de toutes les erreurs du monde, et cependant ces mêmes

erreurs tellement imprimées dans nos esprits, qu'elles deviennent la règle de tous nos jugements et de toute notre conduite? Comment avec une foi qui, dans sa morale, ne tend qu'au crucifiement de la chair et à l'abnégation de soi-même, accorder une recherche perpétuelle des douceurs du monde, de ses fausses joies, et de ses voluptés même les plus criminelles? Enfin, par quel assemblage une foi qui nous apprend à tenir ferme pour la cause de Dieu contre tous les raisonnements du monde, contre tous ses mépris et tous ses efforts, peut-elle convenir avec une crainte pusillanime qui cède à la moindre parole, et qui asservit la conscience à de vains égards et à des intérêts tout profanes? Sont-ce là ces victoires que la foi a remportées avec tant d'éclat dans les premiers siècles de l'Église? a-t-elle changé dans la suite des temps; et, si elle est toujours la même, pourquoi n'opère-t-elle pas les mêmes miracles? Car au lieu que la foi étoit alors victorieuse du monde, il n'est maintenant que trop ordinaire au monde de l'emporter sur la foi, d'imposer silence à la foi, de triompher de la foi. Nous n'en pouvons imaginer d'autre cause, sinon que la foi s'est affoiblie à mesure que l'iniquité s'est fortifiée; et parceque l'iniquité jamais ne fut plus abondante qu'elle est, ni plus dominante, de là vient aussi que la foi jamais ne fut plus languissante ni moins agissante. Encore combien y en a-t-il chez qui elle est absolument éteinte! et doit-on s'étonner, après cela, que cette foi qui produisoit autrefois de si beaux fruits de sainteté soit si stérile parmi nous? Prions le Seigneur qu'il la ranime, qu'il la ressuscite, et qu'il lui fasse reprendre dans nous sa première vertu. Travaillons nous-mêmes à la réveiller par de fréquentes et de solides réflexions. Confondons-nous de toutes nos foiblesses, et reprochons-nous amèrement devant Dieu l'ascendant que nous avons laissé prendre sur nous au monde, lorsqu'avec une étincelle de foi nous pouvions résister à ses plus violents assauts, et repousser tous ses traits. Le Fils de Dieu rendant raison à ses disciples pourquoi ils n'avoient pu chasser un démon, ni guérir un enfant qui en étoit possédé, leur disoit : *C'est à cause de votre incrédulité* (MATTH., 17); puis, usant d'une comparaison assez singulière : *Si votre foi*, ajoutoit le même Sauveur, *égaloit seulement un grain de sénevé, quelque petite qu'elle fût, elle vous suffiroit pour transporter les montagnes d'un lieu à un autre, et tout vous deviendroit possible.* Que seroit-ce donc si nous avions une foi parfaite, et de quoi ne viendroit-on pas à bout?

L'INCRÉDULE CONVAINCU PAR LUI-MÊME.

L'impie ne peut se résoudre à croire les vérités de l'Évangile, tant elles lui semblent choquer le bon sens et la raison. Il les rejette avec le dernier mépris, et ne craint point de les traiter d'inventions humaines et de pures imaginations : car son impiété va jusque là; et s'il garde au-dehors certaines mesures, et que dans les compagnies il n'ose

pas s'expliquer si ouvertement ni en des termes si forts, il sait bien dans les entretiens particuliers se dédommager de son silence, et l'on n'est pas assez peu instruit pour ignorer quels sont ses discours devant d'autres libertins comme lui, dont la présence l'excite, bien loin de l'arrêter. A l'entendre, toute la religion n'est que chimère, et tout ce qu'elle nous révèle ne sont que des visions. Il y trouve, à ce qu'il prétend, des difficultés invincibles, des contradictions évidentes, des impossibilités absolues. En un mot, dit-il d'un ton décisif, tous ces mystères sont incroyables. Il le dit, mais en le disant il ne remarque pas, cet esprit rare, que par-là il fournit des armes contre lui-même, et que de là il doit tirer pour sa conviction propre un argument personnel, et des plus sensibles. Plus nos mystères lui semblent hors de toute croyance, plus il doit concevoir quel étonnant prodige c'a été dans le monde que des mystères, selon lui si incroyables, aient été crus néanmoins si universellement, et qu'ils le soient encore.

Ceci ne suffit pas; mais, pour mieux convaincre l'impie par ses sentiments mêmes, et pour lui faire mieux sentir l'avantage qu'il me donne et l'embarras où il s'engage lorsqu'il parle si indignement des plus saints mystères de notre foi, comme s'ils étoient opposés à toute la lumière naturelle, je veux raisonner quelque temps avec lui, et entrer dans le détail de certaines circonstances qui serviront à fortifier la preuve qu'il me présente pour le combatre. Car, encore une fois, je ne veux le combattre que par lui-même; et peut-être apprendra-t-il à devenir plus réservé dans ses paroles, et à en craindre, plus qu'il ne fait, les conséquences.

Je lui permets donc d'abord de former sur les mystères de la religion toutes les difficultés qu'il lui plaira, et de les grossir, de les exagérer. J'irai même, s'il est besoin, jusqu'à tolérer ses mauvaises plaisanteries, je les laisserai passer, et là-dessus je n'entreprendrai point de lui fermer la bouche; je consens qu'avec ses grandes exclamations, ou avec ses airs moqueurs, il me redise ce qu'il a dit cent fois : Eh! qu'est-ce qu'un seul Dieu en trois personnes, et que ces trois personnes dans un seul Dieu? Eh! qui peut s'imaginer un Dieu tout esprit de sa nature et comme Dieu, mais revêtu de notre chair et homme comme nous? Quoi! ce Dieu qu'on me dit être d'une puissance, d'une grandeur, d'une majesté infinie, je me figurerai qu'il est descendu sur la terre, qu'il y a pris une nature semblable à la nôtre, qu'il est né dans une étable, qu'il a vécu dans la misère et dans la souffrance, enfin qu'il est mort dans l'opprobre et dans l'ignominie de la croix? Tout cela est-il digne de lui? tout cela est-il croyable? Tel est le langage de l'impie, et je ne rapporterai point tout ce que lui suggère son libertinage sur la morale chrétienne, sur la Providence divine, sur l'immortalité de l'ame, sur la résurrection future, sur le jugement général, sur les peines éternelles de l'enfer. Car il n'épargne rien, et il ne veut convenir de rien. Le moyen, à son avis, de se mettre ces fan-

tômes dans l'esprit? et peuvent-ils entrer dans la pensée d'un homme raisonnable?

Il me seroit aisé, en lui accordant que les mystères de la religion sont au-dessus de la raison, de lui répondre en même temps et de lui faire voir que, bien loin d'être contre la raison, ils y sont au contraire très conformes. Je dis très conformes à une raison saine, à une raison épurée de la corruption du vice, à une raison dégagée de l'empire des sens et des passions, à une droite raison. Mais ce n'est point là présentement le sujet dont il s'agit entre lui et moi. Je me suis seulement proposé de lui montrer comment, en attaquant la vérité de nos mystères, et nous les représentant comme des mystères si rebutants et si difficiles à croire, il en affermit par-là même la foi, et que l'idée qu'il s'en fait pour les mépriser et pour en railler, c'est justement ce qui le doit disposer à y reconnoître quelque chose de surnaturel et de divin.

Voici donc ma réponse, et à quoi je m'en tiens. Je prends ce beau passage de saint Paul, dans la première Épître à Timothée : *C'est un grand mystère de piété qui a été manifesté dans la chair, autorisé par l'esprit, vu des anges, prêché aux Gentils, cru dans le monde, et élevé à la gloire* (1. *Tim.*, 3). Ce grand mystère, c'est le mystère de Jésus-Christ Dieu et homme tout ensemble, et l'auteur de la loi nouvelle. Que ce mystère ait été réellement et véritablement *manifesté dans la chair*; qu'il ait été *autorisé par l'esprit céleste,* qui est l'esprit de Dieu; *que les anges l'aient vu*, et qu'enfin *il ait été élevé à la gloire*, voilà sur quoi l'impie se récriera contre moi, et s'inscrira en faux. Mais que ce même mystère, que ce grand mystère, et que tous les mystères particuliers qui y ont rapport et qui font le corps de la religion, aient été prêchés aux Gentils; et surtout qu'en vertu de cette prédication ils aient été crus dans le monde, je ne pense pas que ni lui, ni tout autre libertin comme lui, soit assez aveugle et assez dépourvu de connoissance pour former sur cela le moindre doute. Ainsi j'avance, et pour mettre ma preuve dans tout son jour et toute sa force, je lui fais faire avec moi les observations suivantes, dont je le défie de me contester en aucune sorte la certitude et l'évidence.

1. Que ces mystères qu'il prétend incroyables ont été crus néanmoins dans le monde. On les y a prêchés en y prêchant la loi chrétienne. On les a expliqués aux peuples, et on les en a instruits. Les peuples dociles et soumis ont reçu ces instructions, ont embrassé cette doctrine. La même foi les a unis entre eux dans une même Église, et telle a été l'origine et la naissance du christianisme.

2. Que ces mystères qu'il prétend incroyables n'ont point seulement été crus dans un coin de la terre obscur et inconnu, ni par un petit nombre d'hommes ramassés au hasard, et plus crédules que les autres, mais qu'ils ont été crus dans toutes les parties du monde. Les prédicateurs qui furent chargés d'annoncer l'Évangile le portèrent,

selon l'ordre exprès de leur maître, à toutes les nations. Dans l'orient, l'occident, le midi, le septentrion, on entendit partout la parole du Seigneur, dont ils étoient les interprètes. Des troupes de prosélytes vinrent en foule pour être agrégés dans l'école de Jésus-Christ. Les disciples se multiplièrent, se répandirent de tous côtés; les villes, les provinces, les royaumes en furent remplis, et c'est ainsi qu'en très peu de temps s'élevèrent de nombreuses et de florissantes chrétientés.

3. Que ces mystères qu'il prétend incroyables n'ont point non plus été crus seulement par le simple peuple, par des sauvages et des barbares, par des esprits grossiers et ignorants, mais par les plus grands génies, par les esprits du premier ordre, par des hommes d'une profonde érudition et d'une prudence consommée : il n'y a qu'à lire les ouvrages que les Pères nous ont laissés comme de sensibles monuments de la religion. A considérer précisément ces saints docteurs en qualité de savants, en qualité d'écrivains et d'auteurs, il faut n'avoir ni goût, ni discernement, pour ne point admirer l'étendue de leur doctrine, la pénétration de leurs vues, la sublimité de leurs pensées, la force de leurs raisonnements, la sagesse et la sainteté de leur morale, la beauté et l'énergie de leurs expressions, leurs tours même éloquents et pathétiques, ou ingénieux et spirituels. Certainement ce n'étoient pas là de petits esprits, des esprits superstitieux, capables de donner sans examen dans l'illusion, ni à qui il fût aisé de faire accroire tout ce qu'on vouloit.

4. Que ces mystères qu'il prétend incroyables ont été crus, non point sur des préjugés de la naissance et de l'éducation, mais plutôt contre tous les préjugés de l'éducation et de la naissance. Pendant une longue suite d'années, qu'étoit-ce que le grand nombre des chrétiens? des Gentils nés dans le paganisme, élevés dans l'idolâtrie. Afin de les soumettre à la foi, il avoit fallu détruire toutes leurs préventions, et leur arracher du cœur des erreurs et des principes de religion directement opposés aux mystères qu'on leur enseignoit. Or qui ne voit pas combien ce changement étoit difficile, et quelle peine il devoit y avoir à détromper des gens préoccupés en faveur de leurs fausses divinités, et attachés à leurs anciennes observances et à leurs pratiques? C'est cependant ce qui est arrivé. Les païens se sont convertis; les idolâtres ont renoncé au culte de leurs idoles; leurs prêtres et leurs sages ont eu beau se récrier, raisonner, disputer, la loi nouvelle a prévalu, et comme le jour dissipe les ténèbres, elle a effacé des esprits toutes les idées dont ils étoient prévenus.

5. Que ces mystères qu'il prétend incroyables ont été crus malgré toutes les répugnances de la nature, malgré toutes les révoltes et de la raison et des sens. Révoltes de la raison : car quelque raisonnables en eux-mêmes et quelque certains que soient ces mystères, il faut après tout convenir que ce sont des mystères obscurs, des mystères tellement cachés sous le voile, que notre raison n'y pénètre qu'avec

des peines extrêmes ; et que souvent même, toute subtile qu'elle peut être, elle se trouve obligée de reconnoître son insuffisance et la foiblesse de ses lumières. Or nous sentons assez qu'il n'est rien à quoi elle répugne davantage qu'à s'humilier alors et à se soumettre, en croyant ce qu'elle ne voit ni ne connoît pas. Révoltes des sens : car sur ces mystères qui humilient et qui captivent la raison, est fondée une morale qui mortifie étrangement la chair. On croit avec moins de résistance des vérités qui s'accommodent à nos inclinations et à nos passions, des vérités au moins indifférentes, et qui dans leurs conséquences n'ont rien de pénible ni de gênant : mais des vérités en vertu desquelles on doit se haïr soi-même, réprimer ses desirs les plus naturels, embrasser la croix, la porter chaque jour sur son corps, et se revêtir de toute la mortification évangélique, c'est à quoi l'on ne se rend pas volontiers, et sur quoi l'on ne se laisse persuader qu'après avoir bien examiné les choses, et en avoir eu des preuves bien convaincantes.

6. Que ces mystères qu'il prétend incroyables ont été crus d'une foi si vive, d'une foi si ferme et si efficace, que pour pratiquer ses maximes, pour vivre selon ses règles et son esprit, ou pour la défendre et la soutenir, on a tout sacrifié, biens, fortune, grandeurs, plaisirs, repos, santé, vie. On sait les rudes combats que les chrétiens ont eu à essuyer dès la naissance de l'Église. On sait combien de sang ils ont versé, et comment ils ont été exilés, proscrits, enfermés dans des cachots, produits devant les juges, condamnés, livrés aux bourreaux pour les tourmenter en mille manières, par le glaive, les flammes, les croix, les roues, les chevalets, les bêtes féroces, les huiles bouillantes ; par tout ce que la barbarie a pu imaginer de supplices et de tortures. Pourquoi se laissoient-ils ainsi opprimer, accuser, emprisonner, déchirer, brûler, immoler comme des victimes? pourquoi enduroient-ils tant d'opprobes et d'ignominies, tant de calamités et de misères? pourquoi, au milieu de tout cela, s'estimoient-ils heureux, et rendoient-ils à Dieu des actions de graces? Qui leur inspiroit ce courage et cette patience inaltérable? c'est qu'ils avoient les mystères de notre foi si profondément gravés dans l'ame, et qu'ils en étoient tellement touchés, que rien ne leur coûtoit, soit pour y conformer leur conduite, soit pour en attester la vérité par une généreuse confession.

7. Que ces mystères qu'il prétend incroyables ont été crus d'une foi si constante, que malgré tous les obstacles qu'elle a eu à surmonter, elle subsiste toujours depuis plus de seize cents ans, comme nous ne doutons point, selon la promesse de Jésus-Christ, qu'elle ne doive subsister jusqu'à la dernière consommation des siècles. Toutes les puissances infernales se sont soulevées contre elle; toutes les puissances humaines se sont liguées et ont conjuré sa ruine; la superstition et le libertinage l'ont combattue de toutes leurs forces. Mais de

même que nous voyons les flots de la mer, furieux et courroucés, se briser à un rocher où ils viennent fondre de toutes parts, tout ce qu'on a fait d'efforts pour la détruire n'a pu l'ébranler, et l'a plutôt affermie; de sorte qu'après d'immenses révolutions d'âges et de temps, qui auroient dû l'affoiblir, elle est toujours la même; qu'elle conserve toujours sur les esprits le même empire, qu'elle leur propose toujours la même doctrine, et les trouve toujours également disposés à la recevoir. Je ne parle point de la manière dont cette foi s'est établie, de la foiblesse de ceux qui en furent les premiers apôtres, de l'abandonnement total où ils étoient des secours ordinaires et nécessaires pour faire réussir les grandes entreprises, de cent autres particularités très remarquables : car ce n'est point par le fer, comme d'autres religions; ce n'est ni par la violence des armes, ni par les amorces de l'intérêt ou du plaisir, que la foi de nos mystères s'est répandue dans toute la terre. Mais sans insister là-dessus et sans rien ajouter, j'en reviens à mon raisonnement contre l'impie.

Je dis : S'il est vrai que nos mystères soient aussi incroyables qu'il l'avance, et que d'ailleurs il ne puisse nier, comme il ne le peut en effet, qu'on les a crus dans le monde, et qu'on les a crus si unanimement, si généralement, si promptement, si fortement, si constamment; chez toutes les nations, dans tous les états et toutes les professions; parmi les sages, les philosophes, les savants; parmi les païens, les idolâtres, les sauvages, les barbares; dans les cours des princes, dans les villes, dans les campagnes, partout; il faut donc qu'il m'apprenne par quelle vertu a pu se faire l'union et l'accord si parfait de ces deux choses; je veux dire de ces mystères selon lui absolument incroyables, et de ces mystères toutefois, selon la notoriété du fait la plus évidente et la plus incontestable, reçus et crus avec toutes les circonstances que je viens de rapporter : il faut donc qu'il avoue malgré lui qu'il y a eu en tout cela de la merveille; il faut donc qu'il confesse qu'il y a au-dessus de la nature un agent supérieur qui a conduit tout cela comme son ouvrage, et qui ne cesse point de le conduire par les ressorts invisibles de sa providence; il faut donc, s'il est capable de quelque réflexion, qu'il conçoive une bonne fois comment ses traits de raillerie au sujet de la religion retournent contre lui, et comment ses exagérations et ses discours emphatiques sur l'insurmontable difficulté d'ajouter foi à des mystères tels que les nôtres retombent sur lui pour le confondre et pour l'accabler. Car plus il la relève et il l'augmente, cette difficulté, plus il relève la souveraine sagesse et la toute-puissance de ce maître à qui rien n'est impossible, et qui a si bien su la vaincre et la surmonter.

Oui, on les a crus, ces adorables et incompréhensibles mystères; et voilà le grand miracle dont l'incrédule est forcé de convenir. Miracle d'autant plus grand pour lui, que ces mystères lui paroissent moins croyables. On les croit encore, et, par la miséricorde infinie

de mon Dieu, je les crois. C'est dans cette foi que je veux mourir, comme j'ai le bonheur d'y vivre. Car je la conserverai dans mon cœur : et qui l'en arrachera? Je connois mes imperfections et mes fragilités sans nombre. A comparer la sainteté de la foi que je professe avec mes lâchetés et la multitude des offenses que je commets, je sens combien j'ai de quoi rougir devant Dieu et de quoi m'humilier : mais du reste, tout imparfait et tout fragile que je suis, ne présumant point de mes forces, ne comptant point sur moi-même, soutenu de ma seule confiance dans la grace du souverain Seigneur en qui je crois et en qui j'espère, il me semble que pour cette foi que je chéris et que je garde comme mon plus riche trésor, je ne craindrois point de donner mon sang ni de sacrifier ma vie ; il me semble que bénissant la divine Providence, qui, dans le christianisme, a fait heureusement succéder la tranquillité et la paix aux persécutions et aux combats, j'envie après tout le sort de ces chrétiens à qui la conjoncture des temps fournissoit des occasions si précieuses de signaler leur foi en présence des persécuteurs et des tyrans. Telles sont, à ce qu'il me paroît, mes dispositions, ô mon Dieu ! tels sont mes sentiments, ou tels ils doivent être.

Mais ce n'est pas tout : ce que je crois de cœur, je le confesserai de bouche, selon l'enseignement de l'Apôtre ; et en cela même je suivrai l'exemple du Prophète, et je dirai comme lui : *J'ai cru, et voilà pourquoi j'ai parlé* (*Psalm.* 115). Tout chrétien doit faire une profession publique de sa foi ; et malheur à quiconque auroit honte de reconnoître Jésus-Christ devant les hommes, parceque, dans le jugement de Dieu, Jésus-Christ le renonceroit devant son Père. Mais outre cette obligation commune, un devoir particulier m'engage, comme ministre du Dieu vivant et prédicateur de son Évangile, à prendre la parole. Cette foi que l'impie attaque, et ces mystères qu'il blasphème parcequ'il les ignore, je les prêcherai, et à qui? aux grands et aux petits, aux princes et aux peuples, aux sages et aux simples, aux forts et aux foibles, à tous : car, dans la chaire sainte, c'est à tous que je suis redevable. Si je me taisois, mon silence me condamneroit, et je me tiendrois coupable de la plus criminelle prévarication, surtout dans un temps où l'impiété ose lever la tête plus que jamais et avec plus d'audace. Au nom du Seigneur qui m'envoie, je la combattrai, et je la combattrai partout, quelque part que m'appelle mon ministère. L'impie m'écoutera sans s'étonner, il s'élèvera intérieurement contre moi, ou dans le secret de son ame il me regardera en pitié ; mais moi, touché d'une bien plus juste compassion, j'aurai pitié de son aveuglement, de son entêtement, de sa témérité, de son ignorance sur des points dont à peine il peut avoir la plus légère teinture, et dont néanmoins il prétend avoir droit de juger avec plus d'assurance que les docteurs les plus consommés. Il tournera en risée tout ce que je dirai, et il ne le comptera que pour des idées po-

pulaires, que pour des rêveries; mais moi, dans le même esprit que saint Paul et dans les mêmes termes, je lui répondrai : *Nous prêchons Jésus-Christ crucifié, qui est un sujet de scandale aux Juifs, qui paroît une folie aux Gentils, et qui est la force de Dieu et la sagesse de Dieu* (1. *Cor.*, 1). Mais moi je lui répondrai, avec le même Docteur des nations, que *c'est par la folie de la prédication évangélique qu'il a plu à Dieu de sauver ceux qui croient en lui et en son fils Jésus-Christ* (Ibid.). Mais moi je lui répondrai que la folie de la croix *n'est folie que pour ceux qui périssent* (Ibid.). Terrible parole! *pour ceux qui périssent*, pour ceux qui se damnent, pour ceux qui, par la dureté de leur cœur et par leur sens réprouvé, se précipitent, comme l'impie, dans un malheur éternel ! Il y fera telle attention qu'il lui plaira; et pourquoi n'espérerois-je pas que le Père des miséricordes éclairera enfin cet aveugle, et que sa grace triomphera de cette ame rebelle, et la soumettra? Qu'il en soit ainsi que je le desire et que je le demande; c'est un de mes vœux les plus sincères et les plus ardents.

NAISSANCE ET PROGRÈS DES HÉRÉSIES.

Ce qui fait l'hérétique, ce n'est pas seulement l'erreur, mais l'entêtement et l'obstination dans l'erreur. Tout homme, dès-là qu'il est homme, est capable de se tromper, et de donner dans une erreur dont les fausses apparences le surprennent et le séduisent : mais on ne peut pour cela le traiter d'hérétique, et il ne l'est point précisément par-là. On peut bien dire que ce qu'il avance est une hérésie, que telle proposition, telle doctrine est contraire aux principes de la foi; mais s'il ne s'y attache pas opiniâtrément, et qu'il soit disposé à se rétracter et à se soumettre, dès que le tribunal ecclésiastique et supérieur aura donné un jugement définitif qui décide la question, alors, pour parler ainsi, l'hérésie n'est que dans la proposition avancée, que dans la doctrine, sans être dans la personne. Aussi n'est-ce pas communément sur la personne que tombent les censures de l'Église, mais sur les sentiments erronés qu'elle condamne et qu'elle proscrit. On n'est donc proprement hérétique qu'autant qu'on est opiniâtre, parcequ'on n'est rebelle à l'Église que par cette opiniâtreté qui résiste à l'obéissance, et que nulle autorité ne peut fléchir.

Dans la société même civile et dans l'usage ordinaire de la vie, ce caractère d'entêtement a des effets très pernicieux. Il cause des maux infinis, soit par rapport au bien public, soit par rapport au bien particulier. Par rapport au bien public : on a vu arriver les plus tristes malheurs dans un état par l'entêtement d'un grand, dans une ville par l'entêtement d'un magistrat, dans une maison par l'entêtement d'un maître, dans une famille par l'entêtement d'un père ou d'une mère, dans une communauté par l'entêtement d'un supérieur. Rien de plus dangereux que l'entêtement en qui que ce soit; mais qu'est-ce surtout dans un homme revêtu de quelque pouvoir et constitué en

quelque dignité? Par rapport au bien particulier: il y a mille gens qui se sont ruinés de fortune, de crédit, d'honneur, de réputation; par où? par un malheureux entêtement dont les plus sages conseils ne les ont pu guérir. Aussi, qu'avons-nous entendu dire en bien des rencontres, et qu'avons-nous dit nous-mêmes de certaines personnes? Ce sont des entêtés; leur entêtement les perdra. L'événement l'a vérifié, et c'est de quoi l'on pourroit produire plus d'un exemple.

Mais il ne s'agit point ici de ces sortes d'entêtements. Dès qu'ils ne regardent que les choses humaines et que notre conduite selon le monde, les conséquences, quoique très fâcheuses du reste et très déplorables, en sont toutefois beaucoup moins à craindre. L'entêtement le plus funeste et dont on doit plus appréhender les suites, c'est en matière de religion: car voilà d'où sont venues toutes les hérésies et toutes les sectes. Un homme se prévient de quelque pensée nouvelle et en fait sa doctrine, à laquelle il s'attache d'autant plus fortement qu'elle lui est plus propre. Cependant c'est une mauvaise doctrine, et la foi s'y trouve intéressée. S'il étoit assez docile pour écouter là-dessus les avis qu'on lui donne, et pour entrer dans les raisons qu'on lui oppose, on le feroit bientôt revenir de son égarement; sa soumission le remettroit dans le chemin, arrêteroit le feu prêt à s'allumer, et l'affaire, en très peu de temps, seroit assoupie; mais il s'en faut bien que la chose ne prenne un si bon tour. C'est un esprit opiniâtre; on aura beau lui parler, il ne sera jamais possible de le réduire. Il s'élève, il s'enfle, il s'entête. Soit passion qui le pique, soit présomption qui l'aveugle, soit indocilité naturelle qui le roidit, tout cela souvent à la fois le rend intraitable. Quoi qu'on lui objecte, il a ses réponses, qui lui paroissent évidentes et sans réplique. Quiconque ne s'y rend pas est, selon lui, dépourvu de toute raison. Plus donc on l'attaque vivement, plus il devient ardent à se défendre; plus on multiplie les difficultés, plus de sa part il multiplie les subtilités et les faux-fuyants. Pourquoi cela? c'est qu'il est déterminé, quelque chose qu'on lui dise, à ne pas reculer. Ainsi toute son attention va, non point à examiner la force et la solidité des preuves qu'on lui apporte pour le convaincre, mais à trouver de nouveaux moyens et de nouveaux tours pour les éluder, et pour se confirmer dans ses idées. Car voilà ce que fait l'entêtement.

Du moins si ce novateur s'en tenoit à son entêtement personnel, sans le communiquer à d'autres: mais il veut s'appuyer d'un parti, il veut se faire une école, il veut avoir des disciples et des sectateurs. L'envie de dogmatiser, d'enseigner, d'être l'auteur et le chef d'une secte, est une espèce de démangeaison si naturelle, qu'on s'y laisse aisément aller; et d'autre part, la nouveauté et la singularité en fait de doctrine a pour une infinité d'esprits des charmes si engageants, qu'ils en sont d'abord infatués, et qu'ils s'y portent comme d'eux-mêmes. C'est une chose surprenante, de voir combien il faut peu de

temps pour y attirer toutes sortes de personnes, hommes, femmes; grands, petits; ecclésiastiques, laïques; réguliers, séculiers; dévots, mondains. Il n'est point de gangrène si contagieuse que l'hérésie. Elle gagne sans cesse et se répand; ses progrès sont aussi prompts qu'ils sont imperceptibles; et elle n'a pas plutôt pris naissance, que toutes professions, toutes conditions, tous états s'en laissent infecter.

De là qu'arrive-t-il? c'est que ce qui n'étoit dans son origine que l'entêtement d'un homme, qu'un entêtement particulier, devient désormais un entêtement commun, un entêtement de cabale. Or on peut dire que c'est alors qu'il est comme insurmontable, et l'expérience nous le fait assez connoître. Tant d'esprits préoccupés et unis ensemble se soutiennent par leur union même. C'est une société formée; il n'est plus moralement possible de la rompre. Si quelqu'un chancelle, il est bientôt obsédé de toute la troupe, qui s'empresse autour de lui, et n'omet rien pour l'affermir et le retenir. Que ne lui représente-t-on pas? la prétendue justice de la cause qu'il a embrassée, l'intérêt du parti où il s'est engagé, le triomphe qu'il donneroit à ses ennemis en l'abandonnant, et l'avantage qu'ils en tireroient; l'éclat d'une désertion qui le couvriroit de honte, et qui l'exposeroit à de mauvais retours : enfin, promesses, espérances, reproches, menaces, faux honneur, tout est mis en œuvre. Ainsi s'anime-t-on les uns les autres, et se fortifie-t-on : c'est à qui s'entêtera davantage et qui marquera plus de zèle, c'est-à-dire plus d'aheurtement. Les morts ressusciteroient et se feroient entendre, qu'on ne les croiroit pas; ou un ange descendroit exprès du ciel, et emploieroit les plus puissants moyens pour désabuser des gens que l'erreur a liés de la sorte et ligués pour sa défense, qu'ils ne se rendroient pas, et ne reviendroient jamais de leurs préjugés.

Cependant, quelque soin que prenne de se cacher la secte naissante, on la découvre. C'est un feu secret, mais qui croît; et plus il s'allume, plus la flamme éclate. Les fidèles en sont alarmés; les pasteurs de l'Église, dépositaires de la vraie doctrine, réveillent leur zèle contre le mensonge qui cherche à s'établir; l'erreur est dénoncée, citée au souverain tribunal; et ses partisans, obligés de comparoître, ne peuvent éviter le jugement qui se prépare, ou pour leur justification, s'ils sont aussi orthodoxes qu'ils le prétendent, ou pour leur condamnation, si les dépositions de leurs adversaires se vérifient et se trouvent bien fondées. Or en des conjonctures si critiques et dans une nécessité si pressante, que faire? De vouloir décliner, ce seroit se déclarer coupable, se juger soi-même et se condamner. Il faut donc affecter d'abord une contenance assurée, accepter la dispute et s'y présenter, demander à être écouté et à produire ses raisons; du reste, témoigner par avance une soumission feinte à ce qui sera décidé et prononcé. Mais tout cela, dans quelles vues? ou dans l'espérance de conduire si habilement l'affaire, de lui donner par mille déguisements,

mille explications et mille modifications, un si bon tour, qu'on obtiendra peut-être une décision favorable; ou dans la résolution, si le jugement n'est pas tel qu'on le veut, de l'interpréter néanmoins à sa manière; et s'il ne souffre absolument nulle interprétation, de le rejeter.

C'est ce que montre en effet l'événement. L'Église, éclairée du Saint-Esprit, ne se trompe point, ni ne se laisse point tromper. Au travers de tous les artifices et parmi tous les détours, elle sait apercevoir l'erreur et la démêler. Elle la proscrit, elle la frappe de ses anathèmes, elle publie sa définition comme une loi émanée du centre de la vérité, et comme une règle que chaque fidèle doit suivre. Qui ne croiroit pas alors que toutes les questions sont finies, et que tous les esprits vont se réunir dans une heureuse paix et dans une même croyance? Mais qu'est-ce que l'entêtement, et de quoi n'est-il pas capable? C'est là tout au contraire que recommence une guerre d'autant plus vive de part et d'autre, que les uns sont plus piqués du mauvais succès qui, sans les réduire en aucune sorte ni les abattre, les humilie toutefois et les chagrine; et les autres plus indignés de la mauvaise foi avec laquelle on refuse d'obéir purement et simplement à une sentence qui pouvoit et qui devoit terminer tous les différends.

Bien loin donc que toutes les questions cessent, on les multiplie à l'infini; on veut persuader au public que le jugement de l'Église ne tombe point sur la doctrine qui lui a été déférée. On veut persuader à l'Église même qu'on entend mieux qu'elle le sens de ses paroles, et qu'on sait mieux ce qu'elle a dit ou ce qu'elle a eu en vue de dire; on veut lui faire accroire qu'elle n'a pas vu ce qu'elle a vu, et qu'elle a cru voir ce qu'elle ne voyoit pas. Si, pour réprimer une audace ou pour confondre une obstination qui l'outrage, elle entreprend de s'expliquer tout de nouveau, elle a beau user des termes les plus formels, les plus précis, les plus clairs, on y trouve toujours de l'ambiguité, parcequ'on trouve toujours une signification étrangère et forcée à y donner. D'ailleurs même on dispute à l'Église ses droits, comme si elle excédoit son pouvoir, comme si les matières présentes n'étoient pas de son ressort : car il n'y a point de retranchement où l'on ne tâche de se sauver. Il ne reste plus, supposé que l'Église redouble ses efforts et qu'elle porte les derniers coups, qu'à lever enfin le masque, qu'à lui faire tête, et qu'à se séparer. Triste dénouement de tant d'intrigues, de contestations, d'agitations, qui ne manquent pas d'aboutir avec le temps à une division entière et à un schisme déclaré.

Telle a été la source de toutes les hérésies, et tel en a été le progrès. Il n'y a qu'à lire l'histoire de l'Église, et l'on verra, depuis les premiers siècles jusqu'aux moins éloignés de nous, que les hérétiques et leurs fauteurs ayant tous été animés du même esprit et possédés du même entêtement, ils ont tenu tous la même conduite; qu'ils ont tous eu les mêmes procédés, tous employé les mêmes moyens et mis en œuvre les mêmes artifices, pour insinuer leurs pernicieuses nouveau-

tés, pour les couvrir des plus belles apparences et des couleurs les plus spécieuses, pour leur donner des noms empruntés, et les retenir sous un faux semblant de les abandonner, pour les perpétuer dans le monde chrétien, indépendamment de toutes les puissances, soit ecclésiastiques, soit temporelles. On diroit qu'ils se sont copiés les uns les autres, et que, sans se connoître, ils sont convenus entre eux, tant la conformité est parfaite. En sorte que de voir agir les hérétiques d'un siècle, c'est voir agir ceux de tous les siècles passés et ceux de tous les siècles à venir : car la même cause produit toujours les mêmes effets.

Quoi qu'il en soit, il est aisé de juger à quels mouvements et à quelles contentions tout cela engage : écrits sur écrits, mémoires sur mémoires, répliques sur répliques, erreurs sur erreurs. Pour soutenir l'une, on est souvent obligé d'en avancer une autre. A mesure qu'on se sent pressé, on vient à dire ce qu'on n'eût jamais dit, et ce qu'on ne diroit pas encore, si ce n'étoit la seule voie qui se présente pour se tirer de l'embarras où l'on est; et tel, quelques années auparavant, eût eu horreur de la proposition qu'on lui eût faite de franchir certaines barrières, qui dans la suite les a franchies, et de degrés en degrés est descendu jusqu'au fond de l'abîme. De là mille variations, mille contradictions. On tient un langage aujourd'hui, et demain on en tient un tout opposé; on change selon les conjonctures et selon les besoins. Que le public le remarque, il n'importe : on le laisse parler, et l'on feint de ne le pas entendre. En un mot, pour se confirmer dans son entêtement, et pour y persister, il n'y a rien qu'on ne surmonte, ni rien qu'on ne dévore.

Oh! qu'on s'épargneroit de désagréments, de serrements de cœur, d'inquiétudes et de tourments d'esprit, si l'on avoit appris à être plus souple et plus flexible! Surtout qu'on épargneroit à l'Église de scandales qui la désolent, et qui sont pour elle de rudes coups? Mais c'est une chose terrible que de s'être endurci contre la vérité. Plutôt que de la reconnoître lorsque le ministre du Seigneur la lui représentoit, Pharaon souffrit le désordre de son empire, la ruine de ses provinces, le murmure de ses peuples. Si tout cela fit de temps en temps quelque impression sur lui, ce ne fut qu'une impression passagère, et il en revint toujours à ses premières préventions; enfin, il s'exposa à se perdre lui-même, et en effet il se perdit. Affreux exemple d'un entêtement indomptable, et que nulle considération ne peut faire plier. On verroit tout l'ordre de l'Église se renverser, qu'on n'en seroit point ému. Le parti est pris, tous les pas sont faits, il n'y a plus de retour.

Ce n'est pas que ce retour soit impossible : mais qu'il est difficile et qu'il est rare, particulièrement en ceux qui conduisent toute la secte et qui en sont l'appui! Il faudroit, pour les changer, une grace bien forte; et Dieu souvent, par une juste punition, permet au contraire

qu'ils s'obstinent de plus en plus, et qu'ils restent jusqu'à la mort dans le même entêtement. Il semble qu'il y ait une malédiction particulière sur eux. On a vu incomparablement plus de pécheurs et d'impies que d'hérésiarques ou de fauteurs d'hérésies se convertir quand ils sont au lit de la mort. D'où vient cela, si ce n'est pas un châtiment du ciel? Ils vivent tranquilles dans leurs erreurs, et ils y meurent dans une assurance qui saisit de frayeur, lorsqu'on pense au compte qu'ils doivent rendre à Dieu de tant d'ames qu'ils ont séduites, et de tant de maux dont ils sont devenus responsables.

Mais, dit-on, ils sont persuadés de la vérité de leur doctrine, et ils agissent suivant cette persuasion. Ce n'est pas bien parler que de dire qu'ils en sont persuadés, mais il faut dire qu'ils en sont entêtés. A prendre les termes dans toute leur justesse, il y a une grande différence entre la persuasion et l'entêtement. La persuasion est dans l'esprit qui raisonne et qui juge sans être préoccupé ni passionné; mais l'entêtement est dans l'imagination qui se frappe, qui se révolte, qui s'échauffe et ne suit que l'opiniâtreté du naturel, ou que le mouvement de quelque passion du cœur. Or voilà par où ils sont inexcusables devant Dieu de ne s'être pas fait plus de violence pour rompre ce naturel, et de n'avoir pas mieux appris à réprimer cette passion. Quelles en ont été les suites? quelle charge pour eux, et à quel jugement sont-ils réservés?

Faisons souvent la prière de Salomon, et demandons à Dieu un esprit docile. C'est le caractère des esprits fermes et solides. Comme ils comprennent mieux que les autres de quelle nécessité il est de se soumettre, dans les matières de la religion, à une première autorité, ils n'ont point honte, supposé qu'elle se déclare contre eux, de désavouer leurs propres pensées, et de se rétracter. Docilité qui leur est également méritoire, glorieuse et salutaire : méritoire auprès de Dieu, à qui ils obéissent en obéissant à son Église; glorieuse dans l'estime de tout le peuple fidèle, par l'édification qu'ils lui donnent; enfin, salutaire pour eux-mêmes, parcequ'ils mettent ainsi leur foi à couvert, et qu'ils se préservent de tous les écueils où elle pourroit échouer.

PENSÉES DIVERSES SUR LA FOI ET SUR LES VICES OPPOSÉS.

On est si zélé pour l'intégrité des mœurs : quand le sera-t-on pour l'intégrité de la foi? On se récrie avec tant de chaleur contre de prétendus relâchements dans la manière de vivre : quand s'élèvera-t-on avec la même force contre d'affreux égarements dans la manière de croire?

Où en sommes-nous, et où est cette foi des premiers siècles, cette foi qui a converti tout le monde? Alors des athées devenoient chrétiens : maintenant des chrétiens deviennent athées.

Bizarrerie de notre siècle, soit à l'égard de la discipline ecclésiastique, soit à l'égard de la doctrine : jamais tant de zèle en apparence pour l'antiquité, et jamais tant de nouveautés.

Le Juste profite de tout et tourne tout à bien ; mais au contraire, il n'y a rien que l'impie ne profane, et dont il n'abuse. La religion chrétienne établit dans la société humaine et dans la vie civile un ordre admirable. Elle tient chacun dans le devoir ; elle règle toutes les conditions, et y entretient une parfaite subordination ; elle apprend aux petits à respecter les grands, et à leur rendre l'obéissance qui leur est due ; et elle apprend aux grands à ne point mépriser les petits et à ne point les opprimer, mais à les soutenir, à les aider, à les conduire avec modération, avec prudence, avec équité ; elle réprime les méchants par la crainte des châtiments éternels, et elle anime les bons par l'espérance d'une gloire sans mesure et sans fin. De sorte que, bannissant ainsi tous les vices, fraudes, injustices, violences, colères, animosités, vengeances, médisances, impudicités, débauches, et engageant à la pratique de toutes les vertus, de la charité, de l'humilité, de la patience, de la mortification des sens, d'un désintéressement parfait, d'une fidélité inviolable, d'une justice inaltérable et des autres, il n'est rien de plus salutaire pour le bien public, ni rien de plus propre à maintenir partout la paix, l'union, le commerce, l'arrangement le plus merveilleux.

De là quelle conséquence tire le Juste? Dans une religion qui ordonne si bien toutes choses, il découvre la sagesse de Dieu, et il reconnoît que c'est l'ouvrage d'une providence supérieure; mais, par le plus grossier aveuglement et l'abus le plus étrange, l'impie forme un raisonnement tout opposé : et parceque cette religion est si utile à tous les états de la vie, et qu'elle est seule capable d'en faire le bonheur, il prétend que c'est une invention de la politique des hommes. N'est-ce pas là prendre plaisir à s'aveugler, et vouloir s'égarer de gaieté de cœur? Eh quoi! afin que la religion ait le caractère et la marque de vraie religion, faudra-t-il que ce soit une loi qui mette le trouble dans le monde, et qui en renverse toute l'économie?

Cette diversité de religion, qu'il y a dans le monde, est un sujet de scandale pour l'incrédule. A quoi s'en tenir, dit-il? l'un croit d'une façon, l'autre d'une autre. Là-dessus il se détermine à les rejeter toutes, et à ne rien croire. On pourroit, ce me semble, lui faire voir que ce qui le confirme dans son incrédulité, c'est justement ce qui devroit l'engager à en sortir, et à prendre pour cela tous les soins nécessaires. Car s'il raisonnoit bien, il feroit les réflexions suivantes : Que ce grand nombre de religions, quoique fausses, est une preuve qu'il y en a une vraie ; que cette idée générale de religion, gravée dans l'esprit de

tous les peuples, et répandue par toute la terre, est trop universelle pour être une idée chimérique : que si c'étoit une pure imagination, tous les hommes, d'un consentement si unanime, ne seroient pas convenus à se la former, de même qu'ils ne se sont, par exemple, jamais imaginé qu'ils ne devoient point mourir ; que c'est donc comme un de ces premiers principes qui sont imprimés dans le fond de notre ame, et qui portent avec eux leur évidente et incontestable vérité.

De là il iroit plus avant, et, persuadé de la vérité d'une religion en général, il chercheroit où elle est, cette vraie religion ; il examineroit, il consulteroit, il écouteroit ce qu'on auroit à lui dire; et alors, dans le choix qu'il se proposeroit de faire entre toutes les religions, il ne seroit pas difficile de lui montrer l'excellence, la supériorité de la religion chrétienne, et les caractères visibles de divinité qui la distinguent. Mais il ne veut point entrer en toutes ces recherches, et d'abord il prend son parti de vivre sans religion au milieu de tant de religions. Est-ce là agir sagement ? Soyez éternellement béni, Seigneur, de la miséricorde qu'il vous a plu d'exercer envers moi ! Ce qui scandalise l'incrédule et ce qui l'éloigne de vous, c'est ce qui m'y attache inviolablement et par la plus vive reconnoissance. Je considère cette multitude innombrable de peuples plongés dans les ténèbres de l'infidelité, et adonnés à des cultes superstitieux. Plus il y en a, plus je sens la grace de ma vocation à l'Évangile et à votre sainte loi. C'est une distinction que je ne puis assez estimer, et dont je ne suis redevable qu'à un amour spécial de votre part. *Le Seigneur n'en a pas ainsi usé à l'égard de toutes les nations ; il ne leur a pas découvert comme à moi ses adorables mystères* (*Psalm.* 147).

Il est bien glorieux à la religion chrétienne, que tout ce qu'il y a de libertins qui l'attaquent soient des gens corrompus dans le cœur et déréglés dans leurs mœurs. Tandis qu'ils ont vécu dans l'ordre, sans attachements criminels, sans habitudes vicieuses, sans débauches, ils n'avoient point de peine à se soumettre au joug de la foi, ils la respectoient, ils la professoient ; tout ce qu'elle leur proposoit leur paroissoit raisonnable et croyable. Quand ont-ils changé de sentiment ? c'est lorsqu'ils ont changé de vie et de conduite. Leurs passions se sont allumées, leurs sens se sont rendus maîtres de leur raison, leurs aveugles et honteuses convoitises les ont plongés en toutes sortes de désordres, et alors cette même foi où ils avoient été élevés a perdu dans leur esprit toute créance. Ils ont commencé à la contredire et à la combattre. Or, encore une fois, voilà sa gloire, de n'avoir pour ennemis que des hommes ainsi dérangés, passionnés, esclaves de leur chair, idolâtres de leur fortune, et de ne pouvoir s'accommoder avec eux. Car voilà l'évident témoignage de sa sainteté, de sa droiture inflexible, et de son inviolable équité. Si, en leur faveur, elle se relâchoit

de cette intégrité et de cette sévérité qui lui sont essentielles ; si elle étoit plus complaisante pour le vice, et qu'elle s'ajustât à leur cupidité et à leurs sales desirs, à leurs vues intéressées ou ambitieuses, à leurs injustices et à leurs pratiques, ils la laisseroient dominer en paix sur la terre, et ils cesseroient de l'attaquer.

Je sais bien qu'ils ne se déclarent pas si ouvertement contre sa morale que contre ses mystères, où ils ne comprennent rien, disent-ils, et qui renversent toutes les idées humaines ; mais c'est un artifice, et s'ils vouloient de bonne foi le reconnoître, ils avoueroient qu'ils ne se tournent contre les mystères qu'afin de porter, au travers des mystères, le coup mortel à la morale qui y est jointe, et de détruire une loi qui s'oppose à leurs entreprises, et qui les trouble dans la jouissance de leurs plaisirs. Ces mystères ne leur feront plus de peine, et ne leur coûteront rien à croire, dès que cette loi pourra s'accorder avec le mystère d'iniquité qu'ils recèlent dans leurs cœurs. Mais quelle alliance peut-il jamais y avoir entre la lumière et les ténèbres, entre Jésus-Christ et Bélial, entre la corruption du siècle et la pureté de l'Évangile ?

L'incrédulité de l'impie et du libertin s'accorde avec le désordre et la corruption de sa vie : donc elle ne vaut rien. En deux mots, voilà sa condamnation.

Supposons que dans le monde il s'élève une société de gens qui, par profession et par une déclaration ouverte, s'attachent à décrier le service du prince ; qui s'émancipent à raisonner sur ses ordres comme il leur plaît, et qui les rejettent avec mépris ; qui parlent de sa personne sans respect, et traitent de foiblesse, de petitesse d'esprit, tous les devoirs qu'on lui rend ; qui tournent en ridicule le zèle qu'on témoigne pour ses intérêts, et la disposition où l'on paroît être de mourir, s'il étoit nécessaire, pour sa cause ; enfin, qui débitent à toute occasion des maximes injurieuses à la majesté royale, et capables de renverser les fondements de la monarchie. Je demande si l'on souffriroit des hommes de ce caractère, et si l'on ne travailleroit pas à les exterminer. Il s'élève tous les jours dans le christianisme des sociétés de libertins qui, par leurs impiétés et leurs railleries, profanent les choses les plus saintes, et décréditent autant qu'ils peuvent le service de Dieu ; qui s'attaquent à Dieu même, à ce Dieu que nous adorons, et voudroient en effacer toute idée de notre esprit ; qui lui disputent jusqu'à son être, et s'efforcent de le faire passer pour une divinité imaginaire ; qui ne tiennent nul compte, ni de ses commandements, ni de son culte, et regardent comme des superstitions tous les hommages dont on l'honore ; qui cherchent à lui enlever ses plus fidèles serviteurs et à les retirer de ses autels, se jouant de leurs pieuses pratiques, et les accusant, ou d'hypocrisie ou de simplicité :

il y a, dis-je, des impies de cette sorte, il y en a plus que jamais, leur nombre croît sans cesse ; et parmi des chrétiens, parmi des catholiques, parmi même des ames dévotes, on les écoute, on les souffre ! Mais ce sont du reste d'honnêtes gens. D'honnêtes gens? J'avoue que je n'ai jamais pu digérer ce langage, et qu'il m'a toujours choqué : car j'y trouve la qualité d'honnête homme étrangement avilie. A la religion près, dit-on, cet homme est un fort honnête homme. Quelle exception, à la religion près? c'est-à-dire que c'est un fort honnête homme, à cela près qu'il manque au devoir le plus essentiel de l'homme, qui est de reconnoître son Créateur, et de s'y soumettre ; c'est-à-dire que c'est un fort honnête homme, à cela près qu'il a des principes qui vont à ruiner tout commerce, toute confiance entre les hommes, et selon lesquels il doit être déterminé à toutes choses, dès qu'il s'agira de son intérêt, de son plaisir, de sa passion. En un mot, c'est-à-dire que c'est un fort honnête homme, à cela près qu'il n'a ni foi ni loi. Mettez-le à certaines épreuves, et fiez-vous-y ; vous verrez ce que c'est que cet honnête homme.

On propose à un libertin les révélations de la foi, c'est-à-dire des révélations fondées sur la tradition la plus ancienne et la plus constante, confirmées par un nombre infini de miracles, et de miracles éclatants, signées du sang d'un million de martyrs, autorisées par les témoignages des plus savants hommes, et par la créance de tous les peuples ; mais tout cela ne fait sur lui aucune impression, et il n'en tient nul compte. On lui propose d'ailleurs les rêveries et les vaines imaginations d'un nouveau philosophe qui veut régler le monde selon son gré ; qui raisonne sur toutes les parties de ce grand univers, sur la nature et l'arrangement de tous les êtres qui le composent, avec autant d'assurance que si c'étoit l'ouvrage de ses mains; qui les fait naître, agir, mouvoir comme il lui plaît : et voilà ce que ce grand génie admire, ce qu'il médite profondément, ce qu'il soutient opiniâtrément, à quoi il s'attache et de quoi il se feroit presque le martyr. Certes, la parole de saint Paul est bien vraie : *Dieu les a livrés à un sens réprouvé. Ils se sont perdus dans leurs pensées frivoles et chimériques* ; *et eux qui se disent sages, sont devenus des insensés* (*Rom.*, 1).

Que sera-ce qu'un état où il n'y aura ni roi, ni puissance souveraine? Dans une pleine impunité, chacun sera le maître d'entreprendre, pour ses propres intérêts, ce qu'il lui plaira ; et comme nos intérêts s'accordent rarement avec les intérêts d'autrui, que s'ensuivra-t-il? des guerres perpétuelles, des dissensions éternelles, un brigandage universel : tellement qu'il faudra toujours avoir les armes à la main, pour la défense de ses biens et de sa vie. Le pauvre pillera le riche, le voisin opprimera son voisin, le fort accablera le foible. On vengera

ses querelles particulières par les meurtres et les assassinats. Confusion générale, bouleversement total. Je ne parle que d'un royaume ; mais voilà ce que l'athée voudroit faire du monde entier, lorsqu'il combat l'existence d'un Dieu.

Quand j'entends des libertins railler de la religion, et prétendre l'avoir bien combattue, lorsqu'ils ont ri de quelques pratiques particulières et de quelques dévotions populaires, qu'ils traitent d'abus et de superstitions, ou leur ignorance me fait pitié, ou leur malignité me donne de l'indignation. Car la religion que nous professons ne consiste point en cela ; ce ne sont point ces sortes de dévotions ni ces pratiques qui en font le capital. Si dans ces pratiques et ces dévotions il se glisse quelque chose de superstitieux, l'Église le condamne elle-même, et le défend sous des peines très grièves. Si elle n'y trouve rien de mauvais en soi, et qu'au contraire, remontant au principe, elle voie que ce sont de pieuses institutions qu'un bon zèle a inspirées aux ames dévotes pour l'honneur de Dieu et des Saints, elle les tolère, elle les permet, elle les approuve même, mais sans les regarder comme le fond de sa créance et de son culte. Voilà ce que nos libertins doivent savoir, et à quoi ils devroient faire attention. S'ils ne le savent pas, c'est dans ces grands génies et ces esprits forts du siècle une ignorance pitoyable : s'ils le savent, c'est dans eux une malignité encore moins supportable, de s'attaquer vainement et si opiniâtrément à l'accessoire de la religion, et de n'en vouloir pas considérer l'essentiel et le principal.

Qu'ils agissent de bonne foi, et que, sans prévention, sans passion, ils examinent la religion chrétienne en elle-même ; je m'assure qu'ils ne pourront se défendre d'en admirer la sublimité, la sagesse, la sainteté. Ils reconnoîtront qu'elle a de quoi contenter les esprits du premier ordre, tels qu'ont été les Pères de l'Église ; et malgré eux ils y découvriront un caractère de divinité qui les frappera : mais c'est justement ce qu'ils ne veulent pas. Et que font-ils? ils laissent, pour ainsi dire, le corps de la religion, qu'ils ne peuvent entamer, et ils s'attachent au-dehors. Un point qui n'est de nulle conséquence, et où la religion ne se tient aucunement intéressée, un petit exercice de piété, une cérémonie, une coutume qui les choque, et qu'une louable simplicité des peuples a introduite, c'est là-dessus qu'ils lancent tous leurs traits et qu'ils déploient toute leur éloquence. En vérité, il faut que notre religion soit bien affermie sur ses fondements, et bien cimentée de toutes parts, puisqu'on est réduit à ne l'attaquer que de si loin, et par de telles minuties.

Les hérétiques ont toujours eu pour principe de se faire craindre, et cela communément leur a réussi. Ils en ont tiré deux avantages : l'un, d'arrêter les esprits timides, et l'autre, d'engager les esprits

intéressés. Mille esprits timides qui ne manquent pas d'habileté, et qui pourroient leur faire tête, n'osent néanmoins les attaquer, parcequ'ils ne veulent pas irriter un puissant parti, ni se l'attirer sur les bras ; et mille esprits intéressés, qui ont leurs vues et leurs prétentions, se joignent même à eux, dans l'espérance que le parti les soutiendra et qu'il les mettra en vogue. Espérance qui n'est point mal fondée. Avec cet appui, un auteur voit ses ouvrages recherchés de tout le monde comme des chefs-d'œuvre, toutes les paroles d'un directeur sont reçues comme des paroles de vie, et un prédicateur est écouté comme un oracle.

La réflexion de saint Augustin est bien vraie, qu'il n'y a personne qui se pare avec plus d'affectation ni plus d'ostentation de l'apparence de la vérité et de son nom, que les docteurs du mensonge et les partisans de l'hérésie. Il cite là-dessus en particulier l'exemple des manichéens. Sans cesse, dit-il, ils avoient ce mot dans la bouche : *Vérité, vérité*[1], sans cesse ils me le rebattoient ; mais en le répétant si souvent, et en le prononçant avec emphase, ils ne l'avoient pas pour cela dans le cœur. Ainsi, dans tous les discours et dans tous les écrits de certaines gens, on n'entend encore ni on ne voit presque autre chose que le terme de vérité. C'est, ce semble, le signal pour se reconnoître les uns les autres : c'est leur cri de guerre.

Les libertins, qui n'ont point de religion, sont ravis de voir des divisions dans la religion. Et parceque le moyen d'entretenir ces divisions est d'appuyer le parti de l'hérésie et de la révolte, voilà pourquoi ils le favorisent toujours. D'où il arrive assez souvent, par l'assemblage le plus bizarre et le plus monstrueux, qu'un homme qui ne croit pas en Dieu se porte pour défenseur du pouvoir invincible de la grace, et devient à toute outrance le panégyriste de la plus étroite morale.

DU RETOUR A DIEU, ET DE LA PÉNITENCE.

BONTÉ INFINIE DE DIEU A RAPPELER LE PÉCHEUR ET A LE RECEVOIR.

Nous quittons Dieu avec joie, nous ne retournons à Dieu qu'avec peine, et Dieu néanmoins est toujours disposé à nous recevoir : en trois mots, voilà ce qui nous donne la plus haute idée de la divine miséricorde ; voilà ce qui doit, dans notre pénitence, nous toucher de la plus amère contrition, de la reconnoissance la plus vive, de l'amour le plus ardent.

I. Nous quittons Dieu avec joie, et cela dès la première jeunesse. A peine commençons-nous à ouvrir les yeux de l'esprit et à faire quel-

[1] *Et dicebant :* Veritas, veritas, *et multùm eam dicebant mihi, et nusquam erat in eis.* Aug. Conf., l. III, c. 6.

que usage de notre raison, que le charme du plaisir nous entraîne. On le suit, on s'y abandonne. *Venez, divertissons-nous, et jouissons des biens présents. Enivrons-nous des vins les plus exquis, couronnons-nous de roses, et ne refusons rien à nos sens de tout ce qui peut les flatter* (*Sap.*, 2). C'est avec de pareilles dispositions qu'on entre dans le monde, et qu'on y mène la vie du monde, une vie dissipée, une vie molle, une vie libertine et toute corrompue. La conscience a beau se récrier, Dieu a beau parler; on se rend insensible aux cris de la conscience et sourd à la voix de Dieu. On se retire de lui, et pour combien d'années? quelquefois, hélas! jusqu'à l'extrême vieillesse. Tandis que le monde a de quoi nous plaire; tandis qu'il a de quoi satisfaire nos passions, soit passion de l'honneur, soit passion de l'intérêt, soit passion plus grossière et plus animale, on ne veut point d'autre maître, et on y met toute son espérance et tout son bonheur.

Bonheur traversé de bien des chagrins, je l'avoue. Car le mondain séduit et aveuglé par les sens, cherche en vain dans les plaisirs du monde un repos durable et une félicité parfaite; c'est ce que nul homme n'y trouva jamais, et ce que nul homme n'y trouvera, puisque rien de périssable et de mortel ne suffit à notre cœur, ni ne lui peut suffire, et que la vie est d'ailleurs sujette à tant de vicissitudes et d'événements imprévus, qui en troublent malgré nous les prétendues douceurs. Mais après tout, quelque faux que puisse être ce bonheur humain, et quelque épreuve qu'on en puisse faire, il a toujours je ne sais quelle apparence qui nous attire et qui nous attache. On en reconnoît à certains moments la vanité et l'illusion; on s'en déclare, et on éclate; mais ce ne sont que des moments où l'on a eu quelque déboire ou quelque contrariété à essuyer. Le nuage se dissipe bientôt; on rentre dans ses premiers sentiments; on reprend son premier goût pour le monde; il plaît plus que jamais, et il a pour nous des agréments tout nouveaux: tant l'inclination qui nous y porte est profondément enracinée dans notre ame, et tant elle a de pouvoir pour nous engager.

Tel est l'enchantement où vivent la plupart des gens du monde, hommes et femmes. Après avoir cent fois déclamé contre le monde, ils en sont toujours épris, et ils ne comprennent pas même qu'ils puissent jamais s'en passer. Que le monde, sur mille sujets et dans une infinité d'occasions, se trouve en compromis avec Dieu; qu'il soit question d'une fortune humaine qu'ils ont en vue, d'un degré d'élévation où ils aspirent, d'un avantage temporel qu'ils cherchent à se procurer, d'une intrigue qu'ils ont formée et qu'ils font jouer, d'un engagement criminel, d'une sale volupté, avec quel empressement ne s'y portent-ils pas; avec quelle ardeur, et souvent, si je l'ose dire, avec quelle espèce de fureur? Examinent-ils si Dieu condamne tout cela? sont-ils en peine de le savoir? ou s'ils le savent et qu'on leur représente la loi divine, qui s'est expliquée sur tous ces articles et sur bien d'autres, en sont-ils touchés? Que Dieu y soit offensé, c'est à quoi ils n'ont guère

d'égard, et c'est par-là même une foible raison pour les arrêter ; ils se livrent au penchant naturel, ils suivent l'attrait, ils entreprennent, ils agissent ; et si, au péril d'encourir la haine de Dieu, ils peuvent obtenir ce qu'ils se sont proposé, ils se tiennent heureux et se félicitent du succès.

II. Nous ne retournons à Dieu qu'avec peine. Après de longs égarements, il vient enfin pour quelques uns un temps de salut et de conversion, c'est-à-dire un temps où l'on se sent pressé de se remettre dans le devoir et de se rapprocher de Dieu. Et quel est ce temps ? une conjoncture favorable que Dieu ménage, un âge plus avancé et plus mûr, où le feu de la passion commence à s'amortir, une humiliation et un renversement de fortune, un état d'infirmité et de langueur.

Saint Augustin ne se convertit point autrement. Ce fut un des plus fameux pénitents de l'Église de Dieu, et nous ne pouvons avoir de témoignage plus convaincant ni plus irréprochable que le sien, pour apprendre combien de temps et avec quelles incertitudes il demeura flottant et irrésolu entre la divine miséricorde qui le poursuivoit sans relâche, et les engagements du monde qui le retenoient. Il vouloit ou il croyoit vouloir ; mais dans peu il ne vouloit plus. Il demandoit à Dieu d'être affranchi de l'esclavage où le vice le tenoit captif et comme enchaîné ; mais en même temps il craignoit que Dieu ne l'écoutât, et que sa prière ne fût exaucée. Incessamment agité de remords intérieurs, il disoit pour les calmer en quelque manière : *Tantôt, tantôt* ; mais ce tantôt ne venoit point, et il le remettoit toujours au lendemain. Dans ces cruelles perplexités dont il nous a fait lui-même le récit en des termes si forts et si énergiques : Je soupirois, dit-il, je gémissois sous le poids de ma chaîne ; mais j'étois lié par ma propre volonté, plus dure que le fer ; et sans un dernier effort de la vertu d'en haut, je n'aurois jamais conclu une affaire que je desirois, mais qui devoit coûter si cher à mon cœur. Ainsi parloit saint Augustin : et combien de pécheurs ont été aussi violemment combattus dans leur retour ? combien d'autres le sont encore ?

C'est de quoi ils pourroient rendre témoignage, s'ils vouloient produire au-dehors ce qu'ils éprouvent intérieurement, et ce qu'ils cachent avec tant de soin. La grace les presse, elle les suit partout, elle se fait sentir à eux jusque dans les assemblées les plus nombreuses et les plus profanes. En vain tâchent-ils de se dissiper, de se rassurer, d'effacer de leur esprit certaines idées qui les troublent : Dieu demeure toujours à la porte de leur cœur, et ne cesse point de frapper. Ils le laissent attendre, et il attend ; ils ne répondent rien, et bien loin de se taire et de se retirer, il élève la voix tout de nouveau, et parle encore plus haut. Assiduité qui leur devient aussi salutaire qu'elle leur est importune : car Dieu, par une providence spéciale, est plus constant à les sauver, qu'ils ne le sont à se perdre. Malgré tant d'oppositions et de révoltes, le moment arrive, un bon moment, où la grace prend

le dessus et triomphe. On se rend, on cède; mais qu'est-ce après tout que ce retour? et, si je l'ose dire, doit-il être d'un grand mérite devant Dieu, lorsqu'on le lui fait acheter si cher?

III. Dieu néanmoins est toujours disposé à nous recevoir. Il seroit naturel que dans une juste indignation il nous traitât comme nous l'avons traité lui-même; qu'autant que nous avons témoigné de répugnances et de difficultés à retourner vers lui, autant il se rendît difficile à nous admettre auprès de lui, et à se réconcilier avec nous; qu'il nous fît attendre aussi long-temps qu'il nous a attendus, et que, pour punir nos incertitudes et nos retardements, il fût aussi lent à nous pardonner que nous l'avons été à reconnoître devant lui nos iniquités et à lui demander grace. Mais que dis-je, Seigneur? ah! mon Dieu, je parle selon les sentiments de l'homme, et vos sentiments, comme vos pensées, sont bien au-dessus des nôtres. Ce sont des pensées, des sentiments, non de colère et de vengeance, mais de rémission et de paix[1]. A quelque heure donc, à quelque jour que le pécheur contrit et pénitent s'humilie devant vous, vous oubliez que vous êtes juge, pour vous souvenir que vous êtes père. Il est vrai, pendant une longue suite d'années, ce pécheur étoit un rebelle; mille fois il s'est obstiné contre Dieu. Il est encore vrai que pour le fléchir, le gagner, il a fallu tout récemment de plus fortes instances que jamais, et des avances toutes nouvelles de la part de Dieu; mais Dieu met le voile sur tout cela, il n'a égard qu'à la disposition présente de cet homme. Dès qu'une fois il se repent et qu'il se soumet, c'est assez. Les entrailles de la charité de Dieu en sont émues, il étend les bras pour l'embrasser, il ouvre son sein pour l'y recueillir: fût-ce un pécheur tout noirci de crimes, il cesse d'être criminel aux yeux du Seigneur, et Dieu lui donne place parmi ses enfants.

Je dis, mon Dieu, parmi vos enfants, et non point parmi vos esclaves. Ce prodigue qui s'étoit séparé de son père, et lui avoit marqué tant d'indifférence et même tant de mépris en l'abandonnant, comptoit pour beaucoup, lorsqu'il seroit revenu à la maison paternelle, d'y pouvoir être mis au rang des mercenaires, et se croyoit désormais indigne d'y être regardé et traité comme un fils: il se faisoit en cela justice; mais du reste il ne connoissoit pas toute la tendresse du père qui le recevoit, et qui étoit même allé au-devant de lui. Bien loin d'être dégradé de la qualité de fils, et d'être condamné aux traitements rigoureux qui lui étoient dus, il éprouva tout le contraire. Jamais son père ne l'accueillit avec plus de douceur ni plus d'affection; jamais il ne parut plus sensible pour lui.

C'est vous-même, mon Dieu, qui nous tracez cette figure dans votre divin Évangile; c'est par cette parabole que votre Fils adorable excitoit la confiance des pécheurs pénitents; et je puis dire, tout cou-

[1] *Cogitationes pacis, et non afflictionis.* Jerem. 29.

pable que je suis, qu'elle ne m'annonce rien de si consolant que je ne sois en droit d'espérer, et à quoi l'effet ne doive répondre.

Voilà, dis-je, ô mon Dieu, ce que j'ai lieu de me promettre, aussi bien que tant d'autres, dès que je retournerai à vous, et que j'y retournerai de bonne foi. Or n'est-ce pas un motif assez puissant pour m'inspirer là-dessus une sainte résolution, et pour me la faire exécuter? Mais que seroit-ce, et quel désordre, quelle injustice, quand vous m'appelez de la sorte, si je délibérois encore, si je me défendois encore, si je refusois encore de me rendre? Hé! qu'y auroit-il alors de plus inconcevable, ou d'une telle condescendance de votre amour, ou d'une telle résistance de mon cœur?

L'heure est venue, Seigneur : il n'y a plus de difficultés ni de répugnances à écouter. Un amour tel que le vôtre doit amollir l'ame la plus endurcie. Je suis à vous, ou j'y veux être. Bénissez le dessein que je forme, et le premier pas que je vais faire pour l'accomplir. En votre nom j'agirai, et vous suppléerez par votre miséricorde à ce qui pourra me manquer par la fragilité de la nature et par l'inconstance de ma volonté.

SACREMENT DE PÉNITENCE. DISPOSITIONS QU'IL Y FAUT APPORTER, ET LE FRUIT QU'ON EN DOIT RETIRER.

On exhorte assez les fidèles à fréquenter le sacrement de pénitence; mais peut-être ne s'applique-t-on point assez à les instruire des dispositions essentielles qu'il demande, ni à leur en donner toute la connoissance qu'ils en doivent avoir. La plupart n'en ont entendu parler que dans ces premières leçons qu'on fait à de jeunes enfants qui, malgré le soin qu'on prend de leur expliquer les éléments de la doctrine chrétienne, ne sont guère en état de bien comprendre ce qu'on leur dit, et n'en conservent qu'un souvenir confus et très superficiel. C'est dans un âge plus avancé, où le jugement est plus mûr et où l'on voit mieux les choses, qu'il faudroit se retracer sur cela les enseignements qu'on a reçus, et s'en former une idée juste. Car il s'agit d'un sacrement qui, selon le bon et le mauvais usage que nous en faisons, doit servir ou à notre justification, ou à notre condamnation. Mais, par une erreur des plus pernicieuses, on regarde, si je l'ose dire, ces sortes de considérations au-dessous de soi, et l'on se persuade qu'elles ne conviennent qu'au temps de l'enfance. Les prédicateurs, s'ils n'y prennent garde, contribuent eux-mêmes à entretenir cette dangereuse illusion, ayant pour maxime de ne traiter dans la chaire que certains sujets relevés, et s'imaginant que ceux-ci ne sont propres que pour le menu peuple et pour les campagnes. En quoi certainement ils se trompent, soit en manquant à l'une des plus importantes obligations de leur ministère, qui est d'apprendre à toutes les conditions les principaux devoirs de la religion, soit en s'élevant quelquefois au-delà des bornes, et prenant

un vain essor où souvent on les perd de vue, et où ils se perdent eux-mêmes.

Quoi qu'il en soit, tout ce qui concerne le sacrement de pénitence peut se réduire, selon la notion ordinaire, à quatre articles capitaux, savoir, la contrition, la résolution, la confession et la satisfaction. Je n'ai rien à dire là-dessus de singulier et de nouveau; mais ce que je dirois néanmoins n'est que trop inconnu à bien des gens qui l'ignorent ou absolument ou en partie, tout éclairés qu'ils sont d'ailleurs et qu'ils se piquent de l'être.

I. Contrition : c'est-à-dire douleur du péché; mais une douleur conçue en vue de Dieu par le mouvement de la grace, et supérieure à toute autre douleur. Voilà en trois mots déja bien des choses d'un devoir indispensable, et d'une telle nécessité, que de là dépend toute l'efficace et tout le fruit du sacrement dont il est présentement question.

C'est, dis-je, une douleur, et par conséquent un acte de la volonté qui s'afflige, qui hait, qui déteste : car qui dit douleur ne dit pas une simple connoissance ni une simple vue de la laideur et de la difformité du péché; ce n'est pas même, si j'ose user de ce terme, une simple déplaisance de la raison, qui, naturellement droite, ne peut s'empêcher d'apercevoir le désordre du péché et de le condamner. On peut avoir tout cela sans être contrit, parceque tout cela n'est que dans l'entendement, et non point dans la volonté. On peut avec tout cela aimer toujours son péché, se plaire toujours dans son péché, conserver toujours le même attachement à son péché; on le peut, et c'est ce qui n'arrive que trop souvent. Il faut donc que ce soit la volonté qui agisse par un repentir véritable. Il faut que la douleur, selon l'expression du prophète, nous brise le cœur; et c'est de là même qu'elle est appelée contrition. Autrement, la volonté n'étant point à Dieu, tout le reste ne peut être de quelque prix devant Dieu, ni le toucher.

Encore une simple douleur, en général, ne suffit-elle pas; et si ce n'est en particulier le mouvement de la grace qui l'excite, et qui élève l'ame à Dieu, ce n'est plus qu'une douleur infructueuse et sans effet. C'est pour cela que les prophètes, prêchant aux pécheurs la pénitence et les y exhortant, ne se contentoient pas de leur dire : Convertissez-vous; mais qu'ils ajoutoient : Convertissez-vous au Seigneur votre Dieu (Joel, 2); par où ils leur faisoient entendre que si ce rapport à Dieu manquoit, que si dans leur retour ils n'envisageoient pas Dieu, que s'ils se proposoient tout autre objet que Dieu, ils ne devoient plus être, dans l'estime de Dieu, censés pénitents, puisqu'ils ne l'étoient pas selon Dieu ni pour Dieu. Et parceque cette vue de Dieu et cette douleur surnaturelle suppose nécessairement la grace comme principe et premier mobile, voilà pourquoi les mêmes prophètes, parlant au nom même des pécheurs, disoient à Dieu : Seigneur, conver-

tissez-nous, et nous nous convertirons (*Thren.*, 6). Car c'est ainsi qu'ils s'en expliquoient, persuadés que, pour rendre nos cœurs dociles, que pour en amollir la dureté et en fléchir l'obstination, que pour y faire naître cette sainte tristesse qui seule peut nous réconcilier avec Dieu et opérer le salut, il est d'une absolue nécessité que nous soyons prévenus de l'inspiration divine et aidés du secours d'en haut.

Ce n'est pas tout; mais voici ce qu'il y a de plus essentiel. Car cette douleur, formée dans la volonté inspirée par l'esprit de Dieu, et conçue en vue de Dieu, doit être au-dessus de toute autre douleur; c'est-à-dire qu'il n'y a point de revers, point d'accident fâcheux, ni de malheur dans la vie, de quelque nature qu'il soit, dont il puisse m'être permis de concevoir une douleur superieure, ou même égale à celle que doit me causer l'offense de Dieu et la perte de sa grace. Il faut que je sois plus touchéde cette offense deDieu etde cette perte de la grace de Dieu, que je ne le serois de la ruine entière de ma fortune, eût-elle été la plus florissante et la plus abondante. Il faut que cette offense de Dieu, que cette perte de la grace de Dieu, me tienne plus au cœur que l'affront le plus sanglant qui me couvriroit de confusion, que l'abandonnement le plus général qui me réduiroit dans la dernière misère, que le mal le plus sensible et le plus aigu qui me tourmenteroit sans relâche, que la mort d'un patron, d'un ami, d'un parent, d'un fils, d'un époux, d'un père, d'une mère, de tout ce que je puis avoir sur la terre de plus cher, enfin que le danger même le plus évident d'une mort prochaine par rapport à moi. Si mon regret ne va pas jusque là, il ne peut être suffisant, et dès-lors je ne suis point dans l'etat d'une vraie contrition, ni même de cette attrition parfaite, nécessaire au sacrement de pénitence.

On me dira que cela seroit capable de troubler les consciences, et de les jeter dans le désespoir. Il est vrai, cela peut désespérer; mais qui? des ames mondaines qui n'ont jamais bien connu Dieu, et qui ne s'appliquent jamais à le bien connoître; des ames toutes plongées dans les sens, et d'autant plus insensibles pour Dieu qu'elles sont plus sensibles pour elles-mêmes, et pour tout ce qui flatte leur amour-propre; des ames volages, dissipées, accoutumées à n'envisager tout ce qui regarde la religion que très superficiellement, et sans cesse distraites par les objets extérieurs qui leur frappent la vue, et qui emportent toute leur attention. Voilà ceux que doivent étonner les leçons que je trace ici, voilà ceux qui en doivent être découragés et rebutés.

Mais pour appliquer à mon sujet ce que disoit saint Augustin sur une matière à peu près semblable, donnez-moi une ame qui aime Dieu; une ame remplie de l'esprit du christianisme, une ame telle que nous devons tous être; et supposons que, par un effet de la fragilité humaine, ou par la surprise de quelque passion, cette ame ait eu le

malheur d'oublier Dieu et de s'oublier elle-même jusqu'à succomber dans une rencontre à la tentation, et à se laisser engager dans le désordre du péché ; je demande si lorsqu'elle viendra à se reconnoître, et qu'aidée de la grace elle se mettra en devoir de retourner à Dieu, elle aura de la peine à porter son regret et sa douleur au degré que je marque, et que je prétends être absolument requis? Quand nous voyons David couché sur la cendre, et humilié devant Dieu ; quand nous voyons saint Pierre couvert de confusion, et pleurant avec amertume ; quand nous voyons Madeleine prosternée aux pieds de Jésus-Christ, et les arrosant de ses larmes, concevons-nous qu'il y eût alors quelque chose au monde dont ils fussent plus affligés, ni même aussi affligés qu'ils l'étoient de leurs égarements, et pouvons-nous imaginer quelque intérêt qu'ils eussent voulu faire entrer en compromis avec les intérêts du souverain maître dont ils avoient encouru la juste indignation, et auprès de qui ils cherchoient par-dessus tout et aux dépens de tout à se remettre en grace? Or nous ne sommes pas moins pécheurs que ces fameux pénitents, nous n'avons pas, pour exciter notre repentir, des motifs moins solides ni moins touchants : que nous manque-t-il ? plus de sincérité et plus de zèle dans notre conversion à Dieu.

Cependant il ne faut rien exagérer, et je dois convenir que plusieurs pourroient être en effet découragés et avec sujet, si cette douleur que la pénitence exige de nous consistoit dans le sentiment : car le sentiment ne nous est pas toujours libre, et souvent il peut être beaucoup plus vif à l'égard de certains maux de la vie, et de certains événements que nous craignons ou que nous déplorons, qu'il ne l'est à l'égard des péchés que nous détestons, et dont nous avons un regret véritable. Ce n'est donc point par ce sentiment que notre contrition doit l'emporter sur toute autre douleur ; mais par la détermination de la volonté, mais par la préparation de l'esprit et de la partie supérieure de l'ame, mais par la disposition intérieure et réelle où se trouve le pénitent de subir toutes sortes de peines et d'accepter toutes sortes d'adversités temporelles et de calamités, plutôt que de consentir à un seul péché : si bien qu'il hait ainsi le péché plus que tout le reste, et qu'il voudroit, au prix de tout le reste, pouvoir effacer tous les péchés qu'il reconnoît avoir commis, et par où il a déplu à Dieu. Il n'est point nécessaire pour cela de ressentir les mêmes serrements de cœur, d'entrer dans les mêmes agitations, de s'abandonner aux mêmes gémissements, ni de tomber au-dehors dans la même désolation que si l'on venoit nous annoncer quelque infortune humaine et quelque désastre où nous fussions intéressés. Il suffit d'avoir cette haine du péché que j'ai spécifiée, et que les théologiens, selon leur langage ordinaire, nomment *appréciative*, parcequ'elle maintient tous les droits de Dieu, et qu'elle lui donne dans notre estime une préférence entière et absolue. Or voilà ce qui ne doit désespérer personne, puisqu'il n'y a per-

sonne qui ne puisse, avec l'assistance divine, former au fond de son ame une telle douleur.

Ce n'est pas, au reste, qu'il n'y ait pour cela même des soins à prendre et des efforts à faire : car, comme disoit saint Augustin, si vous n'êtes pas encore attiré de Dieu, agissez, priez, pressez, afin qu'il vous attire. On se trouve assez souvent dans une sécheresse de cœur où il est fort à craindre qu'on n'ait pas cette contrition sans laquelle on ne peut espérer le pardon de ses péchés, même avec le sacrement de pénitence. Eh! le moyen qu'on pût l'avoir de la manière dont on approche du saint tribunal? On y vient quelquefois avec une précipitation qui ne donne presque pas le loisir de penser à ce que l'on fait, ni de réfléchir sur aucun des motifs dont notre douleur doit être animée et sanctifiée. On s'y présente avec une froideur et une espèce d'indolence qui fait tout négliger dans un des exercices du christianisme le plus important et le plus sérieux. Et parcequ'on n'a nul usage du recueillement intérieur et de ces actes que le cœur prévenu de la grace produit en lui-même et de lui-même, on se contente de certaines formules tracées sur le papier, on les lit dans un livre, ou on les récite par mémoire, sans s'y affectionner, et peut-être sans les bien comprendre. Souvent même, par une ignorance inexcusable, ou par un oubli non moins criminel, après une revue assez légère de ses fautes, on les déclare au ministre de la pénitence, sans avoir eu soin de s'élever un moment à Dieu, ni d'en faire en sa présence aucun désaveu. Car voilà ce que nous voyons dans une infinité de gens du monde, et surtout du grand monde, lorsqu'à des temps fort éloignés les uns des autres, ils s'adressent à nous, bien moins par un mouvement de piété et par un vrai desir de conversion, que par une coutume et une certaine bienséance chrétienne à laquelle ils ne veulent pas manquer. Nous leur demandons s'ils sont préparés, c'est-à-dire, avant toute chose, s'ils sont véritablement contrits et repentants, s'ils ont une douleur sincère de leur conduite passée, dont ils s'accusent; et, sans hésiter, ils nous répondent qu'ils le croient ainsi; mais de bonne foi, ont-ils lieu de le croire, et comment peuvent-ils se le persuader?

Car qu'est-ce que cette douleur sincère? c'est un plein changement du cœur, en sorte que le cœur soit réellement détaché des objets auxquels il s'étoit livré avec plus de passion. Il faut que, par la force et la supériorité de cette douleur, le cœur haïsse ce qu'il aimoit, et qu'il aime ce qu'il haïssoit : il faut que ce soit un cœur tout nouveau. Quel effort de l'ame suppose un changement de cette nature! quel sacrifice de soi-même! quelle victoire! Or une telle victoire peut-elle être le fruit d'une réflexion vague et courte, ou de quelques paroles prononcées à la hâte et comme jetées au hasard? Il est vrai que les opérations de la grace dans un cœur ne dépendent point du temps; mais, dans les règles ordinaires, la grace n'opère qu'avec poids et avec mesure :

elle a ses voies pour s'insinuer, et ses degrés pour avancer; elle prévient, elle soutient, elle aide à consommer l'ouvrage; mais elle exige aussi du pénitent qu'il agisse lui-même, qu'il rentre en lui-même, qu'il s'excite lui-même, qu'il se fasse à lui-même d'utiles reproches et de salutaires leçons, qu'il se retrace toutes les vues et toutes les considérations les plus propres à le détacher de son péché, et à lui en inspirer de l'horreur; qu'il s'applique à les pénétrer et à les approfondir, surtout qu'il les rapporte toutes à Dieu, et qu'il insiste sur celles qui peuvent lui représenter ce souverain maître plus digne d'un attachement inviolable et d'un dévouement parfait; enfin, qu'il ait recours à Dieu même, qu'il lui ouvre son cœur, et qu'il le conjure d'en amollir la dureté : voilà, dis-je, ce que la grace attend de notre coopération. Or tout cela, selon l'ordre commun, n'est point l'affaire d'un instant, et ce l'est encore sûrement moins pour tant de pécheurs et de pécheresses qui, dans le cours d'une année, s'acquittent à peine une fois du devoir de la pénitence, que pour des ames pieuses et timorées qui fréquentent le sacrement.

Mais ceci posé, il y a donc bien des confessions nulles? j'en conviens, et là-dessus je n'oserois presque déclarer tout ce que je pense. Cependant un confesseur, qui ne peut lire dans le fond des cœurs, est souvent obligé d'en croire la personne qui lui parle, et qui lui témoigne son regret et sa bonne disposition. Il s'en tient là, il absout ce prétendu pénitent, et du reste ne répond de rien : car il sait qu'il n'y a que Dieu qui puisse juger de la validité de cette absolution ; et d'ailleurs, sans déroger en aucune sorte à la puissance des ministres de Jésus-Christ, ni à la promesse que ce divin maître leur a faite, il n'ignore pas que ce qu'ils délient, ou semblent délier sur la terre, n'est pas toujours délié dans le ciel.

Mais il faudra donc des temps infinis pour se disposer à la confession? Ma réponse est qu'il y faudra tout le temps nécessaire pour s'assurer d'abord de sa contrition, autant qu'il est raisonnablement et moralement possible. Je dis autant qu'il est possible raisonnablement et moralement : car en condamnant une extrémité, qui est une trop grande négligence, je ne prétends pas porter à un autre excès, qui est une inquiétude scrupuleuse. La prudence chrétienne tient le milieu entre l'un et l'autre : elle ne va point au-delà de certaines bornes; et quand, eu égard aux circonstances et aux moyens qu'on a pris, on peut juger sagement et favorablement de l'état de son cœur, on doit alors se confier en Dieu et demeurer en repos, sans se tourmenter inutilement par des retours perpétuels et des défiances excessives de soi-même.

Concluons cet article en déplorant notre misère. N'est-il pas étrange qu'avec tant de raisons, dont une seule devroit suffire pour nous percer l'ame de douleur au souvenir de Dieu, et de toutes les offenses que nous commettons contre lui, nous soyons si difficiles à prendre

le moindre sentiment de componction? N'est-il pas étrange que nous ayons besoin de tant d'exhortations, d'instructions, de méditations, pour nous retracer là-dessus des idées qui ne devroient jamais s'effacer de notre esprit, et qu'il nous faille tant d'efforts pour en ressentir l'impression? Comment oublions-nous si aisément et si vite un Dieu créateur, un Dieu conservateur, un Dieu rédempteur, un maître si grand, un père si tendre; sa libéralité, sa sainteté, sa justice, ses innombrables perfections? Et comment, à la simple pensée de tant de titres les plus engageants pour nous et les plus capables de nous affectionner, ne voyons-nous pas d'un premier coup d'œil l'énormité de nos péchés, qui blessent ce souverain Être et qui nous séparent de lui? Comment ne fondons-nous pas en larmes, et n'éclatons-nous pas en gémissements et en sanglots? Que manque-t-il donc à notre Dieu pour nous devenir aimable? N'a-t-il pas des droits assez légitimement acquis sur notre cœur? n'est-il pas assez bon? ne nous a-t-il pas fait assez de bien? ne nous en fait-il pas assez chaque jour? ne se dispose-t-il pas encore à nous en faire assez dans l'avenir, et même dans toute l'éternité? Notre indifférence pour lui n'est guère moins incompréhensible que ses miséricordes envers nous.

II. Résolution. C'est, selon la plus ordinaire façon de parler, ce que nous appelons bon propos. Ce bon propos consiste dans une ferme détermination de fuir désormais le péché, de n'y plus retomber et de se maintenir dans la grace de Dieu, en se corrigeant de ses vices, et renonçant à ses habitudes criminelles. Disposition si essentielle, que sans cela notre contrition ne peut plus être qu'une contradiction manifeste et une chimère. Car le moyen d'accorder ces deux choses ensemble, je veux dire une volonté qui déteste les péchés commis, et cette même volonté toute prête encore à les commettre; une volonté qui hait le péché sincèrement et souverainement, et qui néanmoins l'aime toujours assez pour y retourner à la première occasion, et pour y donner le même consentement? Ce seroit tout à la fois, et à l'égard du même objet, vouloir et ne pas vouloir; ce seroit accomplir dans sa personne cette parole du Prophète : *L'iniquité s'est démentie elle-même* (*Psalm.* 26); enfin, ce seroit faire à la majesté divine la même insulte que feroit un sujet rebelle qui viendroit se jeter aux pieds du prince et implorer sa clémence, mais qu'il lui donneroit en même temps à entendre que, malgré toutes les soumissions qu'il lui fait, il n'en est pas moins disposé à former dans la suite de nouveaux partis, et à prendre les armes contre lui.

Afin donc que la douleur du passé soit véritable et recevable devant Dieu, il est d'une nécessité absolue que le bon propos pour l'avenir l'accompagne, puisque l'un enferme l'autre, et qu'on ne les peut séparer. Voilà pourquoi le concile de Trente définit la contrition en disant que c'est une douleur et une détestation des péchés commis, jointe à la volonté de n'en plus commettre. De savoir si cette résolution doit être expresse et formelle, ou s'il suffit qu'elle soit comprise vir-

tuellement dans l'acte de détestation et de douleur, c'est une question que proposent les maîtres de la morale, et sur laquelle ils raisonnent et pensent différemment; mais, sans examiner ces diverses opinions, ni peser la force des raisonnements de part et d'autre, quand il s'agit d'une affaire aussi importante que notre réconciliation avec Dieu, le mieux est de prendre le plus sûr, et de dire à Dieu comme le Prophète roi : *Je l'ai juré, Seigneur, et j'en fais encore le serment, de garder à jamais vos divins préceptes, et de ne me plus départir, en quoi que ce soit, de l'obéissance due à votre loi* (*Psalm.* 118). Et parceque c'est en telle et telle matière que j'ai eu le malheur d'enfreindre vos ordres et de m'écarter de mes devoirs, c'est à quoi je me propose de faire particulièrement attention, et de quoi je veux me préserver avec plus de soin. Oui, je le veux, mon Dieu, je le veux; vous en êtes témoin, vous qui sondez le fond des cœurs, et vous voyez toute l'étendue et toute la fermeté de ma résolution.

Dans cette protestation ainsi faite à Dieu, il y a deux choses à distinguer : un propos général, et un propos particulier. Propos général, qui s'étend sans exception à tous les péchés capables de donner la mort à notre ame et de nous priver de la grace de Dieu. Car s'il y avoit un seul péché, j'entends péché mortel, que le pénitent ne fût pas résolu d'éviter, dès-là son acte de résolution au regard des autres péchés, seroit invalide : pourquoi? parcequ'il ne pourroit avoir pour principe le vrai motif qui en fait tout le mérite, et qui est que le péché déplaît à Dieu, qu'il blesse l'honneur de Dieu, que c'est une ingratitude souveraine et une injustice envers Dieu. En effet, comme ce motif convient également à tous les péchés, il s'ensuit, par une conséquence nécessaire, que dès qu'il nous détermine à nous abstenir d'un péché, il nous détermine pareillement à nous abstenir de l'autre. Si donc nous faisons là-dessus quelque distinction, c'est une preuve évidente que ce n'est point ce motif qui nous conduit, et que notre prétendu bon propos n'est qu'illusoire. Propos particulier : c'est-à-dire, du reste, que notre résolution doit surtout insister sur les péchés dont nous sommes actuellement coupables, et que nous venons déposer au tribunal de la pénitence. Car nous étant plus propres, puisqu'ils nous sont personnels, la raison veut que nous y apportions plus de vigilance, et que nous y fassions plus de reflexion. Non pas qu'il soit nécessaire de les parcourir tous séparément, et de s'arrêter sur chacun par autant d'actes distingués les uns des autres. Sans ce détail le même acte suffit : il n'est question que de le rendre efficace, et de ne lui point prescrire de bornes.

Mais on me demandera par où l'on pourra juger que cet acte est efficace, et s'il faut pour cela pouvoir se répondre qu'on ne retombera plus. Car comment avoir cette assurance de l'avenir, et quel est l'homme qui peut prévoir toutes les conjonctures où il se trouvera, et ce qu'il y fera ou ce qu'il n'y fera pas? Il en est même dont le penchant est si fort et l'habitude si enracinée, qu'il leur semble qu'ils

n'auront jamais assez de constance pour y résister, et que dès la première attaque ils succomberont. Cette difficulté se résout aisément par la différence de deux actes qu'on ne doit pas confondre l'un avec l'autre. Le premier est dans l'entendement, et l'autre dans la volonté. De se défier de soi-même, et d'entrevoir, au milieu même des promesses qu'on fait à Dieu et à son ministre, qu'apparemment on ne persévérera pas; qu'après avoir soutenu quelque temps, on se lassera; que la passion se réveillera, et qu'il y aura des rencontres où l'on ne peut guère s'attendre de tenir ferme et de ne se laisser pas entraîner: tout cela et cent autres idées semblables, ce sont des pensées, ce sont des conjectures, ce sont des vues de l'esprit où la volonté n'a point de part, et dont elle est indépendante. Malgré ces défiances, ces craintes, et toutes les expériences qu'elle a de ses inconstances naturelles, elle peut néanmoins, avec l'aide de Dieu, s'établir dans une résolution actuelle et véritable de s'éloigner pour jamais du péché, et de renoncer à tout engagement criminel. Mais l'esprit lui représente là-dessus ses foiblesses, ses légèretés, la violence de ses inclinations, mille combats, mille écueils, et le peu de fond qu'il y a à faire sur la disposition présente où elle se trouve. Il n'importe : parmi toutes ces alarmes, elle est ou elle peut être réellement déterminée et résolue.

Le pénitent ne doit donc point s'étonner, quelque difficulté, et même, si je l'ose dire, quelque impossibilité qu'il se figure dans son changement et sa persévérance. Cette impossibilité prétendue n'est que dans son imagination, laquelle s'effarouche, et dont le démon se sert assez ordinairement pour le décourager et l'arrêter. Car c'est un des artifices les plus communs et les plus dangereux de l'esprit tentateur pour refroidir les pécheurs pénitents et pour renverser les desseins de conversion que la grace leur inspire, de leur en mettre devant les yeux les conséquences par rapport à toute la suite de leur vie, et de les embarraser de mille réflexions telles que celles-ci, qu'il leur suggère intérieurement et incessamment : Mais à quoi est-ce que je m'engage? Mais pourrai-je vivre ainsi pendant un long cours d'années qui peut-être me reste encore à fournir? Mais si, dans l'ardeur dont je me sens présentement animé, rien ne me coûte, ce premier feu ne se ralentira point; et si cette ferveur, qui maintenant m'adoucit tout, vient à tomber, comme il n'arrive que trop, à quel dégoût, à quels ennuis serai-je exposé? et aurai-je la force de les porter? Mais est-il à croire que je puisse passer mes jours dans une retraite à laquelle je ne suis point fait; que je puisse me dégager de cet attachement et ne plus voir cette personne dont mon cœur est épris; que je puisse me défendre de ses reproches, de ses larmes, de ses poursuites, ou plutôt que je puisse m'interdire sans retour ces sociétés, ces entretiens, ces entrevues, ces jeux, ces parties de plaisir, ces spectacles; que je surmonte mille respects humains, mille considérations, mille tentations et du dedans et du dehors, qui ne manqueront pas sur cela de

m'assaillir, et souvent lorsque j'y penserai le moins et que je serai moins préparé à de si violents assauts? Vains raisonnements d'un esprit intimidé et troublé par la passion qui le domine, par la nature corrompue qui se révolte, par l'ennemi de notre salut qui cherche à nous surprendre, et qui emploie toutes ses ruses à déconcerter l'ouvrage de notre conversion.

Mais la passion, la nature, l'ennemi commun des hommes ont beau parler, exagérer les choses, grossir les objets, il n'en est pas moins au pouvoir du pénitent éclairé et touché de Dieu, que sa volonté n'en soit point ébranlée. Il est toujours maître de dire : Je veux ; et, maître en effet de vouloir avec la grace, il n'est pas besoin qu'il ait une connoissance anticipée de ce qui arrivera, ni qu'il puisse compter avec certitude que jamais il ne se départira de la résolution où il est de ne plus pécher; mais il suffit qu'il soit dans cette résolution, ou qu'il croie prudemment y être. Il y auroit même de la présomption à se tenir assuré contre toutes les rechutes, et c'est en quoi pécha saint Pierre, lorsqu'il dit avec tant de confiance au Fils de Dieu : Quand il iroit de ma vie, et que tous les autres prendroient la fuite, pour moi je ne vous abandonnerai point. Car notre pénitence ne nous rend pas impeccables, et notre volonté étant une volonté humaine, elle est naturellement changeante. D'où il s'ensuit que, sans une révélation expresse de Dieu, nul homme ne peut savoir comment il se comportera en telles et telles circonstances, si quelquefois il s'y rencontre.

C'est donc assez d'être certain, autant qu'on peut l'être moralement et sagement, qu'on veut se corriger, et qu'on le veut à quelque prix que ce soit; et qu'on le veut par le même motif qui a excité notre repentir et notre douleur ; et qu'on le veut, pour tous les temps qui suivront, quelque sujet qu'il y ait de craindre que cette volonté ne vienne quelquefois à se relâcher et à se démentir. Dès qu'on est dans cette préparation de cœur, on doit du reste se confier en Dieu pour l'avenir; on doit dire comme l'Apôtre : Si le Seigneur est avec moi et pour moi, qui sera contre moi? or j'espère qu'il ne m'abandonnera pas, et qu'il m'aidera à consommer l'ouvrage que je commence par sa grace; on doit se soutenir et s'affermir par ce consolant témoignage qu'on pense avoir lieu de se rendre à soi-même : Il est vrai, je serai exposé à bien des attaques, et que ferai-je alors? je n'en sais rien; mais ce que je sais, c'est ce que je suis actuellement résolu de faire, qui est de ne me détacher jamais de mon Dieu et de ses divins commandements; ce que je sais, c'est qu'autant que cette résolution subsistera (et pourquoi ne subsisteroit-elle pas toujours?), rien ne me fera violer la foi que j'ai donnée à mon Dieu et que je lui donne; enfin, ce que je sais, c'est que pour témoigner à Dieu la sincérité de cette résolution, je vais dès maintenant user de tous les préservatifs nécessaires, prendre tous les moyens que la religion me

fournit, me retirer de toute occasion dangereuse, et apporter de ma part toute la vigilance qui dépend de moi.

Voilà, dans ce dernier article, comme la pierre de touche qui nous fera connoître si notre propos est tel que nous nous le persuadons et que nous le disons. Car en vain ferons-nous mille promesses à Dieu, et en vain nous dirons-nous mille fois à nous-mêmes que nous voulons vivre désormais avec plus de règle, et faire un divorce éternel avec le péché : si nous ne prenons pour cela nulles mesures; si nous refusons même celles qu'on nous prescrit; si nous prétendons être toujours de certaines sociétés, voir toujours certaines compagnies et fréquenter certains lieux, avoir toujours avec certaines personnes des entrevues et des liaisons particulières; en un mot, nous jeter toujours dans le péril, et y demeurer; si, malgré les avis que nous donne un confesseur, nous ne voulons rien sacrifier, ni rien entreprendre pour assurer notre persévérance, ce n'est point alors un jugement mal fondé, de conclure que nous ne sommes résolus qu'à demi, ou même que nous ne le sommes point du tout. La preuve en est sensible : car vouloir une fin, je dis la vouloir solidement et efficacement, c'est, par une conséquence nécessaire, vouloir lever, selon qu'il est en nous, tous les obstacles qui pourroient nous éloigner de cette fin, et c'est en même temps vouloir faire de notre part tous les efforts et embrasser toutes les voies qui peuvent nous y conduire. Autrement toute la bonne volonté que nous pensons avoir ne peut être qu'une illusion et une chimère.

De là vient qu'on remarque si peu d'amendement dans la plupart des personnes qui approchent du sacrement de pénitence. Ils voudroient accorder ensemble deux choses tout-à-fait incompatibles : c'est-à-dire qu'ils voudroient ne plus pécher, et néanmoins demeurer toujours dans une disposition prochaine de pécher. Que le ministre de la pénitence leur fasse la même question que fit Jésus-Christ au paralytique de l'Évangile, et qu'il leur demande : *Voulez-vous être guéris* (Joan., 6) ? Ils répondent sans délibérer qu'ils le veulent. Mais que ce même ministre, sage et instruit, faisant peu de fond sur cette réponse générale et indéterminée, passe plus avant, et qu'il en vienne à un détail où il lui convient de descendre selon la connoissance qu'il a de leur état; qu'il leur demande en particulier s'ils veulent s'abstenir de telles visites, s'ils veulent s'interdire tels entretiens et telles familiarités, s'ils veulent renoncer à telles parties de plaisir et se retirer de ces assemblées et de ces spectacles, s'ils veulent interrompre tels négoces et ne plus s'engager en telles affaires, s'ils veulent réparer tels dommages qu'ils ont causés, et se dessaisir de tels profits injustes et mal acquis; si, pour vaincre l'animosité qu'ils ont dans le cœur, et pour témoignage d'une pleine réconciliation, ils consentent à faire quelques démarches de leur part et quelques avances; si, pour s'affermir dans le bien, pour se fortifier contre les nouvelles

attaques dont ils auront à se défendre, pour racheter le temps qu'ils ont perdu, pour édifier le public qu'ils ont scandalisé, ils sont dans le dessein de se rendre plus assidus aux pratiques chrétiennes, de s'acquitter régulièrement de telles prières et de tels exercices de piété, d'approcher des sacrements à tels jours dans l'année et à telles fêtes, de faire chaque jour quelque bonne lecture, quelque retour sur eux-mêmes, enfin de ne rien omettre de tout ce qu'on leur marquera et qu'on jugera leur être salutaire; que tout cela, dis-je, le confesseur l'exige d'eux et le leur propose, c'est alors qu'ils commencent à hésiter et à se mettre en garde contre lui, comme s'il les traitoit avec trop de rigueur. Cependant ils ont beau se plaindre, et accuser d'une sévérité outrée le ministre qui leur impose de pareilles conditions, il n'est que trop bien fondé à se défier de leurs paroles, et à les renvoyer sans absolution.

Cherchons le Seigneur, et cherchons-le dans toute la droiture de notre ame. Nous pouvons nous tromper nous-mêmes, nous pouvons tromper le prêtre qui nous écoute, mais nous ne tromperons jamais Dieu. Nous nous étonnons quelquefois de nos rechutes presque continuelles; mais il n'est pas difficile d'en découvrir la cause. Ce n'est pas que nous ne nous soyons présentés, et que nous ne nous présentions encore de temps en temps au saint tribunal, pour y déposer nos péchés; mais c'est que nous n'y avons peut-être jamais apporté une volonté bien formée de changer de vie, et de travailler sérieusement à la réformation de nos mœurs. Nous avons pris pour volonté quelques velléités, quelques desirs imparfaits, quelques reproches de la conscience qui nous condamnoit intérieurement, et qui nous dictoit ce que nous devons faire. Nous l'avons vu, mais l'avons-nous fait? et pourquoi ne l'avons-nous pas fait? encore une fois, c'est que nous ne l'avons pas voulu : car on ne manque guère à ce que l'on veut, quand on le veut bien résolument et que la chose est en notre pouvoir. Je voulois, disoit saint Augustin, parlant de lui-même, je voulois me convertir; mais je le voulois comme un homme plongé dans un profond assoupissement, lequel voudroit se réveiller, et qui retombe toujours dans son sommeil. Ayons recours à Dieu; c'est lui qui, selon le sens de l'Apôtre, *nous fait vouloir et exécuter*.

III. Confession. Dans l'usage commun, on comprend sous le terme de confession tout ce qui a rapport au sacrement de pénitence; mais, dans une signification plus étroite et plus propre, appelons ici confession cette seconde partie du sacrement, qui consiste à s'accuser de ses péchés, et à les déclarer secrètement au ministre établi de Dieu pour les connoître et pour nous les remettre, en vertu du pouvoir qu'il a reçu de Jésus-Christ. Or nous ne pouvons nous former une idée plus juste de cette confession, que de la regarder comme une anticipation du jugement de Dieu. Que fera Dieu dans son dernier jugement? il ouvrira le grand livre de nos consciences; il produira au

jour, non seulement nos actions qui, pendant la vie, ont pu paroître aux yeux des hommes, mais les secrets les plus cachés de nos cœurs, nos pensées, nos sentiments, nos desirs, nos vues, nos intentions, nos projets. Il prendra ce glaive dont parle saint Paul, ce glaive de sa vérité et de sa sagesse, avec lequel il démêlera tous les plis et tous les replis de nos ames. De sorte que rien n'échappera à sa connoissance, et que de tous les péchés du monde, il n'y en aura pas un qu'il ne découvre selon toute sa malice, c'est-à-dire selon son espèce et toutes ses circonstances. Voilà, par proportion et à l'égard de nous-mêmes, ce que nous devons faire dans le tribunal de la pénitence; mais avec cette différence essentielle, que la manifestation que Dieu fera de nos péches dans son jugement général sera publique et universelle, au lieu que nous ne sommes présentement obligés qu'à une révélation particulière, où le prêtre seul, lieutenant de Dieu, nous entend, et qu'il doit tenir secrète sous le sceau le plus inviolable. Ce n'est pas, après tout, que le pénitent, par toutes ses recherches, puisse parvenir à se connoître aussi parfaitement que Dieu le connoîtra et qu'il le connoît dès maintenant, ni qu'il puisse par conséquent mettre sa conscience aux yeux du confesseur, dans la même évidence que Dieu la mettra aux yeux de l'univers. Nos vues pour cela sont trop foibles, et il n'est pas moralement possible que toutes les fautes dont nous sommes coupables devant Dieu nous soient toujours présentes à l'esprit, et que nul oubli n'en efface aucune de notre souvenir. Mais par où nous devons au moins suppléer, autant que nous le pouvons, à ce défaut, c'est par un examen raisonnable, et par toute la réflexion qu'exige de nous la prudence chrétienne pour nous disposer à rendre compte de nous-mêmes et de notre état.

Quand on veut juger un criminel, on commence par l'information, on appelle les témoins, on reçoit les dépositions, on n'omet rien de tout ce qui peut servir à instruire le procès, et à convaincre l'accusé des faits qui lui sont imputés. Or quel est ce criminel à qui l'on doit prononcer sa sentence? n'est-ce pas moi-même, lorsque je vais, en qualité de pécheur, me jeter aux pieds du prêtre et me soumettre à son jugement? Ce qu'il y a dans ce jugement de singulier, c'est que j'y suis tout à la fois et l'accusé et l'accusateur. Comme accusé, j'y dois venir dans un esprit d'humilité; mais surtout comme accusateur, j'y dois procéder avec toute la circonspection et toute l'attention requise pour développer devant moi ma conscience, et pour être prêt à l'exposer dans la confession nûment et sans déguisement.

De là donc la nécessité de l'examen. Examen d'une obligation indispensable : car la même loi qui m'oblige à confesser mes péchés m'oblige à les rechercher, à me les rappeler, à les retracer dans ma mémoire, puisque sans cela je n'en puis faire la déclaration exacte et fidèle. Examen solide, et conforme à l'importance du devoir dont j'ai à m'acquitter : car il est question de me préparer à recevoir la grace

d'un sacrement, et de ne me pas mettre par ma négligence en danger de le profaner; examen semblable à celui que David faisoit de lui-même, lorsqu'il passoit, ainsi qu'il le témoigne, les nuits entières à méditer, à réfléchir, à creuser dans le fond de son cœur, ne voulant pas y laisser une seule tache, quelque légère qu'elle pût être, dont il ne s'aperçût, et dont il ne prît soin de se purifier; examen proportionné à la durée du temps qui s'est écoulé depuis la confession précédente. Et en effet, la raison dicte qu'une revue, par exemple, de plusieurs mois ou d'une année, demande une plus ample et plus longue discussion que la revue seulement de quelques jours ou de quelques semaines, et que ce qui peut suffire pour l'une ne suffit pas pour l'autre: du reste, examen renfermé en certaines bornes que doit régler la prudence, afin de ne se point porter aux extrémités où vont quelquefois des ames timides à l'excès et trop inquiètes, qui ne sont jamais contentes d'elles-mêmes, et en reviennent sans cesse à de nouvelles perquisitions dont elles s'embarrassent et se tourmentent fort inutilement. Dieu, qui est la sagesse et l'équité même, n'exige rien de nous au-delà d'une diligence raisonnable et mesurée; et si, malgré nous et par un effet de la fragilité humaine, quelque point alors, même grief, se dérobe à nos lumières, le Seigneur infiniment juste et miséricordieux aura égard à notre foiblesse, et ne nous fera pas un crime d'une omission involontaire. Mais aussi ne comptons pas que ce soit une excuse légitime devant Dieu, qu'un oubli causé par notre légèreté et notre inconsidération. Nous serions les premiers à nous le reprocher dans une affaire temporelle : comment nous seroit-il pardonnable dans un des plus saints et des plus importants exercices du christianisme?

Tel est néanmoins le désordre. S'agit-il des affaires du monde, il n'y a point d'étude, point de contention d'esprit qu'on ne fasse pour les examiner à fond. C'est peu que d'y avoir pensé une fois : on les porte partout vivement imprimées dans l'imagination; on les tourne et retourne en mille manières, et il n'y a pas un jour sous lequel on ne les envisage : pourquoi? c'est qu'on craint d'y être trompé; et pourquoi le craint-on? c'est qu'il y va d'un intérêt à quoi l'on est sensible et très sensible, bien que ce ne soit qu'un intérêt périssable ; c'est qu'il y va de la fortune; c'est qu'il y va d'un gain qu'on veut se procurer, ou d'une perte dont on veut se garantir. Mais s'agit-il de la conscience, on n'y regarde pas de si près, et il semble que ce soit une de ces affaires qu'on peut expédier dans l'espace de quelques moments. Y eût-il une année et plus qu'on ne fût rentré en soi-même pour savoir où l'on en est avec Dieu et de quoi l'on peut être responsable à sa justice, on se persuade avoir satisfait là-dessus à son devoir, en jetant un coup d'œil sur la conduite qu'on a tenue, et s'attachant à quelques articles plus marqués. On passe tout le reste, et on ne va pas plus avant. Bien loin de craindre quelque surprise dans une révi-

sion si prompte et si précipitée, on contribue souvent soi-même à se tromper : c'est-à-dire que, sur certains doutes qui naissent, sur certains scrupules, on dispute avec soi-même et contre soi-même pour les rejeter, pour les étouffer, pour les traiter de craintes frivoles, et pour se dispenser de les mettre au nombre des accusations qu'on se tient obligé de faire. Car c'est ainsi qu'en usent une multitude presque infinie de prétendus pénitents, d'autant plus dangereusement séduits par leurs fausses maximes, qu'ils en voient moins l'erreur, et qu'ils approchent du sacrement avec plus de sécurité.

Quoi qu'il en soit, ce n'est qu'après tout l'examen convenable que le pécheur, comme témoin éclairé, doit comparoître en présence de son juge, qui est le ministre de Jésus-Christ : mais cette précaution prise, c'est alors le temps de s'énoncer, de découvrir les plaies de son ame, de révéler aux oreilles du prêtre toutes ses misères, et de lui en faire un aveu simple et précis. Confession entière, et pour cela confession non seulement qui déclare le péché, mais qui s'étende à toutes les circonstances capables, ou de changer l'espèce du péché, ou d'en augmenter la malice : circonstances du nombre, de l'habitude, du lieu, de la personne, des vues, des motifs, des suites, des moyens et autres. Car je dois me faire connoître aussi criminel que je le suis : or je le suis plus ou moins, selon le nombre de mes péchés, selon l'habitude de mes péchés, selon la sainteté du lieu où j'ai péché, selon le caractère de ma personne ou celui de la personne à l'égard de qui j'ai péché, selon la connoissance et la volonté délibérée avec laquelle j'ai péché, selon les motifs que je me suis proposés en péchant, intérêt, ambition, envie, haine, vengeance ; selon les suites et les pernicieux effets que j'ai causés, scandales, mauvais exemples, dommages ; selon les voies dont je me suis servi et les moyens que j'ai employés, mensonges, calomnies, fraudes, trahisons, violences : voilà, dis-je, sur quoi je dois m'expliquer, ne retenant rien, ne celant rien, et m'appliquant ce que le Prophète disoit de lui-même, quoique dans une matière toute différente : *Malheur à moi si je me tais* (Isai., 6), et si je me tais sur un seul point, puisqu'un seul point volontairement omis suffiroit pour rendre inutile et même sacrilége la confession que je ferois de tous les autres.

Confession nue et sans ambiguité, sans embarras, sans détours. Car voici quel est l'artifice et comme la dernière ressource de notre amour-propre. Il en est peu qui, de dessein formé, cachent un péché mortel, et qui osent, aux dépens de leur conscience, porter jusque là le déguisement et la dissimulation : mais à quoi a-t-on recours, et quelle sorte de milieu prend-on ? Ce péché qu'on a tant de peine à tirer des ténèbres, et qu'on y voudroit tenir enseveli, du moins en le produisant, on le colore, on l'enveloppe, on l'adoucit, on le représente sous des images et on l'exprime en des termes qui le rendent moins odieux et qui en diminuent la difficulté : de sorte que le confesseur, pour

peu qu'il manque de pénétration et de vigilance, ne le connoît qu'à demi, et n'en peut discerner toute la grièveté. Quand la femme de Jéroboam vint trouver Abias pour apprendre de lui quelle seroit l'issue d'une dangereuse maladie dont son fils étoit attaqué, ne voulant pas être connue, elle se déguisa; mais le prophète, inspiré d'en haut et instruit de ce qu'elle étoit, lui cria d'aussi loin qu'il l'aperçut : *Entrez, femme de Jéroboam : pourquoi voulez-vous paroître autre que vous n'êtes* (3 *Reg.*, 14)? C'est ce qu'un confesseur ne peut dire, parcequ'il n'a pas pour l'éclairer la même inspiration ni la même lumière. Il ne voit les choses que selon qu'on les lui dépeint, et il est aisé de lui en imposer sur des faits qu'il ne peut savoir que par le récit de la personne qui les lui déclare : conduite pitoyable dans un pénitent ou une pénitente. Qu'arrive-t-il de là? double mal : savoir, que d'une part on a la peine d'une révélation toujours fâcheuse quant au fond, quelque imparfaite et quelque fardée qu'elle soit; et que d'ailleurs on n'en retire aucun fruit, puisqu'elle n'est suffisante, ni pour nous réconcilier avec Dieu, ni pour calmer la conscience et nous donner la paix.

Confession abrégée autant qu'elle le doit être, retenue, discrète. Point de ces longues narrations où le temps s'écoule en de vains discours, et qui, bien loin d'éclaircir les sujets, ne servent qu'à les obscurcir; point de ces expressions peu séantes, et qui blessent une certaine modestie; point de ces accusations qui intéressent la réputation d'autrui, et qui retombent sur le prochain en le désignant. C'est là que la belle maxime du Fils de Dieu convient parfaitement : *Soyez prudents comme le serpent, et simples comme la colombe* (Matth., 10). Avec cette prudence, on prend garde à ce qu'on dit et à la manière dont on le dit; et avec cette simplicité, on parle ingénument, on n'ajoute, ni ne retranche : ce qui est certain, on l'accuse comme certain; et ce qui est douteux, on le confesse comme douteux.

Enfin, confession humble. La raison est que, sans cette humilité, on n'aura pas la force de surmonter le plus grand obstacle à l'intégrité et à la sincérité de la confession. Car voilà l'écueil où échouent une infinité de chrétiens. Comme il y a, dit le Sage, une pudeur salutaire qui mène à la gloire, il y a aussi une mauvaise honte qui conduit au péché et à la mort. Elle conduit au péché, puisqu'elle lie la langue et qu'elle ferme la bouche sur certaines fautes qui coûtent plus à déclarer, parcequ'elles marquent plus de foiblesse et qu'elles causent plus de confusion. Et conduisant de la sorte au péché, elle conduit à la mort, puisqu'alors, bien loin de recouvrer la vie de l'ame par la rémission de ses péchés, on devient plus criminel, et l'on ajoute aux péchés passés un nouveau péché plus grief encore et plus mortel, qui est l'abus du sacrement.

Comment donc se préserver de ces désordres, si ce n'est par l'humilité de la pénitence; et est-il une disposition plus nécessaire?

Qu'est-ce qu'un pénitent? c'est un coupable qui se reconnoît coupable, qui se dénonce lui-même comme coupable, qui vient, en qualité de coupable, réclamer la miséricorde de son juge, et demander grace. Aussi est-ce pour cela qu'il paroît devant le prêtre en posture de suppliant, la tête découverte, les genoux en terre, et tel que le publicain qui se tenoit à la porte du temple, sans oser lever les yeux et se frappant la poitrine. Extérieur qui témoigne assez quels sont ou quels doivent être les secrets sentiments du cœur. Je dis quels doivent être ses sentiments intérieurs, et ce sont ceux d'une véritable pénitence. Plus elle nous fait voir l'injustice et la laideur du péché, plus elle nous porte à nous haïr nous-mêmes, à nous renoncer nous-mêmes, et par conséquent à nous confondre nous-mêmes. Car il n'est rien qui soit attaché plus naturellement et plus essentiellement au péché, que la confusion. Ainsi David, dans la pensée de son péché, qu'il ne perdoit jamais de vue, que disoit-il à Dieu, et comment se regardoit-il en la présence de Dieu? *Ah! Seigneur,* s'écrioit ce roi pénitent, *mes crimes sont en plus grand nombre que les cheveux de ma tête, et le poids de mes offenses m'accable* (*Psalm.* 37). *Témoin et confus de ma misère, je marche la tête penchée, et je me suis à moi-même un sujet d'horreur* (Ibid.). *Mes amis mêmes,* poursuivoit le même prophète, *et mes proches se sont élevés contre moi; ils m'ont méprisé, ils m'ont abandonné à mes ennemis et à leurs insultes* (Ibid.): *mais je n'ai pas eu une parole à répondre; car ma conscience m'a bien fait sentir qu'il n'y a point d'humiliations ni d'opprobres qui ne me soient dus, et dans ce sentiment je n'ai point cherché à cacher mes iniquités* (Ibid.).

Mais, me dira-t-on, c'est une nécessité bien dure de révéler des choses à quoi l'on ne peut penser soi-même sans rougir, et il faut, pour s'y déterminer, une étrange résolution. J'en conviens; mais là-dessus je réponds: 1. Que c'est une obligation étroite et rigoureuse. Il n'y a ni état, ni caractère, ni âge, ni prééminence, qui en exempte. Le prince n'en est pas plus dispensé que l'artisan, ni le prêtre pas plus que le laïque. Nous sommes tous pécheurs; et en conséquence de nos péchés, nous sommes tous, sans acception de personne, assujettis à la même loi. Ou soumettons-nous-y, et observons-la autant qu'il est en nous, ou n'espérons jamais de pardon. 2. C'est une peine; mais cette peine est un des premiers châtiments du péché. Vous avez commis le péché sans honte, ou la honte ne vous a pas empêché de le commettre: il est juste qu'une sainte honte commence à le réparer. Or c'est ce qu'elle fait, car elle est expiatoire et méritoire. La rémission que vous obtenez par-là ne vaut-elle pas bien le peu d'efforts que vous avez à faire, et pouvez-vous l'acheter trop cher? Honte pour honte, il n'y a pas à délibérer ni à balancer sur le choix d'une honte passagère et particulière, pour éviter à la fin des siècles et dans l'assemblée générale de tous les hommes une ignominie universelle et éternelle. 3. Si la confusion que nous avons à subir fait tant d'im-

pression sur nous, et s'il nous paroît si difficile de s'y soumettre, c'est que nous ne sommes point assez animés de l'esprit de pénitence. Avec une contrition plus vive, nous aurions beaucoup moins de répugnance à nous humilier. Que dis-je? saintement indignés contre nous-mêmes, nous ne nous croirions jamais autant humiliés que nous le méritons; et sur les termes que nous emploierions à nous accuser, il faudroit plutôt nous retenir, qu'il ne seroit besoin de nous exciter. Car voilà ce qu'on a vu plus d'une fois, et ce qu'on voit encore en quelques pénitents vraiment convertis et sensiblement touchés. Usent-ils de vaines excuses et de prétendues justifications? Au contraire: comment dans leurs accusations se traitent-ils, et quelles idées donnent-ils d'eux-mêmes? que n'imputent-ils point à la perversité de leur cœur, à la malignité de leur esprit, à la corruption de leurs sens, à la violence et au débordement de leurs passions? Craignent-ils la confusion qui leur en doit revenir, et la comptent-ils pour quelque chose? Souvent le confesseur est obligé de les arrêter, de modérer leur zèle, de les consoler, de leur faire entrevoir jusque dans leurs désordres un fonds d'espérance et d'heureuses dispositions à un parfait retour, de relever ainsi leur courage, et de les remettre du trouble et de l'abattement où ils sont. Quand on est contrit de la sorte, toutes les difficultés disparoissent, et l'on se résout aisément à la confession la plus humiliante.

Et de quoi aurions-nous lieu de nous plaindre, lorsque le Fils même de Dieu, notre Sauveur et notre modèle, s'est exposé aux plus prodigieux abaissements et aux humiliations les plus profondes, pour la réparation de ces mêmes péchés dont il nous semble si pénible de porter la honte, après que nous en avons goûté le plaisir criminel? A quelles indignités et à quels mépris a-t-il été livré, ce Saint des saints, et comment a-t-il paru sur la terre? comme le dernier des hommes, comme l'opprobre du monde et le rebut du peuple. Mais surtout dans cette douloureuse passion où il consomma son sacrifice, de quels outrages fut-il comblé? et, selon le langage du Prophète, fut-il rassasié? Il soutint le supplice de la croix, dit l'Apôtre, et il accepta toute la confusion de la mort la plus infame. Ce ne fut point une confusion secrète, mais publique et découverte. Toute sa gloire y fut cachée, sa puissance, sa sagesse, sa sainteté : et pourquoi cela? c'est que son Père l'avoit chargé de toutes nos iniquités; c'est que lui-même il avoit bien voulu les prendre sur lui, et que, se couvrant de la tache de tous les péchés des hommes, il s'étoit engagé à en essuyer devant les hommes toute la honte. Est-ce là de quoi il s'agit pour nous? Est-ce là ce que l'Église, autorisée et inspirée de Dieu, nous demande? Le précepte de la confession s'étend-il jusque là; et pour y satisfaire faut-il se perdre ainsi d'honneur, et sacrifier toute sa réputation?

De quelque nature que soit la confusion que doit nous causer l'a-

veu de nos fautes, elle ne sera pas sans fruit par rapport même à cette vie et à notre tranquillité. Il est certain, et l'expérience nous l'a appris, comme elle nous l'apprend tous les jours, qu'on est bien dédommagé du peu de violence qu'on s'est fait en se déclarant au ministre de la pénitence. Dès qu'on a percé l'abcès et qu'on l'a jeté dehors, on sent tout-à-coup la sérénité se répandre dans l'ame. On se trouve comme déchargé d'un pesant fardeau. Dieu verse ses consolations, et l'on reconnoît qu'il n'y a dans la confession que des rigueurs apparentes, mais que dans le fond c'est une source de douceurs intérieures et toutes pures. Profitons d'un moyen si saint et si puissant pour nous remettre en grace auprès de Dieu, et pour apaiser les troubles de notre conscience. Moins nous en avons fait d'usage jusqu'à présent, plus nous devons réparer nos pertes passées. C'est en nous confessant criminels, que nous rentrerons dans les voies de la justice chrétienne, et que nous fléchirons en notre faveur le Père des miséricordes.

IV. Satisfaction. C'est une vérité de foi, que l'absolution du prêtre, en nous remettant, quant à la coulpe, les péchés que nous avons confessés, ne nous en remet pas pour cela toute la peine, je veux dire toute la peine temporelle dont nous demeurons redevables à la justice de Dieu. En vertu de cette absolution, la peine éternelle nous est remise, puisqu'étant alors justifiés par la grace, nous sommes conséquemment rétablis dans nos droits à l'héritage céleste et au salut. Mais parcequ'il faut, d'une manière ou de l'autre, que la justice divine soit satisfaite, en même temps que nous recevons la rémission de la peine éternelle, il nous reste, dans les règles ordinaires, une peine temporelle à subir; et telle est, contre les hérétiques des derniers siècles, l'expresse décision du concile de Trente. Car il n'en est pas, remarque le saint concile, du sacrement de pénitence comme du baptême: par le baptême, la rémission est complète, rémission de la coulpe et rémission de toute la peine; au lieu que dans le sacrement de pénitence, Dieu ne remet pas toujours, avec la coulpe et la peine éternelle, ce que nous appelons peine temporelle. D'où vient cela, et pourquoi cette différence? Le même concile nous l'apprend: c'est que l'équité et la raison veulent que les pécheurs qui, depuis le baptême, ont perdu la grace qu'ils avoient reçue, et ont violé le temple du Saint-Esprit, soient traités avec plus de sévérité que d'autres qui, sans cette grace du baptême, ont péché avec moins de connoissance et moins de secours, et n'ont pas abusé des mêmes dons.

De là cette troisième partie du sacrement de pénitence, laquelle consiste en des œuvres pénales que le confesseur impose au pénitent, pour lui tenir lieu de satisfaction. Ce n'est pas, selon la pensée et le langage des théologiens, une partie essentielle du sacrement, mais intégrante: c'est-à-dire qu'elle n'en est que le complément, et que le sacrement sans cela pourroit subsister. Non pas toutefois que ce ne soit une partie nécessaire et d'une double nécessité, l'une par rapport au

prêtre, qui est le ministre de la pénitence, et l'autre par rapport au pénitent, qui en est le sujet. J'explique ceci.

Nécessité par rapport au ministre de la pénitence, je veux dire qu'en même temps qu'il absout un pécheur, et qu'il lui confère la grâce du sacrement après avoir reçu sa confession, il doit lui enjoindre une peine, car c'est ainsi que l'Église l'ordonne; et comme cette peine est une satisfaction pour les péchés commis, il s'ensuit qu'elle y doit être proportionnée; en sorte que, plus les péchés ont été griefs dans leur malice ou multipliés dans leur nombre, la peine soit plus rigoureuse, puisqu'il est raisonnable que celui-là soit puni plus sévèrement, lequel a péché ou plus mortellement ou plus habituellement. Aussi est-ce dans cet esprit que la primitive Église avoit tant de peines différentes marquées pour chaque espèce de péché, et que les chrétiens s'y soumettoient, en vue de prévenir les jugements de Dieu et de se soustraire à ses vengeances. Si la discipline a changé, l'esprit est toujours le même, et le zèle des prêtres pour les intérêts du Seigneur ne doit pas être moins vif présentement, ni moins ferme qu'il l'étoit dans les premiers siècles. Ils n'ont qu'à entendre là-dessus ce que leur déclare le concile de Trente, et la terrible menace qu'il leur fait. Voici ses paroles, dignes de toute leur attention, puisque c'est l'Église elle-même qui parle et qui prononce. *Les prêtres du Seigneur, conduits par l'esprit de Dieu, et suivant les règles de la prudence, doivent enjoindre des satisfactions salutaires et convenables, eu égard à la nature des péchés et à la foiblesse des pénitents:* pourquoi? *de peur,* ajoutent les Pères du concile, *que s'ils se montrent trop indulgents, en n'imposant pour des fautes grièves que de légères peines, ils ne se rendent coupables, et ne participent aux péchés de ceux qu'ils auront ainsi ménagés* (*Sess.*, 14).

Malheur donc à ces ministres faciles et complaisants qui portant la balance du sanctuaire que le Seigneur leur a confiée, au lieu de la tenir droite, la font pencher du côté où les entraîne une condescendance naturelle et tout humaine! Malheur à ces ministres timides et lâches, qui se laissent dominer par l'autorité et la grandeur, et n'ont pas la force d'user de leur pouvoir, ni de garder dans leurs jugements toute la supériorité que leur donne leur ministère! Malheur à ces ministres aveugles et inconsidérés qui, faute d'application ou faute de connoissance, ne font pas le discernement nécessaire entre les divers états des malades qu'ils ont à guérir, et ordonnent au hasard les remèdes, sans examiner quels sont les plus efficaces! Malheur à ces ministres intéressés et vains qui, pour ne pas rebuter ni éloigner d'eux des personnes d'une certaine distinction, dont il leur est ou utile ou honorable d'avoir la confiance, les déchargent, autant qu'ils peuvent, des rigueurs de la pénitence, et sacrifient la cause de Dieu à des vues politiques et mercenaires! Mais, d'ailleurs, il doit être aussi permis d'ajouter : Malheur à ces ministres outrés et rigides à l'excès, parce-

qu'ils le sont par naturel et par inclination, parcequ'ils le sont par entêtement et par prévention, parcequ'ils le sont par une affectation de pharisien et par ostentation ; en un mot, parcequ'ils ne le sont ni par raison, ni par religion! Malheur, dis-je, à eux, quand ils désespèrent les pécheurs, en les accablant de fardeaux insoutenables, et qu'ils oublient cette règle si sage que leur prescrit le concile, de compatir à l'infirmité de l'homme, et d'y conformer las évérité de leurs arrêts! N'allons pas sur cela plus loin : car, en toute cette instruction, ce n'est point tant des ministres de la pénitence qu'il s'agit, que des pénitents.

Nécessité par rapport au pénitent. L'obligation est mutuelle, et la même loi lie également l'un et l'autre, j'entends le prêtre et le pénitent. Ainsi, comme le prêtre est obligé d'imposer au pénitent une peine, le pénitent, de sa part, est obligé de l'accepter. Obligation même encore plus raisonnable et plus étroite à l'égard du pénitent, puisqu'il est le coupable, et qu'il ne peut, sans une injustice ouverte, refuser à Dieu, après l'avoir offensé, la satisfaction que mérite l'injure qu'il a faite à ce souverain maître.

Mais on demande en quel temps cette pénitence doit être accomplie, si c'est avant l'absolution, ou si l'absolution peut précéder? Cette question est aisée à résoudre, puisque c'est une erreur condamnée, de dire que le prêtre ne peut ni ne doit point absoudre le pénitent, à moins que celui-ci n'ait pleinement satisfait à toutes les œuvres qui lui ont été ordonnées. Et nous voyons en effet que l'usage contraire est établi et pratiqué communément dans l'Église : le confesseur écoute le pénitent, s'assure, autant qu'il est possible, de ses bonnes dispositions, surtout de sa contrition et de sa résolution, lui donne ensuite les avis qu'il juge propres, lui enjoint la satisfaction qu'il croit convenir; et, s'il n'y a rien du reste qui l'engage à différer, l'absout et le réconcilie. Telle est, dis-je, la pratique ordinaire, malgré les abus que voudroient introduire des gens qui ont pour principe de changer tout dans l'Église, et de tout innover. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelquefois des rencontres et des circonstances où il est bon et sage de remettre l'absolution après l'accomplissement de certaines œuvres, par exemple, de certaines restitutions, de certaines réparations, de certaines réconciliations, d'autres exercices préliminaires, si j'ose parler de la sorte, qui servent à mieux disposer le pécheur, et qui sont pour le prêtre de plus sûrs garants des promesses que le pénitent lui a faites, ou plutôt qu'il a faites à Dieu : mais ce sont des occasions particulières, lesquelles ne doivent point prévaloir à la maxime générale, et dont l'Église laisse le jugement à la sagesse et à la discrétion du confesseur.

On demande encore si c'est un devoir tellement indispensable d'accepter la peine que le ministre de la pénitence a imposée, qu'on ne puisse, pour quelque raison légitime, la refuser et s'en exempter? sur quoi il est à observer que souvent le confesseur n'étant pas instruit de l'état d'une personne, de ses engagements, de ses facultés,

de sa complexion naturelle et de la délicatesse de son tempérament, il peut arriver que par ignorance, ou quelquefois même par indiscrétion, il lui ordonne des choses moralement impraticables. Or jamais Dieu ne nous commande l'impossible, ni jamais l'Église n'exige de nous ce qui est au-dessus de nos forces. D'où il résulte que le pénitent alors est en droit de représenter et de s'excuser, non pas pour être déchargé de toute peine, mais pour obtenir que telle peine qui lui est enjointe, et à laquelle il n'est pas en pouvoir de satisfaire, lui soit commuée selon la plus juste compensation, dans une autre à peu près égale. Il n'y a rien en cela que d'équitable, ni rien qui ne s'accorde parfaitement avec la prudence évangélique et l'esprit de la pénitence chrétienne.

Mais quelle est la grande illusion et le grand abus? illusion presque universelle, et répandue parmi une multitude infinie d'hommes et de femmes du monde; illusion qui croît tous les jours, à mesure que la piété s'éteint et que la mollesse du siècle étend plus loin l'empire des sens; illusion que les ministres de Jésus-Christ ont tant de peine à combattre, et qu'ils ne peuvent détruire, à moins qu'ils ne s'arment de toute la fermeté du zèle apostolique; illusion, dis-je, qui consiste en de prétendues impossibilités qu'on imagine, et dont on se prévaut contre tout ce qui peut captiver l'esprit ou mortifier la chair, c'est-à-dire contre les œuvres les plus satisfactoires et les plus méritoires. Il est bon d'éclaircir ce point, et d'en donner une pleine intelligence.

Le ministre de la pénitence exerce tout à la fois deux fonctions, celle de juge et celle de médecin des ames. Comme juge, il doit punir; et comme médecin des ames, il doit travailler à guérir. De là les pénitences qu'il impose doivent être tout ensemble, et expiatoires, et médicinales. Expiatoires par rapport au passé, pour acquitter le pénitent des dettes qu'il a contractées devant Dieu; médicinales par rapport à l'avenir, pour déraciner les mauvaises habitudes du pénitent, et pour le précautionner contre les rechutes. Voilà les deux fins que se propose un confesseur habile et fidèle, sans les perdre jamais de vue dans les pratiques et les satisfactions qu'il ordonne. Et parceque les contraires se guérissent par les contraires, et qu'on ne peut mieux ni expier le passé, ni se mettre en garde contre l'avenir, que par des œuvres directement opposées aux fautes qu'on a commises ou qu'on seroit en danger de commettre, que fait-il? afin de rendre les pénitences qu'il enjoint plus salutaires, il ordonne, par exemple, pour des péchés d'avarice, des charités et des aumônes; pour des péchés de ressentiment et de vengeance, des témoignages d'affection et de bons offices envers les personnes offensées; pour des péchés de scandale et de libertinage, des actions de piété, et l'assiduité aux exercices publics de la religion; pour des intempérances ou des impudicités, les macérations du corps, les abstinences et les jeûnes; pour un attache-

ment désordonné au monde et à ses divertissements, des jours de retraite et des temps de silence et de prière : ainsi du reste.

Or tout cela devient impossible, ou plutôt le paroît : pourquoi? parceque tout cela gêne, et qu'on est ennemi de la gêne et de toute contrainte ; parceque tout cela contredit les inclinations et les passions, et qu'on ne veut les contrarier sur rien, ni leur faire aucune violence ; parceque tout cela afflige les sens, et qu'on ne prétend rien leur retrancher de leurs commodités et de leurs aises. Parler à un mondain, à une mondaine, de modérer leur jeu ou même de se l'interdire absolument, de se retirer des spectacles et de certaines assemblées; parler à un homme intéressé de faire des largesses aux pauvres, à un vindicatif de pardonner et de prévenir par quelques avances ; à un ambitieux de s'exercer en des actes d'humilité, à un sensuel de réprimer ses appétits, à un paresseux de s'appliquer au travail; à un libertin tout répandu au-dehors de vivre avec moins de dissipation, de s'acquitter des devoirs du christianisme, d'entendre la parole de Dieu, de lire de bons livres, d'assister au service divin ; leur marquer là-dessus des règles et leur imposer des lois, c'est leur tenir un langage étranger, c'est, à les en croire, leur demander plus qu'ils ne peuvent, c'est ne les pas connoître et ne savoir pas les conduire. Si le confesseur, exact et ferme, insiste néanmoins sur cela, et ne veut rien relâcher de la sentence qu'il a portée, on s'élève contre lui, on se récrie sur son extrême rigueur, on le traite d'homme sauvage, qui n'a nul usage du monde, et qui n'en sait pas distinguer les conditions. Erreur pitoyable, uniquement fondée sur un amour déréglé de soi-même, et sur les faux principes d'une aveugle nature qui nous séduit.

Tout ce que vous ordonne ce confesseur est plein d'une raison et d'une sagesse toute chrétienne. Mais cela m'est bien onéreux : aussi est-ce une pénitence, et il n'y a point de pénitence qui n'ait son austérité et sa peine. Mais je ne suis point fait à toutes ces pratiques : il est bon de vous y faire, et c'est justement afin que vous appreniez à vous y faire qu'on vous les enjoint. Mais j'accepterois plus volontiers toute autre chose : toute autre chose vous conviendroit moins que celle-ci, parcequ'il est juste que vous soyez puni par où vous avez péché, et que d'ailleurs c'est un remède plus spécifique et plus certain contre le penchant habituel qui vous porteroit encore à pécher. Mais il faut donc changer le plan de ma vie? en doutez-vous, et n'est-ce pas pour vous réformer et pour changer de conduite, que vous avez dû venir au saint tribunal? Mais je suis d'un tempérament foible : éprouvez-vous, et peut-être vous verrez que vous n'êtes pas, à beaucoup près, si foible que vous le pensez; de plus, cette foiblesse que vous faites tant valoir peut bien être une raison pour vous ménager, sans que ce soit une dispense absolue de tout exercice pénible et mortifiant. Mais enfin, je ne pourrai jamais m'assujettir à ce qu'on me propose : vous ne le pourrez pas, parceque vous ne le voulez pas ; or

vous devez le vouloir, puisque Dieu le veut, et qu'il ne vous jugera pas selon les vains prétextes que vous alléguez, mais selon ses ordres et ses volontés.

Chose étrange, qu'ayant un aussi grand intérêt que nous l'avons à détourner les coups de la justice de Dieu, et pouvant l'apaiser à si peu de frais, nous hésitions encore et nous nous rendions si difficiles à prendre les moyens qu'on nous présente ! Il n'y a point de péché qui ne méritât des larmes éternelles, si la divine miséricorde n'agissoit en notre faveur; et il n'y a point de satisfactions qui pussent être suffisantes, si Dieu usoit à notre égard de tous ses droits. Avons-nous après cela bonne grace de nous plaindre? et que veut-on de nous qui soit équivalent à ce qu'on en pourroit attendre selon les lois de la plus droite justice? Ne comptons point avec Dieu, afin que Dieu ne compte point avec nous; car, dans ce compte, nous nous trouverions bien en arrière. *Si l'homme entreprend de disputer contre le Seigneur,* disoit le saint homme Job, *de mille sujets d'accusation, il ne pourra pas satisfaire sur un seul* (JOB, 9). Le mal est que nous ne nous attachons point assez à comprendre la grièveté du péché, et les dommages extrêmes qu'il nous cause. Quand nous aurons mûrement considéré, d'une part, la grandeur infinie de Dieu, la multitude de ses bienfaits, la sévérité de ses jugements; d'autre part, notre propre bassesse et notre néant devant cette suprême majesté, notre ingratitude envers cette bonté souveraine, ce que nous avons à espérer de son amour, ce que nous avons à craindre de sa justice, de là nous apprendrons : 1° quelles actions de grace lui sont dues de nous avoir fourni, dans l'institution du sacrement de pénitence, une ressource pour nous relever de nos chutes, et une planche pour nous tirer du naufrage après le péché ; 2° de quelle conséquence il est de ne laisser point le péché s'établir dans nous et y prendre racine, mais d'avoir promptement recours à la pénitence et à son sacrement, dès que nous nous sentons atteints de quelque blessure mortelle dans l'ame, et que nous sommes tombés dans la disgrace de Dieu; 3° de quel avantage doit être pour nous la fréquente confession, puisqu'elle sert à purifier de plus en plus notre cœur, à nous fortifier contre les attaques où nous sommes continuellement exposés, à nous maintenir dans un état de grace et à nous y faire croître; 4° avec quelle soumission nous devons écouter le confesseur qui nous parle au nom de Dieu, soit lorsqu'il nous reprend, soit lorsqu'il nous exhorte, ou lorsqu'il nous instruit et qu'il nous donne des conseils pour le réglement de notre vie; 5° avec quelle fidélité et quelle constance nous devons entreprendre tout ce qu'il nous prescrit de plus mortifiant : fortement persuadés, selon la maxime de saint Bernard, que moins il nous épargne en ce monde, plus il ménage nos véritables intérêts pour l'autre ; et que bien loin que sa fermeté soit une raison de nous éloigner de lui, ce seroit au contraire un juste sujet de nous en détacher et de le quitter, s'il nous traitoit

avec plus d'indulgence et qu'il nous fît marcher par un chemin plus commode ; 6° enfin, combien il est doux, en se retirant des pieds du ministre de Jésus-Christ, d'entendre, comme de la bouche de Jésus-Christ même, cette consolante parole : *Vous êtes rentrés en grace, allez, et ne péchez plus.*

PÉNITENCE EXTÉRIEURE, OU MORTIFICATION DES SENS.

Notre siècle, tout perverti qu'il est, ne laisse pas d'avoir des pénitents et des pénitentes. Il en a jusque dans le grand monde, jusques à la cour. Mais quelles pénitentes et quels pénitents? des pénitents et des pénitentes de notre siècle, et non des premiers siècles. Expliquons-nous.

Abstinences rigoureuses, jeûnes fréquents et même perpétuels, longues veilles, travail pénible, solitude et profond silence, le pain et l'eau pour se nourrir, le sac et le cilice pour se vêtir, une simple natte, ou la terre nue pour reposer; rochers, cavernes, grottes obscures et ténébreuses, pour se retirer ; injures de toutes les saisons, chaleurs de l'été, froids de l'hiver, infirmités du corps, mort à soi-même et à tous les sens, tout cela accompagné de ferventes prières, et tout cela soutenu sans interruption, sans relâche jusqu'au dernier soupir de la vie : telle étoit la pénitence des premiers siècles. Mais ces siècles sont passés, et la pénitence de ces heureux siècles est passée avec eux.

Car quelle est la pénitence du siècle présent, et, pour ne me point engager dans une discussion trop générale et trop vague, j'ose vous demander en particulier quelle est la pénitence que vous faites, vous à qui je parle et de qui il s'agit actuellement entre vous et moi ? Après avoir été du monde, et y avoir paru sans y donner l'édification que le monde devoit attendre de vous, que dis-je? après y avoir peut-être donné bien des scandales dans le cours d'une vie libertine et déréglée, vous regardez la retraite où vous vivez présentement comme un état de pénitence ; mais cette pénitence, à quoi se réduit-elle? Je ne prétends rien lui ôter de son mérite, et je vous rends volontiers toute la justice qui vous est due. Vous n'êtes plus, grace au Seigneur, ce que vous avez été, et vous tenez maintenant une conduite beaucoup plus régulière et plus chrétienne. Il en faut bénir Dieu, puisque c'est un don de sa miséricorde. Je l'en bénis en effet, et je le prie d'achever en vous son ouvrage, et de vous le faire consommer par une sainte persévérance.

Mais revenons, s'il vous plaît, et voyons donc où se termine votre pénitence. Car vous comptez bien que votre état est un état pénitent, et vous espérez bien que Dieu l'acceptera comme tel, et qu'il vous en récompensera. Or quel est-il, cet état? trouvez bon que j'entre là-dessus en quelque détail. Un équipage modeste, il est vrai, mais propre, et surtout fort commode. Même modestie, mais aussi

même propreté, et surtout même commodité dans le logement, dans l'habillement; une table frugale, mais bien servie, et peut-être plus délicate dans sa frugalité que des repas beaucoup plus somptueux. Point de jeux, point de spectacles, point d'assemblées profanes, mais du reste une société agréable, visites, promenades, campagnes, récréations où l'on prend goût, quoique honnêtes d'ailleurs et innocentes; en un mot, vie douce et paisible, sans bruit, sans embarras d'affaires, sans inquiétude, sans soin.

Je sais qu'avec cela vous avez vos exercices de piété et de charité. Vous récitez de saints offices, vous faites de bonnes lectures, vous vous adonnez même à l'oraison, vous approchez des sacrements, vous visitez quelquefois les pauvres, et les soulagez. Tout cela est louable, et le monde en doit être édifié. Mais après tout, ces mêmes exercices où consiste tout le fond de votre vertu, comment les pratiquez-vous, et à quelles conditions? pourvu qu'ils ne vous gênent en rien, pourvu qu'ils vous laissent une pleine liberté de les quitter et de les reprendre selon qu'il vous plaira, pourvu qu'ils soient de votre choix ou à votre gré, et qu'ils s'accommodent à votre inclination, pourvu que votre repos n'en soit aucunement troublé, pourvu qu'ils s'accordent avec l'extrême attention que vous avez à votre santé et à toute votre personne. Car voilà tous les adoucissements et toutes les facilités que vous y voulez trouver. Or est-ce là ce que vous appelez pénitence? Quoi que vous en puissiez dire, pourrai-je, moi, sans vous blesser, vous déclarer ingénument ma pensée? Votre pénitence, c'est de quoi les vrais pénitents, les pénitents d'autrefois auroient eu horreur comme d'une vie sensuelle et délicieuse, c'est ce qu'ils se seroient reproché comme un des plus grands relâchements. Si vous en jugez autrement qu'ils en jugeoient, prenez garde d'en juger autrement que Dieu en juge lui-même.

Et en effet, je vous renvoie à l'Évangile de Jésus-Christ. Quelles idées nous donne-t-il de la pénitence chrétienne, et sous quelles figures nous l'a-t-il représentée? comme une guerre contre la nature corrompue et toutes ses sensualités : *Je ne suis point venu sur la terre pour y apporter la paix, mais la guerre* (MATTH., 10); comme une croix dont nous devons nous charger, et que nous devons porter tous les jours : *Quiconque veut être mon disciple, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix, et qu'il me suive* (MATTH., 16); comme une violence que chacun doit se faire : *Depuis les jours de Jean-Baptiste*, depuis que ce saint précurseur a paru dans le monde, qu'il y a prêché la pénitence et la rémission des péchés, pratiquant lui-même ce qu'il enseignoit, vivant dans le désert, ne se nourrissant que de sauterelles et de miel sauvage, ou pour mieux dire ne mangeant ni ne buvant; depuis ce temps-là *le royaume du ciel se prend par force, et on ne l'emporte que par violence* (MATTH., 11); comme une voie étroite où il faut marcher au milieu des ronces et des épines : *Oh! que le chemin*

qui mène à la vie est étroit, et qu'il y en a peu qui y entrent (MATTH., 7)! La vérité de tous ces textes est incontestable : ce sont des points de foi.

Je vous renvoie au grand Apôtre, et aux divines leçons qu'il nous a laissées dans ses Épîtres. Car s'expliquant encore plus clairement sur le sujet dont il s'agit ici entre vous et moi : *Tous ceux*, dit-il, *qui appartiennent à Jésus-Christ, ont crucifié leur chair avec ses vices et ses convoitises* (*Galat.*, 5). Il ne dit pas seulement qu'ils ont crucifié leur cœur, mais leur chair, cette chair criminelle qui, par une conséquence bien juste, doit avoir part à la peine, après avoir eu tant de part au péché. De là cette règle que le même apôtre donnoit aux Romains : *Autant que vous avez fait servir vos corps à l'iniquité, et que par-là vous êtes devenus pécheurs, autant faites-les servir à la justice, pour devenirs saints par la pénitence* (*Rom.*, 6). Cette proportion est remarquable, et peut étonner notre délicatesse ; mais saint Paul la trouvoit encore trop foible, et c'est pour cela qu'il ajoutoit : *Je parle en homme, et j'ai égard à l'infirmité de votre chair* (*Rom.*, 6). Aussi disoit-il de lui-même et des autres disciples du Sauveur : *Partout et en tout temps nous portons dans nos corps la mortification de Jésus, afin que la vie de Jésus se fasse voir dans nos corps* (1. *Cor.*, 4). Je laisse cent autres témoignages : ceci suffit, et il n'est question que de vous l'appliquer à vous-même.

Car voilà dans la morale évangélique des maximes fondamentales. Elles regardent généralement tous les états du christianisme, et nous ne voyons point que Jésus-Christ ni les apôtres les aient restreintes à quelques conditions, sans y comprendre les autres. Voilà comment on est chrétien, ou comment on doit l'être. Les Justes même n'en sont pas dispensés : que faut-il conclure des pécheurs ? Or, sans vous flatter ni chercher vous-même à vous tromper, faites, je vous prie, l'application de ces principes à votre vie, telle que je l'ai décrite et telle qu'elle est. De bonne foi, cette vie prétendue pénitente, est-ce une guerre où vous soyez sans cesse à combattre vos sens, et où vous les teniez dans une sujétion dure et pénible? Est-ce une croix pesante et capable de vous accabler, si vous ne faisiez chaque jour, et à chaque pas, de violents efforts pour en soutenir le poids? est-ce un renoncement à vous-même et à toutes vos aises? est-ce un chemin rude, étroit, raboteux? De quelles austérités affligez-vous votre corps? quels soulagements et même quelles douceurs lui refusez-vous? quelles abstinences, quels jeûnes pratiquez-vous? en quelles occasions avez-vous sacrifié, par un esprit de pénitence, votre goût, votre repos, votre santé? quand avez-vous éprouvé la rigueur des saisons, les froids de l'hiver, les ardeurs de l'été? et peut-on dire enfin que vous êtes revêtue de la mortification de Jésus-Christ? où la faites-vous voir, et à quels traits la reconnoît-on dans toute votre personne?

Je vois ce que vous pourrez me répondre : Que la mortification

chrétienne consiste particulièrement dans l'esprit, c'est-à-dire qu'elle consiste à rompre sa volonté, à modérer ses vivacités, à réprimer ses desirs trop naturels, à se rendre maître de son cœur et de tous ses mouvements. J'en conviens avec vous, et je veux bien même encore convenir qu'à l'égard de cette mortification de l'esprit, les sujets de la pratiquer ne vous manquent pas dans la retraite où vous vivez; que cette séparation et cet éloignement d'un certain monde n'est pas peu opposé à votre tempérament et à vos inclinations; que cette exactitude à remplir certains devoirs, et à vous acquitter de vos exercices de piété, vous donne lieu, en bien des rencontres, de surmonter vos répugnances, vos dégoûts, vos ennuis; qu'il y a des moments où la tentation est forte, où le souvenir des plaisirs passés fait de vives impressions dans l'ame, où la solitude, la prière, la lecture, toutes les observances de la religion, deviennent très insipides et par-là même très onéreuses; enfin, qu'on ne peut alors prendre l'empire sur soi-même et se vaincre, sans beaucoup de violence. Tout cela est incontestable; mais il n'est pas moins vrai que, selon la loi de Jésus-Christ, il faut que la mortification des sens accompagne tout cela, soutienne tout cela, soit le complément de tout cela. Il n'est pas moins vrai que de tous les points de la loi de Jésus-Christ, il n'y en a pas un que saint Paul, fidèle interprète des sentiments de son maître, nous ait plus souvent et plus expressément recommandé que la mortification des sens. A qui parloit-il? à des solitaires? à des religieux? Mais du temps de saint Paul il n'y avoit ni religieux, ni solitaires. Il parloit donc à des hommes, à des femmes, à de jeunes personnes du monde, sans distinction de qualités ni de rangs. Si dans la suite il y a eu des solitaires et des religieux, c'est que les plus éclairés et les plus zélés d'entre les chrétiens, comprenant d'une part l'obligation où ils étoient comme chrétiens, surtout comme pénitents, de mener une vie austère et mortifiée, et craignant d'ailleurs de se laisser surprendre, même dans leur pénitence, aux illusions et à la mollesse du siècle, ont pris le parti, pour se prémunir contre ce danger, de renoncer à tous leurs biens, d'embrasser la pauvreté, de se confiner dans les déserts, de s'enfermer dans les cloîtres, et de se réduire par-là dans un dénuement entier de tout ce qui peut servir à flatter le corps.

De là l'établissement de tant de saints ordres, où les sens sont traités avec toutes les rigueurs que les forces de la nature peuvent supporter; où l'on est nourri pauvrement, vêtu grossièrement, couché durement; où le sommeil est court et interrompu, le travail constant et assidu, le joug de la règle pesant; où, suivant la parole de l'Apôtre, le corps, par de fréquentes macérations, est immolé comme une hostie vivante et une victime d'expiation. Car tel est, ajoute le maître des Gentils, tel est le culte raisonnable que nous devons à Dieu. Après quoi il fait beau entendre dire aux gens du monde que tant de mortifications ne sont bonnes que pour les monastères.

Langage merveilleux ! J'avoue qu'il peut y avoir en particulier des exercices de pénitence qui conviennent moins aux uns qu'aux autres, selon la diversité des occupations, des situations, des engagements, des tempéraments : mais de prétendre en général, comme le monde le prétend, que la mortification de la chair n'est propre qu'aux personnes consacrées à Dieu dans la profession religieuse, c'est une erreur des plus grossières, et une maxime des plus scandaleuses et des plus pernicieuses. J'aimerois autant qu'on me dît qu'il n'y a que les religieux qui soient coupables devant Dieu, et par conséquent qui soient redevables à la justice de Dieu; qu'il n'y a que les religieux qui soient exposés aux révoltes des sens, et par conséquent qui soient obligés de les réprimer et de les dompter : ou autant vaudroit-il dire qu'il n'y a que les religieux à qui le royaume de Dieu doive être chèrement vendu, tandis que les autres peuvent l'acheter à vil prix, et qu'ils y peuvent atteindre par une voie large et spacieuse, où rien ne les incommode. Abus intolérable ! Il n'y a pas deux Évangiles : c'est le même pour le séculier et le religieux. Ce qu'il est pour l'un, il l'est aussi pour l'autre ; car Jésus-Christ n'est point divisé. Raisonnez tant qu'il vous plaira et comme il vous plaira : malgré tous vos raisonnements, malgré même la régularité apparente de votre vie, assez réformée d'ailleurs et assez exemplaire, n'ayant pas toujours vécu dans l'innocence, ainsi que vous le reconnoissez, et que vous ne pouvez vous le cacher à vous-même, il ne vous reste pour aller au ciel que la voie de la pénitence ; et malheur à vous si vous vous persuadez que vous puissiez traiter délicatement votre corps, et être pénitente ! Je ne vois guère comment alors vous seriez à couvert de ces anathèmes du Fils de Dieu : Malheur à vous qui ne manquez de rien, *et qui avez en ce monde votre consolation !* malheur à vous *qui êtes rassasiés* et bien nourris ! malheur à vous qui passez vos jours *agréablement et dans la joie* (Luc., 6)!

Au reste, ne pensez pas que les pratiques et les œuvres de pénitence dont je vous parle aient été inconnues aux personnes de votre naissance et de votre rang, ni que je veuille, par un esprit de singularité, vous faire tenir une conduite extraordinaire dans l'état de grandeur et de distinction où vous êtes. Je ne suis point fait à exagérer, surtout en matière de morale et de devoir. Hé ! ne sait-on pas quelles ont été, jusque sur le trône, les austérités de saint Louis ? quelles ont été celles de bien d'autres princes et princesses ? Et pourquoi chercher si loin des exemples, lorsque nous en avons de nos jours ? Car sur les connoissances que je puis avoir, j'ose vous témoigner avec quelque certitude que la mortification chrétienne et ses exercices ne sont point entièrement bannis du monde ni de la cour. Les apparences sont trompeuses de plus d'une manière : c'est-à-dire que comme, sous les apparences d'une vie innocente et pure, on cache bien souvent des déréglements et des désordres, de même aussi, sous les apparences d'une pompe humaine et d'une vie aisée, on cache quelquefois des

pratiques bien rigoureuses et des pénitences qui ne sont connues que de Dieu. L'un est une damnable hypocrisie, et l'autre une salutaire et sainte humilité.

Mais peut-être encore me répondrez-vous qu'on a dans le monde assez de mortifications et de chagrins, et que c'est même aux grands du monde et à ceux qui vivent avec plus d'éclat dans les cours des rois, que sont réservées les grandes peines; qu'il n'est donc pas besoin d'en chercher d'autres, et que celles qui se présentent chaque jour peuvent suffire. Si vous le jugez ainsi, je veux bien entrer pour quelque temps dans votre pensée, et y condescendre. Oui, j'y consens : tenez-vous-en aux peines de votre état, c'est-à-dire faites-vous des peines de votre état une vertu, faites-vous-en une pénitence, regardez-les comme un châtiment dû à vos péchés, comme un moyen de les expier; et dans cette vue acceptez-les avec soumission, et sanctifiez-les par une patience inaltérable. Je me borne là pour vous présentement : pourquoi? parceque je suis certain que vous ne vous y bornerez pas vous-même, et que dès qu'une fois vous en serez venue là, vous voudrez aller plus loin. Comment cela? comprenez ce mystère : il est à remarquer. C'est qu'alors vous serez animée de l'esprit de pénitence, et que le même esprit de pénitence qui vous fera porter saintement les peines de votre état vous inspirera d'y en ajouter encore de nouvelles; car il en est de cet esprit de pénitence comme de l'amour de Dieu. Quand il est véritable et bien formé dans un cœur, il est infatigable. Mais parcequ'il vous manque et que vous êtes possédée d'un esprit tout contraire, qui est votre amour-propre, de là s'ensuivent deux grands maux : l'un, que vous ne savez pas profiter des mortifications de votre état comme vous le pourriez, tout involontaires qu'elles sont, et que vous en perdez, par vos révoltes et vos impatiences, tout le fruit; l'autre, que ne voulant vous imposer vous-même, au-delà des peines de votre état, nulle mortification volontaire, vous vivez sans pénitence, et vous vous privez dans l'affaire de votre salut du moyen le plus nécessaire et le plus puissant.

Chose admirable! on aime la sévérité de la pénitence partout et en tout, hors en soi-même. On l'aime dans autrui, on l'aime dans les livres, on l'aime dans les discours publics, on l'aime dans les entretiens familiers; mais de l'aimer dans la pratique, je dis dans une pratique propre et personnelle, ce n'est guère là le goût du monde, et du monde même en apparence le plus réglé et le plus dévot. On l'aime dans autrui; on vante les austérités de celui-ci et de celle-là, et l'on devient d'autant plus éloquent à les exalter, que ce sont gens avec qui l'on est plus étroitement uni de sentiments et de doctrine. On l'aime dans les livres : on lit avec assiduité et avec une espèce d'avidité certains ouvrages qui en traitent, on les a continuellement dans les mains, on les dévore, et l'on n'estime que ceux-là. On l'aime dans les discours publics : un prédicateur qui la prêche et qui la porte au plus

haut point de perfection, pour ne pas dire à des extrémités sans mesure et sans discrétion, est regardé comme un apôtre; on le suit avec empressement, et l'on y traîne avec soi la multitude. On l'aime dans les entretiens familiers; on en parle, on en fait le sujet des conversations les plus vives et les plus sérieuses, on débite sur cette pénitence austère les plus belles maximes, et l'on ne peut assez gémir des relâchements qui s'y sont glissés. Reste de l'aimer dans la pratique et par rapport à soi. Mais en est-il question, c'est alors que chacun se retire et se met en garde : on ne l'aime plus, et cependant elle ne nous peut être utile et méritoire que dans la pratique.

PÉNITENCE INTÉRIEURE, OU MORTIFICATION DES PASSIONS.

Outre la pénitence du corps et la mortification des sens, saint Paul, et après lui tous les maîtres de la vie spirituelle, nous apprennent qu'il y a encore une mortification beaucoup plus excellente, qui est la mortification intérieure, ou la mortification de nos passions. Cette mortification du cœur a trois grands avantages, et nous procure trois grands biens : l'un est l'innocence chrétienne, l'autre est la sainteté chrétienne, et le troisième la paix chrétienne. Car nos passions nous corrompent, du moins elles nous arrêtent et nous relâchent dans le soin de notre perfection; enfin elles nous troublent. Dès-là donc que nous travaillerons sérieusement à les mortifier, nous prendrons le moyen le plus infaillible de nous maintenir dans l'innocence de l'ame par l'exemption du péché, de nous élever à une haute sainteté par la pratique de la vertu, et de nous établir dans la paix par le repos dont nous jouirons. Expliquons chaque article, et faisons-y toute la réflexion convenable.

1. Mortification des passions, moyen de se maintenir dans l'innocence, et moyen nécessaire. Car il n'est pas possible de conserver l'innocence dans un cœur, tandis que les passions y règnent. Comme la source en est empoisonnée, et qu'elles ont pour principe cette malheureuse concupiscence qui nous porte vers les objets sensibles, et qui n'a point d'autre fin que de se contenter à quelque prix que ce puisse être, pour peu que nous les écoutions et que nous en suivions les mouvements, elles nous font en mille rencontres violer la loi de Dieu, et nous précipitent en toutes sortes de péchés. C'est ce que nous éprouvons tous les jours; et si, dans ces derniers siècles, l'iniquité, selon l'expression de l'Écriture, est devenue plus abondante que jamais, ce débordement de mœurs, que nous voyons dans tous les états, ne vient que des passions qui se sont acquis un nouvel empire, et ont pris sur les hommes un ascendant plus absolu. Car à mesure qu'elles croissent et qu'elles s'enflamment, elles vont ou elles nous font aller aux plus grands excès. Tant de riches intéressés ne commettroient pas des injustices si criantes, sans l'insatiable avarice qui les dévore; tant de mondains ambitieux ne formeroient pas de si détestables en-

treprises, sans l'envie démesurée de s'élever qui les possède; tant de voluptueux et de libertins ne se plongeroient pas en de si honteuses débauches, sans l'amour du plaisir qui les enchante : ainsi des autres. La passion est la racine de tout cela; et plus elle s'est fortifiée, plus elle a de pouvoir pour résister aux remords de la conscience et pour les surmonter.

Il est vrai néanmoins que nos passions n'attaquent pas toujours si ouvertement notre innocence ; mais c'est en cela même qu'elles sont encore plus dangereuses; et on peut bien leur appliquer ce que saint Léon pape disoit de l'esprit tentateur, et de ses artifices pour nous surprendre : Qu'un ennemi caché est d'autant plus à craindre qu'il porte plus secrètement ses coups, et qu'on est moins en garde contre lui. En mille sujets, c'est la passion qui nous inspire, lorsque nous pensons être conduits par le motif le plus pur et le plus saint. Elle entre dans toutes nos délibérations; elle a la meilleure part dans toutes nos résolutions : comme l'ange de Satan, elle se transforme en ange de lumière, et, à moins que le crime ne soit évident, il n'y a rien qu'elle ne nous justifie, dès qu'elle s'y trouve intéressée. D'où il arrive qu'on tombe dans une infinité de péchés, sans presque les apercevoir, et qu'on demeure sans inquiétude dans des dispositions et des engagements d'affaires qui devroient nous faire trembler.

De là donc il faut conclure que le préservatif le plus salutaire et même le plus nécessaire pour mettre à couvert l'innocence de notre cœur, est de le circoncire spirituellement, c'est-à-dire d'observer avec soin les passions dont il est plus susceptible, et de nous appliquer sans relâche à les détruire. Prenons ce glaive évangélique dont parloit Jésus-Christ, et qu'il est venu nous apporter. Avec ce glaive tranchant et consacré par la grace du Seigneur, attaquons ces passions si vives et si impétueuses qui nous entraînent, ces passions si subtiles et si artificieuses qui nous séduisent, ces passions si terrestres et si matérielles qui nous tiennent dans l'esclavage des sens; faisons, autant qu'il nous est possible, la même dissection de notre ame que Dieu en fera dans son jugement dernier, selon le témoignage de l'Apôtre; pénétrons jusque dans les jointures, jusque dans les replis les plus secrets où nos passions se cachent, et, sans les ménager, sans leur accorder aucune trève, quelque part que nous les trouvions, donnons-leur le coup de la mort. Dès que nous aurons purgé notre cœur de ce mauvais levain, il nous sera facile, avec le secours du ciel, d'en fermer l'entrée au péché et de nous garantir de sa contagion.

En effet, supposons un homme bien maître de ses passions, ou, pour mieux dire, en qui les passions soient bien éteintes : sans être impeccable, ce sera un homme irrépréhensible. Comme il ne sera ni aveuglé ni animé par la passion, il suivra en toutes choses la droite raison et la religion ; et puisque nous ne péchons qu'en nous écartant de ces deux principes, il est aisé de voir en quelle pureté de cœur il

vivra, et combien de chutes il évitera. Il sera fidèle à Dieu, charitable envers le prochain, juste et réglé dans toutes ses actions ; il jugera bien de tout, il en parlera bien ; il n'y aura ni espérance qui l'attire, ni crainte qui le retienne aux dépens de son devoir, point de colère qui l'emporte, point de ressentiment qui l'envenime, point de plaisir qui le tente, point de grandeur qui l'éblouisse, point de prétentions, d'intrigues, de retours vers soi-même, ni vers ses propres avantages : et de là quelle candeur d'ame! Bienheureux ceux qui ont ainsi le cœur net de toute tache et de tout desir mal ordonné, car ils seront en état de voir Dieu, et de goûter ses plus intimes communications.

Mais au contraire, qu'une passion demeure enracinée dans le fond de l'ame, et qu'elle y ait toujours le même empire, en vain vous pratiquerez d'ailleurs les plus saintes œuvres, en vain même vous aurez à certains jours les meilleurs sentiments, et vous paroîtrez être dans les meilleures dispositions : tandis que ce serpent vous infectera de son venin, tandis qu'il vous fera entendre sa voix comme à la première femme, et que vous lui prêterez l'oreille, il n'y aura point d'abîme où vous ne vous précipitiez en peu de temps, ni d'écueil où vous n'alliez malheureusement échouer. Et voilà ce qui trompe, au tribunal de la pénitence, tant de pécheurs qui donnent quelquefois toutes les marques de la plus sincère conversion, et qu'on voit néanmoins presque aussitôt rentrer dans leurs premières voies, et retourner à leurs mêmes habitudes. Est-ce qu'ils ne sont pas touchés de la grace, et qu'ils ne veulent pas de bonne foi changer de conduite et réformer leur vie? Il faut convenir qu'il y en a plusieurs dont les résolutions sur cela sont actuellement telles qu'ils le témoignent. D'où vient donc qu'ils retombent si vite? c'est que pour rendre dans la suite leurs résolutions efficaces, il falloit deux sortes de retranchements : l'un extérieur, et l'autre intérieur. Le premier étoit d'arrêter les effets de la passion, et d'en retrancher les actes criminels ; et c'est ce qu'ils se sont proposé. Mais afin d'y réussir, il étoit nécessaire de faire en même temps, pour ainsi parler, une autre circoncision plus importante, c'est-à-dire de retrancher la passion elle-même comme le principe du mal, et de la bannir du cœur. Or voilà à quoi ils n'ont pas pensé, et sur quoi ils se sont flattés et ménagés, dans la fausse persuasion où ils étoient que sans se défaire de cette passion qui leur plaît, ils sauroient la modérer et la retenir. Erreur qu'ils ont bientôt eu lieu de reconnoître par les promptes et déplorables rechutes qui les ont replongés dans les mêmes précipices et rengagés dans les mêmes désordres.

De tout ceci, apprenons de quelle conséquence il est pour nous, selon l'avertissement du Prophète, de nous faire un cœur nouveau, si nous voulons nous rétablir et nous maintenir devant Dieu dans la sainte innocence que nous avons tant de fois perdue. Plût au ciel que, dès l'âge le plus tendre, et dès les premières années de la vie, on tra-

vaillât à se purifier de la sorte, et à se dégager de tout ce qui pourroit nous corrompre. Plus nous différons, plus nos passions croissent, et prennent l'ascendant sur nous. On eût pu assez aisément dans la jeunesse couper court à cette passion dont on n'est presque plus le maître, depuis qu'elle s'est invétérée et comme changée dans une seconde nature. Cela ne regarde pas seulement les jeunes personnes ; mais il n'est pas moins vrai des autres, que dès qu'ils découvrent dans eux quelque vice naturel, quelque inclination et quelque penchant vers un péché, ils ne doivent pas tarder d'un moment à prendre les armes, et à chasser ce démon qui s'est emparé de leur cœur. Et qu'on ne prétende point se rassurer sur ce que la passion ne paroît pas encore bien forte. Prévenons le mal de bonne heure, prévenons-le jusque dans les plus petites choses. C'est par une telle précaution qu'on évite les plus grandes maladies du corps, et c'est par-là même qu'on se garantit d'une ruine totale de l'ame.

Maximes dont on n'a pas de peine à convenir en général, car elles sont sensibles, et confirmées par l'expérience la plus commune ; mais d'en venir à l'effet, c'est ce qui étonne ; et les difficultés qu'on y trouve font souvent une si vive impression, qu'on désespère de les vaincre, et qu'on n'ose pas même l'entreprendre. Aussi est-il constant, pour ne rien dissimuler, que d'arracher du cœur une passion, c'est de toutes les entreprises la plus grande, et celle où l'homme éprouve plus de combats et plus de contradictions. C'est s'arracher en quelque manière à soi-même, c'est mourir à soi-même, et y mourir autant de fois qu'il y a d'efforts à faire et d'obstacles à surmonter. Or le moyen, dit-on, d'être ainsi continuellement aux prises avec soi-même, et seroit-ce vivre que d'en être réduit là ? Non, ce ne seroit pas vivre selon la chair, mais ce seroit vivre selon l'esprit de Dieu. En quoi nous devons remarquer un nouvel avantage de cette mortification des passions : car elle ne nous sert pas seulement à conserver l'innocence du cœur, mais à nous élever et à nous faire parvenir au plus haut point de la sainteté chrétienne.

II. Mortification des passions, moyen de s'élever à une haute sainteté par la pratique des plus excellentes vertus. Pour bien entendre cette seconde vérité, il n'y a qu'à développer et à comprendre le vrai sens de ces adorables et divines leçons que nous fait le Sauveur du monde dans son Évangile, et que nous font les apôtres dans leurs Épîtres, savoir, qu'il faut se dépouiller de soi-même, qu'il faut haïr son ame et la perdre en cette vie, afin de la sauver dans l'autre ; qu'il faut rompre les liaisons les plus étroites, et se séparer même de son père, de sa mère ; que pour être à Dieu, il faut crucifier la chair, et toutes les concupiscences de la chair ; que le royaume du ciel ne s'emporte que par violence, et qu'il faut s'efforcer et prendre infiniment sur soi pour y arriver. Voilà, sans contredit, ce qu'il y a de plus sublime dans la pratique de la sainteté. Or qui ne voit pas que

tout cela est contenu dans la mortification des passions? Car qu'y a-t-il dans nous de plus naturel et de plus intime que nos passions? et n'est-ce pas en les détruisant que nous nous dépouillons de nous-mêmes? Qu'est-ce que haïr notre ame et la perdre, selon la pensée du Fils de Dieu? n'est-ce pas refuser à notre cœur tout ce qu'il desire et qu'il recherche par le mouvement des passions, et lui interdire tout ce qui flatte ses inclinations sensuelles et qui contribue à les entretenir? Avons-nous des liaisons plus étroites que celles qui sont formées par nos passions? avons-nous de plus vives et de plus ardentes convoitises que celles qui sont excitées par nos passions? est-il rien où nous sentions plus de résistance, et où nous ayons plus de violence à nous faire, que lorsqu'il s'agit de dompter nos passions et de les amortir? D'où il s'ensuit que tout ce qu'il y a de plus parfait dans la loi que nous professons se rapporte à la mortification du cœur et des passions, et que c'est par-là que nous vivons en chrétiens, et en parfaits chrétiens.

Aussi le premier soin, et même, à proprement parler, l'unique soin de tous les Saints, a été de régler leur cœur et de mortifier toutes leurs passions. Ce n'est pas qu'ils aient négligé le reste, l'assiduité à la prière, les macérations du corps. Au contraire, nous savons combien ces exercices leur étoient familiers et ordinaires, jusqu'à passer les nuits entières dans la contemplation des choses divines, jusqu'à s'exténuer et se ruiner le corps, par leurs fréquentes et sanglantes austérités. Mais ces prières, ces mortifications de la chair, ils ne les envisageoient que comme des moyens pour atteindre à la fin qu'ils se proposoient, et qui étoit de purifier leur cœur de tout ce qu'il y avoit encore de terrestre et d'humain.

C'est donc par-là qu'ils estimoient toutes les pratiques extérieures ou de piété ou de pénitence; et sans cela, on peut dire qu'elles perdent extrêmement de leur prix. C'est là ce qui distingue la vraie et solide dévotion, d'une dévotion superficielle et apparente. Malgré la perversité du siècle, on trouve encore assez de personnes qui veulent, ce semble, pratiquer la vertu; mais quelle est communément l'illusion où donnent ces ames prétendues vertueuses? c'est qu'elles bornent tous leurs soins à régler et à sanctifier le dehors, à quitter certains ornements mondains, à s'interdire certaines compagnies et certains divertissements, à visiter les prisons, les hôpitaux, à fréquenter les autels, et à se rendre assidues aux prédications, aux cérémonies de religion; à faire de bonnes lectures, à méditer et à prier. Tout cela sans doute a son mérite, mais souvent un mérite bien au-dessous de l'idée qu'elles s'en font. Car ce n'est point là précisément ni particulièrement ce que Dieu demande d'elles. Il veut, avant toutes choses, qu'elles s'adonnent à la réformation de leur cœur, parceque ce qu'il y a de plus précieux en nous, c'est le cœur; parceque ce qui nous coûte le plus, c'est la circoncision du cœur; parcequ'avec le

secours d'en haut, c'est du cœur que dépend toute notre sanctification.

Or voilà ce que tant d'ames pieuses, ou qui passent pour pieuses et ne le sont que de nom, ne comprennent point assez. Sous cette belle montre de piété qui frappe la vue, elles ont leurs passions, qu'elles tiennent cachées et qu'elles nourrissent au fond de leur cœur. Quoique ce ne soit pas de ces passions grossières qui portent au crime et au libertinage, ce sont néanmoins des passions qui, pour être plus spirituelles, n'en sont pas moins vives dans les rencontres, et dont les effets ne se font que trop apercevoir. Un directeur, et sage et habile, qui voudroit entreprendre la guérison d'un mal d'autant plus dangereux qu'il est interne, et qu'il attaque de plus près le cœur, a le déplaisir de trouver ces ames, d'ailleurs si dociles, tellement aveuglées là-dessus et si délicates, qu'elles n'écoutent rien de tout ce qu'il leur dit. Qu'il leur parle d'oraisons, de communions, et même de quelques œuvres de pénitence, elles ne se lasseront point de l'entendre : mais qu'il vienne à leur proposer des moyens pour humilier leur esprit hautain, pour adoucir leur humeur aigre, pour modérer leurs saillies trop promptes, pour combattre leurs antipathies, leurs animosités, leurs envies secrètes, c'est là qu'elles cessent de lui donner la même attention. D'où il arrive que ces passions, fomentées et entretenues dans le cœur, les font tomber en mille foiblesses qui scandalisent le prochain, et en des fautes presque journalières, avec lesquelles elles se promettent en vain d'accorder une piété véritable et parfaite.

Ainsi, l'un des plus puissants motifs pour nous engager à la mortification de notre cœur est de la considérer comme un moyen de perfection, et comme le moyen le plus efficace. Je dis le plus efficace, et c'est l'avis important que nous donne saint Jérôme : Vous ferez, dit ce saint docteur, autant de progrès dans les voies de Dieu que vous remporterez de victoires sur vous-même. Car chacune de ces victoires demandera de vous bien des combats, et chacun de ces combats, bien des sacrifices plus agréables à Dieu que tous les sacrifices de l'ancienne loi. Pourquoi plus agréables à Dieu ? Saint Bernard en apporte la raison, et elle est incontestable : c'est que, dans les sacrifices de la loi judaïque, on n'immoloit qu'une chair étrangère, que la chair des animaux ; au lieu qu'ici l'homme s'immole lui-même en immolant son propre cœur et sa propre volonté. Pour peu que nous soyons touchés du desir de notre avancement selon l'esprit et selon Dieu, nous ne devons rien estimer davantage que ce qui peut tant y contribuer, ni rien embrasser avec plus d'ardeur.

Dans cette guerre sainte que nous aurons à soutenir, nous avons besoin d'aide et d'appui ; mais en est-il un plus présent et plus assuré que la grace du Seigneur et sa divine assistance? c'est lui-même qui nous appelle, lui qui nous invite et qui nous met les armes à la main :

est-ce pour nous manquer dans l'occasion, et pour ne pas seconder nos efforts? C'est sa cause que nous avons à défendre, ce sont ses ennemis que nous avons à combattre : car nos passions sont dans nous les ennemis de Dieu les plus déclarés, les plus animés, les plus obstinés. Elles ne cherchent qu'à nous détacher de lui, et à nous soulever contre lui : et parcequ'elles ne sont pas toujours assez fortes pour nous porter à une révolte et à une séparation entière, du moins s'opposent-elles aux mouvements de notre ferveur, et à toutes les vues de perfection qu'il lui plaît de nous inspirer. Or, encore une fois, quand il nous verra agir contre ses ennemis et pour ses intérêts, nous abandonnera-t-il? Allons donc à lui avec confiance, et comptons sur sa protection. Laissons murmurer la nature; laissons-la s'effrayer, se récrier, former mille obstacles. Revêtus de la vertu céleste, nous deviendrons insensibles à ses cris, inaccessibles à ses traits, invincibles à toutes ses attaques. Que dis-je? plus même ses cris se feront entendre à nous, plus ses traits se feront sentir, plus ses attaques seront violentes, et plus, en y résistant et les surmontant, nous nous enrichirons de mérites, nous monterons de degrés, nous nous perfectionnerons et nous nous sanctifierons. Car le mérite devant Dieu le plus relevé et la sainteté la plus éminente, c'est de savoir se renoncer et se vaincre. Heureux triomphe, d'où suit un troisième avantage de la mortification des passions, qui est le repos de l'ame et la paix[1] !

III. Mortification des passions, moyen de nous établir dans la paix, et de jouir d'un parfait repos. C'est un trésor, mais un trésor semblable à celui de l'Évangile, c'est-à-dire un trésor qu'on ne peut payer trop cher, et qui merite d'être acheté au prix de toutes choses, que de trouver la paix dans soi-même, d'être bien avec soi-même, de se posséder soi-même, non seulement, comme disoit Jésus-Christ, par la pratique d'une humble patience et d'une pleine résignation aux ordres de Dieu, mais par la tranquillité et le calme de tous les mouvements de son cœur. Être dans cette situation, qu'il est plus aisé d'imaginer et d'exprimer que de sentir et d'éprouver, c'est un avant-goût de la béatitude du ciel; c'est ce que nous concevons dans le séjour des bienheureux de plus digne de nos souhaits après la vue de Dieu, et ce qui doit être un jour pour nous le comble même de la gloire. Cette paix éternelle dont jouissent les Saints, cette paix qui ne sera jamais troublée ni interrompue, cette paix qui, réconciliant l'homme avec lui-même, fera cesser dans lui toutes les révoltes intérieures, cette paix qui nous rétablira dans l'état d'innocence où Dieu nous avoit créés : voilà ce que Dieu promet à ses élus, et voilà à quoi nous aspirons. Mais il ne suffit pas, dit saint Augustin, d'y aspirer et d'y prétendre : voilà à quoi nous devons nous disposer, et de quoi il faut, dès cette vie, que nous commencions à faire l'essai, nous efforçant au moins d'en approcher, et nous élevant au-dessus de cette basse

[1] *In patientia vestra possidebitis animas vestras.* Luc, 21.

région où se forment les orages et les tempêtes; au-dessus de ce petit monde qui est en nous, et qui n'est pas moins tumultueux ni moins difficile à pacifier que le grand monde qui est autour de nous. Or il est certain que jamais nous n'y pourrons établir une paix solide sans la mortification du cœur et de ses passions.

Car pour en être sensiblement persuadé, il n'y a qu'à voir quels sont les principes ordinaires de toutes les inquiétudes et de tous les troubles de notre ame. Ne sont-ce pas nos desirs et nos passions (nos desirs trop vifs, trop empressés, et nos passions trop impétueuses et trop ardentes; nos desirs, qui se multiplient sans cesse, qui se combattent les uns les autres, qui se proposent des objets tout contraires, qui souvent se portent à des choses incapables de nous contenter, à des choses dont la possession nous devient plus onéreuse qu'avantageuse; et nos passions, qui sont vaines, qui sont injustes, qui sont extrêmes, qui sont sans bornes), n'est-ce pas là, dis-je, ce qui nous empêche de pouvoir être en paix avec nous-mêmes, et ce qui excite au milieu de nous cette guerre intestine que saint Paul ressentoit comme nous, et dont il se plaignoit si amèrement? Il faut donc posséder notre ame dans la paix, la dégager de ces desirs inquiets et de ces passions déréglées; il faut éteindre le feu de cette cupidité qui nous brûle, il faut réprimer cette ambition qui nous agite, il faut rompre ces attaches qui nous captivent, qui nous tourmentent, qui nous déchirent le cœur, et nous causent mille douleurs.

Or il n'y a que la mortification de l'esprit qui puisse nous rendre ce bon office. Desirer peu de choses, et celles que l'on desire, les desirer peu : voilà les salutaires effets de cette mortification chrétienne, voilà ce que les païens eux-mêmes ont enseigné, ont exalté, ont envié et ambitionné, mais ce qu'ils n'ont jamais bien pratiqué. C'est l'avantage des vrais chrétiens, et le fruit propre de la sagesse évangélique.

Oui, si nous voulons vivre contents, desirons peu de choses : non seulement, dit saint Chrysostome, parcequ'il y a peu de choses qui soient desirables, mais parcequ'il est impossible d'en desirer beaucoup sans perdre le repos, qui vaut mieux que tout ce que l'on desire. Et les choses que nous desirons, desirons-les peu : non seulement, ajoute ce Père, parcequ'elles ne méritent pas d'être autrement desirées, mais parceque les desirant beaucoup, elles deviennent immanquablement le sujet de mille peines. Desirer peu de choses hors de Dieu, c'est ce que saint Augustin appelle la mort des desirs; et cette mort des desirs, n'est-ce pas la mortification dont nous parlons? Et ce qu'on desire, le desirer peu, c'est en quoi consiste cette sainte indifférence qui tient l'ame dans une assiette toujours égale, et qui la met au-dessus de toutes les contrariétés et de tous les accidents. Ce n'est pas une indifférence de naturel, ni une indifférence de philosophe, mais une sainte indifférence, c'est-à-dire une indifférence fondée sur les principes de la religion, qui nous fait mépriser tous les objets

créés, et qui tourne vers des biens réels toutes nos affections. Soyons en ce sens, et selon l'esprit du christianisme, indifférents à tout sur la terre, ou du moins ne nous entêtons de rien. Outre que l'entêtement est partout vicieux, il ne laisse jamais le cœur dans une disposition paisible, parcequ'il est toujours impatient et violent.

Ceci convient à toutes les passions, et à tous les desirs qu'elles nous inspirent : mais la voie la plus sûre et la plus courte pour pacifier notre cœur, c'est d'attaquer d'abord la passion qui domine le plus en nous, et de mortifier les desirs où nous remarquons plus de vivacité et plus de sensibilité. Car c'est là comme le premier mobile de l'ame ; c'est la source de tous les chagrins qui l'affligent. Souvent une seule passion est plus difficile à soumettre, et fait plus de ravage dans un cœur, que toutes les autres ensemble. Souvent il est aisé de retrancher toutes les autres, et de se mortifier sur toutes les autres ; mais du moment qu'il s'agit de la passion dominante, et qu'on veut la contredire, ce n'est plus à beaucoup près la même facilité, et l'on n'en éprouve que trop les retours fâcheux et les soulèvements. Cependant il n'y a point de paix à espérer tant que cette passion ne sera pas détruite. Fussiez-vous dans tout le reste l'homme le plus modéré, le plus raisonnable, le plus sage, c'est assez de cette passion pour vous agiter et pour faire votre supplice ; elle vous remplira l'esprit de mille idées, de mille vues, de mille réflexions désagréables ; elle excitera dans votre cœur mille regrets, mille jalousies, mille dépits, mille ressentiments pleins d'aigreur et d'amertume ; elle vous mettra dans la tête mille desseins, mille projets, mille entreprises aussi embarrassantes que vaines et chimériques ; elle vous engagera dans des partis, dans des intrigues où peut-être vous aurez autant de déboires, de dégoûts, d'ennuis, de traverses à essuyer, que de pas à faire ; elle remuera même en sa faveur toutes les autres passions, qui d'ailleurs demeuroient dans le silence et vous laissoient dans le calme ; elle les allumera ; et comme il ne faut quelquefois qu'un séditieux pour soulever tout un pays, il ne faudra que cette passion pour causer dans votre ame un bouleversement général. Souvent encore ce sera dans les moindres occasions et sur les plus petits sujets. Une étincelle produit le plus vaste incendie, et une bagatelle qu'on n'observeroit pas en toute autre rencontre, et qui ne feroit nulle sensation, est capable, dès qu'elle intéresse la passion dominante, de porter aux plus grandes extrémités.

On le voit tous les jours, et on le connoît par soi-même. Oh ! que vous vous seriez épargné de mouvements et d'agitations, soit dans vous-même, soit hors de vous-même, si de bonne heure vous aviez écrasé ce ver qui vous pique et qui vous ronge ! De quelle paix vous jouiriez, et de quelle heureuse liberté ! Tel étoit dès ce monde le bonheur des Saints : ils étoient contents de tout, et, à n'avoir même égard qu'à la vie présente, on peut dire, dans un vrai sens, que jusques au

milieu de leurs plus austères pénitences, ils menoient la vie la plus douce, parcequ'ils ne craignoient rien de tout ce que nous craignons sur la terre, qu'ils ne desiroient rien, et que, par l'extinction de toutes les passions humaines, ils avoient trouvé le secret de s'élever au-dessus de tous les événements, et de passer leurs jours dans une indépendance et une tranquillité que rien n'étoit capable d'altérer.

C'est ce qui a fait dire à saint Basile qu'il y a beaucoup moins de peine à mortifier ses passions, qu'à ne les mortifier pas. Cette proposition a de quoi nous surprendre, et peut nous paroître un paradoxe; mais c'est une vérite très constante. Car autant qu'on fait de violence à ses passions et qu'on les mortifie, autant on se dispose à goûter la paix; au lieu qu'on la perd en ne les mortifiant pas, et en suivant leurs aveugles convoitises. La santé du corps consiste dans le tempérament des humeurs. Qu'une humeur vienne à prédominer, et que ce tempérament se dérange, de là les infirmités et les douleurs les plus cuisantes. Il en est de même par rapport à la paix de l'esprit : elle consiste dans la modération de nos desirs et de nos passions, qui en sont comme les humeurs. Tant que ces desirs ne seront pas mesurés, que ces passions ne seront pas réglées, l'esprit sera toujours ou abattu par la tristesse, ou transporté par la colère, ou envenimé par la haine, ou resserré par la crainte. Il y aura toujours quelque chose qui le blessera : car il aura beau vouloir se contenter et en chercher les moyens, ses desirs étant sans mesure, ils ne seront jamais satisfaits, et ses passions étant sans règle, elles demanderont toujours davantage.

Or, pour en revenir à la pensée de saint Basile, dès-là qu'on se procure la paix en détruisant ses passions, et qu'on ne peut l'avoir en les flattant et les nourrissant, il y a par conséquent moins à souffrir dans la pratique de la mortification chrétienne, qui nous les fait combattre et qui les tient soumises, que dans les vains ménagements de l'amour-propre, qui prend leur défense et se met de leur parti pour les seconder. Car ce qui doit faire la félicité d'un état en cette vie comme en l'autre, c'est la paix qu'on y possède. Soyons abandonnés du monde et dépourvus de tous les biens du monde, mais ayons la paix au-dedans de nous : avec cela nous sommes heureux. Vivons au contraire dans l'opulence, dans la splendeur, parmi toutes les aises et toutes les douceurs du monde, mais n'ayons pas la paix, tout dès-lors nous est insipide, richesses, grandeurs, fortune, et nous devenons malheureux. Pouvons-nous donc en trop faire pour l'avoir, et y a-t-il rien que nous ne devions pour cela sacrifier? C'est le fruit de la mortification intérieure, et c'est le partage des ames qui, se détachant d'elles-mêmes, s'attachent à vous, Seigneur, et ne veulent se reposer qu'en vous. Vous êtes le Dieu de la paix, et vous savez bien dédommager un cœur des vains plaisirs dont il se prive en renonçant à ses pas-

sions et à leurs objets corrupteurs. Vous nous l'avez apportée, cette paix, et vous nous l'avez fait annoncer par vos anges. Vous nous avez en même temps apporté l'épée et la guerre ; mais c'est justement par cette épée, par cette guerre spirituelle et domestique contre nos vices et nos inclinations perverses, que nous devons obtenir la sainte paix dont vous êtes l'auteur. Soutenez-nous dans la résolution où nous sommes de la mériter à quelque prix que ce puisse être, et de nous y affermir de telle sorte par votre grace, que rien ne nous l'enlève jamais, ni dans le temps ni dans l'éternité.

PENSÉES DIVERSES SUR LA PÉNITENCE, ET LE RETOUR A DIEU.

Le mondain dit : Il faut que Dieu soit un maître bien exact et bien rigoureux, puisqu'il ne pardonne rien sans pénitence. Et moi je dis : Il faut que Dieu soit un maître bien indulgent et bien miséricordieux, puisqu'on obtient de lui le pardon de tout par la pénitence.

Pourquoi railler de la conversion de cet homme? ce qu'il fait, c'est ce qu'il faudra que vous fassiez vous-même un jour ; et c'est même, si vous n'avez pas renoncé entièrement à votre salut, ce que vous vous proposez de faire. Car voulez-vous vivre jusqu'au dernier moment dans votre péché? y voulez-vous mourir? j'ose dire qu'il n'y a point de pécheur si abandonné, qui porte jusque là le désespoir.

Il y a certains sentiments du cœur dont on ne se fait pas beaucoup de peine, et où l'on s'entretient même avec plaisir, parceque d'un côté ils flattent la passion, et que de l'autre on ne les pénètre point assez pour se les bien développer à soi-même. Si, dans une réflexion sérieuse, on s'attachoit à les approfondir, on en découvriroit tout d'un coup le désordre et l'énorme absurdité. Tel est le sentiment d'un homme qui vit impénitent, dans l'espérance de mourir pénitent : je veux dire, qui mène une vie criminelle, et qui s'y autorise par la pensée qu'un jour il fera pénitence, et qu'il ne mourra point avant que de s'être remis en grace auprès de Dieu. Je prétends que c'est là, de toutes les contradictions, la plus insensée et la plus monstrueuse. Pour mieux comprendre l'extrême folie et l'affreux déréglement de raison où tombe ce pécheur, il n'y a qu'à considérer la nature de la pénitence. Car qu'est-ce que la pénitence? c'est un repentir, mais un vrai repentir; c'est une douleur, mais une vraie douleur des offenses commises contre Dieu. Il faut que cette douleur mette le pénitent dans une telle disposition, qu'au prix de toutes choses il voudroit n'avoir jamais déplu à Dieu, ni jamais offensé Dieu.

Or, cela posé, voyons donc à quoi se réduit le raisonnement d'un pécheur qui se dit à lui-même : Je n'ai qu'à vivre de la manière que j'ai vécu jusqu'à présent, je n'ai qu'à demeurer dans mes habitudes, j'en

ferai quelque jour pénitence. C'est comme s'il disoit : Je n'ai qu'à vivre de la manière dont j'ai vécu jusques à présent : et pourquoi? parceque je compte de me repentir quelque jour, et de me repentir véritablement d'avoir ainsi vécu. C'est comme s'il disoit : Je n'ai qu'à demeurer dans mes habitudes : et pourquoi? parceque je compte d'être touché quelque jour d'une véritable douleur de m'y être engagé, ou de ne les avoir pas quittées de bonne heure. C'est comme s'il disoit : Rien ne me presse de retourner à Dieu : et pourquoi? parceque je compte de ressentir quelque jour une telle peine de m'être séparé de lui, et de n'être pas retourné à lui dès à présent, que, dans la force de mon regret, je serois prêt de sacrifier tout, pour n'avoir jamais eu le malheur de le perdre et d'être un moment hors de sa grace. Est-ce là raisonner, ou n'est-ce pas se jouer de Dieu et de soi-même? Sans la passion qui l'aveugle, et sans la forte impression que fait sur lui l'objet présent qui l'entraîne, le pécheur raisonneroit tout autrement, et du même principe il tireroit des conséquences toutes contraires. Car la maxime générale et universellement suivie de tout homme sage, c'est de ne rien faire dont on prévoie devoir un jour se repentir. De sorte qu'un des motifs les plus puissants que nous apportions à un ami pour le détourner d'une chose qu'il entreprend, et sur quoi il nous consulte, est de lui dire : Vous en serez fâché dans la suite; vous en aurez du chagrin ; vous vous en repentirez. S'il voit en effet qu'il y ait là-dessus un juste sujet de crainte, et s'il se laisse persuader que ce qu'on lui prédit arrivera, bien loin de poursuivre l'entreprise, il n'hésite pas à l'abandonner. Ainsi l'Apôtre écrivant aux Romains, leur disoit en ce même sens : *Quel avantage, mes Frères, avez-vous trouvé dans des choses dont vous rougissez maintenant* (*Rom.*, 6); et si vous avez connu que vous en deviez rougir, falloit-il vous y porter, et vous y obstiner?

Un faux pénitent cherche à se ménager lui-même dans sa pénitence; mais en se ménageant pour l'heure présente, c'est justement par-là qu'il s'expose à de cruelles peines dans la suite, et à de fâcheux retours. Car, pour peu qu'il soit instruit des devoirs de la pénitence et qu'il ait de religion, il est difficile qu'il ne lui vienne pas dans la suite bien des remords et des reproches intérieurs, dont sa conscience est étrangement et continuellement troublée.

Cependant, me direz-vous, combien dans le monde voyons-nous de gens tranquilles sur leurs pénitences passées, quelque lâches et quelque imparfaites qu'elles aient été? J'avoue qu'on ne voit que trop de ces demi-pénitents, sans trouble et sans scrupule : mais ce que je regarde comme le souverain malheur pour eux, c'est cette paix même où ils vivent. La paix dans le péché est un grand mal; mais un mal encore infiniment plus à craindre, c'est la paix dans la fausse pénitence. Car du moins la paix dans le péché ne nous ôte pas la connoissance

du péché. Un pécheur, tout endurci qu'il est, ne peut ignorer après tout qu'il a perdu la grace de Dieu, qu'il est hors des voies de Dieu et dans la haine de Dieu; qù'à chaque moment qu'il passe dans cet état, il peut mourir et être réprouvé de Dieu. Or cette seule connoissance est toujours une ressource pour lui, quoique éloignée, et peut servir à le réveiller de son assoupissement : au lieu que la paix dans la fausse pénitence, par la plus dangereuse de toutes les illusions, nous cache le péché, nous persuade que le péché est détruit lorsqu'il vit en nous plus que jamais, lorsqu'il y agit et qu'il y domine avec plus d'empire, lorsqu'il nous entraîne, sans que nous l'apercevions, dans l'affreux abîme d'une éternelle damnation. Car quelle espérance y a-t-il alors de ramener une ame égarée? Si c'est la vue de ses offenses et le souvenir des désordres de sa vie qui se retrace quelquefois dans l'esprit de ce prétendu pénitent, il se dira à lui-même : J'ai péché, j'en conviens et je m'en confonds devant Dieu; mais enfin la pénitence efface tout; j'ai demandé pardon à Dieu, je me suis confessé, on m'a ordonné des prières, des aumônes, et je m'en suis acquitté : que faut-il davantage? Si l'on vient à lui représenter les jugements de Dieu et leur extrême rigueur, il répondra qu'il a pris ses mesures, qu'il a eu recours aux prêtres, et qu'il en a reçu l'absolution; que Dieu ne juge pas deux fois, et par conséquent qu'il ne nous jugera point après que nous nous serons jugés nous-mêmes. De cette sorte sa pénitence apparente n'a d'autre effet que de le confirmer dans une impénitence réelle et véritable. Or pouvons-nous rien concevoir de plus funeste en cette vie et de plus terrible, que de trouver la mort où l'on devoit trouver le salut, et de se damner par la pénitence même?

Du plus grand mal nous pouvons tirer le plus grand bien; et ce qui nous damne peut servir à nous sauver. Cette habitude vicieuse, voilà ce qui fait le déréglement de votre vie, et ce qui vous mène plus directement à la perdition : cette même habitude sacrifiée à Dieu, voilà ce qui peut faire votre prédestination, et vous élever au plus haut point de la gloire. Mais c'est une habitude honteuse. Il n'importe : toute honteuse qu'elle est, le sacrifice en est digne de Dieu et digne de vous.

Rien ne nous donne une idée plus juste de la conduite que doit tenir un pécheur, et des précautions qu'il doit prendre après sa conversion pour se préserver des rechutes, que le régime de vie qu'observe un malade dans l'état de la convalescence. Car qu'est-ce, à proprement parler, qu'un pécheur pénitent? c'est un malade qui sort d'une maladie très dangereuse et qui revient des portes de la mort, ou, pour mieux dire, des portes de l'enfer. Quoique sauvé du coup mortel dont il avoit été atteint, il est encore dans une extrême foiblesse, et il se ressentira long-temps des mauvaises impressions de ses habitudes criminelles. Elles ont altéré toutes les puissances de son ame, et

il ne peut faire un pas sans être en danger de tomber. Or que fait un malade qui pense à se rétablir, et qui veut reprendre ses forces? Nous voyons avec quelle exactitude il obéit à toutes les ordonnances du médecin qui le gouverne ; avec quelle attention il prend garde aux temps, aux heures, aux manières, à tout ce qui lui est marqué; avec quelle constance et quelle résolution il surmonte ses inclinations ou ses répugnances naturelles, il règle ses appétits, il mortifie son goût, il s'abstient de ce qui lui plairoit le plus, il se prive de tout ce qui lui peut être nuisible. C'étoit un homme de bonne chère, et il devient sobre et tempérant; c'étoit un homme du monde, répandu dans le monde, et il devient retiré et solitaire; c'étoit un homme de plaisir, et il renonce à tous ses excès et à toutes ses débauches. Qu'on vienne lui parler là-dessus, le railler, le traiter d'esprit foible, le tenter tout de nouveau : il n'y a ni discours, ni respect humain qui le touchent. Il y va de la vie, dit-il; et, par cette seule réponse, il croit avoir pleinement justifié ses soins et toute la circonspection dont il use. Appliquons cela à un pécheur converti : car il n'y a pas un trait qui ne lui convienne. Voilà son modèle, et la comparaison doit être entière; mais la pratique est bien différente, et c'est notre confusion. Le convalescent sacrifie tout à l'intérêt de sa santé : et combien de prétendus pénitents ne veulent rien sacrifier à l'intérêt de leur salut!

A consulter l'Évangile, et à s'en tenir précisément au texte et à la lettre, on diroit que Dieu réserve ses plus grandes faveurs aux pécheurs pénitents, et qu'il leur donne l'avantage sur les Justes, qui néanmoins, fidèles à toutes ses ordonnances, ont toujours vécu dans la règle et dans le devoir. *Parmi les anges de Dieu*, selon l'exprès témoignage du Sauveur des hommes, *on se réjouit plus de la pénitence d'un pécheur que de la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf Justes* (Luc., 15). En quelque sens que les interprètes expliquent ces paroles, elles nous représentent une vérité très certaine, savoir, que Dieu, dans tous les temps, a favorisé les pécheurs, même les plus scandaleux, des graces les plus singulières, quand ils se sont retirés de leurs voies criminelles, et qu'ils ont embrassé son service.

Conduite de Dieu que nous devons adorer; conduite fondée sur plus d'une raison, et en voici quelques unes : 1. Parceque Dieu se plaît à faire éclater les richesses de sa grace : or il ne les fait jamais paroître avec plus d'éclat que dans ces sortes de pécheurs qui s'en sont rendus plus indignes. 2. Parceque les graces de Dieu, surtout certaines graces particulières, sont beaucoup plus à couvert des atteintes de l'orgueil dans les mains de ces pécheurs que dans les mains des Justes. Que veux-je dire? Un Juste enrichi des dons célestes, et surtout de certains dons, peut plus aisément les attribuer en quelque manière à ses mérites, et, comme l'ange superbe, se laisser éblouir de sa splendeur et de sa gloire; mais à quelque rang et à quelque de-

gré qu'un pécheur soit élevé, il a, dans la vue de ses égarements passés, un contre-poids qui le rabaisse, et qui lui sert de préservatif contre toutes les attaques d'une vaine estime de lui-même. 3. Parceque Dieu veut s'attacher ces pécheurs, et leur adoucir, par les graces qu'il leur communique, la pesanteur de son joug, auquel ils ne sont point accoutumés, et sous lequel il seroit à craindre que leur foiblesse ne vînt à succomber. 4. Parceque Dieu prétend enfin récompenser ces pécheurs du courage qu'ils ont eu à rompre les liens où ils étoient engagés, et des efforts qu'il leur en a coûté : car Dieu sait bien payer les sacrifices qu'on lui fait. Tout ceci, au reste, ne va point à déprimer les Justes, ni à leur rien ôter de la louange qui leur est due : à Dieu ne plaise ! mais il est bon d'exciter par-là les pécheurs et d'animer leur confiance. Le péché commence par le plaisir, mais la peine le suit de près ; la pénitence, au contraire, commence par les larmes ; mais elle est bientôt suivie des délices de l'ame les plus vives et les plus sensibles.

Il faut qu'un pécheur converti loue Dieu, et qu'il ait du zèle pour la gloire de Dieu, mais un zèle modeste et humble : c'est-à-dire qu'il ne faut pas, dès le lendemain de sa conversion, qu'il s'érige en réformateur, qu'il devienne le censeur de tout le genre humain, ni que tout-à-coup il lève l'étendard de la sévérité avec empire et avec ostentation; mais qu'il édifie par son humilité, par sa charité, par sa douceur, par sa patience, par tous les exercices d'une vraie et solide piété. Car comment oseroit-il entreprendre de guérir le prochain, tandis que ses plaies saignent encore, et qu'elles ne sont pas bien fermées? Il a assez à faire de pleurer ses péchés, de détruire ses mauvaises habitudes, de réparer devant Dieu et devant le monde la vie scandaleuse qu'il a menée; et il doit se souvenir que le public n'attend pas si tôt de lui des prédications, mais des exemples.

Après vous être si souvent et si long-temps écartée de votre devoir, après avoir fait parler de vous et de votre conduite dans tout un quartier, toute une ville, tout un pays (car vous ne le savez que trop, et il n'y a point à vous le dissimuler), vous vous êtes enfin reconnue ; et désormais par une pénitence exemplaire, par une vie pieuse et remplie de bonnes œuvres, vous expiez le passé, autant que vous croyez le pouvoir, et tâchez de satisfaire à la justice de Dieu. Voilà de quoi l'on ne peut assez bénir le ciel, ni assez vous féliciter vous-même. Mais j'apprends d'ailleurs qu'en devenant plus régulière par rapport à vous, vous devenez en même temps d'une rigueur outrée à l'égard du prochain ; qu'au soupçon le plus léger qui vous passe dans l'esprit, vous éclatez sans ménagement, et vous traitez sans pitié les personnes qui dépendent de vous ; qu'une ombre dans eux vous fait peur, et que vous prenez tout en mauvaise part. Quoi donc ! vous ne pouvez une fois

pardonner aux autres la moindre faute? Hé! tant de fois il a fallu vous pardonner les plus grands scandales?

DE LA VRAIE ET DE LA FAUSSE DÉVOTION.

RÈGLE FONDAMENTALE ET ESSENTIELLE DE LA VRAIE DÉVOTION.

Faire de son devoir son mérite par rapport à Dieu, son plaisir par rapport à soi-même, et son honneur par rapport au monde : voilà en quoi consiste la vraie vertu de l'homme, et la solide dévotion du chrétien.

I. Son mérite par rapport à Dieu : car ce que Dieu demande singulièrement de nous et par-dessus toute autre chose, c'est l'accomplissement de nos devoirs. Dès-là que ce sont des devoirs, ils sont ordonnés de Dieu, ils sont de la volonté de Dieu, mais d'une volonté absolue, d'une volonté spéciale. Par conséquent c'est en les remplissant et en les observant que nous plaisons spécialement à Dieu; et plus notre fidélité en cela est parfaite, plus nous devenons parfaits devant Dieu, et agréables aux yeux de Dieu.

Aussi est-ce par-là que nous nous conformons aux desseins de sa sagesse dans le gouvernement du monde, et que nous secondons les vues de sa providence. Qu'est-ce qui fait subsister la société humaine, si ce n'est le bon ordre qui y règne? et qu'est-ce qui établit ce bon ordre et qui le conserve, si ce n'est lorsque chacun, selon son rang, sa profession, s'acquitte exactement de l'emploi où il est destiné, et des fonctions qui lui sont marquées? Et comme il y a autant de différence entre ces fonctions et ces emplois qu'il y en a entre les rangs et les professions, il s'ensuit que les devoirs ne sont pas partout les mêmes, et que n'étant pas les mêmes partout, il y a une égale diversité dans la dévotion : tellement que la dévotion d'un roi n'est pas la dévotion d'un sujet, ni la dévotion d'un séculier la dévotion d'un religieux, ni la dévotion d'un laïque la dévotion d'un ecclésiastique : ainsi des autres.

Pour bien entendre ceci, il faut distinguer l'esprit de la dévotion et la pratique de la dévotion : ou la dévotion dans l'esprit et le sentiment, et la dévotion dans l'exercice et la pratique. Dans le sentiment et dans l'esprit, c'est partout et ce doit être la même dévotion, parceque c'est partout et que ce doit être le même desir d'honorer Dieu, d'obéir à Dieu, de vivre selon le gré et le bon plaisir de Dieu. Mais dans la pratique et l'exercice, la dévotion est aussi différente que les obligations et les ministères sont différents. Ce qui est donc dévotion dans l'un ne l'est pas dans l'autre : car ce qui est du devoir et du ministère de l'un n'est pas du devoir et du ministère de l'autre.

Règle excellente! juger de sa dévotion par son devoir, mesurer sa dévotion sur son devoir, établir sa dévotion dans son devoir. Règle sûre, règle générale et de toutes les conditions; mais règle dont il

n'est que trop ordinaire de s'écarter. Où voit-on en effet ce que j'appelle dévotion de devoir ? Cette idée de devoir nous blesse, nous gêne, nous rebute, nous paroît trop commune, et n'a rien qui nous flatte et qui nous pique. C'est néanmoins la véritable idée de la dévotion. Toute autre dévotion sans celle-là n'est qu'une dévotion imaginaire; et celle-là seule, indépendamment de toutes les autres, peut nous faire acquérir les plus grands mérites et parvenir à la plus haute sainteté. Car on ne doit point croire que d'observer religieusement ses devoirs, et de s'y tenir inviolablement attaché dans sa condition, ce soit en soi peu de chose, et qu'on n'ait besoin pour cela que d'une vertu médiocre. Parcourons tous les états de la vie, et considérons-en bien toutes les obligations, je prétends que nous n'en trouverons aucun qui, selon les événements et les conjonctures, ne nous fournisse mille sujets de pratiquer ce qu'il y a de plus excellent dans la perfection évangélique.

Que faut-il, par exemple, ou que ne faut-il pas à un juge qui veut dispenser fidèlement la justice, et satisfaire à tout ce qu'il sait être de sa charge? Quelle assiduité au travail; et, dans ce long et pénible travail où le devoir l'assujettit, que de victoires à remporter sur soi-même, que d'ennuis à essuyer et de dégoûts à dévorer ! Quel dégagement de cœur, quelle équité inflexible et quelle droiture! quelle fermeté contre les sollicitations, contre les promesses, contre les menaces, contre le crédit et la puissance, contre les intérêts de fortune, d'amitié, de parenté, contre toutes les considérations de la chair et du sang! Supposons la dévotion la plus fervente : porte-t-elle à de plus grands sacrifices, et demande-t-elle des efforts plus héroïques?

Que faut-il à un homme d'affaires, ou que ne lui faut-il pas, pour vaquer dignement et en chrétien, soit au service du prince, dont il est le ministre, soit au service du public, dont il a les intérêts à ménager? Quelle étendue de soins, et quelle contention d'esprit! A combien de gens est-il obligé de répondre, et en combien de rencontres a-t-il besoin d'une modération et d'une patience inaltérable? Toujours dans le mouvement et toujours dans des occupations, ou qui le fatiguent, ou qui l'importunent, à peine est-il maître de quelques moments dans toute une journée, et à peine peut-il jouir de quelque repos. Imaginons la dévotion la plus austère : dans ses exercices les plus mortifiants exige-t-elle une abnégation plus entière de soi-même, et un renoncement plus parfait à ses volontés, à ses inclinations naturelles, aux douceurs et à la tranquillité de la vie? Que faut-il à un père et à une mère, ou que ne leur faut-il pas pour veiller sur une famille, et pour la régler? Que n'en coûte-t-il point à l'un et à l'autre pour élever des enfants, pour corriger leurs défauts, pour supporter leurs foiblesses, pour les éloigner du vice et les dresser à la vertu, pour fléchir leur indocilité, pour pardonner leurs ingratitudes et leurs écarts, pour les remettre dans le bon chemin et les y maintenir, pour les former selon

le monde, et plus encore pour les former selon Dieu? Concevons la dévotion la plus vigilante, et tout ensemble la plus agissante : a-t-elle plus d'attention à donner, plus de réflexions à faire, plus de précautions à prendre, plus d'empire à acquérir et à exercer sur les divers sentiments que les contrariétés et les chagrins excitent dans le cœur? Tel chargé du détail d'un ménage et de la conduite d'une maison, n'éprouve que trop tous les jours combien ce fardeau est pesant, et combien c'est une rude croix. Or tout cela ce sont de simples devoirs; mais dira-t-on que l'accomplissement de ces devoirs devant Dieu n'ait pas son mérite, et un mérite très relevé? Je sais que le Sauveur du monde nous ordonne alors de nous regarder comme des serviteurs inutiles, parceque nous ne faisons que ce que nous devons; mais tout inutiles que nous sommes à l'égard de Dieu, qui n'a que faire de nos services, il est certain d'ailleurs que notre fidélité est d'un très grand prix auprès de Dieu même, qui juge des choses, non par le fruit qu'il en retire, mais par l'obéissance et la soumission que nous lui témoignons.

II. Son plaisir par rapport à soi-même. Je n'ignore pas que l'Évangile nous engage à une mortification continuelle; mais je sais aussi qu'il y a un certain repos de l'ame, un certain goût intérieur que la vraie dévotion ne nous défend pas; ou pour mieux dire, qu'elle nous donne elle-même, et qu'elle nous fait trouver dans la pratique de nos devoirs. Car quoi qu'en pense le libertinage, il y a toujours un avantage infini à faire son devoir. De quelque manière alors que les choses tournent, il est toujours vrai qu'on a fait son devoir; et d'avoir fait son devoir, j'ose avancer que dans toutes les vicissitudes où nous exposent les différentes occasions et les accidents de la vie, cela seul est pour une ame pieuse et droite la ressource la plus assurée et le plus ferme soutien. Si l'on ne réussit pas, c'est au moins dans sa disgrace une consolation, et une consolation très solide, de pouvoir se dire à soi-même: J'ai fait mon devoir. On s'élève contre moi, et je me suis attiré tels et tels ennemis; mais j'ai fait mon devoir. On condamne ma conduite, et quelques gens s'en tiennent offensés; mais j'ai fait mon devoir. Je suis devenu pour d'autres un sujet de raillerie, ils triomphent du mauvais tour qu'a pris cette affaire que j'avois entamée, et ils s'en réjouissent; mais en l'entreprenant j'ai fait mon devoir.

Cette pensée suffit à l'homme de bien pour l'affermir contre tous les discours et toutes les traverses. Quoi qu'il lui arrive de fâcheux, il en revient toujours à cette grande vue, qui ne s'efface jamais de son souvenir, et qui lui donne une force et une constance inébranlable : J'ai fait mon devoir. D'ailleurs, si l'on réussit, on goûte dans son succès un plaisir d'autant plus pur et plus sensible, qu'on se rend témoignage de n'y être parvenu qu'en faisant son devoir, et que par la bonne voie. Témoignage plus doux que le succès même. Un homme

rend gloire à Dieu de tout le bien qu'il en reçoit ; il en bénit le Seigneur, il reconnoît avec action de graces que c'est un don du ciel ; mais quoiqu'il ne s'attribue rien à lui-même comme étant de lui-même, il sait du reste qu'il ne lui est pas défendu de ressentir une secrète joie d'avoir toujours marché droit dans la route qu'il a tenue, de ne s'être pas écarté un moment des règles les plus exactes de la probité et de la justice, et de n'être redevable de son élévation et de sa fortune, ni à la fraude ni à l'intrigue. Au lieu qu'il en est tout autrement d'une ame basse et servile, qui trahit son devoir pour satisfaire sa passion. Si cet homme prospère dans ses entreprises, au milieu de sa prospérité, et jusque dans le plus agréable sentiment de ce bonheur humain dont il jouit, il y a toujours un ver de la conscience qui le ronge malgré lui, et un secret remords qui lui reproche sa mauvaise foi et ses honteuses menées. Mais c'est encore bien pis si ses desseins échouent, puisqu'il a tout à la fois le désespoir, et de se voir privé du fruit de ses fourberies, et d'en porter le crime dans le cœur, et d'en être responsable à la justice du ciel, quand même il peut échapper à la justice des hommes.

III. Son honneur par rapport au monde. Car s'il est de l'humilité chrétienne de fuir l'éclat, et de ne rechercher jamais l'estime des hommes par un sentiment d'orgueil et par une vaine ostentation, le christianisme, après tout, ne condamne point un soin raisonnable de notre réputation, sur ce qui regarde l'intégrité et la droiture dans la conduite. Or ce qui nous fait cette bonne réputation qu'il nous est permis jusqu'à un certain point de ménager, c'est d'être régulier dans l'observation de nos devoirs. Le monde est bien corrompu ; il est plein de gens sans foi, sans religion, sans raison, et pour m'exprimer en des termes plus exprès, je veux dire que le monde est rempli de fourbes, d'impies, de scélérats ; mais du reste, j'ose avancer qu'il n'y a personne dans le monde, ou presque personne, si dépourvu de sens ni si perdu de vie et de mœurs, qui n'estime au fond de l'ame et ne respecte un homme qu'il sait être fidèle à son devoir, inflexible à l'égard de son devoir, dirigé en tout et déterminé par son devoir. Ce caractère, malgré qu'on en ait, imprime de la vénération, et l'on ne peut se défendre de l'honorer.

Ce n'est pas néanmoins qu'on ne s'élève quelquefois contre cette régularité et cette exactitude, quand elle nous est contraire et qu'elle s'oppose à nos prétentions et à nos vues. Il y a des conjonctures où l'on voudroit que cet homme ne fût point si rigide observateur des règles qui lui sont prescrites, et qu'en notre faveur il relâchât quelque chose de ce devoir si austère dont il refuse de se départir. On se plaint, on murmure, on s'emporte, on raille, on traite de superstition ou d'obstination une telle sévérité ; mais on a beau parler et déclamer, tous les gens sages sont édifiés de cette résolution ferme et courageuse. On en est édifié soi-même après que le feu de la passion s'est

ralenti, et que l'on est revenu du trouble et de l'émotion où l'on étoit. Voilà un honnête homme, dit-on ; voilà un plus homme de bien que moi. On prend confiance en lui, on compte sur sa vertu, et c'est là ce qui accrédite la piété, parceque c'est là ce qui en fait la vérité et la sainteté. Au contraire, si c'étoit un homme capable de mollir quelquefois sur l'article du devoir, et qu'il fût susceptible de certains égards au préjudice d'une fidélité inviolable, pour peu qu'on vînt à s'en apercevoir, son crédit tomberoit tout-à-coup, et l'on perdroit infiniment de l'estime qu'on avoit conçue de lui. En vain dans ses paroles tiendroit-il les discours les plus édifiants, en vain dans la pratique s'emploieroit-il aux exercices de la plus haute perfection, on n'écouteroit rien de tous ses discours, et toutes ses vertus deviendroient suspectes. Il feroit des miracles, qu'on mépriseroit également et ses miracles et sa personne; car on reviendroit toujours à ce devoir dont il se seroit écarté, et on jugeroit par-là de tout le reste.

Ce qu'il y a encore de plus remarquable, c'est qu'il ne faut souvent qu'une omission ou qu'une transgression assez légère en matière de devoir, pour décréditer ainsi un homme, quelque profession de vertu qu'il fasse et quelque témoignage qu'il en donne. Le monde est là-dessus d'une délicatesse extrême, et le monde même le plus libertin; tant la persuasion est générale et le sentiment unanime, que la base sur quoi doit porter une vraie dévotion, c'est l'attachement à son devoir. Je ne veux pas dire que toute la piété consiste en cela, mais je dis qu'il ne peut y avoir de vraie piété sans cela, et que cela manquant, nous ne pouvons plus faire aucun fond sur notre prétendue dévotion. Puissent bien comprendre cette maxime certaines ames dévotes, ou réputées telles! Elles sont si curieuses de pratiques et de méthodes extraordinaires! Et je ne blâme ni leurs méthodes, ni leurs pratiques; mais la grande pratique, la première et la grande méthode, est celle que je viens de leur tracer.

SAINTS DESIRS D'UNE AME QUI ASPIRE A UNE VIE PLUS PARFAITE, ET QUI VEUT S'AVANCER DANS LES VOIES DE LA PIÉTÉ.

Quand serai-je à vous, Seigneur, comme j'y puis être, comme j'y dois être, comme il m'importe souverainement d'y être, puisque c'est de là que dépend mon vrai bonheur en ce monde, et sur cela que sont fondées toutes mes espérances dans l'éternité?

Il est vrai, mon Dieu, par votre miséricorde, que je tâche à me conserver dans votre grace. J'ai horreur de certains vices qui perdent tant d'ames, et qui pourroient m'éloigner de vous. Je respecte votre loi, et j'en observe, à ce qu'il me semble, les points essentiels, ou je les veux observer. Que toute la gloire vous en soit rendue, car c'est à vous seul qu'elle appartient; et si je ne vis pas dans les mêmes déréglements et les mêmes désordres qu'une infinité d'autres, c'est ce que je dois compter parmi vos bienfaits, sans me l'attribuer à moi-même,

Mais, mon Dieu, d'en demeurer là, de borner là toute ma fidélité, de m'abstenir précisément de ces œuvres criminelles dont la seule raison et le seul sentiment de la nature me font connoître la difformité et la honte ; de n'avoir devant vous d'autre mérite que de ne me point élever contre vous, que de ne point commettre d'offense capable de me séparer de vous, que de ne vous point refuser un culte indispensablement requis, ni une obéissance absolument nécessaire, est-ce là tout ce que vous attendez de moi? Est-ce là, dis-je, souverain auteur de mon être, tout ce que vous avez droit d'attendre d'une ame uniquement créée pour vous aimer, pour vous servir et vous glorifier? Cet amour qui vous est dû par tant de titres, cet amour de tout le cœur, de tout l'esprit, de toutes les forces ; ce service, cette gloire, se réduisent-ils à si peu de chose?

Qu'ai-je donc à faire, Seigneur? Hélas! je le vois assez; vous me le donnez assez à entendre dans le fond de mon cœur; je me le dis assez à moi-même, et je me reproche assez là-dessus à certains temps mon peu de résolution et ma foiblesse : car ce ne sont pas les connoissances qui me manquent, ni même les bons desirs, mais le courage et l'exécution. Quoi qu'il en soit, ce qu'il y auroit à faire pour moi, ce seroit de me détacher pleinement du monde, et de m'attacher désormais à vous uniquement et inviolablement ; ce seroit de me conformer à ces ames ferventes qu'une sainte ardeur porte à toutes les pratiques de piété que vous leur inspirez, et qui peuvent dans leur état leur convenir ; ce seroit, en renonçant aux vains amusements du monde, de m'adonner, selon ma condition et la disposition de mes affaires, à de bonnes œuvres, à la prière, à la considération de vos vérités éternelles, à la visite de vos autels, au fréquent usage de vos sacrements, au soin de vos pauvres, à tout ce qui s'appelle vie dévote et parfaite ; ce seroit de vaincre sur cela ma lâcheté et mes répugnances, de prendre une fois sur cela mon parti, de me déterminer enfin sur cela à suivre l'attrait de votre divin esprit, qui depuis si long-temps me sollicite, mais à qui j'oppose toujours de nouvelles difficultés et de nouveaux retardements.

Hé quoi! Seigneur, faut-il tant de délibérations pour se ranger au nombre de vos serviteurs les plus fidèles, et, si je l'ose dire, au nombre de vos amis? Tout ne m'y engage-t-il pas? N'êtes-vous pas mon Dieu, c'est-à-dire n'êtes-vous pas le principe, le soutien, la fin de mon être? ne m'êtes-vous pas tout en toutes choses? Que d'idées je me retrace en ce peu de paroles! plus je veux les pénétrer, et plus j'y découvre de sujets d'un dévouement entier et sans réserve.

Dieu créateur et scrutateur des cœurs, voilà ce que je reconnois intérieurement et en votre présence; mais pourquoi ne m'en déclarerois-je pas hautement et en la présence des hommes? pourquoi n'en ferois-je pas devant eux une profession ouverte? qu'ai-je à craindre de leur part? en voyant mon assiduité et ma ferveur dans votre ser-

vice, après avoir été témoins de mes dissipations et de mes mondanités, ils seront surpris de mon changement. On parlera de ma dévotion, on en rira, on la censurera ; mais cette censure, ou tombera sur des défauts réels, et je les corrigerai ; ou tombera sur des défauts imaginaires, et je la mépriserai. Du reste, j'avancerai dans vos voies, je m'y affermirai ; et quoi qu'en pensent les hommes, j'estimerai comme le plus grand de tous les biens d'y persévérer, d'y vivre et d'y mourir.

Oui, Seigneur, c'est mon bien et mon plus grand bien, mon bien par rapport à l'avenir, et mon bien même pour cette vie présente et mortelle. Que ne l'ai-je mieux connu jusqu'à présent, ce bien si précieux, ce vrai bien ! que n'ai-je su plus tôt l'apercevoir à travers les charmes trompeurs et les frivoles enchantements qui me fascinoient les yeux ! Tant que ce sera cet esprit de religion et de piété qui me conduira, quels avantages n'en dois-je pas attendre ? il amortira le feu de mes passions, il arrêtera mes vivacités et mes précipitations, il purifiera mes vues et mes intentions, il réglera mes humeurs, il redressera mes caprices, il fixera mes inconstances : car une vraie dévotion s'étend à tout cela, et de cette sorte elle me préservera même de mille mauvaises démarches, et de mille écueils dans le commerce du monde. Et en effet, dans toutes mes résolutions et toutes mes actions, cet esprit religieux et pieux me servira de guide, de conseil ; il me fera toujours résoudre, toujours agir avec maturité, avec modération et retenue, avec droiture de cœur, avec réflexion et avec sagesse. Mais surtout dans mes afflictions, dans toutes mes traverses et tous les chagrins inséparables de la misère humaine, c'est ce même esprit qui sera ma ressource, mon appui, ma consolation. Il me fortifiera, il réveillera ma confiance, il me tiendra dans une humble soumission à vos ordres ; et ces sentiments calmeront toutes mes inquiétudes, et adouciront toutes mes peines.

C'est ainsi, mon Dieu, que se vérifie l'oracle de votre apôtre; c'est ainsi que la piété est utile à tout. Mais que fais-je? en me dévouant à vous, Seigneur, ce n'est point moi que je dois envisager; mais je ne dois avoir en vue que vous-même. Il me suffit de vous obéir et de vous plaire; il me suffit de glorifier autant que je le puis votre saint nom, de rendre hommage à votre suprême pouvoir, d'user de retour envers vous et de reconnoître vos bontés infinies, de vous témoigner ma dépendance, mon zèle, mon amour. Voilà les motifs qui doivent me toucher, et que je dois me proposer. De tout le reste, je m'en remets aux soins paternels de votre providence, car elle ne me manquera pas : et m'a-t-elle manqué jusques à ce jour? m'a-t-elle manqué dans le cours même d'une vie tiède, négligente, d'une vie sans fruit et sans mérite, où vous n'avez point cessé de m'appeler et de me représenter mes devoirs ? Or il est temps de vous répondre, et ce seroit une obstination bien indigne de résister encore à de si favorables poursuites. Je me rends, Seigneur, je viens à vous, je me confie en

votre secours tout puissant ; et comme c'est par vous que je commence ou que je veux commencer l'ouvrage de ma sanctification, c'est par vous que je le consommerai.

Ah ! Seigneur, si ce n'étoit par vous, par quel autre le pourrois-je ? Seroit-ce par moi-même, lorsque dans moi je ne trouve que des obstacles ? Toute la nature en est alarmée, et y forme des oppositions au-dessus de mes forces, à moins qu'il ne vous plaise de me seconder. Une vie plus réglée, plus retirée, plus appliquée aux exercices intérieurs, et toute contraire à mes anciennes habitudes, trouble mes passions, étonne mon amour-propre, ébranle mon courage, et me remplit d'idées tristes et déplaisantes. Grand Dieu, levez-vous ; prenez ma défense : prenez-la contre moi-même, quoique pour moi-même. C'est contre moi-même que vous la prendrez, en me défendant de ces ennemis domestiques qui sont nés avec moi et dans moi, et qui conspirent à me détourner de la sainte résolution que j'ai formée ; mais ce sera en même temps pour moi-même, puisque ce sera pour le progrès de mon ame et pour mon salut.

INJUSTICE DU MONDE, DANS LE MÉPRIS QU'IL FAIT DES PRATIQUES DE DÉVOTION.

A quoi bon tant de pratiques de dévotion et tant de menues observances ? La piété ne consiste point en tout cela, mais dans le cœur. Ainsi parlent un homme et une femme du monde qu'on voudroit engager à une vie plus religieuse, et à certains exercices qu'on sait leur être très convenables et très salutaires. Le principe qu'ils avancent est incontestable, savoir, que la piété consiste dans le cœur ; mais sur ce principe, dont nous convenons également de part et d'autre, nous raisonnons du reste bien différemment. Car, disent-ils, pourquoi ne pas s'en tenir là, et qu'est-il nécessaire de s'assujettir à tous ces exercices et à toutes ces règles qu'on veut nous prescrire ? Voilà ce qu'ils concluent ; et moi, par un raisonnement tout opposé, voici ce que je leur réponds et ce que je leur dis : Il est vrai, c'est dans le cœur que la piété consiste ; mais dès qu'elle est vraiment dans le cœur, elle porte, par une suite naturelle, à tout ce que je vous prescris ; et dès qu'elle ne porte pas à tout ce que je vous prescris, c'est une marque évidente qu'elle n'est pas vraiment dans le cœur.

En effet, du moment qu'elle est dans le cœur, elle veut s'y conserver ; or c'est par toutes ces pratiques qu'elle s'y maintient. Du moment qu'elle est dans le cœur, elle y veut croître et augmenter ; or c'est par tous ces exercices qu'elle y fait sans cesse de nouveaux progrès. Du moment qu'elle est dans le cœur, elle veut se produire au-dehors et passer aux œuvres, et c'est selon toutes ces règles qu'elle doit agir. Du moment qu'elle est dans le cœur, elle veut glorifier Dieu, édifier le prochain, faire honneur à la religion, et c'est dans toutes ces observances qu'elle trouve la gloire de Dieu, l'honneur de la religion,

l'édification du prochain. Enfin, du moment qu'elle est dans le cœur, elle veut acquérir des mérites et s'enrichir pour l'éternité; et tout ce qu'une sainte ferveur nous inspire, ce sont autant de fonds qui doivent profiter au centuple, et autant de gages d'une éternelle béatitude. Aussi l'Église, éclairée et conduite par l'esprit de Dieu, outre ce culte intérieur qu'elle nous recommande, et qu'elle suppose comme le principe et la base de toute vraie piété, a-t-elle cru devoir encore établir un culte extérieur, où la dévotion des fidèles pût s'exercer et se nourrir. Voilà pourquoi elle a institué ses fêtes, ses cérémonies, ses assemblées, ses offices, ses prières publiques, ses abstinences, ses jeûnes : pratiques dont elle a tellement compris l'utilité et même la nécessité, que de plusieurs elle nous a fait des commandements exprès, en nous exhortant à ne pas négliger les autres, quoiqu'elle ait bien voulu ne les pas ordonner avec la même rigueur. Rien donc n'est plus conforme à l'esprit de l'Église, ni par conséquent au divin esprit qui la guide en tout, qu'une dévotion agissante, et appliquée sans relâche à de pieuses observances, ou qu'une longue tradition autorise, ou que le zèle suggère selon les temps et les conjonctures.

Le monde est merveilleux dans ses idées, et prend bien plaisir à se tromper : je dis même le monde le moins profane et en apparence le plus chrétien. On veut une dévotion solide, et en cela l'on a raison; mais cette dévotion solide, on voudroit la renfermer toute dans le cœur : pourquoi? parcequ'on voudroit être dévot, et ne se contraindre en rien, ni se faire aucune violence; parcequ'on voudroit être dévot, et consumer inutilement les journées dans une molle oisiveté et dans une indolence paresseuse; parcequ'on voudroit être dévot, et vivre en toutes choses selon son gré, et dans une entière liberté. Car ces exercices propres d'une vie spirituelle et dévote ont leurs difficultés et leur sujétion; il y en a qui mortifient la chair, et qui soumettent les sens à des œuvres de pénitence dont ils ont un éloignement naturel; il y en a qui attachent l'esprit, qui l'appliquent à d'utiles réflexions, et l'empêchent de se distraire en de vaines pensées où il aime à se dissiper; d'autres captivent la volonté, répriment ses desirs trop vifs et trop précipités, et, tout indocile qu'elle est, la tiennent sous le joug et dans la dépendance; d'autres règlent les actions de chaque jour, les fixent à des temps précis, et leur donnent un arrangement aussi invariable qu'il le peut être dans la situation présente. Chacun porte avec soi sa gêne, sa peine, son dégoût. Or voilà ce qui rebute, et à quoi l'on répugne.

Mais, dans le fond, qu'est-ce que toutes ces méthodes, que toutes ces pratiques? ne sont-ce pas des minuties? Des minuties! mais ces prétendues minuties plaisent à Dieu, et entretiennent dans une sainte union avec Dieu. Des minuties! mais ces prétendues minuties, les plus habiles maîtres et les plus grands Saints les ont regardées comme les remparts et les appuis de la piété. Des minuties! mais ce sont ces

prétendues minuties qui font le bon ordre d'une vie et la bonne conduite d'une ame. Des minuties! mais c'est dans ces prétendues minuties que toutes les vertus, par des actes réitérés et réglés, s'accroissent et se perfectionnent. Des minuties! mais c'est à ces prétendues minuties que Dieu a promis son royaume, puisqu'il l'a promis pour un verre d'eau donné en son nom.

En vérité, les mondains ont bonne grace de rejeter avec tant de mépris ce qu'ils appellent, en matière de dévotion, minuties et petitesses, lorsqu'on les voit eux-mêmes dans l'usage du monde descendre à tant d'autres petits soins et d'autres minuties, pour se rendre agréables à un prince, à un grand, à toutes les personnes qu'ils veulent gagner. Ils ont bonne grace de traiter de bagatelles ce qui concerne le service de Dieu, lorsque les moindres choses leur paroissent importantes à l'égard d'un souverain, d'un roi de la terre, dont ils recherchent la faveur, et à qui ils font si assidûment leur cour. Qu'ils en jugent comme il leur plaira : dès qu'il sera question du Dieu que j'adore et des hommages que je lui dois, je ne tiendrai rien au-dessous de moi; mais tout me deviendra respectable et vénérable. Ils riront de ma foiblesse, et j'aurai pitié de leur aveuglement.

SIMPLICITÉ ÉVANGÉLIQUE, PRÉFÉRABLE DANS LA DÉVOTION A TOUTES LES CONNOISSANCES HUMAINES.

J'entends une bonne ame qui me parle de Dieu, et qui m'expose les sentiments que Dieu lui donne à la communion, à l'oraison, dans son travail et ses occupations ordinaires. Je suis surpris, en l'écoutant, de la manière dont elle s'explique : quel feu anime ses paroles! quelle onction les accompagne! elle s'énonce avec une facilité que rien n'arrête; elle s'exprime en des termes qui, sans être étudiés ni affectés, me font concevoir les plus hautes idées de l'Être divin, des grandeurs de Dieu, des mystères de Dieu, de ses miséricordes, de ses jugements, des voies de sa providence, de sa conduite à l'égard des élus, de ses communications intérieures. J'admire tout cela, et je l'admire d'autant plus que la personne qui me tient ce langage si relevé et si sublime n'est quelquefois qu'une simple fille, qu'une domestique, qu'une villageoise. A quelle école s'est-elle fait instruire? quels maîtres a-t-elle consultés? quels livres a-t-elle lus? Et ne pourrois-je pas, avec toute la proportion convenable, lui appliquer ce qu'on disoit de Jésus-Christ : *Où cet homme a-t-il appris tout ce qu'il nous dit? n'est-ce pas le fils d'un artisan* (MATTH., 13)?

Ah! mon Dieu, il n'y a point eu pour cette ame d'autre maître que vous-même et que votre esprit; il n'y a point eu pour elle d'autre école que la prière, où elle vous a ouvert son cœur avec simplicité et avec humilité; il ne lui a point fallu d'autres livres ni d'autres leçons qu'une vue amoureuse du crucifix, qu'une continuelle attention à votre présence, qu'une dévote fréquentation de vos sacrés mystères,

qu'une pratique fidèle de ses devoirs, qu'une pleine conformité à toutes vos volontés, et qu'un desir sincère de les accomplir. Voilà par où elle s'est formée; ou plutôt, voilà, mon Dieu, par où elle a mérité, autant qu'il est possible à la foiblesse humaine, que votre grace la formât, l'éclairât, l'élevât.

Aussi est-ce à ces ames simples comme la colombe et humbles comme les enfants, à ces ames pures, droites et ingénues, que Dieu communique avec plus d'abondance ses lumières. C'est avec elles qu'il aime à converser. Il leur parle au cœur; et cette science du cœur, cette science de sentiment, cette science d'épreuve et d'expérience qu'il leur fait acquérir, est infiniment au-dessus de tout ce que peuvent nous découvrir toutes nos spéculations et toute notre théologie.

Que je m'adresse à quelqu'un de nos savants, et que je le fasse raisonner sur ce que nous appelons vie spirituelle, vie de l'ame, vie cachée en Jésus-Christ et en Dieu: que me dira-t-il? peut-être avec toute son habileté le verrai-je tarir au bout de quelques paroles, et sera-t-il obligé de confesser que là-dessus il n'en sait pas davantage; ou, s'il veut s'étendre sur cette matière, il m'étalera de beaux principes et de belles maximes, mais dont je m'apercevrai bientôt qu'il n'a qu'une connoissance vague et superficielle. Dans ses raisonnements je pourrai remarquer beaucoup de doctrine, beaucoup d'esprit; et cependant j'en serai peu touché, parceque le cœur n'y aura point de part. Deux ou trois mots qui partiroient du cœur m'en feroient plus comprendre et plus sentir que tous ses discours. Je conclurai donc avec le saint roi David : *Heureux ceux à qui vous enseignez vous-même vos voies, ô mon Dieu* (*Ps.* 93)! Tout dépourvus qu'ils peuvent être d'ailleurs des talents et des dons de la nature, *vous rendez leurs langues disertes et éloquentes* (*Sap.*, 10). A quoi j'ajouterai comme saint Augustin : *Hélas! les ignorants s'avancent, se sanctifient, emportent le ciel; et nous, avec toute notre étude et tout notre savoir, nous restons aux derniers rangs du royaume de Dieu, et souvent même nous nous mettons en danger de tomber dans l'abîme éternel.*

Mais n'y a-t-il pas eu des Saints et de très grands Saints parmi les savants? Je sais qu'il y en a eu, et c'est saint Paul lui-même qui nous apprend que Dieu a établi dans son Église, non seulement des apôtres et des prophètes, mais des docteurs qui l'ont éclairée, et qui, en l'éclairant, sont parvenus à la plus haute sainteté. Donnons à leur vaste et profonde érudition toute la louange qui lui est due; mais du reste, gardons-nous de croire que ce fût là ce qui les entretenoit dans une union si intime avec Dieu. Quand il s'agissoit de traiter avec ce souverain maître et d'aller à lui, ils déposoient, pour ainsi dire, toute leur science, et, bien loin de l'appeler à leur secours, ils en éloignoient toute idée, et craignoient que, par un souvenir même involontaire, elle ne troublât les divines opérations de la grace. Tout ce qu'ils savoient alors, c'étoit d'adorer avec tremblement, de s'abaisser sous la

main toute-puissante du Seigneur, de s'anéantir en présence de cette redoutable majesté, de contempler, d'admirer, de s'affectionner, d'aimer. Ils n'avoient besoin pour cela ni d'un génie sublime, ni d'un travail assidu, ni de curieuses recherches, ni de pensées ingénieuses et subtiles; mais il ne leur falloit qu'une simple considération, qu'une foi vive, qu'un cœur droit. Ainsi, tout savants qu'ils étoient, ils conservoient devant Dieu et dans les choses de Dieu toute la simplicité évangélique. Quoique savants, ils n'étoient point de ces prudents et de ces sages à qui le Père céleste, suivant la parole du Fils de Dieu, a caché ses adorables mystères; mais ils étoient du nombre de ces petits à qui Jésus-Christ donnoit un accès si facile auprès de sa personne, et qu'il a spécialement déclarés héritiers du royaume de Dieu.

Voilà comment ils approchoient de Dieu, remplis du même sentiment que le prophète Jérémie lorsqu'il s'écrioit : *De quoi suis-je capable, Seigneur, et que puis-je? Je ne suis qu'un enfant, et à peine sais-je prononcer une syllabe* (Jerem., 1)! Mais il me semble que Dieu leur répondoit intérieurement à chacun, comme à son prophète : *Non, ne dites point que vous ne savez rien, et que vous n'êtes qu'un enfant.* Parceque vous ne vous regardez point autrement devant moi, c'est pour cela que je vous comblerai de mes dons célestes, que je vous attacherai à moi, et que je m'attacherai à vous; que je vous admettrai à mes entretiens les plus familiers, que je vous révélerai les secrets de ma sagesse, et que je vous mettrai dans la bouche de dignes expressions pour les annoncer : car c'est aux petits, et aux plus petits, que ces faveurs sont réservées.

Soyons de ce nombre favori, et consolons-nous si nous sommes privés de certains mérites personnels et de certaines qualités qui brillent aux yeux des hommes. La science sans la charité peut être plus nuisible qu'utile à un savant, parcequ'elle enfle; mais la charité sans la science peut seule nous suffire pour notre propre sanctification, parceque de son fonds et par elle-même, elle édifie. Or cette charité si sainte et si sanctifiante, nous pouvons l'avoir sans être pourvus de grands talents naturels, ni de grandes connoissances. Nous pouvons même, dans l'état de cette enfance spirituelle, l'avoir plus aisément et la conserver plus sûrement, puisque nous sommes moins exposés à la présomption de l'orgueil, et moins sujets à nous évanouir dans nos pensées : *Voyez, mes Frères*, disoit l'Apôtre aux Corinthiens, *quelle est votre vocation : il n'y en a pas eu beaucoup parmi vous qui fussent sages selon la chair, ou puissants, ou nobles; mais ce qui passe pour insensé devant le monde, Dieu l'a choisi pour confondre les sages; et ce qui est foible et méprisable devant le monde, Dieu l'a choisi pour confondre ce qu'il y a de plus fort et de plus grand, afin*, conclut le docteur des Gentils, *que nul homme n'eût de quoi se glorifier* (1. *Cor.*, 1), s'attribuant à soi-même ce qui ne vient que de Dieu, et qui n'appartient qu'à Dieu. Un homme versé dans les sciences ou divines ou hu-

maines a plus lieu de craindre qu'une secrète complaisance ne lui fasse dérober à Dieu la gloire de certaines lumières, de certaines vues, de certaines dispositions de l'ame, dont la grace est l'unique principe. Quoi qu'il en soit, suivons l'avis du Sage, *cherchons Dieu dans la simplicité de notre cœur* (*Sap.*, 1). Apprenons à l'aimer, à lui obéir, à le servir, à nous sauver : voilà ce qu'il nous importe souverainement de savoir; voilà *tout l'homme*, selon le terme de l'Écriture, et par conséquent voilà la grande science de l'homme, et où toute autre science doit se réduire.

DÉFAUTS A ÉVITER DANS LA DÉVOTION, ET FAUSSES CONSÉQUENCES QUE LE LIBERTINAGE EN PRÉTEND TIRER.

Que la nature est adroite, et qu'elle sait bien ménager ses intérêts! Elle les trouve partout, et jusque dans les choses qui paroissent les plus opposées. Nous pensons à nous défaire d'une passion: que fait la nature? en la place de cette passion, elle en substitue une autre toute contraire, mais qui est toujours passion, et par conséquent qui lui plaît et qui la flatte. On donne à l'orgueil, à l'envie de dominer et d'intriguer, à l'impétuosité naturelle, à la malignité, à l'indolence et à l'oisiveté, ce qu'on ôte aux autres vices; et de là divers caractères de dévotion, plus aisés à remarquer qu'à corriger. Dévotion fastueuse et d'éclat, dévotion intrigante et dominante, dévotion inquiète et empressée, dévotion zélée pour autrui sans l'être pour soi, dévotion de naturel et d'intérêt, dévotion douce et commode.

1. Dévotion fastueuse et d'éclat. Car on aime l'éclat jusque dans la retraite, jusque dans la pénitence, jusque dans les plus saints exercices, et dans les œuvres même les plus humiliantes. Celle-ci peut-être ni celle-là ne se seroient pas retirées du monde, si elles ne l'avoient fait avec éclat, et si cet éclat ne les eût soutenues. Et depuis qu'elles ont renoncé au monde et embrassé la dévotion, peut-être ne se rendroient-elles pas si assidues au soin des pauvres ou au soin des prisonniers, si elles ne le faisoient avec le même éclat, et si dans ce même éclat elles n'avoient le même soutien. Bien d'autres exemples pourroient vérifier ce que je dis. On s'emploie à des établissements nouveaux, qui paroissent et qui font bruit dans le monde. On y contribue de tout son pouvoir, et l'on fournit amplement à la dépense. De relever les anciens qui tombent, et d'y travailler avec la même ardeur et la même libéralité, ce ne seroit pas peut-être une œuvre moins méritoire devant Dieu, ni moins agréable à ses yeux; mais elle seroit plus obscure, et l'on n'auroit point le nom d'instituteur ou d'institutrice. Or, cet attrait manquant, il n'est que trop naturel et que trop ordinaire qu'on porte ailleurs ses gratifications, et qu'on se laisse attirer par l'éclat de la nouveauté. Mais, dit-on, cet éclat sert à édifier le prochain. Sur cela je conviens que l'éclat alors seroit bon, si l'on n'y recherchoit que l'édification publique; mais il est fort à

craindre qu'on ne s'y cherche encore plus soi-même. Hé quoi ! faut-il donc quitter toutes ces bonnes œuvres ? Non, retenez-les toutes quant à l'action, mais étudiez-vous à en rectifier l'intention.

2. Dévotion intrigante et dominante. En cessant d'intriguer dans le monde et d'y vouloir dominer, on veut intriguer et dominer dans le parti de la dévotion. Car il y a dans la dévotion même différents partis ; et s'il n'y en avoit point, et que l'uniformité des sentiments fût entière, sans dispute, sans contestation, sans occasion de remuer et de s'ingérer en mille affaires et mille menées, il est à croire que bien des personnes, surtout parmi le sexe, n'auroient jamais été dévotes ni voulu l'être. Le crédit qu'on a dans une secte dont on devient ou le chef, ou l'un des principaux agents ; l'empire qu'on exerce sur les esprits qu'on a su prévenir en sa faveur, et qui prennent aveuglément les impressions qu'on leur donne ; l'autorité avec laquelle on les gouverne et on les fait entrer dans toutes ses vues et toutes ses pratiques ; le plaisir flatteur d'être l'ame des assemblées, des délibérations, de tous les conseils et de toutes les résolutions ; le seul plaisir même d'avoir quelque part à tout cela, et d'y être compté pour quelque chose, voilà ce qui touche un cœur vain et amateur de la domination, voilà son objet : tout le reste n'est proprement que l'accessoire et qu'une spécieuse apparence.

3. Dévotion inquiète et empressée. *Marthe, Marthe, vous vous inquiétez et vous vous mettez en peine de bien des choses* (Luc., 10), disoit le Sauveur du monde à cette sœur de Madeleine, voyant qu'elle s'embarrassoit de trop de soins pour le recevoir dans sa maison, et pour lui témoigner son respect. C'étoit sans doute une bonne œuvre qu'elle faisoit, puisqu'il s'agissoit du Fils de Dieu ; mais dans toutes nos œuvres, et particulièrement dans nos œuvres de piété, Dieu veut toujours que nous conservions le recueillement intérieur, qui ne peut guère s'accorder avec une ardeur si vive et si précipitée. Car dans les choses de Dieu, comme partout ailleurs, il y a de ces vivacités et de ces empressements qu'il faut modérer. C'est le caractère de certains esprits, qui n'entreprennent ni ne font presque jamais rien d'un sens rassis et avec tranquillité : de sorte qu'on les voit dans un mouvement perpétuel, et que, pour quelques démarches qui suffiroient, ils en font cent d'inutiles. Ils croient agir en cela avec plus de mérite devant Dieu ; mais souvent, sans qu'ils s'aperçoivent, s'y mêle-t-il beaucoup de tempérament, et quelquefois même une secrète complaisance au fond de l'ame. Car toutes ces manières et toutes ces agitations extérieures ont je ne sais quel air d'importance, dont le cœur se laisse aisément flatter. C'est l'œuvre de Dieu, disent-ils, *et malheur à celui qui fait l'œuvre de Dieu négligemment* (Jérém., 48) ! Je l'avoue, et je le dis aussi bien qu'eux : mais sans négliger l'œuvre de Dieu, on peut s'y comporter avec plus d'attention à Dieu même, avec plus de récollection, avec moins de dissipation. Hé ! pourrois-je leur demander,

que prétendez-vous en vous laissant ainsi distraire, et perdant par toutes vos précipitations et tous vos troubles la présence de Dieu? Vous le cherchez hors de vous, et vous le quittez au-dedans de vous-mêmes.

4. Dévotion zélée, mais fort zélée pour autrui et très peu pour soi. Depuis que telle femme a levé l'étendard de la dévotion, il semble qu'elle soit devenue impeccable, et que tous les autres soient des pécheurs remplis de défauts. Elle donnera dans un jour cent avis, et dans toute une année elle n'en voudra pas recevoir un seul. Quoi qu'il en soit, nous avons du zèle, et le zèle le plus ardent, mais sur quoi? sur quelques abus assez légers que nous remarquons, ou que nous nous figurons dans des subalternes, et dans des états qui dépendent de nous. Voilà ce qui nous occupe, sans que jamais nous nous occupions des véritables abus de notre état, dont nous ne sommes pas exempts, et qui quelquefois sont énormes. Cependant on inquiète des gens, on les fatigue, on va même jusqu'à les accabler. Le Prophète disoit : *Mon zèle me dévore* (*Psalm.*, 68); mais combien de prétendus zélateurs ou zélatrices pourroient dire : *Mon zèle, au lieu de me dévorer moi-même, dévore les autres.*

5. Dévotion de naturel, d'inclination, d'intérêt. Le vrai caractère de la piété est d'accommoder nos inclinations et nos desirs à la dévotion : mais l'illusion la plus commune et le désordre presque universel est de vouloir au contraire accommoder la dévotion à tous nos desirs et à toutes nos inclinations. De là vient que la dévotion se transfigure en toutes sortes de formes; mais surtout à la cour elle prend toutes les qualités de la cour. La cour (ce que je ne prétends pas néanmoins être une règle générale), la cour est le séjour de l'ambition : la dévotion y devient ambitieuse; la cour est le séjour de la politique : la détion y devient artificieuse et politique; la cour est le séjour de l'hypocrisie et de la dissimulation : la dévotion y devient dissimulée et cachée; la cour est le séjour de la médisance : la dévotion y devient critique à l'excès et médisante : ainsi du reste. La raison de ceci est que dans la dévotion même il y a toujours, si l'on n'use d'une extrême vigilance, quelque chose d'humain et un fonds de notre nature corrompue qui s'y glisse et qui agit imperceptiblement. On est pieux, ou l'on croit l'être ; mais on l'est selon ses vues, mais on l'est selon ses avantages personnels et temporels, mais on l'est selon l'air contagieux du monde, que l'on respire sans cesse. C'est-à-dire qu'on l'est assez pour pouvoir en quelque manière se porter témoignage à soi-même de l'être, et pour en avoir devant le monde la réputation; mais qu'on l'est trop peu pour avoir devant Dieu le mérite de l'être véritablement. Sainteté de cour, sainteté la plus éminente quand elle est véritable, parcequ'elle a plus d'obstacles à surmonter et plus de sacrifices à faire; mais que ces sacrifices sont rares! et comme il faut pour cela s'immoler soi-même! que l'esprit de la cour trouve d'accommodements et de raisons pour épargner la victime!

6. Dévotion douce, oisive, commode. On dit, en se retirant des affaires du monde, et se donnant à Dieu : Pourquoi tant de mouvements et tant de soins? Tout cela me lasse et m'importune; je veux vivre désormais en repos. Erreur : ce n'est point là l'esprit de la piété; mais c'est un artifice de l'amour-propre, qui se cherche soi-même jusque dans les meilleurs desseins. Il veut partout avoir son compte, et être à son aise : en quoi il nous trompe. La sainteté de cette vie est dans le travail et dans la peine, comme celle de l'autre est dans la béatitude et dans la paix.

Que le libertinage, instruit, aussi bien que nous, de ces égarements dans la dévotion et des autres, les condamne, nous ne nous en plaindrons point, et nous ne l'accuserons point en cela d'injustice. Mais de quoi nous nous plaignons, et avec raison, c'est que le libertin abuse de quelques exemples particuliers, pour en tirer des conséquences générales au désavantage de toutes les personnes vertueuses et adonnées aux œuvres de piété. De quoi nous nous plaignons, c'est que le libertin prenne de là sujet de décrier la dévotion, de la traiter avec mépris, de l'exposer à la risée publique par de fades et de scandaleuses plaisanteries. De quoi nous nous plaignons, c'est que le libertin veuille de là se persuader qu'il n'y a de vraie dévotion qu'en idée, et que ce n'est dans la pratique qu'un dehors trompeur et un faux nom. De quoi nous nous plaignons, c'est que le libertin exagère tant les devoirs de la dévotion, et qu'il affecte de les porter au degré de perfection le plus éminent, afin que, ne voyant presque personne qui s'y élève, il puisse s'autoriser à conclure que tout ce qu'on appelle gens de bien ne valent pas mieux la plupart que le commun des hommes. De quoi nous nous plaignons, c'est que par-là le libertin ôte en quelque sorte aux prédicateurs, et à tous les ministres chargés de l'instruction des fidèles, la liberté de s'expliquer publiquement sur la dévotion, d'en prescrire les règles, d'en découvrir les illusions, de peur que les mondains n'empoisonnent ce qu'ils entendent sur cette matière, et que leur malignité ne s'en prévale.

Cependant le monde pensera tout ce qu'il lui plaira, et il raillera tant qu'il voudra; nous parlerons avec discrétion, mais avec force, et nous ne déguiserons point la vérité dont nous sommes les dépositaires et les interprètes. Nous imiterons notre divin maître, qui n'usa de nul ménagement à l'égard des scribes et des pharisiens, et qui tant de fois publia leurs hypocrisies et leurs vices les plus secrets; nous exalterons la vertu, nous lui donnerons toute la louange qu'elle mérite, nous reconnoîtrons qu'elle n'est point bannie de la terre et qu'elle règne encore dans l'Église de Dieu; mais en même temps, pour son honneur et pour la réformation de ceux mêmes qui la professent, nous ne craindrons point de marquer les altérations qu'on y fait : nous démêlerons dans cet or ce qu'il y a de pur, et tout ce qu'on y met d'alliage. Plaise au ciel que nos leçons soient bien reçues et qu'on en

profite! c'est notre intention : mais quiconque en sera scandalisé, qu'il s'impute à lui-même son scandale.

ALLIANCE DE LA PIÉTÉ ET DE LA GRANDEUR.

Quelque opposé que semble être au christianisme l'état des grands, il y a une merveilleuse alliance entre la piété et la grandeur. Bien loin qu'elles soient incompatibles, elles se soutiennent mutuellement l'une et l'autre : de sorte que la piété sert à relever la grandeur, et que la grandeur sert à relever la piété.

I. La piété relève tout à la fois la grandeur, et devant Dieu, et devant les hommes : devant Dieu, parceque la piété rend la grandeur chrétienne et sainte; devant les hommes, parceque la piété nous rend la grandeur singulièrement aimable et vénérable.

Grandeur chrétienne et sainte devant Dieu : par où? Par la piété, ainsi que je viens de le dire; car que fait la piété dans un grand, et comment le sanctifie-t-elle? Est-ce en le dépouillant de sa grandeur même? est-ce en le faisant renoncer à tous les titres d'honneur dont il est revêtu? L'oblige-t-elle à céder ses droits, à se démettre de son autorité et de son pouvoir, à descendre de son rang et à se dégrader, à mener une vie privée et à se réduire dans une retraite obscure, sans pompe, sans éclat, sans nom? Il est vrai qu'il y a eu des grands du monde, et même des princes et des rois, que l'esprit de Dieu a portés jusque là. Ils se sont retirés dans les solitudes et dans les cloîtres, et, pour se mettre plus sûrement en garde contre la contagion du siècle, ou pour acquérir une ressemblance plus parfaite avec Jésus-Christ humilié et anéanti, ils se sont cachés et ensevelis dans les ténèbres. Mais si ces exemples sont dignes de notre admiration, ce n'est pas une conséquence que tous les grands les doivent suivre, et qu'ils ne puissent autrement se sanctifier que par cette abdication volontaire et ce renoncement à l'état de distinction où la Providence les a élevés. S'il en étoit ainsi, il faudroit donc qu'il n'y eût dans le monde chrétien ni puissance séculière, ni dignité, ni magistrature, ni principauté, ni monarchie, puisqu'il seroit nécessaire de quitter tout cela et de se défaire de tout cela, pour pratiquer le christianisme et pour s'y perfectionner. Système qui dérangeroit tout le plan de la sagesse divine, et qui renverseroit tout l'ordre qu'elle a établi. A ne point parler des saints législateurs et des saints rois qui ont vécu dans l'ancienne loi et gouverné le peuple de Dieu, combien de grands dans la loi nouvelle, combien de rois, sans déroger en rien de leur grandeur, sont parvenus, au milieu de la cour, à la plus sublime sainteté, et ont mérité d'être honorés d'un culte public par toute l'Église?

De là il s'ensuit qu'on peut être grand selon le monde, demeurer dans la condition de grand, vivre en grand, et cependant marcher et s'avancer dans les voies de la perfection chrétienne. Or voilà l'ouvrage, ou plutôt le chef-d'œuvre de la piété; elle fait remonter un

grand jusqu'au principe de sa grandeur et de toute grandeur humaine, qui est Dieu; elle lui fait reconnoître avec l'Apôtre, et selon la maxime fondamentale de la foi, que toute puissance vient de Dieu, et par conséquent que tout ce qu'il est, il ne l'est que par la grace de Dieu. D'où il conclut, par le raisonnement le plus juste et le plus sensible, que toute sa grandeur n'est donc qu'une grandeur subordonnée au souverain maître de qui il l'a reçue; que c'est une grandeur dépendante, et que, bien loin qu'elle l'affranchisse des lois divines, elle lui impose une obligation particulière d'honorer d'un culte plus religieux, plus assidu, plus fervent, le suprême auteur à qui il est redevable de son état et de tous les avantages temporels qui y sont attachés; que ce n'est pas pour lui qu'elle lui a été donnée, cette grandeur, et qu'il n'en est que le dépositaire ; mais que chaque chose devant retourner à sa source, c'est à Dieu que l'hommage en est dû, et à ce Seigneur des seigneurs qu'elle doit être référée par un usage tel qu'il le demande et tel qu'il le mérite.

Toutes ces pensées, et bien d'autres que la piété ne manque point de suggérer, tiennent un grand dans une attention continuelle sur soi-même, pour ne se laisser point éblouir de l'éclat qui l'environne, et ne se point évanouir dans ces idées, pour se maintenir toujours devant Dieu et à l'égard de Dieu dans des sentiments humbles et soumis, dans une dépendance volontaire et entière, dans une obéissance pleine et parfaite; pour n'user jamais de sa puissance contre Dieu, en la faisant servir à satisfaire ses passions, son intérêt, son ambition, ses ressentiments et ses vengeances; mais, au contraire, pour l'employer toujours selon les vues et le gré de Dieu, consultant Dieu dans tout ce qu'il entreprend, n'y envisageant que Dieu, et ne s'y proposant autre chose que d'être l'exécuteur de ses ordres et le ministre de ses éternelles volontés; pour s'attacher avec d'autant plus de fidélité et plus de zèle au service de Dieu, qu'il se voit comblé plus libéralement et plus abondamment de ses dons; pour lui rendre tous les devoirs de religion, d'adoration, de reconnoissance et de dévotion que l'Église de Dieu exige de chaque fidèle, ne manquant à nulle observance, ne se dispensant d'aucune pratique, y en ajoutant même de propres et de personnelles ; en un mot, remplissant toute justice, et n'écoutant là-dessus ni respect du monde, ni inclination ou répugnance de la nature. Qui peut douter qu'un grand de ce caractère ne soit spécialement agréable à Dieu ? c'est-à-dire, qui peut douter qu'il ne soit vraiment grand aux yeux de Dieu, puisque la vraie grandeur est de plaire à Dieu, et que rien ne doit plaire davantage à Dieu que la grandeur même temporelle, ainsi appliquée à le glorifier, et toute dévouée à son honneur? Voilà par où David devint un objet de complaisance pour Dieu, et un prince selon le cœur de Dieu : c'est ce qui consacra toutes ses entreprises et toutes ses victoires, c'est ce qui en fit tout le mérite et tout le prix.

Grandeur singulièrement aimable et vénérable devant les hommes : autre effet de la piété dans un grand. Il est certain que la vertu, en quelque sujet qu'elle se rencontre, est toujours digne de notre estime et de nos respects ; mais il faut convenir, dit saint Bernard, que, par une grace et un don particulier, elle plaît surtout dans les nobles. D'où vient cela? on pourroit dire qu'étant beaucoup plus rare dans les grands, elle paroît par-là même beaucoup plus estimable. On pourroit ajouter qu'ayant dans les grands beaucoup plus d'efforts à faire pour se soutenir, et plus de difficultés à vaincre, elle les rend aussi beaucoup plus recommandables par les obstacles mêmes qu'ils surmontent, et par les victoires qu'ils remportent. Mais, sans m'arrêter à ces raisons ni à toutes les autres, voici, ce me semble, la plus essentielle : c'est que la piété corrige dans un grand les défauts les plus ordinaires par où la grandeur devient communément odieuse et méprisable, et qu'au contraire elle lui donne les qualités les plus capables de gagner les cœurs et de les prévenir en sa faveur.

En effet, ce qui nous indispose à l'égard des grands, et ce qui nous porte le plus souvent contre eux aux murmures et aux mépris, ce sont leurs hauteurs et leurs fiertés, ce sont leurs airs dédaigneux et méprisants, ce sont leurs façons de parler, leurs termes, leurs gestes, leurs regards, toutes leurs manières, ou brusques ou rebutantes, ou trop impérieuses et trop dominantes; ce sont encore bien plus leurs tyrannies et leurs duretés, quand, par l'abus le plus énorme du pouvoir dont ils ont été revêtus, ils tiennent dans l'oppression des hommes comme eux, et leur font sentir sans ménagement tout le poids de leur grandeur; quand, par l'indifférence la plus mortelle, uniquement attentifs à ce qui les touche, et renonçant à tous les sentiments de la charité, ils voient d'un œil tranquille et sans nulle compassion des misères dont assez ordinairement ils sont eux-mêmes auteurs; quand, par une monstrueuse ingratitude, ils laissent sans récompense les services les plus importants, et oublient des gens qui se sont immolés et qui s'immolent sans cesse pour leurs intérêts : ce sont leurs injustices, leurs violences, leurs concussions, et, si je puis user de ce terme, leurs brigandages, soit connus et publics (car souvent même ils ne s'en cachent pas), soit particuliers et plus secrets, mais qui ne causent pas moins de dommage, et ne donnent pas moins à souffrir ; ce sont les désordres de leur vie, leurs débauches, leurs excès, leur irreligion, tous les vices où ils s'abandonnent avec d'autant plus de liberté que c'est avec plus d'impunité. Voilà, tout grands qu'ils sont, ou par la naissance ou par la faveur, ce qui les rabaisse infiniment dans les esprits et ce qui les avilit : on respecte dans eux leur caractère; on redoute leur puissance ; on leur rend les hommages qu'on ne peut leur refuser, ni selon les lois du monde, ni selon la loi de Dieu; mais leurs personnes, comment les regarde-t-on? et tandis qu'au-dehors on les honore, quelle estime en fait-on dans le cœur, et quelles idées en

conçoit-on? S'ils en étoient instruits, il faudroit qu'ils fussent bien insensibles pour n'en être pas pénétrés jusque dans le fond de l'ame.

Or la piété retranche tout cela, réforme tout cela, change tout cela. En faisant de la grandeur une grandeur chrétienne, elle en fait une grandeur aimable et vénérable : comment? parcequ'elle en fait une grandeur modeste et humble qui, sans abandonner ses droits ni oublier ses prérogatives, du reste ne s'enorgueillit point, ne s'enfle point, ne se laisse point infatuer d'elle-même; qui n'offense personne, ne choque personne, ne s'éloigne de personne; qui tout au contraire se rend affable à l'égard de tout le monde, prévenante, honnête, douce, condescendante : parcequ'elle en fait une grandeur officieuse et charitable, qui se plaît à obliger; qui volontiers s'emploie pour les petits, pour les pauvres, pour les affligés; qui compatit à leurs maux, et prend soin, autant qu'il lui est possible, de les soulager; qui se communique, se familiarise, pardonne aisément, récompense abondamment, répand libéralement ses dons, et pense plus en quelque manière aux autres qu'à soi-même : parcequ'elle en fait une grandeur sage, droite et juste, vraie dans ses paroles, fidèle dans ses promesses, équitable dans ses jugements; n'écoutant que la raison, et la suivant en tout sans nul égard; prenant le parti de l'innocence, soutenant la veuve et l'orphelin, rendant à chacun ce qui lui appartient, et aimant mieux, en bien des rencontres, se relâcher de certains intérêts et de certaines prétentions, que de se mettre au hasard de faire tort à qui que ce soit, et de profiter de ses dépouilles : parcequ'elle en fait une grandeur réglée dans toute sa conduite et irréprochable dans ses mœurs; tellement adonnée aux devoirs de la religion, qu'elle ne manque à aucun devoir du monde; ennemie du libertinage, zélée pour le bon ordre, commençant par s'y soumettre elle-même, et donnant l'exemple à ceux qu'elle y veut réduire ou qu'elle travaille à y maintenir.

Supposons un grand en de telles dispositions, et agissant de telle sorte en toutes choses : est-il un homme plus respecté? du moins est-il un homme plus respectable? peut-on se défendre de l'estimer, de l'admirer, de l'aimer? Qu'il ait quelques ennemis secrets, qu'il ait des concurrents et des envieux, ses ennemis mêmes, ses envieux et ses concurrents seront forcés dans le cœur de lui rendre la justice qui lui est due. Quoi qu'il en soit et quoi qu'ils en pensent, tout le public se déclarera en sa faveur; et c'est à son égard que se vérifiera ce que le Saint-Esprit a dit en particulier d'un homme désintéressé : *Quel est celui-là? nous le comblerons d'éloges; car sa vie est un perpétuel miracle* (*Eccl.*, 31.). Mais, dira-t-on, ne voit-on pas quelquefois de ces grands que la piété rend importuns, difficiles, chagrins, bizarres, farouches, et par-là même insupportables et méprisables? Erreur. Je dis erreur : non pas que je ne convienne de toutes leurs bizarreries et de tous les travers où ils donnent; mais erreur, si l'on attribue tout

cela à la piété. Car il faut bien distinguer ce qui vient d'eux-mêmes, et ce qui vient de la piété qu'ils professent. Une parfaite piété, bien loin de nous porter à tous ces écarts, nous en garantit ou nous en retire : et de là il faut conclure que le principe du mal, c'est qu'ils n'ont encore qu'une piété très défectueuse. Autant qu'ils la perfectionneront, autant elle les perfectionnera eux-mêmes ; et plus elle les perfectionnera en corrigeant les défauts personnels qu'on leur reproche, et leur faisant acquérir les vertus contraires, plus elle donnera de lustre à leur grandeur et les rendra recommandables.

II. Comme la piété relève la grandeur, on peut dire aussi que la grandeur, par un heureux retour, sert infiniment à relever la piété, et cela en plus d'une manière : parceque la grandeur met en crédit la piété; parceque la grandeur a plus de pouvoir pour bannir le vice, et que, par la force de ses exemples, elle engage plus de monde dans le parti de la piété ; parceque la grandeur, par l'édification qu'elle donne, détruit le plus puissant obstacle que la piété ait à combattre, qui est le respect humain ; parceque la grandeur fournit à la piété de plus importants sujets et des occasions plus éclatantes de s'exercer, et de signaler sa religion et son zèle.

La grandeur met en crédit la piété ; et la raison est qu'étant prévenus naturellement, comme nous le sommes, d'un certain respect pour les grands, nous sommes par-là naturellement portés à juger des choses selon qu'ils en jugent, surtout si ce sont d'ailleurs de bonnes choses en elles-mêmes, ou des choses au moins qui ne paroissent pas évidemment mauvaises. Ainsi, quand on voit pratiquer les exercices du christianisme à un grand ; quand on le voit pratiquer les sacrements, assister régulièrement et dévotement au sacrifice de l'autel, sanctifier les fêtes par son assiduité aux prières et aux offices ordinaires de l'Église, observer les abstinences, les jeûnes ; écouter la parole divine, ne manquer à rien de tout ce qui concerne le culte de Dieu, on n'en a que plus d'estime pour ces mêmes exercices. On ne les compte plus seulement pour des pratiques du peuple et d'un petit nombre d'ames pieuses, mais on les regarde comme des devoirs convenables à tous les états et aux plus hauts rangs. Les païens, selon le témoignage de saint Cyprien, respectoient jusqu'aux vices mêmes de leurs prétendues divinités, et il leur sembloit que ces vices étoient consacrés dès que c'étoient les vices des dieux. De là nous devons juger à combien plus forte raison la vertu reçoit des grands un éclat particulier, et quel prix dans l'opinion commune y ajoute leur grandeur.

De ce premier avantage il en suit un autre : c'est que l'exemple des grands ayant autant d'efficace qu'il en a pour toucher les cœurs et pour les engager, il est par-là même d'un secours infini à la piété pour s'établir et pour se répandre. Ce sont des modèles sur lesquels on se forme beaucoup plus volontiers que sur le reste des hommes. Ce sont des lumières, suivant la figure de l'Évangile, et des lumières, non

point *cachées sous le boisseau*, mais *placées sur le chandelier*, dont les rayons *éclairent toute la maison* (MATTH., 5), et dont la splendeur frappe vivement les yeux. L'édification que donne un particulier est renfermée dans un petit nombre de personnes qui le voient, et qui sont témoins de ses actions. Mais il n'en est pas de même d'un grand ; plus il est élevé, plus il est connu et remarqué : d'où il arrive que la bonne odeur de sa piété s'étend bien plus loin, et que sa vie exemplaire devient bien plus édifiante. Édification aussi efficace qu'elle est générale : car les exemples d'un homme au-dessus de nous sont contre nous les titres les plus convaincants et les plus pressants reproches, quand nous refusons de faire ce qu'il fait, et que nous ne voulons pas tenir la même conduite que lui, ni nous assujettir aux mêmes observances. Notre cœur nous applique à nous-mêmes ce témoignage, et le tourne à notre confusion. Tous les prétextes dont nos passions tâchent de se prévaloir s'évanouissent, parcequ'on se trouve forcé de reconnoître que ce ne sont en effet que des prétextes et que de fausses excuses. On est intérieurement excité, sollicité, attiré ; et plusieurs enfin suivent l'attrait dont ils ressentent l'impression. Voilà comment dans une ville, dans une cour, il ne tiendroit souvent qu'à quelques personnes distinguées par leur naissance et par leurs dignités de bannir des abus, des coutumes, des modes, des scandales, mille désordres qui ruinent toute la piété, et qui déshonorent la religion. Si leur exemple n'y suffisoit pas, ils y emploieroient le pouvoir qu'ils ont en main, et, le mettant en œuvre à propos, selon les besoins et les rencontres, ils sauroient bien réprimer la licence, et maintenir l'honneur de Dieu et de son service.

De tout ceci, par une conséquence naturelle, qu'arriveroit-il encore en faveur de la piété ? c'est qu'elle prendroit l'ascendant sur l'ennemi le plus dangereux qui l'attaque et qui s'oppose à ses progrès, je veux dire sur le respect humain. Car il n'y auroit plus de honte à vivre selon les maximes de l'Evangile et selon les règles de la foi, si les grands se déclaroient hautement pour la piété. Les mondains et les libertins auroient beau parler et railler, cet exemple, sans de longs raisonnements, seroit une réponse courte, et toujours présente à toutes leurs railleries et à tous leurs discours. S'il y avoit même alors quelque chose à craindre, ce n'est pas que le respect du monde perverti et corrompu nous arrêtât, mais c'est qu'une autre sorte de respect humain tout contraire, et que la seule envie de plaire à un grand ne nous portât à une piété hypocrite, et ne nous fît affecter de faux dehors. Tant il est certain que tout cède à l'exemple des grands, et tant ils sont coupables quand ils ne font pas servir l'empire qu'ils ont sur les esprits à confondre le libertinage, et à mettre la piété en état d'agir ouvertement et de se montrer avec assurance.

Enfin, par une dernière prérogative et un privilége qui lui est propre, c'est la grandeur qui fournit à la piété plus d'occasions et de

moyens d'entreprendre de grandes choses, et de les exécuter pour la gloire de Dieu, pour le bien du prochain et pour l'avancement de la religion. Car plus un homme est élevé selon le monde, plus il peut s'employer utilement selon Dieu, et faire de bonnes œuvres. Par exemple, que ne peut point faire un seigneur dans toutes ses terres? Que ne peut point faire un chef de justice dans tout son ressort, ou un commandant dans toute une province? Que ne peut point faire un roi dans toute l'étendue de ses états? Comment saint Louis fit-il de si beaux établissements, porta-t-il des lois si salutaires, donna-t-il de si saints édits, forma-t-il des armées et les conduisit-il contre les ennemis de la foi? C'est que dans sa personne la piété se trouvoit soutenue de la grandeur. S'il eût été moins puissant, et qu'il se fût trouvé réduit à une condition médiocre, il n'eût pu dans la pratique et dans les effets porter si loin sa charité, son zèle, son détachement, son équité inviolable, sa générosité toute chrétienne, sa patience, son humilité, bien d'autres vertus. Heureux d'avoir su dans sa grandeur, et par sa grandeur même, s'élever à un si haut point de sainteté!

Voilà par proportion quel seroit le bonheur de tous les grands, s'ils savoient user comme ils le doivent de leur grandeur. Mais leur malheur est de ne vouloir être grands que pour leur élévation temporelle, et de se persuader presque que la grandeur est un titre qui les affranchit des lois du christianisme. La louange que donne l'Écriture à un grand, c'est d'*avoir pu faire le mal et de ne l'avoir pas fait* (*Eccl.*, 31) : mais, par une règle à peu près semblable, ce qui condamne la plupart des grands, et ce qui leur sera reproché au jugement de Dieu, c'est d'avoir pu faire le bien, et le plus grand bien, et d'avoir omis de le faire.

PENSÉES DIVERSES SUR LA DÉVOTION.

Pourquoi la vraie dévotion est-elle si peu connue, et pourquoi, au contraire, connoît-on si bien la fausse? C'est que la vraie dévotion se cache, parcequ'elle est humble; au lieu que la fausse aime à se montrer et à se distinguer. Je ne dis pas qu'elle aime à se montrer ni à se faire connoître comme fausse; bien loin de cela, elle prend tous les dehors de la vraie: mais elle a beau faire, plus elle se montre, plus on en découvre la fausseté. Voilà d'où vient que le monde juge communément très mal de la dévotion; car il n'en juge que par ceux qui en ont l'éclat, qui en ont le nom, la réputation : or ce n'est pas toujours par ceux-là qu'on en peut former un jugement favorable et avantageux. Pour mettre la dévotion en crédit, il faudroit que la fausse demeurât dans les ténèbres, et que la vraie, perçant le voile de son humilité, parût au grand jour.

Si les libertins pouvoient être témoins de ce qui se passe en certaines ames solidement chrétiennes et pieuses; s'ils voyoient la droiture de leurs intentions, la pureté de leurs sentiments, la délicatesse

de leur conscience; s'ils savoient quelle est leur charité, leur humilité, leur patience, leur mortification, leur désintéressement, ils auroient peine à le comprendre : ils en seroient étonnés, touchés, charmés; et, bien loin de s'attacher, comme ils font, à tourner la piété en ridicule, ils en respecteroient même jusque dans la fausse les apparences, de peur de se tromper dans la vraie.

Nous cherchons en tout le plaisir, et nous le voulons trouver jusque dans le service de Dieu et dans la piété. Ce sentiment, dit saint Chrysostome, est bien indigne d'un chrétien : mais, tout indigne qu'il est, Dieu, par une admirable condescendance, n'a point refusé de s'accommoder à notre foiblesse, et c'est ce que nous montre l'exemple des Saints. Dès cette vie, quelles douceurs, quelles délices intérieures les Saints n'ont-ils pas goûtées? Peut-être ne les concevons-nous pas, parceque nous ne nous sommes jamais mis en état de les goûter comme eux; mais les fréquentes épreuves qu'ils en ont faites, et que nous ne pouvons désavouer, sont sur cela des témoignages irréprochables et convaincants. Pendant que les réprouvés dans l'enfer, ainsi que l'Écriture nous l'apprend, protestent et protesteront éternellement qu'*ils se sont lassés dans le chemin de l'iniquité* (*Sap.*, 5); pendant que tant de mondains sur la terre nous assurent encore tous les jours, et nous prennent à témoin qu'il n'y a pour eux dans le monde qu'amertume, que trouble et affliction d'esprit, que nous ont dit au contraire mille fois les serviteurs de Dieu? que nous disent-ils sans cesse de leur état? Ils n'ont tous là-dessus qu'une voix commune et qu'un même langage, pour nous faire entendre qu'ils ont trouvé dans Dieu une source inépuisable de consolations, et des consolations les plus sensibles : que Dieu leur tient lieu de toutes choses, et qu'un moment qu'ils passent auprès de lui leur est incomparablement plus doux que des années entières au milieu de tous les divertissements et de toutes les joies apparentes du monde. Veulent-ils nous tromper? mais quel intérêt les y porteroit? Se trompent-ils eux-mêmes? mais on ne se trompe pas aisément sur ce qu'on sent. Pourquoi donc nous obstinons-nous à ne les en pas croire? ou si nous les croyons, pourquoi nous obstinons-nous à vouloir être malheureux avec le monde, plutôt que de chercher en Dieu notre véritable bonheur?

Dès que les Juifs commencèrent à manger des fruits de cette terre abondante où ils entrèrent en sortant du désert, la manne qui les avoit jusque là nourris ne tomba plus du ciel; et tant qu'une ame est attachée aux plaisirs des sens et aux douceurs de la vie présente, en vain espère-t-elle goûter jamais les douceurs et les consolations divines. C'est une nécessité de renoncer à l'un ou à l'autre. Voulons-nous que Dieu nous soit comme une manne où nous trouvions toutes sortes de goûts, il faut que le monde nous soit comme un désert.

Trois ou quatre communions par semaine, et pas un point retranché ni de son extrême delicatesse et de l'amour de soi-même, ni de son intérêt propre, de son aigreur ou de sa hauteur d'esprit; deux heures d'oraison par jour, et pas un moment de réflexion sur ses défauts les plus grossiers; enfin, beaucoup d'œuvres saintes et de pure dévotion, mais en même temps une négligence affreuse de mille articles essentiels, ou par rapport à la religion et à la soumission qu'elle demande, ou par rapport à la justice et aux obligations qu'elle impose, ou par rapport à la charité et à ses devoirs les plus indispensables : voilà ce que je ne puis approuver, et ce que jamais nul homme comme moi n'approuvera. Mais les prières, les oraisons, les fréquentes communions ne sont-elles pas bonnes? Oui, sans doute, elles le sont; et c'est justement ce qui nous condamne, qu'étant si bonnes en elles-mêmes, elles ne nous rendent pas meilleurs.

Gardez toutes vos pratiques de dévotion, j'y consens, et je vous y exhorte même très fortement; mais avant que d'être dévot, je veux que vous soyez chrétien. Du christianisme à la dévotion, c'est l'ordre naturel; mais le renversement et l'abus le plus monstrueux, c'est la dévotion sans le christianisme. Pour en donner un exemple : en matière d'inimitié, de vengeance, de médisance, si l'on n'y prend garde, on fait souvent par dévotion tout ce que les libertins et les plus mondains font par passion. Dans le cours d'une affaire ou dans la chaleur d'une dispute, on décrie des personnes, on les comble d'outrages, on les calomnie, et l'on croit rendre par-là service à Dieu : si dans la suite il en vient quelque scrupule, on se contente, pour toute réparation, de dire dévotement : N'y pensons plus et n'en parlons plus; je mets tout cela aux pieds du crucifix. Mais il y faudroit penser, mais il en faudroit parler, mais il y faudroit remédier; et ce seroit là non-seulement la perfection, mais le fond du christianisme et la religion.

Vouloir accorder tout le luxe et tout le badinage du monde avec la dévotion, cela n'est pas sans exemple; mais c'est l'aveuglement le plus déplorable. Hé! ces parures peu modestes; ces manières si libres, si enjouées, si familières, les peut-on même accorder avec la réputation?

Beaucoup de directeurs des consciences, mais peu de personnes qui se laissent diriger. Ce n'est pas que toutes les ames dévotes, ou presque toutes, ne veuillent avoir un directeur, mais un directeur à leur mode, et qui les conduise selon leur sens : c'est-à-dire un directeur dont elles soient d'abord elles-mêmes comme les directrices, touchant la manière dont il doit les diriger. Cela s'appelle, à bien parler, non pas vouloir être dirigé, mais vouloir par un directeur se diriger soi-même.

La dévotion doit être prudente, et on peut bien lui appliquer ce que saint Paul a dit de la foi : *Que votre service soit raisonnable* (*Rom.*, 12). Ce n'est donc point l'esprit de l'Évangile, que par une dévotion outrée nous nous portions à des extrémités qui choquent le bon sens, ou à des singularités qui ne sont propres qu'à faire parler le monde. Mais le mal est que cette prudence, qui est un des caractères de la dévotion, n'est pas toujours le caractère des personnes dévotes. Elles ont, il est vrai, leurs directeurs; mais ces directeurs, elles ne les écoutent pas toujours, et je puis dire avec quelque connoissance, que ce n'est pas pour ces directeurs une petite peine de voir souvent qu'on leur attribue des imprudences auxquelles ils n'ont nulle part, et sur quoi néanmoins ils ne peuvent guère se justifier, parcequ'il ne leur est pas permis de s'expliquer.

Aller sans cesse de directeur en directeur, et tour-à-tour vouloir tous les éprouver, c'est dans les uns inquiétude, et dans les autres curiosité. Quoi que ce soit, dans ces divers circuits on court beaucoup, mais on n'avance guère.

Êtsv ous de la morale étroite, ou êtes vous de la morale relâchée? Bizarre question qu'on fait quelquefois à un directeur, avant que de s'engager sous sa conduite. Je dis question ridicule et bizarre, dans le sens qu'on entend communément la chose; car quand on demande à ce directeur s'il est de la morale étroite, on veut lui demander s'il est de ces directeurs sévères par profession, c'est-à-dire de ces directeurs déterminés à prendre toujours et en tout le parti le plus rigoureux, sans examiner si c'est le plus raisonnable et le plus conforme à l'esprit de l'Évangile, qui est la souveraine raison. Et quand au contraire on demande à ce même directeur s'il est de la morale relâchée, on prétend lui demander s'il est du nombre de ces autres directeurs qu'on accuse d'altérer la morale chrétienne, et d'en adoucir toute la rigueur par des tempéraments qui accommodent la nature corrompue, et qui flattent les sens et la cupidité. A de pareilles demandes que puis je répondre, sinon que je ne suis par état ni de l'une ni de l'autre morale, ainsi qu'on les conçoit; mais que je suis de la morale de Jésus-Christ, et que Jésus-Christ étant venu nous enseigner dans sa morale la vérité, je m'en tiens dans toutes mes décisions à ce que je juge de plus vrai, de plus juste, de plus convenable selon les conjonctures, et selon les maximes de ce divin législateur? Tellement que je ne fais point une obligation indispensable de ce qui n'est qu'une perfection; comme aussi, en ne faisant point un précepte de la pure perfection, j'exhorte du reste, autant qu'il m'est possible, de ne se borner pas dans la pratique à la simple obligation. Voilà ma morale. Qu'on m'en enseigne une meilleure, et je la suivrai.

Il y a dans saint Paul une expression bien forte. C'est au sujet de certains séducteurs qui prêchoient le judaïsme, et portoient les fidèles à se faire circoncire. *Pourquoi veulent-ils que vous soyez circoncis* (*Gal.*, 6), disoit sur cela le grand Apôtre écrivant aux Galates; *c'est afin de se glorifier dans votre chair.* Comme s'il leur eût dit : Ce n'est pas le zèle de la loi de Moïse qui touche ces gens-là, et qui les intéresse. Ils s'en soucient fort peu, puisqu'eux-mêmes ils la violent en mille points. Que prétendent-ils donc? Ils voudroient pouvoir se vanter de vous avoir engagés dans leur parti ; ils voudroient pouvoir vous compter au nombre de leurs disciples ; ils voudroient s'en faire honneur ; et c'est pour cela qu'à quelque prix que ce soit, et quoi qu'il vous en puisse coûter, ils exigent de vous que vous vous soumettiez à la circoncision. Voilà, selon le maître des Gentils, quel étoit l'esprit de ces faux docteurs et de ces dévots de la Synagogue. Oh ! qu'il est aisé de se faire dans le monde la réputation d'homme sévère, et de la soutenir aux dépens d'autrui !

DE LA PRIÈRE.

PRÉCEPTE DE LA PRIÈRE.

Saint Augustin s'étonnoit que Dieu nous eût fait un commandement de l'aimer, puisque de lui-même il est souverainement aimable, et qu'indépendamment de toute loi, tout nous porte à ce divin amour et tout nous l'inspire. Conformément à cette pensée du saint docteur, n'y a-t-il pas lieu de nous étonner aussi nous-mêmes que Dieu nous ait fait un commandement de prier, puisque tout nous y engage, et que d'abandonner la prière, c'est abandonner tous nos intérêts qui en dépendent?

Commandement certain et indispensable ; et sans insister sur tous les autres motifs qui regardent Dieu plus immédiatement, et le culte de religion que nous devons à cette majesté souveraine, commandement fondé, par une raison spéciale, sur la charité que nous nous devons à nous-mêmes. Car à quoi nous oblige étroitement et incontestablement cette charité propre? à prendre tous les moyens que nous jugeons nécessaires pour nous soutenir au milieu de tant de périls qui nous environnent, et pour échapper à tant d'écueils où sans cesse nous pouvons échouer et nous perdre. Or entre ces moyens il n'en est point de plus efficace ni de plus absolument requis que la prière : comment cela? parceque, dans l'impuissance naturelle et l'extrême foiblesse où nous sommes, nous ne pouvons nous suffire à nous-mêmes; c'est-à-dire que nous ne pouvons pas nous-mêmes résister à toutes les tentations, nous préserver de tous les dangers, fournir à tous les besoins qui, dans le cours des choses humaines, se succèdent sans interruption les uns aux autres; d'où il s'ensuit qu'il nous faut donc

du secours, et un prompt secours, et un secours puissant, et un secours continuel, qui est le secours de Dieu et de sa grace. Mais ce secours, par où l'obtiendrons-nous? par la prière. C'est ainsi que le Fils de Dieu nous l'a déclaré, et qu'il s'en est expliqué dans les termes les plus formels : *Si vous demandez quelque chose à mon Père, et que vous le demandiez en mon nom, il vous le donnera* (JOAN., 14). Ce qui nous fait entendre, par une règle toute contraire, que si nous ne demandons pas, Dieu ne nous donnera pas. Or, si Dieu ne nous donne pas, nous manquerons de secours ; si nous manquons de secours, nous ne nous soutiendrons pas, nous succomberons; si nous succombons, nous périrons, et nous périrons par notre faute, puisqu'il ne tenoit qu'à nous de prier, et par conséquent de ne pas périr. Dieu donc, qui ne veut pas qu'aucun périsse, et qui, par la loi de la charité que nous ne pouvons sans crime nous refuser à nous-mêmes, nous ordonne de n'omettre aucun moyen nécessaire pour éviter notre perte, veut que nous ayons recours à la prière, et nous en fait un précepte.

Précepte qui nous marque deux choses les plus dignes de notre étonnement: l'une de la part de Dieu, l'autre de la part de l'homme. Quelle providence dans Dieu, quelle bonté, quel excès de miséricorde et de libéralité nous fait voir ce commandement! Tout ce que nous pouvons attendre des maîtres de la terre, et en quoi consiste auprès d'eux notre plus haute faveur, c'est que, par une affection particulière et qui ne s'étend qu'à un petit nombre de favoris, ils soient disposés à écouter nos demandes et à nous les accorder. Mais ils s'en tiennent là, et ils ne nous font point une obligation étroite de leur demander quoi que ce soit : ils nous laissent là-dessus dans une liberté entière. Vous, mon Dieu, père tout puissant et tout bon, vous ne vous contentez pas d'une telle disposition de votre cœur à notre égard. C'est trop peu pour vous, et vous ne nous dites pas seulement : *Demandez, et vous recevrez* (JOAN., 16); mais vous nous ordonnez de demander, mais vous nous faites un devoir de demander, mais vous nous reprochez comme un crime, et un crime capital, de pas demander. Hé! que vous importent, Seigneur, tous les vœux que nous formons et que nous vous adressons? Que dis-je, ô mon Dieu! vous nous aimez, et cela suffit. Votre amour veut se satisfaire; il veut s'exercer, et que nous nous mettions en état d'attirer sur nous vos dons, et d'en profiter. Point d'autre intérêt qui vous touche que le nôtre.

D'ailleurs, ce que nous découvre dans l'homme ce même précepte de la prière, n'est pas moins surprenant. C'est l'aveuglement le plus prodigieux, et la plus mortelle insensibilité pour nous-mêmes. Quoi! nous avons continuellement besoin du secours de Dieu ; sans cette assistance et ce secours d'en haut nous ne pouvons rien ; qu'il vienne un moment à nous manquer, nous sommes perdus : et cependant, pour exciter notre zèle et notre vigilance à l'implorer ce secours du ciel

dont nous ne pouvons nous passer, Dieu a jugé qu'il falloit un commandement exprès! D'où nous devons conclure combien sur cela il nous a donc connus aveugles et insensibles. Or une telle insensibilité, un tel aveuglement ne tient-il pas du prodige?

Oui sans doute, c'est un prodige; mais toute prodigieuse qu'est la chose, voici néanmoins, j'ose le dire, un autre prodige plus inconcevable : et quoi? c'est qu'après même et malgré le commandement de Dieu, nous recourions encore si peu à la prière, et nous en fassions si peu d'usage.

S'il nous survient quelque affaire fâcheuse; si nous craignons quelque disgrace temporelle dont nous sommes menacés; si nous avons quelque intérêt à ménager dans le monde et quelque avantage à obtenir, que faisons-nous d'abord, et quelle est notre ressource? On pense à tous les moyens que peut suggérer l'industrie, l'intrigue, la prudence du siècle; on cherche des patrons en qui l'on met sa confiance, et dont on tâche de s'appuyer; on intéresse, autant qu'il est possible, les hommes en sa faveur : mais de s'adresser à Dieu avant toutes choses; de lui recommander les desseins qu'on a formés, afin qu'il les bénisse; de lui représenter dans une fervente prière les dangers où l'on se trouve et les calamités dont on est affligé, c'est ce qui ne vient pas à l'esprit, et à quoi l'on ne fait nulle attention : comme si Dieu n'entroit point dans tous les événements humains; comme s'il n'y avoit aucune part, et qu'il n'étendît pas jusque là sa providence; comme si nos soins, indépendamment de lui, pouvoient nous suffire, et qu'il y eût moins à compter sur les secours qu'il nous a promis, que sur ceux qu'on attend d'un ami, ou de quelque autre personne que ce soit, qui veut bien s'employer pour nous. Outrage dont Dieu se tient et doit se tenir grievement offensé.

De là qu'arrive-t-il? le Saint-Esprit nous l'apprend : *Malheur à celui qui se confie dans la créature aux dépens du Créateur, et qui prend pour son soutien un bras de chair* (Jérém., 17)! Dieu permet que nos projets échouent, que nos mesures deviennent inutiles, que nos espérances soient trompées, que tous les maux dont on vouloit se garantir viennent fondre sur nous, que des parents, des amis, de prétendus protecteurs manquent, ou de pouvoir pour nous soutenir, ou de bonne volonté pour y travailler. Dieu, dis-je, le permet; et c'est alors que, forcés par une dure nécessité, et n'ayant plus d'autre refuge, nous commençons à lever les mains vers lui, et à réclamer son assistance.

Or, en de pareilles conjonctures, qu'auroit-il droit de nous répondre? S'il pensoit et s'il agissoit en homme, il nous rejetteroit de sa présence, il refuseroit de nous écouter, il nous renverroit à ces faux dieux que nous lui avons préférés, il nous abandonneroit à nous-mêmes, il insulteroit à notre misère et il s'en feroit un triomphe, bien loin d'y compatir en aucune sorte et de la soulager. Mais c'est ici le miracle et

le comble de sa miséricorde. Miracle que nous ne pouvons assez admirer, et qui mérite toute notre reconnoissance. Quoiqu'il soit le dernier à qui nous allions, et que nous n'allions même à lui que par une espèce de contrainte, il veut bien néanmoins encore nous entendre; il veut bien nous ouvrir son sein, et prêter l'oreille à nos prières; il veut bien y condescendre, et devenir notre appui, notre consolateur, notre restaurateur; il veut bien, pour nous rétablir et nous relever, nous tendre les bras et répandre sur nous ses dons. Voilà ce qui n'appartient qu'à une bonté souveraine. C'est être miséricordieux et bienfaisant en Dieu.

SÉCHERESSES ET ARIDITÉS DANS LA PRIÈRE. ESPRIT DE PRIÈRE.

Quelle misère, mon Dieu! quelle contradiction! Vous êtes pour moi la source de tous les biens : dans l'éternité vous serez toute ma béatitude, et dès cette vie je ne puis prétendre de plus solide bonheur que d'approcher de vous, que d'être en votre présence et devant vous, que de conserver et de m'entretenir avec vous : je le sais, j'en suis instruit, la foi me l'enseigne, la raison me le donne à connoître, l'expérience me l'apprend et me le fait sentir. Toutefois, Seigneur, comment est-ce que je vais à la prière, où je dois vous parler, vous écouter, vous répondre? comment est-ce que je vais et que je demeure à l'oraison, qui ne doit être autre chose qu'un commerce intime entre vous et moi? Je dis entre vous, tout grand que vous êtes, ô souverain maître de l'univers! et moi, tout méprisable, tout néant que je suis, vile et abjecte créature.

A peine ai-je plié le genou, à peine suis-je resté quelques moments au pied d'un oratoire pour vous offrir mes hommages, que je pense à me retirer. Mon esprit volage et sans arrêt m'abandonne, et se porte partout ailleurs. Mon cœur, comme une terre sans eau, ou comme une herbe fanée et sans suc, n'a ni goût, ni sentiment, ni mouvement. D'où il arrive que je tombe dans une indifférence et une langueur qui me rend un des plus saints exercices insipide et onéreux. J'en devrois faire mon plaisir le plus doux, mais il me devient un fardeau et une peine.

Voilà, Seigneur, le triste état où je me vois, et dont j'ai bien sujet de m'humilier. Quoi! mon Dieu, vous daignez me recevoir auprès de vous; vous me permettez de vous exposer humblement et avec une espèce de familiarité mes pensées; vous trouvez bon que je vous adresse mes vœux; vous prêtez l'oreille pour m'entendre, et mon ame stérile et aride ne m'inspire rien, ne produit rien, ne vous dit rien! Si c'étoit par une crainte respectueuse, qui tout-à-coup me saisît à la vue de vos grandeurs, et qui m'interdît; si c'étoit par un principe de religion, par une vive impression de votre adorable majesté, je ne laisserois pas de vous honorer alors, et mon silence même vous parleroit. Mais je dois à ma condamnation et à ma honte le confesser,

c'est par une froideur mortelle, c'est par une lenteur oisive et paresseuse, c'est par un assoupissement que rien ne réveille. Ah! Seigneur, ne finira-t-il point? Il y a long-temps que je me le reproche, et que je souhaite d'en sortir : mais ce ne sera qu'avec votre grace, et de moi-même je ne le puis. Or cette grace, je vous la demande. Je viens à vous pour cela, j'ai recours à vous; et, dans la prière que je vous fais, tout le fruit que je me propose est d'obtenir de vous l'esprit de prière.

Don précieux que votre prophète nous a promis de votre part et en votre nom. C'est par sa bouche que vous avez dit : *Je répandrai sur Jérusalem un esprit de prière* (Zach., 12); et c'est-à-dire que vous répandrez sur l'ame fidèle un esprit d'intelligence, un esprit de recueillement, un esprit de piété. Un esprit de lumière et d'intelligence, qui, dans la prière, lui découvrira vos éternelles vérités, les lui fera creuser et approfondir jusqu'à ce qu'elle en soit remplie et toute pénétrée. Un esprit de recueillement, qui, pendant la prière, effacera de son souvenir toute idée du monde, la dégagera de toute vue humaine, la détournera de tout objet étranger et profane; en sorte que des yeux de la foi elle ne voie que vous, et que toutes ses puissances intérieures ne soient occupées que de vous. Un esprit de piété, qui lui donnera un attrait particulier à la prière, qui l'y affectionnera, qui lui en facilitera la pratique; tellement qu'elle en fasse sa nourriture, son repos, sa joie, ses plus chères délices.

Tel étoit l'esprit qui animoit vos Saints dans ces longues et ferventes oraisons où descendoient sur eux les plus purs rayons de votre clarté céleste, où vous les éleviez aux plus hautes connoissances de vos adorables et innombrables perfections, où ils vous contemploient comme face à face, où ils s'abîmoient et se perdoient amoureusement en vous, où leurs cœurs s'embrasoient du feu le plus ardent, où ils goûtoient des douceurs ineffables. Aussi avec quel empressement alloient-ils à la prière, avec quel zèle et quelle assiduité! C'étoit leur entretien le plus ordinaire; c'étoit, pour ainsi parler, leur pain de tous les jours, et leur délassement le plus agréable dans les fonctions laborieuses qui les occupoient.

Par votre grace, ô mon Dieu, cet esprit de prière ne s'est point retiré du christianisme. Il y est encore, et il agit parmi ce petit nombre de Justes que vous vous êtes réservés sur la terre. C'est lui qui, selon le langage de votre Apôtre, *soutient leur infirmité* (*Rom.*, 8). C'est lui qui prie dans eux et pour eux, *avec des gémissements qui ne se peuvent exprimer :* et vous, Seigneur, qui sondez le fond des cœurs, *vous savez ce qu'il leur inspire.* Vous voyez leurs larmes, vous entendez leurs soupirs, vous êtes témoin de leurs secrets élancements vers vous, de leurs desirs enflammés, de leurs saints transports. Hélas! malgré toute mon indignité, voilà où je pourrois aspirer et parvenir moi-même, si j'apportois à la prière plus de soin, plus de préparation,

et si j'apprenois à me faire plus de violence pour recueillir mes sens, pour fixer l'attention de mon esprit, et pour exciter les affections de mon cœur.

Car quoiqu'il soit vrai que, sans égard aux dispositions d'une ame, quelque bien préparée qu'elle puisse être, vous l'éprouvez quelquefois par des sécheresses où sa volonté n'a point de part; il est certain néanmoins, suivant l'ordre commun de votre providence, qu'à proportion des efforts que nous faisons pour vous chercher dans l'oraison, nous vous y trouvons, et que c'est aux ames les plus vigilantes, les plus attentives sur elles-mêmes, que vous vous communiquez avec plus d'abondance. De là donc, aussi négligent et aussi lâche que je le suis et que je me connois, dois-je m'étonner que tout le temps de ma prière se passe en des tiédeurs et des égarements continuels, et n'est-ce pas à ma lâcheté et à mon extrême négligence que je dois les imputer?

Du moins, mon Dieu, n'ai-je point encore perdu l'estime de la prière; du moins ai-je encore cet avantage d'en comprendre l'excellence, l'utilité, la nécessité. C'est une ressource pour en allumer tout de nouveau dans moi l'esprit, et pour le ressusciter. Je vois quel besoin nous avons tous de ce secours, et quel besoin j'en puis avoir plus que les autres. Je n'ignore pas ce que les disciples de votre Fils bien aimé lui disoient : *A qui irons-nous, Seigneur, si ce n'est à vous? vous avez les paroles de la vie éternelle* (JOAN., 6). Et je sais de plus que, pour aller à vous, il n'y a point de voie plus droite que la prière. Je sais que la prière est cette mystérieuse échelle que vit votre serviteur Jacob, laquelle touchoit de la terre au ciel, et par où vos anges montoient et descendoient, pour nous marquer comment l'oraison porte vers vous nos vœux, et attire sur nous vos dons. Je suis persuadé de tout cela, et dans cette persuasion je regarde comme un des malheurs pour moi le plus funeste, et comme la ruine entière de mon ame, si, rebuté de la prière, je venois à l'abandonner. Vous ne l'avez point encore permis, et vous ne le permettrez point. Quelque éloignement que j'en puisse avoir par mon indolence naturelle et par ma faute, je ne l'ai point après tout quittée jusques à présent, et je ne la veux point quitter. Vous bénirez ma résolution, et vous aurez égard à ma persévérance. Vous m'aiderez à vaincre cette lenteur habituelle qui m'appesantit, et qui rend ma prière si languissante. Vous m'inspirerez vous-même, et vous m'animerez.

Je n'attends pas toutefois, Seigneur, que d'abord vous me traitiez comme tant d'ames vertueuses, ni que vous me favorisiez des mêmes communications. Ce sont des graces qu'il faut mériter, et dont vous récompensez notre fidelité et notre constance. Mais, du reste, ayez pitié, mon Dieu, de ma foiblesse; et pour seconder mes efforts, faites au moins couler sur moi de temps en temps quelques gouttes de cette rosée qui s'insinue dans les cœurs les plus endurcis, et qui les amollit.

Sans cette onction divine, je me défie de ma fermeté et de mon courage. Cependant, qu'il en soit ainsi que vous l'ordonnerez : ce sera toujours le mieux, et pour votre gloire et pour mon bien. A quelques épreuves qu'il vous plaise de me mettre, je les accepte. Vous ne m'y délaisserez pas ; mais vous me soutiendrez, afin que je puisse les soutenir.

Car je l'ai dit, mon Dieu, et souffrez que je m'explique encore devant vous sur un sujet dont il m'est si important de me bien convaincre. Il est vrai que les dégoûts de la prière où nous tombons à certains temps, que ces langueurs sensibles et ces désolations qui nous abattent et semblent nous faire perdre tout courage, sont quelquefois de simples épreuves dont se sert votre providence pour purifier vos élus et les perfectionner. Vous vous éloignez d'eux en apparence, lors même qu'ils vous cherchent avec l'intention la plus pure et le zèle le plus sincère. Ils vous parlent, et vous ne leur répondez point. Ils vous réclament, et vous êtes comme insensible à leurs vœux. Ils s'écrient sans cesse, et vous disent comme cet aveugle de l'Évangile : *Seigneur, faites que je voie* (Luc., 1); mais vous les laissez en d'épaisses ténèbres, et dans une nuit obscure qu'ils ne peuvent percer : à peine leur reste-t-il quelque lueur pour se conduire. Situation affligeante et presque accablante : il n'y a que ceux qui passent ou qui ont passé par ce désert qui puissent bien connoître ce qu'il en coûte pour y marcher. Vous avez en cela, mon Dieu, vos desseins toujours adorables et toujours favorables, quoique rigoureux : vous voulez exercer vos élus par de rudes combats, afin de multiplier leurs couronnes par les victoires qu'ils remporteront; vous voulez leur apprendre à vous servir pour vous-même, et par un pur esprit de foi et d'amour, et non point pour les consolations intérieures, ni toutes les douceurs spirituelles qui pourroient les attirer à vous et les y attacher; vous voulez leur fournir de quoi vous prouver leur fidélité et leur constance, et par-là même leur fournir des sujets de sanctification et de mérite. Voilà vos vues toutes salutaires et toutes miséricordieuses; et dès qu'une ame y est bien entrée, qu'elle est bien instruite et bien persuadée de cette vérité, c'est un appui qui la soutient dans ses langueurs involontaires et ses attiédissements.

Que dis-je, mon Dieu! et n'ai-je pas toujours lieu de me confondre là-dessus et de m'humilier? Ces délaissements apparents et ces aridités dans la prière, j'en conviens, ce sont souvent des épreuves où vous mettez les ames les plus fidèles; mais il n'est pas moins ordinaire que ce soient de justes châtiments dont vous punissez les ames négligentes. Vous ne les écoutez point, ou vous semblez ne les point écouter, parcequ'en mille choses elles vous refusent ce que vous demandez d'elles, et qu'elles résistent à vos divines volontés; vous ne vous communiquez point à elles, parcequ'elles vont à vous sans préparation, et qu'elles demeurent auprès de vous sans réflexion et sans

attention ; vous leur fermez votre sein, parcequ'elles ne se sont pas fait la moindre violence pour se recueillir en vous, et pour se rappeler à elles-mêmes. Or n'est-ce pas là mon état? et de quoi pourrois-je me plaindre, quand je ne puis m'en prendre qu'à moi du peu de goût que je sens à la prière, et du peu de fruit que j'en retire? Mais, Seigneur, c'est déja une heureuse disposition pour guérir le mal, que d'en connoître le principe. Il s'agit d'y apporter le remède, et c'est pourquoi j'implore votre secours. Les apôtres demandoient autrefois à votre Fils, leur maître et le nôtre, qu'il leur enseignât à prier : voilà ce que je ne cesserai point de vous demander moi-même. Il y faut de ma part plus de soin, plus de vigilance, plus d'efforts pour fixer mon esprit et pour exciter mon cœur ; il y faut plus de ferveur et plus d'assiduité à remplir tous mes devoirs : mais sans vous tous mes soins seroient inutiles. Jetez un regard sur moi du plus haut des cieux. Faites luire sur votre serviteur un rayon de votre lumière. Parlez-lui au cœur, et, par cette parole intérieure que vous lui ferez entendre, daignez le former vous-même à converser utilement et saintement avec vous.

RECOURS A LA PRIÈRE DANS LES AFFLICTIONS DE LA VIE.

Dans l'affliction où j'étois, je me suis souvenu de Dieu, et j'ai senti la joie se répandre dans mon cœur (*Psalm.* 76). C'est ce qu'éprouvoit le Prophète royal, et c'est le témoignage qu'il en rend lui-même. Le sceptre ni la couronne qu'il portoit ne l'exemptoient pas de peines ; ou plutôt n'est-ce pas ce qui l'exposoit aux plus grandes peines? Quoi qu'il en soit, à quoi, dans toutes ses peines, avoit-il recours? à la prière. Il y trouvoit son soutien, son repos, sa consolation. Ressource des ames affligées, et ressource immanquable. Il faut en avoir fait l'expérience pour le connoître.

En effet, ce n'est jamais en vain qu'une ame s'adresse à Dieu dans la douleur qui la presse. Souvent elle ne sait pas, ni ne peut savoir par où Dieu la consolera. Souvent même, à n'en croire que les sens et que la raison humaine, il lui semble que son mal est sans remède, tant elle en est possédée et accablée. Mais qu'elle ne s'écoute point elle-même ; qu'elle se fasse violence pour surmonter un certain dégoût qui l'éloigne de la prière (car le chagrin dégoûte de tout) ; que dans un esprit de foi et de confiance elle aille à Dieu, elle se prosterne aux pieds de Dieu, elle se jette dans le sein de Dieu ; qu'elle lui dise comme David : Vous êtes, Seigneur, souverainement équitable dans vos jugements, mais vous n'êtes pas moins compatissant à nos maux, ni moins charitable ; vous exercez sur moi votre justice en m'affligeant, exercez encore sur moi-même votre miséricorde en me consolant : qu'elle agisse et qu'elle parle de la sorte, Dieu se laissera toucher à cette prière ; il y prêtera l'oreille, et elle opérera dans le temps.

Je dis dans le temps marqué de Dieu. Il a ses moments, et ce n'est

pas toujours sur l'heure ni dès le jour même qu'il calme la tempête, et qu'il remet une ame dans sa première tranquillité. Mais au bout de quelques heures, de quelques jours, ou extérieurement il la console par quelque événement auquel elle ne s'attendoit pas, et qui lui présente une scène toute nouvelle et plus agréable, ou il la fortifie intérieurement par quelque réflexion qui lui fait envisager les choses sous des idées moins tristes et moins fâcheuses. Car comme la plupart de nos chagrins ne viennent que d'une imagination blessée, il ne faut assez communément qu'une vue, qu'une réflexion, pour dissiper le nuage qui enveloppoit l'esprit, et qui le plongeoit dans une noire mélancolie. Dans un instant on ne se reconnoît plus, on n'est plus le même; ce qui sembloit un monstre ne paroît plus qu'un vain fantôme; on a honte de sa foiblesse passée; et, de l'abattement où l'on est tombé, on se relève et on rentre dans la paix. Que fait tout cela? c'est qu'on n'a pas oublié Dieu, et qu'on s'est tourné vers Dieu. De là cet important avis de l'apôtre saint Jacques : *Si quelqu'un est dans la tristesse, qu'il prie* (Jacq., 5). Peut-être Dieu tardera-t-il un peu à venir et à ramener la sérénité : mais ne cessons point de prier. La prière, comme la parole de Dieu, *produit son fruit dans la patience*[1].

C'est de quoi nous avons, sinon un exemple, du moins une figure, dans la personne de Jésus-Christ. Ce divin Sauveur se voyant à la veille de cette sanglante passion où la justice de son Père l'avoit condamné, et sentant le trouble et les agitations de son ame, ne cherche point ailleurs de soulagement à sa peine que dans la prière (Luc., 22). S'il eût suivi l'attrait et le sentiment naturel, il se fût arrêté avec ses apôtres, il leur eût déchargé son cœur, il leur eût représenté l'extrémité des maux qui lui pendoient sur la tête, et la rigueur du supplice qu'il alloit subir. C'eût été pour lui une espèce d'adoucissement, de les entretenir, de les écouter, de recevoir les témoignages de leur zèle, de leur attachement à sa personne, de leur compassion. Mais il connoissoit trop combien il y a peu de fond à faire sur les hommes, et combien peu l'on en peut attendre de solides secours dans les adversités de la vie. Il l'éprouvoit même sur l'heure : à peine ses apôtres faisoient-ils quelque attention à ce qu'il leur disoit, à peine l'écoutoient-ils; ils demeuroient plongés dans le sommeil, et ne lui répondoient pas une parole.

Que lui restoit-il donc? la prière : mais une prière humble et soumise, mais une prière continue et prolongée pendant les heures entières, mais une prière fréquente et réitérée jusqu'à trois fois sur le même sujet et dans la même conjoncture. Et en quoi consistoit-elle, cette prière? à quoi se réduisoit-elle? elle ne consistoit point en de longs discours ; mais, selon le rapport des évangélistes, elle se réduisoit à quelques mots entrecoupés qu'il prononçoit et qu'il répétoit de

[1] *Fructum afferunt in patientiâ.* Luc., 8.

temps en temps. Du reste, il se tenoit prosterné devant son Père, il se soumettoit à ses ordres, il acceptoit ses arrêts, il attendoit dans le silence que ce Père tout puissant et tout miséricordieux jetât sur lui un regard favorable, qu'il le rassurât, qu'il le fortifiât, qu'il lui rendît la tranquillité et le calme.

Chose admirable, et merveilleux effet de la prière! Il sembloit que le ciel fût insensible aux gémissements et aux vœux redoublés de ce Dieu Sauveur. Il prioit, il se remettoit à prier ; et sans se rebuter, il recommençoit encore tout de nouveau; mais ses inquiétudes, ses alarmes, ses ennuis, ses combats intérieurs, bien loin de lui donner quelque relâche, croissoient au contraire jusqu'à le faire tomber en défaillance, et à lui causer une sueur de sang. Tout cela est vrai : mais tout cela n'étoit point une preuve de l'inutilité de sa prière. Elle devoit agir dans peu, et le moment approchoit où il en devoit sentir l'efficace. Il vint, ce moment : la prière, ou, pour mieux dire, la grace d'en haut, fruit ordinaire de la prière, eut bientôt dissipé ses frayeurs, relevé son courage, et fait succéder dans son ame, aux plus violents orages, la sérenité la plus parfaite. Quelle heureuse et quelle subite révolution dans les sentiments et les dispositions de son cœur! Avant que de prier, et jusque dans l'exercice de la prière, il étoit tout interdit, tout abattu, tout désolé; mais sa prière finie, ce fut tout-à-coup, pour ainsi dire, comme un autre homme. Plus rien qui l'étonnât, plus rien qui le déconcertât, plus rien qui pût altérer sa fermeté désormais inébranlable, et cette nouvelle force dont il se trouve revêtu.

D'où nous pouvons juger quelle est l'illusion, non seulement de tant de mondains, mais de tant de chrétiens même et de personnes pieuses qui, par l'aveuglement le plus déplorable, quittent le remède lorsqu'ils en ont un besoin plus pressant; je veux dire qui, dans l'affliction, se retirent de la prière et la négligent, lorsque la prière leur est plus nécessaire et qu'ils en peuvent tirer plus d'avantage. Car voilà l'erreur : on est rempli d'amertume, on a dans l'esprit mille pensées qui l'attristent et qui le tourmentent, on a dans le cœur mille mouvements qui le saisissent, qui l'irritent, qui le soulèvent. Que faire en cette situation pénible et douloureuse? on se persuade pouvoir alors se distraire avec plus de liberté, on se croit en droit de s'émanciper, et de laisser ainsi pendant quelque temps mûrir la plaie et se fermer ; on retranche de ses pratiques journalières, on abrège ses prières les plus communes, bien loin d'en ajouter de nouvelles ; c'est-à-dire qu'on se prive de la plus sûre et même de l'unique ressource qu'on puisse avoir, et que, par un égarement pitoyable, on cherche sa consolation où elle n'est pas, sans la chercher où elle est, et où tant d'autres l'ont trouvée avant nous. On la trouveroit à un autel, on la trouveroit à un oratoire et aux pieds du crucifix ; on la trouveroit dans une méditation, dans une communion ; on la trouveroit

partout, dès que l'ame s'élèveroit à Dieu et le réclameroit en implorant son assistance.

On me dira : Mais le moyen de prier, lorsqu'on est sans cesse obsédé du sujet qui nous chagrine, et qu'on ne peut presque penser à autre chose, ni être touché d'autre chose? Dans ce renversement et ce bouleversement de l'ame, pour s'exprimer de la sorte, est-on maître de recueillir son esprit, et est-on maître d'affectionner son cœur ? Ah ! j'en conviens, et telle est notre misère, il y a de ces temps orageux où l'on n'est proprement maître ni de son esprit par rapport à l'attention que demande la prière, ni de son cœur par rapport à une certaine affection. Mais prions au moins comme nous le pouvons : or nous le pouvons toujours, puisqu'au moins nous sommes toujours maîtres d'aller nous présenter devant Dieu, et de nous tenir auprès de Dieu. Cette seule présence parlera pour nous, et dira confusément tout ce que nous ne pourrons dire distinctement et en détail. Ainsi le prophète Jérémie, dans une posture de suppliant, et prosterné aux pieds du Seigneur, se contentoit de lui représenter sa peine : *Voyez, mon Dieu, considérez en quelle affliction je me trouve* (Jérém., 1). Ce langage se fait entendre à Dieu : il en demêle tout le sens, et il est très disposé à y répondre.

Mais j'ai prié, et je n'éprouve point que j'en sois mieux. Peut-être n'en êtes-vous pas mieux actuellement, ou peut-être avez-vous quelque lieu de le croire, parceque votre sensibilité est toujours la même ; mais retournez à la prière, persévérez dans la prière, demeurez-y et attendez-le Seigneur. S'il diffère, il saura bien vous dédommager de ce délai. On ne perd rien avec lui, et il ne lui faut qu'un instant pour former le plus beau jour dans la plus épaisse nuit, et pour faire succéder la joie la plus pure aux plus amères douleurs. D'autres que vous en ont fait l'épreuve, et ils en tous rendu le même témoignage. Croyez-les, et mettez-vous en état de pouvoir bientôt vous-même en servir comme eux de témoin.

Mais je me sens bien : le chagrin qui me poursuit est plus fort que moi ; je n'en reviendrai jamais. Jamais ! Hé ! qui êtes-vous, homme de peu de foi, pour mettre des bornes à la vertu de la grace et à la douceur de son onction? est-il un cœur si serré qu'elle ne puisse ouvrir et où elle ne puisse pénétrer ; et partout où elle s'insinue et elle pénètre, est-il une blessure si profonde, si envenimée, si cuisante, dont elle ne puisse amortir le sentiment? Vous avez mille voies, Seigneur, pour la répandre, cette onction sainte. Ces voies nous sont inconnues, mais c'est assez que vous les connoissiez. Votre esprit souffle où il veut, quand il veut, de la manière qu'il veut. Nous ne savons où il va, ni comment il y va ; mais enfin il y va lorsqu'on a pris soin de l'y appeler, et il y porte l'abondance de la paix. Oh ! qu'il est doux, cet esprit du Seigneur ! et, selon la parole de votre prophète, qu'il est doux, mon Dieu, pour ceux qui vous craignent ! Qu'est-ce donc pour

ceux qui espèrent en vous, qui vous aiment et qui vous invoquent?

PRIÈRE MENTALE, OU PRATIQUE DE LA MÉDITATION. SON IMPORTANCE A L'ÉGARD DES GENS DU MONDE.

Dans le dernier entretien que nous eûmes il y a quelque temps, je me hasardai à vous parler de la méditation; mais vous en parûtes surpris, et vous me répondîtes d'un ton assez décisif que cela ne convenoit guère à un homme du monde, surtout à un homme aussi occupé que vous l'êtes; et qu'il falloit renvoyer ces sortes d'exercices aux solitaires, aux religieux, à un petit nombre de personnes dévotes qui passent leurs jours dans la retraite. Voilà votre pensée; mais permettez-moi de vous déclarer ici plus expressément la mienne, et d'insister tout de nouveau sur la proposition que je vous ai faite.

A vous en croire, une courte méditation chaque jour n'est point une pratique qui vous soit propre dans votre état; mais pour vous détromper de cette erreur, je vais vous faire quelques questions qui vous sembleront fort étranges, et qui ne seront pas néanmoins hors de propos. Car quand vous me dites, Me convient-il de m'adonner à la méditation? je vous dis, moi, et je vous demande: Vous convient-il de vous sauver? vous convient-il de conserver votre ame nette de tout péché capable de la perdre éternellement et de la damner? vous convient-il, au milieu de tant de piéges, de tant d'écueils où votre condition vous expose par rapport à la conscience, de les découvrir tous et de les bien connoître, pour y prendre garde et pour les éviter? vous convient-il de savoir où vous en êtes avec Dieu, ce que vous devez à Dieu, comment vous vous en acquittez devant Dieu; si, dans toute la conduite de votre vie, vous agissez selon les principes de l'Évangile et de la loi de Dieu? vous convient-il d'apprendre la religion que vous professez, d'en pénétrer les grandes vérités, et de vous en remplir; de n'oublier jamais les hautes espérances qu'elle vous donne, et les terribles menaces qu'elle vous fait; de vous prémunir ainsi contre mille occasions, mille tentations, d'autant plus dangereuses qu'elles sont plus subtiles, et que peut-être vous ne les remarquez pas? Tout cela, dis-je, et le reste, vous convient-il dans le monde? Sans doute qu'étant chrétien comme vous prétendez l'être, vous n'hésiterez pas à reconnoître qu'il n'est rien de plus important pour vous, ni rien par conséquent de plus convenable, que tout ce que je viens de vous marquer: or tout ce que je viens de vous marquer dépend de la méditation; et, par une suite incontestable, rien donc, en quelque état que vous soyez, ne vous convient mieux que la méditation.

Sans une sérieuse méditation sur le salut, comment travaillerez-vous solidement et efficacement à une affaire où les illusions sont si fréquentes et les égarements si communs? Comment vous maintiendrez-vous dans l'innocence chrétienne, si vous n'avez la crainte du péché dans le cœur? et comment vous imprimerez-vous dans l'ame cette

crainte du péché, si vous ne vous appliquez souvent à considérer les puissants motifs qui vous en doivent inspirer de l'horreur? Comment, assailli de tant de passions également impétueuses et artificieuses, les réprimerez-vous et apercevrez-vous leurs déguisements et leurs surprises, si, par d'utiles retours sur vous-même, vous ne vous étudiez à démêler tous vos sentiments, et à rectifier toutes vos intentions? Le moyen que, dans l'embarras et la diversité d'occupations qui vous répandent au-dehors, vous ayez toujours présente la vue de vos devoirs, et que dans vos délibérations, dans vos résolutions, vous ne vous écartiez jamais des voies de la justice et de la charité, à moins que vous ne preniez sans cesse la balance du sanctuaire pour peser chaque chose devant Dieu, et pour examiner ce qu'il y a de bon et ce qu'il y a de défectueux? Le moyen qu'au milieu de tant de précipices dont vous êtes environné de toutes parts, n'ouvrant jamais les yeux pour mesurer vos démarches, et vous laissant aller au hasard, vous ne fassiez pas de tristes et de funestes chutes? que, ne repassant jamais dans votre esprit la loi du Seigneur, vous en soyez assez instruit pour la pratiquer fidèlement et pleinement? que, ne vous retraçant jamais le souvenir des grandes vérités de la foi, des jugements de Dieu, de ses châtiments et de ses miséricordes, de votre fin dernière, d'une souveraine béatitude, d'un enfer, vous puissiez, sans être appuyé et comme armé de ces considérations, résister aux attaques de vos ennemis invisibles, et repousser leurs traits empoisonnés? Qu'en sera-t-il donc de vous? ce qu'il en est d'une multitude infinie de mondains qui manquent de réflexion, vivent dans des ignorances criminelles, commettent des fautes très grièves, négligent les plus essentielles obligations, portent le nom de chrétien, et n'ont presque nulle teinture, nulle idée du christianisme; se font des règles et une morale à leur mode, les suivent sans scrupule, et courent à la perdition avec aussi peu d'inquiétude que s'ils étoient dans le chemin le plus sûr et le plus droit.

En vérité, l'on ne vous comprend pas, vous autres gens du monde; et, quoique éclairés d'ailleurs, vous êtes, au regard du salut, bien aveugles dans vos raisonnements. Vous tombez en des contradictions monstrueuses; vous êtes les premiers à dire que le salut est une affaire capitale, et vous ne voulez pas vous donner le loisir d'y penser; vous dites que c'est une affaire difficile et incertaine, et vous ne voulez faire nulle attention aux moyens d'y réussir et de l'assurer; vous dites que c'est une affaire indispensable et d'une nécessité absolue, et vous vous croyez dispensés des exercices qu'on y juge les plus propres, et qui peuvent le plus y contribuer : ainsi de tous les autres points que je pourrois parcourir, où vous supposez dans la spéculation les mêmes principes que nous, et vous tirez néanmoins, dans la pratique, des conclusions toutes contraires.

Vous faites plus; et pour ne point sortir du sujet dont il s'agit entre

nous, vous vous prévalez, contre l'usage de la méditation, de cela même qui doit être pour vous une raison plus pressante et plus particulière de vous y rendre assidu; car vous alléguez le bruit, le tumulte, les soins, les engagements, les agitations du monde : tout votre temps, dites-vous, s'y consume, et à peine pouvez-vous vous reconnoître. Or voilà justement pourquoi vous avez plus besoin d'une solide méditation, afin que ce tumulte et ce bruit du monde ne vous jette point dans un oubli entier de Dieu, et de ce qui lui est dû; afin que ces soins du monde, comme des épines, n'étouffent point dans vous le bon grain de la parole de Dieu, et qu'ils ne vous détournent point du soin de votre ame et de sa perfection; afin que ces engagements du monde ne deviennent point pour vous des engagements d'iniquité, et que ce ne soient point des pierres de scandale où votre vertu se démente; afin que ces agitations du monde ne vous troublent point, et, si j'ose m'exprimer de la sorte, ne vous étourdissent point jusqu'à vous endurcir le cœur, et à vous ôter tout sentiment de piété : car c'est ce qui arrive communément.

Le dirai-je, et quelle peine aurois-je à le dire, puisque ce n'est point un paradoxe, mais une vérité certaine et indubitable? Un solitaire, un religieux, une personne de piété et séparée du monde, quoique vivant dans le monde, pourroient plus aisément se passer de la méditation; et la preuve en est très naturelle : parceque dans le silence du désert, dans l'obscurité du cloître, dans le repos d'une vie pieuse et retirée, il y a beaucoup moins d'objets qui les puissent distraire, et qu'après tout, au défaut de la méditation, ils ont bien d'autres observances qui les attachent à Dieu, qui leur en renouvellent à toute heure la pensée, qui, en cent manières différentes, leur remettent devant les yeux les maximes éternelles, et qui par-là leur servent de préservatifs contre la dissipation de l'esprit, et tous les relâchements où elle seroit capable de les porter. Mais dans le train de vie où vous êtes, et dans la situation où il vous met, si vous rejetez la sainte méthode que je vous prescris, et si vous refusez de vous y assujettir, que vous restera-t-il pour y suppléer?

Peut-être est-ce le terme de méditation qui vous choque : car la foiblesse du mondain va quelquefois jusque là. On est prévenu contre tout ce qui a quelque apparence de vie dévote; et c'est assez d'entendre nommer certaines pratiques, pour en concevoir du dégoût, et pour traiter ceux qui nous les proposent, d'esprits simples et de gens qui ne savent pas le monde. Eh bien! si le nom ne vous plaît pas, laissez-le, j'y consens; mais retenez la chose : il importe peu du reste comment vous l'appellerez. Et ne me dites pas que vous ne savez point méditer, et que vous n'en avez nul usage : car je dis moi, au contraire, qu'il n'est rien dont nous ayons plus d'usage que de la méditation, et que sans étude nous savons méditer sur tout. Nous savons méditer sur une affaire temporelle, sur un intérêt de fortune;

méditer sur un procès ou à poursuivre, ou à soutenir, ou à décider; méditer sur une entreprise, sur un emploi, sur un parti, sur un établissement, sur un mariage; méditer sur une intrigue politique, sur une négociation, sur un traité, sur un commerce; méditer sur un ouvrage d'esprit, sur un point de doctrine, sur une question, une opinion de l'école ; et s'il faut l'ajouter, méditer même sur un crime que nous projetons : c'est-à-dire que sur tout cela et sur tout le reste, dont le détail seroit infini, nous savons réfléchir, raisonner, chercher des moyens, prendre des précautions, démêler le bien et le mal, le vrai et le faux, ce qui convient et ce qui ne convient pas, ce qui peut profiter et ce qui peut nuire. C'est-à-dire que nous savons sur tout cela délibérer, examiner, peser les raisons, prévoir les obstacles, faire des arrangements, former des résolutions; c'est-à-dire que nous savons penser à tout cela, en tous lieux, en tous temps, le matin, le soir, le jour, la nuit, et y penser sans ennui, sans distraction, avec l'attention la plus infatigable et la plus constante. Comment n'y aura-t-il que les choses de Dieu et que le salut à quoi nous ne puissions appliquer notre esprit, ni arrêter nos pensées? Comment sera-ce l'unique sujet sur quoi la méditation nous devienne ou nous semble impraticable? En deux mots, *veillez*, suivant l'importante leçon du Sauveur des hommes, *et priez*. Veillez et observez attentivement tous vos pas : pourquoi? parceque vous marchez dans un pays ennemi, et qu'à tout moment vous pouvez être surpris. Priez, et implorez humblement la grace d'en haut : pourquoi? parceque vous êtes foible, et que sans l'assistance divine vous ne pouvez vous défendre. Veillez, et votre vigilance rendra votre prière plus efficace auprès de Dieu; priez, et votre prière secondera votre vigilance par les secours qu'elle vous attirera de la part de Dieu. Or, pour l'un et pour l'autre, le même Sauveur vous donne encore cet avis, qui est de vous retirer à l'écart et de rentrer en vous-même, examinant devant Dieu toute votre conduite, vous demandant compte de toutes vos actions, supputant et vos progrès et vos pertes, prenant des mesures pour réparer le passé et pour réformer l'avenir, vous excitant, vous encourageant, vous adressant au ciel et l'intéressant en votre faveur. Il n'est point question d'y employer beaucoup de temps, mais d'être exact et régulier à y donner tous les jours quelque temps. Vous saurez bien le ménager, ce temps, et le trouver, dès que vous le voudrez; et vous le voudrez dès que vous comprendrez bien le prix de votre ame, et combien il vous importe de la sauver.

Mais c'est ce que vous n'avez point encore compris comme il faut; et de ce que vous ne le comprenez pas, voilà pourquoi vous y pensez si peu. Vous pensez à tout autre chose, vous vous occupez de tout autre chose : hé! ne penserez-vous jamais à vous-même? jamais ne vous occuperez-vous de vous-même? Car ce que j'appelle vous-même, ce ne sont point ces biens, ces plaisirs, ces honneurs mondains qui

passent si vite, et à qui vous êtes néanmoins si attentif. Ce ne sont point toutes ces affaires ou domestiques, ou étrangères, qui ne regardent que des intérêts temporels, et dont vous avez sans cesse la tête remplie. Tout cela n'est point vous-même, puisque tout cela peut être séparé de vous, et qu'indépendamment de tout cela vous pouvez subsister, et être ou éternellement heureux ou éternellement malheureux. Mais vous-même, vous dis-je, c'est cette ame immortelle qui fait la plus noble partie de votre être, et que Dieu vous a confiée; cette ame dont la perte seroit pour vous le souverain malheur, quand vous pourriez posséder tout le reste, et dont le salut au contraire doit être votre souveraine béatitude, quand il ne vous resteroit rien d'ailleurs, et que tout vous seroit enlevé. Voilà, encore une fois, et à proprement parler, ce que vous êtes; et voilà par conséquent ce qui demande toutes vos réflexions. Or ces réflexions ne se font que par la méditation, et de là vous jugez avec quelle raison on vous recommande une pratique si salutaire.

USAGE DES ORAISONS JACULATOIRES, OU DES FRÉQUENTES ASPIRATIONS VERS DIEU.

On demande assez communément des pratiques pour se recueillir au-dedans de soi-même dans les différentes occupations de la vie. On se plaint du peu de loisir qu'on a pour vaquer à la prière, et pour se réveiller souvent et se renouveler en esprit par ce saint exercice. D'où il arrive que, malgré toutes les résolutions qu'on a prises à certains temps, une multitude d'affaires qui se succèdent les unes aux autres nous fait perdre le souvenir de Dieu, et que, dans cet oubli de Dieu, on se dissipe, on se relâche, on devient tout languissant, ou du moins qu'on agit d'une façon tout humaine et sans mérite. Or le remède le plus aisé, le plus prompt, comme aussi le plus efficace et le plus puissant, c'est ce qu'on appelle, selon le langage ordinaire, prières jaculatoires et dévotes élévations de l'ame à Dieu.

Ce sont certaines paroles vives et affectueuses par où l'ame s'élance vers Dieu, tantôt pour lui marquer sa confiance, tantôt pour le remercier de ses dons, tantôt pour exalter ses grandeurs, tantôt pour s'anéantir devant ses yeux; quelquefois pour fléchir sa colère et pour implorer sa miséricorde, toujours pour lui adresser d'humbles demandes et pour réclamer son secours. Ces prières sont courtes, et ne consistent qu'en quelques mots; mais ce sont des mots pleins d'énergie, et, si je l'ose dire, pleins de substance. De là vient qu'on les nomme prières jaculatoires, parceque ce sont comme des traits enflammés qui tout-à-coup partent de l'ame et percent le cœur de Dieu.

L'Écriture et surtout les Psaumes nous fournissent une infinité de ces aspirations, et c'est là particulièrement qu'on les peut choisir. Telle est, par exemple, celle-ci : *Vous êtes le Dieu de mon cœur*

(*Psalm.* 72) ; ou cette autre : *O mon Dieu et ma miséricorde* (*Ps.* 58) ; ou cette autre : *Qui me donnera des ailes comme à la colombe, pour aller à vous, Seigneur, et me reposer en vous* (*Psalm.* 54)? ou mille autres que je passe, et dont le détail seroit trop long. Il y en a pareillement un très grand nombre que Dieu avoit inspirées aux Saints, et qu'ils s'étoient rendues familières, comme celle de saint Augustin : *Beauté si ancienne et toujours nouvelle, je vous ai aimée trop tard* ; ou celle de saint François d'Assise : *Mon Dieu et mon tout;* ou celle de sainte Thérèse : *Souffrir ou mourir* ; ou celle de saint Ignace de Loyola: *Que la terre est peu de chose pour moi, Seigneur, quand je regarde le ciel !*

Quoique ces prières, quelles qu'elles soient, et quelques sentiments de piété qu'elles expriment, puissent être propres à tout le monde, dès-là qu'elles nous élèvent et qu'elles nous portent à Dieu, il est vrai néanmoins qu'il y en a qui conviennent plus aux uns qu'aux autres. Car comme dans l'ordre de la nature les qualités et les talents sont différents, ainsi dans l'ordre de la grace les dons du ciel ne sont pas les mêmes ; mais chacun a son attrait particulier qui le touche davantage, et qui fait sur son cœur une plus forte impression. Celui-là est plus susceptible d'une humilité et d'une crainte religieuse, et celui-ci d'un amour tendre et d'une confiance filiale. Or c'est à nous, dans cette diversité, de prendre ce qui se trouve plus conforme à notre goût et à nos dispositions intérieures. L'expérience et la connoissance que nous avons de nous-mêmes doit nous le faire connoître.

Et il n'y a point à craindre que la continuité du même sentiment et une fervente répétition des mêmes paroles ne nous cause du dégoût et ne nous devienne ennuyeuse. Cela peut arriver et n'arrive en effet que trop dans les sentiments humains. Ils perdent, par l'habitude, toute leur pointe; ils se ralentissent, et n'ayant plus de quoi piquer une ame, ils viennent enfin à s'amortir tout-à-fait et à s'éteindre. De là ces vicissitudes et ces changements si ordinaires dans les amitiés et les sociétés du monde. Ce ne sont que ruptures et que réconciliations perpétuelles, parceque le même objet ne plaît pas toujours également, et que d'un jour à l'autre le cœur prend de nouvelles vues et de nouvelles affections. Mais, selon la remarque de saint Grégoire, il y a dans les choses de Dieu cet avantage inestimable, que plus on les pratique, plus on les goûte ; de même aussi que, par une suite bien naturelle, plus on les goûte, plus on les veut pratiquer. En sorte que le sentiment qu'elles ont une fois inspiré, au lieu de diminuer par l'usage, croit au contraire, et n'en a que plus d'onction.

Il n'est donc pas besoin de les interrompre, ni de les varier : le même exercice peut suffire dans tous les temps, et il n'y faut point d'autre assaisonnement que celui que la grace y attache. A quoi se réduisoit toute la prière de ce pieux solitaire, dont il est rapporté qu'il passoit les journées et les nuits presque entières à dire seulement : *Béni soit*

le Seigneur mon Dieu! Il le répétoit sans cesse, et, après l'avoir dit mille fois, il se sentoit encore plus excité à le redire. Car en ce peu de mots il trouvoit un fonds inépuisable de douceurs et de délices spirituelles. Il en étoit saintement ému et attendri; il en étoit ravi, et comme transporté hors de lui-même. Ce n'est pas qu'il fût fort versé dans les méthodes d'oraison, ni qu'il en connût les règles : le mouvement de son cœur, joint à l'inspiration divine, voilà l'unique et la grande règle qu'il suivoit. Avec cela le sujet le plus simple étoit pour lui la plus abondante matière et une source intarissable.

Il est vrai néanmoins qu'il y a des esprits à qui la variété plaît dans les pratiques mêmes de piété, et à qui elle est en effet nécessaire pour les soutenir, et pour les retirer de la langueur où autrement ils ne manquent point de tomber. Il est encore vrai que c'est là l'état le plus commun; mais du reste, si c'est le nôtre, nous avons là-dessus de quoi pleinement nous satisfaire par l'infinie multitude de ces prières dont nous parlons, et qui sont répandues dans tous les livres saints. Est-on assailli de la tentation, et dans un danger prochain de succomber; on peut dire alors comme les apôtres attaqués d'une rude tempête, et battus violemment de l'orage : *Sauvez-nous, Seigneur; sans vous nous allons périr* (Matth., 8). Est-on dans le désordre du péché, et pense-t-on à en sortir; on peut dire, ou avec David pénitent : *Tirez mon ame du fond de l'abîme, ô mon Dieu! et souvenez-vous que c'est mon unique* (*Psalm.* 21); ou avec le même prophète : *Seigneur, vous ne mépriserez point un cœur contrit et humilié* (*Psal.* 50); ou avec le publicain prosterné à la porte du temple : *Soyez-moi propice, mon Dieu : je suis un pécheur* (Luc., 18); ou avec l'enfant prodigue : *Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous* (Luc., 15). Est-on dans l'affliction et dans la peine ; on peut dire, soit en reconnoissant la volonté de Dieu qui nous éprouve : *Tout vient de vous, Seigneur, et vous êtes le maître*; soit en se résignant et en acceptant : *Vous le voulez, mon Dieu, et parceque vous le voulez, je le veux;* soit en offrant à Dieu ses souffrances : *Vous voyez, Seigneur, ce que je souffre et pour qui je le souffre;* soit en cherchant auprès de Dieu du secours et du soulagement : *Il vous a plu de m'affliger, Seigneur, et il ne tient qu'à vous de me consoler*. Si nous sentons notre foi s'affoiblir et chanceler, disons : *Je crois, mon Dieu; mais fortifiez, augmentez ma foi* (Matth., 9). Si nous sommes dans le découragement et que nous manquions de confiance, disons : *Qu'ai-je à craindre, Seigneur? et tant que vous serez avec moi, que peut tout l'univers contre moi* (*Psalm.* 5); ou : *Je puis tout en celui et avec celui qui me soutient* (*Phil.*, 4). Si notre amour commence à se refroidir, et qu'il n'ait plus la même vivacité ni la même ardeur, disons : *Embrasez mon cœur de votre amour, ô mon Dieu! et si je ne vous aime point assez, faites que je vous aime encore plus*. Dans la vue des bienfaits de Dieu, nous nous écrierons : *Qu'est-ce que l'homme, Seigneur, et par où ai-je mérité tant de graces* (Job, 7). Dans le souvenir et

le desir de l'éternelle béatitude où Dieu nous appelle, nous dirons : *Quand viendra le moment et quand sera-ce que j'entrerai dans la joie de mon Seigneur et de mon Dieu* (MATTH., 25)? Dans la sainte résolution de nous attacher plus étroitement à Dieu, et de le servir avec plus de zèle que jamais, nous lui ferons la même protestation que le Roi-prophète : *Je l'ai dit, Seigneur, c'est maintenant que je vais commencer* (*Psalm.* 76); et nous ajouterons : *Cet heureux renouvellement, ô mon Dieu ! ce sera l'ouvrage de votre droite.* Enfin, selon les conjonctures, les temps, et selon que nous nous trouverons touchés intérieurement et diversement affectionnés, nous userons de ces prières, et de tant d'autres que je ne marque pas, mais qu'il nous est aisé de recueillir conformément à notre dévotion, et d'avoir toujours présentes à la mémoire.

Peut-être comptera-t-on pour peu des prières ainsi faites, et peut-être, à raison de leur brièveté, se persuadera-t-on qu'elles ne doivent pas être d'un grand poids devant Dieu. Mais le Sauveur des hommes nous a formellement avertis que le royaume de Dieu ne consiste point dans l'abondance des paroles. La droiture de l'intention, la force et l'ardeur du sentiment, voilà à quoi Dieu se rend attentif, voilà à quoi il se laisse fléchir ; et c'est à ce sens qu'on peut prendre ce qu'a dit le Sage : *Qu'une courte prière pénètre les cieux.* David dans un même péché avoit commis un double crime, et le pardon de l'un et de l'autre ne devoit être, ce semble, accordé qu'à de puissantes intercessions, long-temps et souvent réitérées ; mais dès qu'aux reproches que lui fait le Prophète, il s'est écrié : *J'ai péché contre le Seigneur* (*Reg.*, 13); cette seule confession, que le repentir lui met dans la bouche, suffit pour apaiser sur l'heure la colère de Dieu. Bornons-nous à cet exemple, et ne parlons point de bien d'autres, non moins connus ni moins convaincants. On ne traite avec les grands du monde que par de fréquentes entrevues et de longues délibérations; mais avec Dieu, tout peut se terminer dans un instant.

De tout ceci, concluons combien nous sommes inexcusables, lorsque nous négligeons une manière de prier qui nous doit coûter si peu, et qui nous peut être si salutaire. Car il n'est point ici question de profondes méditations, et il ne s'agit point d'employer des heures entières à l'oraison. Quand on le demanderoit de nous, nous n'aurions communément, pour nous en dispenser, que de vains prétextes et de fausses raisons ; mais ces raisons, après tout, quoique frivoles et mal fondées, ne laisseroient pas d'être spécieuses et d'avoir quelque apparence. Nous pourrions dire, et c'est en effet ce qu'on dit tous les jours, que nous manquons de temps, que nous sommes chargés de soins qui nous appellent ailleurs, que notre esprit, naturellement volage, nous échappe, et que nous avons peine à l'arrêter ; que mille distractions viennent nous assaillir en foule et nous troubler, dès que nous nous mettons à l'oratoire, et que nous voulons rentrer en nous-

mêmes; que d'avoir sans cesse à combattre pour les rejeter, c'est une étude, un travail, une espèce de tourment; en un mot, que nous ne sommes point faits à ces sortes d'exercices si relevés et si spirituels, et qu'ils ne nous conviennent en aucune façon.

Voilà, dis-je, de quelles excuses nous pourrions nous prévaloir, quoique avec assez peu de sujet; mais de tout cela que pouvons-nous alléguer par rapport à ces dévotes aspirations qui nous devroient être si habituelles? Sont-ce nos occupations qui nous détournent de cette sainte pratique, et qui nous ôtent le temps d'y vaquer? mais il n'y faut que quelques moments. Craignons-nous que cet exercice ne nous devienne ennuyeux? mais quel ennui nous peut causer un instant qui coule si vite, et qui se fait à peine sentir? Dirons-nous que nous sommes trop distraits? mais pour un simple mouvement du cœur, et pour quelques paroles que la bouche prononce, il ne faut pas une grande contention d'esprit, et il n'est guère à croire qu'on n'y puisse pas donner l'attention suffisante. Tout est terminé avant qu'aucun autre objet ait pu s'offrir à l'imagination et la porter ailleurs. Enfin, nous retrancherons-nous sur le peu de commodité par rapport aux occasions, aux heures, aux lieux convenables? mais en toute rencontre, à toute heure, partout, et en quelque lieu que ce soit, il n'est rien qui nous empêche de rappeler le souvenir de Dieu, de nous tourner intérieurement vers lui, et de lui adresser nos vœux. Il n'est point besoin de préparation pour cela; il n'est point nécessaire de se retirer à l'écart, d'être au pied d'un autel, de quitter un travail dont on est actuellement occupé, ni d'interrompre une conversation où la bienséance nous a engagés et où elle nous retient.

Qu'avons-nous donc, encore une fois, à opposer, et quel obstacle réel et véritable peut servir à notre justification? Reconnoissons-le de bonne foi : la source du mal, c'est notre indifférence pour Dieu, et pour tout ce qui regarde la perfection et la sanctification de notre ame. Si nous aimions Dieu, je dis si nous l'aimions bien, notre cœur, aidé de la grace et entraîné par le poids de son amour, se porteroit de lui-même à Dieu : il ne faudroit point alors nous inspirer les sentiments que nous aurions à prendre, ni les chercher ailleurs que dans le fond de notre ame; et comme la bouche parle de l'abondance du cœur, il ne faudroit point nous suggérer des termes pour exprimer ce que nous sentons: ces expressions viendroient assez, et, sans recherche, sans étude, elles naîtroient, si je l'ose dire, sur nos lèvres. Nous en pourrions juger par une comparaison, si elle étoit convenable à une matière aussi sainte que celle-ci. Qu'un homme soit possédé d'un fol amour, et qu'il soit épris d'un objet profane et mortel, faut-il l'exhorter beaucoup et le solliciter de penser à la personne dont il est épris? que dis-je? peut-il même n'y penser pas et l'oublier? Tout absente qu'elle est, il ne la perd en quelque manière jamais de vue, et elle lui est toujours présente. Hélas! à quoi tient-il que nous ne soyons

ainsi nous-mêmes dans une présence continuelle de Dieu, mais dans une présence toute sainte et toute sanctifiante?

Cette présence de Dieu est un des exercices que tous les maîtres de la vie chrétienne et dévote nous ont le plus recommandé. Ils nous en ont tracé diverses méthodes, toutes bonnes, toutes utiles; mais de toutes les méthodes, je ne fais point difficulté d'avancer qu'il n'en est aucune, ni plus solide, ni plus à la portée de tout le monde, que de s'accoutumer, ainsi que je viens de l'expliquer et que je l'entends, à parler à Dieu de temps en temps dans le cours de chaque journée. La plupart des autres méthodes consistent en des efforts d'imagination qu'il est difficile de soutenir, et dont les effets peuvent être nuisibles, au lieu que celle-ci se présente comme d'elle-même, et ne demande aucune violence.

Elle a encore cet avantage, que, sans nous détourner des affaires dont nous sommes chargés, ni des fonctions auxquelles nous sommes indispensablement obligés de nous employer selon notre profession, elle nous met en état de pratiquer presque à la lettre cette importante leçon du Sauveur du monde, qu'*il faut toujours prier et ne point cesser*. Car n'est-ce pas une prière continuelle? depuis le réveil du matin jusqu'au sommeil de la nuit, d'heure en heure, ou même plus souvent, on pense à Dieu, on dit quelque chose à Dieu, on se tient étroitement et habituellement uni à Dieu. Ce n'est pas sans retour de la part de Dieu, ni même sans le retour quelquefois le plus sensible. Dieu ne manque guère de répondre, et de faire entendre secrètement sa voix. On l'écoute, et on se sent tout animé, tout excité, tout pénétré. Il y a même des moments où l'on se connoît à peine soi-même; et c'est bien là que se vérifie ce que nous lisons dans l'excellent livre de l'Imitation de Jésus-Christ: *Le Seigneur se plaît à visiter souvent un homme intérieur; il s'entretient doucement avec lui; il le comble de consolation et de paix, et il en vient même à une familiarité qui va au-delà de tout ce que nous en pouvons comprendre.* Heureuse une ame qui, sans bien comprendre ce mystère de la grace, se trouve toujours en disposition de l'éprouver!

ORAISON DOMINICALE.

COMMENT ELLE NOUS CONDAMNE; DE LA MANIÈRE QUE NOUS LA RÉCITONS, ET DANS QUEL ESPRIT NOUS LA DEVONS RÉCITER.

Qu'est-ce que l'oraison dominicale? c'est le précis de toutes les demandes que nous devons faire à Dieu. Nous les lui faisons en effet chaque jour; nous récitons chaque jour cette sainte prière. Ce sont, dans les vues de Jésus-Christ, des demandes salutaires pour nous; mais dans la pratique et selon les dispositions de notre cœur, ce sont autant de condamnations que nous prononçons contre nous, et voici comment:

Nous demandons à Dieu *que son nom soit sanctifié*, qu'il soit connu, béni, adoré par toute la terre; et ce nom adorable du Seigneur, nous le profanons, nous le blasphémons. Ce souverain maître, ce créateur de toutes choses, que nous reconnoissons digne des hommages de tout l'univers, nous le déshonorons par les désordres de notre vie, nous l'insultons jusques au pied de ses autels par nos scandales et nos irrévérences. Bien loin de nous employer à étendre sa gloire dans toutes les contrées du monde, nous ne prenons pas seulement soin de le faire servir et glorifier dans l'étroite enceinte d'une maison soumise à notre conduite; nous ne l'y glorifions ni ne l'y servons par nous-mêmes : première condamnation.

Nous demandons à Dieu *que son règne arrive :* c'est-à-dire que, dès cette vie, il règne dans nous par sa grace, et qu'en l'autre nous régnions avec lui par la possession de son royaume céleste. Mais ce règne de Dieu dans nous par la grace, nous le détruisons par le péché. Sous l'empire de qui vivons-nous et voulons-nous vivre? Sous l'empire du monde corrompu, sous celui de nos habitudes vicieuses, de nos passions déréglées. Voilà les maîtres qui nous gouvernent et dont nous aimons la domination, toute honteuse et tout injuste qu'elle est. Tellement qu'au lieu de soumettre notre cœur à Dieu, nous en bannissons Dieu, pour y établir en sa place ses plus déclarés ennemis. De là, nous ne pensons guère à ce royaume du ciel où Dieu nous appelle, et où il nous promet de nous faire régner éternellement avec lui et avec ses Saints. Comme de vils animaux, nous avons toujours les yeux tournés vers la terre; nous ne sommes occupés que de la vie présente, et c'est à cette vie terrestre et sensuelle que nous rapportons toutes nos vues, tous nos desirs, tous nos intérêts : seconde condamnation.

Nous demandons à Dieu *que sa volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel;* que toute sa loi soit observée, tous ses préceptes fidèlement gardés; que nous ayons là-dessus la même exactitude, la même diligence, la même pureté d'intention, la même ferveur et la même constance qu'ont ces esprits bienheureux dont il a fait ses anges et ses ministres : que, de quelque manière qu'il lui plaise disposer de nous en ce monde, il nous trouve toujours dociles, patients, résignés, et dans une parfaite conformité de cœur aux desseins de sa providence. C'est pour tous les hommes en général, mais spécialement pour chacun de nous en particulier, que nous lui faisons cette prière. Or, de bonne foi, comment pouvons-nous la faire, quand nous transgressons ses commandements avec tant de liberté et tant de facilité, quand nous résistons avec tant d'obstination à tous les mouvements intérieurs, à toutes les inspirations qu'il nous donne, et où il nous déclare ce qu'il veut de nous; quand nous n'accomplissons au moins qu'en partie et qu'avec des réserves et des négligences extrêmes ce qu'il nous prescrit, et ce que nous savons lui être agréable; quand, à la moindre

disgrace qui nous arrive, au moindre événement qui nous chagrine et qui nous mortifie, nous nous troublons, nous nous révoltons, nous éclatons en plaintes et en murmures? Allons après cela lui faire des protestations d'obéissance et d'un sincère attachement à son bon plaisir; toute notre conduite, tous nos sentiments démentent nos paroles : troisième condamnation.

Nous demandons à Dieu *qu'il nous donne notre pain de chaque jour*, et qu'il nous le donne *dans le jour et pour le jour présent* : rien davantage. Par où nous lui témoignons que nous nous contentons du nécessaire; que nous ne voulons que le pain, et que notre pain; que nous ne prétendons point avoir le pain d'autrui, mais celui seulement qu'il nous a promis, et qui nous appartient comme un don de sa bonté paternelle; que nous ne le voulons même qu'autant qu'il peut suffire dans le cours de la journée à notre subsistance et à nos besoins. Cette demande, prise dans son vrai sens, est sans contredit une des plus raisonnables et des plus modérées. Mais en effet, nous bornons-nous à ce nécessaire? Avons-nous jamais assez pour remplir l'insatiable convoitise qui nous dévore? Fussions-nous dans l'état le plus opulent, nous voulons toujours acquérir, toujours amasser, toujours accumuler biens sur biens. Non contents que Dieu nous fournisse l'aliment et le pain, nous portons bien au-delà nos prétentions. Il faut que nous ayons de quoi soutenir d'excessives dépenses en logements, en ameublements, en équipages, en jeux, en parties de plaisir. Il faut que nous ayons de quoi satisfaire tous nos sens, de quoi leur procurer toutes leurs commodités et toutes leurs aises, de quoi mener une vie molle et délicieuse. Il faut que nous soyons dans le faste, l'éclat, la splendeur. Il le faut, dis-je, selon nos desirs désordonnés; et si les revenus dont on jouit ne sont pas assez amples pour cela, à quelles injustices a-t-on recours? quelles voies prend-on, tantôt de violence ouverte, tantôt d'adresse et d'industrie, pour enlever aux autres le pain qu'ils ont reçu de Dieu, et pour se l'approprier? épargne-t-on le pauvre, l'orphelin, la veuve? Et jusqu'où n'étend-on point ses vues dans l'avenir? Il semble que nous nous croyions immortels, et que nous devions au moins passer de plusieurs siècles cet aujourd'hui que le Fils de Dieu nous a toutefois marqué comme l'unique objet de nos soins, et où il veut que nous les renfermions : quatrième condamnation.

Nous demandons à Dieu *qu'il nous remette nos offenses, et qu'il nous pardonne comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Terrible condition, *comme nous pardonnons!* car nous ne pardonnons rien, ni ne voulons rien pardonner; ou si, peut-être après bien des difficultés et de longues négociations, nous consentons à quelque accommodement, du moins attendons-nous qu'on fasse toutes les avances. Et comment encore pardonnons-nous alors? nous ne pardonnons que de bouche et qu'en apparence, sans pardonner de cœur. Nous ne pardonnons qu'à demi, voulant bien nous relâcher jusqu'à certain

point, mais sans aller plus loin. De sorte que, malgré nos retours affectés et imparfaits, il nous reste toujours dans le fond un venin secret et une indisposition habituelle qui ne se produit que trop dans les rencontres, et ne se fait que trop sentir. D'où s'ensuivent les plus affreuses conséquences, savoir, qu'en demandant à Dieu qu'il nous remette nos offenses, comme nous remettons celles qui nous ont été faites, nous lui demandons qu'il ne nous en remette aucune, puisque de toutes celles que nous pouvons recevoir, il n'y en a pas une que nous voulions remettre. Nous lui demandons que s'il se trouve en quelque manière disposé à se réconcilier avec nous, il nous laisse faire vers lui toutes les démarches, sans nous prévenir et sans nous rechercher par sa grace : ce qui nous rendroit cette réconciliation absolument impossible. Nous lui demandons que s'il daigne se rapprocher de nous, ce soit seulement une réunion apparente, et que son cœur à notre égard demeure toujours dans le même éloignement et le même ressentiment. Nous lui demandons que si, par l'entremise de ses ministres, il veut bien nous donner l'absolution de nos péchés, ce ne soit qu'une demi-absolution, une absolution limitée, laquelle ne l'empêche point d'agir contre nous à toute occasion, et de travailler secrètement à notre ruine. Quelles prières et quelles demandes! Qui n'en doit pas être effrayé, pour peu qu'on y pense? Mais elles sont toutes néanmoins comprises dans cette règle : *Pardonnez-nous comme nous pardonnons;* et c'est la cinquième condamnation.

Nous demandons à Dieu *qu'il ne nous expose point à la tentation*, surtout à certaines tentations que nous savons être plus dangereuses pour nous, et où notre foiblesse est plus en péril de succomber. Car quoique Dieu permette quelquefois que la tentation nous attaque malgré nous, et quoique nous devions alors en soutenir l'effort avec patience et avec courage, il veut du reste que nous la fuyions autant qu'il dépend de nous, et il trouve bon que nous lui adressions nos vœux pour en être délivrés. Mais voici l'énorme contradiction où nous tombons : et qui nous rend inexcusables, c'est que nous nous exposons aux tentations les plus violentes. On a cent fois éprouvé le danger prochain de telle ou telle occasion, et cependant on y demeure toujours; on ne peut ignorer combien cette liaison, combien ces conversations, ces entrevues, font d'impression sur le cœur, et à quels désordres elles sont capables de conduire, et cependant on n'y veut pas renoncer : on sait que le monde est plein de piéges et d'écueils; on a l'exemple de mille autres qu'on y a vus et qu'on y voit sans cesse échouer malheureusement; on a l'exemple de ses propres chutes, dont peut-être on ne s'est encore jamais bien relevé, et cependant on veut être du monde et d'un certain monde, c'est-à-dire d'un monde particulier qui plaît davantage, et dont on se sent plus touché; d'un monde qui excite plus nos passions, qui flatte plus nos inclinations; d'un monde où l'innocence des plus grands Saints eût fait un

triste naufrage, et où la vertu des anges seroit à peine en sûreté. On veut vivre dans ce monde, parmi ce monde, avec ce monde; on veut avoir part à ses divertissements, à ses assemblées, à ses entretiens, sans égard à tous les risques qu'il y a à courir, et sans profiter de la connoissance qu'on a de son extrême fragilité. Il en est de même d'une infinité d'autres engagements, où l'on se jette en aveugle, quoique d'une volonté pleine et délibérée : engagements de professions et d'états, engagements d'emplois et de commissions, engagements d'affaires et d'intérêts. N'avons-nous pas bonne grace alors de dire à Dieu : Seigneur, détournez de nous les tentations où nous pourrions nous perdre, et ne nous y abandonnez pas! Et Dieu n'a-t-il pas droit de nous répondre : Pourquoi donc y restez-vous habituellement? pourquoi donc ne prenez-vous aucune des mesures que je vous inspire pour vous en défendre? Avec cela ne comptez ni sur moi ni sur vous-même : sixième condamnation.

Nous demandons enfin à Dieu *qu'il nous délivre du mal*. Le plus grand mal qu'il y ait à craindre sur la terre, c'est sans doute le péché; et de tous les maux, le plus grand que nous avons à éviter dans l'autre vie, c'est la damnation éternelle, où le péché conduit comme la cause à son effet. C'est donc particulièrement de l'un et de l'autre que nous demandons d'être préservés. Mais voulons-nous, si j'ose parler de la sorte, nous jouer de Dieu; prétendons-nous l'outrager en le priant, et lui faire insulte? Seigneur, lui disons-nous, que votre grace nous garde du péché! mais ce péché, nous l'aimons; mais ce péché, nous l'entretenons dans nous et nous l'y nourrissons; mais ce péché, nous en faisons le principe de toutes nos actions, le ressort de toutes nos entreprises, l'ame de tous nos plaisirs, la douceur et l'agrément de toute notre vie. Je dis plus : nous en faisons notre idole et notre divinité; nous le favorisons ce péché, nous nous familiarisons avec lui, nous prenons sa défense; et si l'on veut nous en donner de l'horreur, c'est contre ceux mêmes qui travaillent à nous en détacher, que nous tournons toute notre haine. Ainsi nous laissons-nous entraîner dans cet abîme de malheurs qui en est le terme, et où nous ressentirons éternellement les coups de la vengeance divine. C'est là, c'est dans cette fatale éternité, qu'il n'y aura plus à demander que Dieu nous délivre de ce lieu de tourments où l'arrêt de sa justice nous aura précipités. Il falloit le demander plus tôt, et le bien demander. Nous l'aurons demandé pendant la vie, il est vrai : mais nous l'aurons demandé comme ne le demandant pas. Car c'est ne le pas demander, que d'y apporter, en le demandant, des obstacles invincibles; et Dieu pourra toujours nous reprocher que nous ne l'aurons pas voulu, ou bien voulu : septième et dernière condamnation.

Où donc en sommes-nous, et que ne sera pas capable de corrompre la malice de notre cœur, quand elle peut de la sorte pervertir la prière même, et la plus excellente de toutes les prières? Je ne dis pas,

à Dieu ne plaise! la pervertir en elle-même; c'est une prière toute divine, et qui garde partout son caractère de divinité : mais je dis la pervertir par rapport à nous, et au fruit que nous en devons retirer. Le dessein du Fils de Dieu, en nous la traçant, a été que ce fût pour tous les fidèles une source de graces et de bénédictions : mais, par l'abus qu'en font la plupart des chrétiens en la récitant, elle ne peut qu'irriter le ciel, et qu'attirer sur nous ses anathèmes et ses malédictions. Faut-il pour cela nous l'interdire absolument, et ne la prononcer jamais? autre malheur non moins funeste ni moins terrible. Ce seroit nous excommunier nous-mêmes; ce seroit nous retrancher du nombre des enfants de Dieu, en ne l'honorant plus comme notre père; ce seroit, en quelque manière, nous séparer du corps de l'Église, en ne priant plus avec elle ni comme elle. Nous ne pouvons donc trop user d'une prière qui nous a été si expressément recommandée par Jésus-Christ. Si nous sommes justes, cette prière, dite avec une foi vive et une humble confiance, servira à notre avancement et à notre perfection. Si nous sommes pécheurs, cette prière, accompagnée d'un sentiment de pénitence, servira à fléchir le cœur de Dieu, et à nous remettre en grace auprès de lui par une sincère conversion. Si même nous ne nous sentons point encore touchés d'un repentir assez vif, cette prière, jointe à un vrai desir d'être plus fortement attirés, servira à nous obtenir une grace de contrition. Mais adressons-nous, pour en profiter, au divin Sauveur qui nous l'a enseignée, et demandons-lui que, comme il en est l'auteur, et qu'il nous l'a mise dans la bouche, il en soit, en nous animant de son esprit, le sanctificateur et le médiateur.

Il sera l'un et l'autre, quand nous prierons selon les intentions que cet adorable maître s'est proposées en nous apprenant lui-même à prier. Étudions-les, méditons-les, pénétrons-les; et, pour y bien entrer, appliquons-nous chacun en particulier chaque demande, et disons à Dieu :

I. *Notre Père qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié.* Dieu de majesté, Roi des rois et Seigneur des seigneurs, grand Dieu, ce ne sont point tous ces titres et tant d'autres que j'emploie pour vous intéresser en ma faveur et pour trouver accès auprès de vous. Vous êtes mon père, cela me suffit. Oui, vous l'êtes, Seigneur; et tout ce que j'ai reçu de vous me le donne bien à connoître. Vous êtes le père de tous les hommes : mais j'ose dire que vous êtes encore plus particulièrement le mien que celui d'une infinité d'autres hommes, puisqu'il y a une multitude innombrable d'hommes et des peuples entiers que vous n'avez jamais prévenus des mêmes graces que moi, ni favorisés des mêmes dons.

Cependant, mon Dieu, ce titre de père, qui m'est si cher et qui m'annonce vos miséricordes, ne me fait point oublier votre pouvoir suprême et votre souveraine grandeur; et s'il excite toute ma con-

fiance, il ne m'inspire pas moins de respect et de vénération. Car vous êtes dans les cieux, ô Père tout puissant! et dans le plus haut des cieux. C'est là que vous avez établi le trône de votre gloire, là que vous faites briller toute votre splendeur, là que vous exercez votre empire au milieu de vos anges et de vos élus; et quoique la lumière où vous habitez soit inaccessible, c'est là même néanmoins que vous nous ordonnez d'élever nos esprits, de porter nos cœurs, d'adresser nos vœux. Recevez les miens, Seigneur, je vous les adresse. Ils sont sincères, et ils sont tels que vous le voulez. Par où puis-je mieux commencer que par vous-même; et de toutes les demandes que j'ai à vous faire, quelle est la plus naturelle et la plus juste, si ce n'est que votre nom soit sanctifié?

Ce nom adorable, c'est votre essence divine, puisque vous vous appelez *celui qui est;* ce sont vos infinies perfections, c'est tout ce que vous êtes. Or que tout ce que vous êtes, ô mon Dieu, soit honoré comme il le doit être, je veux dire du culte le plus pur, le plus religieux, le plus saint. Que tout l'univers vous connoisse, vous glorifie, vous adore. Que tout ce qui est capable d'aimer s'attache inviolablement à vous, et ne s'attache qu'à vous. Tel est le desir le plus affectueux de mon cœur, et le plus vif. Mais en vous le témoignant, touché d'une pieuse émulation que vous ne condamnerez point, Seigneur, j'ose ajouter que je voudrois, s'il étoit possible, moi seul vous aimer et vous glorifier autant que vous glorifient toutes vos créatures, et que vous aiment tous les esprits bienheureux et toutes les ames justes.

Que dis-je, mon Dieu? ce ne sont là que des souhaits, toujours bons, puisque vous en êtes le principe, l'objet et la fin; mais, au lieu de m'en tenir à des souhaits vagues et indéterminés, ce que je dois surtout vous demander et ce que je vous demande très instamment, c'est qu'autant qu'il dépend de moi, selon ma disposition et mes forces présentes, je vous glorifie dans mon état; c'est que sur cela je ne me borne point à des paroles, mais que je passe à la pratique et aux effets; c'est que par l'innocence de mon cœur, que par la ferveur de ma piété, que par la sainteté de mes œuvres, que par l'édification de mes mœurs, je vous présente chaque jour un sacrifice de louanges, et je vous rende jusqu'à la mort un hommage perpétuel.

II. *Que votre règne arrive.* Ah! Seigneur, qu'il arrive dans moi, ce règne si favorable et si desirable pour moi! Et comment n'y est-il point encore arrivé? comment, dis-je, ô mon Dieu, n'avez-vous pas plus tôt régné sur toutes les puissances de mon ame, sur tous mes sens, soit intérieurs, soit extérieurs, sur tout moi-même? Car qu'y a-t-il en moi qui ne soit à vous, et qui, par la plus juste conséquence et l'obligation la plus essentielle, ne vous doive être soumis?

Il est vrai, vous régnez dans moi et sur moi nécessairement, et par la souveraineté inséparable de votre être. Vous êtes mon Dieu; et

puisque vous êtes mon Dieu, vous êtes mon Seigneur : et parcequ'il ne dépend point de moi que vous soyez mon Dieu ou que vous ne le soyez pas, il ne dépend point non plus de moi que vous soyez ou ne soyez pas mon Seigneur. Mais comme je ne contribue en rien à ce règne de nécessité, dès qu'il est indépendant de ma volonté, il ne sert aussi qu'à relever votre gloire, et ne contribue en rien à ma perfection et à mon mérite. Ce n'est donc point là le règne que je vous demande. Je ne vous prie point qu'il s'établisse, puisqu'il est déja tout établi. Mais, Seigneur, il y a un règne de grace auquel je puis coopérer, et que vous avez fait dépendre de mon consentement et de mon choix. Je veux dire qu'il y a un règne tout spirituel où votre grace prévient une ame, et où l'ame prévenue de cette grace intérieure obéit volontairement et librement à toutes vos inspirations, se conforme en toutes choses et sans réserve à votre bon plaisir, exécute avec une pleine fidélité tous vos ordres, et n'a point d'autre règle de conduite que vos divins commandements et votre loi. Je veux dire qu'il y a un règne d'amour où le cœur se donne lui-même à vous, et se met, pour ainsi parler, dans vos mains, afin que vous le possédiez tout entier, afin que vous le gouverniez selon votre gré, afin que vous lui imprimiez tel sentiment qu'il vous plaît, afin que vous le dégagiez de toute affection terrestre, de toute attache humaine, de tout objet qui n'est point vous ou qui ne le porte pas vers vous ; afin que vous le changiez en vous, et qu'il ne soit qu'un avec vous. Or voilà l'heureux et saint règne après lequel je soupire. Qu'il vienne, et qu'il détruise en moi le règne du péché, le règne du monde, le règne de l'amour-propre et de la cupidité, le règne de tous les desirs sensuels et de toutes les passions.

Je n'ai que trop long-temps vécu sous l'empire de ces injustes maîtres, et sous leur tyrannique domination. Je n'ai que trop long-temps gémi sous leur joug également honteux et pesant. En quel esclavage m'ont-ils réduit, et en quel abîme devoient-ils un jour me précipiter ! Béni soit le moment où vous daignez m'éclairer, Seigneur, et où je commence à ouvrir les yeux pour me reconnoître ! En rétablissant votre règne au dedans de moi et en me conduisant, vous me remettrez dans la voie de ce royaume céleste, où vous m'avez préparé un trône de gloire et une couronne d'immortalité. C'est là que vous régnez sur tous les chœurs des anges et sur tous vos élus, que vous avez rassemblés dans votre sein pour être leur éternelle et souveraine béatitude ; c'est là que vous m'attendez, c'est dans ce séjour bienheureux : et quand y entrerai-je ?

Hélas ! mon Dieu, malgré la vue que la foi me donne de cette sainte patrie où je dois sans cesse aspirer, je sens néanmoins toujours le poids de la misère humaine qui me retient, qui m'appesantit, qui m'attache à ce monde visible et à mon exil, qui me fait craindre la mort et aimer la vie présente. Mais, Seigneur, ce sont les sentiments d'une nature

foible et aveugle, que je désavoue. Qu'elle y répugne ou qu'elle y consente, tous mes vœux s'élèvent vers le ciel. Que votre règne arrive. Que mon ame, dégagée des liens de cette chair corruptible qui l'arrête, puisse elle-même arriver bientôt à la terre des vivants. Car ce n'est ici que la région des morts; et je serois bien ennemi de moi-même si, pour une vie périssable et sujette à tant de calamités, je voulois prolonger mon bannissement, et retarder la jouissance de mon unique et suprême bonheur.

III. *Que votre volonté se fasse sur la terre comme dans le ciel.* Ainsi soit-il, ô mon Dieu! et est-il rien, Seigneur, de plus conforme à la droite raison et à la justice? est-il rien de meilleur pour moi que l'accomplissement de vos adorables volontés? Être des êtres et Créateur du monde, c'est par votre volonté que tout subsiste, et par votre volonté que tout doit agir. Y contrevenir en quelque sujet que ce puisse être, c'est un attentat contre l'autorité la plus légitime et contre les droits les plus inviolables.

Or voilà les désordres dont je dois néanmoins m'accuser devant vous et me confondre. Vous m'avez donné votre loi, et tant de fois je l'ai violée! Vous m'avez assujetti aux ordonnances de votre Église, et tant de fois je les ai transgressées! Vous m'avez pressé intérieurement par les saintes inspirations de votre esprit, et tant de fois j'y ai résisté! Vous m'avez exhorté par la voix de vos ministres, vous m'avez sollicité par leurs avertissements et leurs instructions, et tant de fois j'ai refusé de les entendre! Si pour fléchir mon cœur rebelle, et pour me faire rentrer dans le devoir d'une obéissance filiale, vous m'avez châtié par des adversités et des souffrances, bien loin de me rendre, je n'ai cherché qu'à repousser vos coups; et si vous me les avez fait sentir malgré moi, ils n'ont point eu d'autre effet que d'exciter mes impatiences et mes plaintes.

Voilà, mon Dieu, comment j'ai passé toute ma vie dans une indocilité et une rebellion continuelle. J'en rougis, je m'en humilie en votre présence, je vous en témoigne mes regrets : mais ce n'est pas assez. Il faut, Seigneur, qu'une soumission entière et sans réserve répare toutes mes résistances et toutes mes révoltes. Parlez, mon cœur est ouvert pour vous écouter; ordonnez, me voici prêt, par votre grace, à tout entreprendre et à tout exécuter. Vous plaît-il de m'abaisser ou de m'élever, de m'affliger ou de me consoler, de traverser mes desseins ou de les favoriser? de quelque manière que vous me traitiez, vous êtes le maître, et je n'ai plus d'autre sentiment à prendre que celui de Jésus-Christ même, lorsqu'il vous disoit : *Mon Père, que votre volonté s'accomplisse, et non la mienne.*

Et en effet, il est bien de mon intérêt, ô mon Dieu, que ce ne soit pas ma propre volonté qui me gouverne, mais la vôtre. Votre volonté est droite, et la droiture même; elle est sage, et la sagesse même; elle est sainte, et la sainteté même; elle est bienfaisante, et la bonté même.

Mais qu'est-ce que ma volonté propre? une volonté aveugle, et conduite par des guides aussi aveugles qu'elle, qui sont les sens et les passions; une volonté libertine et indocile, qui ne peut s'accoutumer au joug, ni souffrir la gêne et la dépendance; une volonté capricieuse et sujette à mille changements, selon le goût et les humeurs qui la gouvernent; une volonté criminelle et dépravée, que le péché a corrompue, et qui d'elle-même tend encore sans cesse vers le péché. Ah! Seigneur, ne me livrez pas à ses égarements, ni à la fausse liberté dont elle est si jalouse. Ne me livrez pas à moi-même; mais, par quelque voie que ce soit, daignez réduire cette volonté dure, et redoublez, s'il est nécessaire, vos plus rudes coups pour la dompter.

Car il faut que toute volonté humaine vous soit assujettie; et, sans parler des autres hommes que vous n'avez point commis à mes soins, il faut que je n'aie plus d'autre volonté que la vôtre; il faut que vous soyez obéi dans moi et par moi, comme vous l'êtes dans le ciel et par vos anges bienheureux : voilà le modèle que vous me proposez, et que je dois me proposer moi-même. C'est-à-dire, mon Dieu, que je dois avoir la même dépendance, pour ne rien faire que par vos ordres et selon votre bon plaisir; la même fidélité, pour n'omettre rien de tout ce qui m'est prescrit, et de tout ce que je sais vous plaire; la même pureté d'intention, pour ne chercher que vous en toutes choses, et pour les rapporter toutes à votre gloire; la même assiduité et la même persévérance, pour ne me point rebuter des difficultés, et ne me lasser jamais de votre service; la même ferveur et le même zèle, pour agir toujours avec un amour prompt, vif et fervent. Vous servir autrement, Seigneur, ce ne seroit plus vous servir en Dieu.

IV. *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour.* Oserai-je le dire? dès que vous êtes notre père, Seigneur, et que vous êtes notre maître, cette double qualité vous engage, et comme père à nourrir vos enfants, et comme maître à entretenir vos serviteurs. Ainsi votre prophète nous l'a-t-il promis de votre part et en votre nom. Parmi les merveilles de votre divine providence et de votre miséricorde infinie, il compte le soin que vous prenez de fournir à la subsistance de ceux qui vous craignent. Mais il n'en dit point encore assez, ô mon Dieu! et vous portez bien plus loin vos soins paternels. Non seulement vous nourrissez vos enfants qui vous aiment et vos serviteurs qui vous craignent, mais vos ennemis mêmes qui vous renoncent et qui vous blasphèment, mais les plus vils animaux dont vous n'êtes point connu et jusqu'aux moindres insectes, mais tout ce qui a vie, ou dans les airs, ou dans les abîmes de la mer, ou dans toute l'étendue de la terre.

Je viens donc à vous comme à la source de tous les biens. Ce n'est point une avidité insatiable qui m'amène à vos pieds; mais j'y viens, comme un pauvre, vous demander le pain qui m'est nécessaire. Je viens, dis-je, Seigneur, vous exposer mon état, même temporel, puisque vous ne vous contentez pas de pourvoir aux nécessités de

l'ame, et que votre vigilance vous rend encore attentif aux besoins du corps. Si vous n'y aviez pensé continuellement depuis le moment de ma naissance, aurois-je pu subsister jusqu'à ce jour? et si vous cessiez présentement d'y penser, en quelle indigence tomberois-je bientôt, et à quelles extrémités me trouverois-je réduit? Soyez béni de tout ce que j'ai déja reçu de votre main secourable, et dans la suite ne la fermez pas jusqu'à me refuser l'aliment dont je ne puis me passer, et le pain qui me doit soutenir.

Car quand je viens vous représenter mon état, Seigneur, et mes besoins temporels, je ne prétends obtenir de vous autre chose que le pain; je veux dire que ce qui me suffit, non seulement pour moi, mais pour tous ceux qu'il vous a plu me confier, et à qui je suis redevable d'un entretien honnête et conforme à leur condition. C'est là que je borne mes desirs, sans les étendre à un superflu qui me seroit inutile, qui me deviendroit pernicieux et nuisible par l'abus que j'en ferois, qui allumeroit mes passions, qui serviroit de matière à mon orgueil pour s'enfler, et à ma sensualité pour satisfaire ses appétits les plus déréglés. Peut-être vous l'ai-je demandé jusqu'à présent, ce superflu; peut-être ai-je travaillé à l'acquérir, et l'ai-je acquis en effet : mais si c'est contre votre gré que je le possède, je ne vous prie point de me le conserver, et je vous prierois plutôt de me l'enlever. Quoi qu'il en soit, et quoi que vous jugiez à propos d'ordonner là-dessus, une juste médiocrité pour moi et pour tous ceux dont vous m'avez chargé, voilà, mon Dieu, de quoi je dois être content, et pourquoi j'implore votre assistance. C'est la prière que vous fit autrefois le plus sage des rois d'Israël, et ce fut une prière selon votre cœur.

Ainsi je vous dis comme lui, et dans le même sentiment que lui : *Ne me donnez ni la grande pauvreté, ni la grande richesse ; mais accordez-moi seulement ce qu'il me faut pour vivre* (*Prov.*, 20), avec la décence et avec la modestie convenable à mon état. Encore, mon Dieu, ce que j'ose vous demander, ce n'est point absolument que je le demande, mais autant que vous verrez qu'il me peut être utile et salutaire; ce n'est point avec inquiétude sur l'avenir, ni par une trop longue prévoyance, mais c'est seulement pour aujourd'hui, et avec une confiance entière pour le jour suivant. Demain, je vous présenterai mes vœux tout de nouveau ; et il est bien juste que chaque jour je reconnoisse devant vous mon indigence, que chaque jour je rende hommage à votre pouvoir souverain, et que chaque jour je sois obligé de recourir à vous pour ce jour-là même. De cette sorte, ô Dieu infiniment libéral et magnifique dans vos dons, je puis me reposer sur vous pour toute la suite de mes jours, et compter sur les trésors de votre providence, qui sont inépuisables. Ce ne doit point être une confiance oisive et présomptueuse. Vous voulez que je fasse tout ce qui dépend de moi; et quand je l'aurai fait, et que je me confierai en

vous, vous ne me manquerez point, comme vous ne m'avez encore jamais manqué.

V. *Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.* Hé quoi! Seigneur, malgré toutes ces qualités de créateur, de père, de maître, de conservateur, que je reconnois en vous et que j'y ai toujours reconnues, ai-je donc pu vous offenser? ai-je pu m'élever contre vous? ai-je pu me séparer de vous et vous renoncer? Ah! Dieu de miséricorde, il n'est que trop vrai, et je m'en suis déja confondu à vos pieds. Mais agréez encore l'humble confession que j'en fais, et que je ne cesserai point de renouveler jusqu'au dernier moment de ma vie, dans l'absolue et affreuse incertitude où je suis si vous m'avez pardonné.

Je sais que je suis pécheur, non seulement parceque je puis pécher, mais parcequ'en effet j'ai péché et que je pèche tous les jours. Je sais que la multitude de mes péchés est sans nombre; et si votre Prophète se croyoit chargé de plus d'iniquités qu'il ne portoit de cheveux sur sa tête, à combien plus forte raison puis-je dire de moi ce qu'il disoit de lui-même en s'accusant et se condamnant? Je sais que tout péché est une dette dont le pécheur doit vous rendre un compte exact, et dont vous exigez, selon la loi de votre justice, une digne satisfaction : d'où il s'ensuit qu'ayant toujours jusqu'à présent accumulé péchés sur péchés, je n'ai fait, dans tout le cours de mes années, qu'accumuler dettes sur dettes. Quel poids! quelles obligations! quelle matière de jugement, et quels sujets de condamnation! Juge redoutable, il me semble que j'entends tous vos foudres gronder autour de moi; et que ferai-je pour les conjurer? Il me semble que, dans l'ardeur de votre courroux, je vous vois prendre le glaive, lever le bras, vous disposer à me frapper; et comment pourrai-je parer aux coups dont je suis menacé? Toute mon ame en est saisie de frayeur, tous mes sens en sont troublés. Confus, interdit, tremblant, que vous dirai-je? Ah! je me trompe, ô mon Dieu! j'ai votre parole même à vous représenter. Parole authentique, solennelle, infaillible; car vous avez dit : *Pardonnez, et on vous pardonnera; remettez aux autres leurs dettes, et ce que vous devez vous sera remis* (Luc, 6). C'est l'oracle le plus exprès; et comme il est sorti de votre bouche, et que vous ne pouvez vous démentir, c'est la promesse la plus favorable pour moi et la plus immanquable.

De grand cœur, ô mon Dieu, j'accepte la condition. Elle m'est trop avantageuse pour la refuser. Si j'ai été offensé en quelque chose, de quelque part que ce soit et quoi que ce soit, je le pardonne entièrement; je le pardonne, non point seulement de bouche, ni en apparence, mais sincèrement, mais affectueusement, mais cordialement; je le pardonne pour vous, et par une pleine obéissance à votre divin commandement. Telle est, à ce qu'il me paroît, ma disposition intérieure, ou du moins je veux, avec votre aide et par votre aide, qu'elle

soit telle. Ce n'est pas que, malgré moi, il ne puisse rester encore dans mon cœur quelque impression capable de l'aigrir; mais vous savez que je la désavoue, et pour l'heure présente, et pour toute la suite de ma vie; vous savez que je veux la combattre en toute rencontre, vous savez que je veux en réprimer tous les sentiments, et en effacer peu à peu jusqu'aux moindres vestiges. Avec cela, Seigneur, Dieu de charité, Dieu d'amour, vous me permettez de venir à vous, et de vous dire : Pardonnez-moi parceque je pardonne, et comme je pardonne. Je fais ce que vous m'avez ordonné, et j'ose me répondre, avec une humble confiance, que vous ferez ce que vous m'avez promis.

VI. *Et ne nous exposez point à la tentation.* Qu'est-ce, mon Dieu, que la vie de l'homme? c'est une guerre perpétuelle. D'être donc exempt de toute tentation, de n'avoir jamais ni efforts à faire, ni victoires à remporter; de vivre dans un calme inaltérable et dans une paix parfaite sur cette mer orageuse du monde où nous passons, c'est à quoi je ne puis m'attendre, et ce que je ne dois pas même vous demander, puisque ce seroit un miracle, et qu'à un pécheur comme moi il n'appartient pas de vous demander des miracles et de les obtenir. Il est même de votre providence et de notre bien que nous ayons tous nos tentations, afin que nous ayons de quoi vous prouver notre fidélité, et que vous ayez de quoi nous récompenser. Aussi vos Saints ont-ils été d'autant plus éprouvés qu'ils étoient plus saints, et sont-ils encore devenus dans la suite d'autant plus saints qu'ils étoient plus éprouvés. Il n'y a pas jusqu'à l'Homme-Dieu, votre Fils adorable et le Saint des saints, qui, dans les jours de sa vie mortelle, a voulu, pour notre exemple, être assailli de la tentation, et nous apprendre à la surmonter. Après cela, qui refuseroit le combat refuseroit la couronne; et qui ne voudroit avoir nulle part au travail ne voudroit avoir, ni n'auroit en effet, nulle part à la gloire.

Mais, mon Dieu, si la tentation me doit être salutaire, c'est par votre grace; car que suis-je de moi-même qu'un foible roseau ou qu'un vase fragile, toujours en danger de se briser? A chaque pas je tomberois, à chaque occasion je rendrois les armes, et je céderois aux attaques de l'ennemi, à moins que le secours de votre bras tout puissant ne me prévienne partout, ne m'accompagne partout, ne me suive et ne me soutienne partout. Or c'est ce secours, c'est cette grace que je vous demande, quand je vous supplie de ne m'exposer point à la tentation, c'est-à-dire de ne m'y point abandonner à moi-même, de ne m'y laisser point succomber; de ne permettre point que je m'engage en certains périls où vous prévoyez que ma vertu me manqueroit et que je me perdrois; de redoubler à certains temps, en certaines occurrences plus dangereuses et plus fatales, votre attention sur moi pour veiller à mon salut, et votre divine protection pour me défendre et me garder. Dieu de mon ame et son Sauveur, souvenez-vous du

prix qu'elle vous a coûté, et ne souffrez pas que le démon, que le monde, que la chair vous enlèvent ce que vous avez racheté de votre sang.

Mais que fais-je? cette ame si précieuse, je la recommande à vos soins; et de ma part je la néglige, je n'en prends nul soin, je la hasarde tous les jours, sans réflexion, sans précaution, comme si je n'en tenois aucun compte, ou qu'au milieu de tant d'écueils et de tant de piéges, il n'y eût rien à craindre pour elle. Ah! puissiez-vous, Seigneur, me faire la grace tout entière! puissiez-vous, en veillant vous-même à ma conservation, exciter encore ma vigilance pour y travailler avec vous! Car vous voulez que j'y travaille, et si je ne seconde pas vos soins paternels, ils resteront sans effet. Vous voulez que j'use de cette armure céleste dont nous parle votre Apôtre, lorsqu'il nous dit, et qu'il nous le dit en votre nom : *Revêtez-vous des armes de Dieu, afin de pouvoir résister dans le temps fâcheux. Tenez-vous toujours en état, ayant la vérité pour ceinture autour de vos reins, et la justice pour cuirasse. Prenez en toute rencontre le bouclier de la foi, le casque du salut et le glaive de l'esprit, qui est la parole de Dieu* (*Ephes.*, 6). Tout cela, mon Dieu, m'enseigne à mettre en œuvre, pour me préserver, tous les moyens que me fournit la sainte religion que je professe. Tout cela m'apprend à me prémunir de la prière, de votre divine parole, de vos sacrements, de tous les exercices que votre Église me prescrit, et que la piété chrétienne me suggère. Autrement je ne puis voir le monde, ni m'engager dans le monde, sans m'exposer témérairement à la tentation. Or m'y exposer par une aveugle témérité, ce seroit me rendre indigne de votre assistance, ce seroit courir à ma perte, et je ne l'ai déja que trop connu par de funestes épreuves. Heureux au moins si, de mes malheurs et de mes égarements passés, je tire cet avantage, de savoir mieux désormais me tenir en garde et me précautionner!

VII. *Mais délivrez-nous du mal.* Vous ne me défendez pas, Seigneur, de vous demander la delivrance des maux temporels, de l'infirmité, de la pauvreté, de la douleur, de tous les revers et de tous les accidents qui peuvent survenir et troubler le repos de ma vie. Je vous dois même de continuelles actions de graces, et je ne puis assez vous témoigner ma reconnoissance de tous ceux dont il vous a plu jusques à présent me délivrer, sans que je l'aie su, et de ceux dont vous me délivrez encore tous les jours, sans que je le voie ni que j'en sois instruit. Car telle est l'efficace et la douceur de votre providence, ô mon Dieu! par des voies secrètes, et qui nous sont inconnues, vous nous sauvez de mille dangers que nous n'apercevons pas, et dont il n'y a que vous qui puissiez nous garantir. Soyez-en loué, béni, glorifié.

Mais, Seigneur, outre ces maux qui ne regardent que le corps et que la vie présente, il m'est bien plus important d'être délivré de ces

maux spirituels, de ces maux éternels, de ces maux extrêmes et essentiels, qui vont à la ruine totale de l'homme, et qui lui causent un dommage infini et irréparable. Tous les autres maux, en comparaison de ceux-ci, ne doivent plus être même comptés pour des maux ; et comme il n'y a proprement qu'un seul bien, qui est le souverain bien, il n'y a proprement qu'un seul mal, qui est le souverain mal. Or ce souverain mal, c'est le péché, et, en conséquence du péché, la damnation. Si donc, pour me mettre à couvert de l'un et de l'autre, il est nécessaire que j'éprouve quelque autre mal que ce soit, ah! mon Dieu, je ne demande plus que vous m'épargniez en ce monde. Frappez, s'il le faut, et autant qu'il le faut ; renversez, brûlez, tourmentez ; je m'offre moi-même, et je me présente à votre justice. Quelque douloureux et quelque sensibles que puissent être ses coups, je les recevrai comme des coups de grace, pourvu qu'ils servent à détruire en moi le péché, à déraciner le péché, à punir le péché, à couper court au péché, à prévenir les rechutes dans le péché, à me faire enfin éviter par-là cette affreuse réprobation qui doit être, dans l'éternité tout entière le châtiment du péché.

Pour cela, Seigneur, daignez me délivrer du malin esprit[1], je veux dire de l'esprit d'intérêt et d'avarice, de l'esprit d'ambition et d'orgueil, de l'esprit d'impureté et d'intempérance, de l'esprit de colère, de vengeance, d'animosité ; de l'esprit d'erreur, de tromperie, de mensonge ; de toutes les habitudes du vice, de toutes les convoitises des sens, de toutes les passions de mon cœur, et de toutes leurs illusions : car voilà tout ce que je comprends sous ce terme de malin esprit, capable, en me portant incessamment au péché, de m'entraîner dans le précipice, et de me perdre sans ressource avec lui.

Dieu du ciel et de la terre, seul puissant et grand, seul juste et saint, seul bon et miséricordieux, vous écouterez les vœux que je viens de vous adresser. Si de moi-même je les avois conçus et formés, et si je ne vous les adressois qu'en mon nom, ah! Seigneur, je me défierois de mon aveuglement, qui pourroit me tromper ; je me défierois de ma bassesse et de mon néant, qui me rendroient indigne d'être exaucé. Mais c'est votre Fils unique, la sagesse incréée, qui de point en point m'a tracé lui-même tout ce que je devois demander. C'est lui-même qui prie dans moi, qui prie avec moi et pour moi. *Considérez votre Christ;* jetez les yeux, non point sur une vile créature telle que je suis, non point sur un pécheur plus vil encore et plus méprisable, mais sur le divin Sauveur dont j'interpose auprès de vous la médiation, et dont j'emploie pour vous fléchir les mérites infinis. De toutes les demandes que je vous ai faites, il n'y en a pas une qui n'ait été selon son esprit et selon le vôtre. Je les ai faites avec confiance, et c'est avec le même sentiment que je les renouvelle, et que j'en attends de votre grace l'heureux accomplissement.

[1] *A malo, hoc est a maligno.*

PENSÉES DIVERSES SUR LA PRIÈRE.

Il en est de la prière comme de la piété. Elle est plus dans le cœur que dans l'esprit, et elle consiste plus dans le sentiment que dans le raisonnement. On a donné bien des règles de l'oraison, on en a tracé bien des méthodes; les livres en sont remplis, et on en a composé des volumes entiers. C'est à ce sujet que les maîtres de la vie spirituelle se sont surtout attachés, et là-dessus ils ont déployé toute leur doctrine. Rien de plus solide que leurs enseignements, rien de plus sage ni de plus saint. Étudions-les, respectons-les, suivons-les; mais du reste, sans rien rabattre de l'estime que nous leur devons, je ne feins point de dire que la grande méthode d'oraison, la méthode la plus efficace et la plus prompte, c'est d'aimer Dieu: non pas que j'entende ici un amour de Dieu, tel que l'ont conçu de nos jours de faux mystiques, justement condamnés et frappés des foudres de l'Église. Leurs principes font horreur, et les conséquences en sont affreuses; mais j'entends un amour véritable, un amour chrétien, c'est-à-dire un amour ennemi de tout vice, un amour agissant et fervent dans la pratique de toutes les vertus, un amour toujours aspirant à la possession de Dieu, et se nourrissant des espérances éternelles.

Avec cet amour on est tout-à-coup homme d'oraison. Car faire oraison, c'est s'occuper de Dieu, c'est converser avec Dieu, c'est s'unir à Dieu dans le fond de l'ame: or tout cela suit de l'amour de Dieu. Aimons Dieu: dès que nous l'aimerons, nous irons à la prière avec joie, nous y resterons sans dégoût et même avec consolation; quelque temps que nous y ayons employé, nous en sortirons avec peine, comme ce célèbre anachorète saint Antoine, qui le matin se plaignoit que le soleil en se levant vînt troubler l'entretien qu'il avoit eu avec Dieu pendant le cours de la nuit. Mais encore que dirons-nous à Dieu? Eh! que disons-nous à un ami? nous faut-il beaucoup d'étude et de grands efforts d'imagination pour soutenir une conversation avec lui, et pour lui témoigner nos sentiments? Nous dirons à Dieu tout ce que le cœur nous dictera: le cœur, dès qu'il est touché, ne tarit point; réflexions, affections, résolutions ne lui manquent point. Rien ne le distrait de son objet, rien ne l'en détourne: d'un premier vol, et conduit par la grace, il s'y porte, il s'y élève, il y demeure étroitement attaché. Ne cherchons point d'autre guide dans les voies de l'oraison, ne cherchons point d'autre maître que le cœur; nous apprendrons tout à son école, s'il est plein de l'amour de Dieu.

Quand nous prions, ce sont des graces que nous demandons, et non des dettes que nous exigeons. Qu'avons-nous donc à nous plaindre, lorsqu'il ne plaît pas à Dieu de nous écouter? n'est-il pas maître de ses graces?

Étrange témérité de l'homme, quand nous trouvons mauvais que

Dieu n'ait pas exaucé nos prières, et que nous nous en faisons une matière de scandale! Il est vrai : Jésus-Christ nous fait entendre que tout ce que nous demanderons en son nom, son Père nous l'accordera ; mais cette promesse, toute générale et tout absolue qu'elle paroît, est néanmoins conditionnelle ; c'est-à-dire qu'elle suppose que nous demanderons ce qu'il convient de demander, et que nous le demanderons comme il convient de le demander. Je dis ce qu'il convient de demander, soit par rapport à la gloire de Dieu, soit par rapport aux vues de la providence de Dieu, soit par rapport à nous-mêmes et à notre propre salut. J'ajoute comme il convient de le demander : tellement que notre prière soit accompagnée de toutes les dispositions intérieures et extérieures de l'esprit et du cœur, d'où dépend son efficace et sa vertu. Qu'une de ces deux conditions vienne à manquer, la parole du Fils de Dieu n'est plus engagée pour nous ; elle ne nous regarde plus.

De là il nous est aisé de voir combien nos murmures sont téméraires, toutes les fois que nous nous élevons contre Dieu, parcequ'il semble n'avoir pas agréé nos demandes, et qu'il n'y a pas répondu selon que nous le souhaitons. Car, afin que nos plaintes sur cela aient quelque apparence de raison, et que nous puissions les croire en quelque sorte bien fondées, il faut que nous soyons persuadés de deux choses : 1. Que nous avons demandé ce qu'il convenoit de demander ; et par conséquent que dans notre prière et dans la demande que nous avons faite, nous avons parfaitement connu ce qui étoit convenable à l'honneur de Dieu, convenable aux desseins de sa sagesse, convenable à notre souverain intérêt et à notre prédestination éternelle ; que nous ne nous sommes point trompés là-dessus, mais que nous en avons su pénétrer tout le mystère et découvrir tout le secret. 2. Que nous avons demandé comme il convenoit de demander, en sorte que nous y avons apporté toute la préparation absolument requise ; c'est-à-dire que nous avons prié avec des sentiments assez humbles, avec une réflexion assez attentive, avec une foi assez ferme, avec une ardeur assez affectueuse, avec un respect assez religieux, avec une persévérance assez constante pour rendre notre prière digne de Dieu et propre à le fléchir : voilà, dis-je, de quoi nous devons être convaincus, si nous prétendons être en droit de murmurer et d'en appeler à la parole de Jésus-Christ. Or compter sur tout cela, n'est-ce pas une présomption insoutenable ? n'est-ce pas un orgueil seul capable d'arrêter les graces de Dieu ?

Prions, et prions sans cesse, ainsi que l'ordonne l'Apôtre ; mais si notre prière demeure sans effet, gardons-nous de nous en prendre à Dieu, et de nous élever pour cela contre Dieu. Disons qu'il a des vues supérieures aux nôtres, et qu'il sait ce qu'il nous faut beaucoup mieux que nous ne le pouvons savoir ; disons qu'apparemment nous

nous sommes trompés, en regardant comme un avantage la grace que nous lui demandions; et que s'il nous la refuse, c'est qu'il en pense tout autrement que nous, et que, suivant les sages dispositions de sa providence, il ne voit pas que ce soit un bien pour nous; disons que c'est à nous de demander, mais à Dieu de rectifier nos demandes en y répondant, non pas toujours selon nos desirs, qui communément sont très aveugles, mais de la manière et dans le temps qu'il juge plus convenable; disons encore que si notre prière n'a pas été absolument défectueuse quant au fond, il est bien à craindre qu'elle ne l'ait été quant aux conditions; en un mot, disons et confessons de bonne foi que, quoi que nous fassions, nous sommes toujours indignes des faveurs divines. Nous ne pouvons mieux mériter l'accomplissement de nos vœux, qu'en reconnoissant que nous ne méritons rien.

Comme dans la vie humaine, et dans le commerce que nous avons entre nous, il y a des gens féconds en paroles, et qui nous font les plus longs discours sans rien dire, il y en a de même, par une espèce de comparaison, dans la vie chrétienne et dans le commerce que nous avons avec Dieu par la prière. Ils récitent de longs offices, ils y passent des heures entières, mais sans recueillement et sans dévotion. Qu'est-ce que cela? c'est parler beaucoup à Dieu, et ne le point prier.

Il y a une prière de l'esprit, du cœur, de la parole : de l'esprit par la réflexion, du cœur par l'affection, et de la parole par la prononciation. Mais outre ces trois sortes de prières, je puis encore ajouter qu'il y a une prière des œuvres par la pratique et l'action; et voici comment je l'entends. Saint Augustin disoit : *Celui-là sait bien vivre, qui sait bien prier*; et je dis, en renversant la proposition : Celui-là sait bien prier, qui sait bien vivre. La pensée de ce saint docteur est que dans la prière et par la prière nous nous instruisons de tous les devoirs d'une vie chrétienne, nous nous y affectionnons, et nous obtenons les graces nécessaires pour les accomplir : et je veux dire, par un retour très véritable, que d'accomplir fidèlement tous ses devoirs, que de s'occuper, de travailler, d'agir dans son état selon la vocation et le gré de Dieu, c'est prier : pourquoi? parceque c'est tout à la fois, et honorer Dieu, et l'engager, en l'honorant de la sorte, à nous favoriser de ses dons, qui sont les fruits de la prière. Observation importante, et bien consolante pour une infinité de personnes qui se plaignent de leur condition, parcequ'elle ne leur permet pas, disent-ils, de vaquer à la prière, et qu'elle ne leur en laisse pas le loisir. Outre qu'on peut prier partout, et que partout on en a le temps, puisque partout on est maître d'élever son ame à Dieu et de lui adresser les sentiments de son cœur, je prétends que ces mêmes occupations, qu'on regarde comme des obstacles au saint exercice de

la prière, sont tout au contraire des prières elles-mêmes, et des prières très efficaces auprès de Dieu, quand on les prend dans un esprit chrétien, et qu'on s'y adonne avec une intention pure et droite. *Car le royaume de Dieu*, et tout ce qui a quelque rapport avec ce royaume de Dieu, *consiste, non dans les paroles, mais dans les effets.* Dieu vous a chargé d'un emploi, et vous en remplissez avec assiduité les fonctions : en cela vous priez. La Providence vous a confié la conduite d'un ménage, et vous y donnez vos soins : en cela vous priez. Ainsi du reste. *Quand vous ensevelissiez les morts*, dit l'ange à Tobie, *que vous les cachiez dans votre maison, et que la nuit vous les portiez en terre, je présentois au trône de Dieu ces œuvres de charité* (Tob., 12), et elles sollicitoient en votre faveur la divine miséricorde. Point d'intercession plus puissante auprès de ce souverain maître, que la soumission à ses ordres et l'accomplissement de ses adorables volontés.

Miracle de la prière! rien ne résiste à son pouvoir, et mille fois elle a changé l'ordre de la nature, et l'a, pour ainsi dire, forcée à lui obéir : que dis-je? elle a mille fois désarmé le ciel même, et en a conjuré les foudres. Que d'événements merveilleux! que de prodiges! Moïse prie, et Dieu retire son bras prêt à frapper. Josué prie, et le soleil s'arrête dans sa course. Daniel prie, et les lions perdent toute leur férocité à ses pieds. Judith prie, et une formidable armée est mise en déroute. Dès qu'Élie a prié, le feu céleste descend, les pluies les plus abondantes arrosent la terre, les malades sont guéris, les morts ressuscitent : car telle a été dans l'ancienne loi la vertu de la prière; et ce seroit une matière infinie que le détail de tout ce qu'elle a fait dans la nouvelle. Après cela, défions-nous de la promesse du Fils de Dieu, lorsqu'il nous dit : *Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera* (Joan., 12). Que je me figure le plus puissant monarque du monde, et que je le suppose prévenu pour moi de la meilleure volonté, je ne puis néanmoins me répondre d'obtenir de lui tout ce que je lui demanderai, parceque son empire, quelque étendu qu'il soit, est limité, et que je lui demanderai peut-être au-delà de ce qu'il peut. Mais tout ce que je demanderai à Dieu, Dieu peut me le donner : pourquoi? parcequ'il est Dieu, et qu'étant Dieu, tout lui est possible. Si donc, dans les prières que nous avons à lui faire, nous manquons de confiance, c'est que nous ne connoissons pas le maître que nous prions. Nous en jugeons par notre foiblesse, au lieu d'en juger par l'indépendance absolue et la souveraineté de ce premier Être. Ne bornons point nos espérances, quand nous savons qu'elles sont fondées sur la parole d'un Dieu dont la fidélité ne se peut démentir, et dont la puissance est sans bornes.

DE L'HUMILITÉ ET DE L'ORGUEIL.

PARABOLE DU PHARISIEN ET DU PUBLICAIN, OU CARACTÈRE DE L'ORGUEIL ET DE L'HUMILITÉ, ET LES EFFETS DE L'UN ET DE L'AUTRE.

Jésus *proposa cette parabole au sujet de certaines gens qui se confioient en eux-mêmes comme s'ils eussent été des Saints, et qui ne regardoient les autres qu'avec mépris* (Luc, 18). L'Évangile nous fait d'abord connoître le dessein du Fils de Dieu, et quels sont ceux qu'il avoit en vue, lorsqu'il proposa cette parabole au peuple qui l'écoutoit. Quoiqu'en général elle puisse s'appliquer à toute ame vaine et orgueilleuse, elle convient particulièrement, et selon l'intention de Jésus-Christ, à une espèce de faux dévots contre qui cet Homme-Dieu a toujours témoigné plus de zèle, et qu'il n'a point cessé d'attaquer pendant tout le cours de sa mission et dans ses divines instructions. Gens remplis d'eux-mêmes et de leur prétendu mérite, qui seuls croyoient être, avec leurs disciples, les élus du Seigneur; qui parloient, qui décidoient, qui agissoient comme s'ils eussent été les seuls dépositaires de la loi et ses interprètes, les maîtres de la doctrine, les modèles vivants de la sainteté; qui se disoient suscités de Dieu pour la réformation des mœurs, pour le rétablissement de la discipline, pour la défense de la plus pure morale ; qui, sous un masque de piété et de sévérité, cachoient leurs intrigues, leurs cabales, leurs médisances atroces et leurs calomnies, leurs envies, leurs haines, leurs vengeances, surtout une hauteur d'esprit que rien ne pouvoit fléchir, et un orgueil insupportable; qui, par cette vaine apparence d'une vie régulière et austère, éblouissoient les yeux d'une troupe de femmes, dont ils parcouroient les maisons, et dont ils recevoient de puissants secours pour soutenir leur secte et pour accréditer leur parti; qui n'estimoient personne, n'épargnoient personne, ne faisoient grace à personne, damnant tout le monde, et traitant avec un dédain extrême quiconque ne se déclaroit pas en leur faveur et n'entroit pas dans leurs sentiments. Car il y avoit des hommes de ce caractère dès la naissance de l'Église, et dès le temps même que Jésus-Christ parut sur la terre; il y en a eu dans toute la suite des siècles, et il n'y en a que trop encore dans le nôtre. De sorte que cette parabole n'est pas seulement une figure, mais qu'on peut la prendre pour une histoire commencée dans le judaïsme, continuée dans le christianisme, et, par une malheureuse succession, perpétuée d'âge en âge jusques à ces derniers jours. Quoi qu'il en soit, entrons dans les vues du Fils de Dieu, et profitons des enseignements qu'il veut ici nous donner.

Deux hommes allèrent au temple pour prier: l'un étoit pharisien, l'autre publicain. C'est au même temple qu'ils allèrent tous deux, c'est à la même heure et dans le même temps, c'est dans le même dessein, qui étoit de faire à Dieu leur prière : mais du reste, ce ne fut pas, à

beaucoup près, dans la même disposition de l'ame, ni le même sentiment intérieur. De là vient que la prière de l'un eut un succès si favorable, au lieu que l'autre ne fut point écouté, et que sa prière devint un crime pour lui, et un sujet de condamnation. Car, avec la grace, ce qui donne le prix à la prière, c'est la disposition intérieure de l'ame : c'est de là qu'elle tire toute sa vertu et tout son mérite. Ces deux hommes n'étant donc pas également disposés par rapport à l'esprit et au cœur, ils ne devoient pas être également reçus de Dieu, qui ne s'arrête point au dehors, et n'a égard ni aux rangs, ni aux qualités, ni aux conditions, ni aux avantages de la naissance ou de la fortune, ni aux lieux, ni aux conjonctures, ni à quelque circonstance extérieure que ce soit ; mais qui pèse le cœur, et qui ne juge de tout le reste que par le cœur. Voilà pourquoi le Saint-Esprit nous avertit que notre premier soin *avant l'oraison*, notre soin le plus nécessaire et le plus essentiel, est *de préparer notre ame* (*Eccli.*, 18). Toute autre préparation, sans celle de l'ame, ne peut qu'être de nulle efficace auprès de Dieu ; et s'il ne se rend pas alors propice à nos vœux, c'est à nous que nous devons l'imputer, et dans nous que nous devons chercher le principe du mal, puisqu'en effet il est au-dedans de nous-mêmes.

Mais ceci posé, il est question de savoir qui des deux (je dis du pharisien et du publicain), qui, dis-je, étoit dans la disposition convenable pour prier, et qui n'y étoit pas. A s'en tenir aux apparences, il semble qu'il n'y ait point là-dessus à hésiter, ni de comparaison à faire. Un pharisien d'une part, et de l'autre un publicain, quel parallèle ! Un pharisien, un homme de bonnes œuvres, un homme exemplaire et d'une merveilleuse édification dans toute sa conduite, un homme exact jusques aux plus petites observances, et implacable ennemi des moindres relâchements; un homme révéré, vanté, canonisé du peuple; en un mot, un saint, selon la commune opinion. Au contraire, un publicain, un pécheur, et un pécheur par état, puisque son seul emploi de publicain le faisoit regarder comme tel ; un homme noté et décrié pour ses injustices, ses fraudes, ses violences, ses concussions ; de plus, un homme sujet à bien d'autres désordres que ceux de sa profession, et ayant vécu jusque là dans le libertinage et le scandale. Encore une fois, suivant les vues ordinaires, peut-on balancer un moment entre deux hommes dont la différence est si sensible? et qui est-ce qui tout d'un coup ne prononce pas à l'avantage du premier, et ne conclut pas que l'autre doit être réprouvé de Dieu? Mais les jugements du Seigneur sont bien au-dessus des nôtres, et l'événement n'est guère conforme à nos idées. Ce pharisien est condamné, et ce publicain justifié : pourquoi ? c'est que ce pharisien, que ce Juste est un orgueilleux dans sa prétendue justice ; et que ce publicain, que ce pécheur pénitent est humble dans sa pénitence. De sorte qu'en deux portraits raccourcis et opposés l'un à l'autre, la parabole nous représente admirablement, et les pernicieux effets de l'orgueil dans le pharisien, et

les salutaires effets de l'humilité dans le publicain. Instruisons-nous, et apprenons de là tout ensemble ce que nous devons éviter comme l'écueil le plus dangereux, et ce que nous devons nous efforcer d'acquérir et de pratiquer en toute rencontre comme une des plus excellentes et des plus solides vertus.

CARACTÈRE DE L'ORGUEIL, ET SES PERNICIEUX EFFETS DANS LE PHARISIEN.

Le *pharisien se tenant debout*. Il se tenoit debout; et ce n'est pas sans une vue particulière que l'Évangile marque cette circonstance : car c'est par-là qu'il commence à faire l'opposition du pharisien orgueilleux et de l'humble publicain. Au lieu que le publicain, à la porte du temple, ainsi qu'il est dit dans la suite de la parabole, se prosterne d'abord contre terre; le pharisien entre, avance, laisse derrière lui tous les assistants, approche de l'autel, va prendre la première place; et là, sans plier un moment le genou, le visage assuré, la tête levée, il porte les yeux au ciel, et, par son regard fixe et arrêté, semble plutôt venir exiger du Seigneur une dette, que lui demander aucune grace.

Il n'y a point de vice qu'il nous soit plus important, dans l'usage du monde, de tenir au moins caché, si nous en sommes atteints, que l'orgueil, parcequ'il n'y en a point qui nous rende plus odieux. On pardonne plus aisément tous les autres vices, on les tolère; mais l'orgueil est insupportable. Aussi Dieu n'a-t-il pu le souffrir dans le ciel, et dès qu'il le vit dans ses anges, il les précipita au fond de l'abîme. Cependant on peut ajouter que de tous les vices, c'est celui peut-être qui se produit plus naturellement au-dehors, et qu'il est plus difficile de dissimuler. Tout le fait paroître : l'air, la contenance, la démarche, le geste, la composition du visage, le tour des yeux, le discours, la parole, le ton de la voix, le silence même, cent autres signes qui frappent la vue et dont on s'aperçoit tout d'un coup.

Un homme n'a donc qu'à se montrer, on le connoît bientôt, et son orgueil se répand dans toutes ses actions. S'il est dans une assemblée, il faut toujours qu'il soit placé aux premiers rangs : il ne balance pas là-dessus; et, sans attendre comme d'autres, et selon l'avis du Sauveur du monde, qu'on lui fasse honnêteté pour l'inviter à monter plus haut, il se croit affranchi de cette loi de bienséance, et prévient de lui-même cette cérémonie. S'il parle dans un entretien, c'est ou en maître qui ordonne avec empire, ou en juge qui décide avec autorité, ou en philosophe qui prononce des sentences et des oracles, ou en docteur qui enseigne et qui dogmatise. Il occupe seul toute la conversation, et ferme la bouche à quiconque voudroit l'interrompre pour quelque temps, et demander à son tour le loisir de s'expliquer. Si, par une disposition toute contraire, il se tait et prend le parti d'écouter, l'at-

tention qu'il donne ne fait pas moins voir avec quelle hauteur d'esprit et quel dédain il reçoit ce que chacun dit. Ses réponses les plus ordinaires, ce sont quelques coups de la tête, quelques œillades, quelques souris moqueurs, quelques mots entrecoupés, quelques expressions enveloppées et mystérieuses, comme s'il étoit seul au fait des choses, comme s'il avoit seul la clef des affaires, comme s'il en savoit seul pénétrer le secret et démêler les ressorts, comme si tout ce qu'il entend n'étoit de nul poids et ne méritoit nulle réflexion, comme s'il ne daignoit pas y prêter l'oreille, et qu'il le regardât en pitié. Car dans la société humaine on ne rencontre que trop de ces presomptueux qui n'ont pas même soin de se déguiser, et se laissent emporter aux sentiments de leur orgueil. Orgueil grossier dont rougit pour eux toute personne sage et pourvue de raison : mais eux, ils ne rougissent de rien, tant ils sont infatués d'eux-mêmes et prévenus à leur avantage. Ainsi, sans qu'ils le remarquent, et par la plus dangereuse séduction, l'orgueil qui les possède, tout visible qu'il est, échappe à leurs yeux et se dérobe à leur connoissance, tandis qu'il se manifeste aux yeux du public et qu'il choque tous les esprits. A les en croire, toutes les prérogatives qu'ils s'attribuent, tout ce qu'ils disent, tout ce qu'ils font, n'est point orgueil, mais ingénuité et franchise, mais justice et vérité : du moins le pensent-ils de la sorte, et sont-ils bien persuadés qu'on le doit penser de même. Erreur déplorable, mais qui cause plus d'indignation qu'elle ne donne de compassion : et voilà comment, à force de s'estimer eux-mêmes et de vouloir être honorés et estimés, ils perdent toute l'estime qu'ils pourroient d'ailleurs avoir dans le monde.

Ce n'est pas, au reste, qu'il n'y ait un orgueil plus circonspect et plus délicat. On affecte une certaine modestie extérieure : on est honnête, prévenant, affable ; on a de la douceur, de la politesse, de la retenue, une conduite, selon les apparences, tout unie ; on ne s'enfle point, on ne s'élève point, on n'entreprend point de dominer ni de se distinguer. Mais, outre que tout cela n'est assez souvent qu'une modestie fastueuse, qui, pour user de cette figure, comme un voile transparent, laisse entrevoir l'orgueil même qu'elle couvre, il y a mille occasions où il trompe toute notre vigilance, et sort malgré nous des ténèbres où l'on tâchoit de le tenir enseveli. En effet, quelque précaution qu'on prenne et quelque attention qu'on ait sur soi-même, il n'est pas moralement possible, dans le commerce de la vie, que mille sujets imprévus ne piquent notre cœur et ne blessent notre orgueil. Or du moment que l'orgueil se sent blessé, il se trouble, et, dans le trouble où il est, il éclate et ne garde plus de mesures. La raison en est bien naturelle : c'est que l'orgueil est l'endroit le plus vif du cœur, je dis d'un cœur vain : pour peu qu'on y touche, la douleur nous fait jeter de hauts cris. On voit un homme se déconcerter, s'aigrir, s'animer. Il répond sèchement, il parle durement, il s'exprime en des termes fiers et méprisants; quelquefois la colère l'irrite jusques à l'emportement. On ne le reconnoît

plus; et dans la surprise où l'on se trouve, on demande si c'est là cet homme qu'on croyoit si modéré, si patient, si humble.

Ce qui doit encore plus étonner, c'est lorsqu'on vient à découvrir cette sensibilité et cet orgueil dans des ames pieuses et dévotes, dans des ames religieuses et consacrées à Dieu, dans des ministres de l'Église et des pasteurs du peuple fidèle. Le prophète vit en esprit l'abomination de désolation dans le lieu saint; et n'est-ce pas ce qui s'accomplit réellement à nos yeux et de quoi nous sommes témoins, quand nous voyons l'orgueil dans les plus sacrés ministères, l'orgueil dans le sac et sous le cilice, l'orgueil dans le sanctuaire de Jésus-Christ, sous les livrées de Jésus-Christ, à la table, à l'autel de Jésus-Christ? C'est là qu'on le porte, et, au lieu de l'étouffer aux pieds d'un Dieu humilié et anéanti, c'est de là qu'on le rapporte aussi entier et aussi vivant qu'il étoit. Scandale qui confirme le monde dans ses préjugés contre la dévotion, et qui l'autorise à dire, quoique avec une malignité outrée, qu'il suffit d'être dévot pour en être plus jaloux de son rang, plus intraitable sur ses priviléges et sur ses droits, plus sensible à la moindre offense, plus scrupuleux sur le point d'honneur, en un mot, plus orgueilleux.

II. *Il faisoit en lui-même cette prière.* Pourquoi en lui-même, et qu'est-ce que cela signifie? Peut-être ce pharisien ne daignoit-il pas se conformer à l'usage, ni s'assujettir comme les autres à prononcer les prières ordinaires. Peut-être aussi cette parole nous fait-elle entendre que, dans toute sa prière, il n'étoit occupé que de lui-même, et non point de Dieu; qu'il n'envisageoit que lui-même et que ses prétendues perfections, dont il venoit s'applaudir et se glorifier.

De quelque manière qu'on l'explique, une réflexion là-dessus se présente, et une vérité dont on auroit peine à convenir, si l'expérience n'en étoit pas une preuve convaincante: c'est que l'orgueil se mêle jusque dans l'exercice de l'oraison, et voici comment. Car dans l'oraison il y a différentes voies: les unes plus communes, et les autres plus relevées et plus particulières; les unes aisées, connues, à la portée de tout le monde, mais les autres plus secrètes et propres d'un petit nombre d'ames que Dieu favorise de certaines communications, et à qui il fait contempler de plus près sa souveraine majesté. Selon ces voies différentes, Dieu dispense différemment les dons de son esprit, de cet esprit de sainteté qui, n'étant qu'un et étant toujours le même, se diversifie néanmoins en tant de manières dans ses divines opérations, et, suivant le langage de l'Apôtre, fait prendre à sa grace toutes sortes de formes pour s'accommoder à tous les sujets où il lui plaît de la répandre. Cependant l'ordre naturel n'est pas que Dieu, dès le premier essai, élève une ame à ces sublimes degrés d'oraison et de contemplation où les Saints sont parvenus. Il a ses règles que sa sagesse lui prescrit, et qu'elle nous prescrit à nous-mêmes, afin que nous les observions. C'est-à-dire qu'il veut que nous commencions par les pratiques

les plus usitées; que nous nous y exercions assidûment et constamment; que nous soyons contents d'en demeurer là, si l'esprit céleste, dont nous devons attendre l'impression, ne nous conduit pas plus avant; que de nous-mêmes nous ne nous ingérions point dans des mystères qui sont si fort au-dessus de nous ; que nous nous estimions indignes de ces graces singulières et de ces états qui ne conviennent qu'aux ames choisies et aux fidèles serviteurs de Dieu; enfin, que nous comptions toujours pour beaucoup de pouvoir les suivre de loin, et de marcher par les routes les plus aplanies. Voilà ce que pense une piété humble ; voilà ce que lui inspire un bas sentiment de soi-même.

Mais il s'en faut bien que ce ne soit assez pour l'orgueil d'une ame qui se croit appelée à quelque chose de plus grand ; car on en trouve ainsi disposées. Leur présomption les emporte d'abord, comme d'un plein vol, dans le sein de la Divinité; et du moment qu'elles se sentent attirées à l'oraison, elles ne craignent point de dire ce que dit l'ange superbe dès l'instant de sa création : *Je monterai, j'approcherai du Très-Haut* (Isai., 14); j'irai directement à lui, et je le verrai dans sa gloire. Qu'un directeur éclairé, et instruit des ruses de l'ennemi, qui se transforme en esprit de lumière, s'oppose à une illusion si dangereuse, et dont il prévoit les conséquences; qu'il entreprenne d'arrêter cette ardeur précipitée, et de rabaisser ces vues trop abstraites et trop mystiques; qu'il veuille les assujettir à une certaine méthode, leur tracer certains sujets, leur faire considérer certains points essentiels, et les maximes fondamentales de la perfection chrétienne : tout cela, à leur goût, n'est bon qu'aux ames vulgaires, que Dieu laisse aller terre à terre, et marcher pas à pas. Si le directeur insiste, on lui fait son procès. On le traite d'homme peu versé dans la vie intérieure ; on se détache de lui, et on l'abandonne. Quelle langue parle-t-on? De s'exprimer simplement et clairement, ce seroit descendre et se dégrader. On ne parle plus la langue des hommes, mais celle des anges. Belles expressions où l'on se perd, et qu'on a recueillies en de saints auteurs, qui comprenoient ce qu'ils disoient, parcequ'ils le disoient de cœur, et non par une puérile affectation. Un des éloges les plus solides que le Prophète royal donne au Juste, est qu'il ne s'élève point au-dessus de lui-même. Allons à Dieu, et allons-y par la prière ; mais notre prière ne peut être agréable qu'autant qu'elle sera sanctifiée par notre humilité. Or l'humilité nous empêchera de nous émanciper si vite ; et plus elle nous tiendra renfermés dans nous-mêmes et dans la vue de nos misères, plus elle engagera Dieu à s'unir à nous, et à nous unir à lui par la connoissance et la vue de ses grandeurs. Tandis que Moïse prioit sur la montagne, il étoit défendu à tout le peuple d'en approcher ; et quiconque eût osé même toucher le pied de cette montagne sainte eût été frappé de mort. Laissons les parfaits goûter les douceurs d'un commerce intime avec Dieu, et s'abîmer dans la contemplation de ses infinis attributs; mais nous, mettons-nous au rang du

peuple, et demeurons-y jusqu'à ce que Dieu nous appelle. Autrement notre témérité trop empressée nous exposeroit à de tristes retours, et il seroit à craindre que la parole de l'Écriture ne se vérifiât en nous : *Le Seigneur a dissipé les projets que les orgueilleux formoient dans leur cœur, et il a confondu toutes leurs pensées* (Luc., 10). Plût au ciel qu'on en eût moins vu d'exemples ; et plaise au ciel que les exemples qu'on en a vus dans les siècles passés servent de leçons aux siècles à venir, et les préservent des mêmes égarements !

III. *Mon Dieu, je vous rends graces.* Rendre à Dieu de continuelles actions de graces, c'est entre les devoirs de l'homme un des plus justes et des plus indispensables. Aussi ce qu'il y a de répréhensible dans le pharisien, ce n'est pas de remercier Dieu, mais de ne le pas remercier par un véritable esprit de religion, ni avec les sentiments dont ce pieux exercice doit être accompagné. Car la reconnoissance que nous témoignons à Dieu doit être une reconnoissance toute religieuse ; or une reconnoissance vraiment religieuse, en quoi consiste-t-elle ? 1. A donner à Dieu toute la gloire des graces qu'on en a reçues, et à ne s'en point glorifier soi-même ; 2. à ne point abuser de ces graces pour se préférer au prochain, et pour le mépriser ; 3. à se confondre même du mauvais usage qu'on a fait de ces graces, et qu'on en fait tous les jours, au lieu qu'en d'autres mains elles profiteroient au centuple ; 4. à trembler en vue de ces graces et du compte rigoureux que Dieu nous en demandera, comme le maître de l'Évangile demanda compte à ses serviteurs des talents qu'il leur avoit confiés ; 5. à ne se pas contenter de ces graces, et à ne pas croire qu'on n'a plus besoin de rien, mais à reconnoître, malgré ces graces, notre extrême indigence, et à implorer sans cesse la divine miséricorde pour en obtenir de nouvelles. Telles sont les dispositions d'une ame reconnoissante envers Dieu ; tel est l'esprit qui l'anime et qui la conduit.

Mais ce n'étoit pas là, à beaucoup près, l'esprit du pharisien. Il remercie Dieu, pourquoi ? non pas pour donner à Dieu la gloire de toutes les perfections dont il se flattoit d'avoir été doué, mais pour se l'attribuer à soi-même, pour se retracer le souvenir de tant de bonnes qualités, pour se les remettre devant les yeux, et pour s'y complaire. De cette estime de lui-même, ainsi que la suite le fait voir, naît le mépris d'autrui. A son gré, il n'y a personne qui l'égale, ni qui puisse entrer avec lui en quelque comparaison. Bien loin de se reprocher aucun abus des dons excellents que lui a départis la main libérale du Seigneur, il s'applaudit au contraire d'en avoir toujours usé le plus saintement, par tout le bien qu'il a pratiqué et qu'il pratique. Bien loin de craindre le jugement de Dieu, et d'être en peine sur le compte qu'exigera de lui ce souverain juge, il semble qu'il veuille le prévenir, et que ce soit ce qui l'amène à l'autel. Il semble qu'il vienne lui-même se présenter pour répondre du bon emploi qu'il prétend avoir fait des rares talents dont il se croit pourvu par la grace du ciel, et du profit

qu'il en a retiré. Enfin, persuadé que rien ne lui manque, et que ce qu'il a lui suffit pleinement, il ne souhaite ni n'attend rien de plus; et c'est pour cela même qu'il ne demande rien. Chose admirable! remarque saint Augustin : il est venu dans le temple pour prier; mais examinez toutes ses paroles, et vous trouverez qu'elles ne tendent qu'à se louer. *Seigneur*, dit-il, *je vous rends graces :* mais il n'a garde d'ajouter : *Mon Dieu, accordez-moi encore telle grace.* Il en a autant qu'il est nécessaire; et il ne lui en faut pas davantage pour faire de lui un homme accompli.

La malignité de notre orgueil ne va pas jusqu'à refuser à Dieu la qualité de premier principe, et à ne vouloir pas l'honorer comme l'auteur de tous les biens : il y auroit du blasphème et de l'impiété. Nous nous faisons une religion et une obligation capitale de souscrire à cet oracle de l'Apôtre : *Qu'avez-vous que vous n'ayez point reçu?* Mais l'orgueil de notre cœur ne s'accommode guère de ce qui suit : *Or, si vous l'avez reçu, d'où vient que vous vous en glorifiez comme si vous ne l'aviez pas reçu* (1. *Cor.*, 4)? Il est vrai que sur cela nous gardons certaines apparences, que dans l'occasion nous publions assez hautement combien nous sommes redevables à Dieu; que nous voulons qu'il en soit loué, qu'il en soit béni; que nous le bénissons nous-mêmes et nous le remercions : mais que l'orgueil a de retraites cachées pour se sauver! qu'il sait bien ménager ses intérêts, lors même qu'il paroît les abandonner et y renoncer!

Nous remercions Dieu; mais dans le sentiment de notre reconnoissance, il y a toujours un retour vers nous-mêmes. Nous avons beau protester devant Dieu que la gloire de tout lui appartient : nous le disons des lèvres; mais dans le fond nous en revenons toujours à nous-mêmes, et nous recueillons avec soin tous les rayons de cette gloire, qui peuvent rejaillir sur nous et nourrir notre complaisance.

Nous remercions Dieu, et nous voulons même que d'autres nous aident encore à le remercier. Gloire soit à Dieu! dit-on modestement : joignez-vous à moi pour lui rendre graces de la bonne issue qu'il a donnée à mes desseins, et des bénédictions qu'il a répandues sur mes travaux. Rien de plus chrétien, à ne s'en tenir qu'aux expressions et qu'aux dehors; mais que prétend-on par-là? On veut informer les gens de ce qu'ils pourroient peut-être ignorer, et qu'on est bien aise qu'ils n'ignorent pas. C'est un tour ingénieux et honnête pour leur faire savoir le succès qu'on a eu dans une affaire dont on étoit chargé, dans une entreprise qu'on avoit formée, dans les fonctions d'un ministère où l'on a été employé.

Nous remercions Dieu; mais aussi nous entendons bien qu'on respectera dans nous les dons de Dieu, qu'on aura pour nous des égards particuliers, qu'on ne nous confondra point avec la multitude, mais qu'on nous distinguera; qu'on nous déférera tous les honneurs dus à notre mérite et à sa supériorité; que s'il y a un choix à faire pour

quelque place importante, c'est sur nous qu'il tombera, et qu'aucun n'osera nous en contester la préférence; que nous aurons l'ascendant partout et sur tous; que tout se réglera par nos conseils, que tout passera par nos mains, n'y ayant personne que nous n'estimions au-dessous de nous, et que nous jugions capable de conduire les choses avec la même dextérité et la même sagesse que nous. Car voilà l'opinion où nous sommes; et si la pudeur nous empêche de nous en déclarer ouvertement, elle ne nous empêche pas dans le secret du cœur de le penser.

Nous remercions Dieu; mais du moins nous rendons-nous en même temps à nous-mêmes l'avantageux et consolant témoignage de répondre comme nous le devons aux vues de Dieu, et de faire un saint usage de ses bienfaits; de n'être point des serviteurs inutiles, mais de coopérer aux œuvres du Seigneur et à l'exécution de ses divines volontés par notre vigilance, notre application, notre habileté, notre industrie; de ne nous point épargner pour cela, et d'y avoir toute l'assiduité et tout le zèle qui dépend de nous? D'où nous tirons, sans hésiter, cette conséquence favorable, que nous ne paroîtrons pas au tribunal de Dieu les mains vides, et que nous pouvons espérer d'être mis au nombre de ces fidèles serviteurs dont la bonne administration sera éternellement et si abondamment récompensée.

Nous remercions Dieu; mais de quoi le remercions-nous plus volontiers? de certaines graces extérieures, et de certaines qualités plus propres à nous relever dans le monde, à nous y faire connoître, à nous en attirer les applaudissements, à nous donner de l'éclat et de la réputation. Ainsi les apôtres eux-mêmes prenoient plaisir à raconter au Fils de Dieu les miracles qu'ils opéroient, comment ils guérissoient les malades et comment ils chassoient les démons. Mais toutes les autres graces qui, sans ce brillant et sans ce bruit, agissent intérieurement sur l'ame, et ne servent qu'à la sanctifier, qu'à lui inspirer l'esprit de piété, de charité, d'humilité, de mortification, de renoncement à soi-même et aux vanités du siècle, ce sont des faveurs célestes, et des biens dont nous ne tenons point assez de compte pour en marquer à Dieu notre gratitude et pour lui en demander l'accroissement. Il n'y a que ce qui frappe la vue qui nous intéresse et qui pique notre envie : tout le reste nous est indifférent, parcequ'il l'est à l'orgueil qui nous domine, et que nous n'y trouvons rien qui le soutienne.

N'oublions jamais les dons du Seigneur, mais ne nous en souvenons que pour l'honorer. Ayons sans cesse, et dans le cœur et dans la bouche, les paroles du pharisien; mais disons-les autrement que lui et dans un esprit chrétien : *Seigneur, je vous rends graces.* Oui, mon Dieu, c'est à vous que je rends graces, et à vous seul, persuadé que tout ce que j'ai et tout ce que je suis, je ne l'ai que de votre libéralité, et je ne le suis que par votre miséricorde. Or n'ayant rien

que de vous et n'étant rien que par vous, c'est donc à vous que je dois l'hommage de tout, sans pouvoir rien prétendre à la gloire qui vous en revient. Qu'elle soit à vous tout entière; et malheur à moi, vile créature, si je m'y attribuois quelque droit, et si je voulois en détourner sur moi la moindre partie! *Seigneur, je vous rends graces*, et d'autant plus que je me reconnois moins digne des soins qu'a pris de moi votre providence : car qui étois-je, et qui suis-je? Si donc vous m'avez spécialement choisi, si dans la distribution de vos dons vous m'avez préféré à tant d'autres, ce n'est point une raison de me mettre au-dessus d'eux dans mon estime, ni de m'enorgueillir. Combien valoient mieux que moi, étoient mieux disposés que moi, vous auroient mieux servi que moi et auroient mieux répondu à vos adorables desseins! *Seigneur, je vous rends graces* : mais, bien loin de m'élever au sujet de vos bontés infinies pour moi, c'est au contraire ce qui doit me confondre et m'humilier. Le peu d'usage que j'en ai fait et le peu d'usage que j'en fais, voilà, mon Dieu, mon humiliation, voilà ma confusion. Que de fruits je pouvois produire et que de gloire j'aurois dû vous procurer avec les talents que vous m'avez donnés, avec les moyens que vous m'avez fournis, dans le rang où vous m'avez placé! Hélas! j'ai tout dissipé, tout profané, tout perdu. *Seigneur, je vous rends graces* : mais peut-être seroit-il à souhaiter que vous eussiez été moins libéral envers moi. Plus je vous suis redevable, plus vos jugements me sont redoutables. Je n'ai rien reçu de vous que je ne dusse employer pour vous et pour moi-même : pour vous, en vous glorifiant; pour moi-même, en me sanctifiant : et c'est ce qui me saisit de frayeur, quand je viens à réfléchir sur le trésor de colère que j'amasse, et sur les titres de condamnation que je vous mets en main contre moi par un énorme abus de vos bienfaits. Pensée terrible qui me retrace dans la mémoire le funeste sort de cet arbre infructueux qui fut coupé et jeté au feu; pensée capable de rabaisser toutes les enflures du cœur le plus vain, de renverser toute la confiance de l'ame la plus présomptueuse. Frappé de cette pensée, c'est à vous, Seigneur, que je m'adresse. Tous les biens dont il vous a plu jusques à présent de me gratifier, et dont *je vous rends graces*, me font encore tout espérer de votre miséricorde dans l'avenir. Moins j'ai profité de vos dons, plus j'ai besoin de votre secours pour réparer mes pertes passées et mes dissipations. Vous ne me le refuserez pas, Seigneur, et ce sera un nouvel effet de votre amour, qui renouvellera toute l'ardeur de mon zèle et toute la vivacité de ma reconnoissance. C'est ainsi qu'on remercie Dieu sans orgueil, et que d'humbles actions de graces l'intéressent plus que jamais en notre faveur, et l'engagent tout de nouveau à répandre sur nous ses bénédictions les plus abondantes.

IV. *Je ne suis pas comme le reste des hommes, lesquels sont voleurs, injustes, adultères, ni tel que ce publicain.* C'est ici que l'orgueil se

découvre dans toute son étendue ; et par où? par un esprit de singularité, par un esprit de censure et d'une censure outrée, par un esprit de dureté envers les pécheurs, et de plus, par un aveuglement grossier à l'égard de soi-même. Esprit de singularité : *Je ne suis pas comme le reste des hommes ;* esprit de censure, mais d'une censure outrée : *lesquels sont voleurs, injustes, adultères;* esprit de dureté envers les pécheurs, *ni tel que ce publicain;* aveuglement sur soi-même le plus grossier : *Je ne suis pas.* Reprenons tout ceci et expliquons-le.

Esprit de singularité. Le pharisien ne se regarde pas comme un homme du commun. Il prétend faire rang à part ; et si l'on refuse de le distinguer, il sait assez se distinguer lui-même. Car de se confondre dans le grand nombre, d'agir de concert avec les autres et de se conformer à leurs exemples, ce seroit enfouir son mérite et l'obscurcir. On ne le connoîtroit point, on ne le remarqueroit point, on ne parleroit point de lui, et on ne lui rendroit point les honneurs qui lui sont dus. C'est pour cela qu'il commence par se séparer : *Je ne suis pas comme le reste des hommes.* On ne voit partout que trop de ces esprits particuliers à qui rien ne plaît, et qui ne peuvent rien goûter à moins qu'il ne soit extraordinaire, à moins qu'il ne soit nouveau, à moins qu'il ne leur soit propre. Ce qui les accommodoit d'abord, et ce qui étoit le plus selon leur sens et selon leur gré, lorsqu'ils étoient seuls à le pratiquer, leur paroît insipide, et perd pour eux tout son agrément et toute sa pointe, du moment qu'il vient à passer en coutume, et que l'usage s'en établit. Encore si l'on n'affectoit cette singularité que dans des choses indifférentes, que dans la conduite du monde, que dans la société humaine et civile : mais on l'introduit dans les choses de Dieu, jusque dans la dévotion, la religion, jusque dans le sanctuaire et les divins mystères. C'est même ordinairement en cela qu'on se rend plus singulier, et c'a été de tout temps l'esprit des novateurs.

D'où sont venues tant de variations dans les pratiques de piété, dans les prières, dans la récitation des offices, dans la lecture des livres, dans les décisions de morale, dans les exercices de pénitence, dans l'approche des sacrements? Il étoit naturel, et il eût été mille fois plus convenable et plus sage de laisser les fidèles dans les bonnes pratiques qu'ils observoient, dans des dévotions louables en elles-mêmes, autorisées par la tradition de plusieurs siècles, répandues parmi tout le peuple chrétien. Ils eussent bien plus profité des livres qu'on leur mettoit depuis long-temps dans les mains, qui, sans être si polis ni si ornés, édifioient davantage par leur simplicité et leur solidité, et servoient beaucoup plus à leur éclairer l'esprit et à leur toucher le cœur. Ils eussent incomparablement plus avancé dans les voies de Dieu, si l'on n'eût point tant agité et troublé les consciences par des rigueurs extrêmes et de fausses terreurs sur la morale, sur la péni-

tence, sur la fréquentation des sacrements, et qu'on s'en fût tenu aux maximes et à la conduite des habiles maîtres qui avoient éclairci toutes ces matières. Mais le premier principe d'un novateur, c'est de *n'être pas comme les autres hommes.* Car il n'y auroit point assez de gloire pour lui à ne dire que ce que les autres ont dit, et à ne faire que ce que les autres ont fait. Il veut frapper autrement la vue, et pour cela il faut qu'il réforme tout, ou plutôt qu'il renverse tout. De là grand mouvement, grand bruit, nouvelles observances, nouvelles pratiques, nouvelles prières, nouveaux offices, nouveaux livres, nouvelles questions sur la morale évangélique, et nouvelles opinions, nouvelles méthodes pour le sacrifice de la messe, pour la confession, pour la satisfaction des péchés, pour la communion : comme s'il vouloit s'appliquer ce que Dieu disoit de lui-même : *Voici que je renouvelle toutes choses* (Isai., 43). Il n'épargne pas même les Saints, ni leurs reliques, ni leurs faits mémorables, ni les lieux fréquentés en leur honneur; déplaçant du ciel qui il juge à propos, se piquant là-dessus d'un discernement juste, et refusant de se soumettre à ce qu'il appelle idées populaires. Or qu'est-ce que tout cela? des singularités. Singularités qui vont à changer presque tout le culte extérieur et toute la face de la religion. Singularités qui paroissent aux yeux du public, et qui attirent son attention. Singularités qui ne manquent pas d'approbateurs, d'admirateurs, de sectateurs, surtout parmi le sexe, lequel se porte aisément à tout ce qui a l'air de distinction. En un mot, singularités par où l'on se fait un nom dont on est jaloux, et dont l'orgueil se repaît.

Esprit de censure, et d'une censure outrée. Il n'y en eut jamais d'exemple plus sensible que celui du pharisien. Par où débute-t-il? il fait d'abord le procès à tout le genre humain : *Je ne suis pas comme le reste des hommes, lesquels sont voleurs, injustes, adultères.* Voilà sans doute une accusation bien griève, mais en même temps bien générale. Du moins s'il disoit : Je ne suis pas comme quelques uns des hommes, comme plusieurs des hommes, comme le plus grand nombre des hommes : mais ce ne seroit point assez pour son orgueilleuse et impitoyable critique. Il faut qu'il mette également tous les hommes, hors lui, dans la masse de perdition. Il faut, dans son idée, qu'il n'y ait que lui sur la terre qui soit homme de bien; et, par un raffinement de vaine gloire que remarque saint Bernard, ce qui le flatte, ce n'est point précisément d'être aussi homme de bien qu'il croit l'être, mais de l'être seul. Il ne fait donc grace à qui que ce soit, et il ne reconnoît de justice, d'équité, de probité, de vertu, que dans sa personne. Afin de ne rien exagérer, convenons, et il est vrai, qu'on ne va guère jusqu'à cette extrémité où le Fils de Dieu, dans une parabole, a voulu nous donner à connoître l'excès de l'orgueil. Nous ne voyons point que cela s'accomplisse à la lettre; et s'il se trouvoit un homme parmi nous qui eût assez d'assurance et assez de front pour se

vanter d'être dans toute la nature l'unique en qui réside la grace du Seigneur, et qui soit droit, équitable, vertueux, on le traiteroit d'extravagant et d'insensé. Mais du reste, l'expérience nous apprend combien il y a eu dans l'Église de Jésus-Christ, et combien encore il y a de ces prétendus saints qui volontiers, ou sans beaucoup de peine, damnent presque tout le monde. Prévenus à leur avantage et préoccupés de leurs maximes, ils se persuadent avoir seuls la science du salut, et être seuls instruits des voies de Dieu. Ne se pas joindre à eux et ne se pas conduire par eux, c'est, selon leur sens, se pervertir, s'égarer, se perdre.

Et parceque le nombre de ceux qui les suivent n'est pas tel après tout qu'ils voudroient, et que c'est le plus petit, en comparaison du reste des fidèles, voilà pourquoi ils s'élèvent avec tant de chaleur et tant de hauteur, ne prononçant que des anathèmes, lançant partout des malédictions, ne cessant point de déplorer l'affreux relâchement des mœurs, s'imaginant voir dans tous les états du christianisme une décadence entière, l'attribuant à des guides aveugles qui mènent d'autres aveugles; se regardant avec une pieuse complaisance, eux et leurs élus, comme d'heureux rejetons que la contagion a épargnés dans le champ du père de famille, bénissant Dieu de les avoir ainsi sauvés du naufrage et garantis de la corruption universelle. Il est certain que le monde est bien corrompu, et sur ce point leurs déclamations ne sont pas tout-à-fait mal fondées. Mais avec un peu plus de charité et moins d'orgueil, ils ne pousseroient pas si loin leur censure, ils ne donneroient pas des arrêts si vagues et si étendus, ils ne concluroient pas si vite pour la perte de quiconque ne prend pas leurs leçons et n'entre pas dans leurs intérêts; ils ne se déchaîneroient pas avec tant de violence contre la société humaine en général, ni en particulier contre des gens de bien dont le mérite les incommode; ils feroient justice à la piété partout où elle se trouve, et ils ne se figureroient pas, comme le pharisien, qu'elle ne se trouve que chez eux, ou qu'elle ne peut être agréable à Dieu, quelque part qu'elle se rencontre, si elle n'est marquée de leur sceau : car c'est ainsi que l'orgueil, ou s'arroge tout, ou réprouve tout.

Esprit de dureté envers les pécheurs. Le publicain étoit un pécheur, mais c'étoit un pécheur pénitent; les marques publiques qu'il donnoit d'une douleur sincère devoient exciter la compassion du pharisien; mais l'orgueil pharisaïque est sans pitié; il n'est touché que de sa propre excellence, et il insulte à la misère d'autrui : *Je ne suis pas comme ce publicain.* S'il eût consulté l'esprit de Dieu, il eût fait réflexion que ce pécheur n'étoit plus en quelque sorte pécheur, dès-là qu'il étoit contrit et repentant; et la religion lui eût dicté qu'il falloit condescendre aux foiblesses d'un homme nouvellement converti; qu'il falloit l'aider, le relever, le recevoir à miséricorde. Mais un pharisien ne sait agir qu'en juge inexorable, et jamais en père; il ne sait

parler qu'avec dédain et avec empire, et jamais avec douceur et avec bonté : C'est un malheureux, dit-il; je n'ai garde de lui ressembler. Que ces manières hautes et dédaigneuses, que ces paroles dures, dans la suite des temps, ont rebuté de pécheurs, dont il eût été bien plus à propos de seconder les bonnes dispositions par de sages et de salutaires ménagements! On eût gagné cette ame en la traitant avec plus de circonspection et plus de modération; on l'eût consolée, on l'eût encouragée, on lui eût inspiré de la confiance, au lieu qu'on l'a désolée et désespérée. Mais, dites-vous, c'est sa faute, et ce pécheur doit être préparé à tous les reproches qu'on lui peut faire, et à toute la sévérité dont on peut user à son égard : car il n'y a rien là qu'il ne mérite. J'en conviens, c'est sa faute, et dans le fond il doit se réputer digne des plus mauvais traitements et les accepter : mais de votre part n'est-ce pas en même temps une faute, et une faute très condamnable, de ne pas respecter dans votre frère, tout criminel qu'il est, l'image de Dieu et le prix du sang de Jésus-Christ; de l'exposer à une ruine totale par l'ascendant trop impérieux que vous prenez sur lui, et dont vous lui faites sentir tout le poids, par l'amertume de vos expressions et par la terreur de vos menaces; de ne vouloir pas charitablement, quoique prudemment, vous rapprocher de lui, afin de le rapprocher de son devoir; mais, au contraire, de vous butter, de vous obstiner contre lui, et de ne tenir nul compte du triste abandonnement où votre inflexible roideur le précipite; de vous croire quitte de son malheur en disant : C'est son affaire, que m'importe? s'il veut se damner, qu'il se damne! Il se damne en effet. Mais n'en êtes-vous pas coupable, lorsque vous pouviez, par des voies plus insinuantes, par des précautions plus mesurées, par un accueil plus engageant et plus modeste, le retirer de l'abîme et le remettre dans le bon chemin?

Aveuglement par rapport à soi-même. L'orgueilleux est d'autant plus sujet à se tromper et à se laisser tromper sur ses qualités personnelles, que son erreur lui plaît, parcequ'elle lui est avantageuse : ce qui fait que souvent il est tout ce qu'il croit ne pas être, et qu'il n'est rien de tout ce qu'il croit être. Ce pharisien de l'Évangile se regarde comme un homme irréprochable et sans vice. *Je ne suis pas*; et quoi? que n'est-il pas, ou que pense-t-il ne pas être? Il se vante de n'être pas semblable aux autres hommes, et surtout de n'être pas voleur comme eux, injuste comme eux, adultère comme eux. Mais étrange aveuglement de l'orgueil! dit saint Augustin; non seulement le pharisien est semblable aux autres hommes, mais il est pire que les autres hommes, puisqu'avec tous ses vices, qu'il se déguise à lui-même et qui égalent au moins ceux des autres hommes, il est encore le plus superbe des hommes. Semblable aux autres hommes : car on peut bien juger qu'il n'étoit pas différent de ces autres pharisiens contre qui le Fils de Dieu s'est tant de fois déclaré, et à qui il reprochoit en des termes

si forts leur obstination, leur envie, leur animosité, leur ambition, leur intérêt, leurs intrigues, leurs cabales, leurs violences, leur mauvaise foi, leur hypocrisie. Pire que les autres hommes, puisqu'à tous ces vices il ajoutoit la présomption et l'orgueil, qui en est le comble : par où il tomboit encore justement dans les mêmes vices qu'il imputoit à tous les hommes, en les traitant de voleurs, d'injustes, d'adultères. Car, sans savoir si réellement et dans le sens littéral il étoit tout cela, on peut toujours dire, continue saint Augustin, qu'il l'étoit dans un sens plus spirituel et plus mauvais. Et en effet, c'étoit un voleur, puisqu'il déroboit à Dieu sa gloire; c'étoit un injuste, puisqu'en se glorifiant lui-même au préjudice de Dieu, il usurpoit un bien qui ne lui appartenoit pas, et dont Dieu est jaloux par-dessus toute chose; c'étoit un adultère, puisqu'il abusoit des dons de Dieu, et qu'il les profanoit, en les faisant servir à son amour-propre et à sa vanité. Or voilà ce qu'il n'apercevoit pas, et sur quoi l'orgueil lui fermoit les yeux : de sorte qu'avec toutes ses imperfections et tous ses défauts, il ne voyoit rien en lui de répréhensible et de défectueux.

C'est ce qui nous arrive à nous-mêmes, et c'est le déplorable aveuglement où nous vivons. Nous avons des vices que nous ne connoissons pas : et pourquoi ne les connoissons-nous pas? parceque notre orgueil nous fascine tellement la vue, que découvrant, selon la figure de Jésus-Christ, jusqu'à *un fétu* dans l'œil d'autrui, nous ne remarquons pas dans le nôtre jusqu'à *une poutre*. Des vices que nous ne connoissons pas, parceque nous ne les voulons pas connoître : et pourquoi ne les voulons-nous pas connoître, pourquoi ne prenons-nous aucun soin de les connoître? pourquoi rejetons-nous même tous les moyens de les connoître? pourquoi n'écoutons-nous ni conseils, ni remontrances, ni remords intérieurs, ni réflexions capables de nous les faire connoître? c'est que cette connoissance nous traceroit de nous-mêmes une image désagréable; c'est qu'elle nous détromperoit de la bonne opinion que nous avons de nous-mêmes, et où nous aimons à nous entretenir; c'est qu'elle nous apprendroit ce que nous ne voulons point savoir, qui est de nous humilier. Des vices que nous ne connoissons pas, mais que le monde connoît, et qui donnent lieu à ses railleries et à ses discours. Car il n'est rien qui pique davantage le monde, ni qui excite plus son indignation et son mépris, que la confiance d'un homme et l'estime qu'il témoigne de lui-même, lorsque chacun voit ses foiblesses, et qu'il n'y a que lui à qui elles soient cachées. On demande s'il ne se trouvera personne qui l'éclaire, et l'on attend, pour son bien et pour son instruction, que quelque occasion mortifiante le désabuse, et le tire de l'ignorance où il est. Des vices que nous ne connoissons pas, parceque nous ne jugeons de nous-mêmes que par comparaison avec d'autres qui semblent plus vicieux que nous. Le pharisien se comparoit avec le publicain, et nous nous comparons

avec celui-ci ou avec celui-là gens scandaleux et décriés. Or, dans cette comparaison, nos vices disparoissent : mais bientôt ils se montreroient à nous dans toute leur difformité et toute leur laideur, si nous venions à nous mettre en parallèle avec tels et tels dont les exemples nous confondroient. Des vices que nous ne connoissons pas, parceque nous ne comptons pour quelque chose que certains vices grossiers qui corrompent les sens, que certaines actions basses qui portent leur honte avec elles, et avec leur honte leur remède.

Mais outre ces vices dont peut-être on a eu le bonheur de se garantir, il y a des vices de l'esprit, des vices du cœur, des vices de l'imagination, des vices du naturel, des vices de l'humeur ; il y a des passions, des inclinations, des entêtements, des caprices, des légèretés, des inconstances, des aversions, des haines, des mensonges, des dissimulations, et le reste. Ce sont des vices ; mais parceque ce sont des vices secrets, ou parcequ'ils ont une apparence moins odieuse, on se les passe aisément, et l'on n'y fait qu'une attention très légère. Ainsi ces vices ne diminuent rien de l'idée qu'on a de soi-même. Mais si l'on ne se laissoit pas aveugler par l'orgueil, on se diroit : Il est vrai, je ne fais tort à personne, non plus que le pharisien ; je ne suis point un usurpateur, je ne suis point dans le désordre et la débauche; mais du reste j'ai un esprit difficile, mais j'ai une imagination bizarre, mais j'ai un cœur indifférent, mais j'ai un naturel colère et brusque, mais j'ai une humeur dure et intraitable ; je suis obstiné dans mes pensées, violent dans mes desirs, ambitieux dans mes projets, malin dans mes jugements, aigre dans mes ressentiments, piquant dans mes paroles, infidèle dans mes promesses, précipité dans mes résolutions, déguisé dans mes desseins, lâche et négligent dans la pratique de mes devoirs. Voilà ce qu'on se diroit et ce qu'on ne se dit pas, parceque notre orgueil en souffriroit, et qu'on ne veut rien voir en soi qui puisse lui donner la moindre atteinte. On se considère par le bon côté, et l'on s'arrête là, sans rien examiner de plus, ni tourner ailleurs ses regards. C'est pourquoi Dieu, par un trait de miséricorde, permet quelquefois qu'une ame s'oublie en certaines rencontres, et qu'elle s'abandonne à des fautes grièves, qui dans la suite lui deviennent plus utiles que l'état où elle étoit, quoique moins criminelle, parceque ces chutes lui apprennent à se connoître, et en se connoissant mieux à ne plus tant présumer d'elle-même, mais à s'en défier.

V. *Je jeûne deux fois la semaine; je donne la dîme de tous mes biens.* Autre aveuglement de l'orgueilleux : il croit avoir des vertus qu'il n'a pas. Qu'entend le pharisien quand il dit qu'il jeûne deux fois la semaine, et qu'il donne la dîme de tous ses biens? il veut dire par-là qu'il est fort mortifié et fort pénitent, qu'il est homme religieux et fidèle observateur de la loi. Mais avec tous les jeûnes qu'il pratiquoit, et toutes les dîmes qu'il payoit, il n'avoit ni la vertu de pénitence ni la vertu de religion : comment cela ? parceque la vertu ne consiste pas préci-

sément dans les œuvres, mais dans l'esprit qui les anime et qui les sanctifie. Elle n'est vertu qu'autant qu'elle procède de Dieu et qu'elle tend à Dieu, qu'autant que Dieu en est le principe et que Dieu en est la fin, qu'autant que c'est un don de Dieu et un fruit de la grace de Dieu. Mais si c'est l'orgueil qui la produit, si c'est l'orgueil qui l'inspire, qui la soutient, qui la fait agir, la grace alors n'y a plus de part; Dieu n'en est plus le motif, et par conséquent ce n'est plus qu'un fantôme et une ombre de vertu. Le pharisien pouvoit donc jeûner, et n'avoir pas la vertu de pénitence; il pouvoit donner la dîme de tous ses biens, et n'avoir pas la vertu de religion : pourquoi? parcequ'il ne jeûnoit et qu'il ne payoit si abondamment la dîme que par orgueil.

Importante vérité dont nous pouvons et nous devons faire l'application à tant d'œuvres chrétiennes que l'orgueil empoisonne, et qu'il dégrade aux yeux de Dieu. Ce sont de bonnes œuvres, à les regarder en elles-mêmes, et à n'en considérer que la substance : on prie, on passe les heures entières devant les autels; on chante les louanges du Seigneur; on assiste à toutes les assemblées de piété, on y est le plus assidu, et l'on y paroît avec l'extérieur le plus composé et le plus dévot. Ce sont des œuvres utiles au prochain : on s'intéresse pour les pauvres, on les soulage par les aumônes qu'on leur fait et par celles qu'on leur procure; on visite les malades, on prend soin des hôpitaux, des prisons, de tout ce qu'il y a d'infirmes et de nécessiteux dans un quartier; on contribue à des établissements de charité, et l'on se retranche pour avoir de quoi y fournir. Ce sont des œuvres même tout apostoliques : on annonce la parole de Dieu, on instruit les peuples, on enseigne les ignorants, on dirige les consciences, on arrête les procès, on accommode les différends, on rapproche les cœurs et on les réconcilie. Ce sont des œuvres pénibles et laborieuses : on se consume de travaux dans une profession, dans un emploi, dans un ministère; on s'éloigne du monde, et on se prive de toutes ses douceurs; on se réforme dans les habits, dans le train, dans les ameublements, et l'on se réduit à un état simple et sans faste; on s'assujettit à un genre de vie austère, et de la plus haute perfection. Mais tout cela, néanmoins, ce ne sont point des œuvres vraiment vertueuses, ni de quelque valeur auprès de Dieu, dès que l'orgueil s'y mêle, et qu'il y répand sa contagion. On fait le bien sans être homme de bien, et l'on pratique les devoirs du christianisme sans être chrétien. Car le bien qu'on fait, on le fait en mondain, et les devoirs qu'on pratique, on les pratique en païen, puisque c'est pour une gloire tout humaine.

Écueil de la vaine gloire, écueil le plus subtil et le plus dangereux. Il est à craindre pour toutes sortes de personnes, mais on peut dire qu'il l'est singulièrement pour ceux-là même ou celles qui vivent dans une plus grande régularité, et qui semblent s'avancer avec plus de progrès dans le chemin de la vertu. Aussi est-ce à eux que le Fils de

Dieu s'adresse spécialement, quand il nous exhorte à nous préserver des atteintes de l'orgueil : *Gardez-vous de faire vos bonnes actions devant les hommes, afin d'en être vus* (MATTH., 6), et afin qu'ils conçoivent pour vous de l'estime. Il leur est plus aisé de se défendre du piége de l'intérêt et de toutes les convoitises qui corrompent les sens: mais le piége de la vaine gloire est si délicat, si imperceptible, et d'ailleurs si engageant et si touchant, qu'il est d'une extrême difficulté de l'éviter. Difficulté qui croît selon que les exercices et les fonctions où l'on s'occupe ont plus d'apparence et plus d'éclat au-dehors. Il est si doux de recevoir sans cesse des éloges et d'être honoré, respecté de tout le monde; si doux de s'entendre nommer un modèle de piété, de charité, de zèle, le refuge des pauvres, la consolation des affligés, la ressource de l'innocence, l'appui de la justice, le mobile et l'ame de toutes les œuvres saintes, l'exemple de la cour, l'édification d'une ville, l'apôtre d'un pays, le maître de l'éloquence et le premier entre les ministres évangéliques, l'honneur du clergé, le défenseur de la religion, le soutien même et le chef d'une secte; tous ces noms, dis-je, sont si flateurs, que les plus spirituels s'y laissent prendre, et qu'ils y trouvent un goût dont peut-être ils ne veulent pas s'apercevoir, mais qui ne se fait que trop sentir. Que ce goût, ou plutôt que cette fausse gloire qui le fait naître et qui les pique, vînt à leur manquer, c'est alors qu'ils seroient étrangement déconcertés : marque évidente qu'ils y étoient beaucoup plus sensibles qu'ils ne pensoient. Cependant on s'imagine amasser de grands trésors de mérites. On compte ses vertus, comme le pharisien : mais ce sont des vertus de pharisien; Dieu ne les reconnoît point, et il ne les récompense point. *Ces riches prétendus, ils se sont endormis; toute leur vie se passe en des songes agréables et en de spécieuses illusions; mais au moment de la mort, où ils commenceront à s'éveiller, quelle sera leur surprise de n'avoir rien dans les mains* (*Psalm.* 75), et de voir toutes leurs espérances s'évanouir! Le remède à un mal si pernicieux, c'est une sincère et profonde humilité, et c'est aussi ce que l'Évangile nous propose dans la pénitence du publicain.

CARACTÈRE DE L'HUMILITÉ, ET SES EFFETS SALUTAIRES DANS LE PUBLICAIN.

I. *Le publicain se tenant éloigné.* Voici une image bien différente de l'autre. C'est un publicain et un pécheur, mais un publicain, mais un pécheur humble : et saint Chrysostome ne craint point de dire que l'état même du péché avec l'humilité vaut mieux que l'état de justice avec l'orgueil, parceque l'orgueil détruit dans peu toute la pieté du Juste, au lieu que l'humilité efface le péché et sanctifie le pécheur par une parfaite conversion. Quoi qu'il en soit, le publicain commence d'abord à s'humilier par la place qu'il choisit; c'est la plus éloignée de l'autel, c'est la dernière, parcequ'il

se regarde comme le dernier de tous. Il se connoît lui-même, et cette connoissance qu'il a de lui-même est le fondement de son humilité. Il sait de quelle manière il s'est comporté pendant de longues années; il sait de combien d'injustices, de fraudes, de vexations, de crimes il s'est rendu coupable : il le sait, et c'est ce qui lui fait sentir toute son indignité. Or ce sentiment de son indignité, c'est en même temps ce qui le porte à se ravaler autant qu'il peut, et à se mettre au plus bas rang. Le pharisien s'étoit placé jusqu'auprès de l'autel, le peuple s'étoit avancé dans le temple; mais lui, il ne se juge pas digne d'y entrer, ni de prier avec eux. Il demeure à la porte, les genoux en terre, la tête penchée, le corps prosterné. Ce n'est pas assez : mais, selon la remarque de saint Chrysostome, dans cette disposition si humiliante, non seulement il se méprise lui-même, mais consent qu'on le méprise. Le pharisien vient de l'insulter, et il ne répond rien à l'insulte qu'il a reçue. Il pouvoit néanmoins user de récrimination, et de sa part il eût eu bien des reproches à faire à ce faux dévot qui l'outrageoit si mal-à-propos, et qui le condamnoit avec tant de témérité. Mais il ne se récrie point contre lui, il ne se plaint point, il se tait; et dans le silence, il est prêt d'accepter les traitements les plus injurieux. Sont-ce même des injures? Il ne les prend point de la sorte; au contraire, il est persuadé que toutes les humiliations lui sont dues, et il ne lui faut, pour l'en convaincre, qu'un retour sur soi-même, et que la vue des péchés dont il est chargé.

Nous ne nous connoissons pas nous-mêmes, et de là vient que nous avons tant de peine à nous humilier; et parceque nous n'aimons pas à nous humilier, de là même encore il arrive que non seulement nous ne nous connoissons pas, mais que nous ne voulons pas nous connoître. Il ne faudroit qu'un regard sur nous-mêmes pour découvrir le fond de notre misère, et c'est dans ce fond de misère, dans ce fumier, selon l'expression de saint Jérôme, que nous trouverions la perle précieuse, qui est l'humilité. Voilà pourquoi saint Augustin faisoit si souvent à Dieu cette prière : *Seigneur, que je vous connoisse, parceque plus je vous connoîtrai, plus je vous aimerai; mais tout ensemble, ô mon Dieu! que je me connoisse moi-même, parceque plus je me connoîtrai, plus je me mépriserai.* Il souhaitoit ardemment d'acquérir une vertu qu'il savoit être la base de toutes les vertus; et d'ailleurs, entre les moyens de l'acquérir, il n'en comprenoit point de plus solide et de plus puissant que de s'ôter à soi-même le voile de dessus les yeux, de se représenter de bonne foi tout ce qu'on est, et de creuser profondément dans l'abîme de ses foiblesses.

Et en effet, dès que nous nous mettons à creuser cet abîme, quelle idée concevons-nous de nous-mêmes, et quels sujets d'humiliation se présentent à nous? le détail en seroit infini. Sans rien dire des infirmités du corps, et de tout ce qui a rapport à cette chair terrestre et matérielle, sortie de la poussière et destinée à y retourner, quel est l'état

de notre ame? Que d'erreurs et d'ignorance dans l'esprit! que de passions et de malignité dans le cœur! que de corruption dans la volonté! quel penchant au mal! quelle inconstance dans le bien! quels égarements dans toute la conduite! Ceci est général; mais si chacun vouloit en particulier se rendre compte de toutes ses pensées, de toutes ses vues, de tous ses sentiments, de toutes ses inclinations vicieuses, de toutes ses paroles, de toutes ses actions, de tout ce qu'il a commis de péchés et de tout ce qu'il en commet chaque jour, de ses fragilités sans nombre, de ses infidélités, de ses chutes et de ses rechutes continuelles, y a-t-il personne, même parmi les plus spirituels, qui d'un premier mouvement ne s'écriât avec le Prophète : *Qu'est-ce que l'homme, Seigneur?* et pour ne parler que de moi, que suis-je, mon Dieu, que suis-je devant vous? Mais que serois-je encore dans l'opinion du public, qui peut-être est prévenu de quelque estime pour moi, parcequ'il ne me connoît que par des dehors trompeurs, s'il pouvoit me connoître, Seigneur, comme vous me connoissez, et voir au-dedans de moi ce qu'il y a de plus intime et de plus secret? Or une ame touchée de cette connoissance d'elle-même, et se jugeant avec les lumières de la grace dans la droiture de la raison et de la religion, n'a garde d'ambitionner de vains honneurs, ni de chercher des prééminences qu'elle ne croit point lui appartenir. Que d'autres soient élevés au-dessus de sa tête; que dans une cour, dans une compagnie, on leur défère les premières dignités; que d'eux-mêmes et de leur autorité propre, à l'exemple du pharisien, ils s'emparent de certains rangs et se donnent certaines distinctions : l'humble chrétien se tient à l'écart, reste volontairement en arrière, et se plaît dans son obscurité. Qui que ce soit qu'on lui préfère et qui passe devant lui, il n'en conçoit ni jalousie ni chagrin. On ne l'entend point se répandre là-dessus en murmures, ni s'épancher en termes amers. Bien loin de cela, il semble, à l'entendre parler, qu'on ne lui fait jamais de tort, et qu'à son égard ce qui paroît oubli, délaissement, rebut, mépris, est moins une injure qu'une justice qui lui est rendue. Il ne lui faut donc point de consolations humaines, il ne lui faut point de réparations ni de satisfactions. Il consent à tout, quelque indifférence qu'on lui témoigne; il est content de tout.

Quelle morale pour le monde, et quelle morale surtout pour les grands du monde! quel étrange paradoxe! car voilà ce que toute la philosophie païenne n'a jamais compris, et ce que le monde profane ne peut encore comprendre; voilà ce qui le scandalise, et ce qu'il ose traiter de bassesse. Mais que ce qui est bas et méprisable selon le monde est sublime et relevé selon Dieu! Le miracle de l'humilité évangélique, et en quoi consiste son excellence, c'est d'avoir pu former de la sorte des hommes supérieurs à toutes les vanités du siècle et à ses frivoles idées, des hommes incapables de se laisser éblouir par un faux lustre et par une grandeur imaginaire, des hommes assez éclai-

rés pour savoir se priser au juste, et assez solides pour ne se point estimer et ne vouloir point être estimés plus qu'ils ne valent, et que ne vaut tout homme comme eux; des hommes remplis de cette grande maxime de l'Apôtre, que *quiconque se figure être quelque chose, quoiqu'il ne soit rien, se trompe lui-même* (*Galat.*, 6); des hommes par conséquent ennemis de toute ostentation, de tout faste, et mettant leur gloire et leur bonheur en cette vie à participer aux opprobres de Jésus-Christ. Tels sont les humbles du christianisme, je dis les vrais humbles. Ils sont rares, mais il y en a eu et il y en a. Plaise au ciel qu'il y en ait toujours dans l'Église de Dieu! Or il y en aura tant que nous ne nous perdrons point nous-mêmes de vue, c'est-à-dire tant que nous ne perdrons point le souvenir de notre pauvreté, de notre insuffisance, et même de notre néant, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre de la grace. Nous ne chercherons plus alors à nous produire ni à dominer.

II. *Il n'osoit lever les yeux au ciel.* Une sainte confusion lui faisoit baisser les yeux. Tandis que le pharisien promenoit avec audace ses regards dans toute l'assemblée, le publicain n'avoit pas l'assurance de porter la vue ni vers le ciel, ni vers l'autel, ni vers aucun de ceux qui étoient présents. Touché des remords de sa conscience, tremblant et interdit, il s'imaginoit que tout lui reprochoit ses iniquités et que tout se tournoit contre lui : le ciel, dont il avoit tant de fois allumé la colère, et de qui il ne pensoit pas pouvoir mériter quelque grace; l'autel, où résidoit le Dieu d'Israël, vengeur de la veuve et de l'orphelin qu'il avoit opprimés, et de tous les droits qu'il avoit violés; ceux qui étoient présents et qui assistoient à cette prière publique, lesquels avoient été si souvent témoins de ses violences et de ses concussions, et dont plusieurs en avoient ressenti les effets. Il ne pouvoit donc jeter nulle part les yeux, qu'il n'y trouvât des accusateurs qui le confondoient, ou des juges qui le condamnoient; et il ne lui restoit que de regarder humblement la terre, et de soutenir, sans entreprendre de se justifier, toute la honte de son état.

Quand l'humilité est dans le cœur, elle se montre jusque sur le visage et paroît dans tout l'extérieur. Ce n'est pas qu'elle affecte de se montrer et de paroître : ce ne seroit plus humilité, mais orgueil déguisé sous le masque de l'humilité. Un vrai humble est aussi soigneux de cacher son humilité que toutes ses autres vertus, ou plutôt il est humble sans savoir qu'il l'est, et il ne le seroit pas du moment qu'il se flatteroit de l'être. Néanmoins, de même que la gloire, selon la parole de saint Jérôme, suit la vertu comme l'ombre suit le corps, de même y a-t-il des signes par où l'humilité se fait voir, tout attentive qu'elle est à se cacher; et c'est surtout par une pudeur modeste qui accompagne toutes les œillades, tous les gestes, tous les mouvements, toutes les actions d'une personne. Elle ne s'en aperçoit pas; mais on y fait réflexion sans qu'elle y pense, et on en est édifié. D'où lui vient cette

modestie, cette pudeur si engageante et si aimable? Il y en a deux principes : l'un est l'estime dont l'humilité nous prévient à l'égard du prochain, et l'autre est la défiance que l'humilité nous donne de nous-mêmes. Car de cette estime du prochain, il s'ensuit que si l'on parle, si l'on s'entretient, si l'on traite avec quelqu'un, on ne sort jamais des termes du respect qu'on croit lui devoir; et de cette défiance de soi-même naît une espèce de timidité qui nous sert de frein pour mesurer nos discours, pour recueillir nos regards, pour régler toute notre contenance et composer toutes nos manières.

Mais où l'humilité devient encore plus respectueuse, et où elle inspire plus de retenue et plus de recueillement, c'est dans l'exercice de la pénitence, et dans les pratiques religieuses qui appellent l'ame fidèle en la présence du Seigneur, et devant les autels du Dieu vivant. Comment un pénitent, j'entends un pénitent tel qu'il doit être, c'est-à-dire couvert de la même confusion que le publicain, pénétré des mêmes sentiments de douleur et des mêmes regrets, rougissant de ses ingratitudes envers Dieu, ne se dissimulant rien, ni de la multitude ni de la grièveté de ses offenses, se considérant comme un objet de haine, et se reconnoissant digne d'une damnation éternelle; comment, dis-je, ce pénitent approche-t-il du saint tribunal? comment s'abaisse-t-il aux pieds du ministre de Jésus-Christ? Humilié et presque affaissé sous le poids de ses péchés, ose-t-il lever la tête, ose-t-il ouvrir la bouche? et, tout disposé qu'il est à découvrir les plaies de son ame par une humble confession, oseroit-il s'énoncer et s'expliquer, si le devoir ne l'y obligeoit, et s'il n'étoit soutenu des exhortations paternelles et des consolations qu'il reçoit du prêtre à qui la Providence l'a adressé? Pudeur et retenue qui, de tous les témoignages sensibles d'une sincère pénitence, est un des plus apparents et des plus certains; au lieu que rien ne rend la pénitence plus suspecte que ces airs ou d'indifférence et de dissipation, ou même de hauteur et de présomption qu'apportent une infinité de mondains à un sacrement dont le caractère essentiel est d'humilier l'homme, et de le réduire au rang d'un criminel sans excuse et sans défense, mais qui réclame la bonté du souverain Juge et qui demande miséricorde.

De plus, comment l'ame fidèle entre-t-elle dans la maison de Dieu, et comment va-t-elle s'acquitter de ses pratiques de religion? Comment assiste-t-elle à l'adorable sacrifice? comment participe-t-elle aux sacrés mystères? comment prie-t-elle dans le sanctuaire? Frappée de la majesté suprême du Tout-Puissant, et de la distance infinie qui relève le Créateur au-dessus d'une vile créature, que peut-elle faire autre chose que d'admirer, que d'adorer, que de s'anéantir autant qu'il lui est possible, et de trembler? Ces anges que vit le Prophète auprès du trône du Seigneur se voiloient la face de leurs ailes, ne pouvant contempler la gloire du Très-Haut, ni soutenir l'éclat de sa grandeur. Or la foi lui retrace toute cette gloire; et à cette grandeur divine,

l'humilité lui fait opposer toute sa petitesse. Dans cette comparaison, plus Dieu lui paroît grand, plus elle se voit petite et abjecte. Hé! Seigneur, qu'êtes-vous et que suis-je? Qu'êtes-vous, Dieu de l'univers? et que suis-je, moi, ver de terre, moi, cendre et poussière? De là cette frayeur qui la saisit; et dans ce saisissement, dans cette sainte frayeur, laisse-t-elle un moment ses sens se distraire et s'égarer? Le respect le plus profond les retient tous; et tandis qu'elle s'abîme intérieurement, et, pour ainsi parler, qu'elle se concentre tout entière au-dedans d'elle-même, on diroit au-dehors qu'elle est immobile et sans action.

III. *Mais il se frappoit la poitrine.* Ce n'étoit pas en secret, mais publiquement. Il ne se contente pas de confesser à Dieu ses offenses; mais pour lui en faire une réparation plus authentique et pour en lever le scandale, il les confesse devant une nombreuse assemblée. Car quand il se frappe la poitrine à la vue de tout le monde, c'est comme s'il disoit : J'ai péché, et j'en fais hautement l'aveu. Que cet aveu coûte à l'orgueil, et que c'est un grand triomphe pour l'humilité!

Nous péchons tous, et nous sommes tous sujets à faire des fautes. Tel est le malheur de la condition humaine dans cette chair fragile dont nous sommes revêtus, et c'est de quoi les Saints gémissoient, et ce qui leur faisoit demander à sortir de cette vie. Mais si nous sommes tous pécheurs, c'est du reste un avantage qui n'est pas donné à tous de reconnoître les fautes où nous tombons, et d'en convenir de bonne foi, soit devant Dieu, dans le fond de la conscience, soit devant les hommes, selon les conjonctures et les occurrences. Il y a de ces esprits altiers, et tellement préoccupés de tout ce qu'ils pensent, de tout ce qu'ils disent, de tout ce qu'ils font, qu'ils se croient en quelque sorte impeccables. Il semble qu'ils soient infaillibles dans toutes leurs paroles et irrépréhensibles dans toutes leurs actions. Du moins ont-ils toujours des prétextes pour se persuader que la raison est de leur côté, qu'ils jugent bien des choses, qu'ils parlent bien, qu'ils agissent bien, et que ce seroit très injustement qu'on voudroit les censurer et les blâmer. D'autres sont avec eux-mêmes de meilleure foi, et ne s'aveuglent point assez pour ne pas remarquer dans les rencontres en quoi ils manquent, et ce qu'il y a dans leur procédé de défectueux et de condamnable. Ils se rendent sur cela, à leur propre tribunal, toute la justice qu'ils méritent, et ils ne peuvent ignorer qu'ils se sont mépris en telle affaire, qu'ils se sont engagés mal-à-propos, qu'ils ont fait une fausse démarche, qu'il leur est échappé une proposition erronée, qu'ils ont embrassé un mauvais parti, en un mot, qu'ils ont tort. Ils le voient; mais de s'en déclarer, mais de dire avec ingénuité, Je me suis trompé, je suis en faute, je me rétracte ou je me repens, ce sont des termes que l'orgueil ne connoît point. Plutôt que de les prononcer, on s'obstine à se défendre : bien ou mal, il n'importe. On a mille subtilités toutes prêtes, et mille faux-fuyants; on ne passe condamnation sur rien, et en voulant se disculper et se tirer d'embarras, on ne fait

que s'embarrasser davantage, et qu'ajouter à la faute qu'on a commise de nouvelles fautes, ou à l'erreur qu'on a avancée de nouvelles erreurs.

Or un des plus heureux effets de l'humilité, c'est d'éclairer les uns, et de les guérir des préjugés avantageux dont ils sont prévenus en leur faveur ; et une de ses plus belles victoires, c'est de fléchir l'obstination des autres, et de leur faire surmonter le penchant naturel qu'ils ont à soutenir tout ce qui vient de leur part et à l'excuser. Car si l'humilité est clairvoyante, si elle est ingénieuse, c'est à découvrir dans nous jusques aux fautes les plus légères, et même à les grossir et à les exagérer, bien loin de les pallier à nos yeux et de nous les déguiser. Un homme humble n'a point de peine à porter la sentence contre lui-même, et n'a point de juge plus sévère qu'il l'est de lui-même. Tout ce qu'il fait, il croit ne le faire que d'une manière imparfaite; et jusque dans ses œuvres les plus saintes, il trouve toujours quelque chose à reprendre. Qu'est-ce donc toutes les fois qu'il lui arrive, comme il arrive aux plus justes, de manquer et de faillir véritablement en quelque point? Cherche-t-il à étouffer le remords qu'il en sent? dispute-t-il là-dessus avec sa conscience, et s'efforce-t-il de répondre aux reproches de son cœur par des justifications étudiées? imagine-t-il des circonstances qui rendent sa chute moins griève? dit-il que c'est surprise et inadvertance, que c'est légèreté et une vivacité pardonnable, que c'est une bagatelle? L'humilité lui fait prendre bien d'autres sentiments. Tout ce qui est offense de Dieu ou offense du prochain, toute faute, de quelque nature qu'elle soit, est un crime dans sa personne. C'est une tache dont il se représente toute la laideur ; et en la considérant, il n'est attentif qu'à ne passer pas un seul trait de sa difformité. Au lieu donc de prétendre se disculper en aucune sorte, il est le premier et le plus zélé à s'accuser en la présence de Dieu : heureux, dans la douleur que lui causent les fautes dont il s'accuse, d'en tirer au moins cet avantage, d'avoir de quoi s'humilier de plus en plus, et de quoi concevoir pour lui-même un plus profond mépris !

Aussi est-ce par-là que les Saints sont parvenus à un tel degré d'humilité, que, tout Saints et grands Saints qu'ils étoient, ils s'estimoient les plus grands pécheurs du monde. Témoin saint François d'Assise, qui disoit que sur la terre il ne connoissoit point de plus méchant homme que lui. Témoin saint Bernard, qui s'appeloit la chimère de son siècle, voulant faire entendre que, dans la profession religieuse qu'il avoit embrassée, il n'étoit rien moins que religieux. Témoin une infinité d'autres. Mais comment avoient-ils d'eux-mêmes de pareilles idées? N'étoit-ce point là de ces façons de parler qui ne sont que dans la bouche? Pensoient-ils comme ils s'exprimoient, et le pouvoient-ils? Leurs sentiments ne démentoient point leurs expressions : ils savoient quelles graces ils avoient reçues de Dieu, et que ces graces particulières et si abondantes étoient autant d'obligations de s'attacher à lui plus

étroitement, et de le servir avec plus de fidélité et plus de zèle. Ils savoient que plus ils étoient redevables à Dieu, plus ils devenoient coupables, ou en négligeant d'accomplir une seule de ces volontés, fût-ce dans le sujet le moins important, ou en manquant d'acquérir un seul degré de la perfection à laquelle il les appeloit. Ils se persuadoient que le plus grand pécheur, s'il eût été prévenu de Dieu comme eux, en eût beaucoup mieux profité, et qu'il auroit mille fois plus glorifié Dieu qu'ils ne le glorifioient. Ils étoient également convaincus que d'eux-mêmes ils n'étoient que péché, et que si Dieu les eût livrés à la corruption de leur cœur, il n'y eût point eu de pécheurs plus perdus et plus abandonnés à tous les vices. De cette sorte, n'attribuant qu'à Dieu tout le bien qui étoit en eux, et s'attribuant à eux-mêmes tout le mal qu'ils avoient commis ou qu'ils étoient capables de commettre, ils concluoient qu'il n'y avoit personne à qui ils eussent droit de se preférer, ni personne au-dessous de qui ils ne dussent même s'abaisser.

L'humilité ne s'en tient pas encore là, mais elle va plus avant. Ce qu'elle nous fait penser de nous-mêmes, elle nous le fait avouer avec ingénuité, quoique toujours avec discrétion et avec prudence. Une mauvaise honte ne nous retient point alors; elle ne nous opiniâtre point à soutenir notre sens et notre conduite; elle ne nous engage point dans des contestations qui ne finissent jamais, et que notre docilité pourroit terminer dans un moment; elle ne nous précipite point d'égarements en égarements, par une répugnance insurmontable et une inflexible résistance à céder et à se rendre. On se soumet sans difficulté, on souscrit à son arrêt, on le ratifie, et, par cette soumission droite, sage, chrétienne, on efface tout, on le répare, et l'on se remet dans la bonne voie.

C'est de là même que l'humilité est surtout une disposition si nécessaire pour la confession des péchés dans le tribunal de la pénitence. Combien de pécheurs et de pécheresses n'ont pas le courage de révéler leur état à un confesseur, et de lui faire connoître les désordres où la passion les a entraînés? Ils voudroient se vaincre là-dessus; mais il semble qu'ils ne le puissent, tant ils sont dominés par la crainte qui les arrête. Ils laissent donc couler les années entières sans approcher du sacrement; ou si, malgré eux, ils en approchent par certaines considérations, ce n'est que pour le profaner par des confessions imparfaites et dissimulées. Avec plus d'humilité, qu'ils s'épargneroient de troubles, d'incertitudes, de combats, de remords, d'abus, de sacriléges! L'humilité leur ouvriroit le cœur, leur délieroit la langue, leur feroit subir une confusion salutaire, et seroit ainsi le principe de leur réconciliation avec Dieu et de leur justification. Quand elle n'auroit point d'autre avantage, ne nous suffiroit-il pas pour la chérir singulièrement, et pour l'estimer comme une des vertus les plus importantes, non seulement dans toutes les conditions du monde

chrétien, mais dans le cloître même et la retraite religieuse? Car dans la retraite religieuse et jusque dans le cloître, comme partout ailleurs, il peut arriver quelquefois qu'on ait à déclarer aux ministres de la pénitence d'étranges foiblesses, et qu'on se trouve obligé de former contre soi-même des accusations qui doivent coûter infiniment à notre orgueil.

IV. *Mon Dieu, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur.* C'est ce que disoit le publicain, et c'est toute la prière qu'il faisoit. Prière courte, mais pleine de foi, et animée de cette confiance à laquelle Dieu ne refuse rien. Il sait, ce vrai pénitent, qu'il est un pécheur ; mais il sait aussi que Dieu est encore plus miséricordieux. Le souvenir de ses péchés le confond, mais il ne le décourage point, parcequ'il ne lui ôte point le souvenir des miséricordes divines. Dans la vue de ces miséricordes infinies : Ah ! s'écrie-t-il, *soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur!* Pour engager Dieu à lui être propice, comme il le demande, il devoit, à ce qu'il paroît, omettre cette qualité de pécheur ; mais, au contraire, c'est justement parcequ'il reconnoît, en qualité de pécheur, ne mériter aucun pardon de la part de Dieu, qu'il mérite que Dieu lui pardonne, et lui pardonne tout.

Exemple d'une grande instruction et d'une grande consolation pour tout ce qu'il y a de pécheurs. Ils se sont retirés de Dieu, et Dieu les rappelle. Ils se sont tournés contre Dieu, et Dieu leur tend les bras pour les rapprocher de lui, et pour se rapprocher d'eux. Depuis long-temps ils se sont endurcis contre les saintes impressions de l'esprit de Dieu, et Dieu néanmoins les attend encore, et est prêt à les recevoir. Qu'ont-ils donc à faire? c'est d'aller en effet à Dieu, et de lui dire avec la même confiance que le publicain, avec le même sentiment de contrition et la même humilité : *Seigneur, soyez-moi propice.* Je me suis égaré, j'ai quitté vos voies, le penchant m'a entraîné et précipité d'abîme en abîme, le poids de mes habitudes m'accable, la multitude et la grièveté de mes offenses m'effraie ; mais, mon Dieu, c'est pour cela même que j'ai recours à vous, et que je vous conjure de m'être propice, *à moi qui suis un pécheur.* Oui, Seigneur, je le suis et je l'ai été jusqu'à présent, il n'est que trop vrai : mais plus je l'ai été, plus vous ferez éclater les richesses de votre miséricorde en l'exerçant sur moi. Tant de péchés pour lesquels vous pouviez me perdre, et que vous voudrez bien me remettre, serviront à faire voir combien vous êtes bon et indulgent. Vous me sauverez, et dans ce salut dont je vous serai redevable, vous trouverez votre gloire au même temps que j'y trouverai mon plus précieux intérêt. Dans cette espérance, je me tiens à vos pieds, je lève les mains vers vous, je vous réclame, et je ne me lasse point de vous redire : *Seigneur, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur;* je dis *à moi qui suis un pécheur,* mais qui ne veux plus l'être, mais qui ai horreur de l'être, mais qui gémis amèrement de l'avoir été, et qui dès-là cesse de l'être. Car tel est le sentiment de mon cœur, et sans cette disposition je ne pour-

rois rien me promettre de vous : mais avec ce cœur contrit, avec ce cœur humilié, avec ce cœur déterminé à tout ce qu'il vous plaira de m'ordonner désormais, et à tout ce qui vous est dû pour une juste satisfaction, j'ai de quoi vous toucher, ô mon Dieu! et j'ose compter que *vous me serez propice, à moi qui suis un pécheur.*

Au reste, ce seroit un orgueil et une illusion, de croire que cette prière ne convient qu'à des pécheurs scandaleux, qui, par état et par un libertinage habituel et déclaré, se sont abandonnés au vice, et ont mené une vie licencieuse et déréglée. Il n'y a point d'ame si sainte qui ne doive se l'appliquer, et ce sont même les plus saintes ames qui en usent plus souvent et plus affectueusement, parceque ce sont les plus humbles. Quoi qu'il en soit, un des plus solides exercices du christianisme en toutes sortes de professions, et pour toutes sortes de personnes, est de s'exciter chaque jour à une vive douleur de ses péchés, et de la renouveler par de fréquents actes de repentir. On ne manque point de matière pour cela, ou plutôt on n'en a que trop, c'est-à-dire on n'a que trop de péchés dont la conscience est chargée devant Dieu, et dont on ne peut s'assurer d'avoir obtenu la rémission. Péchés griefs qui ont donné la mort à l'ame, et péchés plus légers dans leur espèce, mais toujours très dangereux; péchés d'action, et péchés d'omission; péchés d'ignorance, de négligence, de fragilité, et péchés de malice et d'une pleine volonté; péchés certains, et péchés douteux; péchés personnels, et péchés d'autrui; péchés de la jeunesse, et péchés actuels et présents : en voilà plus qu'il ne faut pour avoir lieu de s'écrier, à toutes les heures de la journée et à toute occasion : *Mon Dieu, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur.* On le dit partout et en tout temps: le matin, le soir, avant le repos de la nuit, au réveil; de cœur, de bouche, au pied de l'autel; dans le secret de l'oratoire, en public, en particulier; entrant, sortant, marchant, travaillant, agissant. Plus on a fait de progrès dans l'humilité, plus on le répète, parcequ'on se croit plus digne de la colère du ciel, et qu'on sent plus le besoin où l'on est de l'apaiser. On n'a point de sujet plus ordinaire de ses entretiens intérieurs avec Dieu, et, sans chercher toujours des points de méditation si relevés et si subtils, on emploie quelquefois tout le cours d'une oraison à repasser en soi-même ces paroles, à les pénétrer, à les goûter, à les prononcer: *Mon Dieu, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur.*

V. *Celui-ci s'en retourna justifié dans sa maison, tout au contraire de l'autre. Car quiconque s'élève sera humilié, et quiconque s'humilie sera élevé.* Nous l'avons déja remarqué avec saint Chrysostome, et dans un sens, c'est une maxime constante, qu'un pécheur humble vaut mieux, malgré tous les péchés dont il est coupable, qu'un Juste orgueilleux avec toutes les vertus et toutes les bonnes œuvres qu'il pratique. Car l'humilité du pécheur lui attire des graces qui le convertissent et l'élèvent à l'état de Juste, et l'orgueil du Juste l'expose,

par un châtiment de Dieu, à des chutes qui le pervertissent et le réduisent à l'état de pécheur. Nous en voyons la preuve dans le pharisien condamné et le publicain justifié. L'un et l'autre vérifient parfaitement cet oracle du Saint-Esprit, que Dieu *résiste aux superbes et qu'il se communique aux humbles, et leur fait part de ses plus riches dons* (Jacq., 4). Dons célestes par où il les éclaire, il leur découvre ses voies, il les ramène de leurs égarements, il les perfectionne, il les sanctifie. Nous ne devons donc pas nous étonner, conclut saint Augustin, que Dieu ait pardonné au publicain, puisqu'il ne se pardonnoit pas à lui-même, et qu'il s'humilioit en se reconnoissant pécheur. Il s'éloignoit de l'autel; mais plus il sembloit par humilité s'éloigner de Dieu, plus Dieu par sa miséricorde s'approchoit de lui. Il n'osoit lever les yeux, et voilà pourquoi Dieu attachoit sur lui ses regards, et l'écoutoit plus attentivement et plus favorablement. Il se frappoit la poitrine, comme ayant mérité les plus rudes coups de la justice de Dieu et ses plus rigoureuses vengeances; et c'est pour cela même que Dieu le rassuroit, le fortifioit, et répandoit dans son ame les plus douces consolations.

Ainsi Dieu en a-t-il usé de tout temps : car il est maître de sa grace, et il la donne d'autant plus volontiers aux humbles; qu'ils en retiennent seulement le fruit et lui en rendent toute la gloire; au lieu que l'orgueilleux, voulant en retenir la gloire, en perd tout le fruit et n'en retire nul avantage. Ainsi Achab, ce roi sacrilége, impie, idolâtre, ce roi barbare et homicide, ce roi vendu au péché et l'objet de la haine de Dieu, dès qu'il s'humilia devint un objet de complaisance aux yeux du Seigneur : si bien que Dieu, voulant en quelque sorte s'en glorifier, disoit à son Prophète : *N'avez-vous pas vu Achab couché par terre, suppliant et soumis? Or parcequ'il s'est abaissé devant moi, je l'épargnerai, et je ne ferai point tomber sur sa personne les maux dont il étoit menacé* (3 *Reg.*, 22). Ainsi Nabuchodonosor avoit abusé de sa puissance et s'étoit élevé contre Dieu; Dieu l'humilie, le réduit à la condition des bêtes, l'oblige de manger l'herbe qui croît dans la campagne : mais enfin, sept ans écoulés dans un état si vil et si misérable, ce prince, profitant de son humiliation, revient à lui, rend hommage au Dieu du ciel, et Dieu le rétablit sur le trône, lui donne un règne plus florissant que jamais, et le remplit des sentiments les plus religieux. Ainsi le Sauveur des hommes a-t-il tant de fois opéré des miracles de miséricorde et de grace en faveur de ceux qui se sont adressés à lui avec humilité. C'est par-là que la Chananéenne obtint, non seulement la guérison de sa fille, mais la guérison de son ame; c'est par-là que ce seigneur de l'Évangile obtint, outre la santé de son serviteur, sa conversion à la foi et celle de toute sa maison; c'est par-là que Madeleine, cette fameuse pécheresse et cette pénitente aussi célèbre, obtint l'entière absolution de tous les déréglements de sa vie, et qu'elle parvint à un degré si éminent de sainteté.

Heureux donc les humbles de cœur, parceque Dieu les comblera de ses bénédictions, et qu'il les élèvera ; mais, par une règle tout opposée, malheur aux ames hautaines et présomptueuses, parceque Dieu les confondra, et qu'il les rejettera. Ce que le Fils de Dieu est venu particulièrement nous enseigner, c'est l'humilité ; et en quoi par-dessus tout il s'est proposé à nous comme notre modèle, c'est dans la pratique de l'humilité. Il ne nous a pas dit : Apprenez de moi à faire des œuvres extraordinaires et toutes miraculeuses, à chasser les démons, à délivrer les possédés, à guérir les malades, à ressusciter les morts; mais *apprenez*, nous dit-il, *que je suis doux et humble* (MATT., 11). Leçon générale : car l'humilité est une vertu propre de tous les états. Propre des grands, afin qu'ils ne se laissent point infatuer de leur grandeur, et qu'ils n'oublient point Dieu en s'oubliant eux-mêmes; propre des petits, afin qu'ils se contentent d'une vie obscure, et qu'ils sachent se contenir et se sanctifier dans la dépendance où le ciel les a fait naître ; propre des pécheurs, afin qu'ils subissent avec moins de peine toutes les rigueurs de la pénitence, et qu'ils se soumettent plus aisément à toutes les réparations qu'elle exige d'eux, tant envers Dieu qu'ils ont déshonoré, qu'à l'égard du prochain qu'ils ont scandalisé ; propre des Justes, afin que leurs travaux ne leur soient pas inutiles, et qu'une vaine complaisance ne leur enlève pas le trésor de mérites qu'ils amassent. Mais cette vertu si nécessaire partout, où la trouve-t-on ? On voit encore dans le christianisme de la religion, de la dévotion, de l'assiduité à la prière, de la régularité, de la charité, du désintéressement même et de la mortification ; on y voit des confessions, des communions fréquentes, des aumônes, des visites des pauvres : mais où voit-on une vraie humilité ? Formons-la dans nous avec le secours d'en haut, et employons-y tous nos soins. La mesure de nos abaissements en ce monde sera la mesure de notre gloire dans l'autre.

SOLIDE ET VÉRITABLE GRANDEUR DE L'HUMILITÉ CHRÉTIENNE.

Vous êtes étrangement philosophe; et quoique je ne doute en aucune manière du fond de votre christianisme, la proposition que vous me fîtes il y a quelque temps au sujet de l'humilité ne m'édifia pas, et me parut, s'il faut vous le dire, bien païenne. Nous parlions de l'ambition, surtout de l'ambition des gens de la cour, qui sacrifient tout à cette passion dont ils sont possédés, et qui se repaissent toute leur vie d'honneurs et de fausses grandeurs. Je tâchois de vous inspirer des sentiments plus modestes, et je vous trouvois un peu trop occupé du desir de vous avancer, et de faire une certaine figure dans le monde. Je ne condamnois pas absolument là-dessus une émulation raisonnable, et, vous accordant en apparence quelque chose, pour ne vous pas rebuter d'abord par une morale trop relevée, je m'appli-

quois à vous amener insensiblement aux principes de la religion et aux maximes de Jésus-Christ. Mais tout d'un coup vous prîtes feu, et, dans cette petite saillie dont je n'eus pas de peine à m'apercevoir, il vous échappa de dire d'un air assez vif, et même d'un ton assez haut, qu'après tout l'ambition étoit le caractère des ames nobles; qu'entre les passions c'étoit sans contredit la plus belle, ou du moins la plus excusable dans un homme de quelque naissance; qu'elle élevoit le cœur, et que dans la vie il falloit un peu d'orgueil, pour savoir tenir son rang et se séparer du vulgaire : comme si vous eussiez voulu me faire entendre que l'humilité, quoique sainte du reste et très respectable, ne convenoit guère qu'à des ames étroites, et qu'à des esprits foibles et peu propres aux grandes entreprises. Car j'ai lieu de croire que c'étoit là votre pensée.

Nous sommes là-dessus, vous et moi, dans des opinions bien différentes; et quand j'examine à fond ce que c'est que la vertu d'humilité, en quoi elle consiste, sur quels principes elle est établie, par quelles règles elle se conduit, de quelles foiblesses elle nous guérit, quelle supériorité elle nous donne au-dessus des idées communes, à quoi elle dispose et quelles victoires elle remporte, enfin ce qu'elle nous fait entreprendre et ce qu'elle nous fait exécuter; quand, dis-je, j'envisage tout cela, je conclus bien autrement que vous, et je prétends qu'entre les vertus, il n'en est point qui marque plus de solidité dans l'esprit ni plus de fermeté dans l'ame que l'humilité; que, bien loin de rétrécir le cœur, elle l'élargit; que, bien loin d'abattre le courage, elle le rehausse; que c'est un préservatif contre mille petitesses, contre mille indignités et mille lâchetés qui sont si ordinaires dans l'usage du monde; que c'est une disposition aux plus grands desseins, et que, par une constance inébranlable, elle sait également les former et les accomplir. Voilà ce que j'appelle une vraie grandeur, et ce qui doit sans doute suffire pour vous détromper de l'erreur où vous semblez être.

Allons par ordre, s'il vous plaît, et, pour mieux éclaircir le point dont il est question entre nous, expliquons d'abord les termes, et donnons-en une notion juste. Car il est vrai qu'il y a une timidité naturelle qui nous rend doux, dociles, soumis; qui nous retient dans les rencontres, et nous empêche de nous ingérer dans aucune affaire; qui nous ferme la bouche et qui nous lie en quelque sorte les mains, lorsqu'il conviendroit d'agir, de se déclarer, de se défendre. Ce n'est point là humilité, mais pusillanimité, mais excès de crainte et défiance outrée de soi-même, qui n'a pour principe que le tempérament. Souvent même, sous les dehors d'une humilité apparente, il y a dans cette pusillanimité beaucoup d'orgueil qui s'y mêle, et d'un orgueil puéril. Il faudroit parler dans l'occasion; mais on se tait sans prononcer une parole : pourquoi? parcequ'on craint de répondre mal-à-propos, et de s'exposer à la raillerie. Il faudroit prendre une résolu-

tion et la soutenir; mais on se tient oisif et l'on demeure : pourquoi? parcequ'on a peur de ne pas réussir, et d'avoir à essuyer la confusion d'un mauvais succès. Il faudroit résister et maintenir ses prétentions dès qu'elles sont raisonnables; mais on cède, et l'on ne fait pas la moindre démarche : pourquoi? par l'appréhension de succomber, et de donner ainsi plus d'avantage à un concurrent. De sorte qu'on est humble ou qu'on le paroît, non par vertu, mais par une imperfection de la nature, et quelquefois par une fausse gloire.

Traitez cette espèce d'humilité comme il vous plaira, j'y consens, puisque ce n'est point celle dont je prends ici la défense. Sous le nom d'humilité, j'entends une humilité purement évangélique et toute chrétienne, telle que le Fils de Dieu nous l'a enseignée, et telle que les Saints, après ce divin maître, l'ont pratiquée. Je veux dire une humilité qui, par les lumières de la raison et de la religion, nous découvre notre néant et le fond de notre misère; qui nous remplit par-là d'un saint mépris de nous-mêmes, et nous fait vivement comprendre que de nous-mêmes nous ne sommes rien ni ne pouvons rien, par conséquent que nous ne devons rien nous attribuer à nous-mêmes, hors le péché, mais que nous devons tout rapporter à Dieu comme au souverain auteur, et lui rendre gloire de tout; qui, selon le même sentiment et dans la même vue, nous fait regarder avec indifférence toutes les distinctions et tous les honneurs du siècle, parcequ'au travers de leur lustre le plus brillant, nous en découvrons l'illusion et la vanité, et que d'ailleurs nous savons qu'ils sont opposés à l'état de Jésus-Christ dans tout le cours de sa vie mortelle; qui, sans nous mesurer avec le prochain, nous porte à l'honorer, à tenir volontiers au-dessous de lui le dernier rang et à rester dans l'oubli, tandis que d'autres sont dans une haute estime et dans la splendeur; enfin qui, ne comptant jamais sur elle-même, compte uniquement sur Dieu, mais avec une confiance d'autant plus ferme et plus assurée qu'elle a des témoignages plus certains qu'il prend plaisir à seconder les foibles, et qu'il aime à exercer sa miséricorde et sa toute-puissance en faveur des petits. Telle est, dis-je, l'humilité dont je parle, et que je conçois comme une des vertus la plus propre à former de grandes ames et à les perfectionner. Peut-être serez-vous obligé d'en juger ainsi vous-même, si vous voulez peser mûrement la chose et entrer dans quelques réflexions.

I. Car prenez garde, je vous prie, et remarquez d'abord avec moi de quoi l'humilité nous délivre, ce qu'elle corrige dans nous, ou de quoi elle nous préserve. Personne n'ignore, et vous ne devez pas l'ignorer, quelles sont les petitesses, pour ne pas dire les bassesses, où l'ambition et l'orgueil nous réduisent. Je ne sais ce que vous en pensez : mais moi, je ne me figure point d'homme plus petit, ni d'ame plus vile, qu'un ambitieux qui se laisse dominer par la passion de s'agrandir, et qui veut, par quelque voie que ce soit, la satisfaire; ou qu'un

orgueilleux qui s'infatue de ses prétendues bonnes qualités, et se laisse posséder d'une envie démesurée d'être applaudi et vanté dans le monde. Afin de vous en convaincre par vous-même, suivez-le en esprit, et comme pas à pas, cet ambitieux, dans la route qu'il s'est tracée, et qu'il se représente comme le chemin de la fortune. Est-il une démarche si humiliante où il ne s'abaisse, dès qu'il croit qu'elle peut le conduire à son terme? et, dans l'espérance de monter, à quoi ne descend-il point? Est-il une complaisance si servile où il ne s'assujettisse, pour s'insinuer auprès de celui-ci, et pour se concilier les bonnes graces de celui-là? Est-il hauteurs, dédains, rebuts qu'il n'essuie, jusqu'à ce qu'il soit parvenu à engager l'un dans ses intérêts, et à se ménager la protection de l'autre? Que d'assiduités, que de souplesses, que de flatteries, et, si j'ose ainsi m'exprimer, que d'infamies! il n'a honte de rien, pourvu qu'il puisse atteindre où il vise et réussir dans ses intrigues : et quelles intrigues? souvent les plus criminelles et les plus lâches, où sont violées toutes les lois de la bonne foi et de l'honneur, où sont employés l'artifice, la calomnie, la fraude, la trahison. Il en auroit horreur s'il n'étoit pas livré à la passion qui l'aveugle, et s'il en jugeoit de sens rassis. On en est saisi d'étonnement et indigné, quand, malgré les soins extrêmes qu'il apporte à tenir cachés tant de mystères d'iniquité, on vient à connoître toutes ces menées, et à percer le voile qui les couvroit. Dites-moi comment vous trouvez là cette noblesse de sentiments d'où naît, à vous en croire, l'ambition?

Et d'ailleurs faites quelque attention à toute la conduite de l'orgueilleux. Ce n'est pas pour la première fois que j'en parle; et, autant de fois qu'il y a lieu d'en parler, j'en ressens toujours un nouveau mépris. Tâchez à découvrir les différentes pensées qu'il roule dans son esprit, ou plutôt toutes ses imaginations également frivoles et folles; examinez quel est le fond, ou de ses joies secrètes et de ses vains triomphes, ou de ses peines les plus vives et de ses déplaisirs les plus piquants. Est-il occupé d'autres choses que de lui-même, de son mérite, de ses talents? Est-il un avantage si léger dont il ne se prévale, et qui dans son idée ne lui donne sur les autres une prééminence où il n'est pas aisé de parvenir? Est-il rien de bien fait, si ce n'est pas lui qui l'a fait? et est-il rien de bien pensé, s'il n'est pas selon son sens? Ajoutez ces témoignages favorables qu'il se rend perpétuellement et hautement à soi-même, ces fades et ennuyeuses vanteries dont il fatigue quiconque veut bien l'écouter, cet amour de la louange, même la plus grossière, ce goût avec lequel il la reçoit, et ce gré qu'il en sait, en sorte qu'il suffit de le louer pour obtenir tout de lui : au contraire, cette vivacité et cette délicatesse sur un mot qui peut l'offenser, ces agitations où il entre, ces mélancolies où il tombe, ces jalousies, ces amertumes de cœur, ce fiel dont il se ronge, ces soupçons et ces ombrages qu'il prend d'un signe, d'une œillade, d'une parole jetée au hasard et sans dessein. En vérité, qu'est-ce que cela? et pour omettre

cent autres articles, je vous demande si vous comprenez rien de plus mince et de plus étroit qu'une ame de cette trempe et un esprit disposé de la sorte?

Or voilà de quoi l'humilité chrétienne est le correctif le plus efficace et le plus certain. De toutes ces foiblesses, il n'y en a pas une dont elle ne soit exempte, et qu'on puisse lui imputer. Qu'est-ce qu'un chrétien vraiment humble? c'est un homme sage et réglé dans toutes ses vues, ou n'en ayant point d'autres que les vues de Dieu et de son adorable providence; un homme droit dans toutes ses voies, et incapable de prendre aucunes mesures hors des lois de la fidélité la plus inviolable et de la plus exacte probité; un homme désintéressé et religieux dans ses abaissements volontaires, ennemi de la flatterie et de toute sujétion mercenaire et forcée; un homme équitable dans ses jugements, sans prévention, sans envie, reconnoissant le mérite partout où il est, et se faisant un devoir de le révérer et de l'exalter, même à son propre préjudice; un homme indépendant de tous les respects humains et des vaines opinions du monde, parcequ'il ne cherche point à plaire au monde, et qu'il le compte pour rien. De là, toujours égal dans l'humiliation comme dans l'élévation, dans le blâme et dans la louange, dans la bonne et la mauvaise réputation; soutenant l'une et l'autre avec une tranquillité inaltérable; ne se laissant, ni éblouir par l'éclat d'une vie agissante et comblée d'éloges, ni contrister par l'obscurité d'une vie abjecte et inconnue. De là encore, et par la même conséquence, un homme patient dans les injures, les pardonnant de cœur, plutôt prêt à faire des avances et à prévenir qu'à exiger de justes satisfactions : du reste, plein de retenue, de modestie dans ses entretiens, dans toutes ses manières; ne disant rien de soi, si ce n'est pour se déprimer et pour s'avilir; honnête, affable, paisible, ne contestant avec personne, ne voulant jamais l'emporter sur personne : et tout cela par des motifs supérieurs et divins, malgré les révoltes de la nature et son extrême sensibilité. Observez bien tous ces traits, et j'ose me promettre que vous conclurez avec moi qu'un homme de ce caractère doit être incontestablement réputé pour un grand homme. Mais reprenons.

Un homme sage et réglé dans toutes ses vues : c'est-à-dire un homme qui s'en tient précisément à ce qu'il est selon l'ordre du ciel, et n'aspire point au-delà; qui ne s'abandonne point à une ardeur insensée de croître, mais se renferme dans les bornes qu'il a plu à Dieu de lui marquer; qui dit comme David : *Seigneur, mon cœur ne s'est point élevé; je ne me suis point évanoui dans mes pensées ni dans mes desirs, et je n'ai point porté mes regards au-dessus de moi* (*Psalm.* 130). Ce n'est pas qu'il soit tout-à-fait à couvert des atteintes d'une secrète ambition. L'orgueil, qui nous est si naturel, veut toujours faire de nouveaux progrès, et d'un degré passer à un autre; il y a même des temps, des conjonctures où la tentation est difficile à vaincre. Mais

l'humble chrétien sait la réprimer, sait la surmonter, et par une sainte violence se rendre maître d'une passion dont l'empire néanmoins est si étendu. Il est ce que Dieu l'a fait naître, ce que Dieu veut qu'il soit : cela suffit, et que lui faut-il davantage? Si dans le cours des années la Providence l'appelle à quelque chose de plus, il la laisse agir, et attend en paix qu'elle se déclare. Jusque là nul empressement, nulle inquiétude : point d'autre soin que de vivre selon Dieu dans son état, et de fournir saintement sa carrière. Dans une telle modération qu'il y a déja de force, et pour s'y maintenir qu'il y a de combats à livrer et de victoires à remporter sur soi-même!

Un homme droit dans toutes ses voies. C'est une suite immanquable de la disposition où il est de ne marcher que dans les voies de Dieu, et de ne s'en écarter jamais. Ne voulant rien être que selon le gré de Dieu, et de lui-même ne prétendant à rien autre chose, il n'a pour son avancement propre, ni projets à conduire, ni moyens à imaginer, ni ressorts à faire jouer : d'où il s'ensuit qu'il n'a besoin ni de partis, ni d'industrie, ni de surprise. Il suit toujours une même ligne, et va toujours son chemin, sans détours et sans déguisements. D'ailleurs, instruit des maximes de l'Évangile, qui est la vérité même, il n'a garde, en quelque rencontre que ce soit, d'avoir recours au mensonge, que l'Évangile condamne; et, libre de tout desir de se pousser qui pourroit le séduire et le corrompre, il est bien éloigné de mettre en œuvre de criminelles pratiques, dont il voit toute l'imposture et toute la honte.

Un homme religieux et désintéressé dans ses abaissements volontaires. Car il y a une humilité prétendue qui n'a de l'humilité que les apparences, il y a de feints abaissements qui ne consistent qu'en de fausses démonstrations et des dehors trompeurs. Souvent le mondain s'humilie, il s'abaisse : mais pourquoi? Je l'ai dit et je le répète : c'est par une fragile espérance, c'est par une flatterie basse, c'est par un vil et sordide esclavage. La religion inspire au chrétien humble, jusque dans ses soumissions les plus profondes, bien plus de générosité et plus de dignité. Il rend honneur au prochain, il a pour le prochain toute la déférence, tous les ménagements et tous les égards possibles; il ne refuseroit pas, s'il le falloit, de ramper sur la poussière et sous les pieds du prochain : mais en cela qu'est-ce qu'il envisage? est-ce l'homme? Non certes, puisqu'il n'attend ni ne veut rien de l'homme : mais dans l'homme il n'envisage que Dieu. C'est à Dieu qu'il obéit en obéissant à l'homme; c'est à Dieu qu'il offre son encens, en rendant hommage à l'homme; c'est devant Dieu qu'il se prosterne en s'inclinant devant l'homme : Dieu est le seul objet de son culte, comme il en doit être l'unique récompense.

Un homme équitable dans ses jugements : et voici, j'ose le dire, un des plus nobles efforts de l'humilité. Parceque nous sommes ordinairement préoccupés, soit en notre faveur par notre amour-propre,

soit contre le prochain par une maligne envie, on ne peut guère compter sur l'équité des jugements que nous portons, ou de nous-mêmes, ou des autres. Mais, par une règle toute contraire, parce-que l'humble chrétien est dégagé de ces préventions qui nous aveuglent, il est beaucoup plus en état de juger sainement; et comme il ne sait point dissimuler ni trahir la vérité qu'il connoît, il parle selon qu'il pense, et communément il pense bien. Si donc il s'agit de lui-même, il ne cherche point à se faire valoir au-delà de son prix; et s'il est question du prochain, il lui fait une justice entière, et, bien loin de vouloir le rabaisser ni obscurcir ses avantages, il est le premier à les publier.

Nous en avons dans l'Évangile un exemple des plus célèbres; et quiconque examinera bien la conduite de Jean-Baptiste à l'égard de Jésus-Christ y trouvera une bonne foi, et dans cette bonne foi un caractère de grandeur qu'on ne peut assez admirer. Jean prêchoit aux peuples la pénitence; toutes les rives du Jourdain retentissoient du bruit de son nom; on s'assembloit en foule auprès de lui, et il s'étoit fait une nombreuse école, qui le suivoit et recevoit ses enseignements comme des oracles : jamais crédit ne fut à un plus haut point. Mais, après tout, Jean-Baptiste n'étoit que le précurseur du Messie, et il n'avoit été envoyé qu'en cette qualité. Aussi est-ce à cette qualité seule que se borne toute l'idée qu'il a de lui-même, et qu'il en donne à ces députés qui, de la part de la Synagogue, viennent l'interroger pour savoir qui il est. *Êtes-vous le Christ?* lui demandèrent-ils; *êtes-vous Élie? êtes-vous prophète* (JOAN., 1)? Que l'occasion étoit délicate pour un homme qui eût été moins humble! Mais à ces demandes il répond, simplement et sans hésiter, qu'il n'est ni le Christ, ni Élie, ni prophète. *Qui êtes-vous donc?* répliquent ces envoyés : *Je suis*, leur dit-il, *la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez le chemin au Seigneur* (Ibid.); voilà tout ce que je puis vous apprendre de moi.

Ce n'est point encore assez; mais la même équité qui le fait juger si modestement de lui-même lui fait rendre à Jésus-Christ, en cette rencontre et en toutes les autres, le plus juste et le plus glorieux témoignage. Il annonce aux députés de Jérusalem la venue de ce Messie : *Il est au milieu de vous; mais vous ne le connoissez point. C'est lui qui doit venir après moi, qui est avant moi, et dont je ne suis pas digne de délier les souliers* (JOAN., 2). Il s'écrie en le voyant, et l'appelle le Sauveur des hommes : *Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui efface les péchés du monde.* Il fait plus : quand ses disciples, s'apercevant que l'école de leur maître commençoit à déchoir, et que celle de Jésus-Christ s'établissoit de jour en jour et s'accréditoit, témoignent là-dessus quelque jalousie, il leur déclare que désormais ils doivent s'attacher à ce nouveau maître, il les lui envoie : car *c'est à lui de croître*, conclut-il, *et à moi de diminuer* (JOAN., 3). Qu'on me dise s'il est rien

de plus grand qu'un tel procédé, et si ce n'est pas ainsi que pensent les plus solides esprits et les cœurs les mieux placés?

De tout cela il est aisé de comprendre comment un chrétien humble est indépendant de tous les respects humains, et des vaines opinions du monde, dès-là qu'il ne se soucie ni de l'estime du monde, ni de sa faveur, et qu'il peut dire comme l'Apôtre : *Pour moi, il m'importe peu que vous me jugiez, vous, ou quelque autre homme que ce soit, je n'ai qu'un juge,* à proprement parler, *et ce juge c'est Dieu* (1. *Cor.* 4); comment il garde toujours la même égalité d'ame et la même paix au milieu de toutes les vicissitudes où il est exposé, puisque ni l'une ni l'autre fortune ne fait impression sur lui; comment il endure les plus mauvais traitements avec une patience à l'épreuve de tout, parcequ'il n'y a point d'outrages dont il ne se croie digne, et que d'ailleurs il acquiert par-là plus de ressemblance avec le sacré modèle qu'il fait gloire d'imiter, et qui lui est proposé dans la personne adorable de son Sauveur; comment on ne l'entend jamais faire parade de ses bonnes œuvres, vanter ses prétendus exploits, étaler en de longs récits les affaires où il a eu part, et de quelle manière il s'y est comporté, censurer celui-ci, railler de celui-là, entrer continuellement en dispute, et s'ériger en homme habile et important; comment au contraire on le voit à toute occasion se tenir, autant qu'il peut, à l'écart, user de réserve, donner à chacun une attention favorable, approuver, excuser, tourner les choses en bien, et devenir ainsi du meilleur commerce et de la société la plus aimable. Voilà, dis-je, ce qu'on ne doit point avoir de peine à comprendre, et voilà par où la même humilité qui nous abaisse sert à nous relever. Comme donc l'Ecclésiastique a dit, *Plus vous êtes grand, plus vous devez vous humilier* (*Eccli.*, 3), je ne fais nulle difficulté de renverser la proposition, et, sans altérer en aucune sorte cette divine parole, j'ajoute : *Plus vous vous humilierez, plus vous serez grand.*

II. Mais n'en demeurons pas là; car il s'agit présentement de savoir si l'humilité n'est point un obstacle aux grandes actions, et à certaines entreprises où il faut de la magnanimité et une résolution que rien n'ebranle. La raison de douter est que l'humilité a pour fondement la connoissance de notre foiblesse, et une conviction actuelle et habituelle de notre insuffisance : d'où viennent les bas sentiments et la défiance que l'on conçoit de soi-même. Un homme véritablement humble est persuadé qu'il n'est rien, qu'il ne peut rien, et que de son fonds il n'est bon à rien : or, dans cette persuasion, il n'est pas naturel qu'il forme des projets au-dessus de lui, ni qu'il veuille s'engager en des ministères et des fonctions qui demandent des talents rares et singuliers. Cela ne paroît pas naturel : mais il n'en est pas moins vrai, selon le mot de saint Léon, que *rien n'est difficile aux humbles*; qu'il n'y a point de si vaste dessein dont l'exécution les étonne; qu'ils sont capables de tout oser, et d'affronter tous les pé-

rils avec l'assurance la plus ferme et l'intrépidité la plus héroïque; que plus ils se croient foibles, plus en même temps il s'estiment forts, et que plus ils se défient d'eux-mêmes, plus ils sentent redoubler leur zèle, et portent loin leurs vues. Sont-ce là des paradoxes? sont-ce des vérités? Je prétends qu'il n'est rien de plus réel que ces merveilleux effets de l'humilité chrétienne, je prétends que c'est à quoi elle nous dispose, et ce qu'elle produit en nous. Je vais vous développer ce mystère, et voici comment nous devons l'entendre.

Car autant qu'un chrétien humble se défie de lui-même, autant il se confie en Dieu; moins il s'appuie sur lui-même, plus il s'appuie sur Dieu. Or il sait que rien n'est impossible à Dieu. Il sait que Dieu prend plaisir à faire éclater sa gloire dans notre infirmité, et que c'est aux plus petits, dès qu'ils ont recours à lui, qu'il communique sa grace avec plus d'abondance. Muni de ces pensées, et comme revêtu du pouvoir tout puissant de Dieu même, est-il rien désormais de si laborieux et de si pénible, rien de si sublime et de si grand, dont il craigne de se charger, et dont il désespère de venir à bout? Que Dieu l'appelle, il n'hésitera pas plus que le prophète Isaïe à lui répondre : *Me voici, Seigneur, envoyez-moi* (Isaï., 6). Que Dieu en effet l'envoie, il ira partout : il se présentera devant les puissances du siècle, il entrera dans les cours des princes et des rois, il leur annoncera les ordres du Dieu vivant, et ne sera touché ni de l'éclat de leur pourpre, ni de leurs menaces, ni de leurs promesses; il plantera, selon les expressions figurées de l'Écriture, et il arrachera, il bâtira et il détruira, il amassera et il dissipera.

Quelle espèce de prodige, et quel admirable accord de deux choses aussi incompatibles, ce semble, que le sont tant de défiance d'une part, et de l'autre tant de confiance et de force! Car, au milieu de tout cela, le même homme qui agit si délibérément et si courageusement ne perd rien de son humilité; c'est-à-dire qu'il conserve toujours le souvenir de sa foiblesse, qu'il se regarde toujours comme un serviteur inutile, comme un enfant; qu'il dit toujours à Dieu, dans le même sentiment que Jérémie : *Ah! Seigneur, mon incapacité est telle que je ne puis pas même prononcer une parole* (Jérém., 8). Non, il ne le peut de lui-même et par lui-même; mais tandis qu'il en fait la confession la plus affectueuse et la plus sincère, il n'oublie point d'ailleurs ce que lui apprend le Docteur des nations, qu'*il peut tout en celui qui le fortifie* (*Philip.*, 4). De sorte qu'il ne balance pas un moment à se mettre en œuvre et à commencer, quel que soit l'ouvrage où la vocation de Dieu le destine. Qu'il y voie mille traverses à essuyer, et mille oppositions à vaincre; que le succès lui paroisse, non seulement douteux, mais hors de vraisemblance, il espère contre l'espérance même. Ce n'est point par une témérité présomptueuse, puisque son espérance est fondée sur ce grand principe de saint Paul, que *Dieu fait choix de ce qui paroît plein de folie selon le monde, pour confon-*

dre les sages; qu'il choisit ce qui est foible devant le monde, pour confondre les forts, et qu'il se sert enfin de ce qu'il y a de plus bas et de plus méprisable, même des choses qui ne sont point, pour détruire celles qui sont (1. *Cor.*, 1).

Ainsi, quand ce jeune berger qui d'un coup renversa Goliath vit approcher de lui ce Philistin d'une énorme stature : *Tu viens à moi*, lui dit-il, *avec l'épée, la lance et le bouclier; mais moi je viens à toi au nom du Seigneur, et, tout désarmé que je suis, je me tiens certain de la victoire* (1. *Reg.*, 17). Car voici, ajoute-t-il, ce que je te déclare : *Le Seigneur te livrera entre mes mains : je te donnerai la mort, et te couperai la tête, afin que toute la terre sache qu'il y a un Dieu en Israël, et que ce n'est ni par l'épée, ni par la lance qu'il sauve.* Ainsi le même David se trouvant investi d'ennemis qui l'assailloient de toutes parts, s'écrioit avec une sainte hardiesse : *Le Seigneur est notre ressource : nous combattrons, et il réduira en poudre tous ceux qui nous persécutent.*

Tel est par proportion le langage des ames humbles, d'autant plus assurées de la protection divine, qu'elles se répondent moins d'elles-mêmes ; et du reste d'autant plus tranquilles sur la réussite de leurs entreprises, qu'étant humbles, elles craignent moins de subir la honte des fâcheux événements que Dieu quelquefois, pour les éprouver, peut permettre. Un homme du monde, suivant son orgueil, comme nous l'avons déja remarqué, ne se hasarderoit pas si aisément. Il ne voudroit pas exposer son honneur, et, pour se déterminer, il lui faudroit de sérieux examens et de longues délibérations. Mais dès qu'on a l'humilité dans le cœur, on n'est plus si jaloux d'un vain nom, ni si sensible aux reproches qu'on s'attirera, supposé qu'on vienne à échouer. On s'abandonne à la conduite de l'esprit de Dieu, et du reste on se soumet à tout ce qui en peut arriver pour notre humiliation devant les hommes.

Ce ne sont point là de simples spéculations; on en a vu la pratique. Fut-il jamais une entreprise pareille à celle des apôtres, lorsqu'ils se partagèrent dans toutes les contrées de la terre pour travailler à la conversion du monde entier? Les plus fameux conquérants dont l'histoire profane a vanté les faits mémorables ont porté leurs armes et étendu leurs conquêtes sur quelques nations ; mais ces saints conquérants, ou, pour mieux dire, ces saints et zélés propagateurs de la loi chrétienne, se proposèrent de soumetre généralement tous les peuples à l'empire de Jésus-Christ. Dans ce vaste projet, ils n'exceptèrent ni âge, ni sexe, ni rangs, ni qualités, ni états. A en juger selon la prudence du siècle, c'étoit un dessein chimérique; et l'on sait néanmoins avec quelle ardeur ils s'y employèrent, avec quelle constance ils le soutinrent, avec quel bonheur ils l'accomplirent.

Or qu'étoit-ce que ces apôtres? de pauvres pécheurs, petits selon le monde, et humbles selon l'Évangile. Leur humilité ne borna point

leurs vues, elle ne leur resserra point le cœur, elle ne les affoiblit ni ne les arrêta point. Avec cette humilité, ils ont passé les mers, ils ont parcouru les provinces et les royaumes, ils ont répondu aux juges et aux magistrats, ils ont résisté aux grands, ils ont confondu les savants, ils ont instruit les infidèles et les barbares, ils ont triomphé de l'idolâtrie et du paganisme; et, dans la suite des temps, combien ont-ils eu d'imitateurs et de successeurs, humbles comme eux, et appliqués sans relâche à perpétuer les fruits de leur zèle? combien en ont-ils encore de nos jours qui, par une sainte alliance, réunissent dans leurs personnes, et la même humilité et la même élévation de sentiments?

Pour en revenir aux apôtres, et pour dire en particulier quelque chose de saint Paul, on ne peut lire ses Épîtres, et ne pas voir que ce fut un des esprits les plus sublimes, et une des plus grandes ames. Quel feu, quelle vivacité, et, tout ensemble, quelle solidité! Pense-t-on plus noblement? s'exprime-t-on plus éloquemment? Que n'a-t-il pas fait? que n'a-t-il pas souffert? supérieur à tout, aux dangers, aux embûches, aux persécutions, aux trahisons, aux calomnies, aux opprobres, aux fers, à la faim, à la soif, au glaive, à la mort; car, disoit-il, *nous sommes au-dessus de tout cela* (*Rom.*, 8). Saint Chrysostome en étoit ravi d'admiration, et n'avoit point de termes pour faire entendre ce qu'il en concevoit. Cependant ce vaisseau d'élection, ce grand apôtre, quel mépris faisoit-il de lui-même, et comment en parloit-il? Il se traitoit de pécheur, de blasphémateur, de persécuteur de l'Église, d'homme indigne de l'apostolat, d'avorton; tant l'humilité lui représentoit vivement ses misères, et tant elle le rabaissoit dans son estime.

Que ne pourrions-nous pas ajouter de ces sociétés et de ces ordres religieux, qui sont pour l'un et l'autre sexe des écoles de perfection, et dont la sainteté est l'édification du monde chrétien? Que n'en a-t-il pas dû coûter pour former ces grands corps, pour en rassembler tous les membres, pour les assortir et les régler? Que d'études et de soins! que de méditations, de réflexions, de conseils! mais aussi quels progrès surprenants! Ces sociétés se sont multipliées, ces ordres religieux se sont répandus dans tous les lieux éclairés de la foi et soumis à l'Église de Jésus-Christ. Comme autant de républiques, ils ont leur forme de gouvernement, leurs lois, leurs statuts, leurs offices, leurs fonctions, leurs observances, qu'il a fallu ordonner avec une pénétration et une sagesse qui descendît aux moindres détails, qui prévît toutes choses, et ne laissât rien échapper. Voilà par où ils se sont maintenus depuis des siècles, et ils se maintiennent. Or, après Dieu et la grace de Dieu, je demande à qui nous sommes redevables de ces saints établissements. Est-ce à d'habiles politiques et à leurs intrigues? est-ce à des philosophes fiers de leur science et pleins d'eux-mêmes? Là-dessus je ne puis mieux répondre que par les paroles du Fils de Dieu à son Père : *Seigneur, Père tout puissant, je vous bénis et vous rends*

graces d'avoir caché ces choses aux sages selon la chair, et aux savants; mais de les avoir révélées aux petits (Luc, 10); d'y avoir employé d'humbles instituteurs, un humble François d'Assise, un humble François de Paule, et d'autres. Parcequ'ils étoient humbles, ils n'en ont été que plus propres à entrer dans les grandes vues de la Providence sur eux, et que mieux préparés à les seconder.

Je finis, car peut-être n'en ai-je déja que trop dit : mais, quoi qu'il en soit, apprenez à réformer vos idées touchant une des vertus les plus essentielles du christianisme, qui est l'humilité. Autant qu'elle nous porte à nous mépriser nous-mêmes, autant devons-nous l'estimer. Puissiez-vous en bien connoître le mérite, et plaise au ciel qu'au milieu de tous vos honneurs, vous travailliez désormais à l'acquérir!

ILLUSION ET DANGER D'UNE GRANDE RÉPUTATION.

Prenez *soin de vous établir dans une bonne réputation, et de vous y maintenir* (*Eccli.*, 41). C'est l'avis que nous donne le Saint-Esprit; et cette maxime, telle que nous devons l'entendre, est fondée sur de très solides raisons. Car, suivant le sens de l'Écriture, qu'est-ce qu'une bonne réputation, et en quoi consiste-t-elle? à être exempt de reproches, chacun dans notre état; je dis de certains reproches qui flétrissent un nom et qui éloignent de la personne; à être réputé, dans l'opinion commune, homme de probité et de bonnes mœurs, homme équitable, droit, fidèle; homme sensé et judicieux, capable dans sa condition de remplir les devoirs de son emploi, de sa charge, de son ministère; en deux mots, honnête homme selon le monde, et homme chrétien selon Dieu. Or il nous est d'une extrême conséquence d'avoir sur tout cela une réputation saine et sans tache : pourquoi? parcequ'en mille rencontres il y va de la gloire de Dieu et de l'honneur de la religion que nous professons, parcequ'il y va de notre propre intérêt et de l'avantage personnel que nous y trouvons, parcequ'il n'y va pas moins de l'utilité du prochain, dont nous sommes chargés, et auprès de qui nous nous employons.

En effet, rien ne sert plus à glorifier Dieu et à relever l'honneur de son culte, que l'estime qu'on fait de ceux qui le servent, et l'édification qu'on tire de leurs exemples. C'est pour cela que le prince des apôtres, saint Pierre, recommandoit tant aux fidèles de garder parmi les Gentils une conduite régulière, afin, disoit-il, que, malgré leurs préjugés contre notre sainte loi, venant à examiner votre vie, et n'y voyant rien que d'édifiant, ils rendent gloire à Dieu, et que vous fermiez la bouche à ceux qui voudroient parler mal de vous. De plus, à n'envisager que nous-mêmes, il est évident qu'une bonne réputation nous est très-avantageuse, et même nécessaire, pour notre établissement et notre avancement, soit dans l'Église, soit dans le monde : car on ne s'accommode nulle part d'un homme noté et décrié. Aussi,

quand les apôtres proposèrent aux disciples de choisir entre eux des diacres, et de leur commettre le soin de distribuer les aumônes, la première condition qu'ils leur marquèrent fut qu'ils prendroient pour cette fonction *des hommes d'une vertu reconnue* (*Act.*, 6). Enfin, considérant la chose par rapport au prochain, il est aisé de voir que, sans une réputation à couvert de la censure, il n'est guère possible que nous fassions aucun fruit auprès de lui, puisque nous ne le pouvons faire qu'autant que le prochain a de créance en nous, et qu'il n'en peut avoir quand il n'est pas bien prévenu en notre faveur. Comment un père, par exemple, inspirera-t-il à ses enfants l'horreur du vice, s'ils sont témoins de son libertinage et de ses désordres? comment un prédicateur prêchera-t-il l'humilité, en persuadera-t-il la pratique à ses auditeurs, s'ils le connoissent pour un homme vain et enflé d'orgueil? comment un directeur, un pasteur de l'Église ramènera-t-il les ames égarées, et les fera-t-il rentrer dans les voies de la foi, si l'on sait qu'il est égaré lui-même, ou s'il est au moins d'une doctrine suspecte? Il en est de même d'une infinité d'autres sujets.

Il est donc non seulement permis, mais à propos, surtout en certaines situations et en certaines places, de conserver sa réputation et de la défendre. Et c'est ce qui faisoit dire à saint Augustin : *Je me dois à moi-même et pour mon propre bien le mérite de ma vie; mais je dois au public, et à son progrès dans le chemin du salut, l'intégrité de ma réputation.* Morale dont il avoit le modèle dans saint Paul. On pourroit être surpris d'abord que ce Docteur des nations racontât lui-même les graces extraordinaires qu'il avoit reçues, ses révélations, son ravissement jusques au troisième ciel; que lui-même il fît le récit de ses courses évangéliques, de ses combats, de ses travaux immenses, et qu'il ne feignît pas même d'ajouter qu'il avoit plus travaillé que le reste des apôtres. Ce n'étoit point là blesser l'humilité, comme il le montre assez ailleurs : mais il savoit combien il lui étoit important pour la conversion des infidèles, et pour le soutien de ceux qui avoient déja embrassé l'Évangile, de s'accréditer dans leurs esprits, afin qu'ils devinssent par-là plus dociles à l'écouter et à profiter de ses instructions. Voilà pourquoi il croyoit devoir ménager sa réputation; de sorte qu'étant condamné au fouet, il se tint obligé, pour éviter la honte de ce châtiment, de déclarer qu'il étoit citoyen romain, et que, se voyant cité à Jérusalem pour répondre devant le proconsul Festus, il refusa d'y comparoître, et en appela à César.

Mais outre cette bonne réputation, dont il ne s'agit point ici précisément, il y en a une autre que nous appelons, selon le terme ordinaire, une grande réputation. La bonne réputation est sans contredit un bien précieux dans l'estime de tout le monde, et néanmoins elle ne suffit pas aux ames ambitieuses et orgueilleuses : car il lui manque quelque chose qui contente leur orgueil et qui flatte leur vanité. J'explique ma pensée. Une bonne réputation, quoique honorable, n'a

rien dans le fond qui nous distingue beaucoup. C'est un état commun à une multitude de gens raisonnables parmi lesquels nous vivons, et dont le nombre dans la société humaine n'est pas petit. Ils sont réguliers, ils se conduisent bien, ils s'acquittent bien, chacun dans sa profession, de leurs exercices, et remplissent fidèlement leurs obligations. On les approuve, et l'on a pour eux toute la considération qui leur est due; mais cette considération après tout ne leur donne pas ce lustre, cet éclat, cette vogue qui fait la grande réputation. On ne dit point d'eux, comme on le dit de quelques autres : C'est un grand homme, un grand magistrat, un grand politique, un grand théologien, un grand écrivain, un grand orateur, un grand prédicateur : noms fastueux et brillantes qualités qui éblouissent, et dont on est souverainement jaloux. Ainsi la grande réputation est au-dessus de la bonne réputation. Or, en matière de réputation et d'honneur, dès qu'on n'est pas au plus haut point, on compte communément assez peu tout le reste. Mais moi, je prétends que dans ces grandes réputations il y a souvent bien de l'illusion. Je prétends, lors même qu'elles sont le plus justement acquises, comme quelques unes peuvent l'être, qu'il y a du moins bien du danger, et qu'il est infiniment à craindre que, par les sentiments qu'elles inspirent, elles ne deviennent plus pernicieuses qu'elles ne sont glorieuses et avantageuses. Je n'avance rien sans preuves; et, de toutes les preuves, la plus sensible c'est la connoissance que nous avons du monde, et ce que l'usage de la vie nous apprend.

I. Illusion : car si nous observons bien sur quoi sont établies ces réputations qui font tant de bruit, nous trouverons que la plupart n'ont pour fondement que l'occasion et le hasard, que la conjoncture favorable des temps, que le défaut de compétiteurs et de gens de mérite, que le caprice et le mauvais goût du public, que quelques dehors spécieux, accompagnés de beaucoup de confiance et de présomption, que des secours étrangers et cachés, que la distinction de la naissance et du rang, que l'inclination, la faveur, et particulièrement l'intrigue. Gardons-nous de blesser personne : ce n'est pas mon dessein; à Dieu ne plaise! Je parle en général, et quiconque voudroit faire là-dessus des applications odieuses ne doit les imputer qu'à lui-même, et ne peut m'en rendre responsable.

Mais cette déclaration faite de ma part, et sans entrer dans aucun détail, je reprends ma proposition, et, de bonne foi, je demande combien on a vu de ces prétendus grands hommes qui devoient toute leur réputation à un succès où je ne sais quelle heureuse aventure avoit eu plus de part que le génie et l'habileté. Tel dans les armes est devenu célèbre par une victoire qu'il a remportée, ou plutôt qu'on a remportée pour lui et en son nom. Elle lui est attribuée, parcequ'il avoit le commandement, et il en a l'honneur, sans en avoir, à bien dire, ni soutenu le travail, ni couru le péril.

Il en est de même dans le maniement des affaires, de même dans la magistrature et la dispensation de la justice; de même dans les lettres et les sciences, soit divines, soit humaines; de même (le croiroit-on, si l'expérience ne nous en convainquoit pas?) dans le ministère évangélique, dans la direction des consciences, dans la pratique de la perfection et de la sainteté chrétienne. L'un est regardé comme un esprit supérieur, comme un homme intelligent, sage dans ses entreprises, solide dans ses vues, juste dans ses mesures. Il réussit; et parcequ'il est ordinaire de juger par les événements, de là vient la haute estime qu'on en fait. On ne cesse point de l'admirer et de l'exalter. Mais ces lumières si pures, mais ces vues si droites, ces mesures si justes, est-ce de son fonds qu'il les tire, ou ne sont-ce pas peut-être des amis qu'il consulte, des subalternes auxquels il se confie, qui secrètement, et quelquefois sans qu'il l'aperçoive lui-même, le guident dans toutes ses démarches, et l'éclairent dans toutes ses délibérations et toutes ses résolutions? L'autre se fait écouter comme un maître, tant il paroît avoir acquis de connoissances, et être versé en tout genre d'érudition. On le met entre les savants au premier rang; et il est vrai qu'il n'y a point de matière sur quoi il ne s'explique d'une manière à imposer. Je dis à imposer : car tout cet appareil de doctrine n'est souvent autre chose qu'une belle superficie, sous laquelle il y a beaucoup de vide et fort peu de substance. A force de tout savoir, ou de vouloir tout savoir, il arrive assez qu'on ne sait rien. On se fait néanmoins valoir par une facilité de s'énoncer et une abondance de paroles qui ne tarit point, par un ton décisif et assuré, qui semble ne pas permettre le moindre doute et prévenir toutes les difficultés, par un étalage de termes, de noms, de raisonnements, de faits qui ne peuvent guère être contredits, parceque la plupart de ceux qui les entendent n'y comprennent rien, et que, n'étant pas en état d'en voir le foible, ils deviennent adorateurs de ce qu'ils ignorent.

Que dirai-je de ces orateurs dont la vaine et spécieuse éloquence attire à leurs discours les villes entières? On les suit avec empressement; le concours croît de jour en jour; ce sont les oracles de tout un pays. Heureux d'avoir eu à se produire dans des temps de décadence et de disette ! je veux dire, dans des temps où le goût dépravé du siècle ne discernoit ni l'excellent ni le médiocre, mais les confondoit ensemble, et négligeoit le solide et le vrai pour s'attacher à de fausses lueurs; dans des temps où le talent se bornoit au son de la voix dont l'oreille étoit flattée, et à certain extérieur qui frappoit les yeux; surtout dans des temps où de secrets intérêts engageoient un puissant parti à soutenir l'orateur, et à le mettre dans un crédit dont l'éclat rejaillît sur le parti même, et servît à l'illustrer et à l'autoriser.

Ce n'est pas pour une fois que se sont ainsi formées les plus grandes réputations, non seulement en matière d'éloquence, mais l'oserai-je dire? en matière de mœurs, en matière de direction et de conduite des

ames, en matière de piété et de religion. On transforme en anges de lumière des hommes très peu éclairés dans les choses de Dieu. On les propose comme les dépositaires de la plus pure morale de l'Évangile, comme les seuls guides instruits des voies du salut et capables de les enseigner. On répand leurs ouvrages comme autant de chefs-d'œuvre, et comme le précis de toute la vie spirituelle. Mille esprits aisés à séduire se laissent préoccuper de ces idées. De l'un elles se communiquent à l'autre. C'est bientôt une opinion presque universelle et une réputation hors de toute atteinte.

Du moins si des gens qui se voient préconiser de la sorte rentroient en eux-mêmes, s'ils se rendoient quelque justice, et qu'ils reconnussent de bonne foi combien ils sont au-dessous de ce qu'on pense d'eux, et combien leur réputation passe leur mérite! C'est ce que l'humilité demanderoit, et ce que la seule équité naturelle ne manqueroit pas de leur inspirer, s'ils la consultoient. Ils seroient peu touchés alors des applaudissements qu'ils reçoivent. S'ils ne se tenoient pas toujours obligés de les arrêter au-dehors en se déclarant, ils les désavoueroient dans le fond de l'ame; ils les tourneroient même à leur confusion, bien loin de s'en faire une gloire, parcequ'ils sentiroient combien peu ils leur sont dus, et quelle en est l'illusion. Ils iroient encore plus avant, et, par la comparaison qu'ils feroient d'eux-mêmes avec d'autres qui valent mieux qu'eux, et qui demeurent dans l'oubli, ils comprendroient que ce ne sont pas toujours les vrais mérites qui éclatent. Ils les honoreroient jusque dans leur obscurité; ils les respecteroient, et se garderoient bien de leur témoigner le moindre mépris, ni de s'arroger une supériorité dont ils se déporteroient volontiers en leur faveur. Telles sont, dis-je, les dispositions où ils devroient être; mais, par l'aveuglement et l'enchantement de notre orgueil, tout le contraire arrive, et voilà, outre l'illusion, quel est encore le danger d'une grande réputation.

II. Danger : car un homme s'enivre de son succès. Il n'examine point comment ni par où il est parvenu : peu lui importe de le savoir, et même il se plaît à en perdre le souvenir. Il jouit de sa réputation, bien ou mal acquise; il en perçoit et en goûte les fruits : c'est assez. Que dis-je? il va même aisément jusqu'à se persuader qu'il y a en effet dans sa personne quelque chose qui le relève, et qui lui donne rang à part. Il l'entend dire si communément, et ce langage lui est si agréable, qu'il n'a pas de peine à le croire. De là donc les retours sur soi-même, les complaisances secrètes où il aime à s'entretenir; de là les hauteurs d'esprit, les airs impérieux, les paroles sèches et dédaigneuses; de là il s'attend bien qu'on le ménagera, qu'on aura pour lui des égards, que dans une société, dans une compagnie, on lui accordera des priviléges, parcequ'il fait honneur au corps, et qu'il en est un des premiers ornements; de là il ne peut souffrir que, dans les mêmes fonctions et le même emploi, qui que ce soit ose s'égaler à lui. Il trouveroit même

fort étrange que quelqu'un entreprît d'en approcher, voulant qu'il ne soit parlé que de lui, et concevant pour autrui la même jalousie qu'il excite dans les autres à son égard. Enfants des hommes, que vous êtes vains, en recherchant comme vous faites la vanité; et qu'il y a d'erreur et de mensonge dans ce que vous poursuivez avec plus d'ardeur!

Ceci, au reste, ne regarde pas seulement ces grandes réputations que j'ai dit être mal fondées, mais celles mêmes qui sont le plus solidement et le plus justement établies. Car il y en a : il y a de ces hommes singuliers et rares, qui emportent avec raison tous les suffrages, et à qui la plus maligne envie est forcée de rendre une espèce d'hommage par son silence et par son estime; elle plie devant eux, et elle se tait. On en fait mention de tous côtés; partout on les reçoit avec agrément : grands et petits, tout le monde leur témoigne du respect et de la vénération. Or par-là ils sont exposés à la même tentation que les autres; et quoique quelques uns peut-être, par le bon caractère de leur esprit, se préservent de ce danger, il n'y en a que trop qui y succombent.

Et à dire vrai, il en est d'une grande réputation comme d'une grande fortune : il est également difficile de bien soutenir l'une et l'autre, et de ne s'y point oublier. Quand on se voit dans un certain degré d'élévation et de distinction, il semble qu'on ait été tout-à-coup métamorphosé dans un nouvel homme. Ce sont des pensées, des affections, des sentiments tout différents; c'est une conduite tout opposée à celle qu'on avoit tenue jusque là. On étoit d'un commerce aisé, commode, honnête ; on se familiarisoit avec des amis ; mais les temps sont changés, et il s'est fait le même changement dans le cœur : on est devenu homme trop important, pour entretenir désormais de pareilles liaisons ; on a pris son vol bien plus haut, et l'on ne s'associe plus qu'avec les grands : comme si, à l'exemple de ces pharisiens qui se séparoient du peuple, on disoit au reste du monde : Tenez-vous loin de moi. On le dit, non pas de vive voix, ni d'une façon si grossière, mais on le donne assez à entendre par un visage froid et composé, par une réserve affectée, par une conversation sérieuse, par mille témoignages qui se font tout d'un coup apercevoir. Pitoyable foiblesse, où se laissent aller les meilleurs esprits! Il n'est point de poison plus subtil que l'orgueil. Il a corrompu jusque dans le ciel les plus sublimes intelligences : ne nous étonnons pas que sur la terre il puisse pervertir les ames d'ailleurs les mieux constituées et les plus fermes.

Encore si ce n'étoit là qu'une de ces foiblesses humaines qui n'ont nul rapport au salut, et qui n'y causent aucun dommage : mais en est-il une plus pernicieuse, puisqu'elle est capable de nous enlever devant Dieu tout le fruit d'une vie passée dans les plus longs et les plus rudes travaux? car il n'en coûte pas peu pour se faire une grande réputation, et pour la conserver. Que la nature nous ait doués des plus belles qualités, cela ne suffit pas. Ces qualités naturelles sont des ta-

lents, mais il les faut cultiver; c'est une bonne terre, mais il y faut planter, il y faut semer, il y faut faire germer et croître le grain. Sans cette culture tout dépérit, et rien ne profite.

Aussi sommes-nous témoins des soins infinis, de l'application continuelle, des études, des recherches, des fatigues d'un homme qui veut, par la voie du mérite, se signaler dans sa profession et rendre son nom célèbre. Toute son attention va là; il ne pense qu'à cette réputation, il n'est en peine que de cette réputation; il ne mesure ses avantages et ses progrès que par cette réputation. Si cette réputation augmente et se répand, il se tient heureux : si quelque événement l'arrête, et qu'elle ne soit pas aussi prompte à s'avancer qu'il le desire, il en est désolé; et parcequ'il n'est rien de plus facile à blesser, est-il précautions qu'il ne prenne pour la ménager? est-il efforts qu'il ne redouble pour la rétablir, du moment qu'elle commence à déchoir et à tomber? Si bien que l'unique objet de ses vœux, c'est cette réputation; que l'unique fin de ses actions, c'est cette réputation; que son idole et comme sa divinité, c'est cette réputation.

Je n'exagère point. Je ne dis que ce que nous observons dans tous les états, et tous les jours. Or de là que s'ensuit-il? un grand désordre et un grand malheur : c'est-à-dire que nous rapportons tout à notre gloire et non à la gloire de Dieu, voilà le désordre; et que ne faisant rien en vue de Dieu et de sa gloire, tout ce que nous faisons n'est rien devant Dieu, voilà le malheur. Malheur et désordre d'autant plus déplorables, que les plus saints ministères ne sont pas exempts de l'un ni de l'autre; et n'est-ce pas ce que je puis justement appeler l'abomination de désolation dans le lieu saint?

Car pour nous instruire nous-mêmes, nous, ministres et prédicateurs de l'Évangile, et pour apprendre à nous garantir de la plus mortelle contagion que nous ayons à craindre, est-il rien dans nos fonctions apostoliques de plus fréquent que de se laisser surprendre à l'attrait d'une grande réputation? En prêchant la parole de Dieu, on la profane, parcequ'on l'emploie, non point à faire connoître et honorer Dieu, mais à se faire honorer et connoître soi-même. Peut-être avoit-on eu d'abord des vues plus épurées; peut-être en recevant sa mission et se mettant en devoir de l'exercer, avoit-on dit comme l'Apôtre : *Nous ne nous prêchons point nous-mêmes, mais nous prêchons Jésus-Christ notre Seigneur* (2. *Cor.*, 4). On avoit été élevé dans ces sentiments, on les avoit apportés au saint ministère, et l'importance étoit d'y persévérer; mais bientôt l'ennemi est venu jeter l'ivraie dans le champ du père de famille. Ce n'est point à la faveur des ténèbres, mais au grand jour d'une réputation naissante et brillante. Une foule d'auditeurs qu'on traîne après soi; leur assiduité, leur attention, leurs acclamations; toutes les chaires ouvertes au nouveau prédicateur, tous les honneurs qu'on lui rend; les personnes du plus haut rang qui l'appellent auprès d'eux, et l'accueil favorable qu'ils lui font dès qu'il se

présente : tout cela met à d'étranges épreuves la pureté de son zèle et la droiture de ses intentions. Insensiblement ses premières vues s'effacent, et le monde prend dans son cœur la place de Dieu. Car autant qu'il plaît au monde et parcequ'il plaît au monde, le monde commence à lui plaire. Je veux dire qu'il s'attache au monde, qu'il aime à voir le monde, à converser avec le monde, à se faire d'agréables sociétés dans le monde, non point pour la sanctification du monde, mais pour sa propre satisfaction. Et comme on devient bon avec les bons, méchant avec les méchants, il devient mondain avec les mondains : de sorte que, malgré la sainteté de son ministère, qui de soi-même ne tend qu'à rendre gloire à Dieu et à procurer le salut des ames, il n'a que des idées mondaines, et n'est touché que de sa réputation, et des agréments qu'elle lui fait goûter parmi le monde.

Voilà, dis-je, le grand intérêt qui l'anime et qui le soutient dans ses laborieuses occupations; voilà le grand principe qui le meut, qui l'engage à ne se donner aucun relâche ni aucun repos; qui d'année en année le pique d'une ardeur et d'une émulation toujours nouvelle : voulant fournir avec le même honneur et la même estime toute sa carrière, et ne craignant rien davantage que de laisser apercevoir en lui quelque changement, et de dégénérer dans l'opinion publique. De cette manière ses jours s'écoulent, son âge avance, la mort approche, et il est enfin question de se disposer à paroître devant Dieu, et à subir ce terrible examen où Dieu lui demandera compte des talents dont il avoit été si libéralement pourvu. Or qui peut exprimer de quel étonnement et de quelle frayeur il sera saisi, lorsque, réfléchissant sur lui-même, il entendra dans le secret de l'ame la voix de sa conscience, qui lui redira ce que le Sauveur du monde disoit à ses disciples : *Prenez garde de ne point faire vos bonnes œuvres devant les hommes pour en être vus et considérés; autrement vous n'en recevrez nulle récompense de votre Père céleste* (MATTH., 6). Il aura beaucoup travaillé, il aura fait de violentes contentions d'esprit et de corps, et il se sera consumé de veilles; mais avec quelle douleur verra-t-il s'accomplir en lui ce reproche du prophète Aggée : *Repassez sur toute votre vie; faites réflexion sur votre conduite* : *vous avez beaucoup semé et vous n'avez rien recueilli* (AGG., 1). A juger de vos actions par les dehors et selon les apparences, *vous devez avoir amassé beaucoup de mérites;* mais comme un homme qui mettoit son trésor *dans un sac percé,* ce que vous avez gagné d'une part, vous l'avez perdu de l'autre.

Ce n'est pas assez : il aura même produit beaucoup de fruits par l'efficace et la vertu de la grace attachée à la divine parole; il aura opéré beaucoup de conversons, beaucoup fléchi d'ames endurcies, éclairé d'ames aveugles, fortifié d'ames foibles, excité d'ames lâches, élevé d'ames pieuses et justes; mais avec quelle confusion et quel triste retour sur soi-même se représentera-t-il le sort de ces faux prophètes qui, dans le jugement dernier, diront au Fils de Dieu : *Seigneur, nous*

avons prophétisé, chassé les démons en votre nom (MATTH., 7), et qui n'auront pour toute réponse que ce formidable arrêt : *Retirez-vous de moi, ouvriers d'iniquité!* Car c'étoit une iniquité de dérober à Dieu la gloire qui lui appartenoit ; de n'agir pas uniquement pour Dieu, dont il étoit l'ambassadeur et le ministre; de renverser ainsi les desseins de Dieu, qui ne l'avoit choisi que pour le sanctifier en l'employant à l'édification de son Église et à la sanctification du prochain. Contre des réflexions si touchantes et si affligeantes, quelle pourroit être sa ressource? Seroit-ce une immortalité chimérique, c'est-à-dire la vaine espérance de vivre, même après la mort, dans la mémoire des hommes? Frivole consolation ! *Hélas!* s'écrie là-dessus un saint docteur, parlant de ces fameux personnages que l'antiquité a tant honorés, et dont le souvenir s'est perpétué jusqu'à nous, *on les loue où ils ne sont plus ; et ils endurent de cruels tourments là où ils sont,* et où ils seront pendant toute l'éternité.

Tirons de là des conséquences bien raisonnables et bien véritables, savoir : 1. Qu'une grande réputation est communément un grand obstacle au salut et à la perfection, surtout de ceux que leur vocation a appelés au ministère évangélique. 2. Que plus nous réussissons dans ce sacré ministère et plus nous sommes connus dans le monde, bien loin de nous enorgueillir, plus nous devons trembler, nous humilier, veiller sur nous-mêmes, dans la juste crainte qu'une fausse gloire ne nous ravisse le fruit solide et le mérite de nos peines. 3. Qu'au lieu d'envier aux autres leur réputation et de les en féliciter comme d'un avantage, nous avons plutôt sujet de les plaindre, et de nous féliciter nous-mêmes de n'être pas exposés à la même tentation. 4. Qu'il n'est point d'état plus digne d'envie, parcequ'il n'en est point de plus tranquille ni de plus assuré que celui d'un homme qui, dans une retraite volontaire, sert Dieu et le prochain sans éclat, sans nom, content d'un travail obscur, pourvu qu'il soit utile et conforme aux vues de la Providence. 5. Que s'il plaît au Seigneur, qui, selon les conseils de sa sagesse, élève et abaisse, de nous mettre sur le chandelier pour faire luire notre lumière aux yeux du monde, il n'est pas toujours nécessaire ni même à propos de le cacher sous le boisseau, et de nous ensevelir dans les ténèbres : mais que le devoir d'un vrai ministre de Jésus-Christ demande alors qu'il ne fasse nul autre usage de l'estime dont on est prévenu à son égard, que pour agir plus efficacement et pour mieux accomplir l'œuvre de Dieu qui lui est confiée. 6. Que nous ne pouvons graver trop profondément dans nos cœurs, ni suivre trop régulièrement dans la pratique, la grande leçon du Fils de Dieu aux septante disciples qu'il avoit envoyés prêcher son Évangile, lorsque, au retour de leur mission, leur entendant dire avec quelque sentiment de complaisance que les démons mêmes leur étoient soumis, il leur fit cette admirable réponse : *J'ai vu Satan qui tomboit du ciel comme un foudre. Il est vrai, je vous ai*

donné le pouvoir de marcher sur les serpents et d'abattre toutes les forces de l'ennemi, sans que rien soit capable de vous nuire : cependant il ne faut point vous réjouir de ce que les esprits se soumettent à vous, ni de ce que cela vous fait craindre et révérer sur la terre; *mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans le ciel* (Luc., 10).

PENSÉES DIVERSES SUR L'HUMILITÉ ET L'ORGUEIL.

Nous aimons tant l'humilité dans les autres : quand travaillerons-nous à la former dans nous-mêmes? Partout où nous l'apercevons hors de nous, elle nous plaît, elle nous charme. Elle nous plaît dans un grand, qui ne s'enfle point de sa grandeur. Elle nous plaît dans un inférieur, qui reconnoît sa sujétion et sa dépendance. Elle nous plaît dans un égal; et quoique la jalousie naisse assez communément entre les égaux, si c'est néanmoins un homme humble que cet égal, et que la Providence vienne à l'élever, nous lui rendons justice, et ne pensons point à lui envier son élévation. Or puisque l'humilité nous paroît si aimable dans autrui, pourquoi donc, lorsqu'il s'agit de l'acquérir nous-mêmes et de la pratiquer, y avons-nous tant d'opposition? quelle diversité et quelle contrariété de sentiments! Mais voici le mystère que je puis appeler mystère d'orgueil et d'iniquité. Car que fait l'humilité dans les autres? elle les porte à s'abaisser au-dessous de nous, et voilà ce que nous aimons : mais que feroit la même humilité dans nous? elle nous porteroit à nous abaisser au-dessous des autres, et voilà ce que nous n'aimons pas.

On s'est échappé dans une rencontre, on a parlé, agi mal-à-propos. C'est une faute; et si d'abord on la reconnoissoit, si l'on en convenoit de bonne foi et qu'on en témoignât de la peine, la chose en demeureroit là. Mais parcequ'on veut se justifier et se disculper, parcequ'on ne veut pas subir une légère confusion, combien s'en attire-t-on d'autres? Vous contestez, et les gens s'élèvent contre vous; ils vous traitent d'esprit opiniâtre; et, piqués de votre obstination, ils prennent à tâche de vous mortifier, de vous rabaisser, de vous humilier. Avec ce peu d'humilité, qu'on s'épargneroit d'humiliations!

Il s'est élevé bien des savants dans le monde, et il s'en forme tous les jours. Quelles découvertes n'ont-ils pas faites et ne font-ils pas encore? Depuis l'hyssope jusqu'au cèdre, et depuis la terre jusqu'au ciel, est-il rien de si secret, soit dans l'art, soit dans la nature, où l'on n'ait pénétré? Hélas! on n'ignore rien, ce semble, et l'on possède toutes les sciences, hors la science de soi-même. Selon l'ancien proverbe, cité par Jésus-Christ même, on disoit et l'on dit encore : *Médecin, guérissez-vous vous-même* (Luc., 4); ainsi je puis dire : Savants,

si curieux de connoître tout ce qui est hors de vous, hé! quand apprendrez-vous à vous connoître vous-mêmes?

Il est vrai, vous ne parlez de vous que dans les termes les plus modestes et les plus humbles. Vous rejetez tous les éloges qu'on vous donne; vous rabaissez toutes les bonnes qualités qu'on vous attribue; vous paroissez confus de tous les honneurs qu'on vous rend; enfin, vous ne témoignez pour vous-même que du mépris. Tout cela est édifiant. Mais du reste, ce même mépris de votre personne, que quelque autre vienne à vous le marquer, ou par une parole, ou par un geste, ou par une œillade, vous voilà tout-à-coup déconcerté : votre cœur se soulève, le feu vous monte au visage, vous vous mettez en défense, et vous répondez avec aigreur. Que d'humilité et d'orgueil tout ensemble! Mais tout opposés que semblent être l'un et l'autre, il n'est pas malaisé de les concilier. C'est qu'à parler modestement, et à témoigner du mépris pour soi-même, il n'y a qu'une humiliation apparente, et qu'il y a même une sorte de gloire; mais à se voir méprisé de la part d'autrui, c'est là que l'humiliation est véritable, et parlà même qu'elle devient insupportable.

Humilions-nous, mais sincèrement, mais profondément, et notre humilité vaudra mieux pour nous que les plus grands talents, mieux que tous les succès que nous pourrions avoir dans les emplois même les plus saints et dans les plus excellents ministères, mieux que tous les miracles que Dieu pourroit opérer par nous : comment cela? parce-que notre humilité sera pour nous une voie de salut beaucoup plus sûre. Plusieurs se sont perdus par l'éclat de leurs talents, de leurs succès, de leurs miracles : nul ne s'est perdu par les sentiments d'une vraie et solide humilité.

Ainsi vous ne pouvez vous appliquer à l'oraison? humiliez-vous de la sécheresse de votre cœur, et des perpétuelles évagations de votre esprit. Votre foiblesse ne peut soutenir le travail? humiliez-vous de l'inaction où vous êtes, et du repos où vous vivez. Votre santé ne vous permet pas de pratiquer des austérités et des pénitences? humiliez-vous des ménagements dont vous usez, et des soulagements dont vous ne sauriez vous passer. De cette sorte, l'humilité sera devant Dieu le supplément des œuvres qui vous manquent : supplément sans comparaison plus méritoire que ces œuvres mêmes. Car, au-dessus de toutes les œuvres, ce qu'il y a dans le christianisme de plus difficile, ce n'est pas de faire oraison, ce n'est pas de travailler ni de se mortifier, mais de s'humilier.

Vous vous plaignez de n'avoir pas reçu de Dieu certains dons naturels qui brillent dans les autres, et qui les distinguent; mais surtout vous ajoutez que ce qui vous afflige, c'est de ne pouvoir pas, faute

de talent, glorifier Dieu comme les autres le glorifient : illusion. Car si vous examinez bien le fond de votre cœur, vous trouverez que ce qui vous afflige, ce n'est point précisément de ne pouvoir pas glorifier Dieu comme les autres, mais de ne pouvoir pas, en glorifiant Dieu comme les autres, vous glorifier vous-même. Que notre orgueil est subtil, et qu'il a de détours pour nous surprendre! jusque dans la gloire de Dieu, il nous fait desirer et chercher notre propre gloire.

Quand on voit dans le ministère évangélique un homme doué de certaines qualités, d'un génie élevé, d'un esprit vif, d'une imagination noble, d'une éloquence forte et naturelle, on conclut que c'est un sujet bien propre à procurer la gloire de Dieu, sans examiner d'ailleurs s'il a le fonds d'humilité nécessaire qui doit servir de base à toutes les œuvres saintes et les soutenir. Mais Dieu en juge tout autrement que nous. Car si cet homme manque d'humilité, si c'est un homme vain et présomptueux, on peut dire de lui ce que Samuel dit de chacun des six enfants d'Isaïe, frère de David, et ses aînés : *Ce n'est point là celui que le Seigneur a choisi* (1. *Reg.*, 16). Sur qui donc tombera son choix? sur un homme modeste et humble : *voilà l'homme de sa droite*, voilà le digne sujet qu'il emploiera aux plus merveilleux ouvrages de sa grace, et de qui il tirera plus de gloire. Mais c'est un mérite médiocre, ou, pour ainsi parler, ce n'est rien selon les idées du monde. Je réponds qu'indépendamment de tout autre mérite, il a devant Dieu le mérite le plus essentiel, qui est celui de l'humilité : et de plus j'ajoute que, n'étant rien ou presque rien dans l'estime commune, c'est cela même qui relève davantage la gloire de Dieu, à qui seul il appartient de faire de rien les plus grandes choses.

On peut m'objecter ce que l'expérience après tout nous fait connoître, par exemple, de deux prédicateurs. Car, sans être le plus humble, nous voyons toutefois que l'un, avec les avantages qu'il a reçus de la nature, réussit beaucoup mieux dans l'opinion du public, et l'emporte infiniment sur l'autre. On goûte le premier, on le suit; au lieu que l'autre, dépourvu des mêmes dispositions et des mêmes dons, travaille dans l'obscurité, et qu'il n'est fait de lui aucune mention. Je sais tout cela, mais je sais aussi que nous donnons ordinairement dans une erreur grossière sur ce qui regarde la gloire de Dieu. Nous croyons la trouver où elle n'est pas, et nous ne la cherchons pas où elle est. Être admiré, vanté, écouté des grands, produit aux yeux des plus nombreuses et des plus augustes assemblées, voilà où nous faisons consister la gloire de Dieu; mais souvent elle n'est point là. Où donc est-elle? dans la conversion des pécheurs, dans l'instruction des ignorants, dans l'avancement et l'édification des ames; et un bon missionnaire, homme sans nom, sans réputation, mais humble, zélé, plein de confiance en Dieu, vivant parmi les sauvages, parcourant des villages

et des campagnes, convertira plus de pécheurs, instruira plus d'esprits simples, gagnera plus d'ames à Jésus-Christ, et les avancera plus dans les voies de Dieu, que le plus célèbre prédicateur. Disons en deux mots : l'un fait beaucoup plus de bruit, mais l'autre beaucoup plus de fruit. Or ce bruit ne sert communément qu'à glorifier l'homme ; mais ce fruit, c'est ce qui glorifie Dieu.

Un Père a eu raison de dire que le souvenir de nos péchés nous est infiniment plus utile que le souvenir de nos bonnes œuvres. Pour entendre la pensée de ce saint docteur, il faut distinguer deux choses : nos actions, et le souvenir de nos actions. Or il n'en est pas de l'un comme de l'autre, et ils ont des effets tout opposés. Nos bonnes actions nous sanctifient, mais le souvenir de nos bonnes actions nous corrompt, parcequ'il nous enorgueillit : au contraire, nos mauvaises actions nous corrompent, mais le souvenir de nos mauvaises actions sert à nous sanctifier, parcequ'il sert à nous humilier. De là, double conséquence. Pratiquons la vertu ; et dès que nous l'avons pratiquée, que l'humilité nous mette un voile sur les yeux pour ne plus voir le bien que nous avons fait. Et, par une règle toute différente, fuyons le péché ; mais quand nous avons eu le malheur d'y tomber, que l'humilité nous tire le voile de dessus les yeux, pour voir toujours le mal que nous avons commis. Ainsi nous serons vertueux sans danger, et ce ne sera pas même sans fruit que nous aurons été pécheurs.

Il y a un monde au-dessus de nous, un monde au-dessous de nous, et un monde autour de nous.

Un monde au-dessus de nous, ce sont les grands ; un monde au-dessous de nous, ce sont ceux que la naissance ou que le besoin a réduits dans une condition inférieure à la nôtre ; un monde autour de nous, ce sont nos égaux. Selon ces divers degrés, nous prenons divers sentiments. Ce monde qui est au-dessus de nous devient souvent le sujet de notre vanité, et de la vanité la plus puérile. Ce monde qui est au-dessous de nous devient ordinairement l'objet de nos mépris et de nos fiertés. Et ce monde qui est autour de nous excite plus communément nos jalousies et nos animosités. Il faut expliquer ceci, et reprendre par ordre chaque proposition.

Le monde qui est au-dessus de nous devient souvent le sujet de notre vanité. Je ne dis pas qu'il devient le sujet de notre ambition : cela est plus rare. Car il n'est pas ordinaire qu'un homme d'une condition commune, quoique honnête d'ailleurs, se mette dans l'esprit de parvenir à certains états d'élévation et de grandeur. Mais du reste, il tombe dans une foiblesse pitoyable : c'est de vouloir au moins s'approcher des grands, de vouloir être connu des grands et les connoître, de n'avoir de commerce qu'avec les grands, de ne visiter que les grands, de s'ingérer dans toutes les affaires et toutes les intrigues des

grands, de s'en faire un mérite et un point d'honneur. Écoutez-le parler, vous ne lui entendrez jamais citer que de grands noms, que des personnes de la première distinction et du plus haut rang, chez qui il est bien reçu, avec qui il a de fréquents entretiens, qui l'honorent de leur confiance, et par qui il est instruit à fond de tout ce qui se passe. Fausse gloire et vraie petitesse, où, voulant s'élever au-dessus de soi-même, l'on se rabaisse dans l'estime de tous les esprits droits et de bon sens !

Le monde qui est au-dessous de nous devient ordinairement l'objet de nos mépris et de nos fiertés. Dès qu'on a quelque supériorité sur les autres, on veut la leur faire sentir. On les traite avec hauteur, on leur parle avec empire, on ne s'explique en leur présence qu'en des termes et qu'avec des airs d'autorité; on les tient dans une soumission dure et dans une dépendance toute servile, comme si l'on vouloit en quelque manière se dédommager sur eux de tous les dédains qu'on a soi-même à essuyer de la part des maîtres de qui l'on dépend. Car voilà ce que l'expérience tous les jours nous fait voir : des gens humbles et souples jusqu'à la bassesse devant les puissances qui sont sur leur tête, mais absolus et fiers jusqu'à l'insolence envers ceux qu'ils ont sous leur domination.

Le monde qui est autour de nous excite plus communément nos jalousies et nos animosités. On ne se mesure ni avec les grands ni avec les petits, parcequ'il y a trop de disproportion entre eux et nous; mais on se mesure avec des égaux, et comme il n'est pas possible que l'égalité demeure toujours entière, et que l'un de temps en temps n'ait l'avantage sur l'autre, de là naissent mille envies qui rongent le cœur, qui même éclatent au-dehors, et se tournent en querelles et en inimitiés. Car c'est assez qu'un homme l'emporte sur nous, ou, sans qu'il l'emporte, c'est assez qu'il concoure en quelque chose avec nous, pour nous indisposer et nous aigrir contre lui; et n'est-ce pas là ce qui cause entre les personnes de même profession, et jusque dans les états les plus saints, tant de partis et tant de divisions? Étrange injustice où nous porte notre orgueil ! Ayons l'esprit de Dieu, et suivons-le. Conduits par cet esprit de sagesse, d'équité, de charité, d'humilité, nous rendrons au monde que la Providence a placé au-dessus de nous tout ce qui lui est dû, mais sans nous en faire esclaves, et sans nous prévaloir, par une vaine ostentation, de l'accès que nous aurons auprès de lui. Nous conserverons sur le monde que le ciel a mis au-dessous de nous tous nos priviléges et tous nos droits, mais sans le mépriser, ni lui refuser aucun devoir de civilité, d'honnêteté, d'une charitable condescendance; et nous vivrons en paix avec tout le monde qui est autour de nous, sans le traverser mal-à-propos dans ses desseins, ni lui envier le bien qu'il possède.

Des gens de bien, ou réputés tels, se font un prétendu mérite d'une

sorte d'indépendance, qu'ils confondent mal-à-propos avec l'indépendance chrétienne. S'établir dans une sainte indépendance selon l'Évangile, c'est mourir tellement à toutes choses et à soi-même, que rien de tout ce qui n'est pas Dieu ne touche l'ame ni ne l'affectionne : d'où vient qu'elle est au-dessus de toutes les prétentions, de tous les intérêts, de tous les événements humains. La prospérité ne l'enfle point, l'adversité ne l'abat point. Elle ne craint que Dieu, elle n'aime que Dieu, elle n'espère qu'en Dieu, elle ne cherche à plaire qu'à Dieu, et elle verroit ainsi tout l'univers ligué contre elle, qu'elle demeureroit tranquille et en paix dans le sein de Dieu. Ce n'est pas qu'elle veuille par-là s'affranchir de certains devoirs envers le monde, de certaines bienséances et de certains égards, ni qu'elle se propose de suppléer seule à tous ses besoins, et de n'avoir recours à personne : mais comme en tout cela elle n'envisage que Dieu, qu'elle n'agit que selon le gré de Dieu, et qu'avec une pleine conformité à toutes les dispositions de sa providence, rien aussi de tout cela, quelque chose qui arrive, ne fait impression sur elle et n'est capable de l'altérer. Telle a été l'indépendance des Saints, et telle est celle du vrai chrétien. Mais de dire : Je veux prendre des mesures pour ne dépendre de qui que ce soit, parceque la dépendance m'est onéreuse; j'aime mieux vivre dans une retraite entière et dans l'obscurité, sans me mêler de rien, ni avoir part à rien; j'aime mieux me passer de tout, et n'avoir ni vues, ni desseins, ni espérances, pour ne devoir rien à personne, et pour n'être point obligé à des assiduités et à des ménagements qui me déplaisent : penser de la sorte, et se conduire suivant ces principes, c'est une indépendance toute naturelle, une indépendance de philosophe, une indépendance d'orgueil. Dieu veut au contraire qu'il y ait entre nous un rapport mutuel et continuel, que nous ayons affaire les uns des autres, que nous nous demandions et nous prêtions secours les uns aux autres, que nous sachions nous assujettir, nous captiver, nous faire violence les uns pour les autres. Voilà l'ordre de sa sagesse, et c'est ce qui entretient la subordination, ce qui maintient la charité et l'union, surtout ce qui rabaisse notre présomption, enfin ce qui nous fait mieux sentir la grandeur du Dieu que nous adorons, puisqu'il n'appartient qu'à lui de se suffire à lui-même, et d'être seul tout puissant et indépendant.

La ressource de l'orgueilleux, lorsque l'évidence des choses le convainc malgré lui de son incapacité et de son insuffisance, est de se persuader qu'elle lui est commune avec les autres. Ce qu'il n'est pas capable de bien faire, il ne peut croire qu'il y ait quelqu'un qui le fasse bien. Un mauvais orateur ne convient qu'avec des peines extrêmes qu'il y en ait de bons. Il reconnoîtra aisément qu'il y en a eu autrefois, parcequ'il n'entre avec ceux d'autrefois en nulle concurrence. Il les exaltera même comme des modèles inimitables; il les regrettera, il de-

mandera où ils sont, s'épanchera là-dessus dans les termes les plus pompeux et les plus magnifiques : mais pourquoi? est-ce qu'il s'intéresse beaucoup à la gloire de ces morts? non certes : mais, pour une maligne consolation de son orgueil, il voudroit, en relevant le mérite des morts, obscurcir le mérite des vivants et le rabaisser.

S'humilier dans l'humiliation, c'est l'ordre naturel et chrétien; mais dans l'humiliation même s'élever et s'enfler, c'est, ce semble, le dernier désordre où peut se porter l'orgueil. Voilà ce qui arrive tous les jours. Des gens sont humiliés : on ne pense point à eux, on ne parle point d'eux, on ne les emploie point, on ne les pousse à rien. En sont-ils moins orgueilleux, et est-ce à eux-mêmes qu'ils s'en prennent des mauvais succès qui leur ont fait perdre tout crédit, ou à la cour, ou ailleurs? Bien loin de cela, c'est alors que leur cœur se grossit davantage, et qu'ils deviennent plus présomptueux que jamais. S'ils demeurent en arrière, ce n'est, à ce qu'ils prétendent, que par l'injustice de la cour, que par l'ignorance du public. A les en croire, et par la seule raison qu'on ne les avance pas, tout est renversé dans le monde. Il n'y a plus ni récompense de la vertu, ni distinction des personnes, ni discernement du mérite. Que l'orgueil est une maladie difficile à guérir! l'élévation le nourrit, et l'humiliation, qui devroit l'abattre, ne sert souvent qu'à le réveiller et à l'exciter.

Notre vanité nous séduit, et nous fait perdre l'estime du monde dans les choses mêmes où nous la cherchons, et par les moyens que nous y employons. Une femme naturellement vaine s'ingère dans les conversations à parler de tout, à raisonner sur tout. Elle juge, elle prononce, elle décide, parcequ'elle se croit femme spirituelle et intelligente; mais elle auroit beaucoup plus de raison et plus d'esprit, si elle s'en croyoit moins pourvue; et voulant trop faire voir qu'elle en a, c'est justement par-là même qu'elle en fait moins paroître.

On loue beaucoup les grands : car ils aiment à être loués et applaudis. Mais, à bien considérer les louanges qu'on leur donne, on trouvera que la plupart des choses dont on les loue, et qui semblent en effet louables selon le monde, sont dans le fond et selon le christianisme, selon même la seule raison naturelle, plutôt des vices que des vertus.

Tel auroit été un grand homme, si on ne l'avoit jamais loué; mais la louange l'a perdu. Elle l'a rendu vain, et sa vanité l'a fait tomber dans des foiblesses pitoyables, et en mille simplicités qui inspirent pour lui du mépris. Je dis en mille simplicités; car quelque fonds de mérite qu'on ait d'ailleurs, il n'y a point ni dans les discours, ni dans les manières d'agir, d'homme plus simple qu'un homme vain. On lui fera accroire toutes choses, dès qu'elles seront à sa louange. Est-il chagrin

et de mauvaise humeur; louez-le, et bientôt vous lui verrez reprendre toute sa gaieté. Les gens le remarquent, le font remarquer aux autres, et s'en divertissent. C'est ainsi que, sans le vouloir ni l'apercevoir, il vérifie dans sa personne cette parole de l'Évangile, que *celui qui s'élève sera abaissé et humilié.* Comme donc l'ambition, selon le mot de saint Bernard, est la croix de l'ambitieux, je puis ajouter que souvent l'orgueil devient l'humiliation de l'orgueilleux.

Cet homme est toujours content de lui; et, n'eût-il eu aucun succès, il se persuade toujours avoir réussi le mieux du monde. Contentez-vous de savoir ce qui en est, et d'en croire ce que vous devez; mais du reste, pourquoi cherchez-vous à le détromper de son erreur, puisqu'elle le satisfait, et qu'elle ne nuit à personne? Ce n'est pas qu'il n'y ait quelquefois des raisons qui peuvent vous engager à lui ouvrir les yeux, et à lui faire connoître l'illusion où il est; mais avouez-le de bonne foi, c'est une malignité secrète, c'est une espèce d'envie qui vous porte à l'humilier, et à lui faire perdre cette idée dont il s'est laissé prévenir en sa faveur. Car mille gens sont ainsi faits: non seulement ils sont jaloux de la réputation solide et vraie qu'on a dans le monde, mais de plus, par une délicatesse infinie de leur orgueil, ils sont en quelque manière jaloux de la bonne opinion, quoique mal fondée, qu'un homme a de lui-même.

Qu'il me soit permis de faire une comparaison. Il y a des mérites, et en très grand nombre, qui ne devroient se produire à la lumière qu'avec les précautions dont on use à l'égard de certaines étoffes, pour les débiter. On ne les montre que dans un demi-jour, parceque le grand jour y feroit paroître des défauts qui en rabaisseroient le prix. Combien de gens peuvent s'appliquer la parole du prophète: *Mon élévation a été mon humiliation?* C'est-à-dire qu'ils semblent ne s'être élevés que pour se rendre méprisables, que pour laisser apercevoir leur foible, que pour perdre toute la bonne opinion qu'on avoit conçue d'eux. Tant qu'ils se sont tenus à peu près dans le rang où la Providence les avoit fait naître, ils réussissoient, on les honoroit, on parloit d'eux avec éloge; mais, par une manie que l'orgueil ne manque point d'inspirer, ils ont voulu prendre l'essor, et porter plus haut leur vol: c'est là qu'on a commencé à les mieux connoître, et qu'en les connoissant mieux, on a appris à les estimer moins. En un mot, ils étoient auparavant dans leur place, et ils y faisoient bien; mais ils n'y sont plus, et tout ce qui n'est pas dans sa place blesse la vue.

DE LA CHARITÉ CHRÉTIENNE, ET DES AMITIÉS HUMAINES.

CARACTÈRE DE LA CHARITÉ CHRÉTIENNE.

Je dois aimer mon prochain dans Dieu, pour Dieu, et comme Dieu l'aime: l'aimer dans Dieu, en sorte que Dieu soit le principe de ma

charité; l'aimer pour Dieu, en sorte que Dieu soit le motif de ma charité; l'aimer comme Dieu l'aime, en sorte que Dieu soit le modèle de ma charité : trois points essentiels dont voici le sens.

I. Je dois aimer mon prochain dans Dieu : c'est-à-dire que je dois l'aimer comme étant l'ouvrage de Dieu, qui l'a créé par sa toute-puissance; comme étant l'image vivante de Dieu, qui l'a formé à sa ressemblance; comme étant la conquête et le prix des mérites d'un Dieu qui l'a racheté de son sang; comme étant sous la garde de la providence de Dieu, qui veille sur lui sans cesse, et s'applique à le conserver et à le conduire; comme ayant Dieu aussi bien que moi pour fin dernière, comme étant appelé à vivre avec moi dans la gloire et le royaume de Dieu. De sorte que je puis et que je dois considérer ce vaste univers comme la maison de Dieu, et tout ce qu'il y a d'hommes dans le monde, comme une grande famille dont Dieu est le père. Nous sommes tous ses enfants, tous ses héritiers, tous frères, et tous, pour ainsi parler, rassemblés sous ses ailes et entre ses bras. D'où il est aisé de juger quelle union il doit y avoir entre nous, et combien nous devenons coupables, quand il nous arrive de nous tourner les uns contre les autres jusque dans le sein de notre Père céleste. N'est-ce pas, si j'ose m'exprimer en ces termes, n'est-ce pas déchirer ces entrailles de charité où il nous porte, et où il nous embrasse tous sans distinction? N'est-ce pas, par proportion, lui causer des douleurs pareilles à celles que ressentit la mère d'Ésaü et de Jacob, lorsque ces deux enfants, avant que de naître, se combattoient l'un l'autre dans le sein même où ils avoient été conçus?

Or voilà néanmoins le triste spectacle que nous avons continuellement devant les yeux. Il semble que le monde soit comme un champ de bataille, où, de part et d'autre, on ne pense qu'à s'entre-détruire et à se perdre. On y emploie tout, la force ouverte et les violences, les intrigues et les cabales secrètes, la malignité de la médisance, les artifices de la chicane, le poids de l'autorité, le crédit et la faveur, le mensonge, les trahisons et les plus insignes perfidies : car c'est là que tous les jours on se laisse entraîner par les différentes passions qui nous dominent, et qui, pour se satisfaire, étouffent dans les cœurs tout sentiment de charité, et souvent même tout sentiment d'humanité. Tellement que dans la société humaine, au lieu que chaque homme devroit être à l'égard des autres hommes un frère pour les aimer et les traiter en frères, un soutien pour les appuyer et les aider dans les rencontres, un patron pour s'intéresser en leur faveur et les défendre, un conseil pour leur communiquer ses lumières et les diriger, un confident à qui ils puissent ouvrir leur ame et déclarer avec assurance leurs pensées, un consolateur qui prît part à leurs peines et qui s'employât à les soulager, on peut dire, au contraire, quoiqu'avec la restriction convenable, que par le renversement le plus affreux, et selon l'expression commune, la plupart des hommes sont,

au regard des autres hommes, comme des loups ravissants, qui ne cherchent qu'à surprendre leur proie et à la dévorer [1].

On se hait et l'on s'offense mutuellement les uns les autres, on se décrie et l'on se ruine de réputation les uns les autres, on se dresse des embûches, et l'on travaille à se tromper, à se supplanter, à se dépouiller les uns les autres. Que voyons-nous autre chose que des querelles et des divisions, et de quoi entendons-nous parler plus ordinairement que de procès, de contestations, d'inimitiés, de calomnies, de fourberies, d'impostures, d'injustices, de vexations? D'où il arrive que quiconque aime la paix et veut assurer son repos se tient, autant qu'il peut, éloigné de la multitude, comme si la compagnie des hommes et leur présence étoit incompatible avec la douceur et la tranquillité de la vie.

Que ces désordres règnent dans les cours des princes, je n'en suis point surpris : car on sait assez quel est l'esprit de la cour ; et parceque les intérêts y sont beaucoup plus grands que partout ailleurs, les passions y sont aussi beaucoup plus vives et plus ardentes. Qu'est-ce en effet que la cour? le siége de la politique, mais d'une politique la plus intéressée. On n'y est occupé que de sa fortune, et l'on n'y a d'autre vue ni d'autre soin que de s'avancer, de s'élever, de se maintenir aux dépens de qui que ce soit, et par quelque voie que ce soit. Telle est l'ame qui anime tout, tel est le mobile qui remue tout, tel est le principal agent qui met tout en œuvre. Et de là même qu'est-ce communément que ce qui s'appelle gens de cour? gens sans charité et sans amitié, malgré les apparences les plus spécieuses et les plus belles démonstrations ; gens obligés d'être toujours sur la réserve, toujours dans la défiance, toujours en garde, parceque chacun jugeant des autres par soi-même, ils se connoissent tous, et qu'aucun d'eux n'ignore cette maxime générale, que, dans le train de la cour, il y a sans cesse quelque mauvais coup à craindre, et de nouvelles attaques, ou à livrer, ou à repousser.

Qu'on voie encore ces mêmes désordres dans des états du monde moins relevés, et jusque dans les dernières conditions, je n'ai point de peine à le comprendre. Eu égard à la diversité des esprits, à la différence des tempéraments, à la variété et même à la contrariété absolue des idées et des prétentions, où l'un pense d'une façon, et l'autre tout autrement, où l'un veut ceci, et l'autre cela, il n'est guère possible que le monde ne soit pas perpétuellement agité de discordes et de dissensions : pourquoi? parceque le seul lien capable d'unir les cœurs, malgré tous les sujets de désunion qui naissent, et le seul moyen qui pourroit prévenir tous les troubles et les arrêter, c'est un esprit de christianisme et de charité, et que cet esprit de charité, cet esprit chrétien, est presque entièrement banni du monde, et qu'il n'y a plus ni vertu ni action.

[1] *Homo homini lupus.*

Mais voici ce qui me paroît bien déplorable et bien étrange. Ce n'est pas seulement à la cour ni dans le monde profane et corrompu, que la passion suscite ces guerres et cause ces mésintelligences; mais elles ne sont que trop fréquentes au milieu même de l'Église, jusque dans le sanctuaire de Jésus-Christ et entre ses ministres, jusque dans la solitude du cloître et dans le centre de la religion. Le Fils de Dieu nous a dit à tous, dans la personne de ses apôtres : On connoîtra que vous êtes mes disciples, par l'affection mutuelle que vous aurez, et que vous témoignerez les uns envers les autres. Suivant ce principe, et pour donner à leur divin maître cette preuve d'un attachement si inviolable, les premiers chrétiens n'avoient rien plus à cœur que la charité, et que le soin de la conserver entre eux. Mais dans la suite des temps, la charité de plusieurs étant venue à se refroidir, et la paix ayant commencé à se troubler parmi le troupeau fidèle, du moins lui restoit-il, ce semble, un asile en certains états plus parfaits, et spécialement dévoués à Dieu par leur caractère et leur profession. Qui l'eût cru que jamais on dût voir ce qu'on a vu tant de fois, je veux dire parmi des hommes d'Église, parmi des prêtres du Dieu vivant, dans des retraites et des monastères, les animosités, les jalousies, les partis, les brigues, et tous les maux qui en sont les suites funestes et scandaleuses? Où donc la charité pourra-t-elle se retirer sur la terre, et où sera-t-elle à couvert? qui la maintiendra, si ceux-là mêmes qui, selon leur ministère, devroient donner tous leurs soins à l'entretenir, qui devroient être autant de médiateurs pour concilier les esprits et terminer les différends; qui, par l'exemple d'une modération inaltérable et d'un plein désintéressement, devroient apprendre aux fidèles à réprimer leurs sentiments trop vifs et à sacrifier sur mille points peu importants leurs droits prétendus, plutôt que de les défendre aux dépens de la tranquillité et du repos commun; si, dis-je, ceux-là mêmes s'échappent, comme les autres, dans les rencontres, et ont leurs démêlés et leurs aversions? N'insistons pas là-dessus davantage: on n'en est que trop instruit, mais on n'en peut assez gémir.

II. Je dois aimer mon prochain pour Dieu; c'est-à-dire que je dois l'aimer en vue d'obéir à Dieu, qui me l'ordonne; en vue de plaire à Dieu, qui semble n'avoir rien plus à cœur et ne nous recommander rien plus expressément; en vue de marquer à Dieu ma fidélité, ma reconnoissance, mon amour, puisqu'un des témoignages les plus certains que je puis lui en donner, et qu'il attend de moi, est de renoncer pour lui à mes propres sentiments, quelque justes d'ailleurs qu'ils me paroissent, et d'étouffer tout chagrin, toute haine, toute envie, toute antipathie qui m'indisposeroit contre le prochain et m'en éloigneroit. Motif excellent, qui relève notre charité au-dessus de tout amour purement humain, et qui en fait une charité surnaturelle et toute divine. Motif universel, qui donne à notre charité une étendue

sans bornes, et qui la répand sur toutes sortes de sujets, grands et petits, riches et pauvres, domestiques, étrangers, amis, ennemis. Motif nécessaire, et sans lequel il n'est pas possible d'accomplir tout le précepte de la charité chrétienne. Car nous aurons beau consulter la raison, jamais la raison seule ne nous déterminera à certains devoirs que la charité néanmoins exige indispensablement de nous. Il n'y a qu'une vue supérieure qui puisse nous y engager, et c'est la vue de Dieu. Sous cet aspect tout nous devient, non seulement praticable, mais facile ; et la charité ne nous prescrit rien alors de si héroïque, qui nous étonne. A toute autre considération, nous pouvons opposer des difficultés : mais il n'y a point de réplique à celle-ci ; et que pourrions-nous alléguer pour notre défense, quand on nous dit : Dieu vous le demande ; faites-le pour Dieu?

De là donc il est aisé de voir l'illusion qui nous séduit et la fausseté de nos excuses, quand nous voulons nous prévaloir des défauts du prochain, ou des offenses que nous pensons en avoir reçues, pour autoriser notre indifférence à son égard, et le ressentiment que nous lui témoignons par notre conduite et nos manières. On dit : C'est un homme inquiet et bizarre ; d'un moment à l'autre on ne le connoît plus, et quoi qu'on fasse on ne peut le contenter. Le moyen d'essuyer toutes ses humeurs et d'être sans cesse exposé à ses caprices? On dit : C'est un homme violent et emporté ; on ne sauroit lui dire une parole qu'il n'éclate tout d'un coup, et qu'il ne vous brusque sans modération et sans ménagement. On dit : C'est un mauvais cœur et un ingrat ; on a beau lui faire du bien, il n'en a nulle reconnoissance, et ne voudroit pas vous rendre le plus léger service, après qu'on lui en a rendu d'essentiels. On dit : C'est un malade bien importun ; il ne vous entretient que de ses infirmités ; et à force de se plaindre, il devient fatigant, et ne donne pour lui que du dégoût. On dit : C'est mon ennemi ; il a pris parti contre moi en plus d'une affaire ; et je n'en ai jamais eu que des désagréments. Enfin que ne dit-on pas? car il n'est point de matière où l'on soit plus éloquent, que lorsqu'il s'agit des autres et de leurs imperfections. Les raisons, vraies ou apparentes, ne manquent point pour les mépriser et les condamner. On s'établit là-dessus, et l'on demande : Comment vivre avec des gens de ce caractère, et comment aimer ce qui n'est pas aimable?

Comment l'aimer? à cette question la réponse est aisée et prompte : la voici telle que je l'ai déja fait entendre, et elle est sans réplique. Comment, dis-je, l'aimer? pour Dieu : point d'autre raison ; et si cette raison ne nous suffit pas, nous cessons d'être chrétiens, et en perdant la charité du prochain, nous perdons la charité de Dieu. Développons ceci, et rendons cette importante leçon plus intelligible. Si je vous disois d'aimer le prochain, parceque l'un est homme de mérite, et qu'il a d'excellentes qualités ; parceque l'autre est un esprit doux, patient, accommodant ; parceque celui-ci est d'une probité re-

connue, d'une piété exemplaire, d'une vertu consommée; parceque celui-là, prévenu en votre faveur, vous comble de graces et ne cherche qu'à vous obliger et à vous faire plaisir, vous pourriez alors mesurer votre charité selon la diversité des talents et la différence des personnes; vous pourriez la borner à un certain nombre, et en exclure ceux qui n'auroient pas les mêmes avantages et seroient sujets à des vices tout opposés. Vous auriez droit de vous en tenir à la règle que je vous aurois prescrite, et vous pourriez me représenter que tels et tels ne vous conviennent point, et qu'ils n'ont rien d'engageant pour vous; qu'ils sont fiers et hautains, qu'ils sont critiques et médisants, qu'ils sont faux et menteurs; que ce sont de petits génies, sans lumière et sans connoissance; que ce sont des ames dures, sans condescendance et sans pitié; qu'ils n'ont ni retenue, ni pudeur, ni crainte de Dieu, ni religion; que plus d'une fois même ils vous ont personnellement attaqué et insulté, et que tout cela justifie assez l'indifférence avec laquelle vous les regardez, et le peu de part que vous prenez à ce qui les touche.

Ces considérations, je l'avoue, ne sont pas tout-à-fait déraisonnables, à en juger suivant les vues purement humaines. Aimer ceux qui nous aiment, ceux qui nous marquent de l'estime, de la confiance, de la bienveillance; ceux avec qui nous sympathisons et qui nous plaisent; ceux qui dans la société ont des manières plus liantes et plus propres à nous attacher; au contraire, mépriser qui nous méprise; fuir qui nous déplaît, qui nous ennuie, qui nous gêne, qui nous choque; se ressentir d'une injure, et user de retour envers celui qui nous blesse; le traiter comme il nous traite, ou le délaisser comme il nous délaisse : voilà ce qu'inspire la nature; mais ce n'est point ce que l'Évangile nous apprend. Ce n'est point là seulement ce qu'exige de nous la loi de Dieu; et puisque je parle ici en qualité de ministre de Dieu et de son Évangile, la charité que je prétends vous enseigner ne connoît point toutes ces distinctions et ne les souffre point, parceque le motif sur quoi elle est fondée s'étend à tout sans distinction, et qu'il comprend généralement tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre, sans acception de personne.

Car je vous dis précisément d'aimer le prochain, soit qu'il ait toutes les perfections qu'on peut desirer dans un homme accompli, ou qu'il n'en ait aucune; soit qu'il possède tous les dons d'intelligence, de science, de sagesse, de probité, d'équité, de politesse, d'honnêteté, ou qu'il en soit absolument dépourvu; soit que sa naissance, sa fortune le relève, ou que sa condition et sa misère l'avilisse. En un mot, quel qu'il soit et en quelque situation que vous le supposiez, c'est toujours votre prochain; et comme votre prochain, Dieu veut que vous l'aimiez. Il le veut, dis-je, et il vous dit : Si ce n'est pas pour lui-même que vous l'aimez, aimez-le pour moi. De ne l'aimer que pour lui-même, ce seroit une charité toute profane, sujette à mille exceptions

et à mille variations; mais de l'aimer pour moi, c'est ce qui doit rehausser le prix de votre charité et la sanctifier. Afin de nous ôter tout prétexte, et de donner à notre charité un mérite supérieur en lui proposant un objet tout sacré et tout divin, Dieu se substitue à la place du prochain. Il nous déclare, dans les termes les plus exprès et les plus touchants, que tout le bien que nous ferons à autrui, fût-ce au plus petit et au dernier des hommes, il l'acceptera et le comptera comme fait à lui-même, dès que nous le ferons en son nom. Qu'aurions-nous là-dessus à répondre? et si nous sommes insensibles à cette raison souveraine, il faut que nous ne connoissions, ni ce que nous devons à Dieu, ni ce que nous nous devons à nous-mêmes.

Je dis ce que nous devons à Dieu : car, pour appliquer ici ce que saint Paul écrivoit à son disciple Philémon, en lui renvoyant Onésime et lui recommandant de recevoir avec douceur et avec bonté cet esclave fugitif, il me semble que Dieu, dans le fond de l'ame, nous adresse les mêmes paroles au sujet de chacun de nos frères : *Usez-en envers lui comme si c'étoit moi-même. Peut-être vous a-t-il fait tort, et peut-être vous est-il redevable en quelque chose; mais je prends tout sur moi, et si vous voulez, c'est moi qui vous le dois : je vous satisferai; pour ne pas dire que vous vous devez vous-même tout à moi* (*Philem.*, v. 18).

J'ajoute ce que nous nous devons à nous-mêmes. Et en effet, nous sommes doublement intéressés à maintenir cette loi de charité établie de Dieu : car, en premier lieu, la même loi qui nous ordonne d'aimer le prochain, sans égard à toutes les raisons qui, selon le sentiment naturel, pourroient nous indisposer contre lui et nous retirer de lui, ordonne pareillement au prochain d'avoir pour nous la même indulgence, et de nous rendre les mêmes devoirs de la charité évangélique. En second lieu, cette vue de Dieu que nous devons nous proposer dans l'amour du prochain, c'est ce qui consacre, pour ainsi parler, notre charité, et ce qui y attache le mérite le plus excellent. Nous y pouvons faire à Dieu bien des sacrifices, par la pénitence et les austérités, par la patience dans les adversités, par le renoncement au monde et à toutes ses vanités; mais de tous les sacrifices, j'ose dire qu'il n'en est point de plus méritoire devant Dieu que le sacrifice de notre cœur et de ses affections par la charité. Supporter le prochain pour Dieu, pardonner au prochain pour Dieu, modérer pour Dieu nos ressentiments, adoucir nos aigreurs, réprimer nos colères, surmonter nos répugnances, que c'est une vertu peu connue des personnes même qui font une plus haute profession de piété! ou, pour mieux dire, sans cette vertu y a-t-il une piété solide et de quelque prix auprès de Dieu?

III. Je dois aimer mon prochain comme Dieu : c'est-à-dire que je dois l'aimer de la même manière, par proportion, que Dieu l'aime. Grand et divin modèle que Jésus-Christ lui-même nous a proposé dans son Évangile, lorsqu'instruisant ses disciples sur la charité du pro-

chain, et en particulier sur le pardon des injures et l'amour des ennemis, il conclut : *Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait* (Matth., 5). Car, selon le texte sacré, cette perfection en quoi Dieu veut surtout que nous l'imitions, autant qu'il est possible à notre foiblesse aidée du secours de la grace, c'est la perfection de la charité, et c'est aussi conformément à cette même règle, et dans le même sens, que le Sauveur du monde disoit aux apôtres : *Je vous fais un commandement nouveau, qui est de vous entr'aimer comme je vous ai aimés* (Joan., 13). Commandement nouveau, non point que la charité n'ait pas été une vertu de tous les temps, mais parcequ'elle est singulièrement et plus excellemment la vertu du christianisme. Or comment Dieu, comment Jésus-Christ, Fils de Dieu et vrai Dieu, nous a-t-il aimés? d'un amour sincère, d'un amour efficace, et, pour m'exprimer de la sorte, d'un amour salutaire et sanctifiant. D'un amour sincère, par une bienveillance et une affection véritable du cœur; d'un amour efficace, et mis en œuvre par mille bienfaits; enfin, d'un amour que j'appelle salutaire et sanctifiant, parceque dans les vues de Dieu il ne tend qu'à notre sanctification et à notre salut, et que c'en est là le dernier et le principal objet : trois qualités de la vraie charité. Plût au ciel qu'elles fussent aussi communes qu'elles sont conformes à l'esprit de la religion, et à cette loi d'amour qu'un Dieu-Homme est venu établir parmi les hommes!

Charité sincère et du cœur. A juger par les dehors, jamais siècle ne fut plus charitable que le nôtre, puisque jamais siècle n'eut plus l'extérieur et toutes les apparences de la charité. On est civil, honnête, poli ; on a des airs affables, gracieux, insinuants ; on affecte une complaisance infinie dans la société ; on sait et l'on se pique de savoir se conformer au goût, aux inclinations, à toutes les volontés des personnes avec qui l'on est en relation. Voilà en quoi consiste la science du monde. Ce ne sont que promesses obligeantes, qu'expressions affectueuses, que protestations de service, et d'un dévouement sans réserve. Mais dans le fond, qu'est-ce que tout cela, sinon un langage? Langage qui dit tout, et qui ne dit rien ; qui embrasse tout, et qui ne va à rien ; où le cœur paroît s'épancher dans les plus beaux sentiments, et ne sent rien; langage dont le monde n'est point la dupe. Car, avec le moindre rayon de lumière, on perce tout d'un coup au travers de ces apparences, et l'on entend tout ce qu'elles signifient. On réduit les paroles à leur vrai sens, les empressements étudiés, les témoignages les plus spécieux, à leur juste valeur. Ce sont, selon l'opinion commune, des compliments ; ce sont des bienséances, des usages, des façons d'agir : rien davantage. De sorte que quiconque feroit fond sur cela, et voudroit tirer de là quelque conséquence en sa faveur, seroit regardé comme un homme sans expérience, et dépourvu de toute raison.

En effet, si nous pouvions pénétrer dans le secret des ames et en

découvrir les dispositions intérieures, de quoi serions-nous témoins, et sous ce voile de charité que verrions-nous? l'indifférence la plus parfaite à l'égard de ceux-là mêmes pour qui il semble qu'on brûle de zèle. Encore est-ce peu que cette indifférence; et si du moins on s'en tenoit là, ce seroit un état plus tolérable, et le mal seroit moins grand; mais je dis plus, et sous cet extérieur charitable et officieux, que verrions-nous? les soulèvements de cœur, les mépris, les jalousies, les desseins de nuire, de traverser, d'abaisser, de perdre; les mesures prises à cette fin, les moyens imaginés, médités, préparés de loin et concertés; les intrigues formées en secret, conduites avec art, avancées peu à peu et sans bruit, soutenues jusqu'au bout, aux dépens de toute équité, et au préjudice de tout autre intérêt que le sien propre. Je n'exagère point, et, au lieu d'outrer la chose, peut-être en dis-je trop peu. Or est-ce là charité, ou n'est-ce pas artifice, dissimulation, mauvaise foi? n'est-ce pas imposture et tromperie? De là vient qu'il n'y a presque plus de confiance entre les hommes, et que par sagesse on est obligé de se tenir toujours en garde les uns contre les autres : car à qui se fier, dit-on? On le dit, et on a bien sujet de le dire. Dieu vouloit que la charité nous unît tous. Il vouloit que, par une confiance réciproque, la charité ouvrît les cœurs, et que dans ces ouvertures de cœur les hommes pussent avoir entre eux de sûres et d'utiles communications. C'étoit la douceur de la société humaine; c'en étoit l'avantage le plus solide : mais il falloit pour cela une charité sans fard et sans déguisement, une charité intime et véritable. Or où la trouver? et tant qu'elle sera aussi rare qu'elle l'est, il n'est pas surprenant que chacun de part et d'autre se tienne si resserré, et qu'entre les esprits il y ait si peu d'accord et de bonne intelligence.

Charité efficace et pratique. Parceque Dieu nous a aimés et qu'il nous aime sincèrement, il nous a aimés et il nous aime efficacement. L'un suit de l'autre, et en est l'effet immanquable. Car aimer sincèrement, c'est vouloir sincèrement du bien à celui qu'on aime; et dès qu'on lui veut du bien sincèrement, on le fait du moment qu'on le peut et selon qu'on le peut. Aussi quels biens n'avons-nous pas reçus de notre Dieu? quels biens n'en recevons-nous pas tous les jours, et que nous réserve-t-il encore dans l'avenir? Marque essentielle par où le Fils de Dieu donnoit à juger de l'amour de son Père pour nous. Voulez-vous savoir, disoit-il à un docteur de la loi, comment Dieu a aimé le monde? *Il l'a aimé jusqu'à livrer son Fils unique pour le monde* (Joan., 3). Marque sensible et convaincante à quoi l'apôtre saint Paul reconnoissoit l'amour de Jésus-Christ même pour lui en particulier : *Il m'a aimé* (*Gal.*, 2), s'écrioit ce maître des Gentils, saisi d'étonnement et comme ravi hors de lui-même; il m'a aimé, ce Dieu Sauveur; et la preuve de son amour la plus incontestable et la plus touchante est de *s'être livré pour moi.* Il est vrai que la charité ne nous engage pas toujours à ces sortes de sacrifices; il est vrai qu'elle ne nous oblige pas toujours à exposer notre

vie ni à la perdre pour le prochain. Il y a des rencontres où nous le devons; mais ces rencontres, après tout, ces occasions ne sont pas fréquentes, et je veux bien ne point les compter parmi les devoirs communs de la charité. Je me borne à ces devoirs ordinaires, dont les sujets se présentent presque à toute heure, et dont je ne fais point le détail, parcequ'il seroit infini. Une ame que la charité anime n'a pas besoin qu'on les lui fasse connoître, elle les aperçoit d'elle-même; et pour les découvrir, elle devient aussi clairvoyante et aussi ingénieuse que sa charité est prompte et ardente. Elle sait prévenir, servir, faire plaisir selon toute l'étendue de son pouvoir. Elle sait assaisonner les services qu'elle rend par des manières encore plus gracieuses que les graces mêmes qu'elle fait. Elle sait compatir aux maux du prochain, le soulager, lui prêter secours, et l'aider à propos. Elle sait, par l'esprit de charité qui l'inspire et qui la conduit, parler, se taire, agir, s'arrêter, se gêner, se mortifier, relâcher de ses intérêts, et renoncer à de justes prétentions. Elle sait, dis-je, tout cela, parcequ'elle s'affectionne à tout cela, parcequ'elle s'étudie à tout cela, parcequ'intérieurement portée à tout cela, elle y pense incessamment, et ne laisse rien échapper à son attention et à sa vigilance. Mais, par une règle toute contraire, que la charité vienne à se refroidir ou même à s'éteindre dans nos cœurs, tout cela disparoît à nos yeux et s'efface de notre souvenir. On n'est bon que pour soi-même, et l'on ne se croit chargé que de soi-même. Qu'ai-je affaire, dit-on, de celui-ci et de celui-là? que puis-je faire pour eux? On ne le voit pas, parcequ'on ne le veut pas voir; parceque, dans une indolence et une insensibilité que rien n'émeut, on ne veut pas, pour qui que ce soit, se donner la moindre peine, ni se causer le moindre embarras. On est amateur de son repos : quiconque peut le troubler passe pour importun, et fatigue par sa présence.

Charité sanctifiante et toute salutaire : je m'explique. Je ne dis pas seulement salutaire et sanctifiante à l'égard de celui qui la pratique, et qui en a le mérite devant Dieu; mais je dis sanctifiante et salutaire pour celui même envers qui elle s'exerce, et qui en est le sujet. Car de même que la charité de Dieu envers les hommes a pour fin principale leur sanctification et leur salut, et que toutes les vues de sa providence sur nous se rapportent là, de même est-il de notre charité de procurer, autant qu'il nous est possible, le salut du prochain, et de nous intéresser dans la plus grande affaire qui le regarde. Non pas que tous soient appelés à prêcher l'Évangile comme les apôtres, ni que tous aient été destinés à conduire les ames comme les ministres et les pasteurs de l'Église. C'est une vocation particulière et spécialement propre de certains états : mais, outre cette vocation spéciale, il y a une vocation commune et générale à laquelle nous avons tous part, et qui se trouve exprimée dans cet oracle du Saint-Esprit : *Dieu les a tous chargés les uns des autres* (*Eccli.*, 17). Et certes si c'est pour nous

un devoir de charité d'assister le prochain dans ses besoins temporels, n'en est-ce pas un encore plus important de l'assister dans ses besoins spirituels, quand nous le pouvons et de la manière que nous le pouvons? Or il y a mille conjonctures où nous le pouvons; où, dis-je, nous pouvons donner au prochain d'utiles conseils par rapport au salut; où, par de sages remontrances, nous pouvons détourner le prochain des voies corrompues du monde et l'attirer dans les voies du salut, où nous pouvons en de pieux entretiens instruire le prochain, l'éclairer, l'édifier, le porter à de saintes résolutions touchant le salut, et l'y confirmer. Il n'est point pour cela nécessaire que nous soyons revêtus de certaines dignités, ni que nous ayons l'autorité en main. D'égal à égal, on peut de la sorte se communiquer l'un à l'autre ses pensées et ses sentiments; on peut être, pour ainsi dire, l'apôtre l'un de l'autre. Zèle d'autant plus digne de la charité chrétienne, que le salut est un bien plus excellent, et que c'est le souverain bien. Par-là combien de mauvais exemples la charité feroit-elle cesser? combien de scandales retrancheroit-elle? combien écarteroit-elle de dangers et d'obstacles du salut? Elle sanctifieroit le monde, comme elle le sanctifia dans ces heureux temps de l'Église, où les fidèles vivoient ensemble avec la même union que s'ils n'eussent eu qu'un cœur et qu'une ame. C'est ainsi que nous espérons vivre éternellement dans le ciel, et c'est ainsi que dès maintenant la charité doit nous disposer à cette vie bienheureuse et immortelle où nous aspirons.

DEUX SORTES D'AMITIÉS : LES UNES SOLIDES OU PRÉTENDUES SOLIDES; LES AUTRES SENSIBLES ET PRÉTENDUES INNOCENTES.

Rien de plus louable ni de plus conforme, non seulement à la raison, mais à la religion même de l'homme, que l'amitié bien entendue, et prise selon les vraies idées que nous en devons concevoir. C'est, dit le Saint-Esprit, un trésor dont le prix est inestimable; c'est une protection contre l'injustice, c'est un remède contre les accidents et les revers de la fortune, c'est une source de lumières et de conseils, c'est l'assaisonnement des biens, ce'st l'adoucissement des maux. Que d'avantages! et qui croiroit que d'un si bon fonds il dût naître tant de mauvais fruits? Mais, par une malheureuse destinée, les meilleures choses sont sujettes à dégénérer et à se corrompre, comme nous le voyons dans l'amitié. Car, à ne parler même que des amitiés les plus honnêtes en apparence et selon l'opinion du monde, il y en a de deux sortes : savoir, des amitiés solides et des amitiés sensibles. Amitiés solides ou prétendues solides, qui ne consistent point en certains sentiments tendres et affectueux, mais dans un attachement réel à la personne d'un ami, et dans un dévouement parfait à son service. Amitiés sensibles, qui font une impression plus vive sur le cœur, qui le touchent, qui l'affectionnent; mais du reste, à ce qu'il paroît, sans alté-

rer en aucune manière son innocence, et sans le porter au-delà des règles du devoir le plus rigoureux. Or examinons un peu les unes et les autres, telles que le monde les imagine, telles que le monde les demande, telles que le monde les autorise, telles qu'il les approuve et qu'il les vante, jusqu'à les ériger en vertus : quels désordres dans la pratique! quels abus énormes n'y trouverons-nous pas? C'est ce que l'usage le plus ordinaire de la vie ne nous fait que trop connoître, et de quoi nous allons encore ici nous convaincre.

AMITIÉS PRÉTENDUES SOLIDES.

Un ami solide : belle qualité. Un ami qui, sans s'arrêter à des paroles, à de spécieuses démonstrations, à de vains sentiments d'une affection et d'une tendresse puérile, agit efficacement pour son ami dans toutes les rencontres, et ne lui manque jamais au besoin : caractère digne d'une ame bien née, et qu'on ne peut assez estimer. Mais dans ce caractère si estimable, il y a néanmons des limites où il faut se contenir, et des extrémités dont on doit se garantir : or ce sont ces limites que le monde ne connoît point, et c'est dans ces extrémités mêmes que le monde met la perfection de l'amitié. Car qu'est-ce qu'un solide ami selon les principes du monde? qu'est-ce qu'un ami sur qui l'on compte, de qui l'on se tient assuré comme de soi-même, en qui l'on a une confiance sans réserve, et dont on ne sauroit trop exalter la droiture, la fidélité, le bon cœur? qu'est-ce, dis-je, que cet ami? c'est un homme prêt à entrer dans tous les intérêts de son ami, fussent-ils les plus mal fondés et les plus injustes; prêt à entrer dans toutes les passions de son ami fussent-elles les plus déréglées et les plus violentes; prêt même à entrer dans toutes les erreurs de son ami, fussent-elles les plus contraires à la religion et les plus fausses. Voilà ce que le monde appelle être solidement ami; voilà, selon le monde, le modèle des amis : mais quel renversement! Considérons la chose plus en détail.

I. On entre dans tous les intérêts d'un ami, et l'on s'y croit obligé par devoir : première maxime sur laquelle on règle sa conduite, et qui n'a rien, à ce qu'il semble d'abord, que de raisonnable. Mais parceque les intérêts de cet ami se trouvent souvent malheureusement attachés à des entreprises pleines d'injustices, à des prétentions sans fondement, à des usurpations, à des vexations, à des subtilités de chicane, et à des poursuites qui blessent toutes les lois de la conscience en se portant pour ami; et voulant en faire l'office, on devient par amitié le fauteur et le complice de l'iniquité, de l'intrigue, de la fraude, de l'oppression, des plus criminels et des plus indignes procédés.

Par exemple, cet ami est engagé dans une affaire. C'est un procès qu'il intente mal-à-propos. Dès qu'on est son ami, on conclut qu'il faut le servir; et pour cela que ne fait-on pas? quels ressorts ne remue-

t-on pas? y a-t-il voie que l'on ne tente, adresse que l'on n'emploie, crédit et faveur que l'on n'épuise? combien de brigues, combien de prières, combien de sollicitations et d'intercessions pour appuyer un prétendu droit que l'amitié seule soutient? On y réussit, on en vient à bout; mais de quels crimes se trouve-t-on chargé devant Dieu, pour avoir donné sa protection à une cause qui damnera tout à la fois et celui qui l'a gagnée, parcequ'elle le met en possession d'un bien mal acquis; et celui qui l'a perdue, parcequ'elle le jette dans le désespoir; et celui qui en a connu, parcequ'il a trahi son ministère; et l'ami qui en a pris soin, parcequ'il s'est rendu responsable de tous les dommages qui en doivent provenir? N'est-ce pas là ce qui se passe tous les jours? ne sont-ce pas les preuves que le monde attend d'un attachement véritable et effectif? ne sont-ce pas dans son langage les coups d'ami? Coups d'ami! c'est-à dire détours, artifices, mensonges, fourberies. Coups d'ami! c'est-à-dire vols et brigandages, cabales formées contre le pauvre et l'innocent, contre la veuve et l'orphelin. Coups d'ami! c'est-à-dire inhumanités, cruautés, tyrannies.

Cependant n'exagérons rien; et, sans sortir de notre exemple et du fait particulier que je rapporte, exposons-le dans les termes les plus simples et les plus favorables. Je sais que dans l'amitié dont je parle, il y a divers degrés d'abus et de désordres. Je sais que cette amitié mondaine n'agit pas également sur toutes sortes de sujets; qu'elle ne corrompt pas jusques à ce point tous les amis, et qu'il y en a d'une conscience assez timorée pour ne vouloir pas s'abandonner ouvertement à de semblables excès. Voilà de quoi je conviens; mais du reste, dans la distinction que je veux bien faire de ces degrés différents, et dans les tempéraments mêmes qu'on prend, et où l'on croit pouvoir s'en tenir, je prétends qu'il n'y en a aucun qui puisse être justifié en quelque manière par le prétexte de l'amitié, parcequ'il n'y en a aucun qui puisse en quelque manière s'accorder, non seulement avec le christianisme le plus exact et le plus étroit, mais avec le christianisme le plus modéré et le moins sévère.

En effet, les uns, quoique d'ailleurs ils ne manquent pas de probité, s'embarquent, pour user de cette expression, témérairement et en aveugles, dans l'affaire d'un ami, sans savoir s'il a droit ou s'il ne l'a pas, sans prendre soin de s'en éclaircir, ne voulant pas même s'en faire instruire, et croyant que ce respect est dû à l'amitié. C'est mon ami, dit-on. Je suppose qu'il est homme d'honneur, et qu'il n'a rien entrepris que dans l'ordre. Je l'offenserois de témoigner là-dessus le moindre doute, et d'en venir à une discussion qui lui seroit injurieuse. C'est ainsi qu'on raisonne, et, rassuré par ce faux raisonnement, on met tout en œuvre pour cet homme réputé ou supposé honnête homme. On agit pour lui avec la même chaleur et le même zèle que si l'on étoit convaincu qu'il a raison, et que la justice est de son côté. Mais est-il donc permis de se mettre si aisément au hasard de la

violer, cette justice qu'on ne connoît pas, et qui peut être toute pour une partie adverse que l'on accable? Dieu tient sans cesse la balance en main pour peser ce qui appartient à chacun : souffrira-t-il qu'impunément l'équité soit exposée de la sorte aux indiscrétions d'une amitié zélée, qui donne à tout sans discernement? Car si cet ami a tort, si cet ami est mal établi dans ses demandes, si cet ami veut avoir ce qui n'est point à lui, et que par votre secours il l'obtienne contre le bon droit, les conséquences n'en peuvent être que très pernicieuses. Mais à qui pernicieuses? sera-ce seulement au juste et au foible que le poids de votre autorité a fait succomber ? ne sera-ce pas encore plus à vous-même? Quand Dieu, comme s'exprime l'Écriture, viendra juger les justices, quand il faudra lui rendre compte de cette sentence, de cet arrêt qui, pour seconder les criminelles intentions d'un ami, lequel abusoit de votre crédulité, vous a coûté tant de démarches et tant de soins, quelle excuse et quel titre de justification aurez-vous à produire? En serez-vous quitte pour dire : Seigneur, c'étoit mon ami. Je ne pensois pas qu'il fût capable d'attaquer personne sans sujet, ni qu'il voulût enlever le bien d'autrui : je ne le savois pas. Mais si vous ne le saviez pas, pourquoi ne vous en informiez-vous pas? mais si vous ne le saviez pas, pourquoi vous êtes-vous ingéré avec tant d'ardeur dans une cause dont le fond vous étoit inconnu, et dont les suites devoient retomber sur vous?

D'autres sont plus éclairés. L'affaire de leur ami leur paroît insoutenable, et ils n'ont garde aussi de la défendre. Ils en auroient trop de scrupule, et ce seroit même se déshonorer dans le public, et se couvrir de confusion. Mais, après tout, que faire, disent-ils? c'est un ami : le voilà dans un mauvais pas; l'amitié veut qu'on l'en tire le moins mal qu'il sera possible. Quel est donc l'expédient qu'on imagine? c'est de lui ménager un accommodement qui arrête le cours d'une affaire si épineuse et si fâcheuse, qui en prévienne le jugement, qui assoupisse tout, et qui lui ouvre une belle porte pour sortir d'un embarras où il étoit en danger de se perdre. Ce n'est pas assez, et l'on va plus avant; car la même amitié demande que cet accommodement qu'on médite, on tâche de le rendre, à l'ami qu'on sert, le plus avantageux ou le moins onéreux qu'il le peut être; qu'on lui en épargne les avances, les frais, les charges; qu'au moins on les réduise à l'égalité, quoique les droits soient si inégaux; enfin, qu'on ajuste si bien les choses, ou plutôt qu'on les embrouille tellement, qu'il ne paroisse jamais qui des deux avoit plus lieu que l'autre de se plaindre. Mais la partie lésée en souffrira : c'est à quoi l'on n'a point d'égard, selon la maxime générale qu'on pense pouvoir suivre, et qu'on applique très faussement à l'affaire présente, savoir, qu'en matière d'accommodement il est nécessaire que chacun se relâche, et qu'alors la perte comme le gain doit être partagée. Mais si cette partie offensée n'y consent pas; si cet homme, voyant les conditions dures et hors de

raison qu'on lui propose, refuse de s'y soumettre et les rejette, on saura bien l'y faire venir. On formera tant d'oppositions, on suscitera tant d'incidents, on le fatiguera par tant de délais, on l'intimidera par tant de menaces, on le pressera par de si fortes instances, on l'endormira par de si agréables promesses, on l'éblouira par des espérances si engageantes, en un mot, on le tournera de telle façon, qu'on lui arrachera un aveu forcé, et qu'on l'amènera presque malgré lui à ce qu'on avoit en vue, qui étoit de dégager cet ami, et de le sauver d'un écueil où il alloit infailliblement échouer. L'affaire est donc ainsi conclue, et l'on s'en applaudit, on en fait gloire, on en triomphe : gloire dont les grands et les puissants du siècle sont surtout jaloux. Dès qu'une fois ils ont pris quelqu'un sous leur protection, dès qu'ils l'ont honoré de leur faveur, il semble que ce soit désormais une personne sacrée. Il faut prendre garde à ne la pas heurter le moins du monde. Ce seroit s'attaquer à eux-mêmes, et oublier le respect dû à leur grandeur et à leur rang; ce seroit assez pour encourir toute leur indignation, et pour s'attirer de leur part d'étranges retours.

De là vient qu'il y a des gens contre qui l'on ne peut jamais espérer de justice. Quelque dommage qu'on en reçoive, on aime mieux, sans éclat et sans bruit, se tenir dans le silence et ne rien dire, que d'avoir aucun démêlé avec eux. Et en effet, c'est souvent le parti le plus sûr et le plus sage : pourquoi? parcequ'ils ont des amis qu'ils vous mettront en tête, et qu'à l'abri de ces protecteurs ils sont en état de repousser tous vos coups, et de résister à tous vos efforts.

De là même vient encore qu'il y a des gens qui, sans nul avantage naturel, sans talent, sans service, sans nom, parviennent à tout, tandis que d'autres, avec les meilleures dispositions et d'excellentes qualités, demeurent en arrière, et ne peuvent s'avancer. Dans une concurrence, un homme de rien, et peut-être, pour n'user point d'une expression plus forte, un malhonnête homme, l'emportera sur un homme de naissance et plein de vertu. Un ignorant occupera une place que le plus habile ne peut obtenir : comment cela? c'est que celui-là est porté par des amis qui le poussent, au lieu que celui-ci n'a pour patron ni pour soutien que lui-même et que son mérite. Or le mérite sans les amis ne fait rien ; comme au contraire, indépendamment du mérite, il n'y a rien où l'on ne puisse prétendre avec le secours des amis. Car ce sont encore là les services d'amis, d'élever un ami, de lui procurer des emplois utiles et lucratifs, de l'établir dans des postes honorables et importants, sans considérer s'il y est propre, ou s'il ne l'est pas; de se servir pour cela de la confiance de ceux qui distribuent les graces, et de les tromper en leur représentant cet ami comme un homme incomparable, et un très digne sujet; d'écarter et de supplanter quiconque pourroit se trouver en son chemin, et lui faire obstacle; de ne ménager personne, et de

sacrifier le bon ordre et le bien public à nos affections particulières et à la fortune d'un seul qu'on veut pourvoir.

Servons nos amis, ayons du zèle pour leurs intérêts; mais un zèle réglé, mais un zèle selon la conscience, la justice, la raison, la prudence. Si, dans leurs vues et dans leurs projets, ils s'éloignent du devoir, et qu'ils quittent les voies droites et permises, bien loin de les autoriser, faisons-leur entendre qu'en de pareilles conjonctures ils ne doivent point compter sur nous. Découvrons-leur, avec autant de fermeté et de liberté que de charité et de douceur, leurs égarements. Tâchons de les redresser par nos représentations et nos remontrances. S'ils nous écoutent, nous en bénirons Dieu, et ils en profiteront. S'ils ne nous écoutent pas, nous en gémirons; mais du reste nous aurons la consolation que, sans nous rendre complices de leurs mauvaises pratiques et de leurs injustes desseins, nous nous serons acquittés d'une des plus essentielles obligations de l'amitié, qui étoit de les avertir et de leur donner de bons conseils. C'est ainsi qu'on est ou qu'on doit être ami solide.

II. On entre dans toutes les passions d'un ami, fussent-elles les plus déréglées et les plus violentes. La complaisance naturelle entre les amis, la conformité des inclinations, la sympathie des humeurs, mêmes connoissances, mêmes habitudes, mêmes sociétés, c'est ce qui lie l'amitié, et ce qui l'entretient. Mais, après tout, cette complaisance ne doit point aller trop loin; cette conformité d'inclinations, cette sympathie d'humeurs, ces connoissances, ces habitudes, ces sociétés, tout cela peut être très dangereux et très pernicieux, si l'on n'y met certaines barrières où l'on se renferme étroitement, et hors desquelles on se fasse une loi inviolable de ne sortir jamais. Voilà pourquoi le choix qu'on fait de ses amis demande tant de circonspection et de précaution; car il est d'une conséquence infinie de ne se point unir d'amitié avec des gens vicieux, débauchés, passionnés, parcequ'insensiblement l'amitié et la familiarité nous entraînent dans tous leurs vices, nous plongent dans tous leurs désordres, nous inspirent toutes leurs passions.

Et le moyen de s'en défendre, quand on se trouve communément ensemble, qu'on traite librement les uns avec les autres, qu'on n'a rien de particulier les uns pour les autres, et que d'ailleurs on est imbu de ces beaux principes du monde : qu'il faut vivre avec ses amis; qu'il faut s'accommoder à eux, faire comme eux, ou rompre avec eux ; que d'être si facile à se séparer, ce seroit être un ami bien foible ; que d'être si scrupuleux et si régulier, ce seroit être un ami bien importun ; qu'une solide amitié est un lien indissoluble, et un engagement irrévocable où l'ami est tout à son ami ; que c'est un commerce, une espèce d'association où l'on s'unit réciproquement, pour agir toujours de concert, et pour se conduire selon les mêmes maximes ; que c'est comme une ligue offensive et défensive, pour se prê-

ter la main dans l'occasion, envers tous et contre tous? Car telles sont les idées du monde; et, suivant ces idées, comment parle-t-on d'un ami? comment le définit-on? On dit : Voilà un ami sur qui je puis faire fond, c'est un homme à moi. Mais qu'est-ce à dire, un homme à moi? à bien prendre le sens des termes, c'est-à-dire un homme disposé à devenir le compagnon de toutes mes débauches, l'entremetteur de toutes mes liaisons criminelles, et de tous mes plaisirs même les plus infames, l'agent de toutes mes cabales et de toutes mes prétentions, le ministre de toutes mes inimitiés et de toutes mes vengeances, le coopérateur et l'exécuteur de toutes mes volontés, et de tout ce que peut me suggérer ou l'orgueil qui me possède, ou l'ambition qui me dévore, ou la cupidité qui me brûle, ou l'envie qui me pique, ou la haine qui m'anime, ou le ressentiment, et la colère qui me transporte.

Ce ne sont point là des exagérations : on en peut juger par la pratique. Qu'un ami soit un homme de bonne chère; que ce soit un homme ennemi du travail, et plongé dans une vie molle, sensuelle, tout animale, il n'y a point d'excès ni d'intempérances où l'on ne s'abandonne pour lui tenir compagnie et pour lui complaire : que dis-je? on est le premier à l'exciter et à le réveiller. Excès où l'on s'abrutit dans les sens, où l'on éteint toutes les lumières de sa raison, où l'on ruine sa santé, où l'on se perd d'honneur et de réputation, où l'on se porte même souvent sans goût, et contre le penchant naturel et l'inclination. Mais il n'importe (belle réponse qu'on fait aux remontrances qu'on entend quelquefois là-dessus), il n'importe : c'est un ami, nous ne nous quittons point. Et n'est-ce pas ainsi qu'on voit dans le monde, surtout parmi la jeunesse, toutes ces sociétés d'amis oisifs et sans occupation, dont les années s'écoulent et tout le temps se consume en des réjouissances et de vains divertissements qui tour-à-tour se succèdent? Avec les talents que plusieurs ont reçus de la nature, ils pourroient s'employer honorablement, faire leur chemin, se rendre utiles au public, et encore plus utiles à leurs familles, à leurs proches, à eux-mêmes, à leurs propres intérêts; mais le malheureux engagement où ils se trouvent, et la liaison qu'ils ont entre eux, les arrête, et leur fait oublier, non seulement le soin de leur salut, mais le soin de leur établissement et de leur fortune.

Qu'un ami soit joueur, on est de toutes les parties de jeu qu'il propose. On y passe avec lui les journées, et souvent les nuits entières; tellement que la vie n'est qu'un cercle perpétuel du jeu à la table, et de la table au jeu. D'où il arrive qu'au lieu de corriger cet ami d'une passion si ruineuse, et pour l'ame, et pour le corps, et pour les biens temporels, on l'y entretient; et qu'au lieu de s'en préserver comme d'une contagion très mortelle, on la prend soi-même, et l'on devient joueur de profession et d'habitude, après ne l'avoir été d'abord que par trop de facilité et trop de condescendance. Passion qui n'est ré-

putée entre les amis que pour un amusement honnête et un délassement : mais l'expérience de tous les temps a bien montré quels en sont les funestes effets, et combien même elle est dommageable à l'amitié par les contestations qui en naissent, et par les ruptures qui les suivent.

Qu'un ami soit querelleur, on épouse toutes ses querelles; et dès-là l'on ne se croit plus permis de voir des gens avec qui néanmoins on n'a jamais rien eu de personnel à démêler. On ne s'informe point s'ils sont en faute ou non, s'ils sont offenseurs ou offensés. C'est assez qu'ils soient mal avec notre ami, c'est assez qu'il ne soit pas content d'eux, et qu'ils aient encouru sa disgrace; fussent-ils du reste les plus honnêtes gens du monde, on s'en éloigne, on les évite, on se déclare contre eux en toute rencontre, et sur quelque sujet que ce puisse être. C'est de quoi nous avons des exemples plus fréquents et plus marqués dans le grand monde, ou dans ceux qui approchent les grands du monde. Soit jalousie d'autorité, soit toute autre cause, on sait combien il est ordinaire que la diversité des intérêts divise les grandes maisons, et qu'elle les soulève l'une contre l'autre.

Divisions qui éclatent au-dehors, et qui ne deviennent que trop publiques. Divisions, pour ainsi dire, héréditaires, qui des pères se communiquent aux enfants, et se perpétuent de génération en génération. Or, selon la coutume et le train du monde, quelle conduite doivent tenir tous ceux que le lien de l'amitié attache à l'une de ces maisons? Il faut qu'ils se retirent absolument de l'autre, et qu'ils s'en séparent. Il faut que, sans avoir jamais reçu de cette maison le moindre déplaisir qui les touche en particulier et qui les regarde, ils lui fassent toutefois une guerre ouverte, et qu'ils en soient ennemis par état. Il faut qu'ils lui suscitent mille contradictions, qu'ils s'opposent à tous ses desseins, qu'ils s'affligent de ses prospérités, qu'ils se réjouissent de ses malheurs, qu'ils travaillent de tout leur pouvoir à l'abaisser et même à l'opprimer. Mais c'est encore bien pis, si la vengeance s'empare tellement du cœur d'un ami, qu'elle le porte à ces combats particuliers, défendus par les lois divines et humaines; à ces duels qui ont fait répandre tant de sang, et qui ont ruiné tant de familles et damné tant d'ames. C'est là que paroît avec plus d'éclat, ou pour mieux dire avec plus d'horreur, toute la tyrannie de la fausse amitié. Car, à en juger selon l'estime du monde profane et corrompu, vous vous voyez dans une espèce de nécessité de seconder cet ami, de lui offrir votre secours, de l'accompagner; et contre qui? quelquefois contre des parents, du moins contre des adversaires à qui dans le fond vous ne voulez point de mal, et qui ne vous en veulent point. Cependant on en vient aux mains, et ce seroit un opprobre de reculer; on se pousse avec acharnement, on se porte des coups mortels, on s'arrache la vie l'un à l'autre. Qu'est-ce que cette amitié san-

guinaire et meurtrière? n'est-ce pas une fureur? n'est-ce pas une barbarie et une brutalité?

Quoi que ce soit, ne peut être une solide amititié. Un ami solide est un ami sage, un ami éclairé, capable de démêler les véritables intérêts de son ami, et incapable de se livrer, sans considération et sans égard, à ses violences et à ses déréglements : il s'efforce d'ouvrir les yeux à cet ami qui se dérange, qui s'égare, qui se perd; il lui fait voir à quoi le mène la passion qui l'aveugle, et en quel abîme elle le conduit; il ne craint point de le contrister par des reproches salutaires et par d'utiles contradictions. Voilà ce que l'amitié lui inspire, et où il exerce volontiers son zèle : mais elle ne lui gâte point le cœur, elle ne le corrompt point. Il laisse à son ami les vices dont il voudroit et dont il ne peut le guérir : mais pour lui-même, il se tient étroitement renfermé dans sa propre vertu, et sait résister généreusement à tout ce qui pourroit l'intéresser en quelque sorte et l'entamer.

III. On entre dans toutes les erreurs d'un ami, fussent-elles les plus contraires à la religion, et les plus mal fondées. On dit communément *ami jusqu'aux autels*, pour signifier que dans toutes les autres choses qui n'ont nul rapport à la religion, et qui d'ailleurs ne sont pas mauvaises en elles-mêmes, on peut s'accorder avec un ami; mais que dès qu'il s'agit de notre foi, il n'y a point d'ami qu'on ne doive abandonner pour la soutenir, puisque l'Évangile nous ordonne même de renoncer pour cela père, mère, frères, sœurs, tout ce que nous avons de plus cher dans la vie. Et certes cette loi est bien équitable : car il est question alors du culte de Dieu, qui est au-dessus de toute comparaison; et il y va du plus grand de nos intérêts, qui est celui de notre éternité. Mais comme on a vu des hérésies dans tous les temps depuis la naissance du christianisme, on a vu aussi dans tous les temps des hérétiques ou des fauteurs d'hérésies, qui ne l'étoient que par certains engagements d'alliance et d'amitié. Tellement qu'on pouvoit dire d'eux dans un vrai sens, mais bien différent de l'autre, qu'ils étoient *amis jusqu'aux autels*, c'est-à-dire qu'ils l'étoient jusques à quitter par amitié leur première et ancienne croyance; jusques à embrasser, par le même principe, des doctrines étrangères et erronées; jusques à défendre des dogmes proscrits et condamnés, jusques à se mêler dans des partis révoltés contre l'Église et frappés de ses anathèmes.

N'est-ce pas ce qui s'est encore passé dans ces derniers siècles, et sous nos yeux, au sujet des hérésies qui s'y sont élevées? Mille gens se sont attachés et s'attachent à des nouveautés avec une opiniâtreté que rien ne peut vaincre. On a beau leur opposer les décisions les plus formelles, les censures des pasteurs et des juges ecclésiastiques, qui sont le pape et les évêques; on a beau raisonner, et tâcher de les convaincre par une multitude de preuves dont ils devroient être accablés : ils n'en sont pas moins fermes, ou, pour parler plus juste,

ils n'en sont pas moins obstinés dans ces nouvelles opinions dont ils se sont laissé préoccuper. D'où procède cette obstination et cet aheurtement? Est-ce qu'un ange est venu du ciel leur révéler des vérités inconnues à toute l'Église? mais assurément ce ne sont pas des Saints à révélations ; et d'ailleurs l'apôtre saint Paul nous marque expressément que si un ange du ciel nous apportoit une doctrine contraire à celle de l'Église, nous devrions le réprouver avec la doctrine qu'il nous enseigneroit. Est-ce qu'ils ont des vues plus pénétrantes que les autres, et qu'ils ont mieux approfondi ces sortes de matières que les plus habiles théologiens et les docteurs les plus consommés? mais souvent ils avouent eux-mêmes qu'ils n'y comprennent rien : et comment y comprendroient-ils quelque chose, n'en ayant jamais fait aucune étude, et n'étant point dans leur état à portée de ces sciences abstraites, et trop relevées pour eux? Comment un homme du monde, une femme du monde, qui peut-être savent à peine les points fondamentaux et comme les éléments de la religion, seroient-ils suffisamment instruits sur des questions qui, pendant de longues années, ont de quoi occuper toute l'attention et toute la réflexion des esprits les plus clairvoyants et les plus intelligents? N'est-il donc pas merveilleux, qu'au lieu de se soumettre là-dessus avec docilité et avec simplicité au jugement de l'Église, ils osent prendre parti contre elle et contre ses définitions, et qu'ils se portent pour défenseurs de ce qu'elle a noté publiquement et qualifié d'erreur? Il est bien évident qu'ils n'agissent point en cela avec connoissance de cause, et que ce n'est point la raison qui les conduit. Qu'est-ce donc? l'amitié, et voilà le nœud de l'affaire. Ils ont des amis partisans de ces erreurs; ils tiennent par le sang, ou par quelque rapport que ce soit, à tel et à tel qui professent ces erreurs : sans autre motif, ni autre discussion, c'est assez pour les déterminer. Ainsi d'amis en amis l'erreur se communique, et répand de tous côtés son venin.

O la belle preuve pour un catholique, enfant de l'Église, pour un ministre même des autels, que ce qu'on entend dire à quelques uns : Cet homme est de mes amis, il est naturel que je me joigne à lui! O les belles conséquences, et l'admirable suite de raisonnements : C'est mon ami ; donc je dois lui assujettir ma foi, et la régler selon ses vues et ses préventions : c'est mon ami ; donc son autorité doit l'emporter dans mon esprit sur celle des souverains pontifes et des prélats, dépositaires de la saine doctrine : c'est mon ami; donc je dois lui être plus fidèle qu'à l'Église même, et lui prouver mon attachement aux dépens de ma religion : c'est mon ami; donc s'il se pervertit, je dois me pervertir comme lui; et s'il est rebelle à la vérité, je dois par mon suffrage lui fournir des armes pour la combattre! Certainement ce seroit un mal bien pernicieux dans la vie humaine et dans le christianisme, que la solide amitié, si elle exigeoit des amis une pareille déférence. Mais ce n'est point là ce qu'elle veut, ni à quoi elle se fait

connoître. Ce qu'elle demanderoit plutôt en de semblables occasions, c'est qu'après avoir fait tous les efforts possibles pour remettre un ami dans la bonne voie et pour fléchir la dureté de son cœur, on eût l'assurance de lui faire cette déclaration précise et positive : Je suis à vous, il est vrai, je suis votre ami; mais je dois l'être encore plus de Dieu, encore plus de l'Église, encore plus de la foi que j'ai reçue dans mon baptême, et que je veux conserver pure; encore plus de mon devoir, qui est d'obéir et de croire; encore plus de mon ame, dont le salut dépend de ma catholicité et de ma soumission.

Un ami de cette trempe est proprement un ami solide; et de tout ceci il faut conclure que, quoiqu'il n'y ait personne qui ne se pique d'être solide dans ses amitiés, il y en a néanmoins très peu qui le soient véritablement, parcequ'il y en a très peu qui aient l'idée juste d'une solide amitié.

AMITIÉS SENSIBLES ET PRÉTENDUES INNOCENTES.

Comme il y a des cœurs plus sensibles les uns que les autres, il y a aussi des amitiés beaucoup plus affectueuses et plus tendres; et c'est surtout entre les personnes de différent sexe que ces sortes d'amitiés sont plus communes. Amitiés d'estime mutuelle, d'inclination naturelle, de conformité d'humeurs, de sympathie, sans qu'il y entre de la passion : car c'est ainsi qu'on se le persuade. Amitiés qui ne servent, ce semble, qu'à la société, à l'entretien, au délassement de la vie, et où l'on ne voudroit pas permettre qu'il se glissât le moindre désordre. De là, amitiés dont on ne se fait aucun scrupule, parcequ'on se flatte d'y garder toute l'honnêteté et toute l'innocence chrétienne. Mais que cette innocence est suspecte! et de tous les piéges que doivent craindre certaines ames qui d'elles-mêmes ne sont pas vicieuses, et qui ont un fonds d'honneur et de vertu, voilà, sans contredit, le plus subtil et le plus dangereux. En effet, selon la disposition la plus ordinaire de notre cœur, il est bien difficile et même presque impossible que ces amitiés prétendues innocentes ne soient pas, ou peu à peu ne deviennent pas criminelles en plus d'une manière : criminelles par le péril qui y est attaché, et où l'on s'expose volontairement; criminelles par le scandale souvent qu'elles causent, et à quoi l'on n'a point assez d'égard; criminelles par les impressions qu'elles font sur l'esprit et sur le cœur, et par les sentiments qu'elles produisent; enfin, criminelles par les extrémités où elles entraînent, et les chutes funestes où elles précipitent. Vérités dont il ne faudroit point d'autre preuve que l'expérience. Heureux si, déplorant le malheur d'autrui, nous savions en profiter pour nous-mêmes!

1. Amitiés criminelles par le péril qui y est attaché, et où l'on s'expose volontairement. Car qu'est-ce qui forme ces amitiés sensibles et tendres? ce n'est pas la raison, mais c'est le penchant du cœur; ce sont

les sens : d'où vient que ces amitiés sont quelquefois si bizarres et si mal assorties, parceque les sens sont aveugles, et que le cœur dans ses affections, bien loin de consulter toujours la raison, agit souvent contre elle et la combat. Quoi qu'il en soit, toute liaison où les sens ont part, et où le cœur n'est attiré que par le poids de l'inclination et la pente de la nature, doit être d'un danger extrême : pourquoi ? c'est que les sens, non plus que le cœur, ne tendent qu'à se contenter, et que, dans les progrès qu'ils laissent faire à leurs desirs tout naturels et tout humains, ils ne mettent point de bornes. Non pas que le cœur tout d'un coup, ni que les sens, prennent tellement l'empire sur la raison, qu'ils l'obligent de se taire; non pas qu'ils en éteignent toutes les lumières, et qu'ils entreprennent d'abord de nous porter au-delà du devoir, et de nous faire franchir les lois de la conscience : tout charnels et tout grossiers qu'ils sont, ils y procèdent avec plus d'adresse : et c'est ce qui rend leurs atteintes d'autant plus dangereuses et plus mortelles, qu'elles se font moins apercevoir.

Cette amitié, dans sa naissance, n'est qu'une estime particulière de la personne, de sa modestie, de sa retenue, de sa sagesse. Elle plaît, parcequ'avec des manières engageantes, elle a du reste de la fermeté dans l'esprit, de la droiture dans le cœur, une régularité irréprochable dans la conduite. Quel sujet y auroit-il donc de s'en défier, et quel péril peut-il y avoir à entretenir une connoissance fondée sur de si excellentes qualités, sur la probité, l'ingénuité, la candeur d'ame, les bonnes mœurs, le mérite? C'est ainsi qu'on se rassure : mais cela même où l'on pense trouver sa sûreté, c'est justement ce qui doit inspirer plus de défiance, puisque c'est ce qui augmente le danger. Car, sans que ce soit une proposition outrée, il est certain qu'une personne mondaine, dissipée, d'une vertu équivoque et réputée telle, seroit beaucoup moins à craindre. On en concevroit du soupçon et du mépris, on s'en garderoit, on s'en dégoûteroit. Mais celle-ci, qu'on estime, touche d'autant plus le cœur, qu'elle paroît plus estimable et qu'elle l'est. On s'y attache; et si l'attache devient réciproque, eût-on d'ailleurs les intentions les plus pures, et fût-on de part et d'autre dans les plus saintes résolutions, on ne peut plus guère compter ni sur cette personne, ni sur soi-même.

Voilà pourquoi il est alors d'une conséquence infinie d'user d'une grande réserve à se voir et à se parler; et c'est aussi pour cela que les Pères et les saints docteurs se sont toujours si hautement récriés contre les longues et fréquentes conversations des personnes de sexe différent. Ils n'ont point distingué là-dessus les états, les caractères, les emplois; ils n'ont point considéré si c'étoit des personnes pieuses, ou ayant la réputation de l'être; si c'étoit des personnes libres ou dévouées à Dieu; si c'étoit des personnes du monde ou des personnes d'église, des personnes séculières ou des personnes religieuses. Ils ont compris que, dans toutes les conditions et toutes les professions, par-

tout nous nous portions nous-mêmes, et avec nous-mêmes toute notre fragilité. Ils se sont donc expliqués en général, et sur ce point ils nous ont tracé les règles les plus sévères, et en même temps les plus nécessaires. Mais en quoi l'on commence à se rendre criminel, c'est qu'on croit pouvoir rabattre de cette rigueur, et qu'on ne veut point s'astreindre à des lois si salutaires, ni en reconnoître la nécessité. On se recherche l'un l'autre; il n'y a presque point de jour qu'on ne passe plusieurs heures ensemble. On se traite familièrement, quoique toujours honnêtement. On se fait des confidences. Souvent même tout le discours roule sur des choses de Dieu. Un homme d'église, un directeur forme par ses leçons la personne qu'il conduit, et lui étale avec une abondance merveilleuse les principes de sa morale. Hé bien! disent-ils, quel mal y a-t-il à tout cela? nous n'y en trouvons point, et nous n'y en cherchons point. Le mal, ce n'est pas précisément l'inclination que vous vous sentez l'un pour l'autre; car ce sentiment ne dépend pas de vous : mais c'est de ne pas prendre les mesures convenables pour vous précautionner contre cette inclination, et pour prévenir les suites mauvaises qu'elle peut avoir. Le mal, c'est que, par une confiance présomptueuse, et par un attrait que vous suivez trop naturellement, vous vous mettiez de vous-même dans un danger où Dieu peut-être, pour vous punir, permettra que vous succombiez.

Mais ce danger, nous ne le voyons pas. Vous ne le voyez pas; mais c'est que vous ne le voulez pas voir; mais on vous en a averti plus d'une fois; mais si vous n'avez reçu là-dessus aucun avis personnel, et qui vous regardât spécialement, les maximes générales que vous avez si souvent entendues sur cette matière doivent vous suffire; mais vous-même, malgré vous, vous l'avez entrevu, ce péril, en plus d'une rencontre où votre conscience vous l'a représenté et vous l'a reproché; mais enfin il ne tient qu'à vous de vous en convaincre par deux réflexions les plus palpables, et qui sont sans réplique. La première est, que ces conversations où engage une amitié sensible ne sont ni si longues ni si fréquentes, que parceque le cœur y trouve du goût, et je ne sais quel goût sensuel; car s'il n'y en trouvoit pas, bientôt elles deviendroient fatigantes, et vous auriez cent raisons pour les abréger, ou pour vous en dispenser. Faites-y une attention sérieuse, et vous conviendrez de ce que je dis. La seconde réflexion est que ce goût du cœur, joint à la diversité des sexes, à la familiarité des entretiens, à leur durée et à leur privauté, mène insensiblement, mais immanquablement, au vice, et y est la disposition la plus prochaine. Or de se mettre dans l'occasion du péché, et dans une occasion si prochaine, de s'y mettre sans besoin et par le seul desir de se satisfaire, qui peut douter que ce ne soit un péché; et n'est-ce pas déja en ce sens que se vérifie la parole du Saint-Esprit : *Celui qui aime le péril y périra* (*Eccli.*, 3).

II. Amitiés criminelles par le scandale souvent qu'elles causent, et

à quoi l'on n'a point assez d'égard. Il n'est pas moralement possible que deux personnes se voient avec trop d'assiduité sans qu'on le remarque, comme il n'est pas non plus possible qu'en le remarquant on n'en raisonne. Chacun en juge à sa manière ; mais de tous ceux qui en sont témoins, il n'y en a aucun qui ne blâme une amitié si peu discrète, et qui n'en prenne une sorte de scandale. Les uns, plus modérés et plus charitables, l'attribuent seulement à légèreté, à vivacité, à un manque de considération et de circonspection ; mais d'autres, plus rigoureux dans leurs jugements ou plus malins, n'en demeurent pas là ; et, selon l'expérience qu'ils ont du monde, ils vont jusqu'à tirer des conséquences dont la vertu des personnes intéressées et leur réputation doit beaucoup souffrir. C'est le sujet de mille railleries, de mille paroles couvertes, lesquelles, quoiqu'enveloppées, n'en sont pas moins expressives ni moins intelligibles. Si celle-ci entre dans une compagnie, on conclut que celui-là ne tardera pas, et que dans peu il arrivera. Si quelqu'un demande où est un tel on répond sans hésiter qu'il est avec une telle, ou qu'une telle est avec lui. Les signes de tête, les ris moqueurs, les œillades, les gestes, tout parle sur cela, et ne fait que trop bien comprendre ce que la langue ne prononce qu'à demi, et ce que la bouche n'ose tout-à-fait déclarer. Injurieuses idées qui peuvent être fausses, mais qui ne sont ni injustes ni téméraires, car elles ne sont pas sans fondement ; et en vérité, que peut-on penser quand des gens se livrent ainsi au penchant de leur cœur, et ne gardent aucuns dehors, ni aucunes règles de bienséance ?

Ce qu'il y a de plus déplorable, je l'ai déja marqué en passant, et je ne fais point ici difficulté de le redire et de m'en expliquer : les mondains verront au moins par-là que s'il se glisse des abus dans l'Église, on ne les y approuve pas, et qu'au contraire on les reconnoît de bonne foi, et on les condamne. Ce qu'il y a, dis-je, de plus déplorable, c'est que des ministres de Jésus-Christ, occupés à conduire les ames, donnent lieu quelquefois eux-mêmes à de pareils discours, pour ne pas dire à de pareils scandales, jusque dans les plus saints exercices du sacré ministère, jusque dans la confession même et la direction. Il est vrai que leurs fonctions sont tout apostoliques, et que, pour les remplir dignement, ils doivent être disposés à recevoir toutes sortes de personnes, à les écouter et à leur répondre. C'est ce qu'ont fait les Saints : mais les Saints le faisoient sans exception et sans distinction ; mais les Saints ne bornoient point leur zèle au soin d'une personne qui leur fût plus chère que les autres ; mais les Saints n'étoient pas continuellement avec cette même personne, et ne perdoient pas des temps infinis à l'entretenir. Encore, malgré toute leur vigilance et toute leur réserve, quelques uns n'ont pas été à couvert de la censure du monde et de la malignité de ses raisonnements. Que sera-ce d'un directeur qui semble n'avoir reçu mission de Dieu que pour une seule ame, à laquelle il donne toute son attention ; qui plusieurs fois chaque semaine passe ré-

gulièrement avec elle les heures entières, ou au tribunal de la pénitence, ou hors du tribunal, dans des conversations dont on ne peut imaginer le sujet, ni concevoir l'utilité ; qui expédie toute autre dans l'espace de quelques moments, et l'a bientôt congédiée, mais ne sauroit presque finir dès qu'il s'agit de celle-ci ; qui s'ingère même dans toutes ses affaires temporelles, en ordonne comme il lui plaît, et les prend autant et peut-être plus à cœur que si c'étoient les siennes propres ? Est-ce donc là ce qu'inspire un zèle évangélique ? Ce ne sont point seulement les maîtres de la morale chrétienne qui en jugent autrement, mais le monde le plus mondain. Il a peine à se figurer qu'il n'y ait rien dans une semblable conduite que de surnaturel, et il ne seroit pas aisé de lui en donner des preuves bien certaines. Il pourroit interpréter les choses plus favorablement ; mais dans le fond on ne sait qui est le plus coupable, ou le monde qui porte trop loin sa critique, ou ceux qui lui en fournissent l'occasion.

Toutefois des gens ne s'étonnent point des bruits qui courent sur leur compte, et ne s'en inquiètent point. Ils se contentent du témoignage qu'ils se rendent à eux-mêmes, et disent tranquillement avec saint Paul : *Il m'importe peu que vous me condamniez, vous ou quelque autre homme que ce soit* (1. *Cor.*, 4). *Dieu est mon juge,* et il connoît mon cœur. Mais ils ne prennent pas garde à ces paroles du même apôtre : *Tout m'est permis ; mais tout n'est pas pour cela convenable ni expédient* (1. *Cor.*, 6). Ils ne se souviennent pas de ce que disoit encore ce Docteur des nations : *Si mon frère se scandalise de me voir user de telle nourriture toute ma vie, je m'en abstiendrai* (1. *Cor.*, 8), quoiqu'elle ne me soit pas défendue. Ils n'ont nul égard à cette grande leçon qu'il nous a faite, de ne pas fuir seulement ce qui est mal, *mais d'éviter même jusqu'à l'apparence du mal* (1. *Thess.*, 5). Dans l'engagement où ils sont, et qui leur fascine les yeux, rien n'est capable de les ébranler. Or, pour ne point parler de tout le reste, cette obstination n'est-elle pas condamnable ; et quand ils seroient, dans le secret de l'ame et dans toutes leurs vues, aussi purs et aussi innocents qu'ils prétendent l'être, ne seroit-ce pas toujours devant Dieu une offense plus grieve qu'elle ne leur paroît, d'exposer de la sorte sa réputation, et de manquer à l'édification publique ?

III. Amitiés criminelles par les impressions qu'elles font sur l'esprit et sur le cœur, et par les sentiments qu'elles y produisent. C'est une erreur en matière d'impureté, de ne compter pour péché que certaines fautes grossières. Tout ce qui ne va point jusque là, on le traite de bagatelles, ou tout au plus de menus péchés. Mais qu'est-ce néanmoins que ces menus péchés, qu'est-ce que ces bagatelles où l'on se laisse aller si aisément et habituellement dans le cours d'une amitié sensible et tendre ? ce sont mille idées, mille pensées, mille souvenirs d'une personne dont on a incessamment l'esprit occupé ; mille retours et mille réflexions sur un entretien qu'on a eu avec elle, sur ce qu'on

lui a dit et ce qu'elle a répondu, sur quelques mots obligeants de sa part, sur une honnêteté, une marque d'estime qu'on en a reçue; sur ses bonnes qualités, ses manières engageantes, son humeur agréable, son naturel doux et condescendant ; en un mot, sur tout ce qui s'offre à une imagination frappée de l'objet qui lui plaît et qui la remplit : ce sont, en présence de la personne, certaines complaisances du cœur, certaines sensibilités où l'on s'arrête, et qui flattent intérieurement, qui excitent et qui répandent dans l'ame une joie toujours nouvelle ; ce sont, dans toute la conversation, des termes de tendresse, des expressions vives et pleines de feu, des protestations animées et cent fois réitérées, des assurances d'un dévouement parfait et sans réserve; ce sont, dans toutes les façons d'agir, des airs, des démonstrations, des intentions, des soins, de petites libertés, ou, pour les mieux nommer, des badineries et des puérilités, souvent indignes du caractère des gens, et dont ils devroient rougir. Or je demande si l'on peut croire raisonnablement que, dans les impressions que tout cela fait et doit faire sur l'esprit, sur le cœur, sur les sens, il n'y ait rien qui puisse blesser la plus délicate de toutes les vertus, qui est la pureté chrétienne? Comment, si près de la flamme, n'en ressentir nulle atteinte? comment, dans un chemin si glissant, ne tomber jamais? comment, au milieu de mille traits, demeurer invulnérable? Est-il rien qui nous échappe plus vite que notre esprit, rien qui nous emporte avec plus de violence que notre cœur, rien qui nous soit plus difficile de retenir que nos sens? A peine une vertu angélique y suffiroit-elle. Du moins les ames les plus retirées et les plus pures, malgré la solitude où elles vivent, malgré leur vigilance continuelle, malgré toutes leurs austérités et toutes leurs pénitences, ont encore de rudes combats à soutenir, et craignent en bien des moments de s'être laissé vaincre : que faut-il conclure des autres ?

Mais ces ames si timorées se font une conscience trop scrupuleuse. Voilà ce que disent des mondains séduits par la fausse prudence de la chair, et qui se conduisent par les principes les plus larges, dans un point où la religion est plus resserrée et moins indulgente. Car, selon la morale du christianisme, c'est assez d'une pensée, d'un sentiment, d'un consentement passager, pour corrompre l'ame et pour lui imprimer une tache mortelle. Ce qui, posé comme une vérité constante, nous apprend de combien de péchés qu'on ne connoît pas, et qu'on refuse de connoître, une amitié telle que je viens de la représenter est la source inépuisable.

Mais nous résistons à toutes ces idées, nous désavouons tous ces sentiments, nous renonçons à toutes ces impressions qui préviennent la raison et qui sont dans nous malgré nous. Si vous y renonciez réellement et sincèrement, vous renonceriez au sujet qui les fait naître, vous l'éloigneriez, vous observeriez ce grand précepte du Fils de Dieu : *Arrachez votre œil, coupez votre bras, votre pied, s'ils vous scandalisent*

(MATTH., 18). Quand donc vous prendrez de telles mesures pour vous préserver, quand vous vous tiendrez à l'écart, et que, par une sage précaution, vous vous priverez du vain contentement que vous cherchiez dans une liaison trop naturelle et trop intime, alors, si la tentation vient vous assaillir jusque dans votre retraite, et que vous vous efforciez de la surmonter, vos résistances ne me seront plus suspectes, et je ne douterai point que vous ne soyez dans une vraie volonté de repousser les attaques de l'ennemi qui vous poursuit. Mais autrement je dirai que vous résistez à peu près comme saint Augustin confesse lui-même qu'il prioit, avant qu'il se fût tout-à-fait dégagé de ses habitudes et converti à Dieu. Il demandoit au ciel d'être délivré d'une passion qui l'arrêtoit; mais en même temps il craignoit que le ciel ne l'exauçât. C'est-à-dire que ce qu'il demandoit, il ne le vouloit qu'à demi : or ne le vouloir qu'à demi, c'étoit, quant à l'effet, ne le point vouloir du tout. Voilà de quelle manière on résiste, et c'est une des plus subtiles illusions. On a encore, à ce qu'il paroît, assez de conscience, d'une part, pour ne vouloir pas entretenir une société où l'on crût qu'il y a de l'offense de Dieu ; d'autre part, on n'a pas assez de résolution pour quitter cette personne avec qui l'on est actuellement engagé. Cependant on entre quelquefois en inquiétude sur tout ce qu'on ressent dans le cœur. Mais à quoi a-t-on recours pour se tranquilliser? on se répond à soi-même qu'on ne consent à rien de mauvais ; que tous ces fantômes dont on est troublé, que toutes ces images, toutes ces sensibilités, ne sont point dans la volonté. On le pense, ou l'on veut ainsi le penser; mais Dieu, qui sonde les cœurs, n'en juge pas comme nous. *Les cieux mêmes ne sont pas purs devant lui, et il a trouvé de la corruption jusque dans ses anges.* La vertu se forme difficilement, mais elle s'altère très aisément. Raisonnons tant qu'il nous plaira, il sera toujours certain que de ne pas remédier aux principes lorsqu'on le peut et qu'on le doit, c'est vouloir toutes les suites où ils sont capables de porter.

IV. Amitiés criminelles par les extrémités où elles entraînent et les chutes funestes où elles précipitent. Gardons-nous de descendre ici dans un détail qui pourroit troubler les ames vertueuses et chastes, et ne révélons point des horreurs qui ne serviroient qu'à décréditer les plus saintes professions, et qu'à deshonorer la religion. Il est moins surprenant qu'une amitié trop sensible et trop tendre dégénère bientôt, entre des mondains et des mondaines, dans l'amour le plus passionné, et qu'elle se termine enfin aux derniers excès où peut emporter l'aveuglement de l'esprit et le déréglement du cœur. Mais ce qui doit nous saisir d'étonnement et nous remplir de frayeur, c'est que des gens élevés dans l'Église de Dieu aux ordres les plus sacrés, employés à la célébration des plus augustes mystères, revêtus du sacerdoce de Jésus-Christ, ses vicaires, ses substituts ; que des personnes adonnées à toutes les bonnes œuvres et regardées comme des modèles de sainteté, en

viennent quelquefois, par des chutes éclatantes, aux mêmes extrémités. Les exemples en sont connus, et les ames zélées ont souvent gémi de voir, parmi le peuple fidèle et dans le lieu saint, de si déplorables renversements et une si affreuse désolation.

O vous qui teniez entre les anges du Seigneur le premier rang, vous qui brilliez avec tant d'éclat, comment êtes-vous tombé du ciel (ISAI., 14)? Vous faisiez fond sur vous-même, et, considérant la dignité de votre caractère, l'excellence de votre vocation, l'ardeur qui vous animoit dans la pratique de vos devoirs, vous disiez avec confiance : *Je monterai* à la perfection la plus sublime. *Je m'assiérai sur la montagne de l'alliance. Je me placerai au-dessus des nuées, au-dessus même des astres. Je serai semblable au Très-Haut* (Ibid.), ou je tâcherai d'acquérir toute la ressemblance que je puis avoir avec ce Dieu des vertus et ce Saint des saints. Vous le disiez, et vous le vouliez : mais vous voilà tout-à-coup *déchu de cette gloire, et plongé dans l'abîme le plus profond.* On le sait, et l'on en est dans une surprise qu'on ne peut exprimer. *Est-ce là cet homme?* sont-ce ces personnes pour qui l'on étoit prévenu d'une si haute estime? Quel prodigieux changement ! et d'où est-il arrivé ? Hélas! il n'a fallu pour cela qu'une inclination mutuelle, dont ils ne se défioient en aucune sorte. De là est venue une fréquentation très réservée dans ses commencements, et très circonspecte. *L'ange de Satan s'est transformé* à leurs yeux *en ange de lumière* (2. *Cor.*, 11), pour leur justifier une amitié qui paroissoit n'être que selon Dieu et ne tendre qu'à Dieu.

Cependant le feu s'allumoit. C'étoit un feu caché; mais souvent un feu caché n'en est que plus vif. Il prenoit toujours de nouveaux accroissements d'un temps à l'autre, et une fatale occurrence l'a fait éclater. Dieu l'a permis, et leur présomption leur a attiré ce châtiment. Si leur vigilance ne s'étoit point relâchée, s'ils avoient su se modérer et user des préservatifs qu'une prudence chrétienne leur suggéroit, s'ils avoient mieux reçu les conseils qu'on a voulu quelquefois leur donner, ou qu'ils eussent écouté ce que leur propre conscience leur dictoit dans les rencontres, Dieu les eût aidés de sa grace, je dis d'une grace spéciale, et les eût fortifiés contre l'occasion. Mais ils n'en ont voulu croire qu'eux-mêmes, et Dieu aussi les a livrés à eux-mêmes. Ils se sont oubliés, et jusques à quel point? Or si une amitié tendre et sensible est si contagieuse et si pernicieuse pour les plus justes, combien le doit-elle être encore plus pour les pécheurs, je veux dire pour ceux que leur condition engage dans le monde, et dans un certain monde où les passions dominent avec plus d'empire, et où la loi du Seigneur a moins de pouvoir, et est tous les jours violée avec plus d'impunité?

Quoi qu'il en soit, la sensibilité du cœur n'est point un crime en elle-même, mais c'est le principe de bien des crimes : car aisément elle se change en sensualité. Il y a néanmoins une sensibilité qui est toute, pour ainsi dire, dans la raison, et celle-là ne porte à aucun désordre : on est sensible sur ce qui concerne un ami, on ressent ses

prospérités et ses adversités, ses avantages et ses disgraces; mais ce sentiment est tout spirituel. La sensibilité n'est donc si pernicieuse que lorsque les sens y ont part; mais comme souvent il est difficile de démêler quelle part elles y ont, et s'ils y en ont en effet quelqu'une, le plus sûr et le meilleur est de tourner toute la sensibilité de notre cœur vers Dieu; de n'aimer que Dieu dans nos amis, et de n'aimer nos amis qu'en Dieu et par rapport à Dieu. Telle est l'amitié chrétienne. Amitié d'autant plus pure que Dieu en est le sacré lien, et d'autant plus solide que la mort ne la peut rompre, et qu'elle doit durer éternellement par cette charité consommée qui unit ensemble tous les bienheureux.

PENSÉES DIVERSES SUR LA CHARITÉ DU PROCHAIN ET LES AMITIÉS HUMAINES.

Cet homme est sujet à mille foiblesses, c'est un esprit difficile. Je l'avoue; mais que s'ensuit-il de là? Le moyen donc, concluez-vous, de bien vivre avec lui? Fausse conséquence et illusion; car Dieu vous ordonne d'aimer le prochain tel qu'il est, et avec toutes ses foiblesses: et ce sont les foiblesses mêmes du prochain qui doivent être la matière de votre charité. Si les gens étoient sans défauts, qu'aurions-nous à en souffrir? et n'ayant rien à souffrir de personne, comment accomplirions-nous cette divine leçon de saint Paul : *Supportez-vous les uns les autres* (*Gal.*, 6)? Mais que cet homme ne se corrige-t-il? De se corriger, c'est son affaire; mais de le supporter, quoiqu'il ne se corrige pas, c'est la vôtre. Faites ce qui est pour vous du devoir de la charité, et du reste n'examinez point si les autres font ce qu'ils doivent, ou s'ils ne le font pas, puisque vous n'aurez point à en rendre compte.

Ce qui cause les plus grandes divisions et ce qui excite les plus grands troubles, c'est le peu de soin qu'on a de ménager les esprits, et de ne pas aigrir imprudemment les passions d'autrui. Mais faut-il donc ne rien dire à un homme, et n'est-il pas bon de lui faire connoître ses défauts et de les lui faire sentir, afin qu'il y prenne garde? Cela est bon en général; mais en particulier il y a une infinité d'esprits avec qui l'on n'a point d'autre parti à prendre que celui du silence. Quoi que vous disiez, vous ne les changerez pas : au contraire, vous les porterez à des éclats qui vous donneront de la peine, et vous aurez bien plus tôt fait de vous taire sagement et charitablement. Il est vrai, ils pourront abuser de votre facilité et de votre condescendance; mais vous profiterez devant Dieu de votre patience et de votre charité.

Nous nous faisons de l'amitié une religion, et de la charité nous nous faisons tous les jours un sujet de profanation. C'est une charité, dit-on, d'humilier ces gens-là, de les mortifier, de leur apprendre

leur devoir : beau prétexte dont on s'autorise pour les traiter dans toute la rigueur, pour les poursuivre à outrance, pour les calomnier, les décrier, les confondre; c'est-à-dire pour venger contre eux ses propres querelles, pour contenter ses ressentiments, ses antipathies, ses envies. Car voilà souvent où se réduit cette prétendue charité. Or employer la charité à de tels usages, est-ce la pratiquer? est-ce la profaner?

Qu'est-ce que ces airs de franchise, de simplicité, de cordialité, que nous affectons quelquefois en parlant au prochain, et lui disant certaines vérités très désagréables? Est-ce un adoucissement que nous prétendons mettre aux avis que nous lui donnons, pour en tempérer l'aigreur et pour les lui faire mieux goûter? rien moins que cela : mais tout au contraire, c'est souvent une voie plus subtile, plus adroite, que notre malignité nous inspire, pour mieux contenter, en l'outrageant et l'humiliant, la passion qui nous anime. On dit à une personne les choses les plus dures et les plus piquantes, de la manière, à ce qu'il semble, la plus douce et la plus naïve, et l'on prend plaisir à lui enfoncer le trait dans l'ame d'autant plus avant et plus sensiblement, qu'on paroît le faire plus charitablement et plus amiablement.

On se réconcille au lit de la mort, on fait appeler des personnes qu'on ne voyoit point depuis plusieurs années, et qu'on regardoit comme ennemis; on se remet en grace avec eux, on leur pardonne, et on leur demande qu'ils nous accordent le même pardon. On en use ainsi par principe de religion et de conscience, et l'on ne se croiroit pas autrement en état de recevoir les derniers sacrements de l'Église et d'aller paroître devant Dieu. Tout cela est bien : mais du reste, pourquoi attendre si tard? L'obligation de ne garder nulle inimitié dans le cœur n'est pas moins indispensable pendant tout le cours de la vie qu'à la dernière heure; et n'est-ce pas l'aveuglement le plus étrange de vouloir vivre dans des dispositions et des sentiments où l'on ne voudroit pas mourir?

Je veux un ami véritable, et, autant qu'il se peut, un ami sincère, et tel dans le fond de l'ame qu'il est dans les apparences : un ami zélé pour mon bien, et désintéressé pour lui-même, qui s'attache à ma personne et non à ma fortune, à mon crédit, à mon rang, à tout ce qui est hors de moi et qui n'est point moi; un ami vigilant, prévenant, compatissant, auprès de qui je trouve de la consolation dans toutes mes peines et du soutien dans toutes mes disgraces; un ami fidèle, sur qui je puisse compter; discret, à qui je puisse me confier; prudent et sage, que je puisse consulter, et qui soit capable de me conduire et de m'éclairer; droit, juste, équitable, qui m'inspire la vertu, et avec

qui je puisse utilement et saintement communiquer ; un ami constant, que l'humeur ne donne point, que le caprice ne change point, toujours le même malgré la diversité des temps, des événements, des conjonctures et des situations où je puis me rencontrer; enfin, un ami qui, seul et jusques au dernier moment de ma vie, ait de quoi me suffire quand il ne me resteroit nulle autre ressource, et que je ne pourrois attendre d'ailleurs ni recevoir aucun secours. Voilà, encore une fois, l'ami que je cherche; mais où est-il, et de qui viens-je de tracer ici la peinture? Ah! Seigneur, je le sais, je le sens, mon cœur me le dit, et à ces traits c'est vous, mon Dieu, que je reconnois, et ce n'est que vous. Assez d'amis parmi les hommes ; mais quels amis! assez d'amis de nom, assez d'amis d'intérêt, assez d'amis d'intrigue et de politique, assez d'amis d'amusement, de compagnie, de plaisir; assez d'amis de civilité, d'honnêteté, de bienséance; assez d'amis en paroles, en expressions, en protestations; et si peut-être quelques uns sont mieux disposés, à ce qu'il paroît, on n'éprouve que trop néanmoins, dans l'occasion, combien sur ceux-là mêmes il y a peu de fond à faire. Voilà de quoi le monde se plaint tous les jours, et de quoi il a bien sujet de se plaindre. Heureux s'il en profitoit pour s'élever vers vous, Seigneur, et ne s'appuyer que sur vous!

La plupart des hommes sont beaucoup plus vifs dans leurs haines que dans leurs amitiés. D'où vient cela? de notre amour-propre, qui nous fait tout rapporter à nous-mêmes et tout mesurer par nous-mêmes. Comme donc les offenses qui excitent notre amitié et notre haine nous regardent spécialement et s'attaquent à nos personnes, et qu'au contraire le caractère de l'amitié est de nous détacher en quelque sorte de nous-mêmes pour nous attacher au prochain, il arrive de là communément que nous sommes tout à la fois et de froids amis et de violents ennemis.

Rien de plus fragile que les amitiés humaines. Il faut des années pour les former, il ne faut qu'un moment pour les rompre. Encore, s'il étoit facile de les renouer : mais souvent ce qu'un moment a détruit, des siècles ne le rétabliroient pas. Les amitiés chrétiennes sont beaucoup plus fermes et plus durables : pourquoi? parceque le christianisme nous rend beaucoup plus patients, plus désintéressés, plus humbles, et par conséquent beaucoup moins vifs et moins sensibles sur tout ce qui fait les ruptures et les divisions.

On dit communément, et on a raison de le dire : L'ami de tout le monde n'est ami de personne. Il y a en effet des gens de ce caractère: ils vous aperçoivent, ils viennent à vous avec un visage ouvert, vous tendent les bras, vous saluent, vous embrassent, vous font les plus

belles offres de service. Mais enfin, après mille protestations d'amitié, ils vous quittent, et demandent au premier qu'ils rencontrent comment vous vous appelez, et qui vous êtes.

Une heure de prospérité fait oublier une amitié de vingt années. Depuis long-temps vous étiez lié avec cet homme, de connoissance et de société, parceque vous vous trouviez à peu près dans le même rang; mais la faveur l'a fait monter, et l'a placé au-dessus de vous. Allez désormais vous présenter à lui : il ne vous connoît plus; et comment vous connoîtroit-il, puisque, infatué de sa nouvelle grandeur, il ne se connoît plus lui-même?

Hérode et Pilate devinrent amis, mais aux dépens de Jésus-Christ. Hélas! combien de grands se sont liés de même et accordés ensemble, aux dépens du pauvre et de l'innocent?

Vous croyez faire un grand sacrifice à Dieu, parceque vous vivez retiré du monde, et que vous ne voyez presque plus personne. Cela est bon, et je conviens que vous ne voyez presque personne; mais vous voyez trop une seule personne que vous ne devriez plus voir; voyez le reste du monde, et ne voyez point celle-là. Tout le reste du monde vous sera moins dangereux : celle-là seule est le monde pour vous, et le monde le plus à craindre.

DE L'ÉGLISE, ET DE LA SOUMISSION QUI LUI EST DUE.

DEVOIRS INDISPENSABLES DE CHAQUE FIDÈLE ENVERS L'ÉGLISE.

Nous devons obéir à l'Église comme ses sujets, nous devons l'aimer comme ses enfants, et nous devons la soutenir et l'appuyer comme ses membres. En qualité de sujets, nous devons lui obéir comme à notre souveraine; en qualité d'enfants, nous devons l'aimer comme notre mère; et en qualité de membres, nous devons la soutenir et l'appuyer comme le corps mystique de Jésus-Christ, où nous sommes agrégés. Elle est notre souveraine, puisque Jésus-Christ l'a substituée en sa place, et qu'il l'a revêtue de toute sa puissance; elle est notre mère, dit saint Augustin, puisqu'elle nous a engendrés à Jésus-Christ, qu'elle nous a donné une éducation chrétienne, qu'elle nous a instruits et élevés dans la foi; et elle est le corps mystique de Jésus-Christ, puisqu'il se l'est associée, et qu'il en a prétendu former une communauté dont il est le chef. Comme souveraine, elle impose des lois, elle fait des décrets, elle prononce des jugements, et nous gouverne toujours selon les maximes de l'Évangile les plus pures et les plus saintes. Comme mère, elle nous porte dans son sein, elle nous fournit tous les secours spirituels, elle pourvoit à tous nos besoins, et

prend de nous les soins les plus affectueux et les plus constants. Comme corps mystique de Jésus-Christ, elle nous lie à ce chef adorable, elle lui sert de canal pour faire couler sur nous les divines influences de sa grace, elle nous communique tous les mérites de son sang, et nous conduit enfin à sa gloire. Que de raisons pour nous attacher à cette Église; mais, hélas! il est bien déplorable qu'il faille si peu de chose pour nous en détacher. Développons encore ceci, et donnons-y quelque éclaircissement.

I. Comme sujets, nous devons obéir à l'Église : pourquoi? parcequ'elle a sur nous un pouvoir souverain, pouvoir évidemment et formellement exprimé dans ces paroles du Sauveur du monde à ses apôtres, qui dès-lors représentoient l'Église : *Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel* (MATTH., 16); c'est-à-dire tout ce que vous jugerez, tout ce que vous déciderez, tout ce que vous ordonnerez, ou pour la doctrine, ou pour les mœurs, sera confirmé et ratifié dans le ciel; si bien que tout jugement de l'Église, en tant qu'il est prononcé par l'Église, devient un jugement du ciel; et que tout ordre de l'Église, en tant qu'il est émané de l'Église, devient pareillement un ordre du ciel même.

Pouvoir d'une telle étendue, que dans toutes les parties de la terre il n'y a point de puissance qui ne lui soit subordonnée. Non pas qu'elle entreprenne de passer les bornes que Jésus-Christ, son époux, lui a prescrites, ni qu'elle prétende porter plus loin son empire. Ce divin Sauveur nous a expressément déclaré que son royaume n'étoit pas de ce monde, voulant par-là nous faire entendre que ce n'étoit pas un royaume temporel. Ainsi l'Église, bien loin de s'élever au-dessus des puissances humaines, ni d'affoiblir leur domination, est au contraire la plus zélée à maintenir leurs droits, et l'obéissance qui leur est due. Car voilà sur quoi elle s'est expliquée le plus hautement et le plus ouvertement par deux de ses plus grands oracles, l'un le Docteur des nations, et l'autre le Prince même des apôtres. *Que toute personne soit soumise aux puissances supérieures, parcequ'elles sont établies de Dieu. Quiconque ose leur résister résiste à Dieu même, et s'attire une juste condamnation* (*Rom.*, 13) : c'est la leçon que nous fait saint Paul. *Rendez-vous obéissants à vos maîtres, soit au roi, comme à celui qui est au-dessus de tous; soit aux commandants, comme à ceux que le prince a envoyés et qu'il a revêtus de son autorité* (PETR., 2) : c'est ce que saint Pierre nous enseigne. Mais du reste, dès qu'il s'agit de la puissance spirituelle, il faut alors que tout plie, que tont s'humilie; que depuis le monarque qui domine sur le trône jusqu'au plus vil sujet qui rampe dans la poussière, depuis le grand jusques au plus petit, depuis le savant jusques au plus simple, tous reconnoissent la souveraineté de l'Église, et se tiennent à son égard dans une dépen-

dance légitime. Point là-dessus d'exception ni de lieux, ni de rangs, ni de conditions.

Pouvoir d'une telle prééminence, que nul autre parmi les hommes ne l'égale, ni ne peut atteindre au même degré. De tous les rois, de tous les princes et de tous les potentats du siècle, aucun n'a le même droit sur les opérations de mon ame, ni dans la même étendue : je veux dire qu'aucun ne peut m'ordonner de croire tout ce qu'il croit, de penser tout ce qu'il pense, de condamner intérieurement tout ce qu'il condamne, d'approuver tout ce qu'il approuve. Au-dehors, ils peuvent exiger de moi, ou un silence respectueux, ou certaines apparences d'un acquiescement extérieur. Je dois même, dans le fond du cœur, et par un esprit d'obéissance, me conformer, autant qu'il est possible, à ce qu'ils jugent et à ce qu'ils ordonnent; mais du reste, dans la persuasion où je suis qu'étant hommes comme les autres, ils ne sont pas plus exempts d'erreurs que les autres, s'ils se trompent en effet, je puis ne penser point comme ils pensent. Il n'appartient qu'à l'Église, à cette Église souverainement dominante, de nous dire : Croyez ceci, et de nous imposer par-là une obligation étroite de le croire ; de le croire, dis-je, de cœur, sans qu'il nous soit permis de douter, de raisonner, de former des difficultés, et de disputer sur ce qu'elle a une fois jugé et défini : elle a parlé, c'est assez. A cette seule décision, le plus sublime génie et l'esprit le plus borné doivent également se rendre, et il n'est pas plus libre à l'un qu'à l'autre d'entrer dans un examen qui leur est interdit. Quiconque refuseroit à l'Église cette soumission, elle est autorisée à le traiter de rebelle, à le retrancher de sa communion, et à le frapper de ses anathèmes: triste état, où l'indocilité de tant d'hérétiques les a réduits. Ce sont des brebis errantes et perdues, à moins qu'il ne plaise à Dieu de les ramener par sa grace. Demandons-lui pour eux ce retour si nécessaire ; mais surtout demandons-lui pour nous la simplicité de la foi, et une docilité d'esprit qui nous préserve des mêmes égarements.

II. Comme enfants de l'Église, nous devons l'aimer, puisqu'elle est notre mère. Le Prophète disoit : *Une mère peut-elle oublier l'enfant qu'elle a mis au monde* (Isai., 49)? et, renversant la proposition sans la contredire, j'ajoute et je dis de même : Un enfant peut-il oublier la mère qui l'a conçu dans son sein, et à qui il est redevable de la vie et de la naissance? Une mère qui abandonneroit son enfant et lui refuseroit ses soins, seroit indigne du nom de mère ; et un enfant qui renonceroit sa mère, ou la regarderoit avec indifférence, démentiroit tous les sentiments naturels et toute l'humanité. Or que l'Église soit mère, et notre mère; qu'elle ait pour nous toute l'attention, toute la tendresse de mère, c'est, selon l'esprit et non selon la chair, l'aimable qualité et l'illustre prérogative qui ne lui peut être contestée, pour peu que nous considérions toute sa conduite envers chacun des fidèles.

Dès notre naissance elle nous a régénérés en Jésus-Christ par le baptême. Elle nous a marqués du sceau de Dieu et du caractère de la foi. Elle nous a recueillis dans ses bras, et elle s'est chargée de nous donner la nourriture spirituelle. Y a-t-il moyen qu'elle n'emploie dans tout le cours de nos années pour nous former, pour nous instruire et pour nous éclairer, pour nous diriger dans les voies de Dieu et nous y avancer, ou pour y appeler ceux qui ont eu le malheur d'en sortir? Que de ministres elle députe pour cela, que de secours elle nous fournit, que de prières elle adresse à Dieu, que d'offrandes et de sacrifices elle présente, toujours attentive à nos besoins et toujours sensible à nos véritables intérêts, qui sont les intérêts du salut! C'est ainsi qu'elle nous conduit dans les divers âges de notre vie, et qu'elle ne cesse point de veiller sur nous, ni d'agir pour nous.

Elle fait plus; et c'est surtout à la mort, à ce passage si dangereux, qu'elle redouble sa vigilance, et qu'elle déploie dans toute son étendue son affection maternelle. Elle ouvre en notre faveur tous ses trésors; elle donne aux prêtres qui nous assistent tous ses pouvoirs; elle ne se réserve rien, et elle leur confère toute sa juridiction pour pardonner et pour absoudre. Il n'y a qu'à l'entendre parler elle-même. En quels termes s'exprime-t-elle, dans cette recommandation qu'elle fait à Dieu de l'ame d'un mourant! Est-il rien de plus vif, est-il rien de plus tendre et de plus touchant? Encore n'en demeure-t-elle pas là; ses enfants lui sont toujours chers jusqu'à la mort et après la mort. Ils disparoissent à ses yeux, mais leur mémoire ne s'efface point de son souvenir. Elle veut que leurs corps reposent dans une terre sainte, et que leurs ossements soient conservés avec la décence convenable. Cependant elle s'intéresse encore plus pour leurs ames: et parcequ'elle a un juste sujet de craindre que ces ames, quoique fidèles, redevables à Dieu, ne soient détenues dans un feu qui les purifie, et où elles doivent souffrir jusqu'à ce qu'elles aient satisfait à la justice du Seigneur, elle les aide, autant qu'il est en elle, de ses suffrages, ne cessant point de prier, de solliciter, d'agir, tant qu'elle est incertaine de leur état, et qu'il lui reste là-dessus quelque doute.

Or, à un tel amour, par quel amour devons-nous répondre? Supposons un fils bien né, et qui ne peut ignorer le zèle, les soins infinis d'une mère à laquelle il doit tout: que sent-il pour elle, ou plutôt que ne sent-il pas, et que ne lui inspire pas un cœur reconnoissant? Est-il témoignage d'un attachement inviolable qu'il ne lui donne? est-il honneur qu'il ne lui défère? est-il devoir qu'il refuse de lui rendre? Si nous aimons l'Église, voilà notre modèle; et pouvons-nous ne l'aimer pas, dans la vue de tous les biens que nous en avons reçus et que nous en recevons tous les jours? Pour peu que nous y pensions et que nous les comprenions, nous nous tiendrons éternellement et inséparablement unis à cette mère des croyants. Dans le même esprit que

David, et encore à plus juste titre, nous lui dirons ce que ce saint roi disoit à Jérusalem, qui n'en étoit que la figure : *Plutôt que de vous oublier jamais, que j'oublie ma main droite et que je m'oublie moi-même. Plutôt que de perdre un souvenir qui me doit être si doux, et dont je dois faire le principal sujet de ma joie, que ma langue se dessèche, et qu'elle demeure collée à mon palais* (*Psalm.* 136). Point sur cela de respect, point de considération humaine : pourquoi? parce-que rien dans notre estime n'entrera en comparaison avec l'Église, et que, par un intime dévouement, nous n'aurons avec elle qu'un même intérêt.

III. Comme membres de l'Église, nous devons la soutenir et l'appuyer. L'Église est un corps, je dis un corps mystique et moral. Ce corps a un chef, qui est Jésus-Christ, et il a des membres, qui sont les fidèles. Ainsi l'apôtre saint Paul nous l'enseigne-t-il en divers endroits, mais surtout dans son Épître aux Éphésiens, où il parle de la sorte au sujet de Jésus-Christ : *Dieu lui a mis toutes choses sous les pieds, et il l'a établi chef sur toute l'Église, laquelle est son corps et le représente tout entier, lui qui a dans tous ensemble toute sa perfection.* (*Ephes.*, 1). Comme si le grand Apôtre disoit : Mes Frères, nous ne faisons tous qu'un même corps avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ. L'assemblée de tous les fidèles unis à Jésus-Christ par la foi, voilà le corps de l'Église : mais ces mêmes fidèles pris séparément et considérés chacun en particulier, voilà les membres de l'Église. Plus ces membres croissent et se fortifient, plus le corps prend d'accroissement et acquiert de force ; et c'est ainsi que le chef reçoit lui-même plus de perfection en qualité de chef, à mesure que le corps, par l'union des membres, se fortifie et se perfectionne.

Quoi qu'il en soit, ce caractère, non seulement d'enfants de l'Église, mais de membres de l'Église, est un des plus beaux titres dont nous puissions nous glorifier devant Dieu et selon Dieu. Comme membres de l'Église, nous appartenons spécialement à Jésus-Christ, puisqu'en vertu du baptême que nous avons reçu, et par où nous fûmes agrégés au corps de l'Église, nous avons contracté avec Jésus-Christ une alliance plus étroite et plus prochaine. Comme membres de l'Église, nous ne sommes point *des étrangers ni des gens de dehors*, mais nous sommes les *domestiques de la foi;* nous sommes *de la cité des Saints et de la maison de Dieu, les pierres vivantes du nouvel édifice bâti sur le fondement des apôtres et des prophètes, où Jésus-Christ lui-même est la première pierre de l'angle* (*Ephes.*, 2). Comme membres de l'Église, nous participons à toutes les graces qui découlent de son divin chef, et qu'il lui communique sans mesure. Car elle est dépositaire de ces sources sacrées du Sauveur, où nous puisons avec abondance les eaux du salut ; elle est la dispensatrice de son sang précieux et de ses mérites infinis ; et n'est-ce pas sur nous qu'elle les répand par une effusion continuelle? Or de là nous voyons combien il est de notre inté-

rêt que cette Église subsiste, et combien il nous importe de travailler tous et de concourir à son affermissement.

Je sais qu'indépendamment de nous, cette Église subsistera en effet jusques à la fin des siècles, et que, selon la promesse du Fils de Dieu, les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle; mais ce corps, qu'il n'est pas au pouvoir des hommes de détruire, peut, après tout, selon la mauvaise disposition des membres qui le composent, avoir ses pertes et ses altérations, soit par la désertion de quelques uns de ses enfants, soit par l'affoiblissement de la charité du plus grand nombre; et voilà sur quoi tout notre zèle doit s'allumer. Tel fut le zèle des apôtres, quand, au péril même de leur vie et au prix de leur sang, ils s'employèrent sans relâche à former l'Église naissante, et à l'étendre dans toutes les parties du monde. Tel est encore de nos jours et parmi nous le zèle de tant d'hommes apostoliques, qui se consument d'études et de veilles pour la défense de l'Église; qui dans les chaires, dans les tribunaux de la pénitence, dans les entretiens publics et particuliers, consacrent leurs talents et leurs soins à l'édification de l'Église; qui passent les mers, et vont prêcher l'Évangile aux barbares et aux idolâtres, pour l'avancement du royaume de Dieu sur la terre et le progrès de l'Église. Tel enfin doit être par proportion le zèle de chaque fidèle, qui, selon le mot de Tertullien, devient soldat dès qu'il s'agit de l'Église, et est indispensablement obligé de combattre pour sa cause, autant qu'il est en son pouvoir.

Car, suivant la figure dont se servoit saint Paul sur un autre sujet, et qui ne convient pas moins à celui-ci, de même que dans le corps humain chacun des membres contribue à la bonne constitution du corps, de sorte que tous s'aident au besoin les uns les autres, ainsi dans le corps de l'Église devons-nous tous, par une sainte unanimité, être tellement liés ensemble, que jamais nous ne permettions qu'on y donne la moindre atteinte, et que nous nous opposions comme un mur impénétrable à tous les coups que l'erreur, l'incrédulité, l'impiété pourroient entreprendre de lui porter. Devoir propre de certains états et de certaines fonctions dans le gouvernement de l'Église; mais d'ailleurs, sans nulle différence de fonctions ni d'états, devoir commun et universel. Si ce n'est pas par le ministère de la parole que nous soutenons l'Église, et si nous n'avons pour cela ni le don ni la vocation nécessaire, soutenons-la par la pureté de nos mœurs, et rendons témoignage à la vérité de sa foi par la sainteté de nos œuvres. Si ce n'est pas par la pénétration de nos lumières ni par l'étendue de nos connoissances, soutenons-la par la docilité de notre soumission, et par une fermeté inébranlable à ne nous départir jamais ni de ses jugements, ni de ses commandements. Si ce n'est pas contre les tyrans, soutenons-la contre les artifices de l'hérésie, contre les insultes du libertinage; et de quelque part que ce puisse être, ne souffrons point qu'elle soit attaquée impunément en notre présence. Nous lui devons

tout cela ; et quand nous nous sommes engagés à elle, nous lui avons promis tout cela. A Dieu ne plaise que nous démentions un engagement si saint et si solennel ! ce seroit nous démentir nous-mêmes. Gardons-nous d'abandonner par une lâche désertion cette Église militante où nous vivons présentement, afin qu'éternellement nous régnions avec cette Église triomphante que forment dans le ciel les élus de Dieu et les héritiers de sa gloire.

MARQUE ESSENTIELLE ET CONDITION NÉCESSAIRE D'UNE VRAIE OBÉISSANCE A L'ÉGLISE.

Il en est de l'obéissance d'un fidèle à l'égard des décisions de l'Église, à peu près comme de l'obéissance d'un religieux à l'égard des ordres qu'il reçoit de son supérieur. Qu'un religieux obéisse quand on ne lui ordonne rien que de conforme à ses inclinations, c'est une obéissance très équivoque, parceque la nature peut y avoir autant de part que l'esprit de Dieu : mais qu'il se montre également prompt à obéir lorsqu'on lui donne des ordres tout opposés à ses desirs, et qui le gênent, qui le mortifient, c'est là ce qu'on peut sûrement appeler une obéissance religieuse, puisqu'il n'y a qu'une vraie religion qui en puisse être le principe. D'où vient que ce grand maître de la vie monastique et régulière, saint Bernard, donnoit à ses religieux cet important avis : Mes frères, ne vous abusez pas, et gardez-vous d'une illusion bien dangereuse et bien commune dans le cloître. Souvent on n'a de l'obéissance que le dehors et que le nom, sans en avoir la vertu ni le mérite. Quiconque, ou par adresse, ou par importunité, ou en quelque manière que ce soit, fait en sorte que ce qu'il souhaite et ce qui est de sa volonté propre, son supérieur le lui enjoigne, se trompe alors, et se flatte en vain d'être obéissant ; car, à proprement parler, ce n'est point lui qui obéit au supérieur, mais le supérieur qui lui obéit.

Or nous devons raisonner de même au regard de l'obéissance que nous rendons à l'Église. Qu'un fidèle, ou un homme réputé tel, se soumette aux décisions de l'Église, et qu'il les accepte, quand elles sont selon ses vues et selon son sens particulier, quoique sa soumission puisse être bonne et méritoire, elle n'est pas néanmoins à l'épreuve de tout soupçon ; car ce peut être quelquefois autant une simple adhérence à son propre sentiment, qu'une véritable soumission au tribunal d'où ces définitions sont émanées. Mais que je voie cet homme aussi soumis d'esprit et de cœur quand l'Église décide contre lui, quand elle prononce des jugements qui le condamnent, qui l'humilient, c'est alors que je canonise sa foi, et que je lui applique, avec toute la proportion convenable, ce que le Fils de Dieu dit au Prince des apôtres : *Vous êtes heureux* dans votre obéissance, *puisque ce n'est point la chair ni le sang qui vous l'a inspirée, mais qu'elle ne*

peut venir que d'en haut, et de la grace du Père céleste (MATTH., 16).

Cette remarque regarde tous les temps, et spécialement le nôtre. Je demanderois volontiers à des gens : Pourquoi ce partage que vous faites, et pourquoi, contre la défense du Saint-Esprit, avez-vous un poids et un poids? Ou soumettez-vous à l'autorité de l'Église en tout ce qui concerne la foi, ou ne vous y soumettez en rien, et retirez-vous. Car c'est la même autorité qui définit un article aussi bien que l'autre ; et elle n'est pas plus digne, ou, pour mieux dire, elle est aussi digne de créance sur l'un que sur l'autre.

En effet, dès que nous entreprendrons d'examiner les décisions de l'Église, et que nous nous croirons en droit de discerner les unes des autres ; dès que nous voudrons, pour ainsi dire, partager notre soumission, et que selon notre sens nous recevrons celles qui nous plairont, ou nous rejetterons celles qui ne nous plairont pas, nous détruirons l'autorité de ce souverain tribunal, et la foi que nous y avons. Car la foi que nous devons avoir aux oracles de l'Église, cette foi ferme et inébranlable, n'est fondée que sur son infaillibilité, de même que son infaillibilité est établie sur cette promesse de Jésus-Christ : *Voilà que je suis avec vous en tout temps jusqu'à la consommation des siècles* (MATTH., 28). Or, du moment que nous refuserons notre créance à un seul point décidé par le jugement de l'Église, nous ne la regarderons plus comme infaillible, puisque nous prétendrons qu'en ce point particulier, non seulement elle a pu faillir, mais qu'elle a failli en effet. Nous adhérerons, je le veux, à tous les autres ; mais ce qui nous y déterminera, ce ne sera point précisément l'Église, ni son témoignage. Nous y souscrirons, parcequ'ils se trouveront conformes à nos raisonnements et à nos principes : de sorte que, dans notre adhésion et notre soumission, nous ne nous réglerons point tant sur ce que l'Église aura jugé, que sur ce que nous aurons jugé nous-mêmes.

Car si l'autorité de l'Église étoit, comme elle doit l'être, la règle de notre obéissance, quoi qu'elle prononçât, nous n'aurions là-dessus ni doutes à former, ni difficultés à opposer. Il nous suffiroit de savoir qu'elle a parlé : sa parole fixeroit toutes nos incertitudes, et arrêteroit toutes les contestations. Peut-être sur tel article ou sur tel autre notre esprit naturellement indocile auroit-il de la peine à plier, et peut-être, préoccupé de ses opinions, seroit-il porté à disputer et à se défendre ; mais bientôt nous le réduirions sous le joug, et nous réprimerions ses révoltes. Nous nous dirions à nous-mêmes : En cette décision, ou c'est l'Église qui se trompe, ou, malgré mes prétendues connoissances et mes préjugés, c'est moi qui suis dans l'erreur et qui m'égare. Il n'y a point de milieu. Or, de penser que, sur aucun point qui appartienne aux dogmes de la religion et à la doctrine chrétienne, l'Église de Dieu, l'épouse de Jésus-Christ, l'organe vivant et l'interprète de l'esprit de vérité, ait pu se méprendre et ait manqué de lumière, c'est de quoi,

dans une saine catholicité, je ne puis avoir le moindre soupçon. Par conséquent, c'est moi qui me suis trompé jusques à cette heure, et non point l'Église, toujours éclairée d'en haut. Elle a pris soin de s'expliquer; cela suffit. Pourquoi me persuaderois-je que l'assistance du ciel, dans la question présente, lui ait été refusée, et que Dieu, dans cette conjoncture particulière, l'ait abandonnée? Comment irois-je jusqu'à cet excès de présomption, de m'imaginer que je suis mieux instruit qu'elle du sujet dont elle vient de connoître; que je l'ai mieux approfondi, et que j'en ai une notion plus juste? Avant qu'elle se déclarât, et tandis que la question étoit entière, je pouvois raisonner à ma façon; je pouvois réfléchir, méditer, user de recherches, alléguer mes preuves, et m'y attacher; mais maintenant il faut que l'autorité l'emporte, et si la raison ose encore tenir et ne veut pas se soumettre, il faut que ce soit une raison aveugle, prévenue, éblouie d'une fausse lueur qui la séduit, ou que ce soit une raison opiniâtre et inflexible dans son obstination. Voilà, dis-je, les leçons qu'on se feroit à soi-même; et, conformément à ces leçons, on ne prendroit plus garde si ce sont nos sentiments que l'Église a proscrits, ou si ce sont ceux d'autrui; si c'est ceci, ou si c'est cela. On s'humilieroit sous le poids d'une autorité si respectable et si vénérable; on y reconnoîtroit l'autorité de Dieu même, et l'on auroit dans son obéissance un mérite d'autant plus excellent, qu'elle nous coûteroit un sacrifice plus difficile et plus contraire à l'orgueil de l'homme, qui est celui de notre propre jugement et de nos pensées.

Telle fut l'obéissance des premiers chrétiens dans une célèbre matière qu'ils agitèrent entre eux, et que saint Luc rapporte au quinzième chapitre des Actes des Apôtres. Le fait est mémorable, et plût à Dieu que, dans toute la suite des temps, on eût profité de l'exemple de soumission que donnèrent pour lors les premiers fidèles! Il s'agissoit de savoir si les Gentils convertis à la foi doivent être assujettis aux cérémonies judaïques; s'ils devoient observer la loi de Moïse, et s'ils étoient obligés à la circoncision. Les esprits ne convenoient pas: il y avoit des raisons de part et d'autre, et chacun s'arrêtoit à celles qui le touchoient davantage. Dans cette diversité d'opinions on contestoit, on s'animoit, et la chaleur de la dispute causoit du bruit parmi le troupeau. Or, pour rendre la paix à l'Église, et pour rompre le cours d'une controverse dont les suites étoient à craindre, quel parti prirent les apôtres? Ce fut de s'assembler à Jérusalem, de discuter à fond et de concert le point en question, d'en faire un examen juridique, et d'en donner une résolution solennelle, qui réunît tout le corps des fidèles, juifs et gentils, dans une même créance et une même pratique. Tout s'exécute ainsi qu'on se l'étoit proposé. Sous la garde et la direction de ce divin Esprit qui préside à tous les conseils de l'Église, Pierre, vicaire de Jésus-Christ, au nom duquel il s'énonce, se lève dans l'assemblée, parle, non point en homme simplement, mais

en homme plein de Dieu, qui l'inspire et qui l'autorise; déclare où l'on s'en doit tenir, et résout en peu de mots toute la difficulté. *Mes frères,* dit-il, *Dieu n'a mis nulle différence entre nous et les Gentils, et ce n'est point par la loi de Moïse qu'il purifie leurs cœurs, mais par la foi. Maintenant donc,* continue l'Apôtre, *pourquoi tentez-vous le Seigneur, jusqu'à charger les disciples d'un joug que nos pères ni nous n'avons pu porter?* (*Act.*, 15).

C'étoit l'ancienne loi et toutes ses observances. Jacques, évêque de Jérusalem, prend ensuite la parole, et se joint au Prince des apôtres, qui tous ensemble jugent et décident comme lui. Le décret est envoyé au nom d'eux tous. Alors plus de dispute, consentement unanime de toute la multitude; et c'est ce que l'historien sacré nous fait admirablement entendre dans une parole des plus courtes, mais en même temps des plus énergiques : *Alors toute la multitude se tut.* Nul qui entreprît de répliquer; nul qui se crût en droit de renouveler une affaire finie, tant on étoit persuadé qu'après le jugement de l'Église il n'y a plus rien à revoir, et qu'elle est également incapable d'erreur, soit qu'elle décide pour nous ou contre nous.

Que n'en sommes-nous persuadés nous-mêmes, et que ne portons-nous jusque là notre obéissance! Avec cette obéissance pleine et sans réserve, qu'on eût épargné jusqu'à présent de combats à l'Église, et qu'on eût prévenu de scandales et de troubles parmi le peuple de Dieu! Mais quel a été le désordre de tous les temps, et quel est encore celui de ces derniers siècles? C'est une chose merveilleuse de voir avec quels éloges et quel zèle on reçoit dans les rencontres une décision qui paroît nous favoriser, et noter nos adversaires. On n'a point de termes assez forts pour en relever la sagesse, l'équité, la sainteté, et là-dessus on épuise toute son éloquence. On voudroit la faire retentir dans les quatre parties du monde, et qu'il n'y eût pas un enfant de l'Église qui n'en fût informé. Enfin, conclut-on, refuser de souscrire à une vérité si authentiquement reconnue, ce seroit une révolte, un attentat insoutenable. Tout cela est beau; mais le mal est que tout cela ne se soutient pas, et l'occasion ne le fait que trop connoître. Car dans la suite et sur d'autres sujets, que l'Église vienne à nous juger nous-mêmes, et à condamner nos opinions nouvelles et erronées, c'est assez pour la défigurer tellement à nos yeux, qu'elle nous devient méconnoissable. Par quelque organe qu'elle tâche alors de se faire entendre, sa voix est trop foible, et ne peut parvenir jusqu'à nos oreilles. Ce n'est plus, à nous en croire, cette voix si intelligible et si distincte; mais c'est une voix obscure et sombre, qu'il faut éclaircir. De là donc cette autorité de l'Église, qu'on portoit si loin et qu'on faisoit tant valoir, on la conteste, on la restreint, on lui prescrit des bornes, et des bornes très étroites : c'est-à-dire qu'on prétend la régler selon son gré, et qu'au lieu de dépendre d'elle, on veut la faire dépendre de nous et de nos idées. En vérité, est-ce là

obéir? et quelque soumis que l'on soit d'ailleurs ou qu'on le paroisse, n'est-ce pas ici qu'il faut dire avec saint Jacques : *Celui qui pèche dans un point se rend coupable sur tout le reste* (Jac., 2).

ACTIONS DE GRACES D'UNE AME FIDÈLE, ET INVIOLABLEMENT ATTACHÉE A L'ÉGLISE.

Graces immortelles vous soient rendues, Seigneur, de m'avoir fait naître au milieu de votre Église, de m'avoir mis au nombre des enfants de votre Église, de m'avoir nourri du pain, je veux dire de la doctrine de votre Église, de cette Église formée du sang de votre Fils adorable, son chef invisible, dont saint Pierre, et après lui ses successeurs, tiennent la place en qualité de chef visible ; de cette Église catholique, apostolique, romaine, la seule vraie Église; de cette Église, la colonne de la vérité, et contre laquelle toutes les puissances de l'enfer n'ont jamais prévalu, ni ne prévaudront jamais.

Voilà, mon Dieu, le choix qu'il vous a plu faire de moi, parmi tant d'autres que vous avez laissés dans les ténèbres de l'infidélité et de l'erreur; et voilà ce que je dois regarder comme une marque de prédestination dont je ne puis assez vous bénir, ni vous témoigner assez ma reconnoissance. Combien de peuples sont nés dans l'idolâtrie, et ont reçu depuis leur naissance une éducation toute païenne? La nuit s'est répandue sur la terre; elle a enveloppé dans ses ombres les plus vastes contrées : les pères ont méconnu le vrai Dieu, et les enfants, instruits ou plutôt séduits par leurs pères, ont prodigué, comme eux, leur encens à de fausses divinités. Vous l'avez permis, Seigneur, et vous le permettez encore, par un de ces jugements où nos vues ne peuvent pénétrer, et où nous n'avons d'autre recherche à faire que d'adorer en silence la profondeur de vos conseils. Combien même, jusques au milieu du christianisme, sont nés dans l'hérésie, l'ont sucée avec le lait, y ont vécu, et ont eu le malheur d'y mourir? Pourquoi n'ont-ils pas été éclairés de votre lumière comme moi ; ou pourquoi ne suis-je pas tombé comme eux dans un sens réprouvé? C'est une distinction que je dois estimer par-dessus tout, et dont je dois profiter; mais du reste, c'est un secret de providence qui passe ma raison, et dont il ne m'appartient pas de découvrir le mystère.

Vous avez encore plus fait, Seigneur ; et, me faisant naître dans le sein de votre Église, vous m'avez donné une religieuse et pieuse affection pour cette sainte mère, pour ses intérêts, pour son honneur, pour son affermissement et son agrandissement. Car si je me trouve aussi sensible que je le suis, et que je fais gloire de l'être, à tout ce qui la touche, à tout ce qui peut blesser ses droits, à tout ce qui peut affoiblir son autorité, c'est à vous que je me tiens redevable de ces sentiments. C'est vous, mon Dieu, qui me les avez inspirés, et c'est ce que je compte pour une de vos graces les plus particulières.

Hélas! entre les enfants mêmes que l'Église a élevés, qu'elle a tant de fois reçus à ses divins mystères, pour qui elle a employé tous ses trésors, nous n'en voyons que trop qui la traitent avec la dernière indifférence, et je pourrois ajouter avec le dernier mépris. Gens toujours déterminés à railler de ses pratiques, à censurer la conduite de ses ministres, à se faire un divertissement et un jeu de ses troubles, de ses scandales, de ses afflictions et de ses pertes. Ah! Seigneur, si votre Apôtre veut que nous pleurions avec ceux qui pleurent, et que nous nous réjouissions avec ceux qui ont sujet de se réjouir, fussent-ils d'ailleurs nos plus déclarés ennemis, à combien plus forte raison devons-nous prendre part et nous intéresser aux divers états de notre mère, à ses avantages et à ses disgraces?

Pour moi, mon Dieu, quoique le plus indigne de ses enfants, j'ose le dire, et je ne perdrai rien de l'humilité et de la basse estime de moi-même qui me convient, en me rendant devant vous et à votre gloire ce témoignage, que tout ce qui part de votre Église m'est et me sera toujours respectable, toujours vénérable, toujours précieux et sacré; que tout ce qui s'attaque à elle me blesse dans la prunelle de l'œil, ou plutôt par l'endroit le plus vif de mon cœur; et que, dans toutes ses épreuves et toutes ses douleurs, elle ne sent rien que je ne ressente avec elle. Oui, Seigneur, je le dis encore une fois, et dans cette confession que je fais en votre présence, et que je serois prêt de faire en présence du monde entier, je trouve une consolation que je ne puis exprimer, parceque j'y trouve un des gages les plus certains de mon salut.

Cependant, Seigneur, puisque j'ai commencé à raconter vos miséricordes envers moi, je n'ai garde d'omettre celle qui m'est encore la plus chère, et qui me découvre plus sensiblement les vues de votre aimable providence sur ma destinée éternelle : c'est, mon Dieu, cet esprit de docilité dont je me sens heureusement prévenu à l'égard de l'Église et de ses décisions. Vous me l'avez prédit, Seigneur, que dans tous les temps il y auroit des contestations, des schismes, des partialités, et votre parole s'accomplit de nos jours, comme elle s'est accomplie dans les siècles qui nous ont précédés. Je vois bien des mouvements et des agitations, j'entends bien des discours et des raisonnements. L'un me dit : *Le Christ est ici*; l'autre : *Il est là.* Mais dans ce tumulte, et parmi tant de questions qui partagent les esprits, je vais à l'oracle, je consulte l'Église, et je m'arrête à ce qu'elle m'enseigne. Dès qu'elle a parlé, je me soumets et je me tais. Je n'écoute plus, ni celui-ci, ni celui-là; ou je ne les écoute que pour rejeter l'un, parcequ'il n'écoute pas l'Église; et pour me joindre à l'autre, parcequ'il fait profession comme moi de n'écouter que l'Église.

Par-là, mon Dieu, je me dégage de bien des embarras, et dans un moment je lève toutes les difficultés: car j'en ai tout d'un coup la résolution dans mon obéissance à l'Église. Par-là ma foi devient plus

pure, plus ferme, plus assurée et plus tranquille. Au milieu de toutes les tempêtes et de tous les orages, je me jette dans la barque de Pierre, et, toute battue qu'elle est des flots, j'y goûte la douceur du calme le plus profond. Je passe à travers les écueils, et je ne crains rien : pourquoi? c'est que je sais que dans la barque de Pierre il n'y a pour moi ni écueils ni naufrages à craindre.

Ce n'est pas là sans doute, Seigneur, une de vos moindres faveurs. Que dis-je, et ne puis-je pas avancer que cet esprit docile et soumis est le premier caractère de vos élus? Quand j'aurois tous les autres signes qui les font connoître, si je n'avois pas ce caractère essentiel, toutes mes espérances seroient renversées. Mais, mon Dieu, si d'autres me manquent, ah! du moins j'ai celui-ci, et vous ne permettrez pas que jamais je vienne à le perdre. De cette sorte, quelque peu de bien que je fasse, je le ferai avec confiance, parceque je le ferai dans votre Église. Hors de là, que ferois-je sur quoi je pusse compter? car une vérité capitale et un principe incontestable dans la religion, c'est qu'il n'y a point de salut hors de l'Église. Vous nous l'avez ainsi déclaré vous-même dans votre Évangile, et dans les termes les plus exprès, lorsque vous nous avez donné pour maxime de regarder comme un publicain et comme un païen quiconque n'est pas uni à l'Église, et ne lui rend pas le devoir d'une obéissance filiale. Or, puisque hors de l'Église il n'y a point de salut, il doit s'ensuivre que tout le bien qui ne se fait pas dans sa communion n'est qu'un bien apparent; que toutes les vertus qui se pratiquent ne sont que des vertus vides et sans mérite par rapport à l'éternité; qu'on n'est rien devant vous, et que rien ne profite pour s'avancer dans votre royaume. Tellement que, séparé de l'Église, en vain je ferois des miracles, en vain je transporterois les montagnes, je prédirois l'avenir, je répandrois tout ce que je possède en aumônes, je livrerois mon corps à la mort. Avec tout cela je ne pourrois être qu'un anathème, et je serois immanquablement rejeté, parceque, selon votre témoignage même, je n'entrerois pas par la porte, et que je ne serois pas de vos brebis.

Je veux donc, Seigneur, comme le Prophète, je veux confesser votre saint nom; mais je le veux *confesser dans votre Église* (*Psalm.* 84). Je veux publier vos grandeurs et célébrer vos louanges; mais je les veux *célébrer dans votre Église*. Je veux annoncer votre parole et vos divines vérités; mais je les veux *annoncer dans votre Église*. C'est la sainte montagne d'où votre loi devoit sortir; c'est le temple auguste où les peuples devoient s'assembler de toutes les parties du monde, pour vous offrir leur encens et vous adresser leurs vœux; c'est le sanctuaire où vous voulez recevoir notre culte, et c'est la chaire où vous enseignez vos voies par la bouche de vos prédicateurs et de vos prophètes. Toute autre assemblée (le dirai-je après un de vos apôtres?), toute autre assemblée n'est qu'une synagogue de Satan, et toute autre chaire qu'une chaire de pestilence. Heureux si, par une vie conforme

aux divins enseignements et aux règles de cette Église où nous avons eu l'avantage d'être élevés et adoptés parmi vos enfants, nous méritons d'être couronnés dans le séjour de votre gloire, et de participer au bonheur de vos élus! Ainsi soit-il.

ESPRIT DE NEUTRALITÉ DANS LES CONTESTATIONS DE L'ÉGLISE.

Qu'ai-je affaire de telle et telle question qui causent tant de mouvements dans l'Église? qu'ai-je affaire de toutes ces contestations, et qu'est-il nécessaire que je me déclare là-dessus? Je n'examine point qui a raison, ni qui ne l'a pas; je ne suis pour personne ni contre personne. Tel est votre langage, et celui de bien d'autres comme vous. Mais voyons un peu quel principe vous fait demeurer dans cet état de neutralité. Ou c'est ignorance, ou c'est erreur, ou c'est politique, ou c'est insensibilité, ou c'est lâcheté. Or rien de tout cela n'est bon.

Ignorance, parceque ce sont des matières au-dessus de vous, et que vous n'êtes pas capable d'en juger. Erreur, parceque vous voulez vous persuader que les questions qu'on agite, et sur lesquelles il est intervenu un jugement de l'Église, n'ont rien d'essentiel, et que chacun sur cela peut croire tout ce qu'il lui plaît, sans que la foi en soit altérée. Politique, parceque vous avez des intérêts particuliers à ménager; parceque vous avez certaines liaisons de dépendance, de société, d'amitié, à quoi vous seriez obligé de renoncer; parceque vous recevez de certaine part certains secours qui vous seroient refusés, et dont il faudroit vous passer; parceque cet appui, cette protection vous manqueroit, et que vous en avez besoin: car voilà ce qui n'entre que trop souvent dans la conduite qu'on tient, même en matière de religion. Insensibilité, parceque, tout occupé des choses de la vie et des affaires du monde, vous n'êtes guère en peine de ce qui regarde l'Église, et que tous les outrages qu'elle peut recevoir vous touchent peu. Enfin, lâcheté, parceque vous n'avez pas le courage de parler ouvertement, et que, dominé par une crainte humaine qui vous lie la langue et qui vous ferme la bouche, vous ne vous sentez pas assez de force, ni assez de résolution, pour résister au mensonge et à ceux qui le soutiennent. Mais encore une fois tout cela est criminel, ou vous êtes criminel en tout cela, et votre conscience devant Dieu en doit être chargée. Si vous m'en demandez les raisons, il est aisé de vous les donner, et il est à propos que vous les pesiez mûrement et que vous les compreniez, afin de vous détromper sur un point d'une tout autre importance que vous ne l'avez conçu jusques à présent. Reprenons tous les principes, ou plutôt tous les prétextes que je viens de marquer. J'ose dire qu'il n'y en a pas un dont vous ne reconnoissiez d'abord l'illusion et le désordre, si vous y faites l'attention convenable.

1. Est-ce ignorance? Il est vrai : n'étant pas assez éclairé pour approfondir les sujets qui de part et d'autre sont controversés, et ne pouvant connoître par vous-même, entre les divers sentiments, quel est le mieux fondé et le plus conforme à la saine doctrine, vous seriez excusable de ne vous attacher à aucun et de demeurer dans l'incertitude, si c'étoit par vos propres lumières que vous dussiez vous déterminer. Mais vous avez une autre règle qui vous doit suffire, et qui vous ôte toute excuse, parcequ'elle supplée parfaitement à l'ignorance où vous pouvez être. Règle générale, règle commune aux esprits les plus grossiers comme aux plus pénétrants et aux plus subtils, règle visible et qui tombe sous les sens, règle qui ne vous peut tromper, et dont vous êtes obligé de reconnoître la supériorité, l'autorité, l'infaillibilité sur tout ce qui a rapport à votre croyance. Cette règle, c'est la décision de l'Église. Dès-là que l'Église a parlé, dès-là que le souverain pontife et les premiers pasteurs qui la conduisent se sont fait entendre, il ne vous en faut pas davantage pour vous fixer; et si vous restez volontairement et opiniâtrément dans votre doute, vous êtes dès-lors coupable, parceque vous ne vous soumettez pas à l'Église.

Prenez donc bien garde à ce qu'on vous demande, et à ce qui est pour vous d'une obligation indispensable. On ne vous demande pas que vous examiniez en théologien les questions sur lesquelles on dispute ; on ne vous demande pas que vous en fassiez une étude expresse, ni que vous en ayez une claire connoissance. Cette étude, cette connoissance ne vous sont point nécessaires : mais c'est assez que vous sachiez que l'Église a défini telle chose, et que vous devez adhérer d'esprit, de cœur, de vive voix à tout ce qu'elle a défini. Votre science sur les matières présentes, et dans la situation où vous êtes, ne doit point aller plus loin. Croyez, agissez selon cette créance, et vous croirez, vous agirez en catholique.

Ainsi il est inutile de dire : Je ne sais rien, et je ne suis pas d'un état et d'une profession à faire là-dessus de longues et de sérieuses recherches ; j'ai d'autres affaires. On veut que je condamne cet ouvrage, et je ne l'ai jamais lu. On veut que je rejette cette doctrine, et je ne l'entends pas. C'est aux savants et aux docteurs à produire leurs pensées et à s'expliquer; mais cela me passe, et m'appartient-il de m'ingérer en ce qui n'est point de mon ressort? Non, encore une fois, il ne vous appartient pas de vous engager en de curieux examens, ni d'entreprendre de démêler la vérité au travers des nuages dont on l'enveloppe et dont on tâche de l'obscurcir; il ne vous appartient pas de vous ériger en juge de la doctrine. Mais il vous appartient d'écouter l'Église, qui en a jugé, et de souscrire de bonne foi à ce qu'elle a jugé. Mais il vous appartient de condamner ce que l'Église condamne, et de rejeter ce que l'Église rejette, sans en vouloir d'autre raison, sinon que l'Église l'a condamné et qu'elle l'a rejeté. Mais il vous appartient d'embrasser ouvertement et hautement ce que l'Église vous propose

à croire, et de vous y attacher. Voilà, dis-je, ce qui vous appartient; et pour vous en défendre, il n'y a point d'ignorance à alléguer. Car il n'est pas besoin d'une grande pénétration pour savoir quels sont les sentiments de l'Église, puisqu'elle les publie partout, et qu'elle les annonce dans tout le monde chrétien. Or, du moment que vous les savez, et que vous ne pouvez les ignorer; du moment que vous savez encore d'ailleurs que l'Église de Jésus-Christ ne peut s'égarer et ne veut point vous égarer, vous avez toute l'habileté et toute l'érudition qu'il faut pour vous résoudre et pour bien prendre votre parti, qui est celui d'une ferme adhésion, et d'une humble et parfaite obéissance. Hé! où en serions-nous, s'il en falloit davantage? Il faudroit donc que chacun, sans nulle différence ni de caractère ni de condition, allât s'instruire dans les écoles de théologie, que chacun s'appliquât à la lecture des saints Pères, que chacun quittât son emploi pour vaquer à l'étude de l'Écriture et des saints canons? Ce seroit multiplier étrangement les docteurs, et, à force de doctrine, renverser toute l'économie et toute la conduite du monde.

II. Est-ce erreur? c'est-à-dire est-ce que vous êtes dans l'opinion que telles et telles propositions, que les uns attaquent avec tant de zèle et que les autres défendent avec tant de chaleur, ne sont d'aucune conséquence à l'égard de la foi, et que, de quelque manière que vous en pensiez, votre religion n'en sera pas moins pure, ni votre croyance moins orthodoxe? Je conviens que comme le Sage a dit des choses du monde, qu'il a plu à Dieu de les abandonner aux découvertes et aux subtilités des philosophes, on peut dire aussi de certaines matières, que l'Église les abandonne à nos vues particulières et à nos raisonnements. Les esprits sont partagés en ce qui n'est point défini: l'un enseigne d'une façon, et l'autre d'une autre; l'un s'appuie sur un principe qu'il croit véritable, et l'autre se fonde sur un principe tout contraire, et suit un système tout opposé qui lui paroît plus juste et plus raisonnable; on apporte de part et d'autres ses preuves, on propose ses difficultés, on fait valoir ses pensées autant qu'on le peut, et l'on s'y arrête: mais la foi en tout cela ne court aucun risque, parceque ce sont des questions problématiques, sur lesquelles l'Église a gardé jusqu'à présent le silence, et n'a rien prononcé.

Que sur tous ces articles vous suspendiez votre jugement sans incliner d'un côté plus que de l'autre; j'y consens, et l'Église vous le permet. Je sais, de plus, qu'on s'efforce de vous persuader qu'il en est de même des points dont il s'agit présentement; car c'est là que tendent ces discours que vous entendez partout: Qu'on veut tyranniser les esprits, et leur ôter une liberté qui leur est acquise de plein droit; qu'on veut bannir des écoles catholiques les plus grands maîtres, qui sont sans contredit saint Augustin et saint Thomas; qu'on veut proscrire des opinions répandues de toutes parts, reçues dans les corps les plus célèbres et dans les plus savantes compagnies, établies par

l'Écriture, autorisées par la tradition et par la plus vénérable antiquité; que ce sont au reste de ces sentiments qu'on peut embrasser ou contredire, sans cesser d'être uni à l'Église ; et qu'en un mot, soit qu'on les admette ou qu'on les combatte, le sacré dépôt de la doctrine de Jésus-Christ est toujours à couvert. Voilà ce qu'on vous rebat continuellement, et ce qu'on tâche de vous imprimer dans l'esprit, et voilà en même tempsce qui vous rassure : mais n'est-ce point une fausse assurance que celle où vous êtes? ne vous trompez-vous point? ne vous trompe-t-on point ? Un doute de cette nature, et sur un sujet de cette importance, mérite bien que vous preniez soin de l'éclaircir. Or où en chercherez-vous l'éclaircissement, et où le trouverez-vous? vous l'avez dans vos mains et sous vos yeux; car je vous renvoie toujours au même oracle, qui est l'Église. Voyez quel jugement est émané de son tribunal : lisez, et convainquez-vous. Quoi! ce que l'Église, ce que son chef visible, ce que ses pasteurs qualifient de scandaleux, de faux, d'hérétique, vous le regarderez comme indifférent par rapport à la foi? Ces anathèmes partis du siége apostolique, et secondés de tant d'autres qui les ont accompagnés ou suivis dans les Églises particulières, tout cela ne vous étonne point, vous pouvez tenir contre tout cela? vous pouvez vous figurer que tout cela ne tombe que sur de pures opinions, que sur des opinions permises et arbitraires? Vous me répondez qu'on vous le dit de la sorte : mais qui sont ceux qui vous le disent? quels qu'ils puissent être, devez-vous compter sur leur témoignage, lorsque vous le voyez démenti par l'Église universelle?

III. Est-ce politique? Car la politique se mêle dans les affaires de religion comme dans toutes les autres. On veut garder des mesures, et quoiqu'on pense ce qu'on doit penser, on prétend avoir de bonnes raisons pour ne pas parler de même. Il ne reste donc que l'une de ces deux choses à faire : ou de parler autrement qu'on ne pense, et ce seroit une mauvaise foi dont on n'est pas capable, et dont on ne pourroit porter le reproche au fond de sa conscience ; ou de ne point parler du tout et de ne rien dire, et c'est à ce milieu qu'on s'en tient, comme au tempérament le plus juste et le plus sage. Je ne suis, dit-on, ni ne veux être de rien : j'ai mes vues, j'ai mes prétentions; et pour y réussir, il faut être ami de tout le monde. Ces gens-là peuvent m'être utiles dans les rencontres, ou ils me le sont même actuellement. D'ailleurs, ce sont la plupart des personnes de connoissance, et j'ai toujours été en commerce avec eux; la prudence m'engage à les ménager. La prudence! mais quelle prudence? la prudence de la chair. Or, selon saint Paul, *cette prudence de la chair est ennemie de Dieu* (*Rom.*, 8); et puisqu'elle est ennemie de Dieu, il s'ensuit que c'est une prudence criminelle devant Dieu, et réprouvée de Dieu.

Comment ne le seroit-elle pas? Y a-t-il raison de fortune, de parenté, de société; y a-t-il considération et intérêt humain, qui doive vous lier la langue, et vous empêcher de vous déclarer, de vous éle-

ver pour la cause de l'Église et pour celle du Seigneur? On vous parle tant en d'autres conjonctures des engagements de votre baptême, et ils sont grands en effet : à Dieu ne plaise que j'en diminue l'obligation ! Mais plus ils sont grands, plus ils sont authentiques et solennels, et plus vous êtes coupable de les soutenir si mal. Est-ce là ce que vous avez promis à Dieu et à son Église sur les sacrés fonts où vous fûtes régénéré en Jésus-Christ? Avez-vous renoncé au monde, pour vous conduire par des vues si mondaines? Du moins si c'étoit en ce qui regarde le monde; mais en matière de foi, quelle part la sagesse du monde doit-elle avoir? *Qu'y a-t-il de commun entre la justice et l'iniquité, entre la lumière et les ténèbres; et qu'a le fidèle à partager avec l'infidèle* (2. *Cor.*, 6)?

Soyez sage et circonspect ; je le veux, et je suis le premier à vous y exhorter : mais soyez-le avec cette sobriété que demande l'Apôtre, soyez-le jusqu'à certain point, et non au-delà. Ayez des égards, j'y consens ; mais n'en ayez que jusqu'à l'autel. Car à l'autel, c'est-à-dire quand la religion est en compromis, et qu'il y va de l'honneur et de l'autorité de l'Église, vous devez oublier tout le reste, et ne vous souvenir que des paroles du Fils de Dieu : *Quiconque aura quitté pour mon nom sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou sa femme, ou ses enfants, ou ses héritages*, je le mettrai au nombre de mes disciples, *et il possédera la vie éternelle* (MATTH., 19). Voilà une promesse bien avantageuse; mais écoutez en même temps une menace bien terrible, et digne de toute votre réflexion : *Celui qui sauve sa vie, la perdra; et celui qui la perdra pour moi, la sauvera*, (MATTH., 10). Dans le sens de l'Évangile, qu'est-ce que cela signifie? Ce que vous ne pouvez trop méditer : savoir, qu'en toutes choses, mais surtout dans les choses de Dieu, on ne doit point tant avoir de ménagement pour le monde ; et qu'en voulant se sauver pour le temps présent, on se perd pour l'éternité.

IV. Est-ce insensibilité? est-ce que vous vous souciez peu de tout ce qui concerne l'Église et la religion? Mais à quoi serez-vous donc sensible, si vous ne l'êtes pas à ce qui touche la foi que vous devez professer, où vous devez vivre et où vous devez mourir? Est-il rien qui vous soit plus important que de la conserver pure, cette foi, laquelle doit être le fondement de votre sanctification et de votre salut?

Vous me direz : Je ne l'attaque pas. Non, vous ne l'attaquez pas directement; mais vous souffrez qu'on l'attaque impunément; mais on l'attaque, et vous ne vous y opposez pas ; mais vous ne la soutenez pas, mais vous ne la défendez pas. Or quiconque n'est pas pour elle est contre elle ; de même que *quiconque n'est pas pour Jésus-Christ est contre Jésus-Christ* (MATTH., 12). Vous me direz : Il n'est question que de quelques points; et faut-il tant se remuer pour cela et se troubler? Je le sais, ce n'est que de quelques points; mais ce sont des points essentiels, ce sont des points de foi. Or, à l'égard de la foi,

tout est d'une extrême conséquence, et il n'y a rien à négliger. Vous me direz : Ce n'est pas là mon affaire; mais de qui sera-ce donc l'affaire? Est-ce l'affaire des hérétiques? est-ce l'affaire des infidèles? ou n'est-ce pas l'affaire de tous les enfants de l'Église, de s'intéresser pour leur mère, et de résister en face à ses ennemis? Je dis l'affaire de tous les enfants de l'Église : car c'est une affaire commune, et chacun y est pour soi, quoique différemment et par proportion. Ah! de tous ceux qui tiennent pour le parti contraire, j'ose avancer qu'il n'y en a pas un, ou presque pas un, qui ne se fasse une affaire de l'appuyer de toutes ses forces. On a du zèle pour le mensonge, on en manque pour la vérité. Vous me direz : Quand je me déclarerai, la cause de l'Église n'en sera pas meilleure. Et que suis-je en effet? De quel poids peut être le suffrage d'un homme comme moi, d'un homme sans lettre et sans étude? On vous l'accorde : l'Église peut fort bien se passer de votre suffrage; et si l'on vous presse de vous déclarer, ce n'est point précisément afin que la cause de l'Église en devienne meilleure, mais c'est afin que vous-même, en vous déclarant, vous en soyez meilleur. C'est, dis-je, afin que vous vous acquittiez de votre devoir envers l'Église, afin que vous rendiez à l'Église l'hommage d'une soumission publique qu'elle exige de vous, et que vous ne pouvez lui refuser sans violer ses droits, et sans être coupable. De sorte que je puis appliquer ici ce que disoit saint Augustin dans l'affaire du pélagianisme, et à l'occasion de quelques-uns qui gardoient le silence, et ne vouloient point donner à connoître ce qu'ils pensoient : *Faisons-leur* écrivoit ce saint docteur à Sixte, seulement prêtre alors, et depuis pontife; *faisons-leur une salutaire violence pour les attirer à nous, non point dans la crainte qu'ils ne nous nuisent, mais dans la crainte qu'ils ne se perdent.*

V. Est-ce lâcheté? Elle seroit honteuse dans le service d'un prince de la terre; et pour en éviter la honte, il n'y a point de péril où l'on ne s'exposât : on n'y épargneroit pas sa vie. Mais présentement, qu'est-ce que je vous demande au nom de l'Église? une parole, un simple témoignage de votre déférence à ses sentiments; et vous n'avez pas assez de résolution pour la prononcer, cette parole, ni pour le donner, ce témoignage! Où donc est l'esprit du martyre, dont tout catholique doit être animé? Mais encore que craignez-vous, et qui craignez-vous? Faut-il si peu de chose pour vous étonner?

Malheureuse neutralité qui forme tant de fausses consciences! car, sous le frivole et vain prétexte qu'on demeure à l'écart et qu'on ne prend part à rien, on croit sa conscience en sûreté : comme si la foi ne vouloit de nous point d'autre confession que le silence. Neutralité scandaleuse : c'est un outrage que vous faites à l'Église, de n'oser pas vous ranger de son côté, ni professer ouvertement ce qu'elle vous enseigne. D'ailleurs, à combien de gens persuadez-vous par votre conduite que vous ne recevez pas le jugement que l'Église a porté, et que

dans le cœur vous le rejetez, quoique au-dehors vous gardiez des mesures et que vous affectiez de paroître neutre? A combien d'autres donnez-vous au moins lieu de penser qu'ils n'ont pas plus à se mettre en peine que vous, et que le mieux est de laisser toutes ces affaires comme indécises? Ils se déclareroient, si vous vous étiez une bonne fois déclaré vous-même. Neutralité que l'Église aussi, dans tous les temps, a condamnée, et traitée de prévarication.

Enfin, neutralité favorable à toutes les hérésies, et qui sert à les établir et à les répandre. Car de même que dans une guerre civile les factieux sont contents pourvu qu'on ne s'oppose point à leurs entreprises, ainsi les hérétiques ne souhaitent rien davantage, sinon qu'on ne les contredise point, et qu'on ne forme aucun obstacle à leurs progrès. Ils savent bien du reste céder et se fortifier. Ce sont les premiers à demander la neutralité, mais à condition qu'ils ne l'observeront pas, et qu'ils n'omettront rien pour agir sourdement et plus efficacement. Ce sont les premiers à demander la paix; mais bien entendu qu'ils profiteront de cette paix pour continuer la guerre avec d'autant plus de succès, qu'elle se fera avec moins d'éclat. Une infinité de personnes, même de ceux qui ne sont point malintentionnés, se laissent surprendre à ce piége. Que ne vit-on en paix, disent-ils, et pourquoi tout ce bruit? J'aimerois autant, quand le loup est dans la bergerie, et que le berger crie de toutes ses forces pour appeler au secours, qu'on lui demandât pourquoi il se donne tant de mouvements et fait tant de bruit. Sans ces mouvements, sans ce bruit, que deviendroit le troupeau? La paix est à desirer : qui en doute? mais il faut que ce soit une bonne paix.

PENSÉES DIVERSES SUR L'ÉGLISE, ET SUR LA SOUMISSION QUI LUI EST DUE.

Il y en a qui, des intérêts de l'Église, font leurs propres intérêts : et il y en a qui, de leurs intérêts propres, font les intérêts de l'Église. Grande différence des uns et des autres. La disposition des premiers est bonne et toute sainte, et celle des seconds est mauvaise et toute profane. Que veux-je dire? le voici. Les uns font des intérêts de l'Église leurs propres intérêts : comment et par où? par leur zèle pour l'Église, par leur attachement inviolable à l'Église, par la sensibilité de leur cœur sur tout ce qui a rapport à l'Église, soit sur ses avantages, pour y prendre part et s'en réjouir, soit sur ses disgraces, pour s'en affliger et y compatir. De sorte que, sans égard à aucun intérêt personnel, ils envisagent d'abord en toutes choses les intérêts de l'Église, et y adressent toutes leurs intentions et tous leurs desirs. Mais les autres se conduisent par un principe et un sentiment tout opposé. Ils font de leurs intérêts propres les intérêts de l'Église; c'est-à-dire que pour autoriser l'ardeur qu'ils témoignent à rechercher les dignités ecclésiastiques, ils se regardent volontiers comme des sujets utiles

à l'Église, comme des gens capables de rendre à l'Église des services importants, et d'y faire beaucoup de bien. Hé! que ne sont-ils de meilleure foi, et que ne connoissent-ils mieux le fond de leur ame! Leur vue directe et primitive n'est pas tant le bien qu'ils feront dans l'Église, que le bien et les revenus dont ils y jouiront.

On ne peut trop respecter la primitive Église; mais la haute idée qu'on en a ne doit pas servir à nous faire mépriser l'Église des derniers siècles. Dans la primitive Église, parmi beaucoup de sainteté, il ne laissoit pas de se glisser des relâchements; et dans l'Église des derniers siècles, parmi les relâchements qui s'y sont glissés, il ne laisse pas d'y avoir encore beaucoup de sainteté.

Oserai-je faire une comparaison? Elle est odieuse, mais elle n'en est pas moins juste. N'avoir pour l'Église et pour ses jugements qu'une soumission de respect, ne lui rendre qu'un honneur apparent et extérieur, ne déférer à ses oracles que par le silence, lorsqu'en secret on s'élève contre elle, lorsqu'on lui résiste dans le cœur et même par les effets, n'est-ce pas traiter cette épouse de Jésus-Christ comme Jésus-Christ lui-même, son divin époux, fut traité des soldats auxquels on l'abandonna dans sa passion? Ils le couronnèrent, ils lui mirent un sceptre dans la main, ils venoient tour à tour se prosterner à ses pieds et l'adorer : voilà de grands témoignages de respect; mais en même temps ils le frappoient au visage, et lui donnoient des soufflets.

Cette grande lumière du monde chrétien, ce docteur par excellence et ce défenseur de la grace, cet homme d'un génie si élevé et d'une si haute réputation dans tous les siècles qui l'ont suivi, saint Augustin, en traitant des matières de religion, ne vouloit pas qu'on le crût sur son autorité particulière, ni sur sa parole; mais il renvoyoit au témoignage de l'Église. Aujourd'hui des troupes de femmes faisant profession de piété, et conduites par un directeur qui certainement n'est rien moins que saint Augustin, se laissent tellement prévenir en sa faveur, que dès qu'il a parlé, elles ne veulent déférer à nul autre tribunal, quel qu'il soit. Ce seul homme, souvent d'un savoir très-superficiel, voilà leur évêque, leur pape, leur Église.
On me dira qu'elles agissent de bonne foi, et que leur simplicité les excuse. Qu'il y ait en cela de la simplicité, j'en conviens : mais il faut aussi convenir qu'il y a encore plus d'opiniâtreté. Or je doute fort qu'une simplicité accompagnée d'un tel aheurtement et de tant d'opiniâtreté doive être traitée de bonne foi, ou qu'une telle bonne foi puisse être devant Dieu un titre de justification.

Je m'en tiens à ce que m'enseigne mon directeur : c'est le pasteur de mon ame : voilà ma règle. Mais selon cette règle, croyez-

vous être en droit de rejeter toutes les décisions de l'Église auxquelles ce directeur n'est pas soumis? conduite pitoyable et hors de toute raison. Car quand vous vous élevez contre l'Église pour vous attacher à ce directeur, cela montre que vous ne vous y attachez que par entêtement, et non par le vrai principe, qui est un principe de religion, puisque la même religion qui vous ordonne d'écouter ce pasteur particulier vous ordonne encore beaucoup plus expressément d'écouter le commun pasteur des fidèles et le corps des évêques, qui lui sont unis de communion.

Dieu, par le prophète Isaïe, se plaint qu'il a formé son peuple, qu'il a pris soin *de les nourrir comme ses enfants, de les élever, et qu'ils l'ont méprisé* (Isai., 1). Les prédicateurs appliquent quelquefois ces paroles à l'Église, et lui font dire, dans un sens moral et spirituel, qu'elle nous a formés en Jésus-Christ; que dès notre naissance, et par la grace de notre baptême, elle nous a reçus entre ses bras et dans son sein, qu'elle nous y a fait croître, et qu'elle n'a point cessé pour cela de nous fournir une nourriture toute céleste, qui sont ses divines instructions et ses sacrements; mais que nous ne lui témoignons que du mépris, que nous la déshonorons, que nous la scandalisons par notre conduite, et par une perpétuelle trangression de ses commandements. Cette application est juste, et cette plainte solide et bien fondée. Mais laissons ce sens spirituel et moral, et prenons la chose dans le sens des termes le plus littéral, dans le sens le plus propre; l'application n'en sera pas moins raisonnable. Et en effet, combien de gens ne sont distingués que par le rang qu'ils tiennent dans l'Église, ne sont riches que des biens de l'Église, ne vivent que du patrimoine de l'Église, et sont toutefois les plus rebelles à l'Église, et les plus déclarés contre elle? C'est bien à leur sujet, et bien à la lettre, que l'Église peut dire des uns : *Je les ai nourris* (*Enutrivi*), et la subsistance qui peut-être leur eût manqué dans le monde, ils l'ont trouvée à l'autel; des autres : *Je les ai élevés* (*Exaltavi*), agrandis; et sans l'éclat qui leur vient de moi, peut-être ne seroient-ils jamais sortis de l'obscurité et des ténèbres. Cependant leur reconnoissance, à quoi se réduit-elle? à une obstination invincible contre mes plus sages et mes plus saintes ordonnances (*Spreverunt me*).

On voit des femmes d'un zèle merveilleux pour la réformation de l'Église: c'est là leur attrait, c'est leur dévotion. Elles entrent dans toutes les intrigues et tous les mystères; car certain zèle n'agit que par mystères et que par intrigues. Elles s'entremettent dans toutes les affaires. Mais cependant si l'on vient à examiner ce qui se passe dans leur maison, on trouve que tout y est en désordre. Un mari, des enfants, des domestiques en souffrent; mais c'est de quoi elles sont peu inquiètes. Pour leur citer l'Écriture, qu'elles ont si souvent dans les

mains, et où elles se piquent tant d'être versées et intelligentes, on peut bien leur dire avec saint Paul : *Celui qui ne prend pas soin de sa propre maison, comment veut-il prendre soin de l'Église de Dieu* (*Ad Tim.*, 3).

Zèle pour l'Église, zèle qu'on ne peut louer assez, ni assez recommander. Mais du reste c'est une vertu, et toute vertu consiste dans un milieu et dans un juste tempérament, qui évite toutes les extrémités. Vous prenez les intérêts de l'Église, et en cela vous faites votre devoir, et le devoir de tout chrétien, de tout catholique. Mais ne les prenez-vous point quelquefois plus que l'Église ne les prend elle-même ? Pourquoi ces abattements, ces désolations où vous tombez ? pourquoi ces inquiétudes, ces alarmes continuelles? pourquoi ces aigreurs, ces amertumes de cœur? N'omettez rien de tout de ce qui dépend de votre vigilance et de votre attention; parlez, agissez : mais au regard du succès, laissez à Dieu le soin de son Église; c'est son affaire plus que la vôtre. Le mal vient de ce qu'il se glisse dans la plupart de ces disputes beaucoup de naturel, beaucoup d'humain. Si l'on n'y prend garde, une guerre de religion devient une guerre de passion.

Ce n'est pas toujours par la profession que nous faisons d'être attachés à l'Église, qu'on peut bien discerner si nous sommes vraiment catholiques, ou si nous ne le sommes pas. Il n'y a point de langage plus ordinaire aux hérétiques et aux novateurs, que de témoigner dans leur discours et dans leurs écrits un grand attachement à l'Église, que de prêcher la soumission à l'Église, que d'exhorter les fidèles à prier pour l'Église. Mais quelle est cette Eglise pour laquelle ils semblent si zélés? une Église à leur mode, et qu'ils se sont faite; une Église, ou plutôt une secte séparée de la vraie Église. Voilà ce qu'ils entendent sous ce titre pompeux d'Église, et voilà ce qui éblouit les simples et ce qui les trompe. *La voix est de Jacob, mais les mains sont d'Ésaü* (*Genes.*, 27). C'est donc à la règle et au caractère distinctif que nous a marqué saint Ambroise, qu'il faut s'en tenir. Ce Père parle de Satyre, son frère, et voici ce qu'il en dit. Après un naufrage d'où il étoit échappé, il voulut en action de graces participer au sacrement de l'autel, et, dans cette pensée, il s'adressa à l'évêque du lieu. Mais comme c'étoit un temps de division et de schisme, il s'informa d'abord si cet évêque étoit catholique : *C'est-à-dire*, ajoute saint Ambroise, expliquant ce terme de catholique, *s'il étoit uni de communion et de créance avec l'Église romaine.* Car sans cela, Satyre ne reconnoissoit point de vraie catholicité, et n'en devoit point reconnoître.

Tout est subordonné dans l'Église : mais ce grand principe, ce principe si raisonnable et si essentiel pour la conduite et le bon ordre

de toute société, nous l'entendons diversement, selon les divers rapports sous lesquels nous le considérons. A l'égard de ceux qui dépendent de nous, nous sommes les plus rigides et les plus implacables défenseurs de la subordination. Mais s'il s'agit d'une puissance supérieure de qui nous dépendons nous-mêmes, c'est sous ce rapport que la subordination n'excite plus tant notre zèle : il se ralentit beaucoup, et même il s'éteint absolument. Ainsi, entendez parler un supérieur ecclésiastique de ceux qui sont soumis à sa juridiction : ce sont des plaintes perpétuelles du peu de docilité qu'il trouve dans les esprits; ce sont de profonds gémissements sur le renversement de la discipline, parceque chacun veut suivre ses idées et vivre à sa mode; ce sont les discours les plus pathétiques et les plus belles maximes sur la nécessité de la dépendance, pour établir la règle et pour la maintenir. Tout ce qu'il dit est sage, solide, incontestable : mais il seroit question de voir si ce qu'il dit, il le pratique lui-même à l'égard d'une souveraine et légitime puissance dont il rélève et à qui il doit se soumettre. Voilà néanmoins ce qui seroit bien plus efficace et plus persuasif, que tant de gémissements et tant de plaintes, que tant de belles maximes et tant de discours. Peut-être croiroit-on, en se soumettant, affoiblir l'autorité dont on est revêtu, et c'est au contraire ce qui l'affermiroit. Voulons-nous qu'on nous rende volontiers l'obéissance qui nous est due; donnons nous-mêmes l'exemple, et rendons de bonne grace l'obéissance que nous devons.

Dans les troubles de l'état, le bon parti est toujours celui du roi et de son conseil; et dans les troubles de l'Église, en matière de créance et de doctrine, le bon parti est toujours celui du vicaire de Jésus-Christ, du siége apostolique et du corps des évêques.

Un époux infidèle qui quitte son épouse pour en prendre une ou plus noble ou plus riche, voilà l'idée que je conçois d'un bénéficier qui, par un intérêt temporel et tout humain, quitte son église pour passer à une autre. Mais, dit-il, je ne fais rien contre les règles, dès que la puissance ecclésiastique et supérieure me donne sur cela les pouvoirs nécessaires. Pour lui répondre, je me servirai encore de la même figure : il en fera telle application qui lui plaira. Des pharisiens vinrent demander au Fils de Dieu s'il étoit permis à un homme de renvoyer la femme qu'il avoit épousée. Qu'est-ce que Moïse a ordonné là-dessus, leur répondit le Sauveur du monde? Moïse, dirent-ils, a permis de faire un acte de divorce, et de se séparer ainsi de sa femme. Il est vrai, reprit Jésus-Christ, Moïse vous l'a accordé; mais il ne l'a accordé qu'à *la dureté de votre cœur* (Matth., 19).

D'autres n'ont garde d'abandonner un bénéfice qu'ils possèdent, et ne pensent point à le quitter. Il est dans leurs mains, mais leurs mains n'en sont pas remplies. Que faut-il donc? accumuler bénéfices sur bé-

néfices. Ils disent aisément, et le disent même bien haut : Ce n'est pas assez ; mais on ne les entend jamais dire : C'est trop. Le prophète, parlant à ces riches qui entassent acquêts sur acquêts, et joignent maisons à maisons, s'écrioit : *N'y aura-t-il que vous sur la terre pour l'habiter* (Isai., 5) ? Il me semble que je pourrois m'écrier de même : *N'y aura-t-il que vous dans l'Église pour la servir ?* Mais que dis-je, pour servir l'Église ? Elle seroit souvent bien mal servie, si elle ne l'étoit que par ceux qui veulent avoir plus de raisons et plus d'obligations de la servir.

DE L'ÉTAT RELIGIEUX.

VÉRITABLE BONHEUR DE L'ÉTAT RELIGIEUX.

Quand on parle du bonheur de l'état religieux, il me semble qu'on en donne quelquefois des idées bien humaines ; et j'avoue que je n'entends pas volontiers des prédicateurs nous représenter la vie religieuse comme une vie douce, exempte de toute peine et dégagée de tout soin. On diroit, à les en croire, que le religieux n'a rien à souffrir, rien à supporter ; que rien ne lui manque et que tout lui rit ; que tout succède selon ses desirs. Pour une maison qu'il a quittée, cent autres et au-delà lui sont ouvertes ; pour un père et une mère dont il s'est séparé, autant d'autres qu'il y a de supérieurs chargés de sa conduite. Tout cela est beau : mais le mal est que tout cela n'est guère évangélique. Et pourquoi faudroit-il renoncer au monde, si c'étoit là le centuple que Jésus-Christ nous eût promis, et qu'on eût à attendre dans la religion ? Outre qu'on trouveroit beaucoup à décompter des espérances qu'on auroit conçues en embrassant l'état religieux, il seroit sans doute fort étrange qu'on cherchât hors du monde ce qu'on a prétendu fuir en sortant du monde, c'est-à-dire des avantages purement temporels et des douceurs toutes naturelles.

Le grand avantage de la profession religieuse, c'est l'abnégation chrétienne, c'est la mortification des sens, c'est la croix ; et voilà sous quel aspect on la doit envisager. Tout ce qui s'éloigne de cette vue s'éloigne de la vérité, et par conséquent n'est qu'illusion. Je veux donc qu'on ne dissimule rien à une jeune personne qui forme le dessein de se retirer dans la maison de Dieu, et qui s'y sent appelée. Je veux qu'on ne lui déguise rien par de brillantes, mais de fausses peintures ; qu'on lui laisse voir toutes les suites du choix qu'elle fait ; qu'on lui propose les objets tels qu'ils sont, et qu'on lui montre les épines dont est semée la voie où elle entre. Car qu'est-ce en effet que la vie religieuse, sinon l'Évangile réduit en pratique, et dans la pratique la plus parfaite ? et qu'est-ce que l'Évangile, sinon une loi de renoncement à soi-même, de mort à soi-même, de guerre perpétuelle contre soi-même ?

Mais on me dira que ces pensées peuvent décourager une ame et la rebuter; et moi je réponds que c'est de là même au contraire qu'elle peut et qu'elle doit tirer les motifs les plus propres à la résoudre et à l'affermir dans sa résolution : comment? parceque c'est de là qu'elle apprend à estimer l'état religieux par où il est précisément et souverainement estimable, savoir : comme un état de sanctification, comme un état de perfection, comme un état de salut, comme un état où l'ame religieuse peut amasser chaque jour de nouveaux mérites pour l'éternité, et accumulersans cesse couronnes sur couronnes. Point capital auquelelle doit uniquement s'attacher, et en quoi elle doit faire consister sur la terre tout son bonheur. Aussiest-ce sur celaseul que le prédicateur lui-même doit insister, et en cela seul qu'il doit renfermer les excellentes prérogatives de la profession religieuse. Quoi qu'il en soit de tout le reste, et quelques couleurs que l'on emploie à l'embellir et à le relever, dès qu'on s'écartera de cette importante considération du salut, je n'hésiterai point à dire en particulier de l'état religieux et des personnes qui s'y engagent, ce que saint Paul disoit en général du christianisme et des chrétiens qui le professoient : *Si l'espérance que nous avons se borne à cette vie, de tous les hommes, nous sommes les plus malheureux* (1. *Cor.*, 15).

Voilà ce que je dirai, sans craindre d'en être désavoué par aucun de ceux qui ont quelque connoissance de la vie religieuse, et surtout de ceux qui en ont quelque expérience. Mais du moment qu'on m'alléguera le salut, qu'on me parlera de la vocation religieuse comme d'un gage de prédestination et de salut, qu'on m'y fera reconnoître une prédilection de Dieu, et une providence spéciale par rapport à mon salut, ah ! c'est alors que je m'écrierai avec le même saint Paul : *Au milieu de mes tribulations* et dans les plus rudes épreuves de mon état, *je suis rempli de consolation, je suis comblé de joie* (2. *Cor.*, 7).

J'ajouterai encore, comme le Prophète royal : *Un jour dans votre maison, ô mon Dieu, vaut mieux pour moi que mille années parmi les pécheurs du siècle* (*Psalm.* 83). Que j'y sois humilié, dans cette maison de mon Dieu, et que j'y occupe les dernières places ; que j'y ressente toutes les incommodités d'une étroite pauvreté, et que j'y porte tout le poids d'une obéissance rigoureuse; que la nature avec toutes ses convoitises y soit combattue, domptée, immolée : il me suffit que ce soit une maison de salut, pour me la rendre, non seulement supportable, mais agréable, mais aimable. Je n'y demande rien autre chose, et c'est là que je porte toutes mes prétentions. Traiter de la sorte le bonheur de la profession religieuse, c'est prendre dans le sujet ce qu'il y a de solide et de réel, et c'est toujours, dans chaque sujet, à ce qu'il y a de réel et de solide qu'un prédicateur doit s'arrêter ; autrement il dira de belles paroles qui frapperont l'air, mais sans convaincre les esprits ni toucher les cœurs.

Et il ne faut point me répondre que l'Évangile, après tout, que tous

les Pères de l'Église, fondés sur la parole de Jésus-Christ, promettent au religieux, non seulement le centuple de l'autre vie, qui est le salut éternel, mais encore, dès cette vie présente, un centuple qui ne peut être autre chose que le repos dont on jouit et toutes les douceurs qui l'accompagnent. Il est vrai que le Sauveur du monde a parlé de ce double centuple, l'un de la vie future, l'autre du temps présent, puisqu'il a dit dans les termes les plus formels : *Personne ne quittera pour moi sa maison, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, ou ses héritages, qui dès à présent ne reçoive cent fois autant, et qui, dans le siècle à venir, n'obtienne la vie éternelle* (Matth., 19). Il n'est pas moins vrai que le centuple de cette vie ne peut être pour une ame religieuse, que la paix qu'elle goûte dans son état, et qui seule vaut cent fois mieux que tous les héritages et tous les biens auxquels elle a renoncé : car c'est ainsi que les interprètes vérifient ce beau passage de saint Marc, et qu'ils entendent la promesse du Fils de Dieu. Mais qu'est-ce que cette paix? Voilà l'article essentiel et sur quoi de jeunes personnes peuvent être dans une erreur dont il est bon de les détromper, au lieu de les y entretenir par des discours flatteurs et de vaines exagérations.

Quand Jésus-Christ donna la paix à ses disciples, il les avertit en même temps que ce n'étoit point une paix telle que le monde la conçoit, ni qu'il la desire. Je vous donne ma paix, leur dit ce divin maître : c'est la mienne, et non point la paix du monde. Cette paix du monde, cette paix fausse et réprouvée, est une paix oisive, molle, fondée sur les aises et les commodités de la vie, sur tout ce qui plaît à la nature et qui satisfait l'amour- propre : mais la paix de l'ame religieuse est établie sur des principes tout contraires, sur la haine de soi-même, sur un sacrifice perpétuel de ses appétits sensuels, de ses inclinations, de ses passions, de ses volontés. Tellement que le religieux ne peut être content dans sa retraite qu'autant qu'il sait s'humilier, se crucifier, se vaincre, se rendre obéissant, pauvre, patient, assidu au travail, exact à ses devoirs, ne se dispensant de rien, ne se ménageant en rien, ne voulant être épargné sur rien. Il lui en doit coûter pour cela : mais, par une espèce de miracle, moins il se ménage, moins il s'épargne lui-même, et plus il sent l'abondance de la paix se répandre dans son cœur.

Et ne voyons-nous pas aussi que c'est justement dans les communautés les plus régulières et les plus austères qu'on témoigne plus de satisfaction, et qu'on trouve le joug de Jésus-Christ plus doux et son fardeau plus léger? Tout contribue à ce contentement et à cette tranquillité d'une ame vraiment religieuse : l'indifférence où elle est à l'égard de toutes les choses humaines, et son dégagement de tous les intérêts qui causent aux mondains tant d'inquiétudes; l'entier abandonnement de sa personne entre les mains de ses supérieurs, pour se laisser conduire selon leur gré et selon leurs vues; le calme

de la conscience ; l'attente de cette souveraine béatitude où elle aspire uniquement, et vers laquelle elle travaille chaque jour à s'avancer par de nouveaux progrès ; et surtout l'onction intérieure de la grace divine qui la remplit. Car Dieu, fidèle à sa parole, a mille voies secrètes pour se communiquer à cette ame, et pour la combler des plus pures délices.

A en juger par les dehors, on ne voit rien dans tout le plan de sa vie que de pénible et de rebutant : clôture, solitude, silence, dépendance continuelle, soumission aveugle, règle gênante, observances incommodes, fonctions laborieuses, exercices humiliants, abstinences, jeûnes, macérations de la chair. Mais sous ces dehors capables d'effrayer des ames qui n'ont jamais pénétré plus avant, et qui n'ont appris par nulle épreuve à connoître les mystères de Dieu, combien y a-t-il de ces consolations cachées, suivant le témoignage du prophète, et réservées à ceux qui craignent le Seigneur ! combien plus encore y en a-t-il pour ceux qui l'aiment, et qui le servent en esprit et en vérité !

De là vient, par une merveille que l'homme terrestre et animal ne comprend pas et ne comprendra jamais, mais qui se découvre à l'homme religieux et spirituel par l'expérience et le goût le plus sensible; de là, dis-je, il arrive qu'au lieu que les gens du monde, avec tous leurs biens, tous leurs honneurs, tous leurs plaisirs, sont presque toujours malcontents et se plaignent incessamment de leur sort, le religieux, dans son dénuement, dans son obscurité, sous l'obédience la plus rigide et dans les pratiques les plus mortifiantes, ne cesse point de bénir sa condition, et fournit paisiblement toute sa carrière. La paix qu'il possède est la paix de Dieu ; et l'Apôtre, qui l'avoit lui-même éprouvé, nous assure que la paix de Dieu est au-dessus de tous les sens, et que rien en ce monde ne l'égale. Or voilà, encore une fois, par où je veux qu'on représente aux personnes religieuses le bonheur de leur état. Voilà sur quoi je veux qu'on insiste, et ce qui servira à exciter leur zèle, leur vigilance, leur ferveur, en leur faisant conclure qu'elles ne seront heureuses que par-là ; mais que par-là même aussi elles le seront pleinement et constamment.

VOCATION RELIGIEUSE : COMBIEN IL EST IMPORTANT DE S'Y RENDRE FIDÈLE ET DE LA SUIVRE.

Ce n'est point une chose indifférente ni d'une légère importance, de manquer à la vocation de Dieu, quand il appelle à l'état religieux. Nous avons là-dessus dans l'Évangile même un exemple, qui seul suffira pour nous faire entendre à quoi s'expose quiconque ferme l'oreille à la voix du Seigneur et résiste à l'attrait de sa grace. Examinons-en toutes les circonstances, et il nous sera aisé de comprendre où peut enfin conduire une infidélité sur un point aussi essentiel que celui-ci, et quelles en sont les suites malheureuses.

Cet exemple si convaincant, c'est celui de ce jeune homme qui s'adressa au Fils de Dieu pour apprendre de ce divin maître comment il pourroit parvenir à la vie éternelle. *Gardez les commandements* (MATTH., 1), lui répondit le Sauveur du monde. Sur quoi ce jeune homme répliqua : *Seigneur, c'est ce que j'ai fait jusqu'à présent et ce que je fais encore.* Sainte disposition où se trouvent communément ceux à qui Dieu inspire le dessein de la retraite, et qu'il veut s'attacher plus étroitement dans la religion. Ce sont de jeunes gens dont les mœurs sont assez réglées, et dont le monde jusque-là n'a corrompu ni l'esprit ni le cœur. Quoi qu'il en soit, Jésus-Christ parut touché de la réponse du jeune homme qui lui parloit; il témoigna concevoir pour lui une affection particulière; il l'envisagea d'un œil de bienveillance, et, l'invitant à une sainteté plus relevée : *Si vous voulez*, lui dit-il, *être parfait, allez, vendez tous vos biens, donnez-les aux pauvres, et suivez-moi.* Voilà à peu près la vocation religieuse : mais c'est là même que le zèle de ce jeune homme commence à se refroidir. La proposition du Fils de Dieu l'étonne; il lui est dur d'abandonner tous ses héritages et de s'en défaire; cette pensée l'attriste : il ne sauroit s'y résoudre, il se retire. De là que s'ensuit-il, et qu'en doit-on naturellement conclure, sinon que ce jeune homme quittoit les voies de la perfection qui lui étoient ouvertes, sans quitter néanmoins les voies du salut, puisqu'il gardoit les préceptes, et que, pour être sauvé, c'est assez de les avoir observés? Mais le Fils de Dieu conclut bien autrement : car, se tournant vers ses disciples : *Je vous le dis en vérité*, s'écrie-t-il, *difficilement un riche entrera dans le royaume des cieux* (Ibid.). Quelle conclusion! Quoiqu'elle regardât tous les riches en général, elle avoit un rapport particulier à ce jeune homme, qui possédoit de grands biens, et qui, par attachement aux richesses temporelles, avoit seulement refusé de tendre à une plus haute perfection que la simple pratique des commandements. D'où il sembloit que le Sauveur du monde ne dût tirer d'autre conséquence que celle-ci : *Difficilement un riche parviendra à la perfection de mon Évangile.* Cependant il ne s'en tient pas là ; mais il déclare expressément que ce riche de qui il s'agissoit auroit bien de la peine à se sauver, et qu'il étoit fort à craindre qu'il ne se sauvât jamais : pourquoi? parceque si la perfection qu'on lui avoit proposée n'étoit pour les autres qu'un conseil, elle étoit devenue pour lui comme une obligation, en vertu de la grace spéciale qui l'y appeloit, et qu'il rendoit inutile par sa résistance.

Il y va donc du salut : et en faut-il davantage pour déterminer une jeune personne que la vocation divine porte à la vie religieuse, et qui sur cela se croit suffisamment instruite des volontés du Seigneur? C'est là qu'elle doit imiter, autant qu'il lui est possible, la promptitude et l'ardeur de Madeleine, qui, dans le moment, quitta tout dès qu'on vint lui dire : *Le maître est ici, et il vous demande* (JOAN., 11). Et parcequ'une telle résolution est quelquefois sujette, ou par une

considération de fortune, ou par une affection naturelle, à de grandes contradictions de la part d'une famille, c'est là que lui est non seulement permise, mais en quelque sorte ordonnée, une pieuse dureté, pour voir, sans se troubler, le trouble d'un père, et, sans s'attendrir, les larmes d'une mère. Car *je veux sauver mon ame*, disoit, dans une pareille conjoncture, la généreuse Paule. Cette seule raison répond à tout, et tout doit céder à un intérêt qui est au-dessus de tout.

De là même nous devons juger combien, de leur part, des parents se rendent coupables lorsqu'ils s'opposent à la vocation de leurs enfants, et qu'ils les empêchent de suivre la voix de Dieu qui se fait entendre à eux. C'est s'opposer à Dieu même en s'opposant à ses desseins, et c'est détourner des enfants de la voie du salut qui leur est marquée. On me dira qu'on ne prétend point absolument les détourner de la profession religieuse, mais qu'on veut seulement éprouver leur vocation : c'est-à-dire, ainsi que s'en expliquent des parents même assez chrétiens d'ailleurs, qu'on veut, par exemple, que cette fille n'agisse point en aveugle, qu'on veut qu'elle sache ce qu'elle quitte, et pour cela qu'elle voie le monde, qu'elle le connoisse avant que d'y renoncer. Principe spécieux et raisonnable dans l'apparence, mais dans la pratique très dangereux, et souvent en effet très pernicieux. On en sera convaincu par une réflexion que peu de gens font, et qui néanmoins est solide et importante. Car à quoi se réduit cette connoissance du monde qu'on prétend donner à une jeune personne ? Elle consiste à lui faire voir ce qui peut lui inspirer du goût pour le monde, sans lui faire en même temps connoître ce qui est capable de l'en dégoûter. De sorte que d'une part on lui présente le poison, sans lui présenter, d'autre part, le contre-poison; et de cette manière on la jette dans le péril le plus évident, et on l'expose à la tentation la plus forte. Développons ceci davantage, et faisons-le mieux comprendre.

Si l'on pouvoit dessiller les yeux à une jeune fille, et lui révéler les secrets des cœurs; si l'on pouvoit la rendre témoin de ce qui se passe dans l'intérieur des familles, et lui découvrir toutes les peines, tous les chagrins, toutes les traverses dont le faux bonheur du monde est accompagné, ce seroit pour elle un préservatif : mais tout cela ne s'apprend que par l'expérience; et cette expérience, elle ne peut encore l'avoir acquise dans l'âge où elle est. Cependant on la produit dans le monde, on la pare des ornements du monde, on la mène dans les compagnies du monde, on la fait entrer dans les parties de plaisir, dans les jeux, dans les spectacles du monde. Elle n'aperçoit devant elle qu'une figure brillante et agréable qui l'éblouit, et qui naturellement doit lui plaire. D'où il arrive de deux choses l'une : ou qu'elle se laisse prendre à l'attrait et qu'elle succombe à l'occasion, perdant ses premiers sentiments et manquant aux desseins de Dieu sur elle; ou du moins que, persistant dans sa résolution, et se mettant en de-

voir de l'accomplir, elle emporte avec elle une idée du monde, qui ne servira qu'à la troubler à certains moments d'amertume et d'ennui presque inévitables, jusque dans les plus saintes communautés. Or, pour ne rien dire de plus, il vaudroit assurément beaucoup mieux la préserver de telles occasions, et prévenir de si mauvais effets. Mais elle ne connoîtra donc point le monde? Qu'est-il nécessaire qu'elle le connoisse, puisque Dieu même la retire justement du monde, afin qu'elle ne le connoisse point? Plût au ciel que bien d'autres ne l'eussent jamais connu! Quoi qu'il en soit, c'est une victime que le Seigneur s'est réservée. Contentez-vous que, de votre côté, son choix soit pleinement libre, et du reste laissez-la marcher à l'autel le bandeau sur les yeux. Dieu l'y attend, et il saura bien, dans sa sainte maison, l'éprouver lui-même autant qu'il faut et selon qu'il faut. Elle ne peut être en de meilleures mains.

J'ai dit que ce devoit être assez pour vous qu'en se dévouant à l'état religieux, son choix, de votre part, fût pleinement libre; et en cela j'ai voulu marquer un autre excès où se portent des parents tout mondains, par des vues également contraires et à l'esprit du christianisme, et aux sentiments de l'humanité. Car, quelque respectable et quelque inviolable que soit la liberté des enfants au regard de la vocation, surtout de la vocation religieuse, on abuse de l'autorité qu'on a sur eux, en l'étendant jusque sur leur volonté; et, sans les consulter, ni consulter Dieu, on les détermine, par une espèce de contrainte, à une profession qui ne leur convient en aucune sorte, et à laquelle ils ne conviennent point, puisque ce n'est point l'état où ils se sentent appelés. Or qu'est-ce que cela? Je n'en puis donner une figure plus juste, mais tout ensemble plus terrible, que ce qui nous est représenté dans l'Écriture : le voici.

On ne peut lire sans horreur ce qui est dit au Psaume cent cinquième, où le Prophète rapporte que les Juifs, séduits par les nations étrangères et engagés dans leur idolâtrie, conduisoient eux-mêmes leurs propres enfants aux pieds des idoles, et que là, sans respect de la nature et de ses droits, ils versoient le sang de ces innocentes victimes, et les immoloient aux démons. Quels meurtres! quels parricides! Mais je le puis dire, et ce ne sera point une exagération : voilà ce que nous voyons encore de nos jours, quand des pères et des mères, trompés par les fausses maximes du monde, font violence à des enfants pour les bannir de la maison paternelle, et les confiner dans un cloître. Que dis-je? après tout, ce n'est point aux démons, c'est à Dieu qu'ils les sacrifient. Ah! c'est à Dieu! Hé! ne sait-on pas combien ces parents inhumains sont peu en peine de la gloire de Dieu et de son service? Mais ce qui les touche, c'est leur cupidité et leur intérêt : ces enfants coûteroient trop à entretenir, et il faut à moins de frais s'en défaire. Ce qui les touche, c'est leur ambition démesurée, et la passion d'élever une famille : pour la mieux établir, il faut la sou-

lager et en réunir les biens, qui se trouveroient partagés entre trop d'héritiers. Ce qui les touche, c'est leur fol amour et leur prédilection pour un fils uniquement cher : il faut qu'il emporte tout, et que l'héritage des autres soit la retraite et la pauvreté religieuse. Ainsi cet intérêt, cette ambition, cette prédilection, voilà les idoles, voilà les démons auxquels sont immolées de tendres victimes dont le sang crie au tribunal de Dieu. Je dis immolées, car c'est leur donner la mort : une mort purement civile, j'en conviens, mais plus dure peut-être que ne le seroit la mort naturelle, dès que cette mort, quoique civile seulement, est une mort violente et forcée. Je m'exprime là-dessus en des termes bien forts et bien vifs ; mais c'est que je conçois fortement et vivement la chose : et si dans le monde on la concevoit de même, tant de pères et de mères y feroient plus d'attention. Heureux ceux qui font au Seigneur un plein sacrifice d'eux-mêmes ! mais il ne peut être saint ni agréé de Dieu, si le cœur n'y a part, et si ce n'est un sacrifice volontaire.

ESPRIT RELIGIEUX : QUELS BIENS IL PRODUIT, COMMENT IL S'ÉTEINT, ET COMMENT ON PEUT LE FAIRE REVIVRE.

Comme il y a une multitude infinie de chrétiens qui ne sont pas vraiment chrétiens, on peut dire qu'il y a bien des religieux qui ne sont pas vraiment religieux. Ainsi l'Apôtre disoit en ce même sens, que *tous les descendants d'Israël, quoique descendants d'Israël, n'étoient pas pour cela de vrais Israélites* (*Rom.*, 6) : et que leur manquoit-il pour l'être ? l'esprit de la loi. Que manque-t-il de même à une infinité de chrétiens pour être de vrais chrétiens ? l'esprit chrétien. Et que manque-t-il à un grand nombre de religieux pour être de vrais religieux ? l'esprit religieux.

Mais qu'est-ce que cet esprit religieux ? c'est une sincère estime de sa vocation, et une disposition intérieure et habituelle à remplir toute la mesure de perfection où l'on se sent appelé en qualité de religieux : si bien que cette perfection religieuse, qu'on sait être de la volonté de Dieu, soit la fin prochaine et immédiate de toutes nos intentions, de toutes nos affections, de toutes nos actions. Tel est l'esprit dont le religieux doit toujours être animé ; telle est l'ame qui doit lui donner la vie, je dis cette vie spirituelle, cette vie divine et surnaturelle, sans quoi il ne peut plus être dans la maison de Dieu qu'un membre mort et inutile, soit pour la religion, soit pour lui-même. Il est donc d'une conséquence extrême d'entretenir, autant qu'il est possible, cet esprit dans une communauté religieuse, et dans le cœur de chaque personne religieuse. Quels biens n'est-il pas capable de produire ? Quels abus, au contraire, quels désordres s'introduisent dans les sociétés les plus régulières, dès qu'il commence à s'éteindre ? comment le perd-on ? comment peut-on le faire revivre et le ressusciter ? Autant de points

dignes des plus sérieuses réflexions, et dont il importe infiniment d'être instruit.

I. Et d'abord quels biens cet esprit religieux n'est-il pas capable de produire? On peut lui appliquer ce que Salomon a dit de la sagesse : *Tous les biens me sont venus avec elle* (*Sap.*, 7). En effet, qu'un religieux soit rempli de cet esprit, de là lui vient le goût de son état, la fidélité à tous les devoirs de son état, l'exactitude aux moindres pratiques de son état, le prix devant Dieu et la sanctification des exercices de son état, enfin la paix et un parfait contentement dans son état. Que d'avantages! comprenons-les bien, et considérons-les chacun en particulier.

Le goût de son état : pourquoi? parcequ'alors le religieux estime son état. Or, de l'estime suit naturellement le goût. Et c'est ainsi qu'on a vu et que nous voyons encore de nos jours tant de personnes religieuses, de l'un et de l'autre sexe, s'affectionner à des états dont l'austérité révolte tous les sens, et semble être au-dessus des forces humaines : tellement que la nature des choses paroît changer à leur égard, et que ce qui devroit, selon les sentiments ordinaires, leur inspirer de l'horreur et les rebuter, leur devient un attrait pour les engager et les attacher. La fidélité à tous les devoirs de son état : pourquoi? parcequ'alors le religieux aspire à la perfection de son état, qu'il la desire véritablement et ardemment, qu'il la desire même uniquement. Or, n'ignorant pas d'ailleurs qu'elle est toute renfermée dans ses devoirs, il s'y porte avec un zèle infatigable et une ferveur que rien n'arrête. Toute son étude, ce sont ses devoirs; toute son occupation, ce sont ses devoirs; toute sa vie, ce sont ses devoirs. Il n'en omet pas un, et il n'y en a pas un où il n'apporte autant de vigilance et autant de soin que si c'étoit le seul dont il fût chargé et dont il eût à répondre. L'exactitude aux moindres pratiques de son état : pourquoi? parcequ'alors le religieux n'ayant rien plus à cœur que son avancement dans les voies de Dieu, et sachant combien y peuvent contribuer certaines pratiques, qui, sans être proprement des devoirs ni d'une obligation étroite, sont néanmoins des usages communs et des coutumes établies, il s'en fait à lui-même des règles, et comme des lois inviolables. Rien n'est petit pour lui, dès que c'est un moyen de s'élever à Dieu, et de faire quelques progrès dans l'humilité, dans la charité, dans l'obéissance, dans la mortification et la patience, dans toutes les vertus. Il embrasse tout, il se réduit à tout, il profite de tout. Le prix devant Dieu et la sanctification des exercices de son état : pourquoi? parcequ'alors le religieux ayant toujours Dieu présent, et en conservant partout le souvenir, il ne se conduit que par des vues supérieures et toutes religieuses. Point d'autre principe qui le fasse agir, point d'autre motif que le bon plaisir de Dieu. Or ce qui donne à toutes nos œuvres un caractère de sainteté plus excellent, et ce qui en rehausse particulièrement la valeur, c'est la sainteté même du prin-

cipe d'où elles partent, et l'excellence du motif qui les accompagne.

Enfin la paix et un parfait contentement dans son état: dernier avantage, qui est la suite immanquable des autres. Car le religieux aimant son état, goûtant tous les devoirs de son état, s'affectionnant aux moindres pratiques de son état, envisageant Dieu dans tous les exercices de son état, et y trouvant un trésor de mérites qu'il amasse et qu'il grossit d'un jour à l'autre, doit, par une conséquence infaillible, se plaire dans son état et y ressentir les plus solides consolations. C'est ce que mille exemples jusqu'à présent ont vérifié ; et comme le bras de Dieu n'est point raccourci, et que sa grace, malgré l'iniquité du siècle, opère toujours avec la même onction, c'est encore maintenant ce que mille exemples vérifient. Ces consolations, au reste, cette onction que Dieu répand dans l'ame religieuse, n'ont rien de ces plaisirs grossiers ni de ces vaines douceurs où les mondains font consister leur prétendu bonheur. Ce sont des consolations toutes pures, toutes célestes, qui, par l'alliance la plus merveilleuse, s'accordent avec toutes les rigueurs de l'abnégation évangélique et toute la sévérité de la pénitence. Car voilà le miracle que nous ne pouvons assez admirer : dans une vie où la nature est incessamment combattue, où chaque jour elle est domptée, mortifiée, crucifiée, on jouit d'un repos inaltérable, on ne cesse point de bénir son sort, et l'on s'y estime plus heureux qu'au milieu de toutes les pompes et de toutes les joies du monde.

Or, encore une fois, qui fait tout cela ? je l'ai dit, l'esprit religieux. Esprit intérieur qui, du fond de l'ame où il réside, se communique au-dehors, et se montre dans tout l'extérieur du religieux : dans ses discours, dans son air, dans sa marche, dans toutes ses manières. Les gens du monde s'en aperçoivent bien, et de deux religieux ils savent bien distinguer celui qui se comporte en religieux, et celui qui parle, qui converse, qui se conduit en séculier. D'où vient le respect qu'ils ont pour l'un, et le mépris qu'ils témoignent quelquefois pour l'autre. Voilà pourquoi dans ce premier noviciat, par où, selon l'ordre et la sage discipline de l'Église, il faut passer avant que de prendre avec la religion un engagement fixe et immuable, les maîtres à qui l'on confie le soin de former ces jeunes élèves que Dieu retire du milieu de Babylone, et qu'il rassemble auprès de lui, s'étudient pardessus tout à leur imprimer profondément cet esprit religieux, et ne leur recommandent rien avec plus d'instance que de le nourrir dans eux, de l'y fortifier, et de l'y maintenir jusqu'à la mort. Tant on est persuadé que c'est le premier fondement de l'édifice spirituel qu'ils ont à bâtir, et que de cette racine doivent procéder tous les fruits de justice que Dieu attend d'une vie régulière et conforme à la profession religieuse.

II. Mais parceque les contraires ne paroissent jamais mieux que lorsqu'on les oppose à leurs contraires, après avoir vu quels biens

produit l'esprit religieux, voyons quels abus et quels désordres s'introduisent dans une communauté dès qu'il commence à s'éteindre. Il seroit à souhaiter qu'on en eût des preuves moins fréquentes et moins éclatantes ; mais on est obligé de le reconnoître, quoique avec une extrême douleur : c'est par-là que sont tombées des maisons entières, où la régularité, depuis leur établissement, s'étoit conservée dans toute sa vigueur, et qui long-temps avoient été l'édification de l'Église. Dieu y étoit servi fidèlement et saintement ; la bonne odeur de leur piété se répandoit de jour en jour, et se perpétuoit d'année en année; tout le public, en étoit instruit et les regardoit comme des asiles de l'innocence chrétienne, et de la pureté des mœurs la plus parfaite. On vantoit de tous côtés la tranquillité, l'union, la charité qui y régnoit, et qui, d'un grand nombre de sujets, ne faisoit qu'un même cœur et qu'une même ame. Mais quelle malheureuse révolution a troublé cette harmonie et renversé ce bel ordre? comment est arrivé ce changement prodigieux, et cette triste décadence qui a perdu des communautés où l'observance étoit si exacte et la règle si bien établie? C'est qu'on y a laissé entrer l'esprit du monde, et que l'esprit du monde en a banni l'esprit religieux : je veux dire qu'il en a banni l'esprit de retraite, l'esprit d'oraison, l'esprit de dévotion, l'esprit de pauvreté, de pénitence, de soumission; l'esprit de détachement, de renoncement à soi-même, et qu'il y a porté avec lui un esprit de dissipation, un esprit de licence et d'indépendance, un esprit de tiédeur et d'éloignement des choses de Dieu, un esprit de propriété, de commodité, de paresse; un esprit vain, hautain, jaloux des préférences et des distinctions, impatient, délicat, sensible, et la source enfin de mille divisions ; car voilà quel est cet esprit du monde qui prend la place de l'esprit de religion.

Faut-il alors s'étonner que cette ivraie, semée dans le champ du père de famille, y étouffe tout le bon grain? Faut-il, dis-je, être surpris qu'une maison se dérange, et qu'elle prenne une face toute nouvelle ? que de maison de Dieu qu'elle étoit, elle devienne une maison de confusion, où les plus anciennes pratiques s'abolissent, où les plus saints réglements sont négligés, où chacun vit selon son gré, et où les fautes demeurent impunies ; où il n'y a plus ni subordination à l'égard des supérieurs, ni déférence à leurs avis et à leurs répréhensions, ni assiduité à la prière, ni zèle pour la fréquentation des sacrements, ni amour de la solitude, ni recueillement, ni pauvreté, ni austérités? S'il y reste encore quelques ames vraiment religieuses, de quel œil voient-elles une défection si générale et si déplorable, et de quelle amertume sont-elles remplies dans le cœur, quand elles comparent l'état présent, où la communauté se trouve réduite, avec ce premier état, cet état florissant dont elles ont été témoins, et dont elles ne peuvent presque plus découvrir le moindre vestige? C'est le sujet de leurs gémissements, d'autant plus douloureux qu'elles se

croient moins capables de remédier au mal qui les afflige ; car souvent elles sont même obligées de se taire là-dessus, et n'osent s'en expliquer ni déclarer leurs sentiments, parcequ'elles savent que tout ce qu'elles diroient seroit mal reçu, et ne serviroit qu'à irriter les esprits. Cependant le désordre, bien loin de se corriger, croît tous les jours : à mesure que l'esprit religieux s'en va, une certaine crainte de Dieu s'efface, une certaine tendresse de conscience diminue ; on s'enhardit, pour ainsi dire, à faire certains pas, à franchir certaines barrières ; et en de telles conjonctures, à quoi n'est-on pas exposé, à quels égarements, à quels scandales? Hélas ! le souvenir du passé est sur cela une leçon bien terrible et bien touchante.

Il est vrai, après tout, que de pareilles chutes sont moins ordinaires et moins à craindre pour toute une maison religieuse, que pour quelques particuliers qui s'oublient, et qui s'écartent de leurs devoirs. Car quoique le corps d'une communauté se soutienne, il peut y avoir des membres infirmes et mal affectés ; c'est-à-dire qu'il peut y avoir de mauvais sujets qui se relâchent, et qui dégénèrent de la sainteté de leur vocation. Or n'y en eût-il qu'un seul, il est certain que la cause de son malheur est, ou de n'avoir jamais bien pris l'esprit religieux, ou de l'avoir perdu. Peut-être avec cet esprit avoit-il eu d'abord les plus heureux commencements; peut-être étoit-il entré dans la carrière avec une ardeur et une résolution dont il sembloit qu'on dût tout espérer pour l'avenir. Mais ces espérances peu à peu se sont évanouies ; au milieu de sa course il s'est arrêté, il s'est dérouté, il a quitté son chemin ; et qui sait quand il le reprendra? Combien d'autres, après s'être égarés comme lui, n'en sont plus revenus? *O aveugles et insensés !* disoit saint Paul aux Galates, *vous êtes si dépourvus de raison, qu'ayant commencé par l'esprit, vous finissez maintenant par la chair. Vous marchiez bien : pourquoi n'avez-vous pas continué de même, et quel obstacle s'est opposé à votre persévérance?* (*Galat.*, 3). Cet obstacle, à l'égard du religieux dont nous parlons, et à qui nous pouvons appliquer dans toute leur force les paroles de l'Apôtre, c'est qu'il n'a plus le même esprit qui le dirigeoit et le gouvernoit. Trop de commerce, et de distractions au-dehors, trop de mouvements même et d'agitations audedans, omissions trop libres et trop fréquentes de l'observance régulière, négligences et tiédeurs dans ses exercices de piété, nouvelles idées, nouvelles inclinations, nouvelles prétentions : tout cela insensiblement a déraciné de son cœur les principes de religion où il avoit été élevé.

Or, n'ayant plus le même esprit, il n'a plus les mêmes maximes; il ne pense plus comme il pensoit, il ne goûte plus ce qu'il goûtoit, il n'agit plus dans les mêmes vues qu'il agissoit. Son état, qu'il aimoit, lui devient ennuyeux et insipide; ses devoirs, auxquels il étoit inviolablement attaché, lui paroissent incommodes et gênants; mille petites pratiques qui ont passé en coutume, et qu'une sainte ferveur ajoute

à la règle, ne sont plus dans son estime que des minuties et des dévotions de novice. Il se ménage, il s'épargne, et tâche de s'adoucir le joug en se déchargeant de tout ce qu'il peut. Ce qu'il observe même par une obligation dont il n'est pas en son pouvoir de se dispenser, il n'y satisfait qu'à demi, que de mauvaise grace, qu'avec une espèce de regret, que par un respect humain, que par une crainte servile, et qu'autant qu'il est éclairé de l'œil des supérieurs. Ainsi, dans une langueur mortelle, il traîne une vie lâche, imparfaite et sans mérite. Que dis-je, une vie sans mérite? Plût au ciel qu'elle fût seulement inutile, et qu'elle ne fût pas aussi criminelle qu'elle l'est! Çar dans ce relâchement, il n'est pas possible qu'on ne soit opposé à bien des péchés beaucoup plus griefs qu'on ne les conçoit, et qui au jugement de Dieu seront pour la conscience de rudes charges. Puissions-nous y faire présentement toute l'attention nécessaire, et n'attendre pas à y chercher le remède lorsqu'il n'y en aura plus! Il y en a encore : et quel est-il? ce seroit un esprit plus religieux. S'il est mort en nous, travaillons à le ranimer : c'est l'entreprise la plus digne de nos soins.

III. En effet, l'esprit religieux ne se retire point si absolument d'une ame qu'on ne puisse le rappeler, et il ne s'amortit point de telle sorte qu'on ne puisse le réveiller et le ressusciter. Vérité dont il est important avant toutes choses de se bien convaincre, et confiance qu'on ne doit jamais perdre, à quelque degré d'attiédissement et d'imperfection qu'on en soit venu. Car le démon, ennemi du progrès spirituel et de la sanctification du religieux, comme il est l'ennemi du salut de tous les hommes, n'a point d'artifice plus dangereux ni plus puissant pour empêcher le retour d'une ame religieuse, et pour s'opposer à la grace qui la sollicite intérieurement et qui l'attire, que de la décourager, de lui persuader qu'elle ne pourra rentrer dans ses premières voies, ou qu'en y rentrant elle ne pourra s'y maintenir. Elle se représente là-dessus à elle-même des difficultés qu'elle n'ose espérer de vaincre. Elle se sent dans une aridité, une sécheresse, un dégoût et un abattement où il lui semble qu'elle restera toujours, quelque bonne volonté qu'elle ait d'en sortir; mais c'est une illusion. Tout ne dépend que d'un seul point, qui est de faire revivre dans elle l'esprit religieux. Or pourquoi ne le pourroit-elle pas? Hé! les plus grands pécheurs du siècle peuvent bien, avec l'assistance divine, reprendre l'esprit du christianisme; pourquoi lui seroit-il plus difficile, avec le même secours, de reprendre l'esprit de sa vocation? Il y a des moyens pour cela, et les plus efficaces se réduisent à trois, qui sont la réflexion, l'action, la prière.

Car si je veux me rétablir dans cet esprit de religion qui m'a fait renoncer au monde, et dont j'ai reçu les prémices en recevant l'habit religieux; ou si je veux le rétablir dans moi, le premier moyen que j'y dois employer est la réflexion. C'est-à-dire que je dois attentivement onsidérer et me remettre devant les yeux ces grands objets dont

j'ai ressenti l'impression à certains temps de ma vie et en certaines rencontres, surtout quand je me suis dévoué à Dieu dans sa sainte maison; que je dois me retracer vivement ces grandes vues que j'avois alors de l'importance de mon salut, du prix de mon ame, de la vanité du monde et de ses dangers, des avantages de la retraite et de la profession religieuse, des desseins de Dieu sur moi et de l'obligation d'y répondre, de mes devoirs envers lui, soit généraux comme chrétien, soit particuliers comme religieux; des hommages qui lui sont dus, des graces dont il m'a comblé, de la reconnoissance qu'il en attend et qu'il a droit d'en attendre, des promesses que je lui ai faites, de la fidélité constante à quoi elles m'engagent. Frappé de ces idées, je dois ensuite me tourner vers moi-même et contre moi-même; je dois me dire : Où en suis-je, et que fais-je de mon état, dans cet état de sainteté et de perfection? Je l'ai choisi; mais en le choisissant que me suis-je proposé, et en m'y consacrant qu'ai-je prétendu? J'ai voulu mettre en sûreté le salut de mon ame; et jusque dans l'asile où elle devroit être à couvert de tout péril, je la perds. J'ai voulu me garantir de la contagion du monde; et ce monde que je fuyois, je le recherche, je me rapproche de lui à toute occasion, ou je tâche de le rapprocher de moi; je ne me plais qu'avec lui, et tout sans lui m'est un désert et m'ennuie. J'ai voulu me sanctifier par une vie religieuse; mais, de bonne foi, qu'est-ce que ma vie? n'est-elle pas moins religieuse que séculière; et combien de personnes séculières vivent beaucoup plus régulièrement et plus religieusement que je ne vis? J'ai voulu me donner à Dieu, et m'y donner sans réserve; j'ai voulu suivre sa voix qui m'appeloit, et remplir les desseins de sa providence; j'ai voulu l'honorer, le servir, m'unir à lui par les nœuds les plus étroits; je lui en ai fait au pied de son autel une protestation solennelle : mais en vérité puis-je croire que je sois à lui comme je le dois, que je marche dans ses voies et que j'accomplisse ses desseins, que je le serve selon qu'il le demande et qu'il le mérite; que je m'acquitte à son égard de tout ce que je lui ai promis, et que je lui garde la fidélité que je lui ai jurée? Hélas! comment pourrois-je me le persuader, lorsque je tiens une conduite dont je ne puis ignorer le déréglement? Voilà, dis-je, quels reproches je dois me faire, et voici ce qu'il y faut ajouter. Car cette conduite si peu religieuse, où doit-elle enfin aboutir? Demeurera-t-elle toujours impunie? Après que mes supérieurs auront eu peut-être assez de condescendance pour la tolérer, Dieu en usera-t-il de même; et quand je paroîtrai à son tribunal, aura-t-il la même indulgence? Toutes ces pensées, bien approfondies et de sérieuses méditations, sont capables de rallumer le feu dans une ame, en c'est le premier moyen d'y exciter par la réflexion, et d'y renouveler l'esprit religieux.

Le second est l'action. Saint Augustin, au sujet de la foi, parlant à un homme qui dit : *Si je comprenois, je croirois*, lui répond : *Croyez*,

et vous comprendrez. On peut faire la même réponse à un religieux. Si j'avois, dites-vous l'esprit religieux, j'agirois; mais pour l'avoir, agissez : c'est en agissant que vous le formerez dans vous et que vous l'y ferez renaître. Vous l'avez perdu, cet esprit religieux, en cessant de pratiquer les exercices de votre état; et vous le retrouverez en les reprenant. Mais puis-je agir sans cet esprit? vous le pouvez, aidé de la vertu céleste; vous pouvez, dis-je, indépendamment du goût, du sentiment, de la vivacité que donne cet esprit, vous rendre assidu à tout ce qui est de votre règle; vous pouvez, aux heures et aux temps prescrits, vous recueillir devant Dieu et méditer, lire de bons livres et vous y appliquer, rentrer en vous-même et faire l'examen de votre conscience, approcher plus souvent du tribunal de la pénitence, de la sainte table, et y apporter plus de préparation; assister plus exactement aux divins offices, et les réciter avec plus de révérence et plus de modestie; vaquer à toutes vos fonctions, sans en rien omettre ni en rien négliger. Il n'est pas besoin de descendre là-dessus dans un plus long détail. Vous savez assez quelles sont les observances propres de votre institut; vous en voyez la pratique dans votre communauté : soumettez-vous à tout cela, et n'en passez pas un point, quelque léger qu'il soit. Vous y aurez de la peine, j'en conviens; vous n'agirez qu'avec répugnance : mais si vous vous armez d'une généreuse résolution, et que vous teniez ferme, marchant toujours du même pas et suivant tojouurs la même route, malgré toutes les épines qui s'y rencontreront, j'ose vous assurer que ce ne sera pas en vain, et je puis vous promettre que l'esprit religieux qui s'étoit éloigné, ou plutôt que vous aviez vous-même éloigné de vous, reviendra; qu'il ramènera avec lui l'esprit de Dieu, ou, pour mieux dire, que l'esprit de Dieu le ramènera lui-même, et qu'il vous secondera. Vous serez surpris d'une si heureuse conversion; vous en bénirez mille fois le ciel, et vous vous vous écrierez comme le saint homme Job : *Ce que mon âme rejetoit avec horreur est maintenant ma plus douce nourriture* (Job, 6). Votre profession et tous ses engagements, bien loin d'être encore pour vous un fardeau aussi pesant qu'ils l'étoient ou qu'ils vous le sembloient, vous deviendront aisés, et vous porterez le joug du Seigneur avec une sainte allégresse.

Mais achevons, et disons quelque chose du troisième moyen, qui est la prière. Il n'y a rien qu'elle ne puisse obtenir, et voilà ce que le Sauveur des hommes nous a fait entendre dans son Évangile par ces paroles si expresses : *Demandez, et vous recevrez.* Or si Dieu est toujours disposé à nous écouter, lors même qu'il n'est question que d'affaires humaines et d'intérêts temporels, que sera-ce quand nous voudrons attirer sur nous les dons de son esprit, et que dans ce dessein nous élèverons vers lui nos cœurs? Ainsi l'ame religieuse concevant les dommages infinis que lui a causés la perte qu'elle a faite de l'esprit religieux, et touchée d'un vrai désir de les réparer, n'a point

de ressource plus prompte ni plus solide que de recourir à Dieu. Qu'elle lui représente sa misère : Hélas ! Seigneur, elle est extrême, et vous en êtes témoin ; vous voyez la désolation de mon cœur et le triste abandonnement où il se trouve. Il est en votre présence *comme une paille sans suc et toute desséchée* (Job, 13). Ah ! mon Dieu, il n'y a plus rien en moi de religieux que le nom. Qu'elle se reconnoisse coupable, et qu'elle lui en témoigne humblement et affectueusement son repentir. Non, Seigneur, ce n'est point à vous que je puis imputer le désordre de mon état, mais à moi-même ; ce n'est point à vous que je puis m'en prendre, mais je n'en dois accuser que moi-même. Je m'en accuse à vos pieds, et je confesse devant vous que j'ai péché : juste sujet de mes regrets et de mes gémissements ! S'ils ne sont point encore aussi vifs que je le voudrois, du moins ils sont sincères, et vous le savez. Qu'elle implore avec confiance sa miséricorde, et qu'elle lui redemande cet esprit de grace qui peut seul la relever, ou la mettre en disposition de se relever elle-même : Jusqu'à quand, ô mon Dieu ? jusqu'à quand ? N'y a-t-il donc pas assez de temps que je languis dans le fond de mon indolence, et ne sortirai-je point de mon assoupissement ? Daignez me renvoyer votre esprit, et l'esprit de la sainte religion où il vous a plu de m'appeler : avec cet esprit religieux, vous me rendrez la vie ; mais sans cet esprit religieux, je n'ai ni sentiment ni mouvement. Qu'elle le fasse souvenir de ses bontés passées, et des miracles que sa grace a opérés en faveur de tant d'autres. Pourquoi, Seigneur, ne ferez-vous pas pour moi ce que vous avez fait pour eux ? Ils s'étoient égarés comme moi, et peut-être plus que moi ; mais au premier signe qu'ils ont donné d'un retour véritable, au premier desir qu'ils en ont marqué, vous leur avez tendu les bras, vous les avez recueillis dans votre sein, vous les avez embrasés d'un feu céleste, et revêtus d'une force divine. Leur changement a comblé de consolation toute une communauté ; et, après en avoir été le scandale, ils en sont devenus l'exemple. Hé ! mon Dieu, puissiez-vous répandre sur moi les mêmes bénédictions ! J'en ai le même besoin, je les desire avec la même ardeur ; il ne tient qu'à vous que je n'en ressente les mêmes effets. Enfin, que l'ame religieuse insiste toujours, et qu'elle ne cesse point de prier, jusqu'à ce que Dieu se soit laissé fléchir, et qu'il l'ait exaucée. Il n'éprouvera pas long-temps sa persévérance ; car il n'est point de prière qu'il agrée davantage, parcequ'il n'en est point qui soit plus selon ses vues. Quoi qu'il en soit, on ne peut rechercher avec trop d'empressement, ni demander avec trop d'instance, un aussi grand don que l'esprit religieux. C'est le trésor évangélique, trésor caché et tout intérieur ; mais si nécessaire et si précieux qu'il faut tout vendre pour l'acheter. Heureux quiconque le possède, plus heureux quiconque le conserve, l'entretient, le fait croître jusques à la mort !

HABIT RELIGIEUX : CE QU'IL SIGNIFIE, ET A QUOI IL ENGAGE.

Ce que l'apôtre saint Paul recommandoit aux premiers fidèles, il nous le recommande à tous, qui est *de nous revêtir de notre Seigneur Jésus-Christ* (*Rom.*, 13). Or, dans un sens spirituel, se revêtir de Jésus-Christ, c'est se remplir l'esprit et le cœur des maximes de Jésus-Christ et de ses sentiments, c'est conformer sa vie à la vie de Jésus-Christ, et régler toute sa conduite sur ce divin modèle. Mais, prenant les paroles du grand Apôtre plus à la lettre, on peut bien les appliquer à l'habit religieux, et dire plus proprement d'une personne appelée à la religion, et admise à ce saint état, que, dans la cérémonie de sa vêture, c'est de Jésus-Christ qu'elle se revêt. En effet, elle se revêt de la pauvreté de Jésus-Christ, puisque l'habit religieux est un habit pauvre; elle se revêt de l'humilité de Jésus-Christ, puisque l'habit religieux est un habit modeste et humble; elle se revêt de la pénitence de Jésus-Christ, puisque l'habit religieux est un habit pénitent. Ainsi du reste.

Mais entrons en quelque détail, et voyons plus en particulier quel est le mystère du saint habit que nous portons en qualité de religieux. Voyons quels en sont les engagements, quels en sont les avantages, comment il nous instruit de nos obligations, comment il condamne nos relâchements, de quelle manière il nous honore, et de quelle manière nous l'honorons ou nous le déshonorons, selon l'esprit qui nous anime, et la bonne ou mauvaise édification que nous donnons au dehors. De tout ceci nous pourrons tirer des leçons très salutaires, et de puissants motifs pour allumer toute notre ferveur dans la pratique de nos devoirs.

Qu'est-ce que l'habit religieux? c'est, pour user de cette expression, une espèce de sacrement : je veux dire que c'est un signe visible des dispositions intérieures et des sentiments invisibles de l'ame religieuse. Le religieux touché de Dieu, et sentant l'efficace de cette parole évangélique, *Bienheureux les pauvres*, ne se contente pas d'une pauvreté en esprit, mais embrasse réellement la pauvreté de Jésus-Christ par un dépouillement absolu de toutes choses; et c'est pour en faire une profession ouverte qu'il se revêt d'un habit pauvre, afin de donner ainsi à entendre que toute la fortune du monde ne lui est rien, qu'il y a renoncé, et qu'il n'aspire qu'aux richesses immortelles qui lui sont réservées dans le ciel. Le religieux, disciple d'un Dieu humilié, et connoissant toute la vanité du faste et de l'orgueil humain, s'attache à l'humilité de Jésus-Christ; et c'est pour en faire une déclaration publique qu'il se revêt d'un habit modeste et humble, afin de témoigner par-là combien il est ennemi de tout ce qui s'appelle pompes du siècle, combien il les méprise, et qu'au lieu de chercher à paroître et à se distinguer par un faux éclat, toute son ambition est de tendre sans cesse vers l'héritage éternel, et d'y briller dans la

splendeur des Saints. Le religieux mort à lui-même ou desirant d'y mourir, et sachant quelle est la corruption des sens, et combien il importe de les tenir dans la sujétion, prend pour son partage la mortification de Jésus-Christ; et c'est pour notifier le choix qu'il fait, qu'il se revêt d'un habit grossier et pénitent; comme s'il disoit : Que les mondains, idolâtres de leur chair, la flattent et l'entretiennent dans une mollesse criminelle; pour moi, je suivrai mon Sauveur crucifié, et chaque jour je me chargerai de sa croix, et la porterai sur mon corps.

A cet habit religieux, les personnes du sexe ajoutent le voile, ce sacré voile que Tertullien compare à un bouclier, qui sert de défense à l'ame contre tous les scandales où elle pourroit être exposée, et contre tous les assauts de la tentation qu'elle auroit à soutenir. Mais, quoi qu'il en soit de la pensée de ce Père, ce qui est certain, c'est qu'en se couvrant de ce voile, une vierge chrétienne fait une protestation authentique et solennelle de la résolution où elle est de fermer désormais les yeux à tous les objets terrestres et profanes; d'étouffer dans elle les deux desirs les plus pernicieux et néanmoins les plus ordinaires, qui sont le desir de voir et le desir d'être vue, de s'ensevelir toute vivante, et de se cacher dans l'obscurité de la retraite, pour n'être plus du monde et n'avoir plus de rapport avec le monde; de ne s'occuper que du soin de plaire à son divin époux, et de le gagner; de se dévouer uniquement à Dieu, et de n'avoir plus de conversation et de commerce qu'avec Dieu.

Voilà, dis-je, de quoi l'habit religieux est un témoignage sensible; voilà ce qu'il signifie et ce qu'il annonce. Et de là même ce respect qu'il inspire communément aux gens du monde, qui le regardent comme un habit d'honneur : je dis comme un habit d'honneur; car s'il y a des habits pour le seul usage et la seule commodité, il y en a aussi pour marquer la distinction et la dignité. Ainsi voyons-nous les rois porter dans les grandes solennités le manteau royal, comme le symbole et le caractère de la majesté de leur personne; ainsi voit-on les souverains pontifes vêtus de leur habit de cérémonie, qui les fait reconnoître entre tous les prélats de l'Église; ainsi les bienheureux mêmes dans le ciel ont-ils, selon l'expression de l'Écriture, un *vêtement de gloire*, proportionné au degré de leur béatitude et de leur sainteté. Or tel est par comparaison l'habit religieux; et c'est ce qui en fait l'ornement et le prix. Car le prix et l'ornement d'un habit ne doit point précisément consister dans la matière qui le compose, mais dans le ministère auquel il est affecté, mais dans la condition, dans l'élévation, dans le rang et la prééminence qu'il représente. D'où vient donc que l'habit de la religion, avec toute sa simplicité et toute sa pauvreté, est cependant si respectable et si honorable? ce ne peut être que parcequ'il représente des amis de Dieu, des hommes spécialement engagés et consacrés à Dieu, des serviteurs et des servantes de Dieu par état, des épouses de Jésus-Christ, des vierges de Jésus-

Christ, des pauvres de Jésus-Christ, de fidèles imitateurs de Jésus-Christ, dont ils ont pris les livrées, et à qui seul ils font gloire d'appartenir.

Ce sont là en effet les premières idées que le monde conçoit d'une personne religieuse, à en juger par son habit. Mais allons plus avant; et de tout cela que doit apprendre le religieux? que doit-il conclure? quel retour doit-il faire sur lui-même? qu'a-t-il à se reprocher, et de quoi doit-il se confondre? C'étoit la pratique de saint Bernard; il se remettoit sans cesse devant les yeux les devoirs de sa profession, et il se demandoit : *Où êtes-vous venu, et pourquoi y êtes-vous venu?* Solide réflexion, et utile souvenir qui ne devroit jamais s'effacer de l'esprit d'un religieux.

Car c'est à peu près comme saint Bernard, et même avec plus de sujet que saint Bernard, qu'il doit s'interroger souvent lui-même, et se demander : Quel est l'habit que je porte, et qu'ai-je prétendu ou qu'ai-je dû me proposer en le recevant? C'est un habit pauvre, par où je professe devant le monde la pauvreté de Jésus-Christ: hé! qu'est-ce donc d'avoir sous cet habit pauvre des sentiments tout opposés à la pauvreté que j'ai choisie; de veiller avec tant de soin à ce que rien ne me manque; de trouver si étrange que quelque chose me soit refusé; de ne pouvoir me réduire au nécessaire, mais de rechercher avec un empressement extrême des superfluités qui m'accommodent; de n'avoir point de repos qu'elles ne me soient accordées, et d'imaginer mille prétextes pour m'en justifier l'usage; d'affecter même quelquefois (pitoyable foiblesse dont les sociétés religieuses ne sont pas toujours exemptes), d'affecter pour ainsi dire, jusque dans le sac et le cilice, un arrangement, un air de propreté, qui se ressent de l'esprit mondain dont mon cœur ne s'est encore jamais bien dégagé? C'est un habit modeste et humble, par où je professe l'humilité de Jésus-Christ : hé! qu'est-ce donc de conserver sous cet habit humble et modeste des sentiments tout contraires à l'humilité chrétienne, de savoir si peu m'abaisser, céder dans les rencontres, supporter un mépris, écouter un avertissement; de desirer avec tant d'ardeur certaines préférences, certaines places qui piquent mon orgueil, et de prendre tant de mesures pour les emporter; de nourrir au fond de mon cœur tant de jalousies secrètes contre ceux ou celles à qui l'on donne l'ascendant sur moi, et qui sont dans une certaine estime à laquelle je n'ai pu encore parvenir; de faire tant d'attention à tout ce qui est capable, ou de me causer le moindre désavantage ou de me procurer le moindre éclat, parceque l'un blesse ma vanité, et qu'elle se repaît de l'autre? C'est un habit grossier et pénitent, par où je professe devant le monde la mortification de Jésus-Christ : hé! qu'est-ce donc, dans cet habit pénitent et grossier, d'être d'une si grande délicatesse sur ce qui concerne ma personne, mes aises, mes commodités; ne voulant me gêner en rien, fuyant, autant que je le

puis, la peine et le travail; usant de toutes les fausses raisons que mon imagination me suggère, pour m'adoucir la rigueur de l'observance régulière et pour m'en décharger; me laissant abattre à la plus légère infirmité qui m'arrive, et m'en servant pour demander des dispenses et obtenir des soulagements dont je pourrois fort bien me passer; enfin, vivant au gré de mes sens, et ne leur faisant aucune violence?

Mais qu'est-ce encore, sous un voile qui me consacre à la solitude et au silence d'une vie retirée, et qui me fait disparoître aux yeux du monde pour me séparer du monde; sous un voile qui marque le détachement, le recueillement, l'esprit intérieur si propre de ma vocation : qu'est-ce, dis-je, sous ce voile, d'aimer toutefois le monde, c'est-à-dire d'aimer les visites du monde, les conversations du monde, les liaisons avec le monde, d'y prendre un goût qui m'attache le cœur, qui me distrait et me dissipe, qui me détourne de mes exercices et me les rend ennuyeux, qui me refroidit dans l'oraison, dans la communion; qui, peu à peu, éteint dans moi toute la ferveur de la dévotion et tout le zèle de mon avancement et de ma perfection; qui, peut-être à certaines heures, me retrace assez vivement les pensées du monde, pour me faire soupirer dans mes liens, et regretter presque la liberté que j'ai sacrifiée?

Qu'est-ce en effet que tout cela? Quelle contrariété entre l'habit et les sentiments! et, dans cette contrariété, à qui peut-on mieux comparer le religieux, qu'à ces faux prophètes qui, selon l'expression de l'Évangile, se montroient sous des vêtements de brebis, mais qui dans le fond n'étoient rien moins que ce qu'ils paroissoient? L'habit religieux n'est donc alors qu'une hypocrisie, qui peut imposer aux hommes, mais qui ne peut tromper Dieu.

C'est bien pis quand le monde même vient à s'apercevoir d'une telle contradiction. Et comment ne s'en apercevroit-il pas? Car, outre qu'il est d'une critique et d'une pénétration extrême à l'égard des religieux, il faut convenir que comme il y a des séculiers qui, sous l'habit du monde, font voir des sentiments tout religieux, il n'y a que trop de religieux qui, sous l'habit de religion, font voir des sentiments tout séculiers. On les découvre à leurs manières libres, à leurs airs évaporés, à leurs paroles peu mesurées et peu discrètes, sans retenue et sans nulle considération. Le monde qui les voit et qui les entend, en est surpris : et s'il ne leur témoigne pas la surprise où il est, si même devant eux il semble leur applaudir, il sait bien s'en expliquer dès qu'ils se sont retirés. Sont-ce là, dit-on, des religieux? Ils pensent comme nous, ils parlent comme nous, ils agissent comme nous : à l'habit près, quelle différence y a-t-il entre eux et nous?

Scandale qui retombe sur l'habit même, et qui le déshonore : mais faisons-le cesser, ce scandale qui se répand si aisément et si vite. Il ne tient qu'à nous, et nous le pouvons par une conduite digne de notre

profession. Ne soyons pas religieux seulement par l'habit; mais que notre habit et nos mœurs s'accordent parfaitement ensemble. Craignons que ce saint habit ne devienne un témoin irréprochable, quand nous paroîtrons au jugement de Dieu. Soutenons-en la sainteté, et honorons-le de telle sorte, par une fidélité entière et une exacte régularité, que ce soit pour nous une robe de noce, avec laquelle nous puissions être reçus au festin de l'époux, et avoir part au banquet céleste.

VŒUX DE RELIGION, OU SACRIFICE RELIGIEUX.

Ce qui fait essentiellement le religieux, ce sont les trois vœux de religion; et il faut bien que la profession de ces vœux soit quelque chose de grand et de relevé, puisque les Pères de l'Église en ont parlé avec tant d'éloges, et qu'ils lui attribuent des qualités si glorieuses et si avantageuses. Car les uns l'ont appelée un second baptême qui efface les péchés, et qui ne fait plus seulement renaître l'ame chrétienne à la vie de la grace, mais à une vie sainte et à un état de perfection. Les autres l'ont regardée comme un vrai martyre, non point de la foi, mais de la charité: martyre, dit saint Bernard, qui, sans effusion de sang, et sans l'horreur apparente de toutes ces cruautés que les tyrans exerçoient contre les défenseurs du nom chrétien, n'est pas dans le fond, à raison de sa durée, moins rigoureux, et semble même plus difficile à soutenir. Voilà quels ont été les sentiments de ces saints docteurs. Pensées nobles et sublimes, mais auxquelles je ne crois pas néanmoins devoir ici m'attacher, parcequ'il me paroît que le Prophète royal, plus directement encore inspiré du ciel, nous donne de cette profession des vœux une idée plus naturelle et plus propre, lorsqu'il nous la représente comme un sacrifice: *Offrez au Seigneur votre Dieu* (ce sont ses paroles), *offrez-lui un sacrifice de louange, et présentez vos vœux au Très-Haut* (*Psalm.* 49).

Sacrifice tout religieux: comment? en deux manières dont l'alliance est remarquable. En premier lieu, parceque dans ce sacrifice c'est le religieux qui, lui-même et en personne, fait la fonction de sacrificateur et de prêtre. Et en second lieu, parceque, dans ce sacrifice, c'est le religieux qui, lui-même et en personne, tient la place d'hostie et de victime. Le religieux, dans la profession de ses vœux, prêtre et victime tout ensemble. Prêtre qui offre, et victime qui est offerte. Prêtre qui offre, et qui, par cette oblation et ce sacrifice, s'engage à Dieu solennellement et authentiquement: victime qui est offerte, et qui, en conséquence de cette oblation et de ce sacrifice, appartient désormais à Dieu spécialement et totalement. Deux rapports sous lesquels toute ame religieuse peut se considérer: deux vues qui lui doivent servir de règle dans la conduite de toute sa vie, et qui l'une et l'autre ont de quoi lui fournir sur son état et sur les devoirs de son état des réflexions très édifiantes et de très salutaires instructions.

I. C'est le religieux qui, lui-même et en personne, dans la profession de ses vœux, fait la fonction de sacrificateur et de prêtre : pourquoi ? parceque c'est lui-même qui s'oblige, lui-même qui se voue, lui-même qui se donne, lui-même, en un mot, qui s'immole et se sacrifie. Dieu est présent à ce sacrifice, pour l'agréer; le ministre député de l'Église y assiste, pour l'accepter; le peuple fidèle en est spectateur, pour en rendre témoignage et pour le vérifier : mais celui qui le fait, c'est le religieux même, et nul pour lui ne le peut faire. La preuve en est manifeste : car, selon la maxime de la théologie, le vœu est un acte de la volonté, et d'une volonté libre; par conséquent d'une volonté qui agit elle-même, qui se détermine elle-même, qui, en vertu du pouvoir qu'elle a reçu de Dieu sur elle-même, dispose en effet d'elle-même et se lie elle-même. Il est vrai qu'elle est pour cela prévenue et soutenue de la grace; il est vrai que la vocation divine la presse, la sollicite, l'attire; mais, après tout, cette grace, cet attrait, cette vocation d'en haut, ce n'est point ce qui forme l'engagement que le religieux contracte avec Dieu. Il faut que la volonté acquiesce, qu'elle consente, qu'elle se livre, et que dans cet acquiescement de la volonté, que dans ce consentement, dans ce dévouement, il n'y ait ni violence, ni contrainte, ni nécessité, ni erreur, ni surprise, rien enfin qui puisse en aucune sorte préjudicier à la liberté de l'homme et à ses droits.

Droits tellement inviolables et condition si absolument requise dans le religieux, que de là dépend la vérité de son sacrifice, la sainteté de son sacrifice, le mérite et l'utilité de son sacrifice, la stabilité de son sacrifice et sa perpétuité. Tout ceci est important. 1. La vérité de son sacrifice : car comme il s'agit de la personne du religieux, si ce n'est pas lui qui, de son gré et d'une volonté pure, vient s'offrir et se consacrer, ce ne peut être un vrai sacrifice, puisque ce ne peut être un vrai engagement. En vain paroîtra-t-il au pied de l'autel; en vain, au milieu d'une compagnie attentive à l'écouter, prononcera-t-il d'une voix haute et distincte la formule prescrite et les paroles essentielles : si elles ne sont que dans la bouche et que ce ne soit point de l'intérieur qu'elles partent, tout cet appareil ne sera plus qu'une montre spécieuse et qu'une cérémonie sans effet. Ainsi le décident tous les maîtres de la morale; et c'est conformément à cette doctrine qu'ils rejettent, comme promesse vaine et de nulle valeur, tout vœu qui n'auroit eu d'autre principe qu'un respect humain, qu'une crainte servile, que de trompeuses espérances, que des menaces capables de troubler le religieux et de le forcer dans son choix. 2. La sainteté de son sacrifice : la raison est que ce qui sanctifie, c'est l'intention, c'est l'esprit. D'où il faut conclure que le sacrifice du religieux n'étant pas accompagné de cette intention ni animé de cet esprit, il ne devroit être censé, au jugement de Dieu, que pour une action indifférente et morte. Quel honneur en reviendroit à Dieu, qui ne se tient honoré

que de la disposition de l'ame? Et qu'ai-je affaire, disoit-il aux Juifs, des fruits de la terre que vous apportez dans mon temple, et du sang des animaux qui coule sur mes autels? Tout cela ne m'est rien, tandis que vos cœurs ne sont point à moi et ne se portent point vers moi. 3. Le mérite et l'utilité de son sacrifice : Jésus-Christ a promis le centuple en ce monde, et la vie éternelle dans l'autre; mais à qui? non pas à celui qu'on aura dépouillé de ses terres et de tous ses héritages; mais à celui qui lui-même et volontairement les aura quittés : non pas à celui qu'on aura éloigné de son père, de sa mère, de ses frères, de ses sœurs; mais à celui qui lui-même et volontairement se sera séparé d'eux : non pas à celui qu'on aura entraîné après lui; mais à celui qui lui-même et volontairement se sera mis à sa suite. Et en effet, il n'y a rien de méritoire auprès de Dieu que ce qui nous est volontaire; et Dieu ne mesure le prix de ce que nous faisons que par l'affection avec laquelle nous le faisons. 4. La stabilité de son sacrifice et sa perpétuité : les vœux de religion sont irrévocables, et par-là même ils sont perpétuels, et en quelque manière éternels. Or ils ne le peuvent être qu'autant que la volonté s'est engagée. Par conséquent, si ce n'étoit pas elle-même qui se fût engagée, et que l'engagement du religieux n'eût été qu'un engagement faux et apparent, il pourroit le désavouer, il pourroit le révoquer, il pourroit secouer un joug auquel il ne se seroit pas soumis, et où il ne se croiroit attaché par aucun lien. Il en faut donc revenir à ce point capital, que pour être véritablement, dignement, constamment à Dieu, c'est le religieux qui lui-même doit se présenter et se consacrer; et voilà le sens de ma proposition, quand je dis que dans son sacrifice il doit faire lui-même l'office de sacrificateur et de prêtre.

Grande vérité, qui fournit à l'ame religieuse bien des sujets et de consolation et d'instruction, soit dans le temps même où elle s'engage par la profession de ses vœux, soit dans toute la suite et tout le cours de ses années. Et d'abord quel fonds de consolation, lorsqu'après les épreuves ordinaires, appelée devant le Seigneur pour se déclarer à la face de l'Église, et pour consommer son sacrifice par une promesse et une protestation publique, elle peut se dire à elle-même et le dire à Dieu : que ce qui la conduit, ce n'est point un esprit de servitude, qui est l'esprit des esclaves, mais un esprit d'amour, qui est l'esprit des enfants; que ce n'est point un esprit d'intérêt, qui est l'esprit des mercenaires, mais un esprit de religion, qui est l'esprit des élus! Oui, Seigneur, me voici : je viens; mais vous me permettez en même temps de me porter à moi-même le doux témoignage que je viens parceque je le veux; que c'est mon cœur qui vous desire, mon cœur qui vous cherche, et que le don qu'il vous fait n'est point un bien qu'on lui arrache, mais un hommage qu'il vous rend. Bénie soit, mon Dieu, votre miséricorde, qui sait ainsi me mettre en état de goûter le plaisir le plus solide, quand je puis penser que je fais quelque chose

pour vous, et que c'est moi qui le fais, sans y être autrement déterminée que par le mouvement de votre divin Esprit, et par ma fidélité à en suivre la sainte impression. Fidélité qui vous honore d'autant plus, et fidélité qui m'est d'autant plus salutaire et plus méritoire, que c'est le fruit d'une volonté plus maîtresse d'elle-même et de ses résolutions.

Telle est, dis-je, et telle doit être la consolation de l'ame religieuse. Consolation durable, qui, de ce premier moment où l'ame commence son sacrifice, s'étend jusqu'au dernier moment où elle sort de cette vie mortelle pour passer dans le sein de Dieu. Car il n'en est pas du sacrifice, religieux comme des autres sacrifices qui, sur l'heure et dans un espace de temps très court, se consomment par l'entière consommation de la victime. Le religieux, tout immolé et tout sacrifié qu'il est, subsiste encore, et peut avoir une nombreuse suite de jours à remplir; mais avec cet avantage que chaque jour il peut aussi renouveler le même sacrifice. Ce n'est pas un nouvel engagement qu'il contracte, mais c'est le même qu'il confirme. Il n'est plus désormais en son pouvoir de s'en dispenser; mais il est toujours vrai, et il lui suffit de savoir que c'est lui-même qui se l'est imposé: tellement que cet état, par une heureuse et sainte propagation, se perpétue de jour en jour, ou d'âge en âge, et se communique à toutes ses observances, à toutes ses fonctions, à tous ses emplois, jusqu'à ce qu'il plaise au ciel de finir sa course et de couronner ses mérites.

Ce n'est pas assez; mais de là même quelles instructions tire le religieux? quels motifs pour se soutenir dans la pratique de ses devoirs, et pour se reprocher ses relâchements et ses tiédeurs? Hé quoi! j'ai dit, j'ai promis, j'ai voulu! J'ai dit à Dieu : Vous êtes mon Dieu, et je n'ai point d'autre maître à servir. Je lui ai promis une soumission et un attachement sans réserve. Comme je le promettois, je le voulois. Je voulois vivre selon ma règle; je voulois en accomplir toute l'obligation et en acquérir toute la perfection. Or ce que j'ai voulu si justement et d'une vue si délibérée, ai-je cessé de le vouloir? ou, si je le veux encore, pourquoi ne le veux-je plus avec le même zèle et la même ardeur? Le poids de la régularité me devient rude et pénible, surtout à certains temps. Une longue persévérance est sujette à bien des dégoûts et bien des ennuis; mais j'ai dû prévoir tout cela: que dis-je? je l'ai même en effet prévu, et en le prévoyant, je l'ai accepté. J'en ai donné généreusement et hautement ma parole. Étoit-ce pour la révoquer? étoit-ce pour me démentir? étoit-ce pour manquer de courage dans l'exécution? Malheur à moi, si je détruisois de la sorte et j'anéantissois la vertu d'un sacrifice où, moi-même et en personne, j'ai fait la fonction de sacrificateur et de prêtre!

II. C'est le religieux qui, lui-même et en personne, dans la profession des vœux, tient la place d'hostie et de victime. Car, dans son sa-

crifice, ce qu'il offre, ce n'est rien autre chose que lui-même, et que tout ce qui lui peut appartenir. Or, en s'offrant lui-même, il fait à Dieu l'offrande la plus précieuse, la plus honorable, la plus universelle.

1. Offrande la plus précieuse : je dis la plus précieuse, non point absolument et en soi, mais par rapport à celui qui la fait. Expliquons-nous. A me considérer moi-même tel que je suis et dans le fond de mon être, je ne suis rien, je ne puis rien, je ne dois me compter pour rien ; mais ce rien, après tout, c'est ce que j'ai de plus cher, puisque c'est moi-même, et qu'à tout être rien, après Dieu, n'est plus cher que soi-même. Quand donc je me donne moi-même, je fais de ma part le don le plus grand. Dieu dit à Abraham : *Prends, Isaac ; c'est ton fils unique, et tu l'aimes : cependant je veux que tu le conduises sur la montagne, et que là tu me le sacrifies* (*Genes.*, 22) ; car je te le demande. Le saint patriarche obéit ; il mena son fils au lieu qui lui étoit marqué ; il éleva lui-même le bûcher où il devoit l'immoler, se mit en état de le frapper, selon l'ordre qu'il en avoit reçu ; et si l'ange du Seigneur ne lui eût arrêté le bras, c'étoit fait d'Isaac, et bientôt le sang de ce fils bien aimé alloit être répandu et sa vie terminée. Voilà ce que toute la postérité a comblé d'éloges, et canonisé comme un des sacrifices les plus saints et les plus mémorables. Voilà ce qui plut singulièrement à Dieu, et ce qu'il regarda comme un des monuments les plus certains et les plus sensibles de la religion d'Abraham et de sa foi : *C'est maintenant que je connois combien tu me crains, puisque tu n'as pas même épargné ton fils unique.* Le Seigneur n'en demeure pas là, mais sa libéralité le porte encore plus loin : *Parceque tu as fait cela, et que, pour me témoigner ton amour, tu n'as point eu d'égard à ton propre fils, je te bénirai, je multiplierai ta race, je la rendrai aussi nombreuse que les étoiles du ciel.*

Or, sans prétendre rabaisser en aucune manière un sacrifice dont l'Écriture a tant exalté le mérite, et que Dieu récompensa si abondamment et si magnifiquement, il est vrai du reste qu'Abraham, en sacrifiant Isaac, ne se sacrifioit pas lui-même : il sacrifioit un fils. Dans ce fils, le seul appui de sa famille, et le seul par qui son nom dût se perpétuer, il sacrifioit toutes ses espérances pour l'avenir : mais, encore une fois, ce fils, ce n'étoit pas lui-même ; et il en faut toujours revenir à la maxime de l'Évangile, qu'il n'y a point de sacrifice pareil à celui de donner sa vie pour ses amis, et de se donner soi-même. Avantage inestimable du religieux ; et c'est par-là qu'il pratique à la lettre, et dans toute la force de son sens, cette grande leçon du Sauveur des hommes : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même* (Matth., 16). Prenez garde, remarque saint Grégoire pape, c'est beaucoup de renoncer à ce qu'on possède, mais ce n'est pas tout ; le point difficile et le souverain degré, c'est de renoncer à ce qu'on est, et à sa personne.

2. Offrande la plus honorable : comment? par la raison même que c'est l'offrande la plus précieuse. Et en effet, le prix de la victime augmente le prix du sacrifice; et le prix du sacrifice honore le maître à qui il est présenté. Dans l'ancienne loi, on offroit à Dieu les fruits de la terre, on lui offroit le sang des boucs et des taureaux. Il ne rejetoit point ces victimes, il vouloit bien les accepter; mais dans le fond étoit-ce des victimes dignes de ce souverain Être, et de quel œil voyoit-il ses autels ensanglantés de telles hosties? Il n'y a qu'à l'entendre s'en déclarer à son peuple par la bouche du Roi-prophète, et dans les termes les plus énergiques et les plus formels: *Écoute, Israël, et reçois ce témoignage de ma part. Je ne dédaigne point tes sacrifices; je veux même les avoir continuellement devant mes yeux, afin qu'ils me sollicitent sans cesse à te faire du bien. Mais sais-tu*, poursuit le Seigneur, *sais-tu ce que j'agréerois au-delà de tout le reste, et ce qui conviendroit mille fois plus à ma grandeur? ce ne sont point les prémices de tes campagnes ou de tes troupeaux. Et que m'importe tout cela? si j'ai faim, si je suis pressé de la soif, est-ce à toi que j'aurois recours, et tout l'univers n'est-il pas à moi* (*Psalm.*, 49)? Mais par où donc, ô le Dieu de nos pères! reconnoîtrons-nous votre suprême puissance, et ce domaine absolu qui soumet à votre empire tous les êtres créés? Quel tribut exigez-vous pour cela de nous? Point d'autre que vous-mêmes, répond le Dieu tout puissant. De tout ce que vous pouvez m'offrir entre les êtres sensibles et dépourvus de raison, rien ne vous égale vous-mêmes, et rien ne doit plus servir à ma gloire: car ma gloire, c'est que l'homme, que cet homme, l'une des plus nobles créatures qui soient sorties de mon sein, que cet homme formé à la ressemblance et marqué du sceau de son Créateur, que cet homme que *j'ai mis dans les mains de son conseil* (*Eccl.*, 15), et à qui j'ai laissé la disposition de lui-même, n'en veuille point autrement disposer que pour moi et que pour se dévouer à moi. Voilà le sacrifice dont je suis jaloux. Or ce que Dieu, dès les premiers temps, disoit aux Israélites, c'est avec bien plus de sujet ce que, dans la loi évangélique, il dit à l'ame religieuse; et ce qu'elle fait en se sacrifiant, selon le langage de l'Apôtre, comme une *hostie vivante, sainte, agréable à Dieu, et lui rendant*, par ce sacrifice d'elle-même, *le culte raisonnable* qu'elle lui doit, et qui lui est le plus glorieux (*Rom.*, 12).

3. Offrande la plus universelle : se donner soi-même, c'est tout donner. Il n'y a pour l'homme que trois sortes de biens naturels, biens de la fortune, biens du corps, biens de l'ame. Biens de la fortune, qui sont les richesses temporelles; biens du corps, qui sont les plaisirs des sens; biens de l'ame, qui sont l'entendement et la volonté: or le religieux, en se donnant lui-même, donne et sacrifie tout cela. Biens de la fortune, c'est ce qu'il donne et ce qu'il sacrifie par le vœu de pauvreté; biens du corps, c'est ce qu'il donne et ce qu'il sacrifie par le vœu de chasteté; biens de l'ame, c'est ce qu'il donne et ce qu'il sacrifie

par le vœu d'obéissance. Que lui reste-t-il donc? rien. Mais je me trompe; et s'il ne lui reste rien en effet, mille choses peuvent lui rester en espérances, en prétentions, en desirs. C'est la belle pensée de l'abbé Rupert, et la voici: Car quand je me trouverois, par le malheur de ma naissance et de ma condition, dans un dénuement entier, et que de tous les biens humains je n'en posséderois aucun, du moins pourrois-je en prétendre la possession par une infinité de droits légitimes que je serois capable d'acquérir; du moins pourrois-je en espérer la possession par mille voies justes et mille moyens qu'il me seroit permis de mettre en usage; du moins pourrois-je en desirer la possession, et sans bornes porter mes souhaits à tout ce que je verrois et à tout ce que j'imaginerois. Je le pourrois, dis-je, comme tout autre que moi le pourroit de même: pourquoi? parceque si l'être de l'homme est limité, sa convoitise ne l'est pas, et que son cœur, quelque étroite qu'en soit l'étendue, a néanmoins assez de capacité pour renfermer tout le monde.

On me dira que ces prétentions, ces espérances, ces desirs n'ont rien de réel; que ce sont de simples idées, et communément de vaines chimères : je le veux; mais c'est justement en quoi je crois devoir admirer davantage l'efficace et la vertu du sacrifice religieux. Car c'est dans ce sacrifice, où le religieux se donne lui-même, qu'il donne conséquemment et qu'il sacrifie toutes ses prétentions, toutes ses espérances, tous ses desirs; et c'est là même aussi que Dieu, dans l'acceptation qu'il fait de ce sacrifice, considère ces prétentions comme si c'étoient des titres solides, reçoit ces espérances comme si c'étoient des biens assurés et présents, compte ces desirs comme si c'étoient des possessions actuelles et véritables. Et voilà comment les Pères entendent ces paroles de saint Pierre à Jésus-Christ : *Seigneur, nous avons tout quitté pour vous suivre* (MATTH., 19). Quelle confiance! dit saint Jérôme; qu'étoit-ce que Simon-Pierre? un pauvre pêcheur. Qu'avoit-il quitté? des filets qui faisoient toute sa richesse, et qui lui servoient à gagner sa vie. Cependant il semble qu'il eût quitté l'état le plus opulent et le plus abondant: *Nous avons tout quitté.* Ah! il est vrai, Pierre, dans le fond et à proprement parler, n'avoit rien quitté; mais selon l'esprit et dans la préparation de son cœur, il avoit tout quitté, parcequ'il avoit quitté l'affection de tout avoir, ou, pour mieux dire, toute affection d'avoir; il avoit quitté toute la terre, parceque s'il eût eu le domaine de toute la terre, il y eût renoncé en vue de Dieu et en vue de Jésus-Christ son Sauveur et Fils de Dieu. Ainsi ce ne peut être une proposition outrée, si j'avance, selon que je viens de l'expliquer, que le religieux, par l'offrande qu'il fait de soi-même à Dieu, lui offre dans soi-même et avec soi-même tout l'univers.

Sacrifice dont la gloire, quoique rapportée à Dieu seul, rejaillit néanmoins sur l'ame religieuse, puisque c'est en vertu de cette offrande que le religieux devient non seulement devant Dieu, mais devant les

hommes et dans l'estime des hommes, une personne sacrée. Sacrifice auquel sont attachées les plus grandes récompenses de Dieu, soit pour ce monde, soit pour l'autre. Et sacrifice aussi qui, depuis le jour de la profession des vœux jusqu'au dernier jour de la vie, engage indispensablement le religieux à se tenir dans un état perpétuel de victime. Or qu'est-ce que cet état? il y en a peu qui le comprennent bien, et encore moins qui veuillent bien s'y réduire et en embrasser toute la perfection. Car être victime, j'entends victime de Dieu, et l'être par état, c'est n'être plus à soi, ne plus disposer de soi, n'avoir plus aucun droit sur soi et n'en plus prétendre ; c'est être uniquement au pouvoir de Dieu, ne plus dépendre que de Dieu, ne plus agir que selon les ordres de Dieu et ses adorables volontés, par quelque organe et de quelque manière qu'il nous les fasse déclarer ; c'est être dans un état de mort, et comme un mort se laisser conduire, gouverner, placer au gré de Dieu et des puissances supérieures à qui Dieu nous a soumis : de sorte que chaque jour nous puissions dire avec l'Apôtre, et dans le même sentiment que l'Apôtre : *Seigneur, tous les jours nous sommes livrés à la mort pour l'amour de vous,* et à chaque moment *nous sommes regardés* et nous nous regardons *comme des victimes qu'on immole* (*Rom.,* 8). Vue admirable pour l'ame religieuse : Je suis une victime de mon Dieu. Vue capable de la soutenir dans toutes ses observances, quelque pénibles qu'elles soient et quelques efforts qu'elles demandent. Dans cette considération, à quoi n'est-elle pas préparée ? S'il faut prier, veiller, travailler, s'humilier, se mortifier, aux dépens de son repos, aux dépens de sa santé, aux dépens de toutes ses inclinations et à quelque prix que ce puisse être, rien ne l'étonne quand elle pense que c'est en tout cela qu'elle est victime. Qualité qui touche d'autant plus, qu'elle voit tant de mondains se faire les victimes de leur ambition, les victimes de leur intérêt, les victimes de leur plaisir et de leurs plus honteuses cupidités, les victimes du monde qui les tyrannise et qui les perd ; au lieu qu'étant la victime de Dieu et d'un saint amour de Dieu, elle est la victime de son devoir, la victime de sa perfection, la victime de son salut, la victime de l'éternelle félicité qui lui est réservée, et qu'elle s'efforce de mériter.

Voilà pourquoi elle s'estime heureuse, et par où elle l'est en effet. Voilà par où nous pouvons l'être dans la religion. Notre sacrifice n'est point un simple sacrifice; mais c'est un holocauste où toute la victime doit être consommée. Vouloir en retenir quelque chose, ou le reprendre après l'avoir sacrifié, ce seroit un larcin que Dieu, selon le terme de l'Écriture, auroit en horreur, et qui nous exposeroit à ses plus rigoureux châtiments. Si là-dessus nous nous sentons coupables par quelque endroit, rougissons de notre infidélité, réparons-la, et, par une protestation toute nouvelle, rendons à Dieu ce que nous lui avons enlevé. Point de réserve avec vous, Seigneur ; car vous êtes un maître trop grand pour vous contenter d'un partage indigne de vous. C'est

même beaucoup que vous daigniez agréer le sacrifice que je vous ai fait, et que je vous fais encore. Hé! mon Dieu, ce que j'en voudrois retrancher, à qui le donnerois-je ? et ce que j'en ai retranché jusqu'à présent, à qui l'ai-je donné? Quoi que ce soit, il est toujours temps de le rapporter à votre autel, et vous êtes toujours prêt à le recevoir. Ne le rejetez pas, Seigneur; et si je l'ai profané, si je l'ai employé, contre vos ordres, à me relâcher de la rigueur de ma règle, ne le méprisez pas, puisque je ne veux plus désormais l'employer, et tout ce que je suis, qu'à vous obéir et à vous plaire.

JUGEMENT DU RELIGIEUX, OU LE RELIGIEUX AU JUGEMENT DE DIEU.

C'est une promesse bien consolante pour le religieux, que celle de Jésus-Christ aux apôtres : *Je vous dis en vérité qu'au temps de la résurrection, lorsque le Fils de l'Homme sera assis sur le siége de sa majesté, vous qui m'avez suivi, vous serez vous-mêmes assis sur douze siéges, et que vous jugerez les douze tribus d'Israël. Et quiconque aura quitté pour moi sa maison, ou ses sœurs, ou son père, ou sa mère, tous ses héritages, recevra le centuple et la vie éternelle* (Matth., 19). Le religieux, comme les apôtres, a tout quitté. Il a même, dans un sens, beaucoup plus quitté que les apôtres, puisqu'ils ne quittèrent que leurs barques et leurs filets, n'étant que de pauvres pêcheurs. Enfin, c'est au nom de Jésus-Christ et pour Jésus-Christ qu'il a renoncé au monde et à tous les biens du monde. Il a donc part à la promesse du Fils de Dieu; et elle n'exprime rien de si grand qu'il ne puisse s'appliquer et où il n'ait droit de prétendre. Quelle espérance! quelle récompense! Mais voici d'ailleurs une autre parole bien terrible, sortie de la bouche du même Sauveur, et qui fournit aux religieux un fonds inépuisable de réflexions, et des réflexions les plus sérieuses : *On exigera beaucoup de celui à qui l'on a beaucoup donné; et plus on lui aura confié de talents, plus on lui en redemandera* (Luc., 12). C'est-à-dire que nous serons jugés selon notre état, et selon les graces attachées à notre état : de sorte que plus l'état aura été saint et capable de nous sanctifier, plus nous aurons de comptes à rendre et de châtiments à craindre. Car, suivant ce qui est encore écrit dans l'Évangile : *Le serviteur qui a connu la volonté de son maître, et qui, ayant eu plus de moyens pour l'accomplir, l'aura néanmoins négligée et n'aura mis ordre à rien, en sera plus criminel et plus rigoureusement puni* (Ibid.).

Voyons donc un religieux au jugement de Dieu, je dis un religieux tiède, lâche, imparfait, peu soigneux de ses devoirs, et peu zélé pour son avancement et pour sa perfection. Voyons-le à ce jugement redoutable, où Dieu ne distinguera les conditions et les professions que pour en faire la matière et la règle de ses arrêts. C'est là que nous comparoîtrons tous, et que le religieux, comme le reste des hommes, viendra répondre de toute sa vie, et recevoir sa sentence. Ne nous flattons pas que ce soit toujours une sentence favorable. Jusque dans

le sacré collége des apôtres, il y a eu un apostat et un réprouvé : nous étonnerons-nous, après cela, que dans les plus saints ordres il se trouve des sujets indignes de l'habit qu'ils portent, et réservés aux vengeances du Seigneur ?

Quoi qu'il en soit, il sera jugé, ce religieux, quel qu'il puisse être ; et comment Dieu y procédera-t-il ? quelle forme de jugement observera-t-il ? que lui remettra-t-il devant les yeux pour le convaincre ? quatre choses : le bienfait de sa vocation, les devoirs de sa vocation, les moyens qui lui auront été fournis pour remplir sa vocation; enfin, l'abus criminel qu'il aura fait des graces de sa vocation. Tout cela formera contre lui un témoignage qui l'accablera, et qui ne lui laissera nulle excuse pour se justifier.

I. Le bienfait de sa vocation. Dieu ne s'étoit pas contenté de l'appeler au christianisme, de l'agréger par le baptême au corps de son Église, de lui révéler les vérités de son Évangile, et de le faire instruire de ses mystères, de ses commandements, des voies ordinaires du salut ; graces communes qui doivent suffire à tout chrétien pour l'attacher inviolablement à Dieu. Mais à l'égard de cette ame religieuse, Dieu avoit eu des vues encore plus relevées et plus particulières. Il l'avoit regardée comme sa vigne choisie, selon la figure dont il se servoit lui-même en parlant de Jérusalem. Cette vigne qu'il vouloit faire profiter au centuple, et dont il prétendoit recueillir des fruits de sainteté les plus excellents, il l'avoit plantée dans une terre de bénédiction. Il se proposoit de la voir croître, monter, s'élever, et voilà pourquoi il l'avoit distinguée et spécialement élue. C'étoit de sa part une faveur, une élection toute gratuite; et c'est aussi ce qu'il représentera au religieux, c'est de quoi il lui retracera l'idée la plus vive et le souvenir le plus touchant.

Il lui développera les secrets de sa providence et toute sa conduite : comment il l'avoit prédestiné de toute éternité pour être associé à son peuple chéri et à ses plus fidèles amis ; comment il l'avoit prévenu dès ses plus jeunes années, pour lui inspirer le dégoût du monde et pour l'en séparer ; comment, dans un âge foible, il lui avoit donné assez de force et assez de courage pour rompre tous les liens de la chair et du sang, et pour vaincre tous les obstacles qui pouvoient le retenir ; comment il l'avoit reçu dans sa maison, dans son sanctuaire, pour n'y être occupé que des choses divines et pour ne vaquer qu'à de pieux exercices ; comment il l'avoit appelé aux plus hauts degrés de la sainteté, et lui en avoit ouvert les voies ; comment il avoit eu en vue de lui faire mener sur la terre, autant qu'il étoit possible, la vie des anges dans le ciel, de le tenir toujours auprès de lui comme ces esprits bienheureux, et de l'admettre en quelque manière dans sa confidence et dans sa plus intime familiarité. Car telle est, en effet, l'excellence de la vocation religieuse ; en voilà les prérogatives et les plus précieux avantages.

II. Les devoirs de sa vocation. Les graces de Dieu, surtout certaines graces, portent avec elles leurs obligations ; et, selon le prix et la mesure de ces graces, les obligations croissent et s'étendent à des pratiques plus parfaites. De là vient que la sainteté d'un religieux doit autant surpasser la sainteté d'un homme du siècle, que la vocation de l'un est au-dessus de la vocation de l'autre ; et c'est pour cela même aussi que l'état religieux consiste essentiellement dans ce sacrifice entier que nous faisons de nous-mêmes par les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance : de pauvreté, en dévouant à Dieu tous nos biens ; de chasteté, en dévouant à Dieu tous nos sens ; d'obéissance, en dévouant à Dieu tout notre cœur et toute notre volonté.

C'est encore pour cela que les saints instituteurs, éclairés et inspirés de Dieu, ont ajouté à ces trois engagements chacun une règle où, dans un cours d'observances ordonnées et solennellement approuvées, sont contenus et réduits en acte tous les conseils évangéliques, toutes les vertus : le plus pur amour de Dieu, la charité du prochain la plus désintéressée, une mortification continuelle, soit intérieure, soit extérieure ; l'humilité, le mépris de sa personne, la patience, la soumission, le recueillement, la retraite, le silence, la modestie, le jeûne, les abstinences, l'assiduité à l'oraison, à l'office divin, aux lectures de piété, aux examens de la conscience, à la confession, à la communion, au travail et aux fonctions de son emploi ; en un mot, tout ce qui peut servir à perfectionner l'ame religieuse et à la sanctifier. Devoirs que Dieu détaillera, pour ainsi dire, de point en point, au religieux, sans en omettre un seul article. Voilà votre règle, reconnoissez-la. Voilà ce que vous deviez faire et ce que vous deviez être ; vous l'aviez promis, et je l'avois exigé de vous. Et qu'y avoit-il en cela que de juste, que de convenable à votre profession ? Il falloit l'honorer comme elle vous honoroit : il falloit en soutenir la sainteté. La route vous étoit tracée : il y falloit marcher.

III. Les moyens qui lui auront été fournis pour remplir sa vocation. Non seulement Dieu ne nous demande rien d'impossible, mais tout ce qu'il nous demande, quelque difficulté qui s'y rencontre, eu égard à notre foiblesse, il prend soin de nous le faciliter par sa grace, et de nous le rendre praticable. C'est ce qui paroît dans l'état religieux. Si le religieux doit tendre à toute la perfection de l'Évangile, combien de moyens la religion lui met-elle en main pour y parvenir ? Qu'épargne-t-elle pour l'instruire, pour l'éclairer, pour l'animer, pour le fortifier, pour le préserver des occasions, pour le relever de ses chutes, pour le régler par de bons modèles, pour allumer sans cesse dans son ame une sainte ferveur, et pour l'avancer ?

Tant d'épreuves où, tout récemment sorti du monde et novice dans les choses de Dieu, de sages maîtres n'ont d'autre occupation que de le dresser, de l'exercer, de lui former l'esprit et le cœur, de lui enseigner la science des Saints, et de lui apprendre à la pratiquer. Temps de

retraite, où, rentrant en lui-même et repassant par ordre les vérités les plus touchantes, il revient de ses dissipations, il se remet de ses langueurs, il pleure ses infidélités et ses négligences, il reprend sa première ardeur, et redouble le pas dans la carrière qui lui est marquée. Temps de renouvellement, où, pour se lier plus étroitement à Dieu que jamais, et pour serrer les sacrés nœuds qui l'attachent, il ratifie toutes les promesses qu'il a faites, il se reproche les plus légères atteintes qu'il peut y avoir données, il s'engage par de nouvelles protestations, et se rétablit ainsi auprès du Seigneur, dont il commençoit à s'éloigner. Exercices journaliers : la méditation, la prière, la visite des autels, l'assistance au chœur, les louanges divines, l'approche des sacrements, les fréquentes revues, les œuvres de pénitence, les entretiens spirituels, les conférences, les exhortations, l'usage des bons livres ; vigilance des supérieurs, exemples des égaux, concours unanime des sujets dont une communauté est composée, qui vivent sous la même règle, et qui, par une édification mutuelle et une sainte émulation, se soutiennent les uns les autres. Ajoutez les graces du ciel, graces intérieures, graces particulières, graces plus abondantes dans les maisons religieuses que partout ailleurs ; lumières, sentiments, inspirations.

Que faut-il de plus? et ce que Dieu disoit à Israël n'aura-t-il pas droit de le dire à un religieux : *Qu'ai-je pu faire pour vous que je n'aie pas fait* (ISAI., 5)? Je vous ai sauvé de l'Égypte, je vous ai conduit dans une terre de bénédiction, je vous ai nourri de la manne céleste ; ma miséricorde vous environnoit de toutes parts, et je vous ai recueilli sous mes ailes, pour vous défendre de tous vos ennemis. Quelles barrières n'aviez-vous pas à leur opposer? de quelles armes n'étiez-vous pas muni pour les combattre? que vous demandois-je au-dessus de vos forces; et, pour vous seconder, quelle protection, quels soins, quels appuis vous ont été refusés? Vous ne vous plaindrez pas de moi et de ma providence ; mais c'est à moi maintenant d'examiner quelles plaintes j'ai à former contre vous, et combien vous êtes redevable à ma justice.

IV. L'abus criminel qu'il aura fait des graces de sa vocation. Voici le point capital et décisif, voici le terme fatal et le dénouement de cette dangereuse procédure. L'Évangile ne nous annonce rien sur cela que d'effrayant, que de sinistre. Le Fils de Dieu cherche du fruit dans un figuier, et n'y en trouvant point, il le maudit. Le cep de la vigne qui ne produit que des feuilles est coupé, desséché, et mis au feu. Le serviteur qui ne rend que le talent qu'on lui a confié, et qui ne l'a pas fait valoir, est réprouvé du maître. Ainsi que sera-ce au moment de la mort, à ce moment où le religieux cité au tribunal de Dieu paroîtra devant cette souveraine majesté et aux pieds de ce juge inexorable qui n'a acception de personne? que sera-ce, dis-je, quand Dieu s'adressant à lui, il lui dira comme ce seigneur à son intendant : *Rendez-moi compte de votre recette* (LUC., 16)? Car voilà ce que vous aviez

reçu, et à quelles conditions vous l'aviez reçu. Tel étoit le bienfait de votre vocation, tels étoient les devoirs de votre vocation, tels ont été les moyens qu'on vous a fournis pour remplir votre vocation : à quoi tout cela s'est-il terminé, et de votre part quels en ont été les effets?

Que sera-ce quand Dieu reprenant le fil et toute la suite de sa vie pendant les trente, les quarante années, et peut-être davantage, il lui fera voir une vie passée dans l'oisiveté, dans la paresse, dans une tiédeur mortelle et habituelle; une vie dissipée, immortifiée, quelquefois plus sensuelle par proportion et plus mondaine que la vie même du monde; une vie sans attention sur soi-même, sans zèle de sa perfection, sans goût pour toutes les pratiques de piété et sans dévotion; des vœux très imparfaitement gardés, et souvent tout-à-fait violés; des règles, ou méprisées et hautement transgressées, ou observées par nécessité, par crainte, par bienséance, par respect humain; des actions toutes naturelles, des intentions toutes serviles, des passions très vives, des conversations très libres, des paroles très médisantes et très malignes, des animosités nourries et invétérées dans le cœur, des impatiences au-dehors et des saillies de colère qui n'ont que trop éclaté dans les rencontres, et que trop causé de trouble et de scandale?

Car nous parlons d'un religieux de ce caractère : c'est-à-dire (et faut-il, hélas! que nous soyons contraints de faire un tel aveu!), c'est-à-dire que nous parlons d'un grand nombre de religieux, sans y en comprendre d'autres dont il seroit à souhaiter que les égarements, plus affreux encore et plus déplorables, fussent ensevelis dans un éternel oubli. Or encore une fois, que sera-ce quand ce religieux se trouvera chargé de répondre à Dieu d'une telle vie, et d'une conduite si peu religieuse? Est-ce là ce que Dieu attendoit de lui, et ce qu'il devoit en attendre? est-ce là ce que lui-même il avoit eu d'abord en vue, lorsqu'il sortit de la maison paternelle, et qu'il se dégagea, avec une détermination si ferme et si constante, de tous les liens du monde, pour se consacrer uniquement au service de Dieu? étoit-ce là que devoit se réduire ce service de Dieu, et en cela qu'il devoit consister? Hé! s'il ne s'agissoit d'autre chose, qu'étoit-il nécessaire de faire tant d'efforts, de rompre tant de nœuds, de s'enfermer dans le cloître, et de recevoir pendant une année de probation tant de leçons; de prendre des engagements si saints, si étroits, si irrévocables? Pourquoi tout cet appareil? il n'y avoit qu'à rester dans le siècle, et qu'à y jouir de sa liberté.

Mais allons plus avant : et que sera-ce encore quand, pour achever de confondre le religieux, et pour lui ôter toute excuse, Dieu formera contre lui un jugement de comparaison? je veux dire quand Dieu l'opposera lui-même à lui-même; quand Dieu le comparera avec tant de Justes qui vivoient dans le monde, et qui s'y sont sanctifiés; quand Dieu fera même servir à sa condamnation les pécheurs du monde, et

toute leur conduite selon le monde? Témoignages qu'il ne pourra récuser, et dont il sera accablé. Reprenons.

1. Comparaison de lui-même avec lui-même. Et en effet, il n'y a point ou presque point de si mauvais religieux qui, vivant au milieu de ses frères, et les voyant assidus à leurs observances, n'ait eu quelquefois certains sentiments, et ne se soit trouvé en certaines dispositions où Dieu le touchoit, où il comprenoit le bonheur de son état, où il en considéroit la sainteté, où il s'affectionnoit à ses devoirs, où il étoit résolu de s'y rendre plus fidèle, et où il les remplissoit véritablement. C'étoit pour les supérieurs une consolation, pour la communauté un sujet d'édification, et pour lui-même un repos de conscience dont il goûtoit toute la douceur et toute l'onction. C'est donc là, c'est à ces heureux jours que Dieu, pour ainsi dire, le renverra. Que pensiez-vous alors? à quoi étiez-vous disposé? que faisiez-vous? qu'y avoit-il, dans la règle que je vous avois imposée et que vous aviez embrassée, qui vous étonnât, qui vous rebutât, qui vous arrêtât? Vous couriez dans mes voies, et vous vouliez y persévérer et y mourir : pourquoi vous en êtes-vous retiré, et d'où est venu ce changement? Ce qui étoit un devoir pour vous a-t-il cessé de l'être? Ne vous étiez-vous donné à moi que pour un temps, et n'étiez-vous pas toujours engagé par la même profession et les mêmes vœux? Ces grands motifs qui vous attachoient à vos obligations ont-ils perdu toute leur force; et le joug que vous portiez si délibérément et avec tant de courage est-il devenu plus pesant et moins soutenable? Soyez vous-même votre juge, car c'est à vous-même que j'en appelle : ce que vous avez voulu en telle conjoncture et ce que vous avez pratiqué, vous avez toujours dû le pratiquer et toujours dû le vouloir.

2. Comparaison avec les Justes du siècle. Le monde est bien corrompu; mais c'est cela même qui relève la gloire et le mérite de tant de saintes ames qu'on voit dans le monde, tout corrompu qu'il est, et malgré tous ses dangers, s'adonner constamment à toutes les œuvres de la piété chrétienne, et vivre selon toute la perfection de l'Évangile. Quelle innocence, quelle pureté de mœurs! quelle dévotion vive et ardente dans l'oraison, dans la communion, dans toutes les pratiques de religion! quelle fidélité aux moindres exercices que leur a prescrits un ministre de Jésus-Christ, en qui elles ont mis leur confiance! quelle docilité aux leçons de ce directeur, et quelle obéissance à ses ordres comme aux ordres de Dieu même! quel esprit de pénitence, que d'austérités secrètes! que de rigueurs qu'on est plutôt obligé de modérer que d'exciter! combien d'autres opérations de la grace qui ne paroissent point, parceque ce sont des ames sans ostentation, et plus soigneuses de se cacher que de se produire aux yeux du public! Il n'y a que les prêtres du Seigneur, dans le sein desquels elles déposent leur conscience, qui soient bien instruits de ces mystères : et je ne dissimulerai point que moi-même j'en ai cent fois rougi de-

vant Dieu, voyant dans le plus grand monde des saints et des saintes, et y découvrant d'éminentes vertus qui me reprochoient mes imperfections et mes foiblesses.

Mais ce reproche, combien sera-t-il encore plus pressant au jugement de Dieu, et quels prétextes le religieux pourra-t-il alléguer là-dessus pour sa défense? Le Fils de Dieu, parlant des Juifs, disoit : *Les Ninivites s'élèveront au jugement contre cette nation, et la condamneront. Car dès qu'ils entendirent la prédication de Jonas, ils firent pénitence; et voici plus que Jonas* (MATTH., 12). Le même Sauveur ajoutoit : *Plusieurs viendront de l'orient et de l'occident, et auront place au festin avec Abraham, Isaac et Jacob, dans le royaume des cieux; mais les enfants du royaume seront rejetés* (MATTH., 8). Tristes figures dont le sens ne peut que trop s'appliquer à notre sujet, et qui n'en sont qu'une trop sensible démonstration. Car voilà ce qui doit s'accomplir à l'égard du religieux, et voilà comment Dieu, pour ainsi parler, lui confrontera des troupes de séculiers dont la vie et les exemples feront sa honte et sa condamnation. Dans la terre des pécheurs, ils se sont sanctifiés; et vous, dans la terre des Saints, quel degré de sainteté avez-vous acquis? Ils étoient au milieu des périls, et ils se sont sauvés; vous, dans un lieu d'asile et gardé de toutes parts, en combien de manières avez-vous exposé et hasardé votre salut? Tout conspiroit à les détacher de moi, et jamais ils ne se sont départis de ma loi et de la perfection de ma loi; vous, tout vous portoit vers moi, et combien de fois m'avez-vous oublié, combien de temps? Cette perfection où ils sont parvenus n'étoit pour eux qu'un conseil, et ils n'en ont pas moins négligé ni volontairement omis un seul point : pour vous, c'étoit un devoir indispensable, c'étoit un précepte de la desirer, de la rechercher, d'y tendre sans cesse et de vous y avancer : mais quel effort avez-vous fait pour cela, mais y avez-vous pensé, mais vous en êtes-vous occupé, mais en mille rencontres et sur mille sujets avez-vous même observé l'essentiel de l'Évangile et satisfait au commandement?

3. Comparaison avec les pécheurs du siècle. Ce sont ces mondains qui, possédés du monde dont ils se sont rendus esclaves, donnent aux affaires du monde et à son service toute leur attention et tous leurs soins. Que ne font-ils point pour lui plaire, et que ne leur en coûte-t-il point pour acquérir ses biens, pour obtenir ses récompenses, pour parvenir à ses honneurs, pour s'insinuer dans sa faveur, et pour s'y maintenir? On peut dire qu'il y a peu d'ordres religieux, et qu'il n'y en a peut-être point, quelque austères qu'ils soient, qui exigent autant de vigilance et de réflexions, autant de veilles et de fatigues, autant d'exercices pénibles et laborieux, autant de sujétion et de dépendance, autant de sacrifices de ses aises, de son repos, de sa santé, de sa propre volonté, qu'il en faut dans la cour d'un prince, dans la profession des armes, dans un ministère, dans une charge, dans un négoce, par-

tout où l'on cherche à établir sa fortune et à réussir. Or toutes ces peines, tous ces mouvements, tous ces assujettissements, sont-ce des obstacles capables d'arrêter un mondain dans la poursuite de ses prétentions et de ses projets? Autre conviction contre le religieux, et autre sujet de confusion en la présence de Dieu. Hé quoi! lui dira Dieu, n'étois-je pas un maître assez grand, et le monde devoit-il être mieux servi que moi? Étoit-il plus puissant, plus riche que moi? étoit-il plus libéral dans ses promesses, plus magnifique dans ses dons? Avoit-il, sur tant de mondains qui l'adoroient ou qui l'idolâtroient, des droits plus sacrés, plus inviolables que je n'en avois sur vous? Lui appartenoient-ils autant que vous m'apparteniez? car vous étiez mon héritage, vous étiez de ma maison, de mon peuple particulier. Le joug qu'il leur imposoit étoit-il moins pesant que le mien? et en le portant ce joug du monde, n'avoient-ils nul chagrin, nulle contradiction, nul ennui, nul dégoût à dévorer? Toutefois, comment le portoient-ils? Ils servoient le monde comme leur divinité : m'avez-vous servi comme vôtre Dieu?

De là quelle décision, quel arrêt! C'est ce que toute personne religieuse doit mûrement considérer : car qui sait s'il est digne de haine ou d'amour? Mais du reste, il est certain qu'il y en a dans chaque communauté à qui cette matière convient davantage, et que par un aveuglement bien déplorable, peut-être même par une espèce d'endurcissement, ce sont justement ceux-là qui en paroissent moins touchés que les autres, et moins en peine. De quelque espérance qu'ils osent se flatter, parcequ'après tout on ne leur voit point faire de chutes grossières, et qu'ils suivent, disent-ils, le train ordinaire de la maison, nous lisons néanmoins dans l'Évangile une parabole qui les regarde, et qui devroit rabattre leur confiance. C'est celle des dix vierges. Il est constant que toutes étoient vierges, et il n'est point écrit que dans leur vie il y eût rien de scandaleux. Cependant de ces dix vierges, lorsqu'il fut question d'entrer dans la salle du festin, il y en eut cinq que l'époux rejeta, et à qui il répondit : *Je ne vous connois point* (Matth., 25). Affreuse réponse pour une ame religieuse que la mort aura conduite au tribunal de Dieu! Dans un desir ardent d'être admise à la béatitude céleste, elle s'écriera : *Seigneur, Seigneur, ouvrez-moi!* mais quel coup de tonnerre, quel anathème, si Dieu vient à lui dire : *Je ne vous connois point!* Hé! Seigneur, je suis de ces vierges que vous aviez appelées. Il est vrai : mais vous êtes de celles qui se sont endormies. Ce n'étoit d'abord qu'un léger assoupissement; mais bientôt vous êtes tombées dans un sommeil oisif et plein de paresse. *Bienheureux le serviteur que le maître, en arrivant, trouvera sur ses gardes et dans le devoir : il lui donnera l'administration de tous ses biens* (Matth., 24). Mais vous, qui n'avez rien fait de ce que j'attendois de vous, que pouvez-vous attendre de moi? *Je ne vous connois point.*

Ce ne sont point là de vaines terreurs; et plaise au ciel qu'elles

fassent sur nous une impression salutaire! Saint Paul craignoit d'être réprouvé; et ce que ce maître des Gentils, ce vaisseau d'élection craignoit pour lui-même, tout apôtre qu'il étoit, nous pouvons bien le craindre pour nous, tout religieux que nous sommes. D'avoir demeuré à Jérusalem et dans les saints lieux, écrivoit saint Jérôme, ce n'est pas un mérite ni un sujet de louange; mais le mérite, et ce qui est digne de louange, c'est d'avoir mené dans ces lieux saints une vie sainte. Disons le même de la profession religieuse; et si nous voulons que le jugement de Dieu nous soit favorable, prévenons-le. Entrons nous-mêmes en jugement avec nous-mêmes; mais entrons-y sérieusement, sans ménagement, sans retardement. Rappelons dans l'amertume de notre ame toutes nos années, supputons toutes nos pertes, tâchons de les réparer, rachetons le temps, et, sans faire aucun fond sur le passé, concluons comme David : *C'est maintenant, Seigneur, que je vais commencer* (*Psalm.* 76).

SAINTES RÉSOLUTIONS D'UNE AME RELIGIEUSE QUI RECONNOÎT LA PERFECTION DE SON ÉTAT, ET SE CONFOND DE SES INFIDÉLITÉS.

Je vois, Seigneur, ce que je suis et ce que je devrois ne pas être; comme aussi je ne vois que trop ce que je devrois être, et ce que je ne suis pas. Que d'infidélités dans tout le cours de ma vie! que de tiédeurs et de lâchetés! voilà, mon Dieu, ce que je ne devrois pas être; mais ce que je suis néanmoins, et de quoi je me confonds à vos pieds. Au contraire, quelles vues de sanctification, quels desseins votre providence a-t-elle formés sur moi? à quelle perfection m'appelez-vous, et qu'exige de moi l'état religieux, ce saint état où votre grace m'a conduit? voilà ce que je devrois être, mais ce que je ne suis pas; et de ne l'être pas, c'est mon humiliation et ma condamnation. Car je ne puis me dissimuler à moi-même combien je me trouve encore loin du terme où vous vouliez m'élever, et combien peu j'ai avancé jusques à présent dans les voies que vous m'avez tracées. Il n'a tenu qu'à moi d'y marcher; et si je les avois constamment et fidèlement suivies, je serois un Saint : hélas! mon Dieu, que suis-je, qu'un prévaricateur et un pécheur?

Je le reconnois : mais, après tout, Seigneur, je puis par votre miséricorde, non à ma gloire, mais à la vôtre, me rendre à moi-même, en me reprochant mes foiblesses, ce témoignage bien consolant, que, toutes foiblesses qu'elles sont, ce ne sont point de ces désordres si ordinaires dans le monde, je dis dans le monde corrompu. Je vous sers très imparfaitement, il est vrai; mais enfin je n'ai point, comme une multitude innombrable de mondains, quitté votre service; je n'y ai point renoncé. Je crains de vous perdre en perdant votre amour, je redoute vos jugements, j'ai horreur du vice, je tâche à me tenir exempt de certaines passions, et je ne m'y laisse point entraîner; je ne donne point entrée dans mon cœur à des objets capables de l'attacher criminellement, et de l'affecter d'une contagion mortelle; je ne me livre

point à ces injustices, à ces violences, à ces excès où portent une convoitise insatiable, un intérêt sordide, une ambition désordonnée, une molle sensualité, un libertinage de mœurs et de croyance. Ah! Seigneur, qu'éternellement vous soyez béni de tout cela, puisque tout cela vient de vous, et que ce sont les prérogatives inestimables de ma vocation à la vie religieuse! Sans cette prédilection que vous avez eue pour moi et ce choix que vous avez fait de moi, comment n'aurois-je point été emporté par le torrent du monde? comment aurois-je échappé à l'incendie le plus général, et n'aurois-je point été malheureusement consumé par le feu avec des millions d'autres?

Car il faudroit, mon Dieu, que je fusse l'homme le plus présomptueux et le plus ingrat, si, me connoissant tel que je me connois, j'osois m'attribuer à moi-même un avantage dont je ne suis redevable qu'à votre bonté infinie. Je n'ignore pas la conduite du monde, et je suis assez instruit des iniquités qui s'y commettent. De quoi n'ai-je point entendu parler, et de quoi n'ai-je pas souvent été témoin? Le crime y règne dans toutes les manières, et il y règne ouvertement. Non-seulement il ne cherche point à se cacher, mais il lève la tête, mais il se montre au grand jour, mais il devient un sujet de gloire et une espèce de triomphe. Tout mon zèle s'allume là-dessus; et, sans être assez téméraire pour me comparer à votre Prophète, je crois pouvoir dire que je me sens touché de la même douleur que lui, et pouvoir m'écrier comme lui : *Seigneur, j'ai vu les pécheurs de la terre;* je les ai vus transgresser hautement votre loi, la mépriser, la profaner, et j'en ai été ému jusque dans le fond de l'ame; *j'en ai séché de regret et de tristesse* (*Psalm.* 118). Je le dis en effet : mais, dans le plus vif sentiment de mon indignation, je fais un retour sur moi-même, je m'examine moi-même, je considère les dispositions de mon cœur, et de là j'apprends quelle doit être pour vous ma reconnoissance, et à quoi elle m'engage. Car tout ce que j'aperçois dans ces mondains dont je déplore l'aveuglement et les prodigieux égarements, c'est, mon Dieu, ce que je pouvois devenir, et, selon les apparences, ce que j'aurois été comme eux, si j'avois eu à vivre parmi eux et avec eux; c'est où la passion, où l'occasion, où la coutume, où l'exemple, où mille engagements m'auroient précipité.

Quand donc, Seigneur, je vous rends graces de ce que je ne suis pas comme le commun des hommes, ce n'est point par le même esprit que le pharisien, qui vous remercioit de n'être pas comme le reste des hommes, et qui par-là prétendoit se mettre au-dessus de tous les hommes. Loin de moi cette confiance orgueilleuse qui se prévaudroit de vos dons, et qui, par une présomption insoutenable, sans se contenter du fruit que j'en retire, vous en raviroit encore l'honneur! C'est dans une vue toute contraire que je reconnois, et qu'à ma confusion je fais devant vous cet aveu, que si vous m'aviez confondu avec le commun des hommes, et qu'il ne vous eût pas plu de me re-

cueillir par une faveur singulière dans votre sainte maison, je me serois peut-être abandonné à de plus grands désordres, et rendu plus criminel qu'ils ne le sont; ou que, s'il vous eût agréé de traiter comme moi le commun des hommes, et de les rassembler auprès de vous et dans votre sanctuaire, ils y auroient beaucoup mieux rempli que moi la place que j'occupe, et y auroient acquis bien d'autres mérites que moi.

Cependant, mon Dieu, en vous bénissant de tout le mal que je n'ai pas fait jusques à présent, et que je pouvois faire, quand pourrai-je également vous bénir du bien que je pratique? Je ne demande pas quand je pourrai vous bénir du bien que vous m'avez mis en état de pratiquer : dès maintenant, Seigneur, je vous en bénis, puisque j'ai pour cela les moyens les plus abondants et les plus puissants. Mais de pouvoir pratiquer le bien et de le pratiquer, ce n'est pas une même chose, et l'un n'est pas une conséquence de l'autre. Je ne l'éprouve que trop, et je n'ai que trop lieu de craindre le sort de ce serviteur inutile qui fut rejeté et condamné, non point pour avoir perdu son talent, mais pour n'en avoir pas usé selon les intentions de son maître. Hé! mon Dieu, quand viendra ce temps que j'attends, auquel j'aspire depuis de longues années, que j'ai cent fois desiré, et qui par ma faute n'est point encore arrivé? quand, dis-je, viendra-t-il, cet heureux temps, où je sortirai de mon assoupissement et de ma langueur, où je reprendrai un feu tout nouveau, où j'accomplirai fidèlement tous mes devoirs, où je suivrai de point en point toute ma règle, où je penserai, je parlerai, j'agirai, je vivrai en religieux?

J'ai de bons moments où je veux tout cela, où je me propose tout cela, où je forme sur tout cela des desseins : mais que le passage est difficile de la résolution à l'exécution, et qu'il est ordinaire d'y échouer! Si je prends d'abord quelques mesures, si je fais quelques efforts, ce sont des efforts semblables à ceux de saint Augustin, lequel se comparoit à un homme endormi qui se réveille et qui voudroit se lever, mais que l'appesantissement où il est replongé aussitôt dans son premier sommeil. C'est ainsi que le poids de ma fragilité me rentraîne, et, malgré tous mes projets, me fait retomber dans mes premiers relâchements. Grand Dieu! créateur des ames et leur sanctificateur, donnez à l'ouvrage que vous avez commencé dans moi sa dernière perfection. D'être dans la terre des Saints, selon l'expression d'un de vos prophètes, et de n'y point commettre l'iniquité, c'est un avantage des plus précieux; mais ce ne sera, Seigneur, un avantage complet que lorsque dans cette terre des Saints je travaillerai efficacement moi-même à me sanctifier.

Je dis, mon Dieu, à me sanctifier selon toute la sainteté de mon état; car ce qui peut me suffire comme chrétien seroit trop peu pour moi comme religieux. Au simple chrétien vous n'avez, ce semble, donné qu'un talent ou deux : mais c'est au religieux que vous en don-

nez jusques à cinq. Mieux il est partagé, plus il est obligé de rapporter; et si celui des serviteurs qui avoit reçu deux talents dut les rendre et deux autres au-delà, c'est avec la même proportion qu'en ayant reçu cinq, je dois les faire valoir, et les consacrer à votre gloire et à mon avancement dans vos voies.

Quels progrès j'aurois faits, Seigneur, si j'avois ainsi employé toutes mes années, depuis que vous m'avez appelé à votre service et que je m'y suis engagé! où en serois-je? où en sont tant d'autres que je vois comblés de vertus et de graces? Chaque jour ils croissent, ils montent, ils s'élèvent, tandis que je demeure en arrière, et que, chargé comme eux de votre joug, au lieu de le porter avec la même allégresse, je ne fais que le traîner. Étoit-ce donc là, mon Dieu, ce que vous vous proposiez quand vous m'avez séparé du monde, et que, par une distinction aussi glorieuse pour moi qu'elle m'est favorable et avantageuse, vous m'avez admis au nombre de tant d'ames choisies? Est-ce là cette perfection propre de l'état religieux, et cette sainteté particulière qui le relève au-dessus de l'état séculier? Ne vous ai-je promis rien autre chose, en me dévouant à vous? N'aspirois-je à rien autre chose dans ce temps d'épreuve par où j'ai passé, et qui a précédé la profession de mes vœux? Sont-ce là les leçons qu'on me faisoit, et n'est-ce qu'à cela qu'on me formoit? Tout me condamne, Seigneur, tout rend témoignage contre moi, et je n'imagine point d'excuse que mon cœur malgré moi ne démente.

Au reste, ma vie s'en va, mes jours s'écoulent, et peut-être mon heure est-elle plus proche que je ne le pense. Quoi qu'il en soit, elle vient, cette dernière heure; et que sera-ce si je la laisse venir et qu'elle arrive sans que je l'aie prévenue, ni que j'aie presque rien fait de tout ce que je devois? Car, à parler de bonne foi, et pour le dire à ma confusion, le peu que je fais n'est rien, ou, si c'est quelque chose, ce n'est point à beaucoup près ce que demande ma vocation, ni ce que vous attendez de moi. Mais n'est-il pas temps enfin, Seigneur, de commencer? n'est-il pas temps d'être religieux en pratique et en effet, après ne l'avoir été depuis tant d'années que d'habit et que de nom?

C'est bien tard que je prends une résolution si salutaire et si nécessaire; c'est bien tard que je commence, ou que je veux commencer: mais, Seigneur, entre les ouvriers du père de famille, ceux qui ne vinrent travailler à sa vigne que vers la moitié du jour eurent la même récompense que les autres, parcequ'ils regagnèrent par l'activité de leur travail ce qu'ils avoient perdu par leur retardement et leur lenteur. Or voilà ce que j'ai à faire présentement; et de cette sorte mes pertes passées, au lieu de me décourager, m'exciteront, m'animeront, se tourneront à bien. Moins j'ai avancé, plus je redoublerai ma course; moins j'ai été religieux, plus je m'efforcerai de le devenir. Car je le puis encore; et malheur à moi si je ne le voulois pas, si

désormais je n'y donnois pas tous mes soins, si je ne suivois pas la sainte ardeur que votre grace m'inspire et que je sens se rallumer dans mon ame! Faites, mon Dieu, que ce ne soit point une ferveur passagère. Toute vive qu'elle est ou qu'elle paroît, je ne saurois me répondre de ma persévérance qu'autant qu'il vous plaira de me seconder, et que je serai soutenu de votre secours tout puissant.

GOUVERNEMENT RELIGIEUX, ET QUELLES VERTUS Y SONT PLUS NÉCESSAIRES.

Quand on traite de l'obéissance religieuse, on ne s'attache communément qu'à instruire ceux qui doivent obéir, et l'on ne parle presque jamais à ceux qui doivent commander. Cependant les supérieurs ne sont point impeccables, non plus que les inférieurs. Les fautes des uns ne sont pas moins importantes, et ne causent pas moins de dommage dans une communauté, que celles des autres; et l'on peut dire, au sujet de l'obéissance, qu'il est aussi difficile et même plus difficile de bien savoir la faire pratiquer, que de bien savoir la pratiquer.

L'autorité supérieure dans une maison religieuse est une prérogative, c'est une distinction; mais une distinction à titre onéreux, et une charge plus qu'un honneur. Les fondateurs inspirés de Dieu dans l'institution de leurs ordres y ont établi une forme de gouvernement nécessaire pour lier ensemble le chef et les membres, et pour maintenir tout le corps dans un bon état, en le maintenant dans la règle. Cette forme de gouvernement n'est pas la même partout; et comme il y a une diversité de graces et de voies par où la divine Providence conduit ses élus, il y a pareillement une diversité d'observances et d'instituts qui fait un des plus beaux ornements de l'Église. Mais tous, quelque différents qu'ils soient d'ailleurs, conviennent en ce point, qu'il y ait à la tête de chaque société régulière une puissance qui préside, qui ordonne, qui tienne la place de Dieu, de qui l'on reçoive l'impression, et qui dirige toutes les démarches et tous les mouvements. Or que ce premier mobile vienne à manquer, qu'il se dérange, qu'il s'arrête; et, afin de ne considérer la chose que par rapport à vous, qui m'engagez à vous écrire mes pensées, et à vous donner cette courte instruction touchant la place que vous occupez présentement, qu'une supérieure n'ait pas les talents requis pour gouverner, ou que les ayant, elle ne les mette pas en œuvre, on voit assez quels désordres il doit de là s'ensuivre. Car voilà comment des communautés entières sont tombées dans une triste décadence, et dans un relâchement qui les a perdues.

Il est donc pour vous d'une conséquence infinie qu'étant obligée de tenir les autres dans le devoir, vous fassiez vous-même une étude très sérieuse de vos devoirs; que vous vous les imprimiez vivement et dans l'esprit et dans le cœur : dans l'esprit, pour les connoître; dans le cœur, pour vous y affectionner; que vous en conferiez souven

avec Dieu, et qu'aussi souvent vous en confériez avec vous-même, et vous vous en demandiez compte devant Dieu; que vous appreniez ainsi à bien mesurer tous vos pas dans la route où vous commencez à marcher. Elle est périlleuse; les écueils y sont communs, et des écueils qu'on ne peut éviter sans une grande attention. De toutes celles qui vous ont précédée, combien peut-être y ont échoué? Quoi qu'il en soit, si le pilote s'endort au milieu des rochers où il se trouve engagé, il est fort à craindre que par sa négligence le vaisseau ne périsse; et si vous n'avez toujours les yeux ouverts pour prendre garde à vous et pour vous observer, non seulement vous vous égarerez, mais au jugement de Dieu vous deviendrez responsable de vos égarements.

Ce qui doit être d'abord le sujet de votre consolation et de votre confiance, c'est que vous ne vous êtes point ingérée dans le gouvernement, que vous ne l'avez point recherché, et, pour m'exprimer avec saint Paul, que *vous ne vous êtes point attribué l'honneur* (*Hebr.*, 5). D'où vous avez droit de conclure que vous y êtes appelée de Dieu, et que Dieu étant fidèle à ceux qui suivent sa vocation, il ne vous abandonnera point; mais que sa grace vous éclairera, qu'elle vous soutiendra, qu'elle consommera la bonne œuvre qu'il a commencée dans votre personne, par le choix qu'il a fait de vous. Sans cette vocation d'en haut, vous ne pourriez vous répondre si assurément de l'assistance du ciel: que dis-je! vous devriez vous attendre de la part du ciel à un funeste abandonnement. Car ce ne seroit plus Dieu alors qui vous auroit tracé le chemin où vous entrez, et il diroit de vous ce qu'il disoit des faux prophètes : *Je ne les envoyois point, et ils couroient; voilà pourquoi ils seront rejetés et livrés à eux-mêmes* (Jerem., 23).

D'autres que vous l'ont éprouvé, ou s'exposent à l'éprouver. Et ne le savez-vous pas? ne le voyez-vous pas? L'envie de dominer (disons mieux, et ne craignons point d'user du terme propre), une pitoyable ambition n'est pas tout-à-fait bannie des maisons religieuses; mais elle s'entretient et se nourrit jusque dans l'obscurité de la retraite, et comme dans le sein de l'humilité. On veut être quelque chose, quoiqu'en se séparant du monde on ait déclaré qu'on ne prétendoit plus à rien. Ce divorce avec le monde a plus été de corps que d'esprit; et parceque, selon le sentiment naturel, qui est partout le même, on aime à se voir considéré, ménagé, craint, respecté, de là vient que sans résistance et sans combat on succombe à la tentation, et qu'on se laisse aisément surprendre au vain éclat de la supériorité. Mais le moyen d'y parvenir, et comment y procéder? Il est rare qu'on s'y porte ouvertement, et qu'on témoigne sur cela son desir. Au contraire, on a bien soin de le cacher, et l'on affecte en toutes ses paroles et toutes ses manières de marquer là-dessus une indifférence parfaite, et même une espèce d'éloignement. Rien de plus modeste que les expressions dont on se sert en parlant de soi-même, et reconnoissant son peu de suffisance et son indignité : mais ce sont des discours; et avec ces

beaux discours, le desir qu'on a dans le cœur, tout caché qu'il est, n'en est pas moins vif. On le dissimule; mais il agit et il fait agir. On prépare de loin les esprits, le parti se forme, l'une attire l'autre. Cependant une élection approche, et c'est alors qu'il faut redoubler ses attentions, et se montrer plus affable et plus officieuse que jamais envers tout le monde, surtout envers les amies. Enfin, le jour arrive où la communauté s'assemble, et où il est question de décider. Les voix se recueillent, la pluralité l'emporte, la supérieure est élue, bien contente de sa destinée, et peut-être encore voulant se persuader que c'est Dieu qui l'a choisie, et qu'elle n'y a contribué en aucune sorte.

Tout ceci, au reste, ne doit point étonner depuis qu'on a vu les apôtres mêmes, élevés à l'école de Jésus-Christ, disputer entre eux de la préséance, et ambitionner les premiers rangs de son prétendu royaume temporel. Mais de quoi l'on ne doit pas non plus être surpris, c'est que Dieu se retire, et qu'il ne bénisse point un gouvernement qui n'est pas dans l'ordre de sa providence; c'est qu'il permette que cette supérieure s'égare, qu'elle s'aveugle en mille rencontres, et qu'elle fasse mille fautes, qui détruisent toute l'estime qu'on en avoit conçue, et qui la décréditent dans une maison dont elle croyoit devoir être l'oracle et la directrice ; c'est que, dans une place où elle espéroit trouver de la douceur et de la satisfaction, il lui laisse sentir toute l'amertume et tout le déboire de mille événements fâcheux, de mille contradictions, de mille inquiétudes, dont elle est sans cesse agitée, troublée, désolée, et qui lui donnent bien lieu de regretter l'état de dépendance d'où elle a voulu sortir, et où elle vivoit mille fois plus tranquille et plus heureuse; c'est que, pour la punir et pour punir le grand nombre de celles qui l'ont appuyée de leurs suffrages, plus par inclination que par raison, il prive la communauté d'une protection spéciale dont il la favorisoit, et que de cette sorte tout l'esprit de Dieu s'éteigne et toute la discipline religieuse se dérègle. Châtiment aussi juste qu'il est terrible, et que les suites en sont malheureuses.

Mais revenons; et puisque de bonne foi vous pensez n'avoir rien à vous reprocher sur cet article, ne nous y arrêtons pas davantage. Il s'agit maintenant de répondre à la vocation de Dieu, et d'en remplir tous les devoirs. Le premier pas est fait, et bien fait : je le veux; et je n'en puis douter, connoissant votre droiture et votre esprit religieux. Vous voilà dans la carrière; mais le point est de la fournir heureusement et dignement, soit pour la gloire de Dieu, soit pour le bien de votre maison, soit pour la sanctification de votre ame. Vous voulez donc savoir comment vous devez vous comporter dans une fonction d'autant plus critique pour vous qu'elle vous est toute nouvelle, et que vous n'en avez eu jusques à présent nul usage. Vous me demandez quelles sont les conditions les plus essentielles d'une bonne supérieure, et par où elle peut se mettre en état de réussir. Je comprends tout en cinq paroles, dont chacune mérite une réflexion particulière ;

exemple, vigilance, charité, fermeté, prudence. Avec cela, j'ose vous annoncer un succès tel que vous le pouvez desirer : car à l'égard de la profession religieuse, c'est dans l'assemblage de ces qualités que consiste toute la science du gouvernement.

I. Exemple. Jésus-Christ lui-même a commencé par-là : avant que d'enseigner, il a pratiqué. Vous êtes supérieure, il est vrai ; mais, en devenant supérieure, vous n'avez pas cessé d'être religieuse : c'est-à-dire que vous êtes toujours dans la même obligation de travailler à votre perfection particulière et à votre avancement spirituel, selon l'esprit de votre règle, et par les moyens qu'elle vous prescrit. Vous n'êtes donc pas plus exempte des observances ordinaires que le reste de la communauté : vous pouvez vous en dispenser plus impunément ; mais vous ne le pouvez pas avec plus de droit ni plus légitimement. Vous le pouvez plus impunément, puisque, dans la maison dont la conduite vous est confiée, il n'y a personne qui puisse vous demander compte de vos actions, ni entreprendre de vous corriger ; mais vous ne le pouvez pas plus légitimement ni avec plus de droit, puisque vous êtes liée par les mêmes engagements que les autres, et qu'en vous chargeant de la supériorité, on n'a pas prétendu vous décharger de la régularité. Vous avez des pouvoirs que n'ont pas les autres, je le sais, et on ne vous les conteste point : mais comme vous ne devez user de ces pouvoirs en faveur des autres qu'avec poids et mesure, qu'avec raison et pour de justes sujets, vous n'en devez pas plus aisément ni plus librement user par rapport à vous-même.

Et ce seroit sans doute une chose assez étrange, qu'une supérieure, préposée pour maintenir la règle dans toute sa vigueur, fût la première à la transgresser. Est-ce là l'exemple qu'elle doit donner, et qu'on attend d'elle? Saint Paul disoit aux fidèles : *Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ* (1. *Cor.*, 11) ; et c'est ainsi, par proportion, que la supérieure, dans une communauté religieuse, doit être en état de dire à toutes les personnes qui lui sont soumises : Agissez comme vous me voyez agir. Car sans cet exemple, de quel poids seront toutes ses paroles et toutes ses exhortations? Osera-t-elle même parler? osera-t-elle exhorter à la pratique de la pauvreté, lorsqu'on verra qu'elle ne veut manquer de rien? osera-t-elle recommander la mortification des sens, lorsqu'on verra qu'elle s'accorde tous les soulagements et se ménage toutes les douceurs qu'elle est en pouvoir de se procurer? osera-t-elle exiger l'exactitude, l'assiduité, la fidélité à tous les exercices, soit publics, soit intérieurs, lorsqu'on verra qu'elle abuse de son autorité pour vivre à sa mode et selon qu'il lui plaît, ayant toujours des prétextes, et se prévalant de tout pour excuser sa dissipation et son dérangement perpétuel? Pour peu qu'elle raisonne et qu'elle rentre en elle-même, ne sera-t-elle pas forcée de se taire? ou si malgré tout cela elle venoit à s'expliquer, et à se plaindre des relâchements qu'elle aperçoit et des fautes qui se commettent, ne seroit-on pas tenté de lui allé-

guer ce proverbe cité par Jésus-Christ dans l'Évangile de saint Luc : *Médecin, guérissez-vous vous-même* (Luc., 4)?

II. Vigilance. Tout supérieur est responsable de ceux que Dieu a mis sous son obéissance. Par conséquent il doit veiller sur eux : un père sur sur sa famille, un pasteur sur son troupeau, et vous sur votre maison. Devoir que vous ne pouvez négliger sans une offense très griève : car c'est de là que dépend, ou le soutien, ou la ruine d'une communauté. Un tel intérêt n'est-il pas assez grand pour engager la conscience, et ne devez-vous pas trembler en y pensant ? Ce n'est pas mon dessein de vous troubler par de vaines frayeurs ; mais, en vérité, bien des supérieures vivent là-dessus dans une sécurité pire que tous les scrupules et toutes les frayeurs que je vous donnerois. Elles sont dans leur place comme ces idoles que nous dépeint le Prophète, au Psaume cent treizième. On leur présente de l'encens ; mais du reste *elles ont des yeux, et ne voient point ; elles ont des oreilles, et n'entendent point ; elles ont des mains, et n'agissent point ; elles ont des pieds, et ne marchent point.* C'est-à-dire qu'ennemies de tout soin et de toute peine, elles n'entrent presque en rien, elles ne s'informent de rien, elles ne prennent garde à rien. Leur unique vue est de couler en repos le temps de leur supériorité : pourvu qu'on ne les importune point et qu'on les laisse en repos, elles sont contentes. Mais cependant tout le temporel d'une maison est mal administré et se dissipe ; mais cependant mille usages s'introduisent, et chacune se donne des libertés qui passent en coutume, et qui sont de véritables abus ; mais cependant les anciens réglements s'abolissent, la discipline domestique se renverse, le recueillement se perd, la ferveur se refroidit ; plus de zèle pour le service de Dieu, plus de silence, plus de retenue, plus d'oraison ; et plaise au ciel que d'autres désordres ne succèdent pas à ceux-ci, et que l'abomination de la désolation ne s'établisse pas dans le lieu saint !

Or rien de tout cela ne retombera-t-il sur la supérieure, et sera-t-elle dûment justifiée devant Dieu, quand elle dira : Seigneur, je n'en étois pas instruite ? Non, elle ne l'étoit pas ; mais parcequ'elle ne vouliot pas l'être, ou qu'elle ne le vouloit pas bien ; mais parcequ'elle se soucioit peu de l'être ; mais parcequ'elle ne prenoit pas les mesures raisonnables pour l'être. Quel poids aura-t-elle donc à porter ; et n'est-il pas à craindre qu'elle n'en soit accablée ? Gardez-vous au reste de donner dans une extrémité tout opposée, et apprenez à distinguer la vigilance, qui est une vertu, et l'inquiétude, qui est une foiblesse. Rendez-vous attentive et vigilante ; c'est ce que je vous demande : mais je n'entends point que vous soyez de ces supérieures timides et trop recherchantes, qui prennent ombrage de tout et que tout alarme. Esprits défiants et soupçonneux. Leurs vivacités, leurs mouvements, leurs agitations continuelles, les fatiguent beaucoup, quoiqu'assez inutilement ; et par-là même elles ne fatiguent pas moins une communauté composée de très bons sujets, qui n'ont pas

besoin d'une inspection si scrupuleuse et si incommode. Il y a de la modération en toutes choses, et des bornes où il faut se contenir.

III. Charité. Que ne puis-je vous l'inspirer dans la perfection que vous devez l'avoir; ou puissiez-vous travailler solidement à l'acquérir, et la mettre partout en œuvre! Remarquez, s'il vous plaît, ce que je dis : *dans toute la perfection que vous devez l'avoir*. Et en effet, cette charité commune et fraternelle, que nous nous devons les uns aux autres en qualité de chrétiens, ne suffit pas à une supérieure au regard de ses filles; mais puisque ce sont ses filles en Jésus-Christ, elle leur doit une charité de mère : je veux dire qu'elle leur doit une charité tendre pour compatir à leurs infirmités, une charité bienfaisante pour leur faire tous les plaisirs et leur procurer tous les soulagements conformes à leur état, une charité affable et prévenante pour leur ouvrir le cœur, et leur donner la confiance de lui exposer leurs sentiments; une charité douce et patiente pour les écouter à toutes les heures et ne les rebuter jamais, malgré l'ennui que quelques-unes peuvent lui causer ; une charité universelle qui les embrasse toutes en notre Seigneur, sans distinction et sans prédilection. De cette sorte, vous aurez dans votre gouvernement la plus solide et la plus sensible consolation que puisse desirer une supérieure, qui est de voir ses filles venir à elle avec confiance, lui obéir par amour et non par crainte, chercher auprès d'elle leur soutien dans toutes leurs peines et leur conseil dans toutes leurs résolutions, lui faire part de leurs pensées les plus intimes, et déposer leurs ames dans ses mains.

Mais que seroit-ce si vous étiez de ces supérieures hautes et impérieuses qui pensent bien plus à relever leur autorité qu'à l'adoucir et à la tempérer; de ces supérieures indifférentes, dures, sans pitié (car il y en a de ce caractère, et je ne crois pas m'exprimer trop fortement); de ces supérieures très indulgentes pour elles-mêmes, très peu touchées des besoins d'autrui, et traitant volontiers d'imaginations tous les maux dont on se plaint ; de ces supérieures brusques dans leurs manières, sèches dans leurs paroles, aigres dans leurs réprimandes, fâcheuses dans leurs humeurs, partiales dans leurs affections, accordant tout aux unes, et refusant tout aux autres? Pourriez-vous alors trouver mauvais que les cœurs vous fussent fermés, et que chaque particulière, après avoir essuyé vos rebuts et vos rigueurs extrêmes, se tînt à l'écart, et attendît une conduite plus charitable et plus engageante que la vôtre? Souvenez-vous que le joug de la religion est le joug de Jésus-Christ, et que Jésus-Christ nous assure, dans les termes les plus formels, que son joug est doux et son fardeau léger. Ne démentez pas cette parole de la vérité même, et n'appesantissez pas, ne rendez pas insupportable un joug qui, selon la promesse de notre divin maître, doit être aisé à porter. Il ne faut pécher par aucun excès : mais il me semble, après tout, que dans une supérieure il seroit moins condamnable de pécher par un peu trop de bonté que par trop

de sévérité. Pensez que vos filles ne sont pas nées esclaves, qu'elles ne sont pas nées dans la dépendance, mais qu'elles s'y sont réduites volontairement et par choix ; que ce sont les servantes de Dieu, qui est un Dieu de miséricorde ; que c'est le plus cher troupeau du Fils de Dieu, qui en a fait ses épouses. Peut-être quelqu'une vous paroîtra-t-elle trop délicate, trop occupée de sa santé ; mais à moins que vous n'en ayez une certitude bien fondée, penchez plutôt à la contenter, autant que cela se peut, qu'à lui retrancher ce qu'elle croit lui être nécessaire. Dans le danger d'être trompée, il vaut mieux que vous le soyez en faisant du bien, que de l'être en contristant une personne et la mortifiant.

IV. Fermeté. C'est le correctif d'une lâche et molle condescendance : car la charité ne doit point dégénérer dans une tolérance aveugle et pusillanime, ni affoiblir le gouvernement. Les puissances du siècle ont le glaive en main pour punir les coupables, et vous avez en main l'autorité pour réprimer les esprits indociles, et pour les tenir dans le devoir. Quand donc l'occasion se présente, et qu'il y va de la gloire de Dieu et du bon ordre de votre communauté, c'est alors que vous devez vous armer d'une sainte assurance, que vous devez avertir, reprendre, user de tout votre pouvoir, et vous opposer, comme un mur d'airain, à tous les scandales et à toutes les nouveautés. Vous me direz qu'il faut à tout cela de l'assaisonnement et de l'onction : j'en conviens ; mais je vous dis aussi qu'il y faut de la force et de la résolution. Voyez quelle menace Dieu faisoit à son Prophète ; elle est terrible, et elle vous regarde : *Prophète, je vous ai établi sur la maison d'Israël pour lui annoncer mes ordres et lui déclarer mes volontés. Si, par une considération humaine, et par une timidité indigne de votre ministère, vous demeurez dans le silence ; si vous manquez de vous faire entendre à ce peuple, et que quelqu'un s'égare et se perde, il périra dans son péché et par son péché ; mais ce péché même vous sera imputé, vous y participerez, et le sang de ce pécheur, frappé de mon indignation et de ma colère, rejaillira sur vous pour votre ruine et votre condamnation* (Ezech., 3). C'est ainsi que Dieu vous parle à vous-même dans la situation présente où vous êtes, et il n'y a rien là que vous ne puissiez vous appliquer.

Si, par une trop grande réserve, vous avez des ménagements où vous n'en devez point avoir ; si, par votre extrême facilité, c'est la communauté qui vous gouverne, au lieu qu'on vous a constituée pour la gouverner, qu'arrivera-t-il de là ? Ce sera bientôt un renversement universel, parcequ'il n'y aura plus de frein qui arrête. Or, dans ce renversement que vous auriez pu et dû prévenir, jugez ce qu'il y auroit à craindre pour vous de la part de Dieu. Mais je voudrois ne faire de peine à personne : vous le voudriez ; et moi je vous dis qu'il y a des personnes à qui l'on est quelquefois obligé d'en faire. Mais je les choquerai, j'attirerai bien des murmures contre moi, et je

prévois que cela fera du bruit : vous le prévoyez, et moi je vous réponds qu'il y a des conjonctures où le bruit est nécessaire ; que les murmures retomberont sur celles qui s'y laisseront emporter ; qu'ils passeront, et que vous aurez acquitté votre conscience. Mais il est fâcheux de s'exposer, en parlant, à des réponses désagréables, et à de secrètes animosités dont il ne sera pas aisé dans la suite d'effacer l'impression. La chose est fâcheuse, je le sais ; mais je vous demande : Qui parlera donc, si vous vous taisez ? Et comme vous avez les avantages de la supériorité, n'est-il pas juste que vous en ayez les désagréments ? Enfin, vous souhaiteriez de gagner les cœurs et de vous affectionner la maison : votre intention est bonne, elle est louable ; mais vous êtes dans l'erreur si vous comptez de vous faire aimer par une indulgence qui souffre tout et qui accorde tout. On vous méprisera ; et celles mêmes qui vous témoigneront plus d'attachement parceque vous ne les contredirez en rien, perdront pour vous toute estime dans le fond de l'ame. Car voilà comment nous sommes faits. En même temps que nous voulons, par le sentiment naturel, jouir de notre liberté et satisfaire nos desirs, si néanmoins un supérieur nous lâche trop la bride et nous abandonne à nous-mêmes, notre raison le condamne. Ayez pour toutes vos filles beaucoup d'honnêteté, beaucoup de douceur, je vous l'ai déja dit : mais d'ailleurs faites-leur comprendre que vous savez vous faire craindre, respecter et obéir. Elles ne vous en aimeront pas moins, et elles vous en estimeront davantage.

V. Prudence. De toutes les vertus requises pour le gouvernement, voilà sans contredit la plus importante ; voilà l'ame de tout gouvernement, soit séculier, soit religieux. Aussi dans un supérieur la préfère-t-on à la sainteté même ; et c'est une maxime générale, qu'il vaut mieux être gouverné par un homme sage, quoique moins saint, que par un saint dépourvu d'une certaine sagesse. En effet, suivant la remarque de saint Augustin, un saint n'est saint que pour lui-même ; mais un supérieur sage l'est pour le bien et l'utilité de sa maison. Avec cette prudence, on est presque toujours assuré du succès ; ou si le succès n'est pas tel qu'on pouvoit l'attendre, on est au moins toujours exempt de reproche, parcequ'on n'a point agi témérairement et qu'on n'a rien entrepris mal-à-propos. Mais sans cette prudence, combien fait-on de fautes, et combien en fait-on faire aux autres ? Observez ces dernières paroles : combien de fautes fait-on faire aux autres ? Souvent une fille, qui, du reste, étoit un très bon sujet, ou avoit toutes les qualités pour l'être, s'oublie, s'échappe, se déroute, et se précipite dans un égarement d'où peut-être elle ne reviendra jamais : pourquoi ? c'est qu'elle a eu le malheur d'avoir affaire à une supérieure indiscrète et inconsidérée, qui n'a pris nulle précaution à son égard, qui n'a fait nulle attention au caractère de son esprit, à son tempérament, à ses dispositions ; qui n'a pas su se modérer, s'étudier, choisir le temps, les conjonctures favorables, prévoir les suites d'un

avertissement mal placé, et qui s'est livrée à un zèle trop impétueux pour la pousser et pour l'humilier.

C'est par cette raison qu'un très saint religieux, assez connu de nos jours, et dont la mémoire est en vénération, prioit Dieu, dans la défiance qu'il avoit de lui-même, de ne lui point donner de supérieurs qui fussent pour lui des occasions de chute. Il est vrai que la prudence dont je vous parle et dont vous concevez la nécessité est un don de Dieu, qui départ ses graces à qui il lui plaît et comme il lui plaît : mais il n'est pas moins vrai qu'avec le secours d'en haut on peut s'y former, on peut l'acquérir. On l'acquiert par la réflexion et par de fréquents retours sur soi-même; on l'acquiert par les épreuves passées, et par les exemples dont on a été témoin; on l'acquiert en prenant conseil, et ne déférant point trop à son propre sens; en consultant des personnes d'âge, d'expérience, de vertu, et qu'on sait être les plus capables de nous diriger. Mais surtout on l'obtient par la prière : car *si quelqu'un a besoin de sagesse,* dit saint Jacques, *qu'il en demande à Dieu* (JAC., 1). Que ce soit là votre grande ressource. Dans tous vos desseins, dans toutes vos vues, dans toutes vos délibérations, implorez l'assistance de Dieu et les lumières de son Esprit. Tâchez d'abord à vous dégager de toute passion, de tout intérêt, de tout préjugé qui pourroit vous séduire; et puis dites à Dieu comme Salomon : *Vous voyez, Seigneur, la droiture de mon ame. Je ne veux que ce que vous voulez : mais comment connoîtrai-je votre divine volonté, et comment l'accomplirai-je, si vous ne m'éclairez et si vous ne m'aidez ? Envoyez-moi donc votre sagesse, ô mon Dieu! envoyez-la-moi du plus haut des cieux, afin qu'elle travaille avec moi et que je travaille avec elle* (*Sap.*, 9). Dieu vous écoutera, il vous conduira, il répandra sur vous ses bénédictions, et tout votre gouvernement tournera à sa gloire, à l'avantage de votre communauté, et à votre sanctification.

PENSÉES DIVERSES SUR L'ÉTAT RELIGIEUX.

De tous les titres dont le Docteur des nations, sans blesser en aucune sorte l'humilité chrétienne et apostolique, a cru pouvoir se glorifier selon Dieu et en Dieu, il ne paroît pas qu'il y en ait eu un qui lui fût plus cher que celui de *prisonnier pour Jésus-Christ,* de *prisonnier dans le Seigneur et pour le Seigneur* (*Ephes.*, 3, *ad Philem.*). Aussi est-ce la qualité la plus ordinaire qu'il prend en divers endroits de ses Épîtres, tant il s'estimoit heureux dans ses fers, et tant il trouvoit de goût et d'onction à penser qu'il les portoit pour la cause et l'amour de son divin maître. C'est encore dans le même esprit qu'étant à Rome, où il avoit été conduit par l'ordre de Festus, gouverneur de Judée, et ayant assemblé devant lui une troupe de Juifs, afin de leur rendre compte de son état, il leur montroit sa chaîne, et leur disoit : *Cette chaîne que vous voyez, mes Frères, autour de moi, c'est pour l'espérance d'Israël que j'en suis chargé* (*Act.*, 28). Cette espérance d'Is-

raël, cette vue des biens éternels qui lui étoient réservés, voilà ce qui lui adoucissoit toutes les rigueurs de la captivité. Bien loin d'en gémir et de s'en plaindre, il en triomphoit de joie, il en étoit pénétré et rempli de consolation.

Or pourquoi, dans un sens moins littéral, ne pourrois-je pas appliquer ces mêmes sentiments à une ame religieuse, surtout à l'une de ces sages et saintes vierges qui, volontairement et d'elles-mêmes, si j'ose user de cette expression, se sont condamnées à une clôture perpétuelle? Ce seul terme de clôture marque déja par soi-même quelque chose de triste, et dont la nature ne doit pas s'accommoder : mais qu'est-ce, quand à cette clôture la perpétuité se trouve jointe? Certainement une fille, quoique née libre, ainsi que l'étoit saint Paul, peut bien dire alors comme ce grand apôtre qu'elle est liée, qu'elle est enchaînée, qu'elle est captive. Mais aussi ne puis-je douter qu'elle ne soit également animée, consolée et même attendrie, lorsqu'elle vient à faire devant Dieu cette réflexion si touchante : qu'elle est captive *pour Jésus-Christ;* qu'elle est captive *dans le Seigneur et pour le Seigneur;* qu'elle est captive et enchaînée *pour l'espérance d'Israël.* Espérance qu'elle conserve précieusement dans son sein, et qu'elle ne voudroit pas risquer pour tous les plaisirs du monde. Elle considère la clôture où sa profession la retient comme un rempart contre la licence des enfants du siècle; et plus elle conçoit les dangers de cette licence mondaine, plus elle aime ses liens. Elle voudroit, s'il étoit possible, les serrer toujours davantage; elle en rend sans cesse à Dieu de nouvelles actions de graces, et mille fois elle se félicite elle-même d'avoir su perdre sa liberté, afin que sa liberté ne la perdît pas.

Qu'est-ce que la volonté de l'homme, et qu'est-ce surtout que ce qu'on appelle propre volonté? cette volonté propre est une volonté particulière, qui se renferme tout entière dans elle-même, et ne suit en toutes choses que son gré et que ses affections. Rien n'est plus dangereux, et ne cause de plus grands maux dans une communauté religieuse. Car comme les affections sont aussi différentes que le sont les caractères, et que le gré de l'un est souvent tout opposé à celui de l'autre, on voit assez quelle confusion ce seroit, et quelles divisions s'ensuivroient, si chacun, dans toute sa conduite, n'avoit point d'autre principe que d'agir selon qu'il lui plaît. Voilà pourquoi les Pères, et entre les autres saint Bernard, ont tant déclamé contre cette propre volonté, et l'ont regardée comme la ruine des sociétés les plus régulières. Mais voici l'avantage inestimable de l'obéissance religieuse : c'est que toutes ces volontés particulières, elle les réunit dans une même volonté universelle et commune, qui est la volonté de Dieu, et qui nous est déclarée dans nos règles, et par la bouche de nos supérieurs. Ainsi, malgré la diversité et même la contrariété des esprits et des inclinations, elle conserve l'ordre, l'unanimité, la paix.

Pour mieux comprendre ce précieux avantage de l'obéissance, et pour mieux reconnoître la sagesse de Dieu dans l'institution des ordres religieux, il n'y a qu'à considérer les déréglements de notre volonté et ses égarements, lorsqu'elle est abandonnée à elle-même. C'est une volonté aveugle: elle réside dans le cœur, qui lui-même n'est que ténèbres et qu'obscurité; c'est une volonté inconstante et volage: aujourd'hui nous voulons, et demain nous ne voulons plus; maintenant un exercice est de notre goût, et bientôt ensuite il nous ennuie et nous rebute; c'est une volonté incertaine et irrésolue: en mille rencontres on ne sait à quoi s'en tenir, ni quel parti prendre; c'est une volonté capricieuse et bizarre: souvent on veut sans raison, et même contre toute raison; c'est une volonté dure et opiniâtre: on a toutes les peines du monde à céder jusque dans les moindres sujets, et il suffit qu'on nous contredise pour nous obstiner davantage; c'est une volonté hautaine et impérieuse, jalouse de ses prétendus droits, et délicate sur tout ce qui les blesse: si vous entreprenez de la gêner en quoi que ce soit, elle s'élève, et ne cherche qu'à secouer le joug. Que dirai-je de plus? c'est une volonté violente et précipitée dans ses desirs: s'ils ne sont promptement satisfaits, elle s'impatiente, elle murmure, elle éclate; c'est une volonté artificieuse et trompeuse: les prétextes ne lui manquent jamais pour séduire l'esprit, et pour le prévenir en sa faveur. Mais par-dessus tout, c'est une volonté perverse et criminelle: tout ce qui lui est défendu, c'est là qu'elle se porte par un penchant de la nature corrompue et ennemie de la loi. Telles sont, dis-je, les malignes qualités de la volonté humaine; telles en sont les dispositions, et pour les connoître, nous n'avons qu'à nous consulter nous-mêmes. Or à tout cela il faut un correctif; et ce correctif si nécessaire, c'est l'obéissance.

En effet, cette volonté aveugle, l'obéissance la dirige; cette volonté inconstante et volage, l'obéissance la fixe; cette volonté incertaine et irrésolue, l'obéissance la détermine; cette volonté capricieuse et bizarre, l'obéissance la redresse; cette volonté dure et opiniâtre, l'obéissance la fléchit; cette volonté impérieuse et hautaine, l'obéissance la soumet; cette volonté violente et précipitée, l'obéissance la réprime; cette volonté artificieuse et trompeuse, l'obéissance la dévoile; enfin, cette volonté perverse et criminelle, l'obéissance la sanctifie. Que de merveilles! et de là que d'heureux fruits doivent naître! Car toutes les volontés dirigées de la sorte et conduites par l'obéissance, fixées, déterminées, redressées, fléchies, soumises, réprimées, éclairées, sanctifiées, s'ajustent alors et s'accordent aisément entre elles. C'est une même main qui leur donne l'impression, un même moteur qui les remue, un même guide qui leur trace la voie, un même législateur qui les gouverne, et qui, à la faveur de la lumière divine qu'il reçoit d'en haut, prend soin de les assortir tellement ensemble, qu'elles ne heurtent point les unes contre les autres.

De cette manière se vérifie ce qu'a prédit autrefois le Prophète, savoir : qu'on verroit le lion et l'agneau paître en repos dans les mêmes pâturages, et se ranger sous le même pasteur : c'est-à-dire que, sans égard à la différence des pays, des tempéraments, des humeurs, on verroit parmi des personnes religieuses, et sous le même chef, la concorde et l'uniformité la plus parfaite.

Quel est l'état du monde où l'on soit exempt de toute dépendance, et où l'on fasse toutes ses volontés? Je dis plus, et je demande quel est même l'état du monde où l'on ne soit pas continuellement obligé de rompre sa volonté, de renoncer à sa volonté, d'agir contre sa volonté, et dans les choses souvent les plus rebutantes et les plus contraires à notre sens?

Cet état de franchise dont je parle, cet état de pleine liberté, est-ce la cour? mais qui ne sait pas quelle est la vie de la cour; et y a-t-il esclave plus esclave que tout ce qui s'appelle gens de cour? Est-ce la profession des armes? mais toute la discipline militaire n'est-elle pas fondée sur l'obéissance, et sur l'obéissance la plus héroïque, jusqu'à braver les périls, jusqu'à répandre son sang, jusqu'à risquer sa vie et à la perdre? Sont-ce les dignités, les charges, les ministères publics? mais n'est-il pas évident que, sous une spécieuse apparence, ce sont dans la pratique des assujettissements perpétuels et très réels, à moins qu'on ne veuille, par un abus énorme, en négliger toutes les fonctions et en abandonner tous les devoirs? Est-ce la conduite particulière de chaque maison, de chaque famille? mais est-il une famille qui puisse bien se soutenir, si la subordination y manque; et peut-on vivre sans trouble dans une maison, si l'on n'use incessamment de condescendance les uns envers les autres, aux dépens de ses propres inclinations? Est-ce le commerce ordinaire du monde? mais ce commerce du monde, tout aisé et tout agréable qu'il paroît, n'a-t-il pas ses lois, et des lois très importunes et très onéreuses? Quelles mesures et quels égards n'exige-t-il pas? A combien de coutumes et de modes, de bienséances et de complaisances n'asservit-il pas? Il faut donc partout savoir se captiver, savoir prendre sur soi et se gêner, savoir obéir et plier. Il le faut, et voici où tout cela tend, voici le point où j'en veux venir. Car c'est une leçon sensible et palpable pour nous : je dis pour nous, soumis à la règle et à l'observance religieuse. Nous sommes dans un état de sujétion, nous portons le joug; mais c'est le joug du Seigneur : et pour nous l'adoucir, si quelquefois il nous semble pesant et incommode, tournons les yeux vers le monde. Voyons dans le monde comment des hommes dépendent d'autres hommes, comment des hommes obéissent à d'autres hommes, et quels sont enfin ces hommes de qui l'on dépend et à qui l'on obéit. De là bientôt nous apprendrons comment, dans la maison de Dieu, nous devons obéir à Dieu même.

On hait le monde dans soi-même, mais on l'aime dans autrui. Parlons plus clairement. On renonce au monde, à tout rang, à toute distinction, et l'on se réduit, en se dévouant à Dieu, dans un état humble, obscur, dépendant. Voilà, ce semble, le monde détruit dans nous, le voilà comme anéanti. Mais cependant on sait qu'une famille où l'on a pris naissance, et à qui l'on appartient par une étroite proximité, prospère dans le monde; on sait qu'elle parvient à des places honorables, et c'est à quoi l'on est extrêmement sensible, de quoi l'on s'applaudit intérieurement dans l'ame, sur quoi l'on fait au-dehors éclater sa joie. Si c'étoit par une pure affection du sang et de la nature, ce sentiment seroit plus tolérable, quoiqu'il ne fût pas assez religieux. Mais il y a plus : car on est bien aise de savoir que des proches sont dans la splendeur, parcequ'il en doit rejaillir sur nous quelque rayon, parcequ'on acquiert ainsi une nouvelle considération, parceque des égaux dans une communauté, et même des supérieurs, nous traiteront avec plus de ménagement et plus de circonspection. Secrète complaisance qu'on nourrit dans le fond du cœur, malgré les airs modestes dont on s'étudie à la couvrir. Or est-ce là un détachement parfait, ou plutôt n'est-ce pas une des plus subtiles illusions de l'amour-propre, qui veut sauver du débris tout ce qu'il peut, et d'une part se dédommager de ce qu'il a perdu de l'autre?

Le monde nous quitte beaucoup plus vite que nous ne le quittons. A-t-il besoin de nous; malgré notre éloignement, il sait bien nous retrouver: mais avons-nous besoin de lui; il commence à nous méconnoître. Ainsi, du moment qu'une jeune personne a pris le saint voile et qu'elle s'est engagée au Seigneur, c'est une illusion, si désormais elle se persuade qu'une famille et des proches s'intéressent fort à ce qui la regarde. Je conviens qu'il y a là-dessus des exceptions à faire; mais les exceptions ne servent qu'à confirmer la règle générale. Saint Bernard l'éprouvoit lui-même de son temps, et le témoignoit à une dame de piété, en la remerciant de ses aumônes et de ses largesses. *Vous nous prévenez*, lui écrivoit-il, *vous nous comblez de vos graces; et nous en sommes d'autant plus touchés, qu'il n'y a entre vous et nous aucune autre alliance que celle de la charité. Car pour ce qui est de nos parents*, ajoutoit ce Père, *en est-il un seul qui ait soin de nous? en est-il un, je ne dirai pas qui s'informe de nous, ni qui soit en peine de nous, mais même qui pense à nous? Nous sommes pour eux comme un vase cassé, qu'on jette et dont on ne fait nul usage* [1].

Ces expressions, quoique fortes, ne nous marquent rien dont une fréquente et longue expérience n'ait dû nous convaincre. Toutefois il est étonnant de voir avec quel empressement, quelle vivacité, quelle ardeur, des personnes religieuses entrent dans les intérêts de leurs

[1] *Propinquis nostris facti sumus tanquam vas perditum* (BERN., 118).

familles, je dis dans les intérêts temporels. D'aimer ses parents, on le doit, pourvu que ce ne soit point un amour trop naturel, et qu'on se contente de les aimer en Dieu et selon Dieu. Aidons-les de nos prières, donnons-leur les conseils du salut, contribuons de tout notre pouvoir à la sanctification de leurs ames : mais du reste qu'avons-nous affaire de leurs desseins, de leurs vues ambitieuses, de leur établissement, de leur fortune, de leurs prétentions, de leurs procès? Pourquoi nous ingérer en tout cela, et nous inquiéter de tout cela? Hé! du moins mourons au monde comme le monde, meurt à nous.

Le Fils de Dieu disoit à ses apôtres : *Vous êtes dans le monde, mais vous n'êtes pas du monde.* N'y a-t-il point des personnes religieuses au regard de qui l'on devroit renverser la proposition, et à qui, dans un sens tout opposé, l'on pourroit dire : *Vous n'êtes pas dans le monde, mais vous êtes du monde?*

Il n'est point absolument contre l'état d'un religieux de voir le monde et de converser avec le monde : mais dans quelle vue doit-il y aller, et comment y doit-il paroître? comme l'ambassadeur d'un prince va dans un pays étranger. Cette comparaison est d'autant plus juste, qu'elle est fondée sur la parole même de saint Paul : *Nous faisons la fonction d'ambassadeurs au nom de Jésus-Christ et par Jésus-Christ* (2. *Cor.*, 5). Or le ministre d'un prince, pourquoi va-t-il dans une cour étrangère, et de quelle manière s'y comporte-t-il? Il y va, non point de son mouvement, ni par une inclination particulière, mais précisément parcequ'il y est envoyé. Il ne pense point à y ménager d'autres intérêts que les intérêts de son maître. S'il y fait des liaisons, des connoissances, ce n'est que par rapport à son maître, et qu'autant qu'elles peuvent être utiles au service de son maître. C'est de concert avec son maître qu'il agit en tout, de son maître qu'il prend tous les ordres, à son maître qu'il rend compte de toutes ses démarches; car il est l'homme du prince qui le députe, et pourvu que ce maître qu'il sert soit content de son ministère, il lui importe peu que ceux auprès de qui il l'exerce l'approuvent ou ne l'approuvent pas : ce ne sont pour lui que des étrangers, et ce n'est point d'eux qu'il fait dépendre sa fortune, ni chez eux qu'il a dessein de s'établir.

Belle image d'un religieux qui, par une vocation apostolique, sort de sa retraite pour se communiquer au monde. Le monde lui est comme étranger, et néanmoins il y va; mais pourquoi et comment? parceque Dieu l'y destine, selon que Dieu l'y destine, dans le même esprit que Dieu l'y destine. Il est l'homme de Dieu, et par conséquent il ne s'emploie dans le monde qu'à ce qui regarde Dieu et qu'à ce qui peut glorifier Dieu. Voilà le point où il dirige toutes ses réflexions, toutes ses intentions, tous ses soins. Le reste, quoi que ce soit, ne l'affectionne et ne le touche en aucune sorte : tellement que s'il cessoit de trouver

cette gloire de Dieu et ce bon plaisir de Dieu dans le commerce qu'il a avec le monde, il renonceroit à toute habitude au-dehors, et se tiendroit profondément enseveli dans l'obscurité d'une vie retirée et cachée. Disposition toute religieuse et toute sainte. Mais que seroit-ce si, prenant l'essor et s'émancipant volontiers d'une certaine observance régulière, il voyoit le monde par goût; si, dis-je, il voyoit le monde, parceque le monde lui plaît, parceque le silence et la solitude l'ennuient, parcequ'ennemi d'un travail qui applique, il cherche d'oisives conversations qui l'amusent; s'il voyoit le monde pour se faire un nom, pour acquérir du crédit et de la réputation, pour s'insinuer auprès des grands et en être reçu avec distinction; s'il voyoit le monde pour avoir part à ses douceurs, pour en tirer des soulagements et des secours, pour se rendre la vie plus agréable et plus commode? Chose bien déplorable, quand le monde, par un usage trop fréquent, devient à un religieux comme une demeure propre, tandis que sa propre maison, par le dégoût qu'il en conçoit, n'est plus pour lui que comme un lieu de passage ou comme un exil.

Que de scènes se passent dans le monde, surtout à certains temps et en certaines conjonctures! Guerre entre les états, batailles sanglantes, victoires et défaites, négociations, traités de paix, alliances, intrigues de cour, établissements de fortune, décadences et révolutions : mille autres événements dans la société humaine plus particuliers et moins éclatants, mais très connus toutefois et très remarquables : les uns qui s'avancent et les autres qui demeurent, les uns qui gagnent et les autres qui perdent, les uns qui se réjouissent et les autres qui gémissent; ceux-là qui brillent dans une haute réputation, et ceux-ci qui tombent dans le décri et la confusion : morts subites, coups imprévus, procès, dissensions : que dirai-je encore, ou que n'aurois-je pas à dire, si j'entreprenois d'en venir à un détail immense dans son étendue? Or là-dessus quelle diversité de sentiments selon la diversité des intérêts! que de discours et de raisonnements! que d'agitations et de mouvements! On va, on vient, on délibère, on prend des mesures; tout est en alarmes, tout est en feu dans une cour, dans un royaume, dans une province, dans un quartier.

Cependant une ame religieuse dans le fond de sa solitude, où elle se plaît et qu'elle aime, ignore tout cela, et par conséquent n'en ressent pas le moindre trouble; ou si peut-être, pour m'exprimer de la sorte, à travers les murs qui lui servent de rempart contre le monde, et où elle se tient close et à couvert, le bruit de tout cela pénètre enfin jusqu'à ses oreilles, son cœur n'en est pas plus ému, ni son repos plus altéré : pourquoi? parcequ'elle n'a personnellement aucune part à tout cela. Ce n'est pas néanmoins qu'elle soit absolument insensible à tout ce qui arrive parmi le monde. Elle s'y intéresse assez pour recommander à Dieu les affaires publiques; assez pour s'employer au-

près de Dieu en faveur de ceux qu'elle sait être, ou dans l'égarement, ou dans la peine, et avoir plus besoin de l'assistance divine : mais du reste a-t-elle satisfait là-dessus à ce que la charité lui inspire, elle reprend tranquillement ses exercices ordinaires et ne s'inquiète pas davantage, s'appliquant l'oracle du Fils de Dieu, et se disant à elle-même : *Laissez les morts ensevelir leurs morts* (Matth, 8).

Il est donc vrai, et ce n'est point une contradiction de dire, que si dans un sens nul n'est plus sujet ni plus dépendant que le religieux, nul aussi dans un autre sens, et un sens très réel, n'est plus libre ni plus indépendant.

La demeure, le vêtement, l'aliment, c'est à quoi saint Paul veut qu'un chrétien borne ses espérances en cette vie, et c'est aussi, à plus juste titre, où la pauvreté religieuse doit se renfermer. Mais en cela même il faut distinguer trois choses : le nécessaire, le commode, le superflu : le nécessaire que la raison demande, le commode que la sensualité recherche, le superflu dont l'orgueil se pare et qui entretient le faste. Or quelle est la différence du mondain et du religieux? C'est que l'homme du monde, sans se resserrer précisément à ce qui suffit, et ne le comptant pour rien, prétend avoir toutes ses commodités, et aller jusqu'à l'abondance et à la superfluité ; au lieu que le religieux, fidèle observateur de la pauvreté qu'il a vouée, s'en tient au pur nécessaire. D'où vient encore une autre différence très essentielle ; car comme le commode et le superflu n'ont point de bornes, et qu'au contraire le simple nécessaire par lui-même est limité, il arrive de là que les gens du monde ne goûtent jamais ce qu'ils ont, étant sans cesse agités de nouveaux desirs, et voulant toujours être plus à leur aise et dans une plus grande abondance; tandis que le religieux, qui a su se fixer, use tranquillement de ce que son état lui accorde : il est content, parcequ'il ne souhaite rien davantage; et il ne souhaite rien davantage, parcequ'il est content. A force de vouloir être heureux, on cesse de l'être; et dès que l'on consent à l'être moins, surtout qu'on y consent par principe de religion, c'est alors qu'on l'est véritablement et solidement.

FIN DES PENSÉES DIVERSES.

ESSAI D'AVENT.

AVERTISSEMENT.

Du temps que le père Bourdaloue entra dans le ministère de la prédication, c'étoit un usage fort commun parmi les prédicateurs de se proposer pour tout le cours de l'Avent un dessein général, et d'y rapporter les sermons qu'ils avoient chaque jour à faire. Ainsi voyons-nous que Biroat, le père Giroust, le père Texier, célèbres prédicateurs, avoient pris pour sujets des Avents qu'ils ont prêchés, l'un *la Condamnation du monde par l'avènement de Jésus-Christ;* l'autre, *les faux prétextes du Pécheur;* et l'autre, *l'Impie malheureux.* Suivant cette méthode, le père Bourdaloue avoit lui-même formé le projet d'un Avent; et quoiqu'il ne l'ait jamais exécuté, il en avoit dressé tout le plan et arrangé toutes les matières. J'ai cru qu'il n'en falloit pas frustrer le public : les prédicateurs en pourront profiter, aussi bien que les personnes pieuses qui cherchent à s'édifier par de bonnes lectures.

DESSEIN GÉNÉRAL.

SAINT JEAN PRÉCURSEUR DE JÉSUS-CHRIST, ET DISPOSANT LE MONDE À LA VENUE DU MESSIE.

Hic est, de quo scriptum est : Ecce ego mitto angelum meum ante faciem tuam, qui præparabit viam tuam ante te.

C'est là celui dont il est écrit : Voici que j'envoie devant vous mon ange, qui vous préparera le chemin. SAINT MATTHIEU, chap. 11.

Le Prophète l'avoit dit, et, selon l'exprès témoignage du Fils même de Dieu, cet ambassadeur, cet ange qui devoit précéder le Messie et lui préparer le chemin, c'étoit Jean-Baptiste. Aussi est-ce à lui que s'adressoit Zacharie, quand, éclairé d'une lumière céleste, et dans le ravissement de son ame, il s'écria : *Et vous, saint enfant, vous serez appelé le prophète du Très-Haut ; car vous irez devant le Seigneur, et vous enseignerez à son peuple la science du salut pour la rémission des péchés* (Luc., 1).

Il est donc venu, mes Frères, ce divin précurseur, et il vient encore maintenant, sinon en personne, du moins en esprit, s'acquitter de l'importante fonction pour laquelle il fut prédestiné. C'est lui qui, dans tout le cours de cet Avent, vous instruira ; c'est lui qui, par ses oracles et ses excellentes leçons, vous disposera à recevoir cet adorable Rédempteur qui nous a été promis, et dont bientôt nous devons célébrer la naissance ; c'est de ma bouche, si je l'ose dire, que partira cette voix qui retentissoit sur les rives du Jourdain, et se faisoit

entendre à ces nombreuses troupes que Jean rassembloit autour de lui. Toutes les paroles qu'il prononça, je les recueillerai, je les développerai, je vous les appliquerai par ordre et avec méthode; j'en tirerai tous les sujets que je me propose de traiter dans cette chaire, et fasse le ciel que vous sachiez en profiter!

Ainsi tout mon dessein se réduit à vous représenter Jean-Baptiste annonçant Jésus-Christ, l'envoyé de Dieu et le desiré des nations. Or, en cette qualité de précurseur, il falloit: 1. qu'il fît connoître aux peuples Jésus-Christ; 2. qu'il prêchât aux peuples la pénitence, comme une disposition nécessaire à l'heureux avénement de Jésus-Christ; 3. qu'il traçât aux peuples les règles de morale qu'ils devoient suivre dans toutes les conditions, et qu'il leur marquât de quoi ils devoient se préserver, pour ne pas éloigner d'eux Jésus-Christ; 4. qu'il achevât enfin de perfectionner les peuples, et que, par d'utiles pratiques, il les formât aux exercices les plus capables de les unir à Jésus-Christ. Voilà, dis-je, ce que demandoit de lui son ministère, et voilà ce qu'il accomplit sans en rien omettre. Tellement que nous le verrons faisant tout à la fois, si je puis parler de la sorte, l'office de théologien, de prédicateur, de docteur, de directeur. L'office de théologien, en nous découvrant le grand mystère de l'incarnation divine, et nous donnant de la sacrée personne de Jésus-Christ la plus haute idée; l'office de prédicateur, en nous exhortant à la pénitence la plus parfaite, et nous en proposant les motifs les plus solides et les plus touchants: l'office de docteur, dans ses décisions sur les points de conscience les plus essentiels, et en établissant pour la réformation des mœurs et le bon ordre de la vie les plus droites et les plus saintes maximes; l'office de directeur, en nous apprenant de plus en plus à nous avancer par l'usage des choses saintes, et conduisant les ames à Jésus-Christ par les voies les plus pures, et par la pratique des plus sublimes vertus.

Souverain auteur de notre salut, Verbe incarné, Dieu fait homme pour la rédemption de tous les hommes, c'est vous qui inspirâtes votre zélé précurseur; c'est votre esprit qui l'éclaira, qui l'anima, qui le remplit de cette force et de cette grace dont tous ses discours furent accompagnés. Répandez sur moi le même esprit, revêtez-moi de la même force, donnez à mes paroles la même grace, pour vous préparer les cœurs et pour vous les attacher. Et vous, glorieuse mère de mon Dieu, vierge sans tache, qui dans votre chaste sein portâtes toute la ressource et toute l'espérance du monde, secondez mes vœux, et, dans la carrière que j'ai à fournir pour la gloire de votre Fils et la sanctification de mes auditeurs, daignez me favoriser de vos regards et m'aider de votre puissante protection.

PREMIÈRE SEMAINE.

JEAN-BAPTISTE ANNONÇANT AUX PEUPLES JÉSUS-CHRIST, ET LE FAISANT CONNOÎTRE.

Le premier devoir du précurseur de Jésus-Christ étoit de le faire connoître, et voilà par où saint Jean commence. Il fait connoître Jésus-Christ : 1. comme Dieu-Homme : *Celui qui va venir après moi est avant moi* (JOAN., 1); 2. comme auteur de la grace et sanctificateur des ames : *Nous avons tous reçu de sa plénitude..... La grace et la vérité est venue par Jésus-Christ* (Ibid.); 3. comme instituteur des sacrements, et en particulier du baptême : *C'est lui qui vous donnera le baptême de l'Esprit saint et du feu* (LUC., 3); 4. comme juge de l'univers : *Il a le van en main, et il nettoiera son aire* (MATTH., 3); 5. comme rémunérateur de la vertu dans les Justes et les prédestinés : *Il amassera son blé dans le grenier ;* 6. comme vengeur des crimes dans les pécheurs et les réprouvés : *Pour la paille, il la brûlera dans un feu qui ne s'éteint point* (Ibid.). Tout cela fournit la matière d'autant de discours fondés sur les paroles et les enseignements du divin précurseur.

DIMANCHE. — **Jean-Baptiste faisant connoître Jésus-Christ comme Dieu-Homme.**

SERMON

SUR L'INCARNATION DIVINE.

Qui post me venturus est, ante me factus est : quia prior me erat.
Celui qui va venir après moi, est avant moi; car il est plus ancien que moi. JOAN. I.

Dans ces paroles il y a, ce semble, de la contradiction ; mais cette contradiction apparente, c'est ce qui nous fait connoître en Jésus-Christ une double génération; l'une éternelle, l'autre temporelle : génération éternelle dans le sein de Dieu son Père, et génération temporelle dans le sein de Marie sa mère. Selon cette génération éternelle, qu'est-ce que Jésus-Christ ? le Fils unique de Dieu, et Dieu lui-même : mais selon sa génération temporelle, qu'est-ce que ce même Jésus-Christ? le Fils de Marie, et homme semblable à nous. Voilà donc comment il étoit tout à la fois, et avant, et après Jean-Baptiste. Avant Jean-Baptiste, comme Dieu : *Il est avant moi, et plus ancien que moi ;* après Jean-Baptiste, en qualité d'homme : *Il va venir après moi.* Mystère d'un Dieu-Homme, mystère ineffable, mystère caché en Dieu de toute éternité, et révélé au monde dans la suite des siècles. En trois mots, qui contiennent tout le fond de ce discours, mystère dont nous devons faire, surtout en ce saint temps, le sujet le plus ordinaire de nos méditations : c'est le premier point ; l'objet de nos plus tendres affections : c'est le second point; la règle universelle de nos actions : c'est le troisième point.

Premier point. Mystère dont nous devons faire le sujet le plus ordinaire de nos méditations. C'est particulièrement en cette vue que l'Église a institué l'Avent. Il est vrai que dans tous les autres temps de l'année, nous ne pouvons mieux ni plus utilement nous occuper que des incompréhensibles merveilles de l'incarnation divine; mais l'Église veut encore qu'il y ait des jours spécialement consacrés à la mémoire du Verbe incarné; et ces jours, ce sont ceux où nous entrons. Que n'avons-nous point à méditer dans ce profond mystère? quels prodiges à considérer! quels abîmes à creuser! Dieu descendu jusqu'à l'homme, et l'homme élevé jusqu'à Dieu; Dieu glorifié par ses anéantissements mêmes, et l'homme sauvé; toute la puissance de Dieu déployée dans ce grand ouvrage; sa sagesse, sa sainteté, sa justice, sa miséricorde, son infinie libéralité, sa charité, ses perfections connues et manifestées. Plus nous y penserons, plus nous découvrirons de nouveaux miracles.

Mais sur cela deux désordres. Les uns jouissent du don de Dieu, et du plus signalé bienfait; mais, par un monstrueux oubli, ils y font aussi peu de réflexion que s'ils n'y avoient nul intérêt. Cependant de quoi se remplissent-ils l'esprit? de mille sujets frivoles, et des divers événements du monde, où souvent ils n'ont point de part, tandis qu'ils perdent le souvenir de l'événement le plus prodigieux, et dont il leur est le plus important d'être bien instruits, puisque c'est le mystère de leur rédemption et de leur salut. Les autres y pensent, mais, par une curiosité présomptueuse, ils voudroient comprendre et pénétrer, avec les foibles lumières de leur raison, ce qui est au-dessus de la raison humaine et de ses connoissances. D'où il arrive qu'abandonnés à leur propre sens, ils tombent dans les plus grossières erreurs, et qu'ils s'y attachent quelquefois avec une telle obstination, qu'il n'est presque plus possible de les en retirer. L'Église, hélas! ne l'a que trop éprouvé et n'en a que trop gémi, puisque c'est de là que sont venues tant d'hérésies qui l'ont désolée.

Ne cessons point de méditer un mystère si digne de toute notre attention; mais méditons-le en chrétiens, c'est-à-dire avec toute la simplicité de la foi, et toute sa soumission. Car nous ne le pouvons connoître que par la foi; et plus même notre foi sera simple et soumise, plus serons-nous en état d'entrer, si j'ose parler ainsi, dans ce sanctuaire, et de découvrir les immenses trésors de grace et de gloire qui y sont renfermés : je dis de grace pour nous, et de gloire pour Dieu. Ce sont les humbles que Dieu éclaire, et c'est à eux qu'il communique ses vérités les plus sublimes et les plus secrètes : au lieu qu'il laisse errer en d'épaisses ténèbres ces esprits orgueilleux qui présument d'eux-mêmes, et prétendent tout voir par eux-mêmes.

Second point. Mystère dont nous devons faire l'objet de nos plus tendres affections. Un Dieu-Homme, réduit à toutes les misères de

l'homme, et cela pour l'homme : si ce n'est pas un objet propre à exciter dans nos cœurs les sentiments les plus affectueux, il n'y a rien qui puisse nous affectionner et nous toucher. Sentiments d'admiration, de vénération, d'amour, de reconnoissance, de zèle : et si nous avons eu jusques à présent le malheur de ne rien faire pour un Dieu qui a tout fait pour nous; si même, par la plus énorme ingratitude, la passion nous a portés jusqu'à l'offenser et à lui déplaire, sentiments de repentir, de douleur, de confusion; résolutions à l'égard de l'avenir les plus sincères, protestations les plus vives, desirs les plus ardents. Tels ont été, dès l'ancienne loi, les sentiments des patriarches et des prophètes, dans la vue anticipée que Dieu leur donnoit de Jésus-Christ qu'ils attendoient, et après lequel ils soupiroient. Tels ont été, depuis la venue de ce Fils éternel de Dieu, les sentiments de toute l'Église ; et voilà ce qui fait le plus doux entretien des ames fidèles. De là ces extases, ces ravissements, ces saints transports où elles entrent. De là *ce feu qui s'allume dans leur méditation* (*Psalm.* 38), comme parle le Prophète royal, et dont elles sont tout embrasées.

Cependant, affreux dérèglement de l'esprit de l'homme! ce même mystère, capable de produire des sentiments si justes, si purs, si relevés, ce fut pour les Juifs un scandale, ce fut pour les Gentils une folie ; et n'est-ce pas encore l'un et l'autre pour tant de libertins et de prétendus esprits forts? Ce qui devroit leur rendre un Dieu-Homme plus adorable et plus aimable, je veux dire ses abaissements et ses humiliations, c'est ce qui les en détache, c'est ce qui choque leur fausse prudence, ce qui les révolte et qui les rebute, ce qui devient la matière de leurs impiétés et de leurs blasphèmes.

Ils ne peuvent se persuader qu'un Dieu ait voulu descendre de sa gloire, et s'assujettir à toutes les infirmités d'une nature aussi foible que la nôtre. Cet état vil et obscur, cet état de pauvreté, de misère, de souffrance, de dépendance, leur paroît indigne de la majesté du Très-Haut : pourquoi? parcequ'ils en jugent en hommes, et qu'ils n'ont jamais compris quelle est l'étendue des divines miséricordes. Mais, par une conséquence toute contraire, plus mon Dieu s'est fait petit, dit saint Fulgence, plus il m'est cher : comment cela? c'est que je sais qu'il ne s'est ainsi humilié, ainsi anéanti que pour moi : c'a été de sa part un excès d'amour; mais cet excès d'amour pour moi est justement ce qui demande et ce qui excite tout mon amour pour lui. Que les impies raisonnent donc tant qu'il leur plaira, et comme il leur plaira ; malgré leurs raisonnements et leurs vaines difficultés, nous conclurons toujours avec saint Bernard, et nous dirons : *Ah! Seigneur, que ne vous dois-je point pour m'avoir créé? mais, après m'être perdu moi-même, combien vous suis-je encore plus redevable de m'avoir racheté, et racheté à ce prix!*

Troisième point. Mystère dont nous devons faire la règle uni-

verselle de nos actions : pourquoi ? c'est qu'en se faisant homme, le Fils de Dieu vient se proposer à nous comme notre modèle, car c'est dans ce dessein qu'il nous est donné ; de sorte que Dieu, selon le témoignage exprès de l'Apôtre, ne nous reconnoîtra jamais pour ses enfants et pour ses élus, qu'autant qu'il nous trouvera conformes à l'image de son Fils. Et voilà pourquoi ce Dieu-Homme s'est revêtu de notre chair, afin de pouvoir se montrer sensiblement à nos yeux, et que nous puissions en observer tous les traits, et les imiter. S'il étoit seulement Dieu, remarque saint Léon, il ne pourroit nous servir d'exemple, parceque nous ne pourrions le voir ; mais étant Dieu et homme tout ensemble, il a de quoi frapper nos sens, et il a droit de nous dire : Regardez-moi, et formez-vous sur moi. Il nous le dit en effet ; il veut qu'entre sa vie mortelle et la nôtre il y ait une ressemblance aussi parfaite qu'elle peut l'être ; car il ne prétend point tellement nous sauver par l'efficace de ses mérites, qu'en même temps nous ne nous sauvions pas nous-mêmes par la sainteté de nos œuvres. Or nos œuvres ne sont saintes qu'à proportion qu'elles sont faites en Jésus-Christ, selon Jésus-Christ, conformément à l'esprit et aux œuvres de Jésus-Christ : si bien que chacun de nous, pour user de l'expression de saint Grégoire de Nysse, devienne dans toutes ses intentions, tous ses desirs, toutes ses entreprises, dans toutes ses démarches et toute sa conduite, comme un autre Jésus-Christ.

Excellente règle, règle toute divine, et qui ne nous peut tromper. Car pour nous tromper, il faudroit, ou que Jésus-Christ se trompât lui-même, ou qu'il voulût nous tromper. Or Jésus-Christ, comme Dieu, est tout à la fois et la sagesse même et la bonté même. Puisqu'il est la souveraine sagesse, tout lui est présent et rien n'échappe à sa connoissance : d'où il faut conclure qu'il est donc incapable de se tromper ; et puisqu'il est la bonté souveraine, il nous aime, et ne cherche que notre bien : ce qui prouve évidemment qu'il ne veut donc pas nous tromper. Ainsi nous pouvons et même nous devons, avec une confiance entière, régler sur lui tout le plan de notre vie. Mais est-ce là la règle que nous suivons? Déplorable renversement dans le christianisme! Nous sommes chrétiens, ou nous nous disons chrétiens ; mais, du reste, comment vivons-nous et par quels principes agissons-nous? selon les maximes du monde, selon les jugements du monde, selon les intérêts du monde, selon les coutumes et le torrent du monde. Toutefois, prenons-y garde, et ne nous flattons point : Jésus-Christ est la voie, comme il nous l'a fait lui-même entendre, et l'unique voie. Par conséquent, toute autre voie nous égare et nous mène à la perdition. Point de milieu : ou la vie par Jésus-Christ, ou, hors de Jésus-Christ, une mort éternelle et la damnation. Plaise à Jésus-Christ même, notre médiateur et notre rédempteur, de nous aider à le suivre, et à parvenir au bienheureux terme dont il vient nous enseigner le chemin!

LUNDI. — Jean-Baptiste faisant connoître Jésus-Christ comme auteur de la grace et sanctificateur des ames.

SERMON

SUR LA GRACE.

De plenitudine ejus nos accepimus..... Gratia et veritas per JesumChristum facta est.
Nous avons tous reçu de sa plénitude..... La grace et la vérité est venue par Jésus-Christ. JOAN., I.

Le saint précurseur l'avoit déja dit, que le Verbe de Dieu, que l'Homme-Dieu étoit *plein de grâces;* et c'est de cette plénitude qu'il nous apprend maintenant que nous avons tous reçu. Car c'est par Jésus-Christ que la grace est venue, par Jésus-Christ qu'elle s'est répandue sur tous les hommes, et par Jésus-Christ qu'il s'en fait encore tous les jours, pour la sanctification des ames, de si salutaires effusions. Don de la grace, que le prophète Isaïe nous a représenté comme des eaux bienfaisantes qui coulent des sources du Sauveur, et que nous y devons puiser avec joie ; don infiniment précieux, et par sa nécessité et par sa force. Appliquez-vous à l'un et à l'autre. Je dis la nécessité de la grace par rapport au salut, et la force de la grace. Sans la grace nous ne pouvons rien : en voilà l'absolue nécessité; avec la grace nous pouvons tout : en voilà le pouvoir et la force. De ces deux principes, qui feront le sujet des deux parties, nous tirerons, sur l'importante matière que je traite, et sur l'usage de la grace, les conséquences les plus solides et les plus morales; elles regarderont surtout deux sortes de personnes. Les uns sont des présomptueux qui se confient en eux-mêmes; et dans la nécessité de la grace il y aura de quoi abaisser leur orgueil et le réprimer : les autres sont des pusillanimes qui s'étonnent des moindres obstacles; et, dans la force de la grace, il y aura de quoi relever leur courage et le ranimer.

PREMIER POINT. Sans la grace nous ne pouvons rien. N'entrons point là-dessus dans une sèche et longue dispute, mais tenons-nous-en à la foi : elle nous suffit. Il ne nous faut point d'autre preuve que la parole expresse de Jésus-Christ, point d'autre que l'incontestable témoignage de son Apôtre, point d'autre que les décisions des conciles contre les erreurs de Pélage, et que la créance commune de l'Église. Il est donc certain que de notre fonds, et à l'égard de ce salut qui nous est promis comme la récompense de nos œuvres, nous ne pouvons rien sans le secours de Dieu et de sa grace ; et pour nous en convaincre, nous n'avons qu'à écouter Jésus-Christ, la vérité éternelle, quand il nous dit : *Vous ne pouvez rien faire sans moi* (JOAN., 15). Prenez garde, remarque saint Augustin : *soit peu, soit beaucoup, vous ne le pouvez faire, à moins que vous ne soyez aidés de celui sans qui l'on ne peut rien faire.* Nous n'avons qu'à consulter saint Paul, l'apôtre et le docteur de la grace, quand il nous enseigne que *nous ne sommes pas*

capables, de nous-mêmes comme de nous-mêmes, de former une bonne pensée; et que si nous en sommes capables, c'est par l'assistance divine (2. *Cor.*, 3). Nous n'avons qu'à parcourir les définitions des conciles et des Pères de l'Église, lorsqu'ils ont décidé tant de questions sur la grace du Rédempteur, et qu'ils en ont déclaré leurs sentiments. Nous n'avons même qu'à suivre les lumières de la raison, qui nous dicte assez que des actions surnaturelles et dignes du royaume de Dieu ne peuvent partir d'une nature aussi foible que la nôtre, si Dieu ne prend soin de la seconder, et s'il ne l'élève au-dessus d'elle-même.

De là quatre conséquences qui doivent nous servir de règles dans toute la conduite de notre vie. Première conséquence : c'est de reconnoître l'extrême dépendance où nous sommes de la grace de Dieu, et de son infinie miséricorde; c'est de nous humilier dans cette vue, et de trembler sous la main toute puissante de Dieu; c'est de ne nous glorifier de rien, ou de ne nous glorifier qu'en Dieu, *qui fait vouloir et exécuter* (*Philip.*, 2), suivant sa volonté toute bienfaisante, et qui, selon que s'exprime saint Augustin, *en couronnant nos vertus, couronne ses dons beaucoup plus que nos mérites.* Seconde conséquence : c'est de lever sans cesse les yeux au ciel, pour attirer sur nous l'abondance des graces divines. Car Dieu veut que nous les demandions; il veut que, sentant notre besoin, nous ayons recours à lui, que nous lui adressions nos vœux, que nous les sollicitions; et n'est-ce pas aussi sur la nécessité de la grace qu'est particulièrement fondée la nécessité de la prière? Dans l'impuissance où nous réduit notre foiblesse, il ne nous reste que de nous écrier presque à chaque moment: *Ah! Seigneur, sauvez-nous; autrement nous allons périr* (MATTH., 8). Troisième conséquence : c'est de bénir la bonté de Dieu, qui ne nous a point laissé jusques à présent manquer de grace. Tant de fois il nous a prévenus! tant de fois il nous a éclairés, pressés, excités! Voilà le sujet de notre reconnoissance, et voilà peut-être en même temps le sujet de notre confusion et de notre condamnation. Dieu nous a appelés; mais avons-nous prêté l'oreille à sa voix? Il nous a inspirés; mais avons-nous répondu à ses inspirations? en avons-nous profité? Au contraire, combien de combats avons-nous livrés et soutenus pour nous défendre de sa grace, et pour en arrêter les mouvements? combien de temps l'avons-nous laissé frapper à la porte de notre cœur? et maintenant même ne l'y laissons-nous pas encore sans lui ouvrir? C'est le reproche qu'il faisoit à Jérusalem, et qu'il a bien droit de nous faire. Combien de fois, disoit-il à ce peuple infidèle, ai-je voulu te recueillir dans mon sein et entre mes bras? mais tu ne l'as pas voulu; et ma grace, mille fois redoublée, n'a servi qu'à redoubler tes révoltes, et qu'à te rendre plus criminel. Reproche suivi de la plus affreuse menace. Car, poursuivoit le Seigneur, c'est pour cela, peuple rebelle, que tu seras abandonné; pour cela que cette grace, si long-temps et si indignement rebutée, se retirera de toi. Or, sans le secours de ton Dieu, que feras-

tu, que deviendras-tu? Quatrième et dernière conséquence : c'est de ne plus recevoir en vain la grace, quand il plaît à Dieu de nous la donner; de ne nous pas exposer, par nos retardements et nos résistances, à perdre un talent qui nous doit être d'autant plus cher, qu'il nous est plus nécessaire. S'il nous échappe, où le retrouverons-nous? quelle autre ressource aurons-nous? Il n'est rien que nous négligions dès que la fortune ou que la vie en dépend ; et nous négligeons, que dis-je ? nous méprisons formellement, nous rejetons des graces à quoi nous savons que le salut est attaché.

Second point. Avec la grace nous pouvons tout. Qu'est-ce que la grace? un secours de Dieu, qui agit dans l'homme et avec l'homme. Or, tout étant possible à Dieu, il s'ensuit que tout avec le secours de Dieu nous doit être possible à nous-mêmes. Mais comment possible? Allons par degrés : possible, quelques difficultés d'ailleurs qui s'y rencontrent ; possible, jusqu'à devenir aisé et facile ; possible, jusqu'à devenir même doux et agréable. Quelle force ! voyons de quelle manière la grace opère toutes ces merveilles.

Possible, quelques difficultés d'ailleurs qui s'y rencontrent. Paul, ce vaisseau d'élection, en est un exemple bien marqué. Assailli de la tentation, il prie Dieu de l'en délivrer, et Dieu se contente de lui répondre : *Ma grace te suffit* (2. *Cor.*, 12). Mais, Seigneur, l'attaque est violente ; c'est l'ange de Satan qui me poursuit sans relâche : Il n'importe; quand tout l'enfer seroit déchaîné contre toi, *ma grace te suffit.* Mais que suis-je, Seigneur, et que n'ai-je point à craindre de ma fragilité ? Non, ne crains point, *ma grace te suffit*; *et c'est dans l'infirmité même qu'elle éclate davantage et qu'elle paroît plus puissante.* Qui peut dire en effet combien la grace dans tous les temps a fait de miracles ? miracles de conversion, miracles de sanctification. Qui peut dire combien d'endurcis elle a touchés, combien d'opiniâtres elle a soumis, combien de lâches et de paresseux elle a portés aux entreprises les plus héroïques? Quelles sortes d'obstacles n'a-t-elle pas surmontés? quelles sortes d'engagements n'a-t-elle pas rompus? Demandons-le à Madeleine, à cette femme pécheresse que tant de nœuds attachoient si fortement au monde, et qui, d'un premier effort de la grace, brisa tous ses liens, renonça à tous les plaisirs et à toutes les pompes humaines, se dévoua pour jamais et sans réserve à Jésus-Christ. Demandons-le à saint Augustin, en qui la grace, par un double triomphe, surmonta si heureusement et l'obstination de l'hérésie, et la corruption du vice. Demandons-le à une multitude innombrable de pécheurs aussi fameux par l'éclat de leur pénitence, qu'ils l'avoient été par l'excès de leurs désordres.

Possible, jusqu'à devenir aisé et facile. Nous savons quels exercices et quelles austérités pratiquoient dans les déserts tant de solitaires, et dans les cloîtres tant de pénitents dont nous avons entendu

parler. Qu'étoit-ce que leur vie? Retraite, pauvreté, prières, jeûnes, veilles, travaux, macérations du corps, une parfaite abnégation d'eux-mêmes. Tout cela leur sembloit-il difficile? trouvoient-ils le joug trop pesant? se plaignoient-ils que Jésus-Christ les eût trompés, en les assurant que *son fardeau est léger* (MATTH., 11)? Tous les chemins s'ouvroient devant leurs pas : et non seulement ils marchoient, mais *ils couroient*, comme le Prophète, *dans les voies de Dieu* : pourquoi? parceque la grace *leur dilatoit le cœur* (*Psalm.* 118), parcequ'elle leur aplanissoit les sentiers les plus raboteux et les plus épineux, parcequ'elle les emportoit sur ses ailes, et les enlevoit. Sa vertu est toujours la même qu'elle étoit alors; et quoique la charité se soit refroidie de nos jours, il y a néanmoins encore de ces ames ferventes à qui la grace fait accomplir tous les devoirs de la justice chrétienne avec une facilité et une ardeur que rien n'arrête.

Possible, jusqu'à devenir même doux et agréable. C'est le prodige que les siècles passés ont admiré dans les martyrs. Quel spectacle! Des hommes livrés aux tourments les plus cruels, des hommes exposés aux bêtes féroces, attachés à des croix, étendus sur des brasiers, plongés dans des huiles bouillantes, et cependant remplis de joie, s'estimant heureux, goûtant les plus pures délices et les plus sensibles consolations! Voilà ce qu'on voyoit, et où l'on reconnoissoit le doigt de Dieu. Or ce doigt de Dieu, qu'étoit-ce autre chose que l'Esprit de Dieu qui versoit dans leurs cœurs l'onction de sa grace? Car tel est le caractère de la grace, d'unir ensemble l'onction et la force, et de conduire les œuvres de Dieu avec autant de douceur que d'efficace.

De tout ceci quelle conclusion? quelles résolutions à prendre? quelles erreurs à corriger? Le voici en trois mots. De ne plus tant écouter nos défiances et nos craintes naturelles, quand il est question d'obéir à Dieu, et de travailler à notre salut et à notre perfection. De n'en point juger par nos propres forces, mais par la force de la grace; de nous abandonner à ses saints mouvements, et de compter que ce que nous aurons entrepris et commencé avec elle, elle nous le fera soutenir et achever; de nous encourager comme l'Apôtre, et de nous affermir contre les répugnances et les révoltes de la nature par ce généreux sentiment : *Je puis toutes choses en celui qui me fortifie* (*Phil.*, 4). Oui, je puis tout; mais en qui et par qui? non point en moi-même ni par moi-même, puisque de moi-même je ne suis rien, et que n'étant rien, je ne puis rien : mais je puis tout dans le Tout-Puissant et par le Tout-Puissant. Plus même je reconnoîtrai devant lui mon insuffisance et je me confierai en lui dans la vue de ma foiblesse, plus je l'engagerai à verser sur moi les richesses de sa grace, et à déployer en ma faveur toute sa vertu. Aura-t-elle pour moi moins de pouvoir que pour tant d'autres? Le bras du Seigneur n'est point raccourci, et sa miséricorde, qui remplit toute la terre, est inépuisable.

MARDI. — Jean-Baptiste faisant connoître Jésus-Christ comme instituteur des sacrements, et en particulier du baptême.

SERMON

SUR LE BAPTÊME.

Ipse vos baptizabit in Spiritu sancto et igni.

C'est lui qui vous donnera le baptême de l'Esprit saint et du feu. MATTHIEU, chap. III.

Ce feu de la charité, ces dons du Saint-Esprit répandus dans les cœurs, ces opérations divines et secrètes, voilà l'essentielle différence qui se rencontre entre les sacrements, soit de la loi de nature, soit de la loi de Moïse, et les sacrements de la loi de Jésus-Christ. Il n'appartient qu'à ce Dieu-Homme de nous conférer, sous des signes extérieurs et visibles, une sainteté intérieure et invisible, et c'est surtout ce qu'il fait dans le sacrement du baptême. Sacrement que nous marque spécialement Jean-Baptiste, et auquel j'ai cru devoir m'attacher dans ce discours ; sacrement dont peut-être nous n'avons jamais bien connu, ni les avantages, ni les obligations. Or il nous est important de les connoître. Avantages du baptême, obligations du baptême. Avantages que j'appellerai la grace du baptême : obligations que j'appellerai les engagements du baptême. Cette grace du baptême, c'est ce que nous avons reçu de Dieu, et ce qui demande toute notre reconnoissance : premier point. Ces engagements du baptême, c'est ce que nous avons promis à Dieu, et ce qui demande toute notre fidélité : second point. L'un et l'autre mérite une attention particulière, et les plus sérieuses réflexions.

Premier point. Grace du baptême, grace infiniment précieuse en deux manières : parceque c'est une grace de salut et de sanctification, et parceque c'est une grace de choix et de prédilection. Grace de salut et de sanctification : comment cela? parceque c'est en vertu de cette grace que l'homme, conçu dans le péché et né dans le péché, est tout-à-coup régénéré en Jésus-Christ et revêtu de Jésus-Christ; que d'enfant de colère il devient enfant de Dieu, frère de Jésus-Christ, membre de Jésus-Christ, héritier de Dieu et cohéritier de Jésus-Christ. Car voilà, par le changement le plus merveilleux, ce qu'opèrent dans nous ces eaux saintes dont nous sommes lavés sur les sacrés fonts. *Autrefois*, écrivoit l'Apôtre aux Éphésiens, *nous n'étions devant Dieu, selon notre naissance, que des objets de haine et de colère; mais ce même Dieu, qui est riche en miséricorde, lorsque nous étions morts, nous a vivifiés en Jésus-Christ et avec Jésus-Christ par l'excès de sa charité* (*Ephes.*, 2). C'est donc là que tout péché est effacé, que toute peine due au péché est remise; là que l'ame est enrichie des trésors célestes, que la foi, l'espérance, la charité, que les habitudes des plus excellentes vertus lui sont infuses; là, pour ainsi

dire, que le sceau de Dieu lui est imprimé, et qu'au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit, elle reçoit un caractère ineffaçable, qui est le caractère de chrétien. Caractère plus glorieux mille fois que tous ces titres de noblesse dont le monde repaît son orgueil, et dont il tire tant de vanité. Caractère dont la dignité, si j'ose user du même langage que saint Léon, va jusqu'à nous rendre en quelque sorte participants de la nature divine. Caractère que nous porterons avec nous au tribunal de Dieu, pour y être reconnus comme les disciples de son Fils bien aimé, comme son peuple, comme son troupeau.

Telle est, dis-je, la grace du baptême; tels sont pour nous les avantages inestimables qu'elle renferme. Mais y pensons-nous? est-ce par-là que nous mesurons notre bonheur, et que nous nous croyons favorisés du ciel? Si Dieu, par proportion, nous avoit autant élevés selon le monde; s'il nous avoit délivrés des misères du monde, et comblés de ses prospérités et de ses honneurs, peut-être alors serions-nous touchés de quelque reconnoissance. Du moins serions-nous sensibles et très sensibles à l'éclat de cette fortune temporelle. Mais qu'il nous ait purifiés, mais qu'il nous ait réconciliés, mais qu'il nous ait sanctifiés, et que par cette sanctification du baptême nous soyons entrés dans nos droits à l'héritage éternel, ce sont des faveurs trop au-dessus des vues humaines, pour intéresser des mondains accoutumés à n'estimer les choses et à n'en juger que par les sens. O homme aveugle et tout terrestre! ne prendrez-vous jamais des sentiments conformes à votre véritable grandeur? ne la reconnoîtrez-vous jamais? Rendez graces à la divine Providence des autres qualités dont il lui a plu vous honorer à l'égard de cette vie mortelle et présente; j'y consens, et vous le devez. Quoique ce ne soient que des qualités passagères, et que toutes les grandeurs qui y sont attachées doivent périr, ce sont toujours des dons du Seigneur; mais de quel prix ces dons peuvent-ils être à vos yeux, dès que vous les mettrez en parallèle avec ce don parfait, comme parle l'Apôtre, avec ce grand don qui descend spécialement du Père des lumières, et qui vous approche de votre Dieu par de si étroits et de si saints rapports? Avançons.

Non seulement grace de salut et de sanctification, mais grace de choix et de prédilection. Ce choix, cette préférence nous plaît en tout, et nous flatte. Or elle est entière ici, et c'est une circonstance bien remarquable. On a formé jusques à présent et l'on forme tous les jours tant de raisonnements et de questions sur cette multitude d'enfants morts avant que de naître, et hors d'état, par cette mort prématurée, de parvenir à la grace du baptême. On demande par quel malheur imprévu, ou quelle conduite de la Providence, d'autres, heureusement nés et sur le point de recevoir la sainte ablution, ont été enlevés dans le moment qu'on s'y attendoit le moins, et sans qu'on ait pu les pourvoir d'un sacrement si nécessaire. On demande

pourquoi, dans les terres infidèles et dans les plus vastes empires, Dieu permet que des peuples entiers manquent de ce secours, et soient privés de ces sources de vie qui nous sont ouvertes. On fait là-dessus bien des recherches, on propose bien des difficultés, on imagine bien des convenances : et moi, sans prétendre m'ingérer dans les conseils de la sagesse éternelle, je me contente d'adorer la profondeur de ses jugements. Car à qui appartient-il de connoître les voies du Seigneur, et qui peut pénétrer dans ses pensées? Mais, du reste, le point capital à quoi je m'attache, c'est de faire un retour salutaire sur moi-même; c'est d'apprendre de l'infortune des autres, et du triste abandonnement où ils semblent être, quel est donc le bien que je possède. Hé! mon Dieu, où en serois-je, si vous m'aviez traité comme eux; et pourquoi, Seigneur, avez-vous jeté sur moi un regard plus favorable? Qu'avoient-ils fait contre vous? qu'avois-je fait pour vous? Mystère de grace dont je suis redevable à votre miséricorde, et sur quoi je n'ai autre chose à dire que de m'écrier avec le Prophète royal, dans les mêmes sentiments d'admiration, d'amour et de gratitude : Le Dieu d'Israël, le Dieu de l'univers *n'en a pas usé de même envers toutes les nations*; il ne les a pas distinguées comme moi, *et ne leur a pas révélé ses commandements* (*Psalm.* 147). Heureux si je sais lui rendre ce qu'il attend de ma fidélité!

Second point. Engagements du baptême. Le baptême est une grace, nous n'en pouvons douter; mais c'est en même temps une dette. Nous y avons contracté des engagements inviolables; et pour concevoir une juste idée de ces engagements du baptême, considérons-en, dans une courte exposition, et l'étendue et la solennité. Engagements les plus étendus, puisqu'ils embrassent toute la loi; engagements les plus solennels, puisque nous en avons pris Dieu même à témoin, et toute son Église.

Je dis d'abord engagements les plus étendus : car comme l'Apôtre, instruisant les Galates, leur déclaroit, et, afin de donner plus de force à ses paroles, leur protestoit que quiconque, selon la pratique et l'esprit de l'ancienne loi, se faisoit circoncire, étoit dès-lors, et en conséquence de cette circoncision légale, étroitement obligé de garder tous les préceptes de la loi judaïque, ainsi dois-je, avec la même assurance, non seulement annoncer et déclarer, mais protester, à tout homme honoré dans la loi nouvelle du caractère de chrétien, que du moment qu'il commença de *renaître par l'eau et par le Saint-Esprit,* il commença d'être soumis à la loi et à toute la loi du divin législateur dont la grace lui fut communiquée; c'est-à-dire que dès ce jour et dès cet instant il s'assujettit à l'indispensable obligation où nous sommes de professer cette loi, de ne rougir jamais de cette loi, de vivre selon cette loi, de persévérer jusqu'à la mort dans l'observation de cette loi, d'éviter tout ce que cette loi défend, et de ne rien omet-

tre de tout ce qu'elle ordonne. Et parceque l'ennemi commun de notre salut, parceque le monde, la chair, s'opposent continuellement dans nous à la pratique de cette loi, et qu'ils emploient tous leurs efforts à nous en détourner, c'est pour cela qu'en entrant dans la milice de Jésus-Christ, nous avons renoncé à Satan et à toutes ses illusions, au monde et à toutes ses pompes, à la chair et à toutes ses cupidités. D'où vient que, selon l'excellente morale des apôtres, et les enseignements qu'ils nous ont laissés, avoir été baptisé en Jésus-Christ, c'est être mort au péché, mort à soi-même, à ses passions, à ses sens, à tous les desirs du siècle, pour ne mener sur la terre qu'une vie céleste.

Saints engagements, aussi solennels qu'ils sont étendus. Je dis engagements solennels, et c'est l'autre article que j'ajoute. En effet, ces engagements du baptême, ce sont des promesses, mais des promesses faites à Dieu, faites au ministre de Dieu, faites dans le temple de Dieu, à la face des autels, au milieu des fidèles, les uns simples spectateurs, les autres garants des paroles qu'ils ont données en notre nom, et que nous-mêmes, dans le cours des temps, nous avons confirmées. Quand donc, par le déréglement de nos mœurs, nous démentons des promesses si authentiques, et si dignes du maître auquel nous nous sommes dévoués, voilà ce que les Pères ont traité de parjure, de désertion, d'apostasie. Or n'est-ce pas le désordre presque général du christianisme? Où en sommes-nous, et que sommes-nous? Sommes-nous chrétiens, sommes-nous païens? A le bien prendre, nous ne sommes ni l'un ni l'autre : ni païens, puisque nous croyons en chrétiens; ni chrétiens, puisque nous vivons en païens. Quoi qu'il en soit, la sainteté de notre caractère en qualité de chrétiens, et la corruption de notre vie en qualité de pécheurs, c'est une alliance monstrueuse, c'est un abus sacrilége et une profanation.

Elle ne demeurera pas impunie. Ce saint caractère que nous aurons profané, nous le conserverons jusque dans l'enfer. Le réprouvé l'aura toujours devant les yeux, pour sa confusion et pour son désespoir ; et Dieu en aura toujours le souvenir présent, pour allumer sa colère et pour exciter ses vengeances. Car c'est de là en effet que les péchés d'un chrétien ont un degré de malice tout particulier, et c'est de là même aussi qu'ils doivent être punis plus rigoureusement. Nous mesurons la grièveté des péchés selon la sainteté des états; et, suivant cette règle très juste et très bien fondée, nous disons qu'un prêtre qui pèche est plus coupable qu'un simple laïque, parcequ'il est plus obligé, comme prêtre, à honorer son sacerdoce par la pureté de ses mœurs et par une conduite exemplaire. Nous disons de la même action qu'elle est plus criminelle et plus condamnable dans un religieux que dans un homme du monde, parceque le religieux est appelé à une plus haute perfection que le séculier. Or nous devons raisonner de même d'un chrétien, par comparaison avec tant de peu-

ples nés dans les ténèbres de l'infidélité et privés de la grace du baptême. Malheur à vous, disoit le Sauveur des hommes, parlant aux Juifs, et leur reprochant tout ce qu'il avoit fait pour eux dans le cours de ses prédications évangéliques, malheur à vous : car au jugement de Dieu vous serez traités avec plus de sévérité que ceux de Tyr et de Sidon! pourquoi? parceque ces idolâtres se seroient convertis, et qu'ils auroient fait pénitence sous le sac et sous la cendre, s'ils avoient été éclairés comme vous et prévenus des mêmes secours. Appliquons-nous à nous-mêmes cette terrible menace, et prenons garde qu'elle ne s'accomplisse un jour dans nous-mêmes, quand Dieu nous demandera compte du précieux talent qu'il nous a mis dans les mains. Comme il eût mieux valu pour Judas de n'être point né, que d'avoir trahi et vendu son maître, il vaudroit mieux alors pour nous de n'avoir jamais été initiés au christianisme, que de n'en avoir pas rempli les devoirs, et d'avoir violé des engagements aussi indispensables et aussi sacrés que le sont les promesses de notre baptême.

MERCREDI. — Jean-Baptiste faisant connoître Jésus-Christ comme juge de l'univers.

SERMON

SUR LE JUGEMENT UNIVERSEL.

Cujus ventilabrum in manu sua, et permundabit aream suam.
Il a le van en main, et il nettoiera son aire. MATTHIEU, chap. III.

Dans cette figure, qui ne reconnoît Jésus-Christ envoyé du ciel, non plus pour sauver le monde, mais pour le juger? Comme au temps de la moisson le laboureur prend le van dans ses mains et nettoie son aire, il viendra, ce juge des vivants et des morts, armé du glaive de sa justice, pour faire le discernement des Justes et des pécheurs, et pour rendre à chacun ce qui lui appartient. Jugement universel où cet Homme-Dieu présidera lui-même et en personne; pourquoi? par trois raisons : afin que ce jugement soit plus sensible, c'est la première; afin que ce jugement soit plus irréprochable, c'est la seconde; afin que ce jugement soit plus rigoureux, c'est la troisième : et voilà le sujet des trois points.

PREMIER POINT. Jugement par Jésus-Christ, afin que ce soit un jugement plus sensible. Développons cette première pensée. C'est un mystère de notre religion, que ce qui nous est déclaré en termes exprès dans l'Évangile au sujet du jugement général, savoir : que *le Père céleste*, tout Père et tout Dieu qu'il est, *ne juge personne, mais qu'il a donné à son Fils toute la puissance de juger* (JOAN., 5). Et ce qui paroît encore plus surprenant, c'est ce que l'Évangile ajoute, que le Père a donné cette puissance à son Fils, *non pas absolument et précisément parcequ'il est son Fils*, *mais parcequ'il est Fils de l'Homme*

(Joan., 5). Mystère qui ne nous est pas tellement révélé par la foi, qu'il ne se trouve en même temps fondé sur une très importante raison. Car, il est vrai, c'est à Dieu qu'il appartient de juger souverainement; mais, comme a fort bien remarqué saint Augustin, Dieu, demeurant dans la forme et dans la nature de Dieu, étoit trop élevé au-dessus de nous, trop éloigné de notre vue et de nos sens, pour entreprendre d'exercer lui-même à notre égard un jugement public et réglé. Il a fallu qu'il s'humanisât, et, si je l'ose dire, qu'il se proportionnât à nous; c'est-à-dire, il a fallu qu'il se fît homme, afin qu'ayant à juger des hommes, il pût se montrer sensiblement à eux et se faire entendre. Voilà ce qu'exprimoit admirablement le saint patriarche Job, lorsque, parlant à Dieu dans l'excès de sa douleur et dans l'amertume de son ame, il lui disoit: *Seigneur, ne me condamnez pas* (Job, 10) : quelque coupable que je sois, ne me poursuivez pas dans la rigueur de votre justice : mais suspendez-en les arrêts; et s'il est nécessaire, pour m'en défendre, que je me prévale de ma foiblesse, en vous opposant votre propre grandeur et l'excellence de votre être, permettez-moi de vous demander s'il vous convient d'entrer en jugement avec moi? *Avez-vous, comme moi, des yeux de chair? voyez-vous les choses comme je les vois? vos jours sont-ils semblables aux miens*, et êtes-vous homme mortel comme je le suis? Sentiment, au rapport même de l'Écriture, dont Job étoit prévenu, dans la connoissance anticipée qu'il avoit qu'en effet notre Dieu se feroit chair, et que, dans cette chair empruntée de nous, il seroit plus en état de faire comparoître devant lui toutes les nations, et d'appeler tout l'univers à son tribunal.

Nous le verrons donc, et nos yeux seront frappés de l'éclat de sa gloire. Nous le verrons, dis-je, *ce Fils de l'Homme, venir sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté* (Luc., 21). Quel spectacle, quel objet de terreur, quand, après les guerres, les famines, les pestes; après les tremblements de terre, les frémissements et les débordements de la mer; après la chute des étoiles, les éclipses de la lune, du soleil; après le bouleversement du monde et la résurrection générale des morts, il paroîtra accompagné de toute la milice du ciel, et qu'il s'assiéra sur son trône! *Les hommes en sécheront de peur* (Ibid.). Et qui ne trembleroit pas, à la présence de ce juge redoutable, devant qui toute distinction humaine disparoîtra, toute dignité sera abaissée, toute autorité détruite, toute grandeur anéantie? Car il n'y aura plus là, à proprement parler, ni grands, ni petits, ni rois, ni sujets, ni riches, ni pauvres : tout sera confondu; et, d'homme à homme, il ne restera plus d'autre différence que le mérite des œuvres. Craignons dès maintenant celui qu'il ne sera plus temps de commencer à craindre, lorsqu'il se fera voir sensiblement à nous, le bras levé, et prêt à lancer la foudre sur nos têtes. Honorons-le et imitons-le dans les travaux et les humiliations de son premier avénement, si nous voulons nous le

rendre favorable dans son avénement glorieux, et au grand jour de ses vengeances éternelles.

SECOND POINT. Jugement par Jésus-Christ, afin que ce soit un jugement plus irréprochable. Comme Dieu est la vérité même et la sainteté, c'est le caractère de tous ses jugements d'être saints et sans reproce. Dès que ce sont les jugements du Seigneur, dit le Prophète, ils n'ont point besoin de justification, puisqu'ils se justifient assez par eux-mêmes. Cependant, afin que ce dernier jugement, où tous les hommes seront cités et qui fera la consommation des siècles, fût encore, autant qu'il est possible et dans le sens que nous devons l'entendre, un jugement plus irréprochable, il falloit que Jésus-Christ même, rédempteur du monde, y tînt la place de juge, et qu'il y prononçât la sentence. La preuve en est évidente, et la voici : car s'il y a un jugement qui soit à couvert de tout soupçon, c'est-à-dire s'il y a un jugement qui ne puisse être suspect, ni de prévention, ni d'inimitié, ni d'antipathie, ni d'envie, ni d'intérêt propre, ni de toute autre disposition mauvaise et de toute autre passion, c'est sans doute celui d'un ami, celui d'un bienfaiteur, d'un patron, celui d'un frère uni à nous par les nœuds les plus étroits de la nature et du sang. Or Jésus-Christ, en qualité de Sauveur, est à notre égard plus que tout cela; et quel droit, par conséquent, le pécheur auroit-il de le récuser? Qu'aura-t-il à lui opposer? Quelle plainte aura-t-il lieu de former, ou de quelle excuse pourra-t-il s'autoriser?

Dira-t-il que c'est un juge préoccupé contre lui? mais de quel front oseroit-il le dire, lorsqu'il verra ce Dieu fait homme pour lui; lorsqu'il verra la croix où ce Dieu fait homme fut attaché pour lui; lorsqu'il verra sur le sacré corps de ce Dieu fait homme les cicatrices des plaies qu'il reçut pour lui? Dira-t-il qu'il n'étoit pas instruit des voies du salut, et qu'il ne les connoissoit pas? Mais comment pourroit-il le dire, lorsque ce Dieu fait homme lui présentera la loi qu'il est venu, comme nouveau législateur, nous enseigner autant par ses exemples que par ses paroles, et qui tant de fois, au milieu du christianisme (car c'est à des chrétiens que je parle ici), lui a été annoncée, notifiée, expliquée? Dira-t-il que les graces et que les moyens lui ont manqué? Mais auroit-il l'assurance de le dire à ce Dieu fait homme, qui lui produira son sang comme une source inépuisable de secours spirituels dont il fut si abondamment pourvu, qui lui demandera compte de tant de lumières et de vues, de tant d'inspirations et de mouvements intérieurs, de tant de retours secrets et de remords de la conscience, de tant d'avertissements, de conseils, d'exhortations, de leçons; qui lui fera le même reproche que Dieu faisoit à Jérusalem, et dans les mêmes termes : *Réponds, ame ingrate, réponds. Qu'ai-je pu faire pour toi, que je n'aie pas fait* (ISAI., 5)? et de tout ce que t'a suggéré la malice de ton cœur, que n'as-tu pas fait contre moi? De là cette conviction qui accablera le pécheur, forcé

de reconnoître la multitude et l'énormité de ses iniquités ; de là cette confusion qui le troublera, qui l'interdira, qui lui fermera la bouche. Hé ! quelle pourroit être sa défense? Quoi qu'il voulût alléguer en sa faveur, l'univers assemblé le démentiroit. Car c'est ainsi que le Saint-Esprit nous le fait entendre au livre de la Sagesse, et dans les termes les plus formels : *Il armera toutes les créatures pour tirer vengeance de ses ennemis, et le monde entier combattra avec lui contre les insensés* (*Sap.*, 5). Humilions-nous dès maintenant en sa présence. Ne cherchons point par de vaines excuses à nous justifier ; mais confessons-nous coupables et dignes de ses châtiments, afin que l'humilité de notre confession et la sincérité de notre repentir attirent sur nous ses miséricordes.

Troisième point. Jugement par Jésus-Christ, afin que ce soit un jugement plus rigoureux. Il paroît étrange, et il semble d'abord que ce soit un paradoxe, de dire que nous devons être jugés avec moins d'indulgence, parceque c'est un Dieu Sauveur qui nous jugera. Nous comprenons sans peine la parole de saint Paul : *Qu'il est terrible de tomber dans les mains du Dieu vivant* (*Hebr.*, 1). Mais qu'il soit en quelque sorte plus terrible de tomber dans les mains d'un Dieu médiateur, d'un Dieu qui nous a aimés jusqu'à se faire la victime de notre salut : voilà ce qui nous étonne et ce qui renverse toutes nos idées. Cette vérité néanmoins est une des plus constantes et des plus solidement établies : comment? c'est qu'après avoir abusé des mérites d'un Dieu Sauveur, et profané son sang précieux, le pécheur en sera plus criminel, et qu'une bonté négligée, offensée, outragée, devient le sujet de l'indignation la plus vive et de la plus ardente colère. Job disoit à Dieu : *Ah! Seigneur, vous êtes changé pour moi dans un Dieu cruel* (Job, 30). Funeste changement qu'éprouveront tant de libertins et de pécheurs, de la part de ce Dieu-Homme qu'ils auront, les uns méconnu en renonçant à la foi, les autres méprisé et déshonoré par la transgression de sa loi. Ce qui devoit leur donner un accès plus facile auprès de lui, et leur faire trouver grace, je veux dire les abaissements et les travaux de son humanité, sa passion, sa mort, c'est, par un effet tout contraire, ce qui l'aigrira, ce qui l'irritera, ce qui lui fera lancer sur eux les plus sévères arrêts et les anathèmes les plus foudroyants.

Juge d'autant plus inexorable qu'il aura été sauveur plus miséricordieux. Aussi est-il remarquable dans l'Écriture, qu'à ce dernier jour, qui sera son jour, il nous est représenté comme un agneau, mais *un agneau en fureur* (*Apoc.*, 6), qui répand de tous côtés la désolation et l'effroi. Telle est l'affreuse peinture que nous en fait le disciple bien aimé saint Jean, au chapitre sixième de son Apocalypse, lorsque annonçant par avance le dernier jugement de Dieu, dont il avoit eu une vue anticipée, et le décrivant, il dit que les rois, les princes, les potentats de la terre, les conquérants, les riches, que tous

les hommes, soit libres, soit esclaves, saisis d'épouvante et consternés, allèrent se cacher dans les cavernes et dans les rochers des montagnes, et qu'ils s'écrièrent : Montagnes et rochers, tombez sur nous, et dérobez-nous à la colère de l'Agneau : car le grand jour de sa colère est arrivé; et qui peut soutenir ses regards?

Il n'y aura donc point à lui remontrer, dans l'espérance de le fléchir, tout ce qu'il a fait et tout ce qu'il a souffert pour nous; il s'en souviendra, mais pour régler par ce souvenir même la mesure de ses vengeances. Je le sais; j'ai tout fait pour vous, tout souffert pour vous; mais vous en avez perdu tout le fruit. Or il faut que j'en sois dédommagé, que j'en sois vengé ; et pour cela : *Retirez-vous de moi, maudits! allez au feu éternel* (MATTH., 25). Ils y descendront, et c'est là qu'ils seront tourmentés, selon qu'ils auront été, dans la distribution de ses graces, plus ou moins libéralement partagés. Car la rigueur de ce jugement, quoique extrême du reste, aura ses degrés. Jugement rigoureux pour tous, mais plus encore pour les uns que pour les autres. Il ne tient qu'à nous de le prévenir, de nous rendre Jésus-Christ propice, en nous revêtant de son esprit et nous conformant à lui ; d'employer utilement ses dons, et de marcher dans les voies du salut qu'il nous a tracées; de pratiquer fidèlement son Évangile, de prendre tous ses sentiments, d'imiter toutes ses vertus. C'est ainsi que nous mériterons qu'il nous mette au nombre de ses élus, quand il fera cette fatale séparation des bons et des méchants, et qu'il nous dise : *Venez, vous qui êtes bénis de mon Père : possédez le royaume qui vous a été préparé dès la création du monde* (MATTH., 34).

JEUDI. — Jean-Baptiste faisant connoître Jésus-Christ comme rémunérateur de la vertu dans les Justes et les réprouvés.

SERMON

SUR LE BONHEUR DU CIEL.

Congregabit triticum suum in horreum.
Il amassera son blé dans le grenier. MATTHIEU, chap. III.

Ce n'est pas seulement pour la condamnation des pécheurs que Jésus-Christ a reçu de son Père le pouvoir de juger le monde, mais pour la gloire et la récompense des Justes. Comme le bon grain que le père de famille, selon l'expression figurée de saint Jean-Baptiste, fait recueillir et garder avec soin dans ses greniers, le Sauveur des hommes doit conduire avec lui ses élus dans son royaume, et leur faire goûter dans cette sainte patrie toutes les douceurs du bonheur céleste. Suprême bonheur, capable de nous rendre vraiment heureux, et dans la vie future, et dans la vie même présente : dans la vie future, où nous le posséderons; dans la vie même présente, où nous l'attendons. Nous allons donc voir en premier lieu comment la possession de ce bonheur est dans le ciel, pour les élus de Dieu, une félicité consommée ; et

nous verrons, en second lieu, comment, même dès ce monde, la seule attente de ce bonheur est déja, pour les élus de Dieu, une félicité anticipée. Deux vérités qui, par la haute estime qu'elles nous donneront de cette souveraine béatitude, nous engageront à y penser uniquement, et à redoubler sans cesse nos soins pour la mériter.

Premier point. Bonheur du ciel, bonheur dont la possession est pour les élus de Dieu une félicité consommée. Car un état où l'homme n'a plus rien à desirer de tout ce qui peut contribuer à sa béatitude, et un état où l'homme n'a plus rien à craindre de tout ce qui pourroit troubler sa béatitude et la terminer, voilà ce que nous pouvons appeler une félicité complète. Or tel est l'état des élus de Dieu dans le ciel. Ils possèdent Dieu, et dans Dieu ils trouvent le repos le plus parfait et l'assemblage de tous les biens : le repos le plus parfait, puisque Dieu est leur fin dernière, et que chaque être parvenu à sa fin s'y repose comme dans son centre : l'assemblage de tous les biens, puisque Dieu est seul tout leur bien, et que lui seul, par une conséquence naturelle, il leur tient lieu de toutes choses. C'est pourquoi le Sauveur des hommes disoit à ses disciples : *Quand vous serez avec moi dans ma gloire, vous ne demanderez rien à mon Père* (Joan., 16), leur faisant entendre que rien alors ne leur manqueroit. Mais qu'est-ce que cette possession de Dieu ? Qu'opère-t-elle dans l'ame bien heureuse ? comment la remplit-elle, la rassasie-t-elle, l'enivre-t-elle de ces torrents de joie dont a parlé le Prophète ? Mystères, nous répond le grand Apôtre, qu'il n'est permis à nul homme sur la terre de pénétrer; mystères au-dessus de tout ce que l'œil de l'homme a jamais vu, de tout ce que l'oreille de l'homme a jamais entendu, de tout ce que l'esprit de l'homme a jamais compris. Et de ce que ni l'œil de l'homme n'a jamais rien vu, ni l'oreille de l'homme n'a jamais rien entendu, ni l'esprit de l'homme n'a jamais rien conçu de pareil, n'est-ce pas cela même qui nous fait mieux connoître l'excellence de ce bonheur incompréhensible et ineffable ?

Quoi qu'il en soit, il nous suffit de savoir, et la foi nous l'enseigne, que dans cette béatitude tous les desirs de notre cœur seront tellement accomplis, qu'il ne nous restera plus rien à souhaiter; de même aussi que, dans tout l'avenir et dans tout le cours de cette éternelle béatitude, nous n'aurons plus rien à craindre, parceque c'est une béatitude sans terme, et qu'elle nous mettra à couvert de toutes les révolutions et de tous les changements. Ainsi nous a-t-elle été annoncée dans l'Évangile et promise par Jésus-Christ, comme *une joie* durable et permanente *que personne ne peut ravir ;* comme un bonheur indépendant de tout accident humain, de toute puissance ennemie; comme *une rédemption* (Luc., 21), un affranchissement, une délivrance de tous les maux, soit de l'ame, soit des sens; de toutes les entreprises et de toutes les persécutions où peuvent exposer l'animosité, l'envie,

la violence, l'intrigue, la cabale. Éternellement les élus du Seigneur, rassemblés dans son sein, aimeront Dieu et seront aimés de Dieu ; et dans cet amour mutuel et invariable, éternellement ils jouiront de l'abondance de la paix et des plus pures délices.

Que prétendons-nous et à quoi aspirons-nous, si ce n'est pas là que nous portons tous nos vœux? Qui nous arrête, et quel autre bonheur nous enchante? Où le faisons-nous consister, ce faux bonheur dont nous sommes si jaloux? Est-ce dans ces biens bornés qui jamais n'éteignent notre soif, et nous laissent toujours un vide infini dans le cœur? Quel opulent du siècle a dit quelquefois : C'est assez? Quel ambitieux, comblé d'honneurs, a dit : Il ne m'en faut pas davantage, et je ne vise pas plus haut? Quel voluptueux, nourri dans le plaisir, a dit : Je suis content, et je ne veux rien de plus? Est-ce dans ces biens passagers, que nous ne possédons jamais sans inquiétude, parceque nous savons à combien de revers et à quelles décadences ils sont sujets? Hommes aveugles et insensés ! jusqu'à quand le charme de la bagatelle nous fascinera-t-il les yeux, et nous cachera-t-il le seul bien solide et véritable que nous devons rechercher? Quelle comparaison de ce souverain bien, et de ses ombres sans fond et sans consistance, de ces vaines figures qui nous éblouissent et qui nous jouent? Cependant, par le renversement le plus déplorable et par une espèce d'ensorcellement, c'est à ces figures que nous nous attachons, et c'est après ces ombres que nous courons. Car voilà à quoi se passe la vie de tout ce que nous voyons de mondains : les uns tout occupés de leur agrandissement selon le monde; les autres dominés par un vil intérêt, et dévorés d'une insatiable avidité qui ne demande qu'à se remplir ; d'autres plongés dans une oisive mollesse, et uniquement attentifs à contenter leurs sensuelles cupidités ; tout aussi peu touchés de l'avenir que s'ils n'avoient rien à y prétendre, et qu'ils n'eussent aucune part aux promesses du Seigneur. Dis-je rien dont nous ne soyons témoins ; et pour peu qu'on ait de zèle, peut-on voir un égarement si prodigieux sans en ressentir la douleur la plus amère?

Second point. Bonheur du ciel, bonheur dont la seule attente est, dès ce monde même, pour les élus de Dieu, une félicité anticipée. Deux effets qu'elle produit dans une ame chrétienne : l'un est d'y retrancher les principes ordinaires des peines qui nous troublent en ce monde; et l'autre est d'y répandre une onction toute divine, et d'y faire couler les plus douces consolations par un avant-goût des biens de l'éternité. Donnons à l'un et à l'autre l'éclaircissement nécessaire.

Quels sont communément les principes de tant de peines dont nous sommes sans cesse agités et troublés? C'est notre extrême attachement aux biens de la vie, et c'est la vivacité de notre sentiment dans les maux de la vie. Nous estimons les biens de la vie, nous les aimons ; et de là, pour les acquérir ou pour les conserver, mille desirs qui

nous brûlent, mille passions qui nous déchirent, mille jalousies qui nous rongent, mille soins, mille embarras qui nous tourmentent. Nous redoutons les maux de la vie, nous y sommes sensibles à l'excès; et de là, soit que nous en soyons attaqués ou seulement que nous en soyons menacés, ces frayeurs mortelles qui nous dessèchent, ces impatiences qui nous aigrissent, ces dépits qui nous désespèrent, ces chagrins, ces désolations qui nous accablent. N'est-ce pas là ce qui fait dès maintenant le supplice de tant de gens; n'est-ce pas ce qui les rend malheureux?

Mais quel seroit le remède? c'est une sainte indifférence qui corrigeât cet amour désordonné des biens de la vie; et c'est une généreuse patience qui modérât cette sensibilité excessive dans les maux de la vie. Or telles sont les heureuses dispositions où s'établit une ame fidèle qui tourne toutes ses pensées vers le ciel, et ne s'occupe que du royaume de Dieu où elle est appelée. Voit-elle les grandeurs du monde, les fortunes du monde? tout cela ne la touche point, parcequ'elle sait qu'elle n'est point faite pour tout cela, mais qu'elle est destinée à quelque chose de plus grand. *J'ai prié le Seigneur*, dit-elle avec le Prophète-roi, et je lui ai demandé qu'*il me fît connoître ma fin* (*Psalm.* 38). J'ai considéré que *mes jours sont mesurés, et que toute la vie de l'homme ici-bas n'est que vanité;* qu'*il thésaurise sans savoir pour qui, et qu'après s'être fatigué inutilement, il disparoît comme un songe. Eh! quelle est donc mon attente?* ai-je conclu; *n'est-ce pas le Seigneur,* et ce qu'il me réserve dans sa gloire? Que m'importe tout le reste? Est-elle assaillie de disgraces temporelles, de souffrances, d'adversités, de misères; tout cela ne l'ébranle point, parcequ'elle sait que tout cela ne sert, en l'éprouvant, qu'à lui assurer la couronne qui est le terme de son espérance. *Je souffre*, s'écrie-t-elle avec l'Apôtre des nations, *mais je n'ai point de confusion* (2. *ad Tim.*, 1), et, au milieu de toutes les calamités humaines, je ne me laisse point déconcerter ni abattre : *car je n'ignore pas quel est celui en qui je me confie, et je puis compter qu'il me garde mon dépôt,* et que mon trésor ne périra point entre ses mains. Quel soutien! et dans ce lieu d'exil où nous vivons, s'il peut y avoir quelque bonheur pour nous, en concevons-nous un autre que ce dégagement du cœur, que cette paix inaltérable, que cette indépendance de toutes les vicissitudes et de tous les événements; que cette force, cette fermeté supérieure à tout ce qui peut arriver d'infortunes, de pertes, de traverses, d'humiliations, d'infirmités?

Que sera-ce, si nous ajoutons l'onction sainte et les consolations intérieures que l'on goûte à contempler la maison de Dieu et toutes ses richesses? Car dès cette vallée de larmes, où nous n'en avons encore qu'une image imparfaite et ne la voyons que de loin, la méditation, aidée de la grace, nous la rend en quelque sorte présente, et nous en fait déja sentir par avance les beautés inestimables. Mais n'entrepre-

nons point ici d'expliquer ce que c'est que ce sentiment, que ce goût : il en faut faire épreuve pour le connoître. David l'éprouvoit et le connoissoit, et c'est au souvenir de la céleste Jérusalem que son ame s'enflammoit, qu'elle s'abîmoit pour ainsi dire, et se perdoit heureusement en Dieu : *Seigneur, Dieu des vertus, que j'aime à me retracer la magnificence, l'éclat, la splendeur de vos tabernacles* (*Psalm.* 83)*!* Plus j'y pense, plus la vue que j'en ai me touche ; et le trait qui me pénètre est si vif, *que j'en tombe même en défaillance.* Tant de Saints l'ont éprouvé et l'ont connu ; bien d'autres l'éprouvent chaque jour et le connoissent : car, dans tous les états, malgré la corruption du siècle, il y a toujours, par la Providence divine, un petit nombre d'ames ainsi dégagées de la terre, et dont *tout le commerce est au ciel.* Envions leur sort, et déplorons le nôtre. Reconnoissons notre aveuglement, et travaillons à le guérir. Nous voulons dès ce monde une vie tranquille, et nous négligeons d'apprendre où se trouve cette tranquillité et ce calme. Ouvrons les yeux de la foi. Élevons-nous par l'espérance chrétienne au-dessus de tous les objets mortels et périssables ; et, pour notre bonheur même présent, ne nous occupons que du bonheur à venir.

VENDREDI. — Jean-Baptiste faisant connoître Jésus-Christ comme vengeur des crimes dans les pécheurs et les réprouvés.

SERMON

SUR LA DAMNATION ÉTERNELLE.

Paleas autem comburet igni inextinguibili.
Pour la paille, il la brûlera dans un feu qui ne s'éteint point. MATTHIEU, chap. III.

Je vous l'ai annoncé, pécheurs, et je viens encore ici vous le faire entendre : autant que notre Dieu est riche en miséricorde et libéral dans ses récompenses, autant est-il sévère dans ses arrêts et redoutable dans ses châtiments. Il ramasse le bon grain pour le conserver ; mais il rejette la paille pour la brûler. Il appelle à lui ses élus, et les couronne dans son royaume ; mais il sépare de lui ses ennemis, et les précipite loin de sa présence, dans un lieu de tourments. Que dis-je? Jusque dans ce lieu de torture, et au même temps qu'il les réprouve, il leur est toujours présent : et pourquoi? pour leur faire sentir toute la pesanteur de son bras, et pour déployer sur eux toute la rigueur de sa justice. Car sans donner dans aucune contradiction, ni que ces deux points se détruisent l'un l'autre, voici, selon l'idée que j'en conçois, en quoi je fais consister le terrible mystère de la damnation éternelle. Je dis que c'est tout ensemble, et dans une éternelle séparation de Dieu, et dans une présence éternelle de Dieu. Prenez garde : Dieu, comme Dieu et souverain bien, séparé pour jamais du réprouvé ; premier point : Dieu, comme vengeur et souverain juge, présent pour jamais au réprouvé ; second point. Deux arti-

cles importants que nous avons à développer, et deux grands sujets de nos réflexions et de notre crainte.

Premier point. Dieu, comme Dieu et souverain bien, séparé pour jamais du réprouvé. Afin de mieux comprendre le malheur de cette fatale séparation, il faut d'abord supposer que Dieu, comme Dieu, étant le souverain être, il est aussi le souverain bien : non seulement le souverain bien en lui-même et pour lui-même, mais le souverain bien de l'homme et sa fin dernière. Il faut encore poser, pour principe incontestable, que de vouloir être heureux, c'est un desir si naturel à l'homme, une inclination si nécessaire, que rien ne peut l'arracher de son cœur. D'où suit enfin une troisième vérité, que dans tous ses sentiments, dans toutes ses démarches, l'homme, par une pente née avec lui, et dont il n'est pas en pouvoir d'arrêter l'impression, tend sans cesse vers Dieu : comment cela? parceque sans cesse il tend vers son propre bien et son bonheur, et que Dieu seul est ce bien dont il ne peut se passer, et ce souverain bonheur qu'il cherche. Car, comme disoit à Dieu saint Augustin : *Seigneur, c'est pour vous que vous nous avez faits, et ce n'est que pour vous; et tant que notre cœur ne se reposera pas en vous, il sera dans l'agitation et le trouble.*

Voilà ce que le réprouvé sur la terre ne connoissoit pas, ou de quoi il n'avoit qu'une vue confuse. Il sentoit assez que tout ce que le monde lui présentoit ne lui pouvoit suffire; d'un objet il couroit bientôt à un autre, et toujours il lui falloit quelque chose de nouveau : mais ce quelque chose où il aspiroit et qui lui manquoit, qu'étoit-ce? il ne faisoit pas attention que c'étoit Dieu. Quand l'a-t-il connu? hélas! lorsqu'il n'a pu le connoître que pour son supplice et pour son désespoir. La mort, toute ténébreuse qu'elle est, en l'enlevant et l'ensevelissant dans ses ombres, lui a ouvert les yeux et l'a éclairé. Depuis ce terrible moment, il porte toujours dans son esprit l'image de Dieu profondément gravée; mais une image qui le consterne et qui l'accable, mais une image qui le transporte jusqu'à la fureur, mais une image qui, lui retraçant le prix infini du bien qu'il a perdu, lui retrace tout le malheur de la perte infinie qu'il a faite. En effet, plus de Dieu pour lui. Non pas que ce Dieu, dont il est séparé et entièrement abandonné, ne soit plus le Dieu de l'univers, ni qu'en particulier et à la lettre ce ne soit plus son Dieu; mais plus de Dieu en qui il puisse espérer, plus de Dieu qu'il puisse posséder, plus de Dieu qu'il puisse aimer de cet amour qui fait la béatitude des Saints, et qui devoit faire dans les siècles des siècles sa suprême félicité.

Ah! plus de Dieu! par conséquent plus rien : ni dons de la nature, ni dons de la grace, ni dons de la gloire, ni paix, ni repos; car la perte de Dieu enferme la perte de tout cela, ou ce qui peut rester de tout cela ne doit être qu'un surcroît de peine.

Séparation d'autant plus affreuse, et perte d'autant plus désolante,

qu'elle est irréparable. Dieu l'a dit, il a lancé ce foudroyant anathème, il a prononcé cette parole atterrante : *Retirez-vous!* jamais il ne la révoquera. Éternellement le réprouvé ressentira une telle perte, parcequ'éternellement il aura dans son souvenir l'idée du Dieu qui s'est séparé de lui, et qu'éternellement cette idée lui représentera l'excès de sa misère; éternellement il souhaitera d'être reçu au festin de l'Époux céleste, et Dieu éternellement lui dira : *Retirez-vous!* Éternellement il s'écriera : *Où est mon Dieu?* et Dieu éternellement lui répondra : *Retirez-vous* (Matth., 25)! De là quel dépit dans le cœur de ce malheureux, frappé d'une malédiction qu'il pouvoit prévenir, et dont il ne lui est plus possible de se relever! dépit contre Dieu, et dépit contre lui-même : contre Dieu, qui se rend inexorable à tous ses vœux, et inaccessible à toutes ses poursuites; contre lui-même, parceque lui-même il a commencé ce funeste divorce, et qu'il en est l'auteur; parceque de lui-même, et par une aveugle passion qui l'entraînoit, il s'est détaché de Dieu son créateur, pour s'attacher à de viles créatures. Jugez de ses sentiments, mondains ambitieux, mondains voluptueux, mondains avares et intéressés : jugez-en par ces douleurs mortelles et ces regrets qui vous percent l'ame, par ces cruelles jalousies dont vous vous rongez, par ces tristesses profondes où vous vous abîmez, par ces langueurs et ces défaillances où vous tombez, si quelquefois dans le monde il vous arrive, et surtout par votre faute, ou de vous voir exclus d'une préférence et d'un rang d'honneur à quoi vous pouviez prétendre, ou d'être frustrés d'un gain et d'une opulente fortune qui n'a dépendu que de vos soins et de votre vigilance; ou dans le cours d'un engagement sensuel, de perdre ce que vous aimez, et de ne plus éprouver de sa part que du mépris et de l'indifférence. Conclusion. Point de plus juste ni de plus salutaire, que celle du Prophète : *Pour moi, c'est au Seigneur que je veux me tenir inviolablement uni* (*Psalm.* 72) par la grace, et dès maintenant, afin que le péché ne m'en sépare jamais dans l'éternité.

Second point. Dieu, comme vengeur et souverain juge, présent pour jamais au réprouvé. Ce fut, entre les autres motifs, ce qui détermina le généreux Éléazar à demeurer ferme dans l'observation de la loi, malgré les ordres du tyran et la sévérité de ses menaces. *Il est vrai*, dit ce sage et zélé vieillard, *en obéissant au prince, ou feignant de lui obéir plutôt qu'à Dieu, je pourrai éviter le suplice qui m'est préparé de la part des hommes, et prolonger encore mes jours; mais, vif ou mort, je n'échapperai pas à la main vengeresse du Tout-Puissant* (2. *Mach.*, 6). Raisonnement solide, et digne de l'esprit de religion dont ce saint et glorieux martyr étoit animé. Car comme Dieu est présent dans le ciel pour y glorifier sa miséricorde, il est présent dans l'enfer pour y glorifier sa justice. Sa présence dans le ciel fait le bonheur des élus, et c'est ainsi que sa miséricorde y est glorifiée; et sa pré-

sence dans l'enfer fait le tourment des réprouvés, et c'est par-là qu'il y glorifie sa justice et qu'il venge ses intérêts. C'est donc lui qui de son souffle allume ce feu et ces tourbillons de flammes où les pécheurs, selon le terme de l'Évangile, sont ensevelis; c'est lui qui, par une vertu toute divine, sans nourriture nourrit ce feu, et, sans matière qui serve à son entretien, l'entretient; c'est lui qui, par un miracle supérieur à toute la nature, fait passer jusques à l'ame toute l'ardeur de ce feu, et lui en fait sentir toute la violence : comme si c'étoit un feu spirituel, ou que l'ame, toute spirituelle qu'elle est, devînt, ainsi que le corps, un sujet sensible et combustible; c'est lui qui, depuis la création du monde, par une action que toutes les révolutions des temps n'ont jamais ni interrompue ni altérée, renouvelle à chaque moment l'activité de ce feu, et qui, sans terme, sans fin, le fera subsister au-delà des siècles, et lui conservera toujours la même force : car, suivant la parole expresse de Jean-Baptiste, *ce feu ne s'éteint point*. Que dirons-nous encore? c'est lui qui, pour seconder sa colère, déchaîne toutes les puissances infernales, et les emploie, comme les ministres de ses vengeances, contre ces troupes de malheureux qu'il a précipités dans ce feu, et qu'il y tient liés et entassés; c'est lui qui, pour redoubler l'horreur de l'affreuse prison où il les a rassemblés, y répand ces épaisses ténèbres que ce feu, privé lui-même de toute lumière, ne peut percer ni éclairer; c'est lui qui, non content de cette peine de feu, quelque extrême qu'elle puisse être, y joint de plus ce ver intérieur, ce ver de la conscience, qui de sa pointe pique sans relâche le cœur du réprouvé, et le ronge impitoyablement sans le consumer; ce ver qui *ne meurt point* (MARC., 9), parceque le péché, d'où il naît, ne s'efface point, et que la mémoire ne s'en perd point.

Demeurons-en là, et ne nous engageons pas plus avant dans un détail que nous ne pourrions épuiser. Ne descendons point à des particularités qui ne nous sont pas assez connues pour les bien exprimer; mais arrêtons-nous à ces idées générales : que c'est Dieu alors qui punit en Dieu; que c'est Dieu qui se satisfait par un châtiment digne de sa majesté lésée et offensée; que c'est Dieu qui, sans compassion, sans nul sentiment d'amour, décharge toute sa haine sur une ame criminelle. Elle est dans ses mains; et qui pourra la dérober à ses coups? où ira-t-elle pour le fuir? et puisqu'il la suit jusque dans le fond de l'abîme où il la tient captive et asservie, quand, malgré lui, sera-t-elle en état d'en sortir? Je dis malgré lui : car jamais il ne le voudra; jamais, dis-je, il ne voudra qu'elle sorte de cet abîme de misère; jamais il ne le permettra, et c'est un point capital de notre foi. Il veut maintenant que par nos soins, aidés de sa grace, nous nous préservions de cette éternelle réprobation. Il nous fournit pour cela tous les moyens; il nous fait donner sur cela tous les avis nécessaires. Heureux, si nous y pensons; si nous marchons au milieu des dangers qui nous environnent, avec toute la vigilance et toute la précaution convenable; si

nous ne perdons jamais de vue le précipice où tant d'autres avant nous se sont laissé entraîner, et où chaque pas peut nous entraîner nous-mêmes. Gardons-nous de la présence redoutable de Dieu dans l'enfer, par une présence utile et profitable dès ce monde ; c'est-à-dire ayons Dieu dès ce monde toujours présent à l'esprit, comme ennemi du péché. Imaginons-nous partout le voir armé de son tonnerre, et sur le point d'éclater et de nous frapper. La frayeur dont cette pensée nous doit saisir ne sera point une frayeur chimérique. C'est la crainte la plus juste, puisqu'elle est fondée sur les principes les plus solides. C'est une crainte toute chrétienne, puisque Jésus-Christ lui-même a voulu nous l'inspirer dans cette grande maxime qu'il a prononcée, et qu'il a cru même, à raison de son importance, devoir confirmer par un serment. Méditons-la, repassons-la mille fois, afin que ce soit pour nous un appui inébranlable dans la voie du salut, et un préservatif assuré contre toutes les occasions et toutes les tentations. La voici : *Ne craignez point ces maîtres qui donnent seulement la mort au corps, et qui ne peuvent rien faire de plus. Mais je vais vous montrer qui vous devez craindre. Craignez celui qui, après avoir ôté la vie au corps, peut encore perdre l'ame et la damner. Oui, je vous le dis, voilà le maître qu'il faut craindre, et craindre souverainement* (Luc., 12).

SECONDE SEMAINE.

JEAN-BAPTISTE PRÊCHANT LA PÉNITENCE POUR DISPOSER LES PEUPLES A LA VENUE DE JÉSUS-CHRIST.

Après avoir annoncé Jésus-Christ aux peuples et le leur avoir fait connoître, il falloit les disposer à le recevoir, et c'est pour cela que Jean-Baptiste leur prêche la pénitence. Il leur prêche, 1. une pénitence prompte et sans retardement : *La cognée est déja à la racine de l'arbre* (Matth., 3) ; 2. une pénitence sincère et sans déguisement : *Rendez droites les voies du Seigneur* (Ibid.) ; 3. une pénitence humble et sans présomption : *Race de vipères, qui vous a appris à fuir la vengeance dont vous êtes menacés? Et ne dites point : Abraham est notre père* (Luc., 3); 4. une pénitence fructueuse et sans relâchement : *Faites de dignes fruits de pénitence* (Matth., 3); 5. une pénitence austère et sans ménagement : *Or son vêtement étoit de poil de chameau; il avoit autour des reins une ceinture de cuir, et sa nourriture, c'étoient des sauterelles et du miel sauvage* (Luc., 3) ; 6. une pénitence efficace et salutaire : *Tout homme verra le salut qui vient de Dieu.* (Ibid.)

DIMANCHE. — **Jean-Baptiste prêchant une pénitence prompte et sans retardement.**

SERMON

SUR LE DÉLAI DE LA PÉNITENCE.

Jam securis ad radicem arborum posita est.
La cognée est déja à la racine des arbres. LUC, chap. III.

Il n'y a donc point lieu de différer et d'attendre, puisque l'arbre est si près de sa chute, et que le coup qui va l'abattre va bientôt partir et le renverser. Parlons sans figure, ou tirons de cette figure l'avis important que Jean-Baptiste vouloit donner à tout pécheur actuellement engagé dans le désordre du péché, qui est de n'y point demeurer, de ne s'y point obstiner, mais de retourner promptement à Dieu, et de ne s'exposer pas aux suites funestes d'un retardement très dangereux. Je dis d'un retardement très dangereux; et, sans insister sur ces accidents imprévus, où la mort, par un juste châtiment de Dieu, surprend un pécheur qui diffère, mais pour ne prendre la chose que dans le cours même le plus naturel et le plus commun, arrêtons-nous aux deux effets les plus ordinaires du délai de la pénitence, et renfermons-les en deux propositions. Car le délai de la pénitence forme l'habitude du péché : c'est le premier effet et la première proposition; et, par un retour presque immanquable, l'habitude du péché entretient jusques à la mort le délai de la pénitence, et par-là conduit à l'impénitence finale : c'est le second effet et la seconde proposition. Expliquons-nous mieux et en moins de paroles : habitude du péché, effet du délai de la pénitence; délai de la pénitence, effet de l'habitude du péché; de l'un et de l'autre, impénitence finale : voilà ce que nous allons développer; et si ces vérités ne nous touchent pas, il faut que nous soyons bien peu sensibles aux intérêts de notre salut.

PREMIER POINT. Le délai de la pénitence forme l'habitude du péché. Il n'est pas difficile de le comprendre, et l'on en voit d'abord la raison. Car ce qui forme les habitudes, ce sont les actes fréquents et réitérés; et ce qui doit par conséquent former l'habitude du péché, ce sont les longues et fréquentes rechutes dans le péché. Or tel est l'état d'un pécheur qui diffère sa pénitence, voilà l'effet de ses remises continuelles et de ses retardements.

Il s'agit d'un homme que ses passions ont entraîné hors des voies de Dieu, et fait entrer dans les voies de l'iniquité; il s'agit d'une femme, d'une jeune personne que le monde éblouit, que le plaisir enchante, que certains objets attachent, que la sensibilité du cœur précipite dans les déréglements, ou secrets, ou même connus. Dieu les rappelle, il les presse par sa grace, on leur parle de sa part, on leur prêche la pénitence. Mais que répondent-ils? Ils ne s'aveuglent point assez pour prétendre justifier leur conduite; ils conviennent

qu'il y a du libertinage, et qu'ils ne vivent pas dans l'ordre, ni selon la loi de Dieu; ils comptent sur l'avenir, et ils se promettent bien de changer quelque jour, de prendre une route tout opposée, et de travailler sérieusement à la réformation de leurs mœurs. Mais ce jour, disent-ils, n'est point encore venu: il seroit trop tôt maintenant, et il faut attendre. Ah! il faut attendre! c'est-à-dire qu'il faut laisser le vice jeter de profondes racines et se bien établir; c'est-à-dire qu'il en faut contracter l'habitude, qu'il faut la laisser croître, et lui donner tout le loisir et tous les moyens de se fortifier; c'est-à-dire qu'il faut se lier au péché, se livrer au péché, se rendre le péché si familier qu'on ne le craigne plus, et qu'on n'en ait plus de scrupule. Car qu'est-ce que tous ces retardements dont on use, et à quoi se réduisent-ils, si ce n'est à multiplier les péchés en suivant toujours le même train de vie, en demeurant toujours dans les mêmes engagements, en s'abandonnant toujours aux mêmes excès; en ne corrigeant rien, mais ajoutant toujours crimes sur crimes, débauches sur débauches? Or, pour reprendre le principe que nous avons déja posé touchant l'habitude et son origine, n'est-ce pas là ce qui la fait naître, et n'est-ce pas ainsi qu'elle s'insinue dans un cœur et qu'elle se l'assujettit? Un premier péché ne la forme pas; mais, comme a remarqué saint Bernard, ce premier péché dispose au second; celui-ci donne une facilité toute nouvelle pour l'autre qui lui succède: de degrés en degrés la contagion se répand; le cœur se tourne au mal, il s'y accoutume, il s'y attache, et tombe dans un esclavage où il n'est presque plus maître de lui-même.

Triste vérité, d'autant plus constante que les habitudes vicieuses ont cela de propre, qu'elles s'impriment beaucoup plus aisément et plus profondément: pourquoi? parceque notre nature corrompue est plus disposée à les recevoir, et que nous portons au-dedans de nous-mêmes de malheureuses concupiscences qui les secondent et qui les appuient. Une prompte pénitence les préviendroit et leur couperoit court. Elle ne nous mettroit pas à couvert de toute rechute, et, quoique pénitents, nous ne serions pas impeccables, mais nous serions moins sujets à la tyrannie de l'habitude. En appliquant le remède aussitôt que le mal viendroit à paroître, on l'empêcheroit de s'invétérer. En jetant l'eau, selon la comparaison de saint Augustin, à mesure qu'elle entreroit, tout fragile et tout ouvert qu'est le vaisseau, on le garantiroit du naufrage. Et c'est à quoi l'Apôtre exhortoit si fortement les fidèles, et ce qu'il leur recommandoit par ces paroles: *Mes Frères, ne souffrez donc point que le péché règne dans votre corps mortel, en sorte que vous vous soumettiez à toutes ses convoitises* (*Rom.*, 6). Prenez garde: ce saint apôtre ne leur disoit pas précisément: Ne tombez jamais, et préservez-vous de tout péché: heureuse disposition, qui seroit bien à desirer, et qui n'est guère à espérer! Mais du moins, leur faisoit-il entendre, si, par le poids de la

foiblesse humaine, vous tombez quelquefois, si vous péchez, ne permettez pas au péché d'affermir son empire dans vous et sur vous, par une possession paisible et habituelle. Leçon d'une conséquence infinie ; leçon dont nous ne comprendrons jamais mieux la nécessité, que lorsque nous comprendrons toute la malignité d'une criminelle habitude. Le péché est un mal ; mais au-dessus de ce mal, tout extrême qu'il est, on peut dire qu'il y a quelque chose encore de plus pernicieux et de plus à craindre : et quoi ? c'est l'habitude dans le péché. Il n'y a qu'à consulter sur ce point de morale les Pères de l'Église et les maîtres de la vie chrétienne; il n'y a qu'à voir avec quelle force et en quels termes ils s'en expliquent. Mais allons plus loin : car peut-être dira-t-on que si, par le délai de la pénitence, l'habitude s'est formée, on n'est pas après tout sans ressource, et que désormais n'apportant plus à sa conversion de nouveaux retardements, on peut, par un vrai retour à Dieu, réparer le passé et sanctifier le reste de ses années: espérance dont on se flatte, mais espérance que doit pleinement détruire une seconde proposition qui va faire le sujet du second point.

Second point. L'habitude du péché entretient jusques à la mort le délai de la pénitence, et par-là conduit à l'impénitence finale. N'exagérons rien, et, pour nous renfermer dans les bornes de la vérité la plus exacte, convenons d'abord du sens de cette proposition, et mettons-y tous les tempéraments et toutes les modifications convenables. Ce n'est point une règle universelle ni absolue; ce n'est point à dire que l'habitude soit à la pénitence du pécheur un obstacle insurmontable, ni qu'elle le détermine tellement à persévérer dans son péché, qu'il ne lui soit plus libre d'en sortir. Ce n'est point à dire même que de temps en temps on n'ait vu et qu'on ne voie encore un petit nombre de pécheurs que la grace enfin, par un dernier effort, semble arracher à l'iniquité, et en qui elle triomphe de mille résistances, et des retardements les plus opiniâtres. Voilà, pour ne donner dans aucune extrémité, ce que nous sommes obligés de reconnoître. Mais du reste, il n'en est pas moins vrai que si le retour d'un pécheur d'habitude n'est pas impossible, il est toujours d'une difficulté extrême, et en voici la preuve convaincante. Car si le pécheur n'ayant point encore l'obstacle de l'habitude à surmonter, et avant qu'elle se soit fortifiée, n'a pas eu néanmoins le courage de rompre ses liens, et d'entrer dans les voies de la pénitence, que sera-ce quand, aux autres obstacles qui l'ont arrêté, celui-ci se trouvera joint? Que sera-ce, dis-je, quand il aura laissé le vice s'enraciner dans son ame, quand il se sera attaché plus étroitement que jamais au péché, qu'il se sera, pour ainsi dire, vendu au péché, asservi au péché, naturalisé avec le péché; quand, par la force et l'impression de l'habitude, il aura presque perdu tout le remords du péché, et que ce ne lui sera plus une charge sur la conscience, ni un sujet d'inquiétude?

De là remises sur remises, et retardements sur retardements. Ce n'est pas, comme je l'ai déja observé, qu'on rejette tout-à-fait la pénitence, et qu'on prétende ne quitter jamais son péché. Il n'y a qu'un petit nombre d'impies qui s'abandonnent à ce désespoir. Mais tandis qu'on se flatte, qu'on se promet de retourner quelque jour à Dieu, parcequ'on en voit l'indispensable nécessité; dans la pratique, et quant à l'exécution, on ne veut jamais se persuader que ce jour soit venu, et, selon que saint Augustin le témoigne de lui-même, on dit toujours: *Demain, demain; tantôt, tantôt; encore un peu, encore un peu.* Voilà par où tant de pécheurs, esclaves de l'habitude, vieillissent dans leurs désordres; et n'en avons-nous pas mille exemples devant les yeux? Cependant les années passent, la mort arrive, une dernière maladie se déclare, et alors même le malade croit toujours pouvoir remettre. Si, dans les premières atteintes du mal, on l'avertit de penser à lui, que répond-il? *Attendons* (Isai., 28). Si, dans le cours du mal qui augmente, on le presse de nouveau, même réponse: *Attendons encore.* Enfin, à force d'attendre, ou tout-à-coup il est surpris par une subite révolution qui l'enlève, ou, dans une extrémité qui lui ôte presque toute connoissance, tout sentiment, il ne fait plus qu'une pénitence imparfaite, qu'une pénitence précipitée et forcée. Tout cela veut dire qu'après avoir vécu dans l'impénitence, il meurt impénitent.

Concluons avec l'Apôtre: *Voici l'heure de nous réveiller de notre sommeil, voici le temps favorable, voici les jours de salut* (*Rom.*, 13): ne les perdons pas, et hâtons-nous. Car ces jours de salut, ce temps, cette heure favorable que nous avons présentement, nous ne les aurons pas toujours. Ils s'écoulent, et nous ne savons quand ils reviendront. Que dis-je, et savons-nous même si jamais ils reviendront? Peut-être nous persuadons-nous qu'une pénitence différée cause moins de peine, et qu'avec le temps elle devient plus aisée. Mais c'est une erreur, et la plus trompeuse de toutes les illusions. Tout le reste, il est vrai, s'affoiblit avec l'âge: le tempérament s'altère, les forces du corps diminuent, les lumières mêmes de la raison s'obscurcissent; mais les passions du cœur, mais les habitudes vicieuses prennent toujours de nouveaux accroissements. Le temps serre les nœuds et les endurcit; les années donnent à la passion et à l'habitude plus d'ascendant; et dans un âge avancé, non seulement on se trouve tel que l'on étoit dans une première jeunesse, mais c'est alors qu'on sent les funestes progrès du vice, et qu'on se voit presque hors d'état de l'attaquer et de le vaincre. De là cette maxime générale de remédier aux plus petits maux, et de bonne heure, afin d'en arrêter de plus grands où l'on se laisseroit entraîner. Maxime dictée par la sagesse humaine, et appliquée à toute la conduite de la vie, en quelque conjoncture et sur quelque sujet que ce soit; mais, à plus forte raison, maxime spécialement nécessaire dans la conduite du salut et dans la pénitence

chrétienne. Quoi qu'on en puisse penser et qu'on en puisse dire, vouloir sans cesse remettre sa pénitence d'un jour à un autre jour, d'une semaine à une autre semaine, d'un mois à un autre mois, c'est en quelque manière vouloir absolument et pour toujours y renoncer. Or y renoncez-vous en effet? y renoncez-vous pour jamais? Quelle est dans cette assemblée l'ame si endurcie, qu'une telle proposition ne lui fasse pas horreur? Voilà néanmoins à quoi l'on s'expose, et ce qu'on ne peut trop craindre ni prévenir avec trop de soin.

LUNDI. — Jean-Baptiste prêchant une pénitence sincère et sans déguisement.

SERMON

SUR LA PÉNITENCE DU CŒUR.

Rectas facite semitas ejus.
Rendez droites les voies du Seigneur. LUC, chap. III.

Ces voies du Seigneur, ce sont pour les pécheurs les voies de la pénitence, puisque c'est par la pénitence que nous nous rapprochons de Dieu, et que Dieu se rapproche de nous. Il faut que ces voies soient droites, il faut que notre pénitence soit sincère : car Dieu aime la vérité, et rien ne peut lui plaire de tout ce qui n'est qu'extérieur et apparent. C'est donc dans les sentiments du cœur que consiste la vraie pénitence ; c'est dans le cœur qu'elle doit naître, et du cœur qu'elle doit partir. Car, pour prendre la chose dans son fond, quelle est la nature de la pénitence, ou quelle en est la fonction la plus essentielle ? c'est de détruire le péché et de rétablir l'homme, à l'égard de Dieu, dans l'état d'où le péché l'a fait déchoir. Voici ma pensée. Le péché, disent les théologiens, consiste dans un mouvement de l'ame qui se détache de Dieu et s'attache aux objets créés ; et, par une règle toute contraire, la pénitence doit donc consister dans un retour de l'ame, qui se détache des objets créés et s'attache à Dieu. Or l'un et l'autre ne se peut faire véritablement et sincèrement que par la pénitence du cœur. Sans la pénitence du cœur, point de vrai détachement du péché, ou des objets qui ont été la matière du péché : premier point. Sans la pénitence du cœur, point de vrai attachement à Dieu, ni par conséquent de réconciliation avec Dieu : second point. Voilà, dans un partage également simple et solide, une des instructions les plus importantes.

PREMIER POINT. Sans la pénitence du cœur, point de vrai détachement du péché, ou des objets qui ont été la matière du péché. Ce n'est point par les larmes ni par les gémissements ; ce n'est point par les vœux, les longues prières, les promesses, les protestations ; ce n'est même précisément, ni par la confession de ses offenses, ni par la réparation qu'on en fait au jugement des hommes; ce n'est point,

dis-je, par tout cela qu'on se détache du péché : pourquoi ? parce-qu'avec tout cela on peut encore avoir au péché une attache secrète et criminelle. En effet, tout cela peut subsister et se trouver dans un pécheur, sans que le cœur y ait aucune part, ou sans qu'il y ait la part qu'il y doit avoir. Les Juifs s'humilioient, se prosternoient contre terre, se couvroient la tête de cendres, déchiroient leurs habits en signe de pénitence ; mais le Prophète leur reprochoit qu'en déchirant leurs habits, ils ne déchiroient ni ne brisoient pas leurs cœurs. Or dès que le cœur n'entre point dans ces démonstrations extérieures, elles ne peuvent opérer un vrai détachement du péché : la raison en est aisée à comprendre. Car qu'est-ce que se détacher du péché ? c'est renoncer au péché, c'est détester le péché, c'est prendre une sainte résolution de quitter le péché, et de ne le plus commettre. Or renoncer de la sorte, détester, résoudre, ce sont des opérations du cœur. Par conséquent, si le cœur n'agit, il n'y a ni vrai renoncement, ni vraie détestation, ni vraie résolution, et, par une même conséquence, point de vrai détachement du péché.

Mais, dira-t-on, le prêtre néanmoins, comme ministre de la pénitence, sans autres preuves que la parole du pécheur, que son accusation, sa confession, ses larmes, et les témoignages ordinaires de repentir, lui confère le bienfait de l'absolution. J'en conviens, et en cela il s'acquitte de son devoir, bien loin d'être repréhensible. Car ne pouvant lire immédiatement dans le cœur pour en connoître la véritable disposition, il est obligé de s'en tenir à certains dehors, et de former là-dessus son jugement. Ces dehors, naturellement et par eux-mêmes, sont les signes visibles du détachement intérieur. Ce ne sont que des apparences, je le sais : mais dès que le ministre a pris toutes les mesures convenables pour en bien juger, dès qu'il a fait tout l'examen nécessaire, et qu'il y a employé toutes les lumières de la prudence évangélique, alors, s'il se trompe, il n'est point responsable de son erreur ; elle ne lui peut être imputée, et le seul pénitent en doit rendre compte à Dieu.

Car, sous l'extérieur le plus apparent, Dieu sonde le cœur ; et parceque souvent il arrive que, sous le voile le plus spécieux, le détachement du cœur n'est pas tel qu'il doit être, que sert au pécheur l'absolution qu'il a reçue, ou qu'il a cru recevoir ? à le charger devant Dieu d'un nouveau crime, et à lui attirer de la part de Dieu un nouvel anathème. Terrible vérité pour tant de mondains et de mondaines, qui, par je ne sais quelle bienséance, viennent à certains jours de l'année se présenter au saint tribunal ! Sont-ils vraiment touchés? sont-ils dans le cœur vraiment détachés de leur péché ? prennent-ils les moyens de l'être, et y font-ils toute l'attention qu'il faut ? se détache-t-on sans violence, sans réflexion, sans une ferme détermination ? et cette violence, cette réflexion, cette détermination ferme et inébranlable, est-ce le fruit d'une revue courte et superficielle, d'une

confession faite légèrement et à la hâte, de quelques prières récitées par mémoire et prononcées avec indifférence, de quelques propositions ou de quelques velléités qui n'engagent à rien de particulier, ni ne décident rien? Sous cet appareil trompeur, la plaie reste toujours dans l'ame; et si l'on a jeté sur le feu quelques cendres pour le couvrir, il est toujours dans le cœur aussi ardent que jamais. La suite le montre bien, et dès la première occasion on n'éprouve que trop combien l'on tenoit encore au péché, et combien peu il avoit perdu de son empire. Mais vérité surtout terrible pour tant de mourants. Ils font assez entendre de soupirs et de regrets. On voit la tristesse répandue sur leur visage; on lit dans leurs yeux le trouble qui les agite, et la frayeur dont ils sont saisis. Ils réclament la miséricorde du Seigneur, ils déplorent amèrement la perte et le mauvais emploi qu'ils ont fait de leurs années. Mais de savoir s'ils sont pour cela pleinement dégagés des liens du péché, il n'y a que vous, mon Dieu, qui le puissiez connoître, puisqu'il n'y a que vous qui puissiez démêler les replis du cœur, et en découvrir les sentiments. Ce que nous savons, c'est que, malgré toutes ses marques de repentir, la pénitence de la plupart des pécheurs à la mort a toujours paru suspecte aux Pères de l'Église et aux maîtres de la morale chrétienne : pourquoi? parce-qu'ils ont toujours craint que ce ne fût pas une pénitence du cœur, c'est-à-dire une pénitence où le cœur se fût détaché réellement et sincèrement du péché.

Second point. Sans la pénitence du cœur, point de vrai attachement à Dieu, ni par conséquent de réconciliation avec Dieu. Je l'ai dit, et c'est un principe universellement reconnu, que la pénitence, en nous détachant du péché, doit en même temps nous rapprocher de Dieu. Telle est la doctrine expresse de saint Augustin, lorsqu'il nous enseigne que la pénitence est renfermée en deux mouvements tout contraires, l'un de haine, l'autre d'amour : de haine par rapport au péché, et d'amour à l'égard de Dieu. De haine, voilà le détachement du péché; et d'amour, voilà l'attachement à Dieu. Je n'examine point quel doit être le degré de cet amour : il me suffit que, sans quelque amour, ou parfait ou commencé, il n'y a point de pénitence recevable au tribunal de Dieu. Or qui ne sait pas que c'est le cœur qui aime, le cœur qui s'affectionne, le cœur qui s'attache : et de là qui ne conclut pas que, de la part du pécheur pénitent, il ne peut donc y avoir de véritable attachement à Dieu que par la pénitence du cœur? Faisons du reste tout ce qui nous peut venir à l'esprit de plus généreux, de plus héroïque et de plus grand; sacrifions nos biens, mortifions notre chair, versons notre sang, donnons notre vie : tout cela, sans l'action du cœur, n'est point s'attacher à Dieu ni aimer Dieu; et, par une suite évidente, tout cela n'est point conversion à Dieu, ni pénitence. Qu'est-ce donc? c'est, pour user des expressions figurées de

l'Apôtre, courir en vain, et battre l'air inutilement. C'est pour cela même aussi que Dieu, par la bouche des prophètes, rappelant les pécheurs et les invitant à la pénitence, ne leur recommandoit, à ce qu'il paroît, rien autre chose que de revenir à lui de cœur, de rentrer dans leur cœur, de se faire un cœur nouveau, parceque, n'étant point à lui de cœur, c'étoit n'y point être du tout.

Vérité que le Roi-prophète avoit bien comprise, lorsque, reconnoissant les désordres où la passion l'avoit conduit, et voulant en obtenir de Dieu le pardon, il lui disoit: Si, pour vous apaiser et pour me réunir à vous, vous demandiez, Seigneur, des victimes, j'en aurois assez à vous offrir : mais que seroit-ce pour un Dieu que le sang des animaux, et quelle estime feriez-vous de tous les holocaustes? Le grand sacrifice qui doit vous plaire, ô mon Dieu! poursuivoit ce roi pénitent, c'est celui de mon cœur. Sans cette offrande, toutes les autres ne vous peuvent être agréables: mais un cœur contrit et humilié devant vous, mais un cœur qui se tourne vers vous, qui se donne à vous, voilà ce que vous n'avez jamais méprisé, et ce que jamais vous ne mépriserez.

Non, il ne le méprise point; et que dis-je? il en est même jaloux, et tellement jaloux, qu'il daigne bien, selon le témoignage de l'Écriture, se tenir lui-même à la porte de notre cœur, pour nous en demander l'entrée et la possession. Il ne le méprisa point, ce cœur contrit, quand, touché de la pénitence de Manassès, il lui pardonna toutes ses impiétés et le rétablit dans tous ses droits; il ne le méprisa point, quand il remit à Madeleine tous ses péchés, parcequ'elle avoit beaucoup aimé, c'est-à-dire parcequ'ayant détaché son cœur de tous les engagements du monde, elle le lui avoit dévoué désormais et sans réserve; il ne l'a point méprisé en tant d'autres, et il ne le méprisera point dans nous.

Que de raisons nous engagent à lui faire ce sacrifice, et que de puissants motifs doivent nous exciter à cette pénitence du cœur! Après nous être séparés d'un maître si bon, et si digne d'un attachement éternel, retournons à lui, non point dans un esprit de servitude, ni par une crainte basse et toute naturelle, mais dans un esprit de confiance, d'espérance, d'amour. Si donc en ce saint temps il nous fait entendre sa voix, n'endurcissons point nos cœurs; mais ouvrons-les à sa grace, qui nous est communiquée pour les amollir et pour les rendre sensibles. A quoi le seront-ils, s'ils ne le sont pas à l'offense du souverain auteur qui les a formés, et qui ne les a formés que pour lui?

MARDI. — Jean-Baptiste prêchant une pénitence humble et sans présomption.

SERMON

SUR LA FAUSSE CONFIANCE EN LA MISÉRICORDE DE DIEU.

Genimina viperarum, quis ostendit vobis fugere à venturâ irâ?... Et ne cœperitis dicere : Patrem habemus Abraham.

Race de vipères, qui vous a appris à fuir la vengeance dont vous êtes menacés?... Et ne dites point : Abraham est notre père. Luc, III.

Ces Juifs à qui parle Jean-Baptiste descendoient d'Abraham, et s'en glorifioient; mais, pour confondre leur orgueil, ce zélé prédicateur leur reproche la corruption de leurs mœurs, jusqu'à les appeler races de vipères. En cette qualité d'enfants d'Abraham, ils pensoient être à couvert de la colère du ciel; mais le divin Précurseur leur annonce qu'elle éclatera sur eux, et qu'ils n'ont qu'une confiance présomptueuse qui les séduit. Telle est encore, par une juste comparaison, la fausse confiance de tant de pécheurs, qui se font de la miséricorde du Seigneur un prétexte pour s'autoriser dans leurs désordres et pour se flatter d'une impunité prétendue. Confiance que j'attaque aujourd'hui, et que nous allons considérer sous deux rapports : par rapport à Dieu, et par rapport au pécheur. Par rapport à Dieu, confiance la plus injurieuse : premier point. Par rapport au pécheur, confiance la plus trompeuse : second point. Heureux l'homme qui craint le Dieu tout puissant, et qui, touché de cette crainte, prend soin de le fléchir par l'humilité de la pénitence, et prévient ainsi ses jugements éternels !

Premier point. Confiance, par rapport à Dieu, la plus injurieuse. Dire : Dieu ne veut pas me perdre, il est bon, il est miséricordieux ; et, en conséquence de ce principe, se confirmer dans son péché et devenir plus libre à le commettre, c'est se rendre tout à la fois coupable envers Dieu, et de l'abus le plus énorme, et de la plus sacrilége profanation.

1. Abus le plus énorme : de quoi? de la bonté de Dieu. Car de cette bonté même de Dieu, qui est un des motifs les plus puissants pour nous attacher à lui, c'est prendre sujet et se faire une raison de se tourner contre lui. Hé quoi ! disoit l'Apôtre parlant aux Romains, *ignorez-vous que la miséricorde du Seigneur vous invite à la pénitence (Rom., 2)?* N'est-ce pas par sa miséricorde qu'il est plus digne de notre amour? Et est-il donc enfin une dureté de cœur pareille à celle d'un homme qui veut vivre ennemi de Dieu et dans un état de guerre avec Dieu, parcequ'il sait que Dieu l'aime assez pour être toujours disposé à le recevoir et à lui pardonner? 2. Profanation la plus sacrilége : car c'est profaner la miséricorde divine. Sa fonction la plus essentielle est d'abolir le péché en faisant grace au pécheur; mais par l'usage le plus monstrueux, et par le plus abominable renversement,

ce péché qu'elle doit effacer, un pécheur la fait servir à l'entretenir, à le fomenter et à le perpétuer. Voilà de quoi le Dieu d'Israël se plaignoit si amèrement à son peuple, et de quoi il peut se plaindre à nous-mêmes : *Vous m'avez fait servir à vos iniquités* (Isai., 43), comme si j'en étois le fauteur ; comme si ma miséricorde, cet excellent attribut de ma divinité, n'étoit qu'une indulgence aveugle et molle ; comme si, par une patience contraire à ma sainteté et aux intérêts de ma justice, elle devoit excuser tout, tolérer tout, me rendre insensible à tout.

Telle est en effet l'idée que le pécheur présomptueux conçoit de Dieu, et qu'il en veut concevoir : pourquoi? parceque cette idée est favorable à sa passion, et voici le mystère. Quelque libertin et quelque abandonné qu'il puisse être, il y a toujours de secrets reproches de la conscience qui le troublent ; et, à moins qu'il n'ait éteint dans son cœur toutes les lumières de la foi, les menaces du ciel et ses vengeances l'effraient malgré lui à certains moments. Mais que fait-il pour se délivrer de ces remords et de ces frayeurs? Il se figure dans Dieu une miséricorde selon son gré, une miséricorde qui ne lui manquera jamais, une miséricorde où il trouvera dans tous les temps une ressource prompte et présente. De cette sorte, il vient à bout de deux choses qui l'accommodent : l'une, de demeurer dans son péché ; l'autre, d'y être tranquille et sans alarmes. De demeurer, dis-je, dans son péché ; et voilà ce qui lui plaît, voilà ce qui fait toute la douceur de sa vie : mais afin de mieux goûter cette douceur, il faut qu'il y soit exempt de toute inquiétude ; et voilà ce qu'il obtient, ou ce qu'il tâche d'obtenir, en éloignant de son esprit, autant qu'il peut, les formidables jugements du Seigneur, et ne conservant que le souvenir de ses bontés infinies.

Or, à l'égard de Dieu, est-il un outrage plus signalé? Malheur à moi, mon Dieu, si la passion m'aveugloit jusqu'à ce point! Je me souviendrai de votre miséricorde ; et comment pourrois-je l'oublier, Seigneur, lorsqu'elle m'environne de toutes parts, et que dans mes égarements elle ne cesse point de me suivre et de m'appeler? mais je m'en souviendrai et je m'y confierai, pour me laisser vaincre enfin à ses aimables et favorables poursuites ; pour m'encourager moi-même, et m'exciter à rompre, par un généreux effort, les habitudes criminelles qui me retiennent ; pour me répondre du secours tout puissant de votre bras, qui m'aidera et me soutiendra ; pour me reprocher l'obstination de mon cœur, et pour la fléchir par la considération de tant d'avances que vous avez déja faites en ma faveur, et de tant de sollicitations auxquelles j'ai toujours résisté ; pour comprendre combien mon ame jusques à présent vous a été chère, combien elle l'est encore ; et pour apprendre ce que je dois à l'amour d'un Dieu qui, tout pécheur que je suis, veut me sauver. Car voilà, Seigneur, à quoi doit me servir la vue de cette miséricorde dont j'ai trop long-temps abusé ; voilà désormais l'usage que j'en dois faire.

SECOND POINT. Confiance, par rapport au pécheur, la plus trompeuse. Il compte sur une miséricorde dont il se rend spécialement indigne, et il s'expose par sa confiance même aux châtiments de Dieu les plus rigoureux. C'est donc une grossière illusion que cette confiance sur laquelle il s'appuie; et c'est, pour établir l'espérance de son salut, un fondement bien peu solide et bien ruineux.

1. Miséricorde dont il se rend spécialement indigne. Tout pécheur, dès-là qu'il est pécheur, est indigne de la miséricorde de Dieu : mais, outre cette indignité commune et générale, il y en a une spéciale et particulière; c'est celle du pécheur présomptueux. Car est-il rien par où l'on se rende plus indigne d'une grace, que d'en abuser, que de s'en jouer, pour parler ainsi, et de la mépriser; que de l'employer contre celui-même ou de qui on l'a reçue, ou de qui on l'attend? Or se rendre non seulement indigne, mais spécialement indigne de la miséricorde du Seigneur, et cependant faire fond sur elle et s'en tenir assuré, tandis qu'on l'insulte, tandis qu'on s'oppose à ses desseins et qu'on renverse toutes ses vues, tandis qu'on en tarit toutes les sources, n'est-ce pas une témérité insoutenable, et y a-t-il confiance plus vaine et plus chimérique? Hé quoi! les pénitents mêmes, je dis les vrais pénitents, touchés du repentir le plus vif et le plus sincère, n'osent encore se tenir assurés d'avoir obtenu grace. A en juger selon les règles de la prudence chrétienne, ils ont pris toutes les mesures nécessaires pour fléchir la divine miséricorde, et pour se la rendre propice. Ils se sont humiliés devant Dieu; ils ont eu recours à ses ministres; ils ont pleuré, gémi, renoncé à leurs engagements; ils se sont accusés, condamnés, assujettis à des exercices pénibles et contraires à toutes leurs inclinations. Que de sujets de confiance, et que de raisons pour bannir de leur esprit toute inquiétude! Cependant ils tremblent toujours; la vue de leur indignité les trouble, et les jette quelquefois dans des alarmes dont ils ont peine à revenir, tant ils sont frappés de cette parole de l'Ecclésiastique, que *nous ne devons point être sans crainte pour les offenses mêmes qui ont été remises* (*Eccli.*, 5). Comment donc le pécheur présomptueux peut-il demeurer tranquille sur celles qui sont à remettre, et dont tous les jours il augmente le nombre?

2. Confiance aussi qui expose le pécheur aux châtiments de Dieu les plus rigoureux. Mille exemples l'ont fait voir; et combien de fois Dieu, également jaloux de toutes ses perfections et de ses divins attributs, a-t-il montré aux hommes, par des coups éclatants, que s'il est miséricordieux, il n'est pas moins juste; et qu'autant qu'il est libéral et bienfaisant dans ses dons, autant est-il sévère et terrible dans ses vengeances?

Et sur qui les exercera-t-il avec plus de sujet, ces vengeances redoutables, si ce n'est sur des pécheurs qui se retirent de lui, qui s'obstinent contre lui, qui foulent aux pieds toutes ses lois, qui le trahissent et le déshonorent, en présumant de sa grace? Le jour viendra, dit-il,

et vous apprendra alors, mais à vos propres dépens et à votre ruine, *vous le verrez, vous le saurez, quel mal c'étoit pour vous d'abandonner le Seigneur votre Dieu* (JÉRÉM., 2), et de l'abandonner parceque vous vous répondiez à vous-mêmes de son amour. Ce n'étoit pas seulement l'offenser, mais l'insulter : or il aura son temps, où lui-même il insultera à votre malheur, quand la mort viendra fondre sur vous comme un orage, et que, dans une prompte et fatale révolution, vous vous trouverez tout-à-coup au fond de l'abîme. Car c'est ainsi que l'esprit du Seigneur s'en est expliqué, et telle est la menace qu'il vous fait encore aujourd'hui, mais peut-être pour la dernière fois : c'est à vous d'y prendre garde. De là, en effet, ces accidents imprévus que le ciel permet; de là ces morts subites qui surprennent un pécheur; de là cet aveuglement de l'esprit, dont Dieu le frappe; de là cet endurcissement du cœur où il le laisse tomber; de là ce foudroyant arrêt qu'il lui prépare dans l'éternité. Espérons et tremblons. Espérons en la miséricorde de Dieu, mais tremblons sous le glaive de la justice de Dieu. Deux sentiments si ordinaires au Prophète royal. Que notre confiance soutienne notre crainte, qui pourroit nous abattre; et que notre crainte retienne notre confiance, qui pourroit trop nous élever. Que l'une et l'autre, dans un parfait accord, nous conduisent au terme du salut!

MERCREDI. — Jean-Baptiste prêchant une pénitence fructueuse et sans relâchement.

SERMON

SUR LES FRUITS DE LA PÉNITENCE.

Facite fructus dignos pœnitentiæ.
Faites de dignes fruits de pénitence. LUC, III.

Ce ne sont point seulement des fruits de pénitence que demande Jean-Baptiste, mais de dignes fruits; et ces fruits consistent à rétablir l'homme pénitent dans l'ordre, d'où le désordre du péché l'a fait sortir. Il s'est déréglé par la transgression de ses devoirs, et voilà les fruits de son iniquité; mais c'est par la pratique de ces mêmes devoirs qu'il se remet dans la règle, et voilà les fruits de sa pénitence. Dignes fruits, si cette pratique est telle que Dieu la veut et qu'elle doit être; si, dis-je, c'est une pratique fidèle, et si c'est une pratique fervente. Comme donc on connoît l'arbre par ses fruits, on connoît notre pénitence par ses œuvres : je veux dire qu'on la connoît par l'accomplissement de nos devoirs. Pratique fidèle qui ne laisse rien échapper : premier point. Pratique fervente qu'une sainte ardeur anime, et que rien ne peut arrêter : second point. Daigne le ciel nous renouveler ainsi par la grace de la pénitence, et puissions-nous travailler nous-mêmes à ce changement par une conduite plus régulière et plus exemplaire!

PREMIER POINT. Pratique de nos devoirs, pratique fidèle qui ne laisse rien échapper. Quand Dieu parle, dans l'Apocalypse, à cet

évêque d'Éphèse dont la charité s'étoit refroidie, et qu'il l'avertit de faire pénitence : *Souvenez-vous,* lui dit-il, *d'où vous êtes déchu, et reprenez vos premières œuvres* (*Apoc.*, 2). Ces premières œuvres, c'étoient ses fonctions, c'étoient ses devoirs qu'il avoit négligés, et à quoi Dieu lui ordonnoit de s'appliquer avec une fidélité toute nouvelle. Sans cela, qu'est-ce que la pénitence? Car une solide pénitence n'est pas seulement de s'abstenir du mal qu'on a commis, mais de pratiquer le bien qu'on n'a pas fait. Voilà pourquoi Dieu, rappelant les pécheurs par la bouche de ses prophètes, et les exhortant à la pénitence, ne se contentoit pas de leur dire : *Quittez vos voies corrompues,* mais ajoutoit, *Marchez dans mes voies, marchez dans les voies de la justice.* Or nos devoirs, ce sont pour chacun de nous les voies de la justice, ce sont les voies de Dieu. Devoirs envers Dieu, devoirs envers le prochain, devoirs à l'égard de nous-mêmes. Devoirs envers Dieu, qui sont tous les devoirs de religion et de piété ; devoirs envers le prochain, qui sont tous les devoirs de charité, de miséricorde, de société, de droiture et d'équité, de vigilance sur autrui et par rapport à autrui, selon la différence des états et les divers degrés de subordination; devoirs à l'égard de nous-mêmes, qui regardent la réformation de nos mœurs et la sanctification de notre vie, le retranchement de nos vices et notre avancement dans les vertus. Devoirs généraux et devoirs particuliers : les uns qui nous regardent en général comme hommes, comme chrétiens, comme enfants de l'Église; les autres qui nous concernent spécialement et en particulier, selon les divers engagements et les obligations propres que nous imposent notre vocation, notre profession, notre condition, la place que nous occupons, le rang que nous tenons, le caractère dont nous sommes revêtus. Quel champ pour la pénitence, et que de fruits elle peut produire ?

Fruits abondants : car dans une exacte observation de ces devoirs, surtout après un libertinage de plusieurs années, il n'y a pas peu de violences à se faire, ni peu de victoires à remporter. A combien d'exercices faut-il s'assujettir, dont on n'a presque jamais eu l'usage? à combien de soins faut-il descendre, qu'on avoit jusque là négligés, et même tout-à-fait abandonnés ? Combien de dégoûts et d'ennuis y a-t-il à soutenir, et en combien de rencontres faut-il rompre sa volonté et agir contre son inclination ? Fruits solides, puisque dans la pratique de ses devoirs, tout communs qu'ils sont, il n'y a pas une perfection commune, et que rien au contraire n'est plus selon l'esprit et le gré de Dieu. Tout le reste est bon, et l'on n'en doit rien omettre autant qu'il est possible; mais les devoirs sont préférables à toute autre chose, et Dieu ne demande rien de nous plus particulièrement ni plus expressément. Fruits durables et permanents : d'autres pénitences qu'on peut s'imposer, et que suggère un saint desir de satisfaire à Dieu, sont passagères, elles ont leurs jours, elles ont leurs temps; mais l'accomplissement de nos devoirs est une pénitence de toute la vie ;

elle ne souffre point d'interruption, et c'est un joug que nous portons jusques au tombeau. Suivant ce plan, formons-nous l'idée d'une ame vraiment pénitente : car en voilà la plus juste image. Mais où la trouve-t-on, cette ame, et où voyons-nous de tels fruits ? Ne pourrois-je pas dire d'un pénitent de ce caractère ce qui est dit de la femme forte, qu'il *est aussi rare que ce qu'on apporte de plus précieux des extrémités du monde* (*Prov.*, 31) ? Malgré la corruption du siècle, nous entendons encore parler de quelques conversions : mais à quoi se terminent-elles ? à corriger certains excès, à se défaire de certains vices, de certains attachements honteux et scandaleux ; mais du reste en devient-on plus fidèle aux devoirs du christianisme, aux devoirs de son état, à tout ce qui est du bon ordre et d'une vie réglée ? Là-dessus nulle exactitude, nulle attention.

Second point. Pratique de nos devoirs, pratique fervente, qu'une sainte ardeur anime et que rien ne ralentit. C'étoit une excellente règle que donnoit l'apôtre saint Paul aux Romains, quand, pour leur apprendre de quelle manière ils devoient se comporter dans la loi nouvelle qu'ils avoient embrassée, il leur disoit : *Comme vous avez fait servir vos corps à l'impureté et au crime pour tomber dans le péché, faites-les servir maintenant à la vertu et au devoir, pour vous rendre saints* (*Rom.*, 6). Règle que tout pénitent doit s'appliquer à lui-même, et qui lui fournit un des plus puissants motifs pour exciter son zèle dans la nouvelle route où il est entré, et dans tous les exercices d'une vie chrétienne. Ce n'est point assez pour lui de se remettre à la pratique de ses devoirs : il faut de plus que la ferveur dont cette pratique est accompagnée la relève et la sanctifie. Car, doit-il dire, la même ardeur que j'ai eue dans mes égarements, et avec laquelle je me suis porté à tout ce qui pouvoit contenter mes passions au préjudice de mon devoir, ne seroit-il pas bien indigne qu'elle vînt à se refroidir dans mon retour et à m'abandonner, lorsqu'il s'agit de satisfaire à mes obligations les plus essentielles ?

Ferveur tellement nécessaire, que sans cela notre pénitence ni ses fruits ne peuvent long-temps se maintenir. Et en effet, sans ce feu, sans cette ferveur et la force qu'elle inspire, le moyen qu'un pénitent surmonte toutes les difficultés qu'il doit immanquablement rencontrer dans un genre de vie auquel il n'est point fait, et qui le gêne, qui le rebute, qui le tient toujours dans un état pénible et violent ? De là donc tant de pénitents, semblables à ces lâches combattants d'Éphrem, qui prirent la fuite au jour du combat et cédèrent dès le premier choc, se sont rendus aux moindres assauts et ont démenti toutes leurs résolutions : pourquoi ? parcequ'un fonds de tiédeur où ils sont demeurés, quoique pénitents, leur a affoibli le courage, et qu'ils ont manqué de fermeté pour résister. Et voilà aussi la dernière et la plus commune ressource qui reste à l'ennemi de notre salut, ou plutôt à la nature

corrompue, pour reprendre l'empire sur nous, et pour nous enlever tout le fruit de notre pénitence. A ces heureux moments où la grace nous touche, nous pénétre, nous possède, l'enfer, le monde, la nature, la passion, sont en quelque sorte réduits à se taire. On ferme l'oreille à toutes leurs suggestions, on repousse tous leurs efforts, on franchit toutes les barrières qu'ils nous opposent. Il faut qu'ils cèdent, et qu'ils nous laissent agir selon les saints mouvements qui nous transportent. Mais ce feu n'est pas toujours également vif. On pourroit l'entretenir: mais on n'y emploie pas les moyens convenables. Il diminue, il passe, il s'éteint : et si peut-être on n'en vient pas d'abord jusqu'à retomber dans les mêmes déréglements, du moins au bout de quelques jours on se relâche, on devient lent, froid, tout languissant. Or c'est alors que ces mortels ennemis sur qui l'on avoit eu l'avantage, et qui sembloient abattus et vaincus, commencent à se relever. C'est là l'heure justement, c'est la dangereuse conjoncture qu'ils attendoient pour renouveler leurs attaques. L'esprit tentateur sollicite plus fortement que jamais : le monde se présente avec ses charmes les plus engageants; la nature, la passion se réveillent, et, dans la disposition où l'on est, dans cette langueur et cet attiédissement, il n'est que trop ordinaire de rendre bientôt les armes et de reprendre ses premières voies.

Si nous voulons être à Dieu, soyons-y comme nous y devons être, et d'une manière digne de Dieu. Honorons-le d'autant plus, que nous l'avons plus déshonoré ; édifions d'autant plus le prochain, que nous l'avons plus scandalisé ; tâchons de regagner tout ce que nous avons dissipé de temps, de graces, de mérites, et enrichissons-nous d'autant plus, que nous sommes appauvris. Or tout cela ne se peut sans une ferveur toujours vive, toujours agissante. Telle a été la ferveur de Madeleine, et d'une multitude innombrable de pénitents dans tous les siècles : telle soit la nôtre !

JEUDI. — Jean-Baptiste prêchant une pénitence austère et sans ménagement.

SERMON

SUR LES OEUVRES SATISFACTOIRES.

Ipse autem habebat vestimentum de pilis camelorum, et zonam pelliceam circa lumbos suos. Esca autem ejus erat locusta et mel sylvestre.

Or son vêtement étoit de poil de chameau. Il avoit autour des reins une ceinture de cuir : et sa nourriture, c'étoit des sauterelles et du miel sauvage. MATTHIEU, III.

Ce n'est point seulement de bouche ni par ses paroles que Jean-Baptiste prêche la pénitence, mais par ses œuvres et par ses exemples. Ce vêtement grossier dont il est couvert, cette abstinence, ce jeûne perpétuel qu'il pratique, ce renoncement à toutes les aises et à toutes les douceurs de la vie, voilà ce qui dut être mille fois plus efficace sur les esprits de ses auditeurs, pour les porter à une pénitence austère, que tous les raisonnements et tous les discours. Quoi qu'il en soit, c'est

à cette pénitence, c'est à ces saintes rigueurs, à cette mortification des sens, à tout ce que nous appelons œuvres pénibles et satisfactoires, que nous engagent nous-mêmes deux grands intérêts : l'intérêt de Dieu, et notre intérêt propre. L'intérêt de Dieu que nous avons à venger : premier point. Notre intérêt propre que nous avons à procurer : second point. Voici une matière dont la délicatesse du monde sera offensée ; mais il faut que le péché soit puni, et l'on n'est pas pénitent pour mener une vie commode et molle.

Premier point. L'intérêt de Dieu que nous avons à venger, soit par un esprit de justice, soit par un esprit de reconnoisance et d'amour : double raison qui regarde Dieu directement, et qui, en vue de ses droits que nous avons violés, doit nous animer d'un saint zèle contre nous-mêmes.

1. Esprit de justice : car il est bien juste que Dieu, après l'offense qu'il a reçue de l'homme par le péché, reçoive aussi de l'homme, par une peine proportionnée, la satisfaction qui lui est due. Ainsi, nous devons là-dessus nous regarder comme juges établis par la justice divine entre Dieu même et nous. Dieu nous dit à chacun ce qu'il disoit par son prophète aux infidèles habitants de Jérusalem : *Soyez juges entre moi et ma vigne* (Isai., 5) ; c'est-à-dire entre moi et vous, pécheur que j'ai formé, que j'ai cultivé avec le même soin que le vigneron cultive une vigne dont il veut recueillir de bons fruits. Où sont-ils ces fruits que j'attendois ? sont-ce tant d'iniquités où la passion vous a porté? sont-ce tant d'outrages que vous m'avez faits et à ma grace ? Voilà donc sur quoi nous devons prendre en main la cause de Dieu et nous juger nous-mêmes, sans égard, ni aux prétextes de l'amour-propre, ni aux répugnances de la nature, ni aux révoltes des passions ; car il n'y a que l'équité qui doive ici nous animer et nous conduire. Selon cette droite équité, nous mesurerons le vengeance par la grièveté de l'offense ; et plus nous nous reconnoîtrons criminels, plus nous redoublerons le châtiment et la peine. Or pour comprendre combien nous sommes coupables, comprenons, autant qu'il est possible à la foiblesse de nos connoissances, ce que c'est que Dieu, et ce que c'est que l'homme rebelle à Dieu : ce que c'est, dis-je, que Dieu, et combien les droits de ce souverain maître sont inviolables et sacrés ; ce que c'est que l'homme devant Dieu, et quelle est sa dépendance, quels sont ses devoirs. De là nous conclurons de quoi nous sommes redevables à Dieu en qualité de pécheurs : et que faudra-t-il davantage pour nous déterminer à tout ce qu'il y a, dans une vie pénitente, de plus rude et de plus sévère?

2. Esprit de reconnoissance et d'amour. Plus un pécheur pense à la grace que Dieu lui a faite en le rappelant, en se réconciliant avec lui, en lui remettant son péché et la peine éternelle où l'exposoit son péché, plus il sent croître son amour pour un maître dont il ne peut assez admirer l'infinie miséricorde ; et plus il est touché d'amour pour

Dieu, plus il se condamne lui-même, plus il se hait lui-même de cette haine évangélique qui nous sauve en nous perdant. Dans cette disposition, on ne cherche guère à s'épargner. Vous m'avez pardonné, mon Dieu, et c'est pour cela que je ne me pardonnerai pas moi-même; vous pouviez exercer sur moi vos vengeances pendant toute l'éternité: je le méritois; mais vous ne l'avez pas voulu; et c'est pour cela que je veux, au moins dans le temps, vous venger de moi-même, selon qu'il vous plaira de me l'inspirer, et que votre gloire le demandera. Ah! Seigneur, j'étois un ingrat lorsque je me suis tourné contre vous, et que j'ai transgressé vos divins commandements. Tant de bienfaits que j'avois déja reçus, c'étoient des raisons bien fortes pour vous être fidèle jusques à la mort, et pour ne me détacher jamais de vous. Je vous ai toutefois oublié, et j'ai suivi la passion qui m'entraînoit; mais dans mon égarement même vous avez pris soin de moi, vous m'avez recherché, et vous daignez me recevoir. Or après cette nouvelle grace, ne seroit-ce pas dans moi une ingratitude toute nouvelle et même le comble de l'ingratitude, si je refusois de vous satisfaire, si je ne voulois me faire pour cela nulle violence, si je ne voulois rien supporter pour cela, et si de moi-même je ne me condamnois à rien? Ainsi parle une ame contrite; et de là à quoi n'est-elle pas préparée? quelles réparations ne voudroit-elle pas faire à Dieu? Il n'y a point d'état si mortifiant dont elle ne se juge digne, et souvent on est plutôt obligé de la retenir que de l'exciter. Mais nous, par des principes bien opposés, de quels ménagements n'usons-nous pas, lors même que nous sommes pénitents, ou que nous croyons l'être? La pénitence consiste dans le repentir du cœur, il est vrai; mais dès que ce repentir est dans le cœur, il se produit au-dehors et passe bientôt aux œuvres; autrement, il est bien à craindre que ce ne soit un faux repentir qui nous trompe, et une illusion que nous n'apercevons pas, ou que nous nous cachons à nous-mêmes, mais que Dieu connoît.

Second point. Notre propre intérêt que nous avons à procurer, soit pour la vie présente, soit pour l'autre vie : deux motifs qui nous regardent spécialement, et qui, en vue des avantages attachés aux œuvres d'une pénitence satisfactoire, sont encore pour nous de nouveaux engagements à les pratiquer, autant que notre condition le comporte, et selon qu'elle le peut permettre.

1. Par rapport à la vie présente. Le plus grand intérêt que nous ayons sur la terre, c'est de vivre dans la grace de Dieu, et de mettre par-là à couvert notre salut; de tenir en bride nos passions, et de réprimer leurs appétits déréglés; de nous prémunir contre les tentations du démon, contre les dangers du monde, contre les illusions de la cupidité, contre les convoitises de la nature corrompue; de marcher ainsi dans les voies du ciel, et d'y persévérer jusques à la mort. Or qui ne sait pas que le moyen le plus assuré pour tout cela, ce sont les

exercices de la mortification chrétienne? Mener une vie aisée, passer ses jours dans le repos et dans le plaisir, ne rien refuser à sa sensualité et à ses desirs de tout ce qu'on croit pouvoir leur accorder sans crime, et en même temps vouloir garder son cœur et le préserver de toute corruption, c'est vouloir être au milieu du feu, et ne pas brûler. *Ils se sont réjouis,* disoit le Prophète, *ils se sont traités et nourris délicatement, ils se sont engraissés* (*Deut.*, 32); et qu'est-il arrivé de là? *C'est qu'ils ont abandonné le Seigneur, leur Dieu et leur Créateur.* Source ordinaire de tant de vices qui règnent parmi les hommes, et dont les Saints ne se sont garantis qu'en se renonçant eux-mêmes, et en se déclarant les plus implacables ennemis de leurs corps. Que dis-je? tout Saints qu'ils étoient, et avec toutes les pénitences qu'ils pratiquoient, ils n'ont pu même éteindre absolument dans eux le feu de cette concupiscence qu'ils avoient apportée en naissant. Quoique morts en apparence, ou réduits par la continuité de leurs abstinences et de leurs jeûnes, par les excès de leurs austérités, à n'être plus, pour ainsi dire, que des cadavres vivants, ils ressentoient néanmoins encore l'aiguillon de la chair. Le grand Apôtre lui-même n'en étoit pas exempt : il s'en plaignoit humblement à Dieu, et il demandoit avec instance d'en être délivré. Saint Jérôme, jusque dans le fond de son désert, en éprouvoit les importunes atteintes, et en gémissoit. Que seroit-ce s'ils eussent flatté leurs sens, et qu'ils eussent vécu dans les délices?

2. Par rapport à l'autre vie. Car c'est une loi indispensable que le péché soit expié, et que la justice de Dieu soit satisfaite, ou maintenant, ou après la mort. Maintenant nous sommes, pour parler de la sorte, dans nos mains; mais après la mort nous serons dans les mains de Dieu. Or l'Apôtre nous avertit que *c'est une chose terrible que de tomber dans les mains du Dieu vivant* (*Hebr.*, 10) : pourquoi? parceque ce n'est plus proprement alors sa miséricorde qui agit, mais sa plus pure et plus étroite justice. Car c'est là, selon le langage de l'Évangile, que Dieu redemande tout, et qu'il fait tout payer jusqu'à un denier. Il vaut donc bien mieux nous acquitter dès ce monde à peu de frais : je dis à peu de frais; et qu'est-ce en effet que toute la pénitence de cette vie, en comparaison de ce feu où les ames sont purifiées des taches qu'elles emportent avec elles, et qu'elles n'ont pas pris soin d'effacer? Que ne pouvons-nous là-dessus les interroger! que ne pouvons-nous être témoins de leurs regrets, lorsqu'elles pensent à la perte qu'elles ont faite, en ne ménageant pas des temps de grace qui leur devoient être précieux, et où il ne tenoit qu'à elles de prévenir toutes les peines qu'elles endurent! O si elles étoient en état de les rappeler, ces heureux moments! s'il leur étoit permis de revenir sur la terre, et de réparer l'extrême dommage que leur a causé une trop grande indulgence pour elles-mêmes et pour leurs sens! que leur proposeroit-on de si austère qui les étonnât; et quel prétexte la délicatesse de la chair pourroit-elle leur opposer qui les arrêtât? Déplorable aveuglement

des mondains! leur sensibilité est infinie, le moindre effort les incommode, la moindre douleur leur paroît insoutenable; et ils ne craignent point de s'exposer à des flammes dont l'atteinte la plus légère est au-dessus de tout ce que nous pouvons imaginer de plus douloureux. Apprenons à mieux connoître nos véritables intérêts : moins nous nous épargnerons, plus nous gagnerons.

VENDREDI. — Jean-Baptiste prêchant une pénitence efficace et salutaire.

SERMON

SUR L'EFFICACE ET LA VERTU DE LA PÉNITENCE.

Et videbit omnis caro salutare Dei.
Tout homme verra le salut qui vient de Dieu. LUC, III.

Effet merveilleux de la pénitence! elle nous ramène à Dieu, elle nous remet en grace avec Dieu, elle nous procure le salut qui vient de Dieu. *Tout homme,* disoit Jean-Baptiste, prêchant lui-même la pénitence, *tout homme le verra, ce salut:* c'est-à-dire que tout pécheur aura part aux avantages inestimables de cette pénitence, s'il en prend les sentiments et s'il en suit les saintes impressions. Est-il une vérité plus consolante? et de quelle confiance n'est-elle pas capable de nous remplir, à quelques égarements que nous ayons été sujets? Confiance chrétienne, confiance absolument nécessaire pour la conversion du pécheur, puisque sans cela il doit désespérer de la miséricorde divine, et s'abandonner à tous les excès où le désespoir peut le précipiter. Il nous est donc bien important de savoir quelle est l'efficace et la vertu de la pénitence, afin que nous ayons recours à cette piscine salutaire, et que nous y cherchions la guérison des blessures de notre ame. Or tout se réduit à deux articles, savoir : qu'il n'y a point de pécheur que la pénitence ne puisse justifier, et qu'elle ne puisse sanctifier. Deux avantages tout différents : justifier le pécheur, et sanctifier le pécheur. Justifier le pécheur, c'est précisément le rétablir dans la grace de Dieu, qu'il avoit perdue : mais parceque dans cet état de grace il y a divers degrés, sanctifier le pécheur, c'est de plus le faire monter à cette perfection qui distingue les élus de Dieu et qui en rehausse le mérite. Ainsi le pécheur justifié par la pénitence, sanctifié par la pénitence, voilà le double miracle qu'elle opère dans nous. Parlons encore autrement, et disons : Nul péché si grief et si énorme que la pénitence ne puisse effacer, et nulle sainteté si haute et si parfaite où la pénitence ne puisse nous élever.

PREMIER POINT. Nul péché si grief et si énorme que la pénitence ne puisse effacer; et par-là même, point de pécheur qu'elle ne puisse justifier. Cette proposition suppose une vraie pénitence, une pénitence parfaite, une pénitence accompagnée de toutes les conditions requises : car c'est en ce sens que nous devons l'entendre. Or tel est alors

son pouvoir, qu'il n'y a rien dont elle n'obtienne une rémission assurée, une rémission prompte, une rémission entière; et c'est ainsi qu'en humiliant l'homme devant Dieu, elle triomphe du cœur de Dieu, quelque irrité qu'il soit, et lui fait une espèce de violence pour le fléchir et le gagner.

Rémission assurée: non pas que Dieu, selon les droits de sa justice, ne pût rejeter le pécheur, et lui refuser sa grace pour jamais. Mais la miséricorde l'emporte sur cette justice rigoureuse; et c'est assez que le pécheur, renonçant à son péché, lève l'obstacle qui le séparoit de Dieu, pour engager Dieu comme un père tendre, ou comme ce bon pasteur de l'Évangile, à recevoir cette brebis égarée, et à reprendre en faveur de cet enfant prodigue les premiers sentiments de son amour. Nous en faut-il d'autre garant que Dieu lui-même et que sa parole? Toutes ses Écritures sont pleines sur cela des promesses les plus authentiques et les plus expresses. Point d'exception : elles s'étendent à tout péché, de quelque nature qu'il soit, et quelque abominable que nous le puissions concevoir. On ne peut lire, sans en être frappé et comme saisi d'horreur, tous les reproches que le Dieu d'Israël faisoit à son peuple. C'est une nation vendue au péché, disoit le Seigneur, c'est un peuple chargé de toutes les iniquités, une race pervertie et corrompue; ce sont des enfants ingrats et scélérats : malheur à eux! Quelle image et quel anathème! Ne semble-t-il pas qu'il n'y avoit plus de ressource pour ce peuple, et qu'ils étoient perdus? Cependant que s'ensuit-il de tout cela? Après tant de reproches et de si terribles menaces, *Revenez*, conclut le même Seigneur parlant aux mêmes pécheurs, *convertissez-vous, cessez de faire le mal et ne craignez point. Quand vos péchés seroient comme l'écarlate, ils deviendroient comme la neige; et quand vous auriez été tout noircis de crimes, vous serez blancs à mes yeux comme la laine la plus blanche* (Isai., 1). Quelle assurance pouvons-nous demander plus formelle et plus marquée?

Rémission prompte : un moment suffit; comment cela? c'est qu'il ne faut qu'un moment pour former l'acte d'une contrition parfaite. Or cet acte est toujours et immédiatement suivi de la rémission. David avoit péché : le Prophète, de la part de Dieu, vient lui reprocher son crime, un adultère et un meurtre tout ensemble. Mais, à la voix du Prophète, ce roi pécheur ouvre tout-à-coup les yeux, rentre en lui-même, se reconnoît coupable, se tourne vers Dieu, et, dans un sentiment de repentir, s'écrie : *J'ai péché contre le Seigneur* (2. *Reg.*, 12). Que lui répond Nathan? Il ne lui dit pas, Le Seigneur vous pardonnera; il ne lui dit pas, Allez vous humilier, prier devant l'arche et demander miséricorde, le Seigneur vous l'accordera : mais il lui dit, dès l'heure même et sans retardement : *Le Seigneur a éloigné de vous votre péché,* vous ne mourrez point. C'est-à-dire, le Seigneur vous a pardonné, votre péché vous est remis, vous voilà réconcillié et en état de grace. Du moment qu'un criminel crucifié à côté de Jésus-Christ lui eut témoi-

gné son regret, et que, se reconnoissant digne du supplice qu'il enduroit, il lui eut fait, avec un cœur contrit et pénitent, cette humble prière : *Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez dans votre royaume*, que lui promit ce divin maître? *Je vous le dis en vérité*, lui répondit Jésus, *dès aujourd'hui vous serez avec moi dans le paradis* (Luc, 23). Différence remarquable entre la rémission du péché et la satisfaction : celle-ci demande des œuvres et du temps; mais l'autre ne veut qu'un mouvement du cœur et qu'un instant.

Rémission entière. Car Dieu ne pardonne point à demi, et sa grace n'est point partagée. En remettant un péché, j'entends un péché mortel, il remet tous les autres; de même aussi que le pécheur vraiment contrit d'un péché l'est de tous les péchés dont il se trouve chargé devant Dieu.

Rémission même si réelle et si complète, que, selon le langage de l'Écriture, Dieu perd en quelque manière le souvenir de tout le mal que le pécheur a commis. *L'impiété de l'impie tombera sur lui; mais s'il se remet dans le devoir et qu'il fasse pénitence, je ne me ressouviendrai plus de toutes ses injustices, et il vivra* (Ezech., 18). Non pas que Dieu en effet les perde jamais de vue, puisqu'il est incapable du moindre oubli, et que tout le passé comme l'avenir lui est toujours présent. Mais le pécheur alors n'est plus aux yeux du Seigneur un objet de colère; et comme si tous ses péchés avoient été rayés des livres de la sagesse divine, Dieu n'y pense plus pour les lui imputer, et le condamner à une peine éternelle.

Ne disons donc point comme Caïn : *Mon iniquité est trop grande; je n'en aurai jamais le pardon* (*Gen.*, 4). Ce seroit faire injure au Père des miséricordes. *Eh! pourquoi mourrez-vous, maison d'Israël* (Ezech., 21)? Pourquoi, pécheur, n'irez-vous pas vous jeter dans le sein de votre Dieu, tandis qu'il vous est ouvert, et que la pénitence peut vous y conduire? Il vous appelle, venez : venez, dis-je, qui que vous soyez. Si vous vous rendez sourd à sa voix, et si vous le forcez de vous perdre, vous ne pourrez attribuer votre perte qu'à vous-même. Car c'est vous-même, vous dira-t-il, qui vous êtes obstiné contre ma grace. Votre innocence avoit malheureusement échoué, et fait un triste naufrage; mais je vous présentois une planche pour vous sauver. Vous étiez au fond de l'abîme; mais je vous tendois les bras pour vous en retirer. La grièveté, la multitude de vos offenses vous troubloit; mais je ne cessois point de vous faire entendre, et par moi-même et par mes ministres, que rien ne pouvoit épuiser les trésors infinis de ma bonté, et que j'étois encore plus miséricordieux que vous n'étiez pécheur. Il falloit profiter de ces dispositions favorables de votre Dieu. Il le vouloit : que ne le vouliez-vous comme lui?

Second point. Nulle sainteté si éminente et si parfaite où la pénitence ne puisse nous élever, et par conséquent point de pécheur

qu'elle ne puisse sanctifier : pourquoi cela ? par deux raisons : l'une prise du côté de Dieu, et l'autre tirée de la nature même de la pénitence.

Car à prendre d'abord la chose du côté de Dieu, il est certain que Dieu de tout temps, mais surtout depuis la loi de grace, a toujours pris plaisir à faire éclater les richesses de sa miséricorde dans la sanctification des plus grands pécheurs. Pierre avoit renoncé Jésus-Christ, et Dieu en a fait le prince des apôtres. Saul étoit un blasphémateur et un persécuteur du nom chrétien, et Dieu en a fait le maître des nations. Augustin avoit été également corrompu et dans sa foi et dans ses mœurs; mais Dieu en a fait le plus célèbre docteur de l'Église. Qu'étoit-ce, avant leur conversion, que tant de pénitents de l'un et de l'autre sexe? à quels vices n'étoient-ils pas sujets? à quels désordres ne s'étoient-ils pas abandonnés? quels scandales n'avoient-ils pas donnés au monde? Mais Dieu en a fait des solitaires, des anachorètes, de sublimes contemplatifs, des modèles de mortification, d'abnégation de soi-même, d'oraison, de toutes les vertus chrétiennes et religieuses. Miracles de la droite du Très-Haut, qui, pour sa gloire et pour notre salut, a voulu nous donner de tels exemples, afin de nous piquer d'une sainte émulation, quelque criminels que nous soyons, et de nous faire comprendre qu'il ne tient encore qu'à nous d'aspirer, par la voie de la pénitence, à ce qu'il y a de plus relevé dans la perfection de l'Évangile : car le même Dieu, auteur de tant de merveilles, n'est pas moins puissant pour nous qu'il l'a été pour des millions de pécheurs et de pécheresses qui sont tombés avant nous dans les plus grands égarements, et qu'il a fait monter aux premiers rangs parmi ses élus. Il n'est pas moins jaloux présentement de sa gloire qu'il l'étoit dans les siècles passés, et l'intérêt de cette gloire divine ne l'engage pas moins à faire de nous, selon les termes de l'Apôtre, des vases d'honneur pour être placés sur le buffet, après avoir été, par nos déréglements et nos excès, des vases d'ignominie et de colère.

D'ailleurs, à considérer la nature même de la pénitence, rien ne doit être plus sanctifiant. Car elle fait trois choses : elle attire sur le pénitent des graces de sainteté; elle inspire au pénitent le goût de la sainteté; et elle fournit au pénitent les sujets et les occasions les plus capables de le conduire à la sainteté.

Graces de sainteté : la pénitence les attire sur le pénitent, en sorte que, selon la parole de saint Paul, *Où le péché abondoit, la grace devient surabondante* (*Rom.*, 5) : pourquoi? pour récompenser la fidélité du pécheur à suivre l'impression des premières graces qui l'ont touché, et qui l'ont excité à rechercher Dieu. Et en effet, ce n'est jamais en vain ni sans fruit qu'on est fidèle aux graces de Dieu; et sa main libérale ne cesse point de les répandre sur nous, si nous ne cessons point d'y coopérer et d'y répondre. *Parceque vous avez été fidèle*

dans l'administration des cinq talents que je vous ai confiés, en voici cinq autres que j'y ajoute (MATTH., 25).

Goût de la sainteté : la pénitence l'inspire au pénitent, et c'est ce que l'expérience nous montre. Par une providence particulière de Dieu, un pécheur dégagé de la servitude du péché trouve dans les pieux exercices qui l'occupent une onction dont il est lui-même surpris : si bien qu'il peut dire comme Job : *Ce qui m'étoit auparavant le plus insipide est maintenant ma plus douce nourriture* (JOB, 6). En quel repos se trouva tout-à-coup saint Augustin, dès le moment de sa conversion? en quel dégagement et quelle liberté d'esprit? Il l'admiroit et ne le comprenoit pas; il en étoit comme hors de lui-même. Quel changement! s'écrioit-il, et où en suis-je depuis que mes liens sont rompus? Je ne croyois pas pouvoir me passer des plaisirs qui m'enchantoient, et maintenant mon plaisir le plus sensible est d'être privé de tout plaisir.

Sujets et occasions les plus capables de conduire un pénitent à la sainteté : c'est enfin ce que la pénitence lui fournit. Car, dans le cours d'une pénitence généreusement entreprise et constamment soutenue, en combien de rencontres faut-il pratiquer les vertus les plus héroïques? combien de fois faut-il se captiver, se gêner, se roidir contre soi-même, sacrifier ses inclinations, surmonter ses répugnances, combattre ses habitudes, essuyer les discours du monde, fouler aux pieds le respect humain, sans parler de toutes ces œuvres secrètes que l'esprit de pénitence ne manque point de suggérer? Or est-il rien de plus sanctifiant que tout cela? Quels trésors de mérites n'amasse-t-on pas? quels progrès ne fait-on pas? Ainsi ces ouvriers de l'Évangile qui vinrent après tous les autres travailler dans la vigne du père de famile, furent égalés aux premiers, et reçurent le même salaire : pourquoi? parcequ'en peu d'heures ils avoient réparé le temps perdu, et autant avancé, par l'ardeur de leur travail, que ceux qui s'y étoient appliqués dès le grand matin. Ce n'est pas même assez; et combien y a-t-il eu de pénitents élevés à des degrés de sainteté où ne sont jamais parvenus le commun des fidèles? De quels dons ont-ils été favorisés; et, en sortant de ce monde, quels riches fonds ont-ils emportés avec eux?

De là, si nous sommes justes, c'est-à-dire si, par une protection spéciale de Dieu, nous avons eu jusques à présent le bonheur de vivre dans l'ordre et dans la règle, gardons-nous de nous confier en nous-mêmes, ni d'entrer dans les sentiments de ce pharisien qui se préféroit avec tant d'orgueil au publicain, et même à tous les autres hommes. Ne méprisons jamais le pécheur, quel qu'il soit, et quelque abandonné qu'il paroisse. Ce pécheur, dans la suite des temps, sera peut-être un Saint, et peut-être dans sa personne la parole de Jésus-Christ se vérifiera-t-elle : *Je vous dis en vérité que les publicains et les femmes de mauvaise vie vous précéderont dans le royaume de Dieu*

(Matth., 21). De là encore, si nous nous trouvons nous-mêmes engagés dans l'état du péché, réveillons-nous de notre assoupissement, et, pour allumer tout notre zèle, sans égard à ce que nous sommes, ayons sans cesse devant les yeux ce que nous pouvons devenir; car est-il rien de plus touchant et de plus consolant pour l'ame la plus criminelle, que cette pensée : Tout pécheur que j'ai été et que je suis, si je le veux, je puis être un saint? Mais est-il rien en même temps qui doive plus nous confondre au jugement de Dieu, si nous nous rendons insensibles à une telle espérance?

TROISIÈME SEMAINE.

JEAN-BAPTISTE TRAÇANT AUX PEUPLES DES RÈGLES DE MORALE, ET CONDAMNANT LES VICES LES PLUS OPPOSÉS A L'ESPRIT DE JÉSUS-CHRIST.

Ce n'étoit point assez pour le saint précurseur de prêcher en général la pénitence : mais, afin de mieux instruire les peuples, et de leur donner une connoissance plus distincte de ce qu'il y avoit à réformer dans leurs mœurs, il descend au détail des vices les plus opposés à l'esprit de Jésus-Christ, et leur trace des règles de morale toutes contraires à ces désordres. Il condamne donc : 1. L'impureté : *Il ne vous est pas permis d'avoir la femme de votre frère* (Marc., 6). 2. L'ambition : *Toutes les montagnes et toutes les collines seront abaissées* (Luc., 3). 3. L'attachement aux richesses : *Ne demandez rien au-delà de ce qui vous est marqué. Contentez-vous de votre solde* (Ibid.). 4. Les emportements et les violences : *Ne faites point de violence* (Ibid.). 5. La médisance : *Ne parlez mal de personne* (Ibid.). 6. La dureté envers les pauvres : *Que celui qui a deux habits en donne un à celui qui n'en a point, et que celui qui a de quoi manger en use de même* (Ibid.).

DIMANCHE. — Jean-Baptiste condamnant l'impureté.

SERMON

SUR L'IMPURETÉ.

Non licet tibi habere uxorem fratris tui.
Il ne vous est pas permis d'avoir la femme de votre frère. Marc, VI.

Il falloit tout le zèle et toute la sainteté de Jean-Baptiste, pour parler avec tant d'assurance à un roi possédé de sa passion, et pour s'exposer de la sorte à sa disgrace. Mais, sans être ni aussi zélé ni aussi saint que ce divin précurseur, il ne falloit qu'une étincelle de raison pour voir toute l'indignité du commerce où Hérode étoit plongé,

et pour en connoître tout le désordre. C'est néanmoins ce que ce prince voluptueux ne voyoit pas lui-même, ou ne vouloit pas apercevoir; et tel est le caractère et le déréglement affreux de l'impureté. Il semble, dès qu'on se laisse dominer par ce vice infame, qu'il nous fasse perdre toute raison, et, avec la raison, toute religion. De sorte que l'impudique n'a plus de règle droite et sûre qui le guide, ni raison qui le conduise en qualité d'homme, ni religion qui le conduise en qualité de chrétien. Arrêtons-nous à ces deux pensées. Toute la raison de l'homme renversée par l'impureté, premier point; toute la religion du chrétien profanée par l'impureté, second point. Effets pernicieux d'une passion dont nous ne pouvons trop concevoir d'horreur, et contre laquelle nous ne pouvons nous précautionner avec trop de soin.

Premier point. Toute la raison de l'homme renversée par l'impureté. On n'en doit pas être surpris : car il n'est rien de plus opposé à la raison que les sens; or l'impureté est un péché des sens, et c'est même de toutes les convoitises des sens la plus animale et la plus grossière. De là donc, ou bien elle éteint en nous toutes les lumières de la raison, ou, sans les éteindre, elle nous fait agir contre toutes les vues de notre raison.

1. Elle éteint en nous toutes les lumières de la raison. En effet, à consulter la seule raison, combien y a-t-il de motifs les plus forts et les plus puissants pour nous détourner d'un vice aussi honteux et aussi dangereux que l'est l'impureté? La pudeur naturelle, les bienséances de l'état, du rang, de l'emploi, de la profession; les suites malheureuses où s'expose surtout une personne du sexe, aux dépens de sa réputation et de tout le bonheur de sa vie; les périls où elle s'engage là-dessus, et les risques qu'elle a à courir; le dérangement où vit un homme par rapport à ses devoirs, par rapport à son avancement dans le monde, par rapport à la conduite de ses affaires, et souvent par rapport à sa santé qu'il ruine; l'esclavage et la dépendance où il passe ses jours auprès d'une idole dont il est adorateur; les infidélités qu'il éprouve, les désagréments qu'il essuie, les inquiétudes qui l'agitent, les dépenses qu'il fait et qui l'incommodent; les exemples d'une infinité de gens qui, par-là, se sont perdus; les discours du public, les remontrances et les reproches de ses amis; mille autres considérations plus particulières encore et plus secrètes : tout cela bien examiné et bien pesé, si l'on étoit raisonnable, devroit servir de préservatif contre les amorces de la plus flatteuse passion. Mais dès qu'elle s'est emparée du cœur, plus d'attention à tout cela : on dépose toute pudeur, on ferme les yeux à toute bienséance, on méprise tout danger, on oublie tout intérêt, on supporte toute contrainte, toute gêne; on dévore tout chagrin, on ne plaint nulle dépense, on ne profite de nul exemple, on n'écoute nul avis, nul conseil. L'esprit et le cœur ne

sont occupés que d'un objet : tout le reste disparoît ; et où est alors la raison ?

2. Si l'impureté n'éteint pas dans nous les lumières de la raison, du moins nous fait-elle agir contre toutes les vues de notre raison. Point de preuve plus sensible que le témoignage de saint Augustin, qui le connoissoit par son expérience propre, et qui s'en est si bien expliqué. *Je soupirois*, dit-il, *je voyois ma foiblesse, j'en rougissois ; et cependant j'étois toujours attaché, non point par une chaîne de fer, mais par ma volonté dépravée, plus dure que le fer.* Voilà comment la passion tyrannise un homme qui s'y est une fois livré. Il gémit de sa servitude, et il en sent tout le poids. Il voit tout ce qu'une saine raison demanderoit, et il est le premier à reconnoître ses égarements ; mais de briser ses liens et de se dégager, c'est à quoi il ne peut se résoudre. Il suit le charme qui l'enchante, et quoiqu'il condamne dans lui le vice, il n'en est pas moins vicieux. Samson n'ignoroit pas que Dalila le trahissoit. Que lui disoit sur cela sa raison ? Mais sa raison avoit beau parler, il ne laissoit pas de rechercher avec la même assiduité cette perfide, et de se tenir auprès d'elle. Peut-être à la fin de nos jours vient-il un temps où la raison prend le dessus : mais peut-elle désormais réparer les dommages infinis qu'on s'est causés à soi-même ? Plus sage mille fois celui qui les prévient de bonne heure, et qui n'attend pas si tard à y apporter le remède !

Second point. Toute la religion du chrétien profanée par l'impureté. Deux sortes de profanations : l'une générale, par rapport à tous les états du christianisme ; l'autre particulière et plus criminelle encore, par rapport à certains engagements et à certains caractères.

1. On peut dire en général que toute impureté dans un chrétien est une profanation : pourquoi ? parcequ'il souille une chair sanctifiée par le baptême de Jésus-Christ, honorée d'une alliance toute pure avec Jésus-Christ, devenue le temple du Saint-Esprit, que l'Apôtre appelle l'Esprit de Jésus-Christ. Morale que nous ne devons point traiter d'idée subtile et superficielle, mais dont nous comprendrions toute la solidité et toute la force, si nous étions plus remplis des principes de la religion et plus touchés de ses sentiments. Morale dont les Pères ont fait plus d'une fois le sujet de leurs instructions, et sur laquelle Tertullien insistoit si vivement. Car, disoit-il, avant que le Fils de Dieu se fût revêtu d'un corps semblable au nôtre, c'étoit toujours un crime de s'abandonner aux desirs de la chair ; mais depuis le mystère de l'Homme-Dieu, maintenant, et plus que jamais, ce n'est plus seulement un crime, c'est un sacrilége. Morale qu'ils avoient puisée dans l'excellente et sublime théologie de saint Paul, et dans ces fréquentes exhortations qu'il faisoit aux fidèles, en leur représentant qu'ils étoient les frères de Jésus-Christ, qu'ils étoient ses membres, qu'ils étoient son corps, et par conséquent qu'ils avoient une obliga-

tion plus étroite de se conserver purs et sans tache. *Quoi donc!* s'écrioit dans l'ardeur de son zèle ce maître des Gentils, *quoi! les membres de Jésus-Christ, je les abandonnerai à une prostituée* (2. *Cor.*, 6)? Quel scandale dans la foi que nous professons! quel abus énorme!

2. Profanation particulière, et plus criminelle encore par rapport à certains engagements, à certaines vocations, à certains caractères. N'entrons point là-dessus trop avant dans un détail qui pourroit blesser les ames innocentes et chastes. Il seroit à souhaiter que ces abominations fussent ensevelies dans un éternel oubli : mais le moyen de dérober à la connoissance du public des désordres si publics? Que veux-je donc dire? Vous le savez, vous qui, liés par le sacré nœud du mariage, après vous être juré, au pied de l'autel, une fidélité mutuelle et inviolable, démentez toutes vos promesses, et profanez un sacrement si saint par des attachements si illégitimes; vous le savez, vous qui, sans respect pour le Dieu vivant et pour la présence de son Fils adorable, osez profaner le temple même, le sanctuaire, la table de Jésus-Christ, et y apporter toute la corruption d'un cœur sensuel et dissolu; vous le savez, vous qui, voués spécialement au Seigneur, élevés aux plus hauts ministères, employés à la célébration des mystères les plus redoutables, consacrés pour cela, et comme marqués du sceau de Dieu, vous vous dégradez vous-mêmes, et n'avez point horreur de profaner dans votre caractère ce que la religion a de plus auguste et de plus divin. Après cela nous étonnerons-nous de tant de calamités qui se répandent sur la terre; et n'est-ce pas le juste châtiment de la licence effrénée de notre siècle et du débordement de nos mœurs? Rappelons toute notre raison, ranimons toute notre religion : l'une et l'autre, avec la grace du ciel, purifieront nos voies, et rétabliront le peuple de Dieu dans sa première sainteté.

LUNDI. — Jean-Baptiste condamnant l'ambition.

SERMON

SUR L'AMBITION.

Omnis mons et collis humiliabitur.
Toutes les montagnes et toutes les collines seront abaissées. LUC, III.

Puisque le Fils unique de Dieu descend du sein de son Père, et qu'il vient sur la terre s'abaisser lui-même et s'anéantir, il est bien juste que les montagnes du siècle, c'est-à-dire que les grandeurs humaines s'humilient, et qu'elles déposent aux pieds de cet Homme-Dieu tout leur orgueil. Mais, par le plus déplorable renversement, tandis que la majesté divine quitte le trône de sa gloire et s'abîme en de profondes ténèbres, l'homme veut s'élever, se distinguer, et ne pense qu'à satisfaire son ambition. Esprit répandu dans tous les états de la vie et même jusque dans les plus viles conditions, où chacun, selon qu'il lui peut convenir, est jaloux d'une certaine supério-

rité qui le place au-dessus de ses égaux, et qui lui donne sur eux l'ascendant. C'est ce desir de l'honneur, cet esprit d'ambition, que nous devons aujourd'hui combattre, comme opposé directement à l'esprit de Dieu : car c'est par-là, et non par les raisons d'une sagesse mondaine, que nous allons l'attaquer. Ambition dont nous verrons tout ensemble et le désordre et le malheur : ambition criminelle, et ambition malheureuse; criminelle devant Dieu, malheureuse de la part de Dieu. Ambition criminelle devant Dieu : en quoi? dans les projets qu'elle inspire à l'ambitieux : premier point. Ambition malheureuse de la part de Dieu : comment? par les jugements et les coups du ciel qu'elle attire sur l'ambitieux : second point. La suite développera mieux encore ces deux vérités.

Premier point. Ambition criminelle devant Dieu dans les projets qu'elle inspire à l'ambitieux. On veut s'agrandir précisément pour s'agrandir ; on le veut pour jouir des avantages temporels de la grandeur. On le veut à l'infini, sans se prescrire aucun terme où l'ambition s'arrête ; on le veut indépendamment de Dieu ; on le veut sans égard au mérite, et sans être en peine si l'on a les dispositions requises ; enfin, on le veut par les voies les plus illicites, et aux dépens de la conscience. Tout cela autant de désordres par où l'ambition devient criminelle devant Dieu. Reprenons toutes ces propositions.

1. On veut s'agrandir précisément pour s'agrandir : on ne cherche dans la grandeur que la grandeur même. Or la grandeur, comme grandeur, ne convient qu'à Dieu, qui est seul grand, et qui le doit seul être. Vouloir donc s'élever et se faire grand, c'est une espèce d'attentat sur les droits du Seigneur, et de cet Être suprême devant qui tout être créé n'est que néant. 2. On veut s'agrandir pour jouir des avantages temporels de la grandeur, c'est-à-dire pour se glorifier, pour recevoir des hommages et des respects, pour tenir partout le premier rang, pour vivre dans la pompe et dans l'éclat. Or ce n'est point à cela que les grandeurs du siècle sont destinées, et n'y envisager que cela, c'est un abus hautement condamné dans la loi de Jésus-Christ : elles sont établies pour la gloire de Dieu, et non point pour la nôtre. 3. On veut s'agrandir à l'infini, et sans se prescrire jamais un terme où l'ambition s'arrête : plus on monte, plus on veut monter ; et à peine a-t-on fait un pas, que la pensée naît d'en faire un autre. Desir insatiable, desir déréglé, contraire à la modestie et à la modération chrétienne. Mais desir surtout condamnable dans des gens de rien, quand, à force de se pousser, devenus plus audacieux, ils ne rougissent point d'aspirer enfin aux degrés les plus éminents, et prétendent, comme l'ange superbe, se placer au-dessus des nues et des astres de la première grandeur. 4. On veut s'agrandir indépendamment de Dieu, et sans faire nul fond sur Dieu. L'ambitieux compte sur lui-même, compte sur son industrie, compte sur des amis, sur de puissants protecteurs; mais pense-t-il à mettre Dieu dans ses intérêts? Contre l'o-

racle et l'expresse défense du Saint-Esprit, il s'appuie sur un bras de chair. Voilà toute sa ressource. 5. On veut s'agrandir sans égard au mérite, et sans examiner si l'on a les dispositions requises : témérité insoutenable ; on s'ingère dans des postes, dans des ministères, dans des prélatures qu'on n'est pas en état de remplir, et où l'on ne doit néanmoins entrer que pour en accomplir tous les devoirs. 6. On veut s'agrandir par les voies les plus illicites et aux dépens de la conscience : y a-t-il iniquité que l'ambition n'emploie pour venir à bout de ses desseins? Mais la conscience y répugne : hé! qu'est-ce que la conscience d'un ambitieux? ou a-t-il une autre conscience que son ambition? Concluons par les paroles de Jésus-Christ, et disons que, de la manière dont on se comporte dans la poursuite des honneurs du monde, *ce qui est grand aux yeux des hommes n'est qu'abomination aux yeux de Dieu* (Luc., 15).

Second point. L'ambition malheureuse de la part de Dieu : comment? par les jugements et les coups du ciel qu'elle attire sur l'ambitieux. Nous ne lisons point dans l'Écriture de menaces plus ordinaires que celles-ci, savoir : que Dieu confondra les orgueilleux de la terre ; que tandis qu'ils s'épuiseront de travaux et de soins pour l'établissement de leur fortune et pour leur agrandissement, il déconcertera leurs mesures, il dissipera leurs desseins, il fera échouer leurs entreprises : que s'il les laisse parvenir au point de prospérité où ils visoient, ce sera pour tourner contre eux leur prospérité même, et qu'ils y trouveront une source de chagrins et de déplaisirs les plus mortels; que s'il les laisse atteindre jusques au faîte de la grandeur, ce sera pour rendre leur chute d'autant plus désastreuse et plus éclatante qu'ils tomberont de plus haut, et que, dans leur ruine, il les abandonnera à eux-mêmes et à leur désespoir. Menaces qui ne regardent que la vie présente : car ne parlons point de ce que Dieu prépare à l'ambitieux dans l'éternité. Menaces confirmées par tant d'exemples dont les saints livres nous font le récit. Menaces qui se vérifient encore de siècle en siècle par mille événements que nous devons attribuer à la justice de Dieu, et qui sont de visibles, mais terribles châtiments de l'ambition.

1. Combien y en a-t-il que Dieu arrête au milieu de leur course? Ils s'agitoient, ils se tourmentoient, ils disposoient les choses avec toute l'adresse et toute l'assiduité imaginable ; une espérance presque certaine leur répondoit du succès; mais un fâcheux contre-temps, mais la mort d'un patron, mais le refroidissement d'un ami, mais la faveur d'un concurrent, mais quelque sujet que ce soit, a tout-à-coup rendu inutiles tant de démarches et tant de mouvements. Comme cette tour de Babylone, l'ouvrage est demeuré imparfait; et de cette fortune qu'on vouloit bâtir, il n'est resté que la douleur d'y avoir perdu ses peines et vainement consumé ses jours. Ils édifieront, dit le Sei-

gneur, et de mon souffle je disperserai tout ce qu'ils auront amassé de matériaux et fait de préparatifs. 2. Combien y en a-t-il qui, plus heureux en apparence, ont obtenu ce qu'ils souhaitoient? Tous les chemins leur ont été ouverts, tout les a soutenus; mais, dans leur élévation, à quoi se sont-ils vus exposés? à la censure et aux mépris, aux plaintes et aux murmures, aux traverses et aux contradictions, aux alarmes continuelles, aux affaires les plus désagréables, aux embarras les plus accablants, aux dégoûts et aux déboires les plus affreux; de sorte qu'ils ont été forcés de reconnoître que dans la médiocrité de leur premier état ils étoient mille fois, et plus honorés du public, et plus contents en eux-mêmes. Ils se promettoient de marcher dans des voies tout aplanies, mais Dieu les a semées d'épines. 3. Combien d'autres, après avoir vécu un certain nombre d'années dans la splendeur, et y avoir eu tout l'agrément qu'ils pouvoient attendre, ont été renversés par une disgrace? de quelles chutes avons-nous entendu parler, et avons-nous même été témoins? Tout s'est éclipsé: des familles entières sont tombées avec leur chef, et l'éclat des pères n'a pu passer jusques aux enfants : car ce sont là les coups du bras tout puissant de Dieu, et c'est ainsi qu'il abat de leur trône les potentats qui se confioient en leur pouvoir. 4. Encore s'il daignoit les consoler dans leur infortune! mais parceque jamais ils ne se sont occupés de Dieu et que jamais ils n'ont su recourir à Dieu, il les livre à leurs noires mélancolies. Il les voit se ronger, se désoler, dépérir, sans verser sur eux une goutte de son onction divine pour leur adoucir l'amertume du calice. Apprenons de Jésus-Christ à être humbles; c'est ce qu'il vient nous enseigner, et c'est dans notre humilité que nous trouverons tout à la fois et l'innocence et le repos de nos ames.

MARDI. — Jean-Baptiste condamnant l'attachement aux richesses.

SERMON

SUR L'ATTACHEMENT AUX RICHESSES.

Nihil amplius quàm quod constitutum est vobis, faciatis..... contenti estote stipendiis vestris.

Ne demandez point au-delà de ce qui vous est marqué..... contentez-vous de votre solde. LUC, III.

Rien de plus juste que cette règle de conduite, rien de plus conforme à la droite raison. Les publicains à qui parloit Jean-Baptiste, établis pour recevoir les deniers publics, ne devoient point grossir leur recette, en exigeant au-delà du prix ordinaire; et les soldats, contents de leur solde, ne devoient rien prétendre au-dessus de ce qui leur étoit assigné par l'ordre du prince. Que de désordres cesseroient, si l'on se conduisoit dans tous les états selon cet esprit d'équité! mais une insatiable avarice semble l'avoir banni du monde; et si l'iniquité règne dans toutes les conditions, on peut dire que c'est surtout par

l'attachement aux richesses. Passion qu'il nous importe infiniment de déraciner de nos cœurs ; et rien ne doit plus fortement nous y exciter, que d'en considérer les divers caractères : car c'est une passion vaine, inquiète, dangereuse : vaine dans son objet, inquiète dans ses mouvements, dangereuse dans ses effets. Passion la plus vaine dans son objet; ce sont les biens temporels qu'elle se propose : premier point. Passion la plus inquiète dans ses mouvements; ce sont les soins fatigants et les embarras où elle jette : second point. Passion la plus dangereuse dans ses effets; ce sont les injustices qu'elle fait commettre aux dépens de la conscience et du salut : troisième point. Bienheureux les pauvres de cœur, qu'un saint détachement dégage d'une passion si frivole, si importune, si pernicieuse!

Premier point. Passion la plus vaine dans son objet. Il ne s'agit point ici de la vue sage et modérée qu'on peut avoir de ne pas manquer dans son état, et de s'y soutenir honnêtement. C'est une prudence, et Salomon lui-même demandoit à Dieu de ne pas tomber dans l'extrême pauvreté; mais il ne souhaitoit pas avec moins d'ardeur que Dieu le préservât de la passion des richesses, la regardant comme une des passions les plus frivoles et les plus vaines.

En effet, à quoi aspire-t-elle, et pourquoi y aspire-t-elle? A quoi aspire-t-elle? aux biens de la vie; à les amasser, à les multiplier, à les accumuler; car c'est une de ces deux sangsues qui nous sont représentées au livre des Proverbes, et qui, ne se trouvant jamais remplies, ne cessent point de crier : *Apporte, apporte* (*Prov.*, 30). Or qu'est-ce que ces biens qui allument une soif si ardente? des biens temporels, passagers, périssables; des biens qu'on acquiert aujourd'hui et qu'on perd demain, des biens qui du moins un jour nous seront certainement enlevés et dont on n'emportera rien avec soi, des biens qui nous causeront d'autant plus de douleur quand, malgré nous, il les faudra quitter, que nous y aurons été plus attachés. En vérité, pour peu qu'on raisonne, peut-on ne pas voir que des biens de cette nature ne doivent point faire naître des desirs si vifs, et que de s'en infatuer, c'est une vanité et une foiblesse pitoyable?

2. De plus, cette passion si aveugle, pourquoi aspire-t-elle à ces biens visibles et terrestres? Est-ce pour en jouir? est-ce pour en goûter les douceurs? C'est seulement et précisément pour les posséder : car pour en jouir il faudroit en user, et l'usage les diminueroit. Or c'est ce qu'une ame intéressée ne veut point. On veut toujours mettre en réserve, et jamais ne rien ôter. De là, jusqu'au milieu de l'abondance, les plus sordides épargnes. Au lieu que l'Apôtre, plein de l'esprit de l'Évangile, disoit, *Nous n'avons rien et nous possédons tout* (2. *Cor.*, 6); l'avare, idolâtre de son trésor, doit dire : J'ai tout, et je vis comme ne possédant rien. Qui donc jouira de tant de biens? des héritiers, et non point le maître qui les a actuel-

lement dans les mains. Voilà ce que le Saint-Esprit, dans la Sagesse, appelle une grande misère, et ce que nous pouvons appeler une insigne folie.

Second point. Passion la plus inquiète dans ses mouvements. C'est pour cela que l'Évangile compare les richesses à des épines, qui de leurs pointes piquent le cœur et déchirent l'ame. Inquiétude dans l'acquisition des biens après lesquels on soupire, et inquiétude dans leur possession.

1. Inquiétude dans l'acquisition : car ces biens ne viennent pas se présenter d'eux-mêmes; il faut les rechercher, et ce n'est pas sans peine qu'on les trouve. Mille obstacles s'opposent aux desseins qu'on forme, mille accidents les dérangent et les arrêtent. Cependant la passion d'avoir sollicite, presse, ne peut souffrir de retardements, tant elle est précipitée; ne peut se contenter de rien, tant elle est avide. De là donc les troubles et les agitations. On se surcharge de travail, d'affaires, d'entreprises. L'une terminée, on s'engage dans une autre, et souvent même on les embrasse toutes à la fois. On y pense la nuit, on s'en occupe le jour; on y sacrifie son repos, on y altère sa santé, on y expose sa vie. A force de vouloir se procurer un prétendu bonheur que l'imagination fait consister dans l'opulence, on se rend malheureux, et l'on consume ses années dans un tourment que la mort seule finit.

2. Inquiétude dans la possession. Il n'en coûte pas moins pour conserver que pour acquérir. Ce qu'on aime, on craint de le perdre; et plus on l'aime, plus les alarmes sont fréquentes : car on les prend aisément. Une perte qui arrive chagrine, et est capable de désoler un homme à qui néanmoins il reste d'ailleurs beaucoup plus qu'il ne lui faut pour être en état de porter le dommage qu'il a souffert. Parcequ'on est âpre sur l'intérêt, on ne veut rien laisser inutile, mais on prétend que tout ce qu'on a profite, et ce sont toujours pratiques nouvelles, toujours nouvelles fatigues. On ne veut rien céder, rien relâcher de ses droits; on les exige à la rigueur, et de là les contestations, les démêlés, les procès. Il n'y a là-dessus qu'à interroger tant de riches du siècle, et qu'à les faire parler. Leur convoitise les dévore; mais s'ils savoient la contenir et la régler, avec une fortune un peu moins ample, ils vivroient beaucoup plus tranquilles, et cette paix vaudroit mieux que toutes leurs richesses.

Troisième point. Passion la plus dangereuse dans ses effets à l'égard de la conscience et du salut. Outre que l'attachement aux biens de la vie est en soi un péché, et qu'il a sa malice propre, c'est encore la source de mille péchés. Vérité d'autant plus triste et plus déplorable, qu'elle a moins besoin de preuves, et que les exemples en sont plus communs. Y a-t-il injustice que cette passion ne fasse commettre, et y a-t-il injustice qu'elle n'empêche de réparer?

1. Quelles sortes d'injustices cette criminelle passion ne fait-elle pas commettre? Qu'a-t-on vu dans tous les siècles, et que voyons-nous autre chose tous les jours, que des usures, que des fraudes, que des violences, que des concussions? Quelles voies n'a-t-on pas imaginées pour gagner et pour s'enrichir aux dépens des particuliers, aux dépens du juste, aux dépens du pauvre, aux dépens de la veuve, de l'orphelin; et cela, non point seulement dans le monde libertin et corrompu, mais dans le monde même chrétien, parmi un certain monde assez réglé d'ailleurs, et réputé vertueux et dévot? Iniquités plus grossières dans les uns, iniquités plus subtiles et plus couvertes dans les autres, mais toujours iniquités qu'on ne justifiera jamais au tribunal d'une conscience droite et saine, quoiqu'on ne manque pas d'artifices et de détours pour les accorder avec une conscience fausse et erronée.

2. Le comble de l'iniquité, c'est que la même passion qui fait commettre tant d'injustices empêche de les réparer. La nécessité de la restitution est un principe universellement reçu; nul ne l'ignore : mais la pratique de la restitution est une chose presque absolument inconnue. Chacun sait s'en dispenser : pourquoi? parceque chacun ne consulte que son attache au bien, et qu'il n'est rien de plus ingénieux que cette damnable avarice à inventer des prétextes et à éluder les plus étroites obligations. Mais si elle se déguise à nos yeux, elle ne peut se déguiser aux yeux de Dieu, qui la dévoilera dans son jugement, et qui la réprouvera. Gardons-nous d'une si terrible condamnation, et suivons l'avis que nous donne le Sauveur des hommes : *Ne cherchez point à amasser des trésors sur la terre, où la rouille et les vers consument tout; mais travaillez à amasser des trésors dans le ciel, où il n'y a ni rouille ni vers qui consument. Car où est votre trésor, là est votre cœur* (MATTH., 6).

MERCREDI. — Jean-Baptiste condamnant les emportements et les violences.

SERMON

SUR LA DOUCEUR CHRÉTIENNE.

Neminem concutiatis.
Ne faites point de violences. LUC, III.

Rien de plus pernicieux dans la société humaine et dans le commerce de la vie, que la colère. Elle cause des violences qui troublent tout, et mille épreuves ont fait connoître quelles en sont les suites funestes, et à quelles extrémités elle est capable de nous emporter. C'est pourquoi le Sauveur des hommes nous a tant recommandé la douceur, et nous l'a proposée comme une béatitude en ce monde, parcequ'elle arrête tous ces excès, et qu'elle établit partout le bon ordre et la tranquillité. Douceur chrétienne, dont peu de personnes comprennent bien tous les avantages, et à laquelle on ne donne pas com-

munément, parmi les vertus, le rang qui lui est dû. Or nous en allons considérer tout ensemble et le mérite et le fruit. Le mérite, qui en fait l'excellence : premier point. Le fruit, qui dès cette vie même en est la récompense : second point. De l'un et de l'autre nous apprendrons à nous conduire en toutes choses selon l'esprit de cette paix que le Fils de Dieu vient apporter sur la terre, et qui est un des plus beaux caractères de son Évangile.

Premier point. Le mérite de la douceur chrétienne. Il consiste en ce que cette vertu demande une victoire de nous-mêmes la plus héroïque, et une victoire de nous-mêmes la plus constante.

1. Victoire de nous-mêmes la plus héroïque. Car il n'est pas ici question d'une douceur de naturel qui ne s'émeut de rien, et qui, sans effort, s'accommode à tout ce qui se présente et à tout ce qu'on souhaite. C'est un don de Dieu, mais ce n'est point précisément une vertu. Il s'agit d'une douceur chrétienne dont les devoirs sont de réprimer dans le fond de l'ame toutes les vivacités et toutes les saillies que la colère peut exciter; de ne donner au-dehors nuls signes ni d'impatience, ni d'aigreur, en des rencontres néanmoins où le cœur souffre intérieurement et se sent piqué; de mesurer toutes ses paroles, et de n'en laisser pas échapper une ou de mépris ou de plainte même à l'égard de ceux dont on a plus lieu d'être malcontent; de se comporter dans toutes ses manières avec un air toujours honnête, modeste, humble et affable; d'user de condescendance dans les occasions contre son inclination propre, et de se gêner, de se contraindre en faveur de certains esprits difficiles, en faveur de certaines personnes, plus capables que les autres, par leurs imperfections et leurs foiblesses, d'inspirer de l'éloignement et du dégoût. Or pour cela quelles violences n'est-on pas obligé de se faire, et que ne doit-on pas prendre sur soi? Car la douceur ne rend ni aveugle, ni insensible : on s'aperçoit des choses, on en est touché, et si l'on suivoit les impressions de la nature, on éclateroit; mais en vue de Dieu, et par un esprit de christianisme, on étouffe sa peine et on l'ensevelit. Est-il un plus beau sacrifice? est-il une abnégation de soi-même et une mortification plus parfaite?

2. Victoire de nous-mêmes la plus constante. Il y a des vertus dont la pratique est plus rare, parceque les sujets en sont moins ordinaires et moins fréquents. Mais la douceur dont nous parlons est une vertu de tous les états, de tous les lieux, de toutes les conjonctures, de tous les temps; une vertu de toute la vie et de tous les moments de la vie : car toute la vie se passe à penser, à converser, à traiter avec le prochain, à agir; et par conséquent les sujets sont continuels de se vaincre, en ne se départant jamais d'une douceur toujours égale, soit dans les sentiments, soit dans les paroles, soit dans les actions. Continuité qui donne le prix à toutes les vertus, et qui en est comme le

couronnement et la perfection. Hélas ! les moyens de se sanctifier ne nous manquent point, mais nous leur manquons. Où est cette douceur évangélique, et où la trouve-t-on ? Je ne demande pas où l'on trouve une douceur affectée et de politique, une douceur apparente et de pure bienséance, une douceur de tempérament et d'indifférence : or voilà quelle est la douceur que font paroître en certaines rencontres un nombre infini de mondains. L'intérêt les retient, et ils craignent de se faire tort en éclatant, et de nuire à leur fortune. Une vaine gloire les arrête, et ils croiroient se déshonorer s'ils venoient à perdre la gravité et la modération qui convient à leur âge, à leur état, à leur caractère. Une lente et molle indolence les rend insensibles à mille choses qui, selon les vues ordinaires et humaines, devroient les piquer et les soulever. Mais tout cela ne peut être devant Dieu de nulle valeur, puisque tout cela n'a Dieu ni pour principe ni pour fin. Je demande donc où l'on trouve cette douceur que Jésus-Christ a canonisée, et dont il a été le modèle ; cette douceur qui, par le motif d'une charité fraternelle et toute divine, apprend au fidèle à se renoncer, à se captiver, à se modérer, à se taire, à supporter, à pardonner, à ne s'expliquer qu'en des termes obligeants, et à ne témoigner jamais ni amertume ni dédain. Où, dis-je, est-elle ? L'usage du monde et de toutes les conditions du monde ne fait que trop voir combien elle y est peu connue et peu mise en œuvre.

Second point. Le fruit de la douceur chrétienne : c'est la paix au-dedans de soi-même, et la paix au-dehors.

1. La paix au-dedans de soi-même. Un des plus grands biens que nous avons à desirer pour le bonheur de notre vie et en même temps pour la sanctification de notre ame, c'est de nous rendre maîtres de nous-mêmes et de nos passions ; surtout maîtres de certaines passions plus vives, plus impétueuses, plus turbulentes. Sans cet empire, point de paix intérieure. Et de quelle paix en effet peut être assuré et peut jouir dans son cœur un homme sujet aux colères, aux promptitudes, aux dépits, aux aversions, aux antipathies, aux envies, aux vengeances ? D'une heure à une autre peut-il compter sur lui-même, et n'est-il pas comme une mer orageuse, où les flots s'élèvent au premier vent et forment de rudes tempêtes ? Or que fait la douceur chrétienne ? elle bannit toutes ces passions, ou elle les combat ; et, à force de les combattre, elle les soumet et les calme. On prend tout en bonne part : ce qu'on ne peut justifier, on le tolère ; on ne s'offense point, on ne s'aigrit point ; et par-là que de mouvements du cœur et de pénibles sentiments on s'épargne ! que de réflexions chagrinantes ! que d'agitations de l'esprit et de dissipations ! Mais ce qui est encore plus important, de combien de fautes, de combien de péchés se préserve-t-on ! Quelles graces du ciel, quelles communications divines est-on en disposition de recevoir ! Car comme Dieu ne

se plaît point dans le trouble, il aime à demeurer dans la paix, et une ame pacifique est d'autant mieux préparée à le posséder, qu'elle sait mieux se posséder elle-même.

2. La paix au-dehors. On l'entretient par la douceur; c'est-à-dire qu'on vit bien avec tout le monde. Et le moyen qu'on eût avec qui que ce soit quelque démêlé, puisqu'on est toujours attentif à ne rien dire et à ne rien faire qui puisse blesser personne; puisqu'on est toujours prêt à prévenir les autres et à leur céder; puisqu'on a un soin extrême d'éviter toute contestation qui pourroit naître entre eux et nous; puisque partout on leur donne toutes les démonstrations d'une affection sincère, et d'une pleine déférence à leurs volontés? C'est ainsi qu'on se les attache, et que la parole du Fils de Dieu s'accomplit, savoir, que *les débonnaires gagneront toute la terre* (MATTH., 4). Heureuses donc, soit dans l'état séculier, soit dans l'état religieux, toutes les sociétés qu'une charité douce et officieuse assortit, et où elle maintient la bonne intelligence et l'union des cœurs! Mais, par une règle toute contraire, on ne sauroit assez pleurer le sort de tant de familles, de tant de maisons et de compagnies, où des esprits ardents, des esprits impatients et brusques, des esprits durs et intraitables, des esprits fiers et hautains, défiants et délicats, des esprits critiques et sévères à l'excès, de faux zélés, d'impitoyables et de faux réformateurs, allument le feu de la discorde, et sèment les querelles et les divisions. Quels scandales, quels maux s'ensuivent de là! On n'en est que trop instruit; mais pour couper court à de tels désordres et pour y remédier, on ne peut trop s'étudier soi-même, ni trop prendre de précautions.

JEUDI. — Jean-Baptiste condamnant la médisance.

SERMON

SUR LA MÉDISANCE.

Neque calumniam faciatis.
Ne parlez mal de personne. LUC, II.

Ce que condamne le saint précurseur, ce ne sont point seulement ces fausses suppositions que le mensonge imagine, et ces lâches calomnies dont il noircit le prochain; mais ce sont ces médisances, en cela même plus mortelles ou du moins plus irréparables que la vérité les accompagne, et qu'elles sont fondées sur des faits plus réels et plus certains. Est-il un péché plus à craindre? en est-il un contre lequel il nous importe plus de nous prémunir par toute la vigilance et toute l'attention nécessaire? Il y a des péchés où l'on se porte plus difficilement, et cette difficulté sert en quelque sorte de préservatif pour s'en défendre. Il y a des péchés où nous nous laissons entraîner plus aisément, mais où nous péchons aussi plus légèrement; et cette légè-

reté de l'offense en diminue le péril. Mais un péché où se rencontrent tout à la fois et une extrême facilité à le commettre, et une offense grieve en le commettant, voilà ce que nous devons regarder comme un des péchés les plus dangereux : et n'est-ce pas là le double caractère de la médisance? Facilité de la médisance : premier point. Grièveté de la médisance : second point. Ces deux points, unis ensemble et rapportés l'un à l'autre, nous feront comprendre l'oracle du Saint-Esprit : que c'est un bonheur inestimable de savoir bien gouverner sa langue, et de ne pécher point en paroles.

Premier point. Facilité de la médisance. Un péché où nous porte le penchant de la nature; un péché dont l'occasion nous est fréquente et presque continuelle; un péché que nous nous justifions à nous-mêmes par de spécieux prétextes et des sujets apparents; un péché qui ne coûte que quelques paroles, et dont les moyens sont toujours les plus présents et les plus prompts; enfin un péché qui fait l'agrément des conversations, et qui se trouve applaudi et bien reçu de tout le monde, c'est sans doute un péché aisé à commettre. Or telle est la médisance.

1. Péché où nous porte le penchant de la nature, je dis de la nature corrompue; car voici quelle est la perversité de notre esprit : nous nous rendons mille fois plus attentifs à découvrir dans le prochain le mal que le bien, et nous sommes incomparablement plus enclins à nous entretenir de ses mauvaises que de ses bonnes qualités. C'est ce que nous éprouvons tous : mais outre cette inclination commune, il y en a encore de plus particulières dans une multitude infinie de gens, les uns légers à parler, et ne pouvant rien retenir de ce qu'ils savent ou qu'ils croient savoir; les autres critiques et censeurs, trouvant partout à reprendre, et s'épanchant volontiers sur tout ce qu'ils remarquent dans autrui, ou qu'ils pensent y remarquer, d'imperfections et de défauts : or dès que c'est la pente naturelle qui nous conduit, a-t-on de la peine à suivre le mouvement dont on se sent emporté?

2. Péché dont l'occasion nous est fréquente et presque continuelle. Hé! que fait-on autre chose dans la société humaine, que de se voir, que d'avoir ensemble d'oisifs et de longs entretiens; et parcequ'il ne semble pas qu'on puisse les soutenir sans le secours de la médisance, de quelle autre chose s'occupe-t-on? On se donne l'exemple les uns aux autres, on s'excite les uns les autres; les plus sages ne peuvent résister au torrent, et sont en quelque manière forcés d'entrer dans le discours, et de se joindre à ceux qui l'ont entamé. Bien loin qu'il leur fût difficile de médire, il ne leur seroit presque pas possible de s'en abstenir et de se taire.

3. Péché que nous nous justifions à nous-mêmes par de spécieux prétextes et des sujets apparents. On dit : Que faire? il faut bien que

quelqu'un soit mis en jeu ; autrement on tariroit bientôt, et on demeureroit dans le silence. On dit : Il faut bien être instruit de tout ce qui se passe ; il faut bien connoître le monde, afin de ne s'y pas tromper. On dit : Je n'ai rien contre ces personnes, et je ne prétends point leur nuire ; si j'en parle, c'est fort indifféremment. On dit : La chose n'est pas secrète, ou dans peu elle cessera de l'être. On dit : C'est un homme dont je n'ai pas lieu d'être content ; il en use mal : pourquoi l'épargnerois-je ? il se fait trop valoir ; il est bon de l'humilier. On dit : Je n'en impose point, je n'avance rien de faux, tout est comme je le rapporte. Enfin, que ne dit-on pas? et, rassuré de la sorte, avec quelle liberté ne s'explique-t-on pas et ne lance-t-on pas les traits les plus piquants?

4. Péché qui ne coûte que quelques paroles, et dont les moyens sont toujours les plus présents et les plus prompts : il ne s'agit que de s'énoncer, ou même, au défaut de la voix, un geste, un signe, un coup d'œil suffit, et dans un moment fait concevoir tout ce que la bouche pourroit exprimer : car on médit en plus d'une façon, et il y a pour cela plus d'un langage.

5. Péché qui fait l'agrément des conversations, et qui se trouve applaudi et bien reçu de tout le monde. Ce n'est pas que dans le fond de l'ame on n'ait souvent en horreur le médisant ; mais la médisance plaît, surtout quand elle est assaisonnée de bons mots, c'est-à-dire de mots qui percent, qui déchirent, qui exposent le prochain à la risée, et qui insultent en quelque sorte à sa honte et à son malheur. Tous les esprits alors se réveillent pour écouter, et on redouble l'attention : il n'est donc point surprenant, après cela, qu'avec un accès si facile la médisance fasse de si grands progrès, et que sans obstacle elle répande de tous côtés son venin. Aussi est-ce le péché le plus commun, et de là les parfaits chrétiens tirent deux conséquences : la première, d'éviter, autant qu'il leur est possible, le commerce du monde ; et la seconde, d'y être toujours en garde toutes les fois qu'ils y sont appelés : car ils n'ignorent pas combien la médisance est un mal contagieux, et avec quelle subtilité et quelle vitesse il se communique.

Second point. Grièveté de la médisance. C'est un principe général, et que nous devons reconnoître avant toutes choses, savoir : que la médisance est, de sa nature, un péché grief : pourquoi ? par le tort qu'elle fait au prochain, à qui elle ravit le plus cher de tous les biens de la vie humaine et civile, qui est la réputation. Car la réputation, disent les théologiens, est un bien propre où chacun a droit, et un bien d'une valeur inestimable dans l'opinion des hommes : par conséquent si je l'enlève à mon frère sans un titre légitime et sans une solide raison, c'est une injustice dont je me rends coupable envers lui, et dont je lui dois une réparation aussi entière qu'elle le peut être. Mais, pour ne pas insister davantage sur un point si universelle-

ment établi et tant de fois traité dans la chaire, attachons-nous à quelques circonstances particulières sur quoi il est moins ordinaire de s'expliquer, et mesurons ici la grièveté de la médisance par le caractère des personnes qu'elle attaque, par les tours malins qu'on lui donne, par le dessein prémédité qu'on s'y propose, par l'éclat avec lequel on la répand, par les scandales qui en naissent : cinq degrés d'injustice, et cinq articles qui contiennent tout le fond de cette seconde partie.

1. Grièveté de la médisance par le caractère des personnes qu'elle attaque. A qui fait-elle grace, et où ne porte-t-elle pas ses coups? Y a-t-il une dignité si auguste qu'elle respecte? y a-t-il une profession si sainte qu'elle épargne? Or il est vrai néanmoins qu'il y a des places, des rangs, des professions où la réputation est beaucoup plus précieuse, plus délicate, plus aisée à blesser que dans les autres, et où les brèches qu'on y fait ont des conséquences beaucoup plus funestes. Ce qui n'est qu'une atteinte légère pour un homme du monde est une profonde blessure pour un homme d'Église, pour un pasteur des ames, pour un ministre des autels. Mais la médisance ne connoît point cette distinction, et ne la veut point connoître : on confond le séculier et le régulier. Que dis-je? c'est souvent contre le régulier qu'on se déchaîne avec plus d'aigreur, et l'on ne prend pas garde qu'en le décréditant on arrête tout le fruit de son ministère, et qu'on le met peut-être hors d'état d'exercer jamais utilement ses fonctions.

2. Grièveté de la médisance par les tours malins qu'on lui donne. Un fait rapporté simplement, et mis dans son jour naturel, peut faire moins d'impression. Mais ce n'est point assez pour la médisance; il faut qu'elle en raisonne, il faut qu'elle l'enfle, qu'elle l'exagère, qu'elle l'interprète à son gré, qu'elle en pénètre les plus secrètes intentions, qu'elle en développe tous les plis et tous les replis : comme si elle n'étoit pas contente du récit injurieux qui la rend déja criminelle, et quelle voulût encore y ajouter le jugement téméraire de la calomnie.

3. Grièveté de la médisance par le dessein prémédité qu'on s'y propose. Médire par entretien et par une espèce d'amusement, médire par inconsidération et par envie de parler, c'est toujours être condamnable : mais qu'est-ce donc de médire pour médire? Expliquons-nous. Qu'est-ce de médire pour déshonorer, de médire pour diffamer, de médire pour couvrir des gens d'opprobre, sans autre vue que l'opprobre même qui doit rejaillir sur eux? Car voilà jusqu'où va la médisance. Est-ce méchanceté pure? est-ce quelque intérêt, quelque passion qui anime? Quoi que ce soit, on ne s'en tient pas à ce qui semble de soi-même se présenter, ni à ce qu'on sait par les voies communes; mais on s'informe, mais on tâche de s'instruire, mais on recueille de toutes parts des mémoires, et l'on en grossit des volumes. Tout cela à quelle fin, et quelle en est l'utilité? quel en est le fruit? point d'autre que de décrier des particuliers, que de flétrir des fa-

milles, que d'humilier des maisons, que de scandaliser le public, et de le susciter contre des compagnies entières.

4. Grièveté de la médisance par l'éclat avec lequel on la répand. Plus le déshonneur est public, plus l'injure est sanglante : et souvent n'est-ce pas là ce qu'on demande et à quoi l'on vise? On sonne, pour ainsi dire, de la trompette, afin de faire entendre la médisance plus au loin. On veut qu'elle retentisse dans toute une ville, dans toute une province, dans tout un royaume. De là ces bruits qui courent comme des torrents impétueux, et dont toutes les oreilles sont rebattues. De là ces écrits, ces libelles dont toute la terre est inondée.

5. Grièveté de la médisance par les scandales qui en naissent. Un médisant dans une assemblée, c'est un homme contagieux, c'est un tentateur qui expose tous les assistants à deux sortes de tentations. En effet, un abîme attire un autre abîme, et une médisance une autre médisance. Si vous n'aviez point produit sur la scène celui-ci ou celle-là, il n'en eût point été question : on n'y pensoit pas. Mais vous avez commencé, et on vous a suivi. Ce que vous avez dit pouvoit être moins essentiel, mais on a bien enchéri sur vous. Vous ne l'avez pas prévu, mais il le falloit prévoir. De plus, si quelques-uns plus réservés et plus circonspects se sont abstenus de la médisance, ne l'ont-ils pas écoutée, et, en l'écoutant, ne l'ont-ils pas favorisée? n'y ont-ils pas pris goût? Or en cela ils sont coupables, et vous êtes l'auteur de leur péché. Scandale sur quoi on n'entre point en scrupule, dont on ne se fait point de peine, dont on ne s'accuse point, mais dont on ne sera pas sans reproche au tribunal de Dieu. Arrêtons-nous là, laissons bien d'autres circonstances que nous pourrions marquer, et que nous sommes obligés d'omettre : c'est une matière inépuisable que toutes les injustices de la médisance et tous les désordres qu'elle cause. Prions Dieu qu'il dirige notre langue, et qu'il la conduise : car le Sage nous apprend que *c'est au Seigneur de la gouverner* (*Prov.*, 16). Apportons-y nous-mêmes toute l'attention et toute la circonspection nécessaire ; et n'oublions jamais cette autre parole du Saint-Esprit, que la langue, selon que nous la réglons ou que nous lui permettons de s'échapper, *porte la mort ou la vie* (*Prov.*, 18).

VENDREDI. — Jean-Baptiste condamnant la dureté envers les pauvres.

SERMON

SUR L'AUMÔNE.

Qui habet duas tunicas, det non habénti; et qui habet escas, similiter faciat.

Que celui qui a deux habits, en donne un à celui qui n'en a point; et que celui qui a de quoi manger en use de même. Luc, III.

Est-il rien de plus opposé aux sentiments humains que la dureté des riches envers les pauvres ; et comment un homme, pour peu qu'il écoute la nature, peut-il voir dans la souffrance et la misère un homme

comme lui, sans en être ému de compassion, et sans prendre soin de le soulager? Obligation indispensable dans tous les temps, depuis la naissance du monde; mais obligation plus particulière encore et plus étroite dans la loi nouvelle, qui est une loi de charité. C'est le sujet important que nous allons traiter; et pour réunir dans un même dessein les plus puissants motifs qui nous engagent à la pratique de l'aumône, nous la considérerons tout ensemble et comme un devoir d'obéissance, et comme un devoir de reconnoissance, et comme un devoir de pénitence. Il faut obéir à Dieu, il faut reconnoître les bienfaits de Dieu, il faut apaiser la colère de Dieu. Or voilà ce que nous faisons par l'aumône. Devoir d'obéissance par rapport au commandement de Dieu, qui nous l'ordonne : premier point. Devoir de reconnoissance par rapport à la bonté de Dieu, qui nous gratifie de ses dons : second point. Devoir de pénitence par rapport à la justice de Dieu, qui nous menace de ses châtiments : troisième point. Puissions-nous mériter ainsi l'éloge que le Prophète donnoit au Juste : *Il a répandu ses biens; il en a fait part aux pauvres : ses bonnes œuvres subsisteront toujours, et il en recevra la récompense dans les siècles des siècles* (*Psalm.* 111).

Premier point. Devoir d'obéissance : car l'aumône est un commandement de Dieu. Commandement que Dieu a pu faire, commandement que Dieu a dû faire, commandement que Dieu a fait. Reprenons.

1. Commandement que Dieu a pu faire. Il est maître de nos biens, ou plutôt ce ne sont pas proprement nos biens, mais les biens de Dieu, qui nous les a donnés, et dont nous sommes seulement à son égard comme les dépositaires et les économes. C'est par grace que nous les avons reçus : or le maître qui dispense ses graces à qui il lui plaît, peut y apposer aussi telle condition qu'il lui plaît. D'où il s'ensuit qu'il étoit libre à Dieu, en confiant au riche ses trésors, de le choisir seulement comme ce sage et fidèle administrateur dont il est dit, dans l'Évangile, que le père de famille *l'a établi sur toute sa maison, afin qu'il fournisse à chacun, quand il le faut, de quoi se nourrir* (Matth., 25).

2. Ce n'est pas assez : commandement que Dieu a dû faire. Où seroit sa providence, cette providence universelle, s'il n'avoit pas pourvu à la subsistance des pauvres? Or les deux voies d'y pourvoir étoient, ou de mettre entre les hommes une égalité parfaite de conditions et de facultés, tellement qu'il n'y eût point de pauvres sur la terre; ou, supposé cette inégalité que Dieu, dans le conseil de sa sagesse, a jugée plus convenable au gouvernement du monde, de porter une loi qui obligeât les uns d'assister les autres, et de suppléer à ce qui leur manque. Sans cela que feroient tant de misérables et de nécessiteux? à quoi auroient-ils recours? Dieu n'est-il pas leur père? ne sont-ils pas ses créatures, son ouvrage, et leur a-t-il donné l'être et la vie pour les laisser périr de calamités et de besoins?

De là donc enfin commandement que Dieu non seulement a pu faire, non seulement a dû faire, mais qu'il a fait; et en voici la preuve incontestable. C'est que l'Écriture, surtout l'Évangile, nous apprend que parmi les titres de damnation qui doivent être produits contre les réprouvés, un des plus formels, ce sera l'oubli des pauvres et le défaut de l'aumône. Par conséquent, disent les théologiens, il y a un commandement de l'aumône, puisque Dieu ne nous damnera que pour une offense mortelle, et que, sans l'infraction d'un précepte, il n'y a point d'offense mortelle et digne de la réprobation. De détruire ici toutes les explications qu'on veut faire de ce précepte, tous les prétextes qu'on oppose à ce précepte, tous les détours qu'on prend pour éluder ce précepte, c'est ce que nous n'entreprendrons pas; mais souvenez-vous, riches, que Dieu ne se laisse point tromper, et que, malgré toutes vos explications, malgré tous vos prétextes et tous vos détours, vous n'en serez pas moins frappés de ses anathèmes, et rejetés éternellement de sa présence.

Second point. Devoir de reconnoissance. Reconnoissance envers Dieu, et reconnoissance envers Jésus-Christ, Sauveur des hommes et Fils de Dieu.

Reconnoissance envers Dieu. Sans parler de toutes les autres graces dont les riches lui sont redevables, n'est-ce pas de sa libéralité qu'ils tiennent les biens qu'ils possèdent? n'est-ce pas lui qui, dans le partage de ses dons temporels, les a distingués? et s'ils vivent dans l'abondance, tandis qu'une multitude presque innombrable d'indigents ressentent toutes les rigueurs de la pauvreté et de la disette, n'a-ce pas été de sa part une pure faveur? Or il est juste de lui en témoigner la reconnoissance qui lui est due; et celle qu'il nous demande, c'est que nous fassions retourner vers lui ses bienfaits, et que nous en usions pour l'entretien des pauvres, qui sont ses enfants. Tout méprisables qu'ils paroissent selon le monde, il les aime, et il veut que nous l'aimions dans eux; il veut que nous acquittions envers eux sa providence, qui en est chargée. Excellent motif de l'aumône : Je rends à Dieu ce qu'il m'a donné! Dans l'ancienne loi, on lui offroit solennellement les prémices des fruits de la terre, et il les recevoit dans son temple et à son autel, par le ministère de ses prêtres; mais sans cet appareil ni cette solennité, je lui offre encore les mêmes prémices et les mêmes fruits. Le temple où je les porte, c'est cet hôpital, c'est cette prison, c'est cette pauvre famille que je visite; et les prêtres qui les reçoivent au nom du Seigneur, ce sont ces malades, ce sont ces captifs, ce sont ces orphelins; c'est cette veuve, ce père, cette mère, qui tous me tiennent la place de Dieu, et dont je deviens la ressource et le soutien. Est-il pour une ame charitable une pensée plus touchante et plus consolante?

Reconnoissance envers Jésus-Christ, Fils de Dieu et Sauveur des

hommes. Dans un mot cette qualité de Sauveur nous fait comprendre tout ce que nous lui devons; et si nous le comprenons, est-il possible que nous ne nous sentions pas brûler d'un desir ardent de lui marquer nous-mêmes notre amour? Or ce qu'il dit à saint Pierre, il nous le dit, quoique dans un autre sens : *Si vous m'aimez, paissez mes brebis* (Joan., 27). C'est trop peu : non seulement les pauvres sont ses brebis, mais il les appelle ses frères, mais il ne dédaigne pas de les compter pour ses membres. De sorte que tout ce qui est fait à un pauvre, et au plus petit des pauvres, il l'accepte comme étant fait à lui-même. Sommes-nous chrétiens, si des rapports aussi étroits que ceux-là entre Jésus-Christ et les pauvres n'excitent pas notre charité? Que pouvons-nous refuser à un Dieu Sauveur? Or tout ce que nous refusons à ses frères et à ses membres, c'est à lui que nous le refusons. Après cela ne craignons-nous point qu'il ne retire de nous sa main libérale, et qu'il ne nous ferme le sein de sa miséricorde? Rien n'est plus capable de tarir la source des graces divines, que notre ingratitude.

Troisième point. Devoir de pénitence. Ou nous sommes dans l'état actuel du péché, et il en faut sortir par la pénitence; ou nous sommes rentrés dans l'état de la grace, mais il faut expier nos péchés passés par la pénitence : or un des moyens les plus efficaces pour l'un et pour l'autre, c'est l'aumône.

Moyen efficace pour sortir de l'état du péché : car il faut pour cela une grace de pénitence, et cette grace, nous ne pouvons plus sûrement l'obtenir que par les œuvres de la charité chrétienne envers les pauvres. C'est ainsi que les Pères entendent ce beau témoignage du saint homme Tobie en faveur de l'aumône, où il dit en termes si exprès et si précis, que *l'aumône délivre de la mort de l'ame, qu'elle efface les péchés, qu'elle fait trouver grace auprès de Dieu, qu'elle conduit à la vie éternelle* (Tob., 12). Comment cela? non pas, répond saint Augustin, que le pécheur soit réconcilié avec Dieu, ni que ses péchés lui soient remis du moment qu'il a fait l'aumône, mais parceque ses aumônes lui attirent du ciel de puissants secours pour se relever de ses chutes par une solide conversion, et pour se remettre dans le chemin du salut. La grace est le fruit de la prière; et, selon l'oracle du Saint-Esprit, l'aumône prie pour nous, et sa voix monte jusqu'au trône de Dieu pour le fléchir. Aussi est-ce une maxime constante parmi les maîtres de la morale et les docteurs les plus éclairés dans la conduite des ames, qu'à quelques excès qu'un homme soit abandonné, on peut toujours espérer de lui dans l'avenir un retour salutaire, tant qu'au milieu de ses désordres on le voit porté à faire du bien aux pauvres. Tôt ou tard Dieu récompense la miséricorde par la miséricorde.

Moyen efficace pour expier les péchés passés. Car après être revenu

à Dieu, il faut satisfaire à la justice de Dieu, il faut dès cette vie acquitter les dettes dont nous sommes chargés devant Dieu, et par-là prévenir les rigoureux châtiments qui nous sont réservés après la mort, puisqu'en ce monde ou en l'autre le péché doit être puni. Or entre les œuvres pénales et satisfactoires, il n'en est point de plus agréable à Dieu ni de plus recevable à son tribunal que l'aumône, et cela à raison de son utilité. En effet, les autres œuvres de pénitence ne sont profitables et utiles qu'au pénitent même qui les pratique; au lieu que l'aumône profite tout à la fois et au pénitent qui la fait, et au pauvre qui la reçoit. Sur quoi l'aveuglement des riches est bien déplorable, quand ils négligent un moyen si présent que Dieu leur met dans les mains, et qu'ils perdent le plus grand avantage de leurs richesses; car voilà à quoi elles sont bonnes, et ce ne sont plus alors des richesses d'iniquité, mais une rançon pour racheter toutes les iniquités de la vie, et pour échapper au souverain juge, qui n'en remet la peine qu'autant que nous nous l'imposons nous-mêmes. Tout autre usage des biens temporels est, ou criminel, ou vain, ou du moins passager; mais de s'en servir pour rendre à Dieu le devoir d'une humble obéissance, pour marquer à Dieu les sentiments d'une vive reconnoissance, pour se rapprocher de Dieu par la grace et par une solide pénitence, c'est là l'usage chrétien qui les sanctifie, et qui, de richesses périssables, en fait les gages d'une bienheureuse immortalité.

QUATRIÈME SEMAINE.

JEAN-BAPTISTE PERFECTIONNANT LES PEUPLES, ET LES FORMANT AUX VERTUS LES PLUS CAPABLES DE LES UNIR A JÉSUS-CHRIST.

Il restoit à Jean-Baptiste de former les peuples à la pratique des vertus et de les perfectionner, pour les attacher plus étroitement à Jésus-Christ. Or il les perfectionne, 1. par la foi en Jésus-Christ : *Celui qui croit au Fils possède la vie éternelle; mais celui qui refuse de croire au Fils n'aura point la vie, et la colère de Dieu s'appesantira sur lui* (JOAN., 3); 2. par l'espérance en Jésus-Christ : *Voilà celui qui efface les péchés du monde* (JOAN., 1); 3. par l'amour de Jésus-Christ : *L'ami de l'époux, qui est présent et qui l'écoute, met toute sa joie à entendre la voix de l'époux, et voilà ce qui rend ma joie parfaite* (Ibid.); 4. par une vertu solide, droite et sans intérêt : *C'est à lui de croître, et à moi de déchoir* (Ibid.); 5. par la confession des péchés : *Ils recevoient de lui le baptême dans le Jourdain, en confessant leurs péchés* (MATTH., 3); fête de Noël : *La grace de Dieu, notre Sauveur, s'est manifestée à tous les hommes pour notre instruction, afin que renonçant*

à l'impiété et aux convoitises du monde, nous vivions dans ce siècle selon les règles de la tempérance, de la justice et de la piété, attendant le bonheur qui est le terme de notre espérance (*Tit.*, 2).

DIMANCHE. — Jean-Baptiste perfectionnant les peuples par la foi en Jésus-Christ.

SERMON

SUR LA FOI.

Qui credit in Filium habet vitam æternam; qui autem incredulus est Filio, non videbit vitam, sed ira Dei manet super eum.

Celui qui croit au Fils possède la vie éternelle; mais celui qui refuse de croire au Fils n'aura point la vie, et la colère de Dieu s'appesantira sur lui. JOAN., III.

Malgré ce magnifique éloge que Jean-Baptiste faisoit de la foi en Jésus-Christ, les Juifs l'ont rejetée, cette foi chrétienne; et c'est pour cela même aussi que s'est accomplie dans eux cette terrible menace du divin précurseur : *Celui qui ne veut pas croire au Fils n'aura point la vie, mais la colère de Dieu tombera sur lui, et y demeurera.* Les nations ont profité du malheur de ce peuple incrédule, et, par un transport qui nous a été favorable, la foi que les Juifs n'ont pas voulu recevoir a passé aux Gentils, et s'est perpétuée jusques à nous. Don de la foi, don précieux, où paroît admirablement, outre la miséricorde du Seigneur, sa sagesse et sa providence ; car il nous falloit tout ensemble, et une foi ferme, et une foi méritoire : une foi ferme, et par conséquent assez éclairée pour bannir de nos esprits tout doute raisonnable, et pour les fixer ; une foi méritoire, et par conséquent assez obscure pour faire de notre soumission une vertu, et pour l'exercer. Deux excellentes prérogatives de la foi chrétienne. Nous ne pouvons mieux la comparer qu'à cette colonne qui conduit les Israélites dans le désert, et qui, toute lumineuse d'une part, étoit de l'autre toute ténébreuse. Foi assez éclairée dans la force des motifs qui nous la rendent croyable, pour former la persuasion la plus solide et la plus ferme : premier point. Foi assez obscure dans le fond de ses vérités, pour éprouver la soumission la plus humble et la plus aveugle : second point. De ce double avantage nous apprendrons quelle estime nous devons faire de notre foi, et nous comprendrons le sens de l'Apôtre, quand il dit que *la foi est la conviction des choses que nous ne voyons point* (*Hebr.*, 11).

PREMIER POINT. Foi assez éclairée, dans la force des motifs qui nous la rendent croyable, pour former la persuasion la plus solide et la plus ferme. Car si nous croyons en Jésus-Christ, et si nous y devons croire, ce n'est point sans preuve. Cet Homme-Dieu s'est montré sur la terre, il s'est dit envoyé de Dieu et Fils de Dieu, il a annoncé aux hommes son Évangile, il leur a prêché une loi nouvelle; mais il n'a point exigé qu'on se soumît à sa doctrine, ni qu'on s'attachât à sa personne, sans

produire en sa faveur des témoignages irréprochables, et capables de convaincre les esprits. Or ces témoignages qu'il produisoit aux Juifs ont toujours la même force pour nous; et, soutenus encore des autres témoignages que la suite des temps, depuis Jésus-Christ, y a joints, permettent-ils à tout homme doué de raison la moindre incertitude; et peut-on, à moins que de s'aveugler soi-même, ne pas apercevoir la lumière qu'ils répandent sur la créance chrétienne?

Témoignages les plus authentiques et les plus sensibles. Ce sont: 1. l'accomplissement des plus fameuses prophéties, les unes faites de Jésus-Christ et vérifiées dans sa personne, les autres faites par Jésus-Christ même, et confirmées par les événements les plus incontestables et les plus connus; 2. l'éclat de tant de miracles du premier ordre, opérés par la parole toutepuissante de Jésus-Christ, pour établir l'autorité toute divine de sa mission et la vérité de sa doctrine; 3. l'excellence de la loi que Jésus-Christ est venu prêcher au monde, la sublimité de ses mystères, la sagesse de ses maximes, la sainteté de sa morale; 4. le sang d'une multitude innombrable de martyrs, c'est-à-dire de témoins qui, malgré les plus cruels tourments, ont rendu gloire à la loi de Jésus-Christ, et l'ont défendue aux dépens de leur vie; 5. l'établissement si prompt et si général de la loi de Jésus-Christ dans toutes les parties de la terre, au milieu des obstacles en apparence les plus insurmontables, et avec les moyens les plus foibles en eux-mêmes et les plus impuissants; 6. le consentement universel depuis plus de dix-sept siècles, et le concours unanime des plus saints et des plus savants personnages, des docteurs les plus consommés, des plus grands génies, à recevoir la loi de Jésus-Christ, à la publier, à la combler d'éloges, à en faire le sujet de leurs méditations et la règle de toute leur conduite.

De là il est aisé de voir avec quelle témérité et quelle injustice Julien l'Apostat reprochoit aux chrétiens que leur foi ne consistoit que dans une simple ignorance, et qu'on se contentoit de leur dire: *Croyez*. On nous le dit en effet, mais en même temps on y ajoute tout ce qui peut déterminer un esprit droit et l'affermir. Il a été de la providence de Dieu d'en user ainsi à notre égard; et nous ayant donné une raison pour nous diriger dans toutes les autres choses et nous servir de guide, il n'a pas voulu, dans les matières mêmes de la religion, l'exclure absolument et la détruire. Il a prétendu la soumettre, la captiver, l'humilier; mais non pas lui interdire tout exercice et la rejeter. Autrement nous n'aurions, ou qu'une foi chancelante et sans assurance, ou qu'une foi forcée et sans mérite. On dira peut-être que ces motifs, qui nous semblent si forts et si convaincants, ne font pas la même impression sur les libertins, et qu'ils n'en sont point touchés. Hé! comment le seroient-ils? y pensent-ils assez pour cela? se donnent-ils le loisir de les examiner, de les étudier, et s'appliquent-ils à les bien comprendre? sont-ils d'assez bonne foi et ont-ils le cœur assez libre

pour en juger sans prévention, sans passion? et est-ce enfin au milieu de la débauche où ils demeurent plongés, est-ce parmi une troupe d'impies comme eux et dans la dissipation du monde, qu'on est en état de s'instruire? Des yeux couverts d'un voile épais n'aperçoivent point la lumière du soleil, mais elle n'en est pas moins vive. Laissons le libertinage raisonner à son gré, et se perdre dans ses raisonnements: pour nous, raisonnons en chrétiens. Notre raison appuiera notre foi, et nous aidera à dissiper tous les nuages de l'incrédulité.

Second point. Foi assez obscure dans le fond de ses vérités pour exercer la soumission la plus humble et la plus aveugle. C'est un autre avantage de la foi chrétienne, et c'est proprement ce qui en fait le mérite. Voilà pourquoi le Fils de Dieu disoit à saint Thomas : *Bienheureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru* (Joan., 20). Heureux de croire et de ne pas voir, parceque s'ils voyoient, ils ne croiroient plus, puisque croire c'est adhérer à ce qu'on ne voit pas. Heureux de croire et de ne pas voir, parceque s'ils voyoient ils n'auroient plus de foi, puisque leur foi se changeroit en évidence, et que l'obscurité est essentielle à la foi. Heureux de croire et de ne pas voir, parceque s'ils voyoient, leur adhésion à ce qu'ils verroient ne seroit plus pour eux une vertu ni un sujet de récompense, puisqu'elle ne dépendroit plus de leur volonté et de leur consentement : car l'esprit est-il maître de ne pas acquiescer à ce qu'il voit, et faut-il le moindre effort et le moindre acte de la volonté, pour commander à la raison de le reconnoître et pour l'y obliger?

C'est donc ici que nous devons admirer l'infinie miséricorde et la suprême sagesse de notre Dieu, lorsqu'il a formé le dessein de nous conduire au salut par la voie de la foi. Il a eu tout à la fois en vue et sa gloire et notre sanctification; il a, dis-je, voulu que la soumission de notre foi honorât son adorable et souveraine vérité, et que comme nous lui faisons par l'amour le sacrifice de notre cœur, nous lui fissions par la foi le sacrifice de notre esprit. Il ne s'est pas contenté de cela, mais en cela même il a encore eu égard à notre intérêt: il a voulu que la soumission de notre foi, par l'effort qu'elle nous coûteroit, et par la victoire qu'elle nous feroit remporter sur nous-mêmes, nous tînt lieu de mérite auprès de lui, et nous devînt profitable pour l'éternité. Or il est vrai que dans le fond de ses vérités et des mystères qu'elle nous révèle, la foi, par son obscurité, est en effet pour nous la plus grande épreuve, et conséquemment la plus méritoire.

Car quelles vérités nous propose-t-elle à croire, et quels mystères? 1. Des mystères au-dessus de tous les sens, et plusieurs même tout opposés à ce que les sens nous représentent; 2. des mystères au-dessus de l'intelligence humaine, et où la raison, toute pénétrante qu'elle est, ne peut par elle-même se faire jour, ni suppléer au défaut des sens; 3. des mystères dont la connoissance s'est perdue dans les plus

vastes contrées de la terre, et que des nations entières d'infidèles ignorent, et ne sont nullement en peine de savoir; 4. des mystères exposés, jusque dans le sein du christianisme, aux mépris et aux contradictions, attaqués par l'impiété, combattus par l'hérésie; 5. et quelle créance néanmoins dois-je donner à ces mystères ? une créance si absolue, que pour cela je dois démentir tous mes sens, imposer silence à ma raison, lui faire violence, et la tenir assujettie sous le joug; une créance si pure, si simple, que je ne puis écouter la moindre difficulté, ni former le moindre doute ; une créance si pleine et si parfaite, qu'elle doit généralement s'étendre à tous les articles de la foi que je professe : de sorte qu'il ne m'est pas permis d'en retrancher un seul, puisque de pécher dans un seul point, c'est pécher dans tous les autres; une créance si résolue et si constante, que rien ne puisse m'en détacher, ni crainte, ni espérance, ni menaces, ni promesses, ni autorité, ni grandeur, ni persécutions, ni tourments, ni la vie, ni la mort. Ah! Seigneur, un tel hommage vous est bien dû, mais il n'appartient qu'à vous et à votre divine parole. Ce n'est point là ce que nous révèle la chair et le sang; mais cette docilité, cette soumission sans réserve ne peut venir que de la grace de votre Père céleste. Tout l'esprit de l'homme y répugne; son indépendance naturelle, sa curiosité, sa présomption ne peuvent s'accommoder de ce saint esclavage où la foi le réduit; mais, malgré toutes les révoltes intérieures et toutes les répugnances, je crois, mon Dieu, parceque je veux croire; et je veux croire, parceque je sais que je dois croire. Vous cependant, Seigneur, augmentez ma foi, animez-la, vivifiez-la, afin que ce ne soit pas une foi stérile, mais agissante, mais féconde en bonnes œuvres, et salutaire.

LUNDI. — Jean-Baptiste perfectionnant les peuples par l'espérance en Jésus-Christ.

SERMON

SUR LA RÉDEMPTION DES HOMMES PAR JÉSUS-CHRIST.

Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi.
Voilà l'Agneau de Dieu, voilà celui qui efface le péché du monde. JOAN., I.

S'immoler à Dieu comme la victime du monde ; en cette qualité de victime, effacer les péchés du monde et être le rédempteur du monde : tout cela c'est, en différents termes, le même sens. Dès-là donc que Jésus-Christ est venu nous délivrer du péché, il est venu nous sauver; et pouvons-nous concevoir une rédemption plus parfaite, de quelque manière que nous la regardions, soit dans son principe, soit dans son mérite, soit dans son étendue? Arrêtons-nous à ces trois points. Rédemption dans son principe la plus gratuite : premier point. Rédemption dans son mérite la plus abondante : second point. Rédemption dans son étendue la plus universelle : troisième point. De là nous tirerons autant de motifs pour exciter notre confiance en ce Dieu-

Homme, dont nous nous disposons à célébrer la glorieuse nativité; et, sans présumer de ses miséricordes, nous nous sentirons portés à le réclamer dans tous nos besoins, et à implorer auprès de son Père sa toute puissante médiation.

Premier point. Rédemption dans son principe la plus gratuite. Quand saint Paul veut relever et nous donner à connoître l'amour extrême que Dieu nous a témoigné dans la rédemption du monde, il nous marque deux circonstances, savoir, que nous n'avions mérité cette grace en aucune sorte, ni par aucune de nos œuvres; et de plus, que le péché même nous en rendoit formellement indignes, puisque nous étions dans la disgrace de Dieu et ennemis de Dieu. D'où l'Apôtre conclut que si nous avons été rachetés par un Dieu Sauveur, c'a été de sa part une pure miséricorde et une pure grace.

1. Qu'avions-nous fait et que pouvions-nous faire qui dût nous attirer du ciel un don aussi excellent et aussi grand que celui du Fils unique de Dieu, pour être le médiateur de notre salut et le prix de notre rançon? *Voilà*, dit Jésus-Christ lui-même dans saint Jean, *voilà comment Dieu a aimé le monde. Il a donné son Fils pour le monde, afin que ceux qui croiront en lui ne périssent point, mais qu'ils parviennent à la vie éternelle* (Joan., 3). Paroles remarquables. Ce divin Maître ne dit pas, Voilà comment Dieu a récompensé le monde, voilà comment il a eu égard aux vœux et aux bonnes œuvres du monde; mais, Voilà comment il l'a aimé : c'est-à-dire qu'il ne s'est intéressé pour nous que par amour, qu'il n'a compati à nos maux que par amour, qu'il ne nous a sauvés que parcequ'il est bon, et que par amour.

2. Ce n'est point encore assez, poursuit le Docteur des nations. Car une autre circonstance où notre Dieu a fait éclater, ne disons plus simplement sa charité, mais les richesses infinies, mais l'excessive condescendance, mais le comble de sa charité, c'est de l'avoir exercée envers nous lors même que nous étions pécheurs, et que, participant à la désobéissance de notre premier père et à la malédiction tombée sur lui, nous n'étions à ses yeux que des enfants de colère et des sujets de haine. Du moins si nous n'avions eu que ce péché d'origine : mais combien d'autres péchés prévoyoit-il, dont nous sommes devenus dans la suite des temps, et nous devenons sans cesse coupables? Péchés actuels et personnels, péchés énormes et de toutes les espèces, péchés sans nombre, et péchés toutefois qui n'ont pu, ni par leur malice et leur griéveté, ni par leur innombrable multitude, rétrécir *ces entrailles de miséricorde avec lesquelles il a plu au Seigneur de venir d'en haut nous visiter, pour éclairer ceux qui demeuroient ensevelis dans les ténèbres et dans l'ombre de la mort, et pour nous mettre dans le chemin de la paix* (Luc., 1). Après cela, que n'avons-nous pas droit d'attendre d'un Dieu qui nous a ainsi prévenus? Craindrons-nous

d'aller à lui? Tout offensé qu'il étoit et tout égarés que nous étions, il n'a pas dédaigné de nous chercher lui-même, et de faire toutes les avances pour nous ramener et nous retirer de la voie de perdition : nous rejettera-t-il quand nous nous présenterons à son trône, que nous nous jetterons à ses pieds, que nous lui adresserons nos demandes dans un esprit d'humilité et avec un cœur droit et contrit? Cessera-t-il de nous aimer dans le temps où, par notre confiance et par des dispositions chrétiennes, nous travaillerons à nous rendre moins indignes de son amour?

Second point. Rédemption dans son mérite la plus abondante. Elle a eu deux effets : l'un d'effacer pleinement le péché, l'autre de nous enrichir d'un trésor de graces inépuisable.

1. Rédemption abondante, parcequ'elle a effacé pleinement le péché : comment cela? C'est que la vertu des mérites de Jésus-Christ est au-dessus de toute la malice du péché, et que ces mérites ont été plus que suffisants pour laver les péchés, non seulement du monde entier, mais de mille mondes. Car la malice du péché, quelle qu'elle puisse être, et à quelque excès qu'elle soit montée, n'est, après tout, infinie que dans son objet, c'est-à-dire qu'elle n'est infinie que parcequ'elle s'attaque à Dieu, qui est le premier être, un être infiniment grand : au lieu que les mérites de Jésus-Christ sont infinis en eux-mêmes et par eux-mêmes : pourquoi? parceque ce sont les mérites d'un Homme-Dieu, les mérites du Fils de Dieu, les mérites d'un Dieu.

2. Rédemption abondante par le trésor de graces dont elle nous a enrichis. Trésor dont l'Église est dépositaire, et qui lui est resté des mérites de son Époux. De là cette belle et consolante parole de l'Apôtre, que *là où le péché étoit abondant, la grace a été surabondante* (*Ad Tim.*, 1). De là même ce raisonnement si juste et si solide que faisoit aux Romains le maître des Gentils pour affermir leur espérance : *Dieu n'a pas épargné son propre Fils, mais il l'a livré pour nous. Or, en nous le donnant, ne nous a-t-il pas tout donné avec lui et en lui* (*Rom.*, 8)? En effet, c'est de ce don essentiel, de ce premier don, comme d'une source intarissable, que sont venus et que viennent sans interruption tous les autres dons qui se répandent sur la terre, et qui servent à la sanctification des ames; c'est de là que partent toutes les graces renfermées dans les sacrements de l'Église, et de là qu'ils tirent toute leur vertu; c'est de là que nous sont communiqués tous les secours intérieurs et spirituels qui nous fortifient, toutes les lumières qui nous éclairent, toutes les vues qui nous conduisent, tous les sentiments qui nous touchent, tout ce qui nous approche de Dieu, qui nous convertit à Dieu, qui nous élève et nous unit à Dieu.

Ah! Seigneur, *il est bien vrai que vous êtes le Sauveur du monde* (Joan., 4). Nul autre que vous ne pouvoit l'être, puisque nul autre ne pouvoit satisfaire pour les péchés du monde, ni ne pouvoit sancti-

fier le monde. Vous avez fait l'un et l'autre, et comment l'avez-vous fait? avec quelle effusion de vos miséricordes! avec quelle plénitude et quelle perfection! Mais, hélas! s'il ne manque rien à notre rédemption de la part de ce Dieu Sauveur, n'y manque-t-il rien de notre part? Car ne nous flattons point, dit saint Augustin : le même Dieu qui nous a créés sans nous ne veut point nous sauver sans nous. En effaçant le péché, il n'a point prétendu nous dégager de l'obligation d'effacer nous-mêmes nos péchés et de les expier, autant que nous le pouvons et que nous le devons. Et en nous comblant de ses graces, il nous a ordonné de ne les pas recevoir en vain, mais d'y être fidèles et de les faire valoir. Selon ces deux devoirs si indispensables, jugeons-nous nous-mêmes, et voyons si notre espérance en Jésus-Christ est bien fondée, et si ce n'est point une espérance présomptueuse.

Troisième point. Rédemption la plus universelle dans son étendue. Tous les hommes y sont compris : tous en général, chacun en particulier.

1. Tous en général : ce n'est point seulement pour une nation que Jésus-Christ est venu et qu'il a été envoyé, mais pour tous les peuples et toutes les contrées de la terre. Car *auprès du Seigneur*, dit l'Apôtre saint Paul, *il n'y a ni Juif, ni Gentil, ni circoncis, ni incirconcis, ni Scythe, ni Barbare; mais Jésus-Christ est tout* (*Col.*, 3), et tout est en Jésus-Christ. Ce n'est point seulement pour certaines conditions. Le Dieu que nous adorons *n'a acception de personne* (*Ephes.*, 6) : ni de celui qui est dans la grandeur, ni de celui qui est dans l'abaissement, ni du riche, ni du pauvre, ni du monarque, ni du sujet, ni de l'affranchi, ni de l'esclave. Ce n'est point seulement pour les fidèles et pour un petit nombre de prédestinés, mais pour les infidèles et les idolâtres, mais pour les pécheurs, mais même pour les réprouvés. Le Père des miséricordes a *fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants; et sans exception, il a fait couler sur les uns et sur les autres la rosée du ciel* (Matth., 5) et les saintes influences de sa grace.

2. Chacun en particulier. C'est ce que nous enseigne expressément le Prince des apôtres dans sa seconde Épître, où nous lisons ces paroles si claires et si décisives : *Le Seigneur use de patience à cause de vous, ne voulant point que pas un périsse, mais que tous aient recours à la pénitence* (2. Petr., 3). D'où vient que saint Jérôme n'a pas craint d'avancer cette proposition : que Jean-Baptiste, en disant de Jésus-Christ, *Voilà celui qui efface les péchés du monde*, eût été dans l'erreur et nous eût trompés avec lui, s'il y avoit un seul homme dont les péchés n'eussent pas été effacés par la médiation de ce divin Sauveur. Sur quoi saint Bernard ajoute (et ceci est bien remarquable) que comme tous les êtres créés peuvent dire chacun à Dieu, Vous êtes mon Créateur; ainsi tous les hommes peuvent chacun lui dire : Vous êtes mon Rédempteur. Vérités consolantes dans l'Église chrétienne;

vérités fondées sur les sacrés oracles du Saint-Esprit, sur les écrits des apôtres, sur la tradition des Pères, sur la créance commune et orthodoxe, sur la raison même éclairée de la foi et dirigée par la foi. Car sans cela, quel fond pourrions-nous faire sur la Providence divine, et qui pourroit s'assurer qu'elle ne lui a pas manqué? Non, elle n'a manqué à personne; mais voici le renversement. Dieu a voulu et veut encore sauver tous les hommes; mais de tous les hommes combien y en a-t-il qui veuillent leur propre salut: qui le veuillent, dis-je, sincèrement, efficacement? Tous sont appelés à ce salut éternel, tous pour cela ont eu le même Rédempteur, et néanmoins il n'y a que très peu d'élus: pourquoi? parcequ'il n'y en a que très peu qui veuillent l'être, que très peu qui travaillent à l'être, que très peu qui prennent les moyens de l'être. Confions-nous en Jésus-Christ et en ses mérites; mais souvenons-nous qu'on n'y participe qu'en participant à ses souffrances et à ses travaux, qu'en observant ses préceptes, qu'en se conformant à ses exemples, qu'en imitant ses vertus.

MARDI. — Jean-Baptiste perfectionnant les peuples par l'amour de Jésus-Christ.

SERMON

SUR LA DÉVOTION ENVERS JÉSUS-CHRIST.

Amicus sponsi, qui stat et audit eum, gaudio gaudet propter vocem sponsi. Hoc ergo gaudium meum impletum est.

L'ami de l'époux, qui est présent et qui l'écoute, met toute sa joie à entendre la voix de l'époux: et voilà ce qui rend ma joie parfaite. JOAN., III.

Qu'est-ce que cet époux, et qu'étoit-ce que cet ami de l'époux? Dans le sens propre de l'Évangile, cet époux c'est Jésus-Christ, et cet ami de l'époux c'étoit Jean-Baptiste. En témoignant ces sentiments à l'égard du nouveau maître qui commençoit à paroître dans le monde et à enseigner, le saint précurseur avoit en vue de les inspirer à ses disciples, et de les répandre par leur ministère dans tous les cœurs. Sentiments dont nous devons être remplis nous-mêmes; sentiments d'un zèle sincère pour Jésus-Christ, d'un dévouement parfait à Jésus-Christ, d'une fervente dévotion envers Jésus-Christ. Que ne suis-je assez heureux pour l'allumer dans vos ames cet amour, cette dévotion si digne de l'esprit chrétien! c'est du moins à quoi je vais travailler dans ce discours. Dévotion envers Jésus-Christ, dévotion tout à la fois et la plus sainte et la plus sanctifiante. La plus sainte en elle-même: premier point. La plus sanctifiante par rapport à nous: second point. La plus sainte en elle-même, en voilà l'excellence; la plus sanctifiante par rapport à nous, en voilà les avantages. Quoique cette matière soit générale, c'est vous surtout qu'elle regarde, ames fidèles et pieuses qui cherchez à vous avancer dans les voies de la perfection évangélique, et à vous tenir étroitement unies au principe même de

toute sainteté, qui est le Sauveur envoyé du ciel pour le salut et la sanctification des hommes.

PREMIER POINT. Dévotion envers Jésus-Christ, dévotion la plus sainte en elle-même. Doublement sainte, soit par l'objet qu'elle se propose, soit par l'esprit qui l'anime.

1. Dévotion sainte par l'objet qu'elle se propose. C'est le Verbe éternel de Dieu, le Fils unique de Dieu, le Saint des saints. Les autres dévotions sont saintes. C'est une sainte dévotion que d'honorer les Saints, qui sont les amis de Dieu et les héritiers de son royaume. C'est une sainte dévotion que d'honorer les anges bienheureux qui assistent autour du trône de Dieu, et qui sont ses ministres et ses ambassadeurs. C'est une dévotion encore plus sainte d'honorer la mère de Dieu, que les mérites de ses vertus et l'éclat de sa dignité ont portée au plus haut point de l'élévation, et qui dans le ciel, au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu, tient le premier rang. Tout cela est vrai : mais en tout cela notre culte, après tout, n'a pour objet prochain et immédiat que de pures créatures. Ce sont des élus de Dieu, des favoris de Dieu, ce sont des Saints; mais toute leur sainteté ne peut entrer en comparaison avec la sainteté de l'Homme-Dieu. Si donc, à raison de leur sainteté et à proportion de leur sainteté, le culte qu'on leur rend est saint, combien plus le doit être le culte que nous rendons, dans l'adorable personne de Jésus-Christ, à la sainteté même incarnée? Culte si agréable à Dieu, qu'il en a fait un commandement exprès, non seulement aux hommes qui vivent sur la terre, mais aux principautés et aux puissances célestes. Car, selon le témoignage de saint Paul, c'est de ce Dieu-Homme, de ce *Fils premier-né entrant dans le monde*, que le Père tout puissant a dit : *Que tous les anges de Dieu l'adorent* (*Heb.*, 1).

2. Par l'esprit qui l'anime. Esprit de religion, esprit d'amour, esprit de reconnoissance : voilà les grands et puissants motifs de notre dévotion envers Jésus-Christ, et est-il rien de plus saint que ces sentiments? Esprit de religion qui nous remplit de la plus haute idée de Jésus-Christ et de ses grandeurs; qui, par la foi, nous le fait reconnoître et envisager comme la sagesse increéée, la parole de Dieu, la force et la vertu de Dieu; comme la splendeur de la gloire, l'image de la substance du Père, en qui il a mis ses complaisances et en qui réside la plénitude de la divinité; comme le principe et la fin, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs, par qui toutes choses subsistent, et ayant sur toutes choses l'empire et la prééminence. Expressions de l'Écriture, et divines qualités d'où nous concluons avec l'Apôtre qu'il est digne de tous nos respects, et qu'au nom de Jésus tout ce qu'il y a dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, doit fléchir le genou et lui rendre hommage.

Esprit d'amour, qui nous le fait plus particulièrement envisager selon les rapports qu'il a avec nous et que nous avons avec lui; qui

nous le fait considérer comme l'auteur de notre salut, comme le pacificateur entre Dieu et nous, et le médiateur de notre réconciliation : comme le pontife de la loi nouvelle, le grand-prêtre assis à la droite de Dieu, et toujours vivant pour prendre toujours nos intérêts et intercéder en notre faveur ; comme le chef du corps de l'Église, dont nous sommes les membres ; comme notre frère, en qualité d'homme semblable à nous, tout Dieu qu'il est. Vues également solides et touchantes. La juste conséquence qui en suit, c'est le beau sentiment du maître des Gentils : *Qui nous séparera de la charité de Jésus-Christ* (*Rom.*, 8)? ou cet autre : *Quiconque n'aime pas notre Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème* (1. *Cor.*, 16).

Esprit de reconnoissance, qui nous fait descendre dans le détail de tous les biens qui nous sont venus par ce Rédempteur du monde ; qui nous retrace dans le souvenir comment il a quitté le sein de son Père et il s'est abaissé jusqu'à nous ; comment il s'est revêtu de notre chair et chargé de toutes nos misères, pour demeurer parmi nous ; comment, dans le cours de sa vie mortelle, il a conversé avec nous ; comment il a souffert pour nous, il est mort pour nous ; comment, dans son retour même au ciel, il n'a point voulu nous priver de sa présence, mais il est toujours resté au milieu de nous. Toutes ces considérations pénètrent une ame, la ravissent, l'enflamment, l'attachent pour jamais à son bienfaiteur et à son Sauveur, et, dans l'ardeur de son zèle, lui font dire sans cesse avec le Prophète : *Que donnerai-je à celui qui m'a tout donné* (*Psalm.*, 115), et que ferai-je pour celui qui a tout fait pour moi ?

Or, encore une fois, une dévotion établie sur de tels fondements, n'est-ce pas, de toutes les dévotions, la plus sainte ? Aussi étoit-ce la dévotion de saint Paul. Il n'y a qu'à voir ses Épîtres : elles sont toutes remplies de Jésus-Christ, et il n'y est presque fait mention que de Jésus-Christ, tant il avoit Jésus-Christ vivement imprimé et dans l'esprit et dans le cœur. Aussi est-ce la dévotion de l'Église. De quoi est-elle occupée, que de chanter les louanges de Jésus-Christ, que de célébrer les mystères de Jésus-Christ, que d'offrir le sacrifice de Jésus-Christ ; et adresse-t-elle une prière à Dieu où elle ne fasse entrer Jésus-Christ? Aussi a-ce été la dévotion des Saints, surtout de saint Bernard : *Quoi que je lise*, disoit-il, *je ne m'affectionne à rien, si je ne lis le nom de Jésus-Christ ; quoi que j'entende, je ne goûte rien, si je n'y entends le nom de Jésus-Christ. Toute nourriture est insipide à mon ame sans cet assaisonnement et ce sel divin.* Quelle est donc l'illusion de notre siècle ? illusion assez commune dans le monde chrétien. Chacun se fait des dévotions à sa mode, des dévotions selon son sens. A Dieu ne plaise que nous les blâmions ! mais ce qu'il y a de blâmable, c'est la préférence qu'on donne à ces dévotions nouvelles et arbitraires, au-dessus des dévotions essentielles dans le christianisme, telle que la dévotion envers Jésus-Christ.

SECOND POINT. Dévotion envers Jésus-Christ, dévotion la plus sanctifiante par rapport à nous. Elle l'est, et dans les pratiques où elle s'exerce, et dans les effets qu'elle produit.

Dévotion sanctifiante dans les pratiques où elle s'exerce. Ces pratiques se réduisent à trois: adoration, invocation, imitation. Adoration: sous ce terme est compris tout ce que suggère à l'ame fidèle un saint desir d'honorer Jésus-Christ. Car que fait-elle, cette ame zélée pour l'honneur de l'adorable et aimable époux à qui elle s'est vouée, et dont elle voudroit répandre la gloire dans toute l'étendue de l'univers? Parcequ'elle sait que c'est Jésus-Christ même qui chaque jour est immolé sur nos autels, elle se rend assidue à ce sacrifice non sanglant, et se fait un devoir d'y apporter toute la réflexion, toute la révérence, toute la piété convenable; parcequ'elle sait que c'est Jésus-Christ même qui habite dans nos temples et qui réside dans le sanctuaire, elle a ses heures et ses temps réglés pour le visiter, pour s'entretenir avec lui, pour s'humilier en sa présence, et pour lui offrir son encens; parcequ'elle sait que c'est Jésus-Christ même qu'elle reçoit à la sainte table, elle s'en approche, autant qu'il lui est permis, par de fréquentes communions; elle s'y dispose par de rigoureuses et d'exactes revues, elle ne souffre pas la moindre tache qui puisse blesser les yeux de son bien-aimé, et n'omet rien de toute la préparation que demande le plus auguste sacrement. Or combien tous ces exercices et les autres doivent-ils contribuer à sa sanctification, et qu'y a-t-il de plus propre à élever une ame et à la perfectionner? Invocation : en honorant Jésus-Christ, l'ame ne s'oublie pas elle-même, ni ses besoins. Jésus-Christ, dans toutes les conjonctures et tous les événements de la vie, est sa ressource, son conseil, son guide, son soutien. La nuit et le jour, elle n'a, pour ainsi dire, et dans le cœur et dans la bouche, que Jésus-Christ, qu'elle réclame sans cesse et qu'elle invoque; et de cette sorte toutes ses délibérations, toutes ses résolutions, toutes ses actions sont sanctifiées, parcequ'elle n'entreprend rien ni ne fait rien qu'au nom de Jésus-Christ, que sous sa conduite et par son secours. Imitation : voilà le point capital, voilà, en quelque dévotion que ce soit, ce qu'il y a d'essentiel : s'efforcer d'acquérir une sainte ressemblance avec le Fils de Dieu, notre grand et unique modèle. Or n'est-ce pas à quoi l'ame s'applique avec d'autant plus de soin, qu'elle s'est plus solidement et plus étroitement liée à Jésus-Christ? Toute son étude, c'est Jésus-Christ, pour apprendre à penser comme lui, à parler comme lui, à agir comme lui. Ce n'est point seulement sur le Thabor qu'elle veut le suivre, mais au Calvaire; ce n'est point seulement à sa gloire qu'elle veut avoir part, mais à sa pauvreté, mais à ses humiliations, mais à ses souffrances. Tout état où elle se croit conforme à Jésus-Christ est pour elle l'état le plus heureux.

2. Dévotion sanctifiante dans les effets qu'elle produit. Car de là l'union la plus intime et le commerce le plus sacré entre Jésus-Christ

et l'ame dévote. C'est alors qu'elle peut bien dire avec l'Apôtre : Je vis, non plus moi-même; mais Jésus-Christ vit en moi. De là cette abondance de graces dont Jésus-Christ la comble : il lui ouvre tous ses trésors; et qu'épargne-t-il à son égard ? de quelles lumières ne l'éclaire-t-il pas? quelles vues, quels sentiments ne lui donne-t-il pas? de quelle onction ne la remplit-il pas? De là même aussi ces progrès qu'elle fait d'un jour à l'autre, allant toujours, comme le Juste, de vertus en vertus, et accumulant mérites sur mérites. Quoi qu'il en soit, nous sommes chrétiens, et, en qualité de chrétiens, quelle dévotion peut mieux nous convenir que la dévotion envers Jésus-Christ? Souvenons-nous que c'est la pierre fondamentale sur qui doit porter tout l'édifice de notre perfection; souvenons-nous qu'il n'y a point d'autre nom que le sien par qui nous puissions obtenir le salut. Nous vivons sous sa loi, il nous a marqués de son sceau, il nous a revêtus de ses livrées : soyons par amour à notre maître, puisque nous lui appartenons déja par un droit inviolable; et que jamais rien ne nous sépare de la charité de Jésus-Christ, ni dans le temps, ni dans l'éternité.

MERCREDI. — Jean-Baptiste perfectionnant les peuples par une vertu solide et droite.

SERMON

SUR LA DROITURE ET L'ÉQUITÉ CHRÉTIENNE.

Illum oportet crescere, me autem minui.
C'est à lui de croitre, et à moi de déchoir. JOAN., III.

Il n'y avoit qu'une solide vertu qui pût inspirer à Jean-Baptiste un sentiment si droit et si équitable. Ses disciples, par un faux zèle pour leur maître, dont ils voyoient l'école s'affoiblir, sembloient vouloir le piquer de quelque jalousie contre Jésus-Christ, dont le crédit au contraire croissoit tous les jours, et le nom se répandoit dans la Judée. Mais, bien loin de se laisser surprendre à une tentation si dangereuse et si délicate, l'humble précurseur est le premier à relever le mérite de ce prétendu concurrent qui leur donnoit de l'ombrage, et il n'hésite pas à leur répondre : *C'est à lui de croître, et à moi de diminuer*. Esprit de droiture et d'équité, esprit qui discerne les vraies vertus de celles qui n'en ont que l'apparence et le nom. C'est avec cet esprit et par cet esprit que Jean-Baptiste, sans écouter ses disciples, et sans égard à son intérêt propre, se fait justice à lui-même, et fait en même temps justice à Jésus-Christ. *C'est à moi de diminuer* : voilà comment il se fait justice à lui-même. *C'est à lui de croître*: voilà comment il fait justice à Jésus-Christ. Ainsi le double caractère de la sainteté et de l'équité chrétienne est de savoir (surtout en matière de dons, de talents, de qualités, de mérites, de rang, de prééminence), de savoir, dis-je, tout ensemble, et se faire justice à soi-même, premier point; et faire justice au prochain , second point. Adressons-nous à Dieu pour obtenir cet esprit de droiture : il nous l'accordera, puisque, selon la

parole de l'Évangile, *il ne refuse point le bon esprit à ceux qui le lui demandent* (Luc., 12).

Premier point. Se faire justice à soi-même : c'est s'estimer précisément soi-même tel qu'on est, et ne vouloir point être estimé des autres au-delà de ce qu'on est.

1. S'estimer précisément soi-même tel qu'on est, et rien davantage. C'est la règle la plus raisonnable et la plus juste; mais notre amour-propre ne peut s'en accommoder, et il lui faut quelque chose de plus. De là vient que nous aimons à nous tromper par de flatteuses images que nous nous faisons de nous-mêmes, et qui nous représentent à notre imagination tout autres que nous ne sommes; fausses peintures qui nous plaisent et dont nous nous occupons, dont nous nous infatuons, où nous portons tous nos regards et où nous les arrêtons. Car de nous considérer nous-mêmes dans la vérité, et pour cela de rentrer en nous-mêmes, de nous examiner à fond, de bien démêler, s'il est permis de parler ainsi, dans le champ de notre ame, le bon et le mauvais grain, c'est ce qui nous humilieroit, parceque c'est ce qui nous mettroit devant les yeux des taches qui nous blesseroient la vue, et ce qui rabattroit les idées favorables que nous avons conçues de nos avantages et de nos perfections. Comme donc nous avons de la peine à nous humilier, nous avons la même peine à nous détromper de l'opinion, quoique erronée, que nous nous sommes formée de nous-mêmes. Or une vertu solidement et vraiment chrétienne nous guérit de cette illusion : comment? parceque dès que c'est une vertu solidement chrétienne, c'est une vertu humble, et que l'humilité nous empêche de nous élever au-dessus de nous-mêmes, et nous dégage de toutes ces pensées vaines qui emportent les ames foibles, et où elles s'évanouissent. D'où il arrive que nous sommes alors plus disposés à juger sainement de notre état, à reconnoître de bonne foi nos imperfections et nos défauts, à voir ce qui nous convient et ce qui ne nous convient pas, de quoi nous sommes capables et de quoi nous ne le sommes pas : à dire enfin, avec le Prophète royal : *Seigneur, mon cœur n'est point enflé; je m'en suis tenu à ce que j'étois, et je ne me suis point égaré en de spécieuses chimères, ni dans une présomptueuse estime de moi-même* (*Psalm.* 130). Qu'une telle disposition marque de fermeté et de sagesse! mais qu'elle est rare! et l'expérience ne nous convainc-t-elle pas tous les jours qu'il n'y a presque personne dans la vie, et dans toutes les conditions de la vie, qui veuille de la sorte, ni qui sache se rendre à soi-même la justice qui lui est due?

2. Ne vouloir point être estimé des autres au-delà de ce qu'on est. Malgré les déguisements et les artifices de la nature, qui nous cache nos foiblesses et notre peu de suffisance, nous ne laissons pas souvent de les apercevoir : mais quelle est notre ressource? c'est de les dérober, autant qu'il nous est possible, à la connoissance du public.

Nous voulons qu'on nous estime, qu'on nous traite avec honneur, qu'on nous fasse monter à certains rangs, qu'on nous donne certaines places, comme si rien ne nous manquoit pour cela, et que nous eussions droit d'y prétendre. Si l'on nous témoigne le moindre mépris, nous en sommes outrés de douleur; si quelqu'un obtient la moindre préférence sur nous, nous éclatons en plaintes et en murmures; si l'on entreprend de nous faire sur quelque article la moindre remontrance, nous la prenons pour une injure, et nous nous en offensons. Quel seroit le remède? cet esprit droit et chrétien, dont il est ici question. Avec ce fonds d'équité et de droiture, on ne cherche point à paroître ce qu'on n'est pas, ni à se faire valoir plus qu'on ne vaut. Tel qu'on se connoît, tel on consent d'être connu, sans ambitionner des titres, des honneurs, des distinctions, qu'on sait être au-dessus de soi.

Des prêtres et des lévites furent envoyés de Jérusalem à Jean-Baptiste pour lui demander s'il étoit le Messie, ou du moins s'il étoit Élie; mais en deux mots il se contenta de leur répondre nettement et simplement *Je ne suis ni l'un ni l'autre.* Ils insistèrent; et, le pressant de s'expliquer: *Qui êtes-vous donc*, lui dirent-ils, *et quel témoignage rendez-vous de vous-même?* Mais lui, comme il étoit le précurseur de Jésus-Christ, il se contenta encore, avec la même sincérité et la même simplicité, de se faire connoître par l'office dont il étoit chargé, et dont il s'acquittoit: *Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Préparez le chemin au Seigneur.* Excellent modèle! mais qui est-ce qui le suit, et où trouve-t-on cette candeur d'ame, cette modestie à l'épreuve des plus fortes tentations? C'est une des plus belles vertus, c'est une vertu héroïque, mais bien peu commune. Une justice si rigoureuse n'est guère de notre goût, dès que c'est nous-mêmes qu'elle regarde.

Second point. Faire justice au prochain, c'est faire intérieurement du prochain l'estime qu'il mérite, et du reste le voir sans peine dans le degré d'élévation où, par son mérite, il est monté.

1. Faire intérieurement du prochain l'estime qu'il mérite. Puisqu'il la mérite, cette estime, pourquoi la refusons-nous? C'est que la passion nous domine et nous séduit; c'est que l'envie nous met un voile sur les yeux, ou qu'elle répand sur le mérite d'autrui un nuage qui l'obscurcit et qui nous empêche de le découvrir; c'est que la malignité de notre cœur nous peint la plupart des objets avec de fausses couleurs, et qu'elle les diminue ou les grossit, selon qu'ils sont conformes à nos inclinations, ou qu'ils y sont opposés. Or étant naturellement jaloux de notre propre excellence, il s'ensuit de là que nous sommes beaucoup plus enclins à rabaisser le prochain dans notre estime, qu'à le relever. Car de nous en faire un portrait aussi avantageux qu'il devroit l'être, de reconnoître toutes ses bonnes qualités et toutes ses vertus, ce seroit ou l'égaler à nous, ou même lui donner dans notre esprit

l'ascendant sur nous, et voilà ce que nous n'aimons pas. Que faisons-nous donc? Nous avons, suivant le langage de l'Écriture, un poids et un poids, une mesure et une mesure. Selon l'une, nous nous jugeons nous-mêmes avec toute l'indulgence possible, et selon l'autre, nous jugeons le prochain avec une sévérité extrême. Tout ce qu'il y a de bien en lui, nous nous le représentons sous des images qui l'altèrent, qui l'affoiblissent, qui le défigurent; et tout ce qu'il peut y avoir de mal ou de moins parfait, nous l'augmentons, nous l'exagérons, nous l'outrons.

Injustice que Jésus-Christ reprochoit avec tant de raison aux pharisiens : *Comment voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère, tandis que vous ne voyez pas une poutre dans votre œil* (MATTH., 7)? Ce n'est point là ce caractère de droiture dont Jean-Baptiste nous a donné, dans sa personne et dans toute sa conduite, un exemple merveilleux. Dès que le Fils de Dieu paroît dans le monde, de quels sentiments d'admiration, de vénération, de religion est-il rempli et témoigne-t-il l'être pour ce Sauveur envoyé du ciel! Quand nous saurons ainsi nous dégager de toute préoccupation, de tout intérêt propre, ou que nous n'aurons point d'autre intérêt que celui de la vérité et de la charité, c'est alors que nous estimerons le mérite partout où il est, parceque nous n'aurons plus sur les yeux le bandeau qui nous le cache; nous le verrons dans toute son étendue et dans toute sa perfection, et nous lui rendrons au-dedans de nous-mêmes le légitime hommage qui lui appartient. Mais cela suppose une piété bien épurée, et bien détachée d'elle-même : et comme il en est très peu de cette sorte, il n'est que trop ordinaire, à un nombre infini de gens, dévots de profession ou plutôt de nom, d'être les plus rigides censeurs du prochain, et de se rendre, dans l'usage de la vie, les plus dédaigneux et les plus méprisants.

2. Voir sans peine le prochain dans le degré d'élévation où par son mérite il est monté. Il y a des mérites si évidents et si connus, qu'on ne peut se les déguiser à soi-même, et qu'on est forcé d'en convenir. Mais voici le comble de l'injustice : au lieu de dire, comme saint Jean, *C'est à lui de croître*, on voudroit disputer à un homme la place qu'il occupe, et la lui enlever, quoiqu'on ne puisse néanmoins se dissimuler qu'il y est monté par la bonne voie, et qu'il a toutes les dispositions et toutes les conditions requises pour la remplir dignement. On l'avoue, on en est persuadé; mais, malgré cette persuasion et cet aveu, on ne le voit qu'à regret dans un rang, dans une dignité, dans un ministère où l'on aspiroit, et qu'on prétendoit obtenir, sinon par le mérite, du moins par l'intrigue et par la faveur. Car telle est, présentement plus que jamais, l'iniquité du monde. Le plus foible moyen pour s'y avancer, c'est le mérite : ce qui fait que, sans égard au mérite d'un compétiteur, ni à ses talents, beaucoup supérieurs aux nôtres, on ne craint point toutefois d'entrer en concurrence avec lui, parcequ'on est appuyé d'ailleurs de puissants secours et de patrons sur qui l'on compte

et dont on se prévaut. Si donc il arrive qu'on ne réussisse pas, et que l'autre ait le dessus, quoique ce soit une justice qui lui est faite, on en est vivement touché, et l'on ne peut digérer sur cela son chagrin. Où est la raison? où est la probité naturelle? où est le christianisme? *Rendons*, dit le grand Apôtre, *rendons à chacun ce que nous lui devons : le tribut à qui est dû le tribut, et l'honneur à qui est dû l'honneur* (*Rom.*, 13). Saint Paul faisoit cette leçon aux premiers fidèles, et leur prescrivoit cette règle à l'égard même des païens et des idolâtres : combien plus des chrétiens doivent-ils entre eux l'observer! S'il a plu à la Providence d'exalter celui-ci et *de le placer sur le chandelier*, quel droit avons-nous de nous opposer à ses desseins? Si celui-là se trouve plus digne que nous du crédit où il est et des emplois qu'on lui confie, soit dans l'Église, soit dans le siècle, que ne lui cédons-nous de bonne grace un avantage qui lui est justement acquis? *C'est notre frère; qu'il croisse* (*Gen.*, 24). Pour penser de la sorte, il suffit d'être homme : mais, à plus forte raison, c'est ainsi que pense une ame bien fondée dans les principes de l'Évangile, qui est la droiture même et la souveraine justice.

JEUDI. — Jean-Baptiste perfectionnant les peuples par la confession des péchés.

SERMON

SUR LA FRÉQUENTE CONFESSION.

Baptizabantur ab eo in Jordane, confitentes peccata sua.
Ils recevoient de lui le baptême dans le Jourdain, en confessant leurs péchés. MATTH., III.

Cette confession que faisoient les peuples en recevant le baptême de Jean-Baptiste, c'étoit une confession publique; mais la confession que nous faisons au saint tribunal de la pénitence est une confession particulière et secrète. Le pécheur touché de Dieu va se prosterner aux pieds du ministre de Jésus-Christ, et servir de témoin contre lui-même, en déclarant ses péchés et s'en accusant. Confession dont je ne viens pas seulement vous recommander l'usage, mais le fréquent usage : l'un est de précepte, l'autre de conseil. De confesser aux prêtres nos péchés, du moins une fois dans le cours de chaque année, c'est ce que l'Église nous a expressément ordonné, et voilà le précepte; mais de n'en pas demeurer là, et d'aller souvent se laver à cette sainte piscine où sont renfermées les eaux de la grace, et d'où elles nous sont communiquées par de salutaires effusions, c'est à quoi l'Église, sans nous en faire une loi, se contente de nous inviter, et voilà le conseil. Or j'entreprends ici de vous représenter les avantages infinis de cette importante pratique. Je veux vous montrer de quelle conséquence et de quelle utilité nous doit être à tous l'exercice de la fréquente confession. Ce n'est pas un commandement, j'en conviens; mais il y a des pratiques qui, sans être spécialement commandées,

ont du reste une telle vertu, et peuvent tellement contribuer à l'affaire de notre salut et à notre avancement dans les voies de la sainteté chrétienne, que nous sommes inexcusables de les négliger. Ainsi, distinguant dans le christianisme deux états qui le partagent, je prétends vous faire voir l'importance de la fréquente confession, et par rapport aux pécheurs, ce sera le premier point; et par rapport aux Justes, ce sera le second. Le Seigneur est proche : apprenons à lui préparer nos ames et à les sanctifier, pour participer, avec le plus d'abondance que nous pourrons, à la grace qu'il vient apporter au monde.

Premier point. Importance de la fréquente confession par rapport aux pécheurs : pourquoi? parceque la fréquente confession est un des plus puissants moyens pour déraciner dans nous les principes du péché, et pour prévenir les suites malheureuses du péché.

1. Puissant moyen pour déraciner dans nous les principes du péché. J'appelle principes du péché ces convoitises avec lesquelles nous sommes nés, et qui sont, selon saint Jean, la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux et l'orgueil de la vie; c'est-à-dire les passions qui nous dominent, les inclinations qui nous entraînent, le penchant de la nature corrompue qui nous emporte vers les biens sensibles et périssables, richesses, honneurs, plaisirs. J'appelle principes du péché ces attachements criminels qui nous lient, ces habitudes vicieuses qui nous captivent, ces objets flatteurs qui nous attirent, ces respects humains qui nous tiennent asservis, ces occasions qui nous exposent à des périls si présents et à de si rudes attaques. Or, pour couper ces racines empoisonnées et pour en arrêter les progrès, rien de plus efficace que le fréquent usage de la confession.

A prendre la chose absolument, je sais quelle est la vertu du sacrement de pénitence, et qu'une seule confession, dès qu'elle est faite avec toutes les dispositions et tous les sentiments convenables, peut suffire pour nous fortifier contre les rechutes, et pour nous affermir dans l'état de grace où elle nous a rétablis; mais d'ailleurs je ne puis ignorer que cette confession, quelque sainte et quelque fervente qu'elle soit, n'éteint pas tout-à-coup dans le cœur le feu de la passion, ne redresse pas tout-à-coup l'habitude, n'efface pas tout-à-coup de l'esprit des objets dont le souvenir frappe et touche sensiblement, ne corrige pas tout-à-coup des idées vivement empreintes dans l'ame, ne dégage pas tout-à-coup de certaines occasions et de certaines tentations. Il faut du temps pour tout cela; de sorte qu'après même avoir obtenu dans le sacrement le pardon des offenses dont nous nous sommes reconnus coupables, et que le ministre de Jésus-Christ nous a remises, nous avons néanmoins encore les mêmes ennemis à combattre, et au-dedans de nous-mêmes, et hors de nous-mêmes. Ils sont affoiblis, je le veux; mais ils ne sont pas abattus. Les plaies que nous en avions reçues sont fermées; mais ils sont toujours en dispositions de les rou-

vrir, et de lancer contre nous de nouveaux traits. Si nous cessons de les poursuivre, si nous mettons entre une confession et l'autre trop de distance, dans ce long intervalle ils répareront bientôt leurs pertes passées, et reprendront sur nous le même ascendant. Hélas! combien de funestes épreuves ont dû nous l'apprendre! Mais voulons-nous enfin nous affranchir de leur tyrannie et nous mettre à couvert de leurs coups; voulons-nous dessécher ce mauvais levain que nous portons dans le cœur, et qui sans cesse grossit et se répand sur toutes les puissances de notre ame pour les corrompre; voulons-nous arracher ces principes de mort qui nous sont si intimes, et arrêter les impressions que font sur nous tant d'objets qui nous environnent; en voici le moyen le plus infaillible : c'est d'user fréquemment des armes de la pénitence, c'est de se présenter régulièrement et fréquemment à son tribunal. A force de médicaments on guérit les plus profondes blessures, et on en tire tout le venin; et à force d'employer les remèdes que fournit un confesseur, à force de s'accuser devant lui, de se confondre, de se reprocher ses foiblesses, de résoudre, de promettre, de s'assujettir à de justes satisfactions, il n'y a point de passion si violente dont, avec l'assistance divine, on n'amortisse peu à peu l'ardeur; point de nœuds si serrés qu'on ne délie, point d'habitude, point de tentation qu'on ne surmonte. Mettons-nous en état de le connoître par nous-mêmes : l'expérience nous en convaincra.

2. Puissant moyen pour prévenir les suites malheureuses du péché. Trois effets du péché, qui en sont les suites les plus ordinaires : l'aveuglement de l'esprit, l'endurcissement du cœur, l'impénitence à la mort, ou la mort dans le péché. L'aveuglement : un homme adonné à son péché, où il reste et où il vit pendant un long espace de temps, perd de jour en jour les idées de Dieu et de la religion, oublie les vérités du christianisme, et se laisse tellement préoccuper, ou, pour mieux dire, tellement infatuer des erreurs et des fausses maximes du monde, qu'il n'a plus d'autre règle qui le guide, ni dans tous ses jugements, ni dans toute sa conduite. L'endurcissement : le mal se communique au cœur; toutes les pointes de la conscience s'émoussent; on tombe à l'égard du salut dans une espèce de léthargie où l'on n'est ému de rien, et il n'y a ni avertissements, ni remontrances à quoi l'on prête l'oreille et qui fassent quelque sensation. Enfin l'impénitence à la mort, ou la mort dans le péché : car il arrive assez communément qu'on est surpris de la mort lorsqu'on s'y attendoit le moins, et qu'en remettant sa confession d'une pâque à l'autre, on ne peut atteindre ce terme, et l'on disparoît sans avoir eu le loisir de penser à soi et de se reconnoître.

Or il est évident que le remède à tout cela le plus certain, c'est la fréquente confession. Et en effet, dans la fréquente confession, on se rappelle souvent le souvenir de Dieu et de la loi de Dieu, on se retrace ses devoirs, on s'occupe des vérités éternelles : remède contre l'aveu-

glement de l'esprit. Dans la fréquente confession, on s'excite souvent à la haine du péché, au repentir et à la douleur, à l'amour de Dieu, à la crainte de ses jugements, à de saints desirs et à de saintes résolutions : remède contre l'endurcissement du cœur. Dans la fréquente confession, on se réconcilie promptement avec Dieu, si l'on a eu le malheur de perdre sa grace; on bannit de son ame le péché presque aussitôt qu'il y est entré, on ne lui permet pas de s'y établir; et par-là, selon la parole de Jésus-Christ, on se tient toujours prêt et toujours en garde contre les surprises de la mort. Vigilance que le Fils de Dieu nous a tant recommandée dans l'Évangile, et qui, par une sage précaution, eût pu sauver des millions de réprouvés qu'une mort imprévue et subite a précipités dans l'enfer. Ils comprennent, mais trop tard, ce que c'est que d'avoir trop différé à se relever du péché, et d'avoir long-temps vécu dans un état de damnation. Comprenons-le nous-mêmes, mais de bonne heure, mais dès à présent, mais quand cette connoissance nous peut être salutaire.

Second point. Importance de la fréquente confession par rapport aux Justes. Que celui qui est saint, dit l'Écriture, se sanctifie toujours davantage; c'est-à-dire que l'ame juste se purifie toujours de plus en plus devant Dieu, et qu'elle renouvelle toujours de plus en plus sa ferveur dans le service de Dieu. Or il est aisé de voir combien la fréquente confession contribue à l'un et à l'autre.

1. Rien de plus propre à purifier de plus en plus l'ame juste que la fréquente confession. Le Juste, selon le témoignage du Saint-Esprit, tombe jusques à sept fois le jour. Il n'y a donc point d'ame, si innocente et si nette aux yeux de Dieu, qui n'ait toujours besoin de se purifier; car la parole du Sage est générale, et il ne dit pas seulement quelques Justes, mais il dit absolument et sans restriction le Juste, quel qu'il soit. La raison est que le Juste est toujours homme, et que tout homme sur la terre est foible, et sujet aux fragilités humaines. Cependant il est d'un extrême intérêt, pour une ame qui veut être à Dieu, d'acquérir, autant qu'il lui est possible, la plus grande pureté de cœur, et de s'y maintenir : pourquoi? parcequ'autrement elle ne peut jouir des faveurs du ciel, ni recevoir certaines graces de Dieu, lequel ne se communique qu'aux ames pures, et ne se découvre à elles qu'à proportion de leur pureté : ce qui a fait dire au Sauveur du monde : *Heureux ceux dont le cœur est pur, car ils verront Dieu* (Matt., 5). Or on ne peut douter que ce ne soit par la fréquente confession que l'ame chrétienne se purifie des moindres taches. Plus elle rentre souvent en elle-même, plus elle s'examine, et plus elle devient clairvoyante à les apercevoir : et du moment qu'elle les aperçoit, elle ne peut avoir de repos qu'elle ne les ait effacées par les larmes de la pénitence. De cette sorte, elle les empêche de croître; elle se préserve des chutes plus grièves où elle pourroit être entraînée par une multi-

tude de fautes, quoique légères, qu'elle laisseroit grossir et s'accumuler ; elle se présente toujours à Dieu, suivant la figure du Prophète royal, telle qu'*une reine qui paroît devant le prince son fidèle époux, parée de divers ornements et avec un habit enrichi d'or* (*Psalm.* 44). Dans cet état, elle attire sur elle les yeux de Dieu, elle lui plaît ; et parcequ'il n'y a point d'obstacle qui le puisse éloigner, il vient à elle, l'honore de sa présence et la comble de ses dons.

2. Rien de plus propre à renouveler sans cesse la ferveur de l'ame juste que la fréquente confession. Il n'y a point de feu si ardent qui ne se ralentisse quand on ne prend pas soin de l'entretenir, et il n'y a point de piété si fervente qui, pour ne pas déchoir et ne se point refroidir, n'ait besoin d'être souvent ranimée et réveillée. Cet évêque de l'Apocalypse l'avoit éprouvé, lorsque Dieu lui reprochoit qu'il avoit beaucoup perdu de sa première charité, et qu'il étoit tombé dans le relâchement et la tiédeur. Voilà où en sont réduites tant d'ames qu'on a vues à certains temps toutes brûlantes de zèle pour l'honneur de Dieu et pour leur sanctification. Rien n'échappoit à leur fidélité, rien ne les arrêtoit, rien ne leur coûtoit ; il ne leur a manqué que la constance. Or, pour se remettre en de si heureuses dispositions, point de meilleure pratique à leur prescrire, que de fréquenter le sacrement de pénitence.

Car plus elles en approcheront, plus elles participeront aux graces renfermées dans ce sacrement : et ce qui allume la ferveur, ne sont-ce pas les saints mouvements de la grace ? Plus elles en approcheront, plus elles se rempliront l'esprit de pieuses considérations, la volonté de vives affections : et ne sont-ce pas là toujours de nouveaux aliments pour nourrir le feu et pour le perpétuer ? Aussi est-il vrai qu'on ne se retire point communément du sacré tribunal sans en remporter une certaine onction qui s'insinue dans le cœur, et qui occupe, pour ainsi dire, toute la capacité de l'ame. On se sent tout recueilli en soi-même, tout pénétré d'une joie céleste et intérieure, quelquefois même tout attendri de dévotion : les yeux se baignent de larmes, le cœur éclate en soupirs ; dans l'ardeur où l'on est, on redouble le pas, on avance, on se rend plus régulier que jamais et plus assidu à tous ses exercices. Effets merveilleux, et plus ordinaires à ces fêtes solennelles où l'Église célèbre les grands mystères de la religion. En est-il un plus touchant que celui de la naissance d'un Dieu fait homme pour le salut des hommes, et de tous les hommes? Justes et pécheurs, je vous l'annonce. Il vient, ce Rédempteur, il est près de nous : ouvrons-lui tous les chemins de notre cœur, afin qu'il daigne y entrer, et y prendre une naissance toute spirituelle ; car c'est ainsi qu'il le prétend. Levons tous les obstacles qui pourroient s'opposer à son passage et le séparer de nous. *Comblons toutes les vallées, redressons tous les sentiers tortus, aplanissons tout ce qu'il y a de raboteux* (Luc., 3). Dégageons-nous de tous les liens et de toute la corruption du péché. N'en

souffrons pas la moindre souillure, et que ce soit là le fruit d'une digne confession. De cette manière, nous pourrons renaître nous-mêmes avec Jésus-Christ et en Jésus-Christ, pour vivre éternellement en lui et avec lui.

FÊTE DE NOEL.

SERMON

SUR LA NATIVITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

Apparuit gratia Dei Salvatoris nostri, omnibus hominibus, erudiens nos, ut abnegantes impietatem et sæcularia desideria, sobriè, et justè, et piè vivamus in hoc sæculo, exspectantes beatam spem.

La grace de Dieu notre Sauveur s'est manifestée à tous les hommes pour notre instruction, afin que, renonçant à l'impiété et aux convoitises du monde, nous vivions dans ce siècle selon les règles de la tempérance, de la justice et de la piété, attendant le bonheur qui est le terme de notre espérance. Dans l'*Épître à Tite*, chap. II.

C'est en ce jour qu'elle s'est montrée aux hommes, cette grace de Dieu notre Sauveur; et c'est dans l'adorable personne de Jésus-Christ naissant que se sont accomplies ces belles et consolantes paroles de l'Apôtre. Dans le mystère de l'incarnation divine, cette grace du Sauveur est descendue sur la terre; mais elle demeuroit encore cachée dans le chaste sein de Marie, et ce n'est qu'en Bethléem et dans l'étable qu'elle s'est rendue visible par la sainte nativité de l'Enfant-Dieu qui nous l'apportoit. Il est donc venu et il a paru au monde, ce Messie, ce desiré des nations : pourquoi? pour nous instruire et pour nous donner la science du salut. Science du salut dont avoit parlé Zacharie, père de Jean-Baptiste, dans son admirable cantique, et que le divin précurseur devoit lui-même enseigner au peuple de Dieu. Science du salut, science suréminente, l'abrégé de toutes les sciences, ou plutôt l'unique science qu'il nous importe d'acquérir et de bien apprendre. Science que saint Paul fait consister en deux choses : l'une, d'éloigner de nous tous les obstacles du salut, et l'autre, de pratiquer toutes les œuvres du salut. Car ce sont là, dans la pensée du maître des Gentils, les deux importantes instructions que nous devons tirer de la naissance de Jésus-Christ. *La grace de Dieu notre Sauveur s'est manifestée à tous les hommes, afin que nous renoncions aux convoitises du monde et à ses desirs sensuels* : voilà les obstacles du salut dont un Dieu-Homme, et naissant parmi les hommes, nous apprend à nous dégager : premier point. *Cette même grace de Dieu notre Sauveur s'est manisfestée à tous les hommes, afin que nous vivions selon les règles de la tempérance, de la justice et de la piété*; voilà les œuvres du salut qu'un Dieu-Homme, et naissant parmi les hommes, nous apprend à pratiquer : second point. Grandes et salutaires leçons où est renfermée toute la sagesse évangélique, et qui demandent toute notre étude et toute notre attention.

PREMIER POINT. Obstacles du salut dont un Dieu-Homme, et naissant

parmi les hommes, nous apprend à nous dégager. Ces obstacles sont les biens du monde, les honneurs du monde, les plaisirs du monde et l'attachement que nous y avons: je dis l'attachement que nous y avons, et c'est cet attachement que l'Apôtre appelle convoitises du siècle et desirs sensuels. L'expérience de tous les temps n'a fait que trop voir de combien de crimes ces malheureuses convoitises ont été la source, et combien d'ames elles ont damnées, combien elles en damnent tous les jours. Or c'est ce que le Fils de Dieu, dès sa naissance, nous apprend à retrancher de nos cœurs; et c'est pour nous y porter avec plus d'efficace et plus de force, qu'il commence par nous en donner lui-même l'exemple le plus touchant.

En quel état naît-il? dans un état de pauvreté, dans un état d'humiliation, dans un état de souffrance et de mortification. Lisons sur cela l'Évangile: tout y est remarquable. Pauvreté: la mère, qui se voit proche de son terme, cherche un lieu convenable pour se retirer; mais son extrême indigence la fait refuser partout; il ne lui reste qu'une étable: quelle demeure pour un Dieu et pour une mère de Dieu! Quoi qu'il en soit, c'est là que Marie met au monde le Sauveur et le Roi du monde; c'est là qu'il commence à paroître. Le lit où il repose, c'est la paille; son berceau, c'est une crèche; ses vêtements, ce sont de misérables langes: voilà son palais, voilà tous ses trésors. Humiliation: hors quelques pasteurs qui viennent lui rendre leurs hommages, nul ne le connoît, ni ne pense à lui. A la naissance des princes, la joie éclate de toutes parts, on célèbre leur nom; les peuples, par des feux, des acclamations publiques, leur applaudissent; mais à l'égard de ce Dieu naissant, tout est dans le plus profond silence; il est dans le monde comme s'il n'y étoit pas. Souffrance et mortification: dans les ténèbres d'une nuit obscure, et au milieu de la plus rigoureuse saison, il se trouve exposé à toutes les injures du temps. Quel soulagement peut-il recevoir de Joseph et de Marie? toutes choses leur manquent, et ils n'ont point d'autres secours à lui donner que de s'attendrir à ses cris et de compatir à ses douleurs.

Est-ce donc ainsi que devoit naître le libérateur d'Israël, le Rédempteur des hommes, l'envoyé de Dieu? Est-ce ainsi que la Synagogue l'attendoit? Bien loin de cela, elle se promettoit un Messie puissant selon le monde, grand selon le monde, comblé de tout le bonheur et de toute la gloire du monde: fausse espérance dont les Juifs s'étoient laissé prévenir. Mais ce n'est point là le plan que Dieu, dans le conseil de sa sagesse éternelle, s'étoit formé pour l'ouvrage de notre rédemption et pour son accomplissement; il nous falloit un Sauveur qui nous enseignât la science du salut, et qui d'abord nous apprît à en lever tous les obstacles; qui, dis-je, nous l'apprît encore plus par ses exemples que par ses paroles, puisque les paroles sans les exemples perdent infiniment de leur vertu, et ne font pas, à beaucoup près, la même impression. Par conséquent il nous falloit

un Sauveur tel que nous l'avons, et tel qu'il se présente à nos yeux : un Sauveur pauvre, un Sauveur abject et humilié, un Sauveur souffrant et pénitent : pourquoi ? afin qu'il pût nous dire avec plus d'autorité et d'une manière plus persuasive ce qu'il nous dit en effet de sa crèche : *Malheur à vous, riches* (Luc., 6) ! non point précisément parceque vous êtes riches, mais parceque, vous confiant dans ces richesses périssables que vous aimez, vous ne pensez point à ce souverain bien, à ce bien éternel que je viens vous promettre, et qui seul est digne de vos soins. *Malheur à vous qui*, pour vous élever et vous agrandir sur la terre, *ambitionnez les premiers rangs et voulez occuper les premières places* (Luc., 11) ! non point précisément que ce soit un crime de devenir grand et d'être grand ; mais parcequ'éblouis de cette grandeur humaine et passagère dont vous êtes si jaloux, vous oubliez la véritable grandeur où vous devez sans cesse aspirer, et qui est la gloire céleste et immortelle. *Malheur à vous qui vous réjouissez et qui trouvez votre consolation en cette vie* (Luc., 6) ! non point précisément que toute joie et toute consolation vous soit défendue, car il y en a d'innocentes et même de saintes ; mais parcequ'enivrés des plaisirs sensuels qui vous corrompent, vous ne portez jamais vos vues vers la suprême béatitude où vous êtes appelés, et que vous ne prenez nulles mesures pour l'obtenir.

Solides enseignements du divin maître qui, pour nous faire marcher avec plus d'assurance dans les voies du salut, nous en découvre les écueils. Il nous parle ; mais l'entendons-nous ? voulons-nous l'entendre ? Renoncer au monde, aux prospérités du monde, aux grandeurs du monde, au bonheur du monde ; y renoncer, sinon d'effet, au moins de cœur, quel langage pour des mondains ! Mais c'est le langage de Jésus-Christ, c'est son Évangile. Nous trompe-t-il ? veut-il nous tromper ? Raisonnons comme il nous plaira : il faut, ou suivre ce guide qui vient nous conduire, et qui est la voie même, la vérité, la vie ; ou vivre et mourir dans un funeste égarement qui nous mène à la perdition.

Second point. Œuvres du salut qu'un Dieu-Homme, et naissant parmi les hommes, nous apprend à pratiquer. L'Apôtre nous les a marquées dans ces paroles : *Afin que nous vivions selon les règles de la tempérance, de la justice et de la piété*. Œuvres, suivant l'explication de saint Bernard, œuvres de tempérance et d'une modération chrétienne par rapport à nous-mêmes, œuvres de justice et d'une charité chrétienne par rapport au prochain, œuvres de religion et d'une piété chrétienne par rapport à Dieu.

1. Œuvres de tempérance et d'une modération chrétienne par rapport à nous-mêmes. Ce devoir se réduit aux saintes violences qu'il en coûte pour se maintenir dans l'ordre et se bien gouverner en toutes choses ; pour garder une conduite toujours sage, droite, pure et régu-

lière, selon la raison et selon l'esprit du christianisme. Car dans l'usage de la vie combien y a-t-il pour cela de combats à livrer contre ses propres inclinations et ses propres sentiments? combien de vivacités à réprimer, combien de mouvements impétueux à arrêter, combien de jugements particuliers à soumettre et à déposer, combien de répugnances à vaincre, de volontés à rompre, combien d'efforts à faire, soit pour agir, soit pour s'abstenir et pour souffrir ? en un mot, combien de fois et sur combien de sujets faut-il, non seulement renoncer au monde et à tous les objets extérieurs et sensibles, mais s'immoler soi-même, mais se dépouiller de soi-même, mais se renoncer soi-même? Sans cela, bien loin de pouvoir posséder son ame et de savoir se régler, à quoi souvent ne s'échappe-t-on pas ? à quelles extrémités ne se porte-t-on pas? en combien de rencontres ne s'oublie-t-on pas? Guerre évangélique dont cet enfant à qui nous rendons nos hommages comme à notre Dieu, et que nous adorons dans l'étable, lève, pour ainsi parler, aujourd'hui l'étendard ; guerre qu'il vient d'allumer sur la terre, et qu'il propose à tous ses disciples, ne les reconnoissant pour être à lui que par le renoncement à eux-mêmes ; guerre qui réforme tout l'homme, qui le tient continuellement en bride, qui redresse ses caprices, ses légèretés, ses humeurs ; qui le garantit de tous les excès où l'ardeur de ses passions pourroit l'entraîner ; qui l'établit et l'affermit inébranlablement dans cette sobriété, pour user du terme de saint Paul, dans ce tempérament et ce milieu où réside la sagesse, et où les maîtres de la morale font consister la vertu ; guerre difficile, il est vrai; mais il y va du salut. Or un Dieu descendu de sa gloire, un Dieu fait chair et sujet à toutes nos infirmités, un Dieu né dans la misère et anéanti pour ce salut même dont le soin nous est confié, ne nous donne-t-il pas assez à entendre quelle en est l'importance, et que, dans une affaire d'une telle conséquence, il n'y a rien à ménager?

2. Œuvres de justice et d'une charité chrétienne par rapport au prochain. De justice : rendant à chacun ce qui lui est dû, et ne refusant rien à personne de tout ce qui lui appartient. De charité : ajoutant au devoir la bonne volonté, l'inclination à faire du bien, le desir d'obliger et de faire des graces, la patience dans les injures, et une prompte disposition à pardonner. Contemplons notre modèle, et observons-y tous ces traits, pour les former en nous et pour les imiter. Il naît, ce roi du monde, et il naît dans l'exercice actuel de la justice la plus exacte, par l'hommage qu'il rend aux puissances du siècle, quoique païennes et ennemies de sa loi. Si Marie, tout enceinte qu'elle étoit, a quitté Nazareth et s'est transportée à Bethléem, c'est pour se soumettre à l'édit d'Auguste César, qui ordonne qu'on dresse un état de l'empire, et que tous sans exception aillent se faire inscrire, chacun dans la ville dont il est originaire : voilà pourquoi cette mère vierge s'expose, elle et l'enfant qu'elle porte, à toutes les fatigues d'un pénible voyage, et aux rudes épreuves qu'elle a à soutenir dans une

bourgade où elle est regardée et traitée comme étrangère. Elle obéit, elle pratique par avance et fait pratiquer à son Fils cette grande maxime qu'il doit un jour prêcher lui-même : *Rendez à César ce qui est à César* (MATTH., 19); tant les droits du prochain sont inviolables, et tant devons-nous les respecter, de quelque nature qu'ils soient et en qui que ce puisse être. Ce n'est pas tout : il naît cet aimable et adorable Sauveur, et c'est par un effet de la charité la plus ardente et la plus désintéressée, c'est pour nous délivrer de la mort, c'est pour nous combler de ses biens, nous, indignes et viles créatures, nous pécheurs et ennemis de son Père. Comptons après cela le peu que nous faisons pour nos frères ; car qu'est-ce que notre charité, et en quoi se montre-t-elle ? où sont ses largesses ? où sont ses soins prévenants et bienfaisants ? que donne-t-elle ? que supporte-t-elle ? que remet-elle ? Toutefois un des caractères les plus marqués du christianisme, et par conséquent une des vertus les plus nécessaires au salut, c'est la charité.

3. Œuvres de religion et d'une piété chrétienne par rapport à Dieu. Voilà le point capital, et c'est là que tout doit tendre : c'est, dis-je, à la gloire et au culte de Dieu. Aussi est-ce l'essentielle et dernière fin de l'avénement du médiateur qui nous est né. En entrant dans le monde, que dit-il au Père tout puissant qui l'envoie ? Écoutons l'Apôtre, et voyons comme il le fait parler : *Vous n'avez point voulu, Seigneur, du sang des taureaux et des boucs ; vous ne vous êtes point contenté de ces oblations et de ces victimes ; mais vous m'avez formé un corps ; et dans ce corps me voici, mon Dieu, je viens faire votre volonté, selon qu'il est écrit de moi* (*Hebr.*, 29). C'est par la transgression de cette volonté divine que votre gloire a été blessée, et je viens la réparer ; je viens vous honorer, autant que le mérite votre être suprême. Ainsi, en effet, vient-il glorifier le Dieu vivant, ce Fils unique de Dieu ; il s'abaisse à tout pour cela, il se soumet à tout ; mais nous, ce même Dieu à qui nous assujettit une dépendance encore plus naturelle et plus entière, en quoi le glorifions-nous ? est-ce dans nos sentiments, est-ce dans nos paroles, est-ce dans nos actions ? quels actes de religion, quels exercices de piété pratiquons-nous ? ou, si nous les pratiquons, comment les pratiquons-nous ? Devoirs indispensables, mais qu'on abandonne absolument, ou dont on ne s'acquitte qu'imparfaitement ; on s'en fait une gêne, une servitude, un fardeau. A qui donc offrons-nous notre encens ? à qui le devons-nous ? et s'il nous est enjoint de rendre au monde ce qui appartient au monde, nous est-il moins étroitement ordonné de rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu ? Or ce qui appartient à Dieu, c'est l'honneur ; l'honneur de Dieu, c'est que nous le servions, que nous l'adorions, que nous observions sa loi, que nous révérions ses mystères, que nous soyons assidus à chanter ses louanges, à célébrer ses grandeurs, à invoquer son nom, à entendre sa parole, à fréquenter ses autels,

à fuir tout le mal qu'il nous défend, et à ne rien omettre de tout le bien qu'il nous commande. Reprenons tout ce discours, et concluons. Nous avons appris de Jésus-Christ naissant la science du salut, ou nous avons dû l'apprendre ; nous savons quels sont les obstacles du salut, quelles sont les œuvres du salut. Joignons à ces connoissances la pratique : c'est tout ce qui manque à l'ouvrage de notre rédemption, qu'il ne tient qu'à nous, avec la grace du Sauveur, d'achever et de consommer.

AVERTISSEMENT.

Outre l'Essai d'Avent qu'on donne au public, il s'est encore trouvé dans les écrits du père Bourdaloue un Essai d'Octave du Saint-Sacrement. C'étoit la coutume autrefois de la prêcher tout entière, aussi bien que l'Avent, sous un même dessein général, qui comprenoit huit sujets particuliers ; et les prédicateurs faisoient de ces différents sujets autant de discours. Le père Bourdaloue avoit voulu se conformer à cet usage, et pour cela même il avoit tracé sur le papier le fond et la suite des huit sermons qu'il se proposoit de faire. Mais là-dessus, comme à l'égard de l'Avent, il s'en est tenu au projet, sans en venir à l'exécution.

ESSAI D'OCTAVE DU SAINT-SACREMENT.

DESSEIN GÉNÉRAL.

LA VIE DE JÉSUS-CHRIST DANS L'EUCHARISTIE.

Hoc facite in meam commemorationem.
Faites ceci en mémoire de moi. En SAINT LUC, chap. XXII.

Ce n'est point une représentation seulement, ni une simple commémoration. Tel que Jésus-Christ, ce Fils unique du Père dans l'éternité et ce Fils de Marie dans le temps ; tel, dis-je, que ce Dieu-Homme vécut sur la terre parmi les hommes, et qu'il y parut revêtu d'une chair passible et mortelle ; tel encore, quoique d'une vie beaucoup plus parfaite, il vit dans l'auguste sacrement dont il fut l'instituteur, et dont j'ai à vous entretenir pendant le cours de cette octave. Il est vrai qu'il ne se montre point à nous comme autrefois : nous ne le voyons pas, nous ne l'entendons pas, nous ne sommes pas témoins de ses divines opérations. Mais dans ces ombres qui le couvrent il n'est pas moins vivant, et c'est là même que se renouvellent les plus grands mystères de cette première vie qu'il passa dans la Judée, et qu'il finit, après trente-trois ans, par le supplice de la croix.

Entre ces mystères de la vie de Jésus-Christ, notre Sauveur, nous distinguons celui de sa bienheureuse nativité, lorsqu'une mère vierge, par la toute puissante vertu du Saint-Esprit, l'ayant conçu et porté neuf mois dans son sein, le mit au monde dans l'étable de Bethléem; celui de l'adoration des mages, lorsque trois rois, conduits par l'étoile et encore plus par la foi qui les éclairoit, vinrent lui rendre hommage, et le reconnoître, malgré son état pauvre et abject, pour le Dieu et le souverain maître de l'univers; celui de sa présentation, quand Marie se réfugia dans le temple, et qu'obéissant à la loi, elle offrit ce premier-né et présenta au Seigneur ce don précieux qu'elle en avoit reçu; ceux de sa vie agissante, quand, parcourant les villes et les bourgades, il conversoit avec les peuples, il opéroit des miracles, il multiplioit les pains et nourrissoit dans le désert de nombreuses troupes; ceux de sa vie souffrante, où il fut si violemment persécuté, outragé, crucifié; enfin le glorieux mystère de sa résurrection, où il triompha de la fureur de ses ennemis et de la mort même.

Or je prétends que tout cela s'accomplit tout de nouveau dans la très sainte Eucharistie. C'est là, 1. que Jésus-Christ prend une seconde naissance; 2. que Jésus-Christ reçoit nos adorations; 3. que Jésus-Christ est présenté et offert à Dieu; 4. que Jésus-Christ converse avec les hommes; 5. qu'il se multiplie en quelque manière, et qu'il nourrit de son sacré corps une multitude innombrable d'ames fidèles; 6. qu'il est exposé aux insultes et aux persécutions; 7. qu'il est même crucifié par les pécheurs sacriléges; 8. enfin, qu'il devient, comme dans sa résurrection, victorieux et triomphant.

Voilà, chrétiens Auditeurs, ce que je me propose de développer en autant de discours que j'ai marqué d'articles différents. Voilà tout le plan que je me suis tracé pour votre instruction et votre édification: je dis pour votre édification; car, ayant à parler dans un auditoire chrétien et catholique, mon dessein n'est pas de m'arrêter uniquement à de sèches controverses, ni à des spéculations abstraites et sans fruit. Je veux tellement vous expliquer les points de votre créance touchant le grand et ineffable sacrement dont nous solennisons la fête, que vous appreniez en même temps à le révérer, à le fréquenter, à l'honorer par toutes les pratiques d'une piété solide et religieuse. Ce seroit peu d'éclairer l'esprit, si je ne touchois le cœur; et il ne suffiroit pas d'établir les dogmes de la foi, si je ne travaillois également à corriger les abus et à sanctifier les mœurs.

Dieu tout puissant, Dieu de majesté, vous dont toute la grandeur est cachée sous de fragiles espèces et de viles apparences, Seigneur, aidez-moi de votre grace. C'est pour seconder les intentions de votre Église que je monte dans cette chaire; c'est pour exalter le plus signalé de vos bienfaits, pour en rappeler le souvenir, pour en raconter les merveilles, et pour inspirer à mes auditeurs toute la vénération et tout l'amour qu'il mérite. Vous me soutiendrez, mon Dieu, vous bénirez

mon travail, et, pour l'honneur de votre sacrement, vous donnerez de la force à mes paroles, et les imprimerez profondément dans les ames.

Peut-être, ô mon Dieu, votre providence, qui veille sur le salut de tous, conduira-t-elle ici quelques uns de nos frères errants. Dans un temps où le plus religieux monarque s'applique avec plus de zèle et plus d'efficace que jamais à ramener ces brebis égarées et à les faire rentrer dans le bercail, peut-être quelques uns, ou par un esprit de critique, ou par un vrai desir de s'instruire, se mêleront-ils dans la troupe, et se rendront-ils attentifs à m'écouter. Daignez, Père des miséricordes, jeter sur eux un regard favorable; daignez, pour disposer l'ouvrage de leur conversion, donner à ma voix une vertu particulière et toute nouvelle. Qu'elle s'insinue, cette vertu divine, jusque dans le fond de leurs cœurs; qu'elle les pénètre, qu'elle les remue, qu'elle les fléchisse. Ce sont nos frères, quoique séparés de nous. Ce sont des enfants rebelles à leur mère, mais dont elle pleure la perte et dont elle souhaite ardemment le retour. Heureux si je puis y contribuer, et s'il vous plaît de m'employer, Seigneur, à une œuvre si sainte, et si digne de mon ministère!

PREMIER JOUR. — Jésus-Christ prenant dans l'Eucharistie une seconde naissance.

SERMON

SUR LA PRÉSENCE RÉELLE DE JÉSUS-CHRIST DANS LE SAINT-SACREMENT.

Cœnantibus autem eis, accepit Jesus panem, et benedixit ac fregit, deditque discipulis suis, et ait : Accipite et comedite : hoc est corpus meum.

Pendant qu'ils soupoient, Jésus prit du pain, le bénit, le rompit, et le donna à ses disciples, disant : Prenez et mangez : ceci est mon corps. SAINT MATTHIEU, chap. XXVI.

Comment est-ce le corps de Jésus-Christ? et devons-nous être surpris de la dispute qui s'éleva d'abord entre les Juifs, lorsque lui ayant entendu dire : *Le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde* (JOAN., 6), ils se demandoient les uns aux autres : Comment cet homme nous peut-il donner sa chair à manger? Ils ne comprenoient pas le merveilleux changement qui se fait dans l'Eucharistie, de la substance du pain et du vin en la substance du corps et du sang de ce Dieu-Homme. Nous ne le comprenons pas nous-mêmes ; mais, plus dociles que ces incrédules, ce que nous ne comprenons pas, nous le croyons; et, sans vouloir l'approfondir, nous nous soumettons à cet article de notre foi. Changement qui, selon la pensée des Pères, et en particulier de saint Chrysostome, est une extension de l'incarnation divine : de sorte que nous pouvons regarder cet excellent mystère comme une seconde naissance du Fils de Dieu. Outre sa génération éternelle dans le sein de son Père, il naquit sur la terre, pour la première fois, du sein de Marie, où il avoit été conçu ; et j'ose dire que cette seconde naissance qu'il prend sur nos autels entre les mains des prêtres n'est pas moins réelle, ni moins véritable, premier point; n'est pas moins miraculeuse, ni moins admirable, second point; n'est

pas moins avantageuse aux hommes, ni moins salutaire, troisième point. Reprenons, et mettons ceci dans tout son jour.

Premier point. Naissance réelle et véritable. C'est un langage assez ordinaire des Pères, que Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel est réellement et véritablement produit ; car ils appellent production cette conversion du pain et du vin au corps du Sauveur et en son sang. Aussi est-ce en ce même sens que saint Augustin, relevant la dignité du sacerdoce de la loi nouvelle, s'écrie : O respectable et redoutable dignité des prêtres, puisque c'est par leur ministère et dans leurs mains que le Fils même de Dieu s'incarne [1] !

Je sais de quelles erreurs l'hérésie a infecté sur cela les esprits. A l'exemple des Capharnaïtes, les hérétiques des derniers siècles se sont non seulement étonnés, mais scandalisés, d'une vérité néanmoins si solidement établie. En vain pour les convaincre leur a-t-on opposé ces paroles si claires, si formelles, si précises : *Ceci est mon corps, ceci est mon sang* ; ils n'ont point manqué de subtilités pour les interpréter et les détourner ; car voilà le caractère de l'incrédulité, de ne pas voir au milieu de la lumière, et de s'aveugler, si je puis le dire, en plein jour. Pressés par un témoignage si évident, à la propre signification des termes, ils n'ont pas rougi de substituer le sens le moins naturel et le plus forcé : altérant la proposition de Jésus-Christ, l'affoiblissant, tout expresse qu'elle est, et la réduisant à dire : Ceci est le signe, la figure de mon corps; et ceci le signe, la figure de mon sang.

Le vaste champ, si j'entreprenois de combattre ces ennemis de l'Église, et si je m'engageois à justifier contre leurs dogmes erronés la croyance orthodoxe et catholique où nous vivons ! Que n'aurois-je point à produire pour les détromper, si de bonne foi ils le vouloient être ; et que l'opiniâtreté, que souvent même un intérêt secret ou une fausse gloire ne les retînt pas obstinément et presque invinciblement dans leurs préjugés? Je leur demanderois avec quelle vraisemblance ils peuvent se persuader que le Sauveur du monde, la veille de sa mort, déclarant à ses apôtres ses dernières volontés, comme par testament, et leur marquant le don qu'il faisoit aux hommes de son corps et de son sang précieux, il se soit énoncé dans une pareille conjoncture, et sur un sujet de cette importance, en des termes équivoques et métaphoriques ; qu'il ne se soit pas fait entendre autrement, et que, ne s'expliquant pas davantage, il ait donné aux fidèles et à toute l'Église l'occasion la plus prochaine d'une idolâtrie publique et perpétuelle?

Je leur ferois observer les affreuses conséquences qui doivent s'ensuivre, s'il est permis, surtout en ce qui concerne les mystères de la religion, de restreindre à un sens impropre et figuré ce que l'Écriture, ce que l'Évangile exprime le plus nettement, et sans la moindre

[1] *In quorum manibus incarnatur Filius Dei.* Aug.

restriction ni la moindre ambiguité. Pourquoi ne serois-je pas en droit d'user de la même liberté au regard de l'humanité de Jésus-Christ, au regard de sa mort, de sa résurrection, prenant tout ce qu'en dit le texte sacré pour des apparences et rien de plus? Or où en serions-nous, et que deviendroit toute la foi chrétienne?

Je leur porterois le défi : Et apprenez-nous donc vous-mêmes, leur dirois-je, quelles expressions plus convenables et moins obscures pouvoit employer le Fils de Dieu pour signifier que le pain avoit été changé en son corps, et le vin en son sang. Falloit-il que, sans se contenter de dire, Ceci est mon corps, ceci est mon sang, il ajoutât : Ceci est réellement mon corps, et ceci est réellement mon sang? Mais eût-il parlé selon l'usage commun?

Je dis, par exemple : Voilà du pain, voilà du vin, ou quelque autre chose que ce soit, et je m'en tiens là. Quiconque m'écoute ne conçoit-il pas d'abord ma pensée, et que je veux dire que c'est en effet du pain, ou que c'est en effet du vin? Est-il besoin que j'ajoute : Voilà réellement du pain, ou voilà réellement du vin? Cette addition ne paroîtroit-elle pas inutile, ne le seroit-elle pas? Que dis-je! et le Sauveur du monde ne s'explique-t-il pas même par une addition importante et remarquable, quand, après avoir dit, Ceci est mon corps, ceci est mon sang, il poursuit et ajoute : Le même corps qui sera livré pour vous, le même sang qui doit être répandu pour vous?

Enfin, je les renverrois à la tradition de tous les siècles depuis l'établissement de l'Église; aux définitions des conciles, tant généraux que nationaux; aux sentiments de tous les Pères, soit grecs, soit latins; à la foi de tous les peuples, de tous les empires, de tout le monde chrétien, où, d'âge en âge et sans interruption, je vois une profession authentique et unanime de cette vérité capitale, que Jésus-Christ, dans son sacrement, est présent en personne, et contenu sous les accidents du pain et du vin. A qui nous en rapporterons-nous? qui en croirons-nous? J'en atteste le jugement secret et la conscience de tout homme sage et non prévenu. Est-il de la raison que les vues singulières et nouvelles de quelques hérésiarques l'emportent dans notre estime sur de telles autorités, et sur cette nuée de témoins?

Ne nous arrêtons pas ici plus long-temps, chrétiens Auditeurs : ce qui fait le scandale des hérétiques doit être la matière de notre foi, et d'une foi ferme et soumise. Avec cette fermeté et cette soumission de la foi, nous découvrons un Dieu sur nos autels, et nous lui disons, comme un de ses prophètes : Ah! Seigneur, *vous êtes vraiment un Dieu caché* (Isai., 45). Vous le fûtes à votre naissance dans l'étable de Bethléem, et vous l'êtes encore plus à cette autre naissance où votre humanité même se dérobe à nos yeux. Mais, tout caché que vous êtes, vous n'en êtes pas moins Dieu, et le même Dieu-Homme qui, dans le ciel, est assis à la droite du Père. Ainsi je le crois : vous, Seigneur, animez toujours par votre grace et fortifiez ma foi.

Second point. Naissance admirable et toute miraculeuse. Dans le ciel, le Fils éternel de Dieu est produit d'un père sans mère; sur la terre, il fut produit d'une mère sans père; et dans l'Eucharistie, il est produit sans l'un ni l'autre : quel prodige! Pour opérer ce divin sacrement, la parole suffit; et quelle parole? Voici la merveille. L'Écriture nous apprend que toutes choses ont été faites par la parole de Dieu; que c'est par cette parole que les cieux ont commencé à rouler sur nos têtes, par cette parole que la terre s'est affermie sous nos pieds, par cette parole que les eaux ont rempli les abîmes, par cette parole enfin que tous les êtres créés sont sortis du néant, et ont composé ce vaste univers : tant cette parole de Dieu, selon les termes de l'Apôtre, est vive, efficace, agissante. Tout cela est grand sans doute, et digne d'admiration; mais dans le sacré mystère du corps et du sang de notre Sauveur, et dans la manière dont il s'accomplit, je trouve quelque chose de plus surprenant. Car ce n'est pas même la parole de Dieu qui agit, c'est la parole d'un homme ministre de Dieu. Tellement que nous pouvons appliquer au prêtre cette belle et noble expression du Prophète royal, parlant de Dieu, créateur du monde : *Il dit, et tout se fit* (*Psalm.* 32).

En effet, le prêtre parle, il prononce, il dit : et tout-à-coup que de miracles! Il dit, et dans l'instant toute la substance du pain, toute celle du vin est détruite : de sorte que sous la même figure, les mêmes dehors, et sans que rien de nouveau paroisse, ce n'est plus ni du du pain ni du vin, mais Jésus-Christ en substance avec tout son corps, tout son sang, tout son être et comme Dieu et comme homme. Il dit, et, par une division au-dessus de tout l'ordre naturel, et jusque là inconnue à toute la raison humaine, de foibles accidents, tels que ceux du pain et du vin, couleur, odeur, saveur et autres, sont séparés de leur sujet, demeurent en cet état, et ne subsistent que par la vertu divine qui les soutient. Il dit, et ce même corps, caché sous les espèces sacramentelles, y est à la manière des esprits; c'est-à-dire qu'étant tout entier dans toute l'hostie, il est encore tout entier dans chaque partie de l'hostie; qu'il y est indivisible et incorruptible, et que ce n'est ni ce corps que l'on partage en partageant l'hostie, ni ce corps qui se dissout quand l'hostie vient à se dissoudre. Il dit, et le même Fils de Dieu, qui, sortant de ce monde après sa résurrection, monta au plus haut des cieux, sans quitter ce séjour céleste, descend sur l'autel : si bien qu'il est en même temps et dans le ciel et sur la terre, tout éclatant de lumière dans le ciel, et comme enseveli dans l'obscurité sur la terre; mais aussi glorieux néanmoins sur la terre que dans le ciel.

Miracles incompréhensibles et ineffables! miracles que les Pères n'ont considérés qu'avec une sainte horreur, et que saint Chrysostome appelle mystères terribles et formidables! miracles que les hérétiques osent contester, parceque, ne les pénétrant pas, ils ne les jugent pas

possibles : comme s'ils ignoroient cet oracle de l'Évangile, qu'il n'y a rien d'impossible à Dieu ; comme s'ils prétendoient mesurer la toute-puissance de Dieu selon leurs vues étroites et bornées; comme si les œuvres de Dieu n'étoient pas aussi merveilleuses qu'elles le sont, parcequ'elles passent notre intelligence, et qu'elles sont au-dessus de tous nos raisonnements. Hé quoi! dit saint Augustin, refuserons-nous à un Dieu si grand cet avantage de pouvoir faire plus que nous ne pouvons penser ni comprendre? Humilions-nous et tremblons sous le poids de sa grandeur ; reconnoissons-la dans le ministre qu'il en a fait comme le dépositaire, en le revêtant de son pouvoir ; entrons dans le sentiment de ces troupes de peuple dont parle l'évangéliste saint Matthieu, qui furent saisies d'une crainte religieuse, et s'écrièrent d'une commune voix, en louant Dieu et le bénissant d'avoir donné aux hommes le pouvoir de remettre les péchés ; bénissons-le mille fois nous-mêmes, et rendons-lui mille actions de graces du pouvoir qu'il a donné à ces mêmes hommes de consacrer son corps et son sang. Sentiment d'autant plus juste, que ce pouvoir ne leur est accordé qu'en notre faveur et pour notre salut.

Troisième point. Naissance infiniment avantageuse et salutaire pour nous. *Ne craignez point,* dit l'ange aux pasteurs, en leur annonçant la naissance de Jésus-Christ ; *je viens vous apprendre une nouvelle qui doit être pour tout le peuple le sujet d'une grande joie, savoir, qu'il vous est né un Sauveur* (Luc., 2). Or c'est en cette même qualité de Sauveur que Jésus-Christ se rend présent sur l'autel, et qu'il se renferme dans son sacrement. Il y renferme avec lui des trésors infinis de graces, puisqu'il est l'auteur de la grace, et la source inépuisable de tous les dons célestes. Ce n'est pas pour les tenir resserrés dans son sein, mais pour les répandre sur nous, et pour nous les communiquer avec abondance.

C'est donc dans ce divin mystère, et par rapport à nous, que se vérifie ce que disoit le Fils de Dieu touchant la fin de sa mission et de son avénement sur la terre : *Je suis venu afin qu'ils aient la vie, et qu'ils l'aient plus abondamment* (Joan., 10). Sacrement de vie, sacrement de salut, parcequ'il sert à entretenir la vie spirituelle de nos ames, et à nous soutenir dans la voie du salut; parcequ'il sert à guérir toutes nos foiblesses, et à nous fortifier contre tous les obstacles du salut; parcequ'il nous fournit tous les secours nécessaires au salut ; enfin, parceque c'est un gage de cette vie future où nous aspirons, et de cette gloire éternelle où consiste le salut. Quel fonds de réflexions, si j'entreprenois de le creuser! quelle matière à tous les sentiments de la plus vive reconnoissance! Je ne vous prierai point, Seigneur, comme le Prophète, de dire à mon ame : *Je suis votre salut* (*Psalm.* 34). Vous l'êtes déja avant que je vous le demande, et vous avez sur cela prévenu mes vœux. Mais je m'adresserai à toutes les créatures; je les inviterai

à chanter vos miséricordes envers moi ; je leur crierai, dans le transport de ma joie : *Venez, voyez, admirez combien le Seigneur a fait pour mon ame de grandes choses* (*Psalm.* 65) ! Il l'a créée, il l'a purifiée et lavée de la tache originelle ; il l'a remplie de son esprit et l'a sanctifiée; il est sorti du sein de son Père et s'est revêtu de notre chair pour la rechercher, pour la racheter, pour la réconcilier ; il n'y a pas épargné jusqu'à sa vie : mais tout cela ne lui a point encore suffi ; il veut que ce corps qu'il a pris pour le salut de cette ame lui reste comme en héritage ; il veut que chaque jour ce corps renaisse en quelque sorte pour elle, et qu'elle en puisse toujours recevoir une nouvelle force et de nouveaux accroissements de grace.

Voilà où l'amour de ce Dieu Sauveur l'a porté : car ce sacrement de grace et de salut est en même temps un sacrement d'amour : mais de quel amour ? qui peut l'exprimer ? *Ayant aimé les siens*, dit saint Jean, et dans eux tous les hommes, *il les aima jusques à la fin* (JOAN., 13). Qu'est-ce à dire, *jusques à la fin ?* c'est-à-dire qu'il les aima jusqu'à sa mort ; c'est-à-dire qu'il les aima jusqu'à ce jour où ces mêmes hommes à qui il se donnoit, conjurés contre lui, le trahissoient, le vendoient, n'aspiroient qu'à sa ruine, et lui préparoient les plus cruels tourments ; c'est-à-dire que, par l'effort le plus généreux et le plus constant de son amour, sans égard à tout le mal qu'ils méditoient contre sa personne et que la haine leur inspiroit, il ne pensa qu'à eux-mêmes et au bien qu'il leur vouloit faire ; c'est-à-dire que, sans avoir encore pleinement satisfait jusque là son amour, il y mit le comble par le don qu'il leur fit, et ne leur laissa plus rien à desirer sur la terre de tout ce qu'ils en pouvoient attendre. Voilà comment il a aimé le monde, et voilà comme il m'a aimé, moi en particulier : car il pensoit dès-lors à moi, et il m'avoit en vue comme les autres. Son amour n'a point eu de bornes : tous y ont été compris, et tous en peuvent profiter. Or sur cela que me dit mon cœur, ou que ne me dit-il point, que ne me reproche-t-il point ? Hélas ! s'il ne me dit rien, c'est qu'il ne sent rien ; et de quoi sera-t-il touché, s'il est insensible à un tel amour ? Malheur à moi et à mon indifférence ! Elle ne se fait que trop connoître dans toute ma conduite à l'égard du sacrement de ce Dieu d'amour ; dans les évagations de mon esprit, dans mes tiédeurs, mes lâchetés, mes ennuis en la présence de ce sacrement. Cependant l'Apôtre s'explique en des termes bien terribles pour moi : *Quiconque n'aime pas le Seigneur Jésus, qu'il soit anathème* (1. *Cor.*, 15). Je dois l'aimer dans tous les états où la foi me le présente. Mais en quel état doit-il me paroître et me doit-il être plus aimable, que dans un mystère où il veut s'unir tellement à moi et m'unir si étroitement à lui, qu'en conséquence de cette union la plus intime et la plus parfaite, je puisse dire ce que disoit le maître des Gentils, dans l'ardeur de l'amour dont il étoit embrasé : *Je vis ; mais non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (*Galat.*, 2).

SECOND JOUR. — Jésus-Christ recevant dans l'Eucharistie nos adorations.

SERMON

SUR LE CULTE D'ADORATION RENDU A JÉSUS-CHRIST DANS LE SAINT-SACREMENT.

Venite, adoremus, et procidamus : quia ipse est Dominus Deus noster.

Venez, adorons le Seigneur, et prosternons-nous devant lui, car c'est le Seigneur notre Dieu. *Psaume* XCIV.

C'est au nom de toute l'Église, de cette sainte épouse de Jésus-Christ, que nous sommes appelés devant les autels de son divin époux, pour lui offrir notre encens et pour l'adorer. Elle ne se contente pas que nous lui rendions un honneur commun, soit aux esprits bienheureux, soit aux Saints, qui sont les élus de Dieu : elle veut que ce soit un culte particulier et d'adoration. Elle ne se contente pas que nous l'adorions dans le ciel où il est remonté, et qui est le séjour de sa gloire : elle veut encore qu'il soit adoré sur la terre, dans ses tabernacles où il réside, et dans son sacrement. En vain l'hérésie lui a-t-elle refusé ce culte suprême, et par une audace insoutenable a-t-elle entrepris de l'abolir : l'Église, armée de ses foudres, s'est élevée, et en a pris la défense. Animée d'un zèle de religion, elle n'a rien omis pour la cause de ce chef invisible dont elle est le corps mystique, et elle s'est employée de tout son pouvoir à le maintenir dans la juste possession où il a toujours été de voir les fidèles se prosterner en sa présence, et de recevoir dans son sanctuaire les hommages dus à la Divinité. Allons donc, chrétiens Auditeurs, et nous-mêmes acquittons-nous d'un devoir si légitime. Afin de nous y exciter davantage, perçons le voile qui couvre un si grand mystère ; ne nous arrêtons point à des apparences capables de rabaisser l'idée que nous en devons avoir ; mais comprenons bien deux vérités qui feront le partage de ce discours : car je vais vous montrer comment l'état de Jésus-Christ, dans le sacrement de l'autel, est celui où il mérite plus nos adorations, premier point ; et comment ce même état de Jésus-Christ, dans le sacrement de l'autel, est encore celui qui donne à nos adorations plus de mérite, second point. Deux instructions qui demandent votre attention.

PREMIER POINT. L'état de Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel est celui où il mérite plus nos adorations : comment? 1. En vertu de sa présence plus immédiate et plus prochaine ; 2. en reconnoissance de l'humiliation volontaire où il est réduit, et où il se tient abaissé pour nous. Je m'explique.

1. Présence de Jésus-Christ plus immédiate et plus prochaine dans le sacrement de l'autel, premier motif qui nous engage spécialement à l'y adorer. A parler en général, il est partout également adorable, puisqu'il est partout également Dieu ; mais plus il est proche de nous

et plus nous sommes proches de lui, c'est alors que nous devons devant lui nous comporter avec plus de révérence, et redoubler nos adorations. Ainsi, pour user de cette comparaison, le prince, dans toute l'étendue de ses états, est également respectable à tous ses sujets ; mais s'ils ont à paroître devant ses yeux, s'ils sont admis auprès de sa personne, quel tremblement tout-à-coup les saisit, et quels témoignages ne lui donnent-ils pas d'un nouveau respect et d'une profonde vénération ! Ainsi, pour me servir d'un exemple plus convenable encore et plus propre, Moïse étoit sans cesse occupé de la pensée du Dieu de ses pères, et en tous lieux il l'adoroit : mais quand le Seigneur lui apparut, quand une voix, sortie du buisson ardent, lui fit entendre ces paroles, *Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, le Dieu de Jacob,* en ce moment quelle fut sa surprise ! Dans une sainte frayeur, tout éperdu et comme hors de lui-même, il se couvrit le visage, il se jeta contre terre, il y demeura dans le silence, n'osant pas lever la tête ni porter ses regards vers cette flamme où il connut que le Dieu d'Israël étoit présent. Or Jésus-Christ ne nous est pas moins présent, et nous est même plus présent sur nos autels et dans son sacrement. Moïse eut défense d'approcher du buisson, au lieu que nous allons jusques au pied de l'autel où le Seigneur repose. Jésus-Christ est auprès de nous, et nous sommes auprès de Jésus-Christ ; nous prenons place à sa table, nous recevons à certains jours et aux fêtes solennelles sa bénédiction : d'où, par la conséquence la plus naturelle, il s'ensuit que c'est donc là qu'il attend avec plus de sujet nos hommages et notre culte.

Culte, dit saint Chrysostome, que lui rendent des légions d'anges assemblés dans son sanctuaire, pour lui former une cour digne de lui ; culte que l'Église a toujours cru devoir lui rendre, et qu'elle lui a toujours rendu, comme toujours elle le lui rendra, quoi qu'en puissent dire nos hérétiques. Ils ont bien vu que ce culte d'adoration, s'ils en convenoient, devoit être contre eux une preuve évidente de la présence réelle du corps de Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie. Voilà pourquoi ils ont tant contesté sur ce culte, et pourquoi ils refusent de le reconnoître. Également incrédules et sur le droit et sur le fait, ils n'ont voulu souscrire ni à l'un ni à l'autre : c'est-à-dire qu'ils n'ont point voulu croire, ni qu'on doive adorer le sacrement que nous adorons, ni que dans toute l'antiquité, depuis l'établissement de l'Église, on l'ait adoré. Mais que, sans se prévenir ni s'obstiner contre des faits sensibles et palpables, ils suivent de siècle en siècle la plus ancienne et la plus constante tradition ; qu'ils écoutent les conciles, qu'ils interrogent les Pères, qu'ils consultent les liturgies, ils pourront aisément se détromper et se convaincre. Et n'est-ce pas en vue de ce culte divin que l'Église a institué de si augustes cérémonies, qu'elle récite tant de prières, qu'elle ordonne des prêtres, qu'elle leur confère l'onction, qu'elle consacre les temples, les autels, les vases, les

vêtements, tout ce qui a rapport à la célébration des saints mystères? Quoi donc, dit saint Chrysostome, tout cela, n'est-ce qu'un jeu, n'est-ce qu'un appareil de théâtre?

Mais revenons, et concluons qu'à l'égard du sacrement de Jésus-Christ, un double précepte nous oblige à l'adorer: l'un, selon le terme de l'école, précepte négatif, et l'autre, suivant le même langage, précepte positif: l'un qui consiste à ne rien faire contre l'honneur et le culte dû à ce sacrement, l'autre, qui exige de nous envers ce sacrement tous les devoirs d'une adoration, non seulement extérieure et apparente, mais véritable et intérieure. Car, sans le cœur, tout le reste n'est de nul prix au jugement de Dieu. Le Seigneur *doit être adoré en esprit et en vérité* (JOAN., 4), et ce sont de tels adorateurs qu'il cherche, parceque ce sont là ceux qui l'honorent. Est-ce ainsi que nous l'adorons? Nous paroissons devant lui, mais pensons-nous à lui? Lors même que nous sommes à ses pieds, et qu'au-dehors nous lui donnons quelques marques de respect et de religion, où est notre esprit? où se porte-t-il et où s'arrête-t-il? Cependant il nous voit, ce Dieu scrutateur des cœurs; mais de quel œil voit-il les vaines idées qui nous amusent, et les frivoles imaginations qui nous dissipent?

2. Humiliation volontaire où Jésus-Christ se réduit pour nous dans le sacrement de l'autel: second motif qui doit nous exciter plus fortement et spécialement à l'y adorer. Saint Paul, parlant des anéantissements du Fils de Dieu dans l'incarnation, dit: *Il s'est anéanti, prenant la forme d'esclave* (*Philip.*, 2). De là qu'est-il arrivé? c'est, poursuit le saint apôtre, que *Dieu l'a élevé, et lui a donné un nom au-dessus de tout nom* (Ibid.). Pourquoi cela? *Afin*, conclut le même Docteur des nations, *qu'au nom de Jésus, tout ce qu'il y a dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, fléchisse le genou, et que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu le Père* (Ibid.). Paroles remarquables, paroles qui conviennent admirablement au point que je traite. A considérer Jésus-Christ humilié dans le saint mystère, abaissé, comme anéanti, le libertin se révolte, et, selon la prudence de la chair qui l'aveugle, ce sacrement, tout grand qu'il est, lui semble méprisable. Mais, sagesse humaine, que tes lumières sont trompeuses, et que tes raisonnements sont faux! Parcequ'il est descendu de sa gloire, ce Verbe de Dieu, et qu'il s'est d'abord anéanti en se faisant homme, c'est pour cela que Dieu l'a exalté, pour cela qu'il a voulu que tout pliât sous son nom, et qu'on l'adorât dans toute l'étendue de l'univers. Et parcequ'il s'anéantit tout de nouveau dans le sacrement de son corps qu'il nous a laissé, et dont il lui a plu de nous gratifier, c'est pour cela même que l'ame fidèle, piquée d'une sainte émulation, sent tout son zèle s'allumer, et qu'elle tâche, autant qu'il lui est possible, de compenser par ses plus humbles adorations les abaissements de son Sauveur.

D'autant plus vivement touchée et plus animée de zèle, que ce sont

des abaissements volontaires, et où de lui-même il se réduit pour nous. David disoit : *Devant le Seigneur qui m'a choisi, et qui m'a établi chef de son peuple, je m'humilierai, je me ferai petit, et plus petit que je ne l'ai encore été; je me mépriserai moi-même, et ce sera là toute ma gloire* (2. *Reg.*, 6). Le saint roi parloit de la sorte à la vue de l'arche, et telle, à plus forte raison, doit être la disposition d'une ame témoin des humiliations d'un Dieu pour elle. Vous vous abaissez jusques à moi, Seigneur, et pour moi; et moi, que ne puis-je, devant vous et pour vous, m'abîmer jusques au centre de la terre! que ne puis-je appeler toutes les nations en votre présence, et vous offrir avec mes hommages ceux du monde entier! Car de tout ce qui dépend de moi, que dois-je omettre pour relever et pour vous rendre une gloire dont vous n'obscurcissez l'éclat qu'afin de vous accommoder à ma foiblesse, et de me faciliter l'accès auprès de vous?

C'est dans ce même sentiment que tant d'ames pieuses et dévotes, par l'inspiration de l'esprit de Dieu, et du consentement des pasteurs de l'Église, se sont associées pour l'adoration perpétuelle du très saint-sacrement. Elles ont mesuré sur les humiliations de Jésus-Christ leurs adorations. Comme donc et le jour et la nuit il demeure toujours dans le même anéantissement, elles n'ont pas voulu qu'il y eût un moment, et de la nuit et du jour, où on ne lui fît hommage, et où l'on ne lui rendît une partie de l'honneur qu'elles savent lui appartenir. De tout ceci jugez, femmes mondaines, avec quelle affreuse indécence vous venez dans nos temples, non pas honorer un Dieu humilié, mais vous donner en spectacle, mais attirer sur vous les regards, et vous faire voir parées comme des idoles; mais, si je l'ose dire, vous faire encenser vous-mêmes et adorer.

Second point. L'état de Jésus-Christ dans le sacrement de l'autel est encore, par un heureux retour, celui qui donne à nos adorations plus de mérite. Car, en adorant Jésus-Christ dans l'Eucharistie, 1. nous adorons ce que nous ne voyons pas; 2. nous adorons même contre ce que nous voyons.

1. Nous adorons ce que nous ne voyons pas. Que les anges et toutes les ames qui jouissent de la béatitude dans le ciel adorent le Seigneur Jésus; que, suivant la vision qu'en eut saint Jean, et qu'il rapporte au chapitre cinquième de son Apocalypse, ils disent et redisent incessamment à haute voix : *Il est digne, cet Agneau qui a été immolé, de recevoir la puissance, la divinité, la sagesse, la force, l'honneur, la gloire et la bénédiction,* voilà de quoi je ne suis point surpris. Ils le voient dans les splendeurs des Saints, et revêtu d'un éclat plus grand encore qu'il ne parut aux apôtres sur le Thabor. Que même les mages, sans égard à la pauvreté de l'étable où il étoit né, et de la crèche qui lui servoit de berceau, se soient prosternés dès qu'ils l'aperçurent; qu'ils aient ouvert leurs trésors, et que, dans les présents mystérieux qu'ils

lui offrirent, ils l'aient reconnu pour leur roi et adoré comme leur Dieu, cela non plus ne m'étonne point. Du moins voyoient-ils son humanité sainte, et pouvoient-ils dans ses yeux, dans tous les traits de son visage, ainsi que l'observe saint Jérôme, découvrir quelque chose de divin et au-dessus de l'homme. Mais comme le Sauveur du monde a dit : *Bienheureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru* (JOAN., 20), je dis de même, et conformément à cet oracle : Bienheureux ceux qui ne voient point, mais qui néanmoins se soumettent, et qui adorent avec la même humilité et la même affection de cœur que s'ils voyoient. Pourquoi bienheureux ? parceque dans leurs adorations ils ont le mérite de la foi la plus pure et de la religion la plus parfaite.

Or voilà ce que nous faisons à l'égard de l'Eucharistie : nous adorons sans voir et sans demander à voir. Je ne dis pas que nous adorons sans connoître : c'est un des reproches que le Fils de Dieu fit à la Samaritaine : *Vous adorez ce que vous ne connoissez pas* (JOAN., 4); mais nous, ce que nous adorons, nous le connoissons. Et en effet, ce que nous adorons, nous savons que c'est Jésus-Christ; non point Jésus-Christ passible et mortel comme autrefois, mais Jésus-Christ ressuscité et vivant, mais Jésus-Christ impassible et immortel : nous le savons, nous le connoissons, et nous n'allons pas plus loin. Tout le reste n'est que ténèbres pour nous, et nous n'entreprenons point de les éclaircir. Au milieu de ces ténèbres, tout épaisses qu'elles sont, nous agissons, nous nous assemblons auprès du Seigneur, nous répandons à ses pieds nos ames encore plus que nos corps, nous nous tenons dans un silence respectueux, la tête penchée, les mains jointes, et en posture de suppliants. Pour cela, quel empire faut-il prendre sur sa propre raison ! et pour la captiver de la sorte et la fixer, quelles victoires n'y a-t-il pas à remporter sur soi-même ! Est-ce sans fruit, et de tels sacrifices ne sont-ils dans l'estime de Dieu de nulle valeur ?

2. Nous adorons même contre ce que nous voyons : car que voyons-nous ? toutes les apparences du pain et toutes les apparences du vin : rien de plus. Sont-ce de fausses apparences ? Il est vrai que nous pouvons être quelquefois trompés par de vaines illusions, qui présentent à nos yeux certaines images et certains dehors où il n'y a rien de réel; mais ici ce sont de vrais accidents que nous voyons, ce sont réellement les espèces du pain et les espèces du vin ; elles sont telles qu'elles ont toujours été, et il ne s'y est fait aucun changement. De là que nous dictent nos sens ? que c'est donc du pain, que c'est du vin, et point autre chose. Or là-dessus, éclairés d'une lumière divine, nous les démentons tous et nous les contredisons. Qu'ils parlent, nous ne les écoutons point; qu'ils se récrient, nous les forçons de se taire. Selon leur rapport, ce qu'ils aperçoivent n'est que du pain et n'est que du vin; et, selon la vive et infaillible persuasion où nous sommes, ce n'est ni du pain ni du vin, mais le Dieu que le ciel adore et que

nous devons adorer. Il est dit d'Abraham qu'*il espéra contre l'espérance même* (*Rom.*, 4), c'est-à-dire qu'il espéra lors même que, suivant l'ordre naturel, il perdoit, ce semble, tout sujet d'espérer; et voilà comment nous adorons, lors même que ce qui frappe nos sens ne nous représente nul objet digne de notre culte: que dis-je! lors même que ce qui nous frappe la vue ne nous représente que des objets à qui, par eux-mêmes, aucun culte ne peut être dû. L'espérance d'Abraham lui fut imputée à justice; et n'est-ce pas ainsi que vous daignez, Seigneur, recevoir notre encens *en odeur de suavité* (*Exod.*, 29)? Si vous ne vous découvrez pas sensiblement à nos yeux, c'est de votre part un trait de miséricorde. Moins nous vous voyons, plus nos adorations vous deviennent agréables et nous deviennent méritoires. Rien n'en interrompra le cours; mais ce sera en cette vie notre plus commun exercice, jusqu'à ce que nous puissions parvenir à cette autre vie où nous vous verrons face à face, et nous jouirons de votre gloire pendant tous les siècles des siècles.

TROISIÈME JOUR. — Jésus-Christ présenté à Dieu dans l'Eucharistie.

SERMON

SUR LE SACRIFICE DE LA MESSE.

Oblatus est, quia ipse voluit.
Il a été offert, parceque lui-même l'a voulu. ISAÏE, chap. LIII.

C'est ainsi que parloit le prophète, dans une vue anticipée de Jé-Jésus-Christ offert à son Père comme la victime du salut des hommes. Ce Sauveur du monde, selon que le témoigne l'apôtre saint Paul, se présenta d'abord lui-même en entrant dans le monde. Quelques jours après sa naissance, il fut encore présenté par Marie sa mère, qui le porta au temple, le mit dans les mains de Siméon, et fit hommage à Dieu de cet Enfant-Dieu, lequel devoit un jour, par sa mort, réparer la gloire de Dieu. Il arriva, ce jour; cette mort, la plus ignominieuse et la plus cruelle, fut concertée par les intrigues et la haine des Juifs; cette hostie pure et sans tache reçut le dernier coup sur la croix, et fut immolée à l'honneur de la divine majesté. Tout cela, parcequ'il avoit été résolu de la sorte dans le conseil de la sagesse éternelle, et que le Fils du Très-Haut y avoit volontairement et librement consenti. Mais ce n'étoit point assez pour ce Dieu médiateur. Tout ressuscité et tout vivant qu'il est, il ne cesse point d'être victime, et c'est en cette qualité de victime qu'il veut être offert, ou qu'il s'offre lui-même par les mains de ses ministres, dans le sacrifice de nos autels. Sacrifice le plus excellent et au-dessus de tous les sacrifices, puisqu'il est d'un prix infini; sacrifice unique, et où se rapportoient tous les sacrifices de l'ancienne loi, comme les figures à la vérité qu'elles représentent; sacrifice tout à la fois eucharistique, propitiatoire, impétratoire. En trois mots, qui comprennent tout le fond de

ce discours, sacrifice de louange, sacrifice de propitiation, sacrifice d'impétration. Sacrifice de louange pour honorer Dieu, premier point; sacrifice de propitiation pour effacer les péchés et apaiser la colère de Dieu, second point; sacrifice d'impétration pour obtenir les graces de Dieu, troisième point. De tout ceci nous apprendrons dans quel esprit nous y devons assister, quelle attention nous y devons apporter, quels avantages enfin et quels fruits nous en pouvons et nous en devons retirer.

Premier point. Sacrifice de louange pour honorer Dieu. Nous offrons à Dieu le sacrifice de nos autels, 1. pour l'honorer et le glorifier comme souverain Seigneur; 2. pour l'honorer et le remercier comme bienfaiteur.

1. Pour honorer Dieu comme souverain Seigneur. C'est en cette vue que Marie, dans le temple de Jérusalem, selon que je l'ai déja remarqué, après s'être purifiée, présenta Jésus-Christ. Elle obéissoit à la loi, laquelle ordonnoit que tout premier-né seroit présenté à Dieu : pourquoi? afin de relever le suprême domaine de Dieu, afin de reconnoître solennellement que tout vient de Dieu, par conséquent que tout est à lui, et que la gloire de tout lui doit être rendue. Or voilà ce que nous faisons en sacrifiant le corps et le sang du Sauveur; car c'est un vrai sacrifice qui s'accomplit dans nos temples: l'autel, le prêtre, la victime, l'oblation, la consommation, rien n'y manque. Voilà, dis-je, ce que nous faisons, ou plutôt ce que fait le prêtre plus immédiatement et plus parfaitement en notre nom. Il offre, et quoi? c'est Jésus-Christ même; il offre, et à qui? au Dieu tout puissant et immortel; il offre, et pourquoi? pour rendre à la souveraine majesté un honneur souverain : car de tous les honneurs, le plus grand est celui du sacrifice, et par cette raison même il ne peut être dû qu'à Dieu.

Il y a plus : mais parceque le sacrifice ne consiste pas seulement dans l'oblation, et qu'il consiste encore dans la consommation où la victime est détruite, le même ministre, après avoir présenté l'hostie et l'avoir consacrée, la consomme : si bien, oserai-je le dire? que, selon son être sacramentel, Jésus-Christ meurt à ce moment, et est détruit lui-même. Pourquoi détruit de la sorte? Ah! mes Frères, pour faire, bien moins par les paroles que par la pratique, cette grande protestation à son Père : Dieu du ciel et de la terre, Seigneur, vous êtes l'être des êtres, et devant vous tout autre être disparoît et n'est rien. Protestation toujours glorieuse à Dieu, de quelque part qu'elle vienne : qu'est-ce donc quand elle est faite aux dépens d'un Dieu et par un Dieu? De là quelle leçon pour nous! quelle règle pour assister dignement au sacrifice de l'autel! On nous trace là-dessus assez de méthodes: elles sont bonnes, et je n'ai garde de les condamner, pourvu qu'elles soient conformes aux intentions de l'Église. Mais de toutes les méthodes, voici sans contredit une des plus solides : d'as-

sister au sacrifice en esprit de sacrifice, de nous y entretenir des plus hautes idées de la grandeur de Dieu et des plus bas sentiments de notre foiblesse ; de nous unir au prêtre qui sacrifie, d'offrir avec lui la même victime, de nous offrir nous-mêmes avec Jésus-Christ : tout cela dans un vrai desir de glorifier ce premier être, dont nous dépendons essentiellement, et qui seul est la fin de toutes choses, comme il en est le principe.

2. Pour honorer et remercier Dieu comme bienfaiteur. L'infinie bonté de Dieu se répandant sur nous par tant de bienfaits, il étoit juste qu'il y eût dans la religion un sacrifice d'actions de graces. Or tel est le sacrifice de nos autels. Le prêtre nous le fait bien entendre, lorsqu'au milieu des saints mystères, avant que de consacrer le corps et le sang de Jésus-Christ, il nous avertit expressément de rendre graces au Seigneur notre Dieu. Car il est, ô mon Dieu, continue-t-il, de la droite justice et de l'équité la mieux fondée, que partout et en tout temps on vous remercie, on vous loue, on vous bénisse en mémoire de vos dons. Sacrifice qui, dans sa valeur, égale au moins et même surpasse communément tout ce que nous avons reçu ou pu recevoir de la libéralité divine. *Celui qui n'a pas épargné son Fils*, *mais qui l'a livré pour nous*, *ne nous a-t-il pas tout donné avec lui* (*Rom.*, 8)? C'étoit le raisonnement de l'Apôtre, et, suivant cette règle, je dis : Nous sommes redevables à Dieu de tout, puisque nous tenons tout de lui, il est vrai; mais de lui présenter son Fils, n'est-ce pas lui rendre tout? et que peut-il au-delà demander de notre reconnoissance?

Pensée capable d'occuper utilement et saintement une ame dans toute la suite du sacrifice où elle est présente. Elle repasse dans son souvenir les bienfaits de Dieu : elle ne les peut compter, parcequ'ils sont sans nombre; mais elle en est comme toute remplie au-dedans d'elle-même, et comme tout investie au-dehors. Insolvable de son fonds, elle sent sa pauvreté et sa misère; elle la reconnoît et s'en humilie. Que ferai-je donc, dit-elle avec le Roi-prophète : *Que donnerai-je au Seigneur pour tout ce qu'il m'a donné* (*Psalm.* 115)? Mais là-dessus elle ne demeure pas long-temps incertaine; elle a devant elle une ressource prompte et la plus abondante : c'est la précieuse victime immolée sur l'autel. Elle prend le calice du salut, selon l'expression du même prophète, et, pleine de confiance en le présentant, elle se croit auprès de Dieu quitte de tout du côté de la reconnoissance. De quels sentiments, au reste, accompagne-t-elle cette offrande, de quelle gratitude et de quel zèle pour la gloire d'un Dieu si libéral envers elle et si bon?

SECOND POINT. Sacrifice de propitiation pour effacer les péchés et apaiser la colère de Dieu. Il l'apaise, soit à l'égard des vivants, soit même à l'égard des morts.

1. Sacrifice de propitiation pour les vivants. Nous ne doutons point

que le sacrifice de la croix n'ait été un sacrifice de propitiation, où le Sauveur des hommes a versé son sang, et est mort pour effacer les péchés du monde, et pour apaiser son Père, justement irrité contre nous. Or le sacrifice de l'autel est le même que celui de la croix : c'est la même hostie, le même corps et le même sang de l'Homme-Dieu, et, par une suite nécessaire, c'est la même efficace et la même vertu ; avec cette différence néanmoins, que le sacrifice de la croix fut un sacrifice sanglant, au lieu que celui-ci est non sanglant. Ainsi le décide en termes formels le saint concile de Trente, nous donnant à connoître et nous enseignant que Jésus-Christ n'a pas voulu que son sacrifice se terminât à la croix, mais qu'étant prêtre dans toute l'éternité, et prêtre selon l'ordre de Melchisedech, il s'est proposé deux choses : l'une, que le même sacrifice se perpétueroit dans l'Église jusqu'à la consommation des siècles, et l'autre, qu'il s'accompliroit sous les espèces du pain et du vin, comme c'étoit du pain et du vin que Melchisedech avoit offert au Seigneur.

Doctrine appuyée sur cette parole du Fils de Dieu que rapporte saint Paul dans sa première Épître aux Corinthiens : *Toutes les fois que vous mangerez de ce pain et que vous boirez de ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur* (1. *Cor.*, 11). Qu'est-ce à dire, vous annoncerez? Ce n'est pas seulement à dire, Vous rappellerez la mémoire de cette mort; mais, Vous la renouvellerez, et le mérite vous en sera appliqué. C'est donc dans le sacrifice de l'autel, comme sur la croix, que Jésus-Christ est une victime de propitiation pour nos péchés; et cela posé, il seroit bien étrange qu'on éloignât les pécheurs d'un sacrifice institué pour eux et pour leur réconciliation. Soyons-y tous assidus; mais vous surtout, venez-y, pécheurs, et ne craignez point. De participer à ce sacrifice par la communion dans un état de péché, c'est ce que l'Église vous défend sous les plus grièves peines; mais d'y prendre part en y assistant, en le présentant, c'est dans votre péché même l'avantage inestimable qui vous reste, et qu'il vous importe infiniment de ne pas perdre. Venez, dis-je, à cette piscine où le ministre du Seigneur, pour votre guérison, donne le mouvement, non point à une eau salutaire, mais à un sang tout divin. Venez-y dans la même disposition que le publicain allant au temple et y priant. C'étoit un pécheur; mais, dans la vue de toutes ses iniquités, il s'humilioit, il se confondoit, il se tenoit les yeux baissés, il se frappoit la poitrine; il disoit à Dieu : Seigneur, soyez-moi propice, à moi qui suis un pécheur. Voilà votre modèle. Il s'en retourna justifié; et qui sait si vous-mêmes vous ne serez pas comme lui touchés d'une grace toute nouvelle, et si, par la force de votre contrition, d'ennemis que vous étiez, vous ne vous retirerez pas amis de Dieu?

2. Sacrifice de propitiation même pour les morts. La preuve sur ce point la plus convaincante, c'est la pratique de l'Église. Dans tous les temps elle a toujours offert le sacrifice pour les morts, et de

siècle en siècle nous produisons là-dessus les témoignages les plus sensibles et les plus irréprochables. A remonter même jusques au temps de l'ancienne loi, nous avons l'exemple du fameux Judas Machabée, et des sacrifices qu'il ordonna pour ceux du peuple qui, dans un sanglant combat, avoient été tués. L'Église n'est pas moins attentive encore que la Synagogue aux besoins de ses enfants jusques après leur mort; et le sacrifice qu'elle offre pour eux est bien d'un autre prix que toutes les victimes qu'on immoloit dans le temple de Jérusalem. Elle le sait, et elle sait de plus qu'elle a des voies sûres pour leur faire part du riche trésor dont elle est dépositaire. C'est donc pour cela qu'autant de fois que ses ministres célèbrent les saints mystères, elle veut qu'ils fassent une mention particulière des morts, disant à Dieu : *Souvenez-vous, Seigneur, de ceux et de celles qui nous ont précédés au tombeau, et qui reposent dans le sommeil de la paix* (*Can. Miss.*). Voilà à quoi je reconnois une mère charitable. Et que n'entrez-vous dans ces sentiments de compassion et de charité, vous que l'hérésie endurcit sur l'état de tant d'ames que vous pourriez aider, et à qui vous refusez votre secours! Que la miséricorde ne vous rend-elle plus dociles, et ne vous fait-elle prêter plus aisément l'oreille à une vérité que tant de voix vous annoncent, et où vos frères se trouvent si intéressés! Ne seroit-ce pas assez du seul doute pour vous déterminer en leur faveur? et par quelle aveugle prévention aimez-vous mieux leur manquer, que de déposer vos erreurs?

Mais que dis-je? et d'ailleurs, tout fidèles que vous êtes dans la créance, n'est-ce pas à vous-mêmes, mes chers Auditeurs, que je puis adresser le même reproche? Catholiques dans la foi et par la foi, l'êtes-vous également dans les œuvres et par les œuvres? et, sans m'écarter de mon sujet, vous savez quel est l'efficace du sacrifice de nos autels pour le soulagement des morts et pour leur délivrance; vous en êtes instruits : mais en avez-vous plus de zèle à les secourir? Quel usage faites-vous d'un moyen qui vous est si facile et si présent? L'injustice de votre part va encore plus loin : et combien de fois arrive-t-il que ce qu'eux-mêmes, dans leurs dernières volontés, ils ont prescrit sur cela par une sage prévoyance et pour le repos de leurs ames, demeure sans exécution? Pourquoi? par un oubli criminel, par une négligence affectée, par une monstrueuse insensibilité. Hélas! des pères, des mères, des parents ordonnent; des enfants, des héritiers s'engagent et leur promettent; mais dès que la mort les a enlevés et qu'on ne les voit plus, ordres, engagements, promesses, tout s'évanouit.

TROISIÈME POINT. Sacrifice d'impétration pour obtenir les graces de Dieu. Deux sortes de graces que nous obtenons par ce sacrifice : 1. graces spirituelles; 2. graces même temporelles.

1. Graces spirituelles. Tout ce que l'Église demande à Dieu, c'est

par les mérites de Jésus-Christ qu'elle le demande et qu'elle l'obtient. C'est pourquoi elle finit ainsi toutes ses prières : *Par notre Seigneur Jésus-Christ votre Fils, qui vit et règne avec vous dans les siècles des siècles.* Or où peut-elle mieux, où peut-elle plus efficacement employer les mérites et la médiation de Jésus-Christ, que dans le sacrifice de l'autel, où Jésus-Christ en personne est la victime, et où elle offre le corps et le vrai sang de ce puissant médiateur? *Dans les jours de sa vie mortelle*, dit saint Paul, *il fut exaucé pour la révérence qui lui étoit due* (*Hebr.*, 5). Est-il moins digne dans son sacrement de ce même égard pour sa divinité? et quand, en qualité de sacrificateur et de sacrifice tout ensemble, il s'intéresse pour nous et qu'il prie, est-il rien que nous n'ayons droit de nous promettre, et rien qui nous puisse être refusé, surtout si les graces que nous demandons par son entremise sont plus selon les vues et l'esprit de Dieu? Car il y en a de différentes espèces; et celles qui regardent l'ame, son avancement, son salut, appelées pour cela graces spirituelles, sont incomparablement au-dessus des autres.

Aussi est-ce particulièrement pour ces sortes de graces que l'Église présente le sacrifice. Elle ne l'offre jamais, qu'elle ne demande pour le troupeau fidèle, et spécialement pour tous ceux qui assistent à cet acte de religion, qu'ils soient admis au nombre des élus et préservés de la damnation éternelle; qu'ils entrent un jour dans la société des Saints, et que Dieu, dès ce monde, les comble de toutes les bénédictions célestes; que, par une conduite toujours innocente et pure, ils évitent tout ce qui pourroit les séparer de lui, et qu'une fidélité inviolable, jusques au dernier soupir de la vie, les attache sans relâche à ses commandements. Mais parceque ces demandes sont générales, et que, suivant les diverses occurrences, nous avons plus de besoin, tantôt d'une grace et tantôt de l'autre, l'Église encore, dans le cours du sacrifice, a autant de prières propres pour demander, tantôt une foi vive, tantôt un ardent amour de Dieu, tantôt la charité envers le prochain, ou l'humilité dans les sentiments, ou la patience dans les peines, ou la force contre les tentations; quelquefois l'extirpation des vices et des habitudes criminelles, d'autres fois l'extinction des schismes et des hérésies : chaque chose en détail, selon qu'elle est plus nécessaire dans les conjonctures présentes. Quelle matière à nos réflexions, dans ces moments précieux où un Dieu s'immole pour nous! quelle occasion favorable pour lui exposer chacun les misères et les besoins de notre ame! Nous les éprouvons tous les jours, nous nous en plaignons amèrement : nous nous plaignons, dis-je, du penchant de notre cœur qui nous entraîne, de la tyrannie de nos passions qui nous dominent, des illusions du monde qui nous enchantent, de nos sécheresses, de notre indifférence pour Dieu et pour tout ce qui regarde son service, de l'instabilité de nos résolutions, du peu de progrès que nous faisons. C'est un bien de ressentir nos maux; et ce

seroit le dernier malheur de ne les pas connoître et de n'en être pas touchés. Mais si nous les ressentons et si nous les déplorons sincèrement, que ne courons-nous donc au remède? que ne profitons-nous d'un temps où nous pouvons avec plus de fruit réclamer l'assistance divine, et que n'assistons-nous à l'autel, tandis *qu'on y exerce l'ouvrage de notre rédemption* (*Offic. Eccl.*)? N'est-ce pas là que se dispensent plus libéralement les graces du salut, et n'est-ce pas à ceux qui les demandent alors avec plus de recueillement, plus d'attention, plus de ferveur et de zèle, qu'elles sont accordées avec moins de réserve?

2. Graces même temporelles. Elles peuvent être l'objet de nos prières, et Dieu ne nous défend point de les demander. Dans la loi de Moïse, il y avoit des hosties pacifiques, soit pour reconnoître les bienfaits de Dieu déja reçus, soit pour en obtenir de nouveaux; et ces bienfaits n'étoient communément, dans cette loi de servitude, que des avantages humains. David obtint par des sacrifices que son empire fût délivré de la peste qui le désoloit; Onias obtint de même la santé d'Héliodore, et ainsi de bien d'autres dont il est parlé dans les saints livres. Or, suivant la pensée de saint Chrysostome et de saint Augustin, le sacrifice de la loi nouvelle contient éminemment et réunit en soi toutes les propriétés des anciens sacrifices : par conséquent il n'y a point à douter que Dieu ne l'agrée, lors même qu'il lui est offert pour des biens temporels, dès qu'ils ne sont point contraires aux desseins de sa providence. Saint Chrysostome explique du sacrifice de l'autel ces paroles de l'Apôtre à son disciple Timothée : *Ayez soin, je vous en conjure, qu'on fasse des supplications, des vœux, des demandes pour les rois et pour toutes les personnes d'un haut rang, afin que nous vivions, eux et nous, dans la tranquillité et la paix* (1. *Timoth.*, 2). Quand nous sacrifions à Dieu, et que, sans effusion de sang, nous lui présentons la victime, dit saint Cyrille de Jérusalem, nous prions pour la prospérité des empereurs, pour le succès de leurs armes, pour la guérison des malades, pour la consolation des affligés, pour quelque sujet que ce soit de même nature, où nous voulons attirer sur nous le secours et la protection du ciel.

Ce n'est donc point traiter indignement les sacrés mystères, ni les profaner, que d'employer les mérites de Jésus-Christ même à obtenir de telles graces. Et n'est-ce pas ce que fait l'Église, et ce qu'elle a fait dans tous les temps? Elle offre le sacrifice pour les fruits de la terre et la fertilité des campagnes, pour l'heureuse issue d'une entreprise et le gain d'un procès, pour le soutien d'une famille, pour la conservation ou le rétablissement de sa santé, et le reste; en quoi nous ne pouvons assez admirer la condescendance toute paternelle et l'immense charité de notre Dieu. Il se prête, s'il m'est permis d'user de ce terme, et il veille à tous nos intérêts. Mais est-ce à lui que nous avons recours? Dans toutes les affaires qui nous surviennent, les pa-

trons dont nous recherchons d'abord l'appui, sont-ce les ministres du Seigneur, sont-ce les prêtres? et parmi les moyens que nous prenons pour réussir, le sacrifice de nos autels est-il, comme il le devroit être, notre première ressource? C'est toutefois la plus convenable et la plus certaine; mais avec cette condition essentielle, qu'elle ne soit mise en œuvre que pour de justes causes et des intérêts légitimes. Car de présenter le sacrifice, ce sacrifice de louanges, ce sacrifice de propitiation, ce sacrifice d'impétration; de l'offrir, dis-je, pour avoir de quoi contenter nos passions, de quoi nourrir nos cupidités, de quoi flatter notre orgueil, de quoi fomenter tous nos désordres, ne seroit-ce pas l'usage le plus abominable? ne seroit-ce pas de tous les abus le plus énorme? Cependant, tout énorme qu'il est et qu'il nous doit paroître, est-il sans exemple?

QUATRIÈME JOUR. — **Jésus-Christ conversant avec les hommes dans l'Eucharistie.**

SERMON

SUR LES ENTRETIENS INTÉRIEURS AVEC JÉSUS-CHRIST DANS LE SAINT-SACREMENT.

In terris visus est, et cum hominibus conversatus est.
Il s'est fait voir sur la terre, et il y a conversé avec les hommes. BARUCH, chap. III.

Ce fut pendant sa vie mortelle que le Fils de Dieu parut sur la terre, et qu'il se fit entendre sensiblement aux hommes en leur annonçant son Évangile. Ce temps est passé : ce Dieu-Homme, depuis son ascension au ciel, a disparu : mais vous le savez, Chrétiens, il ne s'est point pour cela séparé de nous, il ne nous a point quittés; sa parole y étoit engagée, et il l'avoit promis solennellement à ses disciples assemblés sur la montagne des Olives, pour y être témoins de son triomphe. Car *voilà*, leur dit-il dans ce dernier adieu qu'il leur fit, *voilà que je suis avec vous jusques à la fin des siècles* (MATTH., 28). Il y est en effet, et, ce qui doit plus nous toucher, il y est comme un ami qui se communique à nous, qui converse avec nous, et qui nous permet de traiter nous-mêmes et de converser avec lui. Pieux et saints entretiens, sacrés colloques entre Jésus-Christ et l'ame fidèle. Que n'en connoissons-nous toute la douceur et les avantages inestimables! Il ne tient qu'à nous, puisqu'il ne dépend que de nous d'en faire l'épreuve, et qu'on ne peut mieux les connoître que par l'expérience. C'est ce qui faisoit dire au Prophète : *Goûtez, et voyez combien le Seigneur est doux* (*Psalm.* 33). Prenez garde; il ne disoit pas, Voyez d'abord, et puis vous goûterez; mais il disoit, Goûtez, et par-là vous verrez, vous apprendrez, vous connoîtrez. Je viens donc vous inviter, mes chers auditeurs, non point encore à la table de Jésus-Christ, mais à son autel et devant son tabernacle. C'est là qu'il vous attend pour vous faire part de ses plus intimes communications, et

c'est en son nom que je vous y appelle. Je viens vous expliquer quel heureux commerce vous pouvez avoir avec Jésus-Christ, soit en l'écoutant, soit en lui répondant; et, pour vous proposer tout mon dessein en deux paroles, je veux vous apprendre comment Jésus-Christ nous parle dans son sacrement, premier point; et comment nous-mêmes, dans ce sacrement, nous devons parler à Jésus-Christ, second point. Matière dont peut-être vous n'avez point été jusques à présent assez instruits, et qui mérite par son importance toute votre réflexion.

Premier point. Comment nous parle Jésus-Christ dans son sacrement. Il nous parle intérieurement, il nous parle affectueusement, il nous parle utilement, il nous parle à tous et en tout temps. J'aurois dans ces quatre articles de quoi fournir à un discours entier. J'abrège, et je me contente d'en tracer ici une idée générale.

1. Il nous parle intérieurement. Il y a une voix de Dieu secrète et tout intérieure. Elle n'éclate point, elle ne fait sur les sens nulle impression; mais imperceptiblement et sans bruit, elle va jusques à l'oreille du cœur, et se fait entendre à l'ame. Ainsi Dieu se faisoit-il entendre à Jérusalem : *Je la conduirai dans la solitude, et là je lui parlerai au cœur* (Osée. 2). Ainsi se faisoit-il entendre au Prophète royal, comme ce saint roi nous le marque lui-même : *J'écouterai ce que le Seigneur me dit au-dedans de moi-même* (*Psalm.* 34). Ainsi le bon Pasteur se fait-il entendre à ses brebis : *Je les connois, elles me connoissent, et elles entendent ma voix* (Joan., 10). Or voilà comment Jésus-Christ nous parle dans son sacrement. Certaines lumières dont il éclaire l'esprit, certains sentiments qu'il excite dans le cœur : tel est son langage. Langage muet, mais qui, dans un moment, en dit plus mille fois et en apprend plus que toute l'éloquence humaine n'en peut exprimer. Langage intelligible à l'ame fidèle, recueillie, comme Madeleine, aux pieds de Jésus-Christ, et, selon la comparaison de l'Écriture, recevant en silence la divine parole comme une rosée qui découle sur elle et la pénètre. Vous ne l'entendez pas, mondains, ce langage, vous ne le comprenez pas : pourquoi? parceque vous ne vous mettez jamais en disposition de l'entendre ni de le comprendre; parceque vous êtes tout répandus au-dehors et tout extérieurs; parceque, dans la maison même de Dieu, et jusque dans le sanctuaire, vous ne savez point rentrer en vous-mêmes, que vous ne le voulez point; que, par mille pensées vaines et sans arrêt, par mille souvenirs, mille soins qui vous occupent, vous tenez toutes les avenues de votre cœur fermées à cette manne céleste. Mais ouvrez-le, autant qu'il est en votre pouvoir; mais appliquez-vous, et prenez toutes les mesures convenables pour vous rappeler à vous-mêmes devant l'autel du Seigneur, et pour éloigner les obstacles qui vous rendent sourds à sa voix : ce ne sera point en vain : ce qui n'étoit pour vous qu'obscurité

et que ténèbres se changera dans un plein jour; ce que vous traitiez de repos oisif et d'heures inutilement consumées vous deviendra un temps précieux ; vous ferez vos plus chères délices de ce qui vous sembloit insipide et sans goût, et votre peine alors ne sera plus de demeurer en la présence du sacrement de Jésus-Christ, mais de vous en retirer.

2. Il nous parle affectueusement. Dans ce sacrement d'amour, peut-il parler autrement que par amour et qu'avec amour? Il disoit à ses apôtres dans la dernière cène, et dans ce long et admirable discours qu'il leur tint : *Je ne vous donnerai plus le nom de serviteurs, parceque le serviteur ne sait pas ce que fait son maître; mais vous êtes mes amis*, et comme entre les amis il n'y a rien de caché, *c'est pour cela que je vous ai découvert tout ce que j'ai appris de mon Père* (Joan., 15). Voilà ce qu'il dit encore aux ames dévotes qui le viennent visiter, et voilà comment il se comporte à leur égard. En leur parlant, il accompagne, et, pour m'exprimer de la sorte, il assaisonne ses paroles de toute l'onction de sa grace. Qui peut dire quels sont les merveilleux effets de cette onction divine? Est-il une ame si froide que tout-à-coup elle n'enflamme, une ame si dure qu'elle ne fléchisse et n'attendrisse, une ame si lente et si endormie qu'elle ne remue, et dont elle ne réveille toute l'activité ? David, à la seule vue de l'arche d'alliance, sentoit son cœur tressaillir d'une sainte joie, et ne la pouvoit même tellement contenir dans le secret de son ame, qu'elle ne se communiquât jusques à sa chair et à tous ses sens. Du moment que Marie, enceinte de Jésus et le portant dans ses chastes flancs, salua Élisabeth, Jean-Baptiste, renfermé lui-même dans le sein de sa mère, ressentit la présence de ce Messie, et fut rempli d'une subite allégresse. Impressions vives et pénétrantes qui ravissoient les Saints, qui les transportoient hors d'eux-mêmes, qui les plongeoient dans les plus profondes et les plus douces contemplations, qui quelquefois leur faisoient verser des torrents de larmes, qui, sans fatigue, sans ennui, les attachoient devant l'adorable sacrement pendant les heures et presque les journées entières. Que votre parole est touchante, Seigneur! qu'elle est insinuante! C'est ce que chante l'Église dans l'office de cette fête. Mais, hélas! que sert-il que Jésus-Christ nous parle, ou qu'il soit ainsi disposé à nous parler, si nous n'allons à lui, si nous ne nous rendons assidus auprès de lui, si même nous le fuyons, bien loin de le rechercher, et si, par le plus injuste et le plus faux de tous les préjugés, nous regardons comme une gêne de converser quelques moments avec lui ?

3. Il nous parle utilement, c'est pour notre bien. Et que nous dit-il en effet? de quoi nous entretient-il? des voies où nous devons marcher, et qu'il nous enseigne; des écueils que nous devons éviter, et qu'il nous découvre; des vaines opinions, des erreurs dont nous nous laissons préoccuper, et dont il nous détrompe; des degrés de sain-

teté, de perfection où nous pouvons avec son secours nous élever, et où nous sommes appelés. Il nous représente nos fautes, il nous reproche nos relâchements et nos tiédeurs, il ranime notre ferveur et notre zèle. En quelque situation que nous nous trouvions, il s'y conforme, et il y proportionne ses graces et ses inspirations. Manquons-nous de courage, il nous fortifie; nous défions-nous de nous-mêmes, il nous rassure; dans nos délibérations, il nous dirige; dans nos incertitudes et nos irrésolutions, il nous détermine; si nous sommes assaillis de la tentation, il nous soutient; si nous sommes affligés, il prend part à nos peines et les adoucit : tout cela par les vues qu'il nous donne, et les différentes considérations qu'il nous suggère. De sorte que l'ame, sans bien savoir comment, se trouve tout autre qu'elle n'étoit. Elle apprend ce qu'elle doit faire, elle connoît de quoi elle doit se préserver, elle revient de ses illusions, elle gémit de ses chutes passées, elle aspire à de nouveaux progrès; son feu se rallume, ses forces renaissent, ses craintes, ses doutes se dissipent. Plus de difficultés qui l'étonnent, plus de troubles qui l'agitent, plus de chagrins qui l'abattent. Le calme règne dans cette ame; tout y est en paix.

Que dirai-je même de ces faveurs plus particulières qu'elle reçoit quelquefois? Que dirai-je de ces élévations vers Dieu, de ces connoissances qu'elle acquiert de l'être de Dieu, des grandeurs de Dieu, des mystères, des conseils de Dieu? Car étant comme abîmée en Jésus-Christ, ne l'est-elle pas dans le sein de la Divinité même, et que n'y voit-elle pas? Ce sont là, j'en conviens, des dons extraordinaires : mais ces dons singuliers et si relevés, où les obtient-on, et où doit-on plutôt les obtenir, que devant le sacrement d'un Dieu qui en est le dispensateur?

4. Il nous parle à tous et en tout temps. Que disoit Moïse aux Israélites, leur annonçant la loi du Seigneur, et voulant leur faire connoître la prééminence du peuple de Dieu au-dessus de tous les autres peuples? *Non*, s'écrioit-il, *il n'y a point de nation qui ait des dieux aussi proche d'elle que notre Dieu l'est de nous, ni d'un accès aussi facile pour elles que notre Dieu l'est pour nous* (*Deut.*, 4). Le saint législateur ne faisoit parmi le peuple nulle distinction ni des grands, ni des petits, ni des riches, ni des pauvres; mais il leur donnoit à entendre que le Dieu d'Israël n'avoit acception de personne; et cette admirable condescendance, cette égalité, où paroît-elle davantage que dans le sacrement de l'autel? C'est là que Jésus-Christ nous parle, et qu'il nous parle à tous sans exception : nul n'est exclu de ces salutaires entretiens. Grands du monde, ce seroit, selon les vains sentiments de l'orgueil dont vous êtes enflés, dégénérer de votre grandeur et l'avilir, que de traiter avec les petits et avec les pauvres. Parceque la Providence les a réduits dans des états au-dessous de vous, et qu'il lui a plu de vous élever sur leurs têtes, à peine daignez-

vous les favoriser d'un regard, bien loin de les admettre auprès de vos personnes, et de vous familiariser avec eux. Prenez garde toutefois, et ne vous y trompez pas : l'entrée de vos palais leur est interdite, mais la maison de Dieu leur est ouverte ; ce n'est point à la porte de cette sainte demeure qu'ils doivent se tenir, ce n'est point aux derniers rangs que leurs places sont marquées : il leur est libre de s'avancer jusque dans le sanctuaire, et d'aller jusques aux pieds de Jésus-Christ : car il est toujours le Sauveur de tous les hommes, et ce qu'il disoit autrefois, il le dit encore : *Laissez ces petits venir à moi* (MARC., 10). Ce sont des pauvres; mais, ajoute-t-il, *c'est aux pauvres que mon Père m'a envoyé prêcher l'Évangile* (LUC., 4). Il les reçoit donc, il leur dispense la parole du salut et de la vie éternelle : c'est même avec ces ames simples et humbles qu'il aime spécialement à s'entretenir. Tellement qu'il semble que moins il les a avantagés selon l'ordre de la nature, plus il se montre libéral envers eux selon l'ordre de la grace, et que moins il leur a départi de biens temporels, plus il les enrichit de biens spirituels.

Vous me demandez s'il y a pour cela des heures privilégiées, et des temps plus favorables les uns que les autres. Ah! Chrétiens, voici dans une dernière circonstance un nouveau trait de la bonté de notre Dieu et de son amour pour nous : comme Jésus-Christ nous parle à tous, il nous parle en tout temps. Les princes de la terre ont leurs heures et leurs moments, qu'il faut étudier avec soin, et souvent attendre avec une patience infatigable. Quelques paroles de leur bouche, voilà tout ce qui vous est accordé : il faut se retirer dans l'instant, pour ne se rendre point importun. Encore ne s'expliquent-ils pas communément par eux-mêmes, ils emploient des bouches étrangères qui vous parlent en leur nom et vous déclarent leurs volontés. Il n'y a qu'un maître aussi bon que vous, Seigneur, avec qui l'on n'ait point tant de mesures à garder, ni tant d'obstacles à vaincre. Car avant que de s'introduire auprès d'un grand du siècle, ou auprès de ceux qui le représentent par l'autorité dont il les a revêtus, combien y a-t-il de barrières à franchir? Vous seul, aimable Sauveur, êtes toujours près de me parler, non seulement par vos ministres, mais immédiatement et par vous-même. La nuit, le jour, le matin, le soir, en quelque conjoncture que je me présente à vous, jamais vous ne refusez de vous communiquer à moi; ma présence ne vous lasse point, ne vous importune point, ne vous rebute point. Si la piété porte à prolonger le temps que je passe devant vous, quelque étendue que je lui donne, non seulement vous n'en êtes point offensé, mais vous vous en faites un plaisir, et vous m'en faites un mérite. Heureux si c'étoit là l'unique, ou du moins le plus ordinaire exercice de ma vie!

SECOND POINT. Comment nous devons parler à Jésus-Christ dans son sacrement. Parlons-lui, 1. avec respect ; 2. avec amour ; 3. avec

confiance; 4. avec persévérance. Quatre dispositions essentielles pour bien rendre à Jésus-Christ nos devoirs, et pour profiter de l'avantage que nous avons de le posséder dans le sacrement de l'autel, et de pouvoir l'y entretenir.

1. Avec respect. Le respect à l'égard des grands du monde va jusqu'à nous éloigner d'eux ; ou si l'on peut les approcher, du moins est-il du respect alors de se taire, et de ne leur point adresser la parole qu'ils ne l'aient permis. Ce n'est point là le respect que Jésus-Christ exige de nous, puisqu'au contraire toutes les voies nous sont aplanies pour aller à lui, et qu'il nous est libre de lui parler, selon que nos propres intérêts et les sentiments de religion nous y engagent. Mais ce qu'il attend et ce qui lui est bien dû, c'est, outre la composition extérieure du corps, le recueillement intérieur et l'attention de l'esprit : l'un sert à l'édification, l'autre excite et nourrit la dévotion. Car, sans insister précisément sur l'outrage fait à Jésus-Christ, de quelle édification peut-il être, que dis-je! quel scandale n'est-ce pas de voir des chrétiens, des fidèles, dans des contenances et des postures indécentes au pied de l'autel où ils reconnoissent présent le Dieu qu'ils adorent? Est-ce ainsi qu'on lui parle? est-ce ainsi même qu'on ose parler à un homme, à un prince de la terre? Ce n'est pas assez; et d'ailleurs comment accorder avec cela, comment avoir et conserver ce recueillement, cette attention de l'esprit, cette dévotion si nécessaire dans un commerce aussi étroit que l'est celui de Jésus-Christ et de l'ame chrétienne? On parle à ce Dieu Sauveur sans lui parler, c'est-à-dire qu'on lui parle sans penser à ce qu'on lui dit, et sans le savoir. On prononce des prières, on récite des offices : ces prières en soi, ces offices sont bons et saints : mais dès que la réflexion y manque, qu'est-ce autre chose que des paroles qui frappent l'air, comme les sons d'une cymbale retentissante? Si l'on se tient dans le silence et dans une espèce de méditation, c'est un silence paresseux et une méditation vague, où l'esprit ne s'attache à rien, où il s'égare sans cesse, où il reçoit tous les objets qui se présentent, et perd de vue l'unique objet dont il doit être occupé. O que ne sommes-nous pénétrés, autant que l'étoit Abraham, de la grandeur, et de la majesté du Dieu à qui nous parlons! Je sais, disoit ce père des croyants, je sais à qui je parle; je sais que c'est à mon Seigneur et à mon Dieu : et, en présence d'un tel maître, que suis-je, moi, vil insecte, moi, cendre et poussière? Cette idée, fortement et profondément gravée dans nos esprits, nous arrêteroit, nous fixeroit, nous absorberoit en Jésus-Christ.

2. Avec amour. Il est bien juste de rendre à Jésus-Christ amour pour amour; et si nous ne sommes absolument insensibles, pouvons-nous lui parler sans amour dans un sacrement où il nous parle si affectueusement lui-même? Peut-être cet amour n'est-il pas encore dans nos cœurs assez ardent; mais faisons quelque effort pour l'y al-

lumer. Demandons à Jésus-Christ même qu'il répande sur nous et dans nous quelques étincelles de ce feu divin qu'il est venu apporter sur la terre, et dont il veut qu'elle soit tout embrasée. Repassons dans notre souvenir tant de motifs capables de toucher les ames les plus indifférentes, et d'en amollir toute la dureté. Pensons à la providence toute miséricordieuse et à la charité d'un Dieu qui habite parmi nous, qui s'associe en quelque manière avec nous, qui se donne à nous, qui n'a en vue que nous dans le sacrement qu'il a institué, et qui n'y est que pour nous. Est-il un cœur qui ne soit ému de ces réflexions? et dès que le cœur s'émeut et qu'il commence à aimer, combien devient-il éloquent à s'expliquer! On se plaint quelquefois de la sécheresse où l'on se trouve dans les visites du saint-sacrement. Que fais-je là? dit-on; à peine y ai-je été quelque temps, que je taris tout d'un coup, et que je n'ai plus rien à dire. La réponse est prompte et courte : Aimez, ce seul mot comprend tout et satisfait à tout. Une ame éprise d'amour pour le divin époux ne manque point de sentiments qui l'appliquent, qui la remplissent, qui l'affectionnent. Il n'y a pour elle ni ennui ni dégoût à craindre. Plus elle parle à son Seigneur et à son bien-aimé, plus elle veut lui parler; et les heures, dans ce saint exercice, passent comme des moments. Tout le mal est donc que nous n'aimons pas. De là l'extrême froideur où nous sommes, mais d'où, avec la grace de Jésus-Christ, avec plus de résolution et un peu plus de violence, il ne tient qu'à nous de sortir. Du reste, ô mon Dieu, quel renversement, quelle honte qu'il nous faille des violences et des efforts pour vous aimer et pour vous témoigner notre amour!

3. Avec confiance. En quoi nous confierons-nous, si ce n'est en celui qui, dans son sacrement, veut être le pasteur de nos ames, notre aliment, notre soutien, notre guide, notre refuge, notre intercesseur auprès de son Père, notre sanctificateur, notre salut? car c'est sous toutes ces qualités que nous devons considérer Jésus-Christ dans les secrets entretiens que nous avons avec lui. Parlons-lui comme à notre pasteur : Je suis de votre troupeau, Seigneur, et c'est à ce troupeau chéri que vous avez dit : *Ne craignez point, parcequ'il a plu à votre Père céleste de vous destiner son royaume et de vous le donner* (Luc. 12). En vertu, Seigneur, de vos mérites, je l'attends, ce royaume où je vous verrai sans voile, et où vous ferez rejaillir sur moi le rayon de votre gloire. Parlons-lui comme à notre guide et à notre conducteur : *Enseignez-moi vos voies, dirigez-moi, Seigneur, dans la route que je dois suivre* (*Ps.* 24), et qui me doit conduire à vous. Parlons-lui comme à notre soutien et à notre protecteur : *Vous m'avez appelé, Seigneur, à votre Église; vous m'y avez placé comme dans un pâturage fertile et abondant. Vous avez préparé pour moi une table où je prends des forces contre tous les ennemis qui m'attaquent, visibles et invisibles* (*Ps.* 22). Parlons-lui comme à notre médiateur : Ah! Seigneur, j'ai péché, je

pèche sans cesse; *je suis une brebis égarée; daignez me rechercher* (*Psalm.* 118), et me remettre en grace. Parlons-lui comme à notre sanctificateur : C'est votre sacrement, Seigneur, c'est ce calice, *ce vin salutaire qui fait les vierges, qui fait les Saints* (Zach., 9) : quand serai-je de ce nombre? quand serai-je de ce *peuple choisi en qui vous mettez vos complaisances?* De vouloir parcourir ici tout ce qu'inspire une confiance chrétienne, ce seroit une matière inépuisable. Chacun sait son état, ses misères, ses besoins, ce qu'il voudroit corriger, ce qu'il voudroit obtenir ; et voilà ce que nous devons exposer à Jésus-Christ, lui développant tous les plis et tous les replis de notre cœur, lui confiant tous nos desseins, tous nos projets, tous nos desirs, toutes nos répugnances, toutes nos inquiétudes, toutes nos peines. Non pas que par lui-même il ne connoisse tout cela; mais il aime que nous lui en parlions comme s'il l'ignoroit, parcequ'il veut que nous lui marquions notre confiance. Ce n'est point par une abondance de paroles que l'on s'énonce; souvent la bouche ne dit rien, mais l'ame sent : et qu'est-ce que ce sentiment? qu'il est touchant, qu'il est consolant, qu'il est efficace et puissant! A l'exemple de ce disciple favori qui reposa sur le cœur de Jésus-Christ, on s'endort tranquillement entre ses bras et dans son sein. Quel mystérieux sommeil! quel repos!

4. Avec persévérance. On n'acquiert pas tout d'un coup une sainte familiarité avec Jésus-Christ. Il y eut pour le peuple d'Israël des déserts à passer avant que d'arriver à cette terre promise, où couloient le lait et le miel : et pour une ame qui veut se former aux entretiens intérieurs avec le Fils de Dieu et aux fréquentes visites de son divin sacrement, il y a d'abord, ainsi que je l'ai déja remarqué, des aridités et des dégoûts à soutenir. On n'est point encore fait à un exercice si sérieux; et parcequ'il en coûte pour cela, on se rebute et on quitte tout. Mais si l'on persévéroit, si l'on avoit la même constance que cet ami dont il est dit dans l'Évangile que, malgré les refus de son ami, il se tenoit toujours à la porte, il appeloit toujours et continuoit de frapper, alors, par une heureuse habitude, le goût succéderoit à l'ennui. Car l'usage accoutume à tout, et mille expériences nous font voir que les pratiques dont on s'accommodoit le moins, et à quoi l'on ne croyoit pas pouvoir jamais s'assujettir, sont justement celles où l'on se porte dans la suite avec plus d'attrait. Mais, dès les premières difficultés qui se rencontrent, l'esprit se révolte; on demeure sans poursuivre ce qu'on avoit commencé, et l'on ne va pas plus loin. Hé! combien de conversations soutient-on dans le monde, qui déplaisent, qui fatiguent? On le fait par honneur, on le fait par une politesse et une bienséance mondaine : autrement, ce seroit détruire la société civile, ce seroit ne pas savoir vivre. Quoi donc! n'y aura-t-il qu'en matière de piété, et qu'à l'égard de Jésus-Christ, qu'on n'apprendra point à se captiver au moins pendant quelque temps, et qu'on manquera de persévérance?

C'est à peu près le même reproche que fit le Sauveur du monde à ses apôtres : *Vous n'avez pu veiller seulement une heure avec moi* (MATTH., 26). De là (permettez cette expression) de là, dis-je, cette affreuse solitude où nous le laissons. J'entre dans le lieu saint : et qu'est-ce à mes yeux que cette maison de Dieu ? je le répète, c'est un désert, et le désert le plus abandonné. Je porte de tous côtés la vue, et nul ne se présente à moi. Personne en la compagnie de Jésus-Christ, personne qui rende ses devoirs à Jésus-Christ, personne qui s'entretienne avec Jésus-Christ. Dans la surprise où cela me jette, je me demande à moi-même : Où est-ce que je suis ? est-ce ici le temple du Seigneur ? est-ce là l'autel où il réside ? est-ce là son sanctuaire, son tabernacle ? Si c'étoit le palais d'un roi, j'y verrois une cour nombreuse ; si c'étoit un lieu de spectacle, j'y verrois une foule d'auditeurs et de spectateurs ; si c'étoit une académie de jeu, j'y verrois une multitude assemblée, et tout occupée d'un vain passe-temps : mais c'est la demeure du Dieu de l'univers, et je l'y trouve seul ! Quelle indignité ! quel opprobre !

Quoi qu'il en soit, chrétiens Auditeurs, ne perdons pas un avantage aussi estimable qu'il l'est de pouvoir converser avec Jésus-Christ. C'est un honneur que nous ne pourrions acheter trop cher. Quand donc il nous est accordé si libéralement, combien sommes-nous coupables de le négliger ! Allons écouter ce Dieu Sauveur et lui répondre ; il nous sera permis en même temps de lui faire nos demandes, et il ne refusera point de nous honorer lui-même de ses réponses. Alors nous pourrons dire comme l'Apôtre : *Notre conversation est dans le ciel* (*Philip.*, 3), puisqu'elle est avec le Dieu du ciel.

CINQUIÈME JOUR. — Jésus-Christ se multipliant en quelque manière dans l'Eucharistie, et nourrissant les ames fidèles.

SERMON

SUR LA FRÉQUENTE COMMUNION.

Ego sum panis vivus, qui de cœlo descendi : si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum, et panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita.

Je suis le pain vivant, qui suis descendu du ciel : si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement ; et le pain que je donnerai, c'est ma chair, pour la vie du monde. SAINT JEAN, chap. VI.

De tous les miracles du Fils de Dieu, un des plus éclatants, ce fut sans doute cette prodigieuse multiplication qu'il fit des pains en faveur d'une multitude de peuple qui l'avoit suivi dans le désert. De cinq pains, il nourrit jusques à cinq mille personnes ; et des restes même il y eut encore de quoi remplir douze corbeilles. Image bien naturelle, disent les interprètes et les docteurs, de cet auguste sacrement que le Seigneur nous fait distribuer à sa sainte table, et qu'il nous donne comme un pain de vie pour la nourriture de nos ames. C'est là qu'il se multiplie en quelque sorte, et que ses ministres, sans diviser ni

partager son sacré corps, le dispensent, par son ordre, à chacun des fidèles qui le demandent, et qui viennent se présenter pour le recevoir. Divin et salutaire aliment, où nous participons par la communion, mais dont nous ne profitons point assez, parceque nous n'en savons pas user selon qu'il le faut et que nous le pouvons. Il est donc, mes chers auditeurs, d'une conséquence infinie de vous apprendre l'usage que vous en devez faire, et de vous découvrir deux écueils que vous avez également à éviter : car je prétends ici traiter avec vous de bonne foi ; je prétends, sur l'importante matière dont j'ai à vous parler, ne me laisser prévenir d'aucun des préjugés ordinaires. La vertu consiste dans un juste milieu, et elle ne se porte à nulle extrémité. Or, examinant avec la balance du sanctuaire, et dans un esprit d'équité, notre conduite la plus commune touchant la fréquentation du sacrement de l'autel, je trouve deux excès à corriger : l'un, de communier trop aisément et trop souvent ; l'autre, de communier trop difficilement et trop rarement. Usage de la communion trop fréquent quelquefois dans les uns, premier point ; usage de la communion trop rare dans les autres, second point. Sujet où je pourrois craindre de refroidir les ames pieuses, et de ralentir leur ardeur pour la communion, si je ne prenois sur cela les précautions nécessaires. A Dieu ne plaise que j'autorise l'erreur de ces faux zélés, dont l'extrême sévérité ne tend qu'à éloigner des sacrements et en particulier de l'Eucharistie! Ce n'est point là ce que je me propose, comme la suite vous en convaincra. Écoutez-moi, s'il vous plaît, et commençons.

Premier point. Usage de la communion trop libre quelquefois dans les uns et trop fréquent. A le considérer en lui-même, il ne peut être trop fréquent, puisque, selon l'expresse doctrine du concile de Trente, il seroit à souhaiter que tous les fidèles, assistant au divin sacrifice, fussent en état d'y participer chaque jour par la communion. Mais les dispositions que la communion demande, et que nous n'y apportons pas ; mais les fruits que la communion doit opérer dans nous, et qu'elle n'y produit pas, voilà par où l'on peut juger si quelques uns n'en approchent point trop aisément et trop souvent. Je vais développer ma pensée, et il est important que vous vous appliquiez à la bien comprendre, afin qu'elle ne devienne pour personne un prétexte dangereux et une occasion de scandale.

1. Dispositions que demande la communion, surtout la communion fréquente, et qu'on n'y apporte pas. Je l'ai dit, et il est vrai : le caractère de l'erreur est de porter toutes choses à des excès, ou de relâchement, ou de sévérité. C'est ce que nous pouvons observer au regard de la fréquente communion, où, par une rigueur sans mesure, on a cru ne devoir admettre que des ames élevées aux degrés les plus éminents de la perfection chrétienne. De là le découragement du grand nombre de fidèles qui, dans le désespoir d'atteindre, au

moins si tôt, à ce point de sainteté, se sont retirés du sacrement de Jésus-Christ, et ont dit, comme les Israélites au sujet de la terre promise : *Le moyen de parvenir là* (*Num.,* 13)? Des ames très régulières du reste, des ames adonnées à la pratique de toutes les bonnes œuvres, ont passé des années entières sans paroître une fois à la sainte table. Elles se sont excommuniées elles-mêmes, intimidées par les discours qu'elles entendoient et par les vaines alarmes qu'on leur donnoit. On les a entretenues dans ces terreurs chimériques, et cet éloignement de la communion, qu'elles devoient craindre comme un mal très pernicieux et comme un des plus grands désordres, on le leur a représenté comme une vertu : car voilà de quoi nous avons eu et nous avons tous les jours tant d'exemples ; voilà ce que j'ai cent fois déploré en le voyant, et sur quoi je ne cesserai point de m'expliquer, tant qu'il plaira au Seigneur de me confier le ministère de la divine parole.

Ce n'est donc point là le plan, ce n'est point l'idée que je me forme des dispositions que requiert la communion fréquente. Je veux bien avoir là-dessus quelque égard à la fragilité humaine, et lui remettre quelque chose ; mais d'ailleurs je ne dois point oublier la dignité du sacrement ni la révérence qui lui est due, et je ne puis approuver de fréquentes communions faites sans la préparation qui convient, c'est-à-dire faites précipitamment et à la hâte, faites sans recueillement et sans attention sur soi-même, faites dans une dissipation habituelle et volontaire, dans un mouvement d'affaires, d'intrigues, où l'on aime à s'ingérer, et dont on devroit se retirer; faites dans un état de tiédeur, où l'on se néglige, où l'on se pardonne bien des fautes à quoi on ne prend pas garde et qu'on traite de bagatelles, où l'on s'élargit la conscience, sous ombre de se garantir des scrupules; faites par coutume, quelquefois même par une espèce d'ostentation, quelquefois par une secrète émulation, par comparaison avec celle-ci ou avec celle-là, quelquefois par une crainte servile et une fausse considération, quelquefois par entêtement et obstination. Quelle matière, si je reprenois article par article, et si j'étalois ce fonds de morale dans toute son étendue ! Ce n'est pas tout ; et que n'aurois-je point encore à dire de ces communions faites par un vil intérêt! Ministres mercenaires, c'est à vous là-dessus que je pourrois m'adresser. Je ne condamne point un juste honoraire que l'Église vous accorde, et je sais, selon la maxime de saint Paul et la pratique de tous les temps, que celui qui sert à l'autel doit vivre de l'autel : mais de n'y aller que pour cela, mais ne consacrer le corps de Jésus-Christ que pour cela, mais de n'y participer tous les jours et de ne communier qu'en vue de cela, si bien que, cet avantage temporel ne s'y trouvant plus, on seroit prêt d'abandonner et l'autel et le ministère, je demande si l'on est ainsi disposé à la fréquentation du sacrement?

Quoi qu'il en soit, la fréquente communion est bonne, pourvu

qu'elle soit *réglée*. Or la première et l'une des règles la plus essentielle, c'est celle de saint Paul : *Que l'homme s'éprouve* (1. *Cor*., 11). Faisons, avant toutes choses, un retour sur nous-mêmes ; sondons notre cœur ; voyons, sans nous flatter, quel en est l'état, quelles en sont les vues, les intentions, les affections ; considérons, selon le langage de l'Écriture, toutes nos voies ; quelle est notre manière de penser, de converser, d'agir; comment nous nous comportons envers Dieu, envers le prochain, à l'égard de nous-mêmes ; en un mot, comment nous remplissons tous nos devoirs : et sur cela jugeons de nos dispositions à la communion. Que dis-je ! n'en soyons pas juges nous-mêmes, parceque nous serions toujours exposés, ou à nous condamner trop scrupuleusement par une crainte excessive, ou à décider trop légèrement en notre faveur par une aveugle présomption ; mais ayons recours à un directeur éclairé ; ne lui cachons rien de nos foiblesses, ni rien même de ce qu'il peut y avoir de bien en nous ; prenons ses conseils, soumettons-nous à ses décisions, et suivons-les avec confiance.

2. Fruits que la communion fréquente doit opérer dans nous, et qu'elle n'y opère pas. *Vous les connoîtrez par leurs œuvres* (MATTH., 7), disoit le Fils de Dieu parlant des faux prophètes ; et, selon la même règle, je dis que nous-mêmes nous connoîtrons si nous devons communier plus ou moins souvent, par le profit que nous tirons de la communion. Qu'un homme usant chaque jour de viandes solides demeure toujours également foible, que concluons-nous ? Ce n'est point aux aliments que nous attribuons le mal, mais nous jugeons que le corps n'est pas bien affecté, et qu'il y a quelque principe vicieux qui arrête la vertu de la nourriture qu'il prend. De là, quoique bonne en elle-même, on la lui retranche, on ne la lui donne qu'avec précaution, qu'avec réserve. Appliquons cette figure : l'aliment de votre ame le plus salutaire, c'est le sacrement de Jésus-Christ. Une communion peut suffire pour vous sanctifier ; et quels effets produisent en vous tant de communions? quel changement, quel amendement, quel avancement? Il est donc à craindre que ce ne soit pour vous une nourriture trop forte, et que l'abondance ne vous devienne plus dommageable que profitable.

Ce n'est point là une de ces morales vagues dont on ne voit que très peu d'exemples : plût au ciel qu'ils ne fussent pas si communs ! On communie souvent; mais que remporte-t-on de l'autel? mêmes imperfections, mêmes défauts, mêmes habitudes, même système de vie. On communie souvent, mais en est-on plus rempli de Dieu, plus détaché des intérêts ou des vains amusements du monde, plus zélé pour sa perfection, et moins négligent dans tous ses exercices? On communie souvent, mais en est-on plus circonspect dans ses démarches, plus discret dans ses paroles, plus charitable dans ses sentiments, moins délicat sur les plus légères offenses, et plus facile à les pardonner? On

communie souvent; mais quelles violences apprend-on à se faire? en quoi se renonce-t-on? sur quoi se mortifie-t-on? que corrige-t-on dans ses caprices, dans ses hauteurs, dans ses contradictions perpétuelles, dans ses vivacités et ses impatiences? Je passe cent autres points que je pourois marquer, et où l'on ne voit pas que la fréquente communion opère beaucoup, ni qu'elle fructifie autant qu'elle devroit.

Les premiers chrétiens communioient souvent; ils communioient même tous les jours; mais, par la grace du sacrement, qui les dégageoit de tous les intérêts temporels, ils se dépouilloient de leurs biens, vendoient leurs héritages, en partageoient le prix avec leurs frères, ne vouloient rien posséder en propre, et pratiquoient toute la pauvreté évangélique. Ils communioient souvent; mais, attirés à Dieu par l'efficace du sacrement qui les embrasoit d'une ardeur toujours nouvelle, ils s'assembloient dans le temple, ils redoubloient leurs prières, ils persévéroient dans l'oraison, ils s'exerçoient dans toutes les pratiques du plus pur et du plus parfait christianisme. Ils communioient souvent; mais, soutenus de ce pain céleste qui les fortifioit, ils étoient à l'épreuve des plus violentes persécutions; de la table du Sauveur, ils alloient se présenter aux tyrans, affronter les tourments, répandre leur sang et sacrifier leur vie. Cependant, où m'emporte mon zèle, et ne vais-je pas trop loin? Arrêtons-nous là, et pour ne point décourager les ames par de si grands exemples, convenons, 1. que la communion, après tout, quelque fréquente qu'elle soit, ne nous rend point impeccables, et que ce n'est pas toujours une raison de s'en abstenir: que de légères fautes qui échappent aux plus vigilants! 2. que c'est même une conduite de Dieu assez ordinaire, de permettre que des ames, d'ailleurs très élevées et très agréables à ses yeux, soient encore sujettes à quelques fragilités qui les humilient, et les préservent ainsi d'un orgueil secret; 3. que les progrès d'une ame sont quelquefois insensibles, de même qu'une jeune plante croît sans qu'on le remarque d'un jour à un autre, et que ces progrès, qui tout d'un coup ne se font point apercevoir, n'en sont pas moins véritables ni moins réels; 4. enfin, que sur les fruits qui suivent la communion, comme sur les dispositions qui la précèdent, ce n'est point tant nous-mêmes que nous devons croire, que le ministre qui nous connoît et qui nous gouverne. Principes solides et certains, principes avec lesquels nous pourrons nous conduire prudemment dans une des pratiques où il nous faut plus de circonspection et de réflexion.

Second point. Usage de la communion trop rare dans les autres. Ou ce sont des pécheurs, j'entends des pécheurs pénitents; ou ce sont des Justes. Or ce que j'ai dit autrefois de la fréquente confession, je le dis ici de la fréquente communion: elle est utile aux uns et aux autres, et par conséquent ni les uns ni les autres ne doivent se tenir trop long-temps éloignés du sacrement.

1. Fréquente communion utile aux pécheurs. Je parle de ces pécheurs qui se sont reconnus et sont retournés à Dieu. Ce sont des morts ressuscités: car ils étoient morts selon Dieu, et la pénitence leur a rendu la vie; mais, quoique vivants, ils se ressentent encore des blessures mortelles qu'ils avoient reçues; elles ne sont pas tellement guéries qu'il ne leur en reste une foiblesse extrême. Cependant, tout foibles qu'ils sont, ils ont, pour ne pas retomber, bien des ennemis à combattre et bien des efforts à faire ; ils ont, de leur part, des passions qui les dominent, des habitudes qui les tyrannisent, de malheureuses concupiscences qui les attirent; ils ont, de la part du monde, des railleries à essuyer, des respects humains à surmonter, des exemples à quoi résister. Combien ont-ils de tentations à repousser de la part de cet esprit de ténèbres qui les sollicite, qui les presse, qui tourne sans cesse autour d'eux, comme un lion rugissant, pour les dévorer! Ah! Seigneur, au milieu de tout cela, que feront-ils? où iront-ils? que deviendront toutes leurs résolutions? et sans un secours puissant et présent, que peut-on se promettre de leur persévérance? Or ce secours, c'est vous-même, Seigneur, c'est votre sacrement. Ainsi l'Église nous le déclare-t-elle formellement dans le concile de Trente: car ce sacrement de salut, dit le saint concile, est comme un antidote le plus excellent, par où nous sommes tout à la fois, et purifiés des fautes journalières, et préservés des fautes griéves. C'est donc pour le pénitent un préservatif contre les rechutes. La grace attachée au sacrement est pour lui une grace de combat; et l'effet propre de cette grace, disent saint Cyrille et saint Thomas, est de dessécher en nous la racine du péché; elle réprime les aiguillons de la chair, elle amortit le feu de la cupidité, elle éteint les traits enflammés de l'ange de Satan; elle le met en fuite, et, suivant la pensée de saint Chrysostome, elle nous rend terribles à toutes les puissances de l'enfer.

De là il est aisé de voir si c'est une bonne conduite à l'égard du pécheur nouvellement converti, de lui interdire l'usage de la communion jusqu'à ce qu'il ait rempli toute la mesure des œuvres satisfactoires qui lui sont imposées comme le juste châtiment de ses désordres. Est-il raisonnable, dit-on, et paroît-il convenir qu'un homme, une femme, à peine sortis du péché, osent entrer dans la salle du festin, et qu'ils viennent prendre place à une table toute sainte? Où est la bienséance chrétienne? où est l'honneur dû au sacrement le plus vénérable? Enfin, conclut-on, cette séparation même du corps du Seigneur est une pénitence. Mais je réponds, moi: Quelle pénitence, qui prive ce pécheur du moyen le plus nécessaire pour se maintenir dans l'état de sa pénitence! Hé quoi! l'on veut qu'il demeure ferme et inébranlable dans son retour, qu'il détruise ses habitudes vicieuses, qu'il résiste à toutes les attaques, qu'il pare à tous les coups, qu'il remporte mille victoires, tout cela par la grace divine; et on l'éloigne de la source des graces! et, au milieu des plus rudes combats, on le désarme! et

lorsqu'il est plus à craindre que ses forces ne viennent à défaillir, on lui soustrait le pain qui doit les réparer et le conforter! Il est vrai, et je veux bien toujours m'en souvenir, c'est un pécheur : mais on n'entendit autrefois que les pharisiens murmurer et se plaindre que Jésus-Christ reçût les pécheurs et qu'il mangeât avec eux. C'est un pécheur, mais ami de Dieu comme pénitent, mais rétabli dans la maison paternelle et remis au nombre des enfants, comme le prodigue pour qui l'on tua le veau gras, après l'avoir revêtu d'une robe neuve. Dieu de miséricorde, c'est selon vos sentiments que je parle, et vous ne m'en désavouerez point. Gardons-nous toutefois de confondre les états; distinguons le pécheur marchant encore dans la voie de la pénitence, et le Juste depuis long-temps confirmé dans les voies de Dieu : ce que nous donnons à l'un, ne l'accordons pas indifféremment à l'autre; mais faisons-en le discernement, pour distribuer à chacun sa portion. Le fidèle économe de l'Évangile, que *le maître a établi sur ses domestiques,* ne laisse manquer personne, mais il leur donne à tous *la mesure de blé qu'il faut, et dans le temps qu'il faut* (MATTH., 24).

2. Fréquente communion utile aux Justes, soit pour se soutenir et ne pas reculer, soit pour faire toujours de nouveaux progrès et pour s'avancer : pour se soutenir et ne pas reculer en tombant dans un état de tiédeur; pour faire de nouveaux progrès et pour s'avancer en s'élevant toujours, jusqu'à ce qu'ils parviennent au point de perfection où Dieu les appelle. Reprenons. Utile pour se soutenir et ne pas reculer. Malheureuse condition de l'homme, que le poids de la nature corrompue assujettit à tant de vicissitudes! L'ame aujourd'hui la plus fervente sentira demain son feu se ralentir. Après avoir aujourd'hui formé les plus beaux desseins et s'être déterminée à tout, elle sera demain chancelante, indécise, irrésolue : les moindres obstacles l'étonneront, et peu à peu elle commencera à déchoir, si elle n'a quelques ressources pour se réveiller de son assoupissement, et pour rallumer sa première ardeur. C'est pour cela que saint Paul exhortoit tant de fidèles au renouvellement de l'esprit, qui est un renouvellement de zèle dans le service de Dieu et pour le service de Dieu. Ce grand apôtre savoit que sans cela il n'y a point de piété si bien affermie en apparence et si constante, qui ne s'altère, qui ne se démente, et ne dégénère enfin dans un relâchement où l'on se laisse entraîner plus vite qu'on ne s'en relève.

Or ce qui doit plus contribuer à ce renouvellement intérieur, c'est sans contredit la communion fréquente. Pour peu qu'on ait quelque fonds de crainte et d'amour de Dieu, il est difficile, quand on approche régulièrement de la table de Jésus-Christ, il n'est pas même moralement possible qu'au pied de l'autel, où tout inspire le recueillement et la dévotion, on ne soit éclairé de certaines lumières, touché de certains sentiments qui remuent une ame, qui la rappellent à elle-même, qui lui font voir les pertes qu'elle peut avoir faites, ou qu'elle est en

danger de faire; qui lui découvrent les piéges où elle pourroit s'engager, et dont elle doit se préserver; qui lui reprochent divers manquements, quoique légers, et diverses infidélités capables de la conduire par degré à un attiédissement entier, et de la dérouter; qui lui suggèrent les mesures qu'il faut prendre pour prévenir une telle décadence, et pour ne se point écarter de son chemin; qui la piquent, qui l'encouragent, qui redoublent son activité et sa vigilance. Peut-être une communion n'opère-t-elle pas tout cela; mais celle qui la suit achève l'ouvrage que l'autre a commencé. Elles s'aident mutuellement, et contribuent de la sorte à entretenir la santé de l'ame, de même que de bons aliments, pris à des temps réglés, entretiennent la santé du corps. Parceque ces troupes qui marchoient à la suite de Jésus-Christ n'avoient pas eu soin de pourvoir à leur nourriture, et que tout ce peuple avoit passé trois jours sans manger, le Sauveur du monde craignit, ou parut craindre, que, dans l'affoiblissement où ils se trouvoient, ils ne vinssent tout-à-fait à tomber, et qu'ils ne restassent en chemin. Dès que les Juifs se dégoûtèrent de la manne que Dieu leur envoyoit du ciel, l'Écriture nous dit qu'ils furent sur le point de périr tous, et qu'ils allèrent jusques aux portes de la mort. Et quand on néglige la communion, qu'elle est trop rare et qu'on est trop long-temps privé de la vertu du sacrement, bientôt le goût des choses de Dieu s'émousse; on se ralentit, on se dérange à l'égard de tous les autres exercices, et insensiblement l'esprit de piété s'éteint. Aussi est-ce par-là qu'on a vu bien des personnes se relâcher. La fréquentation des sacrements les gênoit; c'étoit un frein qui les captivoit et les retenoit. Elles ont peu à peu secoué le joug, et, s'émancipant là-dessus, elles se sont émancipées sur tout le reste.

Mais je dis plus, et j'ajoute : Fréquente communion utile aux Justes, non seulement pour se soutenir et ne pas reculer, mais pour faire plus de progrès et pour s'avancer. Car, selon la maxime de tous les Pères et de tous les maîtres de la vie spirituelle, dans les voies de Dieu le Juste ne doit jamais s'arrêter, ni dire : C'est assez. La sainteté est un fonds où l'on trouve toujours à puiser, c'est une vaste carrière où il y a toujours à courir pour emporter le prix; et voilà pourquoi le docteur des Gentils, après les avoir convertis à la foi, leur recommandoit si expressément, tantôt de *rechercher les dons les plus sublimes* (1. *Cor.*, 12), tantôt de prendre *une voie plus excellente encore* (Ib.) que celle où ils avoient marché, tantôt *de croître* incessamment et *de toutes manières en Jésus-Christ, jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à l'état d'hommes faits* (*Éphes.*, 4). Or comment l'ame juste peut-elle mieux croître en Jésus-Christ que par une union aussi étroite avec Jésus-Christ que l'est la participation de son corps et de son sang? Union en vertu de laquelle, selon l'oracle de Jésus-Christ même, nous demeurons en lui et il demeure en nous; et puisqu'il demeure, qu'il vit dans nous, conclut saint Jérôme, il s'ensuit que la sagesse, que la force, que

la charité, que la piété, que toutes les vertus vivent dans nous avec lui et par lui; qu'elles y agissent, et que, par les actes réitérés qu'elles produisent, elles nous perfectionnent de plus en plus et nous sanctifient. Je ne puis donc mieux finir ce discours qu'en adressant à tout ce qu'il y a ici d'ames justes et fidèles les paroles de l'ange au prophète Élie : Ne vous trompez pas, ne pensez pas que vous soyez déja au terme; *il vous reste bien du chemin à faire* (3. *Reg.*, 19). Mais, afin de ne vous point lasser dans la route et de la poursuivre heureusement, *prenez et mangez* (Ibid.). Le pain que je vous présente est le pain des forts. Élie obéit à l'ange, il mangea; et, remis de toutes ses fatigues, il ne cessa point de marcher qu'il ne fût arrivé à la montagne d'Horeb. Puissions-nous, munis du divin aliment qui nous est offert, avancer nous-mêmes dans les sentiers de la justice chrétienne, et atteindre jusques au sommet de la montagne du Seigneur! Ainsi soit-il.

SIXIÈME JOUR. — **Jésus-Christ outragé dans l'Eucharistie.**

SERMON

SUR LES OUTRAGES FAITS A JÉSUS-CHRIST DANS LE SAINT-SACREMENT.

Saturabitur opprobriis.
Il sera rassasié d'opprobres. JÉRÉM. *Thren.*, chap. III.

Étoit-ce donc là le partage du Messie, de cet envoyé du ciel, le desiré des nations, et le Sauveur promis au monde? Est-ce à cela qu'étoit destiné le Fils unique de Dieu, égal à son Père et Dieu lui-même? N'étoit-ce pas assez qu'en se revêtant de notre humanité, il fût revêtu de toutes nos misères; et falloit-il encore qu'il fût exposé à tant d'opprobres de la part de ces mêmes hommes pour qui il avoit quitté le séjour de sa gloire, et étoit descendu sur la terre? Nous n'en pouvons douter, chrétiens Auditeurs, puisque le Prophète l'avoit ainsi prédit, et que Jésus-Christ même l'annonça à ses apôtres en des termes si précis, lorsque, sur le point d'entrer dans Jérusalem, il leur dit : *Voici que nous allons à Jérusalem ; et là tout ce qui est écrit du Fils de l'Homme s'accomplira. Il sera livré aux Gentils, moqué, flagellé, couvert de toutes sortes d'ignominies* (MATTH., 20). J'ose dire néanmoins que la prédiction ne fut pas alors tellement accomplie qu'elle ne se soit vérifiée tout de nouveau dans la suite des temps. Il est resté avec nous et au milieu de nous, ce divin médiateur. En nous privant de sa présence visible, il ne s'est point séparé de nous, et nous avons toujours le bonheur de le posséder dans son adorable sacrement. Mais qui jamais pourroit se le persuader, si nous n'en étions convaincus par la triste et malheureuse évidence des faits? C'est là, c'est à l'égard de cet auguste mystère, qu'ont été renouvelés tous les opprobres de la passion de Jésus-Christ; et n'est-ce pas là même qu'ils se renouvellent tous les jours? Que d'excès! que d'attentats, que d'irrévérences! que d'outrages! A qui viens-je adresser cette plainte, et à qui dois-je re-

procher de telles abominations? Est-ce à ces déserteurs de la foi, que l'hérésie a suscités contre le sacrement de nos autels? est-ce à ces fifidèles prétendus, qui, dans la pratique et par la plus monstrueuse contradiction, démentant leur foi, déshonorent le sacrement qu'ils font profession d'adorer? C'est aux uns et aux autres : ennemis de l'Église, enfants de l'Église, hérétiques, catholiques, tous ont outragé le Seigneur dans ses tabernacles. Outrages éclatants et pleins de violence de la part des uns, ennemis déclarés de l'Église : premier point. Outrages, quoique moins violents, plus sensibles encore et plus piquants de la part des autres, indignes enfants de l'Église : second point.

Voilà, mes Frères, ce que j'ai à vous mettre devant les yeux. Ce sont des horreurs que je devrois, ce semble, s'il étoit possible, tenir cachées sous le voile, et dérober à votre connoissance; mais d'ailleurs il ne sera pas inutile de vous en retracer le souvenir : pourquoi? non point précisément pour exciter dans vos cœurs une juste indignation, non point pour déplorer seulement avec vous des profanations qui méritent toutes nos larmes, mais afin que vous compreniez toute la charité d'un Dieu, laquelle ne put être éteinte par la vue anticipée qu'il eut de tant de désordres, en se donnant à nous dans l'institution du sacrement de son corps; mais afin que vous admiriez son invincible patience à souffrir tout cela et à le dissimuler, sans en tirer une vengeance aussi prompte qu'il le pouvoit et que la justice le demandoit; mais afin que vous preniez la généreuse résolution du Prophète royal, lorsque, voyant le Dieu d'Israël offensé par un peuple rebelle, il s'écrioit, dans un saint transport de zèle : Ah! Seigneur, puis-je être témoin des injures que vous recevez, et ne les pas ressentir jusques au fond de l'ame? *Dans l'ardeur du ressentiment qui me dévore, elles me deviennent comme personnelles, et elles retombent sur moi* (*Psalm.* 68). Si je n'ai pu les arrêter, du moins je veux, autant qu'il est en mon pouvoir, les réparer; et c'est le dessein que je forme. Je me promets de votre piété, Chrétiens, que ce sera là pour vous-mêmes le fruit de ce discours.

Premier point. Outrages éclatants et pleins de violence de la part des hérétiques, ennemis déclarés de l'Église. *Nous prêchons Jésus-Christ* (1. *Cor.*, 1), écrivoit saint Paul aux chrétiens de Corinthe : cet oint du Seigneur, ce Christ, *est la force même de Dieu et la sagesse de Dieu* pour les vrais fidèles qui ont cru et qui croient en lui : mais pour les Juifs c'a été *un sujet de scandale*, et il a paru aux Gentils *une folie.* Paroles que j'applique en particulier au grand mystère du corps et du sang de Jésus-Christ présents sous les espèces du pain et du vin.

Nous prêchons cet ineffable mystère, nous en démontrons l'incontestable vérité, et les ames dociles à la foi nous écoutent, se soumettent, reconnoissent dans ce sacrement leur Sauveur et leur Dieu : mais

qu'en ont pensé des hommes incrédules et présomptueux, que le démon de l'hérésie a infectés de son souffle empoisonné? qu'en ont-ils dit? Le sacrement le plus redoutable, et devant qui les puissances mêmes du ciel tremblent et s'humilient, a été pour eux un objet de dérision, c'a été une folie. Comment surtout en ont parlé les Wiclef, les Calvin, les Œcolampade, tant d'autres suppôts de l'enfer et ministres du mensonge? Ils ont, pour m'exprimer avec le Prophète, ils ont aiguisé leurs langues comme celle du serpent, et de leurs bouches empestées ils ont lancé le plus subtil venin de l'aspic. Oserai-je rapporter ici leurs blasphèmes? leurs livres en sont remplis. Car, pour contenter l'aigreur dont ils étoient animés, il ne leur suffisoit pas de parler; il falloit que la plume, teinte dans le fiel le plus amer, prêtât à la langue son ministère; il falloit que la main traçât sur le papier tout ce que le cœur avoit conçu de plus outrageant et de plus insultant.

De là tant d'ouvrages qu'ils ont répandus par toute la terre, et qu'ils ont laissés à la postérité, pour être des monuments durables et publics contre les hommages que nous rendons à Jésus-Christ dans son sanctuaire. C'est là, c'est dans ces ouvrages, écrits avec toute la malignité et toute l'impiété que leur inspiroit l'esprit d'erreur, c'est là, dis-je, qu'ils se sont spécialement élevés contre le plus salutaire et le plus grand sacrifice, qui est celui de la messe. Ont-ils rien omis pour le décrier, pour l'avilir, pour l'anéantir et l'abolir? Et quels termes y ont-ils employés? sous quelles idées l'ont-ils représenté? Ne descendons point à un détail d'expressions qui ne peuvent convenir à la dignité de la chaire, et qui ne serviroient qu'à blesser les oreilles pieuses et à révolter les esprits.

Cependant l'Église a-t-elle abandonné son divin Époux, traité de la sorte et livré à de telles insultes? Dépositaire du plus riche trésor, l'a-t-elle laissé enlever sans se mettre en devoir de le défendre? Elle s'est opposée comme un mur d'airain à des rebelles et à des audacieux que nulle considération, nul égard ne retenoit. Elle les a frappés de ses anathèmes; mais, déterminés à tout événement, ils ont également méprisé les anathèmes et l'Église; elle les a retranchés de sa communion, elle les a séparés, et ils se sont séparés eux-mêmes. Si bien que, par un renversement le plus injurieux au Fils de Dieu et le plus contraire à ses desseins, le sacrement qu'il avoit institué pour être le sacré lien d'une paix, d'une charité, d'une union mutuelle et perpétuelle entre ses disciples, est devenu l'occasion des plus scandaleuses divisions et des guerres les plus sanglantes.

Où me conduit mon sujet? à quelles fureurs? Que d'effrayantes peintures j'aurois à vous faire, si le temps me le permettoit! Vous verriez familles contre familles, villes contre villes, provinces contre provinces, le feu de la sédition allumé de toutes parts, et les royaumes, les empires sur le penchant de leur ruine; vous verriez les temples pillés, souillés, changés en des places d'armes, ou habités par de vils animaux

et leur tenant lieu de retraite; vous verriez des troupes de satellites attaquer le Seigneur dans sa sainte maison, et porter sur lui leurs mains parricides. Quand les soldats envoyés des Juifs vinrent l'investir dans le jardin et le prendre: *Vous venez à moi*, leur dit-il, *comme à un malfaiteur, armés de bâtons et d'épées* (Matth., 26). Ah! Seigneur, qui l'eût alors imaginé, que dans le cours des siècles il y auroit encore des hommes à qui vous pourriez faire le même reproche? Qui l'eût pensé, que, dans l'avenir, il y auroit d'autres temps, de malheureux temps, où vos tabernacles seroient brisés et enfoncés, où vos autels seroient renversés, où votre corps adorable seroit tiré des vases sacrés qui le renferment, et jeté sur le fumier, foulé aux pieds, livré aux flammes? des temps où le sang de vos prêtres, en haine du sacrement dont ils étoient les ministres, couleroit devant vos yeux; où ils seroient poursuivis, tourmentés, immolés comme des victimes? Or on les a vus, ces temps; toute l'Église en a gémi, tout le peuple fidèle en a été dans le trouble et la confusion. Les partis se sont formés, les schismes ont rompu l'unité; la robe du Sauveur, qu'épargnèrent les soldats mêmes en le crucifiant, cette robe a été déchirée; le troupeau s'est dispersé: et quelle espérance y a-t-il de le rassembler sous le même pasteur et à la même table? Que dis-je? le bras du Seigneur n'est point raccourci : cette réunion, qui ne peut être l'œuvre que du Très-Haut, nous la voyons heureusement commencée. Les serviteurs du Père de famille ramènent des troupes entières et en remplissent la salle du festin; le nombre des conviés se multiplie à la table de Jésus-Christ; il croît de jour en jour, et le présent efface en quelque manière le souvenir du passé, ou du moins nous en console.

Qu'étoit-il donc nécessaire, me direz-vous, de le rappeler, ce souvenir si odieux; et pourquoi le retracer par des images plus capables de scandaliser que d'édifier? Pourquoi? Il le falloit pour affermir la foi peut-être encore chancelante de tant de prosélytes nouvellement réconconciliés à l'Église. Car la grande réflexion qu'ils ont à faire sur tout cela, c'est de se demander à eux-mêmes s'il est à croire que leurs pères, en se portant à des excès dont on ne peut entendre le récit sans frémir, fussent conduits par l'esprit de vérité. L'Évangile de Jésus-Christ est un Évangile de paix. Il nous forme à l'obéissance, et non point aux révoltes; il nous apprend à souffrir la mort, et non point à la donner. Les apôtres ne l'ont point prêché à la tête des armées; ils ne l'ont point annoncé le fer et le feu à la main; ils ne l'ont point établi en violant toutes les lois de l'équité, de la charité, de la société, et même de l'humanité. Le glaive dont ils ont usé étoit un glaive tout spirituel: c'étoit le glaive de la divine parole, et non point ce glaive matériel et exterminateur qui tue et qui ravage.

Tout ceci, mes très chers Frères, nouvel héritage acquis à Jésus-Christ et à son Église; tout ceci je le dis, non pour vous confondre, mais pour vous instruire. En reconnoissant l'esprit de passion et de

rebellion dont vos pères se laissèrent transporter, et ne reconnoissant point dans ces caractères l'esprit de Dieu, vous conclurez sans peine qu'ils ne marchoient pas dans les voies du Seigneur; que l'esprit de ténèbres les aveugloit et les égaroit, qu'il leur avoit fasciné les yeux, et qu'une ignorance criminelle, puisqu'elle étoit volontaire, les empêchoit de connoître le Dieu qu'ils outrageoient et la dignité du sacrement qu'ils rejetoient. Vous rendrez au ciel mille actions de graces, et mille fois vous le bénirez de vous avoir découvert un mystère qui leur fut caché, et qui l'est encore à tant d'autres, dont les plus puissants motifs n'ont pu vaincre jusques à présent l'obstination; vous ne penserez désormais qu'à dédommager l'Église de Jésus-Christ de toutes les douleurs que vous lui avez fait ressentir, et Jésus-Christ lui-même de tous les honneurs que vous lui avez trop long-temps refusés. Enfin, comme le Fils de Dieu disoit que des étrangers viendroient de l'orient à l'occident, et que, par préférence aux enfants du royaume, ils seroient assis dans le banquet céleste avec Abraham, Isaac et Jacob, vous vous efforcerez, entre les vrais adorateurs de la très sainte Eucharistie, et à la table où elle se distribue, d'être au nombre des plus zélés et des plus fervents.

Second point. Outrages, quoique moins violents, plus sensibles toutefois, et en quelque manière plus piquants, de la part des catholiques, indignes enfants de l'Église. C'est une plainte bien commune, et que vous avez cent fois entendue, que celle de David, lorsque, ses propres amis l'ayant délaissé, et s'étant même tournés contre lui, il s'adressoit à l'un d'eux et lui faisoit ce reproche : *Si c'étoit un ennemi qui m'eût attaqué et qui m'eût chargé de malédictions, la chose me paroîtroit moins surprenante, et j'en serois moins touché : mais vous, uni avec moi d'esprit et de cœur; vous, le confident de mon ame*, et pour qui je n'avois rien de secret; *vous, avec qui je vivois,* je m'entretenois, *je mangeois* (*Psalm.* 54), que vous m'ayez oublié et méconnu, que vous m'ayez insulté et déshonoré, voilà ce qui ne m'est pas supportable, voilà pour moi le trait le plus vif, et ce qui doit me blesser plus sensiblement. Reproche que les interprètes appliquent à Jésus-Christ, par rapport à ce perfide disciple qui le trahit et le vendit aux Juifs, après avoir fait avec lui la cène.

Or ce reproche, mes chers Auditeurs, ne vous regarde-t-il pas vous-mêmes, et ne peut-il pas bien vous convenir? Je parle à vous que l'Église a formés, qu'elle a élevés, qu'elle a nourris du lait de la plus saine doctrine; à vous qui la reconnoissez pour mère, et qui, sauvés du naufrage où tant d'autres ont péri, avez heureusement conservé le don de la foi; à vous, catholiques de nom, catholiques de profession, qui, par l'engagement le plus étroit et le plus inviolable attachement, deviez être pour Jésus-Christ ce qu'étoient les apôtres pour ce divin maître, quand il leur dit en les félicitant : *Vous êtes demeurés auprès de*

moi, et vous m'avez été fidèles dans les épreuves que j'ai eu à soutenir (Luc, 22); encore une fois, c'est à vous que je parle. Vous ne pouvez ignorer quelle est la sainteté et la dignité de ces temples que la piété de nos pères a construits et consacrés à Dieu. Lieux saints, parceque Dieu, qui d'ailleurs remplit tout l'univers, en a fait spécialement sa maison, et que c'est là qu'il doit recevoir notre encens et notre culte; mais lieux doublement et plus particulièrement saints, parceque c'est le sanctuaire destiné à l'adorable Eucharistie, et qu'elle y est tout ensemble, et comme sacrement, et comme sacrifice : comme sacrement, où l'Homme-Dieu est présent en personne, et nous donne sa chair à manger ; comme sacrifice, où ce même Dieu-Homme est immolé pour nous, ainsi qu'il le fut sur la croix, et devient notre hostie et notre rédemption.

Quand donc nous entrons dans le temple, où allons-nous? et tant que nous y restons, où sommes-nous? Nous allons nous présenter à Jésus-Christ, nous sommes devant Jésus-Christ, près de Jésus-Christ, sous les yeux de Jésus-Christ. De son autel il nous voit, il connoît toutes nos pensées, il démêle tous nos sentiments, il entend toutes nos paroles, il est témoin de toutes nos démarches, et il exige de tout cela le juste tribut; c'est-à-dire qu'il exige que toutes nos pensées se portent vers lui, que tous nos sentiments n'aient pour objet que lui, que toutes nos paroles ne soient, ou que des demandes, ou que des actions de graces, ou que des louanges qui s'adressent à lui; que toutes nos démarches, tous nos exercices ne tendent qu'à l'honorer et à nous humilier devant lui. Partout ailleurs il consent que, sans rien penser, ni rien desirer, ni rien dire, ni rien faire qui soit contre la raison et la religion, du reste nous nous occupions des choses humaines, selon qu'il convient à notre état; mais dans le lieu saint, et au pied de l'autel où il a établi son trône, il est du respect et de l'honneur qu'il attend de nous que nous bannissions de notre esprit toutes les affaires, tous les soins, toutes les vues du siècle, et que rien de profane n'interrompe l'attention que nous devons à son auguste sacrement. Ainsi Jacob, après avoir vu seulement en songe le Seigneur, et cette échelle mystérieuse où les anges montoient et descendoient, *Que ce Dieu est terrible!* s'écria-t-il tout éperdu et saisi de crainte; *c'est la porte du ciel, c'est la demeure de Dieu* (*Genes.*, 28). Ce n'est ni en songe, ni en figure, que nous voyons le sacrement de Jésus-Christ : rien de plus réel que sa présence, et de là jugeons à quoi elle nous engage, et ce qu'elle doit nous inspirer.

Voilà, mes Frères, ce que nous savons assez dans une stérile et sèche spéculation; mais comment y répond la pratique? Le dirai-je, et faut-il que je révèle ce qui fait l'opprobre bien plus des fidèles ou prétendus fidèles, que du sacré mystère qu'ils outragent? Mais en vain voudrois-je déguiser ce qui n'est que trop connu, ce qui se produit au plus grand jour, ce qui scandalise le peuple de Dieu, ce qui avilit

nos assemblées et nos cérémonies les plus religieuses, ce qui change le temple du Dieu vivant et la maison du Seigneur en des places publiques et des rendez-vous où l'on se vient distraire, se dissiper, couler le temps, et le perdre en d'inutiles amusements.

Là, quels sujets appliquent l'esprit, et de quelles idées, de quelles imaginations se repaît-il! Pensées frivoles, pensées vagues et sans arrêt, égarements continuels, mille réflexions confuses, mille raisonnements, ou plutôt mille rêveries. Là, quels sentiments forme le cœur? souvent les plus vains, les plus mondains, et même les plus corrompus et les plus sensuels : tantôt envie de paroître et de se montrer, envie de se distinguer et d'attirer sur soi les regards; envie de plaire, et pour cela les ajustements, les parures immodestes, les airs étudiés, les retours perpétuels sur la personne; tantôt complaisances sècrètes, desirs criminels, inclinations naissantes, selon que les yeux se promènent avec moins de retenue, ou qu'ils se fixent sur ce qui les frappe plus fortement, et qui peut allumer le feu de la passion. Là, quelle est la matière des entretiens? on laisse les ministres de l'Église s'acquitter de leurs fonctions; on les laisse parler à Dieu, chanter les louanges de Dieu, célébrer les offices divins, consacrer le corps de Jésus-Christ, l'offrir en sacrifice, soit pour eux-mêmes, soit pour tous les assistants; mais ces mêmes assistants, que font-ils? Ils lient ensemble d'oisives conversations, tiennent même les discours les plus dissolus, s'attroupent quelquefois comme dans un cercle, et mêlent leurs voix à celles des prêtres, non pour prier, mais pour se réjouir et pour plaisanter. Là, de quelle manière agit-on, et comment se comporte-t-on? Quelles contenances négligées et peu séantes! quels mouvements de la tête pour observer tout ce qui se passe autour de soi, et jamais ce qui se passe à l'autel et devant soi! Daigne-t-on fléchir quelques moments le genou, on se lève bientôt, on s'assied, on se tourne de tous les côtés, selon que le caprice l'inspire ou que la commodité le demande.

Je dis ce qui paroît : mais que seroit-ce si je venois à percer le mur? Que seroit-ce si, donnant à cette morale toute son étendue, je venois à découvrir ces œuvres d'iniquité, ces œuvres de ténèbres, qui se dérobent à la vue des hommes, mais qui ne peuvent échapper à la vue de Dieu? Car vous voyez tout, Seigneur; vos yeux, suivant la comparaison de votre Apôtre, sont plus pénétrants que le glaive le mieux affilé. Et qu'aperçoivent-ils, ô Dieu de pureté, et la pureté même? Je n'oserois y penser : comment oserois-je m'en expliquer? Tirons le rideau sur toutes ces abominations, et déplorons l'affreuse décadence, non pas de l'Église de Jésus-Christ, puisqu'elle est toujours la même, toujours pure et sans tache, mais des enfants de l'Église, les frères et les cohéritiers de Jésus-Christ. Voilà donc ce cher troupeau, voilà ces disciples qu'il s'étoit réservés, et dont il vouloit faire sa joie, sa gloire, sa couronne (*Gaudium meum et corona sua*). Il se proposoit

d'en être spécialement honoré : sont-ce là les marques d'honneur qu'il devoit attendre? Il est vrai, l'on ne va pas toujours jusqu'à lui refuser certains témoignages d'un respect apparent, et à ne pas avoir certains égards. Il y a quelques dehors à quoi ne permettent guère de manquer, ou un reste de foi, ou plus souvent une considération tout humaine. On se tient devant l'autel et en présence du sacrement, la tête nue; on s'incline à certains temps, on se prosterne même : mais qu'est-ce que ces démonstrations extérieures? N'est-ce pas un jeu? ne sont-ce pas des insultes, plutôt que des actes de religion?

Quoi qu'il en soit, je finis par où j'ai commencé, en marquant le fruit que nous devons retirer de ce discours. 1. Apprenons quels efforts il en dut coûter à l'amour de Jésus-Christ pour nous, quand il voulut demeurer avec les hommes, et qu'il nous laissa le sacré dépôt de son corps. Il voyoit à quels outrages il s'exposoit dans la suite des siècles, et tout l'avenir lui étoit présent; mais l'amour d'un Dieu surmonte tous les obstacles, et l'audace, la malignité, l'impiété, l'énorme ingratitude des hommes, ne pouvoit aller à tels excès, que ce divin amour ne se portât encore plus loin, et qu'il en reçût quelque atteinte. 2. Ce qui n'est pas moins digne de notre étonnement, et ce qui ne peut être l'effet que d'une infinie miséricorde, c'est qu'un Dieu tant de fois et si outrageusement insulté n'ait pas éclaté sur l'heure, qu'il ait suspendu ses foudres, qu'il ait fait en quelque sorte violence à sa justice, laquelle ne cessoit point de lui crier : *Levez-vous, Seigneur, et prenez en main votre cause* (*Psalm.* 73). Les Samaritains n'avoient pas voulu donner chez eux entrée à Jésus-Christ, et, pour ce seul refus, ses disciples lui demandèrent de faire tomber le feu du ciel et de réduire en cendre toute une ville. Qu'eussent-ils dit s'ils l'eussent vu au milieu de toutes les ignominies où je vous l'ai dépeint? Cet aimable Sauveur n'écouta point le juste ressentiment des disciples; il n'écouta et n'écoute tous les jours que cette douceur inaltérable, que cet esprit de la loi de grace qu'il est venu annoncer au monde. 3. Concevons un nouveau zèle pour l'honneur de la maison de Dieu et du sacrement de Jésus-Christ. Au souvenir de tant d'irrévérences passées, faisons-lui toute la réparation qui dépend de nous. S'il ne nous est pas possible de lui rendre toute la gloire qu'il mérite et qui lui a été ravie, du moins glorifions-le autant que nous le pouvons. Ah! Seigneur, que tous les peuples vous révèrent : et que ne tient-il à moi de conduire à vos pieds tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre, pour vous faire hommage et vous honorer! Ce ne sont là que des souhaits peu efficaces, mais sincères, mais du cœur; et au défaut de l'exécution, qui n'est pas toujours en notre pouvoir, vous vous contentez, Seigneur, du desir, et vous l'acceptez.

SEPTIÈME JOUR. — Jésus-Christ crucifié dans l'Eucharistie.

SERMON

SUR LA COMMUNION INDIGNE.

Rursùm crucifigentes sibimetipsis Filium Dei.
Ils crucifient tout de nouveau le Fils de Dieu dans leurs personnes. *Aux Hébreux*, chap. VI.

En quels termes plus énergiques le grand Apôtre pouvoit-il s'exprimer pour nous donner à connoître le crime de ces apostats qui renonçoient la foi qu'ils avoient embrassée, et retournoient au judaïsme après s'être soumis à l'Évangile de Jésus-Christ? c'étoit une infidélité pour l'expiation de laquelle, dans la pensée du maître des Gentils, il eût été nécessaire que le Fils de Dieu subît de nouveau le supplice de la croix, si, par les mérites infinis de son sang, ce Rédempteur des hommes n'eût pas également satisfait, et pour tous les péchés déja commis, et pour tous ceux qui devoient se commettre. Mais de quelque manière que les interprètes entendent les paroles de saint Paul, elles ne vous conviennent que trop, sacriléges profanateurs qui, sans respect du sacrement où vous venez participer, apportez à la plus sainte table une conscience criminelle, et vous rendez, par une communion indigne, coupables du corps et du sang d'un Dieu. N'est-ce pas là en effet crucifier le Fils de Dieu, non plus comme les Juifs, sur un bois inanimé et sans sentiment, mais dans nos personnes, mais dans nos ames? Et voilà, mes Frères, l'affreux attentat dont je voudrois aujourd'hui vous donner toute l'horreur qu'il mérite. Matière d'autant plus importante, qu'il est plus à craindre qu'à ces temps de l'année où la solennité des fêtes, la coutume des fidèles et une bienséance chrétienne nous appellent à l'autel du Seigneur, et nous engagent à y recevoir le pain de vie, bien des mondains s'y présentent sans la robe de noces, je veux dire sans l'innocence absolument requise, et avec le péché dans le cœur. Or, pour entrer d'abord dans mon dessein, observez avec moi, s'il vous plaît, que quelque douloureux que fût le supplice de la croix où le Sauveur du monde fut condamné, il y eut après tout une circonstance essentielle qui dut lui en adoucir la rigueur; et la voici : c'est que ce supplice lui fut volontaire. Prenez garde : volontaire, pourquoi? parcequ'il y trouvoit tout à la fois deux grands biens qui devoient être l'accomplissement de sa mission, comme ils en étoient la fin, savoir : la gloire de son Père et le salut de l'homme; la gloire de son Père, qui avoit été blessée et qu'il vouloit réparer; le salut de l'homme, qui s'étoit perdu et qu'il vouloit relever de sa chute et sauver. Mais, dans une opposition dont on ne peut assez gémir, nous allons voir quelle violence fait à Jésus-Christ le pécheur par une communion sacrilége, puisque c'est tout ensemble, et l'offense de Dieu la plus griève, premier point; et la ruine du pécheur la plus funeste, second point. Plaise au ciel que ce discours vous inspire une crainte salutaire,

et que, dans cette juste crainte, vous n'approchiez jamais du sacrement le plus vénérable sans un sérieux retour sur vous-mêmes, et sans toute la préparation qui convient!

Premier point. Offense de Dieu la plus griève : d'où nous devons d'abord juger quelle violence le pécheur fait à Jésus-Christ par une communion sacrilége. Il faut convenir que les Juifs se portèrent à d'étranges extrémités contre le Fils de Dieu, lorsqu'après l'avoir comblé d'ignominie, déchiré de coups, ils le crucifièrent enfin, et le firent expirer dans les douleurs et la honte d'une mort aussi infame qu'elle fut cruelle; mais ce Dieu Sauveur s'étoit soumis à tout cela, avoit consenti à tout cela, avoit accepté tout cela. La gloire de son Père, qu'il s'agissoit de rétablir, y étoit intéressée. Il le savoit, et il étoit touché de ce grand intérêt par préférence à tout autre. Cette seule vue devoit donc lui rendre toutes les souffrances de sa passion, non seulement plus supportables, mais desirables.

Il est vrai que dans le jardin, livrant son humanité sainte à la tristesse, à la frayeur, au dégoût et à l'ennui, il témoigna une extrême répugnance pour la croix qui lui étoit préparée, et qu'il demanda de ne point boire un calice si amer : mais c'étoit l'homme qui parloit; c'étoit, dans le langage commun, ce que nous appelons l'appétit sensitif et la partie inférieure de l'ame, tandis que la raison supérieure et la volonté agréoit tout et se résignoit à tout. L'événement le montra bien. Dès que ses ennemis vinrent l'arrêter et se saisir de sa personne, avec quelle ardeur alla-t-il au-devant d'eux! avec quelle fermeté et quel courage se présenta-t-il à eux! Rien ne l'étonna, parcequ'il vouloit effacer ainsi l'injure faite à Dieu par le péché, et satisfaire à la justice du ciel. Mais il en va tout autrement dans une communion sacrilége. C'est là, pour user toujours de la figure et de l'expression de l'Apôtre, c'est là que Jésus-Christ est crucifié, puisque le pécheur est une croix pour lui, et la plus rude croix. Mais bien loin de rien apercevoir dans cette croix qui puisse tourner à l'honneur de la majesté divine, il n'y voit qu'un crime, et le crime le plus énorme. Car qu'est-ce de communier indignement? quel abus du Saint même des saints! quelle audace! quelle perfidie! quelle hypocrisie! Je reprends, et suivez-moi.

1. Quel abus! Il n'est rien que Dieu nous ait ordonné plus expressément que le respect des choses saintes. C'est pour cela que, dans l'ancienne loi, le peuple étoit exclu du sanctuaire, et qu'il n'étoit permis qu'au souverain pontife d'y entrer. C'est pour cela que le même peuple d'Israël eut défense d'approcher seulement de la montagne où le Seigneur devoit descendre et converser avec Moïse. C'est pour cela que, du moment qu'Osa eut porté la main sur l'arche, et que, par un zèle indiscret, il se fut avancé pour la soutenir, il tomba mort à la vue d'une nombreuse multitude, et, par un châtiment si sévère

et si prompt, répandit la terreur dans tous les esprits. Et n'est-ce pas pour cela même encore que l'usage des pains de proposition étoit interdit à quiconque n'avoit pas eu soin de se purifier, et ne s'étoit pas abstenu des plaisirs les plus légitimes? Or je demande, qu'étoit-ce que ce sanctuaire? qu'étoit-ce que cette montagne? qu'étoit-ce que cette arche d'alliance? qu'étoit-ce que ces pains de proposition? et jamais en tout cela y eut-il ou put-il y avoir rien de plus saint, ni même d'aussi saint, que le sacrement de Jésus-Christ, que le corps de Jésus-Christ, que le sang de Jésus-Christ? Voilà néanmoins ce que profane le pécheur sacrilége par une communion indigne. Dans une même ame il allie ensemble le péché et la sainteté même. Union la plus monstrueuse et la plus abominable.

2. Quelle audace! Saint Jean-Chrysostome, prêchant au peuple d'Antioche sur le même sujet que moi, leur disoit : Prenez garde, mes Frères, et donnez-y toute votre attention; comprenez de quel pain vous allez vous nourrir, et soyez-en saisis de frayeur. Il le disoit à tous sans exception, aux plus justes comme aux autres; et les plus justes en effet trembloient, s'examinoient, osoient à peine se présenter à l'autel: mais le pécheur sait s'affermir contre toute crainte, et d'un pas ferme, d'un visage assuré, il s'ingère dans la troupe des fidèles. En vain lui fait-on entendre ces paroles de saint Paul aux Corinthiens: *Vous ne pouvez boire tout ensemble le calice du Seigneur et le calice des démons; vous ne pouvez avoir part tout ensemble à la table du Seigneur et à la table des démons. Voulez-vous irriter le Seigneur, et comme le piquer de jalousie? êtes-vous plus forts que lui?* (1. *Cor.*, 10). En vain soulevée malgré lui et contre lui, sa conscience lui crie-t-elle avec l'ange de l'Apocalypse : *Heureux ceux qui ont lavé leur robe dans le sang de l'Agneau! mais loin d'ici, loin de ce saint lieu, enchanteurs, impudiques, homicides, idolâtres, fourbes et imposteurs, vous tous qui aimez le péché et qui le commettez* (*Apoc.*, 22). Nulle considération ne l'arrête, tant il est résolu de ne rien écouter, et de franchir toute barrière. A la face du Dieu vivant, sans égard à la présence de Jésus-Christ, et sans hésiter, il se montre, il marche; il va recevoir, ou plutôt enlever le divin aliment qui n'est réservé qu'aux ames innocentes et pures.

3. Quelle perfidie! Judas trahit son maître par un baiser; et le baiser que donna au Fils de Dieu cet infame disciple eut-il rien de plus perfide qu'une communion où le pécheur, selon toutes les apparences, vient à Jésus-Christ en ami, pour se dévouer et s'attacher à lui du nœud le plus étroit et le plus intime, mais dans le fond en ennemi, pour le vendre et pour le livrer? A qui le livrer? aux plus criminelles habitudes, aux plus sales passions, aux plus brutales convoitises, à tous les vices d'un cœur corrompu, où il descend et où il est dans une espèce d'esclavage. Qu'est-ce que cet état pour un Dieu, et qu'est-ce que de l'y réduire?

4. Quelle hypocrisie! Ah! Chrétiens, ne sont-ce pas souvent ces profanateurs qui affectent les plus beaux dehors? Comme ce n'est point un principe de religion qui les fait participer au sacrement, mais un respect humain, mais une certaine coutume à quoi ils veulent satisfaire, mais un certain exemple qu'ils veulent donner, tout leur soin est, non pas de préparer leur ame, mais de se masquer et de se déguiser. Ils se prosternent, ils s'humilient, ils prient. Quand le Sauveur du monde, dans la dernière cène qu'il fit avec ses apôtres, leur apprit qu'un d'entre eux avoit conjuré sa perte, Judas fut un des premiers à lui témoigner là-dessus sa surprise, et ne parut pas moins empressé que les autres à lui marquer son attachement et son zèle. *Est-ce moi,* s'écria-t-il, *est-ce moi, Seigneur* (MATTH., 26)? C'étoit en effet ce malheureux; mais il craignoit d'être connu, et pour cela il pallioit ses sentiments et se contrefaisoit. Plût au ciel qu'entre les ministres de Jésus-Christ, il fût le seul à qui l'on pût reprocher une si damnable dissimulation! Mais, hélas! puis-je sans horreur le prononcer? le ministère même le plus sacré n'a pas toujours été exempt des plus sacriléges profanations: il ne l'est pas encore. Le Fils de Dieu nous avertit de nous garder des faux prophètes, qui viennent à nous sous des toisons de brebis, et qui sont au-dedans d'eux-mêmes des loups ravissants. Daigne le Seigneur préserver son Église de ces indignes sacrificateurs qui, couverts des saints vêtements, montent à l'autel, y opèrent le divin mystère, le consomment dans leur sein, le dispensent de leurs mains, et cependant recèlent au fond de leur ame des mystères d'iniquité qu'ils tiennent ensevelis, autant qu'il leur est possible, en de profondes ténèbres, mais que Dieu voit, et que Jésus-Christ, juste vengeur de son sacrement, saura produire à la plus éclatante lumière dans le grand jour de la révélation.

Or, pour reprendre ma première proposition, de tout ceci il est aisé de conclure que ce ne peut être sans une sorte de violence que Jésus-Christ voit à sa table un pécheur sacrilége, et qu'il souffre que le pain des anges lui soit administré. Aussi, selon la remarque des évangélistes, lorsqu'il aperçut Judas au milieu des apôtres, mangeant avec eux l'agneau pascal et recevant comme eux le pain consacré, il en fut ému. Tout maître qu'il étoit de lui-même, il suivit le mouvement de son cœur; il se plaignit, il s'expliqua. Nous ne pouvons nous en étonner, pour peu que nous concevions ce que c'est, dans son estime et par rapport à lui, qu'une communion où toutes ses vues sont renversées, et qui, bien loin de contribuer à la gloire de son Père, ainsi qu'il se le proposoit, ne sert qu'à l'offenser plus grièvement, ce Père céleste, et qu'à le déshonorer. Je ne crains donc point de passer les bornes de la vérité la plus exacte; et j'ajoute, sans hésiter, que si ce Sauveur étoit encore dans une chair passible et mortelle, et qu'il dût comme autrefois endurer une seconde passion et une seconde mort, rien de toutes les cruautés qu'exercèrent sur lui ses bourreaux,

ni de tous les tourments qu'il souffrit par la haine et la barbarie des Juifs, ne lui seroit plus odieux, et en ce sens plus douloureux, que le crime du chrétien qui, par un sacrilége, profane le sacrement de son corps et de son sang. Voilà, Seigneur, ce que la malice des hommes vous réservoit. Vous ne fûtes crucifié qu'une fois au Calvaire: combien de fois l'avez-vous été et l'êtes-vous dans vos temples et jusque dans votre sanctuaire!

Second point. Condamnation et ruine du pécheur la plus funeste: autre conjecture qui nous donne à connoître quelle violence le pécheur fait à Jésus-Christ par une communion sacrilége. Le Fils de Dieu ayant pensé à nous de toute éternité et nous ayant aimés, il est venu parmi nous dans la plénitude des temps, et s'est chargé de toutes nos misères, non seulement comme réparateur de la gloire de Dieu, mais comme rédempteur des hommes et leur médiateur auprès de Dieu. Il est donc certain que rien, après la gloire divine, ne l'a touché plus fortement que ce grand ouvrage du salut et de la rédemption du monde. C'est ce qui l'a attiré sur la terre; c'est pour cela qu'il étoit envoyé, et c'est à quoi il a travaillé sans interruption jusques au dernier moment de sa vie. Or ce salut qu'il avoit en vue, et qui lui fut si cher, c'étoit le prix de sa croix et de toutes les ignominies, de toutes les douleurs de sa passion: c'étoit là la fin où il aspiroit; et souhaitant la fin avec tant d'ardeur, ce desir si vif et si empressé devoit lui faire prendre avec moins de peine le moyen nécessaire pour y parvenir. Mais quel est le fruit malheureux d'une communion sacrilége? à quoi se termine-t-elle? Je l'ai dit: à la plus terrible condamnation du pécheur et à sa ruine.

Car, prenez garde, il devient coupable devant Dieu du corps et du sang de Jésus-Christ: c'est l'expression de l'Apôtre. De là, selon les termes formels du même apôtre, en mangeant le corps et buvant le sang de Jésus-Christ, il mange et boit son propre jugement. Pour comble de malheur, il tombe dans un affreux abandonnement de la part de Dieu: d'où suit enfin une mortelle indifférence pour les choses de Dieu et pour le salut, qui le conduit à la perte entière de son ame. Que dis-je, à la perte de son ame! de cette ame si précieuse à Jésus-Christ, de cette ame la conquête de Jésus-Christ et comme son héritage, de cette ame que Jésus-Christ vouloit nourrir, conserver, avancer, élever à la gloire et à la béatitude éternelle, par l'efficace et la vertu de ce sacrement. Hé quoi! ce même sacrement qui devoit lui donner la vie, c'est ce qui lui donne la mort? ce même corps, ce même sang de son Sauveur qui devoit la sanctifier, c'est, par l'abus qu'il en fait, ce qui l'infecte, ce qui la noircit, ce qui la rend abominable devant Dieu, ce qui lui imprime un caractère de réprobation, et qui la damne? Dieu de miséricorde, Dieu rédempteur, quels sont sur cela vos sentiments? Jamais vîtes-vous avec plus d'horreur la

croix où vous fûtes attaché, et tout le fiel dont on vous abreuva eut-il rien pour vous de si amer? Mettons ceci dans un nouveau jour, et expliquons-nous.

1. Il devient coupable devant Dieu, et par conséquent responsable à Dieu du corps et du sang de Jésus-Christ. Il en devient coupable, dit le Docteur des nations, puisqu'il profane l'un et l'autre, puisqu'il traite indignement l'un et l'autre, puisqu'il ne fait pas de l'un et de l'autre le discernement qu'ils méritent par tant de titres. Et dès qu'il s'en rend coupable, il en est responsable à Dieu, puisque l'offense remonte jusques à Dieu même, puisque c'est le corps et le sang du Fils de Dieu, puisque Dieu, jaloux de l'honneur de son Christ, et souverainement équitable, ne peut laisser impunis une profanation et un abus si énormes. Ce sang donc, ce sang qui coula sur la croix pour la justification du pécheur, retombe sur lui pour sa damnation. Ce sang, dont la voix, plus éloquente que celle du sang d'Abel, s'élevoit pour lui vers le ciel et crioit miséricorde, crie vengeance contre lui. Quel changement! quel renversement! Qu'il se l'impute à soi-même. C'est toujours le même sang qui devoit être sa rançon; mais à son égard (je puis le dire, et les Pères l'ont dit avant moi), il en fait le plus contagieux et le plus subtil poison. C'est toujours le même Sauveur qui vouloit le défendre et lui servir d'avocat; mais il en fait son témoin le plus irréprochable et son plus dangereux accusateur.

2. En mangeant le corps et buvant le sang de Jésus-Christ, il mange et il boit son propre jugement. Et en effet, ce témoin, cet accusateur que le pécheur reçoit au-dedans de lui-même et qu'il suscite contre lui-même, c'est en même temps son juge, mais un juge ennemi, mais un juge irrité, parceque c'est un juge outragé. Il n'est point besoin d'un autre tribunal que la table du Seigneur; il ne faut point aller plus loin. C'est là que le crime se commet: il est sans excuse, il est constant et avéré. C'est donc là que le Seigneur, présent en personne, prononce sur l'heure contre le criminel le même anathème qu'il prononça dans une pareille conjoncture contre ce disciple qui le trahissoit: *Malheur à cet homme* (Matth., 26)! Malheur, parceque plus le sacrement qu'il viole est saint, plus il se rend coupable; et que plus il est coupable, plus le châtiment qu'on lui prépare sera rigoureux. *Il vaudroit mieux pour cet homme de n'être jamais né* (Ibid.). Jugement ratifié dans le ciel à l'instant même qu'il est porté sur la terre.

3. Il tombe dans un affreux abandonnement de la part de Dieu. De n'avoir pas profité d'une grace et de l'avoir reçue en vain, c'est assez pour arrêter le cours de certaines graces que Dieu nous destinoit, et pour l'engager à les retirer: que sera-ce de recevoir l'auteur de la grace, le principe et la source de toutes les graces, je ne dis pas inutilement et sans fruit, mais criminellement, mais sacrilégement? Car

il ne s'agit pas seulement ici d'une simple omission, d'une simple résistance à la grace, en ne faisant pas ce que la grace inspire; mais d'un sacrilége actuel et formel, mais de l'attentat le plus noir, en profanant le divin mystère. Je dis de l'attentat le plus noir, parceque c'est souvent un attentat médité, prévu, concerté, fait avec connoissance et d'un sens rassis, malgré mille remords, malgré mille reproches intérieurs de l'ame qui répugne, qui hésite, qui voit à quel excès elle se laisse emporter et à quoi elle s'expose. Après cela, nous paroîtra-t-il étrange qu'elle soit délaissée de Dieu et livrée à elle-même? Ainsi le fut Judas, quand le Sauveur du monde, au moment qu'il eut communié, lui dit: *Ce que vous avez résolu de faire, faites-le au plus tôt* (Joan., 13). Comme s'il lui eût dit: Je vous ai averti, je vous ai sollicité et pressé; rien n'a pu vaincre votre obstination: allez donc, et agissez; périssez, puisque vous voulez périr.

4. De là indifférence mortelle pour les choses de Dieu et pour le salut. Abandonné de Dieu et privé des graces qui lui étoient réservées, comment seroit-il touché de quelque chose par rapport à Dieu et au salut de son ame? Pour acquérir l'habitude d'une vertu, il ne faut quelquefois qu'une seule victoire qu'on a remportée sur soi-même, qu'une seule violence qu'on s'est faite, qu'un acte héroïque qu'on a pratiqué dans l'occasion. Or il en va de même, ou à peu près de même, à l'égard du crime. Il y en a d'une telle nature, qu'il suffit de les commettre une fois pour rompre tous les liens qui nous retenoient, et pour s'ouvrir une carrière libre dans les voies de l'iniquité: on secoue le joug, on ne ménage plus rien. C'étoit en effet un joug pour plusieurs que l'obligation d'approcher du sacrement de Jésus-Christ à certains temps de l'année où l'on ne pouvoit guère s'en dispenser; c'étoit un frein qui gênoit et qui incommodoit. La vue d'une communion prochaine troubloit, inquiétoit, engageoit à prendre quelques mesures pour calmer une conscience encore timide, ou plutôt pour l'assoupir et l'endormir. Mais quand, fatigué de ces inquiétudes et de ces troubles, on a pris le plus court moyen de s'en affranchir en communiant avec son péché, c'est alors que la passion émancipée, pour ainsi parler, et tirée de servitude, se livre à tout sans règle et sans nulle considération. Une communion faite indignement affermit contre la crainte d'une seconde, et en diminue l'horreur. De cette sorte on vit tranquille dans ses désordres; on se sert même de la communion comme d'un voile pour les couvrir et les tenir cachés. Ils se multiplient sans obstacles et presque à l'infini. Quel fonds de corruption, où, de jour en jour, on se plonge plus avant et on s'abîme! Quelle impénitence commencée dans la vie, pour être, hélas! par le plus redoutable châtiment, consommée à la mort!

Voilà donc, chrétiens Auditeurs, pour vous remettre sous les yeux tout le plan de ce discours, et pour vous en retracer l'idée, voilà l'extrême violence que le pécheur sacrilége fait à Jésus-Christ, voilà l'es-

sentielle différence que j'ai marquée entre cette croix matérielle où il mourut par la conjuration des Juifs, et cette croix spirituelle où il est attaché par une communion indigne. Il accepta l'une d'une volonté pleine et parfaite, parcequ'il y envisageoit l'honneur de Dieu et l'avantage de l'homme; mais il déteste l'autre, il l'abhorre, parcequ'il y voit tout à la fois, et Dieu déshonoré, et l'homme perdu. Dans le fort de sa douleur, aux approches de sa passion, il disoit à son Père, en se résignant : *Que votre volonté soit faite, et non la mienne* (LUC, 22), qui doit se conformer à la vôtre; mais c'est ce qu'il ne peut dire ici, puisqu'une communion sacrilége ne peut être de la volonté du Père, ni de la volonté du Fils. Il ne lui reste que de renouveler la plainte de son prophète: *C'est en vain que j'ai travaillé; en vain,* ame criminelle, *que j'ai consumé pour vous toute ma force* (ISAI., 46). Je vous avois sauvée par la croix; mais le fruit de cette croix, où j'avois opéré l'œuvre de votre salut, vous le détruisez par une autre croix que vous m'avez dressée dans votre cœur. Plainte accompagnée d'une menace formidable : car, ajoute le prophète, ou Jésus-Christ même dans la personne du prophète, *le Seigneur*, ce Père tout puissant, *me fera justice.* S'il tient maintenant ses coups suspendus, il aura son temps pour frapper, et son bras doit s'appesantir sur vous d'autant plus rudement que c'est le sang de son Fils qu'il vengera.

Pensons-y, mes Frères, et tremblons. Les jugements de Dieu sont à craindre pour tous les pécheurs, mais surtout pour les pécheurs sacriléges. Nous savons à quel désespoir Judas fut abandonné de Dieu, et à quelle fin malheureuse il s'abandonna lui-même, après avoir profané le sacré mystère nouvellement institué. Il est moins ordinaire, j'en conviens, de le profaner d'une vue aussi délibérée; mais de s'y exposer, mais de se mettre là-dessus dans un danger évident et prochain, par l'extrême négligence avec laquelle on se présente à la sainte table, c'est ce qui n'arrive que trop fréquemment, et de quoi nous ne pouvons nous préserver avec trop de soin. Quelque bien disposés que fussent les apôtres, et quoique le Fils de Dieu leur eût lavé les pieds, en signe de cette pureté intérieure de l'ame qu'ils devoient avoir et qu'ils avoient en effet, toutefois, lorsque, sur le point de les communier, il leur déclara, ainsi que je l'ai dit, qu'il y avoit un traître parmi eux et un profanateur, ils furent saisis d'une crainte religieuse. Aucun ne présuma de lui-même ni de son état; mais ils s'écrièrent tous en général et chacun pour soi : *Seroit-ce moi, Seigneur?* Prenons ce sentiment, sans rien perdre néanmoins d'une confiance raisonnable et chrétienne. Nettoyons, lavons, purifions notre cœur; effaçons, autant qu'il dépend de nous, avec le secours du ciel, jusques aux moindres taches; et du reste, malgré toutes nos précautions, défions-nous encore de nous-mêmes, et ne comptons point sur nous-mêmes. Je vais à vous, Seigneur, je vais à votre autel, où vous m'invitez et où vous voulez vous donner à moi : mais comment y vais-je, et en quelle disposition?

Vous le voyez mieux que moi, puisque vous me connoissez mieux que je ne me connois moi-même. Ah! mon Dieu, n'y a-t-il point dans mon ame quelque venin secret qui la corrompe? suis-je dans votre grace? Je n'en ai point de certitude; mais du moins ce que je sais, c'est que je souhaite d'y être, c'est que je crois de bonne foi n'avoir rien épargné ni rien omis pour y être. Voilà, Seigneur, tout ce que je puis de ma part; et vous, par votre miséricorde, vous suppléerez, comme je l'espère, à tout ce qui me manque.

HUITIÈME JOUR. — Jésus-Christ victorieux et triomphant dans l'Eucharistie.

SERMON

SUR LES PROCESSIONS DU SAINT-SACREMENT.

David et omnis domus Israël ducebant arcam testamenti Domini in jubilo et in clangore buccinæ.

David et toute la maison d'Israël conduisoient l'arche du Seigneur au milieu des cris de joie et au son des trompettes. Au 2e livre *des Rois*, chap. VI.

Jamais le saint roi d'Israël et l'innombrable multitude du peuple qui l'accompagnoit ne furent remplis d'une joie plus pure, ni ne témoignèrent plus de zèle pour la gloire du Seigneur, que lorsqu'avec l'appareil le plus pompeux, et parmi les acclamations publiques, ils conduisirent l'arche du testament et la placèrent dans la capitale de l'empire. Ce fut pour cette arche, après avoir renversé l'idole de Dagon, après avoir mis en déroute l'armée des Philistins, après avoir attiré sur le pieux Obédédom et sur toute sa famille les bénédictions du ciel, ce fut, dis-je, pour cette arche victorieuse comme un triomphe. Tout Israël y applaudit, tout l'air retentit de chants d'allégresse, et David ne ménagea rien pour contribuer à la célébrité de cette fête. Belle figure, mes chers Auditeurs, qui, dans une comparaison très naturelle, nous représente ce qui se passe en ces saints jours à l'égard du sacrement de Jésus-Christ. Qu'est-ce que ce sacrement adorable? Dans la pensée des Pères et des interprètes, c'est l'arche de la nouvelle alliance. Et comment l'Église veut-elle surtout que ce sacrement soit honoré dans cette octave qu'elle a établie et qu'elle lui consacre? On le porte publiquement et processionnellement : tout le peuple fidèle s'assemble autour du char où il est élevé; le concours est universel, et voilà ce que j'appelle son triomphe. Religieuses processions et augustes cérémonies dont je me suis proposé de vous entretenir; car, après vous avoir fait voir Jésus-Christ outragé dans son sacrement, insulté, persécuté, crucifié, il faut maintenant, pour effacer de si tristes idées, vous le faire considérer victorieux et triomphant. Ainsi les évangélistes, après nous avoir fait le détail des mystères de sa vie souffrante et de toutes les ignominies de sa mort, nous racontent les merveilles de sa résurrection, et peignent à nos yeux la gloire de son ascension au ciel. Quoi qu'il en soit, voici en trois mots le partage de

ce discours : triomphe de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, triomphe le plus glorieux par son éclat et sa solennité, premier point; triomphe le plus juste et le plus légitimement dû, suivant les intentions de l'Église et selon les motifs qui l'ont engagée à l'instituer, second point; triomphe le plus capable d'exciter le zèle des fidèles et de réveiller les sentiments de leur piété, troisième point. J'ai cru le sujet assez important pour mériter une instruction particulière, d'autant plus que c'est une matière qu'on ne vous a jamais peut-être suffisamment développée dans la chaire, et dont il est bon que vous ayez une pleine connoissance.

Premier point. Triomphe le plus glorieux par son éclat et sa solennité. C'est une réflexion bien vraie des maîtres de la vie chrétienne et spirituelle, quand ils regardent et qu'ils nous font regarder l'entrée de Jésus-Christ, par la communion, dans une ame, surtout dans une ame pénitente, comme un triomphe. Cette ame, disent-ils, dégagée des liens du péché dont elle étoit esclave et qui la tyrannisoit, devient pour son libérateur comme une terre conquise. Il en prend possession ; il y établit son empire et l'y affermit. Point d'inclination vicieuse qu'il ne réprime, point de passion qu'il ne tienne sous le joug. Ses volontés règlent tout, tout obéit à sa loi, tout suit les mouvements de sa grace ; et plus il lui en a coûté d'efforts pour s'assurer une telle conquête, plus il a de quoi s'en glorifier : de sorte que les efforts mêmes qu'il a faits, que les combats qu'il a livrés, ne servent qu'à relever le prix de sa victoire. Puissiez-vous, adorable maître, régner ainsi dans nous et sur nous ! puissions-nous vivre toujours sous une si heureuse domination !

Cependant, Chrétiens, ce triomphe est tout intérieur, et n'a rien qui frappe les yeux. Dieu seul et l'ame en sont témoins. Or il falloit à Jésus-Christ un triomphe plus éclatant, il falloit qu'une fois au moins chaque année il y eût un temps où il se produisît au grand jour, il se donnât en spectacle à tout le monde chrétien. Oui, *Seigneur, levez-vous, vous dis-je, et l'arche que vous avez sanctifiée* (*Psalm.* 131), qui est votre sacré corps. Sortez des ténèbres où vous vous tenez renfermé dans vos tabernacles, et montrez-vous. Autrefois vous traîniez après vous les quatre, les cinq mille hommes qui vous suivoient et vous bénissoient. Ce que vous avez fait dans les jours de votre vie mortelle et visible vous convient encore mieux dans cette vie bienheureuse et immortelle dont vous jouissez. Et vous, *filles de Sion, venez au-devant de l'époux céleste* (*Cant.*, 3); nation chérie entre toutes les nations, catholiques zélés, réunissez-vous, et de compagnie venez prendre part à cette pompeuse et dévote solennité. Venez voir, non plus *le roi Salomon ceint du diadème* (Ibid.), mais le Roi des rois, mais le Dieu de l'univers couronné de splendeur et de gloire.

Ce que je dis, c'est ce que l'Église ordonne, et ce qui s'exécute se-

lon qu'elle l'a prescrit. De toutes parts on se rend au lieu désigné pour la marche ; on se dispose, on se range ; une nombreuse assemblée, ou, pour mieux dire, une nombreuse cour, se forme de tous les états et de toutes les conditions, depuis le plus petit et le plus pauvre, jusques au prince, jusques au monarque. A l'aspect de la Divinité présente, toute dignité disparoît, et chacun à l'envi ne pense à se distinguer que par ses hommages et ses respects.

J'ai vu le Seigneur, disoit le Prophète ; *il étoit assis sur un trône élevé. Des séraphins étoient autour du trône, et se couvroient de leurs ailes ; ils répétoient sans cesse et se crioient l'un à l'autre : Saint, saint, saint, le Seigneur, le Dieu des armées ; toute la terre est remplie de sa majesté* (ISAI., 6). Ainsi les prêtres, comme ces anges qui dans le ciel assistent autour du trône et devant la majesté du Très-Haut, approchent du sanctuaire, prêts à exercer leurs fonctions. Les rues sont jonchées de fleurs, les maisons parées et ornées, les autels dressés sur la route d'espace en espace, pour recevoir le Seigneur, et pour lui servir en quelque manière de repos. Enfin, le signal est donné ; et c'est alors que de son temple part ce Dieu triomphant, et qu'il commence à se produire.

Il est au milieu de ses ministres comme grand-prêtre et pontife souverain ; il est sous le dais comme roi du ciel et de la terre. On lui offre de l'encens, et il le reçoit comme Fils de Dieu et Dieu lui-même. Le bruit même des armes se fait entendre, et l'honore comme vainqueur du monde. Que de voix s'élèvent pour célébrer son nom et pour l'exalter ! Que de cantiques de louanges ! que d'harmonieux concerts ! que de bénédictions ! que d'adorations ! Tout s'humilie, tout se prosterne. Il me semble que je pourrois bien lui appliquer les belles et mystérieuses paroles du Prophète : *Il a établi sa demeure dans le soleil, et il y paroît avec la même grace qu'un époux qui sort de sa chambre nuptiale. Il a pris son essor comme un géant pour fournir sa course, et sur son passage il répand le feu de tous côtés et les rayons de sa lumière* (*Psalm.* 18).

Ah ! Chrétiens, que dis-je ! et quel autre état tout opposé, quelle autre vue vient me frapper l'esprit ! quel parallèle ! Que cette marche est différente de celle qu'il fit dans la ville de Jérusalem la veille de sa passion ! Là, il fut livré entre les mains des impies, et traîné avec violence de tribunal en tribunal, comme un criminel : ici il est dans les mains des ministres du Dieu vivant, qui le conduisent avec révérence d'autel en autel, et l'y placent comme le Saint par excellence et le principe de toute sainteté. Là, poursuivi d'une populace armée, abandonné aux plus indignes traitements d'une insolente et brutale soldatesque, il fut exposé aux injures les plus atroces, aux imprécations, aux blasphèmes, à tout ce qu'inspire la haine et une aveugle fureur : ici, révéré jusques à l'adoration, recherché avec empressement, invoqué avec une confiance chrétienne, il n'entend, et r[illegible] lui-même

et pour ceux qui le réclament, que des souhaits, que des vœux, que d'humbles actions de graces et de ferventes supplications. Là, envoyé à Hérode, il comparut devant toute sa cour, et il y fut méprisé, moqué, traité de fou; de là renvoyé honteusement, il comparut pour une seconde fois devant Pilate et son conseil, et il y fut accusé, jugé, condamné; ici, dans les plus superbes cours comme dans les campagnes et les bourgades, dans les ordres les plus élevés par la supériorité du rang et par l'autorité comme dans les dernières conditions, partout on s'acquitte envers lui du même devoir de religion, et l'on publie également ses grandeurs.

Il est vrai qu'il y eut un jour où les Juifs eux-mêmes lui déférèrent les honneurs du triomphe. Ils le reconnurent pour fils de David, ils le proclamèrent roi d'Israël, ils coururent en foule l'accueillir avec des branches d'olivier et des palmes à la main, ils se dépouillèrent de leurs vêtements et les étendirent sous ses pieds. Quelle inspiration les saisit tout-à-coup, quel subit mouvement les emporta? c'est ce que je n'examine point. Mais, du reste, ce ne fut là qu'un triomphe particulier, et renfermé dans la seule capitale de la Judée; ce ne fut qu'un triomphe passager, à quoi bientôt succéda toute la confusion et toute l'infamie de la croix. C'est dans votre sacrement, Seigneur, que votre triomphe est universel et perpétuel. De l'orient à l'occident, chez toutes les nations éclairées de la foi, où cette sainte solennité n'est-elle pas en usage? où chaque année ne se renouvelle-t-elle pas, et depuis son institution où ne subsiste-t-elle pas? Soutenons-la, chrétiens Auditeurs, autant que nous y pouvons concourir, et reprochons-nous notre indifférence ou notre extrême délicatesse quand nous négligeons d'y assister. On est si curieux de vains spectacles, on donne si volontiers sa présence à des cérémonies mondaines, on ambitionne d'y avoir place et d'y être remarqué; ayons du moins à l'égard de celle-ci la même assiduité et la même ardeur. Entre tous les motifs qui nous y engagent, la raison de l'édification et de l'exemple peut nous suffire.

Second point. Triomphe le plus juste et le plus légitimement dû, selon les vues et les intentions de l'Église en l'instituant. Que se propose l'Église dans cette cérémonie? que prétend-elle? 1. Reconnoître l'excellent don que Jésus-Christ nous a fait de son corps et de son précieux sang; 2. répandre les bénédictions célestes et les graces que Jésus-Christ porte avec soi, et sanctifier spécialement tous les lieux où il passe et qu'il honore de sa présence; 3. confondre l'incrédulité des hérétiques, ennemis du sacrement de Jésus-Christ; et même, ce qui n'est pas sans exemple, faire naître dans leurs esprits des réflexions qui les touchent, qui leur dessillent les yeux, et leur découvrent enfin la vérité; 4. réveiller et affermir la foi des fidèles, souvent endormie, et par-là même ou chancelante, ou moins vive et moins agissante. Je me borne là, et je demande s'il est rien de plus raisonnable que ces

intentions de l'Église, et rien de plus conforme à l'esprit de Dieu. Exposons-les par ordre, et appliquez-vous.

1. Reconnoître l'excellent don que Jésus-Christ nous a fait de son corps et de son précieux sang. Que ce soit le don le plus excellent, on n'en peut avoir le moindre doute, puisque c'est le corps et le sang d'un Dieu; don d'autant plus estimable qu'il est pleinement gratuit, et que rien, de notre part, ne nous l'a pu mériter. Or une partie de la reconnoissance est de publier le bien qu'on a reçu, d'en marquer une haute idée, et de l'employer à la gloire du bienfaiteur. Voilà pourquoi l'Église, redevable à Jésus-Christ d'un sacrement où sont contenues toutes les richesses de la miséricorde, et où réside corporellement la plénitude de la divinité même, ne veut pas que ce soit un trésor caché. Sensible à l'amour et à l'infinie libéralité du divin époux qui l'en a gratifiée, elle veut lui en faire honneur; et pour cela, bien loin de l'enfouir, elle le montre dans les places publiques et le présente à la vue de tout le peuple, comme si elle nous adressoit ces paroles du Prophète royal : *Venez, et voyez combien le Seigneur a fait pour moi de grandes choses* (*Psalm.* 65). Ce n'est pas seulement pour moi, ajoute-t-elle, qu'il les a faites, mais pour chacun de vous en particulier. D'où elle conclut avec le même prophète : *Allons donc, réjouissons-nous dans le Seigneur, et faisons retentir de toutes parts des chants d'allégresse. Humilions-nous devant notre Dieu, adorons-le : car c'est le grand Dieu, et nous sommes son peuple et les brebis de son troupeau* (*Psalm.* 94).

2. Répandre les bénédictions célestes et les graces que Jésus-Christ porte avec soi. Dans les entrées des princes, ils dispensent plus abondamment leurs dons; il est de la majesté et de la grandeur royale que les peuples se ressentent de leur présence, et que la mémoire de ces jours solennels se perpétue, non seulement par la pompe et la magnificence qu'ils y étalent, mais par les largesses qu'ils accordent. Je sais que pour opérer ses merveilles et pour exercer sa toute puissante vertu, la présence de Jésus-Christ n'est point absolument nécessaire. Ce qu'il faisoit autrefois, il le peut encore. Absent comme présent, il voyoit le fond des cœurs, il gagnoit des ames, il chassoit des démons, il rendoit la santé aux malades, il ressuscitoit les morts; et quand il dit à ce centenier qui lui demandoit la guérison de son serviteur, *J'irai chez vous, et je le guérirai* (MATTH., 8), cet homme, plein de foi, lui fit une réponse aussi vraie qu'elle étoit humble : *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison,* et il n'en est pas besoin. *Prononcez une parole,* c'est assez, *mon serviteur sera guéri.* Tout cela, Chrétiens, est incontestable : mais d'ailleurs je puis ajouter que cette présence de Jésus-Christ, surtout dans une cérémonie qui se rappore tout à lui, l'engage spécialement à se communiquer, à ouvrir tous les trésors, et à les faire couler avec moins de réserve. Il descendoit de la montagne où il s'étoit retiré ponr prier; il s'arrêta dans la plaine,

et là, de toute la Judée, une grande multitude le vint trouver, peuples, scribes, pharisiens, docteurs; chacun s'empressoit autour de lui : pourquoi, remarque l'évangéliste? *Parcequ'il sortoit de lui une vertu miraculeuse et bienfaisante* (Luc., 6). Cette vertu est toujours la même; la source en est intarissable, et c'est dans les saintes visites du Seigneur qu'il s'en fait une effusion toute nouvelle. Il n'attend pas pour cela que nous allions à lui; mais il vient lui-même à nous, mais il paroît au milieu de nous, et, nous tendant les bras, il ne cesse point de nous dire : *Puisez avec joie dans les sources de votre Sauveur* (Isai., 21).

3. Confondre l'incrédulité des hérétiques. Ils ont tant déclamé contre le sacrement de l'autel; ils se sont tant efforcés d'en affoiblir la créance, et ont tant blasphémé cet adorable mystère, que l'Église, après avoir employé pour les convaincre les plus solides raisonnements, a cru devoir encore opposer à leurs clameurs le magnifique appareil de cette fête. C'est un témoignage qui se présente aux yeux, et qui des yeux se communique à l'esprit, et peut faire impression sur leurs cœurs. Car le dessein de l'Église n'est pas de les confondre précisément pour les confondre, mais de les engager à rentrer en eux-mêmes, à revenir des préjugés dont ils se sont laissé préoccuper. Il me semble qu'elle leur dit à peu près, comme une mère toujours affectionnée et tendre, ce que saint Paul écrivoit aux Corinthiens : *Je ne cherche point à vous insulter, mais je vous avertis comme mes enfants bien aimés* (1. *Cor.*, 4); car vous l'êtes en vertu de votre baptême. Si ce concours, cette foule d'adorateurs, cette pompe vous cause de la confusion, *je me réjouis, non de votre confusion, mais du bon effet qu'elle peut avoir en contribuant à votre retour et à votre pénitence* (2. *Cor.*, 7). Tels sont, dis-je, les souhaits de l'Église; et plus d'une fois ses espérances là-dessus ont été remplies. A ce triomphe de Jésus-Christ dont ils ont été témoins, à ce spectacle si religieux, des esprits rebelles et indociles ont été touchés; le charme qui les aveugloit et qui les retenoit est tombé. Foudroyés, non point au-dehors ni avec éclat comme saint Paul, mais intérieurement et dans le fond de l'ame, ils ont répondu comme lui à la voix qui les appeloit : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse* (*Act.*, 9)? Je suis à vous. La victoire a été aussi complète qu'elle étoit subite; ils se sont déclarés, ils se sont joints à la multitude, et, sans différer, se sont mis eux-mêmes à la suite de ce Dieu vainqueur. Ce sont là de ces coups de grace et de ces miracles dont nous ne pouvons présumer, mais qui sont toujours dans la main de Dieu. Son bras n'est point raccourci. N'entreprenons point de pénétrer ce secret de prédestination : contentons-nous d'adorer et d'espérer.

4. Réveiller et affermir la foi des fidèles. Ils sont fidèles, ils croient; mais du reste, comme la charité se refroidit avec le temps, de même la foi s'affoiblit et devient languissante : elle n'est pas tout-à-fait éteinte, elle subsiste dans le fond; mais elle n'a pas ce degré de fer-

meté, de vivacité, qui fait agir et qui porte à la pratique. Ainsi, pour me renfermer dans mon sujet, parceque plusieurs n'ont, à l'égard du sacrement de Jésus-Christ, qu'une foi foible et vague, de là viennent tant d'irrévérences qui se commettent devant les autels, et cette tiédeur avec laquelle on assiste au sacrifice, ou l'on approche de la sainte table. Mais est-il rien de plus propre à l'exciter, à la fortifier, cette foi lente et comme assoupie, que la célébrité de ces saints jours? Qu'est-ce que cette auguste cérémonie où se rassemble tout le corps des fidèles? c'est une nouvelle profession de foi que fait l'Église; profession authentique et publique, profession commune et par-là même plus efficace. Cet exemple mutuel qu'on se donne les uns aux autres, ce consentement universel, cette unanimité forme une conviction qui, dans un moment, lève toutes les difficultés et résout tous les doutes. On voit et on croit, non pas contre la parole du Fils de Dieu, qui nous dit: *Bienheureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru* (Joan., 20); mais en ce sens que ce qu'on voit dispose à croire d'une foi plus vive et plus ferme que jamais ce qu'on ne voit pas. Concluons et disons que ce n'est donc pas sans de puissants motifs que l'Église a ordonné ce triomphe dont elle honore Jésus-Christ; qu'en cela ses vues ont été les plus raisonnables, et que plus ses intentions sont droites, sages et saintes, plus nous devons nous y conformer et les seconder.

Troisième point. Triomphe le plus capable d'allumer le zèle des fidèles, et de renouveler les sentiments de leur piété. Trois sentiments que cette solennité doit inspirer aux ames fidèles envers le sacrement de Jésus-Christ: vénération, dévotion, consolation.

1. Vénération. Partout où est présente la sacrée personne de Jésus-Christ, il mérite également nos respects, puisqu'il est partout également Dieu. A prendre donc la chose absolument et en elle-même, il n'est pas moins digne de notre culte dans un lieu ni dans un temps, que dans un autre; mais il faut d'ailleurs convenir qu'il y a toutefois certaines conjonctures où l'on est plus vivement touché, et qui tiennent dans une plus grande attention et un plus respectueux silence. Quand on est spectateur d'un appareil pompeux et magnifique; quand on voit tout un peuple humilié et prosterné, ou qu'on est témoin des mouvements, des saints empressements d'une multitude qui ne pense qu'à témoigner son zèle et à rendre ses hommages; quand on n'entend autour de soi que des acclamations, que des éloges, que des chants de piété, tout sert à recueillir l'ame, et porte à faire un retour sur soi-même, à s'humilier et à se prosterner soi-même.

En effet, c'est alors que se retracent dans l'esprit, plus fortement que jamais, ces hautes idées qu'on a conçues du sacrement que l'Église honore: de la présence réelle d'un Homme-Dieu dans ce sacrement, de toute la majesté de Dieu renfermée dans ce sacrement, de

toute la puissance de Dieu mise en œuvre dans ce sacrement, de tous les trésors de la grace de Dieu réunis dans ce sacrement, de ce sacrement incompréhensible, ineffable, l'abrégé des merveilles du Seigneur. Occupé de tout cela, rempli d'admiration à la vue de tout cela, on voudroit en quelque manière s'abîmer et s'anéantir. Que toute la terre vous adore, Seigneur, s'écrie-t-on; et que tout le ciel ne vient-il ici se joindre à la terre pour exalter votre saint nom et votre adorable mystère! Car qu'est-ce que les adorations d'un homme comme moi? Du moins, mon Dieu, vous voyez mon desir, et vous l'agréerez; vous suppléerez à ma foiblesse, et vous aurez égard, non point tant à ce que je fais, qu'à ce que je voudrois faire. Ainsi pense-t-on, quand c'est un esprit de religion qui conduit à cette cérémonie. Mais si c'est un esprit de curiosité, un esprit d'amusement, le même esprit qui mène au théâtre et à des spectacles tout profanes, il n'est pas surprenant alors qu'on fasse d'une si auguste solennité un passe-temps inutile, où l'on ne cherche qu'à repaître ses yeux, qu'à voir et à être vu. De là même ce tumulte et cette confusion, ces allées et ces venues, ces immodesties dont cette fête est troublée : nulle réflexion, nulle retenue. On promène de tous côtés ses regards, sans les tourner peut-être une fois vers Jésus-Christ. Tandis que ses ministres prient à haute voix, afin que tous les assistants s'unissent à eux, du moins d'esprit et de cœur, on s'entretient de bagatelles; on converse, on agit, on se comporte en tout avec autant de liberté et aussi peu de circonspection que si c'étoit une partie de plaisir et un divertissement tout mondain.

2. Dévotion. De ce sentiment de respect et de vénération qu'inspire la cérémonie de ce jour, naissent des sentiments de dévotion. Sentiments prompts et subits, vifs et ardents. Le cœur tout-à-coup s'émeut, s'enflamme, devient tout de feu. Soit amour plus tendre, soit reconnoissance plus affectueuse, soit confiance plus intime, tout le remue, et quelquefois le transporte comme hors de lui-même. C'est la grace intérieure qui produit ces sentiments; mais il n'est pas moins vrai que certain extérieur de religion, qu'on aperçoit de toutes parts autour de soi, ne contribue pas peu à les former. Car je parle d'une dévotion sensible; je veux dire, d'une dévotion qui se répand jusque sur les sens, après que les sens ont eux-mêmes servi à l'exciter. Je ne sais quelle onction coule dans l'ame, et de l'ame rejaillit en quelque sorte jusque sur le corps, selon cette parole du Prophète : *Mon cœur et ma chair ont tressailli, et se sont réjouis dans le Dieu vivant* (*Psalm.* 83).

3. Consolation. De quel transport de joie Madeleine fut-elle saisie, quand elle vit son aimable maître ressuscité? Elle courut à lui, elle se jeta à ses pieds, et sans tarder un moment elle alla, selon l'ordre qu'elle en reçut, porter aux apôtres une si heureuse nouvelle. Tel est le sentiment de consolation dont est pénétrée une ame qui aime

Jésus-Christ, et qui le voit dans l'éclat de la gloire et dans la splendeur. Elle le suit, non point comme une esclave attachée à son char, mais comme une épouse qui, par une fidélité inviolable, prend part à tous les états de son époux, je veux dire à ses humiliations et à son élévation; à ses humiliations qu'elle a pleurées, et à son élévation dont elle ne peut assez le féliciter, ni se féliciter assez elle-même. Elle les a pleurées amèrement, ces humiliations de son Sauveur, toutes les fois qu'elle en a rappelé le souvenir; elle a gémi de tant d'outrages qui lui ont été faits; mais maintenant que l'Église les répare, la consolation qu'elle goûte est d'autant plus douce, que ses larmes ont été plus abondantes et ses gémissements plus amers. Chaque pas qu'elle fait, à la suite de son bien-aimé, est une réparation de tout ce qui a pu lui échapper à elle-même de moins circonspect envers le sacrement du Seigneur, et de moins digne de la présence d'un Dieu. Elle se reproche une distraction la plus légère, un regard, une parole; il n'y a rien sur cela de petit pour elle.

Quoi qu'il en soit, mes chers Auditeurs, nous voici à la fin d'une octave où je vous ai représenté la vie de Jésus-Christ dans la très sainte Eucharistie. Profitons de ce sacrement pour vivre nous-mêmes d'une vie chrétienne et toute pure; car voilà le fruit que nous en devons retirer; il nous soutiendra jusques à la mort. A cette dernière heure, ce sera notre grande ressource : non point précisément pour prolonger sur la terre et dans cette vallée de larmes des jours sujets à tant de vicissitudes et tant de misères, mais pour nous garantir des surprises de l'ennemi, qui redouble alors contre nous ses attaques; mais pour nous adoucir les rigueurs d'une séparation toujours contraire aux sens et à la nature; enfin, pour nous servir de viatique et nous faire passer à une vie éternelle et bienheureuse. Ainsi soit-il.

FIN DE L'ESSAI D'AVENT.

RETRAITE SPIRITUELLE.

AVERTISSEMENT.

L'expérience a fait assez connoître jusques à présent quelle est l'importance et l'utilité de la retraite spirituelle, pour maintenir la régularité dans les communautés religieuses, ou pour l'y rétablir. On en a vu les fruits les plus sensibles, et on les voit encore dans les maisons les mieux réglées, et où cette sainte pratique est plus en usage.

De là vient que dans la plupart des ordres religieux on s'est fait une coutume, et dans plusieurs même, une obligation expresse et une règle, de vaquer une fois chaque année, pendant un certain nombre de jours, aux exercices de la retraite. Afin de s'y laisser moins distraire, on s'interdit tout entretien et tout commerce, non seulement au-dehors, mais dans l'intérieur de la communauté. On interrompt ses emplois ordinaires, et l'on ne se réserve d'autre soin que de s'occuper de Dieu et de soi-même.

C'est dans ce silence et ce dégagement entier de toutes les occupations humaines que l'ame, comme rendue à elle-même, peut avec plus de liberté s'élever à Dieu, et qu'elle se trouve en état de méditer avec plus de réflexion les vérités éternelles. Elle rappelle, en la présence du Seigneur, toutes ses années. Elle reconnoît devant lui ses égarements. Elle en découvre les principes, elle y cherche les remèdes; et après avoir pleuré ses lâchetés et ses tiédeurs passées, elle forme des résolutions et prend de solides mesures pour l'avenir.

Dieu, de sa part, ne lui manque pas. Dès qu'avec le secours de sa grace une ame s'est mise en disposition de l'écouter et de lui répondre, c'est alors qu'il se fait entendre et se fait sentir à elle par de plus intimes communications. Lumières, inspirations, attraits, goûts spirituels, il n'y épargne rien. Il lui représente ses devoirs, il lui reproche ses infidélités. Il lui donne des vues de perfection toutes nouvelles; il l'encourage à les suivre, lui en suggère les moyens, et par l'ardeur dont il l'anime lui en adoucit toutes les difficultés.

Il est rare avec cela qu'une communauté vienne à dégénérer de son premier esprit, et à le perdre : car la retraite est un des préservatifs les plus assurés contre les abus qui s'y pourroient glisser. Ou si peut-être la fragilité humaine, dont on n'est exempt nulle part, y ouvre l'entrée à quelques relâchements, du moins n'est-il pas aisé qu'ils y fassent beaucoup de progrès, ni qu'ils y passent en habitude, parceque la retraite est une des ressources les plus infaillibles pour en arrêter le cours et en empêcher la prescription.

Et il faut aussi convenir qu'il n'est rien de plus touchant ni rien de plus propre à faire impression, soit sur l'esprit, soit sur le cœur, que les grands sujets dont on s'entretient dans une retraite. Ce qui doit même leur donner une force et une vertu toute particulière, c'est l'enchaînement et l'ordre des méditations. L'une conduit à l'autre, et celle-ci soutient celle qui la suit. Ainsi, après une mûre considération de notre dernière fin dans l'éternité, qui est Dieu, et de notre fin prochaine en ce monde, qui est la sanctification de notre ame selon l'état où Dieu nous a appelés, on comprend sans peine les dommages infinis que le péché nous cause en nous éloignant de ces deux termes. On l'envisage comme le souverain mal, puisqu'il s'attaque au souverain être, et qu'il nous prive de notre souverain bien. On en conçoit de l'horreur; et de quelque

manière qu'on le regarde, ou dans sa nature, ou dans ses circonstances, ou dans ses effets, il paroît également difforme et digne de haine.

De cette vue du péché naissent les sentiments de componction et de repentir. Dans le regret qui la presse, l'ame s'humilie, se confond, a recours à Dieu, et pense à se rapprocher de lui par un prompt retour. Pour s'exciter de plus en plus à la pénitence, elle ajoute aux puissants motifs dont elle est déja touchée les idées effrayantes de la mort, du jugement, de l'enfer. Enfin l'exemple de l'enfant prodigue, qu'elle se remet devant les yeux, achève de la déterminer; et le voyant si favorablement reçu de son père, elle en tire tout à la fois une double leçon, et de ce qu'elle doit faire pour trouver grace auprès de Dieu, et de ce qu'elle peut espérer d'un si bon maître et de son infinie miséricorde.

Ce ne sont là néanmoins encore que les premières démarches; et ce seroit peu de revenir à Dieu, ou ce seroit n'y revenir qu'imparfaitement, si ce n'étoit dans le dessein de s'adonner à la pratique des vertus, et de tendre à toute la perfection que Dieu demande de nous. Voilà pourquoi l'on se propose ensuite Jésus-Christ pour guide et pour modèle. Après avoir trop long-temps vécu sous l'esclavage des sens, on se range, pour ainsi parler, sous l'étendard et sous l'empire de cet Homme-Dieu. Car toute notre sainteté consiste à le suivre; et nous ne sommes parfaits qu'autant que nous marchons sur ses traces, et que nous portons ses livrées et son image.

L'ame donc n'est plus désormais attentive qu'à le contempler et qu'à l'étudier. Depuis le moment de son incarnation divine, elle le suit dans les principaux mystères de sa vie cachée, de sa vie agissante, de sa vie souffrante, de sa vie glorieuse; et dans chacun de ces mystères elle trouve de quoi s'instruire, et sur quoi se former. De l'un elle apprend l'humilité, de l'autre la pauvreté, d'un autre l'obéissance, de celui-là le mépris et la fuite du monde, de celui-ci l'amour du prochain et la charité. Tellement que de vertu en vertu, comme de degré en degré, elle s'avance jusqu'à ce pur amour de Dieu par où elle finit, et qui est l'accomplissement de toute justice.

Voilà le plan de cette retraite, et la liaison des sujets qui la composent. C'est à saint Ignace, fondateur de la compagnie de Jésus, que nous sommes redevables de cette excellente méthode; ou plutôt c'est à Dieu que nous la devons, puisque c'est de Dieu qu'il l'avoit reçue lui-même. Les personnes religieuses trouveront ici cet avantage, que chaque sujet y est traité d'une manière conforme à leur état. Ce n'est pas que les autres retraites qui ont paru jusqu'à présent, et qui n'ont rien de particulier à l'état religieux, ne puissent d'ailleurs leur être utiles : mais après tout, comme la religion leur impose des devoirs propres, et les engage à des observances plus étroites et plus parfaites, on ne peut douter qu'une retraite et des méditations spécialement à leur usage ne leur soient encore beaucoup plus convenables et plus profitables.

Ce n'est pas non plus que les personnes engagées dans le monde ne puissent tirer du fruit de ces méditations, ni que cette retraite ne leur convienne en aucune sorte. Les vérités du christianisme sont toujours les mêmes dans le fond, et pour tous les états. Il n'y a de différence que dans l'application, et chacun peut se la faire à soi-même selon la situation présente et la disposition de sa vie. A quoi l'on peut ajouter qu'au milieu même du monde il y a un grand nombre d'ames vertueuses qui, plus régulières et plus ferventes que le commun des chrétiens, pratiquent la plupart des exercices de la profession religieuse, et se proposent d'en acquérir, autant qu'il leur est possible, ou d'en imiter la perfection.

Mais malgré les avantages de la retraite, on est du reste obligé de reconnoître qu'elle devient quelquefois assez infructueuse, et qu'on n'en voit pas tous les bons effets qu'elle est capable de produire. La raison est que nous n'y apportons pas toute la préparation nécessaire, ou de l'esprit, ou du cœur. Car, suivant les règles ordinaires, Dieu n'agit en nous qu'autant que le cœur et l'esprit sont bien disposés; et c'est pour cela que l'Écriture nous avertit, avant d'aller à l'oraison, de rentrer en nous-mêmes et de préparer notre ame.

Le point le plus essentiel de cette préparation, et celui qui renferme tous les autres ou dont ils dépendent, est une intention droite et une vraie volonté d'apprendre à se bien connoître, et de travailler de bonne foi à se renouveler selon Dieu, et à se perfectionner. Sans cela il y a peu à compter sur une retraite; et hors quelques sentiments de piété qui passent et qui ne vont à rien, on en sort tel qu'on y est entré. *Si vous cherchez le Seigneur, cherchez-le.* Cette expression du Prophète nous donne assez à entendre combien nous devons nous défier de nos prétendues bonnes volontés, et que rien n'est plus sujet à l'illusion. Souvent on cherche Dieu, ou l'on se flatte de le chercher, quoiqu'on ne le cherche pas véritablement; et souvent on pense vouloir être à lui, lorsqu'en effet on ne le veut pas.

Cet avis est général; mais il ne faut pas craindre de dire que là-dessus on est encore plus exposé à se tromper soi-même dans les maisons religieuses, que parmi les gens du monde. Car quand un homme, une femme du monde se dérobent à leurs affaires temporelles, et viennent à certains temps se retirer dans la solitude, il n'y a guère lieu de croire qu'ils n'y soient pas conduits par l'esprit de Dieu et par la seule vue de leur salut, puisqu'ils n'ont ni règle, ni devoir indispensable, ni aucune considération humaine qui les y obligent. Mais il n'en est pas de même à l'égard d'une communauté religieuse, où l'usage de la retraite est établi. C'est une observance dont on n'est pas maître de s'exempter; ou c'est au moins une coutume à laquelle on ne sauroit manquer sans une espèce de scandale. D'où il arrive plus aisément que le motif des retraites qu'on fait soit autant la nécessité, la bienséance, l'exemple, qu'un désir sincère de changer et de se réformer.

On ne peut donc trop s'éprouver avant la retraite, ni trop s'exciter à ce desir solide d'un saint renouvellement de soi-même. Assez de réflexions se présentent, dont chacune est capable de l'allumer. Le peu de bien qu'on a fait, celui qu'il y a dans la suite à faire, l'excellence de sa vocation, le danger d'une vie toujours lâche et imparfaite, un âge peut-être avancé et où il faut songer à mourir : toutes ces pensées et d'autres que Dieu inspire sont de puissantes raisons pour se réveiller de l'assoupissement où l'on est, et pour entreprendre les exercices spirituels dans un ferme dessein de se les rendre aussi salutaires qu'ils le peuvent être.

C'est de cette première disposition que suivront toutes les autres. Touché de ce sentiment, on n'omettra aucune des pratiques ni aucun des réglements qui sont marqués. On gardera un silence exact. On éloignera de son esprit tous les objets qui le pourroient dissiper, et l'on en détournera ses sens. On donnera à chaque exercice son heure, sa place, tout le soin et toute l'application qu'il requiert. On s'abandonnera à la grace, et l'on ne refusera rien à Dieu, quoi que ce puisse être, et quelque effort qu'il en doive coûter.

Ce ne sera pas en vain. Dieu recherche même ceux qui le fuient : que fera-t-il pour une ame qui le desire et qui vient à lui? Il pourra peut-être la faire passer d'abord par quelque épreuve, et la laisser pour quelque temps

dans une sécheresse de cœur, où elle demeurera sans goût et sans onction. Rien ne l'attachera ni ne l'affectionnera. Au contraire, elle tombera dans l'abattement et dans un ennui qui la rebutera. C'est sans doute un état pénible; et l'on a besoin alors de courage pour se soutenir. Mais quand on sait persévérer, et que sans se relâcher un seul moment on attend en patience la rosée du ciel, Dieu souvent la fait descendre avec une telle abondance, qu'on en est tout pénétré. Les nuages peu à peu se dissipent, et les plus pures clartés succèdent aux plus épaisses ténèbres. On en peut croire une infinité de personnes qui l'ont expérimenté, et qui en portent témoignage. Combien ont commencé la retraite avec une froideur et une indifférence qui les affligeoit et les désoloit, mais l'ont finie dans des transports de dévotion qui les ravissoient, et y ont goûté les plus sensibles consolations?

Ce qui est d'autre part à craindre, et de quoi l'on doit se garantir comme du piége le plus subtil, c'est de faire trop de fond sur ces sortes de sensibilités, et de mesurer par-là le fruit de la retraite. Les plus tendres affections et les mouvements les plus animés dans la méditation sont peu de chose, si l'on ne va pas plus loin, et qu'on ne les réduise pas à la pratique. Car c'est la pratique qui sanctifie, et tous les maîtres de la vie intérieure n'ont jamais beaucoup estimé de simples sentiments, quelque relevés et quelque dévots qu'ils fussent, à moins qu'on ne les accompagnât de saintes et de fortes résolutions. Ils ne se contentent pas même de cela : mais dans les résolutions qu'on prend, ils veulent que, sans se borner à des propositions vagues et indéterminées, on en vienne au détail; par exemple, qu'on s'applique à tel défaut où l'on se reconnoît plus sujet; et que, pour le corriger, on se propose d'user de tel moyen qu'on sait être plus sûr et plus efficace. Quelques uns encore conseillent de marquer sur le papier ce qu'on a ainsi résolu et promis à Dieu, afin de se le représenter de temps en temps, et de se l'opposer à soi-même comme la condamnation de ses infidélités et de ses rechutes.

Ceci suffit pour concevoir quelque idée de la retraite, et de la conduite qu'on y doit tenir; mais, pour en être mieux instruit, il n'y a qu'à voir la première méditation qui est à la tête de cette Retraite, et qui y sert comme d'entrée. Quoi qu'il en soit, on en apprendra plus par l'usage que par toutes les instructions. Car voilà surtout le caractère des choses de Dieu : on en connoît plus par soi-même dans l'exercice, que les paroles des plus grands maîtres n'en peuvent enseigner.

Le P. Bourdaloue étant accoutumé à parler solidement sur toutes les matières qu'il traitoit, et à les développer dans toute leur étendue, on ne sera point surpris que la plupart de ces méditations et des considérations qu'il y a jointes soient un peu longues; mais chacun pourra choisir ce qui lui sera propre, et s'y arrêter : outre qu'il y a plusieurs personnes qui, pour fixer leur imagination naturellement vive et prompte à s'échapper, sont bien aises d'avoir un livre dont la seule lecture, avec quelques retours sur eux-mêmes, puisse utilement les occuper pendant tout le temps de l'oraison.

De plus, comme le P. Bourdaloue étoit fait aux manières de la chaire, il a mis au commencement de chaque méditation un texte de l'Écriture, qui en exprime le sujet. Enfin, s'il conserve toujours son esprit de prédicateur, et qu'il s'explique avec toute la liberté de l'Évangile sur les manquements et les imperfections ordinaires dans les communautés religieuses, les gens du monde ne peuvent raisonnablement s'en prévaloir contre l'état religieux. On se porte partout soi-même et l'on a partout ses foiblesses; mais avec cette différence

entre le religieux et l'homme du siècle, que les foiblesses de l'un ne vont point à beaucoup près aux désordres et aux excès de l'autre. Ce qui paroît répréhensible dans un religieux seroit à peine remarqué dans un séculier. On lui en feroit même quelquefois une vertu ; et tel passeroit dans le monde pour un Saint, s'il vouloit seulement s'assujettir à vivre dans sa condition, autant qu'elle le lui permet, comme vit dans le cloître le religieux le moins fervent.

MÉDITATION

POUR LA VEILLE DE LA RETRAITE.

Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus.
Je la conduirai dans la solitude, et là je lui parlerai au cœur. OSÉE, chap. II.

PREMIER POINT. C'est Dieu qui m'appelle à cette retraite, c'est lui qui m'en a inspiré le dessein ; et la résolution que j'ai prise de m'éloigner pour quelque temps de tout commerce, et de me tenir dans la solitude, n'a pu être qu'un effet de sa grace. Je dois donc suivre le mouvement de cette grace, et en faire tout l'usage que Dieu veut que j'en fasse pour ma conversion.

C'est une grace de prédilection par rapport à moi : car Dieu ne la fait pas à tout le monde. Combien de mondains et de mondaines vivent dans le désordre du péché, et dans un profond oubli de Dieu, sans penser jamais à rentrer sérieusement en eux-mêmes ? ce qui seroit néanmoins le souverain remède de leurs maux, et peut-être l'unique ressource de leur salut. Dieu use envers moi d'une miséricorde toute spéciale. Avec quelle attention et quel soin dois-je ménager une grace si précieuse ?

C'est peut-être la dernière retraite de ma vie, que je vais commencer. Si je le savois, quel zèle, quelle ferveur y apporterois-je? Combien en ai-je fait d'inutiles, et qui n'ont produit en moi aucun changement? Mais il faut que celle-ci répare les défauts de toutes les autres, et qu'elle achève dans mon ame l'œuvre de Dieu. Enfin, c'est Dieu lui-même qui m'y conduit, et qui veut m'y servir de guide. Jésus-Christ, qui étoit le Saint des saints, fut conduit par l'Esprit de Dieu dans le désert : voilà le modèle que je dois me proposer dans ma retraite, si je veux que ce soit pour moi une retraite salutaire, une retraite dont le succès réponde au besoin que j'en ai, et à ce que Dieu attend de moi. La faire par coutume, la faire parceque c'est dans mon état un devoir commun dont je ne puis me dispenser, c'est ce qui m'est arrivé plus d'une fois, et de là vient que j'en ai si peu profité. Il faut que j'y entre par le même esprit et dans le même esprit que Jésus-Christ y entra.

SECOND POINT. Dieu, qui veut me sanctifier, m'appelle à la solitude intérieure encore plus qu'à la solitude extérieure. Car l'extérieure

sans l'intérieure n'est de nul effet. Ainsi je dois, pendant ces saints jours, me séparer absolument, d'esprit et de cœur, de tout ce qui pourroit me distraire et me détourner de Dieu. Je dois me comporter comme s'il n'y avoit dans le monde que Dieu et moi; en sorte que je m'occupe uniquement de lui, et que je puisse m'écrier avec l'Épouse du Cantique : *Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui* (*Cantic.*, 2). Loin de moi toute autre pensée, quelque bonne qu'elle fût d'ailleurs, et quelque apparence de bien que je crusse y apercevoir. Ce bien, qui me partageroit, cesseroit pour moi d'être bien.

Dieu veut être seul avec moi, parcequ'il veut me parler au cœur; et par conséquent il faut que mon cœur soit vide du monde; non pas seulement de ce grand monde qui est hors de moi, et avec lequel je n'ai presque nul rapport, car à peine le connois-je depuis que je l'ai quitté, et à peine me connoît-il; mais de ce petit monde qui m'environne, et qui se trouve même dans la religion; de ce petit monde qui est en moi, et qui fait partie de moi-même; de ce petit monde, qui sont mes passions, mes inquiétudes, mes curiosités, mes attaches. Tant que mon cœur sera plein de ce petit monde, ni Dieu ne me parlera point, ni je ne serai point dans la disposition de l'écouter.

Malheur à moi si je portois ce petit monde jusque dans le sanctuaire de la solitude; c'est-à-dire, si j'entrois dans la retraite avec un esprit dissipé ou un cœur immortifié! Or il ne faut pour cela qu'un vain desir, qu'un chagrin, qu'une aversion, qu'une jalousie secrète, qu'une amitié trop humaine. Malheur à moi, si par-là je me rendois incapable des communications et des entretiens que je dois avoir avec mon divin Époux! car dès-là, quelque édifiante que me parût ma retraite, je n'y trouverois pas Dieu, parceque Dieu ne m'y trouveroit pas dans ce parfait recueillement où doit être une ame qui veut converser avec lui. Puisqu'il se dispose à me parler, et à me parler au cœur, je dois de ma part me mettre en état de lui pouvoir dire, ou, comme David, *J'écouterai*, mais avec réflexion et avec respect, *ce que le Seigneur me dira* (*Ps.* 84), ce qu'il m'inspirera, ce qu'il me reprochera; ou, comme Samuel, *Parlez, Seigneur, parceque mon ame est attentive à vous écouter* (1. *Reg.*, 3). Je dois, à l'exemple de Marie, sa sainte mère, recueillir et conserver dans mon cœur toutes les paroles par où il me fera entendre intérieurement ses volontés.

Troisième point. La fin de ma retraite ne doit pas être de goûter le repos de la solitude. Ce repos est saint; mais ce n'est pas assez, et il y a un avantage plus solide qu'il y faut chercher. Il m'est permis de dire, dans le même sentiment que le Prophète royal : *Qui me donnera des ailes comme celles de la colombe, afin que je prenne mon vol, et que je me repose dans le sein de Dieu* (*Ps.* 54)? Mais il ne m'est pas permis de borner là mes vues et mes desirs. Je dois envisager dans ce repos quelque chose de meilleur et de plus nécessaire que ce repos

même. La fin de ma retraite ne doit pas non plus être d'y employer plus de temps à l'oraison, d'y faire plus de communions, plus de lectures, plus d'austérités. Tout cela, ce sont d'excellents moyens, dont je puis et dont je dois me servir; mais ce n'est pas la fin que je me dois proposer. Mon erreur a souvent été de confondre en ceci les moyens avec la fin, et de m'imaginer que j'avois fait une bonne retraite, parceque je m'étois régulièrement acquitté de ces exercices.

Mais la fin de ma retraite doit être de réformer ma vie, de me bien connoître moi-même, et les desseins de Dieu sur moi; de découvrir une bonne fois le fond de mes dispositions, de mes imperfections, de mes mauvaises habitudes; de régler toute ma conduite, toutes mes actions, tous mes devoirs; de me renouveler dans l'esprit de ma vocation; en un mot, de me changer, et de devenir, comme dit saint Paul, *une nouvelle créature en Jésus-Christ* (2. *Cor.*, 5). Car si la retraite que j'entreprends n'aboutit là, et si j'en sors sans avoir rien corrigé de mes défauts ordinaires, en vain y aurois-je eu tous les sentiments de la dévotion la plus affectueuse, ce ne seroit qu'une illusion pure. Il s'agit de me convertir, et non de raisonner ni de contempler. Cependant cette fin, conçue de la sorte, est encore trop générale et trop vague. Il faut, afin qu'elle soit plus efficace, qu'elle soit déterminée à quelque chose de plus marqué; et c'est à moi d'examiner, devant Dieu, quelle doit être pour moi la fin particulière de cette retraite : par exemple, de me réformer dans l'observation de mes règles; de me réformer en ce qui regarde la charité, l'humilité, la mortification; ainsi du reste.

Conclusion. Éclairez-moi, mon Dieu, dans le choix que je dois faire de cette fin, et donnez-moi tous les secours nécessaires pour y parvenir. Puisque c'est vous qui m'attirez dans la solitude, faites-moi connoître la perfection où vous m'appelez, et les voies que j'ai à prendre pour y arriver. Ne permettez pas que cette retraite, qui a été pour tant de pécheurs un moyen de conversion, devienne pour moi, si je n'en retirois aucun fruit, un sujet de condamnation.

Que voulez-vous que je fasse, ô mon Dieu? car c'est à vous de me prescrire à quoi je dois spécialement travailler durant ces jours de retraite, qui sont des jours de salut; et c'est à moi, quoi qu'il m'en coûte, de retrancher tous les obstacles qui pourroient m'empêcher d'accomplir vos ordres et de seconder vos adorables desseins, quand je les aurai connus. Il me semble, Seigneur, que mon cœur y est disposé, et qu'en commençant cette retraite, je pourrai avec une humble confiance me rendre devant vous le même témoignage que votre prophète : *Mon cœur est prêt, mon Dieu, mon cœur est prêt* (*Ps.* 56). Mais peut-être que je me flatte, et qu'il y a encore dans mon cœur de secrets replis d'amour-propre et d'attachement à moi-même. Aidez-moi, Seigneur, à les développer. Achevez de préparer ce cœur qui veut

vous être soumis, et qui ne se sépare aujourd'hui du commerce des créatures que pour mieux recevoir les impressions de votre grace et de votre esprit.

PREMIER JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

DE LA FIN DE L'HOMME.

Notum fac mihi, Domine, finem meum.
Seigneur, faites-moi connoître ma fin. *Psaume* XXXVIII.

Premier point. Pourquoi Dieu m'a-t-il créé? pour le connoître, pour l'aimer, pour le glorifier en cette vie, et pour le posséder en l'autre : voilà ma fin. Je ne suis point dans le monde pour y établir une fortune temporelle; je n'y suis point pour y acquérir de la réputation et de l'estime; je n'y suis point pour y vivre agréablement et à mon aise; tout cela n'est point ma fin, ni ne le peut être. J'y suis pour y chercher Dieu, pour y servir Dieu, pour y accomplir les volontés de Dieu. *En cela*, dit le Sage, *consiste l'homme, et tout l'homme* (*Eccl.*, 12).

Grande vérité, sur laquelle roulent toutes les autres vérités! C'est néanmoins cette vérité que je n'ai pas connue jusqu'à présent, ou du moins que je n'ai jamais bien approfondie. Tellement que j'ai vécu comme si je ne la connoissois pas. Car au lieu que j'étois créé pour Dieu, par un abus énorme de ma raison, je n'ai vécu que pour moi-même, je n'ai pensé qu'à moi-même, je n'ai été occupé que de moi-même, j'ai rapporté tout à moi-même; en un mot, je me suis regardé comme si j'eusse été moi-même ma fin. Ne suis-je pas obligé d'en convenir? Tel est donc l'affreux aveuglement dans lequel j'ai passé ma vie, ou la meilleure partie de ma vie. Si j'avois bien connu ma fin, et si je l'avois toujours eue devant les yeux, toute ma vie auroit été sainte. D'où sont venus mes égarements, mes relâchements, mes déréglements? de ce que j'ai oublié cette fin; de ce que mille fois, et dans des occasions essentielles, j'ai négligé de faire cette réflexion si salutaire : Quelle est ma fin? de ce que dans des affaires capitales, où la sagesse chrétienne me devoit conduire, je n'ai pas envisagé ma fin. C'est là ce qui m'a perdu.

Non seulement Dieu est la fin de ma création et de mon être en général, mais de toutes mes actions en particulier : car il n'y en a pas une qui, par la raison que j'ai été créé pour Dieu, ne doive aussi être pour Dieu. Saint Paul n'en a pas excepté les actions même les plus indifférentes et les plus basses. *Soit que vous mangiez*, dit-il, *soit que vous buviez, faites tout pour Dieu* (1. *Cor.*, 10). Que s'ensuit-il de là? que tout ce que j'ai fait dans ma vie pour une autre fin que pour Dieu, sans parler du désordre et du péché qui s'y rencontroit, n'a été pour moi devant Dieu de nul mérite. Quand j'aurois fait les actions les plus éclatantes, quand j'aurois fait des miracles, Dieu n'en ayant point été

la fin, tout cela n'est que vanité, et que vanité des vanités. *Ils se sont détournés de leur fin*, disoit le prophète, *et dès-là ils sont devenus inutiles* (*Ps.* 13), ou plutôt, tout leur est devenu inutile. N'est-ce pas là mon état, et puis-je assez le déplorer?

Second point. Ce qui doit fortement m'exciter à tendre sans cesse vers ma fin, c'est qu'il n'en est point de plus excellente. Dieu lui-même n'en a pas une plus noble, puisqu'il est lui-même sa fin. De toute éternité il se connoît, il s'aime, il forme des desseins pour sa gloire, et il les exécute dans le temps. Or en cela il m'a créé à son image et à sa ressemblance : car il m'a donné un entendement pour le connoître, une volonté pour l'aimer, un corps et une ame pour le glorifier. J'ai donc, en vertu de ma création, une fin aussi sublime que Dieu. *O Seigneur*, s'écrioit le saint patriarche Job, *qu'est-ce que l'homme, pour mériter que vous l'ayez exalté de la sorte* (Job, 7)? Reconnois, mon ame, reconnois ta dignité, non pas pour en concevoir un vain orgueil, mais pour rendre à Dieu l'hommage d'une profonde adoration, et pour lui offrir le juste tribut de tes louanges. Au contraire, quand j'agis pour une autre fin que pour Dieu, je m'avilis, je me dégrade, je renonce à l'honneur que j'avois d'être fait pour Dieu, et pour Dieu seul. Quand je me recherche moi-même, par une juste punition de Dieu, je me trouve moi-même; et en me trouvant moi-même, je ne trouve que le néant. *L'homme a oublié Dieu, et en l'oubliant il s'est méconnu, et par-là il est devenu non seulement semblable aux bêtes* (*Ps.* 48), mais de pire condition que les bêtes. Car au moins les bêtes, quoique privées de raison, agissent-elles conformément à leur fin, et Dieu est toujours leur fin; au lieu qu'il n'est plus la mienne, quand je suis assez aveugle et assez insensé pour m'en proposer une autre que lui.

Point encore de fin plus nécessaire, soit par rapport à Dieu, soit par rapport à moi. Nécessaire par rapport à Dieu : car Dieu ne seroit pas Dieu, s'il m'étoit permis d'agir pour une autre fin que pour lui. Il cesseroit d'être Dieu, si je pouvois avoir droit de former la moindre pensée, de dire la moindre parole, de faire la moindre action, sans la rapporter à lui. Cependant il ne suffit pas qu'il soit ma fin par la nécessité de son être : il faut qu'il le soit (et il veut l'être) par mon choix. Voilà ce qui fait sa gloire. Voudrois-je la lui disputer? Nécessaire par rapport à moi; car il n'y a que Dieu qui puisse me rendre heureux, et par conséquent qui puisse être ma fin. *Vous m'avez fait pour vous, Seigneur*, disoit saint Augustin, *et mon cœur sera toujours dans l'agitation et dans le trouble, jusqu'à ce qu'il se repose en vous* (Aug.). Quoi que le monde fasse pour moi, il ne me contentera jamais. Je ne l'ai que trop éprouvé, pour n'en être pas convaincu. Il me faut quelque chose de plus que le monde, et je ne serai rassasié que lorsque je posséderai mon Dieu.

Troisième point. Tout, hors le péché, peut me conduire à ma fin. Il n'y a point de créature dans l'univers qui ne m'aide à connoître Dieu, qui ne me découvre quelque perfection de Dieu, et qui ne doive m'inspirer de l'amour pour Dieu. Il n'y en a donc pas une qui ne puisse être, et qui ne soit actuellement, un moyen pour m'élever à Dieu. Les cieux, les astres, les éléments, tout m'annonce un Dieu, en sorte que je suis inexcusable si, le connoissant, je ne réponds pas à l'obligation étroite où je me trouve de le glorifier comme Dieu. Est-il possible, Seigneur, qu'il y ait eu des mondains assez infidèles pour ne vouloir pas écouter cette voix de toute la nature? Votre Apôtre néanmoins me l'apprend : mais aussi m'assure-t-il que, par un juste jugement, vous les avez tous livrés à leur sens réprouvé. Que seroit-ce de moi, si jamais vous veniez à m'abandonner ainsi moi-même!

Quoi qu'il en soit, je dois, dans l'ordre de sa providence, regarder tout ce qui m'arrive comme un moyen dont Dieu veut que je me serve pour arriver à la fin qu'il m'a marquée : prospérité, adversité, santé, maladie, pauvreté, commodités, mépris, honneur, joie, affliction. *Car nous savons*, dit saint Paul, *que tout cela contribue au bien de ceux qui aiment Dieu* (*Rom.*, 8), parcequ'il est vrai que tout cela, si je suis fidèle à la grace, me porte à Dieu, m'attache à Dieu, me soumet à Dieu, me force de recourir à Dieu. Et en effet, Dieu a conduit ses élus par toutes ces différentes voies; et toutes ces voies différentes, dans l'usage qu'en ont fait les Saints, ont également servi à leur prédestination. Dans tous ces événements, quoique contraires, ils ont trouvé le royaume de Dieu, qui étoit leur fin.

Or voilà ce que je n'ai point assez connu : l'utilité de tout cela, et les desseins de Dieu en tout cela; ou si je l'ai connu d'une connoissance stérile et de spéculation, voilà ce que j'ai pleinement ignoré dans la pratique. Car, malgré les desseins de Dieu, j'ai abusé de tout cela : de la santé, pour vivre au gré de mes passions; de l'infirmité, pour mener une vie lâche; des afflictions, pour murmurer; de la joie, pour me dissiper; de la prospérité, pour m'enorgueillir; de l'adversité, pour m'abattre. Quel renversement de l'ordre de Dieu! quelle infidélité à sa providence! quel oubli de mes propres intérêts! Je ne dois donc désormais user des créatures que pour arriver à ma fin; c'est-à-dire que je ne dois les estimer, les desirer, les rechercher, qu'autant qu'elles peuvent m'approcher de Dieu et me tenir uni à Dieu. Si je les regarde autrement, elles se tournent contre moi; et pour venger, à mes dépens, le Dieu qui les a créées, bien loin de m'être utiles et profitables, elles me deviennent pernicieuses et dommageables.

Conclusion. Il n'y a que votre grace, ô mon Dieu, qui puisse me tirer du déplorable aveuglement où je vis depuis tant d'années. Faites-moi connoître ce que je suis, et pourquoi je le suis. Donnez-moi une idée vive de la fin où je dois aspirer; une idée qui me fasse agir, qui

m'anime, qui me soutienne: qu'il paroisse dans ma conduite que je suis en effet, non seulement persuadé, mais touché de cette fin. Que mon unique soin soit de la rechercher partout et en tout, d'en renouveler tous les jours l'intention et le desir, et de me faire incessamment à moi-même le reproche que Jésus-Christ faisoit à Marthe : *Vous vous embarrassez de bien des choses, et il n'y en a qu'une seule de nécessaire* (Luc, 10). Or cette seule chose nécessaire, c'est ma fin.

Quant aux moyens, Seigneur, je vous demande cette sainte indifférence où vous voulez que je sois à l'égard de tout ce qu'il y a dans le monde : biens ou maux, grandeurs ou humiliations, plaisirs ou afflictions. Et que m'importe d'être riche ou pauvre, d'être sain ou malade, d'être méprisé ou honoré, pourvu que je sois à vous, et que vous soyez éternellement à moi? Que m'importe par quelle voie je parvienne à ma fin, pourvu que j'y parvienne? Sainte indifférence, qui me délivreroit de tous les troubles, de tous les chagrins, de toutes les inquiétudes, de toutes les craintes dont mon attachement aux créatures est la source! Sainte indifférence, qui banniroit de mon cœur toutes les passions dont il est continuellement agité! Sainte indifférence, qui mettroit le calme dans mon ame, et qui seroit déja pour moi une béatitude anticipée!

Ajoutez, mon Dieu, à cette indifférence une disposition encore plus sainte, de préférer, entre les choses du monde, celles que je connoîtrai m'être plus utiles pour m'avancer vers ma fin, à celles que je saurai me l'être moins. Car quoique toutes soient des moyens pour aller à vous, il y en a qui m'y conduisent bien plus sûrement et plus infailliblement; et quelque horreur naturelle que je puisse avoir de celles-ci, je ne dois pas hésiter à leur donner la préférence sur les autres, qui me seroient plus agréables, mais dont il me seroit plus facile et plus dangereux d'abuser. Surtout aidez-moi à m'établir et à me fortifier dans la sainte résolution où je dois être d'embrasser généralement et sans réserve tous les moyens par où vous voulez que j'arrive à cet unique nécessaire, qui est ma fin. Car s'il y a un seul de ces moyens que j'excepte, quand je prendrois tous les autres, dès-là je ne voudrois plus sincèrement ni efficacement ma fin; et la volonté que j'aurois d'atteindre à cette fin ne seroit plus qu'une velléité et qu'une erreur. Point de restriction, ô mon Dieu, point de limitation ni de bornes, quand il s'agit d'une fin aussi essentielle que celle-là. Examen de mon cœur sur ces trois dispositions. Suis-je dans cette indifférence parfaite pour tout ce qui n'est pas Dieu? suis-je déterminé à choisir, quoi qu'il m'en coûte, les moyens les plus sûrs et les plus propres pour me conduire à Dieu? veux-je les employer tous, et le veux-je bien?

SECONDE MÉDITATION.

DE LA FIN DU CHRÉTIEN.

Si quis vult venire post me, abneget semetipsum.
Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même. MATTH., chap. XVI.

PREMIER POINT. Pourquoi suis-je chrétien? pour servir et honorer Dieu : non plus selon les simples vues de ma raison, puisque ma raison étant aussi foible, aussi bornée et aussi obscurcie qu'elle l'est par le péché, elle ne me donneroit pas d'assez hautes idées de Dieu. Non plus selon les maximes générales de la religion : car Dieu demande de moi, comme chrétien, quelque chose de plus parfait que ce que la religion en général prescrit à tout homme qui connoîtroit Dieu, et n'auroit que la foi d'un Dieu. Mais je suis chrétien pour servir Dieu et pour le glorifier selon les règles particulières, et selon l'esprit de la loi de Jésus-Christ. Dieu ne veut plus que je vive selon d'autres règles que celles-là; et tout ce qui n'est pas selon ces règles n'est plus selon le cœur de Dieu.

En effet, Jésus-Christ n'est venu au monde que pour me faire connoître Dieu, et que pour m'apprendre à honorer Dieu comme Dieu mérite d'être honoré. C'est pour cela qu'il disoit : *Mon Père, j'ai fait connoître aux hommes votre nom* (JOAN., 17). Moïse avoit appris aux Juifs à honorer Dieu par des sacrifices et des victimes; mais ces sacrifices, où l'on n'immoloit que des animaux, n'étoient que l'ombre et la figure du vrai culte que Dieu attendoit de moi. Ces sacrifices étoient infiniment au-dessous de ce que Dieu méritoit. Jésus-Christ est donc venu pour m'enseigner à honorer Dieu en esprit, c'est-à-dire par le sacrifice de moi-même et par le renoncement à moi-même.

Divine leçon que cet Homme-Dieu, comme législateur, et comme maître, m'a faite dans sa propre personne. *Entrant dans le monde, il dit à Dieu : Vous n'avez plus voulu, Seigneur, d'oblation étrangère ; mais vous m'avez formé un corps. Les holocaustes de l'ancienne loi ont cessé de vous agréer; c'est pourquoi j'ai dit : Me voici, je viens, je m'offre, je me livre à vous* (*Heb.*, 10). En un mot, il s'est immolé lui-même, il s'est anéanti lui-même, et cela pour honorer Dieu; mais en même temps pour avoir le plaisir de me dire : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce et qu'il meure à soi-même* (MATTH., 16).

Voilà, dis-je, pourquoi je suis chrétien, et c'est uniquement par-là que je me mets en état de rendre à Dieu le véritable hommage que je lui dois. Il faut donc conclure que si je ne renonce à moi-même, je ne suis chrétien que de nom; que si je ne renonce à moi-même, je ne porte le nom de chrétien que pour ma confusion; que, quoi que je fasse d'ailleurs, si je ne renonce à moi-même, je ne connois pas Dieu, je n'aime pas Dieu, je suis incapable de glorifier Dieu de la manière que je le dois connoître, que je le dois aimer, que je le dois glorifier.

C'est dans ce renoncement à moi-même, et dans ce sacrifice de moi-même, que consiste pour moi la religion. Les Juifs pouvoient l'ignorer: mais après la révélation expresse qu'il a plu à Dieu d'en faire au monde par Jésus-Christ, mon ignorance sur ce point seroit mon crime. Ce renoncement est difficile, mais il est nécessaire. Se quitter soi-même, se dépouiller de soi-même, c'est une parole bien dure, selon les sens et selon les inclinations naturelles; mais c'est une parole de salut, une parole de vie, et de la vie éternelle.

Second point. En qualité de chrétien, je dois être conforme à Jésus-Christ. Car c'est dans cette vue, dit saint Paul, que Dieu a choisi ses élus, les ayant tous prédestinés sur le modèle de son Fils. Y a-t-il entre Jésus-Christ et moi de la conformité; j'ai droit d'espérer en Dieu, et de faire fond sur ses miséricordes. Mais n'y a-t-il dans moi nul trait de ressemblance avec Jésus-Christ; quand j'aurois d'ailleurs toutes les perfections des anges, Dieu ne me reconnoît point, ni ne me compte point au nombre des siens. Quoi qu'il en soit, voilà ma fin, et à quoi je dois travailler comme chrétien : à me faire une copie vivante de Jésus-Christ; à envisager Jésus-Christ comme l'excellent original sur lequel je dois me former; à me dire sans cesse en le contemplant ce que Dieu dit à Moïse : *Voyez, et faites selon le divin exemplaire que vous avez devant les yeux* (*Exod.*, 25).

En qualité de chrétien, je dois être revêtu de Jésus-Christ. C'est l'expression dont s'est servi l'Apôtre : *Vous tous qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous êtes revêtus de Jésus-Christ* (*Galat.*, 3). Quel honneur pour moi, en me dépouillant du vieil homme, de m'être revêtu du nouveau! Mais quelle honte aussi pour moi si je n'en suis revêtu qu'extérieurement, et si, faisant profession d'être chrétien, je n'en ai pas intérieurement l'esprit! Quelle contradiction, si, portant le caractère et la marque du sacrement de Jésus-Christ, je n'en ai pas la sainteté, et si dans la pratique je sépare l'un de l'autre! Quelle monstrueuse hypocrisie, si je ne suis chrétien qu'en apparence, et si devant Dieu j'ai un esprit et un cœur tout païen!

En qualité de chrétien, je dois être incorporé à Jésus-Christ comme un de ses membres; je dois lui être uni comme à mon chef. C'est encore la doctine du saint Apôtre : *Ne savez-vous pas que vos corps sont les membres de Jésus-Christ* (1. *Cor.*, 6)? Or entre le chef et les membres il doit y avoir de la proportion; et s'il n'y en a point entre Jésus-Christ et moi, je n'ai plus avec lui cette liaison qui fait, selon Dieu, tout mon bonheur et toute ma gloire. Ou si je suis, comme chrétien, un des membres de Jésus-Christ, je ne suis, comme indigne chrétien, qu'un de ces membres gâtés qui ne servent qu'à déshonorer son corps mystique.

Enfin je dois, en qualité de chrétien, vivre de la vie même de Jésus-Christ; de sorte que *la vie de Jésus-Christ doit paroître* (2. *Cor.*, 4) dans

toute ma conduite, et même, ainsi que me l'enseigne le maître des nations, *dans ma chair mortelle*. Je suis chrétien, pour pouvoir dire comme ce grand Saint : *Je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (*Galat.*, 2), et par conséquent qui pense en moi, qui parle en moi, qui agit en moi. Puis-je en la présence de Dieu, sans me tromper, sans me flatter, me rendre à moi-même ce témoignage ? Voilà toutefois à quoi Dieu m'appelle.

Troisième point. Ce n'est point assez, pour être parfaitement chrétien, que je sois dans une sainte indifférence à l'égard de tout ce qui n'est pas Dieu : il faut que je m'attache expressément et déterminément aux moyens que Jésus-Christ m'a lui-même marqués comme les plus efficaces, les plus infaillibles, et, supposé le choix qu'il en a fait, les plus indispensables et même les seuls suffisants pour acquérir la perfection où le caractère de chrétien m'engage, et où est renfermée ma fin. Or, suivant ce principe, je dois donc, sans balancer, préférer la pauvreté, j'entends la pauvreté de cœur, aux biens de ce monde : c'est-à-dire que je dois m'estimer plus heureux d'être détaché des biens de ce monde, que de les posséder ; plus heureux de les mépriser, que d'en jouir, parceque le détachement et le mépris des biens de ce monde est le premier moyen que Jésus-Christ m'a proposé pour honorer Dieu.

Suivant ce principe, je dois préférer la vie austère et pénitente à la vie douce et commode ; parceque c'est ainsi que Jésus-Christ l'a jugé lui-même et qu'il l'a pratiqué. *Au lieu du bonheur, même temporel, et de la joie qui lui étoit due, il a pris la croix pour son partage* (*Hebr.*, 12). Car il venoit, comme Sauveur, établir une religion d'hommes pécheurs, à qui la pénitence étoit nécessaire pour apaiser la justice de Dieu. Il venoit, comme réformateur du monde, en corriger les désordres ; et il savoit que la vie douce et commode étoit la source empoisonnée de toute la corruption du monde, et qu'au contraire la vie austère et pénitente en étoit le remède souverain.

Suivant ce principe, je dois être persuadé de ces maximes si communes dans l'Évangile et si familières aux apôtres : Qu'il ne suffit pas que je porte ma croix, mais qu'il faut que ce soit moi-même qui m'en charge, et qui me l'impose. Qu'il ne suffit pas que je m'y soumette, mais qu'il faut que je l'aime, qu'il faut que je m'en glorifie. Que sans cela je ne puis honorer Dieu, comme Jésus-Christ m'a fait connoître que Dieu veut être honoré. Que si je ne crucifie ma chair, je ne puis appartenir à Jésus-Christ, ni par conséquent à Dieu. Que, pour être enfin revêtu de Jésus-Christ, il faut que je sois revêtu de la mortification de Jésus-Christ.

Suivant ce principe, bien loin de fuir l'abjection et l'humiliation, je dois l'accepter, la souhaiter, la demander plus que toutes les grandeurs et que tous les honneurs du monde, puisque c'est le grand

moyen que Jésus-Christ a mis en œuvre pour rendre à Dieu la gloire qui lui avoit été ravie. L'orgueil avoit soulevé l'homme contre Dieu, et il n'y avoit que l'humilité qui pût réparer l'injure faite à Dieu. Moyen excellent, mais moyen indispensablement requis pour trouver grace auprès de Dieu.

Conclusion. Voilà, Seigneur, ce que le monde ne connoissoit pas; voilà ce que les sages du monde ne connoissent point encore : mais graces immortelles vous soient rendues, de m'avoir révélé de si sublimes et de si importantes vérités! Par-là vous m'avez enseigné la vraie sagesse, en me détrompant des erreurs grossières dont le monde est rempli sur ce qui regarde ses faux biens. Par-là vous m'avez guéri des passions dont il est, en vue de ces biens, malheureusement possédé et cruellement déchiré. Par-là vous m'avez fait goûter le solide repos, et vous m'avez fait éprouver la vérité de votre promesse : *Apprenez de moi que je suis humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos ames* (Matth., 11). Mais par-là vous m'avez surtout appris à honorer votre Père, et à lui offrir le culte le plus digne de lui, le plus conforme à ses inclinations, et le plus capable de me sanctifier moi-même. Soyez mille fois béni, aimable et adorable maître, de m'avoir ainsi fait entendre ce que c'est que d'être chrétien ; de m'avoir instruit de la fin pour laquelle je le suis; de m'avoir prescrit les moyens qui doivent me mener à cette fin ; et de m'avoir rendu tout cela non seulement intelligible, mais sensible, dans votre sacrée personne. Car j'avois besoin, et de votre autorité, et de votre exemple, pour bien comprendre tout cela. Il me falloit un aussi grand modèle que vous pour m'animer, pour me soutenir, et dans la recherche de cette fin si contraire à mon amour-propre, et dans la pratique de ces moyens si directement opposés à tous les sentiments de la nature.

Cependant ai-je été jusques à présent bien convaincu de la nécessité de l'un et de l'autre, je veux dire de la nécessité d'aspirer à cette fin et d'en prendre les moyens? Tout chrétien que je suis, ai-je vécu dans ce renoncement à moi-même, qui est l'abrégé et la fin de la loi de Jésus-Christ? En m'examinant sur ces trois moyens, sans lesquels Jésus-Christ m'a déclaré qu'il n'y a point de salut pour moi, que trouverai-je? Suis-je pauvre de cœur? suis-je humble de cœur? suis-je mortifié et circoncis de cœur? Et si je ne le suis pas, que suis-je donc dans l'idée de Dieu, et qu'est-ce que ma vie, sinon un fantôme de christianisme que Dieu réprouve? Je ne puis encore une fois alléguer là-dessus mon ignorance pour excuse; je ne puis plus demander à Dieu qu'il me donne une connoissance certaine de ma fin : Jésus-Christ s'en est plus que suffisamment expliqué. Voilà à quoi se réduit tout son Évangile. O mon Dieu! que vous répondrai-je un jour, quand vous m'opposerez cet Évangile? que puis-je vous répondre dès aujourd'hui, quand cet Évangile et ma conduite s'accordent si peu? Cet Évangile

ne changera jamais : c'est donc à moi de changer ma conduite et de réformer ma vie.

TROISIÈME MÉDITATION.

DE LA FIN DU RELIGIEUX.

De mundo non estis.
Vous n'êtes plus du monde. JEAN, chap. XV.

PREMIER POINT. Dieu m'a appelé à l'état religieux, afin que j'y vive séparé du monde, détaché du monde, crucifié pour le monde, et absolument mort au monde. Quatre degrés par rapport auxquels je dois me juger moi-même, et me confondre d'avoir jusques à présent si mal répondu à ma vocation.

Ma fin, dans l'état religieux, est d'y vivre séparé du monde, non seulement d'habitation et de demeure, mais d'esprit et de sentiments. Il ne me suffit pas, pour être religieux, d'en porter l'habit, ni même d'en avoir fait le vœu; il faut que j'en aie l'esprit. Or il arrive tous les jours que l'esprit du monde s'introduit jusque dans la religion: comme, par un effet tout contraire, l'esprit de la religion se communique quelquefois aux conditions les plus engagées dans le monde. Combien d'ames toutes mondaines dans les communautés religieuses ? Ne suis-je point de ce nombre?

Ma fin, dans l'état religieux, est d'y vivre détaché du monde. Car je serois le plus malheureux des hommes, si j'étois séparé du monde sans en être détaché ; puisque dès-là je n'aurois plus, ni les consolations du monde, ni celles de Dieu. Être séparé du monde et n'en être pas détaché, ce seroit pour moi non seulement le plus grand de tous les malheurs, mais le plus grand de tous les désordres; et je pourrois me reprocher alors, plus justement que saint Bernard, que je suis la chimère de mon siècle. C'est-à-dire que je ne suis ni séculier, ni religieux : ni séculier, puisque je me suis retiré du monde ; ni religieux, puisque je tiens encore au monde et que je ne l'ai pas tout-à-fait abandonné.

Ma fin, dans l'état religieux, est d'y être, comme saint Paul, crucifié pour le monde. Tellement que si, malgré ma profession de religieux, j'aime encore le monde, et si le monde m'aime encore; que si je me plais encore avec le monde, et si le monde se plaît encore avec moi ; que si le monde, tout religieux que je suis, ne laisse pas de s'accommoder de mes maximes, et si je m'accommode également des maximes du monde, je ne suis plus religieux que de nom. Pour l'être en effet et en vérité, il faut que je sois dans le monde comme dans un état de souffrance. Il faut que le monde soit ma croix, comme je serai infailliblement la croix du monde, par la contrariété de sentiments et de principes qui se trouvera entre lui et moi, dès que je me comporterai en religieux.

Ma fin, dans l'état religieux, est de mourir absolument au monde et

à moi-même : car en vain me flatterois-je d'être mort à tout ce qui s'appelle le monde, si je n'étois mort à moi-même. Le monde auquel je dois surtout mourir est en moi. Le monde qui est hors de moi n'a rien pour moi de dangereux, en comparaison de celui que je porte au milieu de moi. Le monde que j'ai à combattre, ce sont ces trois concupiscences dont parle saint Jean, d'autant plus à craindre pour moi, qu'elles sont dans moi-même et une partie de moi-même. Être mort à moi-même dans la religion, c'est n'y avoir plus de volonté, plus d'humeur, plus de vues ni de prétentions humaines. Si tout cela est encore en moi, et si j'ai encore, pour certains intérêts que l'on se fait dans la profession religieuse, des vivacités, des empressements, de la sensibilité, je ne suis ni mort selon Jésus-Christ, ni enseveli avec Jésus-Christ. Ainsi ma religion est vaine, et n'eût-il pas presque autant valu rester dans le monde ?

Second point. Cette séparation et ce détachement du monde, ce crucifiement et cette mort spirituelle, sont d'une sainteté bien relevée : mais pourquoi suis-je entré dans l'état religieux ? Pour y travailler tout autrement que je n'aurois pu faire dans le monde, non seulement à mon salut, mais à ma perfection. Supposé mon engagement à la religion, ma perfection et mon salut sont désormais deux choses inséparables. Je dois donc être persuadé qu'au lieu que le Sauveur du monde disoit à ce jeune homme de l'Évangile, *Si vous voulez être parfait, quittez tout ce que vous avez, et suivez-moi* (Matth., 19) ; il me dit maintenant et sans condition : Parceque vous avez tout quitté, et que vous vous êtes engagé à me suivre, souvenez-vous que vous devez être parfait. Cette perfection, que Jésus-Christ a proposée aux chrétiens du siècle comme un conseil, est donc pour moi un commandement que je me suis imposé. Il m'étoit libre d'être religieux, ou de ne l'être pas ; mais du moment que je le suis, il ne m'est plus libre de renoncer à l'obligation que j'ai d'être parfait, ou du moins de vouloir sincèrement et efficacement le devenir. Voilà toutefois le devoir essentiel à quoi je manque, quand je suis assez lâche pour abandonner, dans la profession religieuse, le soin de ma perfection. Péché grief, puisque je deviens prévaricateur de mon état, jusqu'à sortir de mon état. Car mon état, comme religieux, est de tendre continuellement à la perfection. Dès-là donc que je la néglige, et que je n'y aspire plus ; dès-là que je ne me soucie plus d'y parvenir, et que je n'en ai plus le zèle, outre le désordre de ma conduite envers Dieu, outre le danger que Dieu ne retire de moi ses graces, je sors de la voie où j'étois appelé. Or sortir de la voie que Dieu m'avoit marquée, c'est, dans l'ordre du salut, l'égarement le plus funeste, et dont les suites sont le plus à craindre.

Mais en m'éloignant ainsi de la fin pour laquelle je suis religieux, quel sujet n'ai-je pas de rougir et de trembler, quand je vois au milieu

du monde des séculiers plus touchés que moi du desir de leur perfection, plus occupés que moi du soin de leur perfection, et par-là même beaucoup plus parfaits dans leur condition que moi dans la mienne? Sans parler des vertus politiques et civiles qui font le mérite des partisans du monde, et qui devroient être déja pour moi autant de leçons, combien y a-t-il de chrétiens dans le monde plus mortifiés, plus humbles, plus charitables qu'une infinité de religieux? Quel témoignage contre moi et quelle conviction, quand Dieu, dans son jugement, me mettra ces exemples devant les yeux! Toute comparaison à part, n'est-il pas bien honteux et bien indigne qu'après tant d'années que je suis religieux et que je me trouve obligé par mon état à marcher dans la voie de la perfection, j'y aie fait si peu de progrès; que je n'aie peut-être pas encore commencé, ni même sérieusement pensé à m'y avancer; que je sois peut-être aujourd'hui plus imparfait que lorsque j'étois dans le monde; que, bien loin de croître en vertu dans la maison de Dieu, j'y aie peut-être toujours été en dégénérant et en me relâchant? Est-ce là ce que Dieu demandoit de moi? est-ce là ce que je lui avois promis?

Troisième point. C'est par une grace toute spéciale qu'il a plu à Dieu de m'appeler à la perfection religieuse; c'est par une distinction et un choix dont je ne puis assez reconnoître, ni assez estimer les avantages. Il est vrai que Dieu, en vertu de ce choix, exige de moi plus qu'il n'exige du commun des chrétiens: mais en cela même quelles ont été les vues de sa providence et de sa miséricorde envers moi? Il a voulu que je lui fusse dévoué d'une façon plus particulière et plus intime; il a voulu me mettre au rang de ses favoris qui l'approchent de plus près, et avec qui il a de plus fréquentes et de plus abondantes communications; il a voulu non seulement me conserver dans une innocence plus parfaite, mais m'élever aux plus sublimes vertus, afin de me tenir plus étroitement uni à lui, et de me donner lieu d'acquérir plus de mérites devant lui; il a voulu faire éclater en moi toutes les richesses de sa grace, et me disposer à recevoir un jour les dons les plus excellents de sa gloire; il a voulu me proposer au monde comme un modèle, et que mes entretiens, que mes actions, que toute ma vie honorât son service, édifiât le prochain, et fût pour les chrétiens du siècle une leçon visible et présente, qui les instruisît et qui les touchât. Car tout cela est attaché à cette perfection, qui fait la sainteté et le caractère propre de mon état.

Or n'est-ce pas en quoi je dois admirer la bonté de Dieu, qui m'a choisi de la sorte; qui, par une prédilection toute gratuite, m'a destiné à de si grandes choses, et m'a prévenu de telles faveurs; qui, pour me soutenir dans une vocation si sainte, et pour m'aider à la remplir, m'a fourni tant de moyens? Je puis donc dire, aussi bien que Moïse, et même avec plus de sujet que Moïse, qu'il n'en a pas ainsi usé à l'égard

de toute nation : c'est-à-dire qu'entre les chrétiens mêmes, qu'entre les enfants de la même Église et parmi son peuple, il m'a préféré à des millions d'autres qu'il a laissés et qu'il laisse encore au milieu des dangers du monde et de toute sa corruption. Qu'avois-je fait plus qu'eux avant que Dieu me retirât de ce siècle perverti, où je me trouvois exposé comme eux? et par où m'étois-je rendu plus digne d'un de ses bienfaits les plus signalés?

Après cela que dois-je penser de moi-même, si, dans un état où je dois être singulièrement dévoué à Dieu, je m'occupe de tout autre chose que de Dieu? si, dans un état où je dois communiquer plus souvent et plus intimement avec Dieu, je me dégoûte de tous les exercices qui peuvent me porter à Dieu, et je vis dans une dissipation continuelle qui me fait perdre presque tout sentiment de Dieu? si, bien loin de me préserver, selon mon état, des taches les plus légères, et de pratiquer toute la sainteté du christianisme dans le degré le plus éminent, je fais en mille rencontres de mortelles blessures à mon âme, ou je me jette au moins là-dessus en des embarras de conscience très dangereux, et si je n'ai pas même le fond et l'essentiel de la piété chrétienne? si, bien loin de m'enrichir pour le ciel, je demeure dans une vie lâche et inutile, où je ne profite de rien, parceque je m'acquitte de tout négligemment et sans esprit intérieur? si, bien loin de faire honneur au service de Dieu et à ma profession, je les déshonore, et au lieu d'édifier le monde, je le scandalise? Il n'y a que trop de religieux à qui ces reproches conviennent : y en a-t-il à qui ils conviennent plus qu'à moi? Quoi qu'il en soit, c'est à moi de me les appliquer utilement, et d'en tirer de justes conséquences pour mon instruction et ma sanctification.

Conclusion. Ah! Seigneur, je n'avois point encore conçu ce que c'est que d'être religieux. Je n'en avois qu'une foible idée, et voilà pourquoi je me suis si peu mis en peine de parvenir à la fin d'un état si saint. La vie religieuse ne m'avoit paru qu'une vie obscure et abjecte selon le monde, qu'une vie de contrainte et de gêne selon les sens; mais je n'en comprenois pas l'excellence et la perfection. C'est aujourd'hui, mon Dieu, que vous me la faites connoître; c'est aujourd'hui que je commence à sentir mon bonheur et à le goûter, parceque c'est aujourd'hui que je conçois une tout autre estime de ma vocation.

Mais du reste, Seigneur, ce n'est point assez que je connoisse la perfection de mon état; il faut qu'autant que je la connois, qu'autant que je l'estime, je la desire, et que je la desire comme elle doit être desirée. Or il n'y a que vous qui puissiez, par votre grace, former en moi ce desir, accompagné de toutes les qualités nécessaires pour être conforme à mes obligations. Car vous le savez, Seigneur, ce qui m'a perdu, c'est que je n'ai jamais eu pour la perfection religieuse qu'un desir vague, qu'un desir oisif et languissant, qu'un desir borné et limité, qu'un desir passager et volage, qu'un de ces desirs

qui tuent l'ame et qui ne la sanctifient pas, qu'un de ces desirs de pure complaisance dont l'enfer est plein; au lieu que, pour arriver à une fin si importante et si sublime, il me falloit un desir fervent, un desir efficace et pratique, un desir universel et sans mesure, un desir constant et ferme, un desir suivi et soutenu d'une sainte persévérance. Qu'ai-je donc à faire pour exciter désormais et pour entretenir dans mon cœur un tel desir? C'est de me souvenir sans cesse de la fin pourquoi je suis religieux; c'est, à l'exemple de saint Bernard, de me demander sans cesse à moi-même : *Pourquoi ai-je quitté le monde? pourquoi suis-je venu en religion* (Bern.)? Car voilà, mon Dieu, ce que j'ai cent fois oublié, et dans les occasions essentielles, où il étoit pour moi de la dernière conséquence d'y penser; voilà à quoi je n'ai fait nulle attention.

Mais, Seigneur, c'est ce que je me propose dans la suite d'avoir toujours présent à l'esprit, et de quoi je veux me faire une règle pour tout le reste de ma vie. Quand l'amour-propre me portera à rechercher mes commodités et mes aises au préjudice de la vie régulière que j'ai embrassée, je rentrerai en moi-même, et je me dirai : Est-ce pour cela que je me suis fait religieux? Quand il me prendra, ou quelque dépit secret d'une humiliation, ou quelque chagrin de voir les autres au-dessus de moi, ou quelque envie d'occuper certaines places et d'être employé à certaines fonctions, ou quelque dégoût de mes observances et de mes exercices ordinaires, j'en reviendrai toujours à la même réflexion : Qu'ai-je eu en vue lorsque j'ai renoncé au monde, et qu'ai-je prétendu en me consacrant à Dieu? Cette pensée m'animera, me fortifiera; et pour me la rendre salutaire, vous y ajouterez, Seigneur, l'onction de votre divin Esprit et de votre grace.

CONSIDÉRATION

SUR LA PERFECTION DE NOS ACTIONS ORDINAIRES.

Premier point. Notre perfection, selon Dieu, ne consiste point à faire beaucoup de choses : ce fut l'erreur de Marthe, que Jésus-Christ condamna. Ce n'est point non plus à faire de grandes choses : il y a des Saints très grands devant Dieu, qui n'ont rien fait de grand pour Dieu; des Saints dont la vie a été obscure et cachée, dont les actions n'ont rien eu de brillant et d'éclatant, dont le monde n'a point parlé. Ils étoient grands par leur sainteté : mais toute leur sainteté étoit renfermée en de petites choses; et Dieu, dans la fidélité avec laquelle ils pratiquoient ces petites choses, leur faisoit trouver des trésors infinis de graces. Ils étoient grands par leur humilité; et leur humilité les portoit toujours à choisir les derniers emplois, laissant aux autres les fonctions où il y avoit plus à paroître, et ne se jugeant pas capables d'y être appliqués. Enfin, notre perfection ne demande point que nous fassions des choses extraordinaires et singulières. Dès-là

qu'elles sont singulières et extraordinaires, elles sont rares, et les occasions n'en sont pas fréquentes : cependant notre perfection doit être en ce qui nous est plus habituel, en ce qui nous occupe plus souvent, en ce que nous avons continuellement dans les mains, en ce qui remplit les journées et les années de notre vie.

D'où il s'ensuit que c'est de nos actions les plus ordinaires que dépend la perfection où Dieu nous appelle. Car ce sont là les actions propres de notre profession et de notre état ; et par conséquent ce sont celles que Dieu veut spécialement de nous, puisqu'il ne nous a attirés par sa grace dans cet état et cette profession, que pour y vivre et pour y agir selon l'ordre qui y est établi. Or il est certain d'ailleurs que ce qui fait notre sanctification, c'est la volonté de Dieu; que c'est cette volonté de Dieu qui donne le prix à tout ce que nous faisons; que sans cette volonté de Dieu, nos plus grandes actions ne sont rien, et qu'avec cette volonté de Dieu nos moindres actions ont un mérite très relevé. Je dois donc conclure que je ne serai parfait devant Dieu que par l'accomplissement de mes devoirs les plus communs. Qu'a fait Jésus-Christ pendant trente ans? rien de remarquable dans l'estime du monde, et rien même que de vil aux yeux des hommes : mais parcequ'il faisoit la volonté de son Père, parcequ'*en toutes choses*, ainsi qu'il le disoit lui-même, *il agissoit selon le gré de son Père* (Joan., 8), ces actions, viles aux yeux des hommes, étoient l'objet des complaisances de Dieu.

Quel fonds de consolation pour nous ! Il n'est point nécessaire de chercher bien loin notre perfection : elle est auprès de nous et dans nous. Je trouverai la mienne dans mes obligations et dans mes exercices de chaque jour. Une perfection hors de ces exercices, et qui n'iroit pas à m'acquitter de ces obligations, seroit pour moi une perfection mal entendue et mal réglée, que Dieu ne reconnoîtroit point, que le monde même réprouveroit, qui pourroit m'inspirer de l'orgueil, et qui m'exposeroit à mille défauts. Au lieu que cette perfection d'une vie commune est approuvée de Dieu et des hommes. Elle édifie, elle met la vertu en crédit, elle maintient la règle, elle n'enfle point, ni n'est point sujette à la vanité. On la croit aisée, et elle l'est dans la spéculation; mais pour en soutenir long-temps et constamment la pratique, qu'il y a de difficultés à vaincre! qu'il y a de violences à se faire, et par-là même aussi de récompenses à obtenir!

Second point. Notre perfection n'en demeure pas là ; mais à ces actions ordinaires sur quoi elle est fondée, elle doit ajouter certaines circonstances et certaines conditions nécessairement requises. C'est-à-dire qu'il ne suffit pas de faire ce qui est de notre état, de notre vocation, de notre emploi; mais qu'il le faut bien faire : tellement qu'on puisse dire de nous, par proportion, ce qu'on disoit du Fils de Dieu : *Il a bien fait toutes choses* (Marc., 7).

Or bien faire toutes ses actions, c'est les faire avec exactitude, avec ferveur, avec persévérance. 1. Avec exactitude : de sorte qu'on n'en omette aucune volontairement et par sa faute, et qu'on ne retranche pas même à une seule la moindre partie de ce qui lui est assigné. Cette exactitude regarde encore l'heure, le lieu, la manière : car ne les pas faire au temps marqué, dans le lieu qui convient, de la manière qui est prescrite, ce sont autant d'imperfections qui en diminuent la valeur, puisque ce sont autant de transgressions de la volonté de Dieu, qui est ordonnée en tout et qui s'étend à tout, sans oublier les plus petites particularités. 2. Avec ferveur : ce n'est pas à dire avec goût, avec plaisir, avec une ardeur sensible. Quoique la ferveur soit communément accompagnée de ce goût, de ce plaisir, de cette ardeur, elle n'en est pas toutefois inséparable. On peut être très fervent, et avoir un dégoût naturel pour ce que l'on fait, y sentir de la répugnance, et n'y trouver que de la sécheresse et de la froideur. C'est même alors que la ferveur est beaucoup plus solide et plus méritoire, quand elle nous fait agir résolument et délibérément malgré ces répugnances et ces dégoûts, malgré ces froideurs et ces sécheresses. 3. Avec persévérance : c'est par-dessus tout cette persévérance qui coûte, et c'est ce qui faisoit dire à saint Bernard, parlant de la vie religieuse, qu'à n'en regarder que chaque exercice en particulier et en lui-même, elle n'est pas à beaucoup près si rigoureuse que le martyre; mais qu'à les rassembler tous et à considérer leur durée, il n'y a point, selon la nature, de martyre plus insoutenable. Aussi voit-on assez de religieux dans les communautés, et même de chrétiens dans le monde, fidèles à leurs pratiques et à leurs obligations en certains temps et à certains jours, où ils sont plus touchés de Dieu : mais d'en trouver qui marchent toujours d'un pas égal, qui n'aient pas leurs vicissitudes et leurs changements, qui fassent avec la même attention et la même assiduité le lendemain ce qu'ils ont fait le jour précédent, et qui sur cela ne se relâchent ni ne se démentent jamais jusques au dernier moment de leur vie, c'est une espèce de miracle.

Voilà donc les trois règles que je dois prendre pour me diriger dans la voie de ma perfection et dans la sanctification de mes actions : exactitude, ferveur, persévérance. Mais en même temps ne sont-ce pas pour moi trois grands sujets de m'humilier et de déplorer toutes mes infidélités? Il ne faudroit pour me sanctifier que mes observances et ma règle; mais de combien d'omissions y suis-je coupable? de combien de lâchetés, d'inconstances, de variations? Dois-je m'étonner qu'avec tant de moyens de m'avancer, j'aie fait si peu de progrès; ou plutôt, ne dois-je pas trembler du peu de progrès que j'ai fait avec des moyens si abondants et si présents de me perfectionner?

Troisième point. Ce n'est pas tout encore; mais il y a un dernier degré de perfection que nous devons donner à nos actions, et qui en

est comme l'ame et comme la vie : c'est de les faire par un esprit intérieur et par un principe de religion. Car tout le reste n'est que le corps de la sainteté; mais ce qui les vivifie, ce qui les anime et qui les consacre, c'est le motif qui nous conduit, et l'intention que nous nous proposons. Faire ses actions par humeur, par caprice, par inclination, par coutume, par respect humain, par ostentation, par intérêt, ce n'est pas les faire pour Dieu ni en vue de Dieu; et dès que Dieu n'y a point de part, quel compte nous en peut-il tenir, et comment peut-il les agréer? *Tout le mérite de la fille du roi lui vient*, avec la grace de Dieu, *du dedans et du fond de son cœur* (*Ps.* 44). Quand donc je ferois les actions les plus héroïques, si Dieu n'en est pas la fin, et si je ne les fais pas pour lui plaire, comme il n'en tire nulle gloire, il les regarde d'un œil au moins indifférent, et je n'en puis retirer moi-même aucun fruit.

Vérité terrible, si je la médite bien. Car si je repasse sur toutes mes actions, et que je les examine au poids de cette balance, combien en trouverai-je sur quoi j'ai quelque sujet de compter? Il est vrai, j'agis à l'extérieur comme les autres; je vais à la prière, au travail, à mes occupations; j'assiste à tout, et je satisfais en apparence à tout: mais du reste, sans vue de Dieu, sans retour vers Dieu; souvent avec une légèreté d'esprit et une dissipation qui m'ôte toute bonne pensée et tout bon sentiment; souvent par une certaine habitude que j'ai contractée avec le temps, et que je suis en aveugle; tout au plus par une certaine bienséance et une raison purement naturelle; quelquefois même par nécessité et par contrainte; d'autres fois, et peut-être en bien des rencontres, par une vaine complaisance et une envie secrète de me distinguer. Or tout cela, qu'est-ce devant Dieu? et n'est-ce pas de tout cela néanmoins que ma vie est composée? C'est-à-dire que j'agis comme si je n'agissois pas, et que tout ce que je fais ne sert pas plus à ma perfection que si je ne faisois rien.

D'autant plus malheureux et plus condamnable, qu'il n'y a plus une si petite action que je ne pusse rapporter à Dieu, et qui, rapportée à Dieu, n'eût son mérite auprès de Dieu. Car ce que Dieu considère dans nos actions, ce n'est pas tant la substance que l'esprit; et en cela nous devons reconnoître la sagesse et la douceur de sa providence. Il ne nous a pas donné à tous les mêmes talents, et il ne nous a pas tous mis en état de vaquer aux mêmes emplois: mais parcequ'il nous appelle tous à la perfection, il a voulu que de toutes nos actions il n'y en eût point de si obscure ni de si servile qui ne pût être relevée par la droiture et la pureté de notre intention, et qui de la sorte ne contribuât à nous élever nous-mêmes. De là je dois bien gémir de me voir si pauvre et si dénué des dons spirituels, après qu'il m'a été si facile de m'enrichir, et de croître sans cesse de vertus en vertus. Chaque action de ma vie me pouvoit profiter : mais que sais-je s'il y en a eu une seule que Dieu ait trouvée digne de lui, et qui m'ait été de quel-

que utilité pour l'avancement de mon âme? Quelle perte que je dois regretter, mais qui m'engage encore plus à redoubler mes soins, et à réveiller tout mon zèle pour la réparer!

SECOND JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

DU PÉCHÉ MORTEL.

Scito et vide, quia malum est reliquisse te Dominum Deum tuum.
Sachez et voyez que c'est un mal d'avoir abandonné le Seigneur votre Dieu. JÉRÉM., ch. II.

PREMIER POINT. Il est pour moi d'une absolue nécessité de bien connoître ce que c'est que le péché mortel. Or ce n'est pas seulement le plus grand de tous les maux; mais, à proprement parler, c'est le seul et unique mal, c'est le souverain mal; et ce qui achève d'y mettre le comble, c'est le souverain mal de Dieu. C'est l'unique mal; car tous les autres maux, hors le péché, ne sont point absolument des maux. Maladies, pauvreté, disgraces, tout cela dans les vues de Dieu, et si j'en fais l'usage que Dieu prétend, sont plutôt des biens. Le péché seul est un mal que Dieu n'a point fait, ni ne peut faire, parceque c'est un mal essentiel, un pur mal. C'est le souverain mal, comme Dieu est le souverain bien; et par cette raison il doit être souverainement détesté, comme Dieu mérite d'être souverainement aimé. Voilà la mesure de la haine que je dois concevoir du péché mortel : le haïr autant que j'aime Dieu. S'il y avoit quelque chose dans le monde que j'aimasse autant que j'aime Dieu, dès-là je n'aimerois plus Dieu comme Dieu; et si je craignois quelque autre mal autant ou plus que le péché mortel, dès-là je ne le haïrois pas ni ne le fuirois pas, autant que je suis obligé de le haïr et de le fuir.

Mais ce qu'il m'importe par-dessus tout de comprendre, c'est que le péché mortel est le souverain mal de Dieu, parceque c'est un mépris formel de Dieu, une préférence actuelle et véritable de la créature à Dieu. Préférence qui consiste en ce que le pécheur se trouvant dans la nécessité, ou de renoncer à son plaisir, ou de perdre la grace de Dieu, aime mieux perdre la grace de Dieu que de renoncer à ce plaisir criminel où sa passion le porte. Il ne laisse pas de savoir en spéculation que Dieu est infiniment au-dessus de tout être créé; mais c'est cela même qui le rend encore plus coupable, puisqu'il ne le sait que pour outrager Dieu avec plus d'indignité, en lui préférant néanmoins dans la pratique une vile créature.

Après cela, je ne dois point m'étonner de quatre vérités, aussi constantes selon la foi, qu'elles sont effrayantes : 1° Que Dieu, pour un seul péché d'orgueil, ait précipité du haut du ciel dans le fond de l'abîme ses plus nobles créatures, qui sont les anges; qu'il en ait fait des réprouvés et des démons; que, sans leur donner le temps de se repen-

tir, il les ait livrés pour jamais à toutes les rigueurs de sa justice. Quel exemple! et de cet exemple, quelle conséquence dois-je tirer? S'il n'a pas épargné ses anges, puis-je me promettre qu'il m'épargnera? 2. Que pour une seule désobéissance Dieu ait chassé le premier homme du paradis terrestre; qu'il lui ait ôté tous les priviléges de l'état d'innocence; qu'il l'ait condamné à la mort, lui et toute sa postérité; qu'en punition de ce seul péché nous naissions tous enfants de colère, et que, sans autre péché que celui-là, nous soyons, comme enfants de colère, sujets à toutes les calamités de cette vie, et même exclus du royaume de Dieu. Quel châtiment, quelle vengeance! Toutefois les jugements de Dieu sont équitables, et l'équité même. 3. Que, pour expier cette désobéissance, il ait fallu que le Fils éternel de Dieu s'incarnât, s'humiliât, s'anéantît, parcequ'il n'y avoit que les humiliations d'un Dieu qui pussent réparer la gloire de Dieu, et compenser l'injure qui lui avoit été faite par le péché. 4. Que pour un péché qui se commet dans un moment, Dieu ait préparé une éternité de peines, et qu'entre ces peines éternelles et le péché il y ait une juste proportion. Voilà ce que la foi m'enseigne. S'il y a eu jusque dans le christianisme des incrédules qui n'ont pas voulu reconnoître ces vérités, c'est qu'ils n'ont point assez connu la malice du péché mortel, ni assez compris que ce péché est le souverain mal de Dieu. L'ai-je compris moi-même autant que je le devois? Si cela étoit, aurois-je été jusques à présent si sensible aux autres maux, et peut-être si indifférent à l'égard de celui-ci?

Second point. Il ne m'est pas moins nécessaire de savoir et de bien considérer que le péché mortel est le souverain mal de l'homme, parcequ'il prive l'homme de l'amitié de Dieu; parcequ'il fait un divorce entier entre l'homme et Dieu; parcequ'il rompt tous les liens qui attachoient l'homme à Dieu; parcequ'en séparant l'homme de Dieu, il lui ôte la vie la plus précieuse, qui est la vie de grace; et qu'il lui cause la plus funeste mort, qui est la mort de l'ame. Car c'est pour cela qu'il est appelé mortel. Cette grace que le Juste possédoit étoit en lui le principe de la vie surnaturelle : du moment donc qu'il la perd cette grace, il est mort devant Dieu et selon Dieu.

De là je ne dois point encore être surpris de deux autres vérités, qui ne sont pas moins incontestables ni moins terribles : 1. Que le péché mortel dépouille l'ame de tous les mérites qu'elle pouvoit avoir acquis lorsqu'elle étoit dans l'état de la grace. Quand j'aurois amassé des trésors immenses de mérites pour le ciel, quand je serois aussi saint que les apôtres; si je viens à commettre un péché mortel, tout m'est enlevé. Ces mérites pourront revivre, lorsque je rentrerai en grace avec Dieu. Jusque là ils sont perdus pour moi; et si je meurs dans cet état, Dieu ne m'en tiendra jamais compte : pourquoi? c'est que je suis alors son ennemi, et que de la part d'un ennemi il n'agrée

rien ni n'accepte rien. 2. Que les actions les plus vertueuses et les plus saintes en elles-mêmes, faites dans l'état du péché mortel, ne sont d'aucun prix devant Dieu, ni d'aucune valeur pour l'éternité bienheureuse. Quand je passerois toutes les journées en prière, quand je ferois toutes les pénitences des plus austères anachorètes, quand je pratiquerois toutes les œuvres de la piété et de la charité chrétienne; tout cela ce sont des œuvres mortes, parceque je suis moi-même dans un état de mort; ce sont des œuvres stériles, dont je ne dois attendre nulle récompense. Quelque miséricorde que Dieu puisse ensuite me faire, jamais ces œuvres mortes ne seront du nombre de celles qu'il couronnera dans la gloire. Sont-ce néanmoins des œuvres tout-à-fait inutiles? non : car elles me sont au contraire très utiles pour sortir de l'état du péché; très utiles pour me disposer à retourner à Dieu; très utiles pour disposer Dieu à m'accorder la grace de ma conversion. Mais du reste, tant que le péché mortel n'est pas effacé, il est toujours vrai que je ne mérite rien en les pratiquant, et qu'elles ne me donnent aucun droit à l'héritage céleste. Quelle pauvreté, quelle misère!

N'est-ce pas là que j'en ai été réduit à certains temps de ma vie, et peut-être pendant des temps considérables? N'est-ce pas là peut-être que j'en suis encore actuellement réduit? Je n'en sais rien : car *qui sait s'il est digne d'amour ou de haine* (*Eccles.*, 9)? Affreuse incertitude! C'est un abîme où l'esprit se perd, et qu'on ne peut regarder avec les yeux de la foi, sans être saisi d'horreur. Du moins puis-je prendre dans la suite de justes mesures pour me rassurer là-dessus autant qu'il est possible, et pour m'établir, par une vie pénitente et agissante, dans une solide et sainte confiance.

Troisième point. Quelques avantages que j'aie dans l'état religieux, je n'y trouve point après tout de préservatif infaillible contre le péché mortel. Et comment y en trouverois-je? Le premier ange et ceux qui l'ont suivi n'en ont point trouvé dans le ciel. Le premier homme, malgré l'innocence où il avoit été créé, s'est perdu dans le paradis terrestre. Judas est devenu un apostat dans la compagnie de Jésus-Christ. La maison où je suis est-elle plus sainte que le sacré collége des apôtres, que le paradis terrestre, que le ciel? N'a-t-on pas vu arriver dans les communautés les plus régulières des chutes très scandaleuses? ne le voit-on pas encore? Dieu le permet, et il a ses raisons pour le permettre. *Que celui qui croit se tenir ferme prenne garde de tomber* (1. *Cor.*, 10).

Il y a même des péchés mortels où l'on peut être, dans la religion, plus exposé que dans le monde. Tels sont, par exemple, les péchés qui blessent la charité; parceque dans la religion les occasions de ces péchés sont d'autant plus fréquentes, que les objets sont plus présents. On y est plus à couvert de l'avarice et d'une certaine ambition; mais on

y est souvent plus sujet aux murmures et aux divisions. Or qu'importe par quels péchés on se damne, si l'on est en effet assez malheureux pour se damner?

Ce qu'il y a de plus à observer, c'est que le péché mortel, dans la profession religieuse, est beaucoup plus grief que dans le monde, parcequ'il suppose alors un état plus saint. Ce qui n'est que simple péché pour un chrétien du siècle est, en bien des matières, sacrilége pour un religieux. Dois-je conclure de là qu'il eût mieux valu demeurer dans le monde, que de m'engager dans la religion? Je conclurois donc aussi qu'il vaudroit mieux n'être pas chrétien, parceque les péchés d'un chrétien sont plus punissables que ceux d'un païen. A Dieu ne plaise que je raisonne de la sorte! Si la religion a ses dangers, le monde en a bien d'autres, et de plus grands. Mais ce que je conclus, c'est de ne point présumer de mon état; c'est de me défier, non point de mon état, mais de moi-même dans mon état; c'est, malgré toute la sainteté de mon état, d'opérer, selon l'avis de l'Apôtre, mon salut avec crainte et avec tremblement.

Conclusion. Achevez, mon Dieu, par votre grace, ce que vous avez commencé par votre miséricorde. Vous m'avez appelé à vous, vous m'avez retiré du monde pour me garantir du péché : ne permettez pas qu'il me poursuive jusque dans votre sanctuaire, et qu'entre vos bras je succombe à ses attaques. Quelle malédiction sur moi, si *dans la terre des Saints je commettois l'iniquité* (Isai., 26), et si, parmi tant d'ames justes, je devenois un anathème!

Ah! Seigneur, vous voyez le fond de mon ame, et je ne le vois pas comme vous. N'y a-t-il point dans mon cœur quelque poison secret qui l'infecte et qui le corrompt? n'y a-t-il point quelque péché qui m'éloigne de vous et qui vous éloigne de moi? Daignez me le découvrir, ô mon Dieu! il n'y a rien pour le détruire à quoi je ne sois résolu. Quand même j'aurois eu jusques à présent le bonheur de me défendre de ce fatal ennemi et de me préserver de ses mortelles atteintes, j'ai toujours tout à craindre de ma foiblesse : mais, Seigneur, ma vigilance, avec votre secours, y suppléera. Elle me fera sans cesse recourir à vous; elle me tiendra dans une attention continuelle sur moi-même; elle me rendra circonspect dans toute ma conduite, et clairvoyant sur les moindres dangers, afin de me mettre ainsi plus en assurance contre la transgression de vos divins commandements.

SECONDE MÉDITATION.

DU PÉCHÉ VÉNIEL.

Nolite contristare Spiritum sanctum.
Ne contristez point le Saint-Esprit. *Aux Ephés.* chap. iv.

Premier point. On ne compte communément pour rien le péché

véniel ; mais si j'en avois bien conçu la nature, j'en jugerois tout autrement, et je prendrois tout un autre soin de l'éviter.

Quelque véniel que je le suppose, c'est une offense de Dieu. Cela me suffit, ou me doit suffire. En y tombant, je déplais à Dieu. Non pas que je rompe absolument avec Dieu ; mais je fais ce que je sais devoir causer entre Dieu et moi du refroidissement. Je n'éteins pas dans moi le Saint-Esprit, mais je le contriste. Or dès que c'est une offense de Dieu, je dois donc le craindre plus que tous les maux temporels, qui ne s'adressent qu'à moi-même. Car le plus petit mal qui regarde Dieu est infiniment au-dessus de tout mal qui ne regarde que la créature.

Quelque véniel que je le suppose, il n'y a point de raison imaginable pour laquelle il me puisse jamais être permis. Car s'il pouvoit m'être permis, dès-là il cesseroit d'être péché. Quand il s'agiroit de convertir et de sauver tout le monde, Dieu ne voudroit pas que je fisse un mensonge, quoique léger; et, jusque dans cette circonstance, il s'en tiendroit offensé. Quand il s'agiroit de procurer à Dieu toute la gloire qui lui peut être procurée, Dieu ne veut point de cette gloire à une telle condition. Il veut que j'abandonne même le soin de sa gloire, plutôt que de commettre le moindre péché.

Quelque véniel que je le suppose, il est de la foi que jamais il n'entrera avec moi, ni moi avec lui, dans le royaume des cieux : *car rien de souillé ne sera reçu ni n'aura place dans ce royaume céleste* (*Apoc.*, 21). En vain je serois d'ailleurs comblé de mérites : avec tous mes mérites et avec toute la sainteté que je pourrois avoir acquise, si mon ame, sortant de cette vie, porte encore la tache d'un péché véniel que je n'aie pas effacé par la pénitence, cela seul doit être un obstacle à ma béatitude et à la possession de Dieu. Il faut que mon ame, quoique juste, quoique sainte, quoique prédestinée et digne de Dieu, demeure séparée de Dieu, jusqu'à ce que ce péché soit expié. Il faut qu'elle passe par le feu du purgatoire et qu'elle y soit purifiée, avant que d'être admise dans le sein de Dieu. Et dès ce monde même, avec quelle sévérité Dieu n'a-t-il pas puni le péché véniel? Il fit périr presque tout un peuple pour une simple vanité de David ; il fit tomber mort au pied de l'arche un lévite, pour l'avoir seulement touchée. Il est donc étrange que je commette si facilement un péché qui m'expose à de si rigoureux châtiments. Mais ce qu'il y a mille fois encore de plus condamnable et de plus indigne, c'est qu'étant redevable de tout à Dieu et qu'ayant tout reçu de Dieu, au lieu de la reconnoissance et de l'amour que je lui dois, je me laisse si aisément aller à un péché dont il se tient blessé, et qui est en effet une injure pour lui.

Second point. Du moins si ces fautes vénielles que je commets n'étoient pas si fréquentes, ni si nombreuses! Mais leur multitude est infinie, et c'est ce qui affligeoit David, et ce qui le jetoit dans une déso-

lation extrême, quand il disoit à Dieu : *Je suis, Seigneur, tout environné de maux, et mes iniquités m'accablent, jusqu'à ne pouvoir plus m'en tenir compte à moi-même, ni en faire le dénombrement. Elles se sont multipliées plus que les cheveux de ma tête, et la vue que j'en ai me fait tomber en défaillance* (*Psalm.* 39). Voilà comment parloit ce saint roi. Or, dans une vie lâche et imparfaite comme la mienne, si j'entreprenois de supputer tous les péchés qui m'échappent, et si Dieu m'éclairoit là-dessus, où iroit cette multiplication? Je ne les vois pas : mais n'est-ce pas assez que Dieu les voie? n'est-ce pas assez que je sache qu'ils sont sans nombre, pour en être pénétré de douleur, et comme inconsolable?

Combien de péchés d'ignorance, causés par l'oubli de mes devoirs, par ma négligence à m'en instruire, par mon indocilité à souffrir qu'on m'en avertisse, par ma présomption à ne vouloir croire que moi-même? combien de péchés d'imprudence et d'inadvertance, causés par la dissipation de mon esprit, par la légèreté de mon humeur, par la liberté de ma langue, par la témérité de mes jugements, par la malignité de mes soupçons? combien de péchés de fragilité et de foiblesse, causés par l'habitude que je me suis faite de ne me contraindre en rien, et de ne m'assujettir à aucune règle, de suivre en tout les mouvements de la nature, de ne faire nulle violence à mes inclinations et à mon tempérament?

Combien même de péchés commis par malice, avec réflexion et de dessein formé, contre tous les remords de ma conscience, à toute occasion et pour le plus foible sujet, sous ombre que ce ne sont que des péchés véniels, et que Dieu n'y a pas attaché une peine éternelle? En quoi je montre bien mon indifférence pour Dieu, et que je ne suis sensible qu'à mes propres intérêts. N'est-ce pas là ma vie la plus ordinaire? Il est vrai qu'il n'est pas moralement possible en ce monde de se préserver de tous les péchés véniels, et de n'en commettre aucun. Fatale nécessité, qui faisoit gémir les Saints, qui leur faisoit desirer la mort, qui faisoit dire à saint Paul : *Malheureux que je suis, qui me délivrera de ce corps dont le poids m'appesantit* (*Rom.*, 7)? Mais il n'y a pas un seul de ces péchés en particulier que je ne puisse prévenir, et dont il ne soit en mon pouvoir de me garantir. Combien donc, si je voulois et si je prenois plus garde à moi, en pourrois-je diminuer le nombre? Hélas! bien loin de le diminuer, je l'augmente tous les jours.

TROISIÈME POINT. Quelles sont les suites du péché véniel? plus déplorables que je ne me le suis peut-être jamais persuadé. Il conduit au péché mortel, comme la maladie conduit à la mort. Par conséquent, si j'ai quelque zèle pour mon ame, je dois en user à l'égard du péché véniel comme j'en use à l'égard d'une maladie dont je suis menacé, ou dont je suis subitement attaqué. Que ne fais-je point pour

l'arrêter dans son principe? que ne fais-je point pour la guérir? que ne fais-je point pour n'y pas retomber? Elle peut aboutir à la mort : il ne m'en faut pas davantage pour y apporter les remèdes les plus prompts, les plus efficaces, et même les plus violents. Pourquoi ne raisonné-je pas de la même sorte quand il s'agit d'un péché, qui de toutes les maladies de l'ame est la plus dangereuse, et qui me dispose à cette seconde mort, mille fois plus à craindre que la mort du corps?

Et en effet, quiconque néglige le péché véniel, et beaucoup plus quiconque le méprise, tombera infailliblement dans le mortel. Oracle du Saint-Esprit, qui ne se vérifie que trop par l'expérience. C'est par le mépris du péché véniel qu'on perd insensiblement l'horreur du mortel. Au commencement le seul nom de péché mortel faisoit frémir : peu à peu l'on s'y accoutume et l'on s'y familiarise. D'autant plus que du péché véniel au mortel il y a souvent peu de distance, et que l'intervalle entre l'un et l'autre est comme imperceptible : car il n'y va pour l'ordinaire que du plus et du moins; or, entre ce plus et ce moins, il n'y a qu'un point qui décide de la vie et de la mort. Quel risque ne court-on pas alors, et n'est-on pas sur le bord du précipice?

De cette proximité même entre le péché véniel et le mortel, il arrive très naturellement que l'on confond l'un avec l'autre. Combien de fois m'y suis-je trompé, et combien de fois ai-je estimé léger ce qui ne l'étoit pas? combien de fois m'aveuglant moi-même, et jugeant des choses selon les desirs de mon cœur, ai-je pris pour injustice vénielle ce qui peut-être étoit devant Dieu une iniquité griève et mortelle? Le discernement en étoit difficile; et c'est pour cela qu'à l'égard même du péché véniel, je devois avoir une conscience timorée. Je n'étois pas assez éclairé pour en faire un jugement exact; et voilà pourquoi je devois m'en défier et me précautionner.

Mais quand je serois assuré de mes lumières, puis-je ignorer que je suis foible, et la foiblesse même? Or le péché véniel et le mortel se touchant de si près, quelle présomption de me flatter qu'étant foible au point que je sais l'être, je m'en tiendrai précisément au véniel; que je ne passerai pas outre, et que je serai assez maître de mon cœur pour lui prescrire telles bornes qu'il me plaira, surtout en certains péchés où l'impression de la nature est si forte et si puissante? Il me faudroit, pour me soutenir en de pareilles conjonctures, des graces de Dieu toutes particulières : mais ne m'a-t-on pas cent fois averti qu'une punition de Dieu très commune est de nous refuser, en conséquence d'un péché véniel, des graces spéciales qu'il nous avoit préparées, et avec lesquelles nous serions heureusement arrivés au terme du salut; au lieu que, par la soustraction de ces graces, nous en venons à des égarements et à des désordres pour lesquels il nous réprouve. C'est ainsi que le péché véniel peut être, et est, pour bien des ames, la source de leur damnation.

Conclusion. Le remède, ô mon Dieu, est de m'attacher, non seulement à votre loi, mais à toute la perfection de votre loi. Plus je m'efforcerai de m'élever, moins je serai en danger de déchoir; et plus j'aspirerai à ce qu'il y a de plus saint dans l'observation de mes devoirs, moins je serai en disposition de les violer dans les points essentiels. Ce n'est pas, Seigneur, que, malgré la résolution que je fais en votre présence et par votre grace, j'ose me répondre de me maintenir devant vous dans une innocence entière. Tant que je vivrai sur la terre, il ne m'échappera que trop de fautes; et tant que je serai revêtu d'un corps mortel, je ne ressentirai que trop les tristes effets de la condition humaine. Mais au moins, en me proposant d'aller toujours au-delà de mes obligations, me mettrai-je plus en état de n'y pas manquer dans des matières importantes; et en travaillant à me sanctifier, serai-je plus hors de l'occasion et du péril de me pervertir.

Donnez-moi, mon Dieu, donnez-moi cette conscience tendre et délicate qui s'effraie de l'ombre même du péché. Formez en moi, ou m'aidez à y former cette conscience étroite et sévère qui ne se permet rien ni ne se pardonne rien. C'est cette inflexible rigueur pour moi-même qui fera ma sûreté. Il m'en coûtera; il faudra me retrancher bien des choses où le penchant me porteroit, et m'interdire bien des satisfactions qui semblent même assez innocentes. Il faudra, en bien des rencontres, soumettre mon esprit, étouffer les sentiments de mon cœur, peser mes paroles, captiver mes yeux, mortifier mes sens: mais, Seigneur, puis-je acheter trop cher le double avantage, et de vous moins offenser, et de mieux garder mon ame? Le bonheur de vous plaire, la paix de ma conscience, l'un et l'autre me dédommagera de tout, ô mon Dieu! et me tiendra lieu de tout.

TROISIÈME MÉDITATION.

DU PÉCHÉ DE SCANDALE, OU DU MAUVAIS EXEMPLE.

Necesse est ut veniant scandala.
C'est un mal inévitable, qu'il arrive des scandales. Matth., chap. xviii.

Premier point. Ce que nous appelons scandale n'est que le mauvais exemple; ou du moins, tout mauvais exemple est un véritable scandale. Or il ne faut point se flatter dans l'état religieux: on y voit de mauvais exemples, comme on en voit de bons; et il n'y a point de communauté si régulière, où il ne se trouve des ames imparfaites qui scandalisent les autres; comme il n'y en a guère de si déréglée, où Dieu ne conserve de saintes ames qui travaillent à maintenir l'ordre, et qui empêchent que le scandale, par une malheureuse prescription, ne prenne le dessus et ne prévale.

Aussi le Sauveur du monde nous a fait entendre qu'il étoit nécessaire qu'il arrivât des scandales; c'est-à-dire qu'il n'étoit pas morale-

ment possible que les hommes étant si différents les uns des autres, soit dans leurs sentiments, soit dans leurs mœurs, il n'y en eût en toute assemblée qui, par le relâchement et le désordre de leur conduite, devinssent, pour ceux avec qui ils ont à converser et à agir, des sujets et des occasions de chute. Et cela même est encore plus vrai à l'égard des maisons religieuses, parcequ'on y a beaucoup plus de rapports ensemble, et que tout ce qui s'y passe frappe de plus près et beaucoup plus fréquemment la vue. S'il y a donc jusque dans la religion des écueils à craindre, on peut dire qu'un des plus dangereux et des plus ordinaires, ce sont ces scandales domestiques et ces exemples qu'on a sans cesse sous les yeux et devant soi. Il est très difficile de s'en défendre; et pour y résister, il faut une vertu bien pure et bien à l'épreuve.

Ai-je eu sur ce point, jusques à présent, toute l'attention et toute la circonspection que je devois avoir? ai-je pris garde à ne rien dire et à ne rien faire qui pût être nuisible aux personnes qui m'entendoient, ou qui étoient témoins de mes actions? Combien dans les rencontres ai-je débité de maximes, ai-je donné de conseils, ai-je inspiré de sentiments, ai-je approuvé de procédés contraires à l'esprit religieux et au devoir? combien ai-je montré d'indocilité, ai-je témoigné de mépris, ai-je fait de murmures ou de railleries malignes sur des choses qui n'alloient qu'au bien et qu'à entretenir la règle? C'étoient autant de scandales que j'ai dû me reprocher; et combien y en a-t-il d'autres dont je ne me suis jamais fait de scrupule, et dont je n'ai jamais pensé à m'accuser? J'ai déclaré mes péchés: mais combien y en avoit-il où la circonstance du scandale et du mauvais exemple étoit jointe, sans que j'en aie rien dit? Peut-être ne la connoissois-je point, ou n'y faisois-je nulle réflexion: mais mon ignorance ou mon oubli étoient-ils excusables? C'est sur quoi je dois m'écrier avec le prophète: *Lavez-moi, mon Dieu, purifiez-moi de mes péchés secrets et cachés. Pardonnez-moi, non seulement ceux que j'ai commis, mais ceux que j'ai fai commettre* (*Ps.* 18).

Second point. Malheur *à celui qui donne le scandale* (Matth., 18)! Cette malédiction est sortie de la bouche même de Jésus-Christ: c'est un anathème divin. Et il faut bien que le scandale soit un grand mal, puisqu'*il vaudroit mieux pour un homme qu'il fût précipité au fond de la mer, que de scandaliser le plus petit de ses frères* (Ibid.). Maxime générale et proposition universelle dont personne n'est excepté; car il n'y a personne qui ne doive l'exemple au prochain: *Que votre lumière luise aux yeux de tout le monde, afin que ceux qui verront vos bonnes œuvres en rendent gloire à Dieu* (Matth., 5).

Ainsi, malheur à moi en particulier, si je suis l'auteur de quelque scandale dans la communauté où je vis! car je la prive, autant qu'il est en moi, d'un des plus solides avantages de la profession religieuse,

qui est l'édification mutuelle et l'émulation du bon exemple. Je fais plus encore, puisqu'au lieu de contribuer à la régularité et à l'observance, je deviens un obstacle; et que souvent je suis cause, par mon exemple, que des abus s'introduisent, que d'utiles et d'anciennes pratiques s'abolissent peu à peu, que la discipline se relâche, et que des règles qui étoient auparavant en vigueur ne s'observent plus, ou ne s'observent que fort imparfaitement. N'est-ce pas de là qu'est venue la ruine spirituelle et la décadence de tant de sociétés très saintes dans leur première institution?

Que si le mal ne s'étend pas toujours si loin, du moins il n'y a que trop d'esprits faciles, et déja mal disposés, que mon exemple ne manque pas d'entraîner. Or malheur à moi, encore une fois, parceque je serai responsable à Dieu de tout cela, et qu'il m'en demandera compte! Quel trésor de colère, et quel poids dont je dois craindre d'être accablé! Malheur à moi qui, par mon expérience et par mon âge, devrois être un modèle pour ceux qui sont moins avancés; à moi qui, par le rang que je tiens, par l'autorité, le crédit, les talents que j'ai reçus de Dieu, par la créance que les autres ont en moi, devrois leur servir de guide et les conduire, et qui ne sers qu'à les égarer! Il ne faut qu'un religieux de ce caractère pour perdre toute une maison.

Mais, par-dessus tout, malheur à moi, si c'est par moi que commencent à s'établir certains usages, certains priviléges et certaines dispenses où la raison de la commodité, de la sensualité, de l'amour-propre, a beaucoup plus de part que celle d'une vraie nécessité! Autrefois toutes ces choses étoient inconnues, et peut-être sans moi n'y eût-on jamais pensé. C'est à moi de voir ce que j'aurai à dire quand Dieu m'en représentera toutes les suites, et qu'il me chargera de tous les dommages que la religion en aura soufferts. Les prétextes dont je m'appuie peuvent tromper les supérieurs qui me gouvernent, et me tromper moi-même : mais on ne trompe point Dieu.

TROISIÈME POINT. Comme il y a un scandale donné, il y a un scandale reçu; et malheur aussi à celui qui le reçoit et qui le prend! Car il le faut rejeter; et ce n'est point une excuse légitime auprès de Dieu, que le mauvais exemple qu'on a eu et qu'on a suivi. Ce fut l'exemple du premier ange qui engagea les autres dans son apostasie, et ils n'en ont pas moins été réprouvés. Il est vrai qu'un mauvais exemple est une tentation, et une des plus fortes tentations : mais ce n'est point une tentation au-dessus de nos forces; et puisque nous la pouvons vaincre, c'est un péché que d'y succomber.

Il ne suffit donc pas pour moi que je m'étudie à ne donner aucun scandale; mais il y a des règles que Dieu me prescrit contre les scandales qu'on me donne, et contre les mauvais exemples que j'aperçois autour de moi. 1. Je ne dois point m'en troubler : je puis bien m'en

affliger et en gémir ; mais mon zèle n'en doit point être refroidi, ni ma piété ébranlée. Car il n'y a rien là que Jésus-Christ ne nous ait prédit, ni rien par conséquent qui me doive surprendre. 2. Je dois même en profiter, regardant ces scandales et ces mauvais exemples dont j'ai à me garantir comme des épreuves de ma fidélité, et des occasions de témoigner à Dieu mon attachement inviolable. C'est dans l'occasion qu'on se fait bien connoître, et qu'on apprend à se bien connoître soi-même. 3. Je dois m'en éloigner, c'est-à-dire que je dois, autant que je le puis, m'éloigner des personnes dont je prévois que la société me seroit dommageable. Et il n'y a point à considérer si ce sont des personnes d'esprit et de mérite, ni si ce sont de mes amis : il faudroit même alors, selon l'Évangile, renoncer à mon père et à ma mère. Cela ne m'exempte pas de les honorer, de les aimer en Dieu, de leur rendre service et de les aider dans le besoin ; mais du reste, point de liaison ni de communication particulière. 4. Je dois m'y opposer prudemment, mais fortement ; avec modestie, mais avec ardeur ; avec charité, mais avec un saint mépris de tous les respects humains ; tenant ferme pour la règle et ne m'en départant jamais, quand même (ce que Dieu ne permettra pas) il n'y auroit que moi à la garder. 5. Enfin, je dois en tirer sujet de m'humilier devant Dieu : reconnoissant que de moi-même je ne suis que foiblesse et qu'imperfection, et que sans la grace divine je serois pire que tous les autres.

Conclusion. Quelle misère, mon Dieu! et faut-il donc qu'après avoir quitté le monde pour nous préserver de ses piéges, nous en trouvions jusque dans votre maison? Ce n'est qu'à nous-mêmes que nous devons nous en prendre. La religion est sainte, mais nous ne répondons pas toujours à sa sainteté. Faites par avance, Seigneur, ou plutôt aidez-nous à faire dès maintenant ce que feront vos anges dans votre jugement dernier, lorsque vous les enverrez pour enlever de votre royaume tous les scandales. Votre royaume sur la terre, ce sont particulièrement les communautés religieuses. N'y aurois-je été admis, et n'aurois-je place parmi votre peuple choisi, que pour le détourner de votre service par mes exemples, et pour ralentir sa ferveur ? Ne serois-je entré dans un état si parfait que pour m'y rendre plus coupable, et par moi-même, et par ceux que vous y avez appelés avec moi ? Ah ! mon Dieu, j'ai bien assez de mes propres péchés, sans y ajouter les péchés d'autrui.

Mais que seroit-ce encore, Seigneur, si, dans le saint asile où vous m'avez retiré, je venois d'ailleurs à me perdre par la contagion de certains exemples que j'y puis avoir ? Que seroit-ce, si, par une lâche condescendance, je me laissois emporter et séduire à ces exemples ; si je les imitois et je m'y conformois, au lieu de ne me conformer qu'à vos ordres et à vos adorables volontés ? Ma règle, ô mon Dieu, ma règle seule et telle que vous me l'avez imposée, ma règle dans

toute sa pureté, dans toute sa force et toute sa sévérité, voilà la route où je marcherai, voilà le conseil que j'écouterai, voilà l'oracle que je consulterai, et par qui je me conduirai. Quiconque me portera là, volontiers je m'unirai à lui et je le suivrai, parcequ'il me portera à vous. Mais quiconque aussi me détacheroit de là me détacheroit de vous, Seigneur; et sans balancer un moment je me séparerai de lui, parceque je ne veux jamais, pour qui que ce soit, ni en quoi que ce soit, me séparer de mon Dieu.

CONSIDÉRATION

SUR L'ORAISON MENTALE.

Ce qu'il y a particulièrement à considérer sur l'oraison mentale ou sur la pratique de la méditation se réduit à trois points, qui sont : ses avantages infinis et son importance, les défauts les plus communs qui en arrêtent le fruit, et les vains prétextes qui détournent de ce saint exercice, et qui le font négliger.

Premier point. Avantages et importance de l'oraison mentale. Le Juste vit de la foi, et nous ne nous sanctifions qu'autant que nous sommes remplis et touchés des maximes de l'Évangile et des grandes vérités du christianisme. Principe si universellement reconnu, que les gens du monde conviennent eux-mêmes qu'ils agiroient tout autrement qu'ils ne font, et qu'ils ne s'abandonneroient pas à tant de désordres, s'ils avoient plus de foi, ou s'ils étoient plus pénétrés de ce que la foi leur enseigne. Examinons la chose à fond, et reconnoissons-la telle qu'elle est, nous trouverons que ce manque de foi, d'une foi vive et animée, n'est pas seulement la source des déréglements qu'on voit dans le monde, mais des relâchements qui se glissent dans la vie religieuse. Ce n'est pas qu'on ne croie : mais on n'a pas une certaine conviction, une certaine vue qui frappe, et qui rend les objets presque aussi sensibles que s'ils étoient présents.

Or voilà ce qui s'acquiert par l'oraison. A force de se retracer dans l'esprit les vérités de la foi, de méditer les perfections et les grandeurs de Dieu, ses miséricordes et ses vengeances, ses récompenses et ses châtiments ; de considérer par ordre et dans une méthode suivie tous les mystères de Jésus-Christ, sa doctrine, sa loi, sa morale, ses exemples; de tirer de là d'utiles leçons et des règles de conduite : toutes ces idées s'impriment profondément dans l'ame. On les porte partout, et l'on en a partout la mémoire prompte et récente. On apprend ce qu'on doit à Dieu, ce qu'on doit au prochain, ce qu'on se doit à soi-même. On prend des pensées supérieures à celles dont on s'étoit laissé prévenir, et l'on découvre ses erreurs, ses illusions, ses faux jugements. Ce que l'oraison sur cela n'a fait un jour qu'ébaucher, elle le perfectionne dans un autre et l'achève. La grace soutient tout, et répand ses lumières avec d'autant plus d'abondance, que l'o-

raison est plus fréquente et plus constante : de sorte que les vérités auparavant les plus obscures, et qu'on avoit plus de peine à concevoir, se présentent en certains moments avec une telle clarté, qu'il semble qu'on en ait la connoissance la plus parfaite et une espèce d'évidence.

Ce n'est pas assez : car la liaison étant aussi intime qu'elle l'est entre l'esprit et le cœur, ces vérités, ou plutôt l'impression de ces vérités, passe de l'un à l'autre. Le cœur s'enflamme, et, comme disoit de lui-même le Roi-prophète, *le feu s'allume dans la méditation* (*Ps.* 38). On s'élève à Dieu, on s'affectionne à ses devoirs, on se reproche ses infidélités, on prend des mesures pour l'avenir, et l'on sort de l'oraison tout renouvelé et tout changé. C'est par où les Saints sont parvenus à une si haute perfection, et c'est là le chemin qu'ils ont tracé à tous les disciples qu'ils formoient et qui aspiroient à la sainteté. Aussi tous les instituteurs des ordres religieux y ont-ils spécialement recommandé et expressément établi la pratique de l'oraison. Ils avoient du reste des vues différentes, et ils étoient diversement inspirés, pour composer cette admirable variété de réglements et d'observances, qui fait un des plus beaux ornements de l'Église : mais sur le point de l'oraison et de sa nécessité, ils se sont tous accordés et n'ont tous eu qu'un même esprit.

Et l'on peut dire en effet qu'il est comme impossible qu'une ame se dérange, lorsqu'elle est assidue à l'oraison; ou si quelquefois Dieu permet qu'elle s'oublie, l'oraison est pour elle une ressource immanquable. Mais d'où vient le désordre de plusieurs personnes, même religieuses, et par où commencent-elles à se dérégler, jusqu'à tomber dans des égarements pitoyables et scandaleux? c'est en quittant l'oraison. Par-là elles s'éloignent de Dieu, et perdent tout sentiment de piété. Par-là elles se réduisent dans une sécheresse, dans une froideur et une indifférence mortelle. Par-là elles se privent des plus solides consolations, qui sont les consolations intérieures, et se dégoûtent ainsi de leur état. Par-là elles demeurent livrées à toutes leurs passions, et à toutes les attaques de l'ennemi; et l'on n'a vu que par trop d'épreuves où tout cela aboutit, et quelle en est la fin malheureuse.

Second point. Défauts plus communs qui arrêtent le fruit de l'oraison. Premièrement, on y va sans préparation, contre la parole du Saint-Esprit : *Préparez votre ame avant la prière, et ne soyez pas comme un homme qui tente Dieu* (*Eccles.*, 18). C'est demander à Dieu qu'il change la conduite ordinaire de sa providence, et par conséquent qu'il fasse un miracle en notre faveur, que d'attendre de lui qu'il se communique à nous dans la méditation, lorsque nous ne prenons nul soin de nous y disposer. Or il y a une préparation éloignée et une préparation prochaine. La préparation éloignée, c'est dans l'usage de la vie un recueillement habituel, et l'esprit de retraite, autant qu'il peut

s'accorder avec notre condition et la situation présente où nous sommes. La préparation prochaine, c'est ce qui se fait quelque temps avant l'oraison, ou au temps qu'on la commence : par exemple, prévoir la matière dont on doit s'occuper, l'arranger et la diviser, se mettre en la présence de Dieu, invoquer le Saint-Esprit, se rappeler à soi-même, et se dégager de toutes les pensées qui pourroient nous distraire. Il y en a qui récitent pour cela quelques courtes prières, et chacun peut suivre là-dessus ce que sa dévotion particulière lui inspire : mais en général il n'y a guère de fond à faire sur l'oraison, si nous n'y apportons de notre part les dispositions convenables.

Secondement, on y va sans nulle vue et nul dessein d'en profiter. Pourvu qu'on ait rempli l'heure marquée, qu'on se soit assemblé avec la communauté et qu'on y ait été présent beaucoup plus de corps que d'esprit ; qu'on ait même fait quelques réflexions assez légères, et produit quelques actes qui ne tendent à rien, on est content. Mais *la sagesse*, cette sagesse céleste qui nous sanctifie, *ne se découvre qu'à ceux qui la desirent et qui la cherchent* (*Eccles.*, 4).

Troisièmement, on se met à l'oraison sans se proposer aucun sujet, et l'on se laisse conduire, dit-on, à l'Esprit de Dieu. Mais cet Esprit, toujours réglé et mesuré dans ses divines opérations, n'agit point au hasard. S'il y a des ames qu'il transporte tout-à-coup, c'est une grace sur laquelle on ne doit pas compter. Cette grace même, ces ames ne l'ont communément obtenue qu'après s'être long-temps exercées dans les sujets les plus ordinaires. Qu'arrive-t-il donc ? c'est que l'imagination n'ayant rien qui la fixe, elle s'égare sans cesse ; et que l'esprit embrassant tout, il se trouve à la fin tout aussi vide qu'il l'étoit d'abord.

En quatrième lieu, si l'on choisit quelque sujet, on donne dans un autre écueil, qui est de vouloir porter trop haut son premier vol, et de ne s'attacher dès les commencements qu'à certains sujets plus sublimes et plus relevés. Il y a là souvent beaucoup d'orgueil et de présomption ; du moins il y a bien de l'illusion. On se repaît de belles spéculations, mais dont on voit peu d'effets dans la pratique. Quand il plaît à Dieu de nous ravir, comme saint Paul, au troisième ciel, suivons le mouvement de sa grace ; mais de nous-mêmes marchons pas à pas, et prenons les routes les plus battues : ce sont les plus sûres. La bonne oraison est celle qui nous rend plus réguliers, plus humbles, plus charitables, plus patients, plus mortifiés.

En cinquième lieu, dans les sujets du reste les plus propres et les plus solides, on s'arrête trop aux raisonnements, et l'on ne s'entretient point assez dans les affections et les sentiments. Il est nécessaire avant toutes choses de convaincre l'esprit ; mais il est encore plus important d'exciter ensuite le cœur et de l'émouvoir. Car c'est dans le cœur que se forment les résolutions, et c'est par les résolutions qu'on passe à l'action.

En sixième lieu, à l'égard même de ces résolutions, il y a une

erreur d'autant plus dangereuse, qu'elle est plus subtile et plus spécieuse : c'est de s'en tenir à des propositions universelles et indéterminées, au lieu de descendre au détail de notre vie et à certains points essentiels qui nous regardent personnellement, et qui demandent actuellement notre attention. Ce détail est d'une extrême utilité; et si l'on y entroit, on ne manqueroit pas si tôt de matière dans l'oraison, et l'on auroit chaque fois un grand champ à parcourir.

En septième et dernier lieu, le défaut capital que nous avons à corriger dans l'exercice de l'oraison, et le principal obstacle au fruit que nous en pouvons retirer, c'est un fonds de paresse naturelle et de négligence à quoi l'on se livre, et qu'on ne s'efforce point de vaincre. Pour faire oraison, il faut s'appliquer, et toute application coûte : or c'est justement ce qu'on ne veut point. On voudroit qu'il n'en coûtât ni violence, ni combat, ni travail, pour se recueillir, pour s'animer, pour se réveiller de l'assoupissement et de la langueur où l'on est. Jacob n'obtint la bénédiction de l'ange qu'après avoir lutté contre lui pendant une nuit entière; et en vain espérons-nous que Dieu bénisse notre oraison, tandis que nous y demeurons dans une nonchalance et une oisiveté volontaire.

Troisième point. Faux prétextes qui détournent de l'exercice de l'oraison. Les uns allèguent pour excuse qu'ils ont trop d'affaires, et qu'ils n'ont pas le temps de s'adonner à l'oraison ; les autres, qu'ils y sont trop distraits, et qu'ils ne peuvent retenir la vivacité de leur esprit; d'autres, qu'ils s'y trouvent en de continuelles aridités, et qu'ils tarissent dans un instant; plusieurs, qu'ils s'y ennuient, et que cet ennui les en dégoûte ; enfin quelques uns, que l'oraison est trop difficile pour eux, et qu'ils ne s'en jugent pas capables. Voilà ce que disent la plupart des gens du monde, et ce qu'on entend même dire à des personnes religieuses. Mais si l'on étoit de bonne foi avec soi-même, et qu'on ne cherchât point à se tromper, on reconnoîtroit bientôt la vanité de ces prétextes, dont on s'autorise pour se dispenser de l'oraison.

Et d'abord, bien loin que la multitude des affaires soit là-dessus une dispense légitime, c'est au contraire ce qui nous impose une obligation plus étroite de rentrer de temps en temps en nous-mêmes, et de nous servir de l'oraison comme d'un préservatif contre nos fréquentes occupations, et contre la dissipation qu'elles peuvent causer. Plus les Saints étoient chargés de soins, et même de soins tout spirituels, plus ils pensoient devoir s'attacher à l'oraison. Ils savoient en trouver le temps : qui nous empêche de le trouver aussi bien qu'eux? De plus, il n'est point d'esprit si vif et si distrait qui ne puisse faire quelque réflexion. On en fait tant d'inutiles et de nuisibles : pourquoi n'en feroit-on pas de sérieuses et de salutaires? Il est vrai que les uns ont sur cela plus de peine que les autres; mais il n'y auroit qu'à la

vouloir prendre, cette peine, et qu'à savoir un peu se surmonter et se contraindre. D'ailleurs, malgré toutes les distractions, l'oraison nous sera toujours utile, dès que ce ne sera pas des distractions volontaires, et que nous ferons effort pour les rejeter. Nous aurons devant Dieu le mérite de les avoir combattues, et il nous restera toujours quelque teinture des saintes vérités que nous aurons tâché de méditer.

Il en est de même des sécheresses et des aridités. Ne manquons à rien de tout ce qui dépend de nous, et confions-nous en Dieu. C'est de cette sorte qu'il éprouve notre fidélité et notre constance. Si nous nous rebutons, nous perdons tout; mais si nous persévérons dans la prière, il a ses moments pour nous écouter et pour nous dédommager. Quoi qu'il en soit, humilions-nous en la présence du Seigneur, et imitons ce saint solitaire dont toute l'oraison consistoit à redire sans cesse ces courtes paroles : *Vous qui m'avez créé, ayez pitié de moi.* Ce ne sera point là un temps perdu. Ajoutez que c'est une œuvre de mortification fort agréable à Dieu, que d'accepter en esprit de pénitence, et de soutenir l'ennui et le dégoût que donne quelquefois l'oraison. Jésus-Christ, la veille de sa passion, pria sans goût, et même dans une désolation entière : unissons-nous à lui; et quand notre oraison ne nous seroit bonne alors qu'à pratiquer la patience et toutes les vertus que la patience renferme, cela seul ne seroit pas un petit gain pour nous, et nous devrions l'estimer comme un profit très considérable.

Enfin, il ne faut point nous former une idée si parfaite de l'oraison, que nous désespérions d'y atteindre. Elle est à la portée de tout le monde, et la science humaine n'y est pas d'un grand secours. Car il ne s'agit point de discourir beaucoup; mais avec une seule pensée, et une pensée très commune, l'ame la plus simple peut se porter à Dieu de la manière la plus affectueuse et la plus ardente. Or c'est cette union intérieure de l'ame avec Dieu qui fait toute l'excellence et tout le prix de l'oraison. Il n'est question que d'une bonne volonté : apportons-la au pied de l'oratoire, et tout nous deviendra praticable et profitable.

TROISIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

DE LA TIÉDEUR DANS LE SERVICE DE DIEU.

Quia tepidus es, incipiam te evomere.
Parce que vous êtes tiède, je vais commencer à vous rejeter. *Apoc.*, chap. III.

Premier point. En peu de paroles saint Bernard décrit admirablement l'état de tiédeur : *Il n'y a guère de communautés religieuses où l'on ne trouve des ames lâches et languissantes, qui portent le joug de la religion, mais qui le portent de mauvaise grace; qui tâchent, autant*

qu'elles peuvent, ou de le secouer, ou d'en diminuer la charge; qui ont sans cesse besoin d'aiguillon pour les piquer, et de correction pour les redresser; qui s'abandonnent à la vaine joie, qui se laissent abattre à la tristesse, dont la componction dure peu, dont la conversation est toute mondaine; qui n'ont que des pensées charnelles et animales, c'est-à-dire qui ne pensent qu'à elles-mêmes et à leurs commodités, qu'à ce qui peut leur plaire et les contenter; *qui obéissent sans vertu, qui prient sans attention, qui parlent sans circonspection, qui lisent sans en tirer aucun fruit pour leur édification* (Bern.). On voyoit dès le temps de saint Bernard des religieux de ce caractère: mais aussi dès-lors comment les regardoit-on? comme des religieux de nom, sans l'être d'effet. Voilà le portrait qu'en faisoit ce grand Saint: n'est-ce pas le mien? Du moins est-ce à moi d'en bien considérer tous les traits, et d'examiner si je ne dois pas m'y reconnoître.

Or le désordre le danger de cette tiédeur spirituelle consiste en ce queles tièdes ne sont pas même touchés de leur état. Ils ne s'estiment pas grands pécheurs: 1° parcequ'au lieu de penser au mal qu'ils font, et au bien qu'ils devroient faire et qu'ils ne font pas, ils ne pensent communément qu'au mal qu'ils ne font pas, et au peu de bien qu'ils font; 2° parcequ'au lieu de se comparer avec ceux qui dans la religion sont plus fervents, plus réguliers qu'eux, ils ne se comparent qu'avec d'autres qui le paroissent moins; 3° parceque, dans cette comparaison qui les flatte et qui les trompe, ils se disent, avec la même confiance que le pharisien, qu'ils n'ont pas tels et tels défauts de celui-ci et de celui-là. D'où il arrive qu'en servant Dieu très lâchement, ils se rendent encore des témoignages avantageux d'eux-mêmes, comme s'ils accomplissoient toute justice.

État bien funeste, puisque, selon la parole du Saint-Esprit, un état encore plus mauvais (c'est celui du péché) lui seroit néanmoins préférable. Et en effet, il eût mieux valu pour certaines ames qu'elles fussent tombées dans un péché grossier et grief, que dans cette vie tiède et relâchée; car elles n'auroient pas long-temps soutenu les remords de ce péché. Ce péché, en les humiliant, et en les effrayant par son énormité, les eût bientôt forcées à se convertir; au lieu qu'elles ne se font aucun reproche ni aucun scrupule de leur tiédeur. C'est de là que tous les maîtres de la vie chrétienne et religieuse ont conclu qu'il étoit plus difficile de sortir de l'état de tiédeur, que de l'état du vice et du libertinage; et entre les autres, Cassien témoigne qu'il avoit vu un grand nombre de mondains devenir, par leur conversion, des hommes fervents et spirituels; mais qu'il n'avoit jamais vu le même changement dans des religieux tièdes. Cette expérience ne doit-elle pas me faire trembler?

État encore d'autant plus à plaindre, qu'il nous rend le joug du Seigneur plus pesant. Tandis que l'ame fervente le porte avec une sainte allégresse, parceque l'onction de la grace lui adoucit tout, l'ame

tiède en sent au contraire tout le poids, et n'y éprouve que de la peine. Châtiment visible de Dieu, qui dès ce monde punit la tiédeur par la tiédeur même. Mais il ne s'en tient pas là ; et, selon qu'il s'en explique lui-même, la tiédeur lui devient si insupportable, qu'elle le provoque à une espèce de vomissement, dont la seule idée fait horreur. Il ne rejette pas encore absolument une ame tiède, mais il *commence à la rejeter*, en s'éloignant d'elle. Cette tiédeur est donc un commencement de réprobation ; et que me faut-il davantage pour travailler à m'en retirer ? Attendrai-je que je sois tout-à-fait réprouvé de Dieu ?

Second point. Après avoir considéré le malheur et le désordre de l'état de tiédeur, si j'en veux connoître les causes, je dois les chercher dans moi-même ; car cet état ne peut se former dans moi sans que j'en sois librement et volontairement le principe. Je dois donc me l'imputer, et le comble de l'injustice seroit de vouloir l'attribuer à Dieu. Dieu permet bien quelquefois qu'une ame sainte tombe dans des états de sécheresse ; mais ces états de sécheresse, suivant les vues de Dieu, ne servent qu'à la purifier, qu'à la détacher des consolations sensibles, qu'à la perfectionner dans son amour. Ainsi, il ne faut pas confondre ces sécheresses avec la tiédeur. L'ame sainte et fervente gémit de ces sécheresses ; mais l'ame tiède et lâche ne gémit point de sa langueur. L'une est dans un état violent, dont elle est innocente ; mais l'autre est dans un état qu'elle aime, et dont elle est coupable. Voici comment.

Une des causes de la tiédeur, c'est la facilité à omettre les exercices ordinaires de piété : l'oraison, la lecture, la communion, les examens de conscience, les œuvres de pénitence et de mortification. La moindre affaire en détourne ; le moindre empêchement est un prétexte pour s'en exempter, du moins pour les interrompre, pour les différer et les remettre à un autre temps, c'est-à-dire pour ne les point faire du tout. Combien de fois cela m'est-il arrivé ? combien de fois ai-je quitté Dieu pour le monde ? combien de fois pour de vains sujets, et souvent sans nul sujet, ai-je abandonné mes pratiques ? Dois-je m'étonner, après cela, si je suis tiède ? et comment ne le serois-je pas ? Quand un homme du monde se plaint d'avoir peu de foi : Le moyen que vous en ayez ! lui dit-on ; vous ne faites rien de tout ce qu'il faut pour la fortifier et pour l'animer. De même dois-je me dire : Le moyen que je ne perde pas l'esprit de dévotion et de ferveur, lorsque je ne m'assujettis à rien de tout ce qui peut le conserver ?

On ne va pas néanmoins d'abord jusqu'à se dispenser de tous ses exercices et de tous ses devoirs ; mais on ne s'en acquitte qu'avec négligence, et c'est une autre cause de la tiédeur. On vit, à ce qu'il paroît, comme les autres, et l'on se conforme à l'ordre d'une communauté, mais sans recueillement et sans esprit intérieur. On est dans

une disposition habituelle à se répandre au-dehors et à se dissiper. Or est-il possible que, dans ce trouble et dans cette diversité d'objets dont on se remplit, on ne laisse pas peu à peu s'éteindre le zèle de sa perfection ; et qu'à mesure que ce zèle s'amortit, on ne vienne pas à se ralentir et à déchoir? Je n'en puis que trop bien juger, et mon exemple ne m'en convainc que trop sensiblement.

Mais ce n'est pas là encore la première source du mal, et il tire son origine de plus haut. La cause essentielle de la tiédeur, quoique la plus éloignée, c'est le mépris des petites choses. Voilà par où l'on commence à dégénérer. Au lieu de se souvenir qu'il n'y a rien de petit en ce qui concerne l'honneur de Dieu et le culte qui lui est dû, que la perfection ne consiste pas tant dans les grandes choses que dans les petites, que c'est même une grande chose que d'être fidèle dans les petites choses, et que c'est enfin par les petites choses que les grandes se maintiennent ; au lieu d'envisager tout cela, on se lasse de ces menues observances, on ne les croit bonnes que pour les commençants, on n'y prend plus garde, et de ce degré l'on descend bientôt à un autre, jusqu'à ce qu'on en soit venu à un attiédissement parfait. Ah! si, depuis ces jeunes années où je suis entré au service de Dieu, j'avois toujours eu la même attention et la même vigilance sur les moindres manquements et les moindres infidélités, que j'aurois fait de progrès! Hélas! bien loin d'avoir ainsi avancé, ce seroit beaucoup pour moi si j'étois au moins tel présentement que je l'ai été dans ce premier temps d'épreuve et de noviciat!

Troisième point. La tiédeur n'est point, après tout, absolument irremédiable. Il est difficile d'en guérir; mais, avec l'assistance divine, ce n'est point une guérison au-delà de mon pouvoir. On en voit peu d'exemples ; mais on en voit, et Dieu veut que je sois du nombre. Voilà pourquoi il m'a inspiré le desir de cette retraite : et quels sont les remèdes dont je puis user ? Ils se rapportent tous à deux chefs : l'un de pure réflexion, et l'autre de pratique.

Quant à la réflexion : 1. C'est de considérer souvent la grandeur du Dieu que je sers ; ce qu'il m'est, et ce que je lui suis. Ce qu'il m'est : mon souverain, mon juge, mon créateur ; comment mérite-t-il donc d'être servi? Ce que je lui suis : son sujet, son esclave, sa créature ; comment exige-t-il donc que je le serve? C'étoit le motif par où saint Paul excitoit la ferveur des premiers chrétiens : *Je vous conjure de marcher dans la voie de Dieu d'une manière digne de Dieu* (Colos., 1). Règle excellente, et remède infaillible contre la tiédeur : penser, parler, prier, s'occuper, vivre toujours *d'une manière digne de Dieu*. 2. C'est de considérer comment on sert les grands du monde. Car la conduite du monde est pour moi une leçon continuelle ; et je dois rougir en me comparant avec tant de mondains que l'intérêt ou l'ambition attachent aux puissances du siècle. Je dois m'humilier et me confondre

d'avoir si peu de zèle pour Dieu, tandis qu'ils témoignent tant d'ardeur pour des hommes et des maîtres mortels. 3. C'est de considérer dans chaque action religieuse son importance, et le bien inestimable qu'elle me peut procurer. Cette action que je fais ou que je vais faire, c'est l'œuvre de Dieu. Selon que je l'aurai faite plus ou moins saintement, j'en aurai une récompense plus ou moins abondante. Elle peut me mériter une gloire éternelle. Ce sont ces pensées et d'autres semblables, qui chaque jour et presque à chaque moment embrasoient d'un feu nouveau ces saints religieux du même ordre et de la même profession que moi, dont on m'a raconté les vertus, et que je dois me proposer pour modèles.

Quant à la pratique, le remède le plus efficace pour me réveiller de mon assoupissement et de ma tiédeur, c'est d'en détruire les causes, et de leur opposer des principes tout contraires : car les contraires se guérissent par les contraires. Par exemple, c'est de reprendre tous les exercices dont l'omission m'a été si préjudiciable, et de m'y rendre désormais plus exact et plus assidu. C'est d'y apporter tout le soin et toute l'application qui dépend de moi, et dont je suis capable. C'est de ne manquer à rien, pas même aux plus petits devoirs et aux plus petites règles : surmontant toutes les difficultés, m'élevant au-dessus de toutes mes répugnances, consentant, s'il le faut, à servir Dieu toute ma vie sans consolation et sans onction : trop heureux qu'il daigne bien encore à ce prix me recevoir.

Conclusion. Dans ce sentiment, ô mon Dieu, et dans cette préparation de mon cœur, je reviens à vous avec confiance. Malgré toutes mes lâchetés et toutes mes tiédeurs, j'ose encore me flatter que vous n'avez point retiré de moi votre miséricorde. Vous le pouviez, Seigneur, vous m'en aviez menacé, et je le méritois : mais vos menaces jusques à présent n'ont été que des avertissements pour moi ; et puisque vous m'appelez aujourd'hui tout de nouveau et plus fortement que jamais, je ne puis douter que vous ne vouliez me faire rentrer dans la voie de vos fidèles serviteurs, et me remettre dans la sainte ferveur que j'ai perdue. Qu'il en soit, mon Dieu, comme vous le souhaitez et comme vous l'ordonnez ; et qu'il en soit comme je le veux moi-même et comme j'en forme devant vous le dessein.

Ce n'est pas, Seigneur, pour la première fois que j'ai pris de pareilles résolutions, ni pour la première fois que je vous ai fait de telles promesses. Celles-ci ne seront-elles point comme les autres? A consulter le passé, j'ai tout à craindre de ma foiblesse dans l'avenir : elle est extrême. Mais quoi, Seigneur, languirai-je donc toujours? N'est-il donc pas temps d'être à vous comme j'y dois être? n'est-il pas temps d'agir en religieux, puisque j'en porte l'habit, et que j'en ai contracté l'engagement solennel? Ne vous ai-je pas assez dérobé de mes années? ne m'en suis-je pas assez dérobé à moi-même? Car c'est

me les dérober à moi-même, que de les dérober à mon avancement et à la sanctification de mon ame. Faudra-t-il que je traîne jusqu'à la fin de mes jours une vie imparfaite, sans régularité, sans fruit, sans mérite? Vous me faites encore entendre sur cela votre voix, Seigneur, et les reproches de ma conscience: mais si je n'en profitois pas, si je ne prenois pas une bonne fois mon parti, où en viendrois-je peut-être? A tomber dans l'état de cette tiédeur complète et achevée, qui ne ressemble que trop à l'aveuglement et à l'endurcissement où vous livrez certains pécheurs. Que dis-je, mon Dieu? Vous ne le permettrez pas: vous m'aiderez à me relever, vous me donnerez la main, et vous me seconderez dans mon retour. C'est par votre grace que je vais embrasser une vie toute nouvelle, et par votre grace que je la soutiendrai.

SECONDE MÉDITATION.

DE L'ABUS DES GRACES.

Hortamur vos ne in vacuum gratiam Dei recipiatis.
Nous vous exhortons de ne pas recevoir en vain la grace de Dieu. 1. *Cor.*, chap. VI.

PREMIER POINT. Il est de la foi que Dieu me demandera compte de toutes les graces que j'ai reçues et que je reçois continuellement de lui. Car ces graces sont des talents qu'il me confie, mais qu'il veut que je fasse profiter. Ce ne sont point des graces sans retour; mais des fonds d'obligation que je contracte avec Dieu, et cela s'entend de toutes sortes de graces, de quelque nature qu'elles soient. Il est encore de la foi que plus j'en reçois, plus j'aurai de comptes à rendre; car chaque grace, par l'usage que je suis obligé d'en faire, doit fructifier en moi, et rapporter à Dieu un degré de gloire. *Vous m'avez donné cinq talents, dit le bon serviteur à son maître; en voilà cinq autres que j'y ai ajoutés et que j'ai gagnés* (MATTH., 25).

De là il s'ensuit que plus Dieu me favorise de ses graces, plus je dois être humble et fervent dans son service. Humble parceque je les reçois, et que j'en dois répondre à Dieu: car peut-on se glorifier d'un bien qu'on ne tient pas de soi, et dont on est comptable? Fervent, parceque c'est uniquement par-là que je puis m'acquitter envers Dieu des dettes immenses dont je suis chargé, en conséquence des graces infinies qu'il m'a faites. Or il est évident qu'en qualité de religieux j'ai reçu de Dieu plus de graces, et des graces plus abondantes, plus particulières, que les chrétiens du siècle. Je serois le plus aveugle et le plus ingrat des hommes, si je n'en convenois pas. Il est donc vrai que je suis beaucoup plus redevable à Dieu que les chrétiens du siècle, et qu'il attend beaucoup plus de moi.

Je tremble quelquefois pour ceux d'entre les gens du monde à qui Dieu donne de grands biens de fortune, et qu'il élève à de grands honneurs. Hélas! je dois plutôt trembler pour moi-même, après tant de biens, non pas temporels, mais spirituels et d'un plus grand prix, que Dieu m'a mis dans les mains, et sur quoi il me ju-

gera. Pourquoi Jésus-Christ pleura-t-il sur Jérusalem ? Ce ne fut point en vue du supplice qu'il y alloit endurer, mais en vue de tant de graces dont cette nation infidèle avoit été pourvue, et dont elle avoit abusé. Voilà ce qui le toucha de compassion, parcequ'il prévit de quelles calamités et de quels malheurs l'abus de ces graces seroit suivi. Ne lui ai-je pas donné plus de sujet encore de répandre sur moi des larmes ? Les réprouvés dans l'enfer pleureront éternellement les graces qu'ils auront perdues ; ils souhaiteront éternellement de pouvoir réparer cette perte, et leur désespoir sera de penser qu'elle est irréparable pour eux. Il faut que leur exemple m'instruise, et que leur désespoir même serve à ranimer mon espérance. Tandis que, par le bon emploi des graces présentes, je puis réparer l'abus des graces passées, il faut que mon espérance, soutenue de ma pénitence, soit ma ressource auprès de Dieu.

Second point. Il y a plus d'une sorte de graces. Il y en a d'extérieures, et il y en a d'intérieures. Sans parler des dons naturels, les graces extérieures ce sont les moyens de salut que Dieu nous fournit. Ces moyens ne m'ont jamais manqué, ou pour mieux dire Dieu me les a prodigués en quelque manière dans l'état religieux. A quoi m'ont-ils servi ? à quoi m'ont servi tant d'oraisons, tant de lectures, tant de confessions, tant de communions, tant d'instructions, d'exhortations, de remontrances, d'avertissements charitables, tant de bons exemples ? J'ai abusé de tout cela, et Dieu me reprochera cet abus. J'en ai abusé en me rendant tout cela inutile, et me faisant peut-être de tout cela une matière de péché. Voilà ce que je ne puis assez déplorer en la présence de Dieu et dans l'amertume de mon ame.

Oui, Dieu me reprochera l'inutilité de tant de moyens les plus excellents et les plus propres à me sanctifier. *Qu'on le coupe*, dit le maître de l'Évangile parlant du figuier infructueux, *et qu'on l'arrache. Pourquoi occupe-t-il la terre inutilement* (Luc, 13) ? Ce figuier, n'est-ce pas moi-même ? et cette parabole ne me fait-elle pas entendre de quoi je suis menacé, si je continue à ne point profiter de tant de secours que la religion me donne, et malgré lesquels j'y demeure comme un arbre stérile ? J'y remplis en vain une place qui seroit bien mieux occupée par une ame fidèle.

En effet, tous ces moyens de salut et de perfection ont sanctifié des millions d'ames religieuses ; et moi, depuis tant d'années que j'en puis user, ils ne m'ont rendu ni plus exact, ni plus vigilant, ni plus mortifié, ni plus détaché du monde et de moi-même. Ces moyens auroient converti des peuples entiers d'idolâtres, et ils n'ont pas corrigé dans moi un seul défaut, ni ne m'ont pas fait acquérir une vertu. *Malheur à vous, Corozaïn, parceque si Tyr et Sidon avoient vu les mêmes miracles que vous, il y a long-temps que ces villes criminelles se seroient reconnues et qu'elles auroient fait pénitence* (Matth., 11).

Cette malédiction me regarde, et l'application en est bien naturelle et bien juste. Non seulement Dieu me reprochera l'inutilité de ces moyens si salutaires, mais l'abus formel que j'en fais, lorsque, par ma faute, ils me deviennent même une matière de péché. Car ces moyens, si fréquents et si présents dans ma profession, ne peuvent être des moyens indifférents. Du moment qu'ils me sont inutiles, j'en suis plus coupable et plus condamnable. Suivant cette mesure, quel trésor de colère ai-je amassé contre moi; et ne dois-je pas craindre qu'il ne m'accable, si je ne prends soin de le diminuer? Hélas! bien loin de le diminuer, je ne fais que l'augmenter tous les jours.

Troisième point. Outre les graces extérieures, il y en a d'intérieures; et ces graces intérieures, c'est tout ce que le Saint-Esprit opère en moi, pour me faire connoître les voies de Dieu, et pour me les faire aimer : tant de lumières dont il m'éclaire, tant de vues qu'il me donne de mes devoirs, tant d'inspirations secrètes, tant de bons desirs, tant de remords de ma conscience, tant de mouvements par où il me presse de tenir une autre conduite et de mener une vie plus religieuse. En résistant à toutes ces graces, qu'ai-je fait? Selon le langage de l'apôtre saint Paul, j'ai résisté au Saint-Esprit même, qui est l'esprit de grace; je lui ai fait outrage, j'ai foulé aux pieds le sang de Jésus-Christ, j'ai anéanti par rapport à moi le mérite de sa croix, dont la moindre grace a été le prix.

Abus que Dieu punit dès à présent par la soustraction de ces mêmes graces. Je les néglige, et il me les ôte; je les méprise, et il me les retire. N'est-il pas en cela, comme en tout le reste, souverainement équitable? Châtiment sans miséricorde, puisque cette soustraction de graces est un mal pur, et sans mélange d'aucun bien. Châtiment que j'ai déja peut-être éprouvé, et que j'éprouve : car n'est-ce pas de là que je n'ai plus certains sentiments de Dieu que j'avois autrefois, et que ma conscience ne me fait plus certains reproches qu'elle me faisoit? Je suis dans un relâchement visible, et cependant j'y vis tranquille et en paix. Cette paix est pire que tous les troubles.

Mais châtiment à quoi surtout nous expose l'abus de certaines graces d'élite, qui font dans l'ordre du salut et de la sanctification de l'ame comme une espèce de crise, semblable à celle qui arrive dans l'ordre de la nature et dans les maladies du corps. Car il y a des jours d'une bénédiction particulière de la part de Dieu, tels que peuvent être pour moi ces jours de solitude et de retraite.

Abuser de ces sortes de graces, c'est la chose la plus dangereuse, et qui peut avoir les conséquences les plus funestes. Saint Augustin, et une infinité d'autres comme lui, étoient perdus, s'ils n'eussent profité des moments où, par une providence singulière, Dieu avoit attaché la grace de leur conversion. Et combien de religieux sont tombés dans les plus déplorables égarements, pour n'avoir pas, en

certaines conjonctures, répondu à Dieu, qui les appeloit, et qui les sollicitoit de reprendre le soin de leur perfection, qu'ils avoient abandonné?

Conclusion. Vous me parlez encore, Seigneur, et ce que j'entends au fond de mon cœur, ce que j'y ressens, ne peut être l'effet que de votre grace. Heureux que vous ne m'ayez pas délaissé après tant de résistances, ni fermé le sein de votre miséricorde! Mais pour cette fois ne me rendrai-je pas enfin, et m'obstinerai-je aveuglément à ma perte, lorsque vous travaillez si charitablement et si constamment à mon salut?

Soyez mille fois béni, mon Dieu, de tous les moyens que j'ai eus, par votre providence, dans mon état, pour m'y avancer, et pour en acquérir toute la sainteté. Je ne puis vous en glorifier assez, ni assez vous en témoigner ma reconnoissance très sincère et très affectueuse. Mais ce qui fait à votre égard le sujet de mes actions de graces et des louanges éternelles que je vous dois, c'est par rapport à moi le sujet de ma douleur; et plaise à votre bonté infinie que ce ne soit pas dans l'éternité le sujet de ma confusion et de mon repentir!

Je croyois, Seigneur, n'avoir à craindre devant vous que mes péchés; mais je vois que vos graces sont encore plus à craindre pour moi que mes péchés mêmes; ou plutôt que mes péchés ne sont à craindre pour moi, qu'à cause de vos graces. Car si je n'avois reçu de vous nulles graces, mes péchés ne seroient plus péchés, et je serois à couvert de votre colère et de vos vengeances. Dois-je vous demander pour cela que vous me les enleviez, toutes ces graces, et que vous en interrompiez le cours? Hé! Seigneur, où en serois-je alors, et que ferois-je sans vous? Non, mon Dieu, ne m'en retranchez rien, et daignez au contraire les redoubler : c'est toute ma richesse et tout mon espoir. Mais voici ce que je dois conclure, et ce que je conclus en effet: de les faire toutes désormais valoir, autant qu'il dépendra de ma fidélité et d'une pleine correspondance; de n'en plus arrêter les divines impressions, et de ne leur plus prescrire de bornes dans les vues saintes et les desseins qu'elles m'inspireront; d'agir tout le reste de ma vie, et de vous servir selon toute l'étendue et toute l'efficace des moyens dont vous avez bien voulu me gratifier, et dont vous voulez bien ne me pas priver. Ainsi je le promets, ô mon Dieu! et dans la même résolution que votre prophète, ainsi j'en fais entre vos mais le serment, et je le jure en votre présence.

TROISIÈME MÉDITATION.

DE LA PERTE DU TEMPS.

Dùm tempus habemus, operemur bonum.
Faisons le bien, tandis que nous en avons le temps. *Galat*,, chap. VI.

Premier point. Il n'est rien de plus précieux que le temps, puis-

que c'est le prix de l'éternité. Selon que j'aurai bien ou mal usé du temps que Dieu me donne dans la vie, je serai après la mort, ou récompensé, ou condamné : car *chacun recevra suivant ce qu'il aura fait dans le temps* (2. *Cor.*, 5). Si bien que tout mon salut dépend du temps ; et comme Dieu, en nous créant et nous mettant sur la terre, nous impose à tous une obligation étroite de travailler à notre salut, il nous fait par-là même à tous un commandement absolu de profiter du temps que nous avons, et de le passer utilement.

Ce n'est pas seulement pour nous, mais encore plus pour lui-même et pour sa gloire, que Dieu nous a donné le temps. Il veut que nous l'employions à le servir et à le glorifier, et que ce soit même là notre première vue dans l'emploi que nous en faisons. Ainsi, ne le pas rendre à Dieu par un saint usage, et le dérober à son service, c'est tomber à l'égard de Dieu dans le même désordre qu'un serviteur qui refuseroit son temps à son maître. Suis-je en effet moins coupable, quand je laisse vainement couler un temps que je dois à Dieu, et que je me dois à moi-même; et puis-je me tenir en assurance, parceque dans tout le reste ma vie paroît assez unie, et qu'il ne m'échappe aucune faute grossière? Sans autre mal, la seule perte du temps n'est-elle pas un grand mal?

D'autant plus grand, que le temps une fois perdu ne revient plus. Où sont pour moi tant d'années déja passées? Chaque jour, chaque heure, chaque moment pouvoit avoir son mérite, et me rapporter au centuple; mais que m'en reste-il, et quel fonds ai-je amassé? Où seront à la mort les années que Dieu voudra bien dans la suite m'accorder? Si ce sont des années aussi stériles que les autres, qu'aurai-je dans les mains, et qu'emporterai-je avec moi? Je les regretterai; mais tous mes regrets les rappelleront-ils? Je comprendrai toute la grandeur, et du gain que je pouvois faire, et de la perte que j'aurai faite; j'en gémirai : mais, malgré mes gémissements, il en faudra toujours revenir à ce point essentiel et à cette triste réflexion, que ces années auront été, et qu'elles ne seront plus; que ce gain étoit en mon pouvoir, et qu'il n'y sera plus; que j'aurois pu me garantir de cette perte, et que je ne le pourrai plus. O que ne suis-je assez heureux pour bien concevoir dès aujourd'hui combien, dans un sujet aussi important que celui-là, ces deux paroles sont affreuses et désolantes : Je pouvois et je ne puis plus! J'aurai recours à Dieu ; je lui protesterai mille fois que s'il lui plaisoit encore de me donner quelque temps, j'en voudrois ménager jusqu'à la moindre partie. Belles résolutions! Mais Dieu les écoutera-t-il? Ah! qu'il vaudroit bien mieux les prendre dès maintenant, lorsqu'elles me peuvent être salutaires, et que j'ai le temps de les mettre en pratique!

SECOND POINT. On peut perdre le temps dans l'état religieux, comme on le perd dans le monde; et communément même les person-

nes religieuses sont plus exposées à ce désordre, qu'on ne l'est dans le monde, parcequ'elles sont plus dégagées des affaires humaines et des soins temporels qui occupent les gens du monde.

Il y en a dont les observances et les fonctions sont très bornées, et ne remplissent pas beaucoup de temps. Dès qu'elles y ont donné quelques heures prescrites par la règle, à quoi s'en vont presque toutes leurs journées? Souvent à ne rien faire. Fréquents entretiens, conversations toutes profanes, longues et inutiles visites de la part du monde, curiosité de savoir tout ce qui se passe au-dehors et de s'en informer, voilà presque toute leur occupation. On fait tous les jours scrupule aux séculiers de leur oisiveté : mènent-ils une vie plus oisive que celle-là?

D'autres agissent davantage, et sont plus dans l'exercice. Toujours empressées, elles ne se donnent point de relâche. Mais quel est le principe de toutes ces agitations et de tous ces mouvements? Est-ce l'esprit de leur vocation? est-ce la volonté de Dieu et l'ordre de leurs supérieurs? Bien loin de cela, ce seroit assez que l'obéissance exigeât d'elles tout ce qu'elles font, pour qu'il leur devînt ou qu'il leur parût insoutenable. Ce n'est donc que leur inquiétude et leur impétuosité naturelle qui les conduit. D'où il arrive qu'elles s'ingèrent en mille affaires, soit domestiques, soit étrangères, qui ne les regardent point. Elles voudroient être de tout et vaquer à tout, hors à leur devoir. Est-ce là employer le temps, ou n'est-ce pas le dissiper?

Enfin plusieurs ont suffisamment de quoi s'occuper dans l'observation de la discipline religieuse, et dans les emplois et le travail dont elles se trouvent chargées. Mais on peut dire encore que presque tout leur temps et tous leurs moments sont perdus, parcequ'elles ne s'acquittent de leurs obligations qu'avec une négligence extrême, ou que dans des vues tout humaines. Le temps n'est utile qu'autant qu'il est employé selon le bon plaisir de Dieu, et qu'il sert à notre profit spirituel : or ce qui se fait nonchalamment ou trop humainement peut-il être agréable à Dieu; et dès qu'il ne peut plaire à Dieu, quel avantage devant Dieu en pouvons-nous retirer?

De tout ceci je dois apprendre : 1. Qu'après avoir satisfait à mes observances et à tout ce qui est de mon ministère, s'il me reste encore du temps, je n'en suis pas tellement le maître, qu'il me soit permis de le consumer en de vains amusements. Il n'y a point de loi particulière qui me détermine l'emploi que j'en dois faire; mais il y a toujours une loi générale qui m'ordonne d'en faire un bon emploi. 2° Qu'une vie très laborieuse me peut être très infructueuse, parceque les soins dont elle est remplie ne sont point tant de ma profession que de mon choix, et que c'est moi qui volontairement, et aux dépens mêmes de la régularité, me les suis imposés. 3. Que pour un saint usage du temps, ce n'est point assez que toutes mes occupations soient saintes et religieuses dans leur substance, si elles ne le sont dans leurs

circonstances ; et qu'en gardant ma règle, je puis perdre mon temps, dès que je n'en prends que le corps et que j'en laisse l'esprit. D'où il m'est aisé de voir, mais avec la plus sensible douleur, combien de temps j'ai perdu jusques à cette heure, et si je puis même faire fond sur un seul jour.

Troisième point. Quoique, dans un sens, le temps perdu soit irréparable, il ne l'est pas dans un autre ; car il ne tient qu'à moi de le racheter, selon cette parole expresse de l'Apôtre : *Rachetez le temps* (*Ephes.*, 5). Ces ouvriers de l'Évangile qui vinrent les derniers et vers le milieu du jour, reçurent la même récompense que les premiers qui avoient travaillé dès le matin : pourquoi ? parceque, dans le peu de temps qu'ils eurent, ils firent plus de diligence, et qu'ils redoublèrent d'autant plus leur activité, qu'ils étoient venus plus tard. Voilà comment il est encore dans mon pouvoir de regagner, par mon application et par ma ferveur, tout ce que mes dissipations et mes lâchetés m'ont enlevé.

Il faut que je répare tant de mauvais jours où je n'ai rien mérité auprès de Dieu, ni rien acquis pour le ciel. Ce sont là proprement mes mauvais jours ; car ce que je dois regarder comme de mauvais jours pour moi ne sont pas ceux où j'ai eu des croix à porter, ni des peines, des infirmités à endurer. Au contraire, ces jours pénibles et fâcheux selon les sens, ces jours d'épreuve, sont pour les ames vraiment chrétiennes et religieuses de bons jours ; mais tant de jours d'une vie lente et paresseuse, d'une vie toute distraite, sans recueillement, sans réflexion, sans mortification, voilà encore une fois les mauvais jours que j'ai à racheter.

Heureux que Dieu m'en donne le temps ! C'est une grace des plus précieuses ; mais, pour profiter de cette grace, il n'y a point à différer : tout retardement seroit à craindre, puisque je ne sais si cette ressource ne me manquera pas dans peu. Je sais bien qu'en usant comme je le dois du temps à venir, je puis suppléer au temps passé ; mais je ne sais combien durera cet avenir, et rien n'est plus incertain. Je sais bien que Dieu m'accorde le présent que j'ai ; mais je ne sais s'il m'accordera l'avenir que je n'ai pas. Il est donc de la sagesse de faire valoir, autant qu'il me sera possible, ce présent que j'ai, et de me hâter là-dessus, parcequ'il n'y a que ce présent sur quoi je puisse compter. Quand même je me tiendrois assuré de cet avenir que je n'ai pas, seroit-ce trop de le consacrer tout à Dieu, et en aurois-je plus qu'il ne faut pour me dédommager de toutes mes pertes ? *Marchons pendant que la lumière nous éclaire* (Joan., 12) : *la nuit vient, cette nuit éternelle, où l'on n'est plus en état de travailler ni d'avancer* (Joan., 9).

Conclusion. Dieu de miséricorde, Seigneur, vous me voyez à vos pieds, prosterné et humilié, comme ce serviteur insolvable qui, par sa

prière, toucha le cœur de son maître et en fut favorablement écouté. Vous pouvez ordonner de mon sort. C'est vous qui avez mesuré le nombre de mes jours, et il ne tient qu'à vous de les abréger tant qu'il vous plaira; mais *encore un peu de patience*, ô mon Dieu, *et je vous rendrai tout* (Matth., 18). Encore quelque temps, et je n'oublierai rien pour vous satisfaire.

J'y suis assez intéressé pour moi-même, Seigneur; et si vous me refusez le peu de délai que j'ose vous demander, que deviendrai-je? en quelle pauvreté et en quelle misère paroîtrai-je devant vous! Les Saints desiroient que le temps finît pour eux, et ne soupiroient qu'après l'éternité. Je ne m'en étonne pas: c'étoient des Saints. Leurs années étoient des années pleines; et, après s'être enrichis sur la terre, il ne leur restoit plus que d'aller dans votre royaume goûter les fruits de leurs travaux. Mais moi, mon Dieu, je crains la fin du temps, et j'ai bien sujet de la craindre. Je crains que la mort ne vienne trop tôt, et qu'elle ne me ravisse des jours qui me sont si nécessaires, et qui seuls peuvent compenser en quelque sorte tous les autres jours de ma vie. Votre providence, Seigneur, ne m'abandonnera pas, et c'est en elle que je me confie; mais, dans cette confiance, je ne veux pas perdre désormais un moment. Je n'attendrai point à commencer demain; dès ce jour et dès cet instant je commence. C'est bien tard, ô mon Dieu! mais après tout il est encore temps. Tous les temps ne sont pas propres au service du monde; mais dans tous les temps on peut vous aimer, Seigneur, vous servir et se sanctifier.

CONSIDÉRATION

SUR L'OFFICE DIVIN.

L'office divin est un des plus communs et des plus saints exercices de l'état religieux, et il y a là-dessus quatre obligations principales qui me regardent, et qui demandent une sérieuse réflexion.

Premier point. La première obligation, par rapport à l'office divin, est de le réciter. C'est un tribut de louanges que je dois à Dieu, et que Dieu exige de moi en vertu de ma profession, comme il l'exige des prêtres en vertu de leur caractère, et des bénéficiers, en vertu des titres ou des revenus qu'ils possèdent. Manquer à l'office divin, ou en omettre quelque partie notable, c'est donc une offense griève, parceque c'est violer un précepte qui, selon tous les maîtres de la morale chrétienne, oblige sous peine de péché, et même de péché mortel. Ainsi je dois considérer l'office divin comme une des plus essentielles fonctions de mon état, comme une des plus importantes et des plus ordinaires occupations de ma vie, comme ce qui doit être particulièrement mon office (car de là vient qu'il est appelé office), et par conséquent comme un devoir que je dois préférer à toutes les affaires

humaines. Malheur à moi si c'étoit celui qui me touchât le moins, et dont je fusse moins en peine de me bien acquitter!

Sainte obligation, qui m'engage à faire sur la terre ce que les bienheureux font dans le ciel, et ce que j'y ferai éternellement moi-même, si je parviens jamais à ce royaume. Sainte obligation, qui me fait entrer dans l'esprit de l'Église; car l'office divin est spécialement la prière de l'Église; et quand je le récite, je prie au nom de toute l'Église. C'est l'Église qui me fait prier, et qui m'apprend à prier; et il est vrai que cette seule prière, si je la faisois comme il faut, me suffiroit pour me rendre parfait selon Dieu, et pour m'entretenir habituellement dans la présence de Dieu. Sainte obligation, qui me donne droit, quand j'y satisfais, de dire à Dieu, comme le Prophète royal: *Je vous ai loué, Seigneur, sept fois le jour* (*Ps.* 118). David, tout chargé qu'il étoit du gouvernement d'un empire, avoit, pour louer Dieu, ses heures réglées, et il se faisoit une loi de s'y assujettir: sera-ce une sujétion trop onéreuse pour moi de réciter l'office divin aux heures et aux temps prescrits par l'Église; et si je n'ai sur ce point nulle régularité, si je n'y garde nul ordre, et que je ne suive que mon caprice, ou que je n'aie égard qu'à ma commodité, suis-je excusable devant Dieu, et n'est-ce pas un juste sujet de scrupule? L'Église a eu ses vues dans la distribution de son office, et dans le partage des heures et des temps qu'elle y assigne. Dois-je compter pour rien d'aller contre les vues de l'Église, et de ne vouloir pas me faire quelque violence pour m'y conformer?

Second point. Une seconde obligation à l'égard de l'office divin est de le bien réciter; c'est-à-dire de le réciter respectueusement, attentivement, dévotement: trois circonstances indispensablement requises.

Respectueusement: les plus hautes puissances du ciel tremblent devant Dieu en le louant; de quelle frayeur et de quel tremblement ne dois-je pas être saisi, moi qui ne suis que cendre et que poussière? Si donc il m'arrive de réciter ces saintes prières de l'Église avec une précipitation que je ne voudrois pas avoir en toute autre chose; avec un air de négligence dont je me suis fait, sans y penser, une mauvaise habitude; dans des postures indécentes, et peu convenables à un devoir de religion; dès-là, bien loin d'honorer Dieu, je lui perds le respect, et je l'offense.

Attentivement: car l'Église, en me commandant l'office divin, me commande un culte raisonnable. Or ce n'est plus un culte raisonnable, quand ma raison n'y a plus de part; et quelle part ma raison y peut-elle avoir, lorsqu'elle n'y fait nulle attention? Prier, c'est élever son esprit à Dieu: je cesse donc de prier, dès que l'élévation de mon esprit à Dieu vient de cesser; et, par une suite naturelle, le même précepte qui m'oblige à prononcer distinctement les louanges de Dieu

m'oblige à m'y appliquer; d'où il faut enfin conclure que d'être volontairement distrait pendant l'office divin, ou, ce qui revient au même, que de ne faire nul effort pour me dégager des distractions qui m'y surviennent et que je remarque, c'est me rendre coupable du même péché que si je l'avois tout-à-fait omis.

Dévotement : dans cet hommage et ce sacrifice que je présente à Dieu, le cœur et l'esprit doivent agir de concert; autrement, mon attention même ne seroit plus qu'une pure spéculation. C'est dans le cœur que consiste le mérite de la prière; et si mon cœur n'est touché, je deviens semblable à ces Juifs que Jésus-Christ, dans l'Évangile, traitoit d'hypocrites, et dont il disoit : *Ce peuple m'honore des lèvres, mais leur cœur est éloigné de moi* (Matth., 15). Qu'une de ces trois conditions me manque, qu'ai-je alors à craindre? ce que déploroit saint Augustin, et ce qu'il se reprochoit à lui-même. Hélas! s'écrioit-il, je deviens plus criminel par cela même qui devroit me rendre plus saint; et qui me justifiera devant Dieu, si mes prières mêmes servent à me condamner?

Troisième point. La troisième obligation qui concerne l'office divin, est d'assister au chœur, où on le recite solennellement. Puisque le chœur est un des engagements de l'état que j'ai embrassé, et de la communauté dont je suis membre, tous les sujets qui le composent y sont également obligés, et je ne suis pas plus autorisé que les autres à m'en dispenser. Par conséquent, si je m'absente du chœur sans raison et sans nécessité; si je m'en absente sans en avoir demandé et en avoir obtenu la permission; si je m'en absente sans en faire aucune réparation : tout cela, ce sont autant de péchés dont je charge ma conscience, et dont je répondrai à Dieu.

Rien de plus pernicieux que cette liberté de s'absenter du chœur. S'en absenter sans nécessité et sans une nécessité absolue, c'est la marque visible d'une ame qui se refroidit, et qui perd sa première ferveur. S'en absenter de soi-même et sans permission, c'est la marque infaillible d'une ame qui se licencie, et qui secoue le joug de l'obéissance. S'en absenter impunément et sans être tenu à nulle réparation, c'est la marque évidente d'une communauté qui se dérègle, et qui dégénère de son ancienne discipline. En combien de maisons religieuses ce qui étoit dans son origine, et ce qui paroît encore perfection et austérité, devient-il l'occasion d'un véritable relâchement? Se lever, comme le Roi-prophète, au milieu de la nuit, pour louer en commun le Seigneur, rien de plus saint pour le petit nombre de ceux et de celles qui le pratiquent; mais rien en même temps de plus propre à favoriser la paresse du grand nombre, qui s'en exempte sous des prétextes de foiblesse, et de besoins plus imaginaires que réels.

Par une règle toute contraire, assister exactement au chœur, ne s'en dispenser jamais que pour de solides raisons, et qu'après les avoir

soumises au jugement et à la décision des supérieurs; ne point écouter de frivoles excuses que la nature suggère, et les rejeter comme des illusions; se faire une pénitence et une mortification de son assiduité, et l'offrir dans cette vue à Dieu, c'est la marque indubitable d'une ame fidèle à ses devoirs, et qui aime sa profession. Et de même enfin, maintenir cette régularité dans toute sa vigueur, ne point tolérer sur cela les licences et les abus, en empêcher la prescription par le soin qu'on a de les punir, c'est la marque sensible et certaine d'une communauté fervente, et qui conserve l'esprit de Dieu.

Cette assistance au chœur m'est plus avantageuse qu'elle ne me doit être pénible. Outre les graces particulières qui y sont attachées, selon la parole de Jésus-Christ, qui nous a dit expressément que *là où plusieurs sont assemblés en son nom, il est au milieu d'eux* (Matth.. 18); en assistant au chœur, il me sera beaucoup plus facile d'éviter toutes les fautes à quoi je suis sujet, et qui me sont si fréquentes, quand je récite en particulier mon office. L'émulation, l'exemple inspirent plus de retenue; et la présence des autres, au lieu d'être une matière de distraction, contribue infiniment à recueillir l'ame, et à la remplir des sentiments de piété les plus vifs et les plus ardents. Les premiers chrétiens alloient tous les jours au temple, et s'y réunissoient pour célébrer ensemble les grandeurs de Dieu, et pour lui rendre unanimement des actions de graces. Ce n'étoit pas en vain : le Saint-Esprit descendoit sur ces troupes dévotes, et c'étoit alors qu'il leur communiquoit ses dons avec plus d'abondance.

Quatrième point. Il y a une dernière obligation, qui est de chanter l'office divin. Car l'assistance au chœur qui m'est ordonnée n'est point une simple comparution, ni une vaine représentation de ma personne. J'y vais pour y faire mon devoir, et c'est un de mes devoirs que de soutenir le chant qui a été établi, et qui fait une partie du culte de Dieu. J'y vais pour partager avec les autres le travail, aussi bien que le mérite de ce pieux exercice. J'y vais pour former avec eux, par l'union de nos voix, cet harmonieux concert, où l'Église militante et l'Église triomphante joignent mutuellement et si saintement leurs célestes accords en l'honneur de la majesté divine.

Comme David ne séparoit point le chant de la psalmodie, je ne dois point non plus séparer l'un de l'autre, puisque l'obligation est égale pour l'un et pour l'autre. *Seigneur*, disoit à Dieu ce saint roi, *nous solenniserons vos merveilles, et en chantant, et en psalmodiant* (*Psalm.* 20). Voilà à quoi m'engage la qualité de religieux ou de religieuse du chœur. Si j'en ai le titre, c'est pour en faire les fonctions, quelque fatigantes qu'elles me paroissent et qu'elles puissent être en effet. Quand donc je m'épargne au chœur, et que je me ménage; quand, par un excès de délicatesse, et pour ne pas intéresser une santé dont j'ai trop de soin, je n'y chante que foiblement, ou je n'y chante point du

tout ; quand ma présence n'y est d'aucun soulagement pour les autres et de nul secours, je n'observe pas ce que l'Église et la religion veulent de moi. Je prétends avoir peu de santé, et si cela est, on ne me refuse point dans le besoin les dispenses nécessaires : mais du reste, quelque peu de santé que j'aie, à quoi puis-je mieux l'employer qu'à chanter les louanges de mon Dieu ? L'user de la sorte, c'est accomplir à la lettre ce que saint Paul nous a si fortement recommandé, de faire de notre corps une hostie vivante, et de l'immoler au Seigneur.

QUATRIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

DE LA MORT.

Statutum est hominibus semel mori.
C'est un arrêt porté contre les hommes, de mourir une fois. *Hébr.*, chap. IX.

Premier point. Il n'est rien de plus certain que la mort, ni rien de plus inévitable. C'est un châtiment auquel la justice de Dieu a condamné tous les hommes, et c'est une loi générale où je suis moi-même compris comme les autres. Il faut mourir : parole terrible ! mais, après tout, ce qu'il y a de plus terrible dans la mort, ce n'est point précisément la mort même ; ce sont ses suites.

La mort en elle-même est une séparation entière de toutes les choses du monde, des biens, des honneurs, des plaisirs, des emplois, des charges, des parents, des amis, des affaires, des négociations, des entretiens, de tout ce qui fait la vie temporelle de l'homme. C'est, par rapport à la société humaine, une espèce d'anéantissement : un mort n'a plus de part à rien sur la terre, n'entre plus en rien ; on ne le voit plus, on ne l'entend plus, et bientôt on n'y pense plus. Tout cela effraie, dès qu'on s'arrête à le considérer selon les sens ; la nature y répugne, et de là vient qu'elle y résiste de toutes ses forces. Mais tout cela néanmoins, pris en soi et indépendamment des suites de la mort, n'est point si affreux que la nature et les sens se le représentent. Cette séparation, de quelque douleur qu'elle soit précédée ou accompagnée, se termine en un très petit espace de temps ; et, d'un moment à l'autre, tout ce qu'elle a pu causer de peines et de souffrances au mourant s'évanouit, sans qu'il en ressente désormais la moindre impression.

Mais ce qu'il y a de formidable dans les suites de la mort, c'est qu'elles sont éternelles : si bien que le moment qui sera pour moi la fin de cette vie présente, sera en même temps pour moi le commencement d'une éternité, ou bienheureuse, ou malheureuse. *Du côté que l'arbre tombera, il y restera* (*Eccles.*, 11) ; et dans l'instant qu'on pourra dire de moi avec vérité, Il est mort, on pourra ajouter avec la même certitude, Voilà son sort décidé devant Dieu ; le voilà pour

jamais ou prédestiné ou réprouvé. Car on ne meurt qu'une fois, et après la mort il n'y a plus de graces ni de bonnes œuvres. Par conséquent l'état où l'on se trouve alors est invariable; et si c'est un état de damnation, il est irréparable.

Ce qui doit encore redoubler ma frayeur, c'est que je ne sais quand se fera cette redoutable décision de ma destinée, ou pour un bonheur, ou pour un malheur éternel, parceque je ne sais quand je mourrai. Rien de plus évident ni de plus connu que la nécessité de la mort; mais rien de plus inconnu ni de plus caché que l'heure de la mort. Il n'y a point de jour qui ne puisse être mon dernier jour : il n'y a donc point de jour où je ne puisse recevoir mon arrêt, et être ou sauvé pour toujours, ou perdu sans ressource.

Solides pensées dont je devrois continuellement m'occuper, et que je ne saurois m'imprimer trop vivement dans l'esprit; car elles sont propres des religieux comme des gens du monde. Religieux et séculiers, nous mourrons tous, et nous sommes tous également intéressés à nous assurer une bonne mort. Or qu'ai-je fait jusqu'à présent pour m'y disposer, et que fais-je encore maintenant? Suis-je actuellement en état de mourir, et voudrois-je actuellement mourir dans l'état où je suis? Je n'ai qu'à consulter là-dessus de bonne foi ma conscience. Que me dicte-t-elle? que me reproche-t-elle? à quoi me fait-elle entendre qu'il faut mettre ordre avant la mort? C'est à cela que je dois m'attacher, et sur cela que je dois prendre incessamment toutes les mesures nécessaires. Connoître l'importance infinie de bien mourir, savoir que je puis à toute heure mourir, ne me sentir pas dans la disposition actuelle de mourir comme je voudrois mourir, n'est-ce pas assez pour me faire tout entreprendre, et pour n'y apporter pas le plus court délai?

Second point. La mort des pécheurs, selon la menace et l'expression du Saint-Esprit, n'est pas seulement mauvaise, mais très mauvaise. Très mauvaise par le trouble qui les agite, très mauvaise par le désespoir de la divine miséricorde où ils tombent, très mauvaise par les surprises de la mort et les coups subits qui les enlèvent, très mauvaise et souverainement mauvaise par l'impénitence où ils meurent. Or la mort d'un religieux, après une vie imparfaite et négligente, n'a-t-elle pas par proportion tous ces caractères? Il est bien étrange et bien déplorable qu'on puisse faire une telle comparaison : mais si j'examine la chose à fond, et que je rappelle ce que j'ai su, ce que j'ai entendu, et ce que peut-être j'ai quelquefois vu, je trouverai que cette comparaison n'est ni chimérique ni outrée.

Quel sujet de trouble pour une personne religieuse à la mort, de n'avoir presque rien fait de tout ce qui étoit de sa règle et de son devoir; d'avoir vécu dans la maison de Dieu, et de n'en être pas plus avancée dans les voies où Dieu vouloit la conduire; d'avoir quitté le

monde, et d'être néanmoins à la fin de ses jours aussi vide de l'esprit de Dieu, aussi remplie des idées et de l'esprit du monde, que si elle avoit passé toute sa vie dans le monde! Elle est donc comme *investie et assiégée des douleurs de la mort* (*Ps.* 17). Car les douleurs de la mort viennent de l'attache qu'on a à la vie, au monde, à soi-même; et voilà son état. Elle aime la vie, elle aime le monde, elle s'aime encore plus elle-même. Qu'il en doit coûter pour rompre tous ces liens, et qu'il y a de rudes combats à soutenir! *O mort, est-ce ainsi que tu nous sépares* (1. *Rois,* 15)?

Aura-t-elle recours à Dieu? mais c'est au contraire la vue de Dieu qui augmente ses inquiétudes et qui la désole. Elle sait avec quelle lâcheté elle l'a servi : mille péchés qu'elle traitoit de scrupules dans une vie tiède et dissipée, mille doutes qu'elle ne vouloit point éclaircir ou qu'elle décidoit à son gré, lui reviennent à l'esprit. Si ce n'est pas en détail que tout cela se présente, c'est en général, et dans une confusion qui l'effraie d'autant plus qu'elle en peut moins démêler l'embarras. Tout lui devient suspect : ses confessions passées, ses communions; les sentiments de son cœur, qu'elle a suivis; les liaisons qu'elle a entretenues; les faux principes qu'elle s'est faits sur des points capitaux et essentiels; les libertes qu'elle s'est données, au mépris de la règle, et souvent au scandale de la communauté; les dispenses qu'elle a demandées, et les voies dont elle a usé pour les obtenir. Autrefois rien de tout cela ne lui faisoit peine; mais cette conscience, autrefois si large, est maintenant une conscience étroite, ou plutôt une conscience droite qui ne sert qu'à la tourmenter. On tâche à lui inspirer de la confiance en Dieu et en sa miséricorde : mais, malgré tout ce qu'on lui peut dire, il lui reste toujours une obscurité dans l'ame, une incertitude, un souvenir de ses obligations et un reproche de ses perpétuelles transgressions, une crainte des jugements de Dieu capable de la consterner. Si elle ne va pas jusqu'au désespoir des pécheurs du siècle, le rayon d'espérance qu'elle conserve est bien foible, et n'a guère de force pour la relever.

Encore plus à plaindre quand elle est frappée d'une mort subite : car on n'est pas plus à couvert, dans la religion que dans le monde, de ces morts imprévues et précipitées; et comme Dieu a des châtiments secrets qu'il exerce dans le monde, il y en a qu'il exerce dans la religion. Toute une maison témoin d'un pareil accident, en est touchée. On juge charitablement de la personne, on prie, on espère pour elle; mais du reste on ne peut se dissimuler à soi-même la vie peu régulière et peu édifiante qu'elle menoit. On est obligé d'en convenir, et l'on ne peut s'empêcher de dire, du moins de penser, qu'il eût été bien à souhaiter qu'elle eût eu du temps pour rentrer en elle-même et pour se préparer. Du temps! Hé, n'en a-t-elle pas eu; et que doit être autre chose toute la vie religieuse qu'une préparation habituelle à la mort? Ce n'est donc point le temps qui lui a manqué; mais elle

n'a pas su en profiter lorsqu'elle l'avoit, et comme on l'en avertissoit. Le temps de Dieu est venu. Elle ne l'attendoit pas : mais il avançoit toujours ; et elle s'y est enfin trouvée dans le moment qu'elle y songeoit le moins.

Combien de religieux et de religieuses sont ainsi morts dans une espèce d'impénitence, qui ne ressemble que trop à l'impénitence des pécheurs? C'est-à-dire qu'ils sont morts dans leur relâchement, dans leur tiédeur, dans leurs habitudes, dans des dispositions d'esprit et de cœur très dangereuses. Combien même de religieux et de religieuses, ayant à la mort tout le loisir de rentrer en eux-mêmes, et de se munir des sacrements de l'Église, ont fait voir, en les recevant pour la dernière fois, la même indifférence et la même froideur qu'ils avoient eue pendant la vie? C'est une maxime générale, qui se vérifie dans l'état religieux, aussi bien que dans tous les autres états, qu'on meurt comme on a vécu. Comment est-ce que je vis? comment est-ce que je veux vivre dans la suite? Voilà comment je mourrai.

Troisième point. Autant que la mort des pécheurs est mauvaise, autant l'Écriture nous apprend que la mort des Justes est précieuse devant Dieu. Précieuse, parcequ'ils meurent dans un saint détachement et sans regret; précieuse, parcequ'ils meurent dans une confiance pleine de consolation et de douceur; précieuse, parcequ'ils meurent dans une union intime avec Dieu, et dans l'exercice des plus excellentes vertus; précieuse, parcequ'ils meurent dans la grace de Dieu, et avec le don inestimable de la persévérance. Or, entre ces Justes, les ames vraiment religieuses ne tiennent pas le dernier rang. Quelle est donc la mort d'un religieux fervent et fidèle? C'est là qu'il commence à goûter les fruits de son travail, et à en recevoir la récompense.

Il meurt en paix et sans douleur, parcequ'il meurt dans un parfait détachement de toutes les choses humaines. Il a le cœur libre, et dégagé de tout ce qui pourroit l'arrêter sur la terre; et, au lieu de ne rien regretter en ce monde, il remercie Dieu, comme David, de ce qu'il achève de rompre ses liens. Il n'y a plus, Seigneur, que le lien de ce corps mortel, et vous m'en allez délivrer; j'y consens. Non seulement il y consent, mais il le desire : *Qu'y a-t-il, mon Dieu, que je puisse souhaiter hors vous* (*Ps.* 72)? et que m'importe tout le reste, pourvu que je vous possède? Il envisage la mort comme la fin de ses peines et le commencement de son souverain bonheur. Elle paroît aux impies une destruction totale de l'homme; mais il la regarde comme un passage du lieu de son bannissement à sa bienheureuse patrie, et de cette sorte *il n'en ressent point le tourment* (*Sap.*, 3).

Il meurt dans une humble et vive confiance. Et que craindroit-il, lorsque, sans présumer de soi-même et rendant gloire de tout à Dieu, il se voit enrichi de trésors et de mérites qu'il a amassés dans la reli-

gion? Tous ces mérites, dispersés dans le cours d'une longue vie, se réunissent devant ses yeux, et le comblent d'une joie intérieure qui lui adoucit les rigueurs de la mort. Toutes ses pensées se tournent vers le ciel où il aspire, et dont la possession lui est déja presque assurée. Dieu lui donne de cette félicité éternelle un avant-goût qui le ravit et le transporte : tellement qu'il peut s'écrier, avec le premier martyr de l'Église, saint Étienne : *Je vois les cieux ouverts, et Jésus qui m'attend à la droite de Dieu* (*Act.*, 7).

Il meurt dans la plus étroite union avec Dieu, et dans l'exercice de toutes les vertus qu'il a si long-temps et si souvent pratiquées. Il s'y est formé de bonne heure, et il recueille alors tout le fruit de la sainte habitude qu'il s'en est faite. Quoique mourant, et réduit par la violence de la maladie dans la dernière foiblesse, il n'a point de peine à s'élever à Dieu, à s'immoler à Dieu, et à lui faire le sacrifice de sa vie. Accoutumé qu'il est à tous ces actes et à divers autres, il y entre d'abord et sans effort; et pour peu qu'on lui parle ou qu'on le fasse souvenir de Dieu, son cœur prend feu tout-à-coup et s'enflamme.

Enfin, par une grace au-dessus de toutes les graces, il meurt dans la persévérance finale, qui est la consommation de sa persévérance et de sa constance dans l'accomplissement des devoirs de la vie religieuse. Car la persévérance finale suppose une persévérance commencée, et c'est par celle-ci qu'on parvient à l'autre. Ainsi il meurt ami de Dieu, entre les bras de Dieu, dans le sein de Dieu, où son ame va se reposer. Il passe de l'état de sainteté à l'état d'impeccabilité; c'est-à-dire d'un état où, tout Juste et tout attaché qu'il étoit à Dieu, il pouvoit encore le perdre et l'offenser, à un état où il ne pourra plus que l'aimer et que le glorifier.

Conclusion. Y a-t-il, Seigneur, à délibérer pour moi, et une mort si heureuse ne doit-elle pas être l'objet de tous les vœux de mon cœur? Mais telle est, mon Dieu, notre misère, et la mienne en particulier : nous voulons une sainte mort, et nous vous la demandons; mais pour cela vous demandez de nous une vie sainte, et c'est ce que nous ne voulons pas. Hélas! Seigneur, c'est ce que je n'ai en effet jamais bien voulu. Cependant il faut vouloir l'un et l'autre tout ensemble : car, selon votre providence ordinaire, vous ne donnez point l'un sans l'autre; et se promettre de mourir comme vos plus zélés serviteurs sans vous avoir servi comme eux, c'est la plus fausse et la plus trompeuse illusion.

A quoi donc me suis-je exposé depuis tant d'années, et à quoi m'expose encore présentement ma langueur et ma nonchalance dans votre service? Faites-le-moi comprendre, ô mon Dieu! faites-moi ressentir pendant la vie toutes les frayeurs de la mort, afin que je ne les ressente pas à la mort même.

Je me trompe, Seigneur : on ne craint que trop la mort; mais on

ne la craint pas comme on la doit craindre. Or apprenez-moi à la bien craindre. On craint la mort, parcequ'on aime la vie : c'est la craindre en homme, et non en chrétien ni en religieux. De cette crainte toute naturelle il arrive, ou qu'on ne pense point à la mort et qu'on en perd, autant qu'il est possible, la vue, afin de n'en être point affligé ; ou qu'on ne pense à la mort que pour s'en préserver le plus qu'on peut, que pour l'éloigner et pour y apporter des précautions qui flattent notre amour-propre, et qui fomentent notre paresse. Une telle crainte, bien loin de nous être utile, nous devient nuisible, puisqu'elle ne va qu'à nous inspirer le relâchement et à nous y entretenir. Ce n'est point ainsi, mon Dieu, que vos Saints ont craint la mort, et ce n'est point là non plus la crainte que j'en dois avoir. Il m'importe peu de vivre, mais il m'importe infiniment de bien vivre, de vivre religieusement et saintement, pour mourir de même. Ce que je dois donc craindre, ce sont les terribles conséquences de la mort, afin de les prévenir. Ce que je dois craindre, c'est le danger affreux d'une mort qui me surprendroit, et que je n'aurois pas prévue. Heureuse l'ame que cette crainte tient dans une attention et une vigilance continuelle ! Plaise à votre miséricorde, ô mon Dieu, que j'en retire ce fruit de grace et de sanctification !

SECONDE MÉDITATION.

DU JUGEMENT DE DIEU.

Statutum est hominibus semel mori : post hoc autem judicium.

C'est un arrêt porté contre les hommes, de mourir une fois : après quoi vient le jugement. *Hebr.*, chap. IX.

Premier point. Après la mort suit le jugement de Dieu, c'est-à-dire que dès le moment même où mon ame se séparera de mon corps, elle paroîtra devant le tribunal de Dieu, et lui sera présentée comme à son juge. Il est vrai qu'il y aura à la fin des siècles un jugement général, où nous serons tous rassemblés, pour y recevoir une dernière sentence et un arrêt plus solennel : mais avant que ce grand jour arrive, et que tous les temps pour cela soient consommés, la foi m'enseigne, et c'est une vérité fondamentale, qu'il y a dès l'heure de la mort un premier jugement, que chacun des hommes doit subir en particulier, et qui se passe secrètement entre Dieu et l'ame.

Il ne faut point que cette ame fasse un long trajet, ni qu'elle se transporte bien loin, pour comparoître en la présence de Dieu. Quelque part que l'homme meure, Dieu se trouve là, pour y exercer sa souveraine justice : car il est partout, et il agit partout également et avec la même puissance. Ainsi, en quelque lieu que ce puisse être, je n'aurai pas plus tôt rendu mon dernier soupir et cessé de vivre, que je serai comme investi de la majesté de Dieu. Je ne l'apercevrai, ni ne le verrai point ; mais, sans se montrer à mes yeux, il se fera sentir à moi, et m'imprimera une vive idée de sa grandeur. Tellement que la pa-

role de Job s'accomplira à mon égard : *J'ai craint le Dieu tout puissant; et, dans le juste effroi qu'il m'inspiroit, je me le représentois comme une mer d'une étendue infinie, dont les flots grossis de tous côtés, et semblables à de hautes montagnes, venoient fondre sur ma tête et m'accabler* (Job, 31). Voilà comment Dieu m'enveloppera, pour ainsi dire, et comment il se rendra maître de moi, sans qu'il ait besoin de nul autre que de lui-même pour me saisir et pour m'arrêter.

Que ferai-je, quelle sera ma ressource? En vain penserois-je à m'échapper, et voudrois-je m'enfuir de devant la face du Seigneur : il me tiendra en ses mains; et dès qu'une fois on tombe dans les mains du Dieu vivant, on n'en peut plus sortir. En vain compterois-je sur les hommes et sur leurs secours: à qui pourrois-je me faire entendre, étant seul avec Dieu? et quand je serois en état d'appeler toutes les créatures à mon aide, que serviroient tous leurs efforts contre leur créateur et le mien? Peut-être des personnes charitables, des amis viendront-ils auprès de mon corps me rendre certains devoirs, et témoigner leurs regrets. Toute une communauté où j'ai vécu, tout un ordre m'accordera ses suffrages, et offrira des vœux en ma faveur : mais ces prières, ces vœux mettront-ils mon ame en assurance, si Dieu ne les écoute; et les écoutera-t-il, si tout cela n'est soutenu par les mérites et la sainteté de ma vie? Je me trouverai donc, en ce terrible moment, abandonné à Dieu et à moi-même : à Dieu, de qui dépendra ma destinée pour l'éternité tout entière, et qui sera sur le point d'en décider; à moi-même, qui, dépourvu de tout le reste, et dans le dépouillement le plus universel, n'emporterai avec moi que mes œuvres, et n'aurai point d'autre soutien ni d'autre fonds. Où en serai-je si ce fonds me manque, et par où pourrai-je y suppléer?

O que j'apprendrai bien alors à faire d'une vie sainte et religieuse l'estime qui lui est due! Que je comprendrai le bonheur de ma vocation, si je l'ai fidèlement suivie, et si j'en ai rempli tous les devoirs! Que me donneront de confiance une exacte régularité, une obéissance aveugle, une pauvreté dénuée de tout, la soumission de mon esprit, la mortification de mes sens, la retraite du monde, l'assiduité à la prière, le soin des plus petites choses, et toutes les observances de mon état ponctuellement et constamment gardées! Que je me saurai bon gré de m'être fait là-dessus d'utiles violences; d'avoir combattu mes répugnances naturelles, et de les avoir surmontées; de n'avoir eu égard, ni à certains exemples que j'avois devant les yeux et qui pouvoient me séduire, ni à certaines considérations et à de vains respects, qui m'auroient porté au relâchement et détourné de mes exercices, ni à tous les prétextes que ma délicatesse n'eût été que trop ingénieuse à me suggérer, pour peu que j'y eusse prêté l'oreille! C'est cette vue et ce souvenir du passé qui fera toute ma force, et qui m'affermira contre la frayeur d'un jugement, où je n'aurai que moi pour prendre en main ma cause, et pour me défendre.

Mais au contraire, si de tout le passé il ne me reste rien sur quoi je puisse m'appuyer et m'assurer; si, me voyant au pouvoir d'un Dieu qui va me juger selon le bon ou le mauvais emploi de mes années, je n'y découvre que tiédeurs, que négligences, qu'infractions perpétuelles de mes règles, qu'un vide affreux et une inutilité tout-infructueuse, pour ne pas dire toute criminelle, en quel accablement tomberai-je, et en quelle désolation! J'en frémirai d'horreur. *Ils viendront*, dit le Sage parlant des pécheurs (et combien de mauvais religieux seront de ce nombre!) *ils viendront tout tremblants et tout interdits* (*Sag.*, 4). De retourner sur leurs pas et de rentrer dans la vie pour en faire un meilleur usage, c'est ce qu'ils ne pourront obtenir. D'avancer vers Dieu, et d'approcher de son tribunal pour y rendre compte d'une vie perdue, c'est ce qui les consternera. Ah! que n'y pensoient-ils et que n'y prenoient-ils garde, lorsqu'ils en avoient les moyens! Je les ai présentement, et bientôt peut-être ne les aurai-je plus. N'en négligeons aucun : il n'y a point de temps à perdre; et le malheur dont je veux me garantir est assez grand, pour ne rien omettre de toute la vigilance et de toute la précaution que j'y puis apporter.

Second point. Dans les jugements que rendent les hommes, le procès doit être instruit, et le juge ne prononce qu'après avoir éclairci les faits, et les avoir examinés avec toute l'attention nécessaire pour n'y être pas trompé. On interroge le criminel, on lui confronte les témoins, on écoute ses réponses; et il n'est point condamné, que la preuve ne soit entière et la conviction juridique. Dieu gardera envers moi la même forme de justice, et c'est pour cela que j'aurai à subir de sa part l'examen le plus général, mais en même temps le plus prompt et le plus convaincant.

Examen le plus général. Dans toute la suite de la plus longue vie et depuis le premier usage de ma raison, je n'aurai pas formé une pensée, pas conçu un desir, pas dit une parole, pas fait une action ni omis un devoir, où cet examen ne s'étende, et sur quoi je n'aie à me justifier. Et comme tout cela se trouve ordinairement accompagné de circonstances qui aggravent le péché ou qui le diminuent, il n'y aura, par rapport à chaque article, ni vue, ni intention, ni sentiment, en un mot pas un point si léger qui n'entre en compte, et qui ne soit mis dans la balance pour y être pesé. En qualité d'homme éclairé de la lumière naturelle, en qualité de chrétien soumis à la loi de l'Évangile, en qualité de religieux appelé à la perfection, j'avois des obligations différentes; et c'est de toutes ces obligations qu'il me faudra répondre. Mes œuvres les plus pieuses en apparence ne seront pas à couvert de cette recherche. La moindre imperfection qui s'y sera glissée, l'œil de Dieu la découvrira; et s'il ne laisse rien échapper de tout ce qui en aura fait le mérite, il ne laissera rien non plus passer de tout ce qui en aura pu avilir le prix et altérer la sainteté.

Examen le plus prompt. Une telle discussion me coûteroit maintenant des soins infinis; et encore avec tous mes soins et toutes mes réflexions, n'y pourrois-je suffire, parceque je ne puis avoir une connoissance assez claire, ni assez présente de toute ma vie. S'il étoit même seulement question de me retracer une idée bien juste de tout ce que j'ai fait, dit et pensé dans l'espace d'une journée, je n'y réussirois pas, tant il y a eu de choses, ou que je n'ai pas d'abord remarquées, ou qui se sont évanouies de mon esprit. Mais il n'en est pas ainsi de Dieu, ni d'une ame dégagée des sens, et capable après la mort de connoître et de voir par elle-même. Car Dieu, depuis le premier instant de mon être, ne m'ayant jamais perdu de vue, et d'ailleurs n'étant sujet à nul oubli, il n'aura point besoin de temps pour rappeler et pour me remettre devant les yeux toute ma conduite, et tout ce qu'il y aura eu dans moi de plus intérieur. D'un seul trait de sa lumière divine, il rapprochera les objets les plus éloignés; et, sans nulle confusion, il les réunira tous dans un même point, et me les présentera chacun aussi distinctement que s'il étoit séparé des autres, et que je n'eusse en particulier que celui-là à considérer. Je les verrai donc tous dans le même moment, et, malgré leur innombrable variété, mon ame, d'un coup d'œil, les démêlera tous, parcequ'elle ne dépendra plus des organes qui l'arrêtoient, et qu'elle agira selon toute l'étendue de ses puissances et toute leur activité.

De là enfin, examen le plus convaincant. Il ne consistera ni en raisonnements ni en conjectures, mais dans une vue simple et nette. De sorte qu'il n'y aura point à contester avec Dieu, ni à dissimuler. Combien de péchés à quoi je ne pense plus, et dont je ne me souviens plus, se produiront tout de nouveau, et se montreront à moi? Combien en apercevrai-je d'autres qui m'étoient absolument inconnus, et dont je ne me croyois pas capable? De combien d'illusions, d'excuses et de prétendues justifications découvrirai-je la fausseté? Combien de difficultés et de questions que j'avois toujours résolues en ma faveur, seront décidées à ma condamnation? Combien de vertus qui brilloient devant les hommes, perdront tout leur éclat, et ne paroîtront qu'intérêt, que vanité, qu'habitude, qu'inclination naturelle, que bienséance, peut-être même que déguisement et hypocrisie?

Quel spectacle sera-ce là pour moi, et qu'aurai-je à dire? Quoi que je voulusse alléguer, ma conscience s'élèveroit en témoignage, et me démentiroit. Car elle concourra avec Dieu pour me convaincre, et malgré moi elle m'arrachera ce triste aveu, et cette courte mais cruelle confession : *J'ai péché* (2. *Reg.*, 12). Que ne le dis-je dès à présent! je le dirois avec fruit. Que ne vais-je le reconnoître aux pieds de Dieu dans le sentiment d'un humble repentir, afin de n'être pas obligé de le reconnoître au pied de son tribunal dans un mortel désespoir! Que ne suis-je plus attentif aux reproches de ma conscience, et, selon l'avertissement de Jésus-Christ, que n'ai-je soin de l'apaiser, et *de m'ac-*

corder promptement avec elle, tandis que je marche encore dans le chemin, afin qu'elle ne me livre pas au juge (MATTH., 5). Dès que je l'aurai satisfaite, elle se rendra mon avocate auprès de Dieu : elle lui représentera ma pénitence, mon retour sincère, mes bonnes résolutions, et les effets salutaires dont elles auront été suivies. Elle effacera des livres de la justice éternelle tout ce qui étoit écrit contre moi, et elle m'en obtiendra l'entière abolition.

TROISIÈME POINT. Selon l'examen que Dieu aura fait de moi et de toutes mes œuvres, il formera mon arrêt de réprobation ou de salut. Quoique ce ne soit pas une sentence aussi publique qu'elle le doit être dans le jugement universel, elle n'en sera ni moins authentique, ni moins irrévocable. Car ce que Dieu aura prononcé, ou pour mon malheur éternel, ou pour mon éternelle béatitude, il ne le changera jamais, puisque je ne serai plus alors dans la voie où l'on peut perdre et obtenir sa grace, mais dans le terme où l'on ne peut ni pécher, ni mériter. Il m'est donc d'une extrême importance que cet arrêt de Dieu me soit favorable : sans cela que deviendrois-je, et en quelle misère serios-je réduit?

Pensée effrayante! Comment ai-je pu si souvent l'oublier, et que dois-je avoir plus fortement gravé dans la mémoire? Pour en mieux sentir l'impression, je n'ai qu'à m'imaginer que je suis actuellement devant le trône de la justice de Dieu, et qu'après m'avoir interrogé, il se déclare enfin, et lance sur moi ce redoutable anathème : *Retirez-vous de moi, maudit* (MATTH., 25). Quel coup de foudre! Que je me retire de mon Dieu! que je sois éternellement privé de mon Dieu! que mon Dieu me frappe de sa malédiction, et de toute sa malédiction, sans qu'il me soit désormais possible de l'apaiser, ni qu'il me reste aucune espérance de le retrouver jamais et de le posséder! Est-ce pour cela qu'il m'avoit séparé du monde, qu'il m'avoit appelé à l'état religieux, qu'il m'avoit recueilli dans sa maison, et qu'il m'y avoit fourni tant de moyens de sanctification? Il vouloit m'attacher à lui plus étroitement que le commun des chrétiens, et le voilà qui me rejette de sa présence, et qui fait un divorce entier avec moi! il vouloit me mettre au rang de ses élus, et des ames spécialement choisies et prédestinées; et le voilà qui m'enlève toutes les graces dont il m'avoit enrichi, et qui me dégrade jusqu'au plus bas rang des ames réprouvées! Il vouloit me faire monter aux premières places de son royaume, et le voilà qui me précipite au fond de l'abîme! Je n'ai, dis-je, qu'à prévenir ainsi le temps; et me supposant par avance dans cette fatale extrémité, je n'ai qu'à suivre tous les sentiments qu'exciteront dans mon cœur de si tristes et de si désolantes idées. Heureux que ce ne soit encore qu'une supposition; et cent fois plus heureux si, par une conduite toute nouvelle, je vis de telle sorte que cette figure ne devienne jamais pour moi un effet ni une vérité!

C'est par ce renouvellement et ce changement de vie que je puis mériter un jugement de salut et de bénédiction. Car il y en a un pour les ames justes, et surtout pour les ames vraiment religieuses. Au lieu de ce funeste arrêt dont j'étois menacé si ma vie jusques à la mort eût toujours été également imparfaite et irrégulière, qu'il me sera doux d'entendre de la bouche de mon souverain juge cette aimable invitation et ces consolantes paroles : *Courage, bon serviteur! vous m'avez été fidèle en peu de chose, et pour ce peu de chose je vous destine un grand héritage. Entrez dans la joie de votre Seigneur* (Matth., 25). Comblé de cette joie toute pure et toute divine, dont je commencerai à goûter les douceurs ineffables, je reconnoîtrai bien que c'étoit peu de chose que Dieu demandoit de moi en ce monde, et que tout ce que j'y aurai, ou entrepris, ou souffert, ou quitté pour lui, n'étoit rien en comparaison de la récompense qu'il m'avoit préparée, et de la gloire où il s'étoit proposé de m'élever. Si je pouvois encore alors être touché de quelque regret, ce ne seroit pas d'avoir porté trop loin mon zèle, ni de ne m'être point assez ménagé dans les saintes pratiques qu'il m'inspiroit pour mon avancement et ma perfection; ce seroit plutôt de l'avoir trop mesuré, et de ne lui avoir pas donné plus de liberté et plus d'étendue. En puis-je trop faire lorsqu'il s'agit d'un maître qui dans son jugement ne sera pas moins libéral et magnifique à couronner ma fidélité, que sévère et inexorable à punir mes négligences et mes lâchetés?

Conclusion. Grand Dieu, qui d'un regard ébranlez les colonnes du firmament, et faites trembler la terre; Dieu de sainteté et la sainteté même, devant qui les cieux ne sont pas purs, et qui avez trouvé de la corruption jusque dans vos anges : hélas! Seigneur, comment pourra soutenir votre présence une créature aussi foible que je le suis, et comment une ame chargée de tant de dettes osera-t-elle entrer en jugement avec vous? *Malheur à la vie même la plus chrétienne et la plus religieuse dans l'estime des hommes, si vous l'examinez à la rigueur, et si vous la jugez sans miséricorde* (Aug.)! Car vos vues sont bien au-dessus des nôtres; et qui peut se flatter d'être à vos yeux exempt de tache et digne d'amour?

Cependant, mon Dieu, vos divines Écritures m'enseignent que cette miséricorde qui m'est si nécessaire, et sur laquelle je dois principalement établir ma confiance, n'aura plus de part dans le jugement que je recevrai de vous à l'heure de ma mort, et que votre justice y présidera seule. Quelle grace ai-je donc à vous demander, et quelle prière ai-je présentement à vous faire? Ah! Seigneur, c'est que vous n'attendiez pas, pour me juger, que ce dernier jour soit venu, mais que vous me jugiez dès cette vie, parceque vos jugements en cette vie sont des jugements paternels et salutaires. Oui, mon Dieu, jugez toutes mes infidélités et toutes mes offenses; il est juste que j'en porte la

peine : mais ne me réservez pas à ce temps, où *vous ne me reprendriez que dans votre colère, et vous ne me jugeriez que dans votre fureur* (*Psalm.* 6).

Vous faites plus encore, ô Dieu souverainement bon et plein d'indulgence. Vous voulez bien ne me pas juger vous-même, pourvu que je sois mon propre juge ; et vous consentez à me remettre tous vos intérêts, pourvu que j'en prenne soin contre moi-même, et que je vous fasse toute la justice qui dépend de moi. Y auroit-il un aveuglement plus déplorable et moins excusable que le mien, si je refusois une condition aussi avantageuse que celle-là? De grand cœur, ô mon Dieu, je l'accepte, et je m'y soumets. Je me citerai moi-même au tribunal de ma conscience ; je serai moi-même mon accusateur et mon témoin ; je ferai de toute ma vie la revue la plus rigoureuse et la plus sévère ; j'y proportionnerai ma pénitence ; et dans un vrai desir de vous satisfaire, je la rendrai aussi complète qu'elle me semblera devoir l'être, et que ma foiblesse la pourra supporter. Je n'en demeurerai pas là, Seigneur : je règlerai l'avenir, je le sanctifierai ; je ne m'y permettrai ni ne m'y pardonnerai rien, afin que rien ne m'arrête quand vous m'appellerez à vous, et que je puisse sans retardement et sans obstacle prendre possession de l'éternelle béatitude que vous m'avez promise.

TROISIÈME MÉDITATION.

DE L'ENFER.

Discedite à me, maledicti, in ignem æternum.
Retirez-vous de moi, maudits, et allez au feu éternel. MATTH., chap. XXV.

PREMIER POINT. Il y a trois choses à considérer dans l'enfer, qui paroissent bien étonnantes, et qui sont pour nous autant de sujets d'horreur. La première est que Dieu, pendant toute l'éternité, n'y fera jamais nulle grace, lui néanmoins qui est la souveraine miséricorde.

Ce Dieu dont la nature n'est que bonté, ce Dieu qui, depuis la création du monde, fait luire également son soleil sur les méchants et sur les Justes ; ce Dieu qui, pour ses ennemis mêmes et pour des pécheurs, est descendu de sa gloire, s'est revêtu de notre humanité, et a voulu mourir sur une croix ; après tant de bienfaits, et des témoignages si sensibles de son amour, ne jettera jamais un regard favorable sur aucun des réprouvés, ni jamais ne fera distiller sur eux une seule goutte de ce sang qu'il a répandu toutefois pour eux-mêmes avec tant d'abondance dans sa passion. Tellement que la miséricorde divine, dont les communications sont infinies envers tout le reste des créatures, même les plus viles, demeurera éternellement sans action à l'égard des damnés. Ils pousseront des cris lamentables, ils se désoleront, ils verseront, selon l'expression de l'Évangile, des torrents de larmes : mais ce Dieu vengeur n'arrêtera pas une fois pour cela son bras, ni ne sus-

pendra pas un moment ses coups; et tant qu'il sera Dieu (or il le sera toujours, comme il l'a toujours été), il verra souffrir des ames qu'il a formées à son image, des ames qu'il a marquées du sceau de sa divinité, des ames qui porteront le caractère de ses sacrements, sans être ému pour elles du moindre sentiment de compassion. Le pourrois-je croire, s'il ne nous l'avoit pas lui-même révélé? Mais c'est un article de la foi que je professe. Il faut donc qu'une ame réprouvée soit bien affreuse aux yeux de Dieu, puisque la haine qu'il en conçoit est capable de l'endurcir de la sorte, et de fermer à cette ame maudite toutes les sources de la grace.

Mais encore qu'est-ce qui peut ainsi la défigurer aux yeux de Dieu, et en faire un objet si abominable? le péché qui vit dans elle, et qui n'y mourra jamais. Avec cette tache désormais ineffaçable, elle sera toujours pour Dieu, qui est infiniment saint, une victime de colère et de damnation. Le réprouvé pouvoit pendant la vie l'effacer, cette tache si odieuse : il pouvoit renoncer à son péché, et par-là obtenir grace. Il étoit, par son péché, dans un état de réprobation seulement commencée, et non consommée. La mort est venue; et à ce terme fatal, le même péché que la pénitence eût pu réparer est devenu irrémissible, parcequ'il est devenu irréparable. Cette damnation anticipée, mais seulement commencée, est devenue une damnation complète, et a reçu sa dernière consommation. Cette miséricorde, auparavant si prévenante, et si facile à s'épancher et à pardonner, s'est resserrée et retirée sans retour. Comme elle trouvera toujours le péché présent et vivant, ce sera toujours, selon l'ordre des décrets divins, un obstacle invincible qui la retiendra, et qu'elle ne pourra plus surmonter. De sorte qu'il n'y aura dans tous les siècles que la justice qui agira, que la justice qui frappera, que la justice qui vengera ses droits et qui se satisfera. O que je suis aveugle, si je n'apprends pas de là, 1° à redouter la justice de Dieu, et à craindre de tomber dans ses mains; 2° à redouter encore plus le péché, puisque la justice de Dieu n'est redoutable qu'à cause du péché; 3° à ne pas négliger les miséricordes du Seigneur lorsqu'il me les offre si libéralement, mais à en faire tout l'usage que je puis, pour me mettre à couvert de ses vengeances!

Second point. Une autre chose non moins digne de notre étonnement, et qui ne doit pas nous remplir d'un moindre effroi, c'est que des ames faites pour Dieu, pour le voir, pour l'aimer, pour le posséder, et pour être heureuses en le possédant, ne le verront néanmoins jamais dans l'enfer, ne l'y aimeront jamais, ne l'y posséderont jamais; et qu'au contraire, malgré toute la force du penchant et de l'inclination naturelle qui les portera vers ce premier Être, leur fin dernière et le centre de leur repos, éternellement elles le haïront, éternellement elles le blasphémeront, éternellement elles trouveront dans la connoissance qui leur restera de ses perfections infinies, et dans l'idée

qu'elles en conserveront, leur supplice le plus rigoureux et le sujet de leur désespoir.

Car étant d'une part séparées de Dieu, et cela par une séparation violente, comme si elles étoient à chaque instant arrachées du sein de leur créateur; par une séparation totale, en conséquence de laquelle toute alliance entre Dieu et elles sera rompue; par une séparation éternelle, qui leur ôtera tout moyen, toute espérance de retour et de réunion : et d'autre part, quoique ennemies de Dieu, étant sans cesse occupées du souvenir de Dieu, comme du plus grand de tous les biens; comme du seul bien, soit absolument et en lui-même, soit par rapport à elles, puisqu'elles n'en pourront avoir d'autre; comme d'un bien infini, qui devoit remplir tous leurs desirs et les établir dans une félicité parfaite; comme d'un bien qui leur étoit destiné, et auquel elles avoient les droits les plus légitimes; comme d'un bien dont la privation sera pour elles le comble du malheur, et qu'elles auront perdu pour de vains avantages; comme d'un bien où elles aspireront toujours par une nécessité inséparable de leur être, et que jamais elles n'obtiendront par la dure fatalité de leur état : voilà ce qui les rongera perpétuellement, et ce qui les transportera jusques à la fureur et à la rage.

Ainsi, par une contrariété de sentiments la plus cruelle, le même Dieu qu'elles regretteront et qu'elles desireront sans cesse, elles l'auront en horreur; et le même Dieu qu'elles auront en horreur, elles ne cesseront point, pour leur tourment, de le regretter et de le desirer. Desirs et regrets aussi inutiles qu'ils seront douloureux; et ce qui en fera même la douleur la plus sensible, ce sera leur inutilité. Car est-il une peine, dit saint Bernard, comparable à celle de vouloir toujours ce qui ne doit jamais être, et de ne vouloir jamais ce qui doit toujours être? L'ame réprouvée voudra toujours s'élever à Dieu, et c'est ce qui ne sera jamais : elle ne consentira jamais à être éloignée de Dieu, et c'est ce qui sera toujours. De tous côtés malheureuse : c'est-à-dire, malheureuse d'être abandonnée de son Dieu; et plus malheureuse, dans ce terrible abandonnement, de ressentir la perte qu'elle aura faite, et d'en comprendre toute la grandeur. Malheureuse d'être déchue de toutes ses prétentions au royaume et à l'héritage de son Dieu; et plus malheureuse, dans cette funeste décadence, de soupirer uniquement et si ardemment après ce séjour bienheureux. Malheureuse, dans la violence de ses transports, de se tourner par mille imprécations contre son Dieu; et plus malheureuse, malgré ses imprécations et ses blasphèmes, d'être si fortement attirée vers ce supreme auteur de qui elle avoit tout reçu, et de qui elle devoit tout attendre.

Eh! que ne peut-elle l'oublier! que ne peut-elle se délivrer de ce poids qui l'entraîne, et de cette pente qui la domine et qui la tyrannise! L'enfer ne lui seroit plus enfer qu'à demi. Quoi qu'il en soit, c'est à moi d'examiner en quelle disposition je suis maintenant par rap-

port à Dieu. Ai-je lieu de croire que je lui sois uni par la grace? si cela est, je ne puis l'en bénir assez, ni trop prendre de précautions pour ne me laisser pas enlever un trésor si précieux. Ai-je sujet de craindre que le péché ne m'en ait séparé, ou qu'il ne m'en sépare bientôt? voilà sur quoi je dois me réveiller, et user de tous les remèdes les plus efficaces et les plus prompts. Vivre dans un divorce actuel avec Dieu et dans sa disgrace, ce seroit m'exposer à un divorce éternel après la mort. Les réprouvés ne le perdront dans l'éternité, que pour avoir commencé dès cette vie à le perdre.

Troisième point. Ce qui doit encore bien nous surprendre dans la considération de l'enfer et dans ce que l'Évangile nous en fait connoître, c'est que, par autant de miracles de la toute-puissance divine, un feu matériel agisse sur des ames spirituelles pour les tourmenter; que ce feu, tout matériel qu'il est, subsiste toujours, conserve toujours la même activité et la même ardeur, et n'ait pour cela point d'autre aliment qui l'entretienne que le souffle de Dieu; que ce feu, appliqué au corps d'un damné, le brûle sans le consumer, et que ce corps, immortel au milieu des flammes dont il sera investi, n'en reçoive point d'autre impression que les douleurs cuisantes et intolérables qu'elles lui causeront; qu'il n'y ait pas un moment où ce feu n'exerce toute sa rigueur, ni pas un moment où le corps et l'ame n'en éprouvent sans relâche toute l'âpreté et toute la pointe; que dans tout l'avenir il ne doive jamais y avoir un moment où ce feu s'éteigne, ni un moment qui soit enfin pour le réprouvé le terme de son supplice. Car c'est ainsi que Dieu se glorifiera aux dépens des pécheurs qui l'auront déshonoré et outragé. De l'une ou de l'autre manière, il faut que ses créatures servent à sa gloire; et si ce n'est pas par les dons de sa miséricorde et par leur salut, ce sera par les arrêts de sa justice et par leur damnation. Comme il vouloit les récompenser en Dieu, il les punira en Dieu; si bien qu'il ne fera pas moins éclater son pouvoir et sa grandeur dans l'enfer que dans le ciel.

Grandes et essentielles vérités, dont il ne m'est pas permis de douter. Dès que je suis chrétien, je dois convenir de tout cela et reconnoître tout cela. L'esprit de l'homme a beau raisonner et former des difficultés: malgré toutes les difficultés et tous les raisonnements, cet ordre de réprobation s'est déja accompli et s'accomplit tous les jours à l'égard d'une multitude innombrable d'anges et d'hommes livrés au bras de Dieu. Il n'est donc point question de vouloir pénétrer le fond de ces principes, puisque ce sont des principes de foi; mais ce qu'il est question d'approfondir et de pénétrer, ce sont les conséquences de ces mêmes principes, qui me regardent aussi bien que les autres, et peut-être plus que bien d'autres. Je suis religieux, il est vrai, et je ne saurois trop en témoigner ma reconnoissance à Dieu, qui m'a mis par-là plus en garde contre le malheur de la damnation; mais je dois

toujours me souvenir que, tout religieux que je suis, je puis me damner; qu'il y a eu des religieux qui se sont damnés; que plusieurs de ceux-là mêmes, pendant un grand nombre d'années, avoient mieux vécu que moi, mais que malheureusement ils sont venus à se démentir, et que Dieu l'a permis par une juste punition de certaines négligences et de certaines infidélités où ils étoient tombés; que Dieu peut le permettre de même pour moi, et que je n'ai nul droit d'espérer qu'il me traite plus favorablement si je le sers aussi lâchement et aussi négligemment; en un mot, que personne ne sait s'il est en état de grace ou s'il n'y est pas, et que dans cette incertitude absolue il n'y a point d'attention que je ne doive avoir, point d'effort que je ne doive faire, point d'occasion de péril dont je ne doive m'éloigner, point d'embarras de conscience, de doute, de scrupule que je ne doive éclaircir; rien de si pénible ni de si contraire aux inclinations et aux sens, à quoi je ne doive m'assujettir pour me procurer toute l'assurance raisonnable et moralement possible. J'ai embrassé la profession religieuse pour me sauver: que seroit-ce de faire naufrage dans le port même, et d'y échouer!

Conclusion. Seigneur, que vous êtes bon dans vos miséricordes; mais que vous êtes impénétrable dans vos jugements, et formidable dans vos châtiments! Plus j'y pense, plus je suis saisi de frayeur; et plus ma frayeur augmente, plus je sens croître mon amour pour vous: car je ne puis ignorer, mon Dieu, ce que j'ai mérité, et en quel abîme vous pouviez me précipiter. J'ai péché contre vous, et vous avez arrêté votre justice, qui s'élevoit contre moi. Du moins pouvois-je me porter à bien des péchés où ma témérité, où ma dissipation m'exposoit, et dont votre grace m'a préservé. Ah! Seigneur, c'est m'avoir autant de fois retiré de l'enfer.

Vous n'avez pas eu pour tant d'autres la même providence. Qu'avoient-ils fait qui les rendît plus indignes de vos soins? qu'avoient fait tant de solitaires et d'anachorètes, que leurs chutes déplorables ont entraînés dans la voie de perdition, et qui n'en sont jamais revenus? A me comparer avec eux, je n'en puis conclure autre chose, sinon que vous avez usé envers moi d'une plus grande indulgence, et que si je n'ai pas été enveloppé dans la même ruine, c'est à vous seul que j'en dois rendre gloire.

Or c'est cela même qui me touche, ô mon Dieu, et qui demande de ma part une gratitude éternelle. Il faut que le feu de l'enfer serve de cette sorte à allumer dans mon cœur le sacré feu de votre charité; il faut qu'il ranime toute ma ferveur, qu'il excite toute ma vigilance, qu'il me soutienne dans tous les exercices d'une austère pénitence, et qu'il m'en adoucisse toutes les rigueurs; il faut qu'il me rende patient dans tous les maux de la vie, constant dans toutes les observances de mon état, ardent et zélé dans tout ce qui concerne votre ser-

vice et le salut de mon ame : car voilà, Seigneur, le fruit que je dois retirer de la méditation et de la vue de cet enfer, dont il vous a plu jusques à présent de me garantir, où je pourrois néanmoins encore dans la suite être condamné, et que je n'éviterai jamais qu'en m'attachant à vous par une fidélité inviolable, et par la pratique de toutes les vertus chrétiennes et religieuses.

CONSIDÉRATION

SUR LES VISITES DU SAINT-SACREMENT.

Outre les heures marquées par la règle pour s'assembler devant l'autel du Seigneur, et pour y rendre à Dieu les devoirs ordinaires, chacun, selon sa piété particulière, peut, à certains temps libres, visiter le saint-sacrement, et aller s'entretenir avec Jésus-Christ. Il n'y a point de dévotion plus solide que celle-là, il n'y en a point de plus conforme aux vues et aux intentions de Jésus-Christ, et il n'y en a point de plus salutaire pour nous-mêmes, ni de plus utile.

Premier point. Dévotion solide : car elle a Jésus-Christ même pour objet; non point seulement Jésus-Christ en figure ni en représentation, non point seulement Jésus-Christ dans le simple souvenir ni dans l'imagination, mais Jésus-Christ présent réellement et substantiellement, présent en personne, et comme Dieu, et comme homme; en un mot, présent tel qu'il est au plus haut des cieux et à la droite de son Père.

Quand, au pied de mon oratoire, ou en quelque autre lieu que ce soit, qui n'est ni le temple ni l'autel de Dieu, je m'occupe de Jésus-Christ et que je m'entretiens avec lui, que je lui parle, que je l'adore, que je lui rends tous les hommages que m'inspirent mon zèle et mon amour, tout cela ne se passe qu'en esprit, puisque Jésus-Christ n'est pas là en effet, que je ne suis pas véritablement devant lui ni auprès de lui, et qu'il n'est pas véritablement devant moi ni auprès de moi. Quand même, en présence de son tabernacle et dans son sanctuaire, je médite sur sa bienheureuse nativité, sur sa douloureuse et sanglante circoncision, sur les opprobres de sa croix, sur sa résurrection ou son ascension glorieuse, ce ne sont plus là que des images que je me forme, et des mystères passés dont je me retrace la mémoire; car quoiqu'il soit actuellement sur l'autel où je prie et où je fais ces saintes méditations, il n'y prend pas actuellement naissance, il n'y est pas actuellement circoncis, on ne l'y crucifie pas actuellement, et il ne ressuscite pas, ni ne monte pas actuellement au ciel. Mais il n'en est pas de même à l'égard du saint-sacrement : ce sacrement adorable, c'est Jésus-Christ lui-même et tout Jésus-Christ; je veux dire Jésus-Christ selon sa divinité et selon son humanité : de sorte que, dans les visites que je rends à ce divin sacrement, c'est effectivement Jé-

sus-Christ que je visite, c'est devant Jésus-Christ que je me prosterne, c'est avec Jésus-Christ que je converse : il est là dans l'état où je le viens chercher, et où je prétends l'honorer ; il y est pour me recevoir, pour m'entendre, pour me répondre ; il y est au milieu d'une multitude infinie d'esprits célestes, qui ne partent point de son autel ; et je suis moi-même comme au milieu de cette troupe bienheureuse, à laquelle je me joins, pour offrir ensemble nos hommages et notre encens à ce Dieu caché sous de fragiles espèces.

S'il y avoit un lieu dans le monde où il se fît voir d'une manière sensible et à découvert, il me semble que j'aurois de l'empressement et de l'ardeur pour l'y aller trouver, et que je serois disposé à entreprendre pour cela les plus longs voyages : je m'en ferois un mérite et une vertu, et je ne croirois pas pouvoir mieux lui marquer mon zèle et mon attachement. Or il ne seroit point plus présent partout ailleurs qu'il l'est dans son temple ; et, sans qu'il soit nécessaire de le chercher bien loin, nous l'avons auprès de nous et parmi nous. Nous ne le voyons pas, il est vrai ; mais nous avons la foi, qui supplée au défaut de nos sens, ou qui y doit suppléer ; et ce que nous connoissons par la foi nous est plus certain que tout ce que nos yeux nous peuvent découvrir.

D'où arrive-t-il donc que des chrétiens, que des religieux aient tant d'indifférence pour un sacrement où Jésus-Christ est en personne, disons mieux, pour un sacrement qui est Jésus-Christ même, et qu'ils soient si peu assidus à s'acquitter du culte qu'ils lui doivent et à lui présenter leurs adorations ? Il y a des temps dans la journée où je parois comme les autres devant ce divin sacrement ; mais, à ne me point flatter, ne serai-je pas obligé de reconnoître que j'en retrancherois beaucoup, si ce n'étoient pas des temps prescrits par l'obéissance, et que j'en pusse disposer selon mon gré ? Hors de ces temps où la nécessité peut-être me fait plus agir qu'une sincère piété, vais-je une fois et de moi-même aux pieds de Jésus-Christ, lui témoigner les sentiments de mon cœur et lui tenir, pour ainsi dire, compagnie, dans l'extrême solitude où il s'est réduit pour moi ? A peine y ai-je été quelques moments, que l'ennui me prend ; et au lieu que l'amour, la reconnoissance, le respect devroient m'y attacher de telle sorte qu'il fallût me faire violence pour m'en retirer, ce n'est au contraire qu'avec une espèce de violence que je m'y porte, et qu'autant que l'observance régulière m'y appelle.

Ce qu'il y a souvent en cela de plus étrange, c'est qu'en même temps qu'on abandonne, ou du moins qu'on néglige le sacrement de Jésus-Christ, on se fait une dévotion particulière et une pratique inviolable de visiter certains oratoires en l'honneur des Saints. Si l'on y manquoit, on se le reprocheroit comme une infidélité ; et l'on ne seroit point content de soi, qu'on n'eût réparé cette omission. D'honorer les Saints, c'est sans doute un pieux exercice et une dévotion louable ;

mais après tout, notre premier devoir regarde le Saint même des saints, et tout autre doit céder à celui-là. David ne souhaitoit rien plus ardemment que d'entrer dans le temple du Seigneur; et il se fût estimé heureux de n'en sortir jamais. Daniel, éloigné de la Judée et captif en Babylone, ouvroit chaque jour trois fois les fenêtres de sa chambre du côté de Jérusalem; et de là, fléchissant les genoux, il adressoit sa prière au Dieu d'Israël comme s'il eût été dans son temple. Les premiers chrétiens vouloient toujours avoir avec eux le saint sacrement. Il y a eu des Saints qui ont presque passé toute leur vie en sa présence; et combien y a-t-il de sociétés et de communautés où est établie cette institution si religieuse de l'adoration perpétuelle? Enfin, s'il faut se servir ici de l'exemple même du monde, dans les cours des princes, les courtisans ne perdent jamais, autant qu'ils peuvent, la vue du maître. Or le premier maître, le premier supérieur de cette maison, c'est Jésus-Christ. Comment donc vais-je si peu à lui, surtout lorsqu'il n'y a que quelques pas à faire, et que je l'ai si près de moi?

Second point. Dévotion la plus conforme aux vues et aux intentions de Jésus-Christ. Le plus grand art de la politique humaine, pour ceux qui approchent les rois de la terre et qui sont employés à leur service, est d'en étudier les inclinations et de s'y conformer. Il est souvent difficile de les connoître; mais nous n'avons pas besoin d'une longue recherche pour nous instruire des inclinations du Fils de Dieu, le Roi des rois et le médiateur des hommes. Il s'en est assez déclaré dans ses divines Écritures, et il nous fait assez hautement entendre, que *d'être avec les enfants des hommes* et de converser avec eux, *ce sont ses plus chères délices* (*Prov.*, 8). Car c'est la sagesse incréée qui parle de la sorte; et cette sagesse du Père, n'est-ce pas Jésus-Christ? Il ne dit pas au reste qu'il a mis sa gloire à s'entretenir avec nous, mais qu'il y a mis ses délices. Sa gloire est en mille autres choses; et c'est, par exemple, de présider à toute la nature, de régner dans le ciel et sur la terre, de commander aux esprits bienheureux, et d'en faire ses anges et ses ambassadeurs. Mais, au milieu de tout cela, il nous témoigne que son inclination et son plaisir le plus sensible est de nous voir auprès de lui et devant lui, non point précisément pour le glorifier, mais pour traiter familièrement avec lui.

Aussi quand il annonça à ses apôtres qu'il se disposoit à les quitter et à retourner dans le sein de son Père, il leur promit qu'*il ne les laisseroit point orphelins* (Jean, 14) en ce monde; et que quoiqu'il les privât de sa présence visible, *il seroit néanmoins avec eux jusques à la fin des siècles* (Matth., 28). C'est ce qu'il nous promit à nous-mêmes dans leurs personnes, et c'est ce qu'il accomplit tous les jours dans le sacrement de nos autels. Il nous répète sans cesse, de son tabernacle, ce qu'il dit alors à ses premiers disciples : *Me voilà*, et me voilà

non point pour un jour ni pour une année, mais pour tous les temps à venir, et *jusqu'à ce qu'ils soient tous consommés*. Je suis rentré dans le séjour de ma béatitude éternelle; je suis remonté à cette céleste patrie : mais ne croyez pas m'avoir perdu pour cela; mon sacrement est le supplément de mon ascension. Comme vous ne pouvez vous soutenir sans moi, je ne puis demeurer sans vous. C'est ainsi que nous parle cet aimable Sauveur, ou tel est au moins le sens de ses paroles. Or, afin qu'il demeure avec nous, il faut que nous demeurions avec lui; car dès que nous n'aurons pas soin d'aller à lui et que nous ne serons point avec lui, il ne sera point avec nous, et nous renverserons toutes les mesures et tous les desseins de son amour.

De là je dois conclure deux choses : la première, que je ne puis rien faire de plus agréable à Jésus-Christ que de lui rendre de fréquentes visites. Il m'appelle, il m'invite; et le même empressement qu'il a pour m'attirer à lui, ne dois-je pas l'avoir pour répondre à de si tendres invitations? Avec la même constance qu'il daigne bien m'attendre, ne dois-je pas, aussi long-temps qu'il m'est possible, me tenir auprès de lui? Mais parceque les différentes occupations de la vie et les divers emplois commis à nos soins nous retirent souvent de son sanctuaire, et ne nous permettent pas d'y rester autant que notre dévotion nous l'inspireroit, que fait une ame solidement vertueuse et toute dévouée à son divin époux? Dans un saint desir de lui plaire, elle sait au moins ménager certaines heures, où elle va régulièrement le visiter. Elle y va le matin, pour le saluer et pour lui offrir les prémices de la journée, ou même pour la lui offrir par avance tout entière. Elle y va vers le milieu du jour, pour se recueillir, et pour se remettre en quelque sorte de la dissipation où auroient pu la jeter ses fonctions extérieures. Elle y va le soir, pour prendre sa bénédiction avant le repos de la nuit; pour reconnoître à ses pieds les fautes dont elle se sent coupable, et pour les lui confesser avec douleur; pour implorer sa grace et le secours de sa main toute puissante contre ses ennemis invisibles, et contre tous les dangers auxquels elle pourroit être exposée pendant son sommeil. Tout cela ne consiste point en de longues prières, mais en des sentiments affectueux, où chacun s'arrête plus ou moins, selon le mouvement de sa piété et la disposition présente des affaires.

L'autre conclusion est toute contraire, quoiqu'elle soit fondée sur le même principe : c'est que je ne puis guère montrer plus de mépris pour le sacrement de Jésus-Christ, que de le délaisser; ni offenser plus sensiblement ce Dieu d'amour, que de n'avoir nul égard aux instances qu'il me fait et à la manière dont il me prévient. Car, pour reprendre la comparaison des grands du siècle et des princes, le sanctuaire de Jésus-Christ est comme le palais où il tient sa cour : or que la cour du prince se trouve déserte, c'est une confusion qu'il doit vivement ressentir, parceque c'est un signe manifeste du peu d'état

que font de lui ses sujets. Et certes, ce Sauveur si indignement traité et si justement irrité d'un pareil oubli peut bien me faire alors le même reproche qu'il fit à ses apôtres, qui s'étoient endormis dans le jardin, pendant qu'il prioit : *Hé quoi! vous n'avez pu veiller une heure de temps avec moi* (MATTH., 26)? Ils n'eurent rien à lui dire là-dessus pour se justifier; et de quel prétexte pourrois-je me servir moi-même pour excuser ma négligence? Il n'est que trop abandonné des gens du monde; et à qui est-ce d'y suppléer, sinon à des religieux qu'il a spécialement choisis, et avec qui il a voulu avoir un commerce plus intime et plus ordinaire?

TROISIÈME POINT. Dévotion la plus utile pour nous-mêmes et pour notre avancement spirituel. Une des coutumes les plus établies dans le monde est de se visiter les uns les autres : mais qu'est-ce que la plupart de ces visites, et qu'en retire-t-on? On y perd beaucoup de temps; et quelque innocentes qu'elles puissent être, elles sont au moins fort inutiles. Souvent, par l'importunité des personnes et par le désagrément de leur conversation, elles deviennent très ennuyeuses et très incommodes. La paix quelquefois y est troublée par les chagrins qu'on y reçoit. Plus de fois encore la conscience y est blessée par les discours médisants qu'on y tient et qu'on y entend. Enfin, ce sont presque toujours des visites dangereuses et pernicieuses par la dissipation qu'elles causent, et par la diversité des objets qui s'y présentent. Mais il n'en est pas de même des visites qu'on rend à Jésus-Christ et à son sacrement. Ce sont des visites toutes saintes, des visites toutes salutaires, des visites toutes consolantes, et pleines d'une onction toute divine. Une ame y trouve mille avantages pour sa perfection, et en remporte des fruits inestimables.

Visites toutes saintes, soit par la fin qu'on s'y propose et le motif qui y conduit, soit par les actes de toutes les vertus qu'on y pratique, surtout d'une foi vive, d'une ferme confiance, d'une ardente charité, d'une humilité profonde, d'une soumission parfaite, d'une sincère contrition. Car voilà de quoi l'on doit plus communément s'y occuper, et ce qui ne demande point tant de paroles, que de secrètes élévations du cœur.

Visites toutes salutaires, puisqu'on y va à la source même des graces. Et en effet, comme la plénitude de la divinité habite en Jésus-Christ corporellement, c'est aussi dans le sacrement de son corps et de son précieux sang que toutes les graces sont renfermées, et c'est de là que ce Dieu Sauveur les répand avec plus d'abondance. De sorte que les mêmes miracles qu'il opéroit autrefois à l'égard des maladies du corps, *en parcourant la Judée* (*Act.*, 10), il les opère à l'égard des maladies de l'ame, en demeurant dans son tabernacle. Il éclaire les aveugles, il fortifie les foibles, il guérit les infirmes, il ressuscite les morts. Mais pour obtenir de lui toutes ces merveilles, il est bien juste

que nous ayons recours à lui, et que, par nos assiduités, nous l'engagions à nous les accorder.

Visites toutes consolantes : il n'y a que ceux qui se mettent en état de l'éprouver qui le puissent connoître, et qui en puissent parler. Toute la vie de l'homme n'est que misère et affliction d'esprit; et malgré les prérogatives de la profession religieuse, chacun, comme partout ailleurs, y a ses peines. Mais qu'heureuse est l'ame affligée qui sait où elle peut trouver le remède à ses maux, et qui va chercher auprès de Jésus-Christ sa consolation! Il ne faut quelquefois qu'une visite du saint-sacrement pour changer tout-à-coup la disposition d'un cœur, et pour y faire succéder au trouble et à la douleur le plus doux repos et un plein contentement. On étoit venu tout triste, tout languissant; et l'on s'en retourne tout rempli de force, de courage, et même de joie. Comment cela se fait-il? C'est un secret réservé à la connoissance de Dieu. Il nous suffit de savoir que la chose arrive ainsi : mais d'en vouloir pénétrer le fond, c'est ce qui ne nous appartient pas. Contentons-nous de l'expérience de tant d'ames saintes, qui en ont rendu et qui tous les jours en rendent encore témoignage.

Voici donc les résolutions que je forme, ou que je dois former : de renouveler ma dévotion envers le très saint-sacrement de l'autel, et de m'adresser à Jésus-Christ dans toutes les conjonctures et tous les états de ma vie. Si j'ai quelque doute à résoudre, j'irai le consulter; si j'ai quelque affaire à entreprendre, j'irai la lui recommander; si je me sens attaqué de la tentation, j'irai implorer son assistance. Dans mes tiédeurs et mes lâchetés, il me ranimera; dans mes dissipations et mes égarements, il me rappellera à moi-même; dans mes dégoûts, mes ennuis, mes inquiétudes, dans toutes mes souffrances, soit intérieures, soit extérieures, il me consolera; en un mot, dans tous mes besoins il sera mon refuge et ma plus solide ressource. Au reste, ce ne sera pas seulement pour mon intérêt que j'irai à lui, ni pour les biens que j'en espère; mais pour sa gloire et pour l'honneur qui lui en peut revenir. Ce ne sera pas seulement pour moi, mais encore plus pour lui-même. Je m'unirai de cœur avec lui; et jouissant, autant que je le pourrai, de sa divine présence, je commencerai dès maintenant ce que, par sa grace, je dois faire dans l'éternité bienheureuse, qui est de l'aimer et de le posséder.

CINQUIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

DU RETOUR DE L'ENFANT PRODIGUE A SON PÈRE, ET DE CELUI DE L'AME RELIGIEUSE A DIEU.

Et surgens, venit ad patrem.
Il partit aussitôt, et retourna à son père. LUC, chap. XV.

PREMIER POINT. Le dessein de Jésus-Christ dans la parabole de l'enfant prodigue a été de nous y proposer l'idée d'un véritable retour à Dieu et d'une sincère pénitence. Ce jeune homme, emporté par le feu de l'âge, avoit quitté la maison de son père, et s'en étoit allé dans un pays étranger, pour y vivre selon son gré et pour y jouir de sa liberté. Mais il eut bientôt lieu de reconnoître son aveuglement et de penser à revenir dans la maison paternelle. Trois choses l'y déterminèrent : le sentiment de la misère où il se trouva réduit en très peu de temps; le reproche intérieur et le repentir de la faute qu'il avoit commise; enfin, la confiance qu'il conçut en la bonté du meilleur de tous les pères, dont il s'étoit séparé, et de qui il se promit d'être encore favorablement reçu.

Qu'est-ce que ce prodigue? N'est-ce pas moi-même, et y a-t-il un plus grand prodigue qu'une ame religieuse qui, depuis bien des années, a vécu comme moi dans la tiédeur? Quelles graces, quels dons célestes et quels biens spirituels n'ai-je pas dissipés? Mais voudrois-je toujours persister dans mon égarement, et dois-je différer davantage à rentrer dans les voies du Seigneur, et à réparer, autant qu'il me sera possible, toutes mes dissipations? Les motifs qui inspirèrent à l'enfant prodigue une si prompte et si ferme résolution à l'égard de son père, ne sont-ils pas assez puissants pour me l'inspirer à l'égard de mon Dieu ?

La première vue qui le toucha, ce fut celle de sa misère. Dans la vie licencieuse et voluptueuse qu'il avoit menée, il ne lui fallut que quelques mois pour épuiser tout son héritage ; et est-il une disette pareille à celle où l'Évangile nous le fait voir? De riche qu'il étoit, le voilà dans une extrême pauvreté et dépouillé de tout. Cette liberté dont il avoit été si jaloux, il est obligé de l'engager et de la vendre. Sous la domination d'un maître dur et impitoyable, il manque de pain pour se nourrir, et il s'estimeroit même heureux d'avoir la pâture des plus vils animaux, et de pouvoir s'en rassasier; mais on la lui refuse. C'est donc alors qu'il rentre en lui-même : car rien n'est plus capable de nous ramener à nous-mêmes, et de nous ouvrir les yeux, que l'adversité. Il compare son état présent avec l'état où il étoit auprès de son père : *Combien*, dit-il, *y a-t-il de valets et de mercenaires dans la maison de mon père qui ont du pain en abondance, et moi je meurs ici de faim* (LUC, 15). Réflexion qui le pénètre, et qui, sans lui permettre

de délibérer plus long-temps, lui fait prendre le parti de retourner dans sa famille et de s'y remettre dans le devoir.

On peut dire (et n'est-ce pas ce que j'éprouve?) qu'il n'y a point de misère plus semblable à celle du prodigue que la mienne, depuis que je me suis éloigné de Dieu, et que j'ai perdu ma première ferveur dans les exercices de la religion? Mon cœur s'est desséché, et tout l'esprit de retraite, d'oraison, de mortification, de piété, s'est éteint en moi. Où est ce recueillement, cette modestie, cette vigilance, cette conscience timorée que j'avois autrefois? Je n'ai plus rien de tout cela, et je me trouve sur tout cela dans un dénuement déplorable. A quels maîtres me suis-je assujetti, en me livrant à mes desirs et à mes passions? Au lieu que je ne devois être nourri dans la maison de Dieu que du pain des anges et des délices intérieures d'une vie toute divine, je ne cherche, comme cet infortuné prodigue, qu'à me remplir de la nourriture et du gland des pourceaux, c'est-à-dire que je ne cherche que des consolations humaines, et que les vaines satisfactions que je me puis procurer de la part des créatures, surtout de la part du monde. Encore ne les ai-je pas ou ne les ai-je pas assez pour me contenter; car mon état malgré moi me les interdit, ou du moins ne me les accorde pas autant que je le demanderois.

Que me reste-t-il donc, et où en suis-je? Ah! combien de mercenaires, combien de chrétiens du siècle, au milieu du siècle même, s'élèvent à Dieu, goûtent Dieu, jouissent des plus douces communications de Dieu? et moi, de tout ce qui a rapport à Dieu, je ne sens rien, je ne m'affectionne à rien, je ne profite de rien. Heureux après tout que j'aie au moins quelque connoissance d'une si triste disposition, et que j'en voie le désordre et le malheur, heureux que je n'y sois pas tout-à-fait insensible! Y vivrai-je toujours, et ne ferai-je nul effort pour en sortir? serai-je plus lent à me résoudre que ne le fut l'enfant prodigue? Je me suis égaré comme lui; voilà le déréglement de ma vie; mais ce qui achèveroit de me perdre et ce qui mettroit le comble à ma ruine, ce seroit de ne pas revenir désormais aussi promptement que lui.

Second point. Après avoir considéré sa misère et l'avoir déplorée avec bien de la compassion pour lui-même, ce prodigue prit un sentiment encore plus raisonnable et plus généreux, parcequ'il étoit moins intéressé. Il se retraça dans l'esprit toutes les bontés de son père, et ce souvenir le couvrit de confusion et le saisit de douleur. Il comprit toute l'indignité de sa conduite, et il ne se dissimula rien de toute l'énormité de la faute qu'il avoit commise contre un père digne de toute sa reconnoissance et de tout son amour. Il s'en fit tous les reproches qu'un vrai regret ne manque point d'inspirer à un cœur sensible et touché de repentir. Car quoique l'Évangile ne nous marque rien là-dessus en détail, il nous le donne néanmoins assez à connoître par

trois choses que le prodigue se proposa de faire en se présentant devant son père.

Avant que de se mettre en chemin, il médita ce qu'il avoit à dire, et régla lui-même la manière dont il devoit se comporter dans son retour. 1. Il résolut de se jeter aux pieds de son père, de ne chercher point à se justifier, mais au contraire de se reconnoître criminel et sans excuse; de lui en témoigner sa peine très sincère, et de se mettre par-là en état d'obtenir grace : *Je partirai, j'irai à mon père, et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous* (Luc, 15). Contre le ciel, qui m'ordonnoit de vous être soumis et de vous rendre tous les devoirs d'une obéissance filiale ; contre vous, envers qui j'ai fait voir tant d'ingratitude, et dont j'ai tant négligé les avis et les salutaires leçons. 2. Il ne se contenta pas de cela ; mais le mépris qu'il avoit conçu de lui-même le porta à s'humilier encore davantage, et à ne prendre plus auprès de son père la qualité de fils, dont il se crut désormais indigne : *Je ne mérite plus d'être appelé votre fils* (Ibid.), et ce n'est plus ainsi que vous me devez regarder. Je n'ai point agi en fils à votre égard ; vous avez droit à mon égard de n'agir plus en père. 3. Enfin, il ne s'en tint pas à l'humiliation en consentant à être dégradé et dépouillé du titre de fils; mais il alla jusqu'à l'austérité de vie et à la sévérité de la pénitence, en demandant à n'avoir point d'autre place dans la maison de son père, ni d'autre traitement que les domestiques et les valets : *Comptez-moi pour un de vos serviteurs, et ne me traitez point autrement qu'eux* (Ibid.). Ce sera beaucoup pour moi d'être admis chez vous à cette condition, et ce sera beaucoup pour vous de me l'accorder. Quel langage de la part de ce jeune homme, autrefois si indocile, si présomptueux, si amateur de sa personne et si adonné à son plaisir! Quel changement et quelle conversion !

Voilà ce qu'opère dans une ame pénitente la douleur qui la presse, et voilà ce qu'elle doit opérer en moi. Le père du prodigue avoit-il jamais rien fait pour son fils qui puisse égaler toutes les faveurs et toutes les miséricordes dont je suis redevable à la providence de mon Dieu ? Y puis-je penser sans en avoir le ressentiment le plus tendre et le plus affectueux, ou puis-je n'y pas penser sans être le plus méconnoissant et le plus ingrat de tous les hommes ? Cette pensée d'un Dieu si bon, et surtout d'un Dieu si bon envers moi, pour peu que je m'applique à la bien pénétrer, me touchera infailliblement le cœur avec le secours de la grace ; et le sentiment de ma contrition, s'il est dans le degré nécessaire, ne manquera pas de produire ces trois effets, qui sont essentiels à la pénitence :

1. De recourir promptement à Dieu, de me prosterner en sa présence, de lui faire l'aveu de tous les relâchements de ma vie, de les détester de bonne foi à ses pieds et de les pleurer amèrement. J'ai péché, mon Dieu, *j'ai péché contre vous* (Luc, 15), non pas une fois, comme l'enfant prodigue contre son père, mais presque autant de fois

que j'ai vécu de moments. Je n'entreprends point d'entrer avec vosu en de vaines justifications, ni de me couvrir de faux prétextes; mon cœur me démentiroit, et les lumières de votre sagesse me confondroient. Ah! j'ai péché, Seigneur, plus encore que je ne le connois, et autant que vous le connoissez mieux que moi. Je viens tout confesser devant vous; et pour vous fléchir en ma faveur, je n'ai à vous présenter que cette confession douloureuse et que mes larmes.

2. De me mépriser moi-même, et de sentir d'autant plus mon indignité que je suis dans une profession plus sainte. Hélas! Dieu vouloit faire de moi un religieux : mais le suis-je en effet? J'en ai le nom parmi les hommes, j'en ai les apparences; mais en ai-je le fond? Chose étrange! ce nom de religieux que je porte devroit m'être un sujet de gloire, et c'est pour moi un sujet de confusion. Car de quoi dois-je plus rougir, que de passer pour religieux et de ne l'être pas? Ai-je lieu de m'étonner après cela, Seigneur, que vous ne me favorisiez pas de ces graces spéciales et de ces communications divines dont vous gratifiez tant de parfaits religieux? Ce sont proprement vos enfants, parcequ'ils vous honorent et qu'ils vous servent comme un père; et c'est aux enfants qu'est réservé le pain des enfants. Je ne puis ni le demander, ni l'attendre.

3. De me condamner à tout ce qu'il y a dans la vie religieuse de plus pénible, de plus austère, et de m'y assujettir : ne voulant m'épargner en rien, et ne souhaitant point de l'être; acceptant tous les dégoûts et toutes les répugnances que je pourrai avoir à supporter dans mon retour; agréant que Dieu me laisse éprouver toute la pesanteur du fardeau sans me l'adoucir. N'est-ce pas assez, mon Dieu, que vous ne me rejetiez pas de votre maison? Du reste, je n'y ai pas vécu comme un fils docile et obéissant : il est juste que vous m'y traitiez comme *un mercenaire* et un esclave. C'est ainsi que pense une ame contrite, c'est ainsi qu'elle agit, et c'est ainsi que je dois penser moi-même, que je dois parler et agir.

Troisième point. Malgré tout ce que le prodigue avoit projeté de dire à son père et de faire en sa présence, il pouvoit craindre de n'en être pas écouté. Plus il se reconnoissoit criminel, moins il avoit lieu d'espérer un favorable accueil, et le désordre de sa conduite devoit naturellement lui inspirer de la défiance. Mais il se souvint qu'il retournoit à un père, et qu'un père est toujours père, et ne peut oublier ce qu'il est. Aussi, dans la résolution qu'il prit et dans le dessein qu'il forma de son retour; il ne dit pas : *J'irai* à mon maître, ni à mon juge; mais *à mon père* (Luc, 15). Ce nom de père le rassura; et la confiance prenant le dessus, elle bannit de son cœur toute crainte et ne lui permit plus de délibérer.

Soutenu donc d'une confiance si ferme et si solidement fondée, il part, il marche, il arrive, il approche de son père, qui lui fait bien éprouver

sur l'heure qu'il ne s'étoit pas trompé dans l'espérance qu'il avoit conçue : car du moment que le père aperçoit son fils, il va au-devant de lui, il l'embrasse et lui donne le baiser de paix ; il l'introduit tout de nouveau dans sa maison, et, sans éclater en des reproches amers sur le passé, il assemble toute sa famille, pour leur témoigner sa joie et pour leur en faire part. Ce n'est point encore assez : bien loin de traiter en mercenaire et en esclave ce dissipateur et ce prodigue, qui s'étoit réduit, par ses dépenses excessives, dans un état si misérable et si pauvre, il veut qu'on le revête d'une robe neuve, qu'on tue pour lui le veau gras, qu'on prépare un grand souper, et qu'on l'accompagne d'une agréable symphonie, afin qu'il ne manque rien à cette fête. Pourquoi tout cela ? *Ah!* s'écrie ce père si bon et si tendre, *c'est que mon fils étoit mort, et que le voilà ressuscité ; c'est qu'il étoit perdu, et que je l'ai heureusement retrouvé* (Luc, 15).

Or il en est de même à l'égard d'un pécheur qui revient à Dieu, et que Dieu reçoit : il en sera de même à mon égard; et dès que j'irai à Dieu dans le sentiment d'une vraie componction, et que je m'humilierai devant lui dans la vue de mes ingratitudes et de mes infidélités, je le trouverai encore mieux disposé en ma faveur que le père de l'enfant prodigue ne l'étoit en faveur de son fils. Il est vrai que, selon les règles de sa justice, il pourroit me rejeter, et que si je n'avois point d'autre fonds sur quoi je pusse compter que mes œuvres et que ma vie, il auroit droit de me renoncer pour toujours, et de me refuser tout accès auprès de lui ; mais j'ai toute sa miséricorde pour garant de ma confiance ; et en même temps que je penserai à satisfaire moi-même sa justice, je puis me répondre de cette miséricorde sans mesure, qui ne demande qu'à se répandre et qu'à s'exercer.

Je ne dois donc point écouter les craintes et les défiances que la nature m'inspire, et par où les ennemis de mon salut et de ma perfection tâchent de me retenir. Je ne dois point m'étonner de toutes les difficultés que je prévois, et de toutes les répugnances que je sens à les combattre et à les vaincre. Fussent-elles mille fois encore plus grandes, la pénitence me doit mettre dans une ferme disposition d'endurer tout : mais, du moment que je m'y serai bien établi, et que, dans cet esprit, je ferai les premiers pas pour aller à Dieu, l'expérience me détrompera bientôt des fausses idées qui me troubloient, et des vaines alarmes que me causoit la vue de mes foiblesses et de mes égarements. Au lieu de trouver un Dieu sévère et inexorable, je trouverai un Dieu plein de bonté et de tendresse pour moi. Il n'oublie pas même ceux qui le fuient : que fera-t-il pour ceux qui le cherchent ?

Ainsi, tout offensé qu'il peut être, et quelque sujet qu'il puisse avoir de me bannir de sa présence, voici néanmoins ce que j'ose me promettre de sa part : 1. C'est qu'il viendra lui-même au-devant de moi pour m'aplanir le chemin, et pour me faciliter vers lui le retour que je médite. 2. C'est qu'il m'accordera une prompte rémission de toutes

mes fautes, et qu'il se relâchera infiniment de la satisfaction qui lui en est due. 3. C'est qu'il me secondera par des graces toujours nouvelles dans tous les efforts que j'aurai à faire, soit pour me relever, soit pour me soutenir et pour persévérer. 4. C'est que, non content de me voir rentré dans la voie de mes observances, il s'appliquera à m'y avancer et à m'y perfectionner; de sorte qu'il ne tiendra qu'à moi de regagner tout ce que j'ai perdu, et de parvenir au rang des ames les plus parfaites. D'autres que moi, après avoir comme moi vécu dans le relâchement, sont ensuite devenus des modèles de régularité et des Saints. 5° C'est qu'au milieu de tout cela, sans que je lui demande ses consolations divines, ni que j'y prétende, il les répandra sur moi avec une espèce de profusion, et qu'il saura bien me dédommager des victoires que je remporterai pour lui, et des sacrifices que je lui ferai. Que me faut-il davantage, et puis-je encore balancer un moment sur le parti que je dois prendre ?

Conclusion. Père des miséricordes, Dieu d'espérance et de paix, Seigneur, soyez béni de la sainte résolution que votre grace m'a inspirée, et daignez, par cette même grace, m'y confirmer. Je reviens à vous, et me voilà à vos pieds, confus et humilié, mais rassuré par vous-même, et comptant sur votre bonté paternelle : car c'est vous-même, ô mon Dieu, qui m'avez fait entendre votre voix pour me rappeler : ai-je à craindre que vous me fermiez votre sein pour ne me pas recevoir ?

Que vous dirai-je, Seigneur, et par où puis-je vous fléchir? ou plutôt, qu'ai-je autre chose à faire pour cela, que de rallumer tout mon zèle pour vous, et de recommencer tout de nouveau à vous servir? Ce ne sont point des paroles que vous voulez, ce sont des effets. Mais après tout, Seigneur, quoi que je fasse, ce ne seroit rien encore, si vous me traitiez selon toute la sévérité de vos jugements. *Qu'est-ce qu'un homme, pour répondre à un Dieu* (Job, 9), et pour entrer en compte avec lui? Ah! mon Dieu, toute ma ressource, c'est votre cœur, ce cœur de père. Malheur à quiconque voudroit m'ôter là-dessus ma confiance : ce seroit m'éloigner de vous pour jamais.

Je la conserverai donc précieusement, cette confiance qui vous a ramené tant d'ames, et je m'y laisserai conduire. Bien loin de me rendre moins vigilant et moins attentif à mes devoirs, elle me les fera pratiquer avec beaucoup plus de ferveur, parceque je les pratiquerai par reconnoissance et par amour; bien loin de flatter ma délicatesse et de me tenir lieu de prétexte pour m'épargner les rigueurs d'une vie pénitente, plus elle vous représentera à moi comme un Dieu propice et miséricordieux, plus elle me fera comprendre mon injustice envers vous et la grièveté de mes offenses ; et, par-là même, plus elle m'animera à les réparer, et à vous venger de moi-même par toutes les austérités de la mortification religieuse. Vous agréerez sur cela, Sei-

gneur, mes foibles efforts, et vous les seconderez; vous aurez égard à ma bonne volonté et à la droiture de mes intentions : le retour sera réciproque de vous à moi, et de moi à vous; la réconciliation sera parfaite, et, par votre secours tout puissant, elle durera dans tous les siècles des siècles.

SECONDE MÉDITATION.

DU RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST DANS L'AME RELIGIEUSE.

Tollite jugum meum super vos, et invenietis requiem animabus vestris.
Prenez sur vous mon joug, et vous trouverez le repos de vos ames. MATTH., chap. XI.

PREMIER POINT. Il ne suffit pas, en retournant à Dieu, que je travaille à détruire dans moi la sensualité et l'amour-propre, qui ont été les principes de tous mes relâchements : il faut encore que j'y fasse régner Jésus-Christ; ou plutôt, c'est en établissant par la grace le règne de Jésus-Christ dans mon cœur, que j'y détruirai l'empire des sens et l'amour de moi-même.

Ce règne de Jésus-Christ est tout intérieur, et il consiste à bannir de mon ame tout autre esprit que celui de Jésus-Christ, à ne juger de rien que selon les maximes de Jésus-Christ, à n'aimer rien que selon les sentiments de Jésus-Christ, à faire vivre en moi, par une pratique constante et habituelle, toutes les vertus de Jésus-Christ; tellement que ce soit Jésus-Christ qui me gouverne en tout, qui me règle en tout, qui me fasse tout entreprendre et tout accomplir.

Ce règne de Jésus-Christ n'est point de ce monde; c'est-à-dire que ce n'est point un règne où Jésus-Christ, comme les autres rois, se montre dans la pompe et dans l'éclat, ni où, par la puissance des armes, il cherche à étendre ses conquêtes et à s'acquérir des sujets : au contraire, il ne se fait voir que dans les états les plus pauvres, les plus obscurs, les plus humiliants; et s'il remporte des victoires, c'est par l'attrait de ces mêmes états où il s'est abaissé et où il a voulu se réduire. Une ame touchée de le voir marcher devant elle comme son chef, et de lui voir prendre la route la plus épineuse et la plus étroite, se sent excitée à le suivre; elle se livre à lui tout entière, et s'abandonne sans réserve à sa conduite : par quelque voie qu'il lui plaise de l'appeler, elle y entre généreusement, elle s'y attache inviolablement, elle y persévère et elle y avance constamment : ses exemples sont des ordres pour elle, et elle auroit honte qu'il y eût une difficulté qui l'arrêtât, lorsque son divin maître les veut éprouver toutes, et qu'il lui apprend à les surmonter. *Allons,* dit-elle comme saint Thomas, *et mourons avec lui. L'esclave n'est point au-dessus de son souverain Seigneur* (JEAN, 11; MATTH., 10), ni la créature au-dessus de son Dieu. C'est donc lui qui la mène, lui qui lui donne à chaque pas qu'elle fait l'impression et le mouvement, lui qui la détermine, qui l'encourage et qui la soutient : c'est une soumission sans réserve, et la dépendance est parfaite.

Voilà à quoi notre Sauveur nous invite, quand il nous dit : *Prenez sur vous mon joug, et portez-le* (MATTH., 11). Il adresse cette invitation à tous les chrétiens en général, mais en particulier aux religieux. Car elle regarde diversement les uns et les autres. S'il exige des chrétiens qu'ils se chargent de son joug, ce n'est, dans la rigueur de la lettre, que par rapport aux préceptes de sa loi : mais ce qu'il exige des religieux va jusqu'aux conseils et à la plus sublime perfection. Du reste, il veut que ce soit nous-mêmes qui nous soumettions à ce joug du Seigneur ; et en nous donnant la grace de la vocation religieuse, il ne nous a pas dit : Recevez mon joug que je vous impose ; mais, Prenez-le et mettez-le vous-mêmes sur vous. Il ne lui seroit point assez glorieux de nous entraîner par violence après lui : il demande à régner par amour, et non par force ni par contrainte.

Est-ce ainsi qu'il règne sur moi et dans moi ? Veux-je en effet ne me conduire désormais que par lui et que selon lui ? Le veux-je, dis-je, en effet ? Car jusques à présent je ne l'ai voulu qu'en apparence. Depuis tant d'années ce qui m'a conduit, ce sont les desirs de mon cœur, auxquels je n'ai jamais eu le courage de résister, et que j'ai au contraire toujours cherché à satisfaire ; ce sont mes inclinations naturelles, que je n'ai jamais pu me résoudre à combattre, et au gré desquelles j'ai toujours vécu ; ce sont mes sens, que j'ai flattés et que j'ai écoutés, sans jamais les contredire ni les mortifier dans les moindres choses ; c'est le monde, dont je n'ai point quitté l'esprit en quittant ses biens, et dont peut-être j'ai conservé, sous un saint habit, les sentiments les plus profanes, pour ne pas dire les plus criminels ; ce sont mes vues particulières, soit de vaine gloire et d'ambition, soit d'intérêt propre et de recherche de moi-même. Car tout cela n'est que trop ordinaire jusque dans la religion ; et quoique les objets y soient différents, ce sont néanmoins les mêmes passions. Voilà l'esclavage où j'ai passé une grande partie de ma vie, voilà les maîtres à qui j'obéis ; et dois-je être surpris que, sous de tels maîtres, je sois tombé en de si déplorables égarements ?

Or n'est-il pas temps de faire place à Jésus-Christ, et de l'établir dans mon ame comme dans son royaume, pour la posséder et pour y dominer ? Est-il un meilleur maître ? en est-il un plus sage et plus éclairé ? Il est *la sagesse même de Dieu, et il a les paroles de la vie éternelle* (1. *Cor.*, 1 ; JEAN, 6). Que me demande-t-il que de saint, que de raisonnable, que de conforme à la plus droite justice et à l'équité, que d'utile et de salutaire pour moi ? Mais surtout que me demande-t-il, qu'il n'ait pratiqué avant moi ? Ne seroit-ce pas une indignité, que la condition me parût trop dure, d'aller après mon Sauveur, de me joindre à lui, d'agir avec lui et sous lui, d'aimer ce qu'il a aimé et de faire ce qu'il a fait ?

SECOND POINT. Il m'est d'autant moins permis de me soustraire à ce

règne de Jésus-Christ dans moi, qu'il est plus solidement établi et mieux fondé. Le seul christianisme nous soumet tous au joug de cet Homme-Dieu, notre législateur et notre maître. Être chrétien, ou plutôt se dire chrétien, et ne vouloir pas se laisser conduire par Jésus-Christ, ne vouloir pas entrer dans la voie qu'il nous a tracée, ni recevoir de lui l'ordre qui doit diriger toutes nos actions et régler toutes nos démarches, c'est une contradiction.

Pourquoi dans notre baptême avons-nous renoncé au démon, à la chair, au monde et à ses pompes? N'a-ce pas été pour faire entendre que nous ne voulions point nous assujettir à leur empire, ni nous asservir sous une si honteuse domination? Pourquoi avons-nous été en même temps marqués du sceau et du caractère de Jésus-Christ? N'a-ce pas été pour nous revêtir de ses livrées, et pour reconnoître à la face des autels, par une profession solennelle, que nous lui appartenions, et que nous lui étions spécialement dévoués? Qu'est-ce que son Évangile? n'est-ce pas sa loi? et pourquoi l'avons-nous embrassée, cette loi, si ce n'est pour dépendre du souverain Seigneur qui nous l'a imposée? Enfin, c'est la foi même qui nous enseigne que nous sommes les membres de Jésus-Christ, et qu'il est notre chef; que nous sommes son troupeau, et qu'il est notre pasteur; que nous sommes son Église, et qu'il est notre pontife; que nous sommes son peuple, sa conquête, le prix de son sang, et que, nous ayant achetés de son sang, il s'est acquis un droit incontestable sur nous. Quand donc je n'aurois égard qu'à ces raisons communes et générales, je ne puis jamais, sans injustice, me départir de l'attachement inviolable et de l'entière obéissance que je dois à ce divin Sauveur. C'est à lui de parler, et à moi de l'écouter. Or il parle en effet, il ordonne : l'Évangile qu'il nous a prêché subsiste toujours, et c'est sa parole, ce sont ses commandements et ses ordonnances. Refuser de m'y conformer, ne seroit-ce pas une révolte? ne seroit-ce pas en quelque sorte renoncer à mon baptême? ne seroit-ce pas tomber dans une espèce d'apostasie?

Ce seroit plus encore par rapport à moi, puisque j'ai un engagement particulier qui me lie à Jésus-Christ, et qui lui donne un nouveau droit sur toute ma personne : c'est la qualité de religieux. Qu'ai-je fait en me consacrant à la religion : je me suis hautement et singulièrement déclaré disciple de Jésus-Christ, son imitateur en tout et son sujet, prêt à tout abandonner, à tout faire et à tout souffrir pour son service. J'ai considéré l'état religieux comme une sainte milice, où je m'enrôlois pour combattre sous l'étendard de Jésus-Christ, et pour agir sous ses ordres, comme un soldat agit sous ceux de son général. C'est pour cela que je me suis uni à lui par trois vœux, qui sont désormais trois liens indissolubles. Par ces trois vœux, je l'ai mis dans une pleine possession de moi-même, et je lui en ai fait un don absolu et irrévocable. Je lui ai sacrifié tous les biens

du monde par le vœu de pauvreté ; je lui ai soumis tous mes sens par le vœu de chasteté, et par le vœu d'obéissance je me suis dépouillé pour lui de ma propre volonté : tellement qu'il ne me reste rien qui ne soit à lui, et qu'il n'ait en sa disposition. Or, après m'être engagé de la sorte, puis-je me rétracter ? et ne serois-je pas un parjure, si je venois à lui manquer de fidélité après des serments si juridiques et si authentiques ?

De quelque manière donc qu'il dispose de moi : soit qu'il m'élève, ou qu'il m'abaisse ; soit qu'il me console, ou qu'il m'afflige ; soit qu'il me destine à cette place, ou à telle autre ; soit même, à l'égard de l'ame et des voies intérieures, qu'il me fasse marcher dans les ténèbres ou dans la lumière, dans les peines et les désolations, ou dans l'abondance des douceurs célestes : à tout cela qu'ai-je à dire autre chose, sinon qu'il est le maître, et que je suis entre ses mains ? Oui, il est le maître ; il est le mien, et je n'en veux point d'autre. Je l'ai choisi, et à Dieu ne plaise que je m'en détache jamais ! S'il n'a pas eu jusques à présent dans mon cœur toute la place qu'il y devoit occuper, je la lui rends tout entière. Je veux qu'il y règne seul, et qu'il y exerce tout son pouvoir. Je ne veux plus rien estimer que selon son estime, plus rien desirer que selon ses inclinations, plus rien rechercher que ce qu'il a recherché lui-même. Tout ce qu'il méprise, je le veux mépriser comme lui ; et tout ce qu'il condamne, je veux comme lui le condamner. C'est ainsi que je lui garderai la foi que je lui ai jurée, et qui doit être éternelle.

Troisième point. Ce n'est point, comme le monde se le figure, un fardeau pesant, ni un joug difficile à porter, que le règne de Jésus-Christ dans une ame religieuse. A n'en croire que les apparences, il semble que ce soit une dure servitude ; mais dès qu'on vient à en faire l'épreuve, on y goûte la plus heureuse liberté, qui est celle des enfants de Dieu, et l'on y jouit du repos le plus inaltérable. Non pas que ce ne soit toujours un fardeau et un joug ; mais c'est le joug du Seigneur, auquel nous nous sommes voués, c'est son fardeau ; et, selon le témoignage qu'il en a rendu lui-même, *son fardeau est léger et son joug est doux* (Matth., 11).

Aussi ce maître si libéral nous a-t-il promis un double centuple, c'est-à-dire une double félicité, l'une présente et pour cette vie même, l'autre future et pour l'éternité bienheureuse. Car c'est ainsi qu'il s'en est expliqué dans les termes les plus formels : *Quiconque aura tout quitté pour moi, père, mère, frères, sœurs, maison, héritage, en recevra le centuple dès maintenant, et ensuite possédera la vie éternelle* (Marc., 10). Il ne dit pas seulement que nous recevrons ce centuple après la mort, mais que nous le recevrons *dès maintenant*. Le dégagement du cœur, l'affranchissement de tous les soins de la vie, le témoignage d'une bonne conscience, la paix intérieure, les impressions secrètes

de l'esprit de Dieu, qui se communique à l'ame religieuse, et qui la remplit d'une joie toute pure et toute céleste : cela seul vaut mieux que tout ce que nous avons à quitter dans le monde, et que tout ce que nous y aurions pu posséder.

J'en puis bien juger par moi-même. Quelque imparfait que je sois, il y a eu de temps en temps des jours de grace et de ferveur, où, plus fidèle à mes devoirs et à toutes mes observances, je vivois plus régulièrement, et j'accomplissois avec plus de zèle et plus d'ardeur les obligations de mon état. Or n'étois-je pas alors beaucoup plus content? trouvois-je le joug de Jésus-Christ trop fatigant pour moi, et ne sentois-je pas au contraire à le porter une certaine douceur, qui me dédommageoit pleinement des violences qu'il falloit me faire? Je m'estimois heureux et je l'étois en effet; mais quand ai-je cessé de l'être? c'est lorsque je me suis relâché, et que, me laissant entraîner par ma foiblesse naturelle, je me suis en quelque sorte soustrait à la conduite et à l'empire du maître qui me gouvernoit. Mes passions se sont réveillées, mes inclinations ont pris le dessus, je les ai suivies; et n'ai-je pas mille fois éprouvé qu'il m'eût été sans comparaison plus doux et plus avantageux de suivre constamment les voies de mon Sauveur, et de ne m'écarter jamais de la sainte règle qu'il m'a prescrite et des exemples qu'il m'a donnés?

Si donc je veux retrouver ce centuple ou ce bonheur de la vie présente que j'ai perdu tant de fois par ma faute, je dois le chercher auprès de Jésus-Christ: c'est-à-dire que je dois tout de nouveau me dévouer à Jésus-Christ; que je lui dois soumettre toutes mes puissances, toutes mes vues, toutes mes œuvres; en sorte qu'il soit comme l'ame de mon ame, et que je ne vive plus que par lui et qu'en lui : vie d'autant plus précieuse que c'est le gage certain d'une autre vie et d'un autre centuple qui en doit être l'éternelle récompense; car si Jésus-Christ m'appelle à sa suite, et s'il veut que je le fasse dès à présent régner dans mon cœur, c'est afin de me faire un jour régner avec lui et de me rendre participant de sa gloire. Les rois de la terre élèvent leurs favoris et récompensent la fidélité de leurs sujets, mais non pas jusqu'à leur faire part de leur royaume. Ce n'est qu'en servant ce Seigneur des seigneurs et ce Roi du ciel qu'on obtient une couronne d'immortalité. Quand je n'aurois rien à espérer de lui en ce monde, ne seroit-ce pas assez de cette couronne immortelle pour payer abondamment tous mes services?

Conclusion. Venez, Seigneur, venez prendre possession d'une ame qui vous appartient par tant de titres, et qui vous est encore plus acquise que jamais par le don qu'elle vous fait d'elle-même. Rentrez dans un cœur où vous devez seul régner, et bannissez-en tout ce qui m'éloignoit de vous et qui vous éloigne de moi. Vous êtes un Dieu jaloux; vous ne voulez point de partage, et vous m'avez déclaré dans

votre Évangile que je ne pouvois être à deux maîtres : quel autre puis-je choisir que vous, et à quel autre ne dois-je pas renoncer pour vous ?

Ainsi l'ai-je voulu, Seigneur, lorsque je me suis retiré dans votre sainte maison, qui est proprement votre royaume sur la terre, et que j'ai commencé à porter vos livrées en portant l'habit religieux. Que ce sentiment n'a-t-il été plus ferme et plus durable! Mais il est encore temps de le renouveler et de le reprendre : *Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu* (Jean, 20) : c'est l'hommage que vous rendit un de vos apôtres en revenant de son infidélité, et c'est celui que je vous rends dans une humble confusion et un repentir véritable de mes égarements passés. Commandez; me voici prêt à tout pour vous obéir : en quelque état que vous vous présentiez à moi, soit dans la splendeur de votre gloire ou dans l'humiliation de votre croix, et quelque route qu'il vous plaise de me faire tenir avec vous et après vous, vous me trouverez toujours également soumis et toujours disposé à marcher. Vous m'appellerez, et je vous répondrai; vous m'inspirerez, et j'agirai; vous me ferez entendre vos divines volontés, et je m'y conformerai : tout cela par amour; car vous êtes un Dieu d'amour, et c'est par l'amour que vous régnez dans les ames des fidèles, et que vous y exercez votre plus puissante domination.

TROISIÈME MÉDITATION.

DE L'HUMILITÉ DE JÉSUS-CHRIST DANS L'INCARNATION.

Semetipsum exinanivit.
Il s'est anéanti lui-même. *Philip.*, chap. II.

Premier point. C'est un mystère incompréhensible à l'esprit humain que le mystère de l'incarnation; et il n'y avoit que l'Esprit de Dieu qui pût nous en donner une juste idée, ni bien l'exprimer. Or il l'a fait dans cette seule parole, qui comprend tout le fond et toutes les merveilles de ce mystère adorable : *Dieu s'est anéanti* (*Philipp.*, 2). Voilà le grand secret caché dans Dieu durant toute l'éternité, et révélé dans le temps.

Qu'est-ce que l'incarnation du Verbe? c'est l'anéantissement d'un Dieu : cela dit tout. Il s'est anéanti, ce Dieu de majesté : comment? parcequ'étant Dieu il s'est fait homme, et que de l'homme à Dieu, qui est le souverain Être, ou de Dieu à l'homme, qui n'est qu'un néant, il y a une distance infinie. Après cela, je ne vois plus rien qui m'étonne dans tous les autres mystères de la vie de Jésus-Christ : car qu'un Dieu fait homme embrasse la pauvreté, les mépris, les souffrances, la croix, ce sont les suites et comme les engagements de l'humanité dont il s'est revêtu; mais qu'un Dieu, tout Dieu qu'il est, ait voulu se faire homme, c'est à quoi il n'a pu être porté que par un excès d'amour, et à quoi il n'a pu avoir d'autre engagement qu'une

charité sans bornes. Si un homme se réduisoit à l'état d'un vil insecte, à l'état d'une fourmi, on diroit qu'il s'est détruit lui-même, et qu'il s'est mis dans une espèce d'anéantissement ; mais que seroit-ce là néanmoins en comparaison d'un Dieu incarné ? car enfin, entre un homme et le plus petit insecte, il y a toujours quelque proportion ; au lieu qu'il n'y en eut jamais et que jamais il n'y en aura entre l'homme et Dieu.

Encore l'Écriture ne se contente-t-elle pas de nous apprendre que ce Fils unique de Dieu s'est fait homme ; mais elle se sert d'un terme qui nous donne à connoître qu'il a choisi dans l'homme ce qu'il y a de plus grossier et de plus terrestre, qui est la chair : *Le Verbe s'est fait chair* (JEAN, 1). Cette chair si méprisable, cette chair sujette à tant de misères, cette chair qui nous est commune avec les bêtes, il se l'est associée et se l'est rendue commune avec nous. Mais ne devoit-il pas au moins, en se faisant homme, se faire d'abord homme parfait, c'est-à-dire se délivrer des foiblesses de l'enfance, et venir tout-à-coup au monde tel que fut formé le premier homme ? Non : il a voulu être conçu dans les entrailles d'une vierge ; il a voulu demeurer neuf mois dans le sein de sa mère, comme les autres enfants ; il a voulu naître enfant comme eux, et s'assujettir à toutes les humiliations et toutes les infirmités de cet âge.

Ce n'est pas tout : car quoiqu'il se fît enfant, il pouvoit du reste se faire monarque, indépendant, souverain. Il le pouvoit ; mais c'est ce qu'il n'a pas voulu : il a voulu dépendre, et qui plus est, il a voulu se faire *esclave* (*Philip.*, 2). Il est vrai, selon le témoignage et l'expression de l'Apôtre, qu'*il n'en a pris que la forme* (Ibid.), et que, sous cette forme d'esclave, il étoit roi en effet, et roi de l'univers : mais c'est cela même qui doit bien nous surprendre, que lui, qui étoit le maître et le roi du monde entier, il se soit abaissé jusqu'à la forme d'un esclave pour s'humilier davantage et pour s'anéantir. O abaissements, ô anéantissements de mon Dieu, que vous êtes inconcevables !

Mais ne dois-je pas ajouter, pour ma confusion, qu'une chose est presque aussi difficile à concevoir et à croire : c'est qu'à la vue de ces abaissements d'un Dieu, je nourrisse dans mon cœur un orgueil qui ne se fait que trop sentir à moi, et qui ne se fait même que trop sentir aux autres dans les rencontres ? Puis-je soutenir la moindre humiliation qui m'arrive ? puis-je supporter la moindre parole qui me blesse ? puis-je recevoir avec docilité et sans aigreur le moindre avis que me donnent ceux que Dieu a chargés de ma conduite ? Combien suis-je délicat à la plus légère répréhension ? combien suis-je jaloux de certaines préférences et de certaines distinctions ? combien y suis-je sensible, soit lorsqu'on me les refuse, ou lorsqu'elles me sont accordées ? Bien loin de vouloir descendre, comme mon Seigneur, je voudrois toujours monter ; et, de degré en degré, il n'y a rien dans mon état où

je voulusse parvenir. *Terre et cendre, pourquoi vous enorgueillissez-vous, et de quoi* (*Eccles.*, 10)? Ce reproche du Saint-Esprit convient à tout homme, puisque tout homme, de son fonds, n'est qu'un sujet de mépris : il convient encore plus à tout chrétien, puisque tout chrétien, par le caractère de sa foi, adore un Dieu anéanti. Mais à combien plus forte raison me convient-il à moi religieux, à moi spécialement obligé, comme religieux, de prendre tous les sentiments de Jésus-Christ? Hélas! sous un saint habit et sous un vêtement d'humilité, j'ai peut-être plus d'orgueil et plus d'envie de m'élever, que je n'en aurois eu dans le monde. N'est-ce pas démentir ma profession? n'est-ce pas me démentir moi-même?

Second point. En même temps que le Verbe divin s'est humilié si profondément et jusqu'à s'anéantir, c'est de ce néant même où l'humilité l'a réduit que Dieu a tiré sa plus grande gloire, et c'est par-là que le Fils unique de Dieu, en réparant la gloire de son Père, a tout à la fois opéré le salut de l'homme. Combien de mérites, combien d'effets merveilleux de grace et de sainteté ce néant a-t-il produits? Car c'est là-dessus qu'est fondée toute notre justification, et c'est ce qui nous a enrichis de tous les dons célestes et de tous les trésors de la miséricorde du Seigneur. De sorte que ce néant a été plus glorieux à Dieu, plus salutaire aux hommes, plus fécond dans ses fruits sacrés et ses admirables opérations, que tous les autres états de splendeur et de majesté où le Sauveur a paru, et où il eût pu paroître. O puissance infinie du Très-Haut! ô abîme de sagesse! que vous êtes impénétrable, Seigneur, dans vos conseils, et que vous y êtes adorable! Sur l'humiliation la plus étonnante vous savez établir votre plus sublime grandeur, et dans le plus prodigieux abaissement, vous trouvez de quoi vous élever, et de quoi nous sauver et nous sanctifier.

Voilà quelle est par rapport à moi-même, et avec une juste proportion, la vertu et le pouvoir de l'humilité. Quels que soient sur moi les desseins de Dieu, je dois être persuadé qu'il ne fera jamais rien de grand dans moi qui n'ait le néant de mon humilité pour principe et pour fondement. Dès que je voudrai être quelque chose, je ne serai rien; et du moment que je consentirai à n'être rien, je deviendrai devant Dieu capable de tout. Voilà par quelle voie les Saints sont parvenus à une si haute perfection, et voilà par où j'y puis parvenir comme eux : sans l'humilité, point de véritable vertu, point d'œuvres vraiment saintes. Car, dans toutes nos œuvres et dans toutes nos vertus, il faut bien distinguer le corps et l'esprit : le corps, qui est la substance des choses que nous faisons; et l'esprit, qui est la vue intérieure que nous nous proposons en les faisant. Or c'est cet esprit qui vivifie nos œuvres et qui anime nos vertus. Dès-là donc qu'il vient à manquer, ou qu'il est infecté et gâté par l'orgueil, les œuvres les plus apparentes ne sont plus que des œuvres mortes, et les plus spécieuses vertus n'ont qu'une

vaine lueur, qui brille à nos yeux et qui nous éblouit, mais qui s'éclipse et qui disparoît aux yeux de Dieu.

Et en effet, de quel prix peut être auprès de lui ce que je ne fais pas pour lui, mais ce que je fais pour satisfaire ma vanité, pour m'attirer l'estime des créatures, pour avoir, dans la communauté ou dans tout l'ordre dont je suis membre, une certaine considération? Quand même je ne m'y chercherois pas si expressément moi-même, et que je croirois y chercher véritablement Dieu, ne seroit-ce pas, non seulement en rabaisser et en diminuer, mais en détruire toute la valeur, que d'en partager avec lui la gloire, en m'arrêtant à certains éloges qui me flattent, à certains retours sur moi-même, et à certaines complaisances d'autant plus dangereuses qu'elles sont plus subtiles, et que souvent elles se trouvent couvertes du voile de l'humilité? Dieu perce ce voile, il voit le fond de notre cœur; et d'ailleurs il est si jaloux de sa gloire, qu'il nous défend d'y toucher jamais et de lui en dérober la moindre partie. Il veut une gloire toute pure; et c'est l'altérer que d'y mêler la nôtre en quelque manière que ce soit.

Aussi voyons-nous qu'il a toujours fait choix des ames les plus humbles, ou pour les porter à des degrés de sainteté extraordinaires, ou pour les employer à ses plus grands ouvrages. Ce fut la plus humble des vierges qu'il éleva jusqu'à la maternité divine; ce fut par de pauvres pêcheurs qu'il convertit toute la terre, et qu'il y répandit son Église. *Il n'a choisi pour cela*, dit saint Paul, *ni les sages, ni les puissants, ni les nobles du siècle*, parcequ'ils sont communément orgueilleux et pleins d'eux-mêmes : *mais il a pris ce qu'il y avoit de plus foible pour confondre les forts. Il a pris ce qu'il y avoit de moins noble et de plus périssable, les choses même qui ne sont point, pour renverser celles qui sont.* Et par quelle raison en a-t-il ainsi usé? *afin que nul homme n'ait de quoi se glorifier devant lui* (1. *Cor.*, 1).

Au contraire, quels jugements a-t-il exercés contre des ames présomptueuses qui se sont laissé enfler de leurs prétendus mérites? Nous n'en avons que trop d'exemples dans des solitaires, dans des religieux, en des hommes qui passoient pour des Saints et qui l'étoient du reste, mais dont il a permis les chutes malheureuses, pour les punir de leur orgueil. Si Dieu ne m'a pas encore puni avec tant d'éclat ni avec tant de sévérité, n'est-ce pas pour moi un mal assez déplorable, que tout ce que je puis avoir pratiqué jusqu'ici dans la religion de plus pénible et de plus saint en soi ait peut-être été perdu, parcequ'une secrète envie de paroître s'y est glissée, et qu'elle y a eu la meilleure part? Que sera-ce à la fin de mes jours si, comblé d'années et consumé de travaux, je me trouve néanmoins les mains vides, et que j'aie le malheur alors qu'une fausse et vaine gloire m'ait tout enlevé?

TROISIÈME POINT. Dans ce mystère d'un Dieu incarné, nous avons

contracté avec lui une alliance toute particulière. Alliance en vertu de laquelle nous sommes les frères de Jésus-Christ, et Jésus-Christ est notre frère. Non seulement même par cette alliance nous devenons ses frères, mais nous sommes ses membres, et nous ne faisons plus avec ce Dieu-Homme qu'un même corps. Le nœud qui forme entre lui et nous une union si parfaite, c'est l'état d'humiliation et d'anéantissement où il a bien voulu descendre pour nous. S'il ne fût point sorti de sa gloire, et qu'il eût refusé de prendre une chair semblable à la nôtre, ce seroit toujours notre Dieu, et nous serions toujours ses créatures : mais nous n'aurions jamais eu l'avantage de lui être liés comme frères ni comme membres. Nous ne lui appartenons donc de si près que parcequ'il est venu à nous, et qu'il s'est fait petit comme nous.

De là combien nous doivent être chers ses abaissements, puisqu'ils nous ont ainsi élevés et qu'ils nous ont été si salutaires? Or n'est-il pas étrange que nous y soyons néanmoins si opposés, et que dans la pratique nous n'y voulions avoir aucune part? Quand il ne s'agit que de les adorer dans la personne de Jésus-Christ, et de m'en expliquer en des termes et avec des sentiments d'admiration, j'use sur cela des expressions les plus vives et les plus touchantes. Quand il n'est question que de les méditer et de m'en entretenir intérieurement dans la prière, j'y trouve du goût, et j'en suis même attendri quelquefois jusqu'aux larmes. Mais qu'il se présente une occasion de les imiter et d'y participer, c'est là que toute l'onction que j'y trouvois s'évanouit, et que toute l'ardeur de mon zèle vient à s'éteindre. Un mépris, fût-ce le plus léger, et ne fût-il, comme il arrive souvent, qu'imaginaire, suffit pour me serrer le cœur et pour me remplir d'amertume. Ou j'éclate avec chaleur; ou, si je dissimule mon chagrin, j'en suis continuellement occupé, et je le porte partout.

Est-ce là l'honneur et la reconnoissance que je dois à un Dieu si profondément humilié pour moi? Afin de m'égaler en quelque sorte à lui, il n'a pas dédaigné de me ressembler dans toutes mes infirmités et toutes mes misères; et il n'est rien dont j'aie plus d'horreur que de lui ressembler en cela même qui l'a approché de moi, et qui m'a donné avec lui un rapport si avantageux et si glorieux. Il faut qu'il y ait de la proportion entre le chef et les membres : et quelle proportion, quelle alliance peut-il y avoir entre son humilité et mon orgueil? Quelle indignité, disoit saint Bernard, et quelle honte que, sous un chef couronné d'épines, les membres vivent dans le plaisir et dans les délices! Je puis bien me dire de même : Quel renversement et quelle contradiction que, sous un chef qui s'est volontairement anéanti, moi qui me reconnois pour un de ses membres, et qui dois regarder comme un insigne bonheur de l'être, je me fasse toutefois un scandale de ses anéantissements, et que je les rejette si loin de moi! N'est-ce pas le renoncer lui-même? n'est-ce pas m'en séparer? Or, dès que les

membres ne communiquent plus avec le chef, ils n'en reçoivent plus de vertu, et ils tombent dans une mortelle défaillance : voilà ce que j'ai à craindre. Dieu laisse une ame vaine languir dans la tiédeur, et ne se remplir que de frivoles idées, qui l'amusent toute sa vie plutôt qu'elles ne l'occupent.

Encore est-ce un bien qu'il en demeure là, et qu'il ne l'abandonne pas en des rencontres et sur des points plus essentiels. Quoi qu'il en soit, *le Seigneur résiste aux superbes, et c'est aux humbles qu'il donne sa grace* (Jacob., 4). Sans l'humilité, point d'esprit chrétien; à plus forte raison, point d'esprit religieux; et, par le même principe, point de progrès dans les voies de Dieu, point de commerce ni d'union avec Dieu. Je ne l'ai que trop éprouvé : veux-je l'éprouver encore? ou plutôt n'y dois-je pas et n'y veux-je pas apporter un prompt remède?

Conclusion. C'est vous, Seigneur, qui me l'enseignez ce moyen si nécessaire pour guérir les maux infinis que l'orgueil m'a causés jusques à présent, et pour arrêter les pernicieux effets qu'il produit tous les jours jusque dans les plus saints états. Le premier de tous les péchés a été l'orgueil, et c'est de cette source empoisonnée que sont venus dans la suite tant d'autres péchés. Il n'y avoit que vos humiliations, Seigneur, qui pussent les réparer; et voilà pourquoi, entrant dans le monde, vous avez commencé par vous humilier.

Votre exemple est pour moi une leçon bien sensible et bien intelligible. Tout Dieu que vous êtes, vous voulez être renfermé, comme un enfant, dans le sein d'une vierge; vous y voulez demeurer obscur et inconnu; et par-là que m'apprenez-vous autre chose, sinon que je dois moi-même, par mon humilité, me rendre aussi petit qu'un enfant? Puis-je l'ignorer, cette excellente et divine leçon? et par quel prétexte puis-je me défendre de la pratiquer? La gloire m'est-elle plus due qu'à vous, et mon nom sur la terre doit-il être plus connu que le vôtre?

Ah! Seigneur, ces pensées me confondent, et j'y trouve toute ma condamnation. Maintenant que je les ai présentes à l'esprit, j'en suis touché, et il me semble que je serois en disposition de soutenir tous les outrages et de vivre comme le dernier des hommes : mais que ces idées passent bientôt de mon souvenir, et qu'il faut peu de chose pour les effacer! De toutes les vertus, il n'en est point qui s'acquiert plus difficilement qu'une sincère humilité, ni qui engage à de plus grands efforts et à de plus grands sacrifices. Du moins, mon Dieu, je sens là-dessus ma foiblesse, et je m'en humilie devant vous. Ma sensibilité est extrême, et je ne puis de moi-même la vaincre; mais aidez-moi, Seigneur; fortifiez-moi dans le dessein que vous m'inspirez de travailler enfin à déraciner de mon cœur ce fonds d'orgueil qui m'est si naturel, et qui se répand dans toutes mes actions et toute la conduite de ma vie.

CONSIDÉRATION

SUR L'EXERCICE DE LA PRÉSENCE DE DIEU.

De tous les exercices de la vie chrétienne et religieuse, il n'en est point où les Saints se soient plus adonnés, ni qu'ils aient plus recommandé, que celui de la présence de Dieu. Il est important d'en bien connoître l'obligation, l'utilité et la pratique.

Premier point. L'obligation de cet exercice est fondée sur ces deux principes de foi : Dieu est partout, et Dieu voit tout. Dieu est partout : donc je lui dois partout le respect, donc je dois partout me souvenir de la prééminence de son être et de ma dépendance. En effet, il n'y a point de lieu dans l'univers qui ne soit consacré par la présence de la majesté de Dieu ; et quelque part que je me trouve, je puis dire aussi bien que Jacob : *Ce lieu est saint, et je ne le savois pas* (*Genes.*, 28), ou plutôt je n'y pensois pas. Dieu est ici, et je l'oubliois, je n'y faisois nulle attention. Ainsi l'exercice de la présence de Dieu est l'hommage légitime et le culte que je rends à l'immensité de Dieu. Saint Augustin se l'est figurée comme un vaste océan, où toutes les créatures sont, pour ainsi dire, abîmées dans Dieu et pénétrées de l'essence de Dieu, sans pouvoir jamais sortir hors de lui, ni se détacher de lui, parcequ'elles lui sont présentes par la nécessité de leur être. N'est-il donc pas juste que l'homme, qui est une créature intelligente et raisonnable, se fasse un devoir de religion de lui être encore présent d'esprit et de cœur ; se considérant sans cesse dans Dieu, et considérant Dieu dans soi-même, puisqu'il y a des liaisons essentielles entre Dieu et lui ?

En même temps que Dieu est partout, il voit tout, il observe tout : je dois donc, autant qu'il est en mon pouvoir, ne le perdre jamais de vue, et marcher toujours comme l'ayant pour témoin, non seulement de mes actions, mais de mes plus secrètes intentions, ce Dieu dont la pénétration est infinie, à qui malgré moi je sers comme d'un continuel spectacle, et à la connoissance duquel rien ne peut se soustraire ni se dérober. *Où irai-je, Seigneur,* disoit David, *pour me cacher à votre entendement divin, et où fuirai-je de devant votre face ? Si je monte dans le ciel, je vous y rencontre ; si je descends jusqu'aux enfers, vous y êtes présent ; si je prends des ailes pour voler aux extrémités de la terre, c'est votre main qui m'y conduit. J'ai dit en moi-même : Peut-être que les ténèbres me couvriront. Mais j'ai reconnu que la nuit même la plus profonde devient toute lumineuse pour me montrer à vous. Car les ténèbres, ô mon Dieu ! ne sont point obscures pour vous, et la nuit pour vous est aussi claire que le plus grand jour* (*Ps.* 138). Voilà comment raisonnoit ce saint roi, concluant de là l'obligation où il étoit de se tenir toujours en la présence de son Dieu. Pourquoi ne le conclurai-je pas moi-même et pour moi-même ?

Second point. L'utilité de ce même exercice de la présence de Dieu consiste en ce que c'est un souverain préservatif contre le péché, et de plus, une voie courte et abrégée pour arriver à la perfection.

Préservatif contre le péché: car rien n'est plus propre à me contenir dans l'ordre, que de penser que je suis devant Dieu. Rien de plus efficace pour réprimer les mouvements de mes passions, pour me faire triompher des plus violentes tentations, pour m'empêcher de succomber dans les plus dangereuses occasions, que de me dire : Je suis en présence de mon juge, en présence de celui qui va me condamner, et qui est tout prêt à prononcer contre moi l'arrêt, si je suis assez téméraire pour commettre ce péché. Il n'y a point, dis-je, de tentation que cette réflexion ne surmonte, point d'emportement qu'elle n'arrête, point de fragilité ni de chute dont elle ne préserve. Nous ne péchons communément que parceque nous perdons la vue de Dieu ; et à peine pécherions-nous jamais, si nous avions toujours Dieu présent. Pécher contre Dieu, dit saint Augustin, c'est un crime; mais pécher contre Dieu à la vue même de Dieu, c'est un monstre, et il y auroit peu de pécheurs qui en vinssent jusque là, s'ils étoient prévenus de ce sentiment : Dieu me regarde. Aussi est-ce le reproche que se fit à soi-même l'enfant prodigue, quand il dit, dans la douleur et dans l'amertume de son ame: *Mon père, j'ai péché contre le ciel, et devant vous* (Luc, 15).

Voie courte et abrégée pour arriver à la perfection : c'est ce que Dieu lui-même enseignoit à Abraham, lorsqu'il lui disoit : *Marchez en ma présence, et vous serez parfait* (*Genes.*, 17). Car la vraie perfection de l'homme chrétien et du religieux est de bien faire toutes ses actions, de ne les point faire lâchement, de les faire avec application et avec ferveur. Or qu'y a-t-il qui puisse plus m'inspirer cette ferveur dans mes actions, plus m'animer, et corriger en moi le désordre d'une vie négligente et lâche, que la vue et la présence de Dieu? Dieu m'examine, et je l'ai continuellement pour spectateur. Avec cela puis-je être tiède et languissant dans son service, et en ce que je fais pour lui ? Ajoutez que cette présence de Dieu est une source de consolations pour les ames justes, et un soutien dans les efforts et les violences que leur coûte le soin de leur perfection. Qu'y a-t-il de plus doux que cette pensée: Dieu est avec moi ; tout Dieu qu'il est, il s'applique à moi, et est occupé de moi? Cette pensée seule n'est-elle pas plus que suffisante pour adoucir toutes les peines qui peuvent se présenter, et pour affermir dans tous les combats qu'il y a à livrer? Tel est le fruit de la présence de Dieu : *Que les Justes*, dit l'Écriture, *soient remplis d'une sainte joie!* et comment ne le seroient-ils pas, puisqu'ils *envisagent toujours Dieu, et qu'ils sont toujours eux-mêmes sous les yeux de Dieu* (*Ps.* 67)?

Troisième point. Quant à la pratique, l'exercice de la présence de

Dieu demande deux choses : l'une est d'éviter soigneusement tout ce qui peut être un obstacle à la présence de Dieu, et l'autre de s'assujettir avec fidélité à tout ce qu'on sait être un moyen pour l'acquérir et pour la conserver.

En éviter les obstacles. Ce sont, par exemple, les vains amusements du siècle, certains divertissements où le cœur se répand trop au-dehors, certaines joies déréglées qui dissipent l'esprit, certaines sociétés qui nous détournent de nos devoirs, certaines liaisons d'amitié qui nous attachent aux créatures, jusqu'à en être tout occupés; l'excès des desirs qui nous agitent et qui nous partagent, la véhémence des passions qui nous altèrent et qui nous troublent, les conversations inutiles qui nous remplissent l'imagination de bagatelles, les soins superflus qui nous embarrassent, les occupations trop grandes et trop fréquentes qui nous accablent, mille affaires où nous nous engageons, mille sujets de distraction que nous nous attirons. Il faut retrancher tout cela, parceque tout cela est incompatible avec la présence de Dieu. Et il est bien raisonnable, ô mon Dieu, que j'en use ainsi : car puisque votre divine présence est pour moi un trésor si précieux, il n'y a rien que je ne doive quitter pour le posséder, et je ne l'achèterai jamais trop cher. Heureux si par-là je parviens à l'obtenir; et si, renonçant à tout le reste, je me trouve uni à vous par cette bienheureuse présence, qui, dès cette vie, est une félicité anticipée!

S'assujettir aux moyens d'acquérir et de conserver la présence de Dieu; tels que sont, la prière : demandant tous les jours à Dieu ce riche don, et lui disant avec le Prophète royal, *Seigneur, dirigez ma voie devant vos yeux* (*Ps.* 5), et faites que je ne m'éloigne jamais de votre présence. Le silence et la retraite : ayant chaque jour des heures réglées pour vaquer à Dieu, et pour se séparer du bruit et du tumulte du monde. L'ordre dans ses actions : n'en faisant aucune que par esprit d'obéissance à Dieu; accomplissant en toutes la volonté et le bon plaisir de Dieu; cherchant Dieu jusque dans les plus indifférentes, et se le proposant pour fin; ne considérant les créatures que comme elles doivent être considérées, c'est-à-dire que comme les images de Dieu, que comme des miroirs qui nous représentent les perfections de Dieu; le ciel comme le palais de sa gloire, la terre comme l'escabeau de ses pieds, les hommes comme les ministres de sa providence, les prospérités comme les effets de sa libéralité, les adversités comme les châtiments de sa justice. Voilà le secret de ne perdre jamais la présence de Dieu; voilà par où saint Ignace de Loyola s'élevoit sans cesse à Dieu. Il ne lui falloit que la vue d'une fleur pour le ravir hors de lui-même, et pour lui donner la plus haute idée du souverain auteur de la nature. Puissions-nous de cette sorte, selon la maxime de l'Apôtre, trouver Dieu partout et en tout!

SIXIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

DE LA PAUVRETÉ DE JÉSUS-CHRIST DANS SA NATIVITÉ.

Scitis gratiam Domini nostri Jesu Christi, quoniam propter vos egenus factus est, cùm esset dives.

Vous savez quelle a été la miséricorde de notre Seigneur Jésus-Christ, qui, de lui-même étant riche, s'est fait pauvre pour vous. 2. *Cor.*, chap. VIII.

Premier point. C'est dès sa naissance que Jésus-Christ commence à exécuter le dessein qu'il avoit formé de vivre et de mourir pauvre. Ce Dieu de majesté, ce souverain auteur de toutes choses, et par conséquent à qui toutes choses appartenoient, pouvoit naître au milieu des richesses et dans l'abondance. Il sembloit même que cet état convenoit davantage, non seulement à la dignité de sa personne, mais à la fin de sa mission; car venant sur la terre pour attirer à lui tous les hommes et pour les soumettre à sa loi, pouvoit-il mieux les engager à le suivre que par l'éclat et la pompe d'une condition opulente? du moins les Juifs avoient-ils conçu cette idée du Messie qu'ils attendoient, et croyoient-ils qu'il se feroit voir dans la splendeur, et qu'il les combleroit de biens temporels. Mais que les vues du Seigneur sont différentes des nôtres, et au-dessus des nôtres! Ce Messie, ce desiré des nations, naît enfin, mais dans la pauvreté; et pourquoi? parcequ'il vouloit d'abord, par son exemple, persuader au monde cette vérité, qu'il devoit ensuite nous annoncer lui-même dans son Évangile: *Bienheureux les pauvres* (Matth., 5)*!*

Voilà donc pourquoi il se fait pauvre dès sa sainte nativité; et comme la première leçon qu'il avoit à nous donner étoit du bonheur des pauvres, voilà le premier état où il se montre à nos yeux, et où il nous représente son adorable humanité: exemple plus puissant que tous les discours; exemple qui nous découvre sensiblement le mérite et le prix de la pauvreté, puisqu'elle a été digne du choix d'un Dieu, et qu'il l'a préférée à toutes les richesses du siècle; exemple le plus propre à nous en inspirer, non seulement l'estime, mais l'amour et le goût, puisque nous la voyons consacrée dans la personne de ce Dieu Sauveur, qui ne s'y est réduit et ne l'a embrassée que pour nous.

C'est à cette pauvreté qu'il m'a spécialement appelé par sa grace; et un avantage singulier de la profession religieuse est d'y pouvoir imiter plus parfaitement la pauvreté de Jésus-Christ. Il y a des pauvres dans le monde; mais les uns ne sont pauvres que d'effet et que par la nécessité de leur condition, sans l'être de cœur et d'affection; et les autres le sont d'affection et de cœur, sans l'être réellement et en effet. La pauvreté des premiers n'est qu'une pauvreté forcée, qu'ils déplorent, et dont ils se plaignent; d'où il s'ensuit que ce n'est point la pauvreté de Jésus-Christ, laquelle a été une pauvreté volontaire. La pauvreté des seconds est une pauvreté chrétienne et agréable à Dieu;

leur cœur est détaché des biens qu'ils ont dans les mains, et, selon la maxime de l'Apôtre, ils les possèdent comme s'ils ne les possédoient pas ; mais ce n'est pas là néanmoins toute la pauvreté de Jésus-Christ, lequel a voulu se dépouiller de toute propriété et de toute possession.

Il n'y a, à bien parler, que le religieux qui soit le vrai imitateur de la pauvreté de son Dieu. Il est pauvre en effet, et encore plus pauvre de volonté : pauvre en effet, car il a tout quitté; encore plus pauvre de volonté, car c'est lui-même qui, par le secours et l'inspiration d'en haut, s'est déterminé à quitter tout, et qui seroit prêt de renoncer au monde entier s'il en étoit maître. C'est donc en vertu de ce sacrifice que je puis dire à Jésus-Christ, comme les apôtres : *Seigneur, j'ai tout abandonné pour vous suivre* (MATTH., 19); et, si je suis toujours fidèle à ma vocation, c'est en récompense de ce même sacrifice que je puis attendre de la part de Jésus-Christ cette réponse si consolante et cette grande promesse : *Vous serez assis sur des trônes de gloire* (Ibid.). Avec une telle espérance, et soutenu de l'exemple de mon Sauveur, ai-je lieu de regretter ce que je lui ai sacrifié? Dois-je même le compter pour quelque chose? dois-je le regarder comme un don que j'aie fait à Dieu ; ou n'est-ce pas une grace que Dieu m'a faite de l'agréer et de vouloir bien l'accepter? La pauvreté où je vis ne me devient-elle pas honorable, dès que c'est celle de Jésus-Christ? ne me devient-elle pas douce et aimable, dès qu'elle me lie si étroitement à Jésus-Christ? ne me devient-elle pas infiniment chère et précieuse, dès qu'elle me donne un droit particulier au royaume de Jésus-Christ et à une félicité éternelle?

SECOND POINT. Si, d'une part, la pauvreté de mon état est plus conforme à la pauvreté de Jésus-Christ, il s'en faut bien d'ailleurs qu'il n'y ait entre l'une et l'autre une ressemblance entière et une pleine égalité. Pour m'en convaincre, je n'ai qu'à ouvrir les yeux et qu'à contempler cet Enfant-Dieu dans l'étable où il est né. Cette étable, voilà sa demeure; cette crèche, voilà son berceau ; cette paille où il est couché, voilà le lit de son repos ; ces misérables langes qui l'enveloppent, voilà tous ses vêtements. Est-ce qu'il n'eut besoin de rien autre chose pour se défendre du froid de la nuit, de l'extrême rigueur de la saison, de toutes les injures du temps? est-ce qu'il ne fut point sujet aux infirmités de l'enfance, et qu'il ne les ressentit point? Il étoit homme comme nous, passible comme nous, encore même plus que nous, par la délicatesse de son corps ; et ses larmes, ses cris donnoient assez à entendre ce qu'il souffroit. Mais, du reste, la pauvreté n'a rien de si rigoureux qu'il n'ait voulu éprouver, et il est venu sur la terre pour en porter tout le fardeau et en soutenir toute la misère.

Saint Bernard s'adresse là-dessus aux riches du monde; et pour leur instruction ou leur condamnation, il les invite à écouter la voix de cette étable d'un Dieu naissant, de cette crèche, de ces langes.

Quoique, dans ma profession, je ne puisse être mis au nombre des riches du siècle, je ne dois pas me rendre moins attentif à cette même voix, et ce qu'elle m'annonce ne doit guère me donner moins de confusion. Elle me représente l'état pauvre de mon Sauveur, et, par un juste retour sur moi-même, elle m'engage à me comparer avec lui, c'est-à-dire à rougir en sa présence de ma foiblesse et à la reconnoître : car, il est vrai, je mène une vie pauvre; mais, dans le fond, à quoi se réduit cette pauvreté? Puis-je la faire entrer en quelque comparaison avec l'étable, avec la crèche, avec ces langes usés et déchirés? Ai-je les mêmes incommodités à endurer? Me suis-je vu quelquefois dans les mêmes extrémités? Ai-je manqué en quelques rencontres des choses nécessaires? Tout pauvre que je suis, n'ai-je pas ce qui me suffit? La religion s'est chargée d'y pourvoir. Elle ne s'est pas chargée de pourvoir au superflu ni au délicieux : ce n'est point ce que j'en ai attendu, ni ce que j'en ai dû attendre; et sans doute ce seroit une étrange pauvreté que la mienne, si je prétendois l'accorder avec les délices et les superfluités. Mais quant à ce nécessaire dont de sages instituteurs ont jugé que je ne pouvois me passer, dont tant d'autres avant moi se sont contentés, et dont tant d'autres comme moi se contentent encore présentement, m'est-il refusé, et ne me le fournit-on pas?

En cela même j'ai cet avantage, que la religion me délivre de tous les soins temporels, qui occupent une infinité de gens du monde pour s'assurer ce nécessaire et pour se le procurer. N'est-ce pas assez pour moi? Eh! c'étoit bien assez pour tout ce qu'il y a eu de saints et de fervents religieux, qui m'ont précédé dans la même observance et sous la même règle. Que dis-je? c'étoit trop pour eux; et leur pauvreté, à les en croire, étoit toujours trop aisée et trop commode. Bien loin de vouloir élargir ce nécessaire et l'étendre, ils ne pensoient qu'à le resserrer autant qu'il leur étoit permis, afin de le proportionner davantage à l'état de Jésus-Christ et de l'en approcher de plus près. Ils ne se plaignoient que d'en être encore si éloignés. Hélas! j'en suis bien plus éloigné qu'eux : mais est-ce là le sujet de mes plaintes? O que de murmures cesseroient, que de retours de l'amour-propre seroient tout d'un coup arrêtés, si je venois à mieux comprendre que je ne l'ai compris jusques à présent, ce que c'est que d'être pauvre comme Jésus-Christ, ou plutôt si je comprenois mieux de quelle indignité il est, dans un religieux, de se dire pauvre de Jésus-Christ, et de ne vouloir pas être pauvre comme Jésus-Christ!

Troisième point. Ou c'est Jésus-Christ qui s'est trompé dans le choix qu'il a fait d'un état pauvre, ou c'est le monde qui se trompe dans l'attachement qu'il a aux biens de la terre. Mais Jésus-Christ étant la sagesse incréée, il est incapable de se tromper en aucune chose; d'où il faut conclure que c'est donc le monde qui est dans l'er-

reur et qui s'égare. Voilà comment raisonnoit saint Bernard, et ce raisonnement regardoit en général toutes les conditions; mais on peut bien l'appliquer en particulier à la profession religieuse.

Car, entre toutes les conditions, où est-ce qu'on se trompe le plus, si ce n'est dans la religion, dès qu'on y est attaché à ses commodités et qu'on y recherche les aises de la vie? Une ame religieuse tombe alors dans les plus grossières erreurs, et sa conduite en est toute pleine. 1. Elle se flatte de suivre Jésus-Christ pauvre, parcequ'elle marche dans la voie de la pauvreté : mais autre chose est de marcher dans la voie de la pauvreté, et d'y suivre Jésus-Christ. On l'y suit par une sainte conformité de sentiments avec lui; et quelle conformité y a-t-il entre les sentiments de ce Dieu volontairement dépouillé de tout, et ceux d'une ame qui, dans la pauvreté qu'elle professe, ne pense qu'à se ménager tout ce qu'elle peut d'accommodements et de douceurs? 2. Elle croit avoir devant Dieu le mérite de la pauvreté évangélique, quoiqu'elle n'en ait pas le véritable esprit : car ce n'est pas l'avoir, cet esprit de pauvreté, que de ne vouloir manquer de rien, et de savoir si bien se dédommager d'un côté de ce qu'on ne peut recevoir de l'autre. 3. Comme il arrive souvent que, malgré toute son attention et toutes ses précautions, elle n'a pas, à beaucoup près, tout ce qu'elle souhaite, il s'ensuit de là qu'elle ressent tout l'effet et toute la peine de la pauvreté, sans en retirer aucun fruit ni en pouvoir espérer aucune récompense. 4. Après avoir abandonné peut-être de grands biens, ou du moins un honnête établissement dans le monde, elle se laisse occuper de bagatelles, et n'en est pas moins possédée que les mondains le sont d'une abondante fortune. 5. D'autant plus aveugle et plus dangereusement trompée qu'elle se persuade, en bien des occasions et sur bien des sujets où elle se donne certaines libertés, qu'il n'y va pas du salut, lorsque son vœu néanmoins s'y trouve violé et que la conscience y est grièvement blessée.

Point de matière où l'on ait plus à craindre, même dans la religion, de se faire une fausse conscience, qu'en ce qui concerne la pauvreté. Combien de fois ai-je eu sur cela moi-même des doutes, des inquiétudes, des remords? et si je n'en ai point eu, combien ai-je eu lieu d'en avoir? Car me suis-je toujours appuyé sur de bons principes pour me rassurer? Combien peut-être ai-je fait valoir de mauvaises excuses que je prenois pour de bonnes raisons, parcequ'elles secondoient mes desirs? De combien de permissions me suis-je autorisé, ou extorquées, ou mal interprétées, ou trop étendues? Quoi donc! ai-je renoncé aux richesses du siècle en vue des périls qu'elles portent avec elles, pour me jeter en d'autres embarras et en d'autres dangers du côté même de la pauvreté religieuse? L'ai-je embrassée, cette sainte pauvreté, à condition de n'en éprouver dans la pratique aucun effet? Ai-je prétendu être de ces religieux qui, dans un sens bien opposé à celui de l'apôtre saint Paul, n'ont rien en apparence, mais réellement possè-

dent tout? En vérité, falloit-il pour cela sortir du monde; et, après avoir fait une fois le sacrifice de tous ses biens, si je veux encore user de certaines réserves, n'ai-je point peur d'attirer sur moi la malédiction dont Dieu a menacé quiconque déroberoit quelque chose de l'holocauste qui lui est offert? L'expérience a souvent confirmé la menace. Malheur, si j'en devenois moi-même un exemple!

CONCLUSION. Dieu créateur du ciel et de la terre, mais que j'adore sous la forme d'un enfant et que je vois dans la misère d'une étable et d'une crèche, Seigneur, agréez le sacrifice que je renouvelle en votre présence, de tout ce que le monde me destinoit et de tout ce que j'y pouvois prétendre. Dans le sentiment qui me touche, il me semble que par votre grace je serois actuellement disposé à vous sacrifier un royaume si je le possédois, et que je n'en voudrois être maître que pour vous l'offrir.

Hélas! Seigneur, vous ne m'en demandez pas tant, et voilà l'illusion ordinaire qui nous séduit. Nous formons pour vous des souhaits que nous ne pouvons exécuter; et ce qui dépend de nous, nous vous le refusons. Car il ne s'agit point, mon Dieu, de renoncer à des royaumes ni à des empires, que je n'ai pas et que je n'aurai jamais: mais ce que vous voulez de moi, c'est que, par un esprit de pauvreté, je me défasse de ceci et de cela, où mon cœur est attaché, et dont je sens bien que je devrois apprendre à me passer. C'est peu de chose; mais si je vous étois fidèle en ce peu de chose, que vous répandriez sur moi de graces et de trésors spirituels! Et parceque j'ai toujours répugné jusques à présent à vous l'accorder, que ce peu de chose a causé de dommage à mon ame, et lui en peut causer dans la suite! Voilà, Seigneur, ce que je dois vous donner, et de quoi je dois me dépouiller: voilà l'offrande que je dois porter à votre crèche. Ah! si ce peu de chose m'arrête, que seroit-ce, mon Dieu, s'il étoit question de grandes choses! En quelque dénuement que la pauvreté religieuse me réduise, il ne sera jamais tel que le vôtre, ni jamais il ne sera comparable aux dons célestes et à l'infinie récompense que vous avez promise aux pauvres évangéliques.

SECONDE MÉDITATION.

DE L'OBÉISSANCE DE JÉSUS-CHRIST DANS SA FUITE EN ÉGYPTE.

Humiliavit semetipsum, factus obediens.
Il s'est abaissé lui-même, et s'est fait obéissant. *Philipp.*, chap. II.

PREMIER POINT. Quoique l'ordre que reçut Joseph de la part du ciel et par le ministère d'un ange, de s'enfuir en Égypte avec Jésus et Marie, ne s'adressât pas immédiatement à Jésus-Christ, il le regardoit néanmoins et ne regardoit même que lui. Et parceque cet Enfant-Dieu avoit une pleine connoissance de tout ce qui se passoit, on peut considérer cette fuite si prompte et si peu préparée comme l'effet de son obéissance.

Ce fut dans son principe une obéissance toute sainte, puisqu'elle n'étoit fondée que sur une conformité parfaite de sa volonté avec la volonté de son Père, à qui seul il vouloit plaire, et en qui il se confioit uniquement. Il l'envisageoit non seulement dans cet ange envoyé d'en haut, mais dans Joseph à qui l'ange avoit parlé, et qui devoit être lui-même en cette occasion l'agent et le ministre de Dieu. Ce divin Enfant se laissa donc conduire, et n'eut point d'autre sentiment que celui d'une soumission filiale, et d'un plein abandonnement de ses intérêts entre les mains de la Providence et de ceux qu'elle avoit chargés du soin de sa personne. Or telle est l'obéissance religieuse. Rien de plus saint que les principes sur quoi elle est établie : car c'est sur l'acte de foi le plus héroïque, sur l'acte de confiance le plus excellent, et sur l'acte de charité le plus parfait.

Acte de foi le plus héroïque, puisque, pour obéir en religieux, je dois croire que l'autorité de Dieu réside dans mes supérieurs, et qu'elle leur a été communiquée par Jésus-Christ; non point à la vérité par Jésus-Christ en personne, mais par Jésus-Christ représenté dans son vicaire et dans toutes les puissances de l'Église légitimement ordonnées. De sorte que cette communication d'autorité me doit être aussi certaine que si elle s'étoit faite par une apparition visible de Jésus-Christ même, et qu'il s'en fût expliqué de vive voix. Je dois croire de plus que m'étant soumis volontairement et de gré à cette juridiction divine et humaine tout ensemble, c'est Dieu qui me gouverne par mes supérieurs, et que je suis obligé de leur rendre obéissance, non pas en tant que ce sont des hommes comme moi, mais en tant qu'ils me tiennent la place de Dieu, qui me déclare par leur bouche ses volontés. Et parceque cette vérité subsiste indépendamment des imperfections de ces supérieurs et de leurs foiblesses, indépendamment des contradictions de mon esprit et des répugnances de mon cœur, de là vient qu'avec tout cela le même acte de foi doit toujours subsister, et que, malgré tout ce que je découvre de défauts dans un supérieur, je dois toujours également le respecter, ou plutôt reconnoître et respecter Dieu dans lui.

Acte de confiance le plus excellent : car, à n'en juger que selon les lumières naturelles, souvent je pourrois craindre de m'égarer en suivant les vues de mes supérieurs. Mais j'obéis néanmoins, parceque j'espère que Dieu, touché de mon obéissance, leur inspirera ce qui me convient; qu'il ne permettra pas que je me perde dans l'exercice, l'emploi, le lieu où ils m'auront destiné; qu'il me délivrera de tous les dangers qui pourroient s'y rencontrer pour moi, et que, supposé même qu'ils se fussent trompés, il ne me demandera point compte de leur erreur; enfin, qu'il agréera ce que j'aurai fait, dès que je l'aurai fait par un véritable esprit de dépendance, et qu'il m'en récompensera.

Acte de charité le plus parfait, parceque le plus grand sacrifice que

je puisse faire à Dieu, c'est celui de ma volonté; et qu'il n'y a que le plus pur amour de Dieu qui puisse me porter à me dépouiller ainsi de moi-même et de ce que j'ai de plus précieux parmi les biens naturels, qui est ma liberté. Quel fonds de consolation pour une ame religieuse et soumise! quel mérite de l'obéissance! Mais au contraire quand je me rends difficile aux ordres de mes supérieurs, et que je veux m'y soustraire, quel renversement et quel sujet de crainte pour moi! *Ce n'est point vous*, disoit Dieu à Samuel, parlant des Juifs, qui demandoient d'être gouvernés par un autre que ce prophète, *ce n'est point vous qu'ils ont rejeté, c'est moi-même* (1. *Rois*, 8). Ainsi, en désobéissant à un supérieur, c'est à Dieu même que je désobéis, c'est contre Dieu même que je m'élève, c'est de Dieu même que je me sépare, et de volonté, et d'action. Or qu'est-ce que de désobéir à Dieu, de se révolter contre Dieu, de se séparer de Dieu?

SECOND POINT. Autant que l'obéissance de Jésus-Christ fut sainte dans son principe, autant devoit-elle être pénible dans l'exécution. De quoi s'agissoit-il? De quitter dès les premiers jours de sa naissance son propre pays, et d'être transporté dans un pays étranger; de s'exposer, tout enfant et tout foible qu'il étoit, aux fatigues et aux périls d'un rude voyage; de partir dès la nuit même où l'ordre est donné à Joseph, et de se mettre en chemin sans délai, sans préparatifs, sans provisions; d'aller en Égypte, parmi un peuple infidèle et ennemi des Juifs; d'y vivre obscur et inconnu, dans une pauvreté extrême et dans un besoin absolu de toutes choses; enfin, d'y demeurer jusqu'à ce que la Providence l'en retirât : car l'ange ne marque point pour cela d'autre temps, ni ne fixe point de terme. Quelle épreuve! et jamais l'obéissance religieuse eut-elle de pareilles difficultés à sur monter?

Cependant le père, la mère, l'enfant, toute cette sainte famille obéit. Point de retardements, point d'excuses ni de représentations. *Incontinent Joseph se leva, prit l'enfant, et s'enfuit en Égypte* (MATTH., 2). A examiner la chose selon les vues humaines, par où il ne m'est que trop ordinaire de me conduire, mille raisons devoient arrêter une obéissance si prompte et si rigoureuse. Le moyen qu'un enfant, encore au berceau, pût soutenir une telle marche? Comment l'emporter au milieu des ténèbres, et de tant de risques qu'il y avoit à courir sur la route? Où trouver de quoi fournir à sa subsistance, et Dieu ne pouvoit-il pas autrement le sauver de la persécution d'Hérode? Voilà comment on raisonne jusque dans la religion, et n'est-ce pas ainsi que j'ai raisonné moi-même sur mille sujets, où il n'étoit pas question à beaucoup près, pour accomplir ma règle et pour satisfaire à ce qu'exigeoient des personnes supérieures, de prendre autant sur moi, ni de me faire la même violence? Le moindre effort m'étonne, le moindre obstacle me retient; tout me devient impossible, et j'ai

toujours des prétextes à alléguer, ou de foiblesse, d'incommodité, d'infirmité, ou d'opposition naturelle et d'aversion, ou de quelque sorte que ce soit. Que là-dessus un supérieur ne se rende pas à mes remontrances, et qu'il ne croie pas devoir m'écouter, c'est assez pour me jeter dans le trouble et pour m'indisposer contre lui. Je le regarde comme un homme intraitable, et sa fermeté, toute sage qu'elle peut être, me paroît rigueur outrée et dureté. Ne m'en suis-je pas expliqué bien des fois en ces termes, ou du moins ne l'ai-je pas ainsi pensé?

Ce qu'il y a de plus étrange, et ce que je ne puis trop de fois me reprocher à moi-même, ni trop reconnoître à ma condamnation, c'est que la plupart des choses sur lesquelles je murmure avec plus d'amertume, et contre lesquelles je me récrie plus hautement, ne me paroissent insoutenables que dès qu'elles me sont enjointes par l'obéissance. Du moment qu'on les laisseroit à ma liberté, je ne les trouverois plus au-dessus de mes forces, et je n'en aurois plus tant d'éloignement. Si je veux me juger de bonne foi, tel est l'état de mon cœur, et c'est ce que j'ai pu remarquer dans une infinité de rencontres. Qu'un véritable esprit d'obéissance me faciliteroit de devoirs, et qu'il me les adouciroit même! Car voilà ce qui me manque. Avec cet esprit obéissant, il n'y a point de victoire, selon la parole de l'Écriture, que je ne fusse en état de remporter : mais sans ce même esprit, il n'y a rien de si léger qui ne me semble un joug insupportable.

Quand le Fils de Dieu obéissoit à son Père en s'éloignant de sa patrie et se retirant chez des idolâtres, il étoit dès-lors, selon la préparation de son cœur, *obéissant jusques à la mort de la croix* (*Phil.*, 2); c'est-à-dire que dès-lors il étoit disposé à être un jour crucifié, et à mourir par obéissance. Voilà, si mon obéissance est aussi parfaite qu'elle devroit l'être, la disposition où elle me doit mettre. Il ne s'agit point actuellement d'endurer la mort pour me soumettre à l'obéissance, puisque je n'en ai pas l'occasion. Mais ce que je ne puis faire maintenant, faute d'occasion, je dois toujours être prêt à le faire si elle se présentoit. Or ai-je lieu de croire que je sois ainsi préparé, lorsque l'obéissance dans les plus petites choses me fait tant de peine? J'ai bonne grace de me plaindre des ordres qu'on me donne et des règles qu'on m'impose. Ai-je obéi jusqu'au prix de mon sang, jusqu'au sacrifice de ma vie?

TROISIÈME POINT. L'obéissance de Jésus-Christ fut bien récompensée par les merveilleux effets qu'elle produisit. Jamais il n'en fut de plus salutaire. 1. Ce divin Sauveur porta avec lui ces graces de salut qui sanctifièrent l'Égypte, et se répandirent dans la suite des années sur tant de solitaires et de pénitents dont les déserts furent remplis, et dont la vie angélique a fait l'édification et l'admiration de tout le monde chrétien. 2. Sa fuite le préserva de la fureur d'Hérode, et

le déroba à la violence de ce persécuteur, qui cherchoit à le perdre. Tellement que, malgré toutes les mesures de ce roi barbare et impie, il échappa par son obéissance à cet horrible massacre où Hérode, parmi tant d'innocents, prétendoit l'envelopper.

Si je comprenois tous les avantages de l'obéissance religieuse, bien loin de regarder la sujétion où elle me réduit comme un joug pesant, et de m'en plaindre, je m'y soumettrois avec joie, et je ne voudrois rien faire qu'elle n'eût réglé et ordonné. C'est cette obéissance religieuse qui relève toutes nos actions, même les plus indifférentes. Quoi que je fasse, dès que je le fais par obéissance, fût-ce la chose la plus basse en elle-même et la plus servile, mon obéissance la consacre, et lui donne un caractère particulier de sainteté. C'est cette même obéissance religieuse qui attire sur nous les graces de Dieu. Du moment que j'agis par l'ordre du Seigneur, ce que je fais est proprement son œuvre, et par-là il se trouve engagé à m'accorder son secours et à récompenser ma fidélité. De là vient que les entreprises où nous sommes employés par l'obéissance sont communément celles que Dieu bénit davantage et qui réussissent le mieux, soit pour l'édification et le bien du prochain, soit pour notre propre avancement et notre propre consolation.

C'est encore cette obéissance religieuse qui nous préserve du plus dangereux ennemi que nous ayons à craindre dans la voie du salut et de la perfection, qui est notre volonté propre. Comme c'est une volonté aveugle, et portée par sa pente naturelle au relâchement, il lui faut un guide qui la conduise et un frein qui la retienne. Or l'obéissance lui sert de l'un et de l'autre, en la tenant étroitement liée à la volonté divine. Sous la conduite et la direction de cette volonté de Dieu, toujours droite et toujours sainte, je suis en sûreté, parceque je ne puis m'égarer tant que je marche dans le chemin où Dieu m'appelle, et qu'il m'a lui-même marqué. Aussi n'y a-t-il point de vertu moins suspecte ni plus solide, que celle qui est fondée sur l'obéissance : mais toute vertu qui s'en écarte n'est plus qu'une vertu apparente et qu'une illusion.

Sont-ce là les avantages dont je suis touché, et que je me propose dans l'obéissance que je rends à mes supérieurs, ou que je reconnois devoir leur rendre? S'ils disposent de moi d'une manière conforme à mes vues et à mes desirs, et si, dans les réglements qu'ils font et les ministères où ils m'emploient, je trouve de quoi flatter ma vanité et de quoi contenter mon amour-propre, voilà par où l'obéissance me plaît. Mais qu'elle n'ait point d'autre bien pour moi que de m'éprouver et de me perfectionner selon Dieu et selon mon état; que je n'aie point d'autre fruit à en retirer que d'acquérir devant Dieu de nouveaux mérites, et de me procurer de sa part une plus grande abondance de graces toutes spirituelles; que je n'y voie qu'une occasion favorable et un moyen très efficace de rompre ma volonté, de l'as-

sujettir et de me mettre en garde contre ses erreurs et ses égarements, c'est à quoi je suis peu sensible, et ce qui ne fait guère d'impression sur mon cœur. Qu'est-ce néanmoins que toute mon obéissance, si ce n'est pas là ce qui l'anime? Que me sert-il d'en avoir fait le vœu, et l'ai-je dû faire par d'autres motifs que ceux-là? Quand j'y chercherai de pareils avantages, je les y trouverai ; mais dès que j'y chercherai toute autre chose, par un juste châtiment de Dieu, je n'y trouverai point ce que je cherche; et souvent n'y trouverai-je que des sujets de peine et des occasions de péché, que je ne cherchois pas.

Conclusion. C'est par une providence toute spéciale sur moi, mon Dieu, que vous voulez prendre soin de toute la disposition de ma vie, et me déclarer sur chaque chose, par l'organe de mes supérieurs, vos divines volontés. Soit que vous me parliez immédiatement ou que vous me parliez par eux, c'est toujours vous, Seigneur, qui me parlez, et vous qui me conduisiez. Or qui peut mieux me conduire que vous, et à qui puis-je plus sûrement me confier qu'à vous-même?

C'est donc, mon Dieu, sous votre conduite que je viens me ranger tout de nouveau : mais pour me confirmer dans cette voie de l'obéissance où je veux désormais rentrer, et d'où je ne veux plus sortir, donnez-moi, Seigneur, toute la simplicité et toute la docilité des enfants : toute leur simplicité dans l'esprit, et toute leur docilité dans le cœur. Car voilà le modèle que vous nous avez proposé dans votre Évangile, et sur lequel nous devons nous former. Avec cette simplicité d'un enfant, je ne raisonnerai plus tant sur ce qui me sera commandé. J'obéirai, et je vous laisserai examiner les vues et les intentions des personnes à qui j'obéis. Avec cette docilité d'un enfant, je n'aurai plus tant de difficultés à opposer, ni tant de représentations à faire sur ce qu'on souhaitera de moi. Quand même, dans le secret de mon cœur, j'aurois peine à l'approuver, j'agirai toutefois sans murmure, et je me tiendrai dans le respect et dans le silence.

Peut-être la prudence de la chair me fera-t-elle entendre que de se rendre si dépendant, c'est s'exposer dans une maison à être chargé de tout ce qu'il y a de plus difficile et de plus pénible. Mais quoi que ce soit, Seigneur, que m'importe, pourvu que mon obéissance vous honore, qu'elle me maintienne dans une sainte paix, qu'elle contribue à la satisfaction de ceux que vous avez établis pour me gouverner en votre nom, qu'elle serve à l'édification et au bon ordre de la communauté, qu'elle me porte à vous et qu'elle m'y attache? A une ame obéissante et vraiment religieuse, tout est égal, ô mon Dieu, dès que vous l'agréez et que vous daignez nous en tenir compte.

TROISIÈME MÉDITATION.

DE LA VIE CACHÉE DE JÉSUS-CHRIST JUSQU'AU TEMPS DE SA PRÉDICATION.

Et descendit cum illis, et venit Nazareth, et erat subditus illis.
S'étant mis en chemin avec Marie et Joseph, il alla à Nazareth, et il leur étoit soumis. Luc, chap. II.

Premier point. Voici sans doute un des plus grands mystères de la vie de Jésus-Christ; et quelque obscur que ce mystère puisse être, je ne dois pas moins l'admirer que ceux qui ont le plus éclaté aux yeux des hommes. C'est la retraite où vécut ce divin maître, jusqu'au temps de sa prédication. Cet Homme-Dieu, qui étoit rempli de tous les trésors de la sagesse et de la science, qui possédoit dans un suprême degré tous les dons de la nature et de la grace, qui pouvoit briller dans le monde, et s'attirer l'estime et la vénération de tous les peuples; cet Homme-Dieu, qui, jusqu'à l'âge de trente ans, eût pu opérer tant d'œuvres merveilleuses pour la gloire de son Père, s'il eût pris soin de se faire connoître; qui eût pu convertir tous les pécheurs, tous les idolâtres, et répandre l'Évangile par toute la terre; cet Homme-Dieu, qui n'étoit même envoyé que pour cela, et qui pour cela seul étoit descendu du ciel, s'est réduit toutefois à une vie cachée, et de trente-trois ans qu'il avoit à demeurer parmi nous, en a passé trente dans le silence et la solitude, et n'en a réservé que trois pour se produire en public et pour annoncer le royaume de Dieu.

Qu'a-t-il fait durant ces trente ans d'une vie particulière et retirée? *Il étoit soumis à Marie et à Joseph* (Luc, 2) : voilà ce qu'on nous en dit. Nous ne savons rien de tout le reste, et il a voulu l'ensevelir dans les ténèbres, en sorte qu'il n'y eût que Dieu qui en fût témoin. Conduite qui semble d'abord bien surprenante, mais dont le secret néanmoins n'est pas difficile à découvrir. Il a prétendu par-là réprimer en nous ce desir de paroître, qui nous est si naturel, et qui cause tant de désordres dans les maisons religieuses. Il n'est pas possible qu'un religieux soit solidement à Dieu, si c'est un homme tout extérieur; et rien n'étoit plus capable de modérer cet empressement de se montrer au monde et de s'y distinguer, que l'exemple d'un Dieu solitaire et volontairement ignoré du monde.

Car cet exemple m'ôte tous les prétextes que je pourrois avoir, et que l'amour-propre sait si adroitement nous suggérer, en nous persuadant qu'il y va de la gloire de Dieu, et que le salut du prochain y est engagé; que c'est une nécessité en telles et telles conjonctures; que la bienséance le veut ainsi; que cela sert à entretenir la charité; qu'il faut de la société dans la vie; qu'une si grande retraite nous rend inutiles, et nous empêche de faire valoir les talents que nous avons reçus. Spécieuses raisons, mais dont je voudrois en vain m'autoriser. Suis-je plus en état que Jésus-Christ de contribuer à la gloire de Dieu? dois-je plus m'intéresser que lui au salut du prochain? Le

monde a-t-il plus besoin de moi, et y suis-je plus nécessaire? Connois-je mieux ce qui convient et ce qui ne convient pas? Ai-je plus de zèle pour l'entretien de la société et de la charité? Ai-je des talents plus relevés, et dont il y ait plus de fruit à espérer? Ame vaine, apprends à te détromper et à te confondre. Au lieu de ces maximes que m'inspire, jusque dans la religion, un esprit mondain, mon Sauveur est venu m'enseigner une route toute contraire, et à laquelle je dois m'en tenir : c'est d'aimer à être inconnu, à être délaissé, et délaissé même, non seulement du reste des hommes, mais de la communauté où je vis, n'y étant chargé d'aucun autre emploi que de l'observation de ma règle, et n'y entrant dans aucune affaire, bien loin de m'embarrasser et de m'intriguer dans les affaires du siècle.

Telle doit être ma disposition, sans préjudice néanmoins de l'obéissance que je dois à mes supérieurs. S'ils veulent se servir de moi, soit au-dedans, soit au-dehors, il faut leur obéir, et m'acquitter le plus parfaitement que je pourrai des ministères où ils me destineront. Mais quand j'agirai de la sorte, et quand surtout je ne me produirai au-dehors que lorsque mes supérieurs me l'ordonneront et qu'autant qu'ils me l'ordonneront, j'y paroîtrai beaucoup moins; et y paroissant moins, Dieu n'en sera que plus glorifié, le monde que plus édifié, les bienséances de mon état que mieux gardées, et toutes mes fonctions que plus fidèlement et plus saintement exercées. Je n'ai donc qu'à attendre en paix les ordres de la Providence; et tant qu'elle me permettra de rester dans l'obscurité, je dois m'en réjouir, chérir ma retraite, et dire comme le Prophète royal : *J'ai choisi d'être abject, et le dernier dans la maison de mon Dieu* (*Ps.* 83).

Second point. Quelles étoient les occupations de Jésus-Christ dans sa vie cachée? Si nous en jugeons par les apparences, ce n'étoit que des occupations basses en elles-mêmes, communes et serviles. Il travailloit avec Joseph; il partageoit avec Marie les soins nécessaires pour le bon ordre de cette sainte famille; il exécutoit ponctuellement ce que l'un et l'autre lui prescrivoient, sans rien omettre ni rien négliger des moindres offices. Qu'étoit-ce là pour le Messie, pour l'Envoyé de Dieu, pour le Fils unique de Dieu? Or Dieu cependant tiroit autant de gloire de ces actions, que de tout ce que le Sauveur des hommes devoit faire dans la suite de plus grand. Dieu les agréoit; et le voyant adonné à de tels exercices, il disoit déja de lui, quoique avec moins de solennité et moins d'éclat qu'au jour de son baptême : *Voilà mon Fils bien aimé, en qui j'ai mis mes complaisances* (Matth., 3). Pourquoi cela? parcequ'en toutes ces actions Jésus-Christ se conformoit au bon plaisir de son Père; parceque toutes ces actions étoient animées d'un esprit intérieur, et relevées par des vues toutes divines. De là vient qu'elles étoient si méritoires devant Dieu et si agréables à ses yeux.

Il y avoit en ce temps-là des princes sur la terre et des empereurs.

Il y avoit de fameux conquérants qui remplissoient le monde de leur nom et du bruit de leurs actions héroïques. On parloit de leurs desseins, de leurs entreprises, de leurs faits mémorables. On les publioit partout, et on les exaltoit : mais dans l'estime de Dieu ce n'étoit rien ; et n'en étant ni le principe, ni la fin, il n'y avoit nul égard. Au contraire, on ne parloit point de Jésus-Christ, on ne le connoissoit point, on ne savoit ni son nom, ni sa naissance, ni sa demeure, ni comment il vivoit, ni à quoi il s'employoit. Il étoit dans un coin de la Judée comme s'il n'y eût point été; mais Dieu tenoit ses regards sans cesse attachés sur lui, et n'en retiroit pas un moment les yeux. C'étoit un objet digne de l'attention de tout le ciel, et il ne faisoit pas une action qui ne fût d'un prix infini.

Quel soutien et quel sujet de confiance pour une personne religieuse, qui, dans son état, n'est employée qu'à des exercices dont le monde ne tient nul compte! Souvent même sont-ce les dernières fonctions d'une maison, et les plus humiliantes. Mais ce qui la console, et ce qui est en effet bien consolant pour elle, c'est la parole de l'Apôtre qu'elle s'applique à elle-même : *Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec Jésus-Christ en Dieu* (*Coloss.*, 3). Car dès que c'est une vie cachée en Dieu, c'est une vie selon le gré de Dieu, par conséquent une vie toute sainte; et puisque c'est une vie cachée avec Jésus-Christ, c'est donc une vie toute conforme à la vie de Jésus-Christ, à son esprit et à ses sentiments. Or quelle vie est plus à souhaiter pour moi que celle qui m'unit de la sorte à mon Dieu, et qui me donne des rapports si étroits avec mon Sauveur et mon modèle? C'est là proprement la vie intérieure; et dans une telle vie y a-t-il rien de si vil en apparence et de si méprisable, que je ne doive estimer au-dessus de tout? Ce seroit bien dégénérer de ma profession, si je réglois autrement l'estime que je fais des choses, que par la sainteté qui y est attachée, et par la volonté de Dieu que j'y accomplis. Avec l'un et l'autre, tout est d'une valeur inestimable, tout est grand.

Troisième point. De quel repos étoit accompagnée la retraite de Jésus-Christ, et quelle paix n'y goûtoit-il pas? Inconnu au monde, il n'étoit point exposé à ses discours, ni sujet à ses contradictions. Dans l'étroite enceinte d'une maison pauvre où il se tenoit renfermé, et où il se bornoit à son travail, il n'avoit point de part à tous les mouvements qui agitoient le reste des hommes. Il jouissoit tranquillement du silence et du calme de sa solitude ; et s'il s'entretenoit, c'étoit, dans le secret de son ame, avec son Père, dont il recevoit les plus sensibles et les plus douces communications.

De tous les biens que nous pouvons desirer sur la terre, il est constant qu'un des plus précieux c'est la paix : mais il n'est pas moins certain que de tous les moyens pour acquérir cette paix, ou intérieure ou extérieure, un des plus assurés, c'est une vie retirée et cachée. Le

monde est comme une mer orageuse; au lieu que la retraite est comme un port et un asile, où l'on est à couvert de tous les orages. Voilà par où les gens du monde estiment eux-mêmes la profession religieuse; et voilà ce qui leur fait dire en tant de rencontres qu'un bon religieux, une bonne religieuse, sont mille fois plus contents dans leur cellule, qu'on ne l'est dans le tumulte et les embarras du siècle.

Les plus mondains le disent, et en cela ils disent encore plus vrai que peut-être ils ne le pensent. Mais ils le diroient bien autrement, s'ils avoient en effet connu par quelque épreuve les douceurs solides que goûte une ame accoutumée à vivre seule, et qui sait se borner à cette vie particulière. Elle a ses occupations, qui lui ont été marquées par l'obéissance, ou qu'elle s'est tracées elle-même. Ce ne sont point des fonctions d'éclat, et c'est par-là justement qu'elles lui plaisent davantage. Elle s'en acquitte avec fidélité, mais du reste sans vouloir s'ingérer en aucune autre chose. Ainsi elle est peu troublée de tout ce qui se passe dans le monde, et de mille événements qui sont pour tant d'autres une source d'inquiétudes et de chagrins. Souvent même n'en est-elle pas instruite, ni ne veut-elle pas s'en instruire. Et comment s'inquiéteroit-elle de tout ce qui arrive au-dehors, puisqu'à peine elle sait une partie de ce qui se fait auprès d'elle et dans l'intérieur de la communauté? Dès que les choses ne la regardent point, et qu'il ne s'agit ni de la charité, ni du bien commun de la maison, elle ne s'informe de rien, ni ne s'entremet en rien : car la retraite religieuse va jusque là.

Ah! que de religieux auroient mené dans leur état et y mèneroient une vie paisible, s'ils avoient pris de bonne heure cet esprit de retraite, et s'ils savoient se renfermer dans eux-mêmes! Mais il semble que nous nous soyons à charge à nous-mêmes, et que nous ne puissions demeurer avec nous-mêmes. On veut se mêler de tout. Pour cela il faut se trouver partout. Si l'on est arrêté, c'est une peine : et si l'on peut suivre son impétuosité naturelle et aller où elle nous emporte, c'est encore le principe d'un plus grand mal. Car il n'est pas possible que la diversité des objets, que les différents intérêts où l'on entre, n'excitent bien des desirs et bien des passions dont la paix du cœur est altérée. La clôture et la cellule s'adoucissent à mesure qu'on les garde : mais c'est en les quittant trop souvent et trop long-temps, qu'on se les rend insupportables. Il y faut néanmoins revenir, et voilà ce qui cause les dégoûts et les ennuis. N'est-ce pas peut-être ce qui m'en a causé une infinité à moi-même? Pourquoi sur la terre chercher si loin mon bonheur et hors de moi, lorsqu'avec Dieu et avec sa grace, je puis le trouver dans moi et au milieu de moi?

Conclusion. Soyez éternellement béni, Seigneur, de la miséricorde que vous m'avez faite, en me retirant dans votre sainte maison. Ce n'est pas seulement pour la vie future et pour mon salut un lieu de

sûreté, mais c'est pour tout le cours de cette vie présente une demeure de paix. Il est vrai, Seigneur, qu'il y faut avoir un certain attrait et un certain goût; et ce goût de la retraite n'est pas une des moindres graces que puisse recevoir de vous une ame religieuse. Vous me l'accorderez, cette grace, puisque je vous la demande, et que vous savez combien elle m'est nécessaire.

Détachez mon cœur de tous les vains amusements qui peuvent le distraire et le dissiper, et qui ne l'ont en effet que trop dissipé et que trop distrait jusqu'à cette heure. Faites-le rentrer au-dedans de lui-même, et inspirez-lui cet esprit intérieur, qui seul est capable de le tenir dans le recueillement et dans le calme. Toute autre chose où je voudrois établir mon repos en ce monde peut me manquer; mais ma retraite ne me manquera point, et ce sera toujours ma ressource et mon refuge.

Vous surtout, mon Dieu, vous ne me manquerez point dans la vie la plus obscure et la plus cachée. Je vous y trouverai, et qu'ai-je à souhaiter de plus? C'est là que l'ame s'entretient avec vous, qu'elle vous parle et qu'elle vous entend, qu'elle vous possède et qu'elle vous goûte. Mais vous n'êtes point dans le bruit : du moins vous ne vous y faites guère connoître, ni guère sentir. O mon Dieu, où serois-je bien sans vous, et où puis-je être mal avec vous? Que m'importe d'être connu du monde, honoré dans le monde, ou de ne l'être pas, si je vous ai toujours pour témoin, et si vous m'honorez de votre présence? Vous seul me tiendrez lieu de toutes choses; et dans mon obscurité et mes ténèbres, je serai plus en état de vous dire sans cesse, avec la même consolation que vous le disoit un de vos plus fidèles serviteurs : *Mon Dieu et mon tout.*

CONSIDÉRATION

SUR LES CONVERSATIONS AVEC LE PROCHAIN.

Il y a peu d'ordres religieux où tout commerce avec le prochain soit absolument interdit. Dans la profession religieuse comme ailleurs, on a certaines heures où l'on peut converser ensemble; et il n'est point même défendu d'avoir quelques connoissances au-dehors, ni de les entretenir. Mais il est vrai du reste que dans les conversations avec le prochain il se glisse bien des abus où nous tombons très communément, et dont nous ne pouvons mieux nous garantir que par trois règles générales, qui sont pour nous d'une extrême conséquence. La première, que nos conversations soient toujours accompagnées d'une modestie religieuse et d'une sage retenue; la seconde, qu'elles soient solides et utiles; et la troisième, que la charité y règne, et qu'elle en éloigne tout ce qui est contraire à l'esprit d'union et de paix.

PREMIER POINT. Conversations accompagnées d'une sage retenue et d'une modestie religieuse : car, de même qu'il y a pour les personnes

du monde des bienséances du monde, il y a, pour les religieux, des bienséances religieuses; et, par rapport à la manière de converser, il est constant que mille choses où l'on ne trouve point à dire dans un homme du monde deviennent peu saintes dans un religieux, et sont même tout-à-fait répréhensibles. C'est donc particulièrement aux religieux que convient l'avis de l'Apôtre, lorsqu'il disoit aux premiers fidèles: *Faites voir en tout votre modestie* (*Philip.*, 4). Elle paroît dans l'air, dans le maintien, dans le geste, dans le ton de la voix, dans les termes et les expressions, dans tout l'extérieur. Ce n'est pas qu'elle ait rien d'affecté, ni de trop étudié : l'affectation n'est bonne nulle part; mais, sans aucune contrainte ni aucune gêne, elle évite certains airs trop évaporés, certains mouvements trop précipités, certains gestes trop peu mesurés, certains éclats de voix trop élevés, certaines paroles et certaines expressions trop familières, surtout avec des séculiers.

C'est une erreur dont se laissent prévenir bien des religieux, de se persuader que, par des conversations toujours enjouées et peu réservées, ils se rendent plus agréables au monde, et s'en attirent plus aisément l'estime et la confiance. Le monde est au contraire le censeur le plus éclairé et le plus sévère que les personnes religieuses aient à craindre. Il sait parfaitement quelles mesures elles doivent garder, et quels égards elles doivent avoir à la sainteté de leur profession : il y fait une réflexion particulière, et tout libertin, tout déréglé qu'il est, il exige de leur part une régularité et une circonspection qu'il porte même quelquefois jusques au scrupule.

Ainsi, dans les entretiens d'un religieux, le monde veut voir de la gravité, du recueillement, de la modération, de la discrétion, de la sagesse; et s'il en rencontre quelqu'un où il remarque tous ces caractères, c'est de celui-là qu'il s'édifie et en celui-là qu'il se confie. Tout autre ne lui est bon que pour l'amusement. On peut dire même qu'il n'est presque bon à rien autre chose dans l'intérieur d'une communauté : on le laisse parler et discourir tant qu'il lui plaît, et comme il lui plaît; mais ses discours, souvent sans ordre et sans règle, font peu d'impression, et l'on n'y donne qu'une attention très légère.

Selon la maxime ordinaire, la bouche parle de l'abondance du cœur; et c'est encore une vérité, que le cœur se répand par la bouche. De là donc on peut conclure d'une personne religieuse trop vive et trop mondaine dans ses façons de parler, qu'elle est déja fort dissipée au-dedans d'elle-même, et que dans la suite elle ne fera que se dissiper toujours davantage. Une ame recueillie, et qui porte partout la présence et la vue de Dieu, ne s'abandonne point de la sorte à ses vivacités naturelles. Elle est honnête et affable, mais sans s'épancher tant au-dehors, ni entrer en de si grandes agitations : elle n'est ni sauvage ni mélancolique; mais au milieu de sa joie, et dans les démonstrations qu'elle en donne, elle ne perd rien de tout le sérieux qui la doit tem-

pérer : elle ne demeure point dans un triste et morne silence, mais elle ne cherche point aussi à tenir seule la conversation, ni à maîtriser tous ceux avec qui elle traite : elle dit simplement ce qu'elle pense, et laisse à chacun le loisir de s'expliquer à son tour, n'interrompant jamais, et toujours plus prête à écouter qu'à se faire entendre. Qu'on éviteroit de fautes dans la société, si l'on se formoit sur ce modèle, et si l'on ne s'écartoit jamais du respect chrétien et religieux qu'on se doit les uns aux autres!

Second point. Conversations solides et utiles. Ce n'est pas à dire qu'elles doivent toujours rouler sur des matières spirituelles et de pure piété : cela seroit à souhaiter parmi des religieux ; mais, après tout, comme la religion accorde quelques heures d'entretien pour récréer l'esprit et pour le relâcher, elle donne là-dessus un peu plus de liberté, et ne défend point de mêler dans la conversation des sujets moins relevés et moins importants : c'est une tolérance raisonnable et très convenable.

Mais ce qui ne conviendroit en aucune sorte, ce seroit, 1° qu'entre des personnes religieuses on ne s'entretînt ordinairement que de bagatelles, et qu'on employât des temps considérables en de puérils et de vains discours; 2° qu'on ne parlât que des affaires du monde, et de ce qui s'y passe; qu'on ne s'assemblât que pour contenter sur cela sa curiosité, et pour entendre le récit de tous les bruits qui courent et de toutes les nouvelles qui se répandent; 3° qu'aux heures mêmes où le silence est ordonné, on se réunît plusieurs ensemble, en des lieux particuliers et contre la règle, pour se rapporter mutuellement tout ce qui se fait dans une communauté, et pour en raisonner fort inutilement; 4° que dans toutes ces conversations, soit particulières, soit publiques, on ne dît pas peut-être un mot de Dieu, ni qui pût porter à Dieu; mais qu'on n'y débitât que des maximes toutes conformes à l'esprit du monde et à ses sentiments ; 5° qu'on laissât tomber l'entretien dès que quelqu'un commenceroit à le tourner sur les choses du ciel, et à y jeter quelques paroles d'édification; qu'on en conçût du dédain, et qu'on en témoignât du dégoût et de l'ennui. Voilà, encore une fois, ce qui ne peut s'accorder avec la sainteté de l'état religieux.

Quand, après une conversation où l'on ne s'est rempli l'esprit que d'idées frivoles, on se trouve devant Dieu et dans la prière sans goût, sans onction, sans attention, y a-t-il lieu d'en être surpris? Une bonne réflexion qu'on eût entendue dans un entretien plus solide eût nourri l'ame, et eût allumé toute sa ferveur; car souvent il n'en faut pas davantage. Ces deux disciples à qui Jésus-Christ ressuscité se joignit sur le chemin d'Emmaüs se sentoient tout brûlants de zèle, pendant qu'il conversoit avec eux et qu'il leur expliquoit les divines Écritures. Mais que remporte-t-on de la plupart des conversations? un

cœur vide, une imagination égarée, beaucoup d'indifférence et de sécheresse dans le service de Dieu. Il n'y a que trop de personnes religieuses qui pourroient en rendre témoignage.

Ce qui paroît encore plus à déplorer, c'est que des religieux aient quelquefois de longs entretiens, même avec des séculiers, sans jamais leur rien dire des vérités du christianisme, ni qui regarde le salut. On craint de les rebuter par ces sortes de discours, et qu'ils n'en fussent bientôt fatigués. Il est vrai qu'il y faut de la prudence, et qu'on ne doit pas faire de la conversation une prédication perpétuelle. Mais d'ailleurs trois choses sont certaines : 1. Les séculiers ne se rebutent point si aisément qu'on le pense de ce que leur dit une personne religieuse pour les édifier et leur inspirer des sentiments chrétiens. Si c'étoit un homme engagé comme eux dans le monde qui leur tînt de pareils discours, peut-être en seroient-ils étonnés et en feroient-ils quelques railleries : mais ils ne reçoivent pas de même ce qui vient de la bouche d'un religieux. Ils y font plus d'attention, et ils n'en ont que plus de respect pour lui, voyant qu'il parle conformément à son état, et qu'il s'acquitte en cela de son devoir. 2. Non seulement ils ne s'en rebutent point, mais plusieurs même en sont touchés : ils s'y affectionnent et en profitent; et s'ils avoient à se scandaliser, ce seroit plutôt qu'un homme aussi étroitement dévoué à Dieu que l'est un religieux par sa profession, ne les fît jamais souvenir de leurs obligations envers ce premier maître, et du soin qu'ils doivent prendre de le servir et de se sauver. 3. Enfin, supposé que de semblables conversations ne les accommodent pas, ce qui s'ensuivra de là, c'est qu'on les verra moins, et c'étoit l'excellent principe de saint Ignace de Loyola. Ou les gens du monde, disoit-il, m'écouteront volontiers quand je leur parlerai sur des sujets édifiants, et alors Dieu en sera glorifié et j'aurai ce que je demande; ou, dégoûtés de telles matières, ils s'éloigneront de moi, et alors ils me feront moins perdre de temps, et j'en irai moins perdre avec eux.

Et qu'est-il nécessaire, en effet, d'être tant dans le monde et avec le monde, si toutes les visites qu'on lui rend ou qu'on en reçoit ne contribuent ni à sa sanctification ni à la nôtre? Est-ce à cela que des personnes religieuses doivent passer presque toutes leurs journées? Autant et beaucoup mieux vaudroit-il demeurer dans la retraite, et, selon l'expression de Jésus-Christ, *laisser les morts ensevelir leurs morts* (Matth., 8). Les apôtres parcouroient le monde, mais pour y enseigner, pour y catéchiser, pour y annoncer le royaume de Dieu. Voir autrement le monde, c'est, malgré le renoncement qu'on a fait au monde, être encore tout mondain, et plus peut-être qu'on ne l'eût été dans le monde même.

Troisième point. Conversations charitables et sans offense de personne. Le Sage a dit, en général, que celui qui ne pèche point dan

ses paroles est un homme parfait : mais on peut dire en particulier au regard de la charité, que c'est une grande perfection et une vertu bien rare, de ne la blesser jamais dans les entretiens. Car voilà, dans les maisons même religieuses, le plus commun et le plus dangereux écueil qu'elle ait à craindre. Elle s'y trouve altérée en diverses manières, dont les plus ordinaires sont :

1. Les impatiences naturelles et les chagrins de certains esprits colères et brusques, qui ne savent s'exprimer sur rien en des termes de douceur. On ne peut presque leur parler, sans s'exposer à une réponse désagréable ; et l'on a beau prendre toutes les précautions possibles, il y a toujours de leur part quelque rebut à essuyer.

2. Les contestations qui naissent, et les disputes où l'on s'échauffe de part et d'autre. Cela vient surtout de deux sortes de caractères très fâcheux dans le commerce de la vie. Les premiers sont contredisants, et les seconds sont opiniâtres. D'où il arrive que les uns, par un esprit de contradiction, formant toujours des difficultés sur ce qu'on leur dit, et les autres, par un esprit d'opiniâtreté, ne voulant jamais céder, ni reconnoître qu'ils se soient trompés, on s'échappe en bien des paroles dont les cœurs sont piqués et ulcérés.

3. Les railleries, soit qu'on soit trop libre à les faire, ou qu'on soit trop délicat à s'en offenser. Car il y a des esprits d'une telle foiblesse, qu'il ne faut qu'un mot pour les choquer : comme il y en a aussi qui se laissent tellement aller à une envie démesurée de railler de toutes choses et de quiconque, qu'ils le font sans ménagement et sans égard. Pourvu qu'ils se contentent, ils n'examinent rien davantage, et ne s'inquiètent guère si quelqu'un en a de la peine. Cette peine toutefois n'est que trop réelle ; et quoiqu'elle puisse être mal fondée, et que souvent dans celui qui la ressent ce ne soit que l'effet d'une trop grande sensibilité, il y faudroit néanmoins prendre garde ; et non seulement la charité religieuse, mais la seule humanité le demanderoit. Bien loin de cela, on prend plaisir à se jouer d'une personne. On en fait tout le sujet de l'entretien ; et à ses dépens, on se donne une récréation et un divertissement peu sortable.

4. Les jugements et les murmures, ou contre des supérieurs, ou contre ceux qui se trouvent chargés de quelque office dans la communauté, ou contre des particuliers. Dès qu'on n'approuve pas une chose (et combien y en a-t-il qui soient approuvées de tout le monde?), quoi qu'il en soit, dès qu'une chose déplaît, on ne peut s'en taire. Du moins si l'on en parloit dans la vue de quelque utilité qui en dût revenir : mais on sait assez que tout ce qu'on dira ne produira rien. Pourquoi donc entre-t-on là-dessus en de si longues explications? par une maligne satisfaction qu'on goûte à déclarer ses sentiments, et par un secret penchant à condamner et à censurer.

5, Les médisances. Ce point est plus important, et les religieux n'ont pas moins à se précautionner là-dessus que les gens du monde.

Sur tout autre article, on a communément dans la religion la conscience plus timorée et plus étroite; mais sur l'article de la médisance, les plus réguliers et les plus sévères ont quelquefois une conduite et des principes bien larges. Il y a peu de conversations où il ne soit parlé du prochain; et par un malheureux enchaînement, quand une fois on a commencé, on ne cesse point qu'on n'ait dit tout ce qu'on prétend savoir, et qu'on devroit tenir secret.

La charité doit corriger tout cela, et bannir tout cela des conversations chrétiennes, à plus forte raison des conversations religieuses. Point d'amertume dans les paroles, ni de brusqueries. On n'est pas toujours maître d'empêcher que certains mouvements ne s'élèvent dans le cœur : mais au moins faut-il avoir assez d'empire sur soi pour les tenir cachés au-dedans, et pour n'en rien faire paroître. Point de contradictions trop fortes, ni d'altercations. Chacun a sa pensée, et chacun peut la produire, quoique contraire à la pensée des autres. Mais du moment que la question commence à dégénérer dans une espèce de différend, et qu'on le remarque, il vaut incomparablement mieux se renfermer dans le silence et ne pas poursuivre, que de s'obstiner par une fausse gloire à remporter un vain avantage, et d'être par-là un sujet de discorde. Point de traits railleurs et piquants. Un mot assaisonné d'un certain sel et dit agréablement n'est pas toujours condamnable, pourvu que personne n'y soit intéressé, ou que celui qui pourroit y avoir quelque intérêt prenne bien la chose, et n'en témoigne aucun déplaisir. Mais après tout une raillerie trop fréquente a souvent de fort mauvais effets. Et il ne faut point alléguer pour excuse qu'il n'y a rien en ce qu'on dit que d'indifférent et que d'innocent. Ce n'est plus une raillerie indifférente ni innocente, dès que la charité en souffre; or il n'est presque pas possible qu'elle n'en souffre par l'extrême délicatesse de la plupart des esprits, qui s'offensent aisément, et ressentent très vivement les moindres atteintes. Point de murmures ni de plaintes, du moins dans les entretiens publics. Si l'on voit quelque chose à reprendre, on peut en secret s'en expliquer avec une personne de confiance, soit supérieure, ou autre : mais de s'en déclarer hautement et devant toute une assemblée, c'est une espèce de révolte, ou c'est en quelque manière vouloir l'exciter. Enfin, point de médisances : car si la médisance est un péché grief dans des séculiers, qu'est-ce dans des religieux? Parlons bien de tout le monde; ou si nous n'avons rien de bon à dire, taisons-nous. En gardant ces règles, on se préserve d'une infinité de désordres; on rend la société religieuse également édifiante et douce, et c'est ainsi que se vérifie la parole du Prophète royal : *Quel avantage et quel bonheur pour des frères, de vivre ensemble et dans une sainte union* (*Psalm.* 132)!

SEPTIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

DE LA CHARITÉ DE JÉSUS-CHRIST DANS SA VIE AGISSANTE.

Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.
Voilà mon commandement : c'est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés. JEAN, chap. XV.

PREMIER POINT. Après avoir passé trente années dans l'obscurité de la retraite, Jésus-Christ enfin se montra au monde pour y prêcher son Évangile, et voilà ce que nous appelons sa vie agissante. Il eut à traiter avec toutes sortes de personnes, et c'est là sans doute qu'il trouva de quoi exercer toute sa charité. Car cette vertu est plus nécessaire qu'aucune autre pour converser avec les hommes, et sans elle il n'y a point de société qui puisse subsister. Or la charité de Jésus-Christ dans le cours de sa prédication eut surtout trois qualités, qui doivent me servir de modèle. Car ce fut une charité douce, une charité bienfaisante, et une charité universelle. Telle doit être la mienne envers le prochain, et s'il y manque un seul de ces caractères, ce n'est plus une charité chrétienne et religieuse.

Ce fut donc d'abord une charité douce que celle de Jésus-Christ, et cette douceur parut en tout : dans ses manières extérieures, dans sa retenue et sa modération inaltérable. Que n'eut-il point à endurer de la part d'un peuple grossier et incrédule, à qui il annonçoit ses divines vérités? Avec quelle condescendance ménageoit-il tant d'esprits opposés, et s'y accommodoit-il pour les persuader et pour les gagner? Combien de rebuts essuya-t-il sans se plaindre, combien de résistances et de contradictions? Qu'étoit-ce que ses apôtres? de pauvres pêcheurs, des hommes sans nom, sans éducation, sans étude, sans intelligence. Que ne lui en coûta-t-il point pour les former? Souvent ils ne comprenoient pas ce qu'il leur disoit, et pour se faire mieux entendre à eux il leur répétoit plusieurs fois les mêmes choses, et les leur expliquoit tout de nouveau. Souvent ils avoient ensemble des contestations et des disputes, et il s'employoit à les apaiser : vivant avec eux malgré le dégoût qu'ils lui devoient causer, se communiquant à eux, et, bien loin de se tenir importuné de leur présence, voulant sans cesse les avoir auprès de lui.

Ainsi il a bien pu nous dire ce qu'il dit en effet dans son Évangile : *Apprenez de moi combien je suis doux et pacifique* (MATTH., 11); et en même temps apprenez comment vous devez l'être vous-mêmes. L'ai-je appris jusques à présent? Ai-je appris à supporter les foiblesses des autres? Il faut bien qu'ils supportent les miennes; et n'est-ce pas une des plus grandes injustices, quand je veux qu'ils me fassent grace sur une infinité de choses qui m'échappent, et que je ne leur fais

grace sur rien? Ce sont leurs mauvaises qualités qui doivent servir à perfectionner et à purifier ma charité, au lieu de l'affoiblir. Car si je n'étois obligé d'avoir de la charité et de la douceur que pour des gens accomplis et à qui rien ne manque, tout ce que j'en aurois ne seroit de nul mérite : ou pour mieux dire, je n'en aurois pour personne, puisqu'il n'y a personne sans défaut. Si je n'avois à vivre qu'avec des anges ou avec des hommes impeccables, cette charité douce et patiente ne me seroit pas nécessaire, parcequ'elle ne me seroit de nul usage. Mais j'ai à vivre avec des esprits qui ont leurs idées particulières, comme nous avons chacun les nôtres; qui ont leurs humeurs, leurs caprices, leurs préjugés, leurs erreurs. D'entreprendre de les changer, c'est ce qui ne m'appartient pas, et de quoi je ne viendrois pas à bout. Il ne me reste donc, pour le bien de la paix et pour l'entretien de la charité, que de m'accommoder à eux autant qu'il est possible, et de les gagner par ma douceur.

Bienheureux les débonnaires, parcequ'ils posséderont toute la terre (Matth., 5), c'est-à-dire qu'ils se concilieront tous les cœurs. Suis-je de ce nombre; ou plutôt, combien là-dessus ai-je de reproches à me faire? Combien de fois, au lieu d'user envers le prochain d'une charitable indulgence, lui ai-je fait ressentir mes dédains et mes hauteurs? Combien à son égard m'est-il échappé et m'échappe-t-il sans cesse de paroles aigres, de manières brusques, de mépris? Souvent même je n'y fais nulle attention, et je ne crois pas qu'il y ait rien en tout cela dont on doive s'offenser. Ce seroit bien pis si je venois, comme quelques uns, à m'en applaudir et à m'en savoir bon gré. Voilà ce qui trouble toute une communauté; voilà ce qui y fait naître les divisions, et ce qui y cause les différends et les démêlés. Un peu plus d'empire sur soi-même préviendroit tous ces maux, et qu'y a-t-il que je ne dusse sacrifier pour les arrêter?

Second point. La même charité qui fit supporter à Jésus-Christ avec tant de douceur et tant de patience les imperfections de ceux avec qui il eut à converser et à traiter, lui fit encore employer son pouvoir tout divin à les combler de ses graces. Car ce fut une charité bienfaisante. *Il parcouroit les villes et les bourgades en faisant du bien à tout le monde* (*Act.*, 10); chassant les démons, consolant les affligés, guérissant les malades, ressuscitant les morts, annonçant le royaume de Dieu, et travaillant sans relâche au salut des ames.

Je ne suis pas en état de faire, comme Jésus-Christ, des miracles en faveur du prochain. Il ne dépend pas de moi de rendre, comme ce Dieu Sauveur, la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la santé aux paralytiques et aux moribonds. Mais, du reste, il y a chaque jour, surtout dans une communauté, mille occasions de se rendre des services mutuels, de s'entr'obliger et de s'entr'aider. Or voilà ce que fait la charité chrétienne, à plus forte raison la charité

religieuse. Ai-je là-dessus tout le zèle et toute l'ardeur nécessaire? Ne suis-je point de ces ames indifférentes, qui ne sont occupées que d'elles-mêmes, et qui ne veulent se gêner en rien pour faire plaisir aux autres? Si par mon office je me trouve dans une obligation particulière de leur prêter secours et de pourvoir à leurs besoins, comment est-ce que je m'en acquitte? Le fais-je avec exactitude? le fais-je volontiers et avec affection? Du moins suis-je assez charitable pour leur souhaiter le bien que je ne puis leur procurer? le suis-je assez pour prendre part à celui qui leur arrive, et pour m'en réjouir? le suis-je assez pour compatir à leurs maux et pour entrer dans leurs peines, lorsqu'il leur survient quelque affliction et quelque disgrace? Car la charité exige tout cela de moi.

Mais n'est-ce pas en tout cela que je l'ai mille fois blessée et que je la blesse encore? Je n'ai que trop de vivacité quand il s'agit de moi-même, et je ne porte que trop loin les devoirs de la charité, quand je demande qu'on l'exerce à mon égard et que je crois qu'on me la refuse. Je ne lui prescris point alors de bornes, et je suis si touché de ne la trouver pas toujours disposée à me servir! Est-ce ainsi que je la pratique envers les personnes à qui je la dois par tant de titres? Tout me coûte, dès qu'il est question d'autrui. Au lieu de leur faire tout le bien qui est en mon pouvoir, peut-être envié-je celui qu'on leur fait, et peut-être en certaines rencontres voudrois-je le traverser et y mettre obstacle. Au lieu de les prévenir sur les choses mêmes où nul devoir propre et personnel ne m'engage, combien peut-être dans mes fonctions et mes emplois me suis-je rendu difficile à leur accorder ce qui étoit de ma règle et de mon ministère? Au lieu de m'intéresser dans leurs peines et de chercher à les adoucir, n'en ai-je point eu peut-être une joie maligne, et n'en ai-je point même été quelquefois le sujet? Jésus-Christ nous a expressément avertis que nous serions traités de son Père comme nous aurions traité nos frères et les siens. Suivant cette mesure, qu'aurois-je à espérer de Dieu, et avec quelle assurance pourrois-je le prier de répandre sur moi l'abondance de ses graces, si j'avois toujours un cœur aussi resserré que je l'ai eu à l'égard de ses membres et de ses enfants?

Troisième point. En quoi la charité de Jésus-Christ fut enfin plus admirable, c'est dans son étendue : car ce fut une charité universelle. Comme il avoit été envoyé de son Père pour tous les hommes, et que c'étoit en vue de son Père qu'il les aimoit, il se partageoit également entre tous, et leur donnoit à tous ses soins, sans acception de personne. Juifs et Gentils recevoient de lui les mêmes instructions et les mêmes guérisons, tant de l'ame que du corps. On ne le vit jamais, ni se rebuter de la misère et de la pauvreté des uns, ni se laisser préoccuper en faveur des autres par leur éclat et leur opulence. Ceux-là mêmes qui se déclaroient le plus ouvertement et avec plus d'injus-

tice contre lui, il étoit disposé à leur faire tout le bien qu'ils en pouvoient attendre, et il ne tenoit qu'à eux, en recourant à ce divin maître, d'en obtenir toutes les graces dont il étoit le dispensateur. Non seulement il y étoit disposé, mais pour cela il les appeloit, il les invitoit et les recherchoit. Si je ne porte jusque-là ma charité pour le prochain, je n'ai qu'une charité imparfaite, ou je n'ai même qu'une fausse charité, parceque ce n'est point une charité chrétienne. Car la charité chrétienne nous fait aimer le prochain par rapport à Dieu et en vue de Dieu. Or ce motif n'est point limité; et vouloir le restreindre à certains sujets, sans l'étendre aux autres, c'est le détruire absolument et l'anéantir.

Aussi le Fils de Dieu, et après lui les apôtres, en nous recommandant la pratique de la charité comme une de nos obligations les plus essentielles, se sont-ils servis d'un terme commun : Aimez vos frères, aimez votre prochain. Cette qualité de frère, de prochain, ne convient pas moins à l'un qu'à l'autre, et par conséquent elle ne nous oblige pas moins envers l'un qu'à l'égard de l'autre. Si vous ne faites du bien, ajoutoit le Sauveur du monde, et si vous n'êtes préparés à en faire qu'à ceux qui vous plaisent, qu'à ceux avec qui vous êtes liés d'une société plus étroite, qu'à vos amis, par où différez-vous des païens ? Car ils ont comme vous leurs connoissances, leurs amitiés, leurs liaisons. Or la charité évangélique doit avoir un caractère de distinction et de sainteté qui la relève au-dessus d'une charité purement humaine, telle qu'étoit celle du paganisme, et telle qu'est encore celle du monde. C'est pourquoi le Sauveur des hommes, dans le commandement qu'il nous fait de nous aimer les uns les autres, et qu'il appelle son précepte et sa loi, comprend même ceux qui se tournent contre nous et dont nous avons reçu les plus sensibles offenses : *Bénissez ceux qui vous maudissent, souhaitez du bien à ceux qui vous veulent du mal, priez pour ceux qui vous persécutent* (Luc., 6). Que ce degré est éminent, mais qu'il est rare! Tout rare néanmoins et tout éminent qu'il est, c'est un devoir nécessaire ; et le christianisme, ni conséquemment la religion, ne reconnoît point d'autre vraie charité que celle-là : Dieu n'en récompense point d'autre.

Où en suis-je donc, et comment est-ce que je satisfais à cette obligation? Car ce que Jésus-Christ nous a lui-même annoncé, qu'il viendroit des temps où la charité de plusieurs se refroidiroit, ne s'accomplit pas seulement parmi les gens du monde, mais parmi les religieux. Elle ne s'y refroidit en effet que trop ; et autant qu'elle s'y refroidit, elle s'y rétrécit. On a ses inclinations et ses antipathies; et, selon cette différence de sentiments, on tient une conduite toute différente. On a ses amis particuliers, pour qui l'on n'épargne rien ; mais on ne s'intéresse guère à ce qui regarde tout le reste de la communauté. Dans un office où l'on doit à chacun les mêmes soins, on a ses prédilections ; et tandis qu'on est d'une attention et d'une vigilance infinie en

faveur de quelques uns, on est d'une négligence et d'une difficulté extrême envers les autres. Se sent-on blessé en quelque chose, on a ses ressentiments et ses peines dans le cœur; et au lieu que la charité devroit les étouffer, on sait bien dans l'occasion user de retour et les faire connoître.

Ce qui est encore très ordinaire, et ce qui renverse tout l'ordre de la charité, c'est qu'on se montre plein de douceur et plein de zèle pour des étrangers, pour toutes les personnes du dehors; et qu'on n'a que de la froideur et quelquefois de l'amertume pour ses frères, avec qui néanmoins on est uni par des liens si intimes et si sacrés. Où est la charité de Jésus-Christ? car ce ne l'est pas là. Elle n'est qu'en certaines ames, dont Dieu, pour notre édification, nous met les exemples devant les yeux. N'en ai-je pas vu moi-même, et n'en vois-je pas? Il semble que ce soit la charité même; ou il semble que leur charité se déploie sans cesse et se multiplie, à mesure qu'il se présente des sujets sur qui l'exercer. On les admire: mais y en a-t-il beaucoup qui les imitent? Que me sert toutefois de les admirer, si je ne travaille pas à les imiter?

Conclusion. Dieu de charité, Seigneur, c'est dans les maisons religieuses que vous avez voulu conserver l'esprit de votre Église naissante, et de ces premiers chrétiens qui la composoient. Or ils n'étoient tous qu'un cœur et qu'une ame; et comment, sans la charité, puis-je donc être vraiment religieux? Il n'est pas en mon pouvoir de concilier ainsi tous les cœurs, et de les réduire à cette conformité parfaite et à cette sainte unité; mais j'y dois au moins disposer le mien, je l'y dois former, et ce sera l'effet de votre grace.

Donnez-moi, mon Dieu, cette charité patiente qui ne s'altère de rien, cette charité bienfaisante qui ne refuse rien, cette charité universelle qui n'excepte rien. Ah! Seigneur, quelque patiente que puisse être ma charité envers mes frères, jamais le sera-t-elle autant que la vôtre envers moi, et jamais aurai-je autant à supporter de leur part, que vous avez eu jusques à présent à supporter de moi? Quoi que je fasse pour eux ou que je desire de faire en vue de vous, jamais égalera-t-il tout ce que j'ai reçu de votre infinie libéralité? et dois-je enfin compter pour beaucoup d'étendre mon zèle sur tout ce qu'il y a de personnes avec qui j'ai à vivre et de sujets qui me sont présents, après que vous avez rempli de votre miséricorde toute la terre, et que vous avez étendu votre amour jusqu'à ceux mêmes qui vous ont crucifié?

Si donc sur la charité que je dois à mon prochain, aussi bien que sur toutes les autres vertus, je vous envisage, Seigneur, comme mon modèle, j'ai bien à me confondre du peu de ressemblance qui se trouve entre vous et moi. Mais ce qui redouble ma confusion et ce qui doit y mettre le comble, c'est que je sois si froid et si lent aux

exercices de la charité, quand vous voulez bien accepter tout ce qu'elle me fait faire, comme étant fait à vous-même; quand vous ne dédaignez pas d'en être le motif, que vous m'en savez gré, et que vous m'en faites un mérite auprès de vous. Eh! mon Dieu, si je vous aime, comment puis-je ne pas aimer ceux que vous avez substitués en votre place? Or ne sont-ce pas mes frères, et n'est-ce pas vous-même que j'aime dans eux? n'est-ce pas à vous-même que je rends dans eux tous les bons offices que la charité m'inspire? Que me faut-il autre chose pour m'engager? Un cœur est bien peu sensible pour vous, Seigneur, si cette seule considération ne lui suffit pas.

SECONDE MÉDITATION.

DES DOULEURS INTÉRIEURES DE JÉSUS-CHRIST DANS SA PASSION.

Tunc ait illis : Tristis est anima mea usque ad mortem.
Alors il leur dit : Je suis dans une tristesse mortelle. MATTH., chap. XXVI.

PREMIER POINT. Jésus-Christ devoit être notre modèle en tout, et il a voulu, dans sa passion, nous apprendre comment nous devons nous comporter dans les peines et les afflictions de la vie. Il y en a de deux sortes: d'intérieures, qui n'affligent que l'ame; et d'extérieures, qui affligent les sens. Or les unes et les autres me fournissent la matière de deux importantes méditations: et quant à ce qui regarde d'abord les peines intérieures du Fils de Dieu, elles se réduisent à trois espèces, que les évangélistes nous ont marquées, et qui sont la tristesse, l'ennui, la crainte.

De quelle tristesse est-il tout-à-coup accablé, lorsqu'après la dernière scène qu'il avoit faite avec ses apôtres, il va au jardin de Gethsemani! A peine peut-il se soutenir lui-même, et, selon qu'il le déclare aux trois disciples qu'il a choisis pour l'accompagner, la douleur qui le presse est si violente, qu'elle seroit seule capable de lui causer la mort: *Mon ame est triste*, leur dit-il, *et c'est une tristesse à en mourir.* Voilà par où a commencé cette sanglante passion qu'il a endurée pour moi. Ce n'étoit point assez qu'il livrât son sacré corps au supplice de la croix, il falloit que son ame fût livrée aux plus rudes combats, et qu'elle en ressentît les plus vives et les plus douloureuses atteintes. C'étoit une partie, et même la principale partie de la satisfaction qu'il devoit faire à son Père pour les péchés des hommes, parceque c'est dans le cœur que le péché est conçu, et que c'est proprement l'ame qui, par le déréglement de la volonté, le commet.

Quoi qu'il en soit, que fait-il dans cette tristesse qui l'abat, et qu'il ne pourroit porter sans un miracle? A-t-il recours aux vaines consolations du monde? Cherche-t-il au moins quelque soulagement et quelque appui auprès de ses apôtres? Se laisse-t-il aller à l'impatience et aux plaintes; et, pour décharger son cœur du poids qui le presse, s'épanche-t-il en de longs discours? Deux ou trois paroles, c'est tout

ce qu'il dit de son état. Du reste, sans s'arrêter avec ses disciples, il se retire à l'écart, il va prier, il y passe trois heures entières; le ciel est tout son refuge et tout son soutien; et soit qu'il en soit écouté ou qu'il paroisse ne l'être pas, il y met toute sa confiance, et n'a point d'autre sentiment que d'une soumission parfaite et d'une pleine résignation: *Mon Père, qu'il en soit comme vous l'ordonnez, et non comme je le veux* (MATTH., 26).

Quelque exempte que semble la profession religieuse des chagrins de la vie, il y a dans la religion aussi bien qu'ailleurs des jours pénibles et des temps de tristesse. On a partout de mauvais moments, et j'ai les miens comme les autres. Nous sommes même tellement nés, que si nous n'avons pas de vrais sujets de chagrin, nous nous en faisons d'imaginaires. Sans examiner ce qui attrista le Fils de Dieu au point où il le fut et où il témoigna l'être, nous ne pouvons douter que sa douleur n'ait été aussi véritable dans son principe et aussi raisonnable, qu'elle étoit amère et sensible dans ses effets; au lieu que ce qui fait en mille rencontres toute ma peine, ce n'est qu'une idée et qu'un fantôme; ce n'est que ma délicatesse extrême, que mon humeur inquiète, que mon orgueil, que mon amour-propre. Car si je veux bien rentrer en moi-même et sonder le fond de mon cœur, je trouverai que c'est là communément ce qui le remplit d'amertume. *Pourquoi êtes-vous triste, ô mon ame! et pourquoi vous troublez-vous* (*Ps.* 41)? C'est que vous êtes ingénieuse à vous tourmenter, souvent sans raison, et même contre toute raison.

Mais soit que mes chagrins soient bien ou mal fondés, comment est-ce que je les supporte? Combien de réflexions également inutiles et affligeantes, dont je me ronge en secret? combien de vaines distractions que je tâche à me procurer, et au-dedans et au-dehors, sous le spécieux prétexte de guérir mon imagination, et de la détourner des objets dont elle est frappée? combien quelquefois de dépits et d'animosités contre les personnes à qui j'attribue ma peine et que j'en crois être les auteurs? A l'égard même de ceux qui, constamment et de ma propre connoissance, n'y ont nulle part, combien m'échappe-t-il d'impatiences et de termes offensants, comme si je m'en prenois à eux, et que je fusse en droit, parceque je souffre, de les faire souffrir?

O que ne suis-je soumis comme Jésus-Christ! Si je savois me taire, et me tenir dans un silence chrétien et religieux; si je me retirois dans l'intérieur de mon ame, et si j'y renfermois toutes mes peines; si, pour répandre mon cœur, je n'allois qu'à Dieu, et je ne voulois point d'autre consolation que celle qu'on goûte dans la prière et avec Dieu: que de fautes j'éviterois! que d'inquiétudes et d'agitations je m'épargnerois! L'ange du Seigneur viendroit, et il me conforteroit; ou plutôt le Seigneur descendroit lui-même avec toute l'onction de sa grace. Il me serviroit de conseil, d'ami, de confident. Il applique-

roit le remède à mon mal ; et s'il ne lui plaisoit pas de m'en accorder l'entière guérison, du moins il l'adouciroit, et me le rendroit, non seulement plus tolérable, mais salutaire et profitable. *J'étois dans le dernier abattement*, disoit le Prophète royal, *et je croyois que rien ne pouvoit me consoler ; mais je me suis souvenu de Dieu, et tout-à-coup cette vue de Dieu m'a remis dans le calme et dans la joie* (*Ps.* 76.). Voilà ce que ce saint roi avoit plus d'une fois éprouvé : pourquoi ne l'éprouverois-je pas de même ?

Second point. Une autre peine intérieure dont le Sauveur des hommes se sentit atteint, ce fut l'ennui. *Il commença à s'ennuyer* (Marc., 14), dit l'évangéliste. C'étoit une suite naturelle de la tristesse qui l'accabloit. Tout lui devint insipide, et il ne prit plus de goût à rien. Ces grands motifs qui l'avoient auparavant animé et si sensiblement touché, sans rien perdre pour lui de leur première force, perdirent du reste toute leur pointe. Ils le soutenoient toujours, mais sans aucun de ces sentiments, ni aucune de ces impressions secrètes qui excitent une ame et l'encouragent. Tellement qu'il se trouvoit comme abandonné à lui-même et à la désolation de son cœur. État mille fois plus difficile à porter que toute autre peine, quelque violente d'ailleurs qu'elle puisse être ; état où se trouvent encore de temps en temps une infinité de personnes dévotes et religieuses.

Il y a des temps où l'on tombe dans le dégoût de tous les exercices de piété et de religion. Rien n'affectionne, rien ne plaît. On est rebuté de l'oraison, de la confession, de la communion, des lectures spirituelles, de toutes ses observances et de toutes ses pratiques ; peu s'en faut qu'on n'en vienne quelquefois jusqu'à se dégoûter même de sa vocation, et à concevoir certains regrets de ce qu'on a quitté dans le monde. N'ai-je point été bien des fois en de pareilles dispositions, et n'y suis-je point encore assez souvent ? Si ce n'est point moi qui me suis réduit là par un relâchement volontaire, je ne dois point m'en affliger : ce sont alors des tentations qui me peuvent être très salutaires, et dont il ne tient qu'à moi de profiter au centuple, en donnant à Dieu, par ma constance, la preuve la plus certaine de ma fidélité. Mais le mal est que ce dégoût et cet ennui ne vient communément que de moi-même, que de ma négligence et de ma tiédeur. Je ne voudrois pas me faire la moindre violence pour me réveiller et pour m'élever à Dieu. Est-il surprenant alors que le poids de la nature m'entraîne ; et dois-je m'étonner que Dieu ne se communiquant plus à moi, parceque je m'attache si peu à lui, je ne fasse que languir dans sa maison, et que le temps que je passe auprès de lui me semble si long ? Ah ! les heures me paroissent bien plus courtes, partout où je satisfais mon inclination.

Il est vrai néanmoins, et il peut arriver quelquefois que ce ne soit pas par ma faute que je tombe dans cette langueur et que je sente cet

éloignement des choses de Dieu. Mais sais-je me rendre cette épreuve aussi utile qu'elle le peut être? Je pourrois sanctifier mon ennui même et mon dégoût; je pourrois m'en faire un moyen de pratiquer les plus excellentes vertus, la patience, la pénitence, la persévérance. Ce n'est pas un petit mérite devant Dieu que de savoir s'ennuyer pour Dieu; ce n'est pas une petite perfection que d'avancer toujours, malgré l'ennui, dans la voie de la perfection. C'a été le don des Saints, et ce n'est guère le mien. Dès qu'un exercice commence à me déplaire, ou je le laisse absolument, ou je ne m'en acquitte que très imparfaitement : je me fais du dégoût où je suis une raison de me relâcher; au lieu que je devrois, avec la grace de Dieu, qui m'éprouve dans ce dégoût et par ce dégoût, recueillir toute ma force et m'élever au-dessus de moi-même. Jamais David ne glorifia plus Dieu qu'en lui disant : *Vous vous êtes retiré de moi, Seigneur, et moi je ne me suis point retiré de vous, ni de vos commandements* (*Ps.* 118). C'est là que je donnerois à Dieu plus de gloire, c'est là que j'amasserois des trésors infinis de mérites.

TROISIÈME POINT. Un troisième sentiment dont le cœur de Jésus-Christ fut pressé et serré, c'est la crainte et la plus vive répugnance. Au milieu des ténèbres de la nuit qui l'environnoient, et dans ce lieu désert où il s'étoit retiré, toute l'idée de sa passion lui vint à l'esprit, et se trouvant à la veille d'une mort si ignominieuse et si douloureuse, il s'en fit une image qui le saisit de frayeur. L'impression fut telle que tous ses sens en furent troublés; et l'extrême répugnance qu'il sentit le porta même à demander de ne point boire un calice aussi amer que celui qui lui étoit préparé : *Mon Père, s'il est possible, détournez de moi ce calice* (MATTH., 26). Et sans doute il n'est pas étonnant qu'à la vue de tant d'opprobres où il alloit être exposé, et de tant de souffrances où son corps devoit être livré, toute la nature se révoltât. Jamais combat intérieur ne dut être plus violent, ni ne le fut en effet. Il en tomba dans une mortelle agonie, et il en fut tout couvert, depuis la tête jusqu'aux pieds, d'une sueur de sang. Mais cela ne se passoit, après tout, que dans l'appétit sensible; et, sans égard aux révoltes de la nature, la volonté demeuroit toujours également ferme et constante. Aussi, dès le moment qu'il fallut en venir à l'exécution, et que ses ennemis approchèrent pour le prendre, il ne pensa point à fuir ni à se cacher : au contraire, il s'avança lui-même vers eux, il leur déclara qui il étoit : *C'est moi,* leur dit-il, *que vous cherchez* (JOAN., 18); *voici votre heure et l'empire des ténèbres* (LUC., 22). Vous pouvez faire de ma personne tout ce qui vous est ordonné. Quel effroi tout ensemble et quel courage dans cet Homme-Dieu! quelle consternation, et quelle résolution!

Quand il se présente une occasion où j'ai à me vaincre moi-même, je ne puis d'abord arrêter certains sentiments naturels qui s'élèvent

dans mon cœur, et certaines répugnances involontaires. N'est-ce pas surtout ce que l'on éprouve dans une retraite? Il n'y a point d'ame si tiède et si endormie, qui ne se réveille en ce saint temps et ne se ranime. Dieu parle au cœur, la grace éclaire l'esprit; on se reproche ses égarements, et l'on en découvre les principes. De là même on voit de quels remèdes on devroit user, et ce qu'il y auroit à faire; on sent qu'on n'est pas, à beaucoup près, ce qu'on devroit être, et l'on reconnoît à quoi il tient qu'on ne le soit : mais on craint de s'y engager et de l'entreprendre; on s'y propose des difficultés infinies, et l'on se défie sur cela de ses forces; on dispute avec soi-même : mais tout le fruit de ces longs raisonnements est une incertitude où l'on ne conclut rien et l'on ne se détermine à rien.

N'est-ce pas là peut-être l'état où je me trouve présentement? En vain je voudrois me tromper et m'aveugler : Dieu, malgré moi, ne me fait que trop connoître ce qu'il faudroit changer et réformer dans ma vie pour la rendre plus religieuse. Certains exemples que j'ai devant les yeux, les remords secrets de ma conscience, les avis de mes supérieurs, les réflexions que j'ai faites dans le cours de ma retraite, et que je fais encore, tout cela ne me permet pas d'ignorer à quoi je devrois mettre ordre, et tout cela m'inspire assez de bonnes vues et de bons sentiments. Mais qu'est-ce qui m'arrête? ce qui m'a cent fois arrêté : une vaine peur et une timidité que je n'ai pas la force de surmonter, et qui me représente les choses comme insoutenables pour moi, et comme impraticables. Ces fausses terreurs dont je me laisse préoccuper vont même jusqu'à me faire imaginer mille raisons apparentes de différer, de ne point aller tout d'un coup si avant, ni si vite. Jésus-Christ ne différa ni ne délibéra point de la sorte. Étoit-il toutefois, au fond de son cœur, moins agité que moi? avoit-il moins sujet de l'être? Cette passion, qu'il envisageoit de si près, et dont il s'étoit si vivement retracé dans l'esprit toute l'horreur, devoit-elle moins lui coûter, et avoit-elle moins de quoi l'étonner? Ah! me laisserai-je toujours intimider et déconcerter aux moindres obstacles que ma foiblesse fait naître, et qu'elle augmente dans mon idée? ou si la crainte me prévient, n'apprendrai-je jamais à me raffermir contre ses premiers mouvements, et jamais ne me dirai-je aussi résolument et aussi efficacement que le dit Jésus-Christ à ses disciples : *Levons-nous et marchons* (Matth., 16)?

Conclusion. Aimable Sauveur, c'est par votre sagesse et votre miséricorde infinie que vous avez voulu paroître foible comme moi, et être sujet aux mêmes révoltes intérieures que moi, afin que votre exemple m'instruisît et qu'il me fortifiât. Sans cela, ô mon Dieu, sans cette règle et ce soutien que je trouve en vous, où en serois-je à certains moments, et que deviendrois-je? Vous voyez combien je suis différent de moi-même d'une heure à une autre, et de quelles vicis-

situdes je suis continuellement agité. Un jour mon ame est en paix, et même dans une sainte allégresse; mes devoirs me plaisent, et je goûte le bonheur de mon état; rien ne me fait peine, et il me semble qu'il n'y a point de victoire que je ne sois en disposition de remporter sur moi-même et sur toutes les passions de mon cœur : mais, dès le jour suivant, ce n'est plus moi; mes exercices me sont à charge; je m'en fais une fatigue, et j'y sens une opposition qui me les rend non seulement insipides, mais très pénibles. Ainsi, toute ma vie n'est qu'un combat perpétuel et qu'une variation, où il semble que tour à tour deux esprits tout contraires me gouvernent.

Pourquoi, Seigneur, le permettez-vous? Vous avez en cela, comme en tout le reste, vos desseins; vous avez vos vues, et des vues de salut pour moi et de sanctification. Vous voulez que je sois éprouvé comme vous l'avez été; vous voulez que je pratique dans mon état les mêmes vertus, et que j'acquière par proportion les mêmes mérites; vous voulez que j'endure le même martyre du cœur, et que je fasse le même sacrifice de toutes les douceurs de l'esprit et de toutes les consolations. Ainsi soit-il, ô mon Dieu, puisque c'est votre volonté. Il me seroit trop aisé et trop doux de vous suivre, si j'y sentois toujours le même attrait. Vous cependant, Seigneur, ne cessez point de me soutenir, non seulement de votre exemple, mais de la grace qui l'accompagne : que l'un et l'autre m'affermissent tellement dans vos voies, qu'il n'y ait ni tristesses, ni ennuis, ni craintes, qui puissent m'en détourner; que j'y marche toujours du même pas, quoique ce ne soit pas toujours avec le même goût. Plus j'aurai à prendre sur moi pour y avancer, plus ma persévérance vous sera glorieuse, et plus vous lui préparerez de couronnes pour la récompenser.

TROISIÈME MÉDITATION.

DES DOULEURS EXTÉRIEURES DE JÉSUS-CHRIST DANS SA PASSION.

Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra.

Il a été couvert de blessures pour nos péchés, et c'est pour nos crimes qu'il a été brisé de coups. ISAIE, chap. LIII.

PREMIER POINT. Outre que l'ame de Jésus-Christ devoit servir à l'expiation de nos péchés, et, par ses peines intérieures, satisfaire à la justice divine, Dieu, qui lui avoit donné un corps capable de souffrir, vouloit encore que ce sacré corps fût livré aux plus cruels tourments. C'est pour cela que le Sauveur des hommes endura une si rigoureuse passion, et qu'après avoir répandu tout son sang, il expira enfin sur la croix. Leçon bien sensible pour moi, et admirable modèle d'une des vertus les plus propres du christianisme, et surtout de la profession religieuse, qui est la mortification des sens.

Ce que j'ai premièrement à considérer, c'est ce que mon Sauveur

a souffert; et, pour m'en former quelque idée, il me suffit de prendre le crucifix, d'attacher mes regards sur ce corps adorable, tout ensanglanté et tout couvert de plaies; de le contempler à loisir, et d'entendre au fond de mon ame les paroles que m'adresse par son prophète ce Dieu mourant : *O vous tous*, *qui passez par le chemin* de cette vie mortelle, *faites attention*, *et voyez si jamais il y eut des souffrances pareilles aux miennes* (*Thren.*, 1). Je n'ai qu'à parcourir des yeux ce visage meurtri de soufflets et tout livide, cette tête couronnée d'épines, cette bouche abreuvée de fiel, ces mains et ces pieds percés de clous, ce côté ouvert d'une lance, tous ces membres déchirés et disloqués. Voilà l'état où l'ont mis ses bourreaux, et où il est mort : que puis-je répondre à cet exemple, et que me dit mon cœur à ce spectacle?

Quand on me parle de pénitence, et qu'on m'exhorte, selon le langage de l'apôtre saint Paul, *à porter sur mon corps la mortification de Jésus-Christ* (2. *Cor.*, 4), s'agit-il pour moi de tout cela, et me demande-t-on tout cela? On exige de moi une vie austère; mais à quoi se réduit cette austérité de vie? aux observances de ma règle : car il n'y a point, par rapport à moi, de plus solide mortification, et c'est là, suivant les vues de Dieu, que toute ma pénitence est renfermée. Ne donner de nourriture à mon corps qu'autant que la règle lui en accorde, et que celle que la règle lui accorde; ne prendre de repos que dans le temps prescrit par la règle, et que selon la mesure du temps que la règle y a destiné; n'avoir ni pour mon vêtement, ni pour ma demeure, ni pour toutes les autres choses qui servent à mon entretien, que ce qui est conforme à la règle et à la plus étroite rigueur de la règle; vaincre là-dessus toutes les révoltes de la nature, et n'écouter aucun des prétextes dont l'amour-propre a coutume de s'autoriser; du reste, soutenir avec courage et sans m'épargner tout le poids de la règle, dans les exercices laborieux où elle m'applique, dans les veilles de la nuit, dans le chant du chœur, dans le travail des mains, dans les fonctions et les fatigues de mon emploi, dans tout ce qui regarde mon ministère; vivre de la sorte, non pas pour un jour, ni pour une semaine, ni pour une année, mais sans interruption et sans relâche jusques à la mort, voilà de ma part tout ce que Dieu attend, et de quoi il se contente; voilà où je puis me fixer. Il est vrai que cela est mortifiant, et il est surtout vrai que cette continuité est bien pénible et bien pesante : mais, après tout, qu'y a-t-il là qui soit comparable aux douleurs et à la passion de Jésus-Christ?

Cependant ne suis-je pas obligé de reconnoître ici devant Dieu, et à ma confusion, que ma principale étude dans la vie et mon soin le plus ordinaire est de m'adoucir, le plus qu'il m'est possible, toutes ces mortifications de mon état? Combien en retranche-t-on, et combien de soulagements cherche-t-on à se procurer d'ailleurs? Les raisons en apparence ne manquent pas pour cela, et l'on sait bien s'en prévaloir. Je l'ai bien su moi-même jusques à présent. C'est-à-dire, pour ne me

point flatter, et pour me juger de bonne foi, que j'ai bien su me tromper, et que je prends encore plaisir à demeurer dans mes erreurs, parcequ'elles me sont commodes et qu'elles favorisent ma lâcheté. Que je changerois bientôt de sentiment et de conduite, si les souffrances de Jésus-Christ étoient bien gravées dans mon cœur, et si je les avois plus fortement imprimées dans mon souvenir! Tout me deviendroit léger; tout me deviendroit au moins soutenable. Quoi que pût dire la nature, je lui répondrois que je ne souffre rien en comparaison de mon Sauveur, et que s'il m'en coûte quelque chose, ce n'est pas, comme à lui, jusqu'à verser du sang. Je me dirois, et je dois en effet me le dire sans cesse, que si je ne puis vivre sur la croix, j'y puis mourir; et qu'il vaut mieux y mourir, que de vivre et de mourir sans pénitence.

Second point. Pourquoi Jésus-Christ a-t-il tant souffert? Autre considération non moins solide ni moins touchante. Il a souffert, parcequ'il s'y étoit engagé pour la gloire de son Père et pour le salut des hommes. C'étoit un engagement libre dans son principe, et pleinement volontaire. Il pouvoit ne pas accepter la condition qui lui avoit été prescrite, de souffrir et de mourir, s'il vouloit sauver le monde et réparer l'injure faite à Dieu. Mais l'honneur de son Père lui étoit trop cher, et il s'intéressoit trop à notre salut, pour ne sacrifier pas à l'un et à l'autre son sang et sa vie. Voilà de quelle manière il avoit contracté de lui-même une obligation si rigoureuse. En conséquence du consentement qu'il y avoit donné, cette loi à laquelle il eût pu ne se pas soumettre étoit devenue pour lui comme un devoir indispensable, et c'est ainsi qu'*il s'est fait obéissant jusques à la mort, et à la mort de la croix* (*Phil.*, 2).

Quand il n'y auroit que la qualité de chrétien dont je suis revêtu, elle suffiroit pour m'engager à vivre dans une continuelle pratique de la mortification de mes sens. En nous appelant au christianisme, Jésus-Christ nous a dit à tous sans exception : *Quiconque veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, et qu'il porte sa croix tous les jours : sans cela l'on ne peut être mon disciple* (Luc., 9). Or si c'est là la vie d'un simple chrétien, que doit être la vie d'un religieux? Car outre l'engagement commun et général que nous avons tous, comme chrétiens, à une vie pénitente et mortifiée, j'en ai un particulier comme religieux, et je n'y puis manquer sans démentir ma profession. Mon état est essentiellement un état de pénitence; et en l'embrassant, j'ai voulu, ou j'ai dû vouloir embrasser tout ce qui s'y trouve inséparablement attaché. En prononçant mes vœux, j'ai spécialement promis de suivre Jésus-Christ, et par conséquent de marcher dans la même voie que lui, qui est une voie de souffrance et de renoncement aux aises de la vie. J'y marche en effet, et je ne puis plus me dispenser désormais d'y marcher, ou volontairement, ou malgré moi. Ma parole est don-

née; et, de force ou de gré, il faut vivre comme les autres, observer la même règle et pratiquer les mêmes austérités.

Peut-être par ma lâcheté, et par la recherche de certaines commodités, puis-je, non pas absolument secouer le joug de la mortification religieuse, mais le diminuer; et c'est ce que je n'ai que trop fait depuis bien des années. Mais qu'est-il arrivé de là? Deux choses dont je ne saurois assez gémir : c'est que j'ai perdu tout le mérite de ce qu'il y a dans ma règle de plus austère et de plus mortifiant; et d'ailleurs, que j'en ai perdu toute la douceur. Car il y a dans la mortification même une douceur secrète et très sensible, mais qui n'est que pour les ames vraiment mortifiées : or ce n'est pas l'être, que de se ménager autant que je fais, au milieu même des rigueurs et des mortifications dont il n'est plus en mon pouvoir de m'exempter.

Heureux engagement de la religion! Elle me fournit tous les moyens de satisfaire à Dieu pour mes péchés, de purifier mon ame devant Dieu, d'avoir part aux souffrances du Fils de Dieu. Non seulement elle me les fournit, ces moyens si salutaires, mais elle m'y assujettit. C'est une pénitence journalière, habituelle, toujours présente. Toute autre pénitence qui seroit purement de mon choix me pourroit être suspecte, parceque je craindrois, ou qu'elle ne fût pas suffisante, ou qu'elle ne fût pas conforme aux desseins de Dieu; mais je ne puis me défier de celle-ci, puisque je ne l'ai prise que par la vocation divine, et que c'est Dieu même qui me l'a marquée. Qu'il en soit éternellement béni, et que j'en sache utilement profiter!

Troisième point. Enfin, comment Jésus-Christ a-t-il souffert? Avec une patience invincible et avec une constance inaltérable. Sa patience en fit, selon la figure du prophète, comme un agneau à qui l'on enlève sa toison, sans qu'il fasse nulle résistance; ou comme une brebis qu'on mène à l'autel pour y être immolée, et qui s'y laisse conduire sans se plaindre. Quel silence garda-t-il devant Pilate qui le condamna? Dit-il une parole contre les Juifs qui le traînoient au milieu de Jérusalem lié et garrotté; contre les soldats qui le déchiroient de fouets dans le prétoire, ou qui lui enfonçoient une couronne d'épines dans la tête; contre les bourreaux qui lui perçoient de clous les pieds et les mains, et qui l'attachoient à la croix? On eût cru qu'il étoit insensible : mais voilà l'effet de la patience dans les maux qui affligent le corps, et dans les plus violentes douleurs. Ce n'est pas qu'on ne les ressente, et même très vivement : mais si l'on n'est pas toujours maître d'arrêter quelques plaintes que la nature arrache, et qui lui sont une espèce de soulagement, du moins l'esprit de mortification et de patience en étouffe une grande partie, et modère l'autre.

Avec cet esprit de patience et de mortification, je ne ferois point tant de retours sur moi-même aux moindres infirmités qui m'arrivent, et je n'aurois point de compassion de moi-même. Je ne témoignerois

point tant ce que je souffre, et je n'en parlerois point en des termes si vifs, ni avec tant d'exagération. Je ne m'épancherois point en tant de murmures, ni avec tant d'aigreur, dès qu'il me manque quelque chose. Je ne m'épargnerois point tant, ni ne voudrois point tant l'être. Je me soumettrois à tout, j'endurerois tout sans rien dire; ou je dirois seulement, comme saint Paul, que je dois être tout revêtu de la mortification de mon Sauveur. Voilà comment je parlerois, et ce que je penserois : mais pourquoi est-ce que je parle et que je pense tout autrement? c'est que je ne sais guère ce que c'est que la vraie mortification, et que je ne l'ai guère dans le cœur.

Mais ce que je sais encore moins, c'est de joindre à la patience évangélique et à la mortification religieuse une ferme et inébranlable constance. La patience du Fils de Dieu ne se démentit pas un moment jusques au dernier soupir qu'il rendit sur la croix. C'étoit là qu'il devoit consommer son sacrifice, et il n'y avoit que la mort qui dût mettre fin à ses douleurs. On veut bien quelquefois mortifier sa chair, et l'on est disposé à souffrir; mais de persévérer dans cette sainte disposition et de soutenir sans relâche cet état, c'est de quoi il y a peu d'exemples.

Où sont maintenant ces religieux si ennemis de leur corps, qu'ils portoient toujours jusqu'au tombeau la même haine contre lui, et qu'ils ne cessoient de le persécuter qu'en cessant de vivre? Saint François reconnoissoit même en mourant qu'il avoit traité le sien avec un excès de rigueur : hélas! ne tombe-t-on pas tous les jours dans un excès tout opposé? A peine ai-je fait quelque effort pour dompter mes sens et leur ai-je une fois refusé ce qu'ils demandoient, que je me crois en droit de les dédommager dans la suite, et de condescendre à toutes leurs foiblesses. La plus légère incommodité me suffit pour m'interdire tout exercice de pénitence, et pour m'accorder des soulagements dont je me passerois fort bien, si je savois prendre un peu plus sur moi, et que je ne voulusse point tant me flatter. Plus j'avance dans mes années, plus je me persuade que je puis retrancher de la sévérité de ma règle, comme si à tout âge l'on n'étoit pas également religieux. Il est vrai qu'il y a des égards à avoir et des mesures à garder; mais ces mesures ont des bornes, et souvent on ne leur en donne point. Ah! ne comprendrai-je jamais quel est le bonheur d'un religieux qui, après avoir vécu dans la mortification, a l'avantage de mourir, et expire comme Jésus entre les bras de la croix?

Conclusion. Dieu rédempteur du monde, Seigneur, puisque c'est par la croix que vous m'avez sauvé, comment puis-je autrement me sauver moi-même; et quand je le pourrois, comment le voudrois-je? En vous faisant mon Sauveur, vous vous êtes fait mon guide dans le chemin du salut, et par conséquent je ne puis prétendre à ce salut que vous m'avez mérité, qu'autant que je vous suivrai dans la voie de la croix que vous m'avez enseignée.

Mais supposant même que je pusse prendre une autre route, y pourrois-je consentir ? Toute ma raison, toute ma religion ne s'élèveroit-elle pas contre moi? Quoi! Seigneur, je vois votre sacré corps, ce corps innocent, meurtri, déchiré de coups, et je voudrois flatter une chair aussi criminelle que la mienne, et n'avoir pour elle que de l'indulgence! Je vous vois abreuvé de fiel et de vinaigre, et je voudrois contenter mes appétits ; je me plaindrois qu'on ne leur accordât pas ce qu'ils desirent! Je vous vois finir votre vie dans le plus cruel supplice, et je voudrois passer mes jours dans une vie aisée et douce !

Hé! Seigneur, le disciple, et même le serviteur et l'esclave, doit-il donc être mieux traité que le maître? Quand, après m'être bien épargné, moi chrétien, moi religieux, moi dévoué à vous par tant de titres, je paroîtrai devant votre tribunal, comment soutiendrai-je l'affreuse différence qui se trouvera entre vous et moi? Comment la puis-je dès maintenant soutenir, et que faut-il autre chose pour me combler de confusion, qu'un regard vers vous et vers votre croix? Ou plutôt, Seigneur, que faut-il autre chose pour me ranimer, pour réveiller en moi l'esprit de mortification et de pénitence, pour me revêtir d'une force toute nouvelle, et pour affermir contre les plus rudes combats des sens et de la nature toute ma constance? Non, mon Dieu, je ne sais plus rien, ni ne veux plus rien savoir désormais, comme votre apôtre, que Jésus crucifié. Voilà toute ma science. Ce seroit peu de la posséder en spéculation, si je ne la réduisois en pratique. Vous contempler sur la croix, Seigneur, c'est un moyen de sanctification : mais porter soi-même sa croix, et la bien porter, c'est la sanctification même, et la plus sublime perfection.

CONSIDÉRATION

SUR LA LECTURE.

La lecture a été de tout temps un des exercices les plus ordinaires et les plus recommandés, non seulement aux personnes religieuses, mais en général à toutes les personnes de piété, même dans le monde. Elle a servi à la conversion d'une infinité de pécheurs, et c'est elle encore qui sert de nourriture à la vraie dévotion, et qui contribue extrêmement à l'entretenir. Mille exemples l'ont fait connoître, et voilà pourquoi dans tous les ordres religieux l'on a pris soin de marquer un temps particulier pour cette pratique si salutaire. Or comme il y a de mauvais livres, qu'il y en a d'indifférents, et qu'il y en a enfin de bons, il faut de même raisonner des lectures. Il y en a de mauvaises, qui sont défendues; il y en a d'indifférentes, qui sont tolérées; et il y en a de bonnes, qui sont prescrites et ordonnées. C'est par rapport à ces trois caractères que nous pouvons considérer tout ce qui regarde la lecture.

Premier point. Lectures mauvaises et défendues. Il y en a de deux sortes. Les unes sont mauvaises, ou du moins dangereuses, par rapport à la foi et à la vraie piété. Les premières, qui peuvent corrompre les ames et les porter au vice, ne sont pas communes dans les maisons religieuses, et c'est un article sur lequel il y a peu de réflexions à faire. Mais pour les lectures capables d'altérer la foi, et d'eloigner du droit chemin d'une solide piété, elles ne sont que trop fréquentes, et l'on ne peut user là-dessus de trop de vigilance ni de trop de précaution. Combien y a-t-il de livres qui se répandent, et qui sont évidemment remplis d'erreurs condamnées par l'Église? Combien y en a-t-il dont la doctrine est au moins très suspecte, et dont le poison est d'autant plus à craindre, qu'il est plus subtil et plus caché? Combien sont pleins de maximes qui ne tendent qu'à décréditer d'anciennes et de bonnes pratiques, et qu'à les abolir pour en substituer de nouvelles? On peut dire certainement que ce sont là de mauvaises lectures. Aussi l'Église en a-t-elle très expressément défendu quelques unes; et quoiqu'elle ne se soit pas si fortement expliquée sur les autres, parcequ'il en faudroit venir à de trop longues discussions, ses ministres et ses vrais pasteurs s'en sont assez déclarés pour elle, et ont pris soin de découvrir aux ames fidèles le venin qu'on leur présentoit.

Lectures surtout nuisibles aux personnes du sexe, qui, n'ayant pas certaines connoissances, se laissent plus aisément préoccuper et surprendre. Et c'est une réponse bien frivole que ce qu'elles disent ordinairement pour leur défense, savoir : qu'elles ne remarquent rien que d'édifiant dans ces lectures qu'on voudroit leur interdire, et qu'elles n'en voient pas la contagion. Voilà comment elles raisonnent; et c'est justement raisonner comme si, prenant une liqueur empoisonnée, elles se croyoient en sûreté, parcequ'elles n'y aperçoivent rien que d'agréable à la vue et au goût. Il seroit à souhaiter qu'elles la vissent, cette contagion; car alors elles seroient plus en état de s'en préserver. Mais ne la voyant pas, et étant néanmoins d'ailleurs averties qu'il y en a, la sagesse leur dicte-t-elle autre chose, sinon qu'elles doivent absolument rejeter ce qui pourroit, sans qu'elles y prissent garde, les infecter et les égarer? Ce n'est point toutefois ainsi que la plupart en usent. Dès-là que certains livres ont cours dans le monde, on veut les voir; et, par un fonds de malignité qui nous est naturel, c'est assez que ce soient des livres notés et proscrits, pour piquer davantage la curiosité et pour la redoubler. En vain des supérieurs sages et vigilants prennent des mesures pour leur fermer l'entrée dans une communauté : on sait les soustraire à leur vigilance et les faire venir dans ses mains. On les lit secrètement, mais assidûment, et l'on en repaît son ame comme de la nourriture la plus exquise.

Ce qu'il y a de merveilleux, c'est que tout cela se fait sans scrupule, malgré les condamnations les plus formelles et les plus rigou-

reuses des puissances ecclésiastiques. Elles s'uniroient toutes, et lanceroient tous leurs anathèmes, qu'on ne reviendroit pas de ses préjugés et de son entêtement. En vérité, peut-on croire alors qu'on soit conduit par l'esprit de Dieu? Peut-on espérer que Dieu répande sa bénédiction sur de semblables lectures? peut-on s'assurer qu'on n'ait rien à craindre, ni rien à se reprocher du côté de la conscience? et si l'on se le persuade, n'est-ce pas une des plus grossières illusions?

Il seroit plus religieux d'observer les règles suivantes, et de s'y attacher inviolablement: 1° de ne lire aucun livre contre le gré des supérieurs; 2° de consulter sur chaque livre qu'on lit, ou qu'on auroit dessein de lire, un directeur éclairé et d'une doctrine éprouvée; 3° de mortifier une démangeaison extrême qu'ont des personnes religieuses, de voir tout ce qui s'écrit et qui se débite, se figurant qu'elles sont en état d'en juger, et qu'il n'y a là-dessus pour elles, ni peine à se faire, ni risque à courir; 4° de s'abstenir généralement de toute lecture suspecte; car il suffit qu'elle soit suspecte. Or peut-on ignorer que bien des ouvrages, dont on est si curieux, sont au moins des livres suspects, et très suspects? Si l'on avoit suivi ces principes en plusieurs communautés, la foi y seroit plus pure, l'esprit des saints fondateurs s'y seroit mieux conservé; les partis ne s'y seroient point élevés, et l'union des cœurs y auroit été par-là même beaucoup mieux cimentée et mieux entretenue; on n'auroit point lieu de déplorer les brèches qui s'y sont faites à l'ancienne discipline et à l'exacte régularité, comme à la solide piété, des premiers temps.

Second point. Lectures indifférentes et tolérées. Il y a des livres qui ne sont ni mauvais ni bons, par rapport à la foi ou aux mœurs. Ce sont des ouvrages d'esprit, dont les sujets ne regardent ni les vérités de la religion, ni les devoirs de la piété. On les lit pour passer le temps, et par une espèce de récréation, sans y chercher aucun fruit pour l'édification de son ame, mais aussi sans y craindre aucun danger. Dans les maisons bien régulières, et où l'observance est encore en sa première vigueur, on ne s'arrête guère à ces sortes de lectures. Ce sont des amusements peu profitables, surtout pour des filles qui se sont dévouées au service de Dieu, et qui n'ont nul besoin de cultiver certains talents, ni d'acquérir certaines connoissances. L'oraison, la méditation des choses saintes, le chant du chœur, quelque lecture édifiante, quelques conférences entre elles, et quelques conversations sages et utiles; du reste, le travail, selon les différentes fonctions où l'obéissance les emploie; voilà l'occupation qui leur convient, et ce qui doit remplir toute leur journée.

Aussi la règle n'en marque-t-elle pas communément davantage. Cependant, par une tolérance qui peu à peu s'est introduite et qui ne croît que trop, la plupart des personnes qui conduisent les communautés n'ont pas cru devoir se roidir contre ces lectures jusqu'à les

défendre absolument et à les proscrire. Ainsi le silence des supérieurs, et je ne sais quel usage, semblent les autoriser.

Mais si l'on n'a pas assez d'empire sur soi-même pour se refuser ces vains délassements d'esprit et pour s'en priver, du moins doit-on prendre garde à bien des désordres où l'on tombe sur cela, et à bien des abus qui s'y commettent. 1. Dès qu'une fois on y a pris goût, on y donne trop de temps. D'une lecture à laquelle quelques moments devroient suffire, on se fait un exercice journalier et habituel : car le goût est toujours accompagné de quelque passion ; et quand la passion de lire s'est emparée d'un esprit, on ne connoît plus de bornes et l'on ne garde plus de mesures. 2. Ce qui arrive de là, c'est qu'on s'entête tellement d'une lecture qui plaît, qu'on en néglige ses pratiques ordinaires et ses devoirs ; on en retranche une partie, et l'on s'acquitte précipitamment du reste. Si pendant le jour on ne peut se ménager tout le temps qu'on souhaiteroit, on le prend sur son repos pendant la nuit ; et pourvu que l'on se contente, on n'a égard, ni à la règle qu'on viole, ni même à sa santé qu'on endommage. 3. Ce qu'il y a encore de très pernicieux, c'est que par ces lectures profanes dont on se laisse vainement repaître l'imagination, et dont on se fait ou une étude ou un divertissement, on vient à se dégoûter peu à peu des livres spirituels, on ne les lit plus que par manière d'acquit, et que pour ne les pas abandonner tout-à-fait ; mais à peine en a-t-on parcouru des yeux quelques pages, qu'on retourne incessamment aux autres, et qu'on y porte toute son attention. Les meilleurs ouvrages, et les plus remplis, non seulement de religion, mais de sens et de raison, ne paroissent rien en comparaison de ceux-ci. On ne les croit propres que pour des commençants et pour des novices, et, par un renversement dont gémissent toutes les personnes sages, on préfère, comme disoit l'Apôtre, de frivoles discours à la plus saine doctrine, et des fables à la vérité. 4. Encore tire-t-on de là une espèce de gloire. On se pique d'un discernement plus juste et plus fin pour reconnoître les livres bien écrits et pour en juger ; on se charge la mémoire de divers endroits qu'on a recueillis, et qu'on récite bien ou mal, mais toujours avec une certaine ostentation : on acquiert ainsi le nom de fille habile, ou l'on prétend l'acquérir ; on en est jaloux, et l'on ne se souvient pas que la plus belle science d'une ame religieuse est de savoir s'humilier, s'avancer dans les voies de Dieu, et se sanctifier. Or voilà ce qu'on n'apprend guère dans ces livres qu'on recherche avec tant de soin ; et toute autre science néanmoins sans celle-là n'est que vanité.

Troisième point. Bonnes lectures, et expressément ordonnées. Deux choses contribuent à rendre une lecture utile et salutaire : la qualité du livre qu'on lit, et la manière dont on le lit. Quant à la qualité du livre, quoiqu'il y ait sans doute des livres de piété beaucoup

meilleurs les uns que les autres, chacun, dans le choix qu'on en doit faire, peut se consulter soi-même, et suivre là-dessus son attrait. Quelques uns aiment mieux les livres qui les instruisent, et d'autres préfèrent les livres qui les affectionnent et qui les touchent. Ceux-là prennent plus de goût aux histoires et aux vies des Saints, qui leur mettent devant les yeux des exemples à imiter; et ceux-ci en ont plus pour les traités spirituels, qui leur développent le fond des matières, et qui les convainquent par des raisonnements. Quoi qu'il en soit, il importe peu, ce semble, à quelle sorte de livres on s'attache, pourvu que ce soient de bons livres, c'est-à-dire des livres orthodoxes, édifiants, et dont on puisse tirer du profit pour son avancement et sa perfection.

Mais il ne suffit pas de les lire, il faut les bien lire, car souvent tout dépend de la manière, et il y a en toutes choses une méthode qui leur donne plus d'efficace et plus de vertu. Lire à la hâte et comme en courant, c'est s'exposer à ne rien retenir d'une lecture, et à n'en recevoir nulle impression, puisqu'il n'est pas possible qu'on y fasse alors toute l'attention nécessaire. Les viandes prises avec trop d'avidité et trop vite causent ordinairement à la santé plus de dommage que de bien. Lire trop chaque fois et hors de mesure, c'est se remplir l'esprit d'une infinité d'idées qu'il ne peut plus arranger, et dont il ne lui reste qu'une vue confuse et superficielle. L'excès de nourriture, quelque saine qu'elle soit, charge un estomac et le met hors d'état de la digérer. Lire pour remarquer certaines sentences, ou de l'Écriture ou des Pères, certaines pensées nouvelles et moins communes, c'est faire de sa lecture une étude : or toute étude dessèche le cœur et le distrait. Lire, et s'arrêter en lisant à la beauté du style et à la pureté du langage, c'est prendre le change et s'amuser à des fleurs, au lieu de cueillir les fruits.

De tout ceci il est aisé de conclure comment on doit faire la lecture spirituelle, et quelles règles il y faut observer. C'est 1° de s'adresser d'abord à Dieu, et d'élever vers lui le cœur, pour lui demander les lumières de son Esprit; car il n'y a que Dieu qui donne l'accroissement, surtout à sa parole, soit lue, soit entendue. 2° De lire posément et de bien peser les choses, afin qu'elles puissent mieux s'imprimer et qu'elles s'insinuent doucement dans l'ame, comme une rosée qui tombe goutte à goutte et qui pénètre ainsi la terre. 3° Pour cela de lire peu chaque jour, estimant beaucoup plus une courte lecture faite avec réflexion, qu'une autre, plus longue, mais aussi plus légère et mal digérée. 4° De demeurer à certains endroits dont on se sent plus frappé, de les repasser et de les goûter, faisant un retour sur soi-même et se les appliquant. De cette sorte la lecture devient une espèce de méditation; et c'est un avis très sage que donnent les maîtres de la vie dévote aux personnes qui ne sont point encore versées dans la pratique de l'oraison, et qui veulent s'y former, de commencer par ces lectures, et de se contenter d'en tirer quelques bonnes

résolutions. 5° De relire de temps en temps certains livres généralement estimés, et dont on a connu par soi-même l'utilité et la solidité. C'est une erreur dont se laissent prévenir bien des personnes, de ne vouloir jamais lire deux fois le même livre, et de se persuader qu'ayant plu dans une première lecture, il ennuiera dans la seconde. Un livre solide est comme une riche mine, où l'on trouve toujours à creuser et à profiter. Voilà tout ce qui regarde l'exercice de la lecture spirituelle : c'est à nous de mettre en œuvre un moyen de sanctification aussi efficace que celui-là, et qui nous est si aisé et si présent.

HUITIÈME JOUR.

PREMIÈRE MÉDITATION.

DE LA VIE NOUVELLE DE JÉSUS-CHRIST DANS SA RÉSURRECTION.

Quomodò Christus surrexit à mortuis, ità et nos in novitate vitæ ambulemus.
Comme Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts, il faut aussi que nous marchions dans une vie nouvelle. *Rom.*, chap. VI.

Premier point. Jésus-Christ n'étoit pas descendu dans le tombeau pour y demeurer; et s'il avoit subi la loi de la mort, c'étoit pour triompher ensuite de la mort même, et pour la soumettre à son empire. Or ce qu'il y a d'abord de bien remarquable dans la résurrection de cet Homme-Dieu, c'est que ce fut lui-même qui se ressuscita.

Le Prophète avoit dit de lui qu'il seroit *libre entre les morts* (*Ps.* 87); c'est-à-dire qu'il mourroit quand il voudroit, et comme il voudroit; mais qu'il sauroit aussi se dégager des liens de la mort au moment qu'il avoit marqué, et qu'il ne seroit pas moins puissant pour se ressusciter lui-même qu'il l'auroit été pour ressusciter les autres. Voilà ce qui s'accomplit dès le troisième jour depuis sa passion. Sans nul secours que cette vertu divine et toute miraculeuse qu'il avoit exercée sur tant de sujets et fait éclater en tant d'occasions, l'heure venue, et dès le grand matin, il ouvre le sépulcre où son corps étoit enfermé; il le ranime, et le tire du sein de la terre; il paroît au milieu des soldats qui le gardoient, et il les saisit d'une telle épouvante, qu'aucun d'eux n'ose faire le moindre effort pour lui résister et pour l'arrêter. *O mort, où est ta victoire? ô mort, où est ton aiguillon? Je serai moi-même ta mort* (2. *Cor.*, 15); et après avoir étendu ta domination et porté tes coups jusque sur moi, ainsi que je l'ai permis, il faut à présent que tu cèdes malgré toi à mon souverain pouvoir. Paroles du prophète Osée et de l'apôtre saint Paul, que l'Église applique à ce Dieu vainqueur de la mort, et qui nous font connoître par quelle vertu il opéra ce grand miracle de sa propre résurrection.

Ce seroit dans moi la plus grossière de toutes les erreurs et une présomption insoutenable, si je prétendois être en état moi-même de me ressusciter selon l'esprit et selon Dieu. Aussi foible que je le suis,

comment oserois-je me flatter de pouvoir, sans la grace de mon Dieu, vaincre mes mauvaises habitudes et me défaire de toutes mes imperfections? L'exemple de Jésus-Christ ne doit donc point en cela me servir de règle, et là-dessus il n'y a nulle comparaison à faire. Mais cette grace de Dieu supposée, comme un principe nécessaire et absolument requis; cette grace sur laquelle je puis compter par la miséricorde du Seigneur, et qui, bien loin de se refuser à moi, vient au contraire de redoubler auprès de moi ses sollicitations, et s'est fait sentir dans ces saints jours plus fortement que jamais: il est certain du reste que je dois agir avec elle, que j'y dois coopérer, et qu'en ce sens c'est de moi qu'il dépend de consommer l'ouvrage de ma résurrection spirituelle et de ma sanctification.

La résurrection de Jésus-Christ fut pour lui une victoire: voudrois-je que la mienne n'en fût pas une pour moi? De même que le corps du Sauveur étoit lié dans le tombeau, j'ai mes liens qu'il faut briser: ce sont mes inclinations naturelles et mes passions. De même que ce corps étoit couvert d'une grosse pierre, j'ai une pierre pesante à lever: c'est le penchant de mon cœur, et la lâcheté où j'ai si longtemps vécu et qui m'est devenue habituelle. Autour de ce corps il y avoit une garde ennemie, qui veilloit sans cesse pour empêcher qu'on ne l'enlevât: et outre les ennemis invisibles de mon salut et de ma perfection, qui n'ont que trop d'attention et de vigilance pour me retenir, combien d'autres ennemis ai-je encore à craindre? Certaines considérations humaines, certains exemples, certaines railleries et certains discours, certaines amitiés et certaines liaisons, certaines coutumes, certaines occasions fréquentes et engageantes dont il m'est si difficile de me défendre; en un mot, tout ce qui m'a servi jusques à présent d'obstacle, et que je n'ai pas eu la force de surmonter. Mais malgré toutes les difficultés et tous les obstacles, le Fils de Dieu ne tarda pas à exécuter la parole qu'il avoit donnée à ses apôtres de ressusciter et de se faire voir encore à eux: et sans aller plus loin, pendant cette retraite que je vais finir, j'ai tant fait de promesses à Dieu, je lui ai donné tant de paroles, je lui ai tant protesté de fois que, par un changement réel et véritable, je voulois vivre dans la suite comme une ame ressuscitée! or voici le temps de lui montrer que je suis fidèle, et c'est dès ce jour qu'il faut mettre en pratique tout ce que j'ai résolu et tout ce que j'ai promis. Y suis-je bien déterminé? J'en jugerai par l'effet. Ah! Seigneur, mon courage m'abandonnera-t-il, lorsqu'il est question de le faire paroître? Vous ne me manquerez pas, mon Dieu: malheur à moi si je venois à vous manquer!

SECOND POINT. Jésus-Christ, en se ressuscitant, reprit une vie toute nouvelle: car ce fut désormais une vie glorieuse, et toute différente de celle qu'il avoit menée jusque-là sur la terre. Ce Dieu Sauveur, sujet auparavant à toutes les misères d'une vie obscure et pauvre,

et à toutes les ignominies et toutes les douleurs de la plus cruelle passion, parut tout brillant de lumière : tellement que la gloire de son corps surpassa la plus vive splendeur du soleil. C'étoit dans sa première vie un corps foible, sensible, capable de toutes les infirmités humaines ; mais dans cette seconde vie il est revêtu d'une force qui le met hors d'atteinte à toutes les foiblesses de notre nature, et qui le rend invulnérable à tous les traits de ses persécuteurs. Sa clarté éblouit les yeux, son agilité le transporte dans un moment d'un lieu à un autre ; et avec ce don de subtilité, qui en fait comme un corps spirituel, rien ne l'arrête. Il passe au travers des murailles, et il pénètre partout. Ainsi peut-on dire que ce mystère fut pour Jésus-Christ une espèce de transfiguration, mille fois encore plus éclatante que celle du Thabor.

Si je veux que ma résurrection soit véritable et aussi parfaite qu'elle le doit être, il faut qu'elle me transforme de la même sorte, et qu'elle produise en moi les mêmes changements. Et qu'y a-t-il en effet dans toute ma vie qui n'ait besoin d'être réformé et renouvelé ? Saint renouvellement, soit intérieur, soit extérieur ! Renouvellement intérieur et dans l'esprit : c'est ce qu'il y a de plus important et de plus difficile. Car il me seroit aisé, après une retraite, de garder certains dehors, et de prendre un air plus composé et des manières en apparence plus religieuses ; mais tout cela, que seroit-ce si le cœur n'y répondoit pas, et s'il demeuroit toujours le même ? Il faut donc que je règle ses desirs, que je purifie ses sentiments, que je rectifie ses vues et ses intentions, que je rabaisse ses enflures et ses hauteurs, que je ranime ses lenteurs et ses lâchetés. Il faut que je le détrompe de tant de fausses idées et de tant d'erreurs dont il se laisse prévenir ; que je le dégage de mille petites attaches qui, tout innocentes qu'elles paroissent, ne sont ni de Dieu, ni selon Dieu ; que je le déprenne de cet amour-propre qui le domine, et dont il est si esclave ; en un mot, il faut que j'en fasse un cœur tout nouveau.

De ce renouvellement du cœur, suivra le renouvellement extérieur. Je m'attacherai de point en point à ma règle, et je m'acquitterai avec fidélité de tous mes exercices. Autant que ma conduite a pu mal édifier la communauté et y causer de scandale, autant y donnerai-je d'édification, lorsqu'on me verra agir avec toute une autre exactitude et toute une autre ardeur. Je me soumettrai à tout, je passerai pardessus tout. Que dis-je, mon Dieu, et en sera-t-il ainsi ? Hélas ! ces sentiments coûtent peu au pied d'un oratoire, et dans une méditation où votre grace me touche ; mais dans la pratique, ce n'est pas là l'ouvrage d'une simple méditation, ni même d'une seule retraite. Du moins cette retraite en sera le fondement, et je sortirai de ma solitude en de si saintes résolutions. Ce sera beaucoup de les avoir bien imprimées dans mon cœur. Je les renouvellerai de jour en jour, et de jour en jour elles contribueront à me renouveler moi-même.

TROISIÈME POINT. La résurrection de Jésus-Christ eût été beaucoup moins parfaite, s'il n'eût pas repris, avec une vie glorieuse et nouvelle, une vie enfin immortelle. Mais *Jésus-Christ ressuscité ne meurt plus* (*Rom.*, 6). Oracle de l'Apôtre, qui s'est déja vérifié depuis tant de siècles, et qui se vérifiera dans tous les siècles des siècles. Les morts qui sortirent de leurs sépulcres au moment que ce Dieu-Homme expira sur la croix ne ressuscitèrent que pour quelque temps, et demeurèrent encore sujets à la mort; mais ce premier-né d'entre les morts, quittant une fois le tombeau, n'y devoit plus rentrer, et en effet n'y rentrera jamais.

Bienheureuse immortalité, qui me représente une des vertus les plus nécessaires, mais en même temps les plus difficiles et les plus rares, qui est la persévérance. Il y en a bien peu qui pour quelques jours, et même pour quelques semaines, ne profitent de la retraite. On en sort tout renouvelé, et comme ressuscité. Ce qu'on a promis à Dieu, on l'observe; et sans se borner, ni à des paroles, ni à des sentiments, on en vient aux œuvres. Mais que cette résurrection, que cette conversion est sujette à de prompts retours! N'est-ce pas ce que j'ai tant de fois éprouvé; et sans juger des autres, n'en ai-je pas eu dans moi de fréquents exemples? Quel fruit ai-je retiré de tant de retraites, et quelle différence y a-t-il de ce que je suis maintenant à ce que j'étois dans les années précédentes? Peut-être même seroit-il à souhaiter que je fusse au moins tel présentement que j'ai été en d'autres temps de ma vie : car au lieu d'avancer et de m'élever, peut-être n'ai-je fait que déchoir d'année en année, et que me relâcher davantage.

Quoi qu'il en soit, d'où vient que j'ai si peu profité d'un moyen si saint, et dont l'usage m'a été si ordinaire? Ce n'est pas que, dans chaque retraite, je n'aie été éclairé et touché de Dieu. Combien de fois, dans la sincérité de mon repentir et l'ardeur de ma prière, lui ai-je dit intérieurement comme David : *C'est maintenant, mon Dieu, que je vais commencer* (*Psalm.* 76)? Hélas! je l'ai dit, et j'ai en effet commencé; mais je n'ai pas achevé. Le poids de la nature m'a rentraîné dans mes premières voies, et fait retomber dans la même langueur. En sera-t-il donc de même encore de cette retraite? Il me semble que je suis actuellement en d'assez bonnes dispositions; mais combien dureront-elles? Quelle espérance puis-je avoir d'y être constant, et de m'y maintenir? Ou plutôt pourquoi ne l'espérerois-je pas? Malgré les vicissitudes de ma vie, le bras de Dieu n'est point raccourci, ni la source de ses graces n'est point épuisée. Si ma volonté est changeante, il y a des moyens pour la fixer, et c'est à quoi je dois appliquer désormais tous mes soins. Pour peu que je veuille examiner quels ont été les principes de mes rechutes, je les découvrirai aisément : or c'est à cela qu'il faut mettre ordre. J'y trouverai des difficultés; mais Dieu m'aidera. Si dans le passé j'avois eu plus de courage à les vaincre, je jouirois maintenant de mes travaux et du fruit de mes combats.

N'est-il pas temps de me déterminer tout de bon et de prendre un parti ferme? Les années s'en vont, et peut-être suis-je plus près du terme que je ne pense. Est-ce trop de donner à Dieu ce qui me reste encore jusque là? Il n'y aura d'élus que ceux qui auront persévéré jusques à la fin.

Conclusion. Mettez, Seigneur, le comble à votre victoire. Employez à tirer mon ame de l'état de tiédeur où je languis, la même puissance qui a tiré votre corps du tombeau où la mort l'avoit réduit. Ne puis-je pas dire que l'un est un aussi grand miracle que l'autre? Votre seule vertu, sans qu'aucun y concourût avec vous, vous a ressuscité selon la chair; mais afin que votre grace me ressuscite selon l'esprit, vous voulez qu'il m'en coûte, et que je la seconde. Il est bien juste, mon Dieu, que je fasse pour cela quelque effort, et que je contribue, autant qu'il est en moi, à une résurrection qui m'est si nécessaire et si avantageuse. Elle m'engagera à une vie toute nouvelle: mais n'est-ce pas par ma faute que ce sera pour moi une nouvelle vie? Car combien y a-t-il d'années que je devrois m'y être accoutumé et m'en être fait une sainte habitude!

Graces à votre miséricorde, il est encore temps, Seigneur, de l'embrasser, et la résolution en est prise. Oui, mon Dieu, il faut désormais que tout revive et que tout se renouvelle dans moi: mon esprit, mon cœur, toute ma conduite. Il faut que ce soit une résurrection, une réformation entière. Point de composition, ni de milieu. Je n'envisage plus l'avenir. Je n'examine plus si je serai toujours ce que je suis à cette heure; si j'aurai toujours les mêmes sentiments, et si je les suivrai toujours. Quand j'y fais attention, ma foiblesse naturelle m'étonne; et comment aurai-je toujours la force de la surmonter? Vous y pourvoirez, Seigneur; et si je me défie de moi-même, ce ne doit être que pour redoubler ma confiance en vous et en votre secours tout puissant. Vous ne me le refuserez point dès que j'aurai recours à vous, et que je vous le demanderai. Or avec votre secours, de quoi ne viendrai-je point à bout? Non, ne pensons point tant à ce qui arrivera dans la suite; mais pensons bien au présent, parceque le présent me servira de préparation pour toute la suite, et qu'il me disposera à la sanctifier.

SECONDE MÉDITATION.

DU RETOUR DE JÉSUS-CHRIST AU CIEL DANS SON ASCENSION.

Quæ sursùm sunt quærite, ubi Christus est in dexterâ Dei sedens; quæ sursùm sunt sapite, non quæ super terram.

Cherchez les choses du ciel, où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu; goûtez les choses du ciel, et non point celles de la terre. *Coloss.*, chap. III.

Premier point. J'ai commencé ma retraite par la méditation de la fin dernière pour laquelle j'ai été créé, et l'ascension de Jésus-Christ

me donne lieu de méditer encore aujourd'hui le même sujet. Car dans cette ascension glorieuse, ce que le Fils de Dieu nous fait d'abord connoître, c'est le terme où nous devons aspirer, qui est le ciel. Depuis sa résurrection il ne s'étoit fait voir à ses disciples que de temps en temps; tantôt aux uns, tantôt aux autres. Mais en ce dernier jour, où il avoit enfin résolu de quitter la terre, il les assembla tous, et il voulut qu'ils le vissent tous sortir de ce monde et remonter à son Père. Que prétendoit-il leur faire entendre par-là? Sa principale vue fut de les convaincre sensiblement de cette grande vérité, qu'après avoir passé dans cette vie mortelle un certain nombre d'années, c'est au ciel que doit se terminer notre course, et que dès le temps présent nous y devons tourner toutes nos pensées et toutes nos espérances.

Il leur avoit fait là-dessus de fréquentes leçons; mais ils n'en paroissoient néanmoins encore que foiblement persuadés. Il leur falloit donc une dernière leçon plus courte, plus persuasive que tous les discours, et ce fut de les rendre eux-mêmes témoins de son ascension, et de s'élever en leur présence à cette demeure céleste où il les appeloit. A ce spectacle, tous leurs doutes s'évanouirent. Tout ce qu'il leur avoit dit du royaume de Dieu se retraça vivement dans leur souvenir, savoir : que ce royaume étoit leur véritable patrie; qu'il y avoit des places pour chacun d'eux, et qu'il les alloit préparer; qu'il devoit les précéder comme leur chef, et qu'étant ses membres, ils devoient un jour le suivre; par conséquent, qu'il ne les laissoit sur la terre que comme dans un lieu de passage, et qu'ils ne devoient s'y regarder que comme des étrangers et des voyageurs. Toutes ces pensées se réveillèrent, et les touchèrent de telle sorte, qu'ils en conçurent un parfait mépris du monde, et n'eurent plus désormais de prétentions ni de vues que pour cette autre vie, dont ils avoient dans la personne de leur maître un gage si assuré.

Or tout cela ne m'est pas moins propre qu'à eux, et toutes les assurances que leur donna Jésus-Christ, il me les donna dès-lors à moi-même. Il est donc vrai que le ciel doit être toute mon attente, et que je n'ai point d'autre terme à me proposer. Je le crois, car c'est un point de foi; mais comment est-ce que je le crois? En ai-je une certaine conviction qui se fait sentir à l'ame, qui la saisit et la possède tout entière? Si je suis bien attaché à ce grand principe de religion, et si j'en suis bien prévenu, pourquoi est-ce que j'en tire si peu de conséquences, lorsqu'il a des conséquences qui s'étendent si loin?

Car la vérité de ce principe une fois reconnue, je ne dois plus tendre que vers le ciel; je ne dois plus en toutes choses, et par préférence à toutes choses, envisager que le ciel; je ne dois plus, aussi bien que l'Apôtre, *avoir de conversation que dans le ciel* (*Philipp.*, 3). Tout ce qui se fait sur la terre et qui n'a de rapport qu'à la terre, quelque part d'ailleurs que j'y puisse avoir, me doit être indifférent, ou plutôt ne doit rien être pour moi. Et en effet, dès que la terre n'est qu'un

passage, quel intérêt dois-je prendre à tout ce que j'y aperçois? J'y vois bien des mouvements; j'y vois des grandeurs et des pompes humaines, des fortunes et des prospérités dont l'éclat éblouit les yeux. Dans mon état même et dans la profession religieuse, je vois des degrés, des places, des distinctions, une diversité d'emplois, qui, tout obscurs qu'ils sont selon le monde, ne laissent pas quelquefois d'exciter des sentiments tout mondains et de former divers intérêts tout naturels. Mais là-dessus qu'ai-je à dire que ce que disoit un grand Saint: *Tout cela n'est point mon Dieu*; tout cela n'est point le ciel, ni mon terme? Ainsi je dois être insensible à tout cela, je n'en dois tenir nul compte. En quelle innocence et en quel dégagement de cœur m'entretiendroit une telle disposition! Je vivrois en vrai religieux, parceque je vivrois en homme vraiment mort au monde, et comme ces solitaires de l'ancienne loi, *dont le monde n'étoit pas digne* (*Hebr.*, 11). Quelle étoit leur continuelle occupation? de considérer le ciel et d'y adresser tous leurs vœux. Voilà ce qu'ils faisoient dans leurs déserts et dans leurs cavernes : qu'ai-je à faire autre chose dans ma solitude et dans la maison de Dieu?

Second point. Ce ne seroit point assez que le ciel fût notre terme, si le bonheur qui nous y est promis n'avoit pas de quoi combler tous nos desirs. Mais c'est un bonheur parfait, puisqu'il consiste dans la possession même du souverain bien, qui est Dieu. Aussi quel empressement témoigna le Sauveur du monde, et quelle ardeur de retourner dans son royaume! Quelles idées en donnoit-il à ses apôtres, en les disposant à son départ, et les consolant de la perte qu'ils alloient faire de sa présence visible? Il leur représentoit cette béatitude céleste comme un repos inaltérable, où ils seroient exempts de tous les troubles et de tous les maux de cette vie; comme une gloire éternelle, que nul événement ni nul changement ne leur pourroit jamais enlever; comme l'assemblage de tous les biens, où rien ne leur manqueroit et où ils seroient pleinement rassasiés. Il y a lieu de croire que le jour même qu'il se sépara d'eux, il leur retraça toutes ces pensées et leur confirma ces grandes promesses. De sorte qu'après qu'une nuée l'eut dérobé à leur vue, ils ne laissèrent pas de rester sur la montagne, ne pouvant plus retirer du ciel leurs regards, ni les abaisser vers la terre, tant ils étoient épris des beautés de ce bienheureux séjour, qu'ils ne voyoient pas encore, mais dont ils avoient néanmoins l'esprit tout rempli, et qui seul leur sembloit digne de leur attention.

C'est le même royaume qui m'est destiné, c'est la même gloire. Je n'en puis avoir maintenant qu'une connoissance imparfaite, car nul homme en ce monde n'a vu, ni entendu, ni compris ce que Dieu prépare à ses élus. Mais la foi m'en apprend assez. Cette seule vue même de la foi, et ces hautes espérances qu'elle me donne, ont eu déja assez de

vertu sur moi, pour me faire renoncer au monde et à tous ses biens. J'ai cédé aux mondains tous les héritages temporels dans l'attente de l'héritage éternel, et en cela *j'ai choisi la meilleure part* (Luc., 10), comme Madeleine. Mais après un tel choix, qui m'a coûté tout ce que je possédois sur la terre, ou tout ce que j'y pouvois un jour posséder, ne suis-je pas bien à plaindre, si, ne m'étant réservé que le ciel, je m'occupe de quelque autre chose, et si je suis sensible à quelque autre chose?

Or voilà toutefois ce que je suis dans la pratique, et ce que je fais: car, en vérité, n'ai-je pas encore l'esprit et le cœur tout terrestre? Où se portent plus communément mes réflexions, mes affections, toutes mes prétentions? Les anges reprochèrent aux apôtres qu'ils s'arrêtoient trop à contempler le ciel; et il fallut qu'ils leur fissent une espèce de violence pour les tirer de cette profonde contemplation où ils demeuroient. Hélas! j'ai bien un autre reproche à me faire, et je puis bien me dire tout au contraire: Pourquoi tant d'attention à de vains objets indignes de m'attacher, comme ils sont incapables de me contenter? Il faut à mon ame un bonheur solide et un plein repos: mais où est-il? où l'ai-je cherché jusques à présent? l'y ai-je trouvé? puis-je compter de l'y trouver jamais? Toute ma vie se passe donc et se passera, si je n'y prends garde, en de frivoles amusements; car puis-je autrement appeler tout ce qu'on regarde, surtout dans la religion, comme de petites fortunes et de prétendus avantages? Encore si ce n'étoit que de simples amusements; mais n'a-ce pas été souvent pour moi, et n'est-ce pas pour bien d'autres, par les inquiétudes et les embarras que tout cela cause, de vrais tourments? Qu'heureuse dès ce monde est l'ame qui, détachée de tout bonheur humain et présent, ne soupire qu'après le bonheur à venir, et se met ainsi en état d'en goûter par avance la divine onction et les saintes douceurs?

Troisième point. Après nous avoir donné à connoître, et le terme où nous sommes appelés, et le bonheur qui nous y est proposé, il restoit de nous apprendre à quelle condition cette souveraine félicité nous est promise, et par quelle voie nous y pouvons parvenir. Or c'est enfin ce que nous enseigne le Fils de Dieu dans ce mystère. Il monte au ciel, et il y entre comme dans une place de conquête. Pour l'emporter, il a fallu qu'il versât son sang et qu'il donnât sa vie. Vérité que nous déclarent bien sensiblement les cicatrices de ses plaies, qu'il conserve toujours sur son sacré corps, tout glorieux qu'il est, et au milieu même de son triomphe. En nous les montrant il nous dit: Voilà le prix que m'a coûté le royaume que je vais posséder, et voilà comment vous devez l'acheter, et à quel titre vous devez le posséder vous-mêmes; car vous ne l'aurez point autrement que moi.

Qui peut se plaindre d'une loi si raisonnable, et qui peut aspirer à la même couronne que Jésus-Christ, sans vouloir la mériter comme

lui? Cependant que fais-je pour cette éternité bienheureuse? Ce n'est pas que je ne mène une vie assez contraire aux sens et assez dure; car toute vie religieuse est par elle-même une croix. Mais si ce n'est pas purement pour Dieu, ni en vue de la récompense qu'il m'a préparée, que je porte cette croix, quoi que j'aie à souffrir, c'est, par rapport au ciel, comme si je ne souffrois rien; et quoi que je fasse, c'est comme si je ne faisois rien. Je ne marche point proprement après Jésus-Christ, et la malédiction de saint Bernard tombe sur moi: *Malheur à l'ame qui porte la croix de Jésus-Christ, et qui néanmoins ne suit pas Jésus-Christ* (Bern.)! Or, dans tous mes devoirs et dans les exercices de mon état, quel esprit me fait agir? Est-ce un vrai dessein d'accomplir les volontés de Dieu et d'obtenir sa gloire? Sans cela il seroit bien à craindre que la vie religieuse ne fût point pour moi la voie du ciel.

Mais pour qui l'est-elle? pour une ame fervente, plus religieuse encore d'esprit et de cœur que d'habit et de nom. C'est pour la vie éternelle qu'elle a embrassé la pauvreté de Jésus-Christ, son obéissance, ses humiliations, sa mortification; et cette espérance, qu'elle n'oublie jamais, lui fait soutenir avec constance toute l'austérité et toute la sainteté de sa profession. Et est-il en effet une pensée plus touchante et plus capable de l'animer que celle-ci: Je tiens la même route que Jésus-Christ, pour arriver au même terme? Autant d'observances que je pratique religieusement et constamment, ce sont autant de pas pour avancer vers ce saint héritage, et autant de degrés pour m'y élever. Dans cette vue, à quoi ne se résout-on pas; et que trouve-t-on dans la religion de trop rigoureux et de trop pénible? Quelle estime conçoit-on pour un état qu'on regarde comme la porte du royaume de Dieu? Serois-je moi-même si tiède et si négligent, si j'avois toujours cette réflexion bien imprimée dans le souvenir? O quel comble de consolation pour un religieux, quand, après s'être revêtu des livrées de son Sauveur pauvre et souffrant, il entrera en partage de la même béatitude et de la même immortalité que son Sauveur glorieux et triomphant!

Conclusion. Qu'est-ce que l'homme, Seigneur, et qui suis-je pour avoir part à votre gloire, et pour régner éternellement avec vous dans l'assemblée de vos élus? Vous êtes un Dieu vraiment magnifique dans vos dons, et non moins fidèle dans toutes vos paroles. Ce n'est pas seulement pour vous-même que vous êtes rentré dans le sein de votre Père; c'est pour moi, et pour m'y recevoir au temps et au jour marqué par votre providence. Vous me l'avez ainsi annoncé, et c'est sur votre promesse si authentique et si infaillible que j'attends ce suprême bonheur. Mais, dans une telle attente, comment puis-je, Seigneur, rester sur la terre? Qu'y a-t-il dans le monde qui puisse me retenir? Ou si, jusques à la fin de ma course, je demeure encore

nécessairement selon le corps dans cette vie mortelle, tout mon cœur n'est-il pas déja avec vous dans le ciel, et n'y doit-il pas être ?

Ah ! mon Dieu, voilà ma confusion et ma condamnation. Malgré les divines espérances que vous me donnez, mon cœur est encore tout humain : car ce n'est pas seulement aux gens du monde, dissipés par le bruit du monde et enivrés de ses douceurs, mais c'est à moi-même que convient le reproche de votre prophète, lorsqu'en votre nom, et inspiré de votre Esprit, il s'écrioit : *Enfants des hommes, jusques à quand votre cœur sera-t-il dans un si profond anéantissement ? Jusques à quand vous attacherez-vous à la vanité qui passe, et au mensonge qui vous séduit* (*Ps.* 4) ? Je ne puis trop le reconnoître, ni trop m'en humilier : l'état religieux, quoique saint d'ailleurs, et très saint, n'est pas néanmoins exempt de vanités et d'illusions à quoi l'on se laisse surprendre. Vous m'en détromperez, Seigneur, et vous m'en détacherez : je vous le demande. Vous me ferez comprendre ces trois points essentiels, qui ne doivent jamais partir de mon esprit : l'un, qu'il n'y a que le bonheur du ciel que je puisse compter pour un bonheur véritable ; l'autre, que ce bonheur ne doit point être seulement un don de votre miséricorde, mais la récompense de mes œuvres ; enfin, que ce n'est point précisément le mériter que d'être religieux, mais d'agir en religieux. Suivant ces maximes je réglerai toute ma conduite, et je trouverai bien à y changer.

TROISIÈME MÉDITATION.

DE LA DESCENTE DU SAINT-ESPRIT, OU DE L'AMOUR DE DIEU.

Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum, qui datus est nobis. La charité de Dieu s'est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit, qui nous a été donné. *Rom.*, chap. v.

Premier point. Toutes les créatures nous annonçoient les perfections de Dieu, et toutes les créatures étoient à notre égard autant de bienfaits de Dieu, dont nous étions, comme nous le sommes encore, redevables à sa providence, et dont il ne cessoit point de nous combler. Ainsi elles nous excitoient toutes à l'amour de Dieu. Mais, après tout, cette voix des créatures ne touchoit point encore assez nos cœurs, et rien, à ce qu'il semble, n'étoit capable de les émouvoir et de les engager. Quel est donc le moyen le plus excellent que Dieu a pris pour inspirer aux hommes son amour ? c'a été de nous envoyer le Saint-Esprit, qui est lui-même personnellement et substantiellement l'amour de Dieu. Aussi comment est-ce que descendit ce divin Esprit ? en forme de feu, pour nous donner à connoître qu'il étoit tout amour par son ardeur, et qu'il venoit embraser de cette même ardeur toutes les ames.

Or ce n'est pas pour cette fois seulement qu'il s'est communiqué sur la terre. Il s'y communique tous les jours, et il y a même des

temps particuliers où il se fait sentir, et où ce feu céleste agit dans une ame, avec plus de force. Tel est le temps de la retraite. Ce fut à la fin de la retraite que firent les apôtres dans le cénacle, que cet Esprit d'amour leur fut envoyé; et, si je me suis bien acquitté de celle que je viens de faire, j'ai lieu de penser que je l'ai reçu tout de nouveau. Mais en veux-je un témoignage solide? je le connoîtrai par mon amour pour Dieu : car recevoir le Saint-Esprit et aimer Dieu, c'est une même chose; et il faut que j'aime Dieu à mesure que j'aurai reçu l'Esprit de Dieu.

Que dis-je, et pourquoi parler de mesure où il n'y en doit point avoir? C'est sans mesure que Dieu nous donne son Esprit: c'est donc sans mesure que nous devons aimer Dieu. Non, mon Dieu, point de bornes dans mon amour pour vous, puisqu'il n'y en a point dans tout ce qui vous rend si aimable pour moi. Vous êtes un Dieu infini; ma charité doit donc être, en sa manière, une charité infinie. Quelque étendue qu'elle puisse avoir, elle n'ira jamais au-delà de ce que vous méritez; et c'est ce que votre Esprit, si j'en suis animé, me représente continuellement au fond de mon ame. Il me retrace toutes vos grandeurs, toutes vos vertus, toutes vos perfections; et de là il me fait bientôt conclure qu'à quelque degré d'amour que je me porte, je ne puis excéder en vous aimant. Dans tout le reste il peut y avoir de l'excès. Je puis user dans les rencontres de trop de circonspection et de prudence, je puis prendre garde aux choses avec trop d'attention et trop de vigilance; je puis même aller trop loin dans la pratique de la mortification et de la pénitence : mais je ne puis trop, Seigneur, vous aimer. Sur ce point, l'Esprit de charité est insatiable, et ne dit jamais : C'est assez.

Hélas! je ne le dis, moi, que trop et qu'en trop d'occasions. Au moindre acte d'amour que je forme, ou que je crois former pour Dieu dans un bon moment où le Saint-Esprit me fait goûter l'attrait de sa grace et la douceur de sa divine onction, je m'imagine déja être ravi au troisième ciel, et avoir marqué à Dieu l'attachement le plus parfait. Mais cette étincelle n'est pas long-temps à s'éteindre. Ah! un cœur perd-il si aisément le souvenir de ce qu'il aime, et y pense-t-il si rarement? Tout homme sur cela est inexcusable; mais entre tous les autres hommes, un religieux est sur cela même encore plus coupable : car, dans la religion, il y a beaucoup moins d'objets qui me détournent de Dieu; et m'étant séparé du monde, que me reste-t-il autre chose que Dieu? Heureux partage que je ne puis assez estimer! Si je n'en suis pas content, que faut-il pour me satisfaire, et que trouverai-je qui puisse me contenter? *Bien avare est une ame à qui Dieu ne suffit pas* (Aug.)! mais en même temps bien malheureuse et bien criminelle est cette ame, qui n'a que Dieu et qui ne s'attache pas à Dieu!

Second point. C'est dans le cœur que l'Esprit d'amour vient d'a-

bord se répandre : c'est là qu'il établit sa demeure, et là même aussi qu'il commence à faire sentir ses plus merveilleuses opérations; car l'amour, avant toutes choses, consiste dans l'affection. Que n'inspire-t-il point à l'ame? de quoi ne la dégage-t-il point? à quoi ne l'élève-t-il point? On le vit dans les apôtres. Le premier effet de la descente du Saint-Esprit sur eux fut de purifier leurs cœurs; de sorte qu'il n'y resta plus la moindre attache qui ne vînt immédiatement de Dieu, et qui ne les portât directement et uniquement à Dieu; car ils comprirent dès-lors ce qu'a dit depuis un grand Saint : *Qu'un cœur aime d'autant moins Dieu, qu'il aime quelque chose avec Dieu, s'il ne l'aime pas pour Dieu* (Aug.).

De là s'ensuivit le second effet de la présence de ce même Esprit d'amour dont les apôtres furent remplis. Plus un cœur est pur et libre de tout attachement aux objets visibles, plus le divin amour le touche intérieurement, l'excite, l'embrase. Dès qu'un feu n'a plus d'obstacle qui l'arrête, quel incendie ne cause-t-il pas? Et comment aussi les apôtres sortirent-ils du cénacle? comme des hommes transportés; jusque là qu'on les croyoit pris de vin, tant ils parurent animés et hors d'eux-mêmes. Voilà ce qu'ont éprouvé tant de Saints. Tout ce que l'amour profane a de plus vif et de plus pénétrant n'est point comparable aux mouvements affectueux qui les ravissoient. Ils en tomboient en de saintes défaillances, et ils en perdoient jusqu'à l'usage de leurs sens. *Si vous rencontrez mon bien-aimé*, disoit cette fidèle épouse des Cantiques, *faites-lui connoître l'état où je suis, et la langueur où me réduit mon amour* (*Cantic.*, 5).

C'est ainsi qu'ils étoient disposés. Or n'ai-je pas comme eux un cœur capable d'aimer Dieu? D'où vient donc que ce cœur, qu'il n'a fait que pour lui, est néanmoins toujours à son égard si froid et si peu sensible? De tout ce qui a rapport à Dieu, rien ne l'affectionne, rien ne l'émeut; ni oraisons, ni offices divins, ni sacrements, ni entretiens spirituels, ni lectures de piété. On a beau me dire que dans l'amour de Dieu la sensibilité n'est point nécessaire : cela est vrai; mais il n'est pas moins vrai que si mon cœur étoit bien vide des choses humaines et bien solidement à Dieu, je me trouverois en de tout autres dispositions, et j'aurois de tout autres sentiments. Ah! j'ai tant de vivacité, et quelquefois je me laisse si aisément attendrir sur de vains sujets! n'y aura-t-il que Dieu pour qui je serai tout de glace? ne lui suis-je pas assez redevable? ne m'a-t-il pas fait assez de graces, et ne m'en fait-il pas assez chaque jour? n'a-t-il pas pour moi des caractères assez touchants? Ces titres qu'il porte de père, de créateur, de conservateur, de rédempteur, mille autres, sont-ils trop peu engageants pour m'attirer? Toutes ces idées ne me sont-elles pas assez présentes; et que vois-je autour de moi qui ne m'annonce incessamment les miséricordes infinies de mon Dieu? Elles sont incompréhensibles : mais, Seigneur, plus elles sont au-dessus de tout ce que j'en puis penser,

plus l'indifférence de mon cœur me devient par-là même inconcevable, et plus je dois me la reprocher devant vous et m'en confondre.

TROISIÈME POINT. Mais encore qu'est-ce qu'aimer Dieu, et tout mon amour doit-il se borner à des affections et à des sentiments? Afin de m'instruire là-dessus, il me suffit de considérer ce que Dieu fait pour nous dans ce mystère. Il nous aime, et, pour nous témoigner son amour, il ne se contente pas de nous avoir donné son Fils, il fait encore descendre sur nous son Esprit. Il nous le donne, et en nous le donnant il se donne lui-même à nous. Voilà le caractère de l'amour de mon Dieu pour une aussi vile créature que je le suis. Rien ne lui coûte dès qu'il s'agit de mes intérêts, et il n'a rien de si grand et de si divin, dont il ne me fasse part.

Faut-il bien des raisonnements pour apprendre de quel retour je dois user envers lui, et comment je le dois aimer? Il ne m'a pas seulement aimé de cœur, mais en œuvres : ou plutôt, parcequ'il m'a aimé véritablement et de cœur, son amour n'a point été oisif, mais il s'est fait connoître par les effets les plus merveilleux et les plus éclatants. Si donc je l'aime, y a-t-il rien que je lui puisse refuser; rien, dès qu'il est question de le servir et de lui plaire, que je doive épargner? Car sans cela, sans cette pleine fidélité à suivre ses divines volontés et à pratiquer généralement et ponctuellement tout ce qu'il demande de moi, comme il le demande de moi, autant qu'il le demande de moi, en vain je dis que je l'aime : ce ne sont que des paroles, et rien de plus.

Aussi l'amour de Dieu est-il l'*accomplissement de toute la loi*. Accomplissement de toute la loi, parcequ'il n'y a pas un point dans la loi, ni si petit, que l'amour de Dieu nous laisse négliger, ni si relevé, dont l'amour de Dieu ne nous fasse soutenir la pratique. Que n'ai-je bien commencé à aimer Dieu! Dès-là toutes les difficultés qui m'arrêtent depuis long-temps, et tous les obstacles, seroient tout-à-coup levés. Je m'étonne de ce que les Saints ont entrepris pour Dieu, et de ce qu'ils ont soutenu jusques au dernier jour de leur vie. Mais il n'y a rien là qui me doive surprendre, quand je pense qu'ils aimoient Dieu. Je vois encore, dans le même ordre et sous la même règle que moi, de saintes ames vivre dans une régularité et agir en tout avec un zèle et une persévérance que j'aurois peine à croire, si je n'en étois témoin. D'où leur vient cette ferveur sans relâche et cette fermeté inébranlable? de l'amour de Dieu. Au lieu de la surprise où je suis en leur voyant faire ce qu'ils font, je devrois bien plus m'étonner qu'ils aimassent Dieu et qu'ils ne fissent pas tout cela. De là même je dois voir si j'ai lieu de me flatter en quelque sorte d'avoir jusques à présent aimé Dieu. Peut-être lui ai-je assez de fois protesté que je l'aimois; mais, à juger de mes paroles par mes œuvres, puis-je compter sur toutes mes protestations? Réflexion bien humiliante et bien terrible! car je ne puis être aimé de

Dieu, si je ne l'aime. Ah ! mon Dieu, que ce soit du moins aujourd'hui et pour jamais que ce saint amour s'allume dans mon cœur !

Conclusion. Divin Esprit, charité essentielle et toujours subsistante, source intarissable de ce sacré feu qui brûle les anges bienheureux et tous les élus de Dieu, descendez, ouvrez mon ame, et venez vous-même l'embraser. Si elle se tient encore fermée, faites-lui une salutaire violence. Vous pénétrez partout, et il ne vous faut qu'un trait pour enflammer tout un cœur et le consumer. C'est donc par vous que je puis sortir de ma retraite, comme les apôtres sortirent du cénacle; avec le même amour, et par conséquent avec la même résolution, la même activité, la même force. Dans toute la suite de leurs années, rien désormais ne les put séparer de la charité de Jésus-Christ et de la charité de Dieu. Qui m'en séparera moi-même? Car c'est maintenant, ô Esprit d'amour, que je me livre tout entier à vous, pour m'attacher à mon Dieu d'un lien indissoluble et d'un amour éternel. Que voudrois-je encore lui dérober de ma vie; et ce que je lui déroberois, à qui le donnerois-je?

Hélas ! Seigneur, je n'ai jusques à présent que trop partagé mon cœur entre vous et d'autres objets; mais n'étant pas à vous uniquement, il n'y étoit point du tout. Car vous êtes un Dieu jaloux, et vous voulez un amour sans réserve. Vous le méritez bien, ô mon Dieu ! et je suis bien indigne de vos graces, si tant de graces que j'ai reçues de votre main libérale et paternelle ne suffisent pas pour m'apprendre à vous aimer. Eh ! Seigneur, l'ai-je su jusques à ce jour? Mais que devois-je néanmoins savoir autre chose? Avec cela seul, j'aurois su tout le reste; c'est-à-dire que j'aurois su remplir tous les devoirs de mon état et en pratiquer toutes les vertus. C'est ce que votre Esprit m'enseignera. Plaise au ciel qu'il m'inspire toujours; et plaise surtout au ciel que j'en suive toujours les divines inspirations, et que jamais je n'en éteigne dans mon ame les saintes ardeurs!

CONSIDÉRATION

SUR L'USAGE ET LA FRÉQUENTATION DES SACREMENTS.

Premier point. Entre les sacrements, il y en a deux dont l'usage nous peut être fréquent et plus commun, savoir : celui de la pénitence par la confession, et celui de la divine Eucharistie par la communion. Aussi est-ce de l'un et de l'autre qu'on entend parler, quand on exhorte les ames chrétiennes et religieuses à la fréquentation des sacrements. Jésus-Christ les a établis dans son Église, comme deux sources abondantes de toutes les graces; et c'est à nous d'en retirer tout qu'il s'est proposé en les instituant pour notre sanctification.

Ils ont chacun leur vertu propre. Le sacrement de pénitence est comme un baptême, qui nous purifie et nous lave de toutes les taches de nos péchés. Le sacrement de l'Eucharistie est comme une

manne et un pain, qui nourrit notre ame; qui l'engraisse, selon le terme de l'Écriture ; qui la fait croître et l'entretient dans une étroite union avec Dieu. Or le Saint-Esprit nous témoigne que le Juste même tombe et pèche jusques à sept fois le jour : d'où il s'ensuit que nous avons donc sans cesse besoin d'être purifiés, et par conséquent que nous devons souvent recourir à la pénitence et à son sacrement. De plus, nous ne pouvons ignorer quelle est toujours notre foiblesse, malgré toutes les résolutions que nous avons formées au saint tribunal et dans le sacrement de pénitence. D'où suit encore cette autre maxime, qu'il nous faut un aliment solide pour nous soutenir dans le chemin de la perfection, et pour nous aider à y faire continuellement de nouveaux progrès. Cet aliment, c'est l'adorable Eucharistie, et de là nous devons juger combien il nous importe de ne nous en tenir pas longtemps éloignés, mais d'en approcher autant qu'il nous est permis, et d'y participer.

Voilà pourquoi les maîtres de la vie spirituelle ont tant recommandé la fréquente confession et la fréquente communion. Ils recommandent l'une et l'autre aux fidèles en général; mais en particulier, et à bien plus forte raison, aux personnes religieuses. La fréquente confession est un moyen très efficace, non seulement pour obtenir la rémission des fautes actuelles dont nous nous rendons coupables, et pour nous maintenir par-là dans l'innocence et la pureté du cœur, mais pour nous faire acquérir la connoissance de nous-mêmes; pour nous faire prévoir les occasions dangereuses et personnelles que nous avons à éviter, et pour nous apprendre à les prévenir; pour empêcher que nos imperfections, par une malheureuse prescription, ne se tournent en habitude, et qu'elles ne s'enracinent. Car tout cela et bien d'autres avantages, c'est ce que produit la grace du sacrement dans les ames qui y sont plus assidues, surtout quand la fréquente communion s'y trouve jointe. Par cet usage ordinaire et fréquent de l'Eucharistie, l'ame est comme transformée en Jésus-Christ. A chaque communion, elle reçoit de nouvelles lumières pour connoître ses devoirs; elle sent de nouvelles pointes, qui sont autant de remords de ses relâchements et de ses infidélités; et elle prend de nouvelles forces pour se relever, et pour redoubler le pas dans la voie sainte où Dieu l'appelle.

De tout ceci je dois tirer par rapport à moi une conséquence particulière, et qui m'est d'une grande importance. C'est que le fréquent usage de la confession et de la communion est un des plus sûrs préservatifs contre les attiédissements et les rechutes où ma fragilité, qui est extrême, m'a si souvent entraîné, et où j'ai infiniment à craindre qu'elle ne m'entraîne encore après cette retraite. Tant que je conserverai un certain zèle pour fréquenter les sacrements, et que j'y aurai un certain attrait, ce sera un des meilleurs signes à quoi je pourrai voir la bonne disposition de mon ame; de même qu'un bon appétit est communément une des marques les plus certaines de la bonne

santé du corps. Si quelquefois la tentation me presse avec plus de péril, et que je me sente moins ferme que je n'étois, cette fréquentation des sacrements sera un frein pour me retenir. Ou s'il m'arrive enfin de déchoir en quelque chose et de m'échapper, ce sera une prompte ressource pour me ramener de mon égarement et pour me remettre dans l'ordre.

Mais tout au contraire, dès que je viendrai à négliger les sacrements, et que je les fréquenterai moins, peu à peu je dégénérerai et je m'éloignerai de Dieu. Car c'est par-là, dans la religion comme dans le monde, que l'on commence à se déranger. Une personne, outre ses confessions ordinaires, faisoit de temps en temps des revues. Elle avoit dans le mois, dans la semaine, certain nombre de communions réglées par un sage conseil. Mais dans la suite elle se relâche. De manquer une confession, une communion, ce n'est plus pour elle une peine. Elle se fait même de son relâchement un prétexte pour se tenir éloignée des saints mystères. Sa piété se refroidit, et dans peu son état est tel qu'il étoit avant sa retraite, et même plus mauvais. Dieu veuille que je ne l'éprouve pas moi-même tout de nouveau, après l'avoir déja peut-être tant de fois éprouvé !

Second point. L'usage des sacrements ne peut être utile qu'autant qu'il est saint; et il n'est saint qu'autant qu'on y apporte les dispositions convenables. On les connoît assez, surtout parmi les personnes religieuses; mais on n'y est pas toujours aussi attentif qu'on le devroit; et pour descendre à quelques points particuliers, il y a dans l'usage du sacrement de pénitence deux extrémités à éviter.

L'une est une timidité trop scrupuleuse et une crainte excessive d'y venir sans la préparation absolument requise. Car il faut convenir qu'il y a quelques ames timorées, qui portent là-dessus trop loin la vigilance et la précaution. Elles ne peuvent presque jamais se persuader qu'elles soient suffisamment disposées, soit à l'égard de l'examen qu'elles doivent faire de leurs fautes, soit à l'égard de la douleur qu'elles en doivent concevoir. D'où il arrive que, pour une confession de peu de jours, elles consument un temps infini à rechercher tous les sujets d'accusation qu'elles s'imaginent avoir, et à les arranger dans leur mémoire. En sont-elles venues à bout, il faut ensuite former l'acte de contrition, et c'est pour elles un autre embarras. Elles la veulent sentir, cette contrition, et pour cela elles mettent leur esprit à la torture, et se dessèchent la tête. Enfin, après bien des efforts et bien des tourments, croient-elles pouvoir procéder à la déclaration de leurs péchés : nouvelle peine. Dès qu'il est question de parler, le trouble les saisit, et elles ne savent plus guère ce qu'elles disent. Longs discours sur des points où un mot suffiroit, répétitions perpétuelles, circonstances inutiles. Encore, après être sorties du tribunal, y reviennent-elles bientôt, parcequ'elles ont peur de ne s'être

pas assez expliquées, et d'avoir omis plusieurs choses. De sorte que la confession leur devient un fardeau des plus pesants, et un travail qui les fatigue, qui les dégoûte, et leur ôte toute dévotion. Le remède seroit de leur faire comprendre que la prudence chrétienne et les soins raisonnables qu'exige de nous l'Église ne vont point jusqu'à de pareilles inquiétudes : mais parceque souvent elles ne sont pas même en état d'entendre là-dessus raison, le plus court et le meilleur conseil qu'elles aient à suivre est de s'en rapporter au directeur en qui elles ont mis leur confiance, et de faire ponctuellement ce qu'il leur prescrit.

Outre cet excès d'une préparation trop scrupuleuse, il y en a un autre tout opposé, et beaucoup plus dangereux: c'est celui d'une préparation trop superficielle et trop légère. Car il est vrai que les personnes même religieuses, qui approchent souvent du sacrement de pénitence, doivent prendre extrêmement garde à ne s'y pas tellement habituer, qu'elles ne donnent pas à chaque confession tout le temps et toute l'attention nécessaire. Il n'y va pas moins que d'un sacrilége; et ce seroit un étrange renversement, que, bien loin de se purifier au saint tribunal, elles s'exposassent à en sortir plus criminelles devant Dieu, qu'elles n'y étoient venues. Les fautes qu'elles viennent confesser peuvent n'être que vénielles: et par la miséricorde de Dieu, ce ne sont point en effet communément des fautes grièves : mais du reste, toutes vénielles que sont ces fautes, il y a une obligation étroite et sous peine de péché mortel, en les confessant, d'en avoir une vraie douleur, et d'être dans une vraie résolution de les éviter. Sans cela, confession nulle, et abus du sacrement. Désordre où l'on peut dire dans un sens qu'une ame religieuse peut plus aisément tomber que les plus grands pécheurs. Car ces fautes, par leur légèreté, n'étant pas ordinairement d'une nature à faire beaucoup d'impression sur l'esprit et sur le cœur, elle a plus de sujet en quelque sorte de se défier de ses sentiments et de ses dispositions. C'est pourquoi plusieurs personnes vertueuses ont cette coutume très sage et très solidement fondée, de joindre toujours, ou en général ou en particulier, aux fautes présentes dont elles s'accusent, quelques uns des péchés passés, qui peuvent exciter davantage leur repentir et l'assurer. Quoi qu'il en soit de cette pratique, qui n'est après tout que de surérogation et de conseil, il est certain que la fréquente confession, si louable d'ailleurs et si avantageuse, a néanmoins ses dangers, et qu'il s'y peut quelquefois glisser des défauts très essentiels. C'est à moi de voir quelle conduite sur cela j'ai tenue jusques à présent, et d'y remédier, si j'ai lieu de craindre qu'elle n'ait pas été telle qu'il convient.

Troisième point. La bonne confession dispose à la bonne communion ; et je n'ignore pas quelles sont, outre cette première préparation, les autres dispositions requises pour paroître dignement à la ta-

ble de Jésus-Christ. Ce que j'ai donc surtout à examiner, c'est la manière dont je m'acquitte d'une action si importante ; et de quoi je dois rougir en la présence de Dieu, c'est d'avancer si peu, quoique je mange si souvent le pain des anges et une viande toute divine. Une communion bien faite est plus que suffisante pour sanctifier une ame : et cependant après tant de communions je ne remarque en moi nul progrès, et je n'y vois au contraire qu'imperfections et qu'infidélités. D'où vient cela? Ce ne peut être que de ma négligence et de ma tiédeur. Car il faut convenir, non pas à la honte de l'état religieux, lequel condamne toutes mes lâchetés, mais à ma propre confusion et à celle de bien d'autres comme moi, que dans la religion même il n'y a que trop de communions très imparfaites, et dès-là très infructueuses.

Je communie; mais combien de fois l'ai-je fait peut-être par un respect tout humain, ne voulant pas me séparer du reste de la communauté, ni par-là me distinguer; regardant la communion comme une gêne, et n'y allant que par une espèce de contrainte?

Je communie ; mais avec quelle réflexion, soit avant la communion, soit dans la communion même, soit dans l'action de graces qui la doit suivre? La cloche m'appelle, et je marche sans avoir peut-être un moment pensé où je vais. Au milieu de la communauté assemblée, j'assiste au sacrifice de la messe avec un esprit distrait et sans dévotion. L'heure vient de se présenter à la sainte table : je m'y range à mon tour, après avoir précipitamment et confusément formé quelques actes. Enfin je reviens à ma place, et là je retombe tout-à-coup dans ma première indifférence, ne disant rien ou presque rien à Dieu. Le temps ordinaire est-il passé, je ne tarde guère à sortir, et de toute la journée je ne fais nulle attention à l'avantage que j'ai eu de participer au sacré mystère.

Je communie; mais avec quelle vue particulière et quel dessein? Au lieu de me proposer dans chaque communion une fin, selon l'avis qu'en donnent les plus habiles directeurs : par exemple, au lieu de me proposer, dans ma communion et par ma communion, d'obtenir de Dieu la grace, tantôt de mieux pratiquer telle vertu, tantôt de mieux supporter telle peine, tantôt de me corriger de telle habitude, tantôt de me fortifier contre telle foiblesse, tantôt de me ranimer dans l'exercice de la prière, tantôt de m'entretenir ou dans une régularité plus fervente, ou dans un esprit plus intérieur, ou dans une union plus intime avec Jésus-Christ, ainsi du reste ; au lieu, dis-je, de tout cela, je n'ai dans toutes mes communions qu'une idée vague et sans terme ; et ne les rapportant à rien, il arrive aussi que je n'en remporte rien.

La source du mal, c'est que je ne sais pas faire du don de Dieu toute l'estime qui lui est due : et c'est d'ailleurs que je m'intéresse bien peu à mon avancement spirituel, et que j'ai bien peu de zèle pour a perfection de mon ame. Car si je m'appliquois sérieusement à con-

sidérer la souveraine grandeur du maître qui vient en moi, sa bonté ineffable qui l'engage à se donner lui-même à moi, les richesses inépuisables qu'il apporte avec lui et qu'il veut répandre sur moi, comment irois-je le recevoir? avec quel respect et quelle sainte frayeur? avec quel bas sentiment de moi-même et quelle humilité? avec quelle reconnoissance? avec quel amour? Et si j'avois un vrai desir de me perfectionner et de m'élever, qu'oublierois-je de tout ce qui me peut rendre plus profitable un si riche trésor de graces et un sacrement si salutaire? Voilà sur quoi j'ai à me réformer; et en me réformant là-dessus, je prendrai l'un des plus puissants moyens de me réformer sur tout le reste de ma vie. Car ce sont deux choses incompatibles, que de bien communier et de ne pas bien vivre selon toute ma règle et tout l'esprit de ma vocation.

FIN DES RETRAITES SPIRITUELLES.

ANALYSES DES SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

POUR LE TEMPS DE L'AVENT.

Dans ce saint temps l'Église honore l'incarnation du Verbe. Nous ne pouvons donc mieux nous y occuper que de la méditation de ce grand mystère, où le Verbe divin est venu sur la terre, 1° découvrir sensiblement aux hommes la gloire de Dieu; 2° combattre parmi les hommes et y détruire tous les ennemis de la gloire de Dieu; 3° allumer dans le cœur des hommes un zèle ardent pour la gloire de Dieu.

I. Comment Jésus-Christ vient découvrir sensiblement aux hommes la gloire de Dieu. Qu'est-ce que la gloire de Dieu? cette gloire de Dieu, telle que nous la devons maintenant entendre, ce sont ses perfections révélées et publiées au monde. Or n'est-ce pas ce que nous découvre sensiblement le Fils de Dieu dans son incarnation?

C'est là que paroît la miséricorde de Dieu,

Sa sagesse,

Sa puissance,

Sa justice.

Cependant n'est-il pas étrange que Dieu soit si peu connu dans le monde, ou qu'on y vive comme si l'on ne le connoissoit point?

II. Comment Jésus-Christ vient combattre parmi les hommes et y détruire tous les ennemis de la gloire de Dieu. Trois sortes d'ennemis : le démon, le péché, les biens de la terre, ou plutôt l'amour déréglé des biens de la terre.

Il dépossède le démon de l'empire qu'il exerçoit sur la terre. Les idoles des faux dieux tombent, et les oracles se taisent.

Il efface les péchés des hommes, et en qualité de victime il présente à Dieu le sacrifice de notre salut.

Il attaque la cupidité et l'amour déréglé des biens de la terre en deux manières. Dans les Justes, il déracine de leur cœur cette convoitise. Dans les impies et les mondains, il la condamne au moins et la réprouve.

Comment Jésus-Christ vient allumer dans le cœur des hommes un zèle ardent pour la gloire de Dieu. Premièrement, il nous donne la plus haute estime de cette gloire de Dieu.

Secondement, il nous fait trouver pour nous-mêmes un intérêt propre et essentiel dans cette gloire de Dieu.

Par où pouvons-nous glorifier Dieu? Par les mêmes moyens que Jésus-Christ l'a glorifié : honorons les perfections de Dieu, et reconnoissons-les. Combattons nos passions, qui sont autant de démons domestiques. Pleurons nos péchés, effaçons-les par la pénitence. Renonçons, au moins de cœur, à tous les biens du monde.

POUR LE TEMPS DU CARÊME.

Le temps du carême est un temps de pénitence.

La loi de la pénitence en général est une loi indispensable.

La pénitence du carême ne consiste pas précisément dans l'abstinence ni dans le jeûne, mais dans l'esprit d'une salutaire componction.

Cet esprit de pénitence doit nous porter à la mortification de nos passions et à un véritable changement de cœur.

A cette pénitence il faut joindre les œuvres extérieures, autant qu'elles nous peuvent convenir : mortification des sens, exercices de charité.

Surtout il faut pratiquer l'aumône.

Retrancher les plaisirs et les vaines joies du monde.

Se tenir dans la retraite, à l'exemple de Jésus-Christ.

Assister à la parole divine et vaquer à la lecture.

Approcher des sacrements.

Enfin méditer souvent la passion et les souffrances du Fils de Dieu.

Prière à Dieu pour le remercier de nous avoir encore accordé ce temps de miséricorde et d'expiation de nos péchés.

POUR LA SECONDE FÊTE DE PAQUES, SUR LES DEUX DISCIPLES QUI ALLÈRENT A EMMAUS.

Jésus-Christ, s'entretenant avec ces deux disciples, raffermit leur foi, ranime leur espérance, et rallume enfin leur charité; d'où nous pouvons tirer pour nous-mêmes de très solides leçons.

I. Comment Jésus-Christ raffermit la foi des deux disciples. Ils commençoient à se scandaliser du mystère de la croix, et à douter qu'un homme mort si ignominieusement fût le Messie. Mais il confond leur incrédulité par trois arguments invincibles. Car d'abord il leur montre que ce grand mystère d'un Dieu crucifié avoit été prédit par tous les prophètes.

Ensuite il les fait souvenir que lui-même il leur avoit plusieurs fois parlé de son crucifiement et annoncé sa mort.

Enfin, il leur fait entendre et leur explique comment il étoit convenable et nécessaire que le Christ souffrît.

Caractère des incrédules : ce qui altère leur foi, c'est cela même qui devroit l'augmenter. Demandons à Dieu le don de la foi, et conservons-le avec tout le soin possible.

Comment Jésus-Christ ranime l'espérance des deux disciples. Ils commençoient à ne plus espérer, parcequ'il y avoit dans leur espérance des erreurs que Jésus-Christ leur découvre : l'une par rapport au fond, et l'autre par rapport au temps.

Erreur par rapport au fond. Ils espéroient que Jésus-Christ rétabliroit le royaume temporel d'Israël; mais ce n'étoit point là le royaume qu'il leur avoit promis, puiqu'il leur avoit même expressément marqué que son royaume n'étoit pas de ce monde. Ne tombons-nous pas dans une erreur toute semblable? Nous n'espérons en Dieu que dans la vue des biens de cette vie.

Erreur par rapport au temps. Le Fils de Dieu leur avoit dit qu'il ressusciteroit le troisième jour: ce troisième jour n'étoit pas encore passé, et ils ne laissent pas de témoigner déja leur impatience et leur défiance. Ainsi nous espérons en Dieu; mais pour peu qu'il diffère à nous exaucer, nous nous décourageons et nous perdons toute confiance. Ne nous attend-il pas lui-même en tant d'occasions? Pourquoi ne l'attendrions-nous pas?

III. Comment Jésus-Christ rallume la charité des deux disciples. Leur amour s'étoit beaucoup refroidi; mais il en rallume toute l'ardeur en trois manières.

Par ses discours,

Par la pratique des bonnes œuvres,

Par l'usage de la divine Eucharistie.

Or ce sont ces trois mêmes moyens dont nous devons nous servir pour renouveler en nous la ferveur de notre dévotion et de notre amour envers Dieu. Mais de quoi parlons-nous communément, et de quoi nous entretenons-nous? quelles bonnes œuvres pratiquons-nous? comment approchons-nous du sacrement de Jésus-Christ et de sa sainte table?

POUR L'OCTAVE DU TRÈS SAINT-SACREMENT.

Cette octave est instituée pour réparer les outrages faits à Jésus-Christ dans l'adorable Eucharistie, considérée, soit comme sacrement, soit comme sacrifice.

I. Comment nous devons réparer les outrages que nous avons faits à la divine Eucharistie considérée comme sacrement. Ces outrages consistent surtout en tant de communions, ou sacriléges, ou lâches, tièdes, inutiles, que nous avons faites. Réparons-les dans la suite, et en particulier dans cette octave, par de saintes communions.

Approchons de la communion avec humilité et avec amour, avec crainte et avec confiance, avec un profond respect et un desir ardent de nous unir à Jésus-Christ. C'est dans le juste tempérament de ces mouvements du cœur, contraires en apparence, mais d'un merveilleux accord, qu'est renfermée toute la perfection de la communion chrétienne. Pour commencer à en faire l'épreuve, faisons pendant cette octave une amende honorable au Sauveur du monde, et allons à lui avec les mêmes sentiments de repentir que l'enfant prodigue alla à son père.

II. Comment nous devons réparer les outrages que nous avons faits à la divine Eucharistie considérée comme sacrifice. Par rapport à ce divin sacrifice que nous appelons le sacrifice de la messe, on se rend coupable, soit en n'y assistant pas, soit en y assistant mal.

Sur cela les promesses que nous devons faire à Jésus-Christ, et les résolutions où nous devons nous confirmer durant l'octave, se réduisent à quatre; savoir, d'assister désormais tous les jours au sacrifice de la messe;

D'y assister avec révérence, avec attention, avec dévotion;

D'offrir le sacrifice avec le prêtre toutes les fois que nous y assisterons.

De communier spirituellement à chaque messe.

POUR L'OCTAVE DE L'ASSOMPTION DE LA VIERGE.

Trois fruits que nous devons retirer de cette octave : 1° Apprendre à mourir de la mort des Saints. 2° Apprendre à discerner en quoi consiste et sur quoi est fondé le bonheur des Saints. 3° Apprendre quelle est la vraie dévotion envers Marie, mère du Saint des saints.

I. Comment l'exemple de Marie nous apprend à mourir de la mort des Saints. Sa mort fut précieuse devant Dieu : premièrement, par la bonne vie qui l'avoit précédée;

Secondement, par la paix dont elle fut accompagnée; paix établie sur l'exemption du péché et sur le détachement du monde;

Enfin, par la disposition d'esprit et de cœur avec laquelle Marie la reçut. Voilà comment tous les chrétiens pourroient et devroient mourir.

II. Comment Marie nous apprend sur quoi doit être fondé le bonheur des Saints. Dieu, en couronnant Marie dans le ciel, a prétendu couronner surtout sa sainteté et ses bonnes œuvres. Leçon importante qui doit tout à la fois nous instruire, nous confondre, nous consoler.

Trois vertus principales que Dieu, entre les autres, a singulièrement glorifiées dans cette sainte Mère : sa pureté, son humilité, sa charité. C'est par les mêmes vertus et les mêmes mérites que nous obtiendrons la même gloire.

III. En quoi consiste la vraie dévotion envers Marie. C'est d'abord à la prendre pour notre modèle, et à régler toute notre conduite sur la sienne.

C'est de plus à la prendre pour notre protectrice, en nous adressant à elle dans nos besoins. Prière à la Vierge.

SUR LA MORT.

La pensée de se préparer à la mort est une grace.

Cette pensée de la mort doit produire d'abord en nous le détachement du monde.

Ce détachement du monde ne peut être parfait, si nous n'y joignons le détachement de nous-mêmes.

Ni l'un ni l'autre ne doit aller jusqu'à nous faire négliger les choses de la vie et les soins temporels dont la Providence nous a chargés.

Nous devons encore tirer de la pensée de la mort une autre conséquence, qui est de nous hâter de faire le bien que Dieu demande de nous.

Jésus-Christ ne nous a pas dit seulement : Préparez-vous quand la mort viendra ; mais , Soyez prêts.

La pensée de la mort est un remède contre la tiédeur dans les exercices de la religion.

Enfin, elle nous doit servir pour résoudre toutes les difficultés que nous pouvons avoir dans la conduite de notre vie.

SUR LA PAIX AVEC LE PROCHAIN.

Cette matière regarde surtout les communautés religieuses, et elle se réduit à trois points, qui sont, 1° l'importance de la paix avec le prochain; 2° les obstacles les plus ordinaires qui la troublent; 3° les moyens les plus propres à la maintenir.

I. Importance de la paix avec le prochain. Jésus-Christ quittant ses disciples la leur laissa comme le plus précieux héritage. Aussi ne peut-on, sans cette paix, travailler solidement à s'avancer dans les voies de Dieu.

Dès que la paix n'est plus dans une communauté, combien s'y commet-il de péchés?

De là toute la discipline régulière vient à se renverser.

Mécontentements, troubles, scandales qui passent au-dehors.

Tant de liens nous unissent ensemble : pourquoi nous divisons-nous?

II. Obstacles les plus ordinaires qui troublent la paix avec le prochain. Ce sont : la diversité des tempéraments et des humeurs,

La diversité des intérêts et des prétentions;

La diversité des opinions et des sentiments en matière de doctrine;

La diversité des directions et des conduites;

Enfin, les liaisons et les amitiés particulières.

III. Moyens les plus propres à maintenir la paix avec le prochain. S'accoutumer de bonne heure à vaincre son humeur;

Se désister volontairement de toutes ses prétentions, dès qu'il y va de la paix;

Ne s'attacher point à son propre sens;

Sacrifier même, s'il est nécessaire, sa propre raison;

Préférer une sage et religieuse simplicité à une envie dangereuse et immodérée de savoir.

Mais, de tous, le plus efficace et le plus puissant est la bonne et fréquente communion, puisque le sacrement de nos autels est le sacrement de l'unité.

SUR LA CHARITÉ.

Deux choses à considérer dans la charité: son précepte et sa pratique.

I. Le précepte et l'obligation de la charité. C'est le commandement de Jésus-Christ;

C'est la marque spécifique et certaine des vrais chrétiens;

C'est dans ce commandement que sont contenus tous les autres.

Sans l'observation de ce précepte, toutes les autres œuvres sont inutiles.

Sans la charité nous sommes dans un état de mort, c'est-à-dire dans l'état du péché mortel.

Sans la charité nous marchons dans les ténèbres.

Sans la charité nous sommes homicides de nous-mêmes, de la charité et du prochain.

Rien au reste de plus exposé que la charité, non seulement dans le monde, mais dans la profession religieuse.

II. La pratique et les caractères de la charité. Saint Paul nous les a marqués.

La charité est patiente.

Elle est pleine de bonté.

Elle n'est point jalouse.

Elle n'agit point mal à propos.

Elle ne s'enfle point.

Elle n'est point ambitieuse.

Elle ne cherche point ses intérêts.

Elle ne s'emporte point.

Elle ne pense point de mal.

Elle n'a point de joie de l'injustice, mais elle en a de la vérité.

Elle endure tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout.

Elle ne sera pas sans récompense, et sans une récompense éternelle, puisqu'elle ne doit jamais finir.

SUR L'HUMILITÉ DE LA FOI.

Sans une solide humilité on ne peut conserver une foi bien pure.

Deux choses à distinguer dans la foi : ce que nous croyons, et la manière dont nous le croyons. Or l'un et l'autre a une connexion essentielle avec l'humilité.

Ce que nous croyons se réduit à des mystères d'humilité : comment les croire sans avoir quelques principes d'humilité dans le cœur ?

La manière dont nous le croyons renferme les actes d'humilité les plus excellents, par la soumission de notre esprit et de notre raison.

C'est nous rendre semblables à des enfants.

C'est nous réduire dans une espèce de servitude,

Servitude ou soumission très difficile, parcequ'elle nous humilie.

Nous sommes jaloux de nos propres pensées; mais ce n'est point par nos propres pensées que Dieu veut nous conduire.

Nous voulons que Dieu nous rende raison des choses qu'il nous révèle : mais de quel droit le voulons-nous ?

Présomption et orgueil qui a précipité dans l'abîme tant d'hérésiarques et leurs sectateurs. Exemple de Luther et de Calvin. Au lieu de s'humilier en se soumettant à l'Église, ils ont voulu se faire juges de l'Église. Ils l'ont rejetée, et lui ont substitué un fantôme d'Église.

Châtiment de Dieu, qui permet que les orgueilleux tombent dans les plus grandes erreurs et qu'ils s'y obstinent.

Le grand moyen de réduire une infinité d'esprits n'est pas de se disputer et de raisonner avec eux; mais ce seroit de leur inspirer plus d'humilité.

On parle avec trop de liberté de tout ce qui a rapport à la foi.

Conservons l'avantage que nous avons toujours eu sur les hérétiques, qui est l'humilité de la foi. Avis de saint Jérôme.

SUR LA PRUDENCE DU SALUT.

Nécessité de la prudence du salut, et en quoi elle consiste.

On est souvent sage mondain et insensé chrétien.

Point de vraie prudence sans la prudence du salut.

La vraie prudence doit se proposer une fin, et une fin digne de nous. Or point de fin digne de nous, que le salut.

On peut néanmoins avoir pour fin les biens de la vie présente; mais pour fin prochaine, et non point pour fin dernière : tellement que cette fin prochaine doit être rapportée à la fin dernière, qui est le salut.

Ainsi la prudence du salut doit entrer dans toutes les affaires, même humaines, pour les régler selon Dieu et selon la conscience. Comparaison de saint Chrysostome.

De là vient la nécessité de savoir bien joindre ensemble la prudence du monde et la prudence du salut.

De là encore la nécessité d'un directeur sage et vertueux, avec qui l'on confère même des affaires temporelles où l'on est engagé.

La prudence du salut ne doit pas seulement entrer dans les affaires humaines pour en bannir le péché, mais pour les rendre utiles au salut même, et profitables devant Dieu; car elles le peuvent être.

Telle est la science du salut, qu'on ne connoît guère dans les cours des princes. Joseph l'enseigna aux ministres de Pharaon.

Désordre des gens du monde, qui ne suivent que la prudence du monde. Prétendus esprits forts; combien ils seront confondus au jugement de Dieu.

Ne point penser à tout cela, c'est un renversement d'esprit.

SUR LE CHOIX D'UN ÉTAT DE VIE.

Combien le choix d'un état de vie est important pour le salut.

Il ne faut point entrer dans un état sans vocation.

L'abus est qu'on n'y entre communément que par des vues humaines, et qu'on ne consulte que la prudence du siècle.

De là il arrive qu'il y a très peu de gens qui puissent se flatter d'être dans l'état où Dieu les veut.

Trois règles pour bien connoître la vocation de Dieu. Premièrement, recourir à Dieu même par la prière.

Secondement, consulter les ministres de Dieu, qui sont, 1° un directeur; 2° père et mère.

Troisièmement, se consulter et s'éprouver soi-même devant Dieu. Surtout examiner deux choses : 1° ce que l'on conseilleroit à un autre dans les mêmes conjonctures ; 2° ce qu'on voudroit avoir fait, si l'on étoit au moment de la mort.

Avis de saint Paul touchant le célibat.

SUR LA COMMUNION.

I. Avis pour le temps qui précède la communion.

II. Avis pour le temps même de la communion.

III. Avis pour le temps qui suit la communion.

FIN DES ANALYSES DU CINQUIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

DU RETOUR A DIEU, ET DE LA PÉNITENCE.

DE LA VRAIE ET DE LA FAUSSE DÉVOTION.

DE LA PRIÈRE.

DE L'HUMILITÉ ET DE L'ORGUEIL.

Pages.

DE LA CHARITÉ CHRÉTIENNE ET DES AMITIÉS HUMAINES.

DE L'ÉGLISE,

et de la soumission qui lui est due.

DE L'ÉTAT RELIGIEUX.

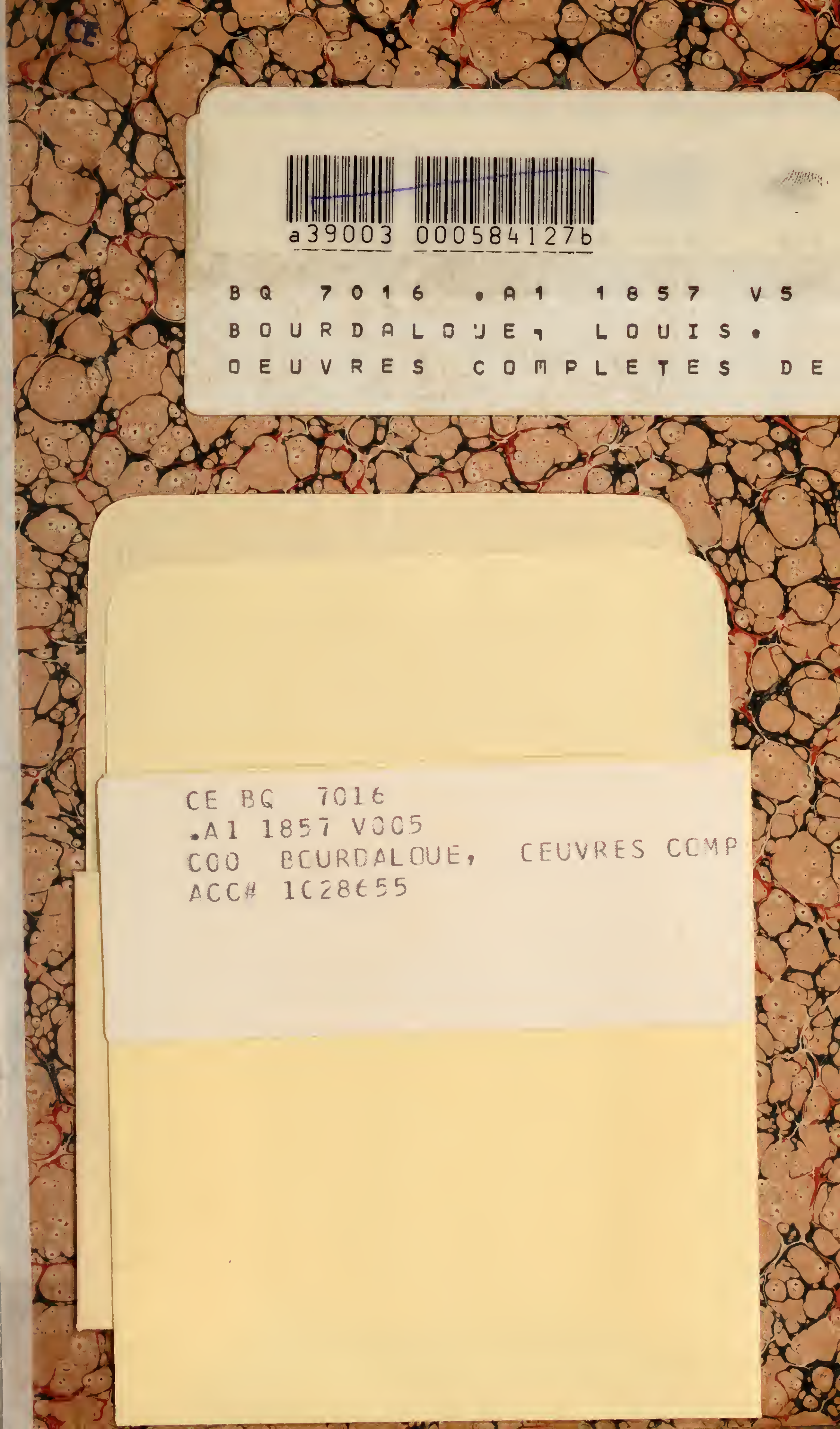
ESSAI D'AVENT.

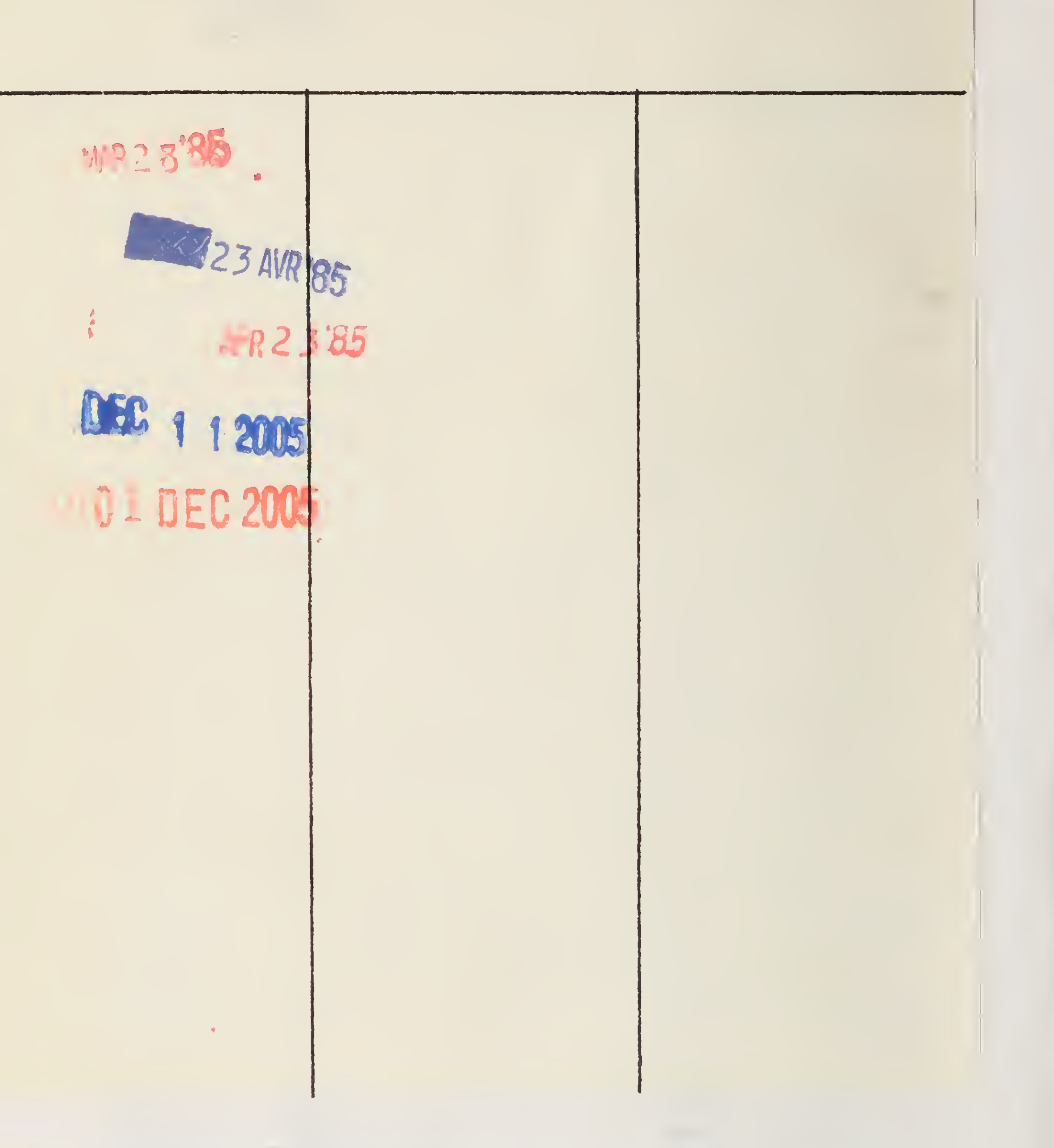
PREMIÈRE SEMAINE.

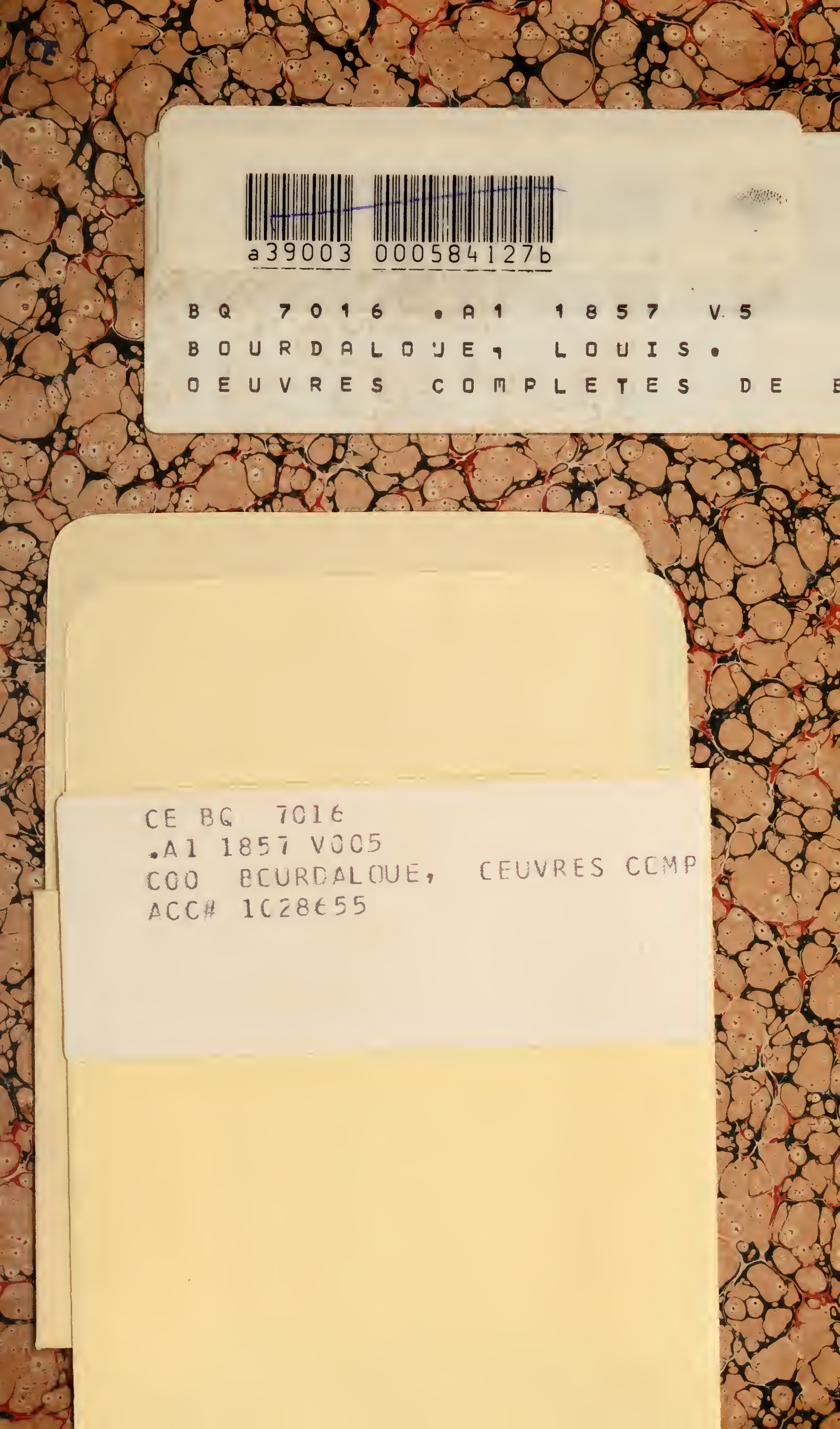
SECONDE SEMAINE.

TROISIÈME SEMAINE.

QUATRIÈME SEMAINE.


CE
a39003 000584127b
B Q 7 0 1 6 . A 1 1 8 5 7 V 5
B O U R D A L O U E , L O U I S .
O E U V R E S C O M P L E T E S D E
CE BQ 7016
.A1 1857 V005
C00 BOURDALOUE, OEUVRES COMP
ACC# 1028655


23 AVR '85
DEC 1 1 2005
01 DEC 2005


a39003 000584127b
BQ 7016 .A1 1857 V.5
BOURDALOUE, LOUIS.
OEUVRES COMPLETES DE B
CE BQ 7016
.A1 1857 V005
COO BOURDALOUE, OEUVRES COMP
ACC# 1028655


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 07 22 08 8